



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

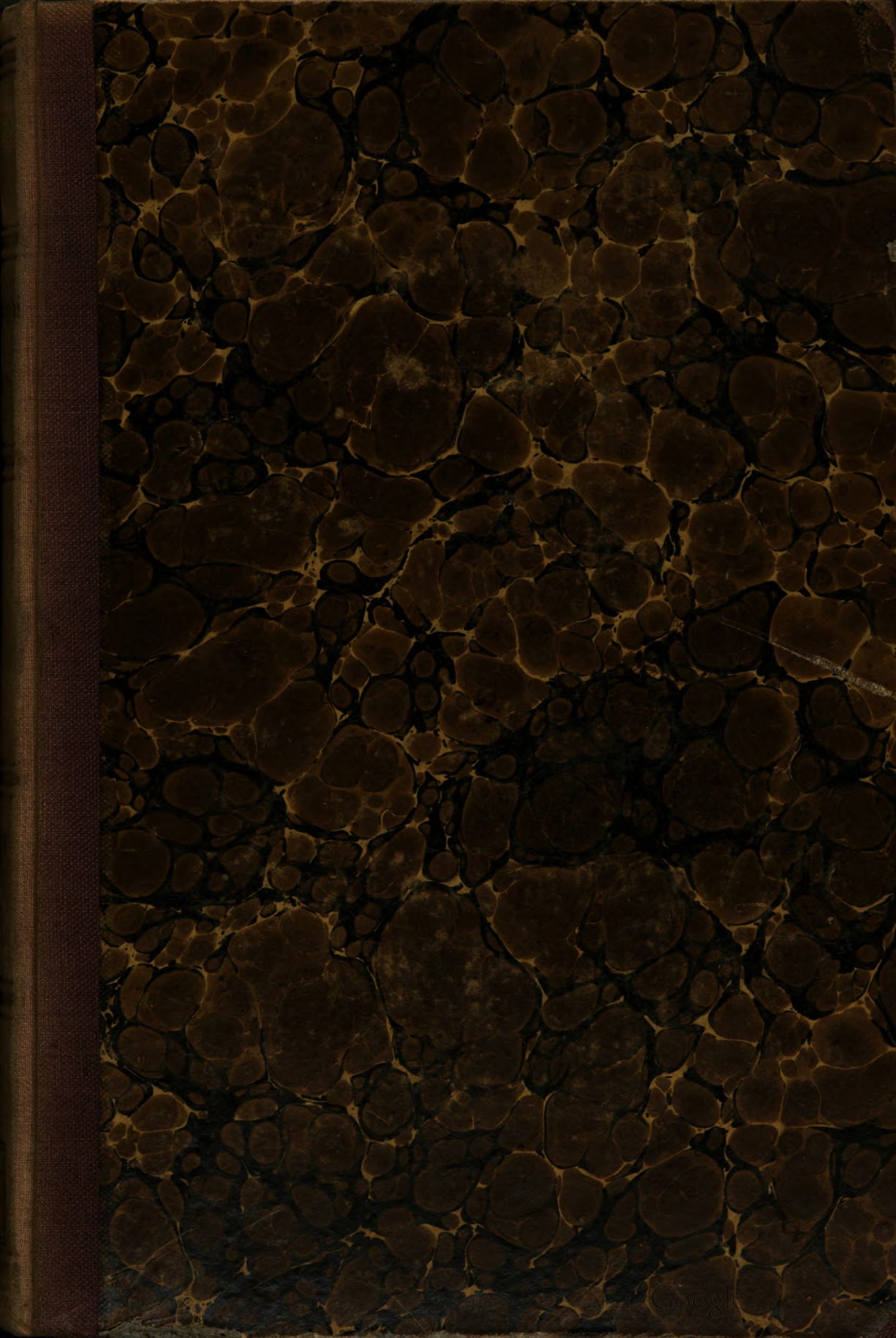
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



N. Libr. 23^h

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE.

REVUE CRITIQUE

de tous les Ouvrages nouveaux de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAITRE LES LIVRES QUI PARAISSENT,
SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,
SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE.

TOME XXIV.

N° 2. — AOUT 1860.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

15 fr. par an pour Paris et la Province. — 18 fr. pour les pays soumis au port double.

On s'abonne pour un an au moins, A PARTIR DE JANVIER.

Tout ce qui concerne la direction de l'Œuvre des bons livres
et la rédaction de la *Bibliographie catholique*
doit être adressé *franco* à M. l'abbé DUPLESSY, chanoine honoraire, Directeur.

L'Abonnement se fait en déposant au bureau de poste le plus voisin la somme de 15 fr., en échange de laquelle on reçoit sur sa demande deux Bons de poste, l'un de 7 fr., l'autre de 7 fr. 50 cent., que l'on adresse au bureau de la *Bibliographie catholique*, dans une lettre AFFRANCHIE.

Prix de la collection des 23 volumes, Tables générales comprises, 160 francs, payables en plusieurs fois.

On s'abonne à Paris,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

RUE DE SÈVRES, 31,

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER,

CHEZ TOUTS LES DIRECTEURS DE POSTE, DANS LES BUREAUX DES MESSAGERIES,

Et chez tous les libraires-éditeurs de bons livres.

Henri PLON, Imprimeur-Éditeur, rue Garancière, 8,
A PARIS.

DERNIÈRES ANNÉES
DU RÉGNE ET DE LA VIE
DE LOUIS XVI

PAR FRANÇOIS HUE.

L'un des officiers de la chambre du roi; appelé par ce prince, après la journée du 10 août,
à l'honneur de rester auprès de lui et de la famille royale.

TROISIÈME ÉDITION, REVUE SUR LES PAPIERS LAISSÉS PAR L'AUTEUR,
PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR M. HUE

Par M. RENÉ DU MENIL DE MARICOURT, son petit-gendre,

Et d'un AVANT-PROPOS par M. H. DE L'ÉPINOIS.

Je meurs innocent, et je pardonne. (*Dernières paroles du Roi.*)

1 fort vol. in-8°. — Prix : 6 fr.; net, 4 fr. 50.

VIE

DE LA TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE THÉRÈSE DE SAINT-AUGUSTIN,

MADAME LOUISE DE FRANCE

FILLE DE LOUIS XV

Religieuse Carmélite du Monastère de Saint-Denis de Paris,

Par une Religieuse de sa Communauté

RÉTABLIE A PARIS EN 1807, ET TRANSFÉRÉE A AUTUN EN 1826.

2 volumes in-12, de plus de 400 pages chacun, ornés d'un portrait.

Prix : 6 francs.

Cet ouvrage se vend au profit du rétablissement du Monastère de Saint-Denis, près de Paris, et se trouve :

A Autun, chez **DEJUSSIEU.**

A Toulouse, chez **PRIVAT.**

A Avignon, chez **SEGUIN.**

A Lyon et à Paris, chez **PÉRISSE** frères

[A Paris, chez **JACQUES LECOFFRE ET CIE,**

ET DANS TOUS LES MONASTÈRES DE CARMÉLITES DE FRANCE.

BIBLIOGRAPHIE
CATHOLIQUE.

DE L'IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET CIE,
A PARIS, RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

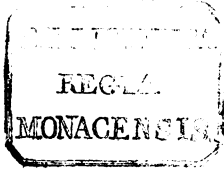
TOME XXIV.

JUILLET A DÉCEMBRE 1860.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,
RUE DE SÈVRES, 31.

—
1860



BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE.

VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXIX^e FAUTEUIL.

	DATES DE		
	Naissance.	Réception.	Mort.
Jean-Ogier de Gombauld,	1576	1634	1666
Paul Tallemant,	1642	1666	1712
Antoine Danchet,	1671	1712	1748
Jean-Baptiste-Louis Gresset,	1709	1748	1777
Claude-François-Xavier Millot,	1726	1777	1785
André Morellet,	1727	1785	1819
Pierre-Edouard Lemontey,	1762	1819	1826
Jean-Baptiste-Joseph Fourier,	1768	1827	1830
Victor Cousin,	1792	1831	»

Gombauld, né à Saint-Just de Lussac, près de Brouage, en Saintonge, était bien gentilhomme; mais cadet d'un quatrième mariage, comme il le disait lui-même par raillerie, fils d'un père qui vivait si bien de ses rentes qu'il les mangeait, et qui acheva de se ruiner en procès, maltraité d'ailleurs par ses cohéritiers, et mis, faute de finance, dans l'impossibilité de les poursuivre, il n'eut guère d'autre fortune que sa grande taille, une belle tournure, une bonne mine, un extérieur, en un mot, sentant son homme de qualité; puis un esprit élevé, quoique peu fécond; des mœurs sages et réglées pour le temps; une probité à toute épreuve, qui l'aurait fait sécher auprès du sac d'argent qu'on lui aurait mis sous son chevet, moins par vertu peut-être que par fierté et dans la crainte d'être pris pour un gueux; du cœur et de l'honneur à ne pas faire une lâcheté au prix de la vie; mais aussi,

sous un air grave et concerté, une humeur ardente et prompte, fort portée à la colère, qui l'entraîna dans de nombreux duels, — deux en une heure, disait-il en se vantant; — par suite, grande prétention à bien faire des armes, au point de *pantalonner* et de se mettre en garde devant ses plus familiers; prétention aussi à la danse, et surtout à la musique, qu'il aurait inventée de lui-même, disait-il, si elle ne l'eût été — il jouait de la mandore; — une politesse cérémonieuse qui embarrassait par peur d'embarrasser, et dont il excusait l'excès par le défaut qu'il en reprochait à ses contemporains; une propreté qui allait jusqu'à choisir les pavés en marchant, et qui, à plus forte raison, poussait à l'extrême le soin du costume : c'était le mieux vêtu de tous les beaux esprits! Chapelain, le plus sale, en était le mieux renté; et, sans renoncer à la recherche dans la parure et les manières, le pauvre Gombauld aurait bien voulu sur ce point partager son sort; car toutes ces qualités et ces hautes prétentions ne lui donnaient point d'argent. Son père, quoique protestant, se voyant chargé d'enfants et en si bon appétit de dévorer leur patrimoine, fit élever celui-ci dans la religion catholique, dans l'espérance de le conduire à quelque riche bénéfice; mais, ses études à peine achevées à Bordeaux, le jeune homme redevint huguenot à brûler, et se dirigea sur Paris pour y chercher à vivre. Là, sans cacher entièrement son apostasie, il ne s'en vanta pas, si bien que Godeau, qui l'ignorait, voulut lui transporter une fois un de ses deux évêchés. Il travailla toute sa vie en silence à l'apologie de la foi hérétique. Il avait pourtant en théologie de grandes prétentions : il écrivait des prières avec une plume de pigeon qu'il disait lui être tombée, par la cheminée, d'une aile du Saint-Esprit, et il composait des pièces de controverse qui, imprimées, auraient, à l'en croire, persuadé tout le monde. Mais ce prosélytisme et cette gloire d'inspiré lui eussent coûté cher : la suppression de pensions dont il attendait, — nous allons le voir, — sa subsistance. Aussi garda-t-il toute sa vie ce trésor en portefeuille; il le légua, en mourant, à Conrart, huguenot comme lui. En 1678, Conrart publia, en effet, les *Traité et Lettres de feu M. de Gombauld touchant la religion*, avec un avertissement ou une notice de sa façon, où il nous apprend sur son ami à peu près tout ce qu'on en sait aujourd'hui. C'est là que nous avons pris les couleurs du portrait de Gombauld que nous essayions tout à l'heure, en y ajoutant quelques traits empruntés à Tallemant des Réaux, qui, huguenot lui-même, l'avait, à ce titre, fort connu; c'est à ces deux sources que nous continuerons à nous renseigner.

Gombauld était fort jeune encore quand il vint à Paris. Le marquis d'Uxelles, père du maréchal, le prit pour secrétaire, lui donna un cheval et un laquais, et l'introduisit dans le monde et à la cour. Payant de sa personne, Gombauld fit des vers pour Henri IV, et en reçut quelque pension. Après l'assassinat de ce monarque, il ne fut ni des derniers, ni des moindres à couvrir son tombeau de fleurs poétiques. Cela attira sur lui l'attention de Marie de Médicis, qui, trouvant, de plus, dans ses traits, — raconte Tallemant, — quelque ressemblance avec un homme qu'elle avait aimé à Florence, lui accorda sa protection, lui donna libre accès chez elle, et, ce qui valait mieux pour le pauvre poète, le fit mettre sur l'état de la maison du roi pour douze cents écus. Son remerciement fut *Endymion* (1624), espèce de roman ou de poème en prose, allégorie, dit-on, de ses faveurs. En effet, dans les gravures en taille-douce du livre, la *Lune*, c'est la reine mère, qui y est représentée avec un croissant sur la tête. Le privilège mentionne même la protection d'Anne d'Autriche qui, — y est-il dit, — aurait manifesté le désir d'y figurer. — Voilà donc Gombauld nanti de la faveur de deux reines et d'une bonne pension. Aussi pouvait-il paraître en fort bel équipage à la cour, soit à Paris, soit dans les voyages qui étaient fréquents en ce temps-là. Et, continue Conrart que nous copions ici, comme il était autant ennemi des dépenses superflues qu'exact à faire honnêtement les nécessaires, il fit un fonds assez considérable de l'épargne de ces années d'abondance : ce qui lui vint bien à propos pour passer celles de stérilité qui y succédèrent, quand les guerres civiles et étrangères eurent diminué et enfin tari les sources d'où les premières avaient coulé.

En effet, du temps même de la Régence, on lui retrancha quelque chose de sa pension. Ce fut bien pis après l'éloignement de la reine. En vain lui dédia-t-il l'*Amarante*, pastorale en cinq actes et en vers, avec des chœurs et un prologue (1631) : « Ah ! dit la reine en la relevant, je savais bien que celui-là ne m'oublierait pas ! » mais la reine était exilée et ne pouvait rien pour lui. La pension fut réduite à huit cents écus, et bientôt même ne fut plus payée. Gombauld se trouva, malgré ses épargnes, dans une nécessité extrême ; mais, toujours fier, il n'en témoignait rien, faisait toujours le beau et allait vêtu à son ordinaire. Chapelain lui fit enfin avouer qu'il ne savait plus de quel bois faire flèches, et, par l'entremise de l'officieux Boisrobert, obtint le rétablissement de la moitié de la pension réduite, à savoir de quatre cents écus. En même temps, le chancelier Séguier, pour qui il

avait fait quelque chose, lui en donna deux cents sur le sceau : c'était encore en tout la moitié de la pension primitive. Mais il fallait bien des conditions pour que Gombauld consentit à accepter. Se croyant trop grand seigneur pour rien recevoir de tout autre que de son prince, il exigea que la pension de quatre cents écus fût sur l'état du roi ; quant aux deux cents du sceau, il les tenait pour deniers royaux. Toute sa vie il fut ainsi. Sa grande faiblesse était la crainte d'être traité de gueux. Aussi ne voulait-il pas que ses amis l'assistassent ; et Louis XIII, après la mort de Richelieu, ayant rayé de sa main toutes les pensions, on dut lui faire accroire, pour lui imposer une collecte faite en sa faveur, qu'on avait trouvé moyen de toucher cela de l'argent du roi. Mme de Longueville elle-même n'était pas d'assez haute condition pour avoir droit de lui venir en aide. Elle goûtait fort ses ouvrages, et lui avait offert une pension de six cents livres. « Non, répondit-il, — quoiqu'il fût dans la détresse et n'eût plus que les deux cents écus du sceau ; — non, ce serait une servitude. Jusqu'à ce jour je puis me vanter d'avoir été libre, l'homme libre du roi : du roi seul, et en cette qualité-là, je puis recevoir pension. » Le méchant Tallemant ajoute, il est vrai, que ce qui le fâchait le plus, c'était de n'avoir que six cents livres où Chapelain en avait deux mille, et qu'il eût accepté deux cents écus seulement, si on l'avait inscrit pour quatre cents sur la liste des pensionnés de Mme de Longueville. Il ne fit pas moins des vers à elle et à son mari ; ce dont il eut ensuite bien mal au cœur ; car il ne toucha jamais un sou de cette belle pension, et, pendant le blocus de Paris, Mme de Longueville ne chercha pas à savoir si le pauvre homme avait du pain. Sa pension même sur le sceau était inexactement payée, et elle ne fut rétablie qu'à l'arrivée de Châteauneuf et à la prière de quatre dames. « Comment les louer toutes quatre, disait Gombauld ? Me voilà fort empêché ; on dira que c'est un *quatorze de dames* ! » Par bonheur pour lui, Pellisson entra chez Fouquet, et trouva le moyen de lui faire payer sa pension et de le faire subsister. Gombauld protesta au moins contre la servitude, en refusant impitoyablement un sonnet que Pellisson lui demandait pour le surintendant. Il avait fait pour Richelieu, pour le chancelier, pour M. et Mme de Longueville tant de vers qui lui avaient été si peu productifs ! « On paye si mal, disait-il, des vers immortels ! Un sonnet immortel que je fis pour M. Servien, que m'a-t-il valu ? » Il consentit pourtant à dédier au surintendant sa tragédie des *Danaïdes*, et à en recevoir cent louis d'or ; mais, après la disgrâce de Fouquet, il

retomba dans une grande pauvreté. Pour comble de malheur, comme il se promenait dans sa chambre à son ordinaire, le pied lui tourna, il tomba de sa hauteur, et se blessa de telle sorte à une hanche, qu'il fut obligé de garder presque toujours le lit jusqu'à la fin de sa vie. Dans cet état, on aurait pu dissimuler plus facilement l'origine des aumônes ; mais il fallait se garder de *Mme Marie* sa servante, qui lui volait tout, argent et meubles. Enfin le duc de Montausier agit et fit agir auprès de Colbert pour le faire porter sur l'état des gratifications accordées aux gens de lettres ; Ménage s'y employa activement ; Costar et Chapelain, chargés l'un et l'autre de dresser pour Colbert des mémoires sur les gens de lettres, rendirent sur lui des jugements favorables. « De Gombauld, écrivait Costar en 1661, n'a pas plus de deux cents écus de revenu ; il est huguenot ; homme de grande vertu et qui mériterait bien quelques bienfaits de Son Eminence (Mazarin). Il est déjà fort vieux ; c'est le poète de France qui fait mieux des sonnets et des épigrammes. Il entend merveilleusement bien l'art poétique. » De son côté, Chapelain disait en 1662 : « Gombauld. Il est le plus ancien des écrivains français vivants. Il parle avec pureté, esprit, ornement, en vers et en prose, et n'est pas ignorant de la langue latine. Depuis plus de cinquante ans il a roulé dans la cour avec une pension tantôt bien, tantôt mal payée. Son fort est dans les vers, où il paraît soutenu et élevé. A force de vouloir dire noblement les choses, il est quelquefois obscur. S'il était guéri d'une grande maladie qui l'a abattu, il pourrait faire quelque ode, quelque panégyrique, quelque sonnet fort beaux, mais avec lenteur, en y mettant un grand prix. » Ces recommandations eurent leur effet, et, dans l'état des gratifications pour les années 1664 et 1665, on lit la mention suivante : « Au sieur Gombauld, bien versé dans la poésie, et pour l'obliger à continuer son application aux belles-lettres, 1,200 livres. » Gombauld mourut donc pensionnaire comme il avait vécu, pensionnaire *jubilé* et plus que *jubilé*, car il l'avait été pendant plus de cinquante ans.

En même temps que la cour et les grands, il avait fréquenté, en arrivant à Paris, les gens de lettres et les réduits littéraires. Disciple de Malherbe, il défendit toujours ses doctrines et ses vers, et, lorsque l'Académie voulut critiquer une de ses odes, il s'y opposa, en disant : « Je voudrais l'avoir faite. » A sa mort, il lui fit une belle épitaphe, qui se terminait par une touchante similitude entre leurs deux destinées :

Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort.

Il aimait surtout à se rendre, dit Conrart, « au délicieux réduit de « toutes les personnes de qualité et de mérite qui fussent alors, je veux « dire à l'hôtel de Rambouillet, qui était comme une cour abrégée et « choisie, moins nombreuse, mais, si je l'ose dire, plus exquise que « celle du Louvre, parce que rien n'approchait de ce temple de l'hon- « neur, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthé- « nice, qui fut digne de son approbation et de son estime. » Il allait essayer devant Mme de Rambouillet l'allure et le ton qu'il devait prendre dans ses visites et ses lectures à la reine. Mme de Rambouillet ne pouvait souvent s'empêcher de rire de son air cérémonieux, et, tout en admirant son mérite, elle ne se taisait pas sur ses défauts. Par allusion au roman, alors célèbre, de l'*Amadis de Gaule*, elle l'appelait *le Beau ténébreux*. En effet, comme Chapelain l'avait bien remarqué avec son grand sens critique, l'obscurité était le défaut dominant de sa prose, et surtout de ses vers. Il manquait de naturel, et, pour atteindre des rimes riches, il tirait les idées par les cheveux. Quelqu'un jeta de rage son *Endymion* dans le feu pour l'éclaircir, comme on raconte que saint Jérôme fit autrefois de Perse. Après une représentation des *Danaïdes*, Mme Cornuel dit en sortant : « Je veux demander la moitié « de mon argent; je n'ai entendu tout au plus que la moitié de la « pièce. » Gombauld, on le devine, n'admettait point de telles critiques; il se croyait le plus clair du monde, et un jour qu'il présentait à Richelieu des vers de sa composition, le cardinal ayant dit en les lisant : « Voilà des choses que je ne comprends pas, » Gombauld répondit aussitôt : « Ce n'est pas ma faute! » Ses vers de ballets, et surtout ses sonnets et ses épigrammes, valent mieux, au jugement de Costar et de tous. Le huguenot Tallemant préfère ce qu'il appelle « ses ouvrages « chrétiens; » mais, ajoute-t-il aussitôt dans une revanche de malice, « il n'y a ni sel ni sauge à ses lettres imprimées, qu'il croit être au- « tant de chefs-d'œuvre. »

Gombauld faisait partie des réunions de Conrart, d'où il passa naturellement à l'Académie française. Il en fut un des membres les plus assidus et les plus laborieux. Il fut désigné avec quelques autres pour examiner le plan du Dictionnaire dressé par Chapelain, et reçut une commission semblable au sujet du travail de du Chastelet sur les statuts de l'Académie; il rédigea un des neuf mémoires composés en cette circonstance. Dans ce mémoire, il émit une proposition qui fait honneur à sa piété : c'était que chaque académicien fût tenu de composer tous les ans une œuvre quelconque, grande ou petite, à la gloire de

Dieu. Quand on commença à prononcer successivement un discours dans le sein de l'Assemblée, Gombauld, venu le sixième, fit le sien sur *le je ne sais quoi*. Enfin, dans le long procès du *Cid* à l'Académie, le rapport définitif de Chapelain lui fut confié pour la dernière révision du style. — De là on peut conclure qu'il était grandement estimé de ses confrères. Aussi Conrart termine son portrait en ces termes : « M. de Gombauld fut aimé et admiré de tous ceux qui, comme lui, « avaient sacrifié aux Muses et aux Grâces, et je ne doute point que la « postérité ne lui soit encore plus équitable que le siècle où il a vécu, « et que le mérite de ses ouvrages ne fasse obtenir à son nom l'im- « mortalité, qui est la récompense de tous les hommes de lettres « quand ils ont pu parvenir au rang où celui-ci s'était élevé. » C'est en 1669 que Conrart publiait ces louangeuses prophéties. Cinq ans plus tard, Boileau écrivait dans son *Art poétique*, à propos du sonnet :

A peine dans Gombauld, Maynard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

Et, dans le 4^e chant du même poème :

Et Gombauld tant loué garde encor la boutique.

Hélas ! malheureusement pour Gombauld, la voix de Boileau a couvert dans la postérité celle de Conrart, et son nom ne rappelle plus que l'éloge si restreint, ou plutôt que l'arrêt de proscription du grand juge de toutes les réputations du xvii^e siècle.

Paul Tallemant était cousin de l'auteur des *Historiettes* et de François Tallemant que nous retrouverons au xiii^e fauteuil. Il comptait encore dans sa famille l'historiographe la Serre, le docte Pomeuse, mort évêque de Marseille, Mmes Pelissari et la Sablière, si célèbres l'une et l'autre par leur esprit. Voilà le côté littérairement célèbre, plus ou moins, de sa parenté. Avec des traditions littéraires, il semblait devoir y trouver aussi l'opulence. Car il était petit-fils de Puget de Montauron, ce receveur-général des finances à qui Corneille a dédié *Cinna*. Mais, après avoir acquis une immense fortune, Montauron la dissipa par toutes sortes de profusions. Sans talent et sans connaissances, il aspira au protectorat des gens de lettres, qu'il attirait chez lui, les hébergeant avec magnificence, récompensant leurs travaux, acceptant et payant fort cher leurs nombreuses dédicaces. Le peu qui lui restait fut réclamé avant sa mort par la Chambre de justice chargée d'examiner son administration. Il était riche encore lorsqu'il maria sa fille à

Gédéon Tallemant, maître des requêtes, puis intendant de Guyenne. Mais, marchant sur les traces de son beau-père, Gédéon Tallemant, possesseur de plus de cent mille livres de rentes, parvint à dissiper intérêts et principal par ses profusions dans son intendance, par les pertes qu'il fit au jeu contre le cardinal Mazarin, et par ses présents aux lettrés faméliques. — A la mort de son aïeul et de son père, Paul Tallemant se trouva donc à peu près sans ressources. Sa mère, qui avait quatre autres enfants, était fort embarrassée pour les établir. Paul se chargea de pourvoir lui-même à sa subsistance. Outre les parasites, disparus avec la fortune, il avait connu chez son grand-père et chez son père tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville. Il cultiva ces précieuses relations, et s'attacha des protecteurs en flattant leur goût. On en était alors aux poésies galantes, aux grands ou tendres sentiments enchâssés dans des aventures interminables; en un mot, aux opéras dont le règne commençait, et aux romans qui étaient arrivés à leur domination triomphale. Tallemant fit donc de petits vers, des idylles et des pastorales, des opéras en forme, qui trouvèrent des musiciens et furent représentés avec succès sur des théâtres de société. A l'âge de dix-neuf ans, il fit un *Voyage de l'Isle d'Amour*, imprimé à Paris en 1663, puis en Hollande en 1667, dans un *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*. C'est une allégorie, où, sous la forme d'un voyage ordinaire, on décrit tout le chemin que fait faire une passion, les pièges qu'elle tend sur la route, le peu de sûreté des gîtes qu'elle offre et les différents écueils dont elle sème la carrière. C'est, on le voit, comme une contrefaçon de la fameuse *Carte du Tendre*. Tallemant, dit le P. Nicéron, n'avait pas le dessein de la mettre au jour, et elle ne parut que par un larcin fait à l'auteur. L'auteur, croyons-nous, se prêta au jeu d'assez bonne grâce. Bien, du reste, lui en prit, car il n'en fallut pas davantage pour lui ouvrir, à vingt-quatre ans, les portes de l'Académie française, fermées encore devant ses aînés et ses supérieurs en gloire littéraire : et Quinault, qui avait fait ses principaux opéras, et la Fontaine, qui avait donné ses Contes et se préparait à publier les six premiers livres de ses Fables, et Boileau, qui avait achevé sept de ses Satires, et Racine, qui faisait alors *Andromaque*, et Bossuet lui-même, qui venait de faire retentir toutes les chaires de Paris de sa parole éloquente. Allons! Montauron et son gendre n'avaient pas tout gaspillé, puisqu'ils laissaient encore à Paul, dans leurs proches, leurs amis et leurs pensionnaires, de quoi faire une telle fortune! « De mes cinq enfants, en

« voilà donc un de pourvu, » s'écria la mère à cette nouvelle. Et elle disait plus vrai qu'il ne semblait. — Paul se reposa six ans sur ce triomphe. Mais, en 1672, il fit un éloge funèbre du chancelier Séguier; en 1673, un premier panégyrique de Louis XIV, et une harangue à ce monarque après la prise de Maestricht; en 1674, un compliment à l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon; en 1675, un discours sur l'utilité des Académies; en 1676, une réponse au jésuite Lucas, qui venait de soutenir la thèse que les inscriptions publiques devaient être en latin et non en français; en 1677, un panégyrique du roi sur la campagne de Flandre. En 1678, il revint un moment aux goûts de sa première jeunesse, et fit les paroles d'un opéra de *Persée*, chanté au Louvre pour Mme de Thiange; mais, cette fois, ce ne fut pas à ses petits vers, ce fut à ses harangues académiques qu'il dut l'accroissement de sa fortune et le plein accomplissement de l'horoscope maternel. Ces harangues, ensevelies aujourd'hui dans les recueils de l'Académie française, attirèrent sur lui l'attention de Colbert, et lui valurent des pensions, des bénéfices, parmi lesquels les prieurés d'Ambierle et de Saint-Albin. Colbert le proposa même au roi pour l'envoyer à Rome en qualité d'auditeur de Rote, et, n'ayant pu réussir, il lui donna au moins, avec cinq cents écus de pension, une place dans l'Académie des médailles, composée alors seulement de quatre membres, et qui depuis est devenue l'Académie des inscriptions. Dans cette Académie, Tallemant eut la charge d'*intendant des devises et inscriptions des édifices royaux*. En cette qualité, il dut concerter avec Le Brun le dessin des tableaux de la grande galerie de Versailles. Il y ajouta des inscriptions si verbeuses et si mauvaises, qu'il fallut les effacer et les remplacer par des inscriptions plus simples de Charpentier, qui disparurent à leur tour. Toujours en sa qualité d'intendant, il devait faire la description de presque toutes les maisons royales, et il avait achevé pour plusieurs, quand Colbert mourut en 1683. L'Académie aurait voulu faire prononcer l'éloge de Colbert dans une église, mais la cérémonie ayant coïncidé avec l'oraison funèbre de la reine, on dut se contenter d'une séance au Louvre, où Tallemant, après des vers de Quinault, paya en prose son tribut de reconnaissance à son protecteur. En même temps que Colbert, — comme nous venons de le dire, — Tallemant avait perdu la reine, dont il s'était aussi ménagé la faveur par son éloquence. Car il avait entrepris la conversion de sa propre famille, originaire de la Rochelle et toute huguenote, à l'exception de son père et d'un de ses frères. Dans ce dessein, il avait étudié les matières

de controverse et composé un grand nombre de sermons. Ces sermons, naturellement il voulut les prêcher. Il le fit d'abord avec grand applaudissement devant la reine et les princesses, soit aux nouvelles-catholiques, soit aux carmélites de la rue du Bouloi; mais il renonça bientôt à l'éloquence sacrée pour revenir à l'éloquence académique. En 1687, il fit une harangue sur le rétablissement de la santé du roi, et, en 1689, un dernier panégyrique de ce prince. Nommé, en 1694, secrétaire de l'Académie des médailles, qui comptait alors huit membres, il commença, au renouvellement de cette Compagnie en 1701, à faire, suivant le règlement, les éloges de plusieurs de ses membres; le duc d'Aumont, Et. Pavillon, Duché, Pouchard et Barat. En même temps, il haranguait aussi à l'Académie française, où il prononçait l'éloge funèbre de Charles Perrault, et il répondait, en qualité de directeur, aux discours de réception de l'abbé de Louvois et du marquis de Saint-Aulaire. On comprendra qu'il pouvait aisément suffire à toute cette dépense oratoire, si nous rappelons que toutes ces harangues étaient courtes, et que les cinq éloges, en particulier, prononcés à l'Académie des inscriptions, occupent à peine, à eux tous, dix pages in-4°. Du reste, rien de remarquable en tout cela, quoique de Boze, qui fit à son tour l'éloge de Tallemant, ait dit naïvement: « La « manière ingénieuse dont M. l'abbé décrivait nos pertes, a souvent « fait *souhaiter* qu'elles fussent plus fréquentes. » — Il est juste d'ajouter que ces travaux oratoires n'absorbaient pas Tallemant dans l'une ni dans l'autre Académie. Ainsi, à l'Académie des inscriptions, il fut, avec Toureil et Dacier, l'un des collaborateurs de l'*Histoire du roi Louis XIV par médailles* (1702): comme éditeur, il en avait même écrit la préface, qu'on a supprimée depuis mal à propos pour sa gloire, car c'est peut-être ce qu'il a fait de mieux. — Les préfaces de cette publication jouèrent vraiment de malheur. Saint-Simon en avait aussi écrit une pour accompagner la médaille de Louis XIII, placée à la tête du livre; mais on ne l'inséra pas, dans la crainte, dit-il, que les louanges du père ne nuisissent à la gloire du fils. — A l'Académie française, Tallemant recueillit (1698) des *Remarques et décisions* du docte corps sur la langue, destinées à préparer une grammaire. A cet effet, l'Académie s'était partagée en deux bureaux, dont l'un eut pour secrétaire l'abbé de Choisy, et l'autre l'abbé Paul Tallemant. Ce dernier eut ordre de se désigner à la tête de son petit in-12 par les initiales L. T. (l'abbé T.), parce que, raconte d'Olivet, l'Académie ne voulait répondre ni de son style, ni de décisions qui ne

venaient, la plupart, que d'un bureau particulier, composé seulement de cinq ou six académiciens.

Tallemant se fit encore éditeur des Œuvres de Benserade (1697), en tête desquelles il mit un *Discours sommaire* touchant la vie de l'auteur; — traducteur d'une églogue de Huet, sous le titre de *Verluisant* (1702), de quelques autres poésies latines du même, et de quelques psaumes. Le goût des vers le reprenait, on le voit, dans sa vieillesse, car on lui attribue encore une épigramme sur M. et Mme Dacier. Mais une attaque d'apoplexie l'enleva tout à coup à la poésie et à l'éloquence. Pauvre écrivain, mais homme aimable, dont la seule présence, a dit de Boze, inspirait la gaité, « dont l'esprit brillait sur-
« tout, dans les parties d'un honnête plaisir, par d'heureuses saillies et
« par des impromptu. » Saint-Simon lui-même lui a fait une petite oraison funèbre : « L'abbé de Tallemant, dit-il, mourut... assez
« vieux, regretté de tous les gens de lettres, et même d'assez de gens
« de considération dans l'Eglise, et d'autres du grand monde. » On remarque la progression Saint-Simonienne !

Voici encore un homme qui passa par l'Académie des inscriptions pour arriver à l'Académie française : c'est Antoine Danchet; mais lui n'avait point à refaire, comme Tallemant, un patrimoine que la pauvreté de ses parents auvergnats n'avait jamais pu lui promettre. De plus, il n'avait ni patrons, ni ex-pensionnés de famille qui pussent le pousser dans le monde. Il commença, on ne sait comment, ses études à Reims, sa ville natale, puis il vint les achever à Paris, où il dut donner des leçons de grammaire pour en prendre de littérature. Une pièce de vers latins, qu'il composa à vingt ans sur la prise de Mons, lui valut une chaire de rhétorique à Chartres. Cinq ans après, en 1696, il revenait à Paris pour y faire l'éducation des deux fils de Mme de Turgis, qui fut contente de ses soins, lui fit promettre en mourant de ne pas abandonner ses enfants, et lui assura, par testament, une pension viagère de deux cents livres. C'était bien peu, et encore ce peu lui fut-il bientôt disputé par les tuteurs des enfants. Tenté par le démon de la poésie, il commit un opéra qu'il fit représenter, et, comme il refusait de venir à résipiscence, il se vit enlever à la fois l'éducation et la rente. Il renonçait volontiers à l'éducation; mais pour la rente il plaida, et, grâce à la plaidoirie du célèbre avocat Dumont, il gagna sa cause. Il gagna mieux : son procès, qui fit du bruit dans le temps, attira sur lui l'attention publique, et il en profita pour se

consacrer au théâtre. Il commença par quatre tragédies, dont les succès furent aussi médiocres que le mérite; puis il fit une douzaine d'opéras qui réussirent mieux. A part *Hésione*, tout cela ne vaut pas même l'honneur d'être nommé. Quant à *Hésione*, la Harpe met cette pièce au-dessus de tous les opéras de Campistron, de Duché, de Fontenelle et de la Motte, qui se disputaient alors les honneurs de la scène lyrique, et au-dessous du seul Quinault. L'opéra d'*Hésione* eut un succès mérité. « Il est bien conçu et bien conduit, dit la Harpe; il y a de l'intérêt : le style en est médiocre, mais point au-dessous du genre, et s'il s'élève peu, il ne tombe pas. » Il y a même des morceaux qui furent longtemps retenus par les amateurs, et que la Harpe cite après Voltaire. Ce sont surtout des morceaux du prologue. Comme l'opéra d'*Hésione* était joué la première année du siècle, Danchet en prit occasion d'imiter heureusement le *Carmen seculare* d'Horace. Il y mêla des couplets dont quelques-uns ne manquent ni de douceur ni de facilité. Mais, hélas ! J.-B. Rousseau, dont les opéras valent beaucoup moins, en tourna contre lui la mesure et l'air dans d'affreux couplets satiriques :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet,
Ecouter les vers que je chante.

Ce portrait était malheureusement trop ressemblant, car les yeux et la bouche de Danchet avaient une célébrité de laideur niaise en quelque sorte proverbiale, comme on peut en juger par ce vers de Voltaire :

Œil de travers et bouche à la Danchet.

Le couplet de Rousseau désigna le pauvre Danchet à la risée publique. Un jour qu'il voulut se faire peindre, le peintre fut pris d'un fou rire en considérant sa figure. « Je parie, dit Danchet, que c'est ce maudit couplet qui vous revient dans la mémoire. » Eh, sans doute ! l'original et la copie se faisaient, si nous osons le dire, écho de souvenir dans tous les yeux. Danchet chercha bien à se venger de ce nouveau *Gloria Patri* des psaumes de Rousseau, et il fit cette épigramme :

A te masquer habile,
Traduis tour à tour
Pétrone à la ville,
David à la cour.

Il eut beau faire, il était désormais stéréotypé à toujours. C'est dommage ; car, au demeurant, Danchet, au dire des contemporains, était un parfait honnête homme, remplissant tous ses devoirs de fils, d'époux et de père, fidèle à ses amitiés et à ses engagements, plein d'égards pour tout le monde et de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, usant moins de ses honorables protections pour lui que pour les autres. Il lui aurait fallu plus de talent et de style pour faire oublier le ridicule de sa figure : il n'avait ni l'un ni l'autre, soit qu'il composât seul, soit qu'il traduisît en vers libres les poèmes latins de Santeul. Voltaire, qui le traite passablement dans sa liste des écrivains du siècle de Louis XIV, se moque à chaque instant de lui dans sa correspondance :

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le paradis.

Voltaire aspirait alors à l'Académie tout en faisant le dégoûté, et il se dépitait d'y avoir été précédé par Danchet. « Il faudra enfin, écrit-il, que j'aie mourir dans les pays étrangers ; mais, en récompense, les Boyer, les Danchet, etc., prospèrent en France. » Et il le confond toujours, dans ses énumérations et dans ses comparaisons, avec les pires écrivains : c'est un de ses plastrons ou de ses points de mire. Mieux vaut, pour Danchet, l'oubli dans lequel il est tombé.

1. **L'AMOUR IMPOSSIBLE**, *Chronique parisienne*, par M. Jules BARBEY D'AUREVILLY. — 1 volume in-12 de 276 pages (1839), à la Librairie nouvelle ; — prix : 4 fr.

Qui donc avait pu croire, il y a quelque temps, que M. Barbey d'Aurevilly, reniant les premières prouesses de sa plume, se décidait à entrer dans les lettres chrétiennes ? S'il s'est rappelé cette illusion naïve en rééditant ce volume, et précédemment en publiant une nouvelle édition d'*une Vieille Maîtresse* (p. 37 de notre t. XX), il a dû sourire. *L'Amour impossible* est, en effet, comme son aîné, un des romans les plus avancés dans la voie du réalisme ouverte par M. Champfleury, et suivie par tant d'autres, aux applaudissements du demi-monde et sous les sifflets malheureusement timides des honnêtes gens. Qu'on imagine une caricature de *Lélia*, moins le style, plus dévergondée encore que le modèle, une créature aristocratique qui, par

dépit d'avoir été dupe dans ses adultères, cumule une froideur sensuelle phénoménale avec une irritabilité nerveuse non moins extrême, et se plaît, par vengeance, à allumer par ses procédés lascifs des désirs abjects qu'elle ne partage pas. Une de ces passions *impossibles* dévastée, non pas le cœur, — l'âme est absente de ce livre, — mais les sens d'un M. de Maulévrier, un de ces libertins dont la lâche astuce mène de front plusieurs adultères, en trompant une victime pour être dupe d'une intrigante. Ce personnage impudique est à peu près 300 pages durant autour du sofa d'une rouée, ayant nom Mme de Gesvres; et assurément pas une plume honnête ne peut se risquer à redire les brutales ignominies dont cette atmosphère du vice est imprégnée. Une comtesse d'Anglure, séduite par Maulévrier, meurt de luxure, et, comme c'est une bonne personne, elle a pardonné au lit de mort à l'égoïste et cruel impudique qui s'est servi d'elle pour embraser par la jalousie les sens de Mme de Gesvres; mais tout est vain : Maulévrier est vaincu par la froide coquette. Voilà l'*Amour impossible*. On donne ce beau nom d'amour à cette lie des passions abjectes qui fermentent dans la chair et dans le sang; cet amour parle le langage des Laïs et des Phryné, moins la grâce hellénique; et sur ce canevas, M. Barbey d'Aurevilly tient à honneur de broder des arabesques obscènes; il a des équivoques à l'usage des mauvais lieux, des jeux de mots à faire rougir les plus effrontés. Et savez-vous à qui il dédie cette fantaisie ordurière? à une marquise! et cela par ce motif étrange qu'il devait offrir à l'une des femmes les plus spirituelles et les plus aimables de ce monde et de ce pays, quelques légères observations de salon, « écrites sur le dos de l'éventail à travers lequel elle en « a fait tant d'autres qui valaient bien mieux, et qu'elle n'a pas voulu « lui dicter (p. 1). » On se demande à quelle langue appartient cet affreux marivaudage. Mais M. Barbey d'Aurevilly a mieux encore. Dans la préface, où il explique la haute portée de l'œuvre, il nous dit qu'il était jeune et de goût *horriblement* aristocratique (épuré depuis) quand il publia ce livre, comme début, en 184..... Or, de 1839 à 1848, les femmes jeunes et belles, mais froides, étaient à la mode; elles singeaient Lélia. Eh bien! l'*Amour impossible* traduit cette phase de notre société contemporaine. Laissons parler M. Barbey d'Aurevilly dans son *inimitable* langage, relevé d'une *haute* philosophie. « L'*Amour impossible*, qui, malheureusement, est de cette « *farine-là* (celle des livres faux), n'a donc guère aujourd'hui pour « tout mérite qu'une valeur *archéologique*... Les personnages de l'A-

« *mour impossible* traduisent assez fidèlement les ridicules sans gaité
« de leur temps... L'auteur, alors, n'avait pas assez vécu pour se dé-
« tacher d'eux par l'ironie. Toute duperie est *sérieuse*, et voilà pour-
« quoi les jeunes gens sont *graves*. L'auteur prenait réellement ses
« personnages au sérieux. Au fond, ils n'étaient que deux monstres
« moraux, et deux monstres par impuissance, les plus laids de tous,
« car qui est puissant n'est monstre qu'à moitié. L'auteur *qui, quand*
« il les peignait, écrivait de la même main la *Vie de Brummell*, a de-
« puis *furieusement* changé son champ d'observation romanesque et
« *historique*... En réimprimant ce livre oublié, il n'a voulu que poser
« une date de sa vie littéraire, si tant est qu'il ait jamais une vie litté-
« raire; voilà tout (pp. VI, VII et VIII). » — Que dire de telles choses,
écrites d'un tel style? M. Barbey d'Aurevilly reproduit un livre faux,
impossible, qui réhabilite les pires des monstres avec un naïf enthousiasme,
et c'est pourquoi ce livre a une valeur *archéologique*, en même temps qu'il est une date d'une vie littéraire qui n'existe pas, et peut-être n'existera jamais! Et, pour élever ce galimatias à la dignité de l'histoire, l'auteur s'exprime à la troisième personne, absolument comme Xénophon, César et Napoléon I^{er}! Mais ce qu'il évite de dire dans sa langue ineffable, c'est la vérité *vraie* que voici : l'*Amour impossible* n'est qu'un roman déshonnête et mal fait, issu en droite ligne de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, destiné à fleurir dans les lieux qu'on ne nomme pas, et essayant d'échapper, par la prétention de la phrase et la surexcitation des vils instincts, à l'ennui qu'inspire, pendant 274 pages, une littérature *impossible*. GEORGES GANDY.

2. **AVENTURES** de M. *Pickwick*, par M. CHARLES DICKENS, roman anglais traduit, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de M. P. LORAIN, par M. P. GROLIER. — 2 volumes in-12 de VIII-426 et 408 pages (1859), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*); — prix : 4 fr. pour la France, et 5 fr. pour l'étranger.

Un bon anglais, au ventre rebondi, aux vastes lunettes bleues, muni de solides rentes, très-sérieux et très-important, mais par-dessus tout ami des grands repas, des fines parties et des agréables loisirs, imagine de créer un de ces clubs comme il y en a tant à Londres et dans le royaume uni. Trois ou quatre bourgeois, destinés à composer le *Pickwick-club*, — ainsi appelé du nom de son fondateur, — s'unissent par des liens étroits, dans le noble dessein de faire excellente chère, de jouer au whist, de boire de bonne ale, et, par surcroît, d'étudier quelque peu l'histoire naturelle et les antiquités; mais s'ils ne confon-

dent jamais les vins et les truffes, on leur fait, en revanche, très-aisément prendre un tétard pour un poisson, et le pot fêlé de la ménagère pour un vase romain. Au demeurant, ces débonnaires personnages se laissent exemplairement conduire par M. Pickwick, leur illustre chef, aux noces plantureuses, aux maisons de campagne largement hospitalières, aux meilleures parties de cartes, de billard et de boules; ce sont d'ailleurs de braves gens, qui raisonnent beaucoup et tout de travers, et qui, après avoir discuté durant de longues heures, prennent sûrement la pire décision. Aussi, l'histoire de M. Pickwick et de son club est-elle une suite continuelle de charmantes bouffonneries, de vifs lazzi, de bonnes grosses aventures risibles, où le grave héros du livre voit sa dignité singulièrement compromise dans une scène très-animée, qui sert de rendez-vous aux personnages les plus grotesques de toute l'Angleterre. Parmi ces récits humoristiques, dans cette comédie mise en roman, on rencontre bien çà et là des plaisanteries de mauvais goût, des histoires peu réservées, quelques propos trop hasardés; mais c'est l'exception, et, en général, cet ouvrage, déjà depuis longtemps célèbre, est d'une gaieté honnête, d'un esprit délicat et fin, d'une imagination pure, d'une intarissable fécondité, toujours prête à enfanter de ravissantes fantaisies. — A vrai dire, il serait à souhaiter qu'au milieu des innombrables romans qui sortent chaque mois des presses britanniques et françaises, on en rencontrât plus souvent d'aussi foncièrement honnêtes et d'aussi vraiment spirituels.

CH. LAVAL.

3. **LE BOUDDHA** *et sa religion*, par M. J. Barthélemy SAINT-HILAIRE. — 1 volume in-8° de xxiv-442 pages (1860), chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Après avoir, dans les premiers chapitres, rendu compte des travaux contemporains destinés à interpréter et à propager les textes sacrés du bouddhisme, M. Barthélemy Saint-Hilaire donne deux histoires de Bouddha. La première est simple, vraisemblable, telle qu'elle peut résulter du dépouillement des légendes, en écartant ce qui est de pure invention; l'autre est le résumé de ces mêmes légendes, récits extravagants, tels qu'on les trouve dans le Lalitavistara et le Lotus de la bonne loi, deux textes historiques traduits du sanscrit et publiés, l'un par M. E. Foucaux, l'autre par M. E. Burnouf. Les origines du bouddhisme ainsi éclairées par la vie tour à tour réelle et légendaire du fondateur, on suit l'histoire de cette religion d'abord dans l'Inde, puis à Ceylan. — Pour l'Inde, le savant aca-

démicien s'appuie sur les mémoires d'un missionnaire chinois, Houen-Thsang, voyageur infatigable et sincère, qui, pendant seize années de pèlerinage, a tout étudié, tout relaté, traduit une partie considérable des livres religieux, et, revenu en Chine, a ravivé la foi et laissé dans l'empire du Milieu la réputation de l'un des saints les plus vénérés du bouddhisme. M. Stanislas Julien a donné les plus intéressantes relations contenues dans les mémoires de Houen-Thsang. A l'aide de ces documents, M. Barthélemy Saint-Hilaire nous fait connaître, avec beaucoup de clarté, l'état de cette religion dans l'Inde au VII^e siècle de notre ère. Puis, passant de l'Inde à Ceylan, il étudie le culte de Bouddha dans cette île. — Pour les temps plus anciens, il puise ses indications dans le Mahavamsa, texte du V^e siècle, en vers palis, traduit en anglais par M. Turnour, et qui contient une histoire de Ceylan dans les premiers siècles qui ont suivi la conversion de l'île au bouddhisme. Quant à la situation actuelle, il s'en réfère aux écrits de M. Spence Hardy, missionnaire anglican qui a passé de très-longues années à Ceylan, et qui est parfaitement informé de la situation religieuse de ce pays. Or, rien d'essentiel ne paraît avoir changé. Le bouddhisme est encore dans l'ancienne Taprobane à peu près comme au temps de son introduction, ou comme le missionnaire chinois l'avait trouvé dans l'Inde. Ce sont toujours les mêmes éléments pour ce qui regarde le culte, les croyances et les pratiques superstitieuses, la condition des prêtres, un sacerdoce nombreux et fortement constitué, bien qu'il ne paraisse pas avoir une hiérarchie bien marquée.

Ce livre n'est donc pas une histoire du bouddhisme, mais seulement un tableau de ses origines dans l'Inde et de sa situation actuelle à Ceylan. Le plan de l'auteur ayant été ainsi déterminé, on n'a point à chercher ici les luttes que la nouvelle religion eut à soutenir contre le brahmanisme, ni son établissement en Chine, à Siam, au Thibet, et ses conditions d'existence dans ces divers pays. Il n'y est point parlé de la constitution hiérarchique, du pontife suprême qui réside à Lassa, ni des lamas de divers rangs, subordonnés au Dalai et participant, à des degrés divers, à l'infusion de l'intelligence, dont la plénitude paraît être incarnée dans ce chef qui est le bouddha vivant. M. l'abbé Huc, dans son intéressant *Voyage au Thibet* (p. 475 de notre t. IX), fait assez bien connaître l'extérieur de cette religion; il avait fréquenté beaucoup les lamaseries, et il donne sur ce point des détails qui font désirer de nouveaux éclaircissements. Mais M. Barthélemy Saint-Hilaire, — il faut l'en louer, — procède selon la science; il cir-

conscrit son œuvre, afin de donner sur l'objet de son étude un travail qui soit complet. Or, un point très-important, et sur lequel il s'explique avec un grand savoir philosophique et une élégante clarté d'exposition, c'est la doctrine qui est au fond de tout dans cette religion, c'est la métaphysique du bouddhisme, c'est surtout l'effroyable erreur qui en est à la fois la base et le couronnement. — Cette erreur n'est rien moins que l'athéisme. Pour bien comprendre sur ce point la doctrine bouddhique et comment elle va à un tel excès, il faut rappeler quelle fut la pensée et l'œuvre de son fondateur.

Après avoir renoncé à l'espérance d'un trône, Çakiamouni, vers le VII^e siècle avant notre ère, s'est réfugié dans une forêt, où il a passé plusieurs années dans les pratiques de l'ascétisme le plus rigoureux. A force de méditer, il a reçu l'intuition des quatre vérités que voici : 1^o la douleur est inhérente à l'homme ; 2^o elle a pour cause les passions ; 3^o elle cesse par l'anéantissement ; 4^o pour arriver à ce néant, la seule méthode est la fuite des passions et le renoncement à tout bien sensible (p. 81). Par le seul fait de la découverte des quatre vérités et du code moral qui en est la conséquence et qu'il promulgue, Çakiamouni, devenu le bouddha, l'intelligence incarnée, est appelé à porter aux hommes, à ceux du moins qui voudront accepter sa foi, le salut, la délivrance, l'affranchissement de la loi de la douleur, et cela par un seul moyen, la possibilité de mourir, de mourir à jamais. Il est dit dans un soutra attribué à Çakiamouni : « Appliquez-vous à la loi du bouddha, renversez l'armée de la mort comme un éléphant renverse une armée de roseaux ; celui qui marchera sans distraction dans cette discipline de la loi, après avoir échappé à la révolution des naissances, mettra un terme à la douleur (p. 84). » La vie par elle-même est éternelle ; elle se compose d'une multitude infinie d'existences, qui se succèdent par voie de transmigration ; c'est la loi fatale de la naissance : on meurt pour revivre, et le malheur est le partage sans fin de l'humanité. Mais, par la pratique des lois morales du bouddha, tout sera changé ; l'homme sera exempt de la condition de revivre, il arrivera à l'anéantissement ; le salut, la délivrance, est cela, pas autre chose : ne plus repasser par les transmigrations, mourir tout entier, comme une lampe éteinte ; car c'est, en effet, la force étymologique du *nirvana*, le mot sacramentel et fondamental de la religion bouddhique (*nir*, non, *vā*, souffler), ce que le souffle ne peut plus ranimer (p. 132), l'extinction totale de l'homme, corps et esprit.

S'il y a quelque logique dans cette odieuse doctrine, la voici. L'homme ici-bas est voué au malheur, c'est sa condition éternelle, puisqu'il doit subir une série de transmigrations sans fin. Tout consiste donc à se soustraire à la nécessité de revivre ; or, pour cet effet, il faut appliquer, comme nous dirions aujourd'hui, une sorte d'homœopathie, guérir le malheur par le malheur, s'inoculer la douleur, et par là l'apaiser. Ainsi, par la destruction des passions, par le renoncement à tout bien sensible, par des austérités cruelles, on arrivera à ce résultat, à détruire le principe de vie, qui est en même temps le germe de la douleur. Même ici-bas, par certaines pratiques, on peut atteindre à un nirvana, lequel n'est qu'une ombre de celui qui est éternel ; cela se fait par les quatre degrés de la contemplation, conduisant à l'extase et correspondant à quatre régions du monde sans forme, dont la dernière est l'abrutissement absolu, un néant où il n'y a plus ni la pensée, ni le souvenir, ni la sensation, ni le sentiment de quoi que ce puisse être. Celui-là est le saint sur la terre ; il est près du bouddha, il n'a plus qu'à mourir pour entrer dans l'éternel nirvana (pp. 122, 138, 155 et *passim*). — Ainsi donc voilà une religion qui, pour toute aspiration, pour tout espoir, a le néant ; une religion fondée, sinon sur la négation, du moins sur la complète ignorance de tout Dieu vivant ; car le bouddha ne vit pas, il n'est pas invoqué comme vivant ; seulement il est béni comme souvenir. Beaucoup ont existé avant et après lui, bien qu'il ait été le plus grand de tous. Cette religion est fondée, non sur le culte et le sentiment de Dieu, non sur le devoir qu'il faut accomplir pour plaire à Dieu, mais sur ce précepte absurde qu'il n'y a pas de devoir, que tout consiste à souffrir, à subir la douleur, puisque c'est la loi de nature, à la tuer enfin à force de la convier en soi. Il faut être vertueux parce que la vertu est une souffrance, un sacrifice, un enfantement douloureux, et que par elle on est dans la méthode qui conduit au but, non pas à la vie, mais à la mort. C'est ce que M. Barthélemy Saint-Hilaire exprime et résume très-bien : « La terre, pour le bouddhiste, est le séjour maudit de l'illusion et de la douleur. Au lieu de dire : la vie est une épreuve, il a dit : la vie est un supplice, un supplice qu'il faut faire cesser, et voilà tout. Aussi peut-on, sans le calomnier, dire très-bien que c'est un spiritualisme sans âme, une vertu sans devoir, une morale sans liberté, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu (p. 182). »

Le bouddhisme est une hérésie du brahmanisme, un progrès sous

certain rapports ; il a un sentiment plus vif de la dignité humaine, il a aboli la chaîne des castes ; il appelle tous les hommes indifféremment au prétendu bienfait de sa délivrance. Mais du moins les brahmanes ne vont pas au néant ; leur panthéisme a quelque chose de plus vivant. Ils croient à un esprit universel, dans lequel les esprits vont se fondre et s'absorber, soit ; mais non pas s'éteindre et s'anéantir ; ils pensent aussi faire cesser la loi des transformations et entrer dans un séjour qu'ils appellent heureux, et où, par conséquent, ils placent non la mort mais la vie. Les dieux si multipliés de leur panthéon sont des personnifications diverses de ce dieu mal conçu ; mais ces dieux ont l'existence, et l'on conçoit que devant eux ils se prosternent et ils sacrifient. On explique aussi l'ascétisme du brahmane et ses formidables austérités. Lui, du moins, croit, en brisant la nature humaine, s'élever au-dessus d'elle, entrer dans le monde divin, et même renverser les dieux et les remplacer. Le brahmanisme a de folles légendes, mais enfin elles sont poétiques ; il a d'admirables poèmes, dont toutes les générations ont fait leur joie. Le bouddhisme, au contraire, fait la guerre à l'imagination, au spiritualisme ; il ne connaît pas la poésie, et avec cela il multiplie, plus encore que l'Hindou, les absurdes conceptions dont s'alimente la crédulité publique. Ce qu'adorent les bouddhistes, c'est l'intelligence absolue, sans la volonté ; ils ont des idoles qui sont les symboles de leurs vaines et folles abstractions ; et c'est pour cela qu'ils ont des machines où les prières sont écrites, et qu'ils font tourner pour prier plus vite, sans parler ni penser. C'est bien le cas de dire : O contradiction ! à quelles folies ne s'en va pas l'esprit de l'homme quand il marche seul, et comme il a besoin qu'un Dieu, ayant prouvé sa mission, descende vraiment du ciel, et, tenant le vrai flambeau, lui dise : C'est à moi qu'il faut croire, car moi, moi seul JE SUIS, je suis le Dieu vivant.

M. Barthélemy Saint-Hilaire donne bonne espérance, en s'appuyant sur les statistiques, pour le progrès du catholicisme dans l'île de Ceylan (p. 411). La vraie religion peut avoir là plus de facilité que sur un autre terrain. Là on trouve des vertus, la douceur, la sincérité, la piété, une continence sévèrement gardée chez les religieux et les religieuses, un grand désir de lumière et de savoir. On y pose en loi qu'il faut dominer son propre cœur et s'abstenir du péché. Le culte a des pratiques simples, des processions, des statues devant lesquelles on allume des flambeaux, on jette des parfums et des fleurs, puis le chant des hymnes et la lecture publique du bana (la légende du bouddha). Que faudrait-il

donc pour faire des chrétiens de ces peuples égarés? Leur faire comprendre une seule vérité, leur folie, une folie qui fait frémir, puisque le dieu qu'ils adorent s'appelle le néant. Ah! quand on leur explique le Dieu qui a souffert et qui a brisé le tombeau, quand on leur dit le cortège des saints qui l'accompagnent et les dons admirables qu'il a faits à la terre, il nous semble que ces pauvres âmes, d'ailleurs préparées par des pratiques vertueuses, mais comprimées par la funeste doctrine de la mort, doivent se sentir remuées, et, du sein de leurs ténèbres, se tourner avec amour vers celui qui n'appelle pas au néant, mais qui a voulu mourir pour ouvrir aux hommes les champs de la vraie vie, et pour l'éternité!

On voit que le livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire est intéressant; que les faits y sont bien étudiés, que ses doctrines sont parfaitement morales, et que ses conclusions sur le bouddhisme peuvent être acceptées. Cependant, — nous regrettons de le dire, — si cette religion est appréciée ici au point de vue d'un spiritualisme élevé, elle ne l'est pas également à celui du sanctuaire, et l'on ne voit pas, dans cette sage argumentation, apparaître le drapeau qui doit être opposé aux erreurs des philosophies et aux superstitions des faux cultes. Les fausses religions sont l'œuvre toute particulière de l'esprit de ténèbres, à qui il est permis de grossir ou d'amoindrir les conséquences du principe d'erreur qu'il propage. Du reste, il n'y a guère dans tout ce livre qu'un seul passage où l'auteur se place sur le terrain de la foi, mais il y émet une assertion que nous devons relever. C'est à la page 138, à propos des extravagances bouddhiques sur l'extase, d'ailleurs très-bien expliquées; on y lit ce qui suit: « Les mystiques d'Alexandrie, ceux du moyen âge et de « la renaissance ont connu, comme les bouddhistes et les brahmanes, « ces élaborations intérieures de l'âme luttant contre elle-même pour « arriver à détruire momentanément toutes ses puissances. Plotin, « Gerson, sainte Thérèse croyaient par là s'unir à Dieu lui-même et « se confondre avec lui. » Nous savons bien que l'auteur établit une distinction entre l'extase bouddhique et celle des autres sectes égarées: la première va à l'anéantissement de l'être humain, l'autre tend à la fusion substantielle de la nature humaine en Dieu, c'est-à-dire, et selon leur idée, dans le grand tout. Mais peut-on, sans scrupule, assimiler le mysticisme chrétien au panthéisme alexandrin? associer Gerson, considéré sans doute comme auteur de l'*Imitation*, et sainte Thérèse, aux extases théurgiques de Plotin et de Porphyre? Y a-t-on bien pensé? Ignore-t-on les caractères du mysticisme chrétien, et les limites qui lui ont été assignées par Bossuet dans la controverse sur le quiétisme, et

par tous les maîtres de la vie spirituelle? Certes, on ne trouverait pas dans l'*Imitation* un seul mot qui se rapporte à une prétendue fusion de l'âme dans l'absolu. Et sainte Thérèse, lorsque, dans le ravissement de son amour, elle s'écrie : *Muero, por que no muero!* voulait-elle mourir pour cesser d'être, et s'absorber dans l'infini? Non, ces âmes célestes prenaient l'aile du désir, elles s'élançaient jusqu'à Dieu, elles s'approchaient de l'éternelle beauté; elles aspiraient, non à la confusion, mais à l'union.

A. MAZURE.

4. CATÉCHISME CATHOLIQUE *d'après saint Thomas d'Aquin, disposé suivant le plan du Catéchisme du concile de Trente, à l'usage des catéchistes, des institutions religieuses et des fidèles, avec un choix de nombreux traits historiques, par M. l'abbé BLUTEAU, aumônier d'un établissement public. — Tomes III et IV, 2 volumes in-12 de 566 et 766 pages (1860), chez V. Sarlit; — prix : 12 fr. les 4 volumes.*

Nous avons déjà rendu compte des deux premiers volumes de cet ouvrage (t. XXII, p. 110). Fidèle au plan qu'il s'était proposé d'après saint Thomas d'Aquin et d'après le Catéchisme du concile de Trente, l'auteur a poursuivi et complété son travail par les deux volumes qui nous restent à examiner. Donnons d'abord une idée sommaire des matières qu'ils renferment.

Le troisième volume traite des commandements de Dieu et des commandements de l'Eglise, sujet immense, qui entraîne une foule de questions pratiques très-variées et très-complexes. M. l'abbé Bluteau n'en a omis et négligé aucune, de toutes celles du moins que la situation actuelle des esprits et les besoins de la société rendent de nos jours plus opportunes et plus décisives. Prenant l'un après l'autre chacun des préceptes divins, il en donne d'abord l'explication théorique et raisonnée, puis il en fait l'application morale et pratique, en s'attachant, selon les exigences du sujet, à préciser tour à tour ce que la loi de Dieu permet, tolère et défend. Viennent ensuite, à l'appui de la doctrine et comme éclaircissement du précepte, un grand nombre d'exemples empruntés à l'histoire sainte, à l'histoire profane, à la vie des saints, aux événements contemporains. Ce choix varié d'anecdotes et de traits historiques imprime un cachet particulier à tout l'ouvrage, et contribue à répandre du charme et de l'agrément sur les matières les plus arides et les plus sérieuses. Fréquemment aussi, à l'aide de statistiques et de documents que lui fournissent l'étude de la jurisprudence et les décisions des tribunaux, l'auteur aime à faire remarquer les rapports ou les différences qui existent entre les dé-

crets divins du Décalogue et les dispositions de notre législation moderne : curieux rapprochements, d'où jaillissent parfois de vives et précieuses lumières, aussi propres à nous éclairer sur le véritable état de nos mœurs contemporaines qu'à nous faire mieux sentir la sagesse et l'utilité de la loi divine. Le duel, le suicide, la peine de mort, le vol, le faux témoignage, le droit de propriété, les péchés défendus par le sixième commandement, sont traités ainsi à un point de vue philosophique et social, avec une érudition et une entente de la loi civile qu'on trouve rarement dans ces sortes d'ouvrages. On ne lira pas avec moins de fruit et d'intérêt ce qui concerne la sanctification du dimanche, les moyens à prendre pour arrêter la profanation de ce saint jour, les différentes œuvres serviles permises ou défendues aux domestiques et aux ouvriers dans les diverses positions qu'ils peuvent occuper. Les fidèles, les pasteurs eux-mêmes sont souvent incertains et inquiets dans la pratique sur ce qu'il y a à faire ou à conseiller à ce sujet : on trouvera ici des règles sages et sûres, puisées à l'école des meilleurs casuistes et dans les décisions des théologiens récents les plus renommés. — M. l'abbé Bluteau donne également une large place dans son livre aux devoirs des enfants à l'égard de leurs parents, et surtout aux devoirs des parents par rapport à l'éducation de leurs enfants. Nous l'en félicitons : si rien n'est plus important de nos jours pour le bien de la famille et de la société, rien aussi, il faut en convenir, n'est plus négligé ou plus mal compris. — L'explication des commandements de l'Eglise se termine par des réflexions générales sur l'Eglise au XIX^e siècle, travail excellent et substantiel, en forme d'appendice, où les questions, si pleines d'actualité, de la papauté et de la puissance temporelle du Saint-Siège, sont exposées au vrai point de vue de l'histoire et de l'esprit catholique.

Le quatrième et dernier volume a pour objet la prière et la justice chrétienne. Le traité de la prière contient à peu près ce que l'on trouve ordinairement sur ce sujet dans tous les grands catéchismes de ce genre ; la prière en générale, sa nécessité, ses avantages, ses conditions, puis l'explication des sept demandes de l'Oraison dominicale et des paroles de la Salutation angélique. — Quant à la justice chrétienne, c'est une partie spéciale qui ne se rencontre nulle part dans les autres catéchismes, pas même dans le Catéchisme romain. L'auteur en a emprunté l'idée première et le plan au docteur Hunnœus, le savant théologien qu'il a pris pour guide dans l'étude de saint Thomas. On a donc ici, d'après l'Ange de l'école et les meilleurs auteurs, un traité

complet des vices et des vertus, qui explique et développe d'une manière très-étendue tout ce qui a rapport à la grâce, au péché en général, aux péchés capitaux, aux vertus théologiques, aux vertus morales, aux bonnes œuvres, aux béatitudes évangéliques, etc. Le tout se termine par un petit traité moral sur l'exercice de la méditation, et la considération des grandes vérités du salut et des fins dernières.

Tel est le résumé succinct des matières importantes contenues dans les deux derniers volumes du *Catéchisme catholique*. Jointes aux deux premiers, — qui renferment l'explication du *Symbole* et des *Sacrements*, — ils embrassent, comme on le voit, tout le corps de la doctrine chrétienne, et offrent, sur chacune de ses parties, un ensemble complet de documents, de matériaux et d'explications où l'on peut bien sans doute désirer un peu plus d'ordre dans la disposition, un peu plus de sobriété et de précision dans les détails, mais qui n'en présente pas moins une mine féconde et précieuse, un intéressant et vaste répertoire très-utile à consulter. La littérature, la philosophie et l'histoire s'y allient à la science théologique, pour faire de ces pages une série de lectures aussi attachantes qu'instructives pour la jeunesse des écoles et les gens du monde. Mgr l'archevêque de Tours en a du reste rendu un témoignage qui nous dispense de tout éloge et qui peut servir de garantie à tous les lecteurs. Selon l'éminent prélat, « cet ouvrage, « rempli d'érudition, donne, sur les divers points du dogme et de la « morale chrétienne, une série d'explications et de témoignages qui « seront également utiles à ceux qui croient et à ceux dont la foi a pu « souffrir des atteintes. Les premiers y trouveront une exposition raisonnée des principes et les preuves les plus propres à raffermir leur « croyance; les autres, les solutions et les arguments les plus décisifs « pour dissiper leurs doutes ou leurs erreurs. La lecture de ce livre « sera d'ailleurs rendue attrayante par la variété des matières, et par « les nombreux exemples qui ajoutent à la clarté des discussions, et en « fixent mieux le sens et le souvenir dans l'esprit. » Nous n'ajouterons rien à ces paroles. — Puisse cet excellent ouvrage obtenir, auprès des maîtres de la jeunesse surtout et des familles, tout le succès qu'il mérite !

5. LE CATHOLICISME travesti par ses ennemis, nouvelles conférences, par le R. P. John-Henri NEWMAN, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri; traduit de l'anglais par M. Jules GONDON. — 1 volume in-8° de 482 pages (sans millésime), chez A. Courcier; — prix : 7 fr.

Annoncer un nouvel ouvrage du docteur Newman, c'est annoncer une bonne fortune à tous nos lecteurs. — Quel est le but de cette publica-

tion récente ? Le savant oratorien s'est chargé lui-même de nous l'apprendre : « Je ne me suis pas proposé, dit-il, la conversion des personnes qui ne sont pas catholiques et qui m'ont entendu ; je n'ai pas défendu le catholicisme, ni attaqué les doctrines protestantes, si ce n'est indirectement et par incident. Le motif ou la circonstance qui m'a fait entrer dans la discussion, a été la récente agitation anti-catholique. Mon but a donc été celui d'une défense personnelle (p. 432). » C'est donc ici une œuvre non d'agression, mais de polémique apologétique, un exposé rapide, surtout plein de finesse et de malice, des *préjugés protestants* à l'égard du catholicisme.

Le protestantisme nous connaît aussi peu que possible. Il a de vieux tableaux et de vieilles descriptions qui datent de longues années et lui viennent de ses ancêtres ; au lieu de daigner nous regarder pour apprendre quelque chose de certain sur notre compte, il s'attache à ses vieux renseignements, comme si c'était une règle de foi d'agir ainsi (1^{re} conférence). — Cette manière de voir des ennemis de l'Eglise se soutient et se transmet par tradition. Le protestantisme est *établi* dans le plus large sens du mot ; sa doctrine religieuse, politique, ecclésiastique, morale, est mise en possession exclusive de toutes les hautes positions du royaume. Il est obligatoire pour toutes ou presque toutes les personnes en place et en charge sous la sanction du serment. Il y a donc une incessante, une infatigable circulation de protestantisme dans tout le pays, pendant les 365 jours de l'année, depuis le matin jusqu'au soir ; il se transmet sans cesse à la génération naissante. Telle est la cause des *préjugés anglais* contre le catholicisme : nos adversaires nous regardent au flambeau de leurs traditions (2^o conférence). — Or, ces traditions elles-mêmes ne s'appuient que sur des fables invétérées. Les perpétuels propos contre le catholicisme, qui se tiennent partout, dans les hautes classes, dans les cercles littéraires, dans la presse, dans l'Eglise protestante et ses diverses branches, font une impression de plus en plus profonde, élèvent des ombres de plus en plus épaisses dans les esprits qui subissent leur influence. La plupart ne doutent pas, avant même d'examiner la question, que tout ce qui est dit contre nous est vrai, que tout ce qui est dit pour nous est faux. Ces *préjugés* ont besoin d'être entretenus ; on leur cherche tous les jours des aliments nouveaux ; toutes les fables sont bonnes ; tous les témoignages véridiques insuffisants ; toutes les inconséquences acceptées (3^o, 4^o et 5^o conférences). — Les 6^o, 7^o et 8^o discours ont pour but de montrer que la manière de voir de nos ennemis ne se soutient que par le

préjugé; que des principes, supposés vrais avant tout examen, règlent continuellement leur jugement; enfin, que l'absence de relations avec les catholiques protège ces appréciations des adversaires du catholicisme.— Le 9^e est un résumé des discours précédents, et, en même temps, l'exposé des devoirs des catholiques, en ce qui concerne les jugements que porte sur eux le protestantisme.— L'auteur a déployé dans cet ouvrage toute la force et tout l'esprit qu'on pouvait attendre de son incontestable talent. Ses aperçus ingénieux, sa forme souvent sarcastique, ont dû provoquer nécessairement dans son auditoire des sourires d'approbation. Nous citerons surtout l'histoire d'une certaine bénédiction du saint sacrement, racontée d'une manière charmante par un Anglais qui avait tout vu à travers le prisme de ses préjugés protestants (p. 302). Le P. Newman conclut avec raison, de ce système général des préjugés anglicans, que les catholiques ont une conduite toute spéciale à tenir vis-à-vis de leurs adversaires. « La leçon que nous avons à recueillir est claire, dit-il... Le protestantisme est superbe parce qu'il ne nous connaît pas. L'ignorance est sa force; l'erreur est sa vie. Présentez-vous donc à lui; pressez-vous contre lui; forcez-le malgré lui à savoir qui vous êtes... Ne les laissez pas (nos ennemis) se réfugier dans le silence, mais qu'ils ne puissent pas s'empêcher d'avouer que vous n'êtes pas ce qu'ils croyaient que vous étiez. Ils regarderont en arrière, ils regarderont à côté, ils regarderont en l'air, ils fermeront les yeux et les garderont fermés; ils feront tout ce qu'ils pourront pour ne pas vous voir... Tout votre but doit être d'obliger les protestants à vous examiner avec attention... Partout où le catholicisme est connu, il est respecté (pp. 441 et 442). » Cette théorie ingénieuse est vraie pour tous les préjugés et pour tous les temps. La simple exposition des doctrines catholiques est souvent plus puissante sur un esprit droit que toutes les dissertations théologiques. Aussi, pensons-nous que le livre du docteur Newman, véritable philippique pleine de verve contre les préjugés antichrétiens, est la meilleure introduction pour préparer la conversion d'un frère dissident ou d'un rationaliste. — La traduction de M. Gondon se recommande par une élégante facilité.

6. **LE CURÉ d'Avrigny**, ou *Comment se venge un chrétien*, par M. Just GIRARD.— 1 volume in-8° de 186 pages plus 1 gravure (1859), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris (*Bibliothèque des écoles chrétiennes*, 2^e série); — prix : 65 c.
7. **EXCURSION d'un touriste au Mexique pendant l'année 1854**, par LE MÊME. —

1 volume in-8° de 188 pages plus 1 gravure (1859), chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque des écoles chrétiennes*, 2° série); — prix : 65 c.

Le premier de ces livres est la mise en scène, dans un épisode emprunté aux temps orageux de la fin du dernier siècle et à l'invasion étrangère de 1814, de cette maxime de l'Évangile : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent*. C'est tout simplement un acte de charité chrétienne, accompli par le curé d'une bourgade des Vosges, qui se venge, comme doit le faire un ministre de Jésus-Christ, en sauvant de la mort l'homme dont la haine a cherché autrefois à lui ôter la vie, et qu'un revers de fortune vient de livrer sans défense entre ses mains. Ce récit, malgré des longueurs, offre de l'intérêt et d'utiles enseignements : bon livre, qu'on peut recommander à toutes sortes de personnes.

L'*Excursion d'un touriste au Mexique*, du même auteur, présente une lecture plus agréable et plus variée. « De toutes les parties de ce « vaste empire, qui reconnaissait autrefois l'autorité de l'Espagne « dans le nouveau monde, aucune, dit justement l'historien William « Prescott, ne peut être comparée au Mexique pour l'intérêt et l'im- « portance, soit que l'on considère la variété de son sol et de son cli- « mat, ses inépuisables dépôts de richesses minérales, son aspect « grandiose et pittoresque, et le caractère des anciens habitants, qui « non-seulement surpassaient de beaucoup en intelligence les autres « races de l'Amérique du Nord, mais nous rappellent encore, par « leurs monuments, la civilisation primitive de l'Égypte et de l'Hin- « doustan; soit enfin qu'on se retrace les circonstances particulières « de la conquête, circonstances aussi héroïques, aussi romanesques « que toutes les légendes de chevalerie imaginées par les poètes ita- « liens ou normands (pp. 1 et 2). » On ne doit pas s'attendre assurément à trouver, dans cette *Excursion au Mexique* des récits approfondis, des descriptions savantes ou des tableaux brillants, comme un tel sujet semblerait les demander; mais, dans ses humbles et modestes proportions, ce livre n'est pas moins intéressant et instructif. On y goûte sans nul danger, à la suite d'un touriste chrétien, le plaisir d'une promenade agréable dans l'un des pays les plus curieux du monde. Les documents historiques et descriptifs sont d'ailleurs puisés aux meilleures sources. On aime surtout à retrouver ici divers fragments de la *Promenade en Amérique*, de M. Ampère. — Excellent livre à donner en prix dans les écoles chrétiennes.

8. DE LA FAMILLE, *Leçons de philosophie morale*, par M. Amédée DE MARGERIE, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. — 2 volumes in-12 de XXIV-336 et 352 pages (1860), chez A. Vaton ; — prix : 6 fr.

L'homme moral est, sinon tout entier, du moins pour une bien grande partie, dans la famille. Là, dans ce milieu où il est placé entre ceux de qui il vient et ceux qui descendent de lui, se clôt le cercle mystérieux qui est sa vie. Les devoirs envers lui-même, les devoirs envers Dieu se réfléchissent en quelque sorte et se complètent par ceux qu'il a à remplir envers les siens. C'est dans la famille ainsi conçue qu'il accomplit cette éducation par laquelle l'homme perfectible, recevant conseil des événements et de lui-même, fortifiant sa volonté par la grâce d'en haut, ne cesse d'améliorer sa nature et de s'accroître dans le bien. Oui, c'est dans la famille et par elle que l'homme, entre le berceau et la tombe, poursuit la tâche imposée, se laissant former de plus en plus et toujours à la haute discipline de la vertu. Mais M. Amédée de Margerie ne veut pas qu'on s'y trompe : la famille dont il va parler, il nous le dit de suite, c'est la famille chrétienne. « Contemporaine du genre humain, la famille l'a suivi dans sa dé-
« chéance et n'a été rétablie dans son intégrité primitive que par la loi
« évangélique. Au moyen âge, elle fut gardée par la ferme discipline
« de l'Eglise et par l'épée des peuples chrétiens. De nos jours encore,
« c'est dans les maisons peuplées de vrais chrétiens qu'elle a sa réali-
« sation la plus parfaite (p. 1). » Aussi ce livre est-il moins théorique que pratique : il ne se perd point en aperçus abstraits, en vaines expositions de systèmes : ses bases sont appuyées sur le vrai sol, et il n'aura qu'à tirer les conséquences d'un principe posé. Or ce principe, c'est la réponse à cette question : Qui a créé l'homme, la femme et l'enfant ? qui les a unis d'un lien sacré, et leur a dicté les lois qu'ils doivent remplir pour atteindre ici-bas leur perfection, et réaliser la société humaine, imparfaite image de celle du ciel ? — L'auteur commence par le mariage. Dans un temps où tant de coupables théories ébranleraient cette institution si elle n'était pas appuyée sur l'ordre divin, il est bien de voir un enseignement public la défendre avec toutes les ressources d'une logique sûre et d'une parole qui n'est pas sans éloquence. M. Amédée de Margerie envisage l'union conjugale au double point de vue du bonheur et de la vertu, un seul point de vue vraiment, le bonheur et la vertu s'opérant ensemble, se réalisant l'un par l'autre sous la loi de l'union pure entre deux êtres à qui il est commandé d'échanger l'obéissance et l'amour. Le professeur dit

quelles sont les bases, les conditions chrétiennes du mariage et développe les devoirs mutuels qu'il impose.

Mais bientôt le mariage a obéi à sa loi ; un cri a retenti dans la famille chrétienne : un enfant nous est né ! Quelle joie ! mais aussi quelles nouvelles obligations ! quel honneur et quelle difficulté ! Elever l'homme moral, préparer ce sol plus ou moins fertile, y semer le sénevé qui produira le grand arbre, y faire germer ce qui sera la vérité et la vertu ; apporter la lumière dans la jeune intelligence et l'amener à l'amour, fortifier son âme pour la vie spirituelle en même temps qu'on affermit ses pas sur le sol, est-il une tâche plus grande et qui demande des soins plus assidus ? Devoir du père pour tempérer l'autorité du commandement, devoir de la mère pour comprimer l'indulgence, lui garder la dignité et rendre sérieux même le sourire. Puis l'enfant a grandi, il est adolescent, c'est l'âge des études. Ici les problèmes pratiques se multiplient : l'éducation publique et l'éducation privée, le collège et ses dangers. N'y a-t-il pas de péril aussi dans ces classiques si longtemps regardés comme la base nécessaire, à peu près exclusive, de tout enseignement des lettres humaines ? L'auteur traite en passant cette question accessoire ; s'appuyant sur saint Basile, il approuve l'enseignement classique ; mais aussi il montre quelle prudence il faut employer pour que les deux sages soient enseignées concurremment, en marquant toujours la supériorité de celle qui a reçu d'en haut sa mission et son autorité. Enfin, nous trouvons ici l'exposition des vertus domestiques : piété filiale et fraternelle, et toutes ces nuances de l'amour, trésors du cœur, dont les pères et mères doivent mériter pour eux-mêmes la première part, et qu'ils doivent aussi apprendre à diriger dans les voies que la main de la Providence leur a ouvertes. Il y a encore les devoirs envers les serviteurs. On lira avec intérêt un chapitre sur la domesticité chrétienne, ainsi qu'un autre chapitre sur les ennemis de la famille, qui sont le luxe, l'amour du monde, l'ambition de briller, la soif de l'or, la ruine qui frappe la maison, ou la pauvreté glacée qui l'habite, et que l'homme fort doit accepter et gouverner.

Tous ces préceptes sont réunis et groupés, à la fin du second volume, dans une étude sur les principes de la morale et sur son rôle dans la civilisation. Les devoirs de la famille, comme tous les autres, ont en effet pour principe d'obéir à la loi ; mais il faut bien s'entendre sur la loi : l'auteur n'accepte, à cet égard, ni l'axiome épicurien, ni l'axiome stoïcien. La morale antique était d'accord sur le point de la

destination morale de l'homme, qui consistait à vivre conformément à la nature ; mais les sectes se divisaient sur ce qui est la nature, et sur l'élément de nous-mêmes selon lequel il faut vivre. Pour l'épicurien, la solution est *bonheur* ; pour le stoïcien, la solution est *devoir*. La doctrine chrétienne flétrit l'une et repousse l'autre ; M. Amédée de Margerie le montre très-bien : elle ne veut pas, comme le stoïcien, défier une loi abstraite et sans raison ; la loi chrétienne est essentiellement vivante ; elle n'est pas le hautain commandement d'une loi que l'on ne saurait comprendre et qui ne dit ni son origine ni son droit. La loi du devoir n'est rien, si elle n'est pas celle de Dieu ; l'obéissance à la loi n'est qu'impuissance, si elle n'est pas vivifiée par l'obligation d'aimer celui-là même à qui il faut obéir.

La forme d'exposition de ce livre est bonne : c'est un ruisseau qui coule avec abondance, qu'on aime à suivre et qui ne se perd pas en détours. Ce sont, du reste, des leçons qui ont réenti dans un cours ; le professeur a jugé à propos, traitant dans une chaire savante un sujet familier à beaucoup, de reculer les murs de l'enceinte et de convier la foule des lecteurs à s'associer à ceux qui avaient pu l'entendre. Cependant, il peut sembler que cette parole, qui a été parlée avant d'être écrite, a retenu quelque chose de doctoral qui nuit un peu à l'épanchement, à l'immédiate communication des idées à un lecteur. Cet éternel *messieurs*, qui revient à chaque page, a quelque chose qui gêne et met le discours à la place de l'entretien. Une chaire de Faculté n'est pas une chaire de l'église. Le P. Félix a pu cette année, sur ce même sujet de la famille, faire entendre à son immense auditoire les choses les plus pathétiques ; mais il ne peut guère en être de même dans un enseignement officiel plus didactique, et ne permettant guère la méthode persuasive, l'onction qui doit être désirée pour un livre de morale. Quoi qu'il en soit de cette observation peu importante, nous avons ici un de ces ouvrages qui portent la bonne odeur de la vertu, et contribuent à purifier l'air où a passé le souffle délétère de tant de coupables productions. M. Amédée de Margerie est de ceux qui adorent ce que d'autres brûlent, et qui brûlent des idoles que tant de téméraires s'obstinent à adorer.

A. MAZURE.

9. **LA FEMME** et son *maitre*, par M. G.-F. SMITH, roman anglais traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par M. H. DE L'ESPINE. — 3 volumes in-12 de 374, 376 et 370 pages (1859), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*) ; — prix : 6 fr. pour la France, et 7 fr. 50 c. pour l'étranger.

La donnée de cet ouvrage est indiquée par son titre : le récit des

horribles tortures physiques et morales dont deux maris d'une conduite ignoble, d'un caractère souverainement méprisable, accablent leurs malheureuses femmes, compose le fond de ce roman, ou plutôt de ce mélodrame. Des deux tyrans, l'un est riche, puissant, considéré dans le monde; l'autre est un coquin de bas étage. Tous deux, unis par une commune bassesse de mœurs et de désirs, complotent d'infâmes manœuvres pour tromper leurs victimes, et conserver, malgré leurs crimes, quelques dehors suffisamment honorables. Des poisons dont jamais chimiste ne soupçonna les bizarres effets, des trappes, des poignards, des prisons dans de vieilles tours, toutes les machines les plus usées des romans antiques sont remises en honneur par l'écrivain, et suffisent à sa stérile abondance. On peut difficilement imaginer avec quelle infatigable constance il met sur la scène, pendant des actes sans fin, les mêmes décors et les mêmes procédés; il y a surtout une sorte d'exécrable apothicaire qui ne manque jamais, dans les situations difficiles, de venir défaire le nœud en vrai *Deus ex machina*. Et tous ces efforts, toutes ces vieilles évolutions voudraient aboutir à prouver que la situation de la femme, à quelque rang qu'elle appartienne, est nécessairement misérable, et que son maître doit presque infailliblement devenir son bourreau. — Ce roman, qui pourrait être stigmatisé comme un outrage au mariage chrétien, renferme cependant un beau passage, dont il est juste de tenir compte à son auteur; c'est la conversion d'une empoisonneuse par un digne et saint prêtre catholique (t. III, p. 365); mais un bon passage ne suffit pas pour racheter l'ensemble détestable d'un écrit qui sans cesse attaque les institutions sociales fondées par le christianisme, outrage la noblesse, dénigre la propriété, sympathise, en un mot, avec M. Eugène Sue, pour détacher la clef de voûte de l'édifice élevé par les mains de la religion. Nous ne pensons pas que la collection à laquelle appartient la *Femme et son maître* contienne un ouvrage aussi directement contraire à la saine morale et au bon goût. Espérons que les éditeurs de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* seront à l'avenir plus heureux dans leur choix, et n'iront pas chercher, pour nous le donner en français, un des plus faibles et des plus mauvais livres qu'on puisse imaginer.

CH. LAVAL.

10. HANNONIA POETICA, ou *les Poètes latins du Hainaut*, par M. F. LECOUVET, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal de Gand; *Ouvrage qui a obtenu la médaille d'or au concours de la Société provinciale des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*. — 1 volume grand in-8° de

xii-224 pages (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 4 fr.

La Société provinciale des sciences, des arts et des lettres du Hainaut avait proposé cette question en 1857 : « Indiquer le mérite littéraire des poètes latins nés dans le Hainaut. » M. Lecouvet a répondu à l'appel, et a obtenu par l'ouvrage dont nous allons rendre compte une médaille d'or. — L'auteur se plaint tout d'abord d'avoir à remplir une tâche bien lourde et bien périlleuse peut-être, « en essayant « de citer à sa barre des hommes qui se sont en quelque sorte placés « volontairement en dehors de leur siècle, et qui n'ont écrit que pour « un nombre privilégié de lecteurs (p. v). » Nous devons remarquer ici qu'il n'y a pas d'auteur éminent qui n'écrive pour un nombre privilégié et très-limité de lecteurs. Cicéron, dans son *pro Archia*, se félicite d'avoir à parler des lettres devant les hommes « qui en font « leurs délices et leur plus chère occupation ; » mais le lendemain, adressant son discours à Atticus, il plaisante agréablement ces juges qui s'étaient rengorgés d'être pris pour hommes de lettres, lorsqu'ils n'en avaient aucune teinture. Les esprits fins et délicats, les hommes de goût, les artistes en un mot, sont infiniment rares, tandis que les *philistins*, comme disent les Allemands, fourmillent, même dans cette partie de la société qui a fait ses études. — M. Lecouvet était distrait aussi, croyons-nous, quand il écrit que les poètes latins dont il parle, « se sont en quelque sorte placés volontairement en dehors de « leur siècle, » pensant, « pour la plupart, aller par cette voie à l'im- « mortalité (ibid.) ; » car s'ils espéraient marcher par cette voie à l'immortalité, c'est une preuve que leur siècle les lisait facilement et avec plaisir, que la poésie latine était alors en grand honneur, et qu'on se disputait, dans les Sociétés littéraires, les œuvres de ces heureux génies du moment. Le moyen âge, le xvi^e, le xvii^e, le xviii^e siècle même, connaissaient peut-être mieux le grec et le latin que nous ne connaissons le français ; Racine apprenait de mémoire en quelques jours le roman d'Héliodore, *Théagène et Chariclée*, pour que son maître fût dans l'impossibilité de le lui ravir ; tel élève du bon Rollin savait par cœur son Homère, et pouvait remonter ou descendre sans encombre, dans sa récitation, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les poètes qu'analyse M. Lecouvet n'étaient donc pas hors de leur siècle ; c'est nous qui sommes sortis du leur par ignorance. — « La poésie latine a fait son « temps, ajoute l'auteur (ibid.). » Oui, comme le grec, le latin, nous allions presque dire, comme le français : c'est un triple, un quadru-

ple malheur auquel il sera difficile de remédier. — M. Lecouvet, dans l'étude qu'il fait des poètes du Hainaut, abandonne le moyen âge, « attendu qu'on peut regarder comme âge d'enfance toute la longue « période du moyen âge qui précède la renaissance (p. vi) ; » appréciation certainement fautive et injuste, et que n'admettent plus les bons esprits. — C'est donc au milieu du xvi^e siècle qu'il a fixé « le jalon du départ, » et c'est aussi, suivant lui, « le xvi^e siècle « qui nous offre les meilleurs poètes, sauf quelques exceptions en faveur du siècle suivant (ibid.). » La décadence apparaît manifeste au milieu du xvii^e siècle : « Les idées manquent, et, pour suppléer à « leur défaut, les écrivains recourent à des formes bizarres, plus singulières les unes que les autres (ibid.) ; » ils périssent, comme périssent toutes les nations civilisées, dans les colifichets et l'admiration de soi-même. Ces dandys qui vont mourir, « se proclament mutuellement des cygnes, des rossignols, des Ovides et des Virgiles (ibid.). » C'est encore un peu la maladie de notre temps. — M. Lecouvet, qui voit, dans les œuvres poétiques qu'il parcourt, progrès, épanouissement, décadence, s'est pourtant bien gardé de suivre cette marche dans le compte rendu qu'il nous fait de ses poètes : c'eût été trop naturel. Voir naître, grandir, baisser et mourir un grand homme ou un genre de littérature, c'eût été trop lucide. Mieux vaut un dictionnaire, et l'ordre alphabétique. C'est l'ordre qu'il adopte ; et c'est ce qui fait en partie que son travail n'éveille pas beaucoup d'intérêt. — Il comprend trente-huit poètes, parmi lesquels nous avons rencontré avec édification quinze religieux ou chanoines. — Burgundius est un des hommes les plus remarquables du recueil. Quelques détails sur l'article qui le concerne pourront faire connaître les procédés de l'auteur, l'esprit et le style de son œuvre. 1^o Naissance, études, honneurs et mort de Burgundius ; 2^o énumération de toutes ses œuvres en prose et en vers ; 3^o date et classification des poésies (elles comprennent un livre d'héroïques, cinq livres d'élégies, deux livres de sylves) ; 4^o étude détaillée de chaque genre de poésie. — Les héroïques sont au nombre de huit ; l'auteur indique froidement le sujet, et finit par dire « qu'elles n'ont qu'une étendue médiocre, qu'elles n'occupent que vingt « pages du recueil, et qu'elles sont naturellement en vers hexamètres « (p. 38). » Ces héroïques ont leur dédicace particulière ; les élégies ont aussi la leur. « Ces pièces sont légères sans doute, mais inoffensives, dit Burgundius lui-même, à moins qu'un siècle morose ne « juge des mœurs du poète sur la grâce et la mollesse de ses vers... Si

« quelquefois on me trouvait trop hasardé, qu'importe ? c'est à votre
« innocence à dépouiller la sévérité, et à vous laisser aller modeste-
« ment au plaisir, surtout qu'il n'y a là aucun danger pour la pu-
« deur... J'expose une Vénus, mais elle est voilée, elle n'effarouche
« pas les regards humains. Je ne vise qu'à la plaisanterie et à l'enjoue-
« ment, auquel, au dire de Catulle, la mollesse ajoute le plus souvent
« de la douceur :

..... salem ac leporem,
Si sunt mollicui ac parum pudici.

(pp. 38, 39, 40, 43.)

M. Lecouvet trouve que Burgundius « a su partout respecter la dé-
« cence, » et que « ses vers ne sont pas faits pour alarmer la pudeur
« (p. 43). » Assurément il n'est pas difficile, et nous estimons, nous,
qu'un honnête homme ne saurait se complaire innocemment dans
les descriptions amoureuses et sensuelles qu'on lit aux pages 42, 43,
et 47. L'auteur lit cela sans scrupule, et même avec quelque plaisir.
— Les épigrammes ne lui sont pas non plus désagréables. Il trouve,
il est vrai, que son poète est bien un peu libre, mais non licencieux
(p. 47), et, pour preuve, il nous cite, sur de malheureux maris, des
vers qui bravent on ne peut mieux l'honnêteté (*ibid.*). — Les ou-
vrages de Burgundius parcourus, M. Lecouvet cite les jugements
divers qui ont été portés sur ce poète, et finit par formuler son propre
sentiment. Telle est la marche qu'il suit toujours dans ses comptes
rendus. — Nous ne pensons pas que son ouvrage puisse beaucoup inté-
resser en dehors de la province du Hainaut. Nous doutons que là-
même il obtienne beaucoup de succès. Il faudrait à un recueil de ce
genre une forme piquante, des citations nombreuses et bien choisies,
semées de réflexions et d'analyses. Nous n'avons ici qu'un indicateur
qui peut mettre les savants sur la voie des éditions, et favoriser leurs
recherches.

J.-D. VUILLAUME.

11. HISTOIRE du merveilleux dans les temps modernes, par M. Louis FIGUIER.
— 2 volumes in-12 de 420 et 428 pages (1860), chez L. Hachette et Cie; —
prix : 7 fr.

M. Figuiér a déserté un moment les machines, les cornues et les
alambics, objets habituels de ses honorables travaux, pour écrire en
deux volumes, — nous avons regret à le dire, — un véritable pam-
phlet contre le christianisme. Il eût mieux valu être sincère, et con-
fesser tout d'abord le but de cette œuvre ; est-ce que la franchise

serait aussi, dans un certain monde, une superstition? L'auteur certifie qu'il est impartial; qu'il a fait une histoire consciencieuse; qu'il n'a pas attaqué des croyances respectables; qu'il est toujours remonté aux sources originales; que ce livre est avant tout une œuvre d'histoire; qu'il tient beaucoup plus à bien raconter les événements qu'à faire briller sa sagacité personnelle dans leur appréciation; qu'il a mis sous les yeux du lecteur ce qu'ont pensé et écrit sur ces matières des contemporains *sincères et éclairés* (t. I, p. x). On verra bientôt s'il a tenu ces promesses. — Constatons d'abord qu'il déclare, par un sentiment de prudence facile à apprécier, n'avoir pas à parler des miracles apostoliques; il sous-entend avec plus de prudence encore les miracles de Jésus-Christ: « Nous devons, dit-il, abandonner ces « mystères à la foi de chacun, et détourner notre critique de ces « faits au-dessus de son domaine (ibid., pp. 11 et 12). » Cette abstention apparente est habile; nous l'aurions préférée plus sincère et moins dédaigneuse. Ne semble-t-il pas que les miracles apostoliques ont besoin de demander grâce à la raison? Et qu'ont donc fait, jusqu'à ce jour, tous nos controversistes, en établissant sur des preuves qu'on a pu nier, mais non détruire, la solidité des miracles et des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament? « Mais du moins, « continue M. Figuiet, nous pourrions raconter les prodiges qui leur « furent opposés, ou qui se produisirent à la même époque (ibid., « p. 19). » Rien de plus juste, mais rien de moins neuf, et nous ne voyons pas pourquoi on s'est donné la peine de refaire très-imparfaitement ce que tant d'autres, il y a des siècles déjà, ont fait à merveille. L'auteur est incompetent sur ces matières, car il convient lui-même, dans le cours de son livre, qu'il n'entend rien aux choses de religion et de théologie. Serait-ce donc qu'en opposant miracles à miracles, sans se donner la peine de faire voir comment la théologie catholique distingue les prodiges de l'enfer des miracles du ciel, il a voulu prendre une petite revanche de sa réserve respectueuse envers les miracles apostoliques? Cette réserve, du reste, n'est qu'apparente; et l'introduction trahit, à ne pas s'y méprendre, la pensée de l'œuvre. Tout d'abord M. Figuiet le prend sur un ton badin; c'est sa manière philosophique de se montrer impartial et grave. Mettant en spectacle, comme on ferait sur des tréteaux, saint Pierre et Simon le magicien, il écrit: « Saint Pierre, qui n'avait pu surpasser le magicien dans cette première rencontre, attendait le moment d'une « victoire décisive. (ne dirait-on pas d'une lutte de boxeurs?)... Saint

« Pierre le fit tomber par un choc de sa puissante volonté, et le magicien se cassa les jambes dans sa chute (ibid., p. 14). » Voilà, sans doute, un parfait modèle d'atticisme, et surtout de critique sérieuse et respectueuse pour ce qu'on ne veut pas critiquer. — M. Figuiet nous prouve encore comme il suit, à quelle école de respect et de science impartiale et grave il se flatte d'appartenir : « Le don qu'avaient les « prêtres druides de chasser les démons était analogue avec celui des « chrétiens exorcistes, et les prêtres des deux cultes auraient dû se « donner la main (ibid., p. 24). — Les miracles qui *décident* contre « ce qui est hors de l'Eglise, *décident aussi* dans l'Eglise même entre « ses enfants (ibid., p. 25). » Plus loin, il écrit cette plaisanterie fade : « Pour que le pouvoir de ses prêtres (de l'Eglise) sur le démon « ne restât pas sans exercice, elle eut également besoin de possédés, « et elle n'en manqua pas (ibid., p. 26). » Il nous donne encore ces spécimens de sa gravité respectueuse et vraiment historique : « Quand « une possession était dénoncée chez un individu, ce fait était toujours « regardé comme hors de doute (ibid., p. 28) ; » or, pour s'infliger immédiatement la honte d'un démenti, il énumère à la page suivante les signes incontestablement surnaturels qu'il faut constater aux yeux de l'Eglise pour établir la possession. Suivant lui, c'est au moyen âge seulement que le merveilleux prend domicile dans la religion (ibid., p. 6). Ainsi le Christ et les apôtres, saint Pierre, par exemple, dont il s'amuse, n'ont pas connu le *merveilleux*. En lisant cela, on se demande si M. Figuiet a quelque idée de l'Evangile, ou s'il sait le premier mot des choses dont il parle ici. — Citons encore ces lignes, digne préface d'un tel livre : « Vers la fin du xvii^e siècle, à l'aurore « d'une philosophie *tolérante et éclairée*, le diable a vieilli... ; mais « le merveilleux ne perd pas ses droits pour cela. Les miracles fleurissent à l'envi dans les églises des *diverses* communions chrétiennes... Au xviii^e siècle, malgré la vogue générale de la philosophie cartésienne, tandis que, sur les matières philosophiques, *tous les yeux s'ouvrent aux lumières du bon sens et de la raison*, dans « le siècle de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, le merveilleux résiste « seul à la chute de tant de croyances jusque-là vénérées. Les « miracles religieux foisonnent encore ; plus la raison fait de progrès, « écrit Voltaire dans une de ses lettres, plus le fanatisme grince des « dents (ibid., p. 6). » Cette profession de foi nous édifie suffisamment sur l'impartialité, la gravité et la science de l'auteur. Qui douterait maintenant de son respect pour les miracles apostoliques et les

croyances chrétiennes? Aussi l'introduction, où il se pose en voltairien rétrograde, n'a rien de commun avec l'histoire : elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un dénigrement systématique et passionné de la croyance aux mauvais esprits ; elle dénote, au surplus, une profonde ignorance, en représentant la sorcellerie comme une sorte d'épidémie d'hallucinations que tous les siècles chrétiens, au lieu de la guérir par les procédés de l'art, ont châtiée par d'innombrables supplices ; elle ne met en évidence qu'un genre de fanatisme, celui des sorciers. Voyez plutôt : non-seulement les prêtres, — ce qui n'est, pour M. Figuiet, d'aucune importance, — mais les magistrats, les littérateurs, les savants, les médecins ; les jurisconsultes, les philosophes, les rois, tous les esprits éminents, tous les cœurs élevés qui ont illustré dix-huit siècles, sont accusés d'avoir été unanimement assez féroces ou assez insensés pour envoyer aux prisons ou à la mort de pauvres gens, dont tout le crime était d'avoir perdu la tête, d'être atteints de monomanie ou d'hallucination. C'est notamment en plein xviii^e siècle que tant d'horreurs ont été froidement commises par tout ce qu'il y avait d'éclairé et d'intègre dans la magistrature française. La France, l'Europe et même le monde, — car les faits de sorcellerie ont été de tous les temps et de tous les lieux, — n'ont jamais su, pendant dix-huit siècles, distinguer le crime de la folie ; ils ont torturé pour obtenir de faux aveux, et ces aveux ont envoyé aux bûchers des milliers de victimes innocentes. — Il nous semble qu'après avoir écrit de telles choses on n'est plus admis à présenter sérieusement un livre au sens commun ni à l'honnêteté publique. Qu'il y ait eu, dans ces procès, des erreurs judiciaires, des débats suscités par la passion et l'ignorance, qui le nie ? Mais autre chose sont des erreurs partielles, — il y en eut de tout temps, — autre chose des proscriptions en masse dictées de toutes parts, pendant dix-huit cents ans, par un fanatisme féroce, brûlant par milliers des hallucinés et des fous. Il y a ensuite dans cette question de la sorcellerie des considérations d'ordre public, éminemment judiciaires. En supposant même que la sorcellerie ne fût pas diabolique, il est impossible, à moins de nier des faits notoires, de ne pas admettre les horribles crimes qu'elle faisait commettre sur les propriétés, sur les adultes, sur les enfants, et même sur les cadavres. Laisser impunis de tels forfaits invinciblement prouvés, c'eût été livrer la civilisation à la barbarie. Pourquoi se taire sur ces choses ? Serait-ce donc qu'il faut frapper l'Eglise sur le dos de la sorcellerie, et représenter la foi au surnaturel, c'est-à-dire à la révélation, comme un fanatisme inhumain qui, à la voix des prê-

tres, a créé la sorcellerie pour massacrer des innocents durant dix-huit siècles? — Du reste, cette mise en scène de supplices, si complaisamment soignée par M. Figuiet dans son introduction, est un prologue tout à fait digne du drame, ou plutôt de la tragi-comédie en quatre actes qu'il va écrire : diables de Loudun, convulsionnaires jansénistes, baguette divinatoire, et prophètes protestants. On serait plus que naïf de vouloir chercher dans tout cela un document nouveau, encore moins une explication satisfaisante. Partout, ce sont des redites, presque toutes empruntées aux sources protestantes, révolutionnaires et matérialistes ; partout aussi la pensée, ou plutôt la passion éclate tantôt en phrases pesantes et sèches, quand on veut être sérieux, tantôt en facéties d'un goût équivoque, quand on cherche à divertir le public sur des choses qu'on avoue ignorer. Quant à la décoration, M. Figuiet ne s'en charge pas. Pour égayer son œuvre naturellement des plus mornes, il emprunte le pinceau d'un *alter-ego*, de M. Peyrat, qui a écrit avec des larmes, sous le titre champêtre de *Pasteurs du désert*, les horreurs des camisards dans les Cévennes et du protestant Aubri, qui ne voit à Loudun qu'une conspiration atroce contre Grandier, ourdie par ses ennemis, conduite par Laubardemont, et servie par le zèle complaisant des soi-disant possédées. Sont-ce là des dispositions impartiales?

A la suite d'un tel guide, il fournit une carrière très-accidentée ; nous voudrions pouvoir dire avec quelle généreuse prodigalité il y sème les non-sens et les contre-sens, les contradictions, et souvent même les absurdités. Heureusement, il révèle assez de faits pour procurer à chacun le facile plaisir de le battre avec ses propres armes. D'après lui, les religieuses de Loudun sont dans un état de somnambulisme artificiel provoqué par les manœuvres de leurs exorcistes (ibid., p. 251). Ce somnambulisme artificiel, — mot banal et mystérieux qui n'explique rien, — est cause qu'aux yeux des visiteurs, les noms de Jésus, de Marie et de Joseph sont empreints visiblement sur la main d'une sœur ; ce somnambulisme est si bien provoqué par les exorcistes, qu'il a précédé ce qu'on appelle leurs manœuvres, puisque l'état extraordinaire des religieuses a nécessité leur présence ; ce somnambulisme apprend le latin aux sœurs, malgré quelques solécismes dont l'auteur triomphe dans sa joie enfantine de trouver le diable en défaut ; ce somnambulisme fait braver avec bonheur par les religieuses toutes les lois de l'équilibre corporel ; il fait aller une hostie consacrée de l'estomac aux lèvres d'une ursuline ; il *ensanglante* cette hostie devant des spectateurs ; il fait sortir par la bouche

des objets qui ne sont pas entrés dans le corps ; enfin des hommes respectables qu'on ose transformer en magnétiseurs, c'est-à-dire en charlatans, bien qu'on leur reconnaisse ailleurs une piété consciencieuse, loin d'exercer sur les religieuses l'empire de leur volonté, trouvent en elles, au contraire, jusqu'au dernier moment, malgré des soumissions passagères, une résistance satanique. Il y a mieux : quand les exorcistes eux-mêmes subissent le sort des religieuses, c'est qu'ils se sont magnétisés ; ainsi du P. Surin, du P. Tranquille et de beaucoup d'autres. Ces prêtres sont battus par l'esprit malin ; les objets matériels leur sont donnés et enlevés par une puissance fantastique ; ils le savent, ils s'en souviennent et l'écrivent avec un admirable bon sens ; somnambulisme artificiel que tout cela ! On est fier de cette explication ; on la croit neuve et on la propose sans rire à la crédulité du public. En résumé, les exorcistes sont tour à tour des gens pieux et des magnétiseurs ; les religieuses, en dépit de leur somnambulisme artificiel, ont l'air d'être suspendues et touchent le sol avec adresse ; quand le sang paraît à la suite d'une piqûre, une de ces somnambules, excellente complice des ennemis de Grandier, a su cacher adroitement la cause naturelle de la blessure ; les noms sacrés paraissent écrits artificieusement sur la main d'une religieuse ; enfin, pour brocher sur tous ces ridicules, M. Figuiier affirme, scientifiquement suivant lui, que les religieuses ont nommé Grandier dans leurs accès de somnambulisme, parce que, atteintes d'hystérie, elles se sont enflammées pour un mauvais prêtre qu'elles n'avaient même jamais vu ; et sait-on pourquoi ? elles ont cru savoir qu'il était beau et galant. Franchement, il serait difficile d'être plus philosophe ; cela humilie la raison, mais venge l'Eglise. Nous faisons grâce à nos lecteurs des injustices de toute sorte que M. Figuiier accumule contre ceux qu'il appelle les ennemis de Grandier et les courtisans de Richelieu ; nous préférons rappeler ici un excellent ouvrage dont nous parlions il y a peu de temps (*Etudes sur les possessions en général, et sur celle de Loudun en particulier*) ; on y verra ces questions traitées avec toute la science et la sagesse désirables (p. 493 de notre t. XXII).

Après les diables de Loudun, l'auteur met en scène les convulsionnaires jansénistes, non sans avoir brisé quelques lances contre les persécuteurs molinistes, en faveur de ces doux apôtres qui rendaient à la liberté humaine le service de la nier, à l'Etat celui de l'agiter, à l'Eglise celui d'être malgré elle ses enfants en lui déchirant le sein.

Tout ceci est très-beau, très-pathétique pour M. Figuiet, encore qu'il déclare ne rien entendre aux choses de théologie. C'est donc pour cela qu'il nous affirme avec tant d'assurance l'orthodoxie *augustinienne* de Jansénius, qu'il la confond avec le thomisme, et qu'il la justifie contre les papes et contre l'Eglise. Encore des martyrs qui l'attendrissent ! Jansénius était fort ambitieux, d'accord ; mais quel zèle d'apôtre ! et le diacre Pâris, passant plusieurs semaines et même quarante jours sans manger, quel ascète ! La vie des Pères du désert ne pénètre pas M. Figuiet d'une admiration plus profonde. Malheureusement il meurt à la fleur de ses ans : ce serait le cas ou jamais, pour un savant philosophe, de vénérer sa tombe ; mais il y a là des miracles, et M. Figuiet, voulant les expliquer en homme de la nature, se plonge dans une méditation profonde. Il en résulte ceci, une grande découverte. En ce temps-là, une épidémie d'hallucinations, une affection cérébrale endémique se répandit dans Paris ; elle était intelligente, car elle respectait les molinistes, surtout leurs prêtres ; le tombeau de Pâris en était le foyer ; malheur à qui en approchait ! Chez les femmes, l'épidémie se compliquait d'hystérie et d'érotisme, et de là leur goût particulier pour des crucifiements répétés qui laissaient à peine une cicatrice, pour les coups de pierre et de barres de fer appliqués par milliers, à la plus douce satisfaction des malades. Comme il y avait là une complication d'épidémie, d'hystérie et d'exaltation, les gonflements des muscles permettaient à de faibles femmes, à des enfants même, de supporter, sans érosion de l'estomac, des chocs dont la millième partie eût fait crouler la plus forte muraille ; du reste, cette insensibilité avait aussi pour cause le sommeil magnétique, et si l'on objecte la catalepsie qui accompagne ordinairement ce sommeil, il vous sera répondu peut-être, — car on connaît peu les abîmes de la science, — qu'il y a magnétisme et magnétisme, comme il y a fagots et fagots. Tout cela semble un rêve ou une mauvaise plaisanterie ; ce sont cependant de tels oracles que M. Figuiet revendique comme une propriété ; il emprunte aux autres l'exposé des faits ; à lui les explications transcendantes.

Le deuxième volume nous fait assister aux expériences de la baguette divinatoire. Nous suivons avec l'auteur les illustres chercheurs de sources, de métaux, ou de personnes inconnues : la baronne de Beausoleil, Jacques Aymar, Mlle Martin, Barthélemy Bléton, Perret, Parangue, la jeune Anglaise. Là, comme toujours, l'auteur dédaigne les leçons surannées de la théologie ; vainement donc recon-

naît-il avec toute l'antiquité, ou plutôt avec tous les âges, le pouvoir cabalistique de la baguette; vainement en admet-il l'usage, non-seulement pour la découverte des sources, mais pour celle des métaux, des trésors, des voleurs même; sa réponse aux amis du *merveilleux* est sans réplique, et la voici : sans le vouloir et sans le savoir, ceux qui tiennent la baguette l'agitent par un léger mouvement d'épaule : qui ne voit dès lors les conséquences? quand la baguette s'arrête subitement devant une source, un métal, un trésor, c'est que le mouvement involontaire a cessé comme par enchantement; si, en l'absence de tout indice propre à éclairer la justice, Aymar découvre un voleur à la suite d'un voyage, c'est qu'il avait sans doute des espions affidés; si Bléton, homme simple et nullement charlatan suivant M. Figuiet, a découvert avec sa baguette plus de trois cents sources, dans beaucoup d'endroits où il n'y avait aucune apparence d'humidité, c'est que l'homme simple est devenu tout à coup un faux bonhomme; ses convulsions étaient une comédie; et comme, selon M. Figuiet encore, il n'avait pas besoin de la baguette pour faire ces découvertes, il entrait apparemment en convulsion pour le plaisir de se torturer. Inclignons-nous, profanes *superstitieux* que nous sommes, devant cette haute philosophie!

Nous voici enfin au quatrième acte de ce drame moitié plaisant, moitié atroce. L'auteur a réservé pour le dénouement la partie de son œuvre la plus *palpitante d'actualité*. Ici, que de bonnes fortunes! traîner dans la fange des calomnies le sacerdoce et la royauté! — chanter une hymne aux protestants martyrs! — faire honte de ses excès à la France barbare d'avant 1789! — glorifier la liberté de conscience par la *tolérance* des huguenots! — voiler les excès sacrilèges et furieux des martyrs de la libre pensée, excès qui indignèrent la France et la précipitèrent dans les guerres civiles! — exagérer les torts de Louis XIV dans l'acte de révocation de l'édit de Nantes! — sous-entendre les protestations du pape Innocent XI contre les dragonnades, contre les conversions forcées, contre le *compelle intrare* de Louvois et de ses agents fanatiques! — cacher ou ne pas savoir que l'Eglise, en tout temps, a condamné l'achat des consciences et les mesures violentes de conversion! — ensuite, quand la révolution des Cévennes éclate, réserver l'éloge, l'enthousiasme même de l'admiration, pour des gens qu'on reconnaît avoir ouvert la lutte par des assassinats! — calomnier ceux qui se défendent, glorifier ceux qui attaquent! — porter aux nues des révoltés félons que l'étranger excite, à l'heure des

plus grands périls de la patrie ! — outrager le sacerdoce dans le charitable Fléchier et dans l'héroïque abbé de Cayla, qui accepte la mort plutôt que l'apostasie ! — apprécier sans justice la modération de Louis XIV et de ses généraux dans cette guerre sauvage ! — ne tenir aucun compte des nécessités douloureuses qui commandèrent, pour empêcher la France entière d'être dévorée par la contagion de la barbarie, des mesures extrêmes et décisives ! — voilà l'abondante moisson qui sollicitait un laborieux courage ; M. Figuiet s'est mis à la besogne de compte à demi avec M. Peyrat, et s'il a fait un hors-d'œuvre en nous racontant une guerre complètement en dehors, — comme il l'avoue, — du cadre de son histoire, du moins il a payé une dette à la philosophie. Quant aux prophètes trembleurs des Cévennes, ce sont tout simplement des hallucinés. Des enfants à la mamelle font des sermons magnifiques, citent la Bible, devinent les pensées secrètes ; — hallucination ! — La plupart des *prophètes* huguenots s'expriment avec une éloquence incomparable, dans une langue qu'ils ignorent ; — pure réminiscence des bribes de paroles qu'ils avaient saisies sans les comprendre ! — Les convulsionnaires gagnaient ou perdaient des combats suivant les prédictions de l'*Esprit* ; conformément à ses promesses, ils étaient souvent invulnérables ; — exaltation des facultés intellectuelles par l'hallucination ! — Ces fanatiques, modèles achevés de réflexion, de patriotisme, d'intelligent courage suivant M. Figuiet, étaient admirables de raison et de santé après leurs convulsions ; — hallucination spéciale du cerveau ! — est-ce tout ? est-ce avoir assez tort contre le sens commun ? pas encore. Ces pauvres hallucinés que l'excès du malheur a rendus fous, sont des héros ; ils représentent à ce moment de l'histoire, contre les fureurs de la royauté et de l'Eglise, le dévouement et la grandeur d'âme ; ce sont des tacticiens consommés ; ils sont prodigieux de froide audace, de conception, d'énergie persévérante. En vérité, c'est à donner aux plus sages le désir d'être ainsi fous. — Nous rappellerons encore ici que la question de l'*Inspiration des camisards* a été fort bien traitée par M. Hippolyte Blanc (voir p. 326 de notre t. XXI).

Conçoit-on un plaidoyer plus péremptoire en faveur de ce qu'on attaque ? Ces pauvretés, au bout d'une plume intelligente, font vigoureusement justice des longs blasphèmes d'un livre : l'ordre surnaturel est trop vengé. Qu'on le remarque, toutefois ; cet ordre d'idées et de faits, non-seulement n'a rien de commun avec les *superstitions*, mais les réfute et les réprouve. Quand, après avoir lu ces deux volumes, on

songe aux bouleversements affreux d'intelligence et de cœur qu'ils racontent, comment ne pas se dire dans la simplicité du bon sens et de l'honnêteté : sous le sceptre de l'Eglise, le sens individuel ne peut s'égarer ; la limite entre la superstition et l'ordre surnaturel est clairement fixée et sévèrement observée ; par la foi aux miracles vrais, aux prophéties vraies, l'âme respire à l'aise ; comprimée dans le naturalisme, elle y étouffe et éclate en folies. Faites régner sur les consciences la révélation interprétée par l'Eglise, vous supprimez les trembleurs, les devins, les évocateurs, les astrologues, les hallucinés religieux ; livrez-les aux fantaisies du rationalisme, l'illumination, la magie et le fanatisme les emportent ; et c'est pourquoi, l'histoire l'atteste, les âges incrédules sont surtout des âges de crédulité. Au moyen âge, la superstition vivait sans doute, mais elle était condamnée ; au XVIII^e siècle, elle a recruté dans l'école encyclopédique ses pontifes et ses dévots, pendant que le catholicisme lui faisait la guerre. Même spectacle au XIX^e siècle. Le monde est incrédule, et c'est l'Eglise qui le réproûve. Quand donc M. Figaier voudra se montrer juste, il fera l'histoire des superstitions et du fanatisme en écrivant celle de ses principes et de ses sympathies : il lui serait glorieux d'avoir ce courage.

GEORGES GANDY.

12. HISTOIRE et CRITIQUE de la révolution cartésienne, par M. Francisque BOULLIER, ancien élève de l'Ecole normale, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon. — 1 volume in-8° de VIII-448 pages (1842), chez L. Boitel, à Lyon.
13. HISTOIRE de la philosophie cartésienne, par LE MÊME. — 2 volumes in-8° de VIII-616 et 660 pages (1854), chez Brun et Cie, à Lyon, et chez A. Durand, à Paris ; — prix : 14 fr.

Bien que nous n'ayons pas l'habitude de prendre parti dans les opinions controversées, et que nous nous bornions, dans ce cas, à une exposition d'idées ou à une simple analyse des livres offerts à notre examen, nous n'avons jamais dissimulé notre peu de sympathie pour la philosophie cartésienne. Mais le cartésianisme est-il une opinion entièrement libre ? En frappant tous les ouvrages de Descartes et de Malebranche, la censure romaine n'en a-t-elle atteint que quelques points secondaires ? ou bien, malgré la clause *Donec corrigantur*, porte-t-elle sur le fond du système ? Pour nous, la question est résolue ; et nous restât-il quelque doute, il disparaîtrait devant l'histoire du cartésianisme, devant le commentaire que nous donnons de ses principes ses modernes partisans, devant les apologues qu'en ont tou-

jours faites tous les ennemis de l'Eglise. A toutes les époques de cette histoire, nous verrons les écrivains anticatholiques, jansénistes, philosophes, rationalistes, passer dans ses rangs; et si quelques-uns de nos grands auteurs chrétiens lui ont d'abord paru favorables, ils n'ont pas tardé à en pressentir les dangereuses conséquences. L'ouvrage même que nous examinons aujourd'hui suffirait à lui seul pour nous faire abandonner son drapeau, si jamais nous l'avions suivi. Il est des apologies plus compromettantes que des accusations, et des éloges d'une doctrine, tombés de certaines bouches, se métamorphosent soudain aux yeux du croyant, et se retournent contre elle en mortels anathèmes.

Dans sa première forme et sous son premier titre, ce livre était un mémoire qui, en 1842, a été jugé digne de partager le prix sur la question du cartésianisme, mise au concours par l'Académie des sciences morales et politiques. Notre intention n'est pas d'examiner en détail cette première ébauche de l'*Histoire de la philosophie cartésienne*. Cependant, comme la pensée y est souvent plus franche et plus explicite que dans l'ouvrage complet, nous pourrions y recourir quelquefois, sans craindre que l'auteur nous accuse d'une guerre déloyale, car, dans l'avertissement de l'ouvrage de 1854, il nous dit que nous devons y retrouver, avec plus de maturité et de recherches, le même esprit et les mêmes doctrines (p. viii). — Cet esprit se montre dès la première page dans une dédicace à M. Cousin, qu'on y proclame le grand, l'unique philosophe du siècle, et qu'on y invite à confondre les ennemis de la philosophie et à faire reconnaître la pureté de ses doctrines.

M. Bouillier ne se contente pas d'étudier Descartes en lui-même et dans ses descendants : il veut encore lui trouver des ancêtres, et quels ancêtres, grand Dieu ! On se rappelle le protestantisme qui, accusé de nouveauté dans l'Eglise, voulut rattacher sa révolte et ses erreurs aux vaudois, aux albigeois, à tous les hérésiarques qui l'avaient précédé. Ainsi fait M. Bouillier pour le cartésianisme. Ne voyant à bon droit dans cette philosophie qu'une révolte contre toute autorité, qu'une émancipation absolue de la raison humaine, il suit dans les siècles précédents les progrès de la guerre déclarée à la philosophie scolastique, à Aristote, dont il confond la cause avec celle de l'Eglise, en supposant toujours qu'on accordait au philosophe grec une autorité sacrée, une sorte d'infaillibilité. Il nous montre donc la théologie ébranlée en même temps que la scolastique, et l'esprit humain s'a-

venturant à la recherche indépendante de la vérité. La renaissance vient en aide à la révolte, et tue la scolastique par amour de la forme. La grammaire elle-même se fait révolutionnaire, et de toutes parts on aspire à une réforme dans la langue, dans la philosophie, jusque dans la religion (p. 7). — Alors apparaissent les Ramus, les Giordano Bruno, les Vanini, ces apôtres de la libre pensée.

Ici, dans la première édition de son livre, M. Bouillier s'étendait avec bien plus de complaisance et moins de réserve sur tous ces hommes, et les louait ouvertement de leur lutte contre les dogmes chrétiens. Malgré les erreurs monstrueuses qu'il ne pouvait s'empêcher de relever dans leurs doctrines, il leur pardonnait tout en considération de leur révolte, et ne les considérait pas moins comme des bienfaiteurs de l'humanité, comme de sublimes champions de la cause de l'indépendance. En 1854, il exalte moins leur opposition à l'Eglise; mais il voit toujours dans ces hommes, si justement condamnés par les lois religieuses et civiles de leur pays, des martyrs d'une entreprise héroïque (p. 8), les émancipateurs de la raison humaine. Et pourtant, quel a été le premier essai de la raison émancipée? Qu'ont fait ces hommes pour justifier tant d'éloges? Ils ont parcouru, sans rien fonder (on le reconnaît), tout le cercle des erreurs : matérialisme, panthéisme, scepticisme; et, malgré tout, ils ont bien mérité de la philosophie pour avoir brisé les chaînes de l'autorité, et ils ont droit à notre admiration et à notre reconnaissance (pp. 27, 28)!

Cependant, tous protestaient contre l'autorité au nom d'une autre autorité. Restait à faire triompher définitivement la souveraineté de la raison en proclamant son droit absolu : ce fut le rôle de Descartes (p. 78-1842). Héritier de tous les protestants, y compris les réformés du xvi^e siècle, qui, eux aussi, ont servi à l'émancipation de l'esprit humain (p. 15-1842), Descartes continue leur œuvre et achève la révolution (ibid., p. 84). Oui, Descartes est un révolutionnaire en philosophie (ibid.). Aussi, voyez son mépris de l'érudition, de l'autorité. Il ne date, il ne relève que de lui-même. N'eût-il jamais rien lu, il n'en aurait pas moins pensé et écrit tout ce qu'il a écrit et pensé (t. I, p. 38). Et, bien qu'il y ait quelque excès dans cette proscription absolue du passé, elle n'a pas été moins favorable à la liberté philosophique (ibid., p. 39).

Ici se place l'exposition de la philosophie de Descartes, dans l'ordre marqué par le *Discours de la méthode*. Et d'abord la psychologie : le doute universel dans lequel s'enferme le philosophe, et dont il ne sort que par le fameux *Je pense, donc je suis*; la spiritualité de l'âme

et sa notion plus claire que celle du corps; la perpétuité de la pensée; la règle de l'évidence, dont la légitimité, toutefois, ne sera constatée que par l'existence de Dieu, démontrée elle-même par l'évidence : vrai cercle vicieux, que M. Boullier essaie vainement d'épargner à Descartes; les divers modes de la pensée, ou idées innées, adventices et factices, les premières expliquées par Descartes dans le sens de la faculté que nous avons de les produire, les secondes n'ayant d'existence que dans l'âme, sans rapport entre le témoignage des sens et la réalité des corps, ce qui rend impossible la démonstration de l'existence du monde extérieur et conduit à l'idéalisme, comme la confusion de la volonté et du jugement pousse au fatalisme. — Vient ensuite la théodicée, ou l'exposition et la critique des preuves de l'existence de Dieu. Reste à connaître la nature des substances créées et leur rapport entre elles et avec le Créateur. L'essence de l'âme est dans la pensée, et celle du corps dans l'étendue : essences distinctes, sans doute; mais comme elles se rapprochent par une même passivité, Spinoza réussira à les confondre. L'âme et le corps n'ont pas entre eux d'action réciproque : aussi les successeurs de Descartes n'expliquent-ils leurs rapports que par la théorie des causes occasionnelles ou de l'harmonie préétablie. Dieu semble l'unique acteur dans le monde, et son concours est présenté par Descartes comme une création continuée, ce qui s'accorde difficilement avec la liberté, et même avec la réalité des créatures. Ne voyant qu'étendue et mécanisme en dehors de la pensée, craignant d'ailleurs la confusion de l'animal et de l'homme, Descartes en est venu à faire des bêtes de purs automates, sans songer qu'on rétorquerait un jour contre l'existence de l'âme humaine ses arguments contre l'âme animale. C'est encore la nécessité de tout expliquer par le mécanisme, qui l'a conduit à la chimère des tourbillons. Mais il y a des erreurs bien plus dangereuses dans sa cosmologie. Sans parler de la proscription des causes finales, il a soutenu l'infini du monde, que lui semblait exiger la perfection infinie de Dieu. Or, de l'infini du monde dans l'espace à son infini dans le temps, ou à son éternité et à son apothéose, il n'y a qu'un pas, que d'autres franchiront.

Dans cette longue exposition de la philosophie cartésienne, M. Boullier mêle ses propres erreurs à celles de son héros, comme, par exemple, lorsqu'il parle de souffrance imméritée dans l'homme, au moins dans l'enfant, sans tenir compte du péché originel (t. I, p. 158); ou bien lorsqu'il paraît supposer que le mouvement de la terre est opposé à la Bible (ibid., p. 185). En général, il se montre peu instruit de la

Bible et des dogmes chrétiens. Il cite quelque part le *premier* livre de la Genèse (ibid., p. 266, note) ! Et, dans sa première édition, il accuse bravement de trithéisme ceux qui admettent en Dieu trois personnes distinctes (p. 11) ! Mais laissons ces chicanes et revenons à Descartes. Demandons-nous quelle est, dans son système, la part de la vérité et la part de l'erreur, et tâchons d'en dresser un exact bilan. — En physiologie, c'est l'animal-machine, ou la vie considérée comme un résultat mécanique. En physique, c'est l'hypothèse des tourbillons, roman de la science, qui, pour avoir une certaine grandeur, suppose moins de génie que d'imagination. N'oublions pas la suppression des causes finales dans l'étude de la nature, qui équivaut à une négation de la Providence. — En métaphysique, la substance définie comme la simple existence par soi, sans aucune activité, est la source des plus dangereuses erreurs. En faisant l'âme toute passive, Descartes a méconnu l'action réciproque du moi et du non-moi, leurs rapports nécessaires, et il s'est rejeté sur la véracité de Dieu pour prouver le monde physique, sans pouvoir y réussir ; car pourquoi Dieu ne nous tromperait-il pas sur l'existence des corps aussi bien que sur le rapport des sens avec les réalités extérieures ? De là la tendance idéaliste de l'école cartésienne. La confusion du jugement tout passif, avec la volonté essentiellement active, a le fatalisme pour conséquence. C'est encore au fatalisme qu'on marche en identifiant la conservation des êtres avec leur création ; car c'est leur refuser toute activité propre. Enfin, la définition de la substance ne se rapportant qu'à la substance divine, Spinoza en a tiré l'unité de substance ou le panthéisme. Ainsi, idéalisme, fatalisme, panthéisme, voilà, sans compter le rationalisme dont il sera question tout à l'heure, les conséquences plus ou moins immédiates de la métaphysique cartésienne.

Telle est la part de l'erreur dans le système de Descartes. La part de vérité y offre-t-elle une suffisante compensation ? Les preuves de l'existence de Dieu appartiennent à saint Augustin et à saint Anselme ; et, malgré la feinte ignorance du philosophe, nous ne croirons jamais qu'il ne les leur ait pas empruntées. Très-plein de lui-même, il s'attribuait souvent, on le sait, le bien d'autrui, dans la philosophie comme dans la science. La philosophie chrétienne ne l'avait pas attendu davantage pour établir la distinction de l'âme et du corps ; et, quant à la méthode psychologique prenant son point de départ dans la conscience, elle remonte à Socrate et à Platon. Que reste-t-il donc en propre à

Descartes? Le doute, la liberté d'examen, l'indépendance philosophique. Et c'est bien ce que reconnaît M. Bouillier lui-même avec tous nos modernes cartésiens (p. 442 — 1842). Il avoue que le cartésianisme est mort comme système, et qu'il se résume aujourd'hui dans l'affranchissement absolu de la raison humaine, c'est-à-dire dans un pur rationalisme, qui ne consent même plus à s'abriter, comme au temps de Descartes, derrière la distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles. Cette conclusion ressortira de plus en plus de l'examen que nous allons faire de l'histoire du cartésianisme.

M. Bouillier met d'abord Descartes aux prises avec Arnauld, Hobbes, Gassendi, etc., c'est-à-dire avec les philosophes et les théologiens de son temps, touchant les principes des *Méditations*. Nous n'analyserons point ces arides débats, et nous nous transporterons aussitôt en Hollande, patrie adoptive de Descartes, berceau et premier asile de sa doctrine. — C'est une chose assez remarquable que cet enthousiasme pour le cartésianisme, dans une contrée protestante ou de libre examen. Sans doute, il y subit quelques attaques de la part du protestantisme *orthodoxe*; mais il vit se rallier à lui tous les partisans du rationalisme, du naturalisme de la Bible, et aussi, là comme en France, tous les sectateurs de Jansénius (t. I, p. 258). Ses principaux apôtres furent Clauberg, Geulincx, et surtout Spinoza. Ne craignons point de nommer parmi les cartésiens ce juif apostat qui, au dire de Leibnitz, n'a fait que cultiver certaines semences de la philosophie de Descartes. D'ailleurs, M. Bouillier, qui s'étend sur lui avec une évidente complaisance, reconnaît que lui seul a été logique, et que, n'étant pas gêné, comme Descartes, par la prudence et l'orthodoxie, il a tiré rigoureusement les conséquences des principes cartésiens (p. 233-1842). D'abord il raconte sa vie. C'était le meilleur et le plus pur des hommes (p. 201-1842) : on ne dirait pas autrement d'un saint. Exposant ensuite sa théodicée, il ne veut pas qu'on traite d'athée un système qui, dès le début, ne laisse subsister que Dieu et nie tout le reste, comme si le panthéisme n'était pas une des formes les plus dangereuses de l'athéisme (t. I, p. 329)! Qu'il parle de sa théodicée, de sa morale ou de sa politique, M. Bouillier manifeste pour Spinoza une évidente sympathie et un véritable enthousiasme. Aurait-il lui-même quelque tendance au panthéisme? Il s'en défend, il est vrai, et réfute, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la théorie de Spinoza; et cependant il nous serait facile d'extraire des deux éditions de son livre des propositions essentiellement panthéistes. « Comment Dieu serait-il infini, s'écrie-

« t-il quelque part, si quelque chose existait en dehors de lui (t. I, « p. 133) ? » Et ailleurs il ne s'explique l'existence des créatures qu'en vertu d'une *participation substantielle* et permanente de leur être avec l'être du Créateur (*ibid.*, p. 135). Mais ses sympathies spinozistes s'exprimaient d'une manière bien plus explicite dans la première édition de son ouvrage. Il y admirait Spinoza d'avoir touché à l'arche sainte, d'avoir osé soumettre les vérités religieuses à la même règle que les autres. Le *Tractatus theologico-politicus*, où on donne un sens naturel à tous les récits de la Bible, où on nie les miracles et les prophéties, où toutes les religions sont représentées comme le produit de l'esprit humain, était alors à ses yeux un ouvrage remarquable par sa hardiesse et sa profondeur, qui, malgré tous les progrès de l'érudition et de l'esprit de critique, n'avait pas été dépassé (p. 204). En général, dans l'analyse qu'il traçait alors du spinozisme, il était difficile de distinguer ce qui appartenait à Spinoza et ce qui exprimait sa propre pensée; mais souvent, par son enthousiasme, il semblait faire siennes la plupart de ces abominables erreurs. Nous ne saurions partager un tel enthousiasme pour ce monstrueux logicien, dont tout le mérite a été de partir d'un principe faux pour aboutir, par une ligne inflexible, au comble de l'absurde : en théodicée, au panthéisme; en physique et en psychologie, au monde et à l'homme réduits à n'être que des modes du grand *Pan*; en morale, au fatalisme; en politique, au despotisme, et, dans ses derniers résultats, à la philosophie *nihilaire* des Fichte, des Hégel et des Schelling.

De la Hollande revenons en France. A Port-Royal surtout, la philosophie nouvelle trouve un accueil favorable. C'est qu'il y avait plus d'un rapport entre le cartésianisme et le jansénisme, tous les deux en lutte contre l'autorité, l'un et l'autre faisant de Dieu l'unique cause efficiente, le seul acteur qui agit en nous. Aussi le cartésianisme pénétra-t-il partout où avait pénétré le jansénisme, chez les bénédictins, à Sainte-Geneviève, surtout dans l'Oratoire, et c'est parmi les opposants à Jansénius qu'il rencontra les plus redoutables adversaires : nous avons nommé les jésuites. Le barreau, la magistrature, s'en laissèrent encore pénétrer, et le monde s'en entretenait dans ses ruelles. Condé aimait à recevoir ses apôtres à Chantilly, et Mme de Sévigné se faisait imitier à ses doctrines pour comprendre sa fille, ardente cartésienne. Dans des réunions nombreuses, il n'était question que de Descartes et de l'automatisme. C'était un engouement pour cette philosophie *subtile, engageante, hardie*, comme parle la Fontaine, dans un

pays où l'attrait de la mode et de la nouveauté est plus que partout ailleurs tout-puissant.

Cependant la foi commençait à s'alarmer. L'indistinction de l'extension et de la matière, de la substance et des accidents, enseignée par Descartes, semblait incompatible avec le dogme eucharistique, et toutes les explications données par le philosophe lui-même ou par ses disciples étaient regardées à bon droit comme inacceptables. D'ailleurs, Rome s'était prononcée. Dès 1662, la célèbre Université catholique de Louvain, après un examen sérieux, fulminait une sentence contre la philosophie de Descartes, et, l'année suivante, la Congrégation de l'Index condamnait tous ses ouvrages. Les ridicules mensonges d'Arnauld, supposant qu'un jésuite, le P. Fabry, glissa subrepticement ces ouvrages dans le décret de l'Index, ses ironies, ses sarcasmes, épousés par M. Boullier (t. I, pp. 453, 454), n'atténuent pas la valeur d'une telle condamnation. En 1671, Louis XIV, prêtant son concours à Rome, défendait l'enseignement du cartésianisme, et la Sorbonne, les Universités, à part quelques fougueux rebelles, les ordres religieux les plus savants, l'Oratoire lui-même, se soumettaient aux décisions de l'autorité religieuse et du pouvoir civil.

Malgré tout, dit M. Boullier, le cartésianisme triomphe et exerce une influence universelle et souveraine. Il lui fait honneur du retour du siècle à toutes les croyances essentielles de la morale et de la religion, après l'athéisme, le matérialisme, le scepticisme de l'âge précédent. Ces erreurs, comme il l'avoue lui-même (t. I, p. 474), étaient le triste fruit de la renaissance et du protestantisme, et le retour à de meilleures doctrines était l'œuvre du catholicisme qui, remis en possession de lui-même, après les guerres de religion, tourna toute son énergie vers la restauration religieuse. Cette restauration était opérée avant Descartes, qui lui fut complètement étranger, mais qui ne le fut pas, nous le verrons, au *libertinage* de la fin du siècle et à l'*incrédulité* du siècle suivant. C'est encore à Descartes que M. Boullier attribue les merveilles de notre grande littérature. Sans vouloir nier tout à fait l'influence ni les services de Descartes, disons que ce n'est pas lui qui a mis en honneur les grandes vérités dont s'inspirent nos lettres françaises, et que c'est une plaisanterie trop forte de vouloir mettre tous nos grands hommes au nombre de ses disciples. La Fontaine cartésien pour quelques vers adressés à Mme de la Sablière ! La Fontaine, qui ne connaissait guère, croyons-nous, de la doctrine cartésienne que l'automatisme, et la repoussait avec indignation, car

arracher l'âme à ses chers animaux, c'était la lui arracher à lui-même ! Appeler l'*Ari poétique* le *Discours de la méthode* de la littérature, c'est ingénieux sans doute ; mais il ne faudrait pas ajouter que les principes de raison et de bon sens prêchés par Boileau relèvent de Descartes : ils remontent à Horace et à l'antiquité ; ils ne sont que l'expression de l'esprit humain et de l'esprit français. L'absence du sentiment de la nature chez nos poètes ne vient pas du mécanisme de Descartes, mais de ce qu'ils n'ont pas vécu avec elle, et de ce que, presque toujours à la cour, ils ne l'ont vue que dans les allées de Versailles. Quant à Racine, en faire un cartésien parce qu'il cherche ses inspirations dans l'homme, c'est jouer au paradoxe : tout cela est chrétien avant d'être cartésien, comme l'a si bien montré Châteaubriand. Si notre grande littérature a mis à l'écart la politique et la religion, — ce qui, du reste, n'est pas vrai des Pascal, des Bossuet, des Fénelon, des la Bruyère et même des Racine, — cherchons-en la cause ailleurs que dans l'exemple de Descartes. L'absolu Louis XIV n'eût pas souffert qu'on agît des questions politiques, et la scission malheureuse entre les lettres et le christianisme, opérée par la renaissance, consacrée par le jansénisme, fit triompher dans l'art les formes mythologiques et en bannit les mystères chrétiens. Nous n'envions pas à Descartes les Perrault, les Lamotte et les autres détracteurs des anciens, s'il est vrai qu'ils se rattachent à lui, pas plus que nous ne lui faisons un titre de gloire de cette doctrine de perfectibilité qui, en dehors des sciences d'observation, est la plus ridicule des chimères.

(La suite au prochain numéro.)

U. MAYNARD.

14. DE L'INCREDULITÉ, ou *Solution rationnelle de tous les problèmes religieux*, par M. F.-G. UORAC DE CINROP. — 2^e édition, revue et corrigée. — 1 volume in-8° de 408 pages (1857), chez Charles Douniol ; — prix : 5 fr.

Le titre de ce volume : *De l'Incrédulité*, est exact, puisqu'on y traite de l'incrédulité ; — le titre explicatif : *Solution de tous les problèmes religieux*, l'est moins, parce que « tous les problèmes religieux, » c'est trop dire. En définitive et en toute réalité, il n'y a qu'un seul problème religieux, qui peut se poser ainsi ou d'une manière analogue : en fait de religion, il y a le catholicisme ou il n'y a rien. Ainsi posé, discuté et résolu, ce problème implique évidemment la solution de tous les autres problèmes religieux, qui eux, alors, n'ont plus besoin que d'être simplement exposés ou passés en revue. Mais si l'on cherche à résoudre rationnellement, à la suite les unes des au-

tres, la multitude des questions auxquelles la religion en général peut donner lieu, afin d'arriver ainsi, par voie d'élimination, au catholicisme, il est évident que cette marche, qui peut sans doute mener efficacement au but, sera beaucoup plus difficile, beaucoup plus périlleuse, surtout beaucoup plus longue. La discussion d'un fait arrive toujours, comparativement, assez vite à son terme; tandis que le principal caractère des discussions rationnelles est d'être facilement interminables. Voilà pourquoi le catholicisme, qui est un fait, aime à être discuté par les faits, et pourquoi le protestantisme se réfugie toujours dans les discussions rationnelles, les faits n'étant point à son avantage. — L'auteur de cet ouvrage, suivant, sinon la méthode, au moins la marche rationnelle, on en conclura qu'un volume pour la solution de tous les problèmes religieux, c'est bien court, et que ce volume doit être nécessairement superficiel. Ce ne sont guère, en effet, que les grandes lignes des principales thèses d'une théodicée rudimentaire et d'un traité abrégé de la religion. L'auteur pose ces thèses sous la forme interrogative, dans les quatre livres qui composent son volume, répondant à une question par chapitre. Plusieurs de ces chapitres sont très-courts; souvent même ils se bornent à énoncer la conclusion amenée par les chapitres précédents, ce qui ne fait point l'éloge de l'ordonnance ni des proportions de l'œuvre. L'enchaînement des questions lui-même n'est pas rigoureux; disons plutôt qu'il n'est guère logique. Ainsi, la première question posée au début de l'ouvrage demande si le christianisme s'oppose à l'examen des faits et des témoignages qui en prouvent la vérité; la deuxième, si l'on peut acquérir, avec les seules lumières de la raison, la complète certitude des vérités religieuses; et c'est alors que l'on examine l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'éternité des peines. Outre que c'est entremêler l'apologétique avec la démonstration purement philosophique, est-ce bien ainsi qu'il convient de procéder vis-à-vis de l'incrédulité? Ne faudrait-il pas plutôt partir d'un point commun, soit dans la simple raison, soit dans ce qu'on appelle la religion naturelle? car il y a bien des formes et des points de départ dans l'incrédulité. On est incrédule par scepticisme, par rationalisme, par naturalisme, par impiété, etc. Il faut donc, avant tout, trouver un terrain solide sur lequel la discussion puisse être possible d'abord, et ensuite efficacement engagée. — De même, l'auteur se demande si le christianisme a fait son temps, avant d'examiner si Jésus-Christ a réellement existé; et il a prouvé, avant tout cela, que le christianisme est la vraie religion!

Ce livre réfute moins l'incrédulité en elle-même qu'il ne prétend démontrer combien il est raisonnable d'embrasser le christianisme, en essayant de détruire les fins de non-recevoir qui peuvent être élevées contre lui. On croirait dès lors que l'auteur doit se guider dans ses raisonnements d'après le dogme catholique, et les éclairer de toute la lumière dont la révélation inonde la raison de l'homme. On se tromperait : il veut se renfermer dans ce qu'il appelle « le domaine de la raison » (p. 25). » Le domaine de la raison ! C'est un pays dont il est difficile de déterminer les bornes. L'auteur aurait dû s'en apercevoir. « Dans « la première édition de cet ouvrage, dit-il, il m'avait paru qu'un châ-
« timent éternel serait injuste, et que, par conséquent, il devait cesser
« dès qu'il aurait atteint le niveau des offenses ; mais cette opinion
« ayant soulevé une réprobation unanime, j'ai dû la soumettre à un
« nouvel examen, et j'ai reconnu que je m'étais trompé. L'éternité des
« peines ne répugne ni à la justice de Dieu, ni à la raison de l'homme,
« et loin d'être en opposition, comme je l'avais cru, à la lettre ou à
« l'esprit des textes sacrés, c'est par eux, au contraire, qu'elle se
« prouve et se justifie (p. 90). » Ce peu de lignes implique à la fois la méthode rationaliste, l'exégèse protestante et une erreur. Il est rationaliste de juger la justice de Dieu comme si l'on comprenait les attributs divins ; il est protestant de ne pas adopter l'interprétation dogmatique des textes sacrés par l'Eglise ; c'est une erreur de prétendre que l'éternité des peines ne se prouve et ne se justifie que par les textes sacrés : elle se prouve et se justifie par le raisonnement purement rationnel ; et même, les arguments rationnels en faveur de ce dogme terrible ont une force singulièrement péremptoire. Ces arguments se trouvent partout ; comment se fait-il que M. de Cinrop les ignore ? Il ignore aussi qu'il n'est point défendu de penser que, pour beaucoup de réprochés, l'être vaudra encore mieux que le néant. Affirmer le contraire, comme il l'a fait, c'est certainement outrepasser les droits de la raison (p. 117). C'est encore les outrepasser très-certainement que d'écrire des lignes comme celles-ci : « Il nous semble
« que l'épreuve de la vie ne peut se concevoir et se justifier que si le
« résultat n'en est pas connu d'avance par Dieu. Dans le système con-
« traire, elle n'aurait pas de but ; elle serait inutile pour ceux qui doi-
« vent en triompher ; elle serait injuste et cruelle à l'égard de ceux qui
« doivent y succomber (p. 118). » Telle est, en effet, la très-étrange solution que l'auteur propose pour concilier la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, déclarant hautement la doctrine qui admet que

Dieu a prévu le sort des réprouvés « une doctrine désespérante (p. 116). » Il veut donc que Dieu n'ait pas voulu savoir à l'avance quels seront ceux qui sortiront vainqueurs ou vaincus de l'épreuve de la vie. « Et « en ce cas, ajoute-t-il, les réprouvés n'ont plus le droit de se plaindre « du sort qu'ils se sont attiré, car il dépendait d'eux de l'éviter (p. 117). » Mais alors, il admet donc que les prévisions de Dieu ont de l'influence sur le sort des hommes créés libres ? précisément. « Si Dieu a prévu « que vous vous sauveriez et que moi je me perdrais, il vous serait « aussi impossible à vous de vous perdre qu'à moi de me sauver ; car « nous ne pouvons ni l'un ni l'autre tromper les prévisions de Dieu « (p. 116). » M. de Cinrop est visiblement ici obsédé de l'idée sophistique et vulgaire que la prévision de Dieu nécessite à la chose prévue. De là le sacrifice qu'il a cru devoir faire d'un des attributs divins, en déclarant que la science de Dieu n'est point infinie, puisqu'elle ne comprend pas les résultats de la liberté de l'homme dans l'avenir. Mais c'est une imperfection dans l'être infiniment parfait ? Non pas, répond-il ; Dieu a mis des bornes à sa prescience comme il en a mis à sa toute-puissance. « Serait-il tout-puissant, s'écrie-t-il avec feu, s'il lui « était possible d'ignorer ce qu'il entrerait dans ses desseins de ne « pas savoir (p. 113) ? » C'est, on le voit, cette illusion d'optique, effet des mots mal entendus, qui fait trouver vulgairement que Dieu n'est pas tout-puissant, parce qu'il ne peut pas l'impossible. Tout se réduit ici à préciser ce que c'est que la puissance, et ce que c'est que la science. Par la puissance, Dieu *peut* ; par la science, il *sait* ; mais c'est détruire la science que de la faire consister à *pouvoir savoir*. Si l'auteur avait médité la notion que saint Thomas donne de Dieu, il ne serait pas tombé dans sa tentative de conciliation, bien peu propre, certes, à faire impression sur un incrédule. Si Dieu restreint et voile sa science à l'égard de la liberté de l'homme, pourquoi ne restreindrait-il pas sa justice à l'égard du réprouvé ? Tant il est périlleux de juger humainement des attributs divins, et de vouloir résoudre dans le temps les choses de l'éternité ! La notion de Dieu ne souffre pas même l'apparence de l'imperfection. — D'un autre côté, M. de Cinrop a-t-il prévu la conséquence de son hypothèse pour l'histoire ? Elle le conduit à y nier la Providence et à y admettre la fatalité. Il reconnaît, en effet, que Dieu a prévu les grands faits historiques. Donc, d'après sa manière de raisonner, ils ne pouvaient être autrement. Mais si Dieu s'est interdit de connaître les actes personnels de chaque homme, comment ces actes concourront-ils à produire les

grands événements prévus ? Un philosophe d'une valeur assez considérable a pourtant dit : « L'homme s'agite et Dieu le mène. »

L'auteur est encore plus malheureux dans la notion qu'il donne de la très-sainte Trinité. C'est précisément celle qu'en donnait Voltaire pour la rendre absurde. « Si l'on ne comprend pas l'union des deux « natures de l'homme (il faudrait dire *dans l'homme*), on sait du « moins qu'elles sont distinctes l'une de l'autre ; tandis qu'il est physiquement impossible qu'il y ait en Dieu trois personnes qui n'en « fassent qu'une (p. 333). » Et tout le chapitre roule sur ce triste non-sens, devant lequel l'auteur s'incline humblement, disant, pour toute solution, que « l'on n'a pas besoin de comprendre les dogmes « pour les croire. » Chose parfaitement exacte, mais à condition que le dogme à croire sera un dogme, et non pas une absurdité. Or, c'est une absurdité et non pas un dogme, de dire qu'un fait trois et que trois font un ; autrement, « qu'il y a en Dieu trois personnes qui n'en « font qu'une ! » Et présenter cela comme l'expression du dogme chrétien !

Malgré les excellentes intentions dont il paraît animé, M. de Cinrop a donc fait là un assez triste livre. Ce que nous venons d'y relever nuit singulièrement aux choses bonnes et judicieuses que renferme cette œuvre. Mais combien une exposition exacte, complète et approfondie de la foi catholique, serait plus propre à faire réfléchir un incrédule, que ces pages qui prêtent trop à l'attaque et qu'il est si facile de récuser !

L'auteur cite peu d'autorités ; cependant, il a pris Tite-Live pour Tacite (p. 258). Ailleurs, il déclare que les scolastiques, qui régnerent « depuis la chute de l'empire romain jusqu'au xvii^e siècle, embrouillèrent et défigurèrent tellement toutes les notions les plus « élémentaires de la morale, que personne ne pouvait plus s'y reconnaître (p. 420). » S'il fait une troisième édition de son livre, nous lui conseillons d'étudier à nouveau cette partie de l'histoire de la philosophie.

C.-M. ANDRÉ.

15. INTRODUCTION à l'étude de la religion, de son histoire, de ses dogmes, de ses institutions, par le P. MILLET, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de 232 pages (1858), chez Adr. Le Clère et Cie ; — prix : 4 fr.

Prendre comme par la main ceux d'entre les hommes qui, n'en étant plus au doute, en sont venus à parler avec respect du christianisme, croient à la divinité de son auteur, se vantent même d'être catholiques, mais ont encore le malheur d'hésiter en pratique et de faire

un choix dans nos dogmes ; les replacer doucement dans la voie et les appliquer peu à peu à l'étude de la religion, de son histoire, de sa foi, de ses institutions, tel est le dessein que s'est proposé le P. Millet dans le livre dont nous venons de transcrire le titre. — La méthode la plus sûre et la plus courte pour revenir à Dieu, est assurément de rompre avec les mauvaises passions et de prier ; mais tous n'ont pas le courage de commencer par des sacrifices. Pour ceux-ci, — et le nombre en est grand, — le premier pas à faire est de s'éclairer. Or, pour que la pure lumière de la foi brille bientôt dans les esprits, il faut commencer par envisager la religion comme un grand fait historique. L'homme n'étant pas en état de se donner à lui-même un symbole religieux fixe et complet, il faut qu'il en accepte un de l'autorité qui en a reçu le dépôt : *Fides ex auditu*. Dans tous les temps, chez tous les peuples, les religions se sont données comme des manifestations divines. Une seule pourtant peut être révélée ; une seule l'est d'une manière évidente et palpable, Dieu n'ayant pu laisser l'homme dans une fatale impuissance de connaître sa destinée. Pour l'aider à la distinguer de celles qui en usurpent injustement les droits, il a donné à son Eglise trois grands caractères : la *perpétuité*, l'*unité*, l'*universalité*. Ces caractères, l'esprit le moins cultivé, le plus humble habitant des campagnes peut, comme le savant, comme l'homme de génie, les constater et les vérifier. « La vérité n'est pas faite pour le peuple, » disaient les philosophes d'Athènes et de Rome. — « Eh bien ! eût répliqué Rousseau, je ne veux pas d'autre preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » Dieu respecte trop la dignité des âmes pour condamner à une invincible erreur la plus grande partie du genre humain. — Tout se réduit donc à savoir si Dieu a parlé et si le christianisme est son ouvrage ; or, l'exposé fidèle de l'histoire de la religion établit à lui seul et surabondamment l'un et l'autre point. Satisfaction pleine et entière est donnée ailleurs aux légitimes exigences de la raison. (Voir les *Petits Traités* du même auteur, que celui dont nous nous occupons suppose et rappelle presque à toutes les pages, et sur lesquels on peut consulter nos tomes XIII, p. 182, et XXI, p. 456).

Trois propositions partagent la thèse du P. Millet : 1° La religion catholique, comme histoire, raconte (ch. 1^{er}) et seule explique (ch. II) les phases successives de l'humanité ; 2° la religion catholique, comme philosophie, aborde (ch. 1^{er} et ch. II) et résout (ch. III) tous les grands problèmes de l'ordre intellectuel et moral ; 3° la religion catholique,

comme institution sociale, peut seule assurer le bonheur (§ 1) des individus, (§ 2) de la famille et (§ 3) des empires. La conséquence est aisée à tirer : c'est que la religion catholique est le lien nécessaire qui rattache la terre au ciel ; — c'est qu'elle possède le secret de notre origine et de nos destinées ; — c'est que sa mission sur la terre est de conduire les hommes à leur dernière fin ; — c'est qu'en un mot elle tranche toutes les grandes questions *historiques, philosophiques et sociales*. — « Que d'erreurs on éviterait, — dirons-nous avec le vénérable auteur, — si, en explorant le domaine de la science, on était bien convaincu que toute explication qui contredit un dogme catholique est une explication inadmissible et dont la fausseté sera reconnue tôt ou tard (p. 6)!... Quand les savants ne sont pas d'accord avec la foi, ce n'est pas la religion qui est en défaut, ce sont les savants qui déraisonnent (p. 40). »

Ce petit ouvrage avait paru il y a quelques années sans nom d'auteur, et, si nous ne nous trompons, il avait fort bien fait son chemin. Le P. Millet a toutefois revu son premier travail, l'a retouché et considérablement enrichi ; de telle sorte qu'on peut le présenter avec confiance comme un livre vraiment nouveau, et de plus en plus utile non-seulement aux incrédules, mais aussi à ceux qui ont charge d'âmes, et surtout aux hommes de foi que leur zèle pousse à exercer autour d'eux un saint prosélytisme. Il y a dans le monde beaucoup de demi-lettrés et de demi-savants ; il y en a à la ville, il y en a dans les campagnes ; or, ceux-ci cumulent pour l'ordinaire, car on les appelle aussi philosophes. On les croit tels, et ils le croient bien plus que les autres. Quand une mode ridicule a fait son temps à la cour et dans les cités, elle cède peu à peu et s'en vient au village livrer sa dernière bataille au bon sens ; quelque temps encore elle fait des adeptes ; mais bientôt la raison indignée souffle sur elle, et de ces bizarres usages il reste à peine un souvenir. Il se passe ici quelque chose de semblable. Voltaire a longtemps régné : Voltaire ne règne plus ; les préjugés des érudits eux-mêmes sont tombés les uns sur les autres ; déjà les savants ont cédé devant cette authenticité toujours ancienne et toujours nouvelle des récits de Moïse. « La vérité a brillé avec l'étoile qui vient d'un milliard de lieues se jouer dans nos télescopes, elle est montée avec la vapeur qui se dégage de nos creusets, elle est sortie des entrailles de la terre interrogée dans ses ruines antédiluviennes (p. 40). » Voici maintenant le tour des docteurs de petite ville et des philosophes de feuilleton ; ah ! comme ils font rage ces troupiers fanfarons,

cette arrière-garde ridicule de l'armée du mal ! Approchez néanmoins, fixez sur eux un œil ferme, voyez-les de près, et tous ces arguments, et toutes ces lettres, et toute cette philosophie, leur faisant tout à coup défaut, s'évaporent comme par enchantement devant les deux ou trois premières questions sérieuses que vous leur adressez. Si le livre du P. Millet leur tombe entre les mains, il n'humiliera pas leur capacité : il professe un grand respect pour la dignité humaine ; il ne les fatiguera pas non plus : il est court et d'une facile lecture. Pour peu qu'ils soient sincères, pour peu aussi que le zèle d'un apôtre y mette d'industrie, les ténèbres de leur esprit ne tarderont pas à se dissiper pour faire place au plein jour de la foi, et l'auteur aura de nouveaux triomphes à enregistrer parmi les belles victoires qu'il a tant de fois remportées déjà, soit au tribunal de la pénitence, soit dans la chaire chrétienne.

Est-ce à dire que tout soit parfait dans l'*Introduction à l'étude de la religion* ? Nous ne le prétendons pas, et le P. Millet moins que nous. Il craint, semble-t-il, d'avoir mal ébauché ce grand sujet, et partout il confesse son impuissance à faire plus. Tantôt il s'écrie : « Mon Dieu, donnez à quelqu'un de vos serviteurs le génie de l'éloquence et l'énergie de la foi ; puis commandez-lui d'esquisser à « grands traits ce magnifique tableau (p.208). » Tantôt il assure, — et nous le croyons bien avec lui, — qu'un ouvrage « qui ne dépasserait pas « un volume in-8° et qui développerait la thèse dont on n'a ici qu'indiqué les trois parties, aurait de grandes chances de succès, surtout « s'il était écrit avec une plume héritière des de Maistre et des de Bonald (p. 225). » — « Que nous serions heureux, dit-il ailleurs, de « voir un homme de foi et de talent consacrer quelques années de sa vie « à ériger ce monument à la gloire de l'Eglise notre mère ! Tous les « matériaux sont là, le travail est fort avancé, plusieurs colonnes sont « debout ; elles attendent qu'un main habile vienne relier les parties « de l'édifice, en poser le couronnement, et montrer l'œuvre divine « avec ses majestueuses proportions (p. 226). » Le vénérable auteur est certainement trop modeste : il a une *plume*, il a de l'*éloquence*, une *foi énergique*, de l'érudition et de fortes études ; il a, du reste, fait ses preuves. Qui, mieux que lui, pourrait aborder avec sécurité ce grand et utile travail ? Si ses courses d'apôtre peuvent le fatiguer, si sa voix peut tomber, son ardeur ne s'éteint pas, nous le savons. Le plan magnifique qu'il a dressé accuse une conception puissante, pourquoi ne voudrait-il être qu'un brillant architecte ? Qu'il se mette donc à l'œu-

vre, et le beau livre qui sortira de ses veilles sera la couronne de sa longue vie militante.

L'*Introduction* s'adressant aux demi-savants, c'est-à-dire à la foule, l'auteur a dû éviter les procédés arides d'une méthode toute scolastique; bien que variée, partout la marche des idées y est suivie et vive, partout le ton y est noble. A chaque instant, des pages pleines de feu et d'élan y trahissent l'orateur, qui semble regretter de s'être un moment emprisonné dans les formes d'une rigoureuse dialectique; ce n'est pas un blâme que nous exprimons, c'est un éloge que nous voulons faire. Ça et là, dans le texte et dans les notes, on rencontre, comme appuis de la thèse, des anecdotes qui se produisent avec une brusquerie piquante et un fin talent de conteur; mais plus souvent de ces phrases sententieuses et nettes, qui ont les allures du paradoxe sans en avoir le danger, et rappellent tout à fait la manière du comte de Maistre. Le P. Millet a donc craint d'être trop didactique, et il a bien fait; mais a-t-il toujours su se tenir en garde contre la séduction de l'excès opposé? Dès le début, la thèse ne semble-t-elle pas un peu aller à tâtons, se répandre ça et là, manquer de précision et de fermeté? Ailleurs encore, nous voudrions une logique plus serrée. A la fin de la deuxième partie, on nous donne un résumé qui ne nous paraît pas être un résumé: on y dit d'excellentes choses, mais des choses nouvelles. Dans cette seconde partie, l'auteur prouve très-bien que la philosophie chrétienne est la science la plus certaine dans ses principes, la plus sublime dans son objet, la plus magnifique dans ses résultats; mais s'est-il rendu toujours un compte bien exact du degré d'intelligence de la plupart de ses lecteurs? Nous croyons, quant à nous, qu'il y a là bon nombre d'abstractions qu'il fallait réserver pour les notes, où l'on a fort bien fait de chercher à donner satisfaction aux esprits cultivés que l'étude a familiarisés avec les subtilités de la métaphysique. Oserons-nous enfin prier le P. Millet de mettre à l'avenir moins de confiance en son prote? Nous pourrions lui indiquer bon nombre d'incorrections qui devront disparaître dans une édition nouvelle, et sur lesquelles nous n'insisterons pas. Parlons plutôt des *Eclaircissements* dont il a enrichi la deuxième édition de son livre, et signalons parmi ces notes, toutes importantes, la première, où il apprend l'art de discuter sur la religion avec cette vivacité spirituelle et de bon goût que nous avons admirée dans son ouvrage *Jésus vivant dans le prêtre* (p. 233 de notre tome XXII); la septième, où nous trouvons des aperçus aussi intéressants que nouveaux sur la

transmission du péché originel. Rappelons enfin, et surtout, la dissertation où il établit si bien, quoique d'une manière succincte, que toutes les croyances chrétiennes, la confession, le sacrifice, la communion, la virginité, — et ici un examen détaillé moins long qu'intéressant de la question des vestales et des sibylles, — ont leurs racines dans les profondeurs les plus reculées du cœur humain, et dans une tradition universelle et constante.

J.-J. JEANMAIRE.

16. LE LIVRE *des jeunes filles, conseils aux jeunes personnes qui ont terminé leur éducation*, par Mme ***, directrice de pensionnat. — 1 volume in-12 de 450 pages (1860), chez Marc-Aurel, à Valence, et chez A. Josse, à Paris ; — prix : 2 fr.

Voici un livre intéressant, plein de substance chrétienne et pénétré d'une tendre émotion, d'un style simple, mais élégant, facile et doucement coloré. — L'éducation première est terminée; la jeune fille, sortie du pensionnat, est rentrée sous le toit paternel. Il se passera là plusieurs années avant que sa vocation, l'appel de Dieu, ait décidé de son avenir. Que d'années périlleuses! Qui donnera au jeune oiseau dont la cage est ouverte la force de résister aux orages qui peuvent l'assaillir? qui l'affermira dans la voie où elle doit trouver le bonheur avec la vertu? L'auteur, après l'avoir revêtue des armes de l'éducation chrétienne, lui met en main le livre que voici. Par là elle poursuit son œuvre de maîtresse, non plus avec l'officielle sévérité, mais avec ce doux sourire de mère, avec l'onction qui fait entrer les meilleurs sentiments au fond des cœurs. Une suite d'histoires heureusement choisies, racontées et fondues avec art, apportent à l'enseignement l'intérêt et la variété. — Naturellement on commence par les devoirs envers Dieu : la prière, les exercices de piété, journaliers ou périodiques, l'amour qui est dû à Notre-Seigneur et à sa sainte mère, et qu'il est si doux de payer. A côté de ce premier ordre de devoirs, la jeune fille, revenue sous l'abri domestique, a senti se resserrer ceux de la parenté. Qu'ils sont nombreux les devoirs de la famille! Comment être indulgente aux imperfections d'une mère, d'un père, de ses frères et de ses sœurs, commander avec un juste tempérament aux gens de service, porter doucement le joug de l'intérieur, acquérir enfin cet art difficile, double et mutuel, d'aimer et d'être aimée? Trop heureuse encore celle à qui il appartient de remplir ces devoirs; car il y a des orphelines qui sont sevrées des douceurs de la famille, et pour qui l'auteur a des paroles qui émeuvent. — Cependant, le rayonnement de la jeune fille s'étend par de là le cercle de ceux qui l'entou-

rent; une part de sa vie va se répandre au dehors : il y a les visites de bienséance, les amitiés trop souvent fausses, les perfides caresses, les flatteries, pièges dorés auxquels se sont laissées prendre un si grand nombre. L'auteur donne sur tous ces points des conseils fort sages. — Un détail très-varié, les divertissements défendus ou permis, les parures, le bal, les spectacles, les lectures mondaines sont l'objet de la quatrième partie. Prenez garde, chères enfants, les serpents sont là sous les fleurs, les douleurs se préparent sous les rires. Un peu de courage, et cette phase intermédiaire de votre vie sera passée. Le moment vient enfin de fixer votre incertitude; la grande vocation va s'ouvrir avec les grands devoirs. Ce sera le mariage ou l'état religieux, peut-être le célibat forcé et accepté. Dans cette alternative, l'auteur ne manque pas de vous donner encore de bons, d'utiles conseils; mais, comme elle ne peut faire autre chose que de semer dans le champ de votre cœur, elle laisse le reste à celui qui seul donne l'accroissement.

17. **MANUEL** *historique des ordres religieux*, par M. l'abbé DURAND, curé de Sacierges-Saint-Martin (Indre). — 1 volume in-12 de x-444 pages (1859), chez Pigelet, à Bourges, et chez Gauguet, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

C'est en réalité un abrégé d'Hélyot et de ses continuateurs que nous offre M. l'abbé Durand; il nous en prévient lui-même avec la plus entière sincérité (p. viii). Il ne faut pas ouvrir son livre avec l'espoir d'y trouver de nouvelles notions, des documents inédits sur l'histoire des ordres religieux : on serait trompé dans son attente. L'auteur s'est uniquement proposé de réduire en un volume portatif l'énorme *Dictionnaire des ordres religieux* d'Hélyot, réédité par M. l'abbé Migne. Il a suivi l'ordre chronologique au lieu de l'ordre alphabétique imaginé par le dernier éditeur, et, à l'aide de coupures intelligentes, il est parvenu à faire un petit manuel qui ne manque ni d'utilité, ni même d'intérêt. Nous y signalerons seulement quelques lacunes importantes. Nous regrettons d'abord qu'il ne soit pas question, dans ce volume, des ordres religieux qui ont été fondés depuis le commencement de notre siècle; l'auteur, il est vrai, promet un second volume, mais, en attendant, ce manuel n'est véritablement pas complet, et une centaine de pages eût suffi à le compléter, en nous faisant assister à ce magnifique mouvement monastique dont la France surtout est le point de départ, et dont la postérité s'étonnera. M. l'abbé Durand n'a pas parlé non plus de ces milliers

de frères et de sœurs de charité qui, au XIII^e siècle, desservait des milliers d'Hôtels-Dieu, en y suivant la règle de Saint-Augustin. Hélyot n'en parle pas, répondra l'auteur ; mais il était utile de combler les lacunes d'Hélyot, et il n'y en a pas de plus regrettable. Certains auteurs, et la presque totalité des personnes qui n'écrivent pas, s'imaginent à tort que les sœurs de charité ne remontent qu'à saint Vincent de Paul ; on croit qu'avant lui l'Eglise n'avait jamais pensé aux malades, aux pauvres, aux enfants trouvés. Rien n'est plus faux, et il est bon de détromper ceux à qui les protestants ont osé faire croire, il n'y a pas longtemps, que leurs diaconesses, au XVI^e siècle, ont été le type de nos filles de charité. Nous aurions également à faire un certain nombre de critiques de détail ; mais nous préférons recommander ce manuel comme une heureuse compilation, qui pourra, en de certaines limites, remplacer beaucoup de gros livres sans jamais leur faire tort. — L'auteur a été bien inspiré de placer comme appendice, à la fin de son livre, un *Tableau des principales abbayes et prieurés de France*, d'après l'abbé Expilly et le Dictionnaire de Benoît.

LÉON GAUTIER.

18. **MÉLANGES** religieux, historiques, politiques et littéraires, par M. Louis VEUILLOT. — 2^e SÉRIE. — Tomes I, II et III, 3 volumes in-8^o de IV-580, 620 et 560 pages (1859), chez Gaume frères et J. Duprey ; — prix : 6 fr. le volume. Cette série sera composée de 5 volumes.)

La première série des *Mélanges* de M. Louis Veillot s'arrête à l'année 1856 ; la seconde contiendra les articles de l'auteur publiés depuis cette époque. Cependant il y a joint quelques morceaux écrits antérieurement, et qu'il n'avait pu faire entrer dans son précédent recueil. Plusieurs ont une grande importance et une certaine étendue ; de ce nombre sont, en particulier, un excellent travail sur le siècle de Voltaire, et une étude historique approfondie sur l'Angleterre. — On peut distinguer dans ces *Mélanges* quatre parties très-nettement tranchées, d'après la nature des sujets traités. La première partie se rapporte aux questions politiques dont nous devons éviter avec soin de nous occuper. — La seconde renferme la polémique soutenue par l'auteur contre des écrivains religieux, et particulièrement, d'après l'ordre des dates, contre MM. de Lourdoueix, Lenormant, Foisset, l'abbé Cognat, l'abbé Gaduel, de Pontmartin et de Montalembert ; nous regrettons trop sincèrement les différends qui ont existé entre les membres de la même famille catholique, pour revenir sur ces tristes débats.

Disons seulement qu'on trouvera traitées au long, et avec des pièces très-importantes aux yeux de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ecclésiastique de notre temps, la question des classiques, la discussion sur la presse religieuse laïque, et la grave affaire de l'*Univers jugé par lui-même*.— Nous serons plus libres et nous pourrons entrer dans plus de détails sur les autres parties de cette œuvre. Rien ne nous empêche, dans les deux dernières, dont l'une est consacrée à venger l'Eglise des attaques de ses adversaires, l'autre à soutenir ses défenseurs et ses enfants, d'exprimer avec franchise notre sentiment à l'égard de choses qui ne sortent pas du domaine de la controverse purement religieuse, et de la critique chrétienne.

Eclatants témoignages de la sincérité d'une plume avant tout passionnée pour le bien, les pages où l'auteur s'élève avec la chaleur d'une âme indignée contre les adversaires déclarés du catholicisme, de ses institutions et de sa morale, méritent d'être lues avec attention par tous les esprits qui veulent être éclairés, par tous les cœurs qui aiment le dévouement à l'Eglise. Maintenant que le journal où ces luttes sérieuses s'engagèrent si vivement a cessé de paraître, il est plus facile de porter sur cette portion des travaux de M. Louis Veillot un jugement calme et désintéressé. On reprochait surtout à l'auteur de ne pas garder toujours, dans ses réponses aux attaques dirigées contre l'Eglise par les feuilles révolutionnaires et impies, ou contre la liberté religieuse par ses ennemis, les formes polies, la sage et discrète mesure, l'attitude digne qu'on est en droit d'exiger d'un chrétien. Sans donner pleine raison à M. Louis Veillot, et tout en maintenant les observations faites ici même au sujet de la première série des *Mélanges* (t. XVII, p. 309, et t. XIX, p. 118), remarquons cependant que les qualités du journal semblent être la vivacité, l'ardeur, la passion même. Il y a, il est vrai, des réputations à ménager, des égards à montrer, de la charité chrétienne à ne jamais perdre de vue ; mais il faut aussi posséder la verve et l'énergie qui sont l'âme, le génie de la presse périodique. Sans entrain, sans chaleur, sans animation, un journal ne peut vivre. Ce n'est pas ordinairement la sobre réflexion, la tranquille et sereine appréciation des choses qu'exige le lecteur. Ecrit d'ailleurs au jour le jour, sous l'impression du moment, l'article se ressent des pensées qui oppressent l'écrivain. Il ne faut cependant pas, selon le mot de Cicéron, aigrir les plaies qu'on ne peut guérir : *Quæ sanare nequeunt, exulcerant* ; mais il est permis de traiter énergiquement ceux qui sont rebelles aux remèdes plus doux. Et

puis, ces adversaires de l'Eglise dont nous nous occupons ici, les rédacteurs des journaux et des brochures ouvertement anticatholiques, mettent dans leurs attaques tant de mauvaise foi, qu'il est difficile à un homme qui a du sang chrétien dans les veines de rester spectateur impassible de si ignobles procédés, de si dangereuses manœuvres. — Quoi qu'il en soit, et tout en se montrant sévère à l'égard des mouvements indignés de l'auteur, en lui reprochant d'être parfois descendu à de fâcheuses plaisanteries, à des personnalités blessantes, il ne faut pas moins reconnaître dans ses écrits de polémique religieuse une très-rare loyauté, un amour désintéressé de l'Eglise, un zèle très-utile, joint à une logique ferme et pressante, à un style à la fois brillant et solide, qualités qui font sans contredit de celui qui les possède un des meilleurs écrivains de notre temps, et un des plus sincères. Qu'on relise, en ce genre, ses articles sur MM. Rigault, Renan, Victor Hugo, Isambert et Quinet, les remarquables morceaux sur Béranger et sur M. de Lamartine, et qu'on prononce ensuite. — Un art qui distingue M. Louis Veuillot, et qu'il doit à ses inébranlables convictions, c'est de savoir montrer dans la vie d'un homme ses contradictions et l'opposer à lui-même. Avec quelle habileté consommée il met en regard, entre autres auteurs, l'ancien et le nouveau Lamartine ! Quelle éloquence lorsqu'il s'indigne de voir le poète et le gentilhomme outrager indignement Marie-Antoinette (t. I, pp. 453-455), ou demander qu'on élève un monument à Béranger et qu'on le représente, lui, Lamartine, dans un des bas-reliefs, « agenouillé et pleurant des larmes *cordiales* » devant le chaire de l'impiété, de la goguette et de l'immoralité (t. III, p. 291) ! — Un autre talent également particulier à M. Veuillot, c'est non-seulement de faire remarquer les continuelles contradictions des hommes qui ne s'appuient pas sur la pierre angulaire, mais de montrer encore du doigt leurs petitesse, leurs vanités et leurs misères. Aussi, est-ce armé d'un sourire malin et tout gaulois, qu'il se raille des beaux esprits qui prétendent donner des leçons à l'Eglise. Il n'est pas moins spirituel ni moins juste quand, de son fouet vengeur, il abat les réputations surfaites et les renommées créées par le besoin d'attaquer avec bruit la religion et ses ministres.

La dernière partie, où il n'y a qu'à féliciter sans aucune restriction, contient l'éloge des cœurs chrétiens, des institutions pieuses et des bons auteurs. Donnons le titre de presque tous ces articles, car ils sont véritablement excellents. Ce sont ceux sur Donoso Cortès, Marie-Thérèse de Jésus, M. Rio, l'abbé Rohrbacher, le P. Muard,

l'abbé Bernier, la sainteté, les quatre martyrs, et la translation des reliques de sainte Theudosie. Là, éclate à son plus haut degré le talent de l'auteur, là se montre admirablement le plus beau côté de son esprit et de son caractère. En admirant les héros chrétiens, en contemplant des existences modestes aux yeux du monde, comme celle du P. Muard (t. III, p. 226), il sait rencontrer les expressions les plus touchantes, les sentiments les plus purs, les réflexions les plus graves, et atteindre à la véritable éloquence. D'une vie plus brillante à l'extérieur, mais aussi simple aux yeux de Dieu, M. Veuillot a dit aussi de grandes et émouvantes choses (Donoso Cortès, t. I, p. 358). Citons seulement ici, sur le clergé français, une belle page, qui offre les plus justes pensées exprimées d'une manière noble et frappante. « Le clergé actuel est né du martyr. Rap-
« pelons-nous la destruction totale de l'Eglise en France, à la fin du
« siècle dernier. Le berceau des hommes qui gouvernent aujourd'hui
« l'Eglise a flotté sur les ruines des autels submergés du sang des
« prêtres. Lorsqu'on représente cette spoliation et ce massacre pré-
« préparés par de si savantes injures, accomplis par de si persévérantes
« atrocités ; et lorsqu'en même temps on voit, après un demi-siècle,
« la famille sacerdotale si nombreuse, si féconde en œuvres, si forte
« en vertus, l'esprit s'incline devant Dieu, reconnaissant là sa main et
« sa miséricorde. A mesure que l'on entre dans les détails de cette
« merveilleuse résurrection, l'admiration augmente, et l'on prend
« aussi une idée plus haute de la France. Où le sang a coulé plus
« qu'ailleurs, la vie a paru avec une plus triomphante énergie. Nation
« vouée au Christ invinciblement ! Un petit nombre de prêtres échap-
« pés de l'échafaud et de l'exil reviennent au premier rayon de paix,
« s'unissent à d'autres qui n'ont pas voulu fuir. Au milieu des impies
« vainqueurs ou rassurés, au milieu des acquéreurs des biens de
« l'Eglise, au milieu des apostats maîtres des emplois civils et de l'en-
« seignement public, au milieu d'un ordre social qui offre partout la
« gloire ou la fortune, et qui réserve pour la seule carrière ecclésias-
« tique le mépris et la pauvreté, ces humbles prêtres se mettent à
« l'œuvre, surveillés et entravés encore par la main qui les protège.
« Ils appellent des vocations sacerdotales, et il en vient (t. III, pp. 13
« et 14). »

Terminons en rappelant quel noble emploi M. Louis Veuillot assigne à l'art. « L'art, dit-il, est, dans sa source, un don que Dieu a fait
« à l'homme pour le comprendre ; et, dans sa forme, un langage

« dont l'homme doit se servir pour confesser, louer et adorer le Créateur (t. II, p. 458). » Noble et exacte définition, digne d'un grand esprit et d'un cœur généreux ! Et ne doit-on pas dire que l'auteur a essayé d'user du don de Dieu selon sa destination, « pour confesser, louer et adorer le Créateur ? » — De quelque côté qu'on se place pour les juger, et en exceptant toujours, comme nous l'avons fait, la controverse avec les auteurs catholiques, on ne peut se refuser à reconnaître que cette nouvelle série de *Mélanges* indique un homme qui sent en chrétien, un écrivain qui s'élève à la hauteur des grands intérêts dont il est le courageux et fidèle défenseur. E.-A. BLAMPIGNON.

19. NOTICE sur la vie de M. Dufriche des Genettes, curé de Notre-Dame des Victoires, fondateur et directeur de l'archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, par M. l'abbé E.-A. DE VALETTE, ancien sous-directeur de l'archiconfrérie, premier aumônier du lycée Napoléon. — 1 volume in-12 de 230 pages plus un portrait (1860), chez Ambroise Bray ; — prix : 2 fr.

20. NOTICE sur M. Desgenettes (sic), curé de Notre-Dame des Victoires, par M. Léon AUBINEAU. — In-12 de 70 pages (1860), chez C. Douniol ; — prix : 50 c.

La première de ces biographies du vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, n'est sans doute encore elle-même, comme l'indique son titre, qu'une notice ; mais en attendant une vie plus détaillée et plus complète, on la lira avec intérêt. « Honoré depuis plus de trente-deux ans, « dit le pieux auteur dans son avant-propos, de la confiance et de l'amitié « de M. des Genettes, témoin assidu de sa vie privée, assistant à ses œuvres extérieures, nous avons pu, autant que personne, apprécier ses « hautes vertus sacerdotales. Dans les épanchements de son affection « paternelle, il se plaisait à revenir sur les années de sa jeunesse, et, « recueillant avec avidité ses récits, nous les conservions avec un soin « respectueux. Nos rapports avec plusieurs membres de sa famille et « avec quelques-uns de ses contemporains, nous ont permis de combler des lacunes, de rectifier des dates, et insensiblement nous nous « sommes trouvé en mesure de raconter en détail sa vie tout entière. « — Ce sont ces notes que nous offrons aujourd'hui à nos chers associés : en les parcourant, ils reconnaîtront aisément que nous n'avons « pas eu la prétention d'écrire un livre, mais uniquement de leur présenter un portrait fidèle de celui qu'ils sont habitués à chérir et à « vénérer. »

Comme on le voit, c'est ici un *portrait fidèle* du vénérable pasteur que Dieu a daigné choisir pour instrument d'un de ses plus grands desseins de miséricorde sur les âmes. Laisant cependant à

d'autres le soin de raconter l'histoire de cette admirable archiconfrérie à laquelle le nom du vertueux prêtre restera désormais attaché, M. l'abbé de Valette a retracé surtout avec complaisance le tableau de ses jeunes années et des prémices de son ministère sacerdotal dans le diocèse de Séz, son pays natal. Ce tableau comprend en effet plus de la moitié du livre. Les pieux associés de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires pourront regretter sans doute de ne pas trouver ici de plus amples détails sur cette admirable fondation, mais ils en seront dédommagés par tout ce qu'ils liront sur les souvenirs d'enfance, de jeunesse, de famille, et sur les premiers travaux du digne serviteur de Dieu, qui porta, pendant cinquante-cinq années, le caractère sacerdotal avec un sentiment si profond de sa grandeur et de ses redoutables obligations. Bonté, fermeté, prudence, charité, zèle ardent pour le salut des âmes, dévouement à toute épreuve, telles sont les principales vertus dont il donna l'exemple dans toutes les circonstances critiques où il se trouva placé. Paris le vit successivement, curé des Missions-Etrangères et de Notre-Dame des Victoires, continuer durant quarante ans l'exercice de ces mêmes vertus, prendre une part active à toutes les grandes œuvres de charité de la capitale, et enfin fonder et diriger pendant de longues années cette archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, qui a fait d'une église jadis si tristement délaissée, l'un des plus illustres sanctuaires de la chrétienté... « Sa foi vive, dit son historien en terminant, l'intégrité de ses mœurs poussée jusqu'à l'austérité, son désintéressement absolu, son dédain pour toute mondanité, son zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, sa tendre et active dévotion pour la sainte Vierge, sa fermeté d'esprit, sa science ecclésiastique, sa charité immense, inépuisable, ont fait de lui l'un des prêtres les plus dignes de continuer sur la terre le sacerdoce de Jésus-Christ. Tel est le jugement que nous commandent trente-deux années passées dans son intimité (p. 227). » — Malgré les traces d'un travail trop hâtif, incomplet; malgré certaines expressions que nous n'aimons pas, celle, par exemple, de *prêtre jureur* (assermenté); répétée trop souvent, cette notice est un livre pieux, très-édifiant, rempli de précieux détails sur le saint prêtre que nous regrettons; nous la recommandons comme très-propre à porter au bien.

M. Léon Aubineau a voulu à son tour consacrer quelques pages à la mémoire du vénérable abbé des Genettes. Sobre de détails, il parcourt à grands traits cette vie si pleine de bonnes œuvres. S'atta-

chant aux grandes lignes de son sujet, il s'applique surtout à tracer l'historique de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et à montrer la mission providentielle de cette fondation. Il raconte avec intérêt l'état affligeant dans lequel se trouvait cette église abandonnée, quand M. l'abbé des Genettes y fut appelé en 1832, et l'état florissant qu'elle atteignit bientôt sous son impulsion. On lira avec plaisir, à la fin de ces pages attachantes, une relation de la cérémonie du couronnement de Notre-Dame des Victoires, le 9 juillet 1853, écrite quelques heures après la solennité, et sous l'impression des sentiments de joie et de piété qu'elle avait excités dans les cœurs des fidèles.

On voit que ces deux notices se complètent très-bien l'une par l'autre.

21. LA PERLE CACHÉE, par Son Em. le cardinal WISEMAN, archevêque de Wesminster; seule traduction française autorisée par l'auteur. — 1 volume in-12 de 180 pages (1860), chez Putois-Cretté (Bibliothèque Saint-Germain); — prix : 1 fr. 50 c.

Annoncer aux lecteurs chrétiens, qui ne connaissent pas la langue anglaise, la traduction d'un nouvel écrit du cardinal Wiseman, c'est leur promettre un plaisir assuré, les convier à une fête offerte aux cœurs honnêtes. La plume ferme et charmante, qui a si souvent écrit des œuvres de la plus aimable simplicité, à laquelle nous devons *Fabiola*, la *Lampe du sanctuaire*, etc., sait toujours répandre dans ses pages tant de vie et de grâce, qu'on est certain, même au moment où elle veut récréer l'esprit, qu'elle fortifie la raison, émeut utilement l'âme, porte à de graves réflexions. Cette fois encore l'éminent écrivain a puisé aux vives et abondantes sources de l'antiquité, et consulté l'histoire des héros du dévouement chrétien. La vie si merveilleusement touchante de saint Alexis l'a heureusement inspiré, et lui a fourni le sujet d'un petit récit dramatique, bien fait pour plaire et pour instruire. Quoique particulièrement composés à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du collège catholique d'Ushaw, les deux actes de ce drame religieux s'adressent à tous les esprits dont le goût délicat et pur recherche les choses fraîches et limpides. De son pinceau toujours si fin et si riche, Mgr Wiseman trace un ravissant petit tableau, plein de vie et de sérénité, dont la vue pénètre l'âme d'un religieux attendrissement. — On se rappelle l'histoire justement admirée du héros choisi par le vénérable auteur : fils d'un sénateur romain, au temps de l'illustre pontife Innocent I^{er} et de l'empereur Honorius,

Alexis se sentit poussé par l'esprit de Dieu vers la rude existence des pèlerins. Quittant secrètement le palais de son père, dont il était l'unique enfant, il visita les saints lieux en mendiant son pain. Après quelques années ainsi écoulées dans la pauvreté, défiguré par la mortification, couvert de haillons, il revint à Rome, et, sans se faire reconnaître, frappa à la porte de la maison paternelle. On le reçut comme un mendiant et on le logea sous un escalier. Là, près de son père qui pleurait encore sa perte, il vécut cinq ans des restes des domestiques, exposé à de continuel outrages, en butte aux plus mauvais traitements, mais toujours doux, calme, souriant, appliqué à la prière et à la méditation. Il y mourut ; et ce ne fut qu'après sa mort qu'on découvrit son nom et qu'on reconnut sa sainteté. — De ce fond si naturellement fécond, Mgr Wiseman, avec la plus grande simplicité, sans apprêt, appuyé seulement sur la science de l'antiquité chrétienne qu'il possède admirablement, a su tirer un drame plein de véritable poésie. Quelle scène touchante entre les autres, que celle où, sans se laisser pénétrer, Alexis vient retrouver son père et reçoit, en échange, l'aumône d'une main si chère (p. 28) ! Aussi émouvantes sont les pages dans lesquelles, toujours inconnu, le saint homme supplie son père d'adopter un héritier. On remarquera encore, sous le voile de l'antique école d'Edesse, un juste éloge des Universités catholiques d'Angleterre (p. 143), et un très-beau tableau de la jeunesse chrétienne qui y étudie : « La grâce du « jeune homme réside dans la sérénité et la candeur de son front ; dans la « fraîcheur de son teint qui rougit sous la louange et s'éclaire de joie « quand il peut la donner ; dans ses yeux intelligents, qui ne lancent « pas la lumière, mais qui l'absorbent, fixés sur les lèvres du maître, « comme l'espérance sur le ciel ; dans la simplicité enfin d'un cœur « modeste, mais ferme. Un pareil jeune homme ne réunit peut-être « pas une très-grosse gerbe, mais tous les épis qui la composent sont « pleins et lourds ; le soleil les a mûris, et la rosée du ciel les a gon- « flés pour le pain de la vie présente et pour la semence de la vie « future (p. 143). » Chez un tel écrivain il n'est permis de faire l'éloge ni de l'art consommé, ni de la brillante imagination, ni de la science profonde ; car : « les louanges languissent auprès de certains « noms. » Arrivons donc au plus vite à la traduction française. — M. Jules Gondou a un style généralement vif, correct, élégant, quoique çà et là de fâcheuses taches viennent tristement en flétrir la grâce ; mais par malheur il a voulu traduire en vers les chœurs si ravissants dans l'original, et ce travail peut faire supposer qu'il ne connaît pas les

règles les plus élémentaires de l'art poétique. Ainsi, ne se rappelant pas deux vers cependant très-souvent cités, il ne craint pas de heurter une voyelle contre une voyelle, et de produire par ce choc un odieux hiatus :

Quand le gain est pour *soi* et la perte pour *lui*.

(p. 63.)

Boileau dit encore :

Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos ;

Et M. Jules Gondon écrit :

Pour couche une planche, le roc du torrent.

(p. 59.)

Vois du haut du ciel les anges veiller dans l'ombre.

(p. 153.)

Il commet, sans sourciller, des vers de treize syllabes bien comptées :

Monte pur et radieux au céleste séjour ;

(p. 153.)

et il veut les compenser par des vers de onze syllabes :

A la coupe en vain porte ta lèvre aride.

(p. 59.)

Laissons là la prosodie, et venons à quelque chose de plus fâcheux : dans une introduction, peut-être un peu longue pour un récit si court, le traducteur prétend que les Bulwer et les Thackeray « ont toujours respecté dans leurs vives peintures le sanctuaire du « foyer domestique et les sentiments honnêtes (p. 6). » C'est là une erreur qui n'est pas sans danger : Thackeray, très-amer et très-sceptique, Bulwer, parfois voluptueux, comme dans les *Derniers jours de Pompeï* (voir p. 495 de notre t. XXI), ne doivent pas être confiés impunément à des lecteurs inexpérimentés ; la mère ne pourrait, comme le croit M. Gondon, permettre la lecture de leurs œuvres à sa fille. — Opposant ailleurs les romans catholiques de la France à ceux de l'Angleterre, le traducteur pense que très-souvent, parmi nous, « genre religieux rimerait fort bien avec le mot ennuyeux (p. 6). » Outre que la rime est mauvaise, la pensée est souverainement injuste. Quoi ! tant de charmantes légendes, de contes ingénieux, de ravissantes nouvelles, dues à des auteurs que chacun nommera, vous paraîtraient le synonyme de l'ennui ! C'est bien mal reconnaître les louables efforts

de l'éditeur même de l'excellente *Bibliothèque Saint-Germain*, que d'écrire de telles choses à propos d'une de ses publications. Et dans quel dessein émettre en tête de la *Perle cachée* un semblable jugement? Certes, Mgr Wiseman n'a nullement besoin que, pour mieux faire ressortir son mérite, on lui sacrifie les hommes honorables qui, parmi nous, se vouent à la tâche de plus en plus difficile d'intéresser, d'attacher et de plaire en demeurant chastes et réservés. — Mais hâtons-nous de dire que M. Jules Gondon, malgré les défauts qui déparent légèrement sa traduction, montre, dans ce travail comme dans ses autres écrits, une grande facilité. D'ailleurs, à franchement parler, l'œuvre de l'illustre cardinal est si embaumée des meilleurs parfums, si remplie de la bonne odeur de la primitive Eglise, si étincelante de grâce et d'esprit, qu'on ne saurait prêter une extrême attention au voile dont l'original est recouvert, et que l'on n'est pas trop choqué par quelques notes un peu criardes, qui rompent pour un moment la belle harmonie de l'ensemble.

E.-A. BLAMPIGNON.

22. STÉPHANO, *Episodes et scènes de la révolution romaine sous le pontificat de Pie IX*, par M. l'abbé ***. — 1 volume in-12 de VIII-352 pages (1860), chez Putois-Cretté (*Bibliothèque Saint-Germain*); — prix : 2 fr.

Issu d'une noble et pieuse famille piémontaise, élevé très-chétien-nement, formé dans son enfance aux meilleures habitudes, Stéphanon, cédant peu à peu aux mauvais exemples et aux perfides conseils de dangereux amis, finit par partager les idées révolutionnaires les plus exaltées, et par se faire initier aux loges des carbonari sardes. Les événements de 1848 achèvent de l'entraîner; et, malgré ses remords, malgré de bons et tendres avertissements, il se range parmi les adversaires armés de l'ordre et de la religion; il est même au nombre des insensés qui obligent le successeur de Pierre à quitter la ville éternelle, et qui veulent remplacer par un gouvernement sanguinaire l'autorité la plus paternelle, la plus douce qu'il soit possible à l'homme d'imaginer. Lorsque le pouvoir légitime se rétablit, Stéphanon est condamné à la peine capitale; mais la clémence du bon pasteur, qui veut le salut et non la mort des coupables, lui fait grâce de la vie. Envoyé aux galères, mêlé à la troupe impure des plus bas criminels, il sent le remords ronger son cœur. Le sacrifice et les prières d'une sœur qui se fait carmélite, le dévouement d'un saint prêtre, la grâce de Dieu, touchent enfin cette âme endurcie, et ouvrent la source des larmes salutaires, des saints regrets. Stéphanon meurt au baigne; mais

il meurt pénitent, plein de confiance dans la bonté infinie du Sauveur, après avoir reçu le pardon et les consolations de l'Eglise.

Cette émouvante histoire, qui n'est pas nouvelle, — car une première édition a paru en 1854 sous un titre un peu différent, — forme le centre autour duquel viennent tout naturellement se placer les principaux événements de la révolution romaine; on y trouve mis au jour les menées des émeutiers, leurs crimes, leurs folies, leurs bassesses. L'auteur, après avoir cette fois, nous dit-il, reçu l'autorisation nécessaire, a su heureusement se servir de l'excellent livre de M. Alphonse Balleydier, *Histoire de la révolution de Rome* (Voir p. 451 de notre t. X, et 542 de notre t. XIII). Aussi, lorsqu'on sépare ce qui touche à Stéphano, on a une peinture très-fidèle des événements de 1848, un sincère tableau des caractères de cette triste époque. C'est une louable pensée que de s'être ainsi proposé d'initier à cette grande page de l'histoire contemporaine les esprits distraits et peu sérieux, au moyen d'un intéressant petit roman, d'une touchante nouvelle. Sans doute, on peut regretter parfois, et particulièrement dans la mise en scène, quelques lenteurs et un peu d'inexpérience; surtout on doit se plaindre que le style manque absolument de nerf, de force, de couleur et de souplesse; mais comme, malgré ces défauts, la parole est toujours très-nette et la phrase suffisamment châtiée, on ne saurait se montrer trop sévère. De sobres et justes réflexions, de très-nobles et très-purs sentiments, beaucoup de délicatesse de cœur, un vif attachement à la chaire de Pierre, font de cette nouvelle historique un bon livre à mettre entre les mains des femmes, des jeunes gens, de tous ceux qui ne peuvent supporter de fortes et sérieuses lectures. CH. LAVAL.

23. LES SUICIDÉS ILLUSTRES, par M. DABADIE. — 1 volume in-12 de xxxii-268 pages (1859), chez Sartorius; — prix : 2 fr. 50.

Il y a peu de temps, on a entrepris de réhabiliter les bâtards, et nous avons dit notre pensée sur cette œuvre mauvaise (p. 376 de notre t. XXI). Après ces *incompris* du genre humain, viennent les *suicidés*. Ils font suite également aux mauvais pères de famille, aux courtisanes, aux héros de bague, que le *réalisme*, — mot barbare comme ce qu'il signifie, — successivement couronnés. — Cette nouvelle publication est illustrée sur la couverture d'une vignette mélodramatique à effet, représentant un des *illustres* qui vient de s'ôter la vie dans une posture théâtrale. Une telle exhibition est digne du volume, ou plutôt elle en est la partie la moins condamnable. Il serait difficile

d'insulter plus complètement qu'on ne le fait dans ces pages à la religion et aux mœurs, de pervertir avec plus d'audace toutes les notions de droit, de justice et de courage. L'école démocratique et sociale sera satisfaite : tout son programme de matérialisme sceptique, de réhabilitations païennes, d'outrages au christianisme et d'attaques violentes contre la société, est ici, et tout y est sans détour.

Voici d'abord l'éditeur qui, suivant l'usage *antique et solennel*, fait la réclame à ce qu'il publie, disant que M. Dabadie a composé une œuvre *consciencieuse*, et qu'on y trouve à souhait « esprit « droit et sincère, admiration du bien, haine du mal, style vif, élégant et ferme (p. xi). » Aussi le cher éditeur remercie-t-il son écrivain d'avoir comblé, dans sa librairie, une lacune regrettable. *Inondés*, comme nous le sommes depuis trente ans, de *brigands* célèbres, de rois célèbres (quel heureux rapprochement!) de femmes célèbres, d'enfants célèbres, d'*animaux* célèbres (l'éditeur oublie les bâtards), n'était-il pas bien déplorable que nous n'eussions pas les suicides célèbres? Grâce donc à M. Dabadie, si quelque personnage, grand ou petit, homme ou femme, est las de la vie ou veut savoir combien il est glorieux de s'en défaire, qu'il voie cette galerie de *célébres*; qu'il remarque surtout le grand air qu'ils affectent, et s'il lui prend fantaisie d'enrichir cette collection, peut-être obtiendra-t-il, pour illustrer de plus en plus l'œuvre *consciencieuse*, l'avantage de passer à la postérité parmi ces *immortels*.

Après le coup de caisse de son éditeur, M. Dabadie se présente pour introduire ses visiteurs au salon des gloires du suicide. Mais tout d'abord il fait son *speech* : « La question du suicide, dit-il, offre à la « physiologie, science toute moderne appelée à détrôner la métaphy- « sique (ou les principes), un admirable sujet d'étude (p. 1). » Le christianisme dit que l'homme, heureux ou malheureux, doit rester attaché à la vie comme un soldat à son poste; thèse platonique, qui doit plaire à cette religion, car « elle nie implicitement la liberté hu- « maine et divinise la souffrance (p. viii). » Le christianisme nie la liberté humaine ! M. Dabadie est de cette force sur le catéchisme, et le voilà qui dogmatise ! Vive donc le suicide ! ainsi crient, suivant M. Dabadie, l'histoire ancienne et moderne. Chez les peuples barbares, on aimait à se tuer pour éviter la vieillesse ; les Indiens et les Indiennes se tuent ; les Japonais se tuent ; les ermites rêveurs du brahmanisme et du mahométisme se tuent ; on se tuait à l'envi dans les orgies de l'empire romain ; « cela ne valait-il pas mieux, en défini-

« tive, que de boire la honte et de subir le joug (pp. xi-xiv)? » Après tout, pourquoi ne pas mourir, quand la vie est à charge? « La religion exalte en vain la souffrance et lui promet des couronnes : « l'instinct, plus éloquent que les sermons, nous dit que le *bien-être* « est le but de la vie, et nous conseille d'éviter ce qui lui fait obstacle « (p. xv). » A ce propos, M. Dabadie raconte des histoires : il passe en revue, à vol d'oiseau, les suicidés amoureux, pauvres, vaniteux, jaloux, épicuriens, stoïciens, tous fidèles à l'instinct du *bien-être*, puis il estime son public assez ignare pour chercher à lui faire accroire que l'Eglise a canonisé le suicide dans la personne des jeunes saintes bravant la mort pour sauver leur pudeur. Donc, défendre sa vertu au mépris de la vie, s'immoler au devoir, comme un soldat à sa patrie sur le champ d'honneur, c'est accomplir un suicide. M. Dabadie affirme gravement cela, et il se croit digne de tenir une plume (p. xxiv)! — Toutefois, avec cette logique dont nous venons de donner un échantillon, il distingue : l'homme a le droit de se tuer, mais pas toujours, et il va de soi que l'auteur donne et refuse à sa guise cette permission. Il autorise un commandant de place ou de navire à se faire sauter plutôt que de se rendre à l'ennemi, et son discernement ineffable appelle ce fait militaire un suicide (p. xxvi). Gloire donc à ces grands destructeurs d'eux-mêmes, car M. Dabadie a le goût du grandiose ! Quant aux suicidés vulgaires, ils lui remuent les entrailles et font perler une larme dans ses yeux : « Infortunés, qui, « avant de descendre dans le *gouffre caligineux*..., ont versé tout le « sang de leur cœur, ont enduré sur la terre les tourments de l'enfer « (p. xxvii)! » Mourez-donc à votre aise, déshérités de la fortune et des joies de ce monde ! Souffrir sans consolation et sans espoir, puis échanger cet enfer contre le gouffre, voilà ce qu'on vous offre, et c'est pourquoi on dit anathème à la religion divine qui adoucit vos pleurs, et promet à votre patience des joies immortelles. — Du reste, il y a des choses qui encouragent M. Dabadie à faire en faveur des suicidés une campagne philanthropique, et les voici : 300,000 suicides ont été accomplis ou tentés en France depuis 1804. Les documents officiels établissent, depuis 1851, la progression de ces crimes. En 1855, 2,856 hommes et 974 femmes se sont donné la mort. Quels effrayants témoignages contre ces doctrines de découragement et de pestilence qui énervent les âmes et les désolent, puis les précipitent, sous le coup du désespoir, dans l'éternité ! En présence de ces faits, toute plume honnête, ce semble, devrait se briser plutôt que de propager cette

endémie de crime ; mais non : l'auteur taille sa plume démocratique et sociale, et donne cet écrit.

Après l'introduction, nous entrons enfin dans le musée des *illustres*. Ici tous les âges, toutes les conditions, tous les siècles se mêlent : on n'a pas d'idée d'une telle cohue. Auprès de Caton et d'Agrippine, le prince de Condé ; Appius, Démosthènes et Isocrate coudoient Judas Iscariote ; Pétion et Babeuf sont voisins de Lycambe et de Speusippe ; Lucrèce, Sophonisbe et Acosta regardent Chatterton et assistent Gilbert à son lit de mort ; Antiochus Philopator serre la main à Buzot et à Roland ; Cassius sourit à Chamfort. A l'extrémité du salon, après Escousse, Lebras et Saint-Edme, le pauvre Gérard de Nerval apparaît bien sombre, dans l'atmosphère rayonnante où son admirateur le place. Somme toute, on compte dans cette tourbe 119 *glorieux*. — Tous cependant n'ont pas une auréole, mais ceux-là seulement qui sont dans les bonnes grâces de M. Dabadie. Ici on voit parmi ses élus les contempteurs de la majesté du ciel et de celles de la terre, des révolutionnaires girondins ou montagnards, entre lesquels, pour plaire à tous, il distribue également ses sympathies, pourvu toutefois qu'ils ne veuillent pas, comme les disciples de Babeuf, que le bien de M. Dabadie soit celui de tous ; là vous remarquez Buzot, Roland, Pétion, Chamfort, Condorcet, etc. : voilà les bons suicidés ; on aperçoit encore dans un autre groupe les *incompris* de la littérature et des arts, que le soleil de la gloire ou la fortune n'a pas suffisamment visités : ce sont aussi les excellents du troupeau ; inclinez-vous devant Chatterton, Escousse, Lebras, Gérard de Nerval ; mais anathème à Gilbert ! Le pauvre jeune homme a flagellé les philosophes : pour l'en punir, l'auteur le place, en vertu de son pouvoir discrétionnaire et au nom de la tolérance démocratique, au tartare des suicidés. — Dans ce cahos, la morale n'est pas mieux traitée que l'ordre social, que la religion et la vérité. C'est toujours, comme dans les œuvres de cette nature, l'association révolutionnaire de l'impiété, du sensualisme et de l'erreur. A propos de Cléopâtre, on se plaît dans un luxe de voluptueux détails ; on rappelle avec complaisance les habitudes nocturnes de Léandre, et quand il se jette à la mer pour rejoindre Héro, prêtresse de Vénus qu'il aime, on appelle ceci un *dévouement* et un *exploit* (pp. 110 et 111). — Au surplus, M. Dabadie ne s'est pas même mis en peine de faire exactement son triage de suicidés. Pichegru, le prince de Condé se sont-ils donné la mort ? Double mystère devant l'histoire, mais clarté sans nuage devant les fantaisies de l'auteur ! Ensuite, plusieurs

sont morts pour la vertu ou la patrie : ils ont mis fin à leurs jours, et M. Dabadie, non moins théologien que philosophe et moraliste, les transforme en suicidés que l'Eglise couronne sur ses autels. — Du reste, rien d'inédit dans tous ces détails détestables qui glorifient, sous le nom de courage, les lâches désespoirs, sous le nom de fierté d'âme, l'orgueil égoïste et le faux point d'honneur. Prenez çà et là des abrégés ou de grandes histoires, des biographies, des notices; voyez au bas d'une page si quelqu'un s'est tué; copiez le texte suivant les proportions où il doit entrer dans le volume; si vous n'y trouvez pas l'empreinte révolutionnaire, antichrétienne et païenne, marquez-la vous-même du double sceau de Voltaire et de Robespierre; colligez toutes ces pages, vous aurez fait une grande chose, *comblé une lacune*, sinon dans la librairie, du moins dans les boudoirs du demi-monde, et dans la bibliothèque empestée de l'atelier et de la mansarde. Alors, de par un éditeur, vous serez grand, mais moins grand peut-être que les convoitises de ce peuple, saturé de lectures irritantes, déshérité de foi et d'amour, et qui pourra bien, — ce qu'à Dieu ne plaise! — pousser le cri de mort non contre lui-même, mais contre les *heureux* d'une société qu'on lui apprend à maudire!

GEORGES GANDY.

24. LA VIE DE PLAISIR, par M. Paul FOUCHER. — 1 volume in-12 de 328 pages (1860), chez Michel Lévy frères; — prix : 4 fr.

Voici enfin une protestation charmante contre l'abominable sensualisme qui défraie notre littérature romanesque. La *Vie de plaisir* n'est point une enseigne du vice, mais un avertissement sur la route des abîmes. Combien estiment peut-être, dans l'inexpérience de leur vertu, que cette brillante scène du plaisir, où tous les égoïsmes se disputent les jouissances, est celle des joies de ce monde! Ils voient les séduisants dehors de cette comédie des passions, et ils ignorent tout ce qu'elle cache de dégoûts, de tortures et de désespoirs, dans les enivrements de l'oubli. Sachons gré à M. Paul Foucher d'avoir déchiré ce voile. — Un jeune homme, Julien, a gaspillé en dissipations fiévreuses une belle fortune et les trésors de son âme; mais, lorsqu'il voit s'éteindre au lit de mort l'objet de ses profanes amours, il veut purifier, par le dévouement, une passion coupable, et cette générosité bénie du ciel, secondée par la sainte parole d'un vicaire de Saint-Eustache à Paris, le rend à lui-même, à la vertu qu'il ne doit plus quitter. Arrivé au port, il plaindra désormais les malheureux naufragés de la vie de plaisir et, pour les sauver, il n'attendra pas que la tem-

pète les jette dans ses bras : il ira souvent en pleine mer disputer aux gouffres plus d'une victime. — Voulant réhabiliter sa vie par le travail, il entre comme caissier dans une grande maison de commerce, chez M. Brémont. Gustave, fils du négociant, se livre aux folles ivresses de son âge ; Julien, par une excessive indulgence que M. Foucher n'aurait pas dû contresigner, est d'avis qu'il faut bien, suivant le dicton, *que jeunesse se passe* ; mais, quand il voit Gustave dans le péril suprême d'être exploité et perdu par une *fille de marbre*, maîtresse du comte de Chabrant, l'un des braves officiers de nos armées d'Afrique, il le sépare adroitement de cette vipère ; il s'ensuit, entre Chabrant et Gustave, un duel invraisemblable ; où le jeune homme succombe. Ce duel ne se conçoit pas, puisque Chabrant, homme d'honneur, a promis de ne point se battre avec Gustave ; mais M. Paul Foucher avait besoin de cette tragédie pour en amener d'autres, et il en fait si bon usage que c'est à peine si nous hasardons ce reproche. Une autre invraisemblance, c'est que le comte ignore, jusqu'au dénouement du livre, le nom et la position sociale de sa victime. — Mais passons au second acte. Pendant que Julien veillait nuit et jour au chevet d'agonie de son ancienne maîtresse, une ouvrière de la maison, nommée Pauline, était venue le voir et s'était senti pour lui une de ces passions indomptables qui ravagent toute une vie. Cette Pauline est restée pure par orgueil ; mais par châtement elle tombe des hauteurs de la superbe aux bas-fonds du vice, et, dans les splendeurs de la luxure, l'ennui la dévore. Lorsqu'elle était encore chaste, elle avait reçu de Brémont quelques services qui venaient en aide à sa misère ; l'aisance, en la dégoûtant de l'honnête labeur, l'a précipitée dans les hontes de la courtisane. Chose étrange et qui est encore une des invraisemblances du livre ! Brémont, dont le caractère positif, calme et mûr, est soutenu par une honnêteté profonde et par toutes les vertus qui font l'honneur et la joie du père de famille, se relâche de ses habitudes parce que sa femme, depuis la mort de son cher Gustave, languit dans une folie qui semble incurable ; il s'oublie jusqu'à se prendre pour cette Pauline d'une passion insensée, et cette fille lui est un gouffre où il ensevelit sa dignité, son bonheur d'époux et de père, et la fortune de sa maison. La féroce Pauline, — vrai type de ces immondes tigresses à face humaine, qui, aujourd'hui, trônent insolemment dans le velours et dans la soie, — veut perdre Brémont pour se venger de Julien ; car Julien ne l'aime pas : son cœur appartient à la vertueuse Lucie, qui protège de son dévouement

et de sa pudeur le foyer domestique souillé par son père. Julien la seconde avec son âme de feu, à qui l'expérience a donné la sagesse; tous deux réussissent à sauver Brémond des griffes d'un usurier, possesseur de billets que Pauline la faussaire a faits en son nom; mais cette affreuse créature, par une dernière vengeance, veut séparer Lucie de Julien, et, à l'aide d'un malentendu, l'entraîner éperdue vers l'Amérique. Julien accourt avec son enthousiasme héroïque; Chabrant, qui ne peut épouser Lucie depuis qu'il sait que lui-même a tué Gustave, met sa gloire et sa loyauté de soldat à la sauver. La jeune fille et Julien sont unis. Julien dirige et fait fleurir la maison de commerce qu'il a préservée, comme caissier, des derniers malheurs; Brémond, rentré dans le devoir, expie ses torts auprès des nouveaux époux à force de vertus; enfin, sa femme qui, peu de temps auparavant, a recouvré la raison, sourit heureuse à toutes ces joies de famille; quant à Pauline, mariée dans le nouveau monde à un opulent aventurier dont elle fut la maîtresse en France, elle est riche au delà de ses fantaisies; mais la nostalgie, compagne ordinaire de l'exil, l'atteint dans sa prospérité; elle se tuerait, dit-elle à un visiteur, si elle n'avait pas encore plus de peur de la mort que de dégoût de la vie. Quelle différence sous d'autres cieus! Quelques années s'écoulent sur l'union de Julien et de Lucie, que le bon prêtre Morand a préparée et bénie, et voici que déjà deux petits babillards insoucians se jouent sur le seuil, près du regard d'une mère attendrie. Nous fermons le volume sur ce riant tableau.

Tel est ce livre, empreint d'un sentiment littéraire tantôt gracieux, tantôt énergique, qui répand sur des récits dramatiques un intérêt réel. Les péripéties sont vives, les contrastes et les luttes de caractères toujours saisissants, et, ce qui vaut mieux encore, les oripeaux misérables qui recouvrent les ignominies et les misères sans nom de la vie de plaisir sont déchirés d'une main ferme et honnête. Pendant que les courtisans du public s'abaissent, par des fictions déshonorées et corruptrices, à élever un piédestal aux femmes perdues, M. Paul Foucher les a remises courageusement à leur place infime, marquées d'opprobre; au-dessus de leurs ignominies, il a fait briller les affections pures, sources de toute joie et de tout honneur; nous l'en félicitons. Le souffle chrétien, il est vrai, ne circule pas assez dans son œuvre si saine et si attrayante; mais, du moins, pas une peinture, pas un trait risqué ne la dépare; M. Paul Foucher sait remuer chastement la boue du demi-monde. Il y a là seulement, on le con-

çoit, tout un ordre de situations et de tableaux qui ne conviennent qu'à certaines natures. Au moral, comme au physique, il faut user des remèdes avec discrétion et sagesse. GEORGES GANDY.

25. VIE DE SAINTE ALDEGONDE, *princesse de Hainaut, fondatrice des dames chanoïnesses de Maubeuge; extraite de plusieurs écrivains du XVII^e siècle, et en particulier du P. Etienne BINET, de la Compagnie de Jésus*, par M. l'abbé DELBOS. — 1 volume in-12 de 316 pages (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr.

Walbert, prince de la maison royale de France et seigneur du Hainaut, fut le père de sainte Aldegonde, qui naquit vers le commencement du VII^e siècle. Favorisée des grâces les plus abondantes, elle montra dès son enfance, pour la vertu, un attrait qui ne fit que s'accroître avec l'âge, et elle choisit de bonne heure Jésus-Christ pour son unique époux. Mais en faisant ce choix, elle n'avait pas consulté ses parents, qui avaient des projets bien différents, et qui la pressaient de se marier. Ferme dans sa résolution, elle résista à toutes leurs prières, et supporta courageusement toutes les persécutions que sa fermeté lui attira. Elle fonda dans un lieu du diocèse de Cambrai nommé *Malbodium*, — aujourd'hui Maubeuge, — un monastère dont elle devint supérieure, et où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Elle y mourut en 680. Ce monastère a été, dans le XI^e siècle, changé en un chapitre de chanoïnesses dans lequel on n'admettait que les filles de la plus ancienne noblesse. — Plusieurs auteurs ont écrit la vie de sainte Aldegonde; mais M. l'abbé Delbos n'a guère pris ses matériaux que dans les écrivains du XVII^e siècle, et c'est le P. Binet, de la Compagnie de Jésus, qu'il a suivi de préférence. Ce Père vivait sous le règne de Louis XIII, époque où notre langue n'était pas encore fixée; aussi son style est-il suranné. D'autres hagiographes, que M. l'abbé Delbos a mis aussi à contribution, sont plus corrects; ce qui forme une espèce de marqueterie et rend la lecture de ce livre peu agréable. On peut juger du goût qui y a présidé par le passage suivant cité par l'auteur : « En ce bas âge, cette petite fille « du ciel montrait bien qu'elle suçait plus du nectar « des anges et du lait des vertus que celui de sa nourrice : il n'y avait « rien de si doux, rien de si agréable, rien de si innocent; en cire « vierge, on imprimait tout ce qu'on voulait sans contredit (p. 8). » Nous pourrions faire d'autres extraits du même genre; mais celui-ci suffit pour donner la mesure du mérite littéraire du livre. L'auteur nous dit modestement : « Nous devons à nos lecteurs cet aveu qui ne « coûte nullement à notre sincérité : dans cette vie admirable que

« nous offrons à leur piété, tout ce que nous avons raconté des vertus
« et des mérites de la sainte, nous l'avons tiré de ces sources antiques,
« bien dignes à tous égards de notre confiance et de la leur. » C'est
très-bien; mais sa fidélité à suivre dans son travail les traces de ses
devanciers, ne devait pas l'empêcher de mettre plus d'unité et quelque
élégance dans le style. Au reste, cette Vie est édifiante, et ne peut
produire que de bonnes impressions sur les fidèles qui la liront.

TRESVAUX.

VARIÉTÉS.

LA LITTÉRATURE MALSAINE.

Nous nous sommes souvent élevés contre l'immoralité d'une certaine littérature qui mérite à peine ce nom : nous avons mis nos lecteurs en garde, autant que nous l'avons pu, contre les dangers qu'elle offre, et nous avons fait nos efforts pour éloigner ses productions de leurs yeux, en leur disant ce qu'elle est. Aujourd'hui, c'est l'autorité qui s'émeut, qui qualifie cette littérature comme elle le mérite, en lui infligeant l'épithète de *malsaine*, et qui appelle sur elle la vigilance de l'administration. — Voici la circulaire que M. le ministre de l'intérieur a adressée aux préfets, le 1^{er} juillet dernier :

Monsieur le préfet, ce n'est pas seulement pour le maintien de l'ordre que l'administration a reçu de la loi sur la presse des pouvoirs spéciaux, c'est aussi pour la défense de la morale publique. Le roman-feuilleton qui, dans les colonnes inférieures d'un journal, blesse les sentiments honnêtes, fait autant et peut-être plus de mal que les excitations politiques qui, dans les colonnes supérieures, tenteraient d'agiter les esprits.

Cette littérature facile, ne cherchant le succès que dans le cynisme de ses tableaux, l'immoralité de ses intrigues, les étranges perversités de ses héros, a pris de nos jours un triste et dangereux développement. Envahissant presque toutes les publications périodiques, profitant de cette périodicité même pour tenir chaque jour en suspens et pour aiguillonner sans relâche l'ardente curiosité du public, c'est à profusion qu'elle ne cesse de répandre les inépuisables fantaisies de l'imagination la plus déréglée. Les journaux sérieux se sont laissés aller à lui donner asile; elle pénètre avec eux jusque dans l'intimité du foyer domestique, et, une fois admise ainsi dans la famille, ni la jeunesse ni l'innocence n'y sont à l'abri de sa contagion.

Ce n'est pas tout : à côté des feuilles politiques lui prêtant leur publicité en échange des abonnements qu'elle peut attirer ou retenir, nous avons vu surgir une foule de petites publications uniquement consacrées à l'exploitation

de cette littérature *malsaine*, et la livrant chaque semaine, à vil prix, par centaine de mille exemplaires, à l'avidité des lecteurs.

Pour qui conserve encore quelque respect de la décence et du bon goût, un tel débordement est déplorable ; il est plus que temps d'y mettre un terme. L'intelligence du peuple a droit à des aliments meilleurs, et il ne faut pas plus laisser corrompre les cœurs que pervertir les esprits.

J'appelle donc sur ce point, monsieur le préfet, votre plus vigilante attention : contre les feuilles politiques, le décret de 1852 ; contre les autres, les lois sur la distribution et le colportage des imprimés fournissent tous les moyens d'une répression efficace. D'ailleurs, pour les journaux qui ont le sentiment de leur dignité, de leurs obligations envers l'honnêteté publique, l'avis que vous leur donnerez suffira, j'en suis certain. Quant à ceux, s'il en est, qui, par l'amour d'un gain plus facile, ou par l'impuissance de s'élever plus haut, persisteraient dans de telles publications, usez envers eux de toutes les sévérités administratives ; et, s'il le faut, vous rappelant qu'il est des lois pénales protectrices de la morale publique, livrez-les, en vertu de ces lois, à la justice des tribunaux.

Recevez, monsieur le préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'intérieur,

BILLAULT.

Nous pourrions nous borner peut-être à signaler ce document important à l'attention de tous ceux qui nous lisent. Nous croyons utile, cependant, de le faire suivre de quelques réflexions franches, énergiques et pleines de bon sens, que nous trouvons dans un journal qui nous a peu habitués à des pensées aussi morales et à une logique aussi ferme. — Nous laissons pour cette fois la parole au *Figaro* du 22 juillet ; malgré quelques expressions un peu vives, nous le citons sans rien changer. Le pittoresque de la forme n'ôte rien ici à la solidité du fond.

La circulaire de M. le ministre de l'intérieur, dit M. Alphonse Duchesne, a mis en grand émoi la littérature haute et basse, la basse surtout : elle a donné lieu aux interprétations les plus étranges et les plus contradictoires ; elle a soulevé les plus ardentes controverses ; elle a excité les plus vives clameurs. Inutile de dire que c'est principalement aux approvisionneurs habituels du roman-feuilleton qu'elle a eu le malheur de déplaire. J'ai entendu, à ce sujet, s'exhaler d'amères doléances qui, je l'avoue, m'ont laissé froid : je ne vois pas pourquoi je plaindrais ces messieurs : ont-ils jamais plaint le public innocent qui les lit ? Quant aux arguments dont ils étayaient leur opposition intéressée, je les trouve extrêmement réjouissants et beaucoup plus risibles que les productions informes à la défense desquelles on les fait servir.

Eh quoi ! ces oiseaux de proie poussent des cris d'aigles blessés parce qu'on inflige de haut un blâme éloquent et trop mérité à cette « littérature facile, » — facile à faire, difficile à lire, — qui « ne cherche le succès que dans le cy-

« nisme de ses tableaux, l'immoralité de ses intrigues, les étranges perversités « de ses héros ! » Ils conviennent donc eux-mêmes que ces épithètes flétrissantes désignent exactement leurs déplorables improvisations. Et ils réclament ! Ils osent parler d'attentat à leur propriété, à leur liberté, à leurs intérêts !

Si, en effet, leur pourrait-on répondre, vous écoutez sur le marché littéraire des denrées insalubres, pourquoi, seuls entre tous les commerçants, — et vous n'êtes que des commerçants, — jouiriez-vous du privilège dangereux de vendre impunément, sous le regard indulgent de l'autorité complice, des produits falsifiés et malfaisants ? Pourquoi vous laisserait-on exercer librement ce trafic de poison et de pestilence ? On gêne votre industrie, c'est incontestable ; mais on gêne également celle du boucher qui vend du veau trop jeune : croyez-vous que la consommation du veau trop jeune ait plus d'inconvénients que celle de la prose trop faisandée ? On punit l'épicier qui trompe sur la qualité de la marchandise vendue : pensez-vous qu'en pareil cas tous les épiciers doivent crier à la persécution ? Quand vos fournisseurs vous livrent de la terre de Sienne pour du café, du bois de Campèche pour du vin, de l'eau pour du lait, trouvez-vous que ce soient là d'aimables plaisanteries ? Vous appelez de tous vos vœux sur les coupables les sévérités de la loi ; vous vous indignez qu'on se joue ainsi de la santé des gens : mais il vous paraît tout naturel de ruiner leur santé morale, moins précieuse sans doute ?

Mais la liberté de la pensée ! — Invoquer ce grand principe en pareille occasion me paraît accuser en messieurs les faiseurs de romans-feuilletons, — *faiseurs* est le mot propre, — une excessive fatuité. Comme tout n'est pas rose dans la carrière de critique, je lis, — pour le bon motif, — les *Gandins* publiés par l'*Opinion nationale*, et je déclare, en mon âme et conscience, n'y avoir découvert jusqu'à présent aucune trace de pensée, ni de quoi que ce soit qui puisse y ressembler.

Mais la liberté d'écrire ! — Un peu plus de modestie, messieurs, décidément ne vous messierait pas. Si vous attendiez pour revendiquer la liberté d'écrire que vous fussiez devenus des écrivains ?

Mais nous sommes lésés dans nos intérêts matériels ! — Je n'en disconviens pas : mais vos intérêts n'ont rien de commun avec ceux de la littérature, et il ne m'importe guère que vous gagniez moins aisément trente mille francs par an à bâcler chaque matin, avant déjeuner, deux ou trois chapitres d'une histoire incongrue. On blesse aussi dans ses intérêts le charlatan à qui l'on interdit l'exercice de la médecine. Il ferait fortune, tout comme vous, le pauvre homme, si on lui permettait de tuer ses semblables sous prétexte de les guérir. On ne le veut pas. Cette injustice vous choque-t-elle ?

Beaucoup de gens de lettres, de ceux qui sont vraiment dignes de ce beau titre et chez qui la voix de l'honnêteté fait taire celle de la passion et du parti pris, ont approuvé sans réserves l'excellent esprit et les considérations élevées de la circulaire. D'autres, tout en applaudissant aux intentions qui l'ont dictée, ont mis en doute que la littérature de bas étage, celle que M. le ministre qualifie lui-même de *malsaine*, et qui est à peine de la littérature, présentât de si réels dangers. Ils sont portés à croire que l'absurdité même de ces grossières compositions en assure l'innocuité, et qu'elles ne sauraient produire sur les esprits les plus incultes qu'une impression sans profondeur et sans

durée. « Ces monstrueux récits, disent-ils, peuvent un moment vous étourdir et vous affoler, mais la réflexion et le sentiment du vrai en détruisent aussitôt l'influence, comme l'air vif et pur dissipe les fumées du vin au sortir d'une orgie. » — Les miasmes délétères que de robustes poumons respirent sans danger sont mortels aux organisations délicates. Les romans malsains n'exercent aucun empire sur les lecteurs lettrés, dont le jugement est droit et les principes solidement assis ; mais ils dépravent les imaginations jeunes et simples, auxquelles il est impossible de ne se point salir en traversant cette fange. Ce sont précisément ceux à qui ces écrits nauséabonds ne causeraient qu'ennui et dégoût qui ne les lisent pas, et en effet ils ne leur sont pas destinés. Mais la littérature du ruisseau a son public à elle, un public nombreux, assidu, passionné, dont elle pervertit les instincts, dont elle dégrade les sentiments, dont elle corrompt le goût, et en qui elle jette impitoyablement le germe de toutes les dépravations.

La littérature malsaine pénètre traitressement, sous la bande du grand journal, dans les familles les plus respectables, auxquelles elle inocule son virus empesté. Elle n'y apporte que trop souvent le trouble des intelligences, l'initiation aux passions mauvaises, l'aliment des désirs précoces, la révélation de mystères immondes, et, résultat inévitable, le déshonneur et la désolation, le remords et les larmes. Elle déflore les âmes vierges, elle achève de gangrener celles que le souffle du mal a déjà ternies ; elle leur ouvre les portes des Edens où fleurit le vice, où mûrit le malheur ; elle caresse, développe, justifie et fait aboutir les tendances condamnables ; elle éveille les idées scélérates qui dorment dans le cœur le plus honnête ; elle fait naître les appétits désordonnés, et comme le ver qui s'attaque aux plus beaux fruits, elle gâte les plus belles existences.

Si, à aucune époque de notre histoire privée, les liens de famille ne furent plus relâchés, le sens moral plus défaillant, la notion précise du devoir plus effacée ; si le désolant spectacle des aberrations de l'esprit et du cœur ne fut jamais plus commun, c'est la littérature malsaine qu'il faut charger de la plus lourde part de nos malédictions. C'est elle qui, le plus souvent, étouffe les promesses du bien dans les âmes de vingt ans, peuple les enfers de la vie, fane les bonheurs printaniers, ferme tant de carrières qui s'ouvraient brillantes, rompt tant de nœuds qui devaient être indissolubles, et jette la perturbation dans les oasis les plus verdoyantes et les plus paisibles. C'est d'elle en grande partie que vient le mal, d'elle aussi le malheur. Si vous rencontrez dans les sentiers tortueux de la vie parisienne tant de prospérités mortes, tant de parjures triomphants, tant d'avenirs éteints ; si la séduction et l'adultère entrent si audacieusement dans la maison du père et dans celle de l'époux, si vous voyez avec tristesse tant de familles en deuil et tant d'orphelins dont les parents vivent, soyez sans pitié pour la littérature malsaine, car elle a fait la plupart de ces ruines.

Quoique l'écœurante littérature de certains grands journaux soit un des plus funestes agents de destruction morale, le roman popularisé par les publications à bon marché est peut-être un dissolvant social pire encore, une infection plus contagieuse. Il ne corrompt pas seulement le peuple, en lui montrant sous des aspects menteurs le monde qu'il ne connaît pas ; en lui pei-

gnant la vie et la société sous des couleurs fausses, il l'abrutit, l'idiotise et l'avilit. Car la littérature malsaine est plus qu'immorale, elle est bête, de cette bêtise qui est la plus grande et la plus dangereuse des immoralités. Elle a inauguré le régime de l'hébètement national, et, au point de vue des bénéfices, elle s'en trouve bien. Pour l'esprit du peuple elle est ce que pour son corps sont le vin bleu et l'eau-de-vie au poivre. Que ce système de crétinisation continue à lui être appliqué, et l'esprit français, dont on vante depuis tant de siècles la vivacité, la finesse et le mordant, ne sera plus qu'un glorieux souvenir, auquel fera contraste le béat aveuglement de la sottise française.

J'entends d'ici quelques littérateurs tout d'une pièce, parés en toutes saisons d'un manteau ouaté de bienveillance qui les habille commodément, m'accuser du crime de lèse-confraternité, parce que je me permets de stigmatiser énergiquement l'immoralité scandaleuse de certaines compositions. Je n'éprouve nul embarras à répondre d'avance à ce reproche inévitable. Je trouve pernicieux au plus haut degré les romans plus que débraillés que le bon goût réprouve autant que la conscience ; je dis sans mâcher ce que j'ai sur le cœur, et je ne vois pas de raison qui m'en puisse empêcher.

Je suis, sur ce terrain, d'accord avec l'administration. Faut-il, à cause de cette coïncidence, que je m'abstienne d'exprimer une répulsion que je n'ai jamais dissimulée ? La répression, en pareil cas, est de la stricte justice, et, je ne m'en cache pas, je tiens pour la répression. J'estime que l'intérêt littéraire pèse moins, dans la balance du critique, que l'intérêt social dont il n'est qu'un élément. Et, d'ailleurs, ce n'est pas de littérature qu'il s'agit ici, mais de morale publique. La littérature malsaine est le fléau et la honte de la littérature véridible, et la meilleure manière de glorifier l'une est de combattre l'autre.

CONVIENT-IL D'AUTORISER

LES ÉLÈVES DES MAISONS D'ÉDUCATION A FAIRE L'ABANDON DE LEURS PRIX
EN FAVEUR DE QUELQUE BONNE ŒUVRE ?

Quand un abus se renouvelle, on ne doit pas se lasser de le signaler et de chercher à le détruire. — Nous revenons donc sur la question déjà traitée par nous il y a quatre ans, de l'abandon des livres de prix en faveur d'une bonne œuvre quelconque, puisque, à l'occasion des massacres qui viennent d'ensanglanter la Syrie, nous voyons les élèves d'un certain nombre d'établissements d'instruction publique renoncer à leurs prix, et affecter la somme qui y aurait été consacrée à soulager les malheureuses victimes de cet épouvantable désastre. — Nous sommes loin, — comme nous le disions en 1856, — de vouloir blâmer le mouvement généreux qui porte de jeunes écoliers à se priver de la juste récompense destinée à leur assiduité au travail, à leur bonne conduite et à leurs succès ; nous croyons cependant que cet élan n'est pas assez réfléchi et aurait besoin d'être dirigé.

Dans une maison d'éducation, tous les élèves n'obtiennent pas des prix ; par conséquent, le sacrifice pèse sur les plus zélés et les plus forts ; il est nul pour ceux qui n'ont rien à espérer. Ensuite, il nous semble peu logique de frapper une industrie dans ses différentes branches pour soulager ceux qui souffrent, c'est-à-dire de créer, autant qu'il dépend de soi, des misères nouvelles, pour alléger d'autres misères. Que deviendront, en effet, les fabricants de papier et leurs ouvriers, les fondeurs en caractères, les imprimeurs, les relieurs et tous ceux qui vivent de cette branche du travail industriel, si, au moment où leurs produits sont prêts, on y renonce et on les laisse dans leurs magasins ? On aura déplacé les besoins, et, pour venir en aide à des malheureux assurément bien dignes de pitié, on aura laissé sans ressources des pères de famille non moins dignes d'intérêt. — Si l'on examine sérieusement cette question, on se convaincra que la charité ainsi exercée a tout simplement pour résultat de priver de travail, en les privant de débouchés, plusieurs classes importantes d'industriels, et de leur demander l'argent que l'on envoie aux victimes des Turcs. — Est-ce là vraiment un acte de charité intelligente ?

Nous soumettons ces réflexions aux chefs des maisons d'éducation, bien persuadés qu'ils les approuveront, et qu'ils trouveront facilement un moyen de laisser leurs élèves suivre l'inspiration de leurs cœurs d'une manière tout aussi méritoire et beaucoup plus heureuse. Une modeste cotisation, à laquelle tous voudront contribuer, sera vraiment le don offert par les élèves, tandis que la somme destinée aux prix est plutôt l'offrande de la librairie.

Ajoutons ici une pensée que nous suggérait l'année dernière M. l'abbé Victor Pelletier, chanoine d'Orléans, en reproduisant, à propos de la souscription pour les blessés de l'armée d'Italie, les réflexions que nous avons faites en 1856 : c'est qu'il est à craindre que ce moyen de secourir d'intéressantes infortunes ne soit souvent employé dans une pensée de mise en scène. Que l'idée se propage, et l'on verra les colonnes des journaux encombrées de mentions de ce genre : « M. l'instituteur de... ; — Mme l'institutrice de... a versé à la souscription pour les chrétiens de Syrie la somme de..., valeur des prix auxquels ses élèves ont renoncé. » Pure réclame, procédé nouveau pour faire la charité sans bourse délier.

A la veille des vacances, au moment où les livres destinés aux distributions de prix sont prêts et n'attendent plus que la clientèle, la question est de savoir si tout cela restera en magasin ; question vitale

pour l'industrie, pour le commerce, et aussi pour la propagation des bons livres, côté de la question qui n'est certes pas indifférent. — Nous appelons sur ces observations toute l'attention des chefs des maisons d'éducation.

J. DUPLESSY.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Annales de la charité. *Revue d'économie chrétienne, consacrée à l'étude des intérêts des classes laborieuses et souffrantes.* — 16^e ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE. — 4 livraisons de 192 pages chacune par année, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 3 fr. chaque livraison, et 3 fr. 50 c. par la poste; — prix de l'abonnement : pour Paris, 10 fr. par an; pour les départements, 12 fr.; pour l'étranger, 15 fr.

La 1^{re} série a été publiée par livraisons mensuelles et forme 15 volumes.

Année (1^{re}) historique, ou *Revue annuelle des questions et des événements politiques en France, en Europe et dans les principaux États du monde,* par M. Jules ZELLER, maître de conférences d'histoire à l'École normale supérieure. — 1^{re} ANNÉE. — 1 vol. in-12 de XXXVI-512 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Bibliothèque variée.

Années (dernières) du règne et de la vie de Louis XVI, par François HUE, l'un des officiers de la chambre du roi appelé par ce prince, après la journée du 10 août, à l'honneur de rester auprès de lui et de la famille royale; — 3^e édit., *revue sur les papiers laissés par l'auteur, précédée d'une notice sur M. Hue,* par M. René DU MÉNIL DE MARICOURT, son petit-gendre, et d'un avant-propos par M. H. DE L'ESPINOIS. — 1 vol. in-8^o de 508 pages, chez H. Plon; — prix : 6 fr.

Ans (trois) en Judée, par M. P. GÉRARDY-SAINTINE. — 1 vol. in-12 de 376 pages plus une carte, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Associations (les) ou congrégations religieuses, seconde lettre à M. Dupin, par M. POUJOLAT. — In-8^o de 32 pages, chez C. Douinol; — prix : 80 c.

Catéchisme (petit) liturgique, ou *courte Explication des principales cérémonies de l'Église romaine, à l'usage des enfants, et en particulier des enfants de cœur,* par M. l'abbé H. DUTILLET, curé de Livilliers, diocèse de Versailles. — 1 vol. in-18 de 178 pages, chez V. Sarlit; — prix : 80 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Versailles.

Champ (le) de blé, *Esquisses pittoresques et morales,* par M. A. MAZURE. — 1 vol.

in-12 de 288 pages (titre rouge et noir,) chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Cours de conférences sur la religion, le plus complet, le plus suivi qui ait encore paru, ou *l'Histoire, les dogmes, les preuves, les préceptes, les sacrements, les fêtes, etc., d'après un nouveau plan, le plus conforme à la nature de l'esprit humain et à ses dispositions actuelles,* par M. l'abbé A.-F. RUA; ouvrage extrêmement utile à tous les prêtres qui sont chargés d'enseigner la religion. — Tome III, in-12, de 364 pages, chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

Ouvrage complet; — prix : 9 fr. les 3 volumes. — C'est par erreur qu'à la p. 520 de notre t. XXIII, 1^{re} colonne, nous avons indiqué le tome 1^{er}; c'est le tome II qu'il faut lire.

Cours (nouveau) d'histoire universelle, par M. J. CHANTREL. — Tome 1^{er}, HISTOIRE ANCIENNE (*temps primitifs, premiers empires grecs*); — Tome II, HISTOIRE ANCIENNE (2^e partie, *histoire romaine*). — 2 vol. in-12 de VI-362 et II-384 pages, chez Putois-Cretté; — prix : 2 fr. 25 c. le volume broché, et 2 fr. 50 c. cartonné.

Bibliothèque Saint-Germain. — Ce cours complet se composera de 6 volumes.

Dettes (une) sacrée. — *Encore une dette, — deux Ames, — la Croix voilée, — une Redevance,* par l'AUTEUR DE *la Clef des cœurs.* — In-12 de 144 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille; 34^e année (1860); 3^e livraison; n. 453; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

École (l') du prêtre, de TANNER, *adaptée aux mœurs françaises, et renfermant un examen à l'usage du clergé,* par M. l'abbé BÉNARD. — 2^e édit. — 2 vol. in-12 de X-528 et 388 pages, chez V. Palmé; — prix : 6 fr.

Approuvé par Mgr l'archevêque de Bourges.

Economie de la Providence divine dans le gouvernement des choses humaines, par le P. MILLET, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de 336 et 152 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 2 fr. 50 c.

Epreuves (les) de la vie au point de vue chrétien, par M. Henri BRETONNEAU. —

Notuelle édit., revue et considérablement augmentée. — 1 vol. in-12 de XXXII-334 pages, chez A. Bray; — prix : 2 fr. 50 c.

Nous avons parlé avec éloge de la première édition dans notre t. V. p. 307, et nous voyons avec plaisir que l'auteur, appréciant avec équité nos bienveillantes critiques, a corrigé dans l'édition actuelle les fautes que nous avions cru devoir signaler.

Essai historique sur la vie de la bienheureuse princesse Marguerite de Bavière, Palatine du Rhin, fille de l'Empereur Robert III, épouse de Charles II, duc de Lorraine, morte à Sierck, en odeur de sainteté, le 27 août 1434, lu à la séance du 13 janvier 1859, de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, par M. l'abbé J.-M. CURICQUE, membre de la dite Société. — In-8° de VIII-60 pages, chez Rousseau-Pallez, à Metz, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c. au profit de la construction de l'église de Flaistroff (Moselle).

Europe (l') chrétienne en Orient, par M. Alex. DE SAINT-ALBIN. — In-8° de 32 pages, chez Adr. Le Clère et Cie, et chez Dentu; — prix : 1 fr.

Evangelies (les saints), traduction du R. P. LALLEMANT, avec des notes et des réflexions tirées des Pères de l'Eglise et des principaux commentateurs, par M. l'abbé REMBOUILLET, ancien catéchiste à Saint-Sulpice. — 1 vol. in-18 de XXXVI-458 pages, chez A. Bray; — prix : 2 fr. 50 c.

Ouvrage approuvé et recommandé par Mgr l'évêque de Langres.

Femme (la) ennoblie par l'Evangile et considérée sous le triple aspect de vierge, d'épouse et de mère, par le théologien Maurice MAROCCO; trad. de l'italien. — 2 vol. in-8° de VIII-344 et 320 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 7 fr.

Fleurs monastiques, Etudes, souvenirs et pèlerinage, par M. Maxime DE MONT-ROND, ancien élève de l'Ecole des chartes, etc. — 1 vol. grand in-8° de XX-568 pages plus 8 gravures sur bois, chez H. Vrayet de Surey; — prix : 8 fr.

Guerre (la) aux passions déréglées, par le P. J. HILLEGEER, de la Compagnie de Jésus. — Grand in-18 de 108 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 35 c.

Extrait de l'ouvrage intitulé : *la Vertu pour tous les états*, dont nous avons parlé t. XVI, p. 82.

Guide pratique du fermier et de la fermière. — *La Routine vaincue par le progrès*; — *Histoire agricole et morale*, par Mme MILLET-ROBINET. — *Annexe à la Maison rustique des dames.* — 1 vol. in-12 de 592 pages, chez Magnin, Blanchard et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Lectures en famille avant la prière du soir, contenant un grand nombre de faits appartenant à l'histoire contemporaine, par le R. P. HUGUET. — 1 vol. in-12 de XX-386 pages, chez C. Desrosiers, à Moulins, chez Girard et Josseland, à Lyon, et chez Guyot et Roïdot, à Paris; — prix : 2 fr.

Livre (le) de Job vengé des interprétations fausses et impies de M. Ernest Renan, membre de l'Institut, par M. l'abbé H.-J. CRELIER, ancien professeur de philosophie. — In-8° de 88 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr. 25 c.

Manuel des personnes pieuses, ou Recueil de prières choisies, pour entretenir la piété des fidèles avant et après la réception des sacrements de pénitence et d'eucharistie, et pour d'autres besoins. — 13^e édition. — 1 vol. in-32 de 244 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 40 c.

Marie-Antoinette, poème historique, par M. H. MONNIER DE LA SIZERANNE, — 1 vol. in-8° de 298 pages plus 1 portrait, chez Amyot; — prix : 5 fr.

Marquise et Pêcheur, par M^{lle} Zénaïde FLEURIOT (Anna-Ediane de Saint-B.), auteur des *Souvenirs d'une douairière.* — 2^e édition; — 1 vol. in-12 de 282 pages, chez A. Bray; — prix : 2 fr.

Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires, par M. Louis VEUILLOT. — 2^e SÉRIE. — Tome IV, in-8° de 602 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 6 fr.

Cette 2^e série sera composée de 5 volumes, qui se suivront de deux mois en deux mois. — On se rappelle que la 1^{re} série a 6 volumes. — Nous en avons parlé t. XVII, p. 369, et t. XIX, p. 118.

Mémoires du cardinal B. PACCA, sur le pontificat de Pie VII, traduits sur l'édition italienne d'Orvietto de 1840, par M. QUEYRAS, traducteur des premiers Mémoires imprimés à Lyon, renfermant une notice sur la vie et les travaux du cardinal Pacca, — 2 vol. in-12 de 376 pages chacun plus 2 portraits, chez A. Bray; — prix : 6 fr.

Mémoires du duc DE LUYNES sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés sous le patronage de M. le duc de Luynes, par MM. L. DUSSEUX et Eud. SOULIÉ. — Tomes I à IV, 4 vol. in-8° de 500 à 550 pages chacun, chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 6 fr. le volume.

L'ouvrage aura 16 volumes environ.

Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, par M. GUIZOT. — Tome III, in-8° de 506 pages, chez Michel Lévy frères; — prix : 7 fr. 50 c.

L'ouvrage formera 5 ou 6 volumes. — Nous avons rendu compte du 1^{er} volume dans notre t. XIX, p. 405, et du 2^e vol. dans notre t. XXI, p. 337.

Moines (les) d'Occident, depuis saint

- Benoît jusqu'à saint Bernard*, par M. le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. — Tomes I et II, 2 vol. in-8° ensemble de CCXII-886 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 15 fr.
- L'ouvrage aura 5 volumes. L'histoire de saint Bernard en sera le complément. — Jusqu'à l'achèvement de la publication, on pourra se procurer chaque partie séparément, sans être obligé de souscrire à l'ouvrage entier.
- Monique**, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 vol. in-12 de X-194 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. 50 c.
- L'Autel et le foyer.
- Notices historiques sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, pour faire suite à la Vie du R. P. Joseph Varin**, par le R. P. Achille GUIDÉE, de la même Compagnie. — 2 vol. in-12 de 362 et 376 pages, chez C. Douuiol; — prix : 7 fr.
- Une partie de ces notices a été publiée en 1854, à la suite de la *Vie du P. Varin*. (Voir p. 390 de notre t. XIII). Elles sont ici plus développées et accompagnées de notices nouvelles, entre autres sur les PP. Leleu, Gury et Debussis.
- Originaux et beaux esprits de l'Angleterre contemporaine**, par E.-D. FORGUES. — 2 vol. in-12, ensemble de IV-810 pages, chez Charpentier; — prix : 7 fr.
- Panegyrique de Jeanne d'Arc, prononcé dans la cathédrale d'Orléans, à la fête du 8 mai 1860**, par M. l'abbé FREPPEL, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. — In-8° de 30 pages, chez A. Bray; — prix : 80 cent.
- Philosophie (la) de Leibnitz**, par M. NOURRISSON, professeur de logique au lycée Napoléon. — 1 vol. in-8° de VIII-502 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.
- Ouvrage couronné par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), le 26 mai 1860.
- Poésies bibliques**, par M. l'abbé FIRMINHAC. — 1 vol. in-12 de XVI-186 pages, chez A.-R. Chaynes, à Bordeaux; — prix : 1 fr. 50 c. (Au profit d'une église en construction.)
- Quelen (Mgr de)**, archevêque de Paris, par l'AUTEUR DE LA *Vie de Mme de Méjanès*. — In-12 de 72 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Ad. Le Clère et Cie, à Paris.
- Bibliothèque catholique de Lille; 34^e année (1860) 3^e livraison; n° 456; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.
- Raison (la)**. *Essai sur l'avenir de la philosophie*, par M. J. E. ALAUX. — 1 vol. in-12 de XII-436 pages, chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.
- Renan (M.) et le Cantique des cantiques**, par M. l'abbé MEIGNAN, docteur en théologie. — In-8° de 46 pages, chez C. Douuiol, — prix : 1 fr. 25 c.
- Réplique au Manuel Dupin. Supplément au Mémoire sur des libertés et des servitudes de l'Eglise gallicane**, par M. Alex. GUILLEMIN, ancien avocat. — 1 vol. in-8° de 200 pages, chez C. Douuiol; — prix : 2 fr. 50 c.
- Saison (une) à Nice, Chambéry et Savoie**, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Simon de Latreiche. — 1 vol. in-12 de 170 pages, chez C. Douuiol; — prix 1 fr.
- Santé (la) de l'esprit et du cœur**, par M. Paul-Ernest DE RATTIER. — 1 vol. in-12 de VIII-304 pages, chez E. Dentu; — prix : 2 fr.
- Soirées (nouvelles) d'une mère**, par Mme DE GAULLE. — 1 vol. in-12 de 220 pages, chez Ad. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr.
- Bibliothèque de la famille, pour la moraliser, l'instruire, la récréer.
- Souvenirs d'un amiral**, par M. le contre-amiral Jurien DE LA GRAVIÈRE. — 2 vol. in-12 de 382 et 398 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 7 fr.
- Traité (petit) sur les petites vertus, extrait et traduit des Œuvres du comte abbé ROBERTI, de la Compagnie de Jésus**, par M. l'abbé C. ALIX. — In-32 de 128 pages encadrées, en très-petits caractères, chez Julien, Cosnard et Cie, au Mans et à Paris; — prix : 1 fr. 50.
- Voir sur cet excellent Traité, notre t. I, p. 110 ou 119.
- Tyborne**. — *Esquisse historique de la persécution religieuse sous le règne d'Elizabeth, trad. de l'anglais, avec l'autorisation et sous les yeux de l'auteur*, par M. SÈVÈSTRE. — 1 vol. in 8° de XIV-298 pages, chez H. Goëmaère, à Bruxelles, et chez J.-B. Pelagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 2 fr. 50.
- Vie de sainte Liduige**. — *Vie de Gérard le grand, traduites du latin de Thomas AKEMPIS*, par le P. M.-B. SAINTYVES, de la Société des prêtres de la Miséricorde, sous le titre de l'immaculée Conception. — 1 vol. in-12 de 348 pages, chez V. Sarlit; — prix : 2 fr. 50 c.
- Œuvres spirituelles de Thomas Akempis, t. VII.
- Voie (la) dououreuse des papes**, par M. Edmond LAFOND, auteur de *Rome, Lettres d'un pèlerin*. — 1 vol. in-12 de XVI-328 pages, chez A. Bray; — prix 3 fr.
- On trouvera l'analyse du premier ouvrage de M. Edmond Lafond dans notre tome XVII, p. 335.
- Voyage à Madagascar**, du docteur William ELLIES, par M. Octave SACHOT. — 1 vol. in-12 de 224 pages, chez V. Sarlit; — prix 1 fr.
- Bibliothèque catholique de voyages et de romans.
- Voyage autour de ma chambre**, par Xavier DE MAISTRE, nouvelle édit., avec miniatures. — 1 vol. grand in-18 de VIII-166 pages, chez J. Tardieu; — prix : 1 fr.
- J. DUPLESSY.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXIX^e FAUTEUIL.

(Suite.)

GRESSET. — MILLOT.

Quel poète, quel homme aimable que Gresset ! Mais, dans la supériorité même de son caractère et de sa vie, comme par la nature et l'emploi de son talent, il est bien l'image de ce siècle dont il est le plus pur représentant littéraire.

Né à Amiens, d'une famille de bonne bourgeoisie, après ses premières études achevées chez les jésuites de sa ville natale, nous le trouvons à vingt-quatre ans à Paris, dans leur fameux collège de Clermont, et dans cette cellule du cinquième étage qu'il va décrire sous le nom de *Chartreuse*. Il est novice ; il se prépare, sinon à la vie des cloîtres, au moins à la vie religieuse : comment s'y prend-il ? Il s'amuse d'abord à rimer

L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles ;

en un mot, il fait *Vert-Vert*. Il laisse courir ce poème manuscrit, et, s'il n'y donne pas un consentement explicite, il est bien aise de le voir imprimé. Les gens de lettres et les gens du monde, qui, dans ce siècle frivole et mauvais, se seraient tus sur un savant ouvrage ou sur un acte de vertu héroïque partis du cloître, s'extasiaient devant cet élégant et malin badinage. C'est un *phénomène littéraire*, écrit J.-B. Rousseau au P. Brumoy : « Quel prodige dans un si jeune homme, « et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux-esprits modernes ! « Si jamais il peut parvenir à faire des vers un peu plus difficilement, « je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes. » Et le P. Brumoy, ainsi que ses doctes et pieux confrères, se réjouirent sans doute de ces éloges et de cet horoscope, et furent flattés du singulier éclat que jetait sur leur institut cet astre naissant. Et pourtant, si Boileau fut, à notre sens, coupable d'écrire le *Lutrin* dans un

siècle de foi et de respect, que dirons-nous de Gresset n'ouvrant les grilles à un siècle impie et moqueur que pour lui montrer les occupations et les mœurs des cloîtres sous un aspect exclusivement ridicule? C'est un petit chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce, de finesse, dira-t-on; c'est le ton de la meilleure plaisanterie, l'élégance du meilleur monde, le sel le plus attique; c'est Voltaire égalé, surpassé peut-être du premier coup par un jeune homme, dans le seul genre où Voltaire soit grand poète. Eh! sans doute; mais c'est précisément parce que *Vert-Vert* a toutes ces qualités, qu'il devait ridiculiser la vie monastique. Quel mal eût fait une plaisanterie grossière? Aussi faut-il médiocrement regretter les deux chants que Gresset y avait ajoutés : les *Pensionnaires* et *l'Ouvroir ou le Laboratoire de nos sœurs*, et que l'évêque d'Amiens l'empêcha de publier. Il récita encore celui-ci en 1759, dans une séance de l'Académie de sa ville natale, et même en 1774, à la cour, lorsque, en qualité de directeur de l'Académie française, il eut l'honneur de complimenter Louis XVI sur son avènement au trône. Ces deux chants, dont le manuscrit fut détruit par l'auteur, vécut quelque temps dans la mémoire de deux vieillards, morts octogénaires il y a quelques années, et descendirent avec eux dans la tombe.

Poursuivons. — De *Vert-Vert*, Gresset passe au *Carême impromptu* et au *Lutrin vivant*, deux bagatelles qui brillent toujours par le talent de narrer et d'écrire, mais où la plaisanterie tourne un peu au bouffon et au grotesque; enfin, il fait la *Chartreuse*, son chef-d'œuvre en ce genre. La chartreuse est une cellule de novice. Dans la compagnie de quelles pensées et de quels conseillers y vit le jeune religieux? Ses pensées sont celles d'un honnête épicurien; les compagnons de sa solitude sont Anacréon, le *patriarche des amours*; Horace, l'*ami du bon sens*; Chapelle, Chaulieu, Pavillon, *couronnés de roses durables*; Saint-Réal et Montaigne entre Sénèque et Lucien; Saint-Evremont *les accompagne* et lui enseigne *la recherche du vrai bien*, etc. Au *doux fruit* de leurs plumes il borne sa *bibliothèque et ses vœux*! Pauvre siècle, où les meilleurs se nourrissaient de telles frivolités, et attendaient dans ces *philosophiques loisirs* que *la Parque*

Emportât dans la même barque
Leurs jeux, leurs cœurs et leurs plaisirs!

Sans invention ailleurs que dans les détails, habile et brillant brc-

deur sur la trame la plus légère, dont, au besoin, il se passe, Gresset continue d'écrire avec une aisance et un abandon qui vont quelquefois jusqu'à la négligence, avec une abondance qui tourne de temps en temps à la diffusion et se perd en phrases longues et en énumérations traînantes. Il donne coup sur coup ses *Ombres* et son *Épître au P. Bougeant*, qui roulent sur le même fond que la *Chartreuse*; son *Épître à sa muse*, plus médiocre de pensées et de style; son *Épître d'un Chartreux* à une femme qu'il a vue paraître un moment dans sa solitude; enfin, son *Épître à sa sœur* sur une convalescence, morceau où, pour la première fois, il répand de la sensibilité. Ses odes ne méritent pas une mention.

Il est au comble de la réputation. Voltaire lui fait l'honneur d'avoir peur de lui, peur d'être trouvé moins aimable par le prince de Prusse. Cependant, il lui rend encore justice : « Gresset, écrit-il à « Frédéric, écrit purement; il a des vers heureux et faciles; il ne « lui manque que de la force, un peu de variété, et surtout un « style plus concis : car il dit ordinairement en dix vers ce qu'il ne « faudrait dire qu'en deux... » Néanmoins, « il est à présent un « des premiers du Parnasse français. Cet aimable poète a le don de « s'exprimer avec beaucoup de facilité; ses épithètes sont justes et « nouvelles; avec cela, il a des tours qui lui sont propres; on aime « ses ouvrages malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné, sans con- « tredit; et la paresse dont il fait tant l'éloge est la plus grande « rivale de sa réputation... Ses vers de huit syllabes lui réussissent « mieux que ceux de douze... » Et, s'arrêtant tout à coup, dans la crainte de trop vanter un rival et d'aider lui-même au partage de sa propre gloire, Voltaire se réserve un grand domaine qu'il interdit à Gresset : « Malgré le succès de ses petites pièces, je ne crois pas qu'il « réussisse jamais au Théâtre-Français ou dans l'épopée. Il ne suffit « pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces d'aussi longue ha- « leine; il faut de la force, il faut de la vigueur, et de l'esprit vif et « mûr pour y réussir : il n'est pas permis à tout le monde d'aller à « Corinthe. » — Voltaire, — nous l'entendrons plus tard, — ne parlera pas toujours de Gresset avec cette justice et cette justesse, surtout lorsque Gresset aura donné un éclatant démenti à ses exclusions dramatiques.

En attendant, Gresset, sacré ainsi poète par le grand patriarche, jouissait d'une gloire éclatante; trop éclatante même, car la sœur d'un ministre, dit-on, supérieure d'une maison de la Visitation, se

plaignit aux jésuites du bruit que *Vert-Vert* faisait dans le monde, et le jeune poète, qui professait alors les humanités à Tours, fut relégué à la Flèche. Pour tromper les ennuis de l'exil, il entreprit une traduction en vers des Eglogues de Virgile, qui fut imprimée à Blois en 1734. Traduction, disions-nous; imitation plutôt, où l'on trouve quelques vers heureux, le sentiment de l'harmonie, mais presque rien de la simplicité charmante du modèle. Le poète s'est permis de resserrer et d'étendre, de changer et d'omettre les choses ou les noms, suivant les nécessités du rythme, les inspirations douteuses de son goût, et plus heureuses de son cœur. En somme, il a peu réalisé la théorie exprimée dans l'*Ode à Virgile*, qu'il a mise en tête de sa traduction sous le titre d'*Euterpe, ou la Vie champêtre* : rien n'était moins bucolique que la nature de Gresset, homme de société et de salon plutôt qu'homme des champs.

L'ennui le gagna à la Flèche. Il sollicita pendant un an sa liberté, et finit par la prendre en quittant la robe de jésuite. Il avait alors vingt-six ans. Ni transfuge ni ingrat, il consigna ses regrets et sa reconnaissance dans ses *Adieux aux jésuites*, et il se rendit à Paris, où sa réputation lui ouvrit les salons du grand monde, et, en particulier, le *cabinet vert* de Mme de Forcalquier. Pour s'en rendre de plus en plus digne et s'élever encore, il aspira aux hauteurs du tragique, et donna au théâtre *Edouard III* (1740), pièce au-dessous du second rang, roman sans vraisemblance, sans intérêt, sans aucune entente du théâtre, d'un style trop souvent sec et glacé, coupé et sententieux, incorrect et vague, malgré quelques beaux vers, quelques morceaux même bien écrits. C'était descendre au lieu de monter. Grâce à la nouveauté d'un coup de théâtre et à l'engouement naissant pour la couleur anglaise, *Edouard III* eut pourtant quelque succès, et, cinq ans plus tard, l'auteur encouragé donna *Sydney*, mélodrame dans le genre de la *Chaussée*, beaucoup mieux écrit, il est vrai, qu'*Edouard III*, mais dont le sujet est plus triste qu'intéressant : c'est le dégoût de la vie, que l'absence de caractère, de passion, de circonstances attachantes, n'élève point ici à la hauteur d'un sentiment théâtral.

L'auteur de *Vert-Vert* et de la *Chartreuse* eut le bon sens de comprendre qu'il se fourvoyait dans la tragédie et dans le drame larmoyant, que le genre comique lui allait beaucoup mieux, et en 1747 il donna le *Méchant*, qui mit le sceau à sa gloire. Ici encore, peu de fond, peu de situations, intrigue nulle ou froide : intérêt, gaieté, tout

est dans les détails et dans le style. Aussi est-ce une œuvre de lecture plutôt que de représentation. Ce n'est donc pas au *Tartuffe* ni au *Misanthrope*, à ces créations qui ont la force et la solidité de la statue, qu'il faut comparer le *Méchant*, mais à ces tableaux de genre qui brillent par la vérité de la peinture, la perfection des nuances et l'éclat de la couleur. Nous disons tableau de genre, et à dessein; tableau du temps et d'un pays à une certaine époque, qui, transporté sous un autre climat et à une époque différente, perdra de son éclat, sera moins goûté, et même moins compris; qui, par conséquent, ne peut se promettre ni la durée ni l'universalité des œuvres vraiment classiques. On raconte que Frédéric de Prusse, qui passait sa vie à lire et à écrire du français, ayant fait représenter le *Méchant* sur le théâtre de Potsdam, fut douloureusement étonné de n'y comprendre presque rien. En accuser son intelligence, l'amour-propre l'en empêchait; en rejeter le tort sur l'auteur, il n'osait, car c'eût été accuser avec Gresset tout Paris qui l'avait applaudi. « Messieurs, dit-il aux beaux-« esprits français qui l'entouraient, expliquez-moi ce mystère. J'en-« tends parfaitement Molière, Régnard, Destouches, etc., et il me « faudrait un commentaire pour entendre la comédie de Gresset. » — « C'est vrai, sire, lui répondit-on, le commentaire est à Paris; « allez-y passer six mois, répandez-vous dans les sociétés du bon ton, « et pas un vers du *Méchant* ne vous offrira plus d'énigme. » — Réponse excellente, excellent jugement sur cette comédie. « Le *Mé-« chant*, a dit non moins bien M. Villemain, est la médaille des « salons du xviii^e siècle. Voltaire lui-même ne vous en donnerait pas « toute la langue spirituelle, si vous n'aviez le *Méchant* de Gresset. « Jamais toutes les grâces du monde, cette flatterie maligne, cette « amertume mêlée d'insouciance, ces exagérations si vives, cette verve « de dédain, cette franchise d'égoïsme qui veut être gaie, cette rail-« lerie apparente sur soi-même pour se moquer des autres, ce sacri-« fice de toutes choses à l'esprit, et cette satiété de l'esprit qui jette « dans le paradoxe, cette légèreté enfin qui n'est souvent que le dé-« faut d'attention et de raison, n'ont été si bien rendus; et l'effet « poétique est né de cette peinture si fidèle d'une société sans âme « et sans poésie. » Geoffroy a dit de son côté, en rembrunissant le tableau : « Quelles mœurs! quelle corruption! quelle effronterie!... « Des hommes et des femmes qui se prennent et se quittent, qui « s'embrassent et se déchirent, qui se réunissent pour s'amuser, et « qui se gênent et s'ennuient! un tas de fous, de méchants et de sots,

« ligués pour établir de fausses bienséances, tandis qu'ils abolissent
« les véritables devoirs ! une conjuration d'étourdis, de libertins, de
« femmes perdues, qui prétend donner des lois à la société, lors-
« qu'elle en sape les fondements; qui crée un jargon nouveau pour
« exprimer des maximes étranges; qui condamne les autres au ri-
« dicule, lorsqu'elle mérite elle-même le plus profond mépris!...
« Gresset lui-même, à l'époque où il composa le *Méchant*, donnait
« dans toutes les niaiseries du jour; il était dupe de toutes ces niai-
« series philosophiques qui lui causèrent depuis de si vifs regrets.
« C'était alors un disciple, un adorateur de Voltaire; mais depuis il
« fut cruellement puni par son maître, comme déserteur et apostat
« de la secte: s'il eût consulté sa raison et son cœur, il n'eût jamais
« exposé sur la scène ce tableau de corruption, plus dangereux qu'u-
« tile, et que le public n'eût point supporté, s'il n'eût été profondé-
« ment corrompu lui-même: cette libre circulation de femmes, ce
« système de désordre, d'égoïsme, de désorganisation, n'est fait que
« pour flatter le libertinage et l'indépendance. » Cette virulente sortie
prouve au moins avec quelle raison Voltaire accusa plus tard Gresset
d'avoir manqué

Des mœurs du temps le portrait véritable.

Mais l'ex-jésuite Geoffroy exagère évidemment ici la culpabilité de l'ex-jésuite Gresset. Non, le *Méchant* n'est point une pièce immorale. Si Cléon est abominable, — moins que Tartufe cependant, — il reçoit son châtiment, et sans l'intervention des archers du guet. Gâté un moment par lui et par son temps, Valère revient à sa bonne nature; et la raison et l'honnêteté ont ici, en la personne d'Ariste, un représentant plus sage que Philinte et plus vertueux que Cléante. — Non, Gresset n'a pas sacrifié à Voltaire et aux vices de son temps avec la ferveur qu'a prétendu Geoffroy. Du reste, il ne tarda pas à expier les quelques grains d'encens qu'il avait brûlés devant l'idole. — Reçu à l'Académie française en 1748, l'année qui suivit le *Méchant*, il se retira presque aussitôt à Amiens, où il obtint du roi la permission de fonder une académie dont il fut nommé président perpétuel. Il abdiqua bientôt, se maria, et, quittant Amiens même, il se fixa dans une vallée charmante de la Picardie. Il ne revenait à Paris que pour affaires personnelles ou académiques. En 1754, il reçut Boissy, et déjà, comme nous l'avons raconté ailleurs (t. XXII, p. 185), il fut moins goûté; sa prose parut moins élégante et moins harmonieuse

que ses vers. L'année suivante, répondant à d'Alembert, successeur de l'évêque de Vence, « il ennuya beaucoup, » raconte Grimm, quoique son discours fût mieux écrit que celui du récipiendaire; mais il s'éleva avec un courage imprudent et déplacé contre les évêques qui manquaient au devoir de la résidence. On s'en plaignit à Louis XV, qui en témoigna à Gresset son mécontentement lorsque celui-ci lui présenta son discours, d'où il avait pourtant retranché la tirade réprouvée. A son retour à Amiens, le pieux évêque de la Motte profita de cette disgrâce pour dégoûter le poète du culte trop profane des lettres. Gresset obéit et condamna au feu plusieurs comédies, entre autres : *l'Esprit à la mode*, le *Secret de la comédie*, le *Monde tel qu'il est*, dont les titres promettaient des rivales au *Méchant*. Il crut cependant, « pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette « proscription une pièce à titre inconnu, qui avait pour objet, dit-il, « la peinture et la critique d'un caractère plus à la mode que le *Méchant* même; caractère qui, sorti de ses bornes, devient de plus « en plus ridicule, et un vice national. » C'était sans doute une pièce contre les philosophes, dont il réserva longtemps quelques vers, pour les employer à la même fin dans un poème qui n'a jamais paru.

Les paroles que nous venons de citer sont extraites d'une lettre imprimée en 1759, dans laquelle Gresset abjurait les hardiesses de *Vert-Vert*, et surtout le culte de Thalie. Il y exprimait « le regret de « ne pouvoir point assez effacer le scandale qu'il avait donné à la religion par ses comédies,... et il rétractait solennellement tout ce « qu'il avait pu écrire d'un ton peu réfléchi dans des bagatelles ri- « mées, dont on avait multiplié les éditions sans qu'il eût jamais « été dans la confiance d'aucune. » Après les *Adieux aux jésuites*, tels étaient les adieux de Gresset à ce qu'il appelait *l'art dangereux* de la poésie. A la lecture de cette lettre, Piron lança une épigramme sanglante, et Voltaire exhala sa fureur en ces termes grossiers : « Et « ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous? Quel fat orgueilleux ! « Quel plat fanatique? et que les vers de Piron sont jolis ! » Et il alla jusqu'à traiter *Vert-Vert* et la *Chartreuse* d'ouvrages *tombés* ! *Vert-Vert* et la *Chartreuse* vivront autant que le *Pauvre Diable*; et, quant au *Méchant*, il vit encore, il vivra autant que la langue française, et les trente comédies de Voltaire sont mortes depuis longtemps. Que lui avait fait Gresset pour qu'il le traitât ainsi? Rien; ou plutôt, en 1736, à l'époque de sa plus grande réputation, et par conséquent

de sa plus grande autorité, il avait fait de très-jolis vers en réponse aux détracteurs d'*Alzire* ! Mais c'est dans le *Pauvre Diable*, nommé tout à l'heure, que Voltaire punit surtout Gresset de son crime de lèse-comédie :

..... Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel-esprit mondain
Et dans le monde un homme de collège ;
Gresset dévot, longtemps petit badin.
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable ;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas : il faut de l'action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

Gresset prit en esprit de pénitence toutes ces plaisanteries, et resta silencieux dans sa solitude. Vingt ans s'écoulèrent ; il avait oublié ces salons dont le ton et les mœurs l'avaient autrefois si bien inspiré, lorsqu'en 1774 il fut appelé une dernière fois à Paris pour répondre au discours de réception de Suard à l'Académie française. Il n'entendait plus rien au jargon de la capitale, et il voulut le peindre encore, ou plutôt le persiffler. Il fut gauche, lourd, provincial. Il n'écrivait pas en prose aussi bien qu'en vers, comme l'avait prouvé déjà son *Discours sur l'harmonie* ; il changea ce jour-là la preuve en démonstration. Voulant peindre les abus que le luxe et la frivolité des mœurs, que la mode et le jargon scientifique introduisaient dans la langue, il fit lui-même un tissu de phrases les plus risibles et du plus mauvais goût : « Eh ! mes amis, dit-il aux médecins dont il blâmait
« le langage à prétention, soyez des consolateurs et non des *esprits* ;
« on vous demande des secours et non des épigrammes ; ne faisons
« point pétiller les *lampions* du bel esprit sous le pâle flambeau de
« l'agonie, et ne mettons point de pompons au spectre de la mort. »
Et sur le ton ampoulé de l'éloquence académique : « Si, dit-il, la
« forme sententieuse de ces discours qui glacent, si l'emphase *capable*
« qui *empâte d'un égal ennui le riche parleur et le pauvre audi-*
« *toire*, si l'*importance* qui endort sont réellement bonnes à quelque
« chose pour l'esprit, l'amusement et la santé des bonnes gens qui écou-

« tent, je passe toute condamnation. » Et à propos des noms de fantaisie donnés aux enfants : « *Ne façonnez plus des pantins* d'un « siècle frivole, dit-il aux parents; ne les empoisonnez pas des mœurs « amollies et dépravées qui vous environnent, et rougissez de pré- « parer à la France une génération *guinguette*, mesquine et *flurette* « de personnages faux, de *colifichets* et d'histrions. » O jolie langue de *Vert-Vert* et du *Méchant*, qu'êtes-vous devenue ! — Ce fut pourtant, hélas ! le chant du cygne ; car, rentré pour toujours dans sa province, Gresset ne fit plus rien entendre, et même ne composa plus. En 1767, il avait lu à l'Académie d'Amiens un poème en quatre chants, intitulé le *Gazetin*, qui n'a jamais été imprimé, et vers 1760, il avait écrit un autre poème en dix chants, le *Parrain magnifique*, qui n'a paru, avec quelques petites pièces inédites, qu'en 1810. M. Villemain a écrit avec une ingénieuse vérité : « Doué d'une sin- « gulière flexibilité d'élégance, sans force d'invention, Gresset paraît « avoir eu le privilège de reproduire dans d'heureuses esquisses cha- « cune des scènes de la vie à laquelle il fut mêlé. D'abord élève et « affilié des jésuites, la vie du collège, les occupations et les *ridi- « cules* des cloîtres le frappèrent, et il les rendit avec autant de poésie « que de gaieté ; puis, échappé de la cellule, accueilli, pour ses jolis « vers, dans les salons du beau monde, il en saisit avec une admi- « rable justesse les tons malicieux et légers. Enfin, jeune encore, re- « tiré dans sa ville natale, n'ayant plus que des ennuyeux à peindre, « il prit quelque peu l'empreinte de son sujet. Il rima longuement « le *Parrain magnifique*, et un autre poème contre un vieux méde- « cin lecteur de gazettes, jetant toujours sur l'insipidité du fond le « coloris de quelques jolis vers marquetés d'épithètes brillantes. » Voilà bien, en effet, les trois époques de la vie littéraire de Gresset. Il est à regretter que la troisième ait été si pauvre, et que l'*Athalie* de cet autre Racine soit le *Parrain magnifique*. Dans ce poème, bâti, comme la plupart des poèmes de Gresset, sur la pointe d'une aiguille, il s'agit d'un vieux prélat, bien orgueilleux de sa seigneurie et pourtant bien avare, qui a promis de nommer un enfant de roture. Deux ans s'écoulent, et, le moment arrivé, le prélat est effrayé des frais que sa vanité impose à son avarice. Il réfléchit et consulte son vieil intendant la Jeunesse, plus avare encore que son maître. Enfin, il se détermine à tenir l'enfant du procureur, et choisit pour substitut un M. Pommier, dont la vanité bourgeoise adoucira, il l'espère, ses sacrifices. Mais, quand il voit la liste des frais que Pommier

veut faire pour représenter dignement son Seigneur, il recule, dispute, rabat, et sa *magnificence* laisse à la charge du pauvre Pommier une dépense qui déconcerte sa vanité par la menace qu'elle inflige à sa bourse. Sur ce fond, c'est trop, sans doute, de dix chants, et bien que le vide se fasse sentir dans l'œuvre de Gresset, il a fallu tout son talent pour féconder un sujet si stérile. Mais combien c'est au-dessous de *Vert-Vert* de grâce et de bon ton !

Louis XVI consola Gresset des rigueurs de Louis XV, récompensa en lui l'union du talent et de la vertu, et le vengea des insultes de la philosophie. Il lui accorda des lettres de noblesse rédigées dans les termes les plus honorables, et le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel. De son côté, Monsieur, plus tard Louis XVIII, ajouta à ces titres la place d'historiographe de l'ordre de Saint-Lazare. Les concitoyens de Gresset épousèrent sa gloire avec d'autant plus d'amour, que le talent chez lui était rehaussé par le charme de son caractère, les agréments de son commerce, la fidélité dans ses relations amicales et dans une union conjugale demeurée stérile, la piété sincère dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. Quand il mourut, Voltaire, qui n'avait plus lui-même une année à vivre, lui fit cette oraison funèbre : « Vous aurez déjà appris que nous avons perdu Gresset, si le mot de « *perdu* n'est pas trop fort pour un homme qui ne disait plus que « des *Oremus*. » Mais tout Amiens, le corps municipal en tête, voulut assister à ses obsèques, et la postérité s'est attachée à la mémoire de ce poète, dont le talent pur et indépendant de tout maître, — même de Voltaire, — est la plus grande originalité de son siècle.

Comme Gresset, l'abbé Millot est sorti des jésuites ; mais c'est tout ce qu'ont de commun ces deux personnages, l'un aussi aimable par le talent et la vertu que l'autre l'est peu.

Donc, Millot, né à Ornans, petite ville de la Franche-Comté, d'une ancienne famille de robe, entra, ses études terminées, chez les jésuites, qui l'envoyèrent professer les humanités dans différentes villes, puis la rhétorique à leur grand collège de Lyon. « Cet emploi, a dit son « successeur Morellet, le condamnait à faire tous les ans une tragédie « latine ; il avait la docilité de la faire et la sagesse de la brûler. » Que n'a-t-il fait toute sa vie des tragédies latines ! Pour des ouvrages inutiles, mais innocents, que de mauvais livres nous aurions de moins ! Mais voici que l'Académie de Dijon proposa, en 1757, pour sujet de concours d'éloquence, cette banale ou vague question : « Est-il plus

« utile d'étudier les hommes que les livres? » Millot, qui ne connaissait que les livres, se prononça pour les hommes, et écrivit vingt-huit pages pour prouver ce lieu commun, qu'il est plus facile de les conduire que de les éclairer. Mais, de plus, l'orateur crut devoir faire l'éloge de Montesquieu, qui venait de mourir dans tout l'éclat de sa gloire. Il le fit sans restriction, et ses supérieurs l'invitèrent à se retirer. — Sorti des jésuites, il devait naturellement passer aux jansénistes, et il se jeta entre les bras du grand patron de la secte, de Montazet, archevêque de Lyon, qu'il avait sans doute connu pendant sa régence de rhétorique. « Disgrâce utile, » dit naïvement Morellet, car « il sortait du vaisseau avant le naufrage, » et le port était pour lui un grand-vicariat. Avouons qu'il y avait là plus de prudence que de vertu. — Grand-vicaire, on lui laissa beaucoup de loisir. Qu'en faire? En professeur d'humanités et d'éloquence, il se livra tour à tour, et sans réussir davantage, à la traduction et à la prédication. Il traduisit sans nerf, sans mouvement, sans coloris, les *Harangues d'Eschine et de Démosthènes pour la couronne*; puis les *Harangues choisies des historiens latins*, dans un style faible et froid, qui ne s'est guère amélioré sous les nombreuses corrections que l'auteur en fit dans les dernières années de sa vie. Presque en même temps il prêcha un avent à Versailles et un carême à Lunéville, mais sans succès : la faiblesse de son organe, sa timidité, l'embarras même de son maintien, sans parler de ce qui lui manquait du côté du talent et des vertus apostoliques, lui interdisaient la carrière des Bourdaloue et des Massillon. — Ne sachant plus quel emploi se donner, il choisit l'histoire; non l'histoire savante ni l'histoire éloquente, c'est-à-dire les recherches de l'érudition, ou les ornements de style à répandre sur des faits connus; mais l'histoire trouvée et faite par d'autres, et qu'il se borna à réduire et à décolorer; en un mot, il fit ce qu'il appela des *Eléments*, et ce qu'en langage plus propre nous nommons des *Abrégés*. Il fit d'abord des *Eléments d'histoire de France et d'histoire d'Angleterre*; trois volumes des deux parts, qu'on s'est donné la peine de continuer presque jusqu'à nos jours, et même de traduire en plusieurs langues de l'Europe. A la honte du siècle, tout réussit. Et pourtant, quel esprit et quel style! Style « concis avec « clarté, par sans recherche, ni trop précipité, ni trop lent dans sa « marche, » dit toujours Morellet; lisez : Style sec et incolore, où les faits s'entassent sans jamais laisser trace dans l'imagination et dans le cœur. Mais l'esprit! on n'a pas besoin de lui infliger d'autre critique

que les éloges des contemporains, de Morellet ou de Grimm : « Esprit « vraiment philosophique, dit le premier, qui n'est que la raison « même, libre des erreurs vulgaires, etc. » On entend de reste. S'il faut un commentaire, écoutons Grimm : « Je lui sais un gré infini « d'avoir, quoique prêtre, écrit ses *Eléments d'histoire* dans un bon « esprit, et de façon qu'on peut les mettre entre les mains des enfants, « sans craindre de les empoisonner par des principes détestables, qui « n'ont que trop longtemps corrompu et abruti le genre humain. « M. l'abbé Millot n'est pas un homme profond, ni un homme lu- « mineux, ni un homme d'un grand sens, mais tout simplement « un homme de bon sens, un esprit droit et juste, et un homme « chez qui les préjugés de son état n'ont pas éteint les principes de « justice et d'humanité. » On voit que Grimm, tout en faisant de la propagande en faveur des livres de Millot, entremêle les horions et les caresses pour concilier l'intérêt de la secte et l'intérêt de sa réputation. C'est avec cette précaution qu'il continue : « Son style n'a rien « de distingué ni en bien ni en mal. Il vaudrait sans doute mieux « que l'histoire ne fût traitée que par des hommes de génie, des « hommes d'Etat, des hommes éloquents, des philosophes éclairés « et sages ; mais puisque nous avons eu depuis longtemps le malheur « de la voir la proie des moines (les bénédictins, par exemple!) et de « tout ce qu'il y avait de plus abject et de plus corrompu dans la lit- « térature (témoin Bossuet!), ne sommes-nous pas trop heureux que « quelques honnêtes gens, quoique dépourvus d'un talent éminent, « entreprennent de rendre l'étude de l'histoire moins dangereuse et « moins fastidieuse à la jeunesse? » Et il conclut en votant une statue à l'abbé Millot sur les ruines de tous les couvents de l'Europe! — Affreux siècle, dont nous venons d'entendre un des plus fidèles échos!

Si bien traité par les sophistes français, Millot ne pouvait manquer d'arriver, à la faveur de leurs agents et de leurs patrons. Un de ceux-ci, du Tillot, marquis de Felino, ministre de Parme, si tristement célèbre par son hostilité contre le Saint-Siège, voulant répandre parmi la jeune noblesse une instruction *philosophique*, fonda une chaire d'histoire, et demanda en France un professeur au duc de Nivernais. Le duc lui désigna l'abbé Millot comme l'homme de lettres le plus capable de seconder ses vues (1768). Différence non-seulement de talent, mais d'époque! d'une grande éducation du xvii^e siècle était sorti le *Discours sur l'histoire universelle*; de l'éducation de la

noblesse parmesane au siècle suivant sortirent les *Eléments d'histoire générale ancienne et moderne* (9 vol. in-12). Rendant compte de ce livre dans sa *Correspondance*, Grimm écrivait de l'abbé Millot : « C'est un ami incorruptible de la vérité, mais sans fanatisme, pas « même pour elle; un esprit juste, simple, plein de sagesse et de « modération; la raison guide sa plume et ne l'abandonne pas un « instant. Dans ce nouvel ouvrage, moins concis et plus philosophe « que Bossuet, moins prolix et moins crédule que le bon Rollin,... « il combat avec fermeté, en observant le respect qu'un homme de « sa robe doit à la religion reçue, l'erreur et la superstition. » La superstition, ici, ce sont les papes, les prêtres, les moines, les abus prétendus de la religion, que l'abbé Millot, né le moins plaisant de tous les hommes, poursuit de railleries qui voudraient bien être spirituelles, et qui ne sont que grossières et ridicules. — Le duc de Parme ne fut pas content, a raconté Millot lui-même, des principes inoculés à sa jeune noblesse; car, jouet des philosophes, il était, de race et par état, ennemi de la philosophie. D'un autre côté, les fatales innovations de Felino soulevèrent contre lui un mouvement populaire qui alla jusqu'à mettre sa vie en danger. Le ministre n'osait plus se montrer en public, et était menacé d'être brûlé dans sa maison. Millot se dévoua et ne le quitta plus. « Vous « allez périr, lui disait-on; et, tout au moins, vous perdrez votre « place. — Ma place, répondit-il, est auprès d'un homme *vertueux*, « mon bienfaiteur, et qu'on persécute; je ne perdrai pas celle-là. » Son dévouement lui devint fort lucratif. La retraite de Felino l'ayant ramené en France, la cour de Versailles lui accorda, au nom de celle de Parme, une pension de 4,000 francs. Ainsi pourvu, il put reprendre en sécurité ses travaux littéraires. En 1774, il donna son *Histoire littéraire des troubadours* (3 vol. in-12), où il ne faisait que réduire, mettre en ordre et retoucher, quant au style des traductions, les vastes matériaux rassemblés par Sainte-Palaye; mais cela sans discernement et sans soin, comme on devait l'attendre d'un homme qui ignorait l'ancien idiome provençal. Du reste, il n'y voyait que la continuation de ses recherches historiques, et présentait comme pièces importantes tous ces débris purement poétiques, et surtout les injures d'énergumènes vomies contre l'Eglise romaine par des chansonniers vaudois et albigeois.

En 1777 parurent les *Mémoires politiques et militaires du duc de Noailles* (6 vol.). Ces Mémoires, qui vont de 1683 jusqu'au delà de

la première moitié du XVIII^e siècle; étaient connus de Voltaire, qui s'en était servi pour son *Siècle de Louis XIV*. Ils formaient une collection d'environ deux cents volumes in-folio de pièces la plupart originales, où l'on trouvait un grand nombre de lettres de la princesse des Ursins, du roi et de la reine d'Espagne, de Louis XIV et de Louis XV, du cardinal de Fleury et du maréchal de Noailles lui-même. Il y avait deux plans à suivre pour la mise en œuvre de ces précieux matériaux : ou faire un extrait de toutes les pièces dignes d'être conservées, les ranger par ordre chronologique, et y joindre seulement, lorsque l'intelligence du texte aurait paru le demander, quelques notes historiques claires et succinctes; ou bien, lier toutes les pièces en corps d'ouvrage et en faire une narration suivie. C'est ce dernier plan qu'adopta Millot, et ce fut un tort; car ne pouvant se substituer à ses héros, il se condamnait à ne donner qu'un récit sans intérêt et sans drame. Mais, dans le premier plan, il n'y avait plus de place pour les réflexions dites philosophiques, alors si fort à la mode, ni surtout pour les lamentations sur le sort des malheureux sectaires persécutés par le gouvernement de Louis XIV, et pour les diatribes contre les ministres de l'Eglise. Or, c'est ce qu'il fallait pour s'assurer les suffrages des philosophes, maîtres alors de l'Académie. Déjà membre de plusieurs académies de province, Millot s'était présenté sans succès à l'Académie française après la publication de ses catéchismes d'histoire, assez mauvais cependant pour lui servir de billet d'entrée. Ses *Mémoires de Noailles* lui valurent la protection de cette puissante famille, qui pouvait influencer beaucoup les suffrages. Il y avait déjà six mois qu'on se disputait, à travers toutes sortes d'intrigues, le fauteuil de Gresset, lorsque d'Alembert écarta d'un seul coup tous les concurrents, Chabanon, Maury, Lemierre, qui arrivèrent néanmoins en leur temps, et proposa l'abbé Millot comme l'homme d'une transaction entre les partis. — « Mais c'est un abbé, un ex-jésuite, » objectaient quelques philosophes peu rassurés par tant de gages qu'il leur avait donnés. — « Ne craignez rien, répondait d'Alembert, je vous assure qu'il n'a de prêtre que l'habit; et, s'il a été jésuite, c'est le seul homme peut-être qui ait jamais porté cette robe sans qu'il en reste trace ni dans ses idées, ni dans ses sentiments. » En conséquence, les philosophes votèrent pour Millot. Il y eut bien encore des protestations de quelques gens de lettres, qui firent leurs réserves. « Je donne ma voix à l'abbé Millot, ajouta l'un d'eux sur son billet, à condition qu'il écrira mieux. » Hélas! le jour de la

réception, celui-là dut bien se repentir de son suffrage. Le discours de Millot fut un des plus mauvais qu'on eût entendus depuis longtemps, le plus plat résumé de tous les lieux communs qui furent jamais débités en pareille occasion. Aussi fut-il écouté dans le plus mortel silence, et ce n'est qu'à la dernière phrase que le public, toujours assez juste, applaudit poliment l'orateur, pour le remercier de ne pas abuser plus longtemps de sa patience. Ainsi raconte Grimm, dont les précédentes citations rendent le témoignage peu suspect. En revanche, Grimm se répand en éloges sur la réponse de d'Alembert, chargé des fonctions de directeur en l'absence de Buffon. D'Alembert ne pouvait manquer de vanter son candidat, qui venait cependant de donner une si triste preuve de mérite littéraire. Puis il passa à l'éloge de Gresset, entré à l'Académie, dit-il, sans qu'*aucune femme* lui en ouvrit la porte. A ce mot, il y eut explosion de murmures, à travers lesquels on distingua l'exclamation : « O mânes de Mlle de « Lespinasse ! » — D'Alembert écrivait à Voltaire, en lui annonçant l'envoi de ce discours : « Vous recevrez vraisemblablement avec cette « lettre le long kankan que je viens de faire à l'Académie pour la ré- « ception de l'ex-jésuite Millot, qui a du moins le mérite d'être tout à « fait ex-jésuite, dans tous les sens. J'aimerais bien mieux avoir eu à « recevoir le Pascal dont vous me parlez (Condorcet), qui vaut mieux « que tous les ex-jésuites ensemble ; mais j'espère que nous ne tarde- « rons pas à faire cet acte de justice, qui devrait être déjà fait, et qui « le serait déjà si la chose ne dépendait que de nous. » Millot, malgré tout son philosophisme, n'était qu'un en-cas ou un pis-aller pour d'Alembert. Mais il ne profita pas moins de sa bonne fortune, et son nouveau titre d'académicien ne lui servit pas moins que les souvenirs de Parme pour obtenir, en 1778, le préceptorat du duc d'Enghien. Au protectorat se rattachent les *Dialogues* et la *Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, deux écrits dont le dernier n'est qu'une refonte des deux volumes publiés sur le même sujet par l'abbé Proyart, et le premier, qu'une espèce de pastiche de conversations supposées entre Fénelon et l'héritier du trône. — Si aux ouvrages précédemment cités on ajoute une douzaine de discours académiques, couronnés la plupart, malgré leur banalité et leur sécheresse, par des académies de province, on aura la liste à peu près complète des écrits de Millot.

Tel fut l'écrivain ; l'homme n'était guère plus aimable. Solitaire, même au sein des sociétés, il y gardait un morne silence dont il ne sortait presque jamais, quelque vive que fût la discussion. Cet heu-

reux était toujours morose. Ayant été condamné en Espagne à la pendaison en effigie, on trouva que ce supplice allait bien à sa triste figure et la gênerait peu. D'où venait cette tristesse? Du remords, aimons-nous à penser, que lui laissait le souvenir de toutes ses convictions et de tous ses devoirs sacrifiés à l'amour d'une vaine célébrité. Car cet homme, dont Gilbert avait dit :

Monsieur l'abbé se rit des feux du purgatoire,

revint à croire aux feux de l'enfer lorsqu'il sentit la mort s'approcher, et laissa reparaître ses anciens sentiments dans leur vivacité première. Il mourut en 1785, un 21 mars, le jour même où, dix-neuf ans plus tard, son élève fut lâchement assassiné dans les fossés de Vincennes.

26. ANNUAIRE DES DEUX-MONDES, *Histoire générale des divers Etats*. — 1858-1859. — 1 volume grand in-8° de LXIV-1044 pages (1860), au bureau de la Revue des Deux-Mondes; — prix : 45 fr.

27. ANNUAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, *publié par les directeurs de l'Encyclopédie du XIX^e siècle*. — 1 volume grand in-8° de II-902 pages à deux colonnes (1860), au bureau de l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*; — prix : 40 fr.

Les annuaires se multiplient de nos jours comme les encyclopédies. Le domaine scientifique de l'homme s'est tant étendu, les divers événements de la politique et de la religion intéressent un si grand nombre de personnes, que les résumés deviennent de plus en plus nécessaires. On veut, sinon tout savoir, du moins tout connaître, c'est-à-dire qu'on veut être au courant de tout. Les encyclopédies répondent au besoin permanent de la science; les annuaires se proposent de résumer, année par année, tout ce qui s'est passé d'intéressant dans le vaste champ de l'activité humaine. Le journal raconte tout jour par jour; la revue permet déjà la réflexion; l'annuaire s'élève presque à la hauteur de l'histoire; l'encyclopédie embrasse dans son immense cadre toutes les sciences, tous les arts et tous les siècles. Il y a, du reste, des annuaires spéciaux comme il y a des encyclopédies spéciales; aujourd'hui, chaque corps de métier, chaque profession, chaque science a son annuaire, mais qui n'est guère autre chose que ce qu'on appelait autrefois un almanach, ce qu'est encore l'*Almanach impérial*. Les deux annuaires dont nous venons d'écrire les titres prétendent s'adresser à la généralité des lecteurs éclairés; ils rappellent tous deux les anciens *Annuaires historiques* de Lesur, si estimés, mais ils ont des proportions

plus vastes. — On conçoit que la nature même des matières traitées dans ces deux annuaires nous empêche de les faire connaître dans tous leurs détails, car ils donnent une grande place à la politique. Nous en dirons cependant assez pour en donner une juste idée, et pour en faire apprécier l'esprit.

L'*Annuaire des Deux-Mondes*, publié depuis 1850, est arrivé cette année à son neuvième volume. Il s'occupe plus particulièrement de la politique générale et particulière des divers Etats. Une espèce d'introduction retrace le tableau de la politique générale dans l'année écoulée; c'est un travail tout à fait diplomatique. Pour cette année 1859, on pourrait croire qu'il a été écrit par l'un des rédacteurs du ministère des affaires étrangères. L'annuaire donne ensuite avec plus de détails l'histoire particulière des divers Etats de l'Europe, de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique. Les Etats européens occupent naturellement la plus large place, et parmi eux la France et l'Angleterre. Ces Etats sont d'ailleurs groupés d'après les races. Un premier livre s'occupe des peuples de race latine : la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Espagne et le Portugal sont rangés dans cette catégorie. Viennent ensuite la race anglo-saxonne avec l'Angleterre, la race scandinave avec la Suède et le Danemark, la race germanique avec les Pays-Bas et l'Allemagne, la race slave avec la Russie, et la race turco-slave avec la Turquie. Cette année, l'Italie est divisée en trois parties : les Etats Romains, le royaume des Deux-Siciles, et ce que l'annuaire appelle le Royaume d'Italie, dans lequel il range le Piémont, la Toscane, Modène, Parme et les Romagnes. Le volume est terminé par un recueil des documents les plus importants de l'année. — L'*Annuaire des Deux-Mondes* se distingue par un ton grave, par des renseignements exacts sur la géographie, les finances, la littérature, etc., des divers Etats; mais il n'est pas pour cela impartial. Très-utile à consulter, il ne doit être suivi qu'avec une certaine défiance. Depuis 1850, il a plusieurs fois varié dans ses appréciations, surtout en ce qui touche les matières religieuses. Sous ce rapport, il reflète parfaitement l'esprit général de la *Revue des Deux-Mondes*, que les événements de 1848 avaient rendue beaucoup plus favorable au catholicisme, et qui est retombée peu à peu dans son ancienne hostilité, grave, et dangereuse par sa gravité même. Nous pourrions citer bien des exemples; mais nous éviterons de nous aventurer sur un terrain qui toucherait de trop près à la politique. Nous nous contenterons de citer un passage exclusivement religieux, pour montrer avec quelle légèreté on parle trop souvent, sans les

connaître, des choses qui tiennent à la religion. « En France, — lisons-nous « à la page 268, — la substitution de la liturgie romaine à la liturgie parisienne s'accomplissait sans bruit, excepté toutefois à Paris, où l'opposition sourde d'une partie du clergé a nécessité un ajournement indéfini. Les habitudes de quelques personnes pieuses ont été çà et là dérangées, mais on ne croit pas que cette réforme ait causé nulle part de plus grave inconvénient. On chante d'une autre manière, l'ordre du jour règle la couleur des ornements sacerdotaux, d'où le *jaune* et le *bleu* sont exclus ainsi que les *croix rouges*. L'intrôit ne peut être commencé dans le chœur avant que l'officiant soit arrivé à l'autel ; les laïques ne peuvent servir à l'autel en qualité de diacres et de sous-diacres. L'eucharistie ne peut être consacrée qu'à un autel désigné par l'archevêque, et non à deux ; une lampe au moins doit brûler nuit et jour devant le tabernacle ; enfin, la bénédiction doit être donnée à voix basse par le prêtre, non plus en chantant comme autrefois. Telles sont les principales réformes introduites par le Saint-Siège dans le cérémonial de l'*Eglise française*. Le Souverain Pontife continue de canoniser des bienheureux. La canonisation de Jean Sancerre, prêtre d'Olmütz en Moravie, a souffert néanmoins de graves difficultés, attendu que le tribunal des rites ne trouvait dans ses titres que des miracles de troisième classe ; le Saint-Siège a pensé, en définitive, que des miracles de troisième classe étaient suffisants. » Avons-nous besoin d'insister pour montrer que l'auteur ignore autant les prescriptions du rit romain que celles du rit parisien ?

. L'*Annuaire encyclopédique* se distingue de l'*Annuaire des Deux-Mondes* par un plus grand respect pour la religion, et par un véritable désir de ne pas s'écarter de l'orthodoxie catholique. Nous aurions encore bien des réserves à faire, si nous pouvions nous occuper des questions religieuses qui sont considérées aujourd'hui comme appartenant au domaine de la politique ; mais, à part cet ordre de faits, nous n'avons guère qu'à approuver, et nous espérons que les éditeurs opéreront sur ce point des réformes qui sont absolument nécessaires. Nous ne demandons pas qu'ils adoptent nos vues sans les partager ; mais, dans ces matières délicates, s'ils ne veulent pas prendre un parti franchement catholique, qu'ils s'abstiennent d'appréciations, et qu'ils se bornent à raconter purement et simplement les faits. — Le plan de cet annuaire est tout autre que celui de l'*Annuaire des Deux-Mondes*. Il y a également des documents officiels à la fin du volume, une revue de la politique générale, des détails particuliers

sur les différents Etats; mais tout est disposé par ordre alphabétique, ce qui rend les recherches beaucoup plus faciles, et a permis de donner place, sur une foule de sujets, à des renseignements nécessairements omis dans le premier annuaire que nous avons examiné. Celui-ci est vraiment la revue encyclopédique de l'année. Des cartes et des gravures y sont intercalées quand l'intelligence du texte l'exige; les arts, les sciences, l'agriculture y occupent une place importante; un article nécrologique fait connaître les personnages connus morts pendant l'année; des articles biographiques spéciaux sont d'ailleurs consacrés aux plus importants d'entre eux, ce qui ajoute à l'intérêt de l'annuaire comme un coup d'œil sur l'histoire des années précédentes. La plupart des articles sont signés de leurs auteurs, et c'est une garantie de la compétence avec laquelle ont été traités les divers sujets: MM. Cortambert, pour la géographie; Faye, pour l'astronomie et pour la biographie de M. de Humboldt; Babinet, pour la météorologie; Valserrès, pour l'agriculture; Perdonnet, pour les questions relatives aux chemins de fer; Alcan, pour le tissage; Boucard, pour la minéralogie; Legoyx, pour la statistique; Guérin Méneville, pour la magnanerie; Velpeau, pour les instruments de chirurgie, etc., sont des autorités qui donnent une grande importance aux articles traduits par eux.

Si nous avons à comparer ces deux annuaires, nous n'hésiterions pas à donner la préférence à celui-ci, malgré nos précédentes réserves; il y a cependant mieux à faire pour atteindre le point voisin de la perfection que nous désirons, et que désirent avec nous tous les catholiques. La vérité est dans le catholicisme; c'est à sa lumière qu'il faut étudier toutes les questions, si l'on veut les voir dans leur vrai jour et les exposer comme elles doivent l'être. Un annuaire catholique est encore à créer; avec certaines améliorations, avec plus d'unité dans les vues et une plus grande fermeté de doctrine, l'*Annuaire encyclopédique* pourra devenir ce livre que nous demandons, que nous espérons, et qui satisfera à un besoin véritable.

J. CHANTREL.

28. **LE CHAMP DE BLÉ**, *Esquisses pittoresques et morales*, par M. A. MAZURE.
— 1 volume petit in-12 de 288 pages (1860), chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Ce livre n'est pas de ceux qu'on peut faire connaître par une sèche et froide analyse. Avez-vous quelques heures d'ennui, de tristesse, — et qui n'en a pas? — prenez en main ce gracieux petit volume. Il

s'offre à vous comme un ami ; c'est un bouquet odorant, où vous respirez tout ensemble un parfum des champs et un parfum de piété qui charme, émeut, et repose l'âme fatiguée. Un art ingénieux autant qu'agréable a su marier ces deux parfums, et trouver, dans leur union, une instruction morale pleine de sens et d'utilité. Parlons plus clairement, en citant un extrait de l'avant-propos. — Après avoir rappelé un livre précédent (*Paysage, Dieu, la nature et l'art*), dont nous avons parlé dans notre t. XIX, p. 345, et dans lequel il a essayé d'établir que la nature s'interprète par un vaste spiritualisme, l'auteur ajoute : « L'ouvrage que j'offre aujourd'hui est
« une application de cet ordre d'idées à un objet détaché du vaste
« corps de la nature pittoresque. Je ne prends plus d'une manière gé-
« nérale le ciel, l'eau, les monts, les plantes, les animaux ; me bor-
« nant à un seul objet emprunté à la nature végétale, je considère le
« *champ de blé*. Cette plante précieuse, envisagée dans son histoire,
« dans le champ qui la voit naître, dans le travail qui la produit, m'a
« semblé réfléchir d'une manière assez frappante le drame de la vie
« humaine. En suivant nos rapides esquisses, on assistera tour à tour
« aux débuts du blé dans l'existence végétale, à ses luttes contre les
« frimas, aux premières difficultés que lui oppose la nature. Il s'é-
« panouit, aux jours d'été, sous l'influence de l'astre qui vivifie ; mais
« que de périls lui sont suscités par les insectes ennemis et par les
« troubles de l'atmosphère ! Il triomphe enfin ; mûr et fatigué, il as-
« pire à la faucille ; récolté, il passe par le fléau, il entre au grenier.
« — Nous avons dégagé de tout cela une suite de symboles assez sen-
« sibles des pérégrinations de l'âme, de ses épreuves, de ses périls,
« avant de tomber sous la main du moissonneur et d'être recueillie
« dans le grenier céleste. Le champ de blé, c'est aussi, comme le
« Seigneur nous l'a montré dans plusieurs de ses paraboles, un sym-
« bole du champ social ; là encore, il y a le père de famille, celui qui
« laboure, celui qui sème et qui moissonne, le même qui donne à la
« société, comme à toute créature, l'accroissement et la vie. Les épis,
« dans le champ, représentent les épis vivants que nous sommes ; le
« champ lui-même est un juste symbole de cette société, ici-bas pas-
« sagère, qui aura son fixe établissement dans le séjour où elle sera
« transportée après la moisson (pp. 2, 3, 4). » — On comprend quel
doit être le fond de ce petit volume ; on comprendra moins facile-
ment, avant de l'avoir parcouru, de quelle forme gracieuse, poétique,
parfois lyrique et orientale, l'auteur a su revêtir sa pensée toujours

pure et chrétienne, et comment sa féconde imagination lui fait trouver, dans un champ de blé, un miroir et un symbole de tous les accidents et les mystères de la vie de l'homme. Mais le plus grand mérite de cet ingénieux travail est d'avoir su tirer autant d'utiles leçons de chacun des courts chapitres (au nombre de cent) qui le composent : Labour, semailles, — le grain et la parole, — brin d'herbe, — novembre, — l'hiver de l'âme, — gelées tardives, — avril, — la séve, — mai, rosée, — les hôtes du champ, — l'alouette, — l'ardeur du jour, — cigale, — sauterelle, — le papillon, — le Sauveur parmi les blés, — les moissonneurs au champ, etc. Ces leçons, découlant du sujet sans efforts, sont toujours offertes avec une grâce aimable. Il est telles pages, — celles, par exemple, ayant pour titres : *le Soir, Moissonneuse, Fêtes et Retour, Glaneur*, — qui sont tout un petit poème, une charmante idylle pastorale. — Rien de touchant comme le tableau de cette jeune moissonneuse qui travaille sans relâche, sous un soleil ardent, et qui parle ainsi quand on la presse de se reposer : « Vous ne savez pas, vous. Mon père est parti pour le « pays qui est là-haut, celui où les bons travailleurs se reposent; ma « mère est seule, bien seule; elle est malade; mes petits frères n'ont « pas soupé, et on attend impatiemment mon retour (p. 224). » Elle succombe à sa rude tâche, la pauvre fille. « Sur le soir (un sa- « medi), au moment où sa tâche s'achevait, la faucille tombe de ses « mains; elle tombe aussi, la jeune fille... endormie d'un sommeil « dont elle ne devait pas sortir pour le travail du lendemain. Sa tâche « était remplie. Le maître qui l'avait gagée paya à la pauvre mère le « prix du travail de son enfant... Mais elle, ce n'est pas le maître du « champ qui lui compta sa récompense (p. 225). »

Nous n'avons pu, dans quelques lignes, faire connaître qu'imparfaitement ce charmant petit volume, l'un de ceux qui doivent plaire à tous, et qui font du bien. On y respire une odeur des champs et de vertu qui fait naître dans le cœur un double amour, trop souvent, hélas! méconnu, oublié de nos jours surtout, à savoir, l'amour de la campagne, mais de la campagne vraie, naturelle, et non point factice et citadine, comme la fait la villégiature actuelle; et ensuite l'amour du divin Créateur de cette belle nature, dont nous ne saurions jamais trop admirer les merveilles. Merci donc à l'auteur! Son gracieux ouvrage élève l'âme; sous une forme tout aimable, il apprend à l'homme comment il peut devenir, dans le champ de Dieu, un épi mûr pour le jour de la suprême moisson!

29. LA CHARITÉ FRATERNELLE, *Considérations pieuses et morales, suivies d'un examen pratique sur cette vertu, et d'un autre sur les vices qui lui sont contraires*, par le R. P. F. CAJETAN-MARIE DE BERGAME, capucin; ouvrage dédié à S. S. Benoît XIII; traduit de l'italien et augmenté de traits d'histoire et de notes, par le R. P. SERAPHIN, passioniste. — 1 volume in-18 de xxxvi-468 pages (1856), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Le P. Cajetan-Marie de Bergame est une des gloires de l'Italie religieuse et littéraire. Benoît XIV n'a pas craint d'en porter ce jugement : « Le P. Cajetan-Marie de Bergame est du petit nombre de ces écrivains qui, de nos jours, par un talent assez rare, ont trouvé le secret de satisfaire par leurs écrits l'esprit et le cœur de ceux qui les lisent, sans que la solidité de la doctrine leur ôte rien de ce que la dévotion a de plus tendre, ou que la douceur de la dévotion nuise à l'intégrité de la doctrine (p. xii). » Cet ouvrage se recommande donc autant par le mérite de l'auteur que par le sujet qu'il traite. Il se divise en cent cinquante paragraphes. « Les cent premiers, dit l'auteur dans sa préface, renferment les motifs qui m'ont paru les plus propres à persuader les esprits, à toucher les cœurs des fidèles et à les porter à la pratique de la charité. Dans les vingt-cinq paragraphes suivants, je fais un examen pratique sur cette vertu ; dans les derniers, je parle des vices opposés à la charité, et je termine enfin par quelques affections qui peuvent aider à l'acquérir et à la pratiquer (p. xxx). »

Il est regrettable que le pieux auteur n'ait pas jugé à propos de coordonner ses matières. Son livre, quoique substantiel, n'offre qu'une série de réflexions, solides il est vrai, mais sans titre, sans ordre entre elles et sans suite. Heureusement, on trouve à la fin du livre une table qui fait disparaître en partie ce grave inconvénient. En la parcourant, il est visible qu'il suffit d'un déplacement des divers paragraphes pour trouver ici tous les éléments d'un excellent traité didactique sur la charité fraternelle : sa nécessité, son excellence, ses avantages, sa nature, ses qualités, ses moyens, ses effets, sa règle, les vices qui lui sont opposés.—Nous félicitons le traducteur d'avoir popularisé parmi nous l'œuvre du P. Cajetan de Bergame. Sa traduction, naturelle et facile, se recommande par une esquisse biographique du saint religieux et par un bon choix d'histoires et de notes ajoutées au texte original. Seulement, nous proposerions volontiers, pour une édition nouvelle, de classer les paragraphes et de leur donner des titres d'a-

près les indications de la table des matières. L'ouvrage gagnerait beaucoup à ce changement, d'ailleurs très-facile. POUSSIN.

30. LE COMTE DE RAOUSSET BOULBON et l'expédition de la Sonore; correspondance, souvenirs et œuvres inédites, publiés par M. A. DE LACHAPELLE. — 1 volume in-12 de 320 pages plus 1 portrait et 1 carte (1859), chez Dentu; — prix : 3 fr. 50 c.

« *Un homme contre un siècle!* disait un jour M. de Raousset Boulbon. Que ces mots sont beaux! Un homme contre un siècle, c'est « Fréron contre Voltaire et la philosophie tout entière, la vertu contre le vice...; que c'est beau! quel destin sublime! Il me fait envie, « vois-tu : je veux cela, moi; moi contre tous.... » Ces mots peignent bien celui qui les prononça.

Il naquit à Avignon, le 2 décembre 1817. Ce fut au collège de Fribourg qu'il fit ses études, et il conserva toute sa vie le meilleur souvenir de ses maîtres. Il semble que son nouveau biographe ait peine à se familiariser avec cette idée que des jésuites puissent être aimables, car il écrit à ce sujet cette singulière parole, que le comte de Raousset fut « séduit par l'habile bonté des Pères jésuites. » Habile! pourquoi cette injure? Le jeune étudiant de Fribourg n'aurait pas parlé ainsi, et ne voyait point de l'habileté dans la bonté de ses maîtres. Il les aimait vivement, et ce fut sans arrière-pensée qu'il leur abandonna « le soin de faire éclore son âme et son intelligence « (p. 8). » Ces soins ne furent pas pénibles; peu d'intelligences ont été mieux douées, dans notre siècle, que celle de M. de Raousset. Ses lettres et ses vers de collège trahissent déjà un écrivain distingué. Son caractère impétueux s'y montre à découvert : dans le pensionnaire des Pères jésuites, on devine le héros de la Sonore. — Il sortit du collège, et trouva au foyer domestique la figure ennuyée et hautaine d'un père qui ne lui fut jamais sympathique; sa mère était morte depuis longtemps. Il entra donc sans direction dans un monde qu'il ne connaissait pas, et qui avait plus d'écueils pour lui que pour tout autre. Qu'allait-il faire? Il sembla consulter le vent pour aller là où l'on avait besoin du plus infatigable dévouement et du plus complet sacrifice : il était prêt à tout. Ah! que ne se présenta-t-il une grande et belle cause à la prodigieuse activité de cette âme d'élite! au lieu d'avoir tristement fini dans une aventure, il serait devenu une puissance. Hélas! ne trouvant pas d'occupation digne de lui, ne pouvant se distinguer en montant, il voulut se distinguer en descendant au-

dessous de lui-même ; il devint un *viveur* et fit parler de lui : bref, il se ruina. Alors, — en 1845, — il part pour l'Afrique et se fait colon. La révolution de 1848 le fait revenir. Avec sa nature ardente, il n'y pouvait rester étranger. On le voit fonder un journal à Avignon, *la Liberté*, où, avec une remarquable honnêteté et une absence non moins remarquable d'idées pratiques, il défend un système de politique éclectique, dont il fut probablement le seul partisan. Il voulait concilier à tout prix l'ordre et la liberté ; ce fut peut-être une de ses plus fortes, mais aussi une de ses plus honorables chimères. — Ainsi, vendéen, — il avait tenté de se dévouer aussi de ce côté à sa sortie du collège, — vendéen, colon, journaliste, homme politique, à trente ans M. de Raousset avait déjà essayé d'être tout cela, et il n'était rien. — Nous sommes en 1850. Le nom de la Californie est alors dans sa première et éclatante popularité. Il n'en faut pas tant pour séduire notre héros : il part. Mais, grâce à Dieu, cette âme très-noble n'a pas connu l'ignominieuse passion de l'or ; il pensait marcher à une gloire depuis longtemps rêvée ; et, sur les rivages de cette Amérique qu'il lui tardait de toucher, ce qui l'attendait, c'était la mort ! — Elle ne devait pas cependant le frapper de suite. Il eut le temps de voir l'Amérique du Sud et Panama ; le voilà à San-Francisco, dégoûté de tous ces cupides qui cherchaient l'or avec le zèle que les chrétiens devraient mettre toujours à chercher le salut. C'est alors qu'il pensa à faire de la Sonore une seconde Californie qu'il pourrait surtout ouvrir à ses concitoyens fatigués d'un pays qui n'avait pas réalisé leurs espérances. — Nous n'entrerons pas ici, dans le trop long récit de ses expéditions dans la Sonore ; c'est, d'ailleurs, une assez triste chose que de voir cette grande âme aux prises avec l'amour de l'or, la trahison et toutes les mauvaises passions qui s'allumèrent contre lui. Vainqueur des Mexicains à Hermosillo, il ne profite pas de sa victoire, retourne à San-Francisco, et y rêve une seconde expédition plus fructueuse. « Je ne puis plus vivre sans la Sonore, disait-il souvent » (p. 137). » La complète anarchie dans laquelle était la république mexicaine semblait favoriser ses projets ; mais voici que Santa-Anna vend la Sonore aux Etats-Unis. « Oh ! cette vente ! s'écrie le comte de Raousset, cette vente ! si elle était réelle pourtant ! Je n'en dors plus (p. 156) ! » En effet, il ne dormait plus. Dévoré par la fièvre d'une ambition qui demandait sans cesse un aliment nouveau, il part une seconde fois pour cette Sonore d'où il ne devait pas revenir. Santa-Anna l'y attendait. Les Français que M. de Raousset avait réunis étaient

peu nombreux et mal disciplinés. « On ne pouvait guère compter que « sur la moitié des hommes, dit M. de la Chapelle (p. 180). » Puis, on ne savait pas où étaient les ennemis, où les alliés. Les traîtres pullulaient autour de ce pauvre M. de Raousset; il se confia d'abord au général Yañez et à ses officiers; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était menacé d'une attaque prochaine et qu'on voulait expulser ses Français. Aussitôt, il réunit son bataillon d'aventuriers et prend la résolution d'attaquer les Mexicains. Hélas! ses prévisions furent cruellement trompées; il avait cru que la victoire de Guaymas ferait le pendant de celle d'Hermosillo : ses hommes fléchirent et prirent la fuite au milieu d'un épouvantable désordre; vingt seulement restèrent avec lui; vingt sur deux cents! Le comte se battit comme un lion; mais il fut obligé de se replier sur le consulat français, où M. Calvo, vice-consul, promit solennellement que tous les Français qui déposeraient les armes, « y compris M. de Raousset, » auraient la vie sauve et seraient protégés par son pavillon. — Suivant M. de la Chapelle, dont nous analysons ici le récit, cette promesse n'était qu'une indigne trahison. M. de Raousset fut emprisonné et « condamné à mort, comme « conspirateur et révolté, à l'unanimité des voix (p. 201). » — Ici commence la belle période de sa vie; cette période, hélas! n'est que de quelques jours, mais elle suffit à sa gloire. Pendant ses deux expéditions, le comte n'avait fait preuve que de témérité, d'ambition et même d'égoïsme et d'orgueil. Cette grande et vive nature, à l'instant de la mort, se révèle : le héros, le chrétien paraît. « Quand M. de « Raousset en eut fini avec ce monde, il reporta sa pensée vers l'autre, « et fit demander un prêtre. Il eut le bonheur de se voir assister, non « par un de ces misérables prêtres qui forment la majorité du clergé « mexicain et qui déshonorent la religion, mais par un homme d'un « mérite réel, don Vincent Oviedo (p. 208). » Telles sont les paroles de M. de la Chapelle, et l'on y voit les sentiments de ce biographe. Serait-ce trop exiger de sa justice que de demander les preuves d'une pareille accusation jetée contre tout un clergé? Nous avouons hautement que, jusqu'à nouvel ordre, nous ne croyons pas à cette majorité de *misérables prêtres*. — M. de Raousset se confessa. Son biographe a écrit toute une page pour ne pas prononcer ce mot si simple : il se confessa en vrai catholique; puis il écrivit à son frère cette admirable lettre qu'on ne saurait trop lire et relire : « Le curé de Guaymas sort « d'ici; c'est un homme intelligent et doux, un homme comme il en « faut pour adoucir ce qu'il y a de trop léonin et d'indompté chez

« moi. Après demain matin je verrai flamber la dernière capsule et
« brûler la dernière cartouche ; mes dernières heures ne devaient être
« que calmes, et, grâce à cet excellent prêtre, je vois qu'elles vont être
« douces. Mon cœur se rouvre aux idées religieuses de la jeunesse, et
« je vais à la mort comme à une fête. Si le P. Deschamps est tou-
« jours à Avignon, écris-lui de ma part ; je suis sûr que tu le com-
« bleras de joie. Si tes enfants tombaient quelque jour dans les idées
« ridiculement irréligieuses que j'ai eues quelquefois moi-même, fais-
« leur lire cette lettre, et dis-leur que l'oncle Gaston, qui, plein de vie,
« de force et de raison, est mort entre les mains d'un prêtre, était ce-
« pendant un homme intrépide (p. 223). » — Oui, c'était un homme
intrépide, et il le fit bien voir à l'heure suprême. Le général Yañez,
son ennemi mortel, lui rendit au moins cette justice, en disant de lui
dans son rapport : « M. de Raousset a reçu la mort avec un grand
« courage et se repentant de ses fautes en chrétien (p. 233). » —
« Allons, mes braves, dit il aux soldats du peloton, faites votre
« devoir et visez au cœur (p. 244). » Il mourut, et sa grande
âme, espérons-le, aura goûté déjà le repos qu'elle n'a point connu
ici-bas.

Ce qui a manqué au comte de Raousset, c'est une cause, une grande
cause à servir. Il en est venu à combattre pour la régénération du
Mexique, parce qu'il n'a rien trouvé qui fut plus digne parmi nous
d'occuper son activité. Il a dépensé à Hermosillo et à Guaymas vingt
fois plus d'héroïsme qu'il n'en faudrait pour soumettre un vaste pays
et pour être au nombre des plus illustres conquérants. Mais, hélas !
quelle dépense inutile ! Ce gentilhomme, ce héros tombe parmi les
aventuriers de la Californie, parmi les traîtres du Mexique, sur un ri-
vage inconnu, pour une cause qui ne fait point battre les cœurs et qui
n'a tiré un certain éclat que de sa mort ! Plaignons-le sincèrement :
une grande âme dont la grandeur ne trouve à s'exercer que sur un
petit théâtre, y a-t-il rien de plus malheureux ?

Le comte de Raousset eût été un bon écrivain s'il avait pu *se con-*
damner à un repos de quelques années. La deuxième partie d'*Une*
Conversion, qui se trouve à la fin du livre de M. de la Chapelle, est
quelque chose de ravissant, et surtout de profondément catholique : ce
sont les premières impressions d'un ménage chrétien. Nous recom-
mandons la lecture de ces quelques pages, qu'on pourra comparer à
la charmante nouvelle de M. Louis Veuillot, intitulée : *Ce que c'est*
qu'un curé. Le fond est à peu près le même. — Quant au livre de

M. de la Chapelle, c'est l'œuvre d'un honnête homme, on le sent bien, mais non d'un enfant de l'Eglise. Il a été l'ami dévoué de M. de Raousset; nous voudrions qu'il fut aussi chrétien que lui.

LÉON GAUTIER.

31. **ELLE ET LUI**, par Georges SAND. — 1 volume in-12 de 312 pages (1859), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.
32. **LUI ET ELLE**, par M. Paul DE MUSSET. — 1 volume in-12 de 238 pages (1860), chez Charpentier; — prix : 3 fr. 50 c.
33. **LUI, roman contemporain**, par Mme Louise COLET. — 2^e édition. — 1 volume in-12 de 410 pages (1860), à la Librairie nouvelle; — prix : 3 fr.
34. **EUX ET ELLES, histoire d'un scandale**, par M. DE LESCURE. — 2^e édition, revue et augmentée d'une préface. — 1 volume in-12 de viii-138 pages encadrées, titre rouge et noir (1860), chez Poulet-Malassis et de Broise; — prix : 1 fr.

Nous tenons à constater un progrès, — cela semblerait difficile, — un progrès dans le scandale. Jusqu'ici nous avons montré, avec nos romanciers réalistes, l'adultère ou simplement le vice effronté déployant ses libres caprices en œuvres de pure imagination; voici maintenant une suite d'ouvrages qui, sous cette apparence de romans et à la faveur de quelques circonstances imaginées, viennent s'offrir à la curiosité, non pas seulement comme du réalisme, mais comme la fidèle empreinte d'une réalité toute vive. Des femmes, déchirant le voile qui couvre leurs sentiments les plus intimes, étalent aux regards leur histoire secrète, et convient le public à sonder le plus ou moins de profondeur de leur chute et à peser la somme de leurs douleurs. L'objet de ces querelles était un poète, un vrai poète; il avait reçu le feu sacré, mais il n'avait pas appris à l'alimenter par la substance morale qui élève l'âme et purifie le cœur. Tandis que ses nombreux amis, dans sa famille et dans le monde des lettres, étaient assidus autour de cette mémoire, des femmes se sont levées et elles ont dit : Cet homme, ce poète dont l'œuvre fut un prélude, qui chercha sa voie sans la trouver, qui se fit écouter de deux générations, qui vécut le cœur malade et l'esprit agité, nous allons vous dire son histoire, et la nôtre en même temps; nous la savons pour y avoir pris assez de part; tant pis pour les vivants; tant pis pour les morts, car nous ne devons ni aux uns ni aux autres le respect ou la vérité.

Déjà Mme Georges Sand, dans l'*Histoire de ma vie*, avait donné une sorte de roman autobiographique, piquant, vrai en divers points, remarquable par le style, trop abondant, mais trop peu complet; car l'auteur s'était prudemment arrêtée aux soleils du printemps, abordant

à peine la région difficile, les orages et les tempêtes de l'été. Or, dans cette haute région de sa vie, il y avait un épisode dont on s'était beaucoup entretenu. On savait que le poète en question, longtemps enchaîné à son char, avait tout à coup rompu avec elle, dans des circonstances qui n'avaient jamais été bien éclaircies. Une belle é légie faisait foi de ces vicissitudes si ordinaires dans les annales de l'amour illégitime. Mme. Georges Sand est venue, après bien des années, remuer ces feuilles mortes et raconter les circonstances de cette éphémère union. De là cette histoire, publiée sous un jour mystérieux et romanesque : *Elle et Lui*. — Nous supposons que c'est elle-même qui nous donne de ce roman l'abrégé qui va suivre.

Oui, celui que j'appelle, moi, Laurent de Fauvel, et dont vous savez le vrai nom, a été l'amant de Thérèse Jacques, dont le nom véritable et la gloire ont dès longtemps retenti. J'ai fait de l'un et de l'autre deux peintres ; vous n'ignorez pas que ce sont deux poètes ; mais peut-être ce que vous ne savez pas également et ce que je viens vous apprendre, c'est que Thérèse a montré dans cette union un dévouement qu'elle veut qu'on admire. Elle fut toujours assez faiblement éprise de la personne du poète ; elle aimait cette douleur qu'elle voulait épouser, ce génie qu'elle voulait sauver, cette âme souffrante et fourvoyée qu'elle aurait voulu ramener dans le chemin de la vie. Quel bonheur, quelle mission que celle de calmer ce cœur de poète qui se brisait sous l'effort de la lutte, et, aspirant à l'idéal, retombait incessamment dans la réalité. Elle s'était résignée à cet emploi avec calme, et comme à un appel d'en haut. « J'offre à Dieu pour toi le sacrifice de « ma vie. Si je relève ton âme abattue, flétrie ; si je t'arrache à des « passions indignes, aux funestes enivremens de ton passé, je serai « assez payée ; si je n'y parviens pas, du moins je l'aurai tenté, et Dieu « me pardonnera un dévouement inutile, puisqu'il sait combien il est « sincère (p. 101). » — Sophisme impie qu'un tel langage ! le renoncement aux lois de la vertu, l'oubli de soi, l'abandon à des vœux coupables, « offert à Dieu, » assimilé, au moins dans les termes, à un sacrifice religieux ! C'est qu'en effet Georges Sand, à l'étudier dans ses livres, a l'idée la plus étrange de ce que c'est que le devoir. L'idée fondamentale de sa philosophie morale, c'est le fatalisme des événements, la loi des faits, l'irrésistible puissance, et, par suite, la légitimité des passions. Elle le dit ici même, dans une phrase exprimée d'une manière remarquable et que nous citerons : « Il existe dans l'ordre « social une terrible formule : Nul, n'est censé ignorer la loi... Tant pis

« pour ceux qui l'ignorent en effet... Que l'enfant se jette dans les griffes
« de la panthère croyant pouvoir la caresser, la panthère ne tiendra
« pas compte de cette innocence, elle dévorera l'enfant parce qu'il ne
« dépend pas d'elle de l'épargner. Ainsi des poisons, ainsi de la foudre,
« ainsi du vice, agents aveugles de la loi fatale que l'homme doit con-
« naître ou subir (p. 148). » Quelle morale tirer d'une telle déclara-
tion, sinon ce principe que rien n'est bien, rien n'est mal ; que tout
acte humain est involontaire ? Quoi ! il en est du vice comme de la
foudre et du poison ? La liberté est aussi impuissante à se garantir de
l'un qu'à écarter les autres ? On ne peut pas admettre que le vice
puisse être ignoré comme un article de loi. Ce n'est pas une idée qui
s'épelle dans un livre ; l'idée de la vertu, dont celle du vice est l'ab-
sence, est en nous, où elle luit d'une lumière indéfectible. Il n'est donc
jamais permis de dire que le vice est une loi fatale qu'il faut subir,
puisqu'on ne saurait admettre qu'il soit possible d'ignorer la loi mo-
rale. Supposer que nous puissions être dans l'alternative de connaître
le vice ou de le subir, est donc, à dire le moins, un non-sens.

Ainsi Thérèse s'est donnée. Noble cœur, — si on l'en croit, — qui
procède par le dévouement, elle s'applaudit de sa chute ; mais, hélas !
elle récolte comme elle a semé. Un cœur égoïste, perdu dans sa per-
sonnalité, indifférent à blesser le cœur qui l'aime, brisant toutes les
fleurs de l'âme à mesure qu'elles naissent, voulant tout et ne donnant
rien, rejetant l'amour et poursuivant le vice dans tous ses bas-
fonds, cherchant l'orgie dans l'espoir de rentrer dans la vie morale
à force d'épuisement, voilà sous quels traits nous est représenté le
cher objet de l'élection de Thérèse. Inutile de dire que celle-ci de-
meure une vertu modèle, supportant ses revers en toute résigna-
tion. Trois fois délaissée, trois fois elle reçoit d'un cœur de mère ou
de sœur, comme on voudra, l'ingrat qui revient à ses pieds. Pour lui
elle sacrifie une légitime espérance, celle d'épouser l'américain Pal-
mer, beau, riche, froid et ennuyeux personnage, mais dont le dévoue-
ment, dont l'amour aurait été jusque-là, de donner à la victime de
Laurent son nom, son honneur et sa main. Enfin, comme il faut bien
clorre un roman, l'auteur imagine de faire retrouver à Thérèse un en-
fant qu'elle croyait dès longtemps perdu, et alors, par une soudaine
métamorphose, elle brise tous ses liens et s'enfuit en Allemagne, pour
abriter son bonheur dans les émotions, cette fois vraies, du cœur ma-
ternel.

Au point de vue littéraire, ce roman nous semble d'assez peu de

valeur. Il y manque l'imagination, le mouvement, l'intérêt. L'invention y est captive entre le désir de dire la vérité et la crainte de trop la dire. On souffre à voir ainsi l'auteur à la tâche, exhumant ses souvenirs et les reproduisant avec effort. Quant au style, il est loin de cette élégance parfois charmante, de cet art de dire, de ce sentiment de la nature et de la vie que l'auteur possédait en de meilleurs temps, au temps de la *Mare au diable* et de *Mauprat*. L'occasion elle-même ne lui suggère aucune peinture de cette nature italienne, dont autrefois elle savait tracer de vives peintures. On cherche en vain le sillon de lumière dans cette œuvre pâle, qui devrait faire reconnaître à son auteur que le crépuscule du soir apparaît sur l'horizon.

Si l'auteur d'*Elle et Lui* s'est fait à *Elle* la part du lion, et a immolé cruellement *Lui*; à son tour ce dernier a rencontré, dirions-nous un défenseur? non, mais un vengeur. Un ami, — on le serait à un moindre titre, — un frère a relevé le gant si imprudemment jeté. Il a écrit un roman, — *Lui et Elle*, — qui renferme aussi pour sa part une trop forte dose de vérité. La parole de M. Paul de Musset est grave, pénétrante, froide comme la justice; c'est une mission qu'il remplit, et il le dit formellement dans quelques mots de préface: « Mon « livre n'a pas besoin d'explication; son unique raison d'être est l'accablissement d'un devoir rempli (p. 1). » Est-ce vraiment un devoir dans le sens chrétien, ou seulement au point de vue de la prudence mondaine? Une rapide analyse de ce volume en fera juger.

Au fond, il répète le précédent: c'est encore un roman, mais le voile n'est pas moins léger. Les deux peintres sont devenus deux musiciens, *ut pictura, ut musica, poesis*; on sait qu'en réalité ce sont deux poètes. La mise en scène est une dure médisance, gratuite, c'est-à-dire n'ayant pas de rapport avec le sujet, écrite dans ce style froid et cruel qui est une lanière et qui fustige. Quand donc une première victime d'Olympe de B., la Thérèse de tout à l'heure, a été désolée, chassée, dépouillée de son trésor épistolaire, et avec effraction, on voit s'ouvrir le roman, la nouvelle liaison qui va remplir ce cœur alors inoccupé. Olympe a recueilli la barque égarée et fracassée du jeune poète. Après le miel des premiers jours, on court en Italie chercher un bonheur qui fuit, car bientôt se glissent les soupçons, les mécomptes, les dégoûts, puis les brouilles et les réconciliations. Mais les rôles sont bien changés; le héros, ici la victime, c'est *Lui*. De ce côté est l'amour tendre, délicat, la vraie passion; *Elle*, c'est l'artifice en personne, le mensonge, le manque de principe (p. 93), c'est enfin la

trahison. Et dans quelles circonstances cette trahison ? A Naples, à la dernière période d'une maladie qui touche à la mort, sous les yeux entr'ouverts de l'homme qui expire. Il s'ensuit une séparation, puis le retour de l'un et de l'autre à Paris. Elle tient en laisse et produit dans le monde le triste successeur qu'elle a donné à Edouard, et à qui elle ne tarde pas à infliger un congé signé de tous ses mépris. Alors, guidée par un mélange d'orgueil et de passion survivante, elle revient à Edouard, renoue des fils qui se brisent encore, demeure enfin libre, affranchie de cet amour dont elle traînera jusqu'à la fin les douleurs amères, les souvenirs irrités.

Après cette triste histoire, dont le récit est chez M. Paul de Musset une mauvaise action, si elle n'est pas, comme il s'en flatte, un devoir accompli, il éprouve, — et nous le croyons, — le besoin de se justifier encore. Il se serait tu; mais, comme *Elle* est dans l'usage de décrier, de renier, de détruire toute idole jadis adorée; et comme, après vingt ans, et *Lui* mort, elle a osé remuer des cendres si chères, il a juré de venger cette précieuse mémoire, et il a dit : A nous deux maintenant, aux deux qui survivent, la résistance et le combat; qu'il n'y ait ni pardon ni oubli; que le scandale s'accroisse, que le public soit appelé et qu'il y ait jugement. Le livre de M. de Musset est donc un acte d'accusation, et il se résume dans une conclusion en quelque sorte psychologique, explication de la conduite de l'accusé, curieuse et bonne à rapporter : « En y regardant de bien près on y trouverait « peut-être, dans les facultés et le talent de l'artiste, l'excuse de la « femme. Obligée de faire parler les passions, elle éprouve un ardent « besoin de les connaître, d'en écouter le langage, de les voir de près, « d'observer dans le cœur des autres toutes celles qu'elle est incapable « de sentir. De là cet appétit déréglé de complications, d'aventures, « de changements, d'amours interrompues, reprises, abandonnées. « Assez d'amour, dit-elle, nous savons cela par cœur. Jalousie, déses- « poir, mensonge, trahison, essayons cela, étudions, faisons des ex- « périences *in anima vili* (p. 232). » Faut-il le croire? Une femme, quelque artiste qu'on la suppose, peut-elle se complaire à faire de telles études d'anatomie, et cela sur le vivant? Comprend-on cet égoïsme d'artiste, cette cruauté de dissection? voir palpiter des fibres vives, étudier les accès de la fièvre, compter les palpitations du cœur! Serait-ce vraiment l'explication de cette vie de poète, dans cette aventure et dans plus d'une autre, aimant plus ou moins, se montant et se démontant la tête à loisir, avide de l'inconnu, de l'impossible, cher-

chant l'amour aussi, le désirant, moitié pour sentir, moitié pour observer? M. Paul de Musset l'affirme ainsi; c'est le résultat de son roman; qu'il nous soit permis de ne pas conclure.

Un autre apologiste qui vient en aide à M. Paul de Musset, mais avec des titres d'une tout autre nature, c'est Mme Louise Colet. Celle-ci s'est arrangée de manière à nous donner sur *Lui* deux romans en un seul, le roman des amours du poète à son printemps, et celui du même poète à son déclin, quand ses jours épuisés n'étaient pas éloignés de se clore sous les préludes d'un hiver anticipé. L'auteur a-t-il écrit dans cette histoire une partie de la sienne propre? Nous voulons l'ignorer. Son héroïne, celle qui a été l'objet des dernières amours du poète, s'appelle la marquise de Rostan, et c'est elle qui raconte, avec un détail curieux, la double histoire dont le fond vrai est enveloppé sous les accessoires du roman. Celui qui s'est appelé précédemment Laurent de Fauvel, puis Edouard de Fontaney, s'appelle, chez Mme Colet, Albert de Lincel. Désabusé avant le temps, ayant épuisé le calice de l'enivrement, ayant demandé aux ardeurs de la vie sensuelle l'apaisement de ses troubles et l'entretien de son génie, il se présente à la marquise, la suppliant de lui rendre l'amour, l'espérance, la jeunesse évanouie, le renouvellement de ses anciennes années, à lui, enfant vieilli, qui n'a jamais su voir de quel côté il devait se tourner pour trouver, avec la lumière, le repos et la meilleure direction des vœux inquiets. Il se passe donc là un roman fort suivi. La marquise a un grave adorateur qu'elle aime, un philosophe qui la dirige de ses conseils, et dont le souvenir la soutient dans ses périls. Aussi résiste-t-elle aux prières, à la dernière phase des passions du poète, encore ardentes, et qui le conduisent jusqu'au seuil fatal d'où il ne doit plus revenir. — Mais la moitié du roman est consacrée à reprendre l'histoire de *Lui*, dans l'épisode de sa jeunesse dont les deux auteurs qui précèdent ont raconté les circonstances, chacun à sa manière, selon leurs passions ou leur devoir. C'est Albert qui se décide à raconter à la marquise cette histoire, qui a laissé dans sa vie un sillón de douleurs bien prolongé. Dans une suite d'entretiens, il redit cette triste histoire, et le lecteur est encore une fois institué juge. Les mêmes incidents s'y reproduisent, mais changés et compliqués d'événements fictifs qui appartiennent moins aux souvenirs du narrateur qu'à l'imagination du romancier. L'incident de Morét, qui est Fontainebleau, change tout à fait de caractère. L'un des deux s'est montré sans cœur et d'un égoïsme cruel :

c'est *Lui*, disait Thérèse ; c'est *Elle*, dit Albert de Lincel. Le voyage d'Italie, dans ses traits généraux, est le même chez Mme Colet que chez ses devanciers. Les brouilles, les reprises, les recrudescences, les implacables procédés d'Antonia, sa trahison, la séparation, le retour à Paris, l'éphémère réconciliation et la rupture jusqu'à l'éternité. Albert n'est pas plus généreux, ne sait pas mieux oublier ou pardonner que M. Paul de Musset ; il accuse amèrement la coupable ; sa sécheresse, son cœur faux, incapable de tendresse et qui ne peut s'é-mouvoir, l'entraîne au changement perpétuel par un fonds inépuisable de curiosité. Mais ici, du moins, Albert est loin de se justifier entièrement. A Venise, où se passe la plus grande partie du séjour en Italie, lui aussi trahit Antonia. Là se trouvent comme accessoires une suite d'intrigues d'Albert avec des filles de théâtre, racontées par l'auteur dans un babil élégant, roman sur roman, peintures légères, broderies vives et risquées, pour le plus grand profit des lecteurs qui veulent s'amuser, et qui ont toujours des heures oisives à donner aux malsaines pâtures de l'esprit.

Mais pourquoi s'arrêter davantage à ces déplorables productions ? Nous ne le ferions pas, si elles ne donnaient lieu à des réflexions d'une sérieuse portée. Triste et lamentable tableau, en effet, que ces luttes, ces querelles entre deux femmes, l'une pour attaquer, l'autre pour défendre, et cela auprès d'un mort que la muse aurait pu illustrer, et dont la mémoire assiste à ces débats quand ses cendres sont à peine refroidies !

Et quant aux conclusions morales et définitives de toutes ces misères, un critique, l'auteur d'*Eux et Elles*, s'est chargé de les faire connaître. Entièrement étranger aux causes et aux auteurs de ces débats, à ces cruelles vérités à peine cachées sous le voile complaisant du roman, M. de Lescure a fait la critique de ces mauvais livres. Plus qu'un autre, il est descendu dans le détail, il a étudié à fond et analysé, avec une pénétration et une finesse achevée, les fibres plus ou moins altérées de ces malades organisations ; puis il a composé de ces articles un agréable volume, sorti des presses de MM. Malassis et de Broise, plus remarquables, en général, par leur élégante typographie que par le choix des œuvres qu'elles éditent. Ce volume, bien accueilli du public, et qui a été réimprimé après quelques jours, est une étude très-suivie, une étude en quelque sorte érudite, et surtout physiologique, qui conclut en apportant son excuse, son blâme ou son explication. Voici ses conclusions : « De l'examen attentif de ces

« trois livres, on voit que l'un est une apologie orgueilleuse, l'autre « une satire jalouse, et le dernier enfin un réquisitoire passionné. Or, « de toute cette éloquence funeste, de cet art inutile, de ce style « perdu, il se dégage, aux yeux de l'observateur, un fait unique, ir- « récusable, celui de l'infidélité d'Olympia. Cette dépense de talent « n'a pour but que de la justifier jusqu'à l'apothéose, ou de la flétrir « jusqu'à l'insulte (p. 129). » Or, ce fait de la trahison, si grave, et qui aurait eu lieu près du chevet d'un mourant, M. de Lescure entreprend de l'excuser, et presque de l'absoudre, par un argument d'une nature tellement physiologique, qu'il est difficile de le rapporter (p. 23). Si cette étrange justification enlève à la personne morale, à la faute, une partie de sa responsabilité, elle ne peut manquer d'épaissir la honte sur le visage de la pécheresse allégée, et M. de Lescure pourrait bien avoir été, sous ce rapport, un assez périlleux défenseur. En définitive, le critique repousse les trois romans ; il les signale au même degré comme des œuvres mauvaises, œuvres de jalousie, de vengeance ou d'orgueil. « Les auteurs ont manqué leur « but, dit-il en terminant par un dernier trait fortement senti ; dans « ce grand débat, dont une mémoire était l'enjeu, ils ont été moins « éloquents que le silence d'une tombe (p. 132). »

Nous avons hâte de sortir de ces tristes autopsies. Ajoutons un seul mot, afin de faire remonter plus loin qu'on ne le fait ordinairement notre accusation contre ces livres. Une chose, en effet, est à remarquer, c'est que, narrateurs et critiques, ont fait assez bon marché de la faute première ; ils pardonnent à celle qui a été tour à tour Thérèse, Olympe, Olympia, d'avoir trahi ses devoirs réels, comme épouse et comme femme, pour se donner à Laurent, à Edouard ou à Albert ; mais ce que l'on ne pardonne pas, le seul objet que l'on regarde comme motivant l'enquête, c'est la trahison dans la trahison, c'est de savoir jusqu'à quel degré une perfidie ajoutée à tant d'autres a pu manquer aux exigences de ce monde qui pardonne tout ce qui est du vice, excepté la maladresse et le manque d'habileté dans la chute. Ce qui nous semble, à nous, plus malheureux, plus coupable, c'est la vraie chute, c'est le début. Quand on est tombé, quand la vie est irrégulière, il ne suffit pas de la prudence mondaine pour se relever et rentrer dans la vraie voie. Marche, marche, c'est la loi ; on arrache des fleurs à demi-séchées, et l'on descend de plus en plus dans les profondeurs de l'abîme. Le monde applaudit ou blâme, selon l'art et le bien-joué, selon qu'il lui arrive de rire ou de pleurer. Du

reste, c'est ainsi que M. de Lescure explique toute la conduite de *Elle*. Qu'a-t-elle voulu ? s'arranger pour tomber avec grâce, se draper, gouverner ses chutes sous les yeux de cette foule cruelle, qui n'a d'applaudissement et de pardon que selon le maintien, selon le savoir-vivre et le savoir-mourir des victimes. Dans toute cette histoire, il y a la part de la comédie, oui, mais aussi la part de la tragédie, d'un drame douloureux : il y a là une âme de poète, un Byron que l'ennui poursuit, qui demande comment on le délivrera de lui-même, *who can exile from himself*, et qui fuit incessamment devant sa pensée, — *demon-thought*, — fatal démon que rien de purement humain ne saurait fléchir ou désarmer. — *Elles* veulent le croire et se font consolatrices ; mais, hélas ! il n'y a pas souvent bien loin de Childe Harold à don Juan. Beaucoup d'entre elles le savent par expérience, mais trop tard. Ah ! plutôt, séducteurs et séduites, délaissants ou délaissées, meurtris de leurs chutes ou vaincus du temps, devraient bien tourner leurs regards au vrai jour, et gravir pour remonter ; car ce n'est pas en s'agitant dans un abîme qu'on peut espérer d'en sortir.

A. MAZURE.

35. LES ENFANTS DE CLOVIS, par Mme Emilie DE VARS. — 1 volume in-12 de 212 pages (1858), chez Pouget-Coulon, et chez Victor Sarlit (*Bibliothèque catholique de voyages et de romans*) ; — prix : 1 fr.

Mme Emilie de Vars, ainsi qu'elle l'a fait dans *Geneviève de Paris*, dont ce roman est en quelque sorte une continuation (t. XXII, p. 386), prend ici un nouvel épisode de notre histoire, met en scène les divers personnages qu'on y voit figurer, les anime, leur fait parler le langage qu'ils ont dû ou pu tenir, et traduit enfin en tableaux dramatiques les froids récits de nos historiens ou chroniqueurs. Ce genre d'ouvrages peut plaire, intéresser, charmer quelques loisirs ; mais, redisons-le sans hésiter, poétiser ainsi l'histoire n'est pas le meilleur moyen de la faire connaître. Quoi qu'il en soit, ce livre, en tant que *roman historique*, a le mérite de n'offrir que des tableaux, sinon toujours très-vraisemblables, du moins toujours inoffensifs. Il s'ouvre par la mort de sainte Geneviève, qui expire en bénissant la ville de Paris et la reine Clotilde, à laquelle sa voix mourante prédit ses infortunes. Vient ensuite le tableau des divisions jalouses des fils de Clovis, au milieu duquel se dessinent tout à la fois la mâle et sainte figure de la reine Clotilde, et la figure touchante de la jeune Clotilde, sa fille, qu'Amalaric, roi des Goths, son époux, s'efforce, mais en vain, d'en-

traîner dans l'hérésie. Enfin un dernier et sombre tableau est celui du meurtre des enfants de Clodomir, froidement accompli par les rois Childeberr et Clotaire, qu'ont poussé à ce crime les ambitieux conseils de Gondura, la terrible magicienne, épouse du dernier de ces monarques. Quant à l'infortunée veuve de Clovis, frappée au cœur dans ses affections de fille, de sœur, d'épouse et de mère, elle se retire près du tombeau de saint Martin. « Jamais, depuis, elle ne rentra dans « cette cité (Paris) témoin de ses jours de gloire, bien effacés par ses « inconsolables douleurs (p. 212). » — Ce roman est écrit avec talent ; on y découvre une vive imagination et une certaine connaissance de l'histoire. On peut donc le lire avec fruit comme avec plaisir : nous n'y trouvons rien qui nous empêche de le recommander.

MAXIME DE MONTROND.

36. DES ÉTABLISSEMENTS charitables de ROME, par M. F.-M.-J. LEFEBVRE, professeur à la Faculté de médecine de l'Université catholique de Louvain. — 1 volume in-12 de xxvi-376 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Le moment n'a jamais été plus opportun pour relever les erreurs accréditées sur ce qui se passe dans les États romains. M. Lefebvre s'est chargé de faire connaître les faits en ce qui concerne les établissements de charité dans la capitale du monde chrétien. Son livre, bien composé, procède avec une méthode parfaite et donne les résultats les plus positifs. Il commence par poser un principe essentiel dans toute considération de ce genre. « Le régime de bienfaisance des peuples modernes « repose sur deux éléments : une vertu, une science. La vertu, c'est « la charité ; c'est elle qui émeut les entrailles du riche en faveur du « pauvre, qui fait surgir un ami, un soutien, un consolateur, à côté « de toute souffrance et de tout abandon. Cet or, ces dévouements ac- « cumulés, constituent, pour ainsi dire, le fonds social de la misère : « il s'agit de l'administrer. C'est ici qu'intervient la science (p. XXI). » On ne saurait nier que l'esprit chrétien ne possède, plus que tout autre, le premier élément, la charité comme vertu ; qu'il n'en ait le sens, qu'il n'ait le don de s'émouvoir et de verser l'or par l'impulsion du cœur. Comment en serait-il autrement avec une religion qui fait de la charité, de l'amour de Dieu et de celui des hommes, un même commandement ? Mais on conteste que le chrétien possède également la science de la charité, l'art d'administrer sans encourager le vice, sans nuire à l'industrie, de telle sorte que les secours se ré-

pâdent avec le plus de discernement possible parmi ceux qui souffrent. — C'est pour réfuter ce préjugé, pour montrer du moins qu'il n'y a pas lieu de l'appliquer à la ville de Rome, que l'auteur a composé ce livre. Il entre en matière par une statistique de la pauvreté à Rome. On y voit que, tout compensé et toute proportion gardée, il y a dans cette capitale moins d'indigents que partout ailleurs. Alors, au tableau des misères physiques il oppose les institutions établies pour les soulager : hôpitaux pour les malades, hospices pour les maladies permanentes, pour les incurables de la nature, de l'âge, de la raison perdue, pour les enfants abandonnés. Mais toutes les indigences ne sont pas du corps ; l'enfant, par exemple, réclame le pain de l'intelligence ; c'est pourquoi les écoles abondent à Rome, bien tenues et bien dirigées. Elles sont ecclésiastiques, et où est le tort ? L'enfant du peuple apprend à lire, à écrire, à penser, à prier, à aimer Dieu, par une seule et commune inspiration. Est-ce un mal que la double lumière, — celle du cœur et celle de l'esprit, l'éducation et l'instruction, — lui arrivent en même temps, par la même main, à mesure que ses yeux s'ouvrent et s'accoutument à la lumière du jour ? — Enfin, il y a les œuvres de surrogation, les institutions de prévoyance, les monts-de-piété et les caisses d'épargne, qui, à Rome, fonctionnent aussi bien que dans toutes les autres grandes villes.

La ville pontificale est couverte d'un réseau d'institutions de bienfaisance, d'admirables confréries laïques, qui soulagent toutes les douleurs, toutes les souffrances des vivants, en songeant aussi aux morts par le ministère spirituel des prières et par le soin matériel des funérailles. Les prisons, dont on a tant parlé, sont l'objet d'une juste sollicitude. Il y a ici d'excellentes considérations sur le régime pénitentiaire, si cruel dans le système d'Auburn, mais adouci, tempéré à Rome par la charité, par un sentiment que le christianisme seul a le don d'inspirer. « A Rome, le prisonnier n'est isolé que du mal ; il est en contact permanent avec le bien, avec la religion, avec la science, avec la vertu, avec l'amitié, qui viennent, sous tous les costumes, frapper à la porte de sa cellule (p. 255). » A mesure que l'auteur fait connaître chaque institution, il en fait l'histoire et montre que rien n'est brusque et précipité à Rome, que tout se perfectionne par un progrès régulier ; puis il établit la comparaison entre ce qui est là et ce qui est ailleurs : à Londres, par exemple, où le paupérisme, la misère, la débauche, le crime et l'insuffisance des moyens de répression sont si reconnus. — Le livre de M. Lefebvre a, sous divers points de vue, beaucoup de rap-

ports avec un autre ouvrage de la même librairie, *Rome et Londres*, traduit de l'italien de M. l'abbé Margotti (Voir p. 75 de notre t. XXI). M. Lefebvre ne prétend certes pas que tout soit parfait dans les institutions romaines ; il fait la part de l'imperfection dans tout ce qui est humain ; mais il pense que nulle part la charité n'est exercée comme à Rome. Il a à ce sujet des paroles fort belles, et que nous nous faisons un plaisir de reproduire. « La charité romaine a su découvrir la souffrance sous tous ses masques. Quelle infortune a-t-elle oubliée, depuis l'enfant qui vagit délaissé dans quelque rue déserte, jusqu'au vieillard qui n'a pas même une paille pour s'endormir de son dernier sommeil ? Elle a tout vu, tout accueilli, tout embrassé : le pauvre petit que sa mère abandonne pendant les heures de travail, le jeune vagabond, l'orphelin, le fils du pauvre que ses talents appellent à une meilleure destinée ; un Peretti, qui deviendra un Sixte-Quint ; un jeune pâtre, qui sera plus tard le Pérugin ; la jeune fille abandonnée, la pécheresse repentante, la veuve restée seule au monde, le malade et le blessé, le vieux prêtre et le vieil ouvrier, le pauvre qui tend la main et le pauvre qui cache sa honte avec sa faim dans quelque mansarde ignorée ; le malheureux qui attend la mort demain, et la mort elle-même, cette dernière condition d'ici-bas. La charité romaine pourvoit à toutes les douleurs ; ses institutions forment un ensemble d'une grandeur merveilleuse ; c'est un édifice immense, où toutes les misères humaines trouvent un abri » (pp. 264, 272). — L'ouvrage est terminé par un appendice, dans lequel l'auteur prend à partie un livre qui, malheureusement, a fait beaucoup de bruit : la *Question romaine*, par M. About. En relevant avec une juste sévérité ce qu'il y a d'inconvenant dans la forme de l'attaque, il réfute un à un les arguments sur lesquels elle repose. — Nous recommandons cette œuvre à toute l'attention de nos lecteurs.

A. MAZURE.

37. GUIDE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé A.-C. P. — 1 volume in-18 de 428 pages (1859), chez Favier, à Valence, et chez V. Sarlit, Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

C'est surtout pour les jeunes filles qui commencent à entrer dans la vie qu'a été composé ce petit livre. Le monde au milieu duquel elles vivent jette sur elles, dès leur apparition, un regard d'espérance ; il n'épargne rien pour en faire ses esclaves ou ses victimes. De son côté, jaloux de leur innocence, le démon creuse mille abîmes sous leurs

pas, souffle dans leur cœur le venin de mille passions diverses, et les entraîne au milieu des écueils pour faciliter leur naufrage. Que faire ? Eclairer la route, avertir du danger, donner des conseils pour prévenir les erreurs ou les réparer. C'est ce que l'auteur a réalisé dans ce petit manuel divisé en trois parties. — Dans la première, après avoir indiqué la nécessité de travailler à sa perfection et de régler sa vie, il passe en revue tous les exercices de piété et toutes les occupations qui doivent entrer dans le programme d'une vie chrétienne de jeune fille : le lever et le coucher, la prière, les lectures, l'examen et les sacrements, le travail et les repas, les conversations, les visites et les divertissements. — Les moyens de perfection font l'objet de la seconde partie ; ce sont surtout la confession, la communion, la direction, les retraites mensuelles et annuelles, l'exercice de la présence de Dieu, les neuvaines, la dévotion à Marie, à saint Joseph, à l'ange gardien, au chemin de la croix. — La troisième partie apprend quelles sont les principales vertus à pratiquer. Le livre indique, outre les trois vertus théologiques, plusieurs des vertus morales, et surtout les défauts auxquels se trouve plus spécialement exposée une jeune fille : le jugement téméraire, la médisance, les railleries, les rapports, la jalousie, la curiosité, l'orgueil, le respect humain, l'inégalité d'humeur, l'immodestie, les mauvaises lectures et les relations dangereuses, l'amour du bal, des spectacles et de la parure.

Ce petit livre, où l'auteur, comme dans *l'Imitation*, s'adresse continuellement à la jeune fille, est simple de forme et de langage, écrit avec pureté et avec cœur, solide de doctrine et plein de bons enseignements. C'est un excellent manuel à confier à une jeune personne qui entre inexpérimentée dans le monde. — L'approbation de Mgr l'évêque de Valence, auquel il est dédié, est un sûr garant de l'orthodoxie des principes, de la sagesse et de la prudence des conseils.

38. HISTOIRE de la littérature française depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. — *Etudes et modèles de style*, par M. Frédéric GODEFROY. — Tome I^{er}. — PROSATEURS. — 1 volume in-8° de XLVIII-594 pages (1859), chez Gaume frères et J. Du-prey ; — prix : 6 fr. 50 c. (L'ouvrage aura 3 volumes.)

On a publié de nos jours un grand nombre d'études et de modèles de style ; cependant le champ de la littérature française reste toujours ouvert aux travailleurs laborieux, et un littérateur catholique doit trouver à y cueillir encore beaucoup de riches épis négligés par des mains profanes, oubliés à dessein par ceux qui cher-

chent avant tout le brillant, le léger, au lieu du substantiel et du solide. En effet, les principaux ouvrages de critique moderne sont dûs à des plumes souvent très-habiles, mais justement suspectes aux yeux de l'Eglise. Aussi, ceux qui demandent d'abord dans un livre les saines, les pures doctrines, et qui ne réclament qu'en second lieu les traits délicatement aiguisés, les rapprochements ingénieux, les phrases harmonieuses, les mots choisis, ont le chagrin de n'avoir qu'un trop petit nombre d'œuvres où les auteurs des derniers siècles soient convenablement appréciés. M. Godefroy a donc sagement pensé que c'était une chose utile que d'étudier l'histoire de la littérature. Il n'a pas, toutefois, voulu lutter avec les critiques éminents; plus modeste est son vœu, plus simple est son plan. Les écrits publiés par les maîtres les plus célèbres s'adressent aux esprits déjà formés, aux hommes qui connaissent les auteurs et qui sont au courant des choses littéraires. Ce n'est pas, en général, pour les jeunes gens qu'ils travaillent, mais pour des lecteurs instruits, et même érudits. Voulant, au contraire, présenter un enseignement à la fois élémentaire et fort, désirant fournir au sortir des classes de bonnes notions destinées à combler les inévitables lacunes des études ordinaires, M. Godefroy déroule les faits de l'histoire de notre littérature dans un tableau très-méthodique, très-net et très-circonscrit, et compose une sorte de traité accompagné d'extraits des meilleurs auteurs. Voici sa manière de procéder. — Au commencement de chaque siècle, il en expose sommairement l'histoire littéraire; il la fait suivre de morceaux choisis, précédés d'une notice suffisamment détaillée sur l'écrivain cité. Ainsi, on a une vue d'ensemble, des idées générales; on trouve ensuite des études spéciales, accompagnées de pièces justificatives, lesquelles sont éclaircies à leur tour par des notes abondantes. — Le premier volume, le seul encore paru, comprend le xvi^e siècle, point de départ de l'auteur, et une grande partie du xvii^e. Il contient donc deux études générales et une multitude de notices particulières. Ce travail est fait avec un esprit très-chrétien et offre des jugements ordinairement très-sages. Cependant il n'a pas assez d'originalité; et surtout il ne forme pas une trame serrée, unique, solide, où les fils différents ne se distinguent point. C'est plutôt un estimable recueil de pièces réunies par une main suffisamment expérimentée, qu'une composition neuve, une œuvre appartenant en propre à son auteur. Nous aimerions mieux, nous l'avouons, un travail logiquement conduit, que cette macédoine (c'est le mot de M. Godefroy lui-même) de morceaux qui ne vont pas toujours très-bien

ensemble. D'ailleurs, un critique franchement catholique, comme M. Godefroy, tout en reconnaissant le mérite et le talent d'auteurs tels que MM. Littré, Nisard, Sainte-Beuve, etc., a le droit et le devoir de penser par lui-même, d'exprimer son propre jugement. Puis, il y a des littérateurs et des historiens ouvertement religieux, dont il eût fallu plus souvent invoquer le secours : MM. Nettement, de Pontmartin, Rio, de Broglie, Aubineau, de Montalembert, Veuillot, Rohrbacher, Laurentie, et tant d'autres, qui eussent mieux servi M. Godefroy que des écrivains très-prévenus contre l'Église. Et ce n'est pas tout encore : le style de l'honorable écrivain n'est pas digne de celui des maîtres : négligée, lourde, souvent incorrecte, pleine de répétitions et d'incidentes, sa phrase choque à la fois l'œil et l'oreille. Citons une page un peu au hasard : « Cet important ouvrage (*l'Institution chrétienne*) valut à Calvin une grande célébrité. Elle le suivit dans ses « diverses pérégrinations en Suisse et en Italie; elle l'accompagna « surtout à Genève, où il devait régner despotiquement de part le « droit de son talent impérieux et de sa volonté de fer. Il y fut, dès « son arrivée, prédicateur et professeur en théologie. Il n'avait encore « que vingt-sept ans; la plus grande et la plus importante partie de « la ville se courba néanmoins bientôt sous sa domination absolue. « Il commençait à réglementer tout dans Genève, lorsqu'il fut exilé, « par sentence de bannissement, le 23 avril 1538, avec son collègue « et ami Farel, pour avoir annoncé du haut de la chaire son intention de refuser la cène jusqu'à ce que les désordres eussent cessé « dans la ville, et que Genève se fût séparée du synode de Lausanne, « qui avait retenu de la discipline catholique les cérémonies, et avait « demandé que l'usage des azymes, des fonts baptismaux et les fêtes « fussent rétablis dans Genève. Il se retira à Strasbourg, où il fut « reçu avec enthousiasme par Bucer et Capitan, et où il épousa Idelette « de Bure, veuve d'un anabaptiste qu'il avait converti (p. 50). » — A propos des maîtres du xvii^e siècle, M. Godefroy parle de *resplendissements* (p. 340) et d'*assortiments de langage* (p. 341); et il ajoute que leur esprit est de « cette trempe qui est la fleur du bon sens. »

Nous arrivons aux notices détaillées et aux extraits. On eût pu ne rien citer de Calvin et de Despériers; on a très-bien fait de nous faire relire de belles pages d'Amyot, du cardinal du Perron, d'Etienne Pasquier, d'Henri Estienne. Cependant, qui le croirait? on cherche vainement les noms de Bérulle, de Sénault, de M. Ollier, de saint Vincent de Paul, parmi les écrivains du xvi^e siècle, tous étudiés dans

ce premier volume. Nous aimerions mieux, nous l'avouons, quelques morceaux choisis parmi les œuvres et les lettres de ces illustres et saints personnages, que des extraits de Larrivey et de Mathieu. Le xvi^e siècle, dans son langage que Fénelon trouvait naïf, hardi, vif et passionné, quoiqu'un peu informe et trop verbeux, donnait aux écrivains ascétiques une grâce, une vigueur, une allure libre et naturelle que ne doivent pas faire oublier la magnificence et l'art savant des auteurs qui vécurent sous Louis XIV. C'est un véritable malheur pour M. Godefroy d'avoir laissé de côté ce riche filon, encore si peu exploité et si précieux au chrétien. Loin de nous la pensée qu'il faille toujours regarder les pères de la vie chrétienne, les maîtres de la sainte doctrine comme des modèles de goût, et Dieu nous garde d'imiter M. de Sacy qui, en tête de plusieurs volumes de sa *Bibliothèque spirituelle*, place des préfaces tout académiciennes, où il juge en professeur de rhétorique et en littérateur les livres dont le chrétien se nourrit, et avec lesquels le bel esprit n'a rien à voir. Toutefois, sans appliquer aux Bérulle et aux Vincent de Paul les règles dont on se sert pour juger Horace ou Marot, il est bon, il est utile de nous rappeler les excellentes pages où le zèle, la vertu, la foi chrétienne ont trouvé des accents qui vont au cœur de tous, qui arrachent des larmes bénies de Dieu et des soupirs méritoires pour le ciel.

Le xvii^e siècle, à notre grande surprise, débute par saint François de Sales et finit dans ce volume à du Guet. Nous ne nous attendions guère à rencontrer dans le même siècle saint François de Sales, qui naquit en 1567, et du Guet qui mourut en 1733. Au reste, l'auteur nous donne de l'évêque de Genève des pages charmantes et très-heureusement choisies. Ecrivain d'un jugement solide, d'une piété toujours aimable, d'un goût pur et délicat, saint François de Sales, qui aujourd'hui plus que jamais appartient à la France, est une des plus brillantes gloires, un des plus beaux noms de notre littérature. La critique mondaine a systématiquement négligé son admirable style, ou du moins ne l'a pas traité avec tout le respect qu'il mérite. Vivant dans des pays enchanteurs, au pied des Alpes et sur les bords des lacs, parcourant sans cesse, et souvent à pied, les villages et les hameaux du Chablais, visitant les fermes savoyardes, pénétrant dans la vallée alors presque impraticable de Chamouny, toujours uni à Dieu et plein d'amour à l'égard des hommes, saint François de Sales transporte dans ses écrits les salutaires parfums des bois et des montagnes, les brillantes couleurs de la nature alpestre, la

limpidité des eaux qui tombent des rochers pour former le Léman, et, mieux que tout cela, la bonne et sainte odeur de Jésus-Christ. Remercions donc M. Godefroy d'avoir beaucoup parlé de ce grand évêque, d'avoir recueilli, avec un soin pieux, de ravissantes fleurs tombées de sa main pour en composer un magnifique bouquet, en regrettant toutefois qu'il ait reproduit, en les approuvant souvent, des jugements sévères et même injustes à l'égard de cet élégant écrivain et de cet admirable pasteur (pp. 387 et suiv.).—Les noms du xvii^e siècle, dont, avec saint François de Sales et du Guet, M. Godefroy s'est occupé dans ce volume, sont ceux de Balzac, de Voiture, de Descartes, de Pascal, de Corneille, d'Arnauld et de Nicole. Il eût fallu, croyons-nous, ne pas trop séparer Malebranche de Descartes, et placer presque au début le duc de la Rochefoucauld.

Malgré ces observations, nous regardons cet ouvrage comme un précieux travail et comme une œuvre consciencieuse. Ses vues d'ensemble et ses études de détail, ses nombreux extraits et ses riches notes philologiques, le rendront d'un grand secours aux maîtres chrétiens, et aux jeunes gens qui veulent compléter leur instruction.

E.-A. BLAMPIGNON.

39. HISTOIRE des sciences occultes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. A. DEBAY. — 1 volume in-12 de 536 pages (1860), chez Dentu; — prix : 3 fr.

M. Debay a beaucoup écrit pour les boudoirs; il les a fournis abondamment d'ouvrages d'hygiène, de toilette, etc.; il a décrit ensuite, à l'usage du demi-monde, les *Trente beautés de la femme* (sic) et les *Nuits corinthiennes* de la courtisane Laïs; puis, comme les lauriers de M. de Balzac lui faisaient envie, il a donné à son public la *Physiologie* et la *Philosophie* du mariage au point de vue le plus infime, et il a relevé tout ce matérialisme d'un exposé des *Mystères du sommeil et du magnétisme*, où il s'est montré digne, en luttant contre le sens commun, de publier l'*Histoire des sciences occultes*. Sous prétexte d'écrire une histoire, il n'a voulu qu'une chose : amuser ses lecteurs habituels aux dépens du *superstitieux* christianisme; mais, heureusement, il n'a pas bien vu de quel côté il mettait les rieurs. Il nous prévient d'abord (p. 2) qu'il n'écrit pas pour les savants, — aveu plein de prudence, — mais pour les gens du monde et pour les femmes; il prétend détruire en eux la superstition, et voici comment. « Par merveilleux, dit-il, nous entendons les phénomènes

à *naturels* dont la cause reste cachée au vulgaire (p. 1). » Ainsi, le merveilleux n'existe pas ; le naturalisme est seul rationnel ; donc, les miracles, les prophéties, les possessions diaboliques, tout ce qui tient à un ordre de choses révélé, est chimère. M. Debay est assez physicien pour refuser à Dieu le droit de se révéler aux hommes comme il lui plaît, et d'interrompre suivant sa volonté le cours des lois de la nature. Depuis que le monde existe, il est vrai, on a cru partout au merveilleux, c'est-à-dire au surnaturel ; sur ce point, le consentement des peuples est unanime : les sages, les philosophes, les législateurs, les rois, les prêtres, n'ont pas eu, à cet égard, d'autres pensées que les multitudes ; rien de moins *naturel*, par conséquent, que le *naturalisme*. M. Debay confesse cet accord des peuples ; mais tout cela, pour lui, est le *profane vulgaire* qu'il écarte. Quand l'humanité de tous les lieux et de tous les temps gêne ces Messieurs, il faut voir avec quel sans-façon ils la déclarent imbécile ! Leur bon sens, à eux, consiste à nier le sens commun. Tout le genre humain a été et est encore superstitieux depuis près de six mille ans ; mais enfin M. Debay s'est rencontré ; écoutons donc M. Debay.

« Pour l'homme éclairé, tout est merveille dans les opérations de la « nature, mais rien n'est surnaturel (p. 5). » En d'autres termes, tout est prodigieux dans la nature, et c'est pourquoi le prodige est impossible. Cette logique promet beaucoup : elle tiendra parole. — Après ce début, M. Debay saisit « le flambeau des sciences, alimenté par le feu du « génie humain » (c'est-à-dire du sien propre, puisqu'il déclare absurde le génie superstitieux de l'humanité) ; et le voilà qui dissipe « les épaisses « ténèbres du moyen âge, au profit des femmes et des gens du monde « qui ne sont pas encore en plein soleil de *pure nature* (p. 4). » Remarquons ici la précaution oratoire de la secte : on n'en veut qu'au moyen âge, dit-on, car le temps n'est plus où il était de bon goût d'*écraser l'infâme* ; il faut être prudent, et frapper l'Eglise sur le dos du moyen âge. Ce n'est pas la sincérité telle que l'entend le pauvre genre humain, mais c'est bien la sincérité du philosophisme ; et, quand il s'agit, d'ailleurs, d'éclairer le vulgaire, à quoi bon la franchise et le courage ? Enregistrons toutefois cet hommage à la vérité ; il faut sans doute qu'elle soit puissante dans l'opinion, pour imposer ce respect à de tels livres.

Donc, M. Debay n'a garde de porter le flambeau allumé par son génie sur les miracles du Sauveur et des apôtres. Qui sait ? son audace pourrait être jugée de mauvais goût jusque dans les boudoirs si

chers à son feu sacré. Il y a plus : il est chrétien comme le sont tous ces éducateurs philosophiques du genre humain : « Le culte « nouveau, dit-il, plus rationnel que le polythéisme, développant les « facultés de l'âme au détriment des facultés sensuelles, dirigera les « hommes vers ce but d'égalité et de fraternité qui, s'il est possible de « l'atteindre un jour, doit être la perfection de l'humanité. Malheu- « reusement, des ambitions particulières faussèrent les idées et les « firent dévier de la voie qu'un *divin* législateur leur avait tracée : les « sages croyances se pervertirent ; la vérité fut remplacée par de som- « bres erreurs, et la société nouvelle, infestée d'une foule de préjugés « barbares, de craintes puérides, s'enfonça profondément dans l'or- « nière des superstitions (p. 380). » On a là un échantillon assez satisfaisant du catéchisme humanitaire et du genre d'éloquence de M. Debay. Pour lui, Notre-Seigneur est *divin*, bien que sa vie ait été pleine du genre de *superstitions* contre lesquelles M. Debay a allumé un flambeau à la flamme de son génie. Notre-Seigneur a chassé les démons, et il s'est montré un divin exorciste. C'est sans contredit l'espèce de miracles qui revient le plus souvent dans les récits évangéliques, comme si Dieu avait voulu, de cette façon, condamner solennellement à l'avance tous les sophismes des naturalistes et leurs hypocrites respects pour le Dieu fait homme. En outre, Notre-Seigneur et les apôtres ont rendu le mouvement aux paralytiques, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts, toutes choses très-naturelles pour M. Debay et les siens ; et comme Jésus-Christ et ses disciples faisaient ces choses, de leur propre aveu, en témoignage de leur mission divine, il suit que M. Debay et ses frères-amis doivent les tenir pour autant d'imposteurs cherchant à s'accréditer auprès de la foule par une science qui lui était inconnue. Voilà comment, avec un peu d'habileté et le jeu des restrictions mentales, on présente indirectement comme imposteur habile celui qu'on déclare *divin*, et comme absurde une religion révélée qu'on nomme *rationnelle*.

En revanche, M. Debay ne se croit pas obligé à cette *prudence* envers l'Ancien Testament. Juge-t-il le *vulgaire* assez ignare pour ne pas savoir que l'ancienne loi ayant été, dans les desseins de Dieu, le fondement et la préparation de la Nouvelle, elles doivent être l'une et l'autre *superstitieuses* ou *divines* ; ou bien son flambeau n'est-il pas assez allumé pour lui faire voir les premiers enseignements du catéchisme ? Dans le premier cas, quelle est sa franchise ? dans le second, au lieu de prétendre à enseigner le genre humain, il devrait recueillir sur les

lèvres d'un enfant les rudiments du christianisme. Quoi qu'il en soit, une fois à l'aise avec l'Ancien Testament, il nous présente ses miracles comme des tours de physique adroitement exécutés; ses prophéties comme les produits d'une perspicacité naturelle ou du magnétisme; ses grands hommes, Moïse et les prophètes, comme autant de charlatans habiles, qui en imposaient aux juifs par leur science exceptionnelle: c'étaient les Mesmer, les Cagliostro et les Robert-Houdin de leur temps. Ne lui demandez pas de quel droit il a l'audace de calomnier ainsi la sainteté, les plus authentiques caractères d'une mission divine, et avec cela tout le passé d'un peuple et le peuple lui-même: il vous a dit à l'avance que le surnaturel est une absurdité lamentable qui lui déplaît; il lui faut bien dès lors, pour se donner raison, calomnier à tort et à travers, insulter aux croyances les mieux établies, démentir, sans ombre même de preuves, des faits évidents, au risque de renverser de fond en comble toute certitude historique. Ces procédés sont les besoins de sa thèse, et les moyens justifient le but. Périssent l'histoire et le sens commun plutôt que le *flambeau* de M. Debay! Donc, si Moïse a fait jaillir avec sa baguette l'eau d'un rocher, Bacchus avec son thyrsé avait fait mieux que cela dans l'Inde; si le feu du ciel atteint les fils d'Aaron coupables de sacrilège, c'est que Moïse, devançant Franklin, les a foudroyés d'une décharge électrique; si le prophète Elie ordonne à un bûcher de s'allumer subitement, c'est que l'habile homme avait eu soin de garnir le sol d'une couche calcaire en contact avec du phosphore qui a pris feu et a tout embrasé. Ainsi du reste. Moïse est placé dans une brillante pléiade d'adroits charlatans avec les Zoroastre, les Numa, les Confucius, les Mahomet, etc. Il y a mieux: pour fermer tout son système à l'invasion du *surnaturel*, M. Debay n'hésite pas à classer Moïse et le prophète Elie parmi les empoisonneurs, dans l'honorable compagnie des Médée, des Circé, des Hermonide, des Mycale et des Locuste. Ces blasphèmes font trop d'honneur à la vérité pour être passés sous silence: « Moïse, dit-il, défendit à quiconque, « sous peine de mort, de porter ou de conserver chez soi toute substance vénéneuse; cet *habile* législateur s'en réserva exclusivement « l'usage, et le transmet à ses descendants. Nous voyons plus tard « le prophète Elie annoncer au roi Joram qu'il eût à se préparer à « mourir, parce que le Dieu d'Israël, irrité de ses impiétés, avait « prononcé son arrêt de mort. Joram expira le lendemain, offrant « des symptômes qui, de nos jours, feraient traduire en police cri-

« minelle l'auteur d'une prédiction semblable (p. 259). » Ces procédés de justice sommaire sont familiers à M. Debay ; parce qu'il plaît à Dieu de signifier à un roi coupable son arrêt de mort par un saint prophète, Dieu et son envoyé sont justiciables des tribunaux, et M. Debay dédaigne d'honorer d'une apparence même de discussion cette brutale calomnie, encore plus ridicule qu'odieuse. Rien assurément n'est plus capable d'inspirer aux honnêtes gens une foi profonde au surnaturel. Qu'est-ce donc qu'une thèse merveilleusement absurde, qui a besoin, pour réussir, de recourir aux infamies ? Partout et toujours, c'est un parti pris contre l'évidence. Tout ce qui, dans l'antiquité, dans les temps modernes ou de nos jours, a dépassé ou dépasse l'ordre naturel, n'a été que duperie, charlatanisme, habileté, hallucination, folie ou mensonge. — Toutefois, comme on tient, avant tout, à amuser son public habituel, on lui donne, sous le titre d'*Histoire des sciences occultes*, une vraie macédoine de faits de tout genre, choisis sans logique, entassés sans ordre et illuminés de contes bleus qui prétendent s'élever, dans un langage grotesquement ampoulé, à la hauteur d'explications philosophiques. Les trois quarts au moins de ce pauvre livre sont destinés à des choses qui ne sont ni occultes, ni scientifiques ; tout, à peu près, jusqu'au titre lui-même, y est faux. Pour l'auteur, la magie ancienne avec ses oracles et toutes ses cérémonies religieuses, consistait dans les *tours de physique* des prêtres ; saint Patrice, apôtre de l'Irlande, a imité ces imposteurs en inventant son *trou* ou *purgatoire* ; tous les thaumaturges du moyen âge et des siècles modernes ont été également d'habiles jongleurs ; tous, même les plus ignorants, même les apôtres, avaient au service de leur fourberie une science exceptionnelle ; ainsi la croyance à la croix de Migné a-t-elle eu pour cause, en 1826, le reflet d'un *nuage* dans un ciel *serein*, adroitement expliqué par les prêtres ; le prétendu miracle de saint Janvier est tout simplement une composition chimique devenant liquide à une température de quinze degrés ; et si vous désirez savoir pourquoi le prince de Hohenlohe a guéri un boiteux dont la jambe gauche avait trois pouces de moins en longueur que la droite ; pourquoi, dans les divers âges du christianisme, des cures semblables et d'autres bien plus merveilleuses ont été opérées, c'est qu'une « imagination exaltée et une confiance absolue dans « le pouvoir du thaumaturge peuvent allonger subitement les mem-
« bres, guérir tout à coup des maladies invétérées, et même res-
« susciter les morts (pp. 230 et 231). » Mais en quoi cette imagination

et cette confiance tiennent-elles aux sciences occultes ? c'est le secret de l'auteur. De même, la magie blanche, — pour lui il n'en est pas d'autre, — est une science *occulte* quand elle est tombée dans le domaine *public*. Devins, augures, aruspices, astrologues, chiromanciens, nécromanciens, évocateurs, météorologues, sont ici des savants *occultes*, comme les amateurs de chimie, de pyrotechnie, d'amulettes, d'électricité, de sorcellerie, de sabbats, d'obsessions, de baguettes magiques, de convulsions, de fées, de vampires, de pierre philosophale, d'épreuves par le feu, l'eau et les breuvages, de magnétisme animal, et enfin d'électricité. Tout cela est un pandémonium où ce qu'il y a de scientifique est souvent très-peu occulte, où ce qui est caché appartient rarement à la science. Aussi le but même de M. Debay est-il absurde : il fait un livre contre les *superstitions* du peuple, et il les appelle des sciences *occultes*, réservées aux prêtres et aux sages. Quand on est de cette force, on est autorisé à récuser le genre humain.— Voici une autre absurdité plus grande encore, et qui est le fondement du livre : M. Debay attribue au mystère de ces *sciences* réservées tous les effets surnaturels dont l'histoire est pleine ; or, ces effets éclatent avec d'autant plus de force que les soi-disant sciences sont plus répandues. Dans la Grèce dégénérée, sous l'empire romain, au moyen âge, les *superstitions* de toute nature sont innombrables ; où sont alors les agents mystérieusement *naturels* de ces faits *surnaturels* ? M. Debay ne s'inquiète pas de si peu. Il appelle à son secours non plus le mystère, mais la folie, l'hallucination, l'imagination et la crédulité ; avec ces auxiliaires, il explique tout et mêle tout : les contes populaires et les faits incontestables, les œuvres sacrées et sacrilèges, les saints et les imposteurs, les amulettes de l'idolâtrie et les reliques chrétiennes ; ni discussion, ni distinction quelconques : il confond et blasphème. Quand les faits sont complètement rebelles à ses explications ou à ses démentis, comme par exemple quand il s'agit des possédées de Loudun, il se tire d'affaire par un vaste système de calomnies, aussi impossible qu'odieux. Les convulsionnaires jansénistes du cimetière Saint-Médard sont pour lui des charlatans qui se faisaient crucifier pour le plaisir de la représentation, et recevaient avec joie, en acteurs et actrices consommés, des coups de barres de fer qu'aucune muraille n'eût supportés. Pourquoi ces sublimes explications ? pour montrer l'absurdité de tout miracle par des miracles d'absurdités. Vraiment, si des détails obscènes, ordinairement inséparables des productions impies, ne devaient pas éloigner ce livre de

tout regard honnête, nous en conseillerions la lecture comme antidote au poison qu'il sème. Rien, aux yeux du sens commun, ne démontre la vérité d'un ordre surnaturel avec autant de puissance, que ces partis pris obstinés et ridicules contre l'histoire, contre les croyances de l'humanité, contre les droits mêmes de Dieu. Vous parlez de superstitions : qui les fomentent ? le naturalisme. Partout où il domine, les superstitions foisonnent. Qui les combat ? le catholicisme, partout et toujours. La foi au *merveilleux* est naturelle ; essayez de la détruire, vous la pervertissez. Quand donc M. Debay vient nous dire, en exigeant de ses lecteurs une crédulité absolue à ses inventions, que le xviii^e siècle, avec ses lumières, a dissipé les ténèbres superstitieuses du moyen âge, il ignore ou feint d'ignorer les convulsionnaires, Cagliostro, Mesmer, toutes ces superstitions incontestables qui ont fleuri en plein xviii^e siècle parmi les libres penseurs, et qui, de nos jours, affolent encore près des tables tournantes et des sujets *lucides* du magnétisme, les *crédules incrédules* du naturalisme. — Ce livre donc, avec ses blasphèmes, ses calomnies, ses hors-d'œuvre, ses explications ridicules, ses anecdotes graveleuses et ses révélations fangeuses, où les faits surnaturels de tout genre les mieux établis sont confondus pêle-mêle avec les superstitions populaires, est forcément un hommage à l'ordre surnaturel. Quand, pour en remonter au genre humain, on affirme au public que tout ce qu'il y a eu jusqu'à nos jours de faits surnaturels, prophéties, miracles, possessions et opérations diaboliques, apparitions, etc., n'est qu'une longue série d'intrigues, de mensonges ou de folies, dont toutes les civilisations, et le christianisme lui-même, avec un cortège innombrable de saints et d'esprits d'élite, ont été dupes ; quand on renverse toute certitude historique ; quand, à la place de faits extraordinaires, rationnellement expliqués par l'intervention divine ou celle des mauvais esprits, on imagine des explications à faire sourire la crédulité d'un enfant, c'est qu'on reconnaît soi-même implicitement la vérité de ce qu'on nie, c'est qu'on fait, bon gré malgré, un acte de foi à l'ordre surnaturel, et au catholicisme dont il est le fondement.

GEORGES GANDY.

40. HISTOIRE et CRITIQUE de la révolution cartésienne, par M. FRANCISQUE BOUILLIER, ancien élève de l'École normale, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon. — 1 volume in-8° de viii-448 pages (1842), chez Boitel, à Lyon.

41. HISTOIRE de la philosophie cartésienne, par LE MÊME. — 2 volumes in-8°
XXIV. 10

de viii-616 et 660 pages (1854), chez Brun et Cie, à Lyon, et chez A. Durand, à Paris; — prix : 14 fr.

(Voir p. 47 du précédent numéro.)

Reprenons notre marche en avant, et poursuivons l'histoire du cartésianisme. On peut y voir deux périodes, l'une avant, l'autre après Malebranche. Des deux côtés, nous trouvons des disciples et des adversaires. Parmi les disciples immédiats de Descartes, distinguons le P. Mersenne, son grand correspondant, Clerselier, l'éditeur de ses lettres, Jacques du Roure, un des premiers auteurs cartésiens, Cordemoy, l'inventeur des causes occasionnelles, Rohault, le physicien du parti, comme la Forge en est le physiologiste, Régis le missionnaire, Cally le théologien, et Desgabets l'âme perdue. Parmi les adversaires, nommons Gassendi et son école; Pascal, peint par M. Bouillier avec des couleurs empruntées à M. Cousin, et qui ne doit rien à Descartes, car sa philosophie est une véritable réaction contre le cartésianisme; Huet, d'abord partisan, puis le plus dangereux ennemi de la doctrine nouvelle, dont la *censure*, louée par Leibnitz, suscita une si vive polémique; Huet qui, dans son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, est allé trop loin dans les voies du scepticisme, mais qui ne mérite pas condamnation pour avoir dit que le christianisme était partout avant Jésus-Christ (t. I, p. 590); nommons surtout les jésuites, ces champions de l'autorité contre toute révolte. C'est à eux que M. Bouillier attribue toujours ce qu'il lui plaît d'appeler la persécution du cartésianisme; ce sont eux qui ont tout fait, et les décrets de Rome, et les ordonnances de Louis XIV, et les décisions des Universités ou des congrégations qui leur étaient le plus opposées. Partout il se moque de leur philosophie, qui n'aurait été que le ridicule empirisme de l'école, et même le scepticisme, pendant métaphysique de leur probabilisme en morale. A-t-il prononcé ce mot *empirisme*? il a tout dit, comme d'autres trancheront toute discussion par le mot *jésuite*. Sans doute, les jésuites ont pu se tromper dans quelques idées, se trop conformer aux principes d'Aristote, et condamner chez Descartes des choses dignes de louanges; mais ici, comme toujours, leur admirable instinct catholique ne les a pas trompés, et ils ont vu aussitôt que la philosophie cartésienne était incompatible avec l'autorité révélée, et poussait au rationalisme. Quelles que soient donc leurs erreurs, ils ont droit de n'être pas indulgents pour la philosophie des autres, surtout si c'est le panthéisme.

(t. I, p. 580), car ils ont une règle infaillible qui, aujourd'hui comme autrefois, les empêchera de se tromper essentiellement dans leurs condamnations. Du reste, M. Bouillier prête souvent des armes contre lui. Pendant qu'il cherche à flétrir l'opposition de l'ordre au cartésianisme, et la défense faite à ses membres d'en enseigner les doctrines, il met en note (t. I, p. 567) un spécimen des propositions qui leur étaient interdites : doute universel, excepté de la pensée et de l'existence; — infinité du monde; — automatisme des bêtes; — passivité de l'âme, etc. Serait-ce donc un crime de fermer les écoles à de tels principes?

Malebranche ouvre et domine la seconde période de l'histoire du cartésianisme. Avant d'aborder son système, M. Bouillier en cherche les antécédents dans l'Oratoire. Il oppose triomphalement les constitutions de cet ordre à celles des jésuites, et transforme en condamnation des fils de saint Ignace les éloges prodigués par Bossuet, dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing, aux disciples du P. de Bérulle, comme si le grand orateur eût pu songer à décocher contre les jésuites des traits qui auraient en même temps atteint tous les ordres religieux (t. II, p. 6)! Il montre ensuite saint Augustin et Platon en grand honneur à l'Oratoire et précurseurs de Malebranche. Il raconte alors la vie du célèbre oratorien et expose son système.

Impuissance des créatures à agir les unes sur les autres; Dieu, seul auteur de la sensibilité, seul auteur des idées et des sentiments, tel est le grand principe de la philosophie de Malebranche. De là la théorie fameuse de la vision en Dieu, et des êtres sensibles, et des vérités absolues. Ainsi les corps, invisibles en eux-mêmes, ne seraient visibles pour nous que dans la substance de Dieu, soit par les petits êtres représentatifs imaginés par Malebranche, soit par leur étendue intelligible, si bien appelée inintelligible par Arnauld, dans laquelle nous découvririons toutes les figures sensibles et toutes les figures en mouvement. Mais comment voir des figures sur cette étendue uniforme, infinie, où rien n'est figuré? Puis, alors, à quoi bon un monde réel? Aussi M. Bouillier n'a pas de peine à réfuter cette erreur provenant, comme nous l'avons dit, de ce principe que toute efficace appartient à Dieu, que rien ne peut affecter l'âme que la substance lumineuse et efficace de Dieu. Il admet que nous voyons en eux-mêmes les objets matériels, grâce à l'action réciproque de l'âme et du corps; mais, s'il se sépare de Malebranche sous ce premier rapport, il admire profondément la seconde partie de la vision en

Dieu. Il veut que ce soit en Dieu seul que nous voyions *immédiatement* le général et l'absolu. C'est là, en effet, l'idéalisme, la raison impersonnelle, si chère à nos rationalistes. De là, pour eux, la nature divine, l'unité et l'universalité de la raison. Cette erreur, sous ses noms divers de vision en Dieu, d'idéologie, d'antagonisme, de raison impersonnelle, consiste toujours à faire dériver toute connaissance de l'intuition de Dieu. Or, ce système contredit le témoignage de la conscience, qui ne trouve rien de cette intuition au dedans d'elle-même ; il rend inutile la raison, qui n'a plus besoin d'aller du principe à la conséquence, si nous découvrons tout en l'Être divin par une vue immédiate ; inutiles aussi les sens, qui n'ont plus rien à nous apprendre des objets extérieurs, que nous n'apercevions mieux dans leur cause. En tant qu'il affirme de l'état de l'homme sur la terre ce qui n'est vrai que de la vision angélique et béatifique, ce système n'est que de l'illumination. En tant qu'il confond les objets avec Dieu même en qui nous les voyons, c'est un pur panthéisme. En tant qu'il met chaque intelligence en communication directe, immédiate, avec la vérité infinie, c'est un individualisme exclusif de toute autorité religieuse et humaine, de toute révélation. Quant à cette raison impersonnelle dont parle si souvent M. Bouillier après M. Cousin son maître, nous avouons ne pas la comprendre. Nous ne connaissons que deux raisons : la raison divine et la raison humaine ; or, ni l'une ni l'autre n'est impersonnelle. Une raison vraiment impersonnelle serait une raison qui n'appartiendrait à aucun être personnel. Mais une telle raison n'est qu'une abstraction chimérique ; elle n'est pas.

Passons vite sur le reste de la philosophie de Malebranche, sur son scepticisme relativement à l'existence du monde extérieur, auquel il n'échappe qu'en recourant à la révélation ; sur sa théorie des causes occasionnelles, qui ôte à l'homme toute action pour donner tout à Dieu ; sur son optimisme si contestable et ses volontés générales, exclusives de cette providence particulière à laquelle croient le sens commun et l'Eglise. Laissons encore les critiques d'Arnauld, et les longues luttes, entachées d'injures, de ce grand batailleur contre Malebranche. Ne parlons pas davantage de Nicole, séide ou victime d'Arnauld, son collaborateur dans l'*Art de penser*, philosophe et surtout cartésien peu ardent, lui qui disait des ouvrages de Descartes : « Le plus grand fruit qu'on en puisse tirer, est d'y apprendre que la philosophie est un vain amusement, et que ce que les hommes en savent n'est presque rien ; » et qui ajoutait : « il y a bien plus de passion que de lu-

« mière dans ceux qui ne sont pas effrayés de certaines idées de Descartes. » — Quoi qu'il en soit, nous n'avons aucun intérêt à disputer de tels hommes au cartésianisme; mais nous ne saurions céder aussi facilement Bossuet. En dehors de la foi, Bossuet n'était d'aucune école et ne consultait que son infaillible bon sens. Sans doute, à la vue de l'engouement de son siècle pour la nouvelle philosophie, il voulait qu'on en tirât parti pour la démonstration de l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'âme; mais, du reste, il en tenait peu de compte. Toute sa pensée est dans ce mot à un disciple de Malebranche : « Je voudrais qu'il (Descartes) eût retranché quelques points pour être entièrement irrépréhensible par rapport à la foi, car pour le pur philosophique, j'en fais bon marché; » et quant à Malebranche, il ne voyait dans sa philosophie qu'un exemple du plus parfait *galimatias*. Bossuet cartésien! En quoi? Est-ce qu'il admettait le doute méthodique, l'étendue essentielle, l'infinité du monde, l'automatisme? Est-ce, en un mot, qu'il ne rejetait pas tous les paradoxes cartésiens, c'est-à-dire ce qui appartient en propre à Descartes, pour ne garder que ce qu'il trouvait déjà dans ses études chrétiennes? A-t-il rien écrit, si ce n'est pour le réfuter, qu'il n'eût écrit sans Descartes, même le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, dont il trouvait l'idée dans le *Noverim me, noverim te* de saint Augustin, sinon dans le Psalmiste, comme il le dit dans sa lettre à Innocent XI? En quoi cartésien? Est-ce qu'il croyait vraiment à la souveraineté de la raison comme nos rationalistes, comme Voltaire, ose dire M. Bouillier (t. I, p. 69), lui qui a foudroyé cent fois cette orgueilleuse prétention dans les protestants et les *libertins* de son siècle, lui qui voyait « un grand combat se préparer contre l'Eglise », sous « le nom de philosophie cartésienne? » En quoi donc cartésien? Serait-ce en ce qu'il représente les vérités éternelles comme subsistant en Dieu, en qui nous les voyons? Mais presque tous les docteurs chrétiens ont dit cela, saint Thomas lui-même, qui tranche la querelle des nominalistes et des réalistes, en plaçant en Dieu la réalité des universaux. Toute la difficulté consiste à savoir comment nous voyons en Dieu les vérités éternelles, absolues, nécessaires. Bossuet ne s'est pas expliqué sur ce point, mais il n'a jamais cru à la vision immédiate de l'Être divin. Dieu a parlé à l'homme, et par là il a fait sa raison dont ces vérités sont le fond essentiel. La société, à son tour, parle à ses enfants, et développe ainsi chaque raison individuelle en y faisant naître ces mêmes vérités d'une façon qui sera toujours mystérieuse.

Voilà tout ce qu'il est permis de dire ; et bien qu'il soit faux d'avancer, avec le sensualisme, que toute vérité provient des sens, il est vrai de soutenir, avec saint Thomas, que toute connaissance y trouve son commencement : *Omnis cognitio a sensu initium habet*, car c'est au moyen du langage, qui passe d'abord par les sens, que les facultés actives de notre âme entrent en possession des vérités qui font sa vie.

Tout compte fait, de tous nos grands hommes du xvii^e siècle, Fénelon seul est cartésien, et même malebranchiste, malgré sa réfutation du *Traité de Malebranche de la nature et de la grâce*. Ce n'est pas pourtant qu'il n'ait entrevu, lui aussi, le péril du cartésianisme, car, dans sa *Seconde lettre sur la religion*, tout en rendant hommage à l'esprit de Descartes, il se montre alarmé des conséquences de sa philosophie, et il cherche à décliner toute complicité. Néanmoins, dans la seconde partie de son *Traité de l'existence de Dieu*, il commence par le doute cartésien. A l'exemple des scolastiques, il doute de Dieu d'une manière purement scientifique, pour trouver de nouvelles preuves en faveur de cette grande vérité. Périlleux et vain jeu d'esprit, il est vrai, mais qui ne ressemble pas au doute réel de nos rationalistes, car il n'entraînait pas la destruction de toute croyance chrétienne : on paraissait douter de Dieu dans les écoles, mais on l'adorait dans les temples. De plus, Fénelon semble vraiment faire Dieu même l'objet immédiat, et non pas seulement la cause de notre pensée. Il semble diviniser la raison, donner une main à Malebranche, et l'autre à nos modernes partisans de la raison impersonnelle.

La philosophie de Malebranche devint une mode comme celle de Descartes, dans les écoles et dans le monde ; mais, naturellement, l'Oratoire fut son quartier-général. Cependant on l'y enseigna avec précaution, à cause des défenses royales. Ainsi le P. Thomassin, dans ses *Traités*, le mit sous le nom de Platon et de saint Augustin. Mal advint à ceux qui montrèrent moins de sagesse, par exemple, au P. Bernard Lami, ce fanatique professeur d'Angers, que ses supérieurs furent contraints d'exiler à Grenoble ; à Levassor, qui se fit anglican ; à l'illustre P. Quesnel (t. II, p. 341), qui sortit de l'Oratoire pour ne pas signer le formulaire proposé à tous les religieux, et succéda à Arnauld dans le rôle de chef du parti janséniste. Comme nous l'avons dit, Malebranche trouva de nombreux partisans en dehors de l'Oratoire ; il en eut un jusque chez les jésuites. On entend bien que nous voulons parler du P. André. Disciple de M. Cousin, M. Bouillier devait répéter ici tout ce que le maître a dit de la *persécu-*

tion contre ce fougueux malebranchiste. Aussi, dans les lettres où les supérieurs du P. André la rappelaient au bon sens et à la soumission religieuse, il ne voit que le fanatisme de l'ordre contre Descartes, que l'obligation d'obéissance absolue, que l'abnégation de tout jugement propre, imposées à chacun des membres de la congrégation (t. II, p. 376). Ceux de nos lecteurs qui voudront être édifiés sur l'histoire du P. André, pourront se reporter à la page 495 de notre précédent volume, et lire en outre plusieurs articles publiés dans les tomes LXIII, LXIV et LXV des *Annales de philosophie chrétienne* : ils y verront, prouvé par des pièces authentiques, que ce prétendu martyr de Malebranche n'était qu'un esprit inquiet, insolent et dissimulé à l'égard de ses supérieurs, qui n'ont eu d'autre tort que de le supporter trop longtemps dans la Société qu'il détestait, et dont il médissait en secret, tout en se prétendant zélé religieux au dehors; que ces hommes qui se vantaient de puiser la vérité à sa source, de voir Dieu face à face, usaient de réticences et de mensonges, résistaient à leurs chefs, mentaient à leur conscience en signant en public des formulaires qu'ils démentaient par des déclarations secrètes.

Mais Malebranche eut aussi des adversaires. Sans parler de l'abbé Fouché, du P. Hardouin qui, dans ses *Athei detecti*, le mit bravement au nombre des athées; de l'abbé Faydit, l'auteur bouffon du fameux vers :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou ;

n'oublions pas le P. Dutertre, jésuite, l'un des critiques les plus sérieux des idées nouvelles. M. Bouillier ne lui pardonne pas d'avoir abandonné Malebranche, et, sur la parole fort suspecte du P. André, il l'accuse sévèrement de s'être un soir couché malebranchiste, et réveillé le lendemain disciple d'Aristote. Mais, au milieu de ses invectives, il justifie, sans s'en douter, le P. Dutertre et les jésuites, qui, dit-il, ne voulaient pas du libre exercice de la raison appliquée à la théologie, c'est-à-dire ne voulaient pas soumettre la théologie ou la raison divine à la raison humaine (t. II, p. 391). D'ailleurs, il est obligé d'avouer (ibid., p. 394) que la critique du P. Dutertre ne manque ni de sens ni de force. Chose singulière! telle est presque toujours la conclusion de ses diatribes les plus violentes contre les anti-malebranchistes : il les injurie, mais il finit ordinairement par leur donner raison.

Pour achever l'histoire du cartésianisme au XVII^e siècle, il resterait à l'étudier en Suisse, en Angleterre, en Italie, en Allemagne. Quant à

Bayle, nous ne savons où le placer, car il appartient à tout pays et à toute doctrine; ou plutôt, il n'a pas plus de patrie intellectuelle que de patrie physique. Il cherche à tout détruire par son scepticisme : c'est là son rôle dans le mouvement cartésien. Usant d'une tactique hypocrite, il s'efforce de démontrer que les dogmes chrétiens sont contraires à la raison; puis il se réfugie dans la révélation pour les défendre. Dans la première édition de son livre, M. Bouillier admirait tout cela : il ne voyait pas ce que les théologiens pouvaient y répondre. Il faisait de Bayle un apôtre de la tolérance, parce qu'il donne droit de cité à toutes les erreurs dans la vaste solitude de son scepticisme. Il est beaucoup plus réservé dans sa seconde édition; mais nous n'osons croire qu'il soit bien revenu de toutes ces simplicités, car il ne se fait pas faute encore de crier contre l'intolérance italienne, et d'accuser le catholicisme d'avoir éteint dans la péninsule le feu sacré des lettres et de la philosophie, en y proscrivant les opinions hétérodoxes, comme si la liberté de l'erreur était une condition du progrès de la vérité (t. II, p. 508)! Aussi est-il tout fier, pour l'Italie et pour la raison, de trouver enfin un cartésien dans l'illustre Gerdil. Que sera-ce donc si on lui enlève cette consolation dernière? Or, la *Civiltà cattolica*, dans un article contre l'ontologisme, a soutenu que le savant cardinal répudia dans un âge plus mûr les théories cartésiennes et malebranchistes qu'il avait adoptées dans sa jeunesse; et, en effet, les *Annales de philosophie chrétienne*, dans leur tome LXV°, ont publié, d'après la *Correspondance de Rome*, une dissertation inédite du cardinal Gerdil contre la fameuse proposition cartésienne : qu'on a le droit de n'admettre que ce que la raison individuelle a approuvé.

Nous ne pouvons pas plus laisser Leibnitz que Gerdil dans le camp du cartésianisme. M. Bouillier veut faire de Leibnitz un cartésien malgré lui; car on sait que le grand philosophe a toujours protesté contre cette dénomination, qu'il a toujours critiqué pour son compte les principes de Descartes, et applaudi aux censures qui en étaient faites par d'autres. De plus, et en métaphysique et en physique, sa philosophie est diamétralement opposée au cartésianisme. Toutes les doctrines et toutes les erreurs de la métaphysique de Descartes découlent, nous l'avons vu, de sa fausse définition de la substance : or, Leibnitz a renversé cette métaphysique par sa base, en rendant aux substances créées leur activité et leur force. Toute la physique de Descartes repose sur sa fausse notion de la matière, dont il fait consister l'essence dans la seule étendue, qui n'en est qu'un attribut; or, rien de plus

contraire à un tel système que la théorie des monades, simples et inétendues. Quant à l'optimisme de Leibnitz, fondé sur un perfectionnement sans fin de l'univers dans toute l'éternité future, on voit assez combien il diffère de celui de Malebranche. Qu'importent maintenant quelques rapports secondaires entre Leibnitz et Malebranche ou Descartes ? D'ailleurs, Leibnitz se met par là en contradiction avec le principe de sa monadologie et marche vers l'erreur, comme, par exemple, lorsque, niant l'action réciproque des monades, de même que Malebranche avait nié celle des créatures, il est conduit à l'harmonie préétablie, aussi fataliste, aussi insoutenable que la théorie des causes occasionnelles. C'est assez faire entendre que nous ne voulons pas plus approuver qu'exposer toutes les idées de Leibnitz, mais seulement protester une fois de plus contre cette prétention de faire entrer tous les astres du xvii^e siècle dans l'attraction cartésienne. Ainsi, nous n'aimons pas l'indissoluble union de Leibnitz entre l'âme et les organes, avant et après cette vie, c'est-à-dire notre préexistence dans les germes et notre survivance avec la partie la plus subtile du corps. Nous n'adoptons pas davantage sa nécessité morale, car, quoi qu'en dise M. Bouillier, elle nous paraît, tout aussi bien que la nécessité métaphysique, destructive de la liberté de Dieu. Mais nous défendrons son *Systema theologicum*, et nous y verrons autre chose qu'une « exposition par un « protestant de la doctrine catholique pour rétablir la paix de l'Église (t. II, p. 459, note). » Nous aimons mieux le regarder comme l'expression de ses dernières pensées, car il nous est doux de croire qu'il reconnut enfin la divinité du catholicisme, dont la mort seule l'empêcha de faire une profession publique, et qu'il céda à Bossuet un triomphe posthume qui honore à la fois le vainqueur et le vaincu.

Après avoir vu dans le triomphe de Locke la défaite de la métaphysique de Descartes, et dans l'avènement de Newton le détronement de sa physique, M. Bouillier trouve cependant beaucoup de cartésiens au xviii^e siècle : Fontenelle, Mairan, le cardinal de Polignac, Daguesseau, etc., et il cherche des preuves de l'influence du cartésianisme à cette époque. Voltaire, l'apôtre de Locke et de Newton, était cependant plein de sympathie pour le *tout en Dieu* de Malebranche; c'est qu'il y trouvait le système de la nécessité universelle qu'il proclama pendant la dernière partie de sa vie. Nous ne contesterons pas les conclusions de M. Bouillier, car nous sommes convaincus avec lui que le cartésianisme a produit le xviii^e siècle, et a régné alors dans la philosophie. « La philosophie du xviii^e siècle, a dit M. Cousin, est le dé-

« développement du mouvement cartésien en deux systèmes opposés que
« le cartésianisme contenait dans son sein, sans en avoir développé
« toutes les puissances. Il fallait que ces puissances cachées prissent
« tout leur développement, pour qu'on les connût et dans ce qu'elles
« avaient et dans ce qu'elles n'avaient pas. De là, l'idéalisme de l'école
« allemande et le sensualisme anglais et français. » Le cartésianisme,
d'ailleurs, pour le dernier siècle comme pour le nôtre, était bien
moins un système de doctrines qu'un esprit et une méthode. Or, quels
peuvent être cet esprit, cette méthode ? « Grâce à Descartes, disait le
« *Globe*, nous sommes tous protestants en philosophie, comme,
« grâce à Luther, nous sommes tous protestants en religion. » —
« Qui a fondé dans le monde moderne, se demande M. Lermnier,
« l'autorité du sens individuel, si ce n'est Descartes ? Le rationalisme
« moderne a pour père l'auteur des *Méditations*. » — « La forme, le
« caractère de la philosophie de Descartes, ajoute M. Cousin, c'est
« l'indépendance, la négation de toute autre autorité que celle de la
« réflexion et de la pensée. » Et ailleurs : « On comprend assez aisé-
« ment, surtout aujourd'hui, la pensée intérieure cachée dans les
« mouvements religieux du xvi^e siècle ; et cependant je demande si
« on ne la comprend pas tout autrement encore lorsqu'on la voit, à
« la fin du xvi^e siècle, se résoudre dans la philosophie cartésienne.
« Le xvi^e siècle, avec ses tendances les plus intimes, inconnues à lui-
« même, agrandies et idéalisées, développées jusqu'à la dernière consé-
« quence, s'est fait homme en la personne de celui qui vint dire en 1637 :
« Il n'y a d'autre autorité que celle de la pensée individuelle. » Ainsi,
au jugement de nos philosophes, Descartes touche d'une main au protes-
tantisme, de l'autre au rationalisme contemporain, c'est-à-dire
qu'il est le trait d'union entre la cause et l'effet. La France avait rejeté
le protestantisme sous sa forme religieuse ; grâce à Descartes, elle
l'accepta sous sa forme philosophique, et, plus que les pays protes-
tants eux-mêmes, elle le poussa, pendant le xviii^e siècle, à ses extrêmes
conséquences, en religion comme en philosophie et en politique. Et
voilà ce que prévoyait le génie de Bossuet, lorsqu'il annonçait un
grand combat contre l'Eglise sous le nom de philosophie cartésienne.
Nous croyons donc être fidèles à l'esprit de ce grand homme non
moins qu'à l'esprit catholique, en repoussant les doctrines d'un philo-
sophe que tous les ennemis de la révélation nous représentent comme
le fils du protestantisme et le père du rationalisme contemporain.

C'est pour être courts désormais que nous avons écrit ces deux longs

articles : nos lecteurs voudront bien nous le pardonner. Les discussions philosophiques sont aujourd'hui fort à la mode, et à chaque instant nous avons à parler de Descartes et du cartésianisme. Nous avons cru devoir en dire une bonne fois notre pensée, et pour n'avoir plus à y revenir, et pour donner la raison des jugements que nous portons sur les ouvrages empreints de son esprit. Une allusion, un renvoi à ces articles pourra suffire souvent désormais pour expliquer et justifier nos critiques.

Quant au livre qui a été l'occasion et le thème de ce travail, nous n'avons rien à ajouter pour en faire connaître l'esprit et les doctrines. Si l'on nous demande notre pensée sur sa valeur littéraire, nous la dirons avec la même franchise. Dépourvu trop souvent de mouvement et de couleur, chargé de fautes typographiques, il est d'une lecture peu agréable. Les perpétuelles analyses dont il est composé le rendent très-monotone, et l'on se fatigue à voir toujours les mêmes idées reproduites avec un simple changement d'auteur ou d'ouvrage. L'exposition d'un système, en effet, en exige tout d'abord la critique : or, critique et exposition sont ensuite répétées plusieurs fois avec de légères variantes, à l'occasion des disciples et des adversaires. Cependant ce livre est plein d'érudition et de lecture : les esprits sérieux et mûrs y trouveront donc intérêt et profit. C'est une sorte d'encyclopédie de la philosophie de Descartes ; à lui seul il pourrait tenir lieu de bibliothèque cartésienne.

U. MAYNARD.

42. LES OMBRES DE LA CROIX, ou *Jésus souffrant figuré dans la Genèse*; traduit de l'anglais du R. P. John Bonus, B. D., gradué de l'Université de Louvain, missionnaire apostolique, par LE TRADUCTEUR DE *Tout pour Jésus*. — 1 volume in-12 de xvi-232 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

43. OMBRES DU CRUCIFIX, ou *Types de notre rédempteur Jésus-Christ souffrant contenus dans le livre de la Genèse, renfermant la substance d'une série de discours moraux prêchés dans l'église de l'Assomption de Londres pendant le carême de 1856*, par le R. P. John Bonus, docteur ès-lettres, gradué de l'Université de Louvain, prêtre et missionnaire apostolique; traduit de l'anglais par M. l'abbé LEROI, prêtre du diocèse de Laval (*seule traduction autorisée par l'auteur*). — 1 volume in-12 de xii-226 pages (1859), chez Lainé frères, à Angers, et chez Blériot, successeur de Pringuet, à Paris; — prix : 1 fr.

Sur la foi de deux beaux succès, l'un à Notre-Dame de Greenwich, l'autre à l'Assomption de Londres, le docteur Bonus s'est décidé à publier les conférences qui lui ont valu les applaudissements unanimes de ses compatriotes. On a dit que si l'Évangile pouvait se perdre un

jour, on le retrouverait tout entier dans Isaïe ; le docteur Bonus invite ses auditeurs à remonter plus haut encore, il leur fait lire l'histoire de la Passion dans les ombres de la vie des patriarches. Il prend pour texte le livre de la Genèse, et y voit successivement dans Adam, dans Abel, dans Noé, dans Abraham, dans Isaac, dans Melchisédech, dans Jacob, dans Joseph, autant d'admirables types de Notre-Seigneur Jésus-Christ parcourant sa douloureuse carrière. Ce sont, dans les huit discours, des rapprochements continuels de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, des parallèles suivis entre les actions du Sauveur et les vies des Pères de l'ancienne loi, trame sacrée, série non interrompue d'allusions ingénieuses, souvent saisissantes, faites, en général, avec une rare sagacité. Doué d'une science qui aurait pu se suffire, profondément versé dans la connaissance de l'Écriture et des docteurs, le pieux missionnaire a voulu néanmoins se donner des guides ; ces guides, il les a bien choisis : c'est le saint abbé Robert de Deutz, c'est le jésuite Camphausen, c'est Cornélius a Lapide. Si nouveau que soit le terrain sur lequel le docteur Bonus s'est placé, il ne pouvait errer avec de tels patrons. Il n'a voulu, du reste, que pressentir ici les goûts du public, donner un spécimen et lancer, qu'on nous passe le mot, comme un ballon d'essai. Des travaux plus importants dans le même genre devront suivre, si une pieuse faveur accueille celui-ci.

Après tant de trésors exhumés déjà, des fouilles patientes dans l'inépuisable mine des écrits des Pères conduisent, chaque jour encore, pour l'instruction des fidèles et aux applaudissements de l'Église, à d'inappréciables découvertes. Le docteur Bonus a compulsé à son tour les gros volumes de la tradition, et mis en lumière des richesses qui, si elles n'étaient pas complètement inexplorées, étaient du moins demeurées à peu près sans emploi. — Son ouvrage a paru dans notre langue depuis une année, c'est assez pour l'épreuve. Aux éloges unanimes de la presse anglaise, nous pourrions ajouter ceux déjà nombreux et tout à fait explicites de la presse catholique française : nous croyons savoir qu'on a généralement goûté cette espèce de reprise de l'antique homélie. Les mœurs ont varié, mais la vieille foi vit dans les cœurs. La même foule qu'ont émue et passionnée les conférences brûlantes du P. Lacordaire, a fait un accueil empressé aux sermons calmes et forts du P. Ventura, malgré le genre italien, malgré l'accent étranger ; et il est permis de penser qu'un auditoire de Notre-Dame ne serait pas trop mécontent d'une homélie de saint Jean Chrysostome, si saint Jean Chrysostome montait après le P. Lacordaire dans la chaire

de la métropole. La raison en est simple : la Bible a trop de sévé et de vie, pour qu'elle puisse jamais subir un déchet quelconque des vicissitudes du temps : sa langue est de celles que, partout et à toutes les époques, entend le cœur humain. Le genre de prédication des Pères n'a pas vieilli, il ne saurait vieillir ; dès lors, on peut deviner nos vœux. Peut-être que, moins l'homme y met du sien, plus ces sortes de discours ont de charme vainqueur ; c'est la force native ; on dirait qu'ils valent par eux-mêmes et peuvent fort bien se passer des secours méticuleux et inquiets de la parole humaine, toujours caducs par quelque endroit. L'inspiration du texte gagne peu à peu l'orateur, pénètre, fortifie son exégèse, et lui ouvre, large et facile, le chemin des âmes qu'une grâce puissante a déjà saintement prévenues. C'est là aussi l'opinion du P. Lacordaire lui-même : nous nous rappelons qu'un jour, après l'avoir émise devant nous avec toute l'autorité de sa parole, il se prit tout à coup à saisir le texte sacré qui se trouvait sous sa main, et, comme pour accréditer sa leçon, en commenta vivement et longuement les premiers versets, ceux de la Genèse, ceux-là mêmes qui ouvrent le livre des *Ombres de la croix* ; c'était là une improvisation assurément, mais une improvisation merveilleuse, dont, nous le confessons, nous fûmes plus touchés que de la pompeuse conférence que nous avions entendue la veille. Or, il nous semblait qu'il n'était pas absolument nécessaire d'être le P. Lacordaire pour obtenir, avec de pareils moyens, de pareils résultats. Le général actuel des dominicains, le R. P. Jandel, ayant dû remplacer, devant nous encore, un prédicateur qui faisait tout à coup défaut, ravit, enleva son auditoire en lui exposant les simples réflexions que lui fournit, comme par hasard et sans effort, l'explication de l'évangile du jour. En adoptant, pour son enseignement catholique, ce genre à la fois puissant et humble, le docteur Bonus s'est évidemment engagé dans la bonne voie.

Nous avons dit combien ses rapprochements sont ingénieux, combien ses parallèles sont suivis, combien ses déductions sont pieuses et habiles. Nous avons dit aussi combien il a été goûté par ses compatriotes. Pouvait-il en être autrement ? Par un genre d'habileté qui est aussi, et surtout, à l'usage des hommes apostoliques, il cherche bien plus à émouvoir qu'à faire entrer de force ou par des moyens rigoureux et directs la conviction dans les esprits ; aussi aime-t-il les effusions ; aussi laisse-t-il de préférence parler son âme pour parler à l'âme des autres. Voyez comme, dès la première page, une dédicace touchante et simple « à Marie sa bonne et sainte mère, et à son bon patron saint

« Jean, » trahit sa pieuse tendresse. Ses péroraisons, où l'art n'est pas cherché, sont presque toujours des élans de cœur. Partout l'onction tempère avec bonheur l'austérité dogmatique des doctrines. Toutes les mains peuvent généralement soulever sans effort les voiles de ses allégories ; dans les premiers entretiens, toutefois, les symboles nous semblent plus transparents et laissent mieux voir la réalité. Dans le huitième et dernier, l'éloquence et la poésie se donnent la main avec une noble aisance, pour célébrer le retour du Fils de Dieu dans sa gloire, sa triomphale sortie des limbes, enfin sa prise de possession définitive du trône des Césars. — Malgré les efforts de la traduction, nous croyons cependant que le docteur Bonus est demeuré beaucoup trop anglais pour nous. Son exégèse ne se dégage pas toujours assez des nuages de sa littérature ; il se laisse parfois aller à une intarissable émission de textes ; il y a quelques allusions forcées, tirées de trop loin, peu claires ; des développements qui manquent de mesure ; des images un peu crues, que notre goût plus délicat réproouve ; des passages de nos livres saints (deux surtout, pp. 54 et 59, édition d'Angers), dont l'interprétation nous semble violente et où il s'est trop docilement asservi aux exigences et comme au joug de sa thèse.

Deux traducteurs, à l'insu l'un de l'autre sans doute, puisque leur œuvre a paru à peu près simultanément, ont entrepris de nous faire connaître le livre du docteur Bonus. Nous avons lu et comparé ce double travail avec un soin minutieux, et nous déclarons sans hésiter que celui de M. l'abbé Leroi est tout à fait défectueux et de beaucoup inférieur à l'autre, qui n'est point parfait, il s'en faut. Plus de quarante irrégularités de tout genre, que nous pourrions citer, suffiraient sans doute à motiver notre sévérité. Nous les enregistrerions, si cette longue et cruelle page de critique ne devait pas être plus fastidieuse encore pour les lecteurs que désagréable à M. l'abbé Leroi. Résumons-les, s'il est possible, sous des titres particuliers : répétitions fatigantes de mots (pp. 92, 210, etc.) ; — mépris perpétuel des lois de l'harmonie (pp. 30, 113, etc.) ; — inversions forcées (p. 3, etc.) ; — constructions vicieuses, embarras de syntaxe, ou plutôt violation, sans paix ni trêve, des règles les plus connues de la grammaire (pp. 10, 14, 21, 25, 27, 40, 99, 113, 152, 205, etc.) ; — termes impropres (pp. 26, 146, etc.) ; — expressions d'une trivialité repoussante (pp. 12, 14, 26, etc.) — Nous sommes fatigués : on le serait à moins. Il y a bien des errata, mais il fallait ou les rendre plus complets et plus détaillés, ou les supprimer tout à fait. Quel besoin avait M. l'abbé Leroi de faire

entrer l'expression *tracery* dans notre vocabulaire, beaucoup trop chargé déjà de termes exotiques? Les mots anglais en particulier n'émaillent-ils pas assez tristement nos pages contemporaines? — Pourquoi affecter d'écrire *Gethsémanie*? — M. l'abbé Leroi nous dit dans son introduction, qu'il a voulu rendre l'original aussi textuellement que possible; il a eu raison; mais il y a réussi d'une manière beaucoup trop *originale*; puis, nous ne pouvons croire que les devoirs imposés à un traducteur fidèle lui fassent jamais une loi de violer à ce point les préceptes les plus élémentaires de la syntaxe. Convenons que le docteur Bonus n'a pas eu la main heureuse. Croira-t-on que, parmi les versions de son livre, celle de M. l'abbé Leroi soit *la seule autorisée*? Le voilà, pensons-nous, suffisamment averti. Qu'il ne se laisse donc plus *trahir* ainsi devant le public. Que du moins il soumette ses traducteurs à un contrôle sévère : M. l'abbé Leroi lui-même peut réussir, il le prouve dans l'ouvrage qui nous occupe (p. 218 et suivantes). — Nous disons ses *traducteurs*; car il ne faudrait se fier que médiocrement à l'auteur anonyme qui a fait la version de Tournai. Celui-ci, beaucoup plus pur que le traducteur de Laval, a bien ses excentricités; il aime les mots *préfiguré* et *supplanteur*; il dit : « Enfants « malheureux qui vous sentez portés à vous *écrier* aux montagnes « (p. 78). — Nous devons éprouver de l'horreur à l'adresse de l'esprit « mauvais (p. 168); » mais ces grosses fautes sont rares; peut-être aussi ne faut-il les considérer que comme des idiotismes flamands, dont un peu d'attention ferait promptement justice. Il y a tel passage du docteur Bonus que M. l'abbé Leroi traduit par les mots *tradition ancienne* (p. 28), et que le traducteur de Tournai rend par les mots *tradition récente* (p. 29); ailleurs, le premier dit : *effrayante expiation*, et le second : *expiation légère*. Nous n'avons pas le texte anglais sous les yeux; les hommes compétents prononceront.

Emettons un vœu en finissant. L'essai du docteur Bonus a suffisamment réussi, dans son pays surtout; qu'il nous permette de le presser de donner bientôt au public les entretiens qu'il a promis sur tous les livres des Prophètes. De tels ouvrages retrempent les âmes aux sources vives de la foi. Ces aliments substantiels et sains ranimeront, en les rassasiant, les intelligences affamées de nos voisins d'outre-Manche : mais nous, Français, n'en avons-nous nul besoin ?

J.-J. JEANMAIRE.

44. LES PERFECTIONS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST *exposées avec une clarté et une simplicité évangéliques, pour le faire connaître et aimer*

davantage, par P. MAZZI; ouvrage traduit de l'italien par M. l'abbé J. GAVARD. — 1 volume in-12 de VIII-272 pages (1859), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

La véritable vie du chrétien, c'est d'imiter, autant qu'il est en lui, le divin modèle de toute vertu, Jésus-Christ notre Sauveur. Nous devenons saints à mesure que nous nous conformons mieux à ce type adorable. Mais, pour imiter le Sauveur, il faut l'étudier et le connaître; d'abord comme Dieu ou comme personne divine : car de ses infinies grandeurs et de ses éternels attributs découlent à la fois le respect et la confiance. Il nous apparaît, en second lieu, comme Créateur, comme auteur de tout ce qui existe, c'est-à-dire environné de cette auréole de paternelle providence qui le fait bénir de chaque créature. Enfin, Jésus est le rédempteur de nos âmes; il est notre force, notre soutien, notre paix, notre espérance, notre salut, notre gloire, notre juge. Il y a là certainement une mine de saintes et fécondes méditations, et l'auteur italien que nous avons sous les yeux en a composé son pieux ouvrage en suivant précisément cet ordre. On le lira avec fruit dans les communautés et dans les familles chrétiennes, et il pourra fournir à ceux qui annoncent la parole de Dieu d'excellents matériaux d'homélies. La méthode et la diction en sont simples, comme il convient à un livre de piété; et peut-être eût-il mieux valu le laisser louer de cette qualité, que d'assurer sur le titre qu'il la possède. Nous croyons qu'en effet l'écrivain a exposé sa doctrine « avec une clarté et une simplicité évangéliques; » mais il fallait que cette assertion vint du lecteur tout seul. Le traducteur a reproduit naïvement le titre italien, sans réfléchir que le génie de notre langue et nos habitudes littéraires demandaient la suppression de cette ligne enfantine. En résumé, ce livre a de la doctrine, il respire une tendre piété, il est bien traduit. — Il se termine par des exercices de dévotion affectueuse pour les visites au saint sacrement, ainsi que pour la sainte messe; ils en forment la partie pratique. V. POSTEL.

45. POÉSIES BIBLIQUES, par M. l'abbé FIRMINHAC, auteur des *Poésies de la foi*. — 1 volume in-12 de XVI-186 pages (1860), chez A.-R. Chaynes, à Bordeaux; — prix : 1 fr. 50 c. (Au profit d'une église en construction.)

La vraie, la grande poésie, c'est la poésie biblique. Le poète, — et les anciens l'avaient bien compris, — est un être inspiré : il n'y a pas de poésie réelle sans inspiration. Or, comment l'inspiration tombe-t-elle dans une âme? C'est quand le côté divin des choses la saisit, et

mieux encore quand Dieu lui-même l'envahit et la pénètre. Mais les poètes hébreux seuls, les prophètes sacrés, ont connu cette pénétration, cet envahissement de l'âme par Dieu, qui est la véritable inspiration. Aussi, eux seuls sont les vrais poètes. Le *vates* antique croyait sentir en lui cet enthousiasme, exprimé par un de nos poètes en vers assez beaux, quoique étudiés et imités :

Ainsi, quand aux accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux,
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du *démon qui l'obsède*
Le joug impérieux.

Ce démon dont parlent les poètes, qui dompte, qui obsède leur âme, c'est l'inspiration : une inspiration véritable, mais indirecte ; celle qui vient, non pas de Dieu même, mais du côté divin des choses. Tout est sorti des mains de Dieu, et sur chacune de ses œuvres l'immortel ouvrier a laissé son empreinte. Les âmes poétiques sont celles qui saisissent vivement dans les choses ce reflet divin qui les enivre, les enflamme, les transporte ; alors elles ne sont plus à elles, elles sont agitées comme par une sorte de *démon impérieux* qu'elles voudraient en vain secouer : le Dieu l'emporte, l'enthousiasme éclate, et voilà les véritables chants de poète ; on peut le dire, ils sont *inspirés*. Mais, si puissante que soit l'inspiration qui vient des choses, combien supérieure est celle qui vient directement de Dieu lui-même ! Combien le poète le cède au prophète ! Le poète, c'est l'homme touché, il est vrai, d'un rayon divin, mais c'est l'homme ; le prophète, c'est l'homme touché de Dieu lui-même, c'est Dieu parlant par l'organe de l'homme, c'est la suprême poésie. — Ce n'est pas seulement pour indiquer la supériorité de la poésie biblique sur toutes les autres, que nous avons remonté ainsi à la source de toute poésie ; c'est encore pour montrer quel but la poésie devrait se proposer et atteindre. On serait tenté quelquefois de croire que la poésie est chose légère et frivole. Non ; la poésie, comme l'art en général, est chose grande et sérieuse, et n'a pas pour but seulement d'amuser les peuples, mais d'élever ses sentiments et ses pensées, de les perfectionner. C'est ce qu'avait très bien compris l'antiquité ; c'est ce qu'elle exprimait gracieusement dans ses mythes, quand elle représentait les poètes des premiers jours charmant les lions et les tigres, et rendant sensibles les rochers mêmes, ou bien quand elle montrait les murs des cités s'élevant seuls

aux sons de la lyre. Jusque dans Horace, poète trop souvent frivole, on trouve un écho de ces fables charmantes. — Mais, si de cet idéal poétique on descend aux poètes, surtout aux poètes de nos jours, combien est grande la déception, et combien la poésie paraît éloignée de ce qu'elle devrait être ! ou plutôt, y a-t-il encore parmi nous une poésie ? Ceux-mêmes qui ont reçu une voix harmonieuse, et qui pourraient chanter le beau, le bon, le bien, en un mot, le côté divin des choses, trop souvent en ont regardé la face opposée, et, par suite, en ont ressenti la mauvaise influence ; de là, de coupables transports, des chants répréhensibles, une poésie corruptrice. — Et pourtant, la poésie est un besoin de l'âme, des âmes jeunes surtout, plus accessibles à l'enthousiasme. Honneur donc aux poètes, — et, grâce à Dieu, nous nous rétractons, il en est encore quelques-uns parmi nous ; — honneur aux poètes qui s'isolent des concerts frivoles et grossiers où se plaît la foule, et forment, au milieu des chœurs voluptueux, comme un chœur céleste ; qui comprennent la poésie et son but sublime, et ne la font pas dévier de sa route ; qui, par leurs nobles et purs accents, élèvent les âmes et forment les cœurs !

Les *Poésies bibliques* sont merveilleusement propres à cette éducation des âmes et des cœurs ; c'est un recueil des plus sublimes chants des prophètes d'Israël, interprétés par un poète français : nous applaudissons au choix, et nous louons le poète.

Le Songe de Nabuchodonosor, la Ruine de Tyr, de Moab, de Babylone ; Jonas, Matathias ; des Lamentations ; — pourquoi l'auteur a-t-il ajouté ce vilain mot *humanitaires* ? — des Psaumes, Judith, un fragment du Cantique des cantiques, voilà ce qui forme ce recueil. Nous avons eu raison de louer le choix ; ce sont les pages les plus étincelantes des saints livres, les plus beaux fragments de cette divine épopée qui est la Bible. L'auteur s'imposait une tâche périlleuse en s'emparant de tels sujets, et, de plus, il appelait une comparaison nécessaire avec d'autres poètes qui se sont essayés aussi, — et non toujours sans succès, — à transporter dans notre langue française cette poésie sacrée, antique et tout orientale. Car, c'est aux livres sacrés, — il ne faut pas l'oublier, — que nous devons notre plus belle poésie lyrique ; nous ne parlons pas de la poésie contemporaine. Or, c'est beaucoup déjà pour le poète bordelais de n'avoir pas craint de lutter avec Racine, Jean-Baptiste Rousseau, nous dirons même avec Lefranc de Pompignan, trop maltraité par Voltaire pour ses cantiques sacrés, et de soutenir cette lutte avec honneur, sinon toujours avec avantage. Que

sa poésie égale celle du texte sacré, même telle qu'elle nous est arrivée à travers la Vulgate, c'est assurément ce que personne n'est en droit d'exiger, à moins de prouver immédiatement, par cette exigence même, qu'il ne sait pas ce que c'est que le texte sacré. De même, que l'auteur ait quelquefois affaibli, effacé la primitive énergie de l'original, c'était inévitable; mais qu'il l'ait fait rarement, que souvent sa strophe soit pleine et harmonieuse, son vers ferme et bien frappé, c'est un bonheur dont il est juste de lui tenir grand compte, en n'oublant pas que le mérite du style, le seul qu'un traducteur revendique, doit se mesurer à la difficulté vaincue. Nous serons justes, croyons-nous, et nous exprimerons toute notre pensée en disant que M. l'abbé Firminhac, tout en traduisant, a été poète.

Mais pour ne pas trop rester dans le vague des observations générales, et après l'éloge sérieux que nous venons d'adresser à l'auteur avec sincérité, nous nous permettrons de préciser par quelques exemples ce que nous entendons par *effacer*. — Dans le magnifique passage d'Isaïe sur la chute du roi de Babylone, les cèdres du Liban applaudissent et disent au tyran : « Depuis que tu n'es plus, qui viendra sur la montagne pour nous mutiler ? » Cet éloquent dialogue a disparu dans ces vers :

Le fier lion n'est plus, il a lâché sa proie ;
La terre au loin se tait, *la paix nait dans les cœurs* ;
Les cèdres, les sapins ont tressailli de joie ;
Le Liban n'entend plus la hache des *vainqueurs*.

Nous avons souligné quelques expressions dans ces vers bien faits, mais qui, évidemment, effacent.

Dans le même passage d'Isaïe, nous lisons encore de beaux vers :

Tu foulais aux pieds comme l'herbe
Les peuples frappés de stupeur ;
Tu disais en ton cœur superbe :
Du ciel j'atteindrai la hauteur. . .
.
Fol espoir ! vengeur de ton crime
Dieu t'arrête en ton vol sublime,
Arrache à ton front ses splendeurs,
Et ta chute du grand abîme
A mesuré les profondeurs.

Nous ne dirons pas que dans ces vers il y a ce que Mgr le cardinal de Bordeaux appelle, dans sa lettre placée en tête du volume, « un ver-

« nis moderne d'élégance banale ; » loin de là ; ce sont de beaux vers ; mais si beaux que soient les deux derniers surtout :

Et ta chute du grand abîme
A mesuré les profondeurs ,

ils nous frappent moins que ce tour simple, mais vif et saisissant, de Racine :

Tu disais.
Sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte, etc.
Tu le disais, et tu n'es plus.

Tu le disais, et tu n'es plus, c'est ce qu'on appelle un trait ; les autres vers : *Et ta chute du grand abîme*, etc., ne sont qu'une pompeuse image ; nous aimons mieux le trait.

Nous serons plus sévères pour certains tours que nous appellerons nettement par leur nom, prosaïques, tels que celui-ci :

Les sommets de ces monts et leurs gorges secrètes,
Servent aux daims légers de paisibles retraites.

Cet autre encore :

Je ferai mes délices
D'exalter les grandeurs du maître d'Israel.

Pour certains émistiches durs :

Leur errante famille y vit en liberté ;

ou d'une harmonie singulière :

Tes esprits, qu'un zèle brûlant guide,

Et pour des expressions manifestement impropres, telle que celle-ci :

Quelle est grande la mer dont la large ceinture
En replis azurés embrasse la nature !

Nous ne sommes pas puristes, mais *la nature* n'est pas le mot ; et pour bien écrire, même en poésie, il faut le mot propre.

Ces exemples, que nous ne voulons pas multiplier, sont tous empruntés au même morceau, le psaume *Benedic, anima mea, Domino*. On pourrait comparer strophe par strophe, avec des chances diverses pour M. l'abbé Firminiac, l'ode de Lefranc de Pompignan. Mais c'est assez sur ce petit volume. — Nous le répétons en terminant, ce recueil est excellent ; l'auteur s'y est montré poète, et a la gloire, sinon de vaincre tous ses devanciers, du moins de pouvoir soutenir

avec eux assez honorablement le parallèle ; ses *Poésies bibliques* seront lues avec bien plus de profit pour la jeunesse que tant d'autres productions fades ou dangereuses qui abondent. F. LAGRANGE.

46. RAISONS qui nous engagent à faire l'aumône et les autres œuvres de charité, par UN SERVITEUR DE DIEU, auteur de *la Dévotion au sacré cœur de Jésus considéré comme victime des péchés du monde*. — In-32 de 48 pages (1858), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 25 c.

L'aumône nous rend semblables à Dieu, en nous rendant la providence des pauvres ; elle nous procure un accès favorable auprès de Dieu, nous fait entrer dans sa familiarité, nous donne droit à la miséricorde divine, devient un moyen facile de pardon, nous enrichit en nous appauvrissant, nous console dans nos afflictions, rend nos prières plus puissantes, nous protège au jour du jugement, enfin nous donne, même dans la vie présente, mille heureuses compensations. — C'est au développement de ces pensées que l'auteur a consacré ces quelques pages, destinées à combattre l'égoïsme du siècle, à généraliser l'aumône. Elles forment un excellent petit livre de propagande.

47. RECUEIL de poésies morales, par Mme B. DE M. — 1 volume in-12 de VIII-100 pages (1860), chez C. Douniol ; — prix : 3 fr. (Au profit d'une bonne œuvre.)

Arbitres de mes vers, montrez-vous indulgents
En faveur du sujet, et glissez sur le style ;
Le ciel voit dans mon cœur le désir d'être utile
En apportant par vous secours aux indigents.

L'auteur, en offrant son livre à la critique, réclame l'indulgence ; son motif est trop bon pour qu'il soit possible de la refuser ; nous aimerions à assurer qu'elle n'en a pas besoin ; mais cela pourrait sembler une phrase convenue et de pure complaisance. Nous aimons mieux dire que c'est ici un aimable recueil, qui mérite nos éloges ; comme il a reçu ceux de M. le curé de Saint-Sulpice. On y trouve, en effet, la grâce, la facilité, et une douce sensibilité. Il se compose de sujets chrétiens, d'incidents de famille, où l'épouse et la mère se font toujours applaudir, si l'auteur ne se fait pas toujours admirer. On y lit aussi des pièces fugitives sur des objets très-divers, et jusqu'à des bouts-rimés, hélas ! Obtenir de la critique qu'en appréciant un ouvrage elle « glisse sur le style, » qui n'est pas tout sans doute, mais qui est beaucoup, ce n'est guère chose possible. Dans le fait, ici le style est simple, sans effort ; le souffle est peu élevé, de courte haleine, mais

doux et agréable. — Du reste, une bonne œuvre recommande l'ouvrage; c'est une aumône demandée discrètement, sous le voile de l'anonyme, avec la parole irrésistible : « Pour les pauvres, » A. MAZURE.

48. RÉGLEMENT et ESPRIT de l'institution Saint-Charles de Chauny (Aisne), par M. l'abbé VINCENT, supérieur de l'institution. — 1 volume in-12 de viii-228 pages (1859), chez Eugène Belin; — prix : 2 fr 50 c.

Ce livre n'est pas seulement le règlement particulier d'un établissement, avec sa glose plus ou moins intéressante, mais bien un système complet d'éducation et d'instruction, exposé et développé dans ses aperçus tout à la fois les plus élevés et les plus pratiques, auxquels servent de thème ces mille détails de discipline dont se compose une règle, et qui, chacun dans leur sphère d'action plus ou moins influente, concourent au double but vers lequel doit nécessairement tendre tout le mouvement, toute la vie d'un collège : la vertu et la science. — L'auteur ne voulant, dit-il, marcher ni vers l'inconnu, ni vers l'imprévu, se hâte de signaler aux familles et à l'élève le programme de son institution, qu'il résume ainsi : « Former pour le « monde des hommes qui, dans les diverses positions de la société, « placent en première ligne de leurs devoirs la vie chrétienne sérieu-
« sement comprise et pratiquée; des hommes qui joignent aux qua-
« lités de l'homme honnête une religieuse délicatesse de mœurs; « des hommes dont l'intelligence ait été cultivée par de sérieuses « études, et le caractère soigneusement travaillé pendant de longues « années (p. II). » Après cette déclaration, dont la netteté ne laisse plus de doute sur la nature et les tendances de l'institution Saint-Charles, M. l'abbé Vincent définit le règlement; il en montre ensuite la nécessité et les précieux avantages. Ces diverses considérations, où s'annonce déjà l'esprit éminemment philosophique de l'auteur, forment comme la préface du livre, qui se divise en deux parties. La première indique les exercices qui occupent les élèves, soit chaque jour, soit à certains moments de la semaine, du mois ou de l'année; la seconde renferme les dispositions générales, qui ne s'appliquent à aucun exercice en particulier, mais qui sont pour les élèves ou des obligations permanentes, ou des moyens de succès pour leur éducation. Bien que ce qui touche à cet important objet se rattache plus naturellement à cette seconde partie, nous devons dire que l'auteur ne perd pas un seul instant de vue la fin essentielle de son œuvre, et que dès le premier article, — celui du lever, — il a commencé, pour le

poursuivre jusqu'à la dernière heure de la journée, le noble labeur du perfectionnement moral de l'élève. — L'instruction est aujourd'hui *recherchée avant tout* par le plus grand nombre, mais il faut bien l'avouer, on a quelque raison d'apprécier par sa valeur le mérite du système d'éducation qui l'accompagne. C'est ce que M. l'abbé Vincent nous semble avoir parfaitement compris ; en traitant les sujets classiques sur lesquels tombera, à coup sûr, l'attention des plus indifférents, il a fait preuve d'une intelligence rare, et d'une exquise sûreté de principes. Ce côté seul de son travail absorberait la place entière de notre compte rendu, alors même que nous nous efforcerions de rester dans les limites d'une simple analyse ; force nous est donc de renvoyer le lecteur aux pages si pleines d'intérêt que l'auteur lui a spécialement consacrées, sous le titre d'*Enseignement classique*. Ses diverses branches, depuis les études philosophiques et littéraires jusqu'à celles des sciences naturelles et des beaux-arts, y sont traitées d'une façon sommaire, sans doute, ainsi que le commandent l'exigüité du volume et la nature des jeunes intelligences auxquelles il est principalement destiné, mais aussi avec cette maturité qui tient tout à la fois et de la solidité du jugement et d'une longue expérience. — L'auteur, qui, du reste, a cru sage de ne rien rejeter de ce qui est admis dans le plan universitaire, ne dissimule cependant pas sa pensée à l'endroit de la bifurcation des études, dont il signale en passant l'influence fâcheuse, même sur les classes inférieures. Il regrette aussi vivement, — et à bon droit, — que la perspective du baccalauréat soit *ès-lettres*, soit *ès-sciences*, loin d'être toujours un encouragement aux études consciencieusement faites, devienne pour plusieurs une pierre d'achoppement, précisément au point de la carrière où la marche de l'élève devrait être plus forte et plus sûre. — M. l'abbé Vincent conserve à l'institution Saint-Charles pour la dernière classe le titre ancien de *classe de philosophie*, qui ne doit rien sacrifier de *l'étendue et de la dignité qu'elle mérite* aux exigences de la préparation immédiate aux épreuves du baccalauréat ; puisque c'est surtout dans l'enseignement d'une philosophie chrétienne que les élèves puiseront, sur les plus hautes questions intellectuelles et morales, ces idées justes et ces notions exactes qui seules peuvent les affermir dans la pratique de la véritable sagesse. — Sans prétendre soulever de nouveau la question du *choix des auteurs*, si vivement débattue de nos jours, il se borne à justifier pour son institution le maintien des vieilles méthodes. Il veut que les élèves soient formés au latin et au grec avec les auteurs qui, de l'aveu de tous,

ont le mieux écrit leur langue, pourvu toujours que l'enseignement reste chrétien, c'est-à-dire qu'on ne mette entre les mains des élèves que les ouvrages ou fragments d'ouvrages qui ne présentent pas de péril, et que « la parole du maître soit à tout instant l'antidote de « quelques maximes morales, religieuses ou sociales qui, à la longue, inspireraient peut-être une certaine sensualité, un orgueil « stoïque, ou d'autres erreurs aussi funestes. » Nous partageons pleinement sa façon de penser, et nous croyons avec lui que les auteurs chrétiens faisant suite aux écrivains de la décadence païenne, ne peuvent évidemment être offerts aux élèves au même plan que les auteurs profanes dont l'étude est indispensable pour la parfaite connaissance de la langue ; mais plus tard, quand il s'agira de sa connaissance critique et comparée, une large place devra leur être accordée, moins encore au point de vue des transformations du langage, qu'à raison des trésors précieux que l'esprit et le cœur des élèves trouveront à leur contact. — Nous ne pourrions, sans nous étendre beaucoup trop, suivre l'honorable directeur sur tous les points de ce vaste champ de l'enseignement, mais nous engageons ceux qui liront son livre, — les élèves principalement, — à ne pas en omettre un seul alinéa, parce que tous présentent avec un intérêt nouveau les plus utiles leçons. L'étude du français, de l'histoire et de la géographie, des sciences, des beaux-arts, et même de la gymnastique, lui fournissent des considérations dont la vérité et l'ampleur révèlent un talent remarquable d'observation. Et cependant, il se surpasse encore peut-être lorsque, à propos de l'étude spécialement affectée aux devoirs, il trace à chaque élève, selon son âge et sa classe, les règles qui doivent le diriger dans cette partie la plus importante de sa tâche.

On voit que M. l'abbé Vincent a lui-même la conviction de l'excellence de son œuvre ; il avoue que ces pages pourraient être une *méthode entière de travail*, s'il n'était obligé de restreindre beaucoup les conseils qu'elles renferment. Mais cette intelligente sobriété, surtout si désirable, n'enlève rien au mérite de ces délicieux avis, où l'élève sérieux apprendra, en moins de quinze pages, tout ce qu'il lui importe le plus de savoir pour le plein succès de ses études. Rien de plus habilement conçu, ni de plus clairement formulé, que cette initiation de l'étudiant à chacun des divers genres d'exercices littéraires ou scientifiques de l'enseignement classique. Entre autres paragraphes dont la lecture nous a le plus agréablement impressionnés, nous aimons à citer ceux de la *Composition latine*, des *Vers latins* et

des *Vers français*. L'auteur, contrairement à l'opinion de la plupart de ceux qui ont écrit sur ces matières, ne pense pas devoir exclure de l'enseignement la versification française. Quand on aura vu, d'une part, comment il justifie cet article de son programme, et, de l'autre, les sages conditions qu'il met à son acceptation, on admirera une fois de plus en lui cette justesse d'appréciation qui, dans les choses dont l'utilité est contestable, et dans celles même que la prudence vulgaire frappe d'une rigoureuse exclusion, sait toujours découvrir le côté qui peut être mis à profit. C'est ce que l'on verra mieux encore dans les articles de l'ouvrage qui regardent l'éducation, et qui peuvent se réduire aux principes suivants : 1° de la part du chef, une direction active, constante et pratique; — 2° du côté des parents, le plus large concours possible dans l'œuvre de l'éducation de leur fils au collège; c'est pour favoriser ce précieux concours, que M. l'abbé Vincent consacre dans sa règle la sortie mensuelle et les congés du jour de l'an et de Pâques; mais avec la prudente clause que, en recevant leur enfant des mains du directeur, « les parents reçoivent en « même temps le bulletin détaillé de tout ce qu'il a été pendant le « mois écoulé; » — 3° faire converger vers l'œuvre de l'éducation tous les exercices du règlement, même les plus indifférents en apparence, comme les récréations, les promenades et les repas; c'est à ce point de vue que la dispense du silence est accordée le soir au souper, afin d'habituer les élèves à s'entretenir doucement et honnêtement pendant le repas, sans sortir jamais des règles de la modestie et du bon ton; — 4° apporter un soin particulier à développer les généreux instincts; or, de toutes ces nobles inclinations qui se révèlent dans un jeune cœur, nous n'en connaissons pas de plus féconde en heureux résultats que l'amour du travail. Aussi félicitons-nous M. l'abbé Vincent d'être arrivé au vrai secret de l'encourager, en le faisant envisager comme une récompense, et en le multipliant en faveur des élèves les plus laborieux. L'étude de la veillée, dans la mesure et les conditions où elle est introduite ici, est une excellente chose, et nous voudrions la voir hardiment acceptée par toutes les maisons de ce genre. Elle est le trait le plus saillant peut-être de l'éducation virile qu'on reçoit à l'institution Saint-Charles de Chauny; — 5° enfin, imprimer au système pénitentiaire ce haut caractère de moralité qui n'en fait plus seulement un code de simple répression et de pure police, mais un moyen sérieux de placer les coupables dans la voie d'un repentir sincère et d'une juste réparation. Cet article des punitions, et celui aussi

qui traite de la réforme et du sage développement du caractère, sont deux pages sur lesquelles nous appelons particulièrement l'attention des lecteurs. Ne finissons pas sans remercier l'auteur d'avoir ajouté un titre de plus à l'accueil distingué que mérite son livre, en l'enrichissant d'assez nombreuses citations empruntées à des écrivains tels que saint François de Sales, Fénelon, le P. Lacordaire, Mgr Dupanloup, le P. Félix. Les chefs d'institution seront, sans doute, les premiers à lire ce volume ; mais il est à désirer qu'il soit connu des pères de famille, et qu'il demeure surtout longtemps entre les mains des élèves, en faveur desquels il a été plus spécialement écrit.

49. **ROSES** *noires et roses bleues*, par M. Alphonse KARR. — 1 volume in-12 de 320 pages (1859), chez Michel Lévy frères ; — prix : 1 fr.

Le prince de la littérature jardinière a fait à ses roses l'honneur de poser comme titre au frontispice de son livre. Mais sous ces roses, qu'y a-t-il de caché ? M. Karr lui-même. Dès la première ligne, sa personnalité éclate. « Vieux !... c'est donc de moi que je parle (p. 5) ! » Et pourtant, il n'a pas cinquante ans, nous dit-il ailleurs. Serait-ce que, à l'instar des grands hommes, il aurait beaucoup vécu en peu de temps ? Mais quand cela serait, « les poètes sont comme les femmes, « ils ne vieillissent pas (p. 6). » Donc, décidément, M. Karr se dit jeune quoiqu'il ait l'air de se croire vieux ; première question résolue, très-intéressante pour le lecteur. Toutefois, sous cette jeunesse verte et fleurie, admirablement propre à un littérateur bocager, il y a des blessures « sans cesse renouvelées ; » ses bonheurs sont « des « mies de pain que les oiseaux ont mangées, » et ses douleurs « des « cailloux qu'il retrouvera plus sûrement (p. 10). » Or, les bonheurs-mies de pain, poursuivis à travers les ronces et non atteints, parce que les oiseaux les ont mangés, c'est ce que M. Karr appelle les *roses bleues* ; quant aux douleurs-cailloux, il les appelle les *roses noires*. De plus, nous sommes prévenus qu'il y aura d'autres titres pour d'autres souvenirs, à mesure qu'ils se présenteront, et nous reconnaitrons là un classificateur botaniste hors ligne (p. 10).

A tout seigneur tout honneur ! Il y a plus de peines que de plaisirs, surtout pour les jeunes de cœur. Place donc tout d'abord aux *roses noires* ; et nous allons voir si M. Karr n'a pas raison de verser dans l'âme du public le trop plein de ses chagrins-cailloux. — Sa première *rose noire*, c'est d'être *heureux* de « presque tous ses souvenirs, même « les plus fugitifs (p. 13) ; » la seconde, c'est de ne pouvoir, hélas !

contempler une églantine sans se rappeler son père, « un pauvre grand
« artiste, qui favorisait le goût de son frère pour les chevaux café au
« lait, tandis qu'Alphonse aimait les chevaux blancs, préférence, du
« reste, qui tenait aux idées politiques de l'époque (p. 14). » Là-dessus
une parenthèse s'ouvre, elle est précieuse. Le père de M. Karr « était de
« ceux qui, la plupart *sans le savoir*, édifièrent cette mythologie na-
« poléonienne qui, mêlée *bizarrement* aux idées libérales et républicai-
« nes, devait amener 1830 au bruit de la *Marseillaise* et de *Partant*
« *pour la Syrie* (p. 16). » Sa parenthèse fermée, M. Karr remémore
ses parties de plaisir en coucou, ses pêches, — car il est littérateur,
pêcheur et canotier non moins que jardinier; — mais tout cela s'ef-
face, ô roses noires! dans les souvenirs du poète, « à côté de ses pêches
« de gardons et de goujons sous les arches du vieux pont de Saint-
« Maur (p. 21). » M. Karr donne ensuite à son père une larme per-
lée où il se mire : « O mon cher père, ... j'ai quelques airs écrits par
« toi... ; mais que de conditions il me faut pour qu'on me semble
« digne de me les faire entendre. Aussi y a-t-il bien longtemps que
« je n'ai eu cet *âcre et poignant plaisir*. O vous qui lisez ces lignes,
« et qui perdrez quelque personne chérie, je puis vous donner une
« bonne nouvelle : *c'est qu'on ne se console pas*; c'est qu'on ne perd
« pas tout, et qu'on garde toujours jeunes et vivants le souvenir et la
« douleur. (pp. 22 et 33). » Après cette effusion de sensibilité na-
vrante, l'auteur fait la chasse à l'anecdote à travers ses souvenirs, à
peu près aussi noirs que ceux qu'on a vus. Il a connu un chanson-
nier-chanteur, Frédéric Bérat, et il le détaille par le menu : « Nous
« parlions de l'amour, dit-il, de la nature, lui en homme qui va leur
« dire adieu, moi en homme qui leur consacre sa vie!... Quelle douce et
« noble vie! Comme nous étions loin du monde et de la foule (p. 33)! »
M. Karr n'a plus Bérat, mais il lui reste l'amour et la nature, tout
ce qu'il y a de plus rose-clair, et il appelle cela *rose noire!* — Après
Bérat, Béranger. Ici le faux bonhomme est sur la sellette, et M. Karr, en
ennemi intime, lui décoche ce trait : « Pendant dix ans, sur les théâtres
« de province, on a chanté la *Lisette* de Béranger, sans mettre sur
« l'affiche le nom de Bérat, et tout le monde la croit de Béranger,
« jusqu'au moment où quelqu'un fait remarquer qu'elle contient un
« éloge de Béranger que celui-ci n'eût osé ni écrire ni signer.
« Du reste, la chanson, sous le rapport des paroles, ne serait pas
« entre les plus mauvaises de l'heureux chansonnier qui a eu son
« immortalité *de son vivant*. Je ne prétends pas tout à fait qu'il ait

« placé sa gloire à fonds perdu, mais cependant il a joui d'un *revenu* « *supérieur au capital* (p. 42). » Ainsi la *Lisette* par Béranger est un larcin littéraire, et c'est sous les traits de *Lisette* que la gloire est venue à Béranger, et qu'il a *vécu immortel!* Le public des niais a encensé cette supercherie et en a fait un piédestal au fétiche; mais le temps de M. Karr est à la fin venu : il lève un masque et il ne se gêne pas pour nous dire que l'immortel a *vécu*. Merci, M. Karr. — Après cette correction fraternelle, le poète pastoral devise encore de ses amis. « Je ne sais, dit-il, quel intérêt ces souvenirs auront pour « mes lecteurs, mais j'éprouve un *grand charme*... à me promener « avec leur souvenir (celui des amis) dans les sentiers où je me suis promené avec eux (p. 48). » Ce *grand charme* est toujours sa *rose noire*, son chagrin-caillou. Le pauvre homme!... Or, avant d'en finir avec ces roses, M. Karr, qui connaît la scène, donne un tableau. « En face « du cercueil d'Alfred Johannot, je vis Jules Janin avec lequel j'étais « brouillé depuis longtemps... Je lui tendis la main *par-dessus* le corps « d'Alfred, et, sans dire un mot, nous fûmes réconciliés (p. 48). » Et le rideau tombe.

On a vu les malheurs du poète, on va voir maintenant ses bonheurs. Nous sommes aux *roses bleues*. — Ces roses s'épanouissent tout d'abord dans la vie d'atelier et de camaraderie, mais comment les présenter au public? Grand embarras, qui colore d'une intéressante rougeur la plume jardinière. « Je ne sais rien de si embarrassant, — « c'est ainsi qu'on débute, — que de raconter ses bonheurs, et je ne « conseille à personne de s'y exposer légèrement; à ses amis même, « il est prudent de ne confier que ses chagrins (p. 51). » Voilà bien la prudence du serpent jointe à la simplicité de la colombe; et cependant, par nous ne savons quelle audace, M. Karr franchit son Rubicon, et nous jette en plein épanouissement de roses bleues. Nous nous trompons : les *roses bleues* étaient au portique; nous entrons, nous levons les yeux, et nous lisons, près du n° 53 : *Roses noires et Roses bleues*; ainsi les *cailloux* s'entrelacent aux *mies de pain*. M. Karr n'a donc pas eu des « bonheurs? » pourquoi donc alors son ci-devant embarras d'ingénue? Le vrai, dans ce marivaudage, c'est qu'on veut nous raconter un succès d'amour. Que disons-nous? On n'a plus l'embarras qu'on avait tout à l'heure (p. 55) : le pauvre bouquet de roses bleues (et bien noires) se compose de fleurs rêvées, tout au plus entrevues, respirées de loin, qu'on aurait *peut-être cueillies* (p. 55). On s'attend à quelque chose de suave et de poétiquement parfumé :

que l'on se détrompe : le propriétaire des *roses* nous a prévenus qu'il est resté fidèle à cultiver *l'amour et la nature*, ce qui nous engage et nous fait engager le lecteur à ne respirer que d'un peu loin, à l'instar du maître, son *pauvre bouquet de roses bleues* toutes maculées : il s'en exhale un parfum nauséabond, et la preuve, c'est qu'on sent le besoin, avant de faire entrer le voyageur imprudemment admis dans ce parterre, de jeter à la tête des moralistes les aménités charmantes que voici : « Je cours un autre danger. Notre époque est trop corrompue pour ne pas être austère ; c'est un phénomène qui se reproduit à toutes les époques analogues. Jamais la *morale de papier* et les moralistes de plume n'ont été si terriblement sévères ; *l'amour* surtout a le privilège d'exciter leur haine officielle. Et combien j'en sais de ces *docteurs ès-béquellerie*, qui jettent les hauts cris quand on raconte une bonne petite histoire d'amour, en grande partie parce que leurs amours, à eux, ne pourraient pas se raconter (pp. 56 et 57). » Voilà les honnêtes précautions que M. Karr met en avant comme d'habiles tirailleurs, pour faire feu sur les *infâmes*, un peu plus loin les *monstres* (p. 57), qui s'aviseraient d'empêcher d'aller voir et respirer à l'aise dans le cloaque semé de paillettes où se gaudissent la nature et les amours de la *papillonne*. Vive donc l'amour et la bagatelle ! s'écrie le poète. Aussi bien, quand il y a trop de *carpes* dans la société, la Providence fait naître un conquérant et un politique ; s'il y a équilibre, toujours dans l'étang social, elle lance dans le monde un amoureux qui ne dérange rien, et c'est pourquoi, ajoute le penseur, Alexandre, Attila, Frédéric le Grand, Charles XII, Bonaparte, n'étaient pas amoureux ; ils ont fort diminué les *carpes* (*sic*) (pp. 56-57). Puis, à cheval sur cette spirituelle et profonde théorie, M. Karr se met en campagne et nous fait assister à des conquêtes fort malpropres de sigisbés pseudonymes, où plus d'un mari, cela se comprend, a les rieurs contre soi. Par malheur pour la *rose bleue*, son ménage, le ménage Meunier, est resté uni. L'amoureux a ici les dés pipés, et le rôle qu'il a joué, confesse-t-il ingénument, doit paraître plus amusant aux autres qu'à lui-même (p. 219). C'est donc de guerre lasse qu'en cette aventure il s'est fait amuseur de public. Ce rôle de savant est moins foudroyant pour les *monstres*, pour les *infâmes* moralistes de *plume*.

Ne croyons pas néanmoins à l'humeur perpétuellement folâtre de M. Karr. Il chante plus haut, quand il veut ; il chante les forêts, et il veut que les forêts soient dignes de sa personne. De là, ses

excursions graves de réformateur à travers les champs, les *réjouissances* des bouchers, les mûriers blancs et les magnoliers. Puis, enfin, il s'occupe de la toilette des femmes. Croira-t-on que le poète de l'amour est assez osé pour se plaindre, — ce dont nous le remercions très-fort, — du proverbe actuel, en vertu duquel une femme n'est jamais mieux vêtue que lorsqu'elle est moins habillée? Il a pourtant cette audace; mais il n'est pas à craindre qu'elle le brouille avec « la nature, » non plus qu'avec ce gros JE qui est si bien la dominante de son volume, qu'il aurait dû choisir pour épigraphe :

C'est bien moi, dis-je, moi, ce qui s'appelle moi.

GEORGES GANDY.

50. SOUVENIRS DE MA VIE, *Mémoires du chanoine SCHMID, publiés et continués par M. l'abbé WERFER, son neveu; seule traduction reconnue par le continuateur; précédée d'une étude sur le clergé d'Allemagne au XIX^e siècle, par M. l'abbé C.-S. DODILLE.* — 1 volume grand in-8° de 728 pages plus 1 portrait (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 6 fr.

Peu d'ouvrages sont parmi nous plus populaires que ceux du bon chanoine Schmid. Quel enfant n'a pas fait son amusement et ses délices de la *Veille de Noël*, des *OEufs de Pâques*, du *Bon Fridolin*, de *Rose de Tannebourg*, et de tant d'autres charmants petits contes, chefs-d'œuvre de grâce et de naïveté, répandus dans tous les pays et traduits dans toutes les langues? La vie et la personne du célèbre conteur allemand méritent également d'être connues. — Mort en 1853, à l'âge de quatre-vingts ans, Christophe Schmid est regardé chez nos voisins d'outre Rhin comme un de leurs meilleurs littérateurs et de leurs plus habiles écrivains. Il aurait pu acquérir une gloire plus éclatante en se livrant à des ouvrages plus profonds, plus sérieux, plus dignes, ce semble, de son érudition et de son génie; mais un attrait irrésistible le poussa de bonne heure à donner ses soins à l'instruction de l'enfance. Ayant été successivement précepteur, vicaire, curé, inspecteur des écoles en Bavière, enfin, chanoine titulaire du chapitre d'Augsbourg, il fut toute sa vie, et jusque à ses derniers moments, fidèle à sa vocation première, à cet infatigable et tendre dévouement pour le jeune âge, que lui suggéraient sa piété et son zèle sacerdotal. Ses petits contes, ainsi que ses petits livres d'histoire et d'éducation, ont rendu et rendent encore tous les jours, en Allemagne, d'immenses services aux écoles catholiques. — Par le conseil de ses amis et de plusieurs illustres

prélats, il entreprit d'écrire ses mémoires sous ce titre simple et modeste : *Souvenirs de ma vie*. C'est bien, en effet, la fidèle empreinte de sa vie entière, et l'on aurait tort d'y rien chercher de semblable à tant d'autres écrits du même genre, si communs dans notre siècle. Ici, les événements politiques, les passions du temps, les rivalités de personnes ou les querelles de partis ont été complètement laissés à l'écart. Tout est calme et serein; tout édifie et réjouit l'âme. On sent à chaque page le doux épanouissement d'un cœur qui surabonde d'affectueuse reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, et de tendre sympathie pour les besoins des hommes. Le style a cette grâce, cette bonhomie charmante, cette délicieuse fraîcheur et toutes les aimables qualités qui caractérisent l'auteur des *OEufs de Pâques*. On ne lira point, par exemple, sans un profond attendrissement et une vive émotion, les détails naïfs et touchants sur sa première enfance, sur sa vie d'écolier, sur l'intérieur de sa famille. Combien il aime surtout à faire ressortir et admirer en toutes choses les voies que la divine providence a suivies à son égard! Il y a là comme un parfum de vertu antique, une onction de foi et de piété bien rare, même dans les meilleurs livres écrits de nos jours. Volontiers aussi l'agréable conteur cite un trait plaisant, un bon mot inoffensif, une piquante anecdote, pour dépeindre et mettre en relief les différents personnages avec lesquels il a été en rapport. Mais il sait également entremêler à propos les fines observations, les conseils justes et sages, les retours fréquents et soudains vers les bontés de Dieu et ses infinies grandeurs. C'est, en un mot, un de ces bons et charmants ouvrages où tout à la fois l'esprit trouve à s'instruire et à se distraire, et le cœur à s'épanouir et à s'édifier. On peut sans crainte le conseiller à toutes sortes de lecteurs; il y aura pour tous agrément et profit.

L'ouvrage se divise en quatre parties; *Ma jeunesse*; — *Jean-Michel de Sailer, évêque de Ratisbonne*; — *le ministère*; — *Christophe Schmid écrivain de la jeunesse; sa mort*. — La première partie nous a paru la plus intéressante et la plus gracieuse: c'est un délicieux tableau de la vie d'intérieur et des mœurs patriarcales des bonnes familles allemandes. — La seconde est une sorte de biographie et de panégyrique à la gloire de Sailer, savant professeur de Dillingen, plus tard évêque coadjuteur de Ratisbonne, peu connu en France, mais célèbre en Allemagne pour avoir donné une remarquable impulsion aux études ecclésiastiques dans les séminaires et dans les écoles catholiques. Au point de vue de l'art, cette partie pourrait passer pour un hors-d'œuvre; mais un senti-

ment vif et délicat de reconnaissance et de piété filiale donne à ces pages un charme particulier : on sent que, de la part de Christophe Schmid, c'est un hommage de cœur rendu à la mémoire d'un professeur illustre, d'un ami dévoué, à qui, après Dieu, il était, disait-il, redevable de sa vocation ecclésiastique et de son goût prononcé pour l'éducation de la jeunesse. Rien, d'ailleurs, ne peut mieux nous initier à la connaissance des mœurs et des vertus privées du clergé allemand dans l'exercice journalier de ses fonctions.

Ces deux premières parties ont été écrites par Schmid lui-même et publiées de son vivant. — La troisième, celle qui raconte les phases diverses et les travaux de son ministère ecclésiastique, également rédigée par lui, a été retouchée et publiée par les soins de son neveu, M. l'abbé Werfer. — Quant à la quatrième, qui contient le récit de ses dernières années et de sa mort, ainsi que son appréciation comme écrivain de la jeunesse, elle est due tout entière à M. l'abbé Werfer. C'est encore là un pieux hommage d'amour et de reconnaissance qui, à ce titre, mérite tous nos éloges. Mais nous regrettons d'y trouver certaines longueurs et un peu de confusion dans l'agencement des lettres et autres documents empruntés à la correspondance intime de Christophe Schmid. Ces pièces sont plutôt juxta-posées que fondues entre elles ; on se sent bien loin du ton vif et rapide, du style original et naïf de l'illustre défunt. Peut-être M. l'abbé Dodille, en traduisant cette partie, aurait-il sagement fait d'y mettre plus d'art et de précision : beaucoup de choses, précieuses aux yeux du public allemand et des nombreux amis de Schmid et de sa famille, ne sauraient avoir pour nous le même intérêt. — Nous pourrions aussi reprocher au traducteur d'avoir laissé échapper çà et là des négligences de style, des incorrections et plus d'une tournure germanique assez peu conforme au génie de notre langue. Mais nous aimons mieux le remercier au nom des lecteurs français du charmant et gracieux ouvrage dont il a doté notre littérature. Nous l'engagerions volontiers à compléter sa bonne œuvre, — car c'en est une, — en donnant une édition plus populaire et plus à la portée de la jeunesse et de l'enfance. Ce qui serait facile, croyons-nous, en abrégant la dernière partie, en supprimant la préface, qui est un peu longue et trop surchargée de dates et de noms propres, et, dans le corps de l'ouvrage, en faisant disparaître certains passages trop sérieux ou peu intéressants pour le commun des lecteurs. On aurait ainsi un livre délicieux, sinon meilleur que celui-ci qui est excellent, du moins plus agréable et plus attrayant pour l'enfance, et par conséquent plus

propre à remplir auprès d'elle l'aimable et salutaire mission que s'était proposée le bon chanoine. C'est à ces *Souvenirs* ainsi transformés que pourraient convenir dans toute leur étendue ces charmantes paroles d'un vénérable prélat (le cardinal de Diopenbrock) : « Je suis sûr que
« des millions de grands et petits bons enfants, auxquels je m'associe
« volontiers, si toutefois je puis le faire sans orgueil, liront avec plus
« d'ardeur la vie et les actes de leur vieil ami, l'auteur des *Oeufs de*
« *Pâques*, que ses propres contes. »

P. JANVIER.

51. *VIE du bienheureux IDESBALDE, abbé du monastère des Dunes, sous Thierry d'Alsace, comte de Flandre; esquisse des principaux faits religieux du XII^e siècle*, par M. l'abbé A.-J. DELBOS. — 1 volume in-12 de xii-210 pages (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris;— prix : 1 fr.

Le bienheureux Idesbalde, surnommé du Fossé, était Flamand et appartenait à une famille des plus honorables. Il vint au monde vers l'an 1099. Un heureux naturel, joint à une éducation chrétienne, lui inspira de bonne heure l'esprit de piété qui le distingua dans la suite. Pourvu, dès l'âge de neuf ans, d'un bénéfice dans la collégiale de Sainte-Vaudru de Furnes, il fit ses études avec succès et parvint au sacerdoce. Après avoir montré une charité héroïque dans une grande famine qui désola la Flandre, il devint le confesseur de Sybille, fille de Foulques, roi de Jérusalem, et épouse de Thierrî d'Alsace, comte de Flandre. Les relations qu'il eut avec l'illustre saint Bernard, pendant un voyage que ce grand serviteur de Dieu fit dans cette province, lui inspirèrent un vif attrait pour la vie monastique et le déterminèrent à se retirer dans l'abbaye des Dunes, située entre Dunkerque et Nieuport. Il y prononça ses vœux et y remplit avec zèle divers emplois, jusqu'au moment où son mérite le fit choisir pour abbé de ce monastère. Cette charge honorable donna un nouveau lustre à sa vertu. Son respect et son attachement pour saint Bernard le portèrent à solliciter avec beaucoup d'instances sa canonisation, surtout au concile tenu à Tours par le pape Alexandre III en 1163. Rentré dans son abbaye après cette démarche, il y vécut encore quatre ans, et termina sa sainte carrière le 18 avril 1167. — Soit que M. l'abbé Delbos ait eu un meilleur guide dans cette Vie du Bienheureux Idesbalde que dans celle de sainte Aldegonde (p. 83 du présent volume), soit qu'il lui ait consacré un travail plus assidu, il est certain que la biographie du bienheureux abbé est bien supérieure à celle de la sainte princesse de Hainaut. Elle est mieux écrite et le style a plus de naturel. On peut seulement reprocher

à l'auteur de n'avoir pas bien connu les historiens qui ont fait mention du saint abbé des Dunes. Il ne cite pas la *Gallia christiana nova*, qui, à propos des monastères du diocèse de Bruges, lui a consacré un article. Il dit que le nom de l'auteur de la Vie française du bienheureux Idesbalde est inconnu, et qu'il écrivait à la fin du xvii^e siècle. S'il avait ouvert le tome I^{er} de la *Bibliothèque historique de la France*, p. 809, il y aurait vu que cet auteur est M. d'Hermonville, docteur en théologie, et que l'ouvrage a été imprimé à Bruxelles, in-12, en 1715, et in-8^o en 1718. Il aurait dû faire connaître à ses lecteurs ce qu'est devenu le corps du bienheureux Idesbalde, trouvé sans corruption en 1624, et dire que les bâtiments de l'abbaye des Dunes, transférée à Bruges en 1627, subsistent encore; ils sont aujourd'hui le grand séminaire de Bruges, l'un des plus beaux de la Belgique.

TRESVAUX.

52. VOYAGE A MADAGASCAR, du docteur William ELLIES, par M. Octave SACHOT. — 1 volume in-12 de 224 pages (1860), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr.

Les récits d'outre-mer auront toujours le privilège de captiver et de charmer l'imagination. Ils portent aussi avec eux plus d'un genre d'instruction pour le lecteur attentif et sérieux. Ici, par exemple, à Madagascar, on apprend une fois de plus, et avec une évidence particulière, que ce n'est ni la richesse territoriale d'un pays, ni le plus heureux climat, ni les mœurs naturellement douces d'un peuple, qui conduisent à la civilisation, même la plus élémentaire. Il faut le christianisme. Sans ses divines lumières, le monde s'agiterait en vain dans les dégradations de la barbarie. — A Madagascar, la justice se rend encore au moyen du poison : celui des accusés qui ne succombe pas est déclaré innocent. De 1823 à 1844, 150,000 personnes ont péri ainsi ! On tue également sans pitié les enfants qui naissent sous une mauvaise étoile, et il y en a beaucoup chaque année. — Ces réflexions, et d'autres du même genre, suggérées par les faits racontés, il eût été à propos de les présenter au lecteur, ou tout au moins de les lui insinuer. M. Sachot paraît n'y avoir pas songé, soit qu'elles lui aient échappé à lui-même, soit qu'il ait pour principe, — ce que nous n'admettrions pas sans preuves, — cette insensibilité calculée qui reste impassible devant le bien comme devant le mal, et qu'on a décorée du nom usurpé d'*impartialité*. — Ce n'est pas le seul défaut de ce livre, d'ailleurs intéressant, et qui suppose de l'étude et des recherches :

car l'auteur ne se borne pas à l'ouvrage anglais, il interroge et met à profit nos voyageurs et nos publicistes les plus estimés. Il y a là un vrai travail. Malheureusement, des imperfections sans nombre le déparent. D'abord, le titre, qui ne nous dit pas si M. Sachot a traduit, abrégé, divisé, etc., le docteur Ellies, dont il écrit même le nom de deux façons différentes. Pas une syllabe de préface pour répondre à cette question fort légitime du lecteur. L'ouvrage est écrit de la première page à la dernière sans une coupure, sans une division, sans table par conséquent. — Le docteur *Ellis* ou *Ellies* est un missionnaire anglican : ses Voyages à Madagascar sont plutôt ceux d'un diplomate que d'un ministre de l'Évangile ; il ne saisit pas une occasion de prêcher Jésus-Christ, et les occasions se présentent à lui à chaque ligne pour ainsi dire. M. Sachot n'y fait aucune attention ; il parle souvent des *chrétiens*, de la foi *chrétienne*, peu ou point de la foi *catholique*. A cet égard, ce livre respire une triste indifférence, que nous signalons à regret. — En outre, si nous descendons aux détails, la typographie est extrêmement négligée. La ponctuation, dans certains passages, accuse une inexpérience ou des distractions inexplicables. M. Sachot semble avoir juré une haine à mort au mode du subjonctif. Ce système doit être arrêté dans son esprit, car on le retrouve appliqué dans tout le livre, sans préjudice de fautes d'orthographe fréquentes, de fautes de français même. — Nous n'insistons pas. Tout cela est trop peu soigné, et explique trop pourquoi nos bons livres à 1 fr. ont tant de peine à se frayer leur route dans le monde : le lecteur n'y est pas assez respecté ; tandis que dans d'autres bibliothèques fort mauvaises on a pour lui des égards qui l'attirent et le retiennent. Avis à nos libraires catholiques. V. POSTEL.

CHRONIQUE.

SÉANCE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La séance annuelle dans laquelle l'Académie française proclame les prix accordés aux ouvrages *les plus utiles aux mœurs*, a eu lieu le 23 de ce mois, sous la présidence de M. Saint-Marc Girardin. Nous donnons, selon notre usage, la liste des récompenses qu'elle a décernées.

PRIX DESTINÉS AUX OUVRAGES LES PLUS UTILES AUX MŒURS.

Un prix de 3,000 fr. :

A M. Saisset, pour son ouvrage intitulé : *Essai de philosophie religieuse*, 1 volume in-8°.

Huit médailles de 2,000 fr. chacune :

A M. Francis Monnier, pour son ouvrage intitulé : *le Chevalier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques*, etc., 1 volume in-8°;

A M. F.-L. Marcou, pour son ouvrage intitulé : *Pellisson. — Etudes sur sa vie et ses œuvres*, etc., 1 volume in-8°;

A M. Lenient, pour son ouvrage intitulé : *la Satire en France au moyen âge*, 1 volume in-12;

A M. Paul Albert, pour son ouvrage intitulé : *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire*, 1 volume in-8°;

A M. Edouard Grenier, pour son recueil de poésies intitulé : *Petits Poèmes*, 1 volume in-12;

A M. A. de Beauchesne, pour son recueil de poésies intitulé : *le Livre des jeunes mères*, 1 volume in-12;

A M. F. Deltour, pour son ouvrage intitulé : *les Ennemis de Racine au XVII^e siècle*, 1 volume in-8° (Voir p. 308 de notre t. XXIII);

A M. Antonin Rondelet, pour son ouvrage intitulé : *les Mémoires d'Antoine, ou Notions populaires de morale et d'économie politique*, 1 volume in-12.

PRIX FONDÉ PAR M. LE BARON GOBERT.

Ce prix, conformément à l'intention expresse du testateur, se compose des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, l'autre dixième étant réservé pour l'écrit sur l'histoire de France qui aura le plus approché du prix.

L'Académie a décerné cette année le grand prix de la fondation Gobert à M. Wallon, pour son ouvrage intitulé : *Jeanne d'Arc*, 2 volumes in-8° (Voir p. 283 de notre t. XXIII).

L'Académie a décidé que le second prix de la fondation Gobert serait décerné cette année à l'ouvrage de feu M. Ernest Moret, intitulé : *Quinze ans du règne de Louis XIV* (Voir p. 469 de notre t. XXII).

PRIX FONDÉ PAR M. BORDIN.

Le prix spécial de 3,000 francs, fondé par feu M. Bordin, pour encourager la haute littérature, est décerné, pour la présente année,

à la traduction en vers de Dante, par M. Ratisbonne (Voir p. 162 de notre t. XV, p. 328 de notre t. XVII, et p. 485 de notre t. XXIII).

PRIX FONDÉ PAR M. LAMBERT.

Par décision de l'Académie, la récompense honorifique fondée par feu M. Lambert, pour rémunération de travaux littéraires, a été décernée cette année à M. Philoxène Boyer.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, est, cette année, dans les conditions de la fondation, partagé entre Mme Elisa Fleury et M. Thalès Bernard.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. ACHILLE-EDMOND HALPHEN.

L'Académie décerne pour la première fois le prix triennal de 1,500 francs, provenant de la fondation Achille-Edmond Halphen, à M. Emile de Bonnechose, auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, en 4 volumes in-8° (Voir p. 200 de notre t. XX, et p. 117 de notre t. XXII).

Avant de donner le programme des prix proposés pour 1861, nous croyons être agréables à nos lecteurs en détachant du rapport de M. Villemain sur les concours littéraires, les appréciations qu'il a faites des ouvrages que nous avons nous-mêmes examinés précédemment. Voici comment il parle de la traduction de Dante, par M. Ratisbonne, puis de *Jeanne d'Arc*, par M. Wallon, de *Quinze ans du règne de Louis XIV*, par M. Ernest Moret, et enfin de l'*Histoire d'Angleterre*, de M. Emile de Bonnechose. — On pourra voir en quoi nous nous rapprochons et en quoi nous nous éloignons de la manière de juger du célèbre académicien.

Un grand travail terminé, une œuvre de système et de patience, mais d'une patience parfois créatrice, a fixé le choix de l'Académie : c'est la traduction en vers du *Paradis* de Dante, par M. Ratisbonne. L'Académie a pensé que l'achèvement d'une entreprise, dont le début avait été déjà récompensé par son suffrage, méritait une distinction publique. Elle a vu ce qui devait manquer au succès d'un tel effort. L'époque de Dante, le caractère extraordinaire de son génie, l'aspect d'antiquité, indigène, il est vrai, qu'il a même pour ses lecteurs nationaux d'aujourd'hui, semblaient rendre souvent impossible la renaissance de sa poésie dans des vers français, calqués maintenant sur les siens. Combien la diction et le rythme de notre langue n'auraient-ils pas à souffrir d'une telle contrainte ! Que de fois notre vers se briserait sous le poids de la pensée

du poète ! Que de fois la fidélité littéraire paraîtrait inculte et prosaïque ! Souvent aussi cette pensée originale, rendue dans sa rudesse, ne le serait pas dans sa naïveté et ne semblerait plus que bizarre. Il n'est pas un de ces reproches que l'interprète nouveau de Dante ne puisse encourir dans quelque partie de son ouvrage ; et cependant il a osé avec talent et s'est inspiré de sa persévérance, égalant parfois, dans ses rimes françaises, l'harmonie des tercets italiens, et donnant çà et là par quelque vers fort et simple comme l'empreinte du poète original. Sa traduction en vers est alors bien autrement fidèle que la prose française n'avait tenté de l'être dans les mêmes passages, sous des mains habiles. Enfin, ce qui est plus encore, malgré les fautes de négligence ou de nécessité, malgré les choses inattendues qui choquent, pour prix de ce long travail, de cette pieuse admiration de Dante, on sent par moment comme un soufle de cette mélodie dont les sons n'arrivent pas tout entiers jusqu'à nous. — L'Académie, non sans se souvenir des autres parties de l'œuvre achevée par M. Ratisbonne, décerne à sa traduction en vers des chants du *Paradis* le prix fondé pour une œuvre de haute littérature.

Un autre concours dont la palme annuelle fut longtemps arrêtée sur la même tête nous ramène à la prose et à l'histoire. L'Académie, tout en honorant le grand travail dont elle a couronné plusieurs parties avec des restrictions et des louanges, n'a pas maintenu au quinzième volume de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin le grand prix fondé par le baron Gobert. Un travail nouveau, d'une forme très-différente, lui a paru mériter cette année la haute distinction que le nombre et l'activité des talents doivent rendre souvent mobile. Un ouvrage de peu d'étendue, mais d'un intérêt grand et national, *Jeanne d'Arc*, par M. Wallon, membre de l'Institut, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris, a été choisi par l'Académie. — On sait quelles recherches savantes, combien de documents publics préparaient sur ce sujet l'œuvre de l'historien. On connaît aussi les pages touchantes, les vives peintures, les interprétations paradoxales que ce souvenir a de nos jours inspirées à des écrivains célèbres. C'est en dehors de ces secours et de ces rivalités que M. Wallon a trouvé place pour un ouvrage rempli de détails que leur enchaînement fait paraître nouveaux, distribué avec une simplicité non sans art, et nous faisant passer de la vie rustique de Jeanne d'Arc aux glorieuses épreuves de sa mission à Orléans, à Reims, à Compiègne, pour épuiser ensuite le récit de ses malheurs et de cette autre mission de souffrances terminée par son inique procès, et consacrée de nouveau par sa réhabilitation tardive, que l'historien et plus d'un lecteur transformeraient volontiers en apothéose chrétienne. — Un grand, un incomparable souvenir d'histoire nationale, le choix des détails, la simplicité du style, et dans l'historien cette disposition d'âme qui, sans voir partout le surnaturel, croit trop à la Providence pour ne pas reconnaître une mission divine à la simple jeune fille que sa foi en elle-même rendit si puissante à sauver son pays, voilà sans doute les conditions d'où vient le vif intérêt de cet ouvrage. L'Académie a senti cet intérêt, comme elle appréciait le travail savant de l'auteur. Elle y voit un titre à ce prix fondé pour entretenir le culte des souvenirs français et susciter par époque le récit complet de notre histoire. Les grandes biographies sont autant de fragments précieux de la vie publique et de la destinée générale d'une nation. Ici nous avons

à la fois un personnage héroïque et un grand événement. Les recherches et le talent de l'auteur n'ont pas fait défaut. Son éloquence, c'est la réalité décrite dans les moindres détails et sentie avec âme. Si, dans la seconde partie de l'ouvrage, l'analyse et la discussion prédominent, s'il y a moins de place pour la peinture et l'émotion, l'ouvrage entier n'en est pas moins digne du sujet et tout à la fois satisfaisant et pathétique par l'exactitude. L'historien est ici d'autant plus ému qu'il a plus étudié, et sa véracité fait la force de son expression. L'Académie décerne à l'ouvrage intitulé *Jeanne d'Arc* le grand prix fondé par le baron Gobert pour le morceau le plus éloquent d'histoire de France.

Le second prix de la même fondation était partagé depuis quelques années entre deux noms honorés de la plus juste estime pour de curieux travaux sur notre histoire. L'Académie le transfère à l'ouvrage posthume d'un homme de lettres dont la carrière n'a pas été remplie comme le méritait son amour de l'étude et de la vérité. M. Ernest Moret avait entrepris une histoire de France au XVIII^e siècle. Dans un premier volume qu'il a publié, il épuisait à peine quelques années de ce vaste sujet. Enlevé aux lettres par une mort prématurée, il a laissé des recherches, des portions de récits, quelques-uns épisodiques et remontant à des faits du siècle précédent, et, pour le XVIII^e siècle même, rien qui dépasse la mort de Louis XIV. C'est ce reste précieux d'une grande étude inachevée, c'est ce travail réuni dans deux nouveaux volumes, souvent inégal dans ses développements, mais attachant et neuf dans quelques chapitres, que l'Académie a jugé digne d'une marque d'honneur et de sympathie pour le nom et la famille de l'auteur. Elle décerne à l'ouvrage de M. Ernest Moret, *Quinze ans du règne de Louis XIV*, le second prix fondé par le baron Gobert. C'est une dette de souvenir et de regret, dont elle s'acquitte envers les talents que la mort prévient dans leurs laborieux efforts pour acquérir la science et préparer ce qu'ils n'ont pu faire.

Un autre prix récemment fondé permet à l'Académie d'honorer encore un de ces travaux d'histoire qui répondent au caractère de notre époque trop éprouvée de vicissitudes pour ne pas mieux comprendre les révolutions du passé. Un prix, fondé par feu M. le baron Alphen, pour l'ouvrage que l'Académie jugerait le plus remarquable au point de vue historique ou littéraire, et le plus digne au point de vue moral, était réservé par l'Académie depuis deux ans. Elle en a décerné aujourd'hui la valeur triennale à l'ouvrage de M. Emile de Bonnechose sur l'*Histoire d'Angleterre*. — Cet ouvrage n'est pas sans doute l'histoire complète d'un tel pays durant plusieurs siècles. Mais ce n'est pas un abrégé superficiel et sommaire. C'est une étude attentive dans des proportions suffisantes pour la variété et la précision des recherches, l'intérêt du récit et le jugement réfléchi des faits. Sur divers points de ce tableau si vaste, le nouvel ouvrage est inférieur sans doute à d'autres récits des mêmes événements, à d'autres portraits des mêmes hommes souvent reproduits de nos jours; mais il en offre la série dans un ordre sagement tracé sur des notions bien choisies, bien comprises, et avec ce sentiment de justice, de modération, de tolérance, qui est une grande part de la philosophie de l'histoire.

PROGRAMME DES PRIX PROPOSÉS.

PRIX D'ÉLOQUENCE POUR 1861.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1860, une *Etude littéraire sur le génie et les écrits du cardinal de Retz*. — Le prix n'ayant pas été décerné, le même sujet est remis au concours pour 1861. — Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr. — Les ouvrages envoyés à ce concours seront reçus jusqu'au 1^{er} mars 1861, terme de rigueur.

L'Académie propose pour sujet du prix de poésie qui sera décerné en 1861, l'*Isthme de Suez*. — Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr. — Les ouvrages envoyés à ce concours ne seront reçus que jusqu'au 15 mars 1861. Ce terme est de rigueur.

L'Académie propose pour sujet d'un prix d'éloquence à décerner en 1862 : une *Etude sur le roman en France, depuis l'Astrée jusqu'à René*. — Le prix sera une médaille d'or de la valeur de 2,000 fr. — Les ouvrages envoyés à ce concours ne seront reçus que jusqu'au 15 mars 1862, terme de rigueur.

PRIX MONTYON POUR L'ANNÉE 1861.

Dans la séance publique annuelle de 1861, l'Académie française décernera les prix et les médailles provenant des libéralités de feu M. de Montyon, et destinés par le fondateur à récompenser les actes de vertu et les ouvrages les plus utiles aux mœurs qui auront paru dans le cours des deux années précédentes.

PRIX DE L'OUVRAGE LE PLUS UTILE AUX MŒURS.

Ce prix peut être accordé à tout ouvrage publié par un Français, dans le cours des années 1859 et 1860, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique.

Deux exemplaires de chaque ouvrage présentés pour le concours devront être adressés *francs de port*, avant le 15 décembre 1860, au secrétariat de l'Institut. Ce terme est de rigueur.

PRIX EXTRAORDINAIRES

provenant des libéralités de M. de Montyon.

PRIX PROPOSÉS POUR 1862.

L'Académie rappelle qu'elle a proposé un prix de 10,000 fr., à décerner en 1862, pour une œuvre dramatique en vers et en trois

actes au moins, qui, représentée avec succès, réunirait le mieux à l'utilité de la leçon morale le mérite de la composition et du style. — L'Académie s'occupera du jugement d'après lequel le prix sera décerné, à partir du 1^{er} janvier 1862. — Les membres de l'Académie sont seuls exclus de ce concours.

L'Académie rappelle qu'elle a proposé, pour 1861, un prix de 4,000 fr., prélevé sur les fonds disponibles de la fondation Montyon, pour être appliqué à la meilleure traduction d'un ouvrage de philosophie morale appartenant à l'antiquité ou aux littératures étrangères, laquelle aurait été publiée en grande partie ou complétée avant le 1^{er} janvier 1861. — Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 15 janvier 1861.

CONDITIONS POUR TOUS LES CONCOURS DE L'ACADÉMIE.

Les ouvrages manuscrits destinés à concourir aux divers prix devront être déposés ou adressés, *francs de port*, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe, ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom de l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître. Si quelque concurrent manquait à cette dernière condition, son ouvrage serait exclu du concours.

Les concurrents sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des manuscrits qui auront été envoyés au concours ; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

PRIX FONDÉS PAR FEU M. LE BARON GOBERT.

A partir du 1^{er} janvier 1861, l'Académie s'occupera de l'examen annuel relatif aux prix fondés par feu M. le baron Gobert, pour *le morceau le plus éloquent de l'histoire de France*, et pour *celui dont le mérite en approchera le plus*. — L'Académie comprendra dans cet examen les ouvrages *nouveaux* sur l'histoire de France qui auront paru depuis le 1^{er} janvier 1860. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 15 janvier 1861. — Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les prix annuels, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LE COMTE DE MAILLÉ-LATOÛR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry, en faveur d'un écrivain ou d'un artiste, sera, dans les conditions de la

fondation, décerné par l'Académie, en 1862, à l'écrivain dont le talent, déjà remarquable, méritera d'être encouragé à suivre la carrière des lettres.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. BORDIN.

La fondation annuelle de 3,000 fr. instituée par feu M. Bordin, et dont l'emploi, sous la forme d'un prix unique, a eu lieu pour la première fois en 1856, sera spécialement consacrée à encourager la haute littérature : — soit que l'Académie dispose de ce prix en faveur d'un ouvrage publié dans les deux années ou dans l'année précédente, et remarquable, quel qu'en soit l'objet ou la forme, par l'étendue des connaissances littéraires et le talent d'écrire; — soit que, dans d'autres cas préalablement annoncés, l'Académie ait jugé convenable de proposer le sujet même du prix par la mise au concours d'une question d'histoire ou de critique littéraire empruntée soit à l'antiquité, soit aux temps modernes. — Pour la sixième application du prix, en 1861, l'Académie statuera exclusivement par l'examen comparatif des ouvrages imprimés dans les deux années précédentes, qui lui paraîtraient rentrer dans les conditions indiquées ci-dessus, et dont l'envoi, à trois exemplaires au moins, lui aurait été adressé par les auteurs avant le 1^{er} janvier 1861.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. LAMBERT.

L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les limites de la pensée du testateur, convenablement affecté, chaque année, à tout homme de lettres, ou veuve d'homme de lettres, auxquels il serait juste de donner une marque d'intérêt public.

PRIX FONDÉ PAR FEU M. ACHILLE-EDMOND HALPHEN.

L'Académie décernera pour la deuxième fois, en 1863, le prix triennal de 1,500 fr. fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, et se composant des arrérages de trois années d'une rente de 500 fr., pour être attribué à l'auteur de l'ouvrage que, selon les termes de l'acte de fondation, l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Abrégé du véritable Esprit de saint François de Sales, par M. l'abbé BAUDRY. — 2 vol. in-12, ensemble de XXXVI-658 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 3 fr.

Anglais (1^o) sans maître, Méthode GLASHIN. Cours adopté pour les collèges, etc., par délibération du Conseil de l'instruction publique, comprenant les dix premiers chapitres du Vicair of Wakefield, avec 1^o le texte anglais; 2^o le mot à mot français en regard; 3^o la prononciation figurée sous le texte anglais; 4^o le bon français sous le mot à mot, suivis de la Grammaire anglaise et des Exercices de conversation. — 4 vol. in-12 de 384 pages, chez les principaux libraires; — prix : 3 fr.

Annales du saint sacrement, publiées avec l'approbation de Son Em. Mgr le cardinal archevêque de Lyon. — II^e ANNÉE. — 1859-1860. — 1 vol. in-18 de 428 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Apologistes (les) chrétiens au II^e siècle. Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant l'année 1859-1860, par M. l'abbé FREPPEL, professeur à la Faculté de théologie de Paris. — 2^e SÉRIE. — *Tatien, Hermias, Athénagore, Théophile d'Antioche, Méliton de Sardes*, etc. — 1 vol. in-8^o de VII-410 pages, chez A. Bray; — prix : 6 fr.

La 1^{re} série (*les Pères apostoliques et leur époque*), a été examinée dans notre t. XXII, p. 247.

Bibliographie japonaise, ou Catalogue des ouvrages relatifs au Japon qui ont été publiés depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours, rédigé par M. LÉON PAGES, ancien attaché de légation. — In-4^o de IV-68 pages, chez Benjamin Duprat; — prix : 6 fr.

Ce curieux ouvrage renferme 658 articles et se termine par une table analytique très-complète. Il s'adresse évidemment à un nombre restreint de lecteurs; mais ceux qu'il intéresse nous sauront gré de le leur avoir signalé. Il fait honneur tout à la fois à l'érudition et aux patientes recherches de son auteur.

Cardinal (le) Ximénès et l'Eglise d'Espagne à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle, pour servir à l'histoire critique de l'inquisition, par le docteur Ch.-J. HÉFELS, professeur de théologie à l'Université de Tubingue; trad. sur la 2^e édit., avec l'approbation de l'auteur, par M. l'abbé A. SISSON et M. l'abbé A. CRAMPON. — 2^e édition. — 1 vol. in-8^o de XXXII-458 pages, chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 5 fr.

Voir, sur la 1^{re} édit. et sur deux autres traductions de cet ouvrage, notre tome XVII, p. 55.

Combat (le) spirituel, par le P. SCUPOLI; traduction nouvelle, précédée d'un exposé critique sur les traductions françaises publiées jusqu'à présent, et augmentée de la Paix intérieure et d'un supplément au Combat spirituel, traduit pour la première fois de l'italien en français, par M. l'abbé A. RICHE. — 1 vol. in-32 de XX-458 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 60 c.

Consolations (les) de la religion dans la perte des personnes qui nous sont chères, par M. Louis Provana de COLLEGNO, grand'croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. — 10^e édition. — 1 vol. in-18 de 350 pages plus 1 gravure, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, publié par les soins du docteur VETZER, professeur de philologie orientale à l'Université de Fribourg en Brisgau, et du docteur WELTE, professeur de théologie à la Faculté de Tubingue; traduit de l'allemand par M. l'abbé GOSCHLER, chanoine, docteur ès-lettres, ancien directeur du collège Stanislas, etc. — Tome IX (FLAMINIUS. — GRANDE-BRETAGNE), in-8^o de 540 pages à 2 colonnes, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c.

Ce dictionnaire est approuvé par Mgr l'archevêque de Fribourg, et sera publié en 25 volumes, paraissant de trois mois en trois mois. — Voir pp. 206 et 379 de notre t. XXII, et p. 296 de notre t. XXIII, le commencement de nos articles sur cet important ouvrage.

Dictionnaire universel de géographie, rédigé d'après les documents officiels de statistique les plus nouveaux, donnant les longitudes et latitudes, le chiffre des populations, indiquant, pour chaque pays et pour chaque ville, ses productions, son commerce, sa distance des villes principales, et mis au courant des derniers remaniements territoriaux effectués en Europe, par M. J. GUIRAUDET. — 1 vol. grand in-18 de 688 pages à 2 colonnes, chez Lécrivain et Toubon; — prix : 2 fr. 50 c.

Eloquence (l') chrétienne dans l'idée et dans la pratique, par le P. B. GISBERT, S. J.; nouvelle édit., avec préface, notes et appendices par M. l'abbé A. CRAMPON et M. l'abbé J. BOUCHER, du clergé d'Amiens. — 1 vol. in-12 de XXIV-420 pages, chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

Entretiens de Pierre Giberne sur les devoirs moraux du soldat, dédiés à l'Empereur, par M. le capitaine E. BELLEVILLE. — 3^e édition. — 1 vol. in-18 de 248 pages, chez Ch. Tanera; — prix : 80 c.

Geneviève, ou l'Enfant de la Providence, histoire traduite de l'anglais, avec une préface de Mlle Julie GOURAUD. — 1 vol. in-12 de VIII-218 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr. 50 c.

Grandeurs et Apostolat de Marie, ou la Cité mystique de la vénérable Marie de Jésus, religieuse franciscaine et abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception d'Agréda, révélation justifiée par de nombreuses annotations basées sur l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, la théologie, l'histoire et la science, par le P. SÉRAPHIN, passioniste. — 1 vol. in-8° de XII-446 pages, chez de Lossy; — prix : 4 fr. 50 c.

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent, par M. Augustin THIERRY. — 10^e édit., revue et corrigée. — 4 vol. in-12 de 350 à 400 pages chacun, chez Furne et Cie; — prix : 14 fr.

Ouvres complètes en 10 volumes.

Histoire populaire des papes, par M. J. CHANTREL. — Tome III. — *Saint Sylvestre et l'arianisme (IV^e siècle).* — 1 vol. in-18 de 216 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. franco.

L'ouvrage aura 24 volumes. — Chaque volume se vend séparément.

Imitation (I^r) de Jésus-Christ, traduction nouvelle, accompagnée de réflexions et de prières empruntées aux Pères de l'Église, aux docteurs et aux saints, par M. L. MOREAU. — 1 vol. in-12 de 512 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. 50 c.

Intérieur (I^r) de Jésus et de Marie, avec des sujets de méditations pour tous les dimanches et fêtes principales de l'année; ouvrage posthume du R. P. GROU, de la Compagnie de Jésus; nouvelle édition, revue et augmentée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. — 2 vol. in-12 de XVI-352 et 332 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr. 50 c.

Leçons (premières) du jeune âge, ou Récits familiers sur les premières connaissances les plus propres à développer l'intelligence des enfants, et surtout à leur inspirer l'amour de Dieu, en leur expliquant les principales merveilles de la création et de la Providence, livre de lecture courante et de leçons, destiné aux écoles et aux familles chrétiennes, par M. E. CARON, instituteur à Paris. — In-18 de 144 pages, chez V. Sarlit; — prix : 50 c. cartonné.

Manuel et exercices de la dévotion au sacré Cœur de Jésus, à l'usage de la confrérie établie à Semur en Brionnais, et confirmée par N. S. P. le pape Pie VII. — Nouvelle édit., complétée par l'auteur

de l'Eucharistie méditée. — 1 vol. in-18 de 396 pages, chez Girard et Jossierand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Ouvres complètes de PASCAL. — 2 vol. in-12, ensemble de VIII-1260 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 4 fr.

Oraisons (quinze) de sainte Brigitte, extraites des Heures dédiées à la duchesse d'Orléans, in-18, 1664, avec approbation des supérieurs. — In-18 de 36 pages, chez V. Sarlit; — prix : 10 c.

Paul (saint Vincent de), sa vie, son temps, ses œuvres, son influence, par M. l'abbé U. MAYNARD, chanoine honoraire de Poitiers. — 4 vol. in-8° de XXII-456, 476, 496 et 488 pages plus 2 portraits et 2 fac-simile, chez A. Bray; — prix : 28 fr., et sur papier vélin, 44 fr.

Raisons (quelques) de ne pas être protestant, accompagnées d'observations sur l'état actuel du protestantisme en France, par M. l'abbé ROBERT, chanoine honoraire de Rouen et de Coutances. — 1 vol. in-12 de XXVI-418 pages, chez H. Vrayet de Surcy et Cie; — prix : 1 fr. 80 c.

Religion (la) catholique exposée brièvement et simplement, par M. l'abbé P. CARRON, vicaire-général honoraire de Versailles, ancien curé de Saint-André d'Antin. — 1 vol. in-12 de VIII-130 pages, chez C. Douniol; — prix : 2 fr. 25 c.

Sergent (un) de la vieille garde dans son village, ou ma Religion c'est d'être un honnête homme, par M. l'abbé Martin de NOIRLIEU, curé de Saint-Louis d'Antin. — 2^e édit., augmentée par l'auteur. — In-32 de 128 pages, chez Mailet; — prix : 35 c.

Souvenirs du pèlerinage de Saint-Anne d'Auray, par M. l'abbé J.-M. BÉCEL, missionnaire apostolique. — In-18 de 62 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 50 c.

Souveraineté (la) pontificale selon le droit catholique et le droit européen, par Mgr l'ÉVÊQUE D'ORLÉANS, de l'Académie française. — 2^e édition. — 1 vol. in-8° de XLIV-644 pages, chez Jacques Lecoffra et Cie; — prix : 7 fr.

Nous regrettons vivement de ne pouvoir rendre compte de ce magnifique ouvrage; mais la question du pouvoir temporel du Pape, qui y est traitée d'une manière si remarquable, nous entraînerait sur un terrain qu'on regarde comme politique, et qui nous est interdit plus que jamais. Nous devons nous borner à le signaler, à le recommander, et à engager nos abonnés à le lire et à le faire lire comme le traité le plus complet sur la souveraineté du Pontife romain.

Théâtre des familles et des maisons d'éducation, par Mme DE GAULLE. — 1 vol. in-12 de 296 pages, chez H. Vrayet de Surcy et Cie; — prix : 1 fr. 40 c. Contient 13 pièces.

J. DUPLESSY.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXIX^e FAUTEUIL.

(Suite.)

MORELLET.

L'abbé Morellet ! c'était bien là le digne successeur de l'abbé Millot ! Né à Lyon, d'un marchand papetier, lui aussi il fit ses études chez les jésuites ; mais son père l'en tira trop tôt pour qu'il eût à en sortir de lui-même : ce lui sera bien assez de sortir du sacerdoce ! Dès l'âge de 14 ans il est envoyé à Paris, au petit-séminaire des Trente-Trois, et quelques succès lui valent une admission en Sorbonne. Dans ce sanctuaire de la théologie, qu'on ne croie pas qu'il va s'occuper d'études religieuses : non, il laisse de côté les Ecritures et saint Thomas ; Voltaire est sa loi ; Locke, Buffon et Bayle sont ses prophètes. Une communauté de goûts et de principes le lie avec deux de ses compagnons d'études, Loménie de Brienne et Turgot, l'utopie et la chimère incarnées, qui sont devenus, cependant, les grands personnages qu'on sait dans ce siècle de folie. Déjà les trois jeunes abbés discutent entre eux les plus hauts problèmes de l'Eglise et de l'Etat, et décident en maîtres des conditions de la richesse et du bonheur des nations. Enfin, dans ses dernières années de Sorbonne, Morellet contracta une amitié désormais indissoluble avec d'Alembert et Diderot, qui l'associèrent à leur œuvre encyclopédique. C'était le quatrième *théologien* qu'ils usaient à la construction de cette Babel. « Le premier a été excommunié, écrivait d'Alembert, le second expatrié, le troisième est mort. Nous ne saurions en élever un. »

Bientôt Morellet entreprend un voyage en Italie avec le fils du chancelier du roi de Pologne, M. de la Galaizière. Mais, sur son chemin, il veut faire un pèlerinage aux Délices, ses vrais *limina apostolorum*, et il s'est muni d'une recommandation de d'Alembert : « Cette lettre vous sera remise, mon cher et très-illustre confrère, par M. l'abbé Morellet, qui, quoique théologien et presque docteur, « fait le voyage de Lyon à Genève tout exprès pour vous voir, et

« pour aller de là s'en vanter à Rome... Vous serez moins étonné
« de l'empressement qu'un théologien a de vous voir, sans avoir en-
« vie de vous convertir, quand vous saurez que ce théologien est
« celui de l'*Encyclopédie*... J'ose vous assurer que vous en serez
« fort content..., et je crois que vos ministres de Genève, en le voyant,
« prendront assez bonne opinion de la Sorbonne, depuis que l'*En-*
« *cyclopédie* se l'est associée. » Voltaire et Morellet furent, en effet,
fort contents l'un de l'autre. Voltaire écrivit à d'Alembert : « Je l'ai vu,
« ce brave *Mords-les*, — nom de guerre désormais de cet aboyeur de
« la philosophie, — je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a si bien mordus;
« il est du naturel des vrais braves, qui ont autant de douceur que de
« courage; il est visiblement appelé à l'apostolat. » Et, après le retour de
Morellet, d'Alembert répondit à Voltaire : « Frère *Mords-les* est arrivé
« il y a deux jours, enchanté du séjour qu'il a fait chez le respectable pa-
« triarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures
« les plus édifiantes, entouré de Bibles et de Pères de l'Eglise, et qu'il
« vous a procuré un grand secours, celui d'une Concordance de la
« Bible, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais en-
« tendu parler. » Et désormais Voltaire traita toujours Morellet avec
une prédilection qui ne se démentit jamais. Il ne l'appela plus que « mon
« cher philosophe, mon cher docteur philosophe, mon cher philoso-
« phe sorbonique; » il l'invita à revenir le voir : « Antoine aurait
« voulu encore recevoir Paul dans son désert plus agréable que celui
« de la Thébaïde; » et, en effet, Morellet retourna plusieurs fois soit
aux Délices, soit à Ferney, de plus en plus honoré de l'attention du
patriarche, de plus en plus digne de sa faveur.

En attendant, le voilà sur la route de Rome, muni des instruc-
tions de Voltaire. A Rome, il a à sa portée une immense bibliothè-
que. Un instinct mauvais, le désir de se faire un nom, le diable des
Délices aussi qui le pousse, dirige sa main, à travers tant de trésors
littéraires, vers le *Directorium inquisitorum* du dominicain Eymeric.
Il s'en empare et en extrait un *Manuel des inquisiteurs* qu'il publie
en France vers 1762, sous la protection de cet aveugle et malheureux
Malesherbes, propagateur, éditeur, correcteur au besoin de tous les
mauvais livres, qui étaient autant de sapes contre le trône de son maî-
tre. L'inquisition, — fantasmagorie pour les myopes, épouvantail pour
les niais, — était alors le prétexte et le thème de mille déclamations
qui allaient à une plus haute adresse. « Que dites-vous de ce monument
« d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse

« et si à plaindre ? Il n'y a, je crois, de termes dans aucune langue « pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher d'en frémir et d'en rire.* » Ainsi écrivait d'Alembert à Voltaire en lui envoyant l'exemplaire qui lui était naturellement destiné. Morellet avait donc admirablement choisi ; son coup d'essai était un coup de maître ; c'est pourquoi, de retour à Paris, après des premières armes si éclatantes, il fut enrégimenté dans le camp de la secte et introduit chez Mme Geoffrin, cette mère de la philosophie, qui préparait l'ère des sans-culottes en envoyant chaque année à ses amis une culotte pour leurs étrennes. Envers Morellet elle fut encore plus généreuse : elle lui laissa une pension viagère de 1,200 livres. Aussi, à sa mort, lui payait-il un tribut de reconnaissance dans un *portrait* où il exaltait surtout son *humeur donnante*, avec l'épigraphe : *Utile proposuit nobis exemplar*, comme s'il eût dit : O vous, mesdames, qui prétendez à la même célébrité que Mme Geoffrin, faites comme elle ; donnez à la philosophie culottes, dîners et pensions : *Sic itur ad astra !*

Dans la société de Mme Geoffrin, Morellet acheva de se poser. Habile à saisir les occasions et à se choisir les patronages, il se fit le second de Voltaire dans sa guerre acharnée contre Lefranc de Pompignan. Lefranc était déjà bien ridiculisé par les fameux *Quand* envoyés de Genève. Morellet suivit l'idée de le faire passer par les particules, et il fit les *Si*, les *Pourquoi*, *Prière universelle* ; c'était un feu roulant ; il paraissait un papier toutes les semaines. Vers le même temps, Palissot ayant donné la fameuse comédie des *Philosophes*, Morellet voulut venger ses amis par la *Vision de Charles Palissot*, plaisanterie imitée du *Petit prophète* de Grimm. Mais il fut maladroît dans cette dernière campagne. Au lieu de s'en tenir à Palissot, incapable de se défendre autrement que par la plume, il lança un trait contre la princesse de Rosbecq, qui avait favorisé la représentation des *Philosophes*. Palissot fit parvenir la *Vision* à la dame, comme envoyée *de la part de l'auteur* : or, la dame était amie du duc de Choiseul. Plus furieuse encore de l'insolence de l'envoi supposé que du sarcasme, elle demanda vengeance au duc, et Morellet fut mis à la Bastille. Ce fut une grosse affaire, et le désarroi et la terreur furent dans le camp de la philosophie. « C'est un grand malheur et une « grande imprudence, écrivait Voltaire... J'en suis désespéré ; ce trait a « révolté. Il n'est pas permis d'insulter à une mourante. Je ne peux plus « rien ; je suis réellement très-affligé... » En vain d'Alembert répon-

dait-il : « Ce n'est pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas « vipère. Vous ignorez sans doute avec quelle fureur et quel scandale « elle a cabalé pour faire jouer la pièce de Palissot; vous ignorez « qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie. » Malgré cet argument personnel, Voltaire continuait de crier à la maladresse : « C'est « un coup terrible à la bonne cause... Je pleure sur l'abbé Morellet « et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond phi- « losophe ! il faut respecter les dames ! » La mourante étant morte quelques jours après, on intercédâ auprès du duc de Choiseul. J.-J. Rousseau s'en mêla, et surtout sa patronne, la maréchale de Luxembourg, et, après six mois d'emprisonnement, Morellet sortit de la Bastille avec l'auréole du martyr ! Il se vit rechercher de plus nombreux amis, appeler dans toutes les sociétés philosophiques, en particulier chez le baron d'Holbach, dont l'athéisme n'effrayait pas sa conscience : pour la rassurer, d'ailleurs, il brisait de temps en temps une lance en faveur de Dieu, qui devait être bien reconnaissant de ce service de son prêtre fidèle !

Malesherbes continuait à être son protecteur. Ce fut à la prière de cet homme, dont la sensiblerie philosophique allait multiplier les échafauds, sous prétexte de réformer et d'adoucir les mœurs et les lois *cruelles* de la France, qu'il traduisit le fameux *Traité des délits et des peines* de Beccaria. Pour avoir l'air d'y mettre du sien, il changea l'ordre et la succession des chapitres; il transposa des passages d'un chapitre dans un autre; en un mot, il bouleversa toute la texture de l'œuvre et la gâta. Beccaria eut la faiblesse de l'en remercier, et de lui écrire qu'il ne manquerait pas de mettre cet arrangement à profit dans une nouvelle édition. « J'avoue, lui disait-il, que je de- « « vrai tout aux livres français, et surtout à mon traducteur. » Il fallait bien flatter ces hérauts de renommée, sans lesquels aucune œuvre ne pouvait arriver à la célébrité; mais, au fond, Beccaria fut choqué de l'impertinence de son traducteur, et il en chercha un autre dans Chaillou, qui traduisit conformément à l'original.

Le fils du marchand papetier se souvint alors de son origine, et se jeta dans des études et des publications commerciales. En 1769, il écrivit contre la Compagnie des Indes, et contribua à la suppression de son privilège et à la proclamation de la liberté du commerce maritime. Mis en goût par ce succès, il publia, vers la fin de la même année, le prospectus d'un *Nouveau Dictionnaire de commerce*, et chercha des souscripteurs. « J'ai reçu ces jours-ci, lui répondit Vol-

« taire, le plan du *Dictionnaire de commerce* ; je vous en remercie. « Il y aura, grâce à vous, des commerçants philosophes. Je ne verrai « certainement pas l'édition de cinq volumes, je suis trop vieux et « trop malade ; mais je souscris du meilleur de mon cœur ; c'est ma « dernière volonté.... Avouez qu'il est assez plaisant qu'un théologien « qui pouvait couler à fond saint Thomas et saint Bonaventure, em- « brasse le commerce du monde entier, tandis que Crozat et Bernard « n'ont jamais lu seulement leur catéchisme. » Voltaire disait bien : il ne devait pas voir les cinq volumes, ni lui, ni les autres souscripteurs. Dans l'espace de vingt années, Morellet ne fit rien de plus que le prospectus ; après quoi, il proposa aux souscripteurs qui auraient quelque défiance, de leur rendre leur argent. Il finit par le garder, avec toutes les louanges et tous les titres que lui avait valu l'annonce de son entreprise : « Vous êtes le protecteur de Ferney, lui écrivait Voltaire à « qui il avait rendu quelques services mercantiles ; le protecteur du « commerce, de la liberté et de la raison. » Quand la révolution éclata, il dut abandonner son Dictionnaire, mais il a déclaré dans ses Mémoires que l'abandon de ce grand projet était le tort de sa vie littéraire. Ce fut aussi l'avis de ses souscripteurs ; car, du reste, la postérité l'absout et s'en console.

Pendant ces vingt années qui ne virent pas paraître un seul volume du Dictionnaire, Morellet trouva bien le temps de traduire de Beccaria des *Recherches sur le style* ; de Jefferson, des *Observations sur la Virginie*, et de soutenir toute une polémique de sarcasmes contre l'avocat-journaliste Linguet. Il commença par la *Théorie du paradoxe*, où il réduisit l'art du paradoxe en principes dont les écrits de Linguet avaient fourni les exemples. Linguet répliqua sur le même ton et suivant la même méthode, par la *Théorie du libelle*, et Morellet eut le dernier mot dans sa *Réponse sérieuse*. — Ce qui allait mieux à ses prétendues études commerciales, c'était la *Réfutation des dialogues sur le commerce des blés*, de l'abbé Galiani, et l'*Analyse de l'ouvrage sur la législation et le commerce des grains*, de Necker. — Ces brochures et l'annonce du Dictionnaire attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui l'envoya en Angleterre, au milieu de l'année 1772, avec mission d'en rapporter quelques instructions relatives au commerce. A Londres, il fut bien reçu de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, avec qui il s'était déjà lié à Paris. Chez lord Shelburne il connut aussi Franklin, dont il traduisit plus tard l'*Avis aux faiseurs de constitutions* ; puis plusieurs membres du Par-

lement, dont l'amitié lui devint très-profitable. Il fut, en effet, bien récompensé du gouvernement français, et en 1783 sa fortune fut au comble. On venait de signer le traité de Paris qui mettait fin à la guerre d'Amérique. Lord Shelburne avait toujours été opposé à la paix. En la signant, comme chef du cabinet britannique, il déclara que ce changement de dispositions était dû à Morellet, dont les principes et les opinions l'avaient dirigé dans le cours des négociations. Vergennes communiqua cette déclaration à Louis XVI, qui accorda à Morellet une pension de 4,000 fr. sur les économats. Certes, Morellet avait plus gagné à la guerre d'Amérique que Louis XVI et son gouvernement ! Bientôt, en vertu d'un indult que lui avait procuré le ministre Turgot, il devint titulaire du prieuré de Thimer, dont le revenu était de 16,000 livres. Il jouissait alors de 30,000 livres de rente, dont 21,000 des biens du clergé. Avouons que la révolution eut du bon, et qu'elle fit acte de justice en enlevant tout cela à ce mauvais prêtre.

Il ne manquait plus à Morellet que les honneurs académiques. Depuis longtemps les philosophes l'appelaient à eux, et dès 1776 Voltaire lui avait écrit : « Pourquoi n'entreriez-vous pas dans notre Académie ? Vous n'êtes point prêtre, vous êtes homme ; homme aussi aimable dans la société qu'utile dans les belles-lettres et dans les affaires. » Il fut enfin reçu le 16 juin 1785. Il n'y eut point affluence à l'Académie ce jour-là : on y était aussi à l'aise qu'aux sermons de Cotin. Le discours de Morellet ne valait pas mieux. Il est long, la marche en est pesante, le style monotone, froid et inanimé. La philosophie se montra en cette circonstance bien ennuyeuse. Morellet ne fut pas modeste. Il établit longuement, lourdement et peu grammaticalement qu'un penseur était tout aussi académique qu'un poète ou un bel-esprit ; qu'il pouvait donc avoir quelque droit au fauteuil, puisque, occupé depuis vingt ans de la théorie générale du commerce, l'un de ses soins avait été de rectifier et de compléter le vocabulaire de cette science, et de contribuer ainsi de loin au grand travail dont s'occupe l'Académie, etc. ; puis il fit l'éloge de son prédécesseur, qui lui devait aller mieux qu'à personne. Le directeur Chastellux ne manqua pas, suivant les nécessités et les usages de la position, d'exalter tous les sublimes travaux de Morellet sur l'économie publique, sur la liberté, etc. ; et il ajouta avec un calme ironique : « De si grands objets n'échauffent pas moins votre âme que la mienne ; » ni que la nôtre, surajouta *in petto* l'auditoire. — Les honneurs de la séance furent pour Marmontel, qui

lut un bon morceau de l'*Autorité de l'usage sur la langue*. Il est vrai que Morellet pouvait les partager en famille, car en 1777 il avait marié sa nièce, âgée de 19 ans, à Marmontel qui en avait déjà 57, et qui trouva dans cette union, — pour le dire en passant, — le bonheur de sa vie et le repos de sa vieillesse.

La révolution surprit Morellet chargé de tous ces honneurs et de toutes ces pensions. En sa qualité de philosophe et de publiciste, il voulut discuter les questions gouvernementales qui étaient à l'ordre du jour, et il le fit d'abord dans une correspondance avec son ancien condisciple de Sorbonne, le cardinal de Brienne, successivement membre de la première assemblée des notables, puis chef du conseil des finances, enfin premier ministre. Morellet a dit, et ses biographes ont répété, qu'il n'a pas tenu à lui que Brienne n'ait évité plusieurs des fautes de son désastreux ministère, ni qu'au lieu de tâtonnements, de vues incomplètes et de petits moyens, il n'ait adopté et exécuté des plans plus sages et mieux appropriés au besoin du temps. Nous n'en croyons rien. A part plus de sens peut-être du côté de Morellet, conseillant et conseillé se valaient. Que pouvait-il sortir de bon de conférences entre un tel évêque et un tel prêtre, tous deux élevés dans l'oubli de leurs devoirs les plus sacrés, et imbus de toutes les chimères, de toutes les erreurs de leurs contemporains ? — Quoi qu'il en soit, vers la fin de 1788, au moment de la délibération de la seconde assemblée des notables sur la forme à donner aux Etats-généraux, Morellet publia des *Observations sur la forme des Etats de 1614*, dans lesquelles il défendait l'opinion du bureau de Monsieur sur la double représentation du tiers, puis, dans le même sens, sa *Réponse au mémoire des princes*. C'était comme la préface de la fameuse brochure de Sieyès. L'année suivante, il fit paraître : *Réflexions du lendemain* et *Moyen de disposer utilement des biens ecclésiastiques*, deux mémoires où le riche bénéficiaire, qui eût fait si bon marché de la royauté et de la noblesse, proposait des mesures équitables sans doute, mais inspirées surtout par le désir de sauver son gros prieuré de Thimer. Il y perdit sa peine, par conséquent le prieuré, et aussi la pension de 4,000 livres. Ah ! s'il eût alors ouvert les yeux sur les fatales doctrines dont il soldait la folle-enchère, ce n'eût pas été trop payé !

Plus heureux que Piron, il restait au moins académicien ; et, disons-le bien vite, meilleur académicien que prêtre, écrivain et politique. Homme d'analyse et de définition, il fut très-utile au Dictionnaire, dont il ne cessa d'être un des collaborateurs les plus laborieux

et les plus éclairés. Il signala surtout son zèle et son courage académiques en 1791 et 1792. Les académies étaient attaquées de toutes parts comme des corps privilégiés et des restes d'aristocratie. Palissot, par haine des philosophes et par esprit de vengeance, venait de les dénoncer à l'Assemblée dans la *Chronique de Paris* ; puis, avec plus de violence et d'ingratitude, Chamfort avait demandé leur suppression dans un rapport que Mirabeau devait lire, et que, Mirabeau mort, il publia. Suard en fit une réfutation calme et modérée ; mais il fallait autre chose à cette époque de violence. Morellet, justifiant cette fois le surnom voltairien, adressa à Chamfort une réponse pleine de coups de boutoirs et de morsures. Passant de la défensive à l'attaque, il rappela avec ironie, dédain et sarcasmes, les pensions que Chamfort recevait du despotisme, son empressement dans les salons de l'aristocratie, ses prix académiques si recherchés par lui, et son assiduité payée aux séances pendant dix années ; puis il réfuta plus directement les reproches adressés à l'Académie, et il le fit avec toute la supériorité du bon sens sur la passion, du raisonnement sur le sophisme. Du reste, par la bouche de Morellet, l'Académie renonçait volontiers à sa dotation, et réclamait seulement la liberté de se maintenir et de se perpétuer en corps littéraire. Vains efforts ! Quelques exemplaires à peine de la brochure de Morellet purent être vendus en cachette, et le reste, par peur des jacobins, dut être bientôt mis au pilon. — D'ailleurs, l'Académie ne pouvait plus vivre. Elle ne trouvait plus à distribuer ses prix ; la plupart de ses membres étaient ou cachés ou en exil, et elle laissait vides les places faites par la mort. Les quelques membres présents à Paris se réunirent encore, dans le courant de 1793, sous la présidence de Morellet, directeur en l'absence de son *gendre* Marmontel ; mais, au mois d'août de cette année, un décret de la Convention supprima les académies. L'Académie française dut la conservation de ses trésors aux *pieux larcins* de Morellet, comme il s'exprime dans ses Mémoires. D'abord il fit transporter ses portraits dans une des tribunes de la salle des assemblées publiques, au Louvre, la ferma et conserva la clé ; puis, après la dernière réunion, qui eut lieu le 5 août, il emporta chez lui la copie du Dictionnaire, l'acte authentique de la fondation, et les registres où restaient consignés les délibérations de la Compagnie, ses règlements, l'historique de ses réunions et de ses relations immédiates avec le souverain. Mais, sur la demande de deux commissaires de la Convention, Domergue et Dorat-Cubières, — un grammairien très-suspect de jalousie de métier,

et un poète ridicule,—il dut remettre la copie du Dictionnaire, après en avoir vaillamment défendu d'abord le mérite, ensuite la possession. C'était presque, en effet, son œuvre et sa chose. Au moins il retint tout le reste, qu'on ne lui réclama pas et qu'il se garda bien d'offrir. Quoique toujours héraut bruyant de ses propres exploits, il ne se vanta pas de celui-ci, et il attendit une séance publique, celle de la réception de Lacretelle aîné, en 1805, pour rendre ses titres à l'Académie, — ou, comme il dit, « sa généalogie littéraire. » Des remerciements furent son unique récompense.

En attendant, Morellet, qui avait pourtant combattu, dans le *Journal de Paris*, la détestable doctrine de Brissot sur la propriété, ne possédait plus que 1,200 livres de rente sur le grand livre, et il n'était plus même académicien ! Il se tut pendant la Terreur ; mais le 9 thermidor lui rendit la parole, et il publia coup sur coup les brochures qui lui font le plus d'honneur : le *Cri des familles*, la *Cause des Pères*, l'*Appel à l'opinion publique*, etc., dans lesquelles il plaidait avec courage et énergie la cause des parents des émigrés et des morts. Quant à lui, dépourvu de toutes ressources, il se mit, pour vivre, à traduire de l'anglais une vingtaine de volumes de romans et de voyages. Cette activité littéraire eût mérité une récompense ; mais, lors de la création de l'Institut, l'Académie française n'y étant pas représentée, il n'en fit pas partie. Ses espérances académiques se réveillèrent en 1800. Alors Lucien Bonaparte, soit de lui-même et pour mériter le surnom de restaurateur de l'Académie française, soit à l'instigation de la société de sa sœur, Elisa Baccicchi, où on affectait beaucoup de goût pour les souvenirs du passé, surtout en fait de littérature, invita les anciens académiciens à lui soumettre le plan d'une réorganisation de leur Compagnie. Suard et Morellet, qui étaient probablement dans le complot, se rendirent facilement à cette invitation. Ils soulevèrent d'abord quelques objections, mais le ministre se fit fort de tout aplanir, d'obtenir l'agrément de son frère, qui même, disait-il, voudrait être sur la liste. En conséquence, ils rédigèrent leur pétition tendant à solliciter le rétablissement de l'Académie française, et pour ses membres survivants le droit de s'assembler et de remplacer les morts. Il y eut une première séance le 7 messidor, dans laquelle on se compta : tant en France qu'à l'étranger, il restait encore dix-sept membres de l'ancienne Académie ; le 12 messidor, seconde réunion et proposition de quinze nouveaux membres. Bonaparte arrive alors d'Italie, où il a plus vite gagné la bataille de Ma-

rengo qu'on n'a reconstitué l'Académie à Paris. *Tantæ molis erat...!* Il y avait des difficultés au dedans et au dehors. Quelques anciens membres, Gaillard, par exemple, refusèrent de siéger à côté de Garat, — *Carra-Garat-Marat*, comme on disait, — un des nouveaux membres proposés. L'Institut national se croyait menacé, et on criait au rétablissement des institutions monarchiques. Enfin, sur la liste des nouveaux membres, on avait fait l'incroyable maladresse de ne donner au premier consul que la septième place ! Le consul défendit de passer outre, et Lucien dut réduire ses premiers projets et se rabattre sur une simple autorisation de se réunir en Société libre, dont les consuls et les grands dignitaires, sous prétexte de grands devoirs, ne devaient plus, bien entendu, faire partie. « Je ne veux pas, s'écria alors Morellet, quoique « vieux et toujours pauvre, je ne veux pas *propter vitam, vivendi per-dere causas* ; » et il écrivit à Lucien pour refuser de prendre aucune part à cette transaction, et pour lui représenter de quelle hauteur tomberait l'Académie en y accédant. — L'affaire dut en rester là pour le moment. Mais, l'année suivante, peu conséquent avec lui-même et aiguillonné par la faim, — *propter vitam*, — Morellet revint au plan de Lucien, et demanda au ministre Chaptal la permission d'établir une Société littéraire qui travaillerait à un dictionnaire, à une grammaire, à une poétique et à une rhétorique. Quoique Chaptal eût laissé sa lettre sans réponse, le projet se divulgua, et l'Institut, pour prouver l'inutilité ou la non-nécessité de l'Académie française, nomma une commission de douze membres pris dans les trois classes, pour s'occuper de la composition du Dictionnaire. Morellet vit là un empiètement et un vol, et il réclama, au nom des académiciens vivants, la propriété du *Dictionnaire de l'Académie française*. A chacun le sien, à chacun son métier, ajouta le mordant railleur, en commentant le vers d'Horace qu'il avait pris pour épigraphe :

Quam scit quisque libens, censebo, exerceat artem.

C'est que, pour lui, le Dictionnaire n'était pas seulement sa chose et son œuvre, comme nous l'avons dit, c'était encore le fondement sur lequel il espérait voir tôt ou tard se relever sa chère Académie. Ce fondement détruit ou transporté ailleurs, il n'y avait plus d'espérance de reconstruction.

Il brilla enfin, ce beau jour appelé par tant de vœux ! Le 3 pluviôse an XI (23 janvier 1803) parut l'arrêté consulaire qui constituait un nouvel Institut, dont la seconde classe prit bientôt le nom

d'Académie française, et reçut dans son sein, avec les anciens académiciens, — à part Maury, — l'heureux Morellet !

Eh bien, je meurs content, et mon sort est rempli !

put-il s'écrier. — Mourir ! le vigoureux vieillard n'en avait point encore envie : avec l'Académie, il lui semblait renaître. Il reprit sa première activité et tous ses travaux, sans rien rabattre de ses idées. Quand l'Académie proposa, en 1805, pour sujet d'éloquence le *Tableau littéraire du XVIII^e siècle*, il eut bien soin d'inviter les concurrents à ne pas dénigrer cette époque ; et, quelques mois après, dans son *Eloge de Marmontel*, il défendit les philosophes et la philosophie avec tout le feu de ses premières années. — Sans s'en douter, le malheureux venait d'en faire l'oraison funèbre.

Déjà avaient paru, avec *Atala*, et surtout avec le *Génie du christianisme*, des symptômes meilleurs. Le vieux philosophe ne s'y était pas trompé ; aussi se posa-t-il comme un des grands adversaires de Châteaubriand. Pour cacher son jeu, il osa bien dire qu'il attaquait *Atala* dans l'intérêt de la religion ! Du reste, ses *Observations critiques sur le roman d'Atala* furent bafouées par tous les partis, excepté par quelques demeurants obstinés du XVIII^e siècle. On demanda méchamment quel titre avait Morellet pour faire une pareille critique. Un mauvais prêtre était-il juge compétent d'un plaidoyer en faveur de la religion chrétienne ? un vieillard, d'un ouvrage d'imagination et de cœur ? un économiste et un ergoteur, d'un livre de sentiment ? Et on le renvoya à l'*Encyclopédie*, et surtout au *Dictionnaire du commerce*.

Si Morellet avait oublié celui-ci, il songeait toujours au Dictionnaire de l'Académie. En effet, dès que la deuxième classe de l'Institut se fut constituée, complétée et installée, elle s'occupa de son budget, de la distribution de ses travaux, entre autres du Dictionnaire. Une commission fut nommée dans ce dessein, et Morellet travailla de toutes ses forces pour en être le secrétaire. Suard, secrétaire perpétuel, lui laissa cette place tant désirée, avec les appointements non moins désirés et disputés qui y étaient attachés. Croyons qu'il s'acquitta bien de cette fonction. Mais il mourut avant l'achèvement du Dictionnaire, dont l'édition préparée par lui n'a été publiée qu'en 1835. — Il mourut d'accident plutôt que de son extrême vieillesse. — Outre les travaux académiques, le travail de législateur auquel il avait été appelé en 1807 n'abattait pas sa forte constitution. Il trouvait encore

le temps de revenir aux goûts de sa jeunesse, et, si peu artiste pour tant, de faire de la musique et d'écrire des chansons. Mais, en 1815, âgé déjà de 88 ans, il fit une chute qui lui brisa le fémur et le condamna à une vie sédentaire et immobile. Il vécut quatre ans encore, profita de sa solitude inaccoutumée pour choisir dans ses écrits, publiés et inédits, ceux qui lui paraissaient le plus dignes de lui et du public, et il les publia en 1818, sous le titre de *Mélanges de littérature et de philosophie du XVIII^e siècle* (4 vol. in-8°). Les *Mémoires*, écrits par lui-même, n'ont paru que deux ans après sa mort (2 vol. in-8°). De ses nombreux ouvrages, c'est le seul qui mérite d'être encore consulté, à raison des portraits nombreux de personnages importants du parti philosophique, et des lettres inédites qu'il renferme. C'est un monument de l'histoire littéraire de la dernière moitié du XVIII^e siècle, jusqu'au consulat de Bonaparte, moins à cause des détails relatifs aux travaux de l'auteur, que de l'analyse qu'on y trouve de plusieurs écrits politiques du temps.

En général, on peut dire que Morellet, dans sa vie dissipée, fractionnée en mille occupations, répandue et gaspillée dans tous les salons du temps, n'a pas, au milieu de cent opuscules, laissé un livre. Il y a donc plus de vérité que de malice dans ces deux vers de Chénier :

Et ce bon Morellet, qui toujours se repose,
Enfant de soixante ans, qui promet quelque chose.

Voilà un jugement et un portrait. Vieil enfant, c'est-à-dire niais bonhomme qui ne savait pas jusqu'à quel point cette niaiserie dont il tirait vanité était le fond de sa nature. Ce sera peut-être son excuse pour toutes les fautes de sa vie, et aussi la tolérance qu'il ne se contentait pas de prêcher, qu'il exerçait envers les autres, par exemple, envers ses nièces, à qui il permettait de suivre toutes les pratiques d'une religion qu'il avait reniée de sa première jeunesse à sa mort. Il était d'ailleurs, dit-on, de mœurs douces, d'une conversation enjouée, d'un commerce très-sûr. Voilà l'homme. — Quant à l'écrivain et au penseur, il n'eut jamais que des vues très-courtes, un talent très-médiocre, un style âpre et hérissé comme sa personne, avec des prétentions au raisonnement, à l'ironie, quelquefois au sarcasme brutal, jamais à la grâce, à l'imagination, à la sensibilité. Ainsi on peut dire en conclusion que, prêtre et académicien, au fond il n'a fait que peu de choses pour les lettres, et il a eu le malheur plus grand de ne rien faire pour lui-même et pour l'Eglise.

U. MAYNARD.

53. L'AMOUR et LA FEMME, par Mme la vicomtesse DE DAX. — 1 volume in-12 de 204 pages (1860), chez E. Dentu; — prix : 2 fr.

En lisant le livre de Mme la vicomtesse de Dax, nous avons eu quelque peine à bien comprendre son titre : *l'Amour et la femme*. Est-ce à dire que toute la femme est dans l'amour, que l'amour est sa vie, son mobile, sa destinée ? Mais quel amour ? Est-ce l'amour divin, ou l'amour en général, dans les formes diverses qu'il revêt ? Est-ce enfin la passion ? Il n'est rien dit de cela, et l'on cherche vainement l'idée dominante qui a conduit la plume de l'auteur. On se demande si c'est un ouvrage sur la nature physique et morale de la femme, ou un traité sur son éducation. Dans le fait, la femme y est étudiée sous ses divers aspects, études rapides, surface sans profondeur. Parcourons le titre des chapitres : que de grosses questions ! *Qu'est-ce que la femme ? — la Femme devant le siècle ; — la Femme moralement ;* nous nous attendions à trouver *la Femme chrétiennement* ; mais notre attente a été trompée : après une revue des diverses phases de l'existence féminine, depuis le berceau jusqu'au mariage et au seuil de la maternité, arrive enfin la *Question religieuse*. C'est bien tard, mais lisons : « Tous les peuples ont une « croyance ; tous ont le sentiment inné d'un être supérieur, créa-
« teur et conservateur ; que ce soit le Grand-Esprit, Brahma, Ma-
« homet ou le Christ, il faut bien qu'on accepte une religion
« (p. 140). » Que pense le lecteur de cette profession de foi, de ces chefs de religion rapprochés avec tant d'indifférence ! — Maintenant, mesdames, que vous voilà édifiées par une institutrice qui ne vous parle de religion qu'après le mariage et vous permet d'accepter le Dieu qui vous convient, nous aimons à croire, — puisqu'il s'agit ici d'une éducation fondée sur l'amour, — que vous avez choisi le Dieu qui a tant aimé le monde ; cependant, l'auteur n'en parle plus. Dans les derniers chapitres, — *la Femme et le suicide ; — l'Immortalité, — la Vieillesse ;* — où l'on trouve un certain spiritualisme bien exprimé, il n'est pas plus question de l'Évangile que du Coran. Cela est triste. Autrement, nous aimerions à signaler dans ce petit livre, écrit avec goût et d'un style élégant, quelques bons détails et d'utiles observations. Par exemple, ce qui est dit sur le luxe effréné de certaines femmes du monde : « La femme est à elle-
« même sa propre idole ; elle se pare, se contemple, s'admire, et,
« satisfaite de son miroir, elle ruine, l'insensée, son mari qui vieillit

« et s'use pour gagner davantage afin qu'elle dépense plus ; elle
« ruine insoucieusement ses enfants en gaspillant leur patrimoine ;
« elle porte en une seule toilette de quoi faire vivre pendant un
« an une famille entière. La femme coquette est cruelle en gé-
« néral ; son cœur n'est accessible qu'à la vanité ; son caractère en-
« tier, ne cède, ne se plie que devant sa femme de chambre, plus
« dure, plus insolente qu'elle-même, son espion et son tyran (p. 40). »
Tout cela est justement observé et bien dit ; mais qu'importe ce
léger grain jeté sur un terrain où manque la vérité qui fertilise, et
qui produit seule la moisson ?

A. MAZURE.

54. ANTIQUITÉS RELIGIEUSES du diocèse de Soissons et de Laon, ouvrage contenant beaucoup de renseignements sur l'histoire générale de l'Eglise de France, par M. l'abbé J.-F.-M. LEQUEUX, chanoine de Paris, ancien supérieur de séminaire et vicaire-général. — 2 volumes in-18 de 320 et 348 pages plus 12 gravures (1859), chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 3 fr., et 5 fr. sur beau papier.

Le diocèse actuel de Soissons et Laon est de formation récente ; jusqu'au concordat de 1802, chacune de ces deux villes avait eu ses évêques ; Soissons était fière de ses quatre-vingt-dix pontifes ; Laon n'en comptait pas moins de quatre-vingt-huit, et la cité des Vermandois (est-ce Saint-Quentin, est-ce Vermand ? *Grammatici certant*), enclavée aujourd'hui dans le même diocèse, avait eu elle-même un siège épiscopal antérieurement à saint Médard. L'histoire d'un tel diocèse présente donc un singulier intérêt. Ces Eglises, d'ailleurs, n'ont-elles pas été fondées dans le sang de très-célèbres martyrs, saint Quentin, saint Crépin et saint Crépinien ? N'ont-elles pas été illustrées par de grands saints, tels que Rémy, Médard, Norbert ? N'ont-elles pas été, notamment au XII^e siècle, un des centres intellectuels de la chrétienté, et peut-on ne pas se souvenir d'Anselme et de Raoul de Laon, en même temps que d'Abailard et de Guillaume de Champeaux ? Un grand ordre religieux, celui des prémontrés, ne s'y est-il pas fondé, et un des plus fameux pèlerinages du monde, celui de Notre-Dame de Liesse, n'y attire-t-il pas des milliers de pieux visiteurs ! Des fondateurs martyrs, de grands évêques, des saints, des docteurs, une illustre école, un ordre monastique qui a couvert l'Europe chrétienne de ses utiles colonies, un sanctuaire miraculeux, quels embellissements pour un sujet si beau ! L'histoire d'un diocèse, c'est, en effet, l'histoire de la civilisation au milieu d'un peuple. Si nous possédions l'histoire de tous les diocèses du monde, nous aurions avec elle l'histoire de la

religion parmi les hommes. — M. l'abbé Lequeux a voulu entreprendre cette tâche pour les anciennes Eglises de Soissons et de Laon. Cependant il ne s'est pas proposé de faire une œuvre d'érudition, un de ces livres où une note correspond à chaque ligne, souvent même à chaque mot, où pas un fait n'est avancé sans des preuves puisées aux meilleures sources. C'est un *in-folio* qu'il eût fallu écrire, et M. l'abbé Lequeux n'a voulu nous offrir qu'un petit livre élémentaire, d'une lecture facile et agréable. « Ce recueil, dit-il, n'est destiné ni aux « savants, ni à ceux qui ont beaucoup de temps à consacrer à la lecture; ce n'est pas une histoire proprement dite, ce n'est pas un tout « complet... Destinant ce livre à la jeunesse d'un pays qui nous est cher, « nous avons désiré lui apprendre à estimer, à honorer et à aimer l'E- « glise à laquelle elle appartient (t. I, p. 1). » Le trop modeste auteur a parfaitement réussi dans ce qui faisait l'objet de son désir. Ses deux volumes formeront un excellent livre classique pour les séminaires du diocèse dont il nous raconte l'histoire. Ajoutons qu'il serait à désirer que de pareils livres fussent mis entre les mains de tous les élèves du sanctuaire dans tous les diocèses du monde catholique : ils feraient aimer à cette pieuse jeunesse ses ancêtres dans la foi et dans le sacerdoce. « Nous sommes les enfants des saints, » diraient-ils partout avec une plus vive conviction. M. l'abbé Lequeux a eu raison de prendre ces paroles du livre de Tobie pour l'épigraphe de son œuvre, que nous allons rapidement analyser.

A quelle époque les diocèses de Laon et de Soissons ont-ils été évangélisés? Ici se trouvent pour la centième fois en opposition les deux opinions dont l'une combat, dont l'autre défend l'apostolicité de nos Eglises. Nous n'avons pas à nous prononcer; mais nous ne saurions trop remercier M. l'abbé Lequeux de la modération avec laquelle il a traité cette épineuse question. « Si cette opinion, dit-il en parlant de ceux qui soutiennent l'origine apostolique de la plupart de nos diocèses, n'a pas toute la certitude « désirable, elle est trop honorable pour être passée sous silence et « abandonnée légèrement : nous croyons qu'elle a en sa faveur bien « des probabilités (ibid., p. 26). » — Une partie fort intéressante de ce travail, la plus neuve, selon nous, est celle où est établie l'origine de nos paroisses rurales. Il est certain que, dans les premiers siècles chrétiens, on ne s'occupait que des grands centres religieux, des églises cathédrales, d'où partaient et où revenaient sans cesse de véritables missionnaires qui évangélisaient les campagnes et satisfai-

saient à tous les besoins spirituels de leurs habitants. Mais la règle de Saint-Benoît pénètre bientôt en France avec celle de saint Colomban et plusieurs autres; les monastères se fondent, et plus tard les puissants du siècle, qui ne se sentent pas l'héroïsme d'imiter les religieux, veulent du moins subvenir à leur entretien: on les comble de dons; on leur donne notamment des *autels* « dont les revenus servaient à la « subsistance des moines, et l'abbaye prenait la charge de servir ces « *autels* (t. I, p. 7). » Elle y plaçait, en effet, des prêtres soit réguliers, soit séculiers, qui restaient à poste fixe dans ces églises rurales. Telle est l'origine de nos cures de campagne; c'est aux monastères, c'est à l'ordre de Saint-Benoît que nous les devons en grande partie. On trouvera la preuve de ce fait capital dans tous les cartulaires monastiques: celui de l'abbaye de Montier-en-Der, dans le Perthois, est concluant à cet endroit.

Une miniature remarquable d'un des *Miroirs historiques* de Vincent de Beauvais qui sont conservés à notre Bibliothèque impériale, représente tous les saints, les vierges, les docteurs, les confesseurs, travaillant à l'édification de la sainte Eglise; ce sont les martyrs qui creusent les fondements et les arrosent de leur sang. Rien n'est plus vrai que ce symbole: une Eglise ne croît et ne prospère que quand elle a du sang de martyrs dans ses fondations; elle dépérit si elle n'a pas été tout d'abord fécondée par cette rosée vivifiante. Les Eglises de Laon et de Beauvais ont été bâties dans le sang de leurs apôtres; ne nous étonnons pas si elles ont eu tant de gloire, tant de lumières, tant de prospérité! — Cette prospérité ne fut pas toutefois sans mélange: Dieu ne laisse jamais son Eglise s'endormir ici-bas dans un repos prématuré; il lui prépare la paix du ciel, mais il lui refuse souvent celle de la terre. Le moyen âge, dont il semble, au premier abord, que l'Eglise ait dû recevoir seulement du respect et de l'obéissance, ne fut pas toujours soumis sans résistance à l'épouse de Jésus-Christ. Il y avait encore à cette époque trop de restes puissants des anciens cultes romain, celtique et germain, pour que la vérité pût régner dans un monde idéalisé, sans luttes et sans efforts. La vérité ici-bas est militante, et rien ne le prouve mieux que l'histoire de l'Eglise à cette époque; le livre de M. l'abbé Lequeux peut servir aussi de preuve. — On peut diviser l'histoire ecclésiastique du moyen âge en plusieurs périodes bien marquées, qui partagent également les histoires de tel ou tel diocèse, celle, par exemple, des Eglises de Soissons et de Laon. Il y a d'abord la période que nous appellerons *de conversion*, qui

s'étend depuis le iv^e jusqu'au vi^e siècle ; c'est l'époque de ce grand saint Rémi qui illustra par sa naissance le diocèse de Laon, et par son épiscopat celui de Reims ; c'est l'époque de ces évêques défenseurs des villes, prédicateurs de la foi, bâtisseurs d'églises, inflexibles comme le dogme, doux comme leur maître et leur modèle, de ces évêques à qui la France doit tout, jusqu'à son existence. La seconde période, que l'on pourrait appeler *monastique*, comprend les vi^e et vii^e siècles ; c'est alors que se fondent les grands établissements monastiques, tels que ceux de Saint-Médard, de Saint-Vincent et de Saint-Jean de Laon, de Notre-Dame de Soissons et d'Homblières, dont M. l'abbé Lequeux a tracé, trop rapidement peut-être, l'intéressante histoire ; partout les terres sont défrichées, les peuples évangélisés, les paroisses rurales fondées, les enfants instruits, les manuscrits de l'antiquité précieusement conservés et transcrits. Mais la décadence arrive avec Charles Martel, qui dépouille les monastères et y intronise ses soldats ; la barbarie du viii^e siècle semble détruire tout ce qui s'est fait de bien et compromettre tout ce qui pourra s'en faire à l'avenir. Alors Charlemagne paraît, qui de ses deux bras semble repousser la barbarie qui l'a précédé, et celle, hélas ! qui doit le suivre ; cette grande figure éclaire tout un demi-siècle de renaissance et de civilisation véritables, qui se trouve ainsi placé entre les ténèbres qui s'en vont et celles, plus épaisses encore, que Charlemagne lui-même avait pu voir de loin dans un horizon menaçant. Terrible époque que ces ix^e et x^e siècles, et la plus douloureuse de notre histoire ! L'auteur n'a pas assez insisté, croyons-nous, sur l'affreuse misère de tous les établissements religieux pendant cette période de décadence et de ruines. Les monastères, menacés par les Normands, menacés par leurs voisins toujours en armes, menacés sans cesse et partout, se jettent alors dans les bras du plus puissant seigneur de leurs environs, ils en font leur *avoué* ; et ces avoués, qui entendent singulièrement leurs délicates fonctions et leur devoir, ne tardent pas à dépouiller leurs protégés d'une façon plus *normande* encore que celle des Normands. Tout s'écroule matériellement et moralement ; au milieu de cette nuit, la féodalité se forme et s'agite ; sans les saints, qui sont les seuls flambeaux de cet âge, qui réforment tout, relèvent tout et redonnent à tout la vie dont ils ont la source ; sans les saints, tout était perdu, et si ce monde, comme le craignaient les hommes de ce temps, ne devait pas finir en l'an 1000, c'en était fait certainement du monde moral. Mais voici la renaissance du xi^e siècle, voici la chrétienté qui respire, espère ;

et revit ; voici notre pays qui , suivant l'expression de Raoul Glaber , commence « à se revêtir de la robe blanche des Eglises ; » voici les arts , les lettres , les sciences qui semblent sortir de leur tombe ; voici la scolastique qui va se développant au soleil de la foi ; voici la grande voix de saint Anselme ; voici celle de ses élèves , Anselme et Raoul de Laon , dont M. l'abbé Lequeux a bien fait ressortir le rôle glorieux dans l'histoire de l'intelligence à cette époque ; voici enfin le **xii^e** siècle , voici les siècles de la grande civilisation chrétienne . L'Eglise n'est plus menacée ; elle est libre , elle est riche , elle est puissante ; elle va de nouveau réunir ses conciles universels , élever l'édifice sublime de sa théologie et de son droit , inspirer ou combattre la politique des princes , fonder ses grands établissements de prédication , d'enseignement et de charité . Les anciens ordres ne suffisant plus au besoin des peuples , le **xiii^e** siècle voit se répandre sur toute la terre plus de cent mille religieux , dont la jeunesse ardente va rajeunir la chrétienté à la voix de saint Dominique et de saint François ; les Universités apparaissent ; à l'école de saint Victor succèdent les écoles dominicaine et fanciscaine ; à Hugues , saint Thomas et saint Bonaventure : l'un rédige le code de la vérité , l'autre la fait aimer ; des milliers d'Hôtels-Dieu se bâtissent partout ; l'art chrétien multiplie ses chefs-d'œuvre . M. l'abbé Lequeux a insisté sur la littérature de cette époque , dont un moine de Saint-Médard , Gauthier de Coincy , est un des plus curieux représentants . On trouvera dans son livre le tableau assez exact de toutes les périodes que nous venons d'indiquer , et auxquelles il a su conserver leur caractère particulier , leur véritable physiologie . On pourrait lui demander sans doute un peu plus de couleur locale ; mais c'est une qualité dont on a tant abusé , qu'on n'ose presque plus en conseiller l'usage .

Terminons par celui de tous nos éloges , qui fera sans doute le plus de plaisir à l'auteur , et qui recommandera le mieux son livre . M. l'abbé Lequeux y témoigne à toutes les pages du plus profond dévouement pour le siège apostolique : voilà qui portera bonheur à l'auteur et au livre .

LÉON GAUTIER .

- 55. MISÉ BRUN**, par Mme Charles REYBAUD. — 1 volume in-12 de 182 pages (1859), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 1 fr.
- 56. L'ONCLE CÉSAR**, par LA MÊME. — 1 volume in-12 de 182 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 1 fr.

Misé Brun est une nouvelle provençale , ou plutôt l'un de ces *romans intimes* , si communs de nos jours , qui dévoilent les agitations

secrètes d'un cœur incompris placé dans une sphère trop étroite, et appellent sur lui l'intérêt du lecteur. « Misé Brun était un de
« ces êtres que la nature créa dans un jour de munificence, et
« auxquels elle prodigue ses plus rares et ses plus redoutables dons,
« un cœur naïf et tendre, une imagination puissante, l'instinct des
« nobles choses, l'aptitude aux délicates jouissances de l'esprit, et,
« par-dessus tout, des passions fougueuses et un besoin effréné d'é-
« motions... La plus humble éducation avait comprimé l'essor de
« son intelligence et refoulé ses instincts. L'air et le soleil avaient
« manqué à cette splendide fleur : elle s'était épanouie dans l'om-
« bre... Mais l'obscurité même où elle végétait l'avait préservée, et
« elle ne s'était pas flétrie aux orages d'une autre atmosphère. Il y
« avait dans l'âme de Misé Brun comme un trésor lentement amassé
« de tendresse, de dévouement et d'amour, qu'elle n'avait pu déverser
« sur personne ; car elle était au berceau quand son père mourut, et
« elle se souvenait à peine de sa pauvre mère, qui, sur le lit de mort,
« l'avait recommandée aux soins et à la vigilance du vieux Brun, le-
« quel devint son tuteur, et, quelques années plus tard, son beau-
« père (p. 79). »—Une fantastique cavalcade, représentant la première
scène d'un drame original et pieux du bon roi René, ouvre ce ro-
man. On est à Aix en Provence, la veille de la Fête-Dieu de l'an 1780.
La belle Rose Brun, femme de Bruno Brun, bon et honnête orfèvre,
retrouve, dans la foule des spectateurs, un étranger dont le bras vigou-
reux a su déjouer, trois mois auparavant, une tentative d'enlèvement
faite contre elle par un jeune gentilhomme. A cette vue, la jeune
femme baisse la tête, pâlit, éprouve une sorte de vertige. Revenue du
trouble où l'a jetée l'aspect de cet homme, elle est saisie de confusion
et d'effroi ; car elle sent que son cœur s'est laissé surprendre à des mou-
vements défendus (p. 36). Tel est le début d'un sentiment qui s'attache
dès lors fortement à ce cœur où s'est amassé « un trésor de tendresse,
« de dévouement et d'amour, » sentiment contre lequel lutte la pieuse
jeune femme, et dont elle triomphe enfin. Mais quel terrible et triste
dénouement ! Cet inconnu qu'elle aime et dont elle est aimée,
après une série d'aventures romanesques, tombe entre les mains de la
justice, est condamné à mort et marche à l'échafaud. Alors seule-
ment, et en voyant passer le fatal cortège, Misé Brun reconnaît l'in-
fortuné : c'est Gaspard de Besse, bandit célèbre, dont le nom seul jette
l'effroi dans toute la contrée ! « Le lendemain matin, elle se sentit
« tout à coup malade. La tante Marianne et Madeloun (servante de

« Marianne) la mirent au lit. Le soir, elle était à l'agonie ; mais le ciel
« ne permit pas qu'elle fût sitôt délivrée ; elle vécut quelques années
« encore dans les pratiques d'une austère dévotion. Ce ne fut que
« longtemps après le supplice de Gaspard de Besse, qu'elle reçut des
« mains du P. Théotiste le missel qu'elle avait donné dans le
« cloître de l'église de Saint-Sauveur, et dans lequel le condamné
« avait fait ses dernières prières. Ma fille, dit le bon moine en le lui
« rendant, Dieu nous appelle à lui par des voies différentes ; le re-
« pentir et la vertu méritent également le ciel (pp. 171, 172). » Ce
bon moine, le confesseur de Misé Brun, est un vieux capucin à qui,
malgré ses vertus et son admirable charité, l'auteur prête un rôle
étrange, et par trop innocent (p. 74). Mais d'autres rôles plus étranges
sont assignés à la tante Marianne, à la servante Madeloun, et sur-
tout à ce pieux et honnête orfèvre, Bruno Brun, dont tout le tort
est d'avoir épousé une femme trop jeune et trop belle, et de lui ins-
pirer une terreur puérile. « Vous avez peur de votre mari, dit le bon
« moine à Misé Brun, parce qu'il est de la confrérie des pénitents
« bleus, et que vous vous le figurez avec sa cagoule et son grand cha-
« pelet à la ceinture ? — Elle fit un signe affirmatif et reprit d'une
« voix altérée : La nuit dernière, il s'endormit avec son chapelet sous
« l'oreiller... Ce matin, il l'a oublié, et je l'ai vu... Il y avait des
« taches comme des gouttes de sang desséché (p. 71). » Ces mêmes
pensées qui reviennent d'autres fois ont trop l'air de jeter un vernis
ridicule sur une pieuse confrérie, dont on devrait bien plutôt admirer
la miséricordieuse charité. Voici encore d'autres passages qui sonnent
mal aux oreilles chrétiennes : « On observait rigoureusement le premier
« commandement de l'Eglise dans la maison de Bruno Brun, et pour
« rien au monde personne n'y eût fait œuvre de ses mains les di-
« manches et fêtes. Pendant ces heures d'oisiveté forcée, Misé Brun
« séchait ordinairement d'ennui et de langueur (p. 76). » Et deux
pages plus loin, en parlant d'un recueil de prières du P. Calabre :
« L'amour divin emprunte dans ce livre les formules passionnées
« de l'amour profane... Elle apprit dans le livre mystique du pieux
« oratorien un langage qui rendait ses propres impressions, et dont
« chaque mot éclairait son esprit comme un trait de flamme. Cette
« lecture lui ouvrit subitement tout un monde d'idées et de nouvelles
« émotions, et développa tout à coup en elle les plus belles et les plus
« dangereuses facultés (p. 78). » Sans prétendre suspecter les inten-
tions de l'auteur, nous n'aimons pas ce langage peu favorable à la fois

au repos du dimanche et aux auteurs mystiques.—Mais en voilà assez sur ce roman provençal, écrit, du reste, avec esprit, semé de gracieux ou terribles épisodes, et qui peut charmer quelques heures de loisir. *Misé Brun* n'est point précisément un livre que nous puissions recommander. Il renferme cependant de très-bonnes leçons. Plus heureux que beaucoup d'autres romans, il a du moins une morale utile. On la trouve dans une brusque boutade de l'honnête Bruno Brun. La tante Marianne l'avertissait ainsi un jour : « Toi, prends garde, je te le dis ; « ta femme a la tête je ne sais où, et elle pense à je ne sais quoi depuis « hier. — Si je ne vous avais pas écoutée, je n'aurais pas tous ces « soucis, s'écria le pauvre mari avec une explosion de colère. A qui « la faute, si j'ai épousé Rose ? à vous et à mon père. Je ne suis pas « une bête, quoique j'en aie l'air. Je savais bien que c'était un mal- « heur d'avoir une si belle femme. Je voulais me marier avec la fille « aînée de Misé Magnan, une personne de trente ans, qui a un visage « comme tout le monde ; mais vous avez trouvé qu'elle n'était pas « assez riche, et vous vous êtes entêtée pour que j'épousasse Rose, « parce qu'elle avait deux mille écus de dot. Vous n'avez pas consi- « déré sa grande jeunesse, sa beauté ; l'argent vous a fait passer par- « dessus tout. Allez, il n'y avait pas de bon sens à me faire faire ce « mariage (pp. 58, 59). »

L'*Oncle César*, du même auteur, transportant le lecteur dans la ville d'O..., une de ces localités que leur position géographique condamne à rester éternellement en dehors du progrès général, coin de terre où se sont conservées mieux que dans aucune autre partie de la France les vieilles habitudes provinciales, offre un tableau d'un autre genre. Ce sont des scènes bourgeoises, des commérages, des intrigues amoureuses de petite ville, études de mœurs vivantes et animées, dont le principal personnage est un galant célibataire, homme riche, influent, maire de l'endroit et membre du conseil général. Depuis plusieurs générations les Fauberton n'avaient pas eu de successeur en ligne directe, et c'était toujours un neveu qui, après avoir intégralement recueilli l'héritage, le transmettait à son tour au collatéral de son choix. Fidèle à cette tradition de famille, César Fauberton avait refusé de se marier : ayant découvert un petit Fauberton dont le père, employé des douanes, était mort depuis quelques années, laissant sa veuve presque dans l'indigence, il avait obtenu de cette pauvre veuve, Hermance Fauberton, qu'elle vînt chez lui avec son fils ; et qu'elle tint son ménage de garçon. L'oncle César vécut dès lor

dans le luxe, les fêtes, les plaisirs, donnant des soirées, des bals. « Cet homme heureux écrasait naturellement tout le monde de sa supériorité; nul ne pouvait lutter contre ses avantages. Il faisait venir de Paris ses habits, ses gants et jusqu'à ses pommades;... il poursuivait sans rivaux le cours de ses bonnes fortunes. Il en fut ainsi durant nombre d'années; ce don Juan bourgeois avait pour ainsi dire oublié et fait oublier aux autres le nombre déjà très-élevé de ses printemps... Le beau César arriva ainsi, sans s'en douter, à l'état de vieux garçon... Tandis qu'il vieillissait, l'enfant qu'il avait appelé à recueillir son héritage devenait un homme... Un matin, à son lever, César Fauberton jeta par hasard les yeux sur l'almanach, et, presque malgré lui, il constata que ce jour-là même il accomplissait sa cinquante-neuvième année. Ce chiffre l'attrista comme une mauvaise nouvelle (pp. 12, 13, 15). » — Ce personnage égoïste, capricieux, ce *vieux lion*, se remet bientôt en belle humeur et donne un magnifique bal le jour de la sainte Barbe. La reine de la fête est, cette fois, une jeune fille, Camille Signoret, qu'aime Théodore Fauberton et dont il est aimé. La famille Signoret, de la plus petite bourgeoisie, a tous les honneurs de la soirée, qui se termine par un singulier dénouement. L'oncle amoureux, après avoir cru un instant devenir l'heureux époux de la belle Camille, est tout à coup supplanté par son neveu: de là, morne désappointement, résolution bizarre. Il s'enferme chez lui, ne sort plus de sa chambre et ne voit âme qui vive, si ce n'est son fidèle valet Cascarel. L'oncle César vit ainsi quelques années; puis, le jour même où l'on proclame la prise de Sébastopol, il meurt d'une attaque d'apoplexie provoquée par la vue des deux jeunes amants qu'il a reconnus à travers sa persienne, au milieu de la foule, regardant l'illumination de l'hôtel Fauberton. — Le neveu déshérité n'en continue pas moins d'aimer Camille, qui le dédaigne maintenant, car il est sans fortune: elle n'aimait en lui que l'hôtel Fauberton. Théodore travaille donc pour s'enrichir. Redevenu plus tard, par des circonstances imprévues, héritier de son oncle, il dédaigne à son tour l'orgueilleuse Camille, et préfère épouser l'humble Marcelle, pauvre jeune fille qui l'aimait réellement et méritait beaucoup mieux sa tendresse. — L'Oncle César offre des scènes piquantes, originales, et peut amuser quelques instants de frivoles lecteurs. C'est, comme on le voit, une sorte de satire spirituelle contre les vieux garçons. Le ton léger de l'ouvrage et les scènes galantes qu'il renferme ne nous permettent pas d'en conseiller la lecture à la jeunesse. **MAXIME DE MONTROND.**

57. NOUVEAU DICTIONNAIRE de la langue française, contenant la définition de tous les mots en usage, — leur étymologie, — leur emploi par époques, — leur classification par radicaux et dérivés, — les modifications qu'ils ont subies, — les idiotismes expliqués, développés et rangés par ordre chronologique, — de nombreux exemples choisis dans les auteurs anciens et modernes, et disposés de manière à offrir l'histoire complète du mot auxquels ils se rattachent, par M. Louis DOCHEZ, professeur de linguistique ; précédé d'une introduction par M. Paulin PARIS, membre de l'Institut. — 1 volume in-4° de 12-1350 pages à 3 colonnes (1860), chez Ch. Fouraut ; — prix : 22 fr.

Un dictionnaire nouveau de la langue française, quelle œuvre ! Ce ne sont pas les matériaux qui manquent, mais c'est leur quantité qui effraie, c'est leur nombre qui accable. Depuis vingt ans, on a tant publié de vieux textes, on a tant élucidé de questions philologiques, on a débrouillé avec tant de clarté le chaos des origines de notre langue ; qu'il y a toute une bibliothèque à lire *comme préparation* à son travail, quand on a le courage vraiment étonnant de ne pas reculer devant un tel livre. Et puis, que de milliers de notes à recueillir durant quelques vingtaines d'années ! que de milliers d'exemples à relever ! que de tristes auteurs à lire ! que d'inepties à subir ! que de veilles décourageantes quand on voit son œuvre avancer si lentement ! que de terreurs, que de peines ! Combien ne nous faut-il pas remercier les vaillants auteurs de ces utiles ouvrages ! — M. Louis Dochez a sans doute consacré toute sa vie à l'œuvre que nous nous proposons d'analyser ici, et Dieu ne lui a pas donné la consolation de jouir sur cette terre du succès de son livre : il est mort en l'achevant. Il est donc doublement juste de rendre hommage au mérite d'un travail qui a tant coûté, et nous nous estimons heureux de n'avoir aucune peine à en faire le plus consciencieux éloge.

Ce *Nouveau Dictionnaire* est, en effet, croyons-nous, le meilleur, et de beaucoup, que nous possédions de notre langue. Nous l'avons étudié avec soin, et nous sommes persuadés qu'il rendra les plus grands services. Puisse-t-il faire mieux connaître l'histoire philologique de notre pays, que tant de gens ignorent !

Le cardinal Wiseman a dit quelque part, dans ses *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée* : « Rien n'est aussi « obscur que les commencements d'une langue. » Il compare cette obscurité au cours souterrain d'un fleuve, qu'on ne peut que deviner jusqu'à ce qu'il coule au grand jour. Rien n'est plus juste que cette comparaison : une langue se forme mystérieusement, et on ne la voit qu'assez tard sortir tout à coup des ténèbres qui avaient voilé sa

naissance et ses premiers développements. De là les difficultés de son étude. M. Dochez, n'imitant pas ces glossateurs des deux derniers siècles, et même de la première moitié du nôtre, qui, — chose incroyable! — ne faisaient commencer notre langue qu'au xvii^e, ou tout au plus au xvi^e, est hardiment remonté jusqu'à son berceau. Ses premiers monuments ont été par lui sérieusement approfondis et heureusement utilisés. C'est ainsi qu'il a tiré un grand nombre de ses exemples de la chanson de Roland, qui est, avec la traduction des quatre livres des Rois, la source la plus riche pour un véritable philologue. Depuis le commencement du xii^e siècle jusqu'à nos jours, il nous offre, pour chacun des mots de notre langue, une série d'exemples empruntés à nos meilleurs auteurs, tant prosateurs que poètes. Sans doute, quand on aura publié tous nos romans de chevalerie, quand sera terminée cette collection tant souhaitée des *Anciens Poètes de la France*, que M. Fortoul a eu l'honneur de faire décréter, les glossateurs auront de bien autres richesses à leur disposition; mais honneur à ceux qui ont su profiter de ce que nous possédons aujourd'hui, qui ont eu la patience de lire nos trouvères, nos chroniqueurs, nos théologiens même et nos mystiques du moyen âge, pour en faire entrer les expressions particulières et tous les vocables intéressants dans un dictionnaire qu'ils mettent ainsi au courant de la science philologique!

L'agencement des matières est chose importante dans un dictionnaire. Il y a bien des méthodes pour la disposition, dans chaque article, de la définition du mot, des différents sens de ce mot, des exemples, etc. — Quant aux exemples, M. Dochez a suivi l'heureuse méthode qui consiste à les disposer suivant l'ordre chronologique, « de « puis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, » comme disent les historiens. Ce n'est pas toutefois en réalité jusqu'à nos jours qu'il a suivi cet excellent système : il s'est arrêté au commencement du xvii^e siècle. Jusque là, les exemples sont admirablement coordonnés; ceux du xii^e ouvrent la marche, ceux du xvi^e la ferment, et on saisit facilement les vicissitudes philologiques de chaque mot. Mais arrivé là, l'auteur ne veut plus de l'ordre chronologique, et nous donne ses citations pêle-mêle, celles de M. Alexandre Dumas avant celles de Bossuet, celles de M. de Lamartine avant celles de Malherbe. Singulier abandon d'un ordre logique, pour un désordre qui n'est pas le moins du monde un effet de l'art! La langue française, nous dira-t-on, était toute formée au commencement du xvii^e siècle, et

il n'est plus besoin d'en suivre les progrès. C'est une erreur capitale ; une langue ne se fixe jamais entièrement ; elle se forme ou se déforme sans cesse, elle change toujours, et ce sont ces changements qu'il est utile de faire connaître, non pas jusqu'au temps de Corneille, mais jusqu'au nôtre ; non pas dans une partie de sa durée, mais dans sa durée tout entière. Nous exprimons donc le vœu que, dans la prochaine édition, tous les exemples sans distinction soient classés suivant l'ordre chronologique.

Après le mot lui-même, M. Dochez place de suite sa définition, en indiquant d'abord à quelle partie du discours il appartient. Il serait utile, croyons-nous, avant de s'occuper, dans la définition, de l'idée rendue par tel ou tel mot, d'énoncer de suite tout ce qu'on a à dire sur le mot lui-même, de donner son étymologie, et ensuite la liste des différentes formes qu'il a revêtues dans notre langue. Prenons pour exemple le mot *ange*. Au lieu d'écrire : ANGE, *s. m.*, *créature spirituelle*, etc., nous écririons : ANGE (lat. ANGELUS, *angel*, *angle*, *angre*, *ange*), qui sont toutes les formes qu'a reçues ce mot, et nous n'en viendrions qu'ensuite à la définition elle-même. Mais il y a autant de définitions à faire qu'il y a de sens différents d'un mot ; ces différents sens, il est utile de les *numéroter*, comme l'ont fait avec tant de succès MM. Alexandre et Quicherat dans leurs dictionnaires, et de reproduire chaque numéro en tête de la série d'exemples qui se rapportent à chaque sens. N'oublions pas que ces exemples doivent être classés suivant l'ordre chronologique. On aura ainsi la véritable histoire de chacun des vocables de notre langue, dans chacune des significations qu'il a reçues.

Les étymologies de M. Dochez sont, en général, très-exactes, et c'est le premier dictionnaire peut-être auquel on puisse adresser cet éloge. L'auteur avait le sens pratique, qui est la première qualité du philologue ; il avait bien compris la formation de notre langue, et il avait saisi la justesse de ce mot de M. de Reiffenberg : « Le français n'est autre chose qu'un assemblage de mots latins dont on a crevé le ventre et coupé la queue. » Aussi, ne trouve-t-on pas dans le *Nouveau Dictionnaire* de ces étymologies hébraïques, persanes, grecques, celtiques ou scandinaves, que l'on avait tant de bonheur à hasarder dans les glossaires précédents. Il ressort de sa lecture que les quatre cinquièmes environ de notre idiome sont latins. Quand donc nous entendrons professer ces bizarres doctrines de M. Henri Martin et des celtomanes, affirmant que c'est l'élément celtique qui

domine parmi nous, nous rirons, et nous passerons sans leur faire d'autre réponse que celle-ci : Une langue reflète fidèlement le caractère d'un peuple ; comment nous imaginer que l'élément celtique ait eu tant d'influence sur nos idées religieuses, philosophiques, morales et politiques, quand il n'en a pas eu, à peu de chose près, sur notre langue ? Notre langue est toute latine : c'est que l'élément latin a dominé parmi nous ; mais qu'était-ce que l'élément latin, sinon l'élément chrétien ? Nous ne sommes donc pas les fils des Celtes, mais les fils de Jésus-Christ.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas d'erreurs dans la partie étymologique de ce *Nouveau Dictionnaire* ; nous en avons relevé un certain nombre. *Message* ne vient pas du latin *missio*, mais de la forme barbare : *missagium*, comme M. Dochez l'a bien compris pour les autres mots en *age*. — *Vrai* ne vient pas de *verus*, mais d'un diminutif de ce mot ; *verus* avait donné dans l'ancien français l'adjectif *voir* ou *ver*. — *Muet* ne peut pas venir davantage de *mutus*, mais d'un diminutif en *etus* de ce mot. — *Route* ne vient pas de *rota*, roue, mais de *rupta*. — *Même* ne peut pas venir de *memet*, mais vient évidemment de la forme grossière : *metipsissimus*, qui s'est contracté en *metipsimus*, *metipsum*, *metism*, *meïsmes*. Cette dernière forme est celle qu'on rencontre dans tous nos anciens textes ; comment, avec l'étymologie *memet*, pourrait-on expliquer les lettres *is* dans *meïsmes* ? — D'autres fois, l'étymologie a été omise, alors même qu'elle est le plus évidente. C'est le cas pour *paysan*, qui vient de *paganisans*, et non pas de *paganus*, comme tant d'auteurs l'ont prétendu ; pour *pis*, qui vient de *pectus* et avait autrefois le sens général de *poitrine*. L'étymologie de ce dernier mot était d'autant plus nécessaire à donner, que de l'ignorance où l'on était de son origine et de sa signification ont dérivé certaines erreurs naïves, que M. Louis Veuillot a dû réfuter dans son *Droit du seigneur*.

En dehors de ce qui se rapporte aux étymologies, nous aurions encore quelques critiques à faire sur ce livre, d'ailleurs si estimable. — Dans sa préface, l'auteur dit que le mot *bienfaisance* est dû à l'abbé de Saint-Pierre ; au mot *bienfaisance*, il dit tout au contraire qu'on le trouve au XVII^e siècle dans Balzac ; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que ce mot existait et était fort en usage dès le XIII^e siècle. Il aurait pu s'en convaincre en dépouillant les glossaires latins-français du moyen âge ; il en reste au moins une douzaine dont tous les mots sont précieux pour un philologue. Pourquoi ne les a-t-il pas mis à profit ? —

Il serait utile de donner parfois certains développements à l'étymologie d'un mot. Il ne suffit pas, par exemple, de dire que *lierre* vient d'*hedera* ; il faut ajouter que *lierre* formait autrefois deux mots, l'article et le substantif : *l'yerre*, et qu'on en vint un jour à oublier qu'on avait déjà mis l'article en tête du mot *ierre*. Alors on le répéta et on eut *le lierre* ; c'est ainsi que l'Oise et l'Yonne sont appelées, dans plusieurs pays : la Loise et la Lyonne.— Signalerons-nous quelques erreurs grammaticales ? *Pas* et *point* sont des négations explétives, et non pas des adverbes de négation. — *On*, qui vient d'*homo*, comme M. Dochez l'a si bien montré, n'est pas par cela même un pronom indéfini ; c'est, comme on l'a dit spirituellement, un pronom mal défini : *on* est un véritable substantif.

Nous regrettons beaucoup que M. Dochez n'ait pas cru devoir indiquer nettement les différentes formes venues du même mot latin aux différentes époques de notre histoire philologique, formes qui ont aujourd'hui des sens très-divers. L'histoire des mots à formes multiples, c'est toute l'histoire de notre langue, qui a eu, en effet, deux formations très-distinctes, l'une spontanée, populaire, l'autre savante. *Premier* et *primaire* viennent tous deux de *primarius*, *simuler* et *sembler* de *simulare*, *entier* et *intègre* d'*integer*, etc. ; mais les derniers mots sont savants et modernes ; les premiers, au contraire, sont populaires et anciens : ils n'ont plus le même sens. Il y en a des milliers dans ce cas. On a trop négligé, dans le *Nouveau Dictionnaire*, de les rapprocher les uns des autres.

Nous pourrions prolonger ces critiques ; mais que prouvent-elles contre un volume de 1,400 pages in-4°, dont la méthode est, en général, excellente, dont la science est presque irréprochable, et qui, nous le répétons, est certainement le plus achevé de tous les livres de ce genre ?— Nous avons gardé pour la fin le meilleur éloge, et celui qui plaira sans doute le plus aux amis de M. Dochez : ce dictionnaire est chrétien. On le voit à ses définitions, aux exemples qu'il donne et à ceux qu'il ne donne pas. Tel article est vraiment un chapitre d'apologie catholique. Puisse donc ce livre être utile à l'âme de son auteur ! Puisse-t-il servir ici-bas à éclairer les intelligences ! Dans un siècle où l'on abuse tant des mots, il est plus nécessaire qu'on ne le croit de bien connaître leur origine, leur histoire, la signification qu'ils ont, et surtout celles qu'ils n'ont pas.

LÉON GAUTIER.

58. FAITS et RÉCITS contemporains, nouveau recueil anecdotique, par M. G. DE

CADOUDAL, rédacteur en chef du *Messenger de la charité*. — 1 volume in-12 de VIII-228 pages (1860), chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 25 c.

« Le monde a besoin de grands exemples, disait un jour devant « l'Académie française un illustre prélat : c'est le moyen le plus court « comme le plus sûr de l'accuser et de le confondre sans trop l'humili- « lier. L'homme se roidit contre les leçons qu'on lui donne; il leur « oppose son orgueil; le bon exemple le touche toujours, lors même « qu'il ne le persuade pas : il n'a autre chose à lui opposer que sa fai- « blesse. C'est donc servir utilement son pays que de chercher à « combattre la multiplicité du mal par la multiplicité du bien, l'é- « goïsme par des actes de dévouement, et la dure indifférence par des « actes de charité (Mgr Frayssinous, *Discours sur les prix de vertu*, « 25 août 1823). » — Cette pensée a inspiré à M. de Cadoudal le petit recueil que nous avons sous les yeux. A de mauvais exemples offerts à une lecture curieuse et avide, il oppose des exemples de vertu contemporains. Comme l'indique le titre, il a puisé uniquement dans l'histoire anecdotique de nos jours, réunissant à l'heureux choix des faits le piquant de la nouveauté. Si les récits sont courts, le nombre en est varié, recueilli çà et là, mais sévèrement choisi; les faits qu'il raconte se rapportent à toutes les classes de la société : aux prêtres, aux riches, au peuple, aux pauvres, aux enfants, aux instituteurs, aux militaires, etc. Un tel livre échappe à l'analyse. L'auteur a imité l'abeille, qui, sans ordre et sans suite, butine son miel de fleur en fleur, et il a fait un bon ouvrage, qu'on peut mettre sans crainte entre toutes les mains.

59. FLEURS MONASTIQUES, *Etudes, souvenirs et pèlerinages*, par M. Maxime DE MONTROND, ancien élève de l'Ecole des chartes, etc. — 1 volume grand in-8° de xx-568 pages plus 8 gravures (1860), chez Vrayet de Surcy et Cie; — prix : 8 fr.

Chargé de composer le *Dictionnaire des abbayes et monastères* pour l'*Encyclopédie théologique* publiée par M. l'abbé Migne, M. Maxime de Montrond a recueilli une foule de documents précieux qui ne pouvaient entrer dans le cadre d'un dictionnaire. En rédigeant un livre de cette nature, il aurait voulu trouver place pour un grand nombre de considérations que l'abondance des matières le forçait de retrancher. Tous ces matériaux furent mis en réserve, en attendant qu'une occasion favorable permît de les élaborer à loisir, et de les présenter au public sous une forme plus littéraire que celle d'une ency-

clopédie. Telle est l'origine des *Fleurs monastiques*. L'auteur a le dessein d'y offrir « comme la fleur d'un sujet traité trop à la hâte une « première fois (p. vi). » — En écrivant ce volume, il a bientôt élargi son premier plan : au lieu d'études sévères, il a entrepris « un pèlerinage historique à travers les nobles ruines d'un passé qui a droit à « nos hommages, à notre admiration. » Son désir, dit-il, son but dans ce travail, serait « de rappeler par quelques tableaux les utiles et saintes « harmonies des institutions monastiques, de faire ainsi connaître à « ceux qui les ignorent encore le véritable esprit et les bienfaits de ces « institutions, et, par suite, de les faire aimer. »

Les *Fleurs monastiques* ne sont pas une apologie proprement dite des ordres religieux. On n'y trouvera pas une histoire détaillée de leur origine, de leurs progrès, de leurs travaux ; l'auteur n'a pas essayé d'apprécier l'influence qu'ils ont si longtemps exercée, et d'énumérer les bienfaits dont la société leur est redevable. La religion a trouvé dans l'institut monastique un auxiliaire courageux et persévérant : on ne pouvait tenter, après tant d'autres, de mettre en relief ses vertus, et même d'énumérer toutes les œuvres au moyen desquelles les monastères ont édifié, instruit et dirigé le monde. Si on ne trouve rien de cela, en particulier, dans le livre de M. de Montrond, on y rencontre à chaque page, et dans une agréable variété, l'éloge, l'histoire, les réflexions, l'indication des travaux et des services dus au génie monastique ; et de cet ensemble, ressort avec une force invincible le plus éloquent des panégyriques en faveur de l'une des plus grandes institutions du christianisme.

L'auteur ne pouvait adopter un meilleur plan. Le lecteur parcourra son livre sans la moindre fatigue, malgré la monotonie qui semble devoir s'attacher à un ouvrage de ce genre. L'intérêt, en effet, se renouvelle à chaque chapitre et va toujours croissant. « Nous aurons « l'occasion, dit M. de Montrond, de contempler de près quelques-unes « des grandes figures du cloître, d'étudier leur génie et leurs travaux. « Nous les verrons à l'œuvre, et nous admirerons la fécondité merveilleuse de ce souffle puissant qui créait des édifices d'une durée « presque immortelle. Nous porterons nos regards sur quelques-unes « de ces antiques maisons de la prière et de savants et patients labeurs, « qui furent, pour la société aux divers âges, des foyers bienfaisants « de lumière, de civilisation et de vie (p. ix). » — Quant à la manière dont l'auteur a cru devoir traiter son sujet, voici ce qu'il nous en dit : « Ce n'est nullement par des sentiers arides et rebutants que nous

« prétendons marcher. Comme l'annonce notre titre, nous offrons ici
« les *fleurs* d'un grave sujet ; une route aimable et gracieuse guidera
« toujours nos pas à travers nos pieuses pérégrinations. Malgré l'aus-
« tère gravité de la matière que nous traitons, nous saurons la revêtir
« de quelques formes attrayantes, sans néanmoins lui rien ôter de son
« air de grandeur et de son caractère de vérité (p. ix). »

Ce livre comprend 48 chapitres, c'est-à-dire autant de monographies des plus célèbres abbayes et monastères de la chrétienté. On voit successivement paraître les figures resplendissantes de saint Martin, de saint Benoît, du vénérable Bède, de saint Colomban, de saint Bertin, de saint Bruno, de saint Norbert, de saint Bernard, etc. Le pèlerinage le plus séduisant entraîne à Marmoutier-lez-Tours, à Subiaco, au Mont-Cassin, et à tous ces centres illustres de la vie cénobitique en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne. De magnifiques monuments, chefs-d'œuvre d'architecture, objets de l'admiration des archéologues modernes, attirent le regard de l'artiste, de l'antiquaire et du littérateur. Mais ce n'est pas une stérile admiration que ces grands établissements font naître dans le cœur du chrétien : si l'œil est fasciné par l'aspect pittoresque des bâtiments, par la grandeur des sites et la beauté des paysages, l'esprit est bien plus vivement ému au spectacle ou au souvenir des grands hommes, des vertus héroïques, des immenses œuvres que ces cloîtres silencieux ont vu naître, se développer, briller et disparaître. Hélas ! la plupart de ces antiques abbayes n'offrent plus aujourd'hui que des ruines ! Encore quelques années, et leurs derniers débris auront à jamais disparu. Mais ce qui ne périra pas, c'est la mémoire des saints qui, de ces solitudes profondes, ont répandu dans tout l'univers la bonne odeur de Jésus-Christ. Que de cœurs généreux y ont trouvé un abri contre les tempêtes du monde et un refuge contre les orages du cœur ! *Aux yeux des insensés*, en s'envelissant dans ces cellules si calmes, *ils paraissent mourir, mais leur espérance était pleine d'immortalité.*

Nous ne saurions trop recommander la lecture des *Fleurs monastiques*. On y recueillera ce qu'on puise dans les meilleurs livres : édification, solide instruction, encouragement au bien.

J.-J. BOURASSÉ.

60. GENEVIÈVE, ou *l'Enfant de la Providence*, histoire traduite de l'anglais, avec préface par Mlle Julie GOURAUD. — 1 volume in-12 de viii-218 pages (1860), chez Charles Douniol ; — prix : 4 fr. 50 c.

Les récits du chanoine Schmid font les délices de l'enfance, et à

bon droit, parce qu'ils intéressent à la fois l'imagination et remplissent le cœur de sympathies pour la vertu. Nous ne sommes point de ceux qui leur reprochent de ne prêcher pas assez; ils disent le bien sans en avoir l'air, le font aimer sans qu'une jeune âme songe un instant à se mettre en garde contre la séduction de l'éloquence, et ils atteignent ainsi d'autant mieux leur but moralisateur et religieux. — L'ouvrage un peu plus considérable dont on vient de lire le titre nous a tout à fait rappelé les compositions du bon chanoine; il aura le même genre d'utilité, et il s'adresse à peu près aux mêmes lecteurs, en étendant, toutefois, leur cercle jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans.

Un jeune administrateur, bon et loyal, mais manquant de douceur parce qu'il manque d'humilité, est accusé d'infidélité; des preuves apparentes le font condamner, et il va expier par de longues années de fers une faute qu'il n'a pas commise. Sa femme se dévoue à le servir au bague. Par une suite de circonstances qu'il serait long et fort inutile d'exposer ici, leur fille Geneviève est conduite à Rome, perdue dans les rues de cette ville un soir d'illumination au château Saint-Ange, trouvée et conduite à Florence par un bon vieux cordonnier, et élevée par lui dans une sorte de poésie de l'amour de Dieu qui offre certaines pages émouvantes; elle finit par revenir en France avec un religieux et se réunit à sa famille, après que l'innocence du père a été démontrée. — L'intérêt du livre paraît se concentrer sur les détails de cette éducation familière, où l'étude de la nature occupe une place plus grande que d'ordinaire; nous disons *paraît*: l'œuvre manque d'unité; nous ajouterons même de beaucoup d'autres choses. Au point de vue littéraire, la composition anglaise est très-faible à tous égards; la traduction française ne l'est guère moins comme langage, et nous nous plaindrons ici pour la centième fois de cet abaissement grammatical si fréquent dans les bons livres du genre de celui-ci. Qu'on étudie donc le français avant d'écrire; car il y a une sorte de crime à le traiter avec ce sans-façon, qui retombe, hélas! aux yeux des personnes de goût mais mal disposées, sur les doctrines elles-mêmes. — Citons au hasard. Un *écrivain* ne s'écrit point *écrivain* (p. 19); — *délices* n'a point de singulier (pp. 22, 41); — *Elisa* ne souffre pas de z, et on lui en donne un partout; — *Giuditta*, Judith, est défigurée constamment en *Ginditta*; — *Genoveva* n'a jamais été italien. Voilà pour l'imprimeur sans doute. — Voici qui nous semble devoir être mis à la charge du traducteur: « La bonne religieuse « agréa volontiers à cette proposition (p. 26); — sa vie fut désespé-

« *rée* pendant plusieurs mois (p. 38) ; — tandis que vous, en vrai vau-
« rien, vous vous amusiez à promener le monde (pour parcourir le
« monde (p. 75). » Peut-on appeler un âne un *bidet* (p. 62) ? Nous
ne parlons pas des expressions impropres, inexactes, des tournures
inadmissibles : tout cela abonde malheureusement. Il serait urgent
d'effacer ces taches dans une autre édition, s'il y a lieu. A cette con-
dition, *Geneviève* serait lue davantage et le mériterait ; car, nous le ré-
pétons, on y trouve çà et là de charmants détails, qui plairont surtout
aux mères.

V. POSTEL.

61. **HISTOIRE** de sainte **EUGÉNIE**, vierge romaine et martyre, et de sa famille,
par M. l'abbé Z. TOURSEL. — 1 volume in-8° de iv-368 pages plus 1 gravure
(1860), chez V. Sarlit ; — prix : 4 fr.
62. **VIE** légendaire de sainte **EUGÉNIE**, vierge et martyre, l'an 261 de Jésus-
Christ, par M. L. GREVIN, principal du collège de Varzy. — 1 volume in-12 de
xviii-192 pages (1857), chez Dentu et chez Le Normant ; — prix : 2 fr. 50 c.

La vie et la mort de sainte Eugénie, martyrisée vers l'an 261 de l'ère chrétienne, présentent des circonstances extraordinaires, bien dignes d'exciter le zèle et les recherches des hagiographes. Elle était fille de Philippe, que l'empereur Commode avait nommé préfet d'Égypte. Philippe se rendit en Égypte avec Claudia, sa femme, Avitus et Sergius, ses fils, Eugénie, sa fille, et les eunuques Prothus et Hyacinthe. Comme il était très-zélé pour le culte des faux dieux, il devint un persécuteur violent des chrétiens ; la ville d'Alexandrie vit se multiplier les martyrs. Eugénie, sans être chrétienne, avait conçu une grande estime pour les disciples de Jésus-Christ. Lorsque ses parents songèrent à la marier, elle prit une grande résolution. Elle sortit de la ville avec Prothus et Hyacinthe, pour se rendre à une maison de campagne du voisinage ; là, elle leur découvrit le dessein où elle était de se faire chrétienne et de fuir la maison paternelle ; elle prit des vêtements d'homme et les entraîna avec elle. Bientôt ils rencontrèrent Hélénius, évêque d'Héliopolis, qui vivait dans la solitude, entouré d'un grand nombre de chrétiens, chantant et louant Dieu avec lui. Ils demandèrent à parler au saint évêque, qui les instruisit, les baptisa, et donna à la fille de Philippe le nom d'*Eugène*, quoiqu'une révélation lui eût fait connaître son sexe. Les trois nouveaux chrétiens vécuturent parmi les solitaires. Philippe, après avoir longtemps fait chercher sa fille en vain, convaincu qu'elle était morte, lui éleva une statue d'or et la fit honorer comme une déesse. Cependant, l'abbé qui qui gouvernait les solitaires mourut. Eugénie, — alors Eugène, —

s'était fait distinguer par tant de vertus, qu'elle fut élue à sa place, malgré sa résistance. La réputation du nouvel abbé se répandit au loin. On venait le consulter de toutes parts, et les miracles qu'il opérerait, aussi bien que ses vertus, le mettaient en grande vénération. Une malheureuse femme qu'il avait guérie conçut pour lui une passion criminelle; repoussée plusieurs fois, elle alla porter plainte au préfet Philippe, et accusa l'abbé d'avoir voulu l'outrager. Eugénie, traînée devant le juge, allait être condamnée au dernier supplice, lorsqu'elle révéla son sexe, et présenta ses deux compagnons, Prothus et Hyacinthe, qui ne l'avaient jamais quittée. Le juge reconnaît sa fille, Claudia accourt et l'embrasse, Philippe se convertit, et la paix est rendue aux chrétiens. Philippe fut lui-même, quelque temps après, établi *prélat* de l'Eglise d'Alexandrie, et une nouvelle persécution le conduisit au martyre. Claudia, Eugénie, Prothus et Hyacinthe revinrent à Rome avec toute leur maison. Avitus et Sergius devinrent, l'un proconsul de Carthage, l'autre vicaire d'Afrique. Claudia s'occupait de la conversion des dames romaines, Eugénie de celle des vierges, Prothus et Hyacinthe de celle des jeunes gens. Une noble jeune fille, nommée Basilla, fut convertie par Eugénie; Prothus et Hyacinthe l'intruisirent dans la foi chrétienne; elle refusa d'épouser un païen à qui elle avait été fiancée; celui-ci la dénonça à l'empereur Gallien, et elle fut martyrisée. Prothus et Hyacinthe, dénoncés avec elle, eurent la tête tranchée. Eugénie, appelée à son tour devant le juge, et sollicitée de sacrifier aux idoles, renversa par ses prières la statue et le temple de Diane, et, après avoir enduré les plus cruelles tortures, eut aussi la tête tranchée par le glaive; sa mère la suivit quelques jours après.

Tel est le sommaire des Actes de sainte Eugénie donnés par les bollandistes sous la date du 11 septembre. On voit quel intérêt peut présenter l'histoire de cette sainte, et nous ne sommes pas étonnés qu'elle ait tenté presque en même temps deux écrivains. Malheureusement ils ne nous paraissent pas avoir également bien réussi. M. Grevin, ancien principal de collège, qui dédie son livre à l'impératrice Eugénie, ne s'est guère attaché qu'à reproduire la légende; mais il n'a pas su garder la simplicité du récit, et les réflexions qu'il y mêle ne font que le refroidir et lui donner une longueur qui détruit presque tout l'intérêt. Un défaut beaucoup plus grave dépare ce livre : le récit que nous venons de faire de la vie de sainte Eugénie suffit pour indiquer avec quelle délicatesse et quelle prudence certains traits doivent en être racontés. L'auteur n'a pas assez pris garde à ces dangers, et

semble même avoir insisté avec plaisir sur les endroits les plus périlleux ; les chapitres iv et v auraient besoin d'être entièrement remaniés sous ce rapport. Nous voudrions voir aussi une critique plus ferme ; il est aisé de dire : « Je décline toute responsabilité personnelle au sujet de certaines légendes qui accompagnent les Actes de « sainte Eugénie (p. 177) ; » mais il serait plus utile de discuter ces légendes, d'en établir l'authenticité, si elles sont vraies, ou de la contester, si on les croit fausses. La lecture de ce volume n'offre pas l'intérêt qu'il pourrait avoir, et ne serait même pas sans inconvénient.

Quant à M. l'abbé Toursel, de la Société de Saint-Bertin, il a fait une œuvre sérieuse, qui laisse dans l'âme du lecteur autant de bonnes impressions que de notions saines et sûres d'histoire ecclésiastique. Adoptant la manière large et savante des hagiographes contemporains, il montre une fois de plus quelles richesses inépuisables contient cette mine précieuse de la vie des saints. Une introduction de 70 pages fait d'abord connaître les persécutions qui ont précédé le temps d'Eugénie, et donne en particulier d'intéressants détails sur l'Eglise d'Alexandrie. L'histoire de la sainte commence ensuite, et l'auteur a soin d'en éclairer les circonstances par la description des lieux et par le récit des événements contemporains qui s'y rapportent. Peut-être n'a-t-il pas évité encore avec assez de bonheur certaines difficultés du sujet (pp. 159 et suivantes) ; mais la plupart ont été très-heureusement vaincues, et nous ne croyons pas que les passages auxquels nous faisons allusion puissent laisser de fâcheuses impressions. Des notes savantes, des citations intéressantes, une critique historique sagement employée, achèvent de donner à cette Vie une valeur remarquable. Un dernier chapitre passe rapidement en revue les persécutions postérieures à sainte Eugénie ; la vie de la sainte se trouve ainsi enchâssée, comme un joyau précieux, dans l'histoire générale des luttes et des triomphes de l'Eglise pendant les premiers siècles.

J. CHANTREL.

63. JEUNESSE, par M. Jules LA BEAUME. — 1 volume in-12 de viii-228 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*) ; — prix : 1 fr.

Ce roman n'est point, à beaucoup près, une composition banale et vulgaire ; il est impossible d'écrire avec plus de goût, de connaissance de la langue, de richesse d'imagination, de variété dans le choix des expressions et des tournures ; c'est, à ce point de vue, un livre achevé,

qui plaira certainement ; et d'autant plus que les sentiments y sont, en général, d'un grand naturel, les situations simples, la marche aisée, surtout dans la première partie ; la seconde nous a semblé légèrement faiblir. Certains caractères sont tracés de main de maître et se soutiennent heureusement.

Les romans se ressemblent tous, et celui-ci, comme les autres, roule sur des intrigues d'amour. Le mot *intrigues* est peut-être mal appliqué ; car tout arrive ici sans préparation, sans calcul, sans mise en scène recherchée. C'est une sorte de pastorale qui s'achève en ville ; mais enfin l'amour forme le nœud du livre. Hâtons-nous de rendre d'ailleurs ce témoignage à l'auteur, qu'il s'est respecté assez pour n'introduire ni un tableau choquant ni une page immorale dans son travail ; en sorte que les personnes d'un âge mûr, auxquelles il est évidemment destiné, peuvent lire ce livre sans danger. Les jeunes gens n'ont rien à y apprendre, et il ne faut point le souffrir entre leurs mains, malgré le charme du style. — Le fond ne mérite qu'une très-médiocre part des éloges rendus à la forme. On comprend que nous envisageons le fond moral, et non point le thème littéraire, qui a de la valeur. Pourquoi donc en revenir toujours à la dissection savante des impressions naturelles de l'homme ou de ses passions les moins avouables, au lieu d'étudier, de proposer, de faire aimer toute la grandeur qu'il emprunte à la vertu ? Botanistes inintelligents, qui s'arrêtent à la partie plongée dans la terre, sans avoir un regard pour la fleur brillante épanouie sur la tige ! Penseurs couverts d'oripeaux dérobés à une fausse profondeur, et incapables de pénétrer au delà de la surface et de l'apparence ! Nous avons assez de chants, assez d'hymnes et de romans en l'honneur des *jeunesses* à la Werther et de l'amour qui tue. Peignez-nous donc enfin, puisque Dieu vous a départi du talent et tous les dons de l'esprit, peignez-nous les jeunes femmes chrétiennes, utiles, honorables, qui pensent à autre chose qu'à elles-mêmes, et pour qui la vie est trop précieuse pour l'employer à roucouler la vieille chanson des faiblesses et des inexpériences du cœur.

En dépit de la réserve qu'il s'est imposée, M. la Beaume a laissé échapper plusieurs expressions regrettables. Nul n'estimera avec lui que les aumônes faites à la porte d'une église soient des « paresse de la charité (p. 222) ; » le mot est dur, inexact, et, comme punition, fort peu élégant et à peine français. Le duel n'est pas une si belle misère qu'on doive l'appeler à son secours sans le flétrir (p. 225) ; enfin, il n'y a point d'antagonisme (p. 54) entre « le dogme catho-

« lique » et « le principe chrétien » relativement au légitime usage de la raison. L'Eglise ne nous « débarrasse point d'elle (de la raison.) « comme d'un ami perfide ; » elle la dirige, l'éclaire, la contient, mais se plaît à la voir courir en avant, sur le large chemin ouvert par Dieu lui-même : *Tradidit mundum disputationi eorum* ; seulement, elle ordonne de s'arrêter, de fléchir le genou, toutes les fois que la voix divine intervient et proclame les vérités d'en-haut. C'est tout simplement du bon sens, nous dirions du sens *commun* si nous vivions à une autre époque.

V. POSTEL.

64. LE LIVRE des jeunes filles, ou Instructions sur les principaux devoirs des filles chrétiennes, tirées pour la plus grande partie de l'Instruction des jeunes filles de Gobinet, docteur de Sorbonne, par M. l'abbé MOITRIER. — 1 volume in-12 de x-358 pages (1859), chez Périsse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 1 fr. 80 c.

« Il est d'une souveraine importance pour la religion et pour la société, dit M. l'abbé Moitrier dans sa préface, que les femmes soient « animées d'un grand esprit de foi et de piété. Or, pour avoir des « femmes de ce caractère, il faut d'abord former des filles chré- « tiennes et vertueuses. » Et c'est pour venir en aide, conclut-il, aux personnes chargées de cette tâche grave et difficile, qu'il a édité de nouveau l'*Instruction des jeunes filles* de Gobinet. — Mais il ne s'est pas borné à reproduire l'ouvrage de son devancier ; il a fait plus : non-seulement il l'a revu avec soin et lui a donné une forme plus méthodique et un style plus correct, mais il a modifié le fond des instructions, soit en les fortifiant, soit en les développant, soit surtout en les mettant plus complètement en rapport avec les besoins de notre époque et les exigences de nos mœurs. Il a fait suivre chacun de ses chapitres d'un ou de plusieurs exemples racontés d'une manière touchante et généralement bien choisis. Pour résumer toute notre pensée sur son travail, nous dirons qu'il a fait une bonne œuvre, et qu'il l'a bien faite. Il annonce à la fin de sa préface qu'il a traité à fond tous les points fondamentaux de l'éducation des jeunes filles : cependant, s'il nous permettait de lui donner un conseil, nous l'engagerions à retoucher encore *ces points fondamentaux*, à en fortifier les preuves, à en développer le côté pratique, et à donner à l'ensemble plus de concision et d'énergie.

C. POUSSIN.

65. MARQUISE ET PÊCHEUR, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna-Ediane)

de St-B.). — 1 volume in-12 de 282 pages (1860), chez Ambroise Bray ;
— prix : 2 fr.

Mlle Zénaïde Fleuriot est peintre d'intérieurs, et possède surtout un talent descriptif qu'elle paraît avoir puisé dans l'étude de l'école anglaise. Bien qu'elle nous semble abuser parfois de cette facilité, sa charmante nouvelle se distingue par tant de qualités, qu'elle est vraiment à l'abri de toute critique. Grâce exquise, moralité irréprochable, esprit religieux, que peut-on souhaiter de plus ? Une bonne œuvre, une œuvre de dévouement, accomplie avec persévérance par une jeune femme, dans des conditions telles que beaucoup d'âmes vulgaires s'en seraient cru dispensées, et se seraient imaginé, en l'évitant, agir avec une sagesse louable, tel est le sujet de ce récit. Ce n'est point un calcul humain qui dicte de tels actes ; néanmoins, par un enchaînement de circonstances providentielles, la récompense ressort parfois du sacrifice : c'est la conclusion de cette petite nouvelle, conclusion qui découle tout naturellement du fait fondamental. Quelques moralistes voudraient qu'il ne fût jamais question de rémunération terrestre dans les ouvrages d'imagination ; sans parler de la difficulté pour l'auteur de clore son récit par des abstractions qui ne seraient point comprises de tous, nous ferons observer que la justice divine nous donne souvent dès ici-bas un avant-goût du fruit de nos œuvres, bonnes ou mauvaises. C'est ce que chacun a pu expérimenter, et ce que Mlle Fleuriot a su indiquer avec beaucoup de vraisemblance et de délicatesse.

A la suite de cette nouvelle, qui n'occupe que le tiers du volume auquel elle donne son titre, nous trouvons une petite légende bretonne, *Matoche la Maudite*. Elle a son prix comme toutes les fleurs de la Bretagne, où l'auteur place de préférence ses tableaux.

Nous apprécions moins la nouvelle suivante, intitulée *Deux destinées*. C'est ici que nous remarquons cette superfluité de détails dont nous parlions en commençant. Il est vrai que, si on les retranche, le fond se trouverait réduit à peu de chose. Toutes réalités ne sont pas d'ailleurs bonnes à peindre, et il faudrait éviter surtout de donner le beau rôle aux jeunes gens, pour faire jouer au père celui d'un entêté déraisonnable, contre la volonté duquel enfants et amis s'entendent pour former un petit complot. Le tout finit très-religieusement, et c'est ce qui sauve un peu la moralité de la nouvelle, en somme plus innocente que romanesque.

Une Heure d'entraînement est un sujet qui n'a rien de neuf que sa

jolie mise en scène. Combien de fois n'a-t-on pas vu de jeunes fous s'exposer à perdre sur un coup de dés tout ce qu'ils possèdent et tout ce qu'ils peuvent espérer un jour ? Qu'ils y prennent garde : ils ne trouveront pas souvent dans le monde un futur beau-père aussi désintéressé que M. Rivarieu, riche bourgeois de Saint-Servan, qui consent, après une pareille épreuve, à confier le bonheur de sa fille unique à un jeune homme qui a perdu 400,000 francs en une seule nuit. On se persuadera difficilement que ce ne soit pas là un joueur de profession ; les novices y vont plus timidement.

En somme, les premières œuvres de Mlle Zénaïde Fleuriot sont bien écrites. On y trouve de menus détails du foyer, des descriptions qui plaisent aux femmes ; mais des quatre nouvelles qui composent ce volume, la première est de beaucoup supérieure aux trois autres, et il serait injuste de lui refuser les éloges qu'elle mérite. J. MAILLOT.

66. LES MÉDITATIONS *d'un prêtre.* — *La grandeur et la dignité de son caractère ; — la sainteté et la sublimité de ses fonctions ; — l'excellence des vertus que l'Eglise exige de lui,* par M. l'abbé COULIN, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille. — 1 volume in-12 de xvi-546 pages (1860), chez A. Jouby ; — prix : 3 fr.

C'est à ses confrères dans le sacerdoce que s'adresse cette fois M. l'abbé Coulin ; et il le fait avec un accent de piété, une vivacité de sentiments et une variété de considérations et d'aperçus, qui rappellent les meilleures inspirations de ses nombreux et excellents ouvrages. On sent qu'il se trouve ici sur son terrain, dans l'élément qui lui est propre. Au contact de tant de vérités qui lui sont familières et intimes, son âme sacerdotale si vive et si ardente s'épanouit, s'enflamme, communique aux autres avec effusion les lumières de son expérience et les saintes ardeurs de sa foi. Peut-être son livre semblera-t-il avoir un tort, celui de venir un peu tard, après tant d'autres si remarquables du même genre, qui ont paru dans ces derniers temps et qui sont aujourd'hui entre les mains de tous les bons prêtres ; néanmoins il a sa raison d'être. Les méditations particulières aux ecclésiastiques et bien appropriées à leurs différents besoins, sont encore, même de nos jours, plus rares qu'on ne pense. D'ailleurs, comme il le dit ingénieusement, « après la vendange, on ne dédaigne pas les « grappes oubliées ; après la moisson, le glaneur arrive, et, s'il ne « parvient pas à amonceler des gerbes magnifiques, on ne lui refuse « pas le droit de montrer quelques épis que la faux avait d'abord « épargnés. Le champ qu'ont parcouru ceux qui vinrent avant nous

« est immense. Ne restait-il pas quelque coin sur lequel ils n'avaient « pas mis le pied (p. x)? » Oui sans doute, et, même après ses devanciers, M. l'abbé Coulin sait encore être neuf, intéressant, et plus d'une fois, de ce champ de la vérité qu'il explore, il rapporte des gerbes nouvelles et inattendues, qui ne seront pas sans valeur et sans profit pour ceux à qui il les destine.

Le premier mérite de ces méditations, c'est d'être essentiellement sacerdotales. Composées par un prêtre pieux et instruit, écrites d'abord pour lui-même, elles s'adressent exclusivement au prêtre, et ne peuvent convenir qu'à lui seul, aussi bien par le fond des sujets choisis que par la manière dont ils sont traités. — Elles se divisent en trois parties. La première rappelle au prêtre, d'une manière générale, à un point de vue large et élevé, la grandeur et la dignité de son caractère, en lui faisant considérer tour à tour sa prédestination au sacerdoce, la fin de sa vocation, la nature de sa mission, son union à la vie de Jésus-Christ, ce qu'il est comme pasteur, comme pêcheur d'âmes, comme ouvrier de Dieu, comme témoin de Jésus-Christ, etc. — La seconde partie, entrant peu à peu dans le détail de ses fonctions et de ses devoirs, traite successivement et avec un certain détail de la prière de l'Eglise, des offices publics, de la sainte messe, de la prédication, du sacrement de pénitence, des qualités du confesseur, des diverses classes des pénitents. — La troisième partie, pénétrant d'une manière encore plus intime dans la vie privée du prêtre, lui met sous les yeux l'excellence et la perfection des vertus spéciales que l'Eglise exige de lui : vertus théologiques, charité envers le prochain, zèle sacerdotal, esprit d'union, humilité, chasteté, piété, dévotion envers Notre-Seigneur et le très-saint sacrement, obéissance et soumission aux décrets et aux lois de l'Eglise touchant les cérémonies du culte catholique. — Quarante-cinq méditations embrassent ainsi, dans un cadre naturel et assez restreint, tout ce qu'il est essentiel à un prêtre de se rappeler et de méditer souvent. Sans se distinguer par une grande profondeur de vues ni par beaucoup de richesse de pensées, ces sujets sont au moins, — et c'est ce qui vaut mieux peut-être, — développés avec cette onction de piété vive et pénétrante, avec cette éloquence du cœur, qui ont le privilège d'émouvoir et de faire beaucoup réfléchir et beaucoup prier. — On connaît d'ailleurs le procédé littéraire qu'affectionne de préférence M. l'abbé Coulin, et dont il use constamment dans ses ouvrages : chacune de ses méditations commence par une considération générale en forme de préambule, puis se divise inva-

riablement en trois points distincts, précédés d'un titre saillant, ingénieux, fécond, qui suffirait à lui seul pour éveiller la réflexion et exciter le sentiment. S'élançant ensuite dans le cercle qu'il s'est tracé, il s'abandonne à la vivacité de ses impressions et à l'abondance de ses pensées, entremêlant les textes de l'Écriture sainte et les pieuses invocations qu'elle lui suggère, avec les leçons qui lui viennent de l'expérience et les plus minutieux détails de la vie pratique, réussissant ainsi, à l'aide d'un mot incisif, d'une gracieuse image, quelquefois d'une piquante anecdote, à mettre en lumière et en saillie les vérités les plus familières et les plus communes; en sorte que, sous le titre de méditations, on a en réalité une série de petites instructions à l'usage des ecclésiastiques, qui peuvent tout à la fois leur servir de points d'oraison, de sujets de lecture ou de matières d'examen. — Quant au style, naturellement coulant, facile, coloré, plein de vie et d'entrain, nous avons toujours à regretter qu'il ne soit pas assez correct ni assez précis. Les négligences, les redites et les diffusions y abondent. Ici surtout, où l'auteur se sent plus à l'aise et pour ainsi dire en famille, peut-être laisse-t-il encore percer davantage les défauts qui lui sont habituels et qui tiennent à la nature de son talent. Parfois même, quand il en vient à gémir sur certains abus, il s'échappe volontiers en reproches amers et en plaintes ironiques qui sentent trop une vivacité méridionale très-voisine de l'exagération. — Heureusement, au fond, ces légers défauts n'ont qu'une médiocre importance par rapport à la classe de lecteurs auxquels cet excellent livre s'adresse, et n'empêcheront pas les fruits qu'il est appelé à produire. Nous le recommandons volontiers aux prêtres qui sentent le besoin de ranimer de temps en temps en eux l'étincelle du feu sacré, et qui veulent se retremper dans la ferveur de leur saint état. Ils pourront trouver des méditations plus substantielles, plus approfondies, mieux enchaînées; mais il n'y en a point, croyons-nous, où la sève de la foi et de l'esprit sacerdotal soit plus abondante, et les conseils pratiques mieux appropriés aux besoins du prêtre dans les temps où nous vivons.

P. JANVIER.

67. SAINT VINCENT DE PAUL, *sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, par M. l'abbé U. MAYNARD, chanoine honoraire de Poitiers. — 4 volumes in-8° de xxii-456, 476, 400 et 488 pages plus 2 portraits et 2 fac-simile (1860), chez Ambroise Bray; — prix : 28 fr.

Notre siècle se plaît aux monographies. Nous nous garderons de l'en blâmer. Une monographie détache des généralités de l'histoire

une grande figure, et groupe autour d'elle les physionomies secondaires d'une époque. C'est attrayant et instructif : ces sortes de tableaux saisissent l'âme et s'y gravent. Or, quelle monographie mérita mieux, que celle de saint Vincent de Paul, d'être préférée entre toutes? Il fut la lumière, la providence, l'honneur de son temps; il représenta la renaissance catholique, non-seulement à son aurore, quand elle commençait à briller au-dessus du tumulte des armes et des déchirements de l'hérésie, mais dans son plein épanouissement d'austérités fécondes et d'ardents prosélytismes? Que disons-nous? Saint Vincent de Paul fut, en France, l'âme de cette renaissance trop peu connue. Remercions donc tout d'abord M. l'abbé Maynard de nous avoir enfin donné, dans l'histoire complète du héros par excellence de la charité catholique, l'histoire de cette nouvelle vie que l'Eglise, pendant la première moitié du xvii^e siècle, eut le bonheur de puiser en elle-même, par le privilège de sa divine constitution.

Mais saint Vincent de Paul, — diront peut-être quelques fervents amis du saint, — ne nous est-il pas depuis longtemps connu? Est-ce que, depuis deux siècles, les voix réunies de la religion, de la science, et même du monde profane, n'ont pas tout dit sur cette grande mémoire? — M. l'abbé Maynard s'est préoccupé, dans sa préface, de ces susceptibilités pieuses, et la réponse lui a été facile. Sans doute, les vies de saint Vincent de Paul sont nombreuses, mais toutes sont les reflets des deux premières : de celle que publia, en 1664, un ami intime du saint, Abelly, évêque de Rodez, et d'une autre que Collet fit paraître en 1748. Tous les écrivains postérieurs ont découpé Abelly ou Collet, sans se mettre en peine de chercher des documents nouveaux, ni d'élargir, suivant les proportions que notre époque demande, le cadre historique de cette vie. Or, les deux écrivains sur lesquels ont vécu les autres, sont insuffisants. Abelly a de l'onction, et pratique bien la mise en scène de son héros; mais sa lecture fatigue, il abonde en lieux communs, en commentaires inutiles qui allongent outre mesure ses récits ou les brisent; il n'a d'ailleurs ni ordre ni style; ses trois livres sont trois histoires sans ensemble; c'est la vie d'abord, puis les œuvres et les vertus : qui ne voit les défauts d'un tel plan? — Collet, d'autre part, est plus exact, plus complet, plus méthodique qu'Abelly, son style est moins suranné, moins verbeux; mais qu'il est sec et froid, prétentieux et commun! — En 1818, une *Vie complète de saint Vincent de Paul* a essayé d'unir à la naïveté pieuse d'Abelly la science et l'exactitude de Collet; mais, à cette date, le vrai

sens d'une monographie était encore inconnu ; on se montrait trop esclave de l'ordre chronologique, et, pour une vie de saint Vincent de Paul, cet ordre est du désordre. « Qu'on transforme en annales cette « biographie, et tout sera mêlé et confondu ; à chaque instant il faudra « user de rappels, de répétitions, pour rattacher la fin au milieu, le « milieu au commencement ; et encore, presque toujours on n'aura « que des fragments, jamais un ensemble ; des traits épars, jamais une « physionomie (t. I, p. xi). » — Il fallait donc une nouvelle histoire de saint Vincent de Paul, où l'on pût embrasser du regard chaque phase de la vie, chaque création du saint ; une histoire bien ordonnée, où chacune de ses œuvres logiquement développée, mit en lumière sa physionomie sous ses divers aspects. Jusqu'à présent, du reste, on l'avait isolé de son temps ; c'était un contre-sens. Qui donc fût plus mêlé que lui à tous les hommes et à toutes les choses de son siècle, pratiqua plus que lui « toute la société française, la cour et la ville, « les cités et les champs, les grands et le peuple, les riches et les pauvres (ibid., p. xi) ? » Dans les entreprises charitables, dans la réforme ou la conduite des communautés religieuses, dans les traités de paix que nécessitèrent les discordes civiles ou théologiques, partout et toujours sa main est visible ; sa sollicitude a embrassé la France et le monde : comment donc l'en isoler ?

Aussi M. l'abbé Maynard, pour être complet et véridique, n'a pas eu besoin d'élargir son sujet ; il lui a suffi d'en saisir l'étendue pour lui restituer sa grandeur ; il a, en quelque sorte, photographié le xvii^e siècle, en le prenant à son point de vue le plus glorieux : politique, guerre, diplomaties, luttes religieuses, mouvement des esprits et des cours, rien n'est absent de son livre, parce qu'il jaillit de tout cela quelque rayon sur la figure du héros ; rien toutefois n'a des proportions désordonnées ; chaque chose est à sa place et y vient à son heure.

Et à quelles sources s'est-il adressé ? il les a toutes explorées : il a interrogé les archives de l'Etat, les lettres ou discours, les monuments ou souvenirs contemporains, les biographies et les écrits des premiers disciples du saint, les mémoires sur leurs travaux communs en France et hors de France, en Europe et au delà des mers. Grâce à l'obligeance empressée de M. l'abbé Etienne, supérieur-général de la double famille de saint Vincent de Paul, — les missionnaires et les sœurs de charité, — il a pénétré à loisir dans ces archives de famille, et il a imprégné beaucoup de ses récits du parfum qui s'en exhale. Heureuses archives que ces richesses domestiques de la cha-

rité, où tout respire l'amour de Dieu et des hommes, où « rien ne « peut faire monter au front du père et des enfants d'autre rougeur « que celle de l'humilité trahie (t. I, p. xiv) ! »

M. l'abbé Maynard, pour ne rien perdre des reliques du saint dispersées dans les deux mondes, s'est mis en rapport avec les principales fractions de sa double famille, non-seulement en France, mais en Angleterre et en Espagne, en Italie et en Pologne, au Levant et en Amérique. Il a pu lire, avec ses nombreuses conférences, des milliers de lettres que le saint adressait à toutes ses maisons, et qui composent une sorte de journal où il prodiguait chaque semaine les trésors de son âme. Et pourtant, l'auteur ne se flatte pas d'avoir tout colligé : après tant de dispersions et de débris, des fragments ont échappé sans doute à son zèle ; il fait donc appel à ceux qui auraient entre les mains quelques lettres inédites, bijoux inconnus qu'il veut joindre à la couronne terrestre du saint, ou bien encore, pierres précieuses égarées dans les ruines, qu'il désire faire entrer dans le monument définitif, élevé par sa main patiente et sagace à l'honneur de saint Vincent de Paul, à la gloire de la religion de charité et de la France charitable ; ce monument est pour tous ; que tous y travaillent : ils auront droit à la protection du saint et aux prières de ses enfants.

La dernière source d'informations a été le procès de canonisation, et la collection des témoignages adressés de partout au Saint-Siège, par les rois et par les évêques, par les échevins des villes et par les supérieurs d'ordres religieux, en vue d'obtenir l'élévation du saint sur nos autels. — Il n'était pas possible, on le voit, de pousser plus loin les recherches.

Une fois en possession de tous ces trésors, M. l'abbé Maynard les a distribués avec sagesse ; plus riche qu'Abelly en emprunts faits aux discours et à la correspondance de saint Vincent de Paul, son livre, — un bon tiers plus gros matériellement que celui de Collet, — renferme une fois plus de matières, parce qu'il exclut toute répétition ; parce que, plutôt logique que chronologique, il procède par vastes tableaux et non plus par traits épars, parce qu'il y a là, non pas seulement la vie intime ou extérieure du saint, mais le rayonnement de sa personne sur toutes les choses de son temps, et le prolongement de ses créations et de son influence à travers deux siècles jusqu'à nos jours, où il retrouve en quelque sorte une autre vie posthume, où, par les œuvres innombrables que sa mémoire continue et suscite, il se met à

la tête de cette renaissance catholique par la charité, qui sera le salut du monde. — Pour mieux signaler cette action vivace, l'auteur a su aborder tour à tour les questions religieuses et théologiques, économiques et sociales qu'il rencontrait; et ce n'est pas, à coup sûr, un des moindres intérêts de son beau travail, que d'y voir la condamnation, par les œuvres ou par les influences du saint, de ces utopies de bienfaisance que rêve toujours une philanthropie tournée vers la terre, et ne recevant jamais du ciel, qu'elle dédaigne, la rosée qui féconde les sillons de la charité. Tout ce qui, dans l'histoire contemporaine du dévouement, a de l'avenir; tout ce qui promet aux sacrifices une riche moisson, a ses germes ou ses racines dans les travaux immortels du saint. Parlons-nous de fondation ou d'organisation d'assistance publique? c'est lui toujours qu'il faut consulter. — Quant à sa place historique, il l'a vraiment ici : il trône dans la première moitié du xvii^e siècle; il la remplit et la domine. Là encore, M. l'abbé Maynard a exploré des mines fécondes. Assurément, nous avons tous entendu parler des gloires littéraires et guerrières du grand règne; on nous a même présenté, dans un demi-jour, la renaissance religieuse qui brilla entre deux siècles de rébellion, comme un beau soleil entre deux orages; mais toujours la pompe des éloges est allée de préférence là où les attirait la splendeur d'un trône. Grave erreur! « La première moitié du xvii^e siècle est ce qu'il y a de plus beau, depuis saint Louis, dans les annales catholiques françaises... A peine débar-
« rassée des guerres de religion et remise en possession de ses forces,
« l'Eglise se replie sur elle-même, se réforme et se régénère.... Que
« d'hommes et de femmes admirables! que de Vies! nulle époque
« n'en fut plus riche... (t. I, p. xx)! » Que d'établissements et d'œuvres! que d'institutions de piété et de charité! Est-ce là pourtant ce qu'on a glorifié? Les plumes habiles de notre temps n'ont oublié ni les salons et les boudoirs de la galanterie, ni les cabinets des princes et les chambres des Parlements, ni les champs de bataille de l'esprit, de l'intrigue et de la politique; mais l'esprit religieux, qui est l'honneur exceptionnel du règne de Louis XIII, mais l'Eglise et l'Etat, le clergé et la cour, le monde et le cloître, ayant vue l'un sur l'autre et se faisant de mutuels emprunts, on affectait d'ignorer ce que M. l'abbé Maynard nous en révèle. Tout cela gravite autour de saint Vincent de Paul; il est dans tous les rangs de la hiérarchie sociale; il réforme les peuples par les missions; le clergé par les ordinands, les conférences, les retraites, les séminaires, la feuille des bénéfices; les communautés

d'hommes et de femmes par ses règlements et sa direction; les princes et les grands par la charité, en les enrégimentant dans des confréries dévouées au service des petits et des pauvres. Grâce à lui, toutes les classes de la société sont atteintes par ces divines influences; par lui tout se réforme et refleurit, tout se fonde et s'organise; autant de rayons qui composent l'auréole du saint, et dont l'auteur a éclairé brillamment son livre. Son ouvrage, dit-il (t. I, p. xxii), aspire à être le *siècle de saint Vincent de Paul*. Hâtons-nous d'ajouter : cet ouvrage est vraiment ce qu'il veut être.

Le premier volume se compose de trois livres. Dans le premier, nous voyons l'humble naissance de saint Vincent; nous le suivons dans sa première enfance et dans ses rapports avec sa famille : il étudie, il est prêtre, et voici, lors de sa captivité à Tunis, les prémices de son apostolat. Dans la maison de Gondi, à Châtillon-les-Dombes, et par l'institution des confréries de la charité, crépuscule brillant de ses créations héroïques, il se révèle. A ce propos, l'auteur, fidèle à la logique de ses pensées, rattache, à travers deux siècles, les conférences actuelles de saint Vincent de Paul à l'humble et vivace confrérie de Châtillon; il nous les fait voir, enfermées d'abord dans la modeste chambre d'un étudiant de Paris, puis sortant de là pour inaugurer, en 1832, une autre renaissance catholique dont la charité donne le signal, et plaçant toutes leurs œuvres dans les deux mondes sous le patronage de l'humilité. L'humilité, disons-nous, voilà le cachet des œuvres du saint, de toutes celles qu'il a faites, ou fécondées de ses influences. Nul ne fut aussi humble, dit M. l'abbé Maynard. Nous ne savons; car qui a pu sonder les abîmes d'anéantissement des saints? mais si l'on excepte celui qui s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un esclave, et aussi sa divine mère, personne, assurément, n'a mieux pratiqué que saint Vincent de Paul l'humiliation de soi-même par le sacrifice.

Le deuxième livre nous fait voir la charité de saint Vincent de Paul dans l'œuvre des galères, charité qui se dévoue jusqu'à la captivité volontaire; toute sa vie, il portera l'empreinte de ses nobles fers, et l'*hologie* de son infirmité, pour nous servir d'un des mots pittoresques de l'auteur, rappellera une *heure* sublime. Après les galères, la barbarie. M. l'abbé Maynard a pensé qu'il y avait entre ces deux œuvres une affinité de circonstances et de logique. Il pourra, toutefois, sembler à plusieurs qu'il eût été préférable, avant de mettre en scène ces missionnaires intrépides qui s'en vont braver à force de vertus la barbarie

du Croissant, et délivrer ou soulager des milliers d'esclaves, d'expliquer la *Mission*, ses origines et les règles de sa force; il pourra sembler, disons-nous, qu'il convenait de savoir, avant d'admirer ces dévouements, à quelle école ils s'étaient formés, de quels principes et de quels sentiments s'était inspiré cet amour de l'esclave, *plus fort que la mort*. Cette observation, du reste, fût-elle fondée, n'ôte rien à l'intérêt de ce duel constamment surhumain entre la piraterie féroce des fils de Mahomet et la puissance de charité des fils de la Mission. — Nous ne quitterons pas ce premier volume sans faire connaissance avec cette Mission, à qui son humilité doit ouvrir les deux mondes; avec Saint-Lazare, riche berceau, *asile de lépreux la veille*, et le lendemain *destiné à guérir toutes les misères*. Il obtenait ainsi du *doux patronage* de l'ami du Sauveur le privilège d'une charité inépuisable.

Mais Saint-Lazare, ce n'est pas seulement un foyer de charité sainte; c'est le centre, d'autant plus glorieux qu'il est plus humble, d'une réforme qui va embrasser, dans les ardeurs et la sagesse de son action, la France entière. Quelle situation lamentable! Les institutions ecclésiastiques d'éducation sont en pleine décadence; le concile de Trente a formulé en décrets les moyens de réformation; mais il faut saint Vincent de Paul, après les premiers et faibles essais de l'Oratoire et du P. Bourdoise, pour traduire en actes de plus en plus efficaces les volontés du saint concile: exercices des ordinands, conférences ecclésiastiques, retraites spirituelles, séminaires, toutes ces créations, principalement la dernière, retrempe le clergé dans les saines doctrines et les habitudes apostoliques; la foi s'affermir, les mœurs s'épurent; heureux réveil de l'esprit sacerdotal à la veille des luttes du jansénisme! Voici donc le clergé armé en guerre contre la plus redoutable et la plus méprisable secte; or, après la réforme, préparation au combat, M. l'abbé Maynard est appelé logiquement à nous peindre le combat même. Ici, nous avons sous ce titre: *Saint Vincent de Paul et le jansénisme*, un exposé théologique, aussi exact que lucide, des origines et des commencements de ce jansénisme si caressé depuis lors et de nos jours par les libres penseurs; ensuite, nous voyons le saint déjouer les ruses de l'abbé de Saint-Cyran par la simplicité ferme et sagace de sa foi, démêler sous des dehors hypocrites la malignité de l'hérésie, entrer en lutte contre elle, signaler l'*Augustinus* à la réprobation des évêques, multiplier auprès d'eux ses démarches; leur faire signer des lettres qui, envoyées à Rome, auront pour réponse la condamnation solennelle des cinq propositions; et, après la bulle, dé-

ployer une fermeté et une charité admirables pour empêcher le venin janséniste, le plus subtil qui fut jamais, de circuler dans sa *chétive* Compagnie, comme il dit humblement, ou dans le reste du clergé. Quelle sainte persévérance à atteindre, dans les plis et les replis du *droit et du fait*, les faux-fuyants de la secte ! On voit par là que le saint avait su lire dans l'avenir du jansénisme ; c'était, à ses yeux, une cabale qui voulait, par ses erreurs et par ses intrigues, ruiner le christianisme ; et M. l'abbé Maynard, à son tour, a une page saine et forte contre ce frère puîné du protestantisme, trait d'union entre les huguenots et les philosophes, conspirateurs sournois, qui ont fait dévier vers la révolution les forces catholiques qu'une réforme avait disciplinées ; ergoteurs perfides, qui, donnant la main aux Parlements et à l'*Encyclopédie*, iront décréter la guerre civile, et préparer la Terreur par la constitution civile du clergé. Grégoire dira le dernier mot de Saint-Cyran. — A force de zèle et de charité, saint Vincent préserve sa Compagnie : la pureté de foi des missionnaires est la garantie de leurs succès. Or donc, ils s'en vont partout ; ils parlent simplement et humblement, car le saint a en horreur les vains artifices du discours ; mais la modestie a une divine efficacité : autour de Paris et à l'armée, à Saint-Germain et dans les maisons royales, cette foi, éloquente parce qu'elle est humble, éclaire et régénère ; les plus âpres caractères ni les plus tenaces habitudes ne résistent pas, et partout ainsi, dans le Languedoc, dans la Champagne, dans la Normandie ou la Bretagne, les cœurs sont vaincus par l'humilité ; les vertus chrétiennes fleurissent. Suivant sa louable coutume, M. l'abbé Maynard ne s'arrête pas aux confins du xvii^e siècle ; il suit, avec une science toujours bien informée, la voie lumineuse des missions jusqu'au milieu de nous, et il constate avec bonheur le radieux épanouissement de la Société de Saint-Lazare dans les deux mondes.

C'est à ce beau et consolant spectacle que nous assistons en ouvrant le troisième volume. La *chétive* Compagnie grandit comme le grain de sénévé : l'Italie, les îles Britanniques, la Pologne, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, la voient fleurir ; elle évangélise Madagascar au milieu de péripéties que M. l'abbé Maynard raconte avec sa sobriété de style ordinaire, mais avec une émotion pénétrante. Les missions de Bourbon et de l'Île-de-France, de Babylone et de Perse, du Levant, d'Amérique et de Chine, complètent le tableau de ces pacifiques conquêtes, qui ne se sont pas dissipées comme celles de la guerre, en faisant verser des larmes et du sang, mais qui ont jeté de toutes parts, dans les deux hémisphères, des racines profondes. — Maintenant, nous voici en pré-

sence des filles de la charité. C'est ici l'œuvre *réservee* du saint, son œuvre par excellence, témoignage vivant de la sainteté catholique, merveille que l'hérésie et l'incrédulité nous envient, qu'elles honorent par de stériles contrefaçons. M. l'abbé Maynard se plaît à fouiller jusqu'en ses derniers détails l'histoire de ces dévouements, et là il rencontre Mme le Gras, cette femme dont le nom s'est associé à celui du saint dans l'admiration du monde et les bénédictions des pauvres. M. l'abbé Maynard nous parle beaucoup de cette pieuse fondatrice, et pourtant il regrette d'être trop court; il nous promet d'écrire sa *Vie*; nous prenons acte de sa parole en le remerciant : les deux fondateurs des filles de la charité méritent d'être unis dans ses travaux, comme ils le furent saintement dans leurs œuvres.

En attendant, que de précieuses révélations sur ces *filles et ces dames* à qui la *charité* a donné son nom ! Nous voyons d'abord cette double institution dans ses origines. Ne faut-il pas, avant de suivre le cours d'un fleuve, connaître ses sources, les plateaux et les pentes de ses montagnes ? or, les statuts et les règlements des filles et dames de la charité sont les plateaux et les pentes des deux Sociétés ; nous les étudions sur le vif, et ensuite nous ne sommes plus étonnés, quand nous les voyons se répandre des hauteurs sereines et en quelque sorte divines où elles se forment, comme des flots calmes et limpides qui jamais ne tarissent ou ravagent, mais qui réfléchissent le ciel dans leurs ondes et fécondent la terre. Ainsi donc : *filles de la charité, dames de la charité, hôpitaux*, sont, dans la logique de la charité, les trois termes d'un syllogisme dont la foi et l'humilité sont les prémisses. Ces héroïques servantes des pauvres sont la providence de toutes les misères, parce qu'elles demandent chaque jour à la sainteté catholique force et courage ; là est le secret de leur popularité ; elles font aujourd'hui l'admiration du schisme, de l'hérésie, de l'idolâtrie même et de la barbarie mahométane ; on les voit partout, dans les hôpitaux, dans les ambulances, sur tous les champs de bataille des misères humaines ; et M. l'abbé Maynard se plaît à nous dire, comme il l'a fait pour la Mission, avec quelle facilité leurs établissements se multiplient, combien la sève primitive circule toujours dans leurs œuvres. Du haut du ciel, le bon saint sourit à leurs triomphes.

Après la visite des enfants trouvés, qui lui fournissent l'occasion de résoudre en peu de mots, avec les données de saint Vincent de Paul, la question des tours si mal comprise par une économie sociale qui ne s'inspire plus de la charité ; après le tableau des misères

auxquelles l'hôpital du nom de Jésus, l'hôpital général, les hôpitaux de Sainte-Reine et de Saint-Lazare ont ouvert des asiles, l'auteur nous fait arriver au conseil de conscience, où Saint Vincent de Paul, placé aussi haut dans l'estime des grands qu'il voulait y être infime, fait sans fracas, avec sa prudence et sa charité ordinaires, mais aussi avec l'invincible fermeté du devoir, une opposition apostolique à tous les abus. Jamais les sollicitations de la fortune, de l'amitié ou de la puissance, n'obtiennent de lui une parole, un acte en faveur d'un indigne. Il écarte donc des bénéfices l'incapacité ou l'immoralité intrigante, et quand les rancunes éclatent en injures, en violences de toute sorte contre son zèle sacerdotal, il désarme à force de bonté. Combien d'autres services rendus à l'Eglise ! C'est un champ presque aussi vaste que celui de sa charité. Il rayonne sur l'épiscopat, sur les ordres religieux, sur les communautés de femmes : il est le conseil, le protecteur de tous. La Providence, les filles orphelines de Sainte-Geneviève, de la Croix, aiment en lui un père. Comment une vie d'homme peut-elle suffire à tant d'héroïsmes divers, toujours unis, jamais mêlés ? car toute chose, pesée au poids du sanctuaire, se faisait avec ordre et dans la paix de l'âme. — Et pourtant, nous n'avons rien dit encore d'autres merveilles du saint, qui dépassent évidemment les forces du génie comme celles de la volonté. Le 4^e volume les expose. Cette fois, M. l'abbé Maynard introduit saint Vincent dans la politique, ou plutôt il nous fait voir dans quelle mesure, au profit de quels intérêts et de quels principes, il s'est mêlé aux débats des cours, comment il s'est comporté sur les champs de bataille de la diplomatie et de la guerre. A ce propos, nous félicitons sincèrement l'auteur de nous avoir donné enfin, dans quelques pages aussi bien pensées que bien senties, le vrai programme de la politique catholique sous Richelieu et sous Mazarin ; programme des dévots, comme on a dit avec quelque dédain dans le camp même religieux, et qui, pour être celui de la sainteté, n'en fut pas moins celui du bon sens et des intérêts de la France. Quoi qu'on ait dit, la maison d'Autriche n'était pas alors une menace pour l'indépendance de l'Europe ni pour l'honneur français ; la combattre avec acharnement, comme le firent Richelieu et Mazarin, c'était couper en deux l'Europe chrétienne au profit de l'hérésie. Il était illogique et dangereux pour la France d'être protestante au dehors et catholique chez elle. Cette conduite en partie double a sauvé le protestantisme, et dicté en définitive le traité de Westphalie, qui a sanctionné la rupture de la société religieuse et inauguré la théorie matérielle des équili-

bres, d'où sont sorties tant de catastrophes : « La politique étrangère, « dit M. l'abbé Maynard, résumée dans l'abaissement de la maison « d'Autriche, qu'était-ce,..... sinon la préférence donnée à l'alliance « protestante de l'Angleterre, de la Hollande, de la Suède et de l'Al- « lemagne, sur l'alliance catholique de l'Espagne et de l'Empire ? « Or, quelles en devaient être les conséquences ? d'un côté, le triomphe « politique du protestantisme et son établissement définitif dans ces « divers pays, l'encouragement donné au protestantisme français qui, « combattu en dedans, se sentait appuyé au dehors, s'encourageait « ainsi dans ses résistances et se rejetait, pour le cas de la défaite, sur « l'assurance de trouver parmi les ennemis de la France une seconde « patrie ; de l'autre, le déchaînement de l'esprit révolutionnaire, en « qui bientôt le protestantisme anglais s'allait transformer ; l'irrup- « tion menaçante de l'islamisme à travers l'Europe, dont les fron- « tières étaient abandonnées, pour des motifs de jalousie humaine, « par les princes catholiques ; l'accroissement de la puissance anglaise, « bien plus dangereux pour la liberté, la paix et la richesse du monde, « que la prépondérance déjà fort diminuée de la maison d'Autriche ; « enfin la ligue prochaine de toute l'Europe contre la France privée de « ses alliés naturels, délaissés pour des alliances que la différence de « foi et de mœurs rendait nécessairement éphémères. Non, répétons- « le, la maison d'Autriche n'était pas alors vraiment menaçante ; ce « n'était plus déjà la vaste et puissante monarchie de Charles-Quint et « de Philippe II ; en s'alliant avec elle au lieu de la combattre, la « France eût peut-être empêché la chute des Stuarts, et ce coup san- « glant porté aux royautés légitimes ; à coup sûr, elle serait arrivée « quand même à ses accroissements, à son rôle prépondérant en Eu- « rope, et à la possession du trône d'Espagne, sans avoir à le disputer « contre toutes les puissances conjurées, ni à l'acheter au prix de sa « ruine (t. IV, pp. 9 et 10) ? »

Assurément, on ne saurait mieux penser, ni résumer avec plus de précision les griefs de la France catholique contre Richelieu et Mazarin. Mais faut-il être aussi sévère sur la politique intérieure de Richelieu ? Joseph de Maistre a dit de lui qu'il a été le plus grand génie de ministre qui ait veillé près d'un trône. Sans doute il fut impitoyable, surtout dans ses dernières vengeances ; mais en exagérant son œuvre de préservation, en la souillant même de sang injustement versé, il a, en définitive, sauvé l'unité française : sans sa vigueur, le protestantisme et les grands l'eussent déchirée. Nous

avouons qu'on lui doit une centralisation excessive et la funeste création des intendances ; mais a-t-il ruiné la noblesse ? Sa puissance de sédition pendant la Fronde montre assez de vitalité : le grand coup contre les institutions nobiliaires et les libertés publiques, dont elles n'étaient que le support mal assuré, a été porté par Louis XIV ; *l'Etat c'est moi*, fut la devise qui brilla, du haut de l'orgueil, sur les abaissements de l'aristocratie. En revanche, nous abandonnons tout à fait Mazarin au légitime blâme de l'auteur. Là, du reste, comme en ce qui concerne la politique extérieure des deux ministres et les rigueurs terribles de Richelieu, il est du côté de saint Vincent de Paul et de toutes les âmes les plus hautes, les plus noblement religieuses de ce temps. Au point de vue même de l'humanité, Mazarin est cent fois plus condamnable que Richelieu. Son égoïsme a fait éclater la Fronde, et la Fronde, M. l'abbé Maynard a le courage de le dire et le talent de le prouver, c'est la guerre civile, c'est la famine prenant possession non-seulement de trois provinces, — la Lorraine, la Picardie et la Champagne, — mais de la France presque entière ; et quelle famine ! il faut remonter jusqu'au châtement de la déicide Jérusalem pour avoir la contre-image de telles horreurs. Les documents de l'époque à la main, M. l'abbé Maynard nous déroule ce tableau lamentable. Il n'a, certes, pas besoin d'en charger les couleurs ; qu'ajouterait-il au sombre pinceau de l'histoire ? Et cependant la Fronde, c'est encore autre chose : c'est l'invasion de la barbarie ; elle se rue sur les propriétés, sur les personnes, sur les autels ; elle viole, elle pille, elle tue ; on se croirait aux jours d'Attila, et non pas à la veille des gloires du grand siècle. Or, Turenne, Condé, Louis XIV, donnèrent-ils à ces horreurs, quelquefois du moins, l'autorité du consentement ? L'auteur le pense ; mais nous répugnons à le croire. Pouvaient-ils toujours, même présents, réfréner ces excès ? ont-ils voulu ou laissé faire, en pleine connaissance de cause, les révoltantes brutalités du pillage, de la profanation et de l'assassinat ? nul témoignage irrécusable ne l'atteste, et ce qu'on sait d'ailleurs de leur caractère ne se prête pas à une telle opinion. Il ne faudrait pas croire, non plus, qu'à cette époque la guerre fut faite par des mains françaises comme par des sauvages. C'est le propre, hélas ! des guerres civiles d'altérer, d'étouffer même pour un temps les sentiments humains. Notre siècle a-t-il été pur de ces exemples ? Ajoutons que les plus sauvages abominations furent l'œuvre des bandes allemandes commandées par le farouche Erlach ; si ensuite on lui fit fête, ce ne fut point à ses cruautés,

mais à sa valeur, — ce qui était déjà beaucoup trop, — qu'on rendit officiellement hommage.

Quoi qu'il en soit, c'était vraiment pour M. l'abbé Maynard une bonne fortune que d'opposer son héros, comme la plus touchante des antithèses, aux ravages d'une politique sans entrailles qu'il avait condamnée. Il s'était jeté tout en larmes aux genoux de Richelieu, en s'écriant : « Grâce, monseigneur, donnez-nous la paix ; » mais à Mazarin qui, en haine de sa vertu inflexible, avait fermé le conseil de conscience, qu'opposait-il ? des miracles de charité qui dépassèrent évidemment les forces humaines : 3,600,000 livres pour la Lorraine, la Champagne et la Picardie ; plus de trois millions et demi, qu'il faut tripler, quadrupler peut-être pour en avoir la valeur actuelle ; et, en dehors de ces secours, des sommes immenses pour les environs de Paris et ses faubourgs, pour un grand nombre d'autres villes, et, à vrai dire, pour la France presque entière ! Charité surhumaine, qui dure 25 ans, sans fléchir un seul jour sous la masse des misères qu'elle porte ! Ce serait à n'y pas croire, si les documents irrécusables, si les procès-verbaux quotidiens de ces sacrifices n'étaient là, pour nous attester des choses qui semblent défier l'imagination. Assurément, comme l'insinue M. l'abbé Maynard, le miracle de la multiplication des pains dut ici se renouveler souvent dans ces mains vénérables, où l'or ne s'épuisait pas plus que les misères qu'il allait soulager ; mais aussi, quelle puissance de dévouement dans ce Paris égoïste, déchiré par les discordes, ruiné par les catastrophes ! Peut-être l'auteur ne fait-il pas une assez grande part d'éloge aux concours empressés et persévérants qui, dans cette ville, vinrent se grouper autour du saint. — Cette partie du 4^e volume a un intérêt saisissant. On n'avait pas encore pris sur le vif, avec un coloris tour à tour aussi énergique et suave, le tableau des épreuves de ce temps et de ses consolations. Les riches de la veille venaient eux-mêmes demander le pain du jour à un pauvre qui avait à peine, comme le divin Maître, où reposer sa tête, et ce pauvre nourrissait la France. *O altitudo !* Tel fut surtout saint Vincent de Paul au déclin de ses années ; soleil couchant plus splendide qu'à son midi ! Dieu réservait à ses derniers jours cet éclat précurseur des gloires de sa tombe, et aussi une suprême consolation. Pendant 25 ans il avait soulagé les maux de la guerre ; l'année de sa mort fut celle de la paix, et il put dire : *Nunc dimittis*. Or, M. l'abbé Maynard ne prend pas congé d'une telle vie sans nous en dire les mystères intimes. La *Journée de saint Vincent de Paul*, voilà le secret de sa force :

sa rude et modeste couche, ses austérités, ses prières, son union sans trêve avec Notre-Seigneur, sa patience inaltérable, toute sa vie intérieure de chaque jour si humble, et pour cela même si haute, nous explique sa vie extérieure, qui s'alimentait de la première et y puisait continuellement la sève de ses merveilles.

Et qu'on ne pense pas que Vincent de Paul *fût né* saint, comme les gens du monde pourraient le croire; non, il le *devint*. Nature sombre, mélancolique et sévère, il fut, à force de luttes, le plus aimable et le plus attrayant des hommes; et cette douceur, fruit de l'abnégation personnelle, l'accompagna toujours dans les sacrifices que la Providence demanda en si grand nombre à son cœur. Il perdit, dans les procès de sa Compagnie, des biens considérables; la mort lui ravit ses intimes: Adrien le Bon, M. Portail son *alter ego*, l'abbé de Tournus, bien d'autres encore, et son âme saignante ne laissa jamais échapper une plainte. Quand il n'a plus cet entourage intime, Dieu l'appelle à son tour, il meurt, et le récit de son dernier jour est sans contredit, dans le livre de M. l'abbé Maynard, la plus touchante, nous allions dire la plus sublime de ses pages. On suit là, heure par heure, minute par minute, les derniers efforts de cette âme pour briser ses liens et remonter à Dieu; sa prière interrompue par la mort, s'achève au ciel. Vient ensuite, comme première glorification terrestre, la pompe des funérailles; puis, après plus d'un demi-siècle, la canonisation, cette œuvre dont l'auteur se plaît avec raison à nous livrer tous les labeurs, toutes les prudentes circonspections. Ce qu'il nous dit là étonnera sans doute bien des gens du monde, et peut-être une partie du clergé. On ne sait pas assez comment l'Eglise *fait* les saints, pour nous servir d'une expression vulgaire. Il n'est pas de cause humaine où la vérité subisse de telles luttes pour en sortir triomphante, et il semble que, pour la canonisation de saint Vincent de Paul, la Providence ait pris à tâche d'être aussi difficile qu'elle a voulu ensuite être magnifique pour son triomphe. Des miracles notoires furent rejetés comme insuffisants par la Congrégation romaine; Lambertini, plus tard Benoît XIV, épuisa contre le saint toutes les ressources d'une science aussi vaste que subtile; mais aussi, quel hommage à sa gloire que la bulle de canonisation publiée en 1737 par Clément XII! quelles splendides solennités à Rome, en France, et partout! Le jansénisme en fut humilié, irrité; le Parlement essaya d'opposer un *veto*; ces colères durent céder devant le saint enthousiasme des peuples.

Enfin, pour ne rien perdre d'une si belle histoire, M. l'abbé Maynard

nous fait assister aux derniers détails de ce qu'il nomme, avec autant de vérité que d'esprit, la vie posthume du saint. Voici venir les fureurs de la révolution. En 1789, elle a pillé Saint-Lazare; plus tard, elle a égorgé les missionnaires à Saint-Firmin; elle a changé en prison l'asile des pauvres, et elle exalte saint Vincent de Paul; elle en fait *un dieu de la patrie*. Honte et mépris!

Cette gloire est exclusivement catholique, comme le furent les œuvres d'où elle est sortie. C'est ainsi qu'en 1830, à la veille d'une nouvelle explosion révolutionnaire, la translation des reliques du saint, à travers les rues de Paris, a été comme le présage du triomphe de la France chrétienne sur cette terre d'Algérie, où les fils de Saint-Lazare avaient donné si généreusement leurs sueurs et leur sang; c'est ainsi encore qu'au lendemain d'une révolution dirigée surtout contre les autels, saint Vincent de Paul a repris possession de la France par ces *conférences* admirables, qu'une modeste chambre de jeune homme a vu naître à Paris, et qui, fécondes comme toutes les œuvres que saint Vincent de Paul a fondées ou protégées, sont aujourd'hui partout, soulageant des misères innombrables, formant le trait d'union du catholicisme entre les riches et les pauvres, et travaillant à préserver la France et le monde d'un cataclysme social, à convertir l'un et l'autre par la charité. Désormais, dit excellemment M. l'abbé Maynard, et c'est par là qu'il finit, désormais Vincent de Paul ou Babeuf, charité ou socialisme.

En analysant ce livre, nous en avons assez montré la belle ordonnance. On a vu combien, dans ce tableau, la physionomie de saint Vincent de Paul est nette et accentuée; le titre est sincère: c'est bien la *vie* du héros, *son temps*, *ses œuvres* et *son influence*. La mise en scène a tout l'intérêt qu'exige cette odyssee, — si nous pouvons ainsi dire, — de la charité. Pas de système ni de conjectures. M. l'abbé Maynard, avec une modestie bien en rapport avec son sujet, s'est effacé le plus possible; il s'est plu à donner la parole aux documents, et de préférence à saint Vincent de Paul. L'âme du saint respire dans ses allocutions, dans ses entretiens à cœur ouvert avec ses enfants de Saint-Lazare, avec les filles ou les dames de charité. Tout cela est donné avec une intelligence discrète. Prodigués outre mesure, ces pieux discours seraient monotones; nous les avons ici dans la variété des circonstances qui les provoquent, et ainsi l'intérêt ne se refroidit pas. Ces quatre volumes sont en quelque sorte, — si cette comparaison nous est permise, — les quatre actes d'un drame que saint Vincent de

Paul anime toujours de ses merveilles. Cependant une belle part est faite à beaucoup d'autres. Olier, dont un sulpicien éminent, M. l'abbé Faillon, a écrit si doctement la vie, Bérulle, Bourdoise, Eudes, Condren, et tant d'autres ouvriers évangéliques, ne sont pas négligés, tant s'en faut ; ils ont leur place autour du saint, et tous ont apporté leur pierre au monument que M. l'abbé Maynard a voulu élever en l'honneur d'un héros éminemment français, et le plus grand des temps modernes. Oui, le monument existe ; il a vraiment des proportions larges et harmonieuses, ce qui ne veut pas dire toutefois que certains détails soient à l'abri de tout reproche. M. l'abbé Maynard n'est pas de ceux qui dédaignent la critique ; il l'appelle, au contraire, et réclame ses services. Nous dirons donc qu'ici et là, dans les deux premiers volumes surtout, l'inspiration du style paraît faiblir au milieu des documents, livrés toujours, néanmoins, avec une lucidité parfaite ; que les citations de l'Écriture sainte sont parfois inexactes ; qu'on désirerait, à certains moments, plus de mouvement et de vie. — Donc, *quandoque bonus dormitat Homerus* ; mais ici le *quandoque* est rare. Le style, habituellement simple, comme le veut un tel sujet, a un cachet incontestable d'originalité ; il est souple, sobrement coloré, presque toujours élégant, et d'une correction irréprochable, lors même qu'il lui arrive d'être un peu sec et abstrait. Heureux les livres de cette sorte, qui obligent la critique à se faire élogieuse pour être juste ! Il sera, du reste, on ne peut plus facile, dans une seconde édition, d'éliminer des imperfections si légères. Mais déjà, tel qu'il est, cet ouvrage se recommande par un mérite hors ligne et vraiment exceptionnel à tous les amis de saint Vincent de Paul, et même à ses adversaires, s'il en a. Il n'est pas exclusivement ascétique ; il touche à tant de choses, philosophie, théologie, politique, religion ; il encadre dans son large plan tant de faits variés, tant de considérations diverses, les plus humbles comme les plus hautes, qu'il s'adresse vraiment à tous les esprits, sous une forme accessible à tous. Partout donc où le nom de saint Vincent de Paul a retenti, — et quelle terre ne le connaît pas ? — cette histoire doit être accueillie avec empressement et reconnaissance. Nous ne craignons pas de le dire : M. l'abbé Maynard est le premier qui ait bien fait connaître ce héros de la charité. Il vient de rendre un éminent service non-seulement à la religion et à la France, mais à la vraie politique, dont il signale les voies droites ; à l'économie sociale qui peut, ce livre à la main, résoudre chrétiennement les problèmes qu'elle agite avec une stérile

inquiétude; au clergé et aux institutions religieuses, qui pénétreront avec délices les pieux mystères d'une vie qu'on ne savait qu'imparfaitement, malgré sa gloire; à l'homme du monde enfin, pour qui l'attrait de ces récits, agréablement variés, s'accompagnera d'une lumière vive et d'un sentiment profond, aussi propres à instruire qu'à édifier. — Bien des personnes s'imaginent peut-être qu'en saint Vincent de Paul le cœur fut au service d'une intelligence étroite, et les portraits si répandus, où on le représente sous les traits d'une bonhomie un peu naïve, ont malheureusement accrédité cette prévention. Eh bien! le portrait vrai, qui est en tête du 1^{er} volume, leur révélera une physiologie aussi empreinte de noblesse que de bonté, un front large, un œil ardent et profond; puis, en lisant ces pages, on reconnaîtra sans aucune peine dans le saint, le génie positif de l'organisation, ou, si l'on aime mieux, le génie du bon sens.

Il y aura donc pour tous, dans cette lecture si attrayante, plaisir et profit. Dès maintenant une telle œuvre, imprimée d'ailleurs avec un soin et une élégance trop rares de nos jours, a droit à une place d'honneur dans toutes les bibliothèques. Elle doit même prétendre, sous le patronage de celui qu'elle glorifie, à devenir populaire. Dédiée à S. Em. Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris, elle ne pourrait qu'emprunter à cet hommage, s'il en était besoin, une nouvelle garantie de succès.

GEORGES GANDY.

- 68. PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE.** — *Le Livre des esprits, contenant les principes de la doctrine spirite selon l'enseignement donné par les esprits supérieurs à l'aide de divers médiums, recueillis et mis en ordre par M. Allan KARDEC.* — 2^e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. — 1 volume in-12 de 474 pages (1860), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.
- 69. QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ?** *Introduction à la connaissance du monde invisible ou des esprits, contenant les principes fondamentaux de la doctrine spirite et la réponse à quelques objections préjudiciables, par LE MÊME.* — In-12 de 94 pages (1860), chez Ledoyen; — prix : 60 c.
- 70. REVUE SPIRITE,** *Journal d'études psychologiques, publié sous la direction de M. Allan KARDEC.* — 1^{re}, 2^e ET 3^e ANNÉES (1858, 1859, 1860). — 1 livraison de 32 pages par mois, rue Saint-Anne, 59; — prix : 40 fr. par an.
- 71. EXPLICATION** *des tables parlantes, des médiums, des esprits et du somnambulisme par divers systèmes de cosmologie, suivie de la Voyante de Prévorst, par M. GOUPEY.* — 1 volume in-8° de 352 pages (1860), chez Germer Baillière; — prix : 6 fr.

A toutes les époques des grandes épreuves de l'Eglise et de ses prochains triomphes, il y a eu contre elle des conspirations infernales où

l'action des démons était visible et tangible. Jamais la théurgie et la magie n'eurent plus de vogue au sein du paganisme et de la philosophie, qu'au moment où le christianisme se répandait dans le monde pour le subjuguier. Au **xvi^e** siècle, Luther eut des colloques avec Satan, et un redoublement de sorcelleries, de communications diaboliques se fit remarquer en Europe, alors que s'opérait par l'Eglise la grande réforme catholique qui allait tripler ses forces, et qu'un nouveau monde lui ouvrait, sur un espace immense, des destinées glorieuses. Au **xviii^e** siècle, à la veille du jour où la hache des bourreaux devait retremper l'Eglise dans le sang de nouveaux martyrs, la démonolâtrie florissait au cimetière Saint-Médard, autour des baquets de Mesmer et des miroirs de Cagliostro. Aujourd'hui, dans la grande lutte du catholicisme contre toutes les puissances de l'enfer, la conspiration de Satan est venue visiblement en aide à celle du philosophisme; l'enfer a voulu donner, au nom du naturalisme, une consécration surnaturelle à l'œuvre de violence et d'astuce qu'il continue depuis quatre siècles, et qu'il s'apprête à couronner d'une suprême imposture. C'est là tout le secret de cette soi-disant doctrine *spirite*, amas d'absurdités, de contradictions, d'hypocrisie et de blasphèmes, — comme nous allons le voir, — laquelle essaye, avec la dernière des perfidies, de glorifier le christianisme pour l'avilir, de le répandre pour le supprimer, affectant le respect pour le divin Sauveur, afin d'arracher sur la terre tout ce qu'il a fécondé de son sang, et de substituer à son règne immortel le despotisme des réveries impies.

En abordant l'examen de ces prétentions étranges qu'on n'a pas encore, croyons-nous, suffisamment dévoilées et flagellées, nous demandons à nos lecteurs de vouloir bien suivre notre course un peu longue dans ce dédale diabolique, d'où la secte espère sortir triomphante, après avoir aboli à tout jamais le nom divin devant lequel on la voit ployer le genou. Le *spiritisme*, en dépit de ses ridicules, de ses profanations révoltantes, de ses contradictions sans fin, nous est un précieux enseignement. Jamais les folies de l'enfer n'avaient rendu à notre religion sainte un plus éclatant hommage. Jamais Dieu ne l'avait condamné avec une puissance plus souveraine à confirmer par ses témoignages la parole du divin Maître : *Vos ex patre diabolo estis*.

Entrons en matière. — La secte nouvelle, en prenant un titre, débute par une absurdité : elle se nomme *spirite*. Pourquoi ce mot ? Si elle vient, — comme elle l'affirme, — démontrer aux plus incrédules

tout le programme de la philosophie spiritualiste ; si même le *Livre des esprits* n'est autre chose, — comme il l'affirme également lui-même, — que cette philosophie, pourquoi, à propos d'une thèse connue, aussi vieille que le monde, introduire dans la langue un barbarisme? — A une doctrine nouvelle, dit-on, il faut un langage nouveau. A la bonne heure ; mais vous confessez vous-même que vous voulez remettre en honneur, par le témoignage des esprits, tout ce qui compose le spiritualisme ; pour votre doctrine vous prenez deux titres : l'un très-ancien, l'autre tout neuf : or, le premier condamne l'autre, et c'est justice ; il convenait, en effet, que les rêveries les plus contradictoires débitées d'un ton magistral et solennel, eussent pour début une contradiction palpable. Le but de cette contradiction est, du reste, facile à saisir. On voulait être nouveau, et le mot spiritualisme était bien vieux. On aspirait à révéler par les esprits la science des sciences : force était donc de régénérer le langage en même temps qu'on se flattait de régénérer le monde. Le diabolisme connaît à merveille l'empire des mots, et il en use. — Toutefois, au point de vue même des manifestations *spirites*, les novateurs sont obligés encore une fois de se condamner. Leur doctrine n'est pas nouvelle, disent-ils, elle est ancienne comme l'humanité, et tous les peuples l'ont connue ; seulement, elle était renfermée dans les temples ou dans les écoles de philosophie ; c'est à la vulgariser qu'ils se dévouent. Mais depuis quand est-il permis d'appeler nouvelle une chose vieille de quatre mille ans, et qu'il faut simplement populariser ? Il y a ici, d'ailleurs, une erreur de fait capitale. Il est faux, historiquement, que les manifestations des esprits n'aient pas franchi dans l'antiquité le seuil des castes ou des écoles ; toutes les spécialités de la magie se sont développées chez tous les peuples et dans toutes les classes ; on peut en voir la preuve éclatante dans l'*Histoire des sciences occultes* par M. Debay, histoire peu suspecte, dont nous rendions compte il y a un mois (p. 135). Les *spirites* veulent-ils dire qu'ils divulguent non les procédés magiques, mais les hautes doctrines morales que voilaient les anciens mystères ? mais cela encore est une contradiction. La morale que le *spiritisme* affectionne est celle du Christ, et il n'a pas sans doute la prétention monstrueuse de la confondre avec la morale des initiés aux mystères de Memphis ou d'Eleusis ; or, la morale du Christ a reçu et reçoit tous les jours une publicité universelle ; ainsi le *spiritisme* est la défroque des âges ; mais il vise à l'effet ; voilà pourquoi la barbarie de la chose a besoin d'un barbarisme. Nous lui conserverons le nom qu'il a pris.

Voici maintenant notre première question. — Que nous veut le spiritisme? C'est une importation américaine, protestante au premier chef, et qui avait déjà parfaitement réussi, — on daigne nous le dire, — sur toutes les plages de l'idolâtrie et de l'hérésie; tels sont ses titres au respect du monde. Ce serait donc des terres classiques de la superstition et des folies religieuses, que nous viendraient la vérité et la sagesse! Et comment s'annoncent-elles? On veut prouver, nous dit-on, par des faits irrécusables, la philosophie spiritualiste. « Ce n'est plus « par le raisonnement, par la foi aveugle qu'on dit au matérialiste « que tout ne finit pas avec son corps, c'est par les faits; on le lui « montre, on le lui fait toucher au doigt et à l'œil (*Qu'est-ce que le « spiritisme*, p. 49). » S'il en était ainsi, la foi au spiritualisme n'aurait aucun mérite, car elle serait aussi invincible que la croyance à l'existence des corps vus et touchés; dès lors, les récompenses et les châtements de l'autre vie n'auraient pas d'objet, car tout dépendrait des sens; eux seuls auraient tort ou raison; la libre adhésion de l'âme, source de mérites ou de démérites, serait supprimée. Mais le spiritisme est le premier à se réfuter lui-même. C'est par les faits, — on vient de le voir, — qu'il prétend triompher; or, il se prend en flagrant délit de mensonge. Écoutons: « Ce serait se faire une bien fausse idée du « spiritisme, de croire qu'il puise sa force dans la pratique des *mani- « festations* matérielles, et qu'ainsi, en entravant ces manifestations, « on peut le miner dans sa base. Sa force est dans sa *philosophie*, dans « l'appel qu'il fait à la raison, au bon sens (*Livre des esprits*, p. 457). » Ainsi, d'un côté c'est par les faits, de l'autre c'est sans eux et uniquement par la philosophie du bon sens que le spiritisme veut dissiper les vieilles ténèbres d'une foi *aveugle*. Cette prédominance du bon sens, de la raison, sur les manifestations spirites, est signalée en cent endroits des ouvrages de M. Kardec. Les faits, dit-il, s'appuient sur le raisonnement; sans cela, le spiritisme ne serait pas ce qu'il est avant tout, une haute et transcendante philosophie. Aussi, le diagnostic, le critérium des manifestations spirites, c'est la raison, c'est la logique. Tout ce qui, dans ces manifestations, répugne à la conscience, au bon sens, tout ce qui choque les principes et les résultats avérés de la science, doit être écarté. Voilà ce qu'affirme à satiété M. Kardec; si bien qu'en définitive ce ne sont plus les esprits que nous entendons, c'est le bon sens... de M. Kardec; le soi-disant *Livre des esprits* est le livre de sa raison. Après tous les autres, et pour les confondre, il nous impose à son tour une foi *aveugle* à des raisonnements. Dès lors

tout le spiritisme s'éroule : c'est tout simplement un philosophisme comme un autre ; il fait venir l'autre monde à son secours pour s'accréditer, et, en définitive, il proclame les esprits grands docteurs, maîtres ès-arts, sciences et philosophie, en les réduisant au rôle infime d'être toujours, pour le plus grand honneur du bon sens de M. Kardec et des siens, les très-humbles scribes de ses idées. Ce ne sont plus les esprits qui nous instruisent, c'est M. Kardec qui nous instruit sur eux. Tant vaut sa raison, tant vaut le spiritisme. De docteurs qu'ils étaient, les esprits se font disciples. Que doivent-ils penser et révéler sur ce changement de rôle ? Quoi qu'il en soit, nous savons ce que dit le sens commun : il affirme que cette immense contradiction, que cette pétition de principes, que ce cercle vicieux, placés à la base même du spiritisme, ruinent ses prétentions et le démonétisent.

Mais, à supposer qu'il eût, comme faits et doctrine, l'importance qu'il se donne aux dépens de la logique, on pourrait lui opposer une autre fin de non-recevoir. Le spiritisme, à l'en croire, serait donc enfin la lumière apportée aux hommes après quatre mille ans. Dieu l'aurait refusée aux générations précédentes, en l'enfermant dans les temples et en rendant nécessaires les croyances aveugles. Jusqu'aux manifestations des *médiums*, l'homme n'aurait connu ni rationnellement ni clairement ses droits et ses devoirs ; voilà le Dieu juste et bon que le spiritisme nous prêche. Et il y a mieux : ces flots de vérités si longtemps attendus, et qui nous inondent en l'an de grâce spiritique 1860, chacun de nous est libre de les accepter ou de s'y soustraire. Après des milliers de siècles, Dieu prend la peine de nous révéler par les esprits notre nature et nos destinées, et déjà le spiritisme a ses esprits forts, ses libres penseurs, car « l'homme n'accepte comme *certain* « que ce qui lui *paraît logique* (*Livre des esprits*, p. 456). » Notre sort dans la vie future ne dépend nullement de notre foi au spiritisme ; c'est le *bien* qui assure le sort à venir ; or « le bien est toujours « le *bien*, dit un esprit supérieur, quelle que soit la voie qui y conduit (ibid., p. 434). » Ainsi donc, il y a d'autres voies que le spiritisme pour conduire au bien, et cependant, lui seul nous apprend avec certitude ce qu'il faut croire, sans lui, d'une foi aveugle. Absurdité et contradictions !

On voit que le spiritisme ignore ce qu'il prétend nous enseigner, et qu'il est le premier contempteur de sa soi-disant mission ; mais, en revanche, il sait parfaitement ce qu'il veut détruire, et jamais conspiration satanique ne sut mieux porter un masque.

Le spiritisme se dit chrétien ; c'est son mot de passe ; sa morale est celle de Jésus-Christ ; il vient, comme le divin Maître, combattre l'orgueil, l'égoïsme, et répandre en tous lieux l'amour des hommes. Justice et charité, c'est tout le christianisme, dit-on ; c'est aussi le spiritisme. — Mais s'il n'est qu'un plagiat de l'Évangile, à quoi sert-il, et pourquoi tout ce fracas ? Pourquoi ? c'est que Notre-Seigneur n'a parlé qu'en figures et en paraboles, car son époque, dans la marche progressive des temps, ne pouvait supporter plus de lumière, bien qu'il ait été et qu'il soit encore notre *régulateur et notre modèle* (*Livre des esprits*, passim) ; Jésus donc a eu la mission d'envelopper de figures inintelligibles ce qu'il enseignait aux hommes pour être leur modèle et les diriger. Voici maintenant l'usage de cette complaisante théorie des symboles : tout ce qui répugne aux esprits, c'est-à-dire, en définitive, à la raison de M. Kardec, est un mythe. Nos saints livres enseignent la création du premier homme, sa chute, trois révélations divines par Adam, Moïse et le Fils de Dieu ; purs symboles ! Ils nous parlent des démons et des anges, du purgatoire, du paradis, de l'enfer, de la résurrection : mythes encore ! car le bon sens, — celui de M. Kardec, — ne peut accepter ces choses. La vie, nous disent encore les saintes Écritures, est notre épreuve unique ; nous devons nous sauver ou nous perdre ; notre âme a le choix de son éternité ; mythes encore, et toujours mythes ! L'éternité des peines outragerait la justice et la bonté divines. Le purgatoire, c'est la vie présente ; l'enfer, ce sont les incarnations successives de l'âme dans les mondes jusqu'à Jupiter, sa dernière étape, la plus glorieuse et la moins imparfaite ; le ciel, c'est Dieu, patrie définitive des âmes : elles s'y reposent après leurs longs pèlerinages, qui peuvent durer des milliers de siècles. — Tel est le christianisme spiritique, et il se place sous le divin patronage du Sauveur ! Nous connaissons depuis longtemps cette contrefaçon de notre foi. L'incrédulité, de nos jours, ne crie plus : Ecrasez l'infâme ; mais : Vive le Christ. Elle donne au Sauveur le baiser de Judas ; elle s'agenouille et frappe : *Dabant ei alapas*. Croire aux vérités que le christianisme enseigne depuis dix-huit siècles ; professer le christianisme de l'Évangile, des apôtres, des âmes héroïques, des intelligences supérieures qui composent le patrimoine immortel de l'Église, c'est pour la secte abjurer le sens commun. Bien plus, le spiritisme est excellent catholique ; il a, dit-il, des frères et amis dans l'Église, comme il en a dans toutes les religions. Il emprunte à tous les cultes leurs principes généraux, et il y adapte la morale du Christ,

ce qui compose un tout harmonieux et parfaitement nouveau. Il n'y a qu'un inconvénient à cette fusion adroite : c'est que le spiritisme ne peut convenir à aucune religion, pas même au déisme honnête, conservateur, par cela seul qu'il est, comme nous allons le faire voir, un chaos d'incohérences, d'impiétés, de rêveries et d'affirmations éminemment subversives. Le spiritisme ne peut rallier ni les catholiques, car il prend leur morale et nie tous leurs dogmes fondamentaux ; ni les schismatiques ou les protestants, car les uns et les autres admettent la chute de l'homme, la rédemption, les bons et les mauvais anges, le paradis, l'enfer, la résurrection des corps, etc. ; ni les mahométans, ennemis de la morale et du Christ ; ni les bouddhistes, pour qui le bonheur suprême est d'arriver au néant ; ni le brahmanisme, dont la croyance aux bons esprits et aux démons est celle du monde entier, non du spiritisme ; ni enfin le déisme lui-même, car le spiritisme, en affirmant bien haut qu'il favorise la religion et remet en honneur la morale de Jésus contre « les hypocrites et les fauteurs « d'abus » (on sait à qui ces termes s'adressent), tend à déraciner toute croyance et à jeter l'âme humaine et les sociétés dans le chaos.

Demandons-lui d'abord de quel droit, puisqu'il prétend s'appuyer sur le consentement universel des peuples, il nie tantôt par des faits, tantôt par la raison, tout ce qu'ont affirmé les siècles et les plus nobles esprits, avant et depuis l'incarnation du Sauveur. En niant le ciel, l'enfer, la chute, la réparation, la résurrection des corps, l'ordre surnaturel et révélé, le culte et le sacrifice ; en dépouillant et en dénaturant le christianisme pour en présenter la sacrilège parodie aux respects du monde, il insulte au consentement des peuples, suivant lui nécessaire à la vérité. S'il s'agissait seulement de manifestations d'esprits pour résoudre les plus redoutables problèmes, on pourrait lui opposer victorieusement toutes les révélations surnaturelles qui le condamnent, et dont le judaïsme, le christianisme, l'idolâtrie même passée et présente produisent un si grand nombre avec une incontestable authenticité. — Le spiritisme est donc en contradiction flagrante avec les principes auxquels il demande un succès impossible ; la voix des siècles lui dit anathème ; toutes les religions le repoussent ; il n'est au fond qu'un dissolvant impie et révolutionnaire.

A ces mots il se récrie : « Je ne suis pas une religion, mais une « science, une philosophie. » C'est à bon droit qu'il refuse de s'appeler une religion, car il craindrait, en faisant cet aveu, d'aller rejoindre bientôt dans la nécropole des nouveaux cultes la théophilanthropie,

le saint-simonisme et l'Église Châtel; mais, en dépit de ses négations, il soulève toutes les questions religieuses et il les pervertit. La religion est l'ensemble des lois divinement révélées qui relient Dieu à l'homme et l'homme à Dieu; elle nous apprend notre origine, notre nature, nos droits, nos devoirs, nos destinées. Et que fait le spiritisme? Dans son livre, il vise à nous révéler les causes premières : Dieu, éléments généraux de l'univers, création, principe vital : puis le monde des esprits, leur incarnation, le retour de la vie corporelle à la vie spirituelle, la pluralité des existences, le retour à la vie corporelle, l'émancipation de l'âme, l'intervention des esprits dans le monde corporel, leurs occupations et leurs missions; les lois morales, divines ou naturelles, d'adoration, du travail, de reproduction, de conservation, de destruction, de société, de progrès, d'égalité, de liberté, de justice, d'amour et de charité; le spiritisme traite ensuite des perfections morales, des espérances et des consolations, des peines et des jouissances futures; en un mot, il explique à sa manière tous les problèmes que la religion propose et qu'elle résout, aux applaudissements de la raison et de la foi, par son infallible autorité. Sont-ce là, oui ou non, des questions religieuses? Ne pas en convenir, n'est-ce pas jouer sur les mots?

Abordons maintenant le terrain philosophique; admettons, par impossible, que le spiritisme ne s'y présente qu'avec une mission scientifique, et voyons ses titres.

« Dieu seul peut savoir si la matière est de toute éternité, comme « lui; du reste, type d'amour et de charité, il n'a jamais été inactif « (*Livre des esprits*, p. 9). » Ainsi, sous peine d'être oisif, il a dû créer des esprits et des corps de toute éternité! Et cependant, ô logique! « si l'univers existait de toute éternité, comme Dieu, il ne « pourrait être l'œuvre de Dieu (*ibid.*, p. 16). » Quant à l'âme, on peut choisir indifféremment l'une de ces idées, vu l'insuffisance du langage : on peut dire qu'il y a une âme universelle, distribuant à toutes les âmes, pendant leur vie, des étincelles qui, après la mort, s'en retournent à la source commune; il est permis d'affirmer, avec la même sagesse, que l'âme est le principe de l'intelligence, agent universel dont chaque être absorbe une portion; on peut soutenir enfin que l'âme est un être indépendant de la matière, et conservant son individualité après la mort. « Pour éviter toute équivoque, il faudrait « restreindre l'acception du mot âme à l'une de ces trois idées; le « choix est indifférent, le tout est de s'entendre (*ibid.*, p. 11). —

« Toutefois, il est plus logique de prendre le mot âme dans son acception la plus vulgaire, et de l'appeler l'être immatériel et individuel qui réside en nous et qui survit au corps (*Livre des esprits*, p. v). » Du reste, « on conçoit qu'avec une acception multiple, l'âme n'exclut ni le matérialisme, ni le panthéisme; le spiritualiste lui-même peut très-bien entendre l'âme, selon l'une ou l'autre des deux premières définitions (*ibid.*, p. vi). » — Après ce galimatias, les esprits nous affirment qu'il faut « l'union de l'esprit et de la matière pour *intelligenter* la matière (*ibid.*, p. 10). » Le mot est joli et remarquablement spiritualiste; mais les esprits qui font si bien justice des mythes chrétiens, nous déclarent, à plusieurs reprises, que, sur les hauteurs de la science spiritique, peu importent les mots; la précision, la netteté du langage, sont par trop terre-à-terre. — Du reste, voici qui est mieux encore. L'âme est-elle spirituelle? Réponse: Dieu; l'esprit et la matière sont la trinité universelle; cependant, outre la matière, il y a le fluide général, intermédiaire entre l'esprit et la matière; « s'il était matière positivement, il n'y aurait pas de raison pour que l'esprit ne le fût pas aussi (*ibid.*, p. 11); » par conséquent, si l'esprit n'est pas positivement matière, c'est qu'il y a quelque chose qui n'est ni matière ni esprit. Ce quelque chose, fluide universel ou primitif, est l'agent qu'emploie l'esprit, et s'il vous plaît d'appeler les deux éléments généraux: matière inerte et matière intelligente (ce qui est *très-fort* spiritualiste), les esprits complaisants vous diront: « Les mots nous importent peu, c'est à vous de vous entendre (*ibid.*, p. 11). » — Veut-on un spiritualisme plus sublime encore? Alors on doit comprendre que « l'esprit étant une création, doit être *quelque chose*; c'est une matière quintessenciée, mais sans analogue pour nous (*ibid.*, p. 35). » Demandons maintenant ce qu'est l'âme du monde; le spiritisme nous répondra: « C'est le principe universel de la vie et de l'intelligence, d'où naissent les individualités (*ibid.*, p. 62). » Un principe universel, intelligent, qui n'a pas d'individualité, qui est Dieu ou non, et, de plus, la source des âmes, n'est-ce pas lumineux? Aussi le spiritisme, craignant de nous inspirer un sot orgueil à la hauteur où il nous transporte, nous rend humbles avec ceci: « Les animaux comme les hommes puisent leur âme dans l'*élément intelligent, universel*. Si donc l'intelligence de l'homme diffère de celle des bêtes, c'est que le principe unique a reçu dans l'homme une *élaboration* qui l'élève au-dessus de celui qui anime la brute (*ibid.*, p. 259). » — Voici quelque chose

d'encore plus net et plus philosophique sur le principe intelligent :
« Dans les êtres inférieurs de la création, le principe intelligent s'*élève*
« *bore* peu à peu et s'essaie à la vie (*Livre des esprits*, p. 260). »

Voilà donc la belle nature de l'âme ; — voici ses prérogatives. La faculté dominante chez l'homme à l'état sauvage, chez l'homme primitif, tel qu'il est sorti des mains de Dieu, c'est l'instinct ; magnifique lumière, qu'un Dieu juste et bon lui accorde pour choisir le bien et éviter le mal, pour accomplir dans les mondes le cycle de ses épreuves et de ses progrès. Cet instinct se concilie en lui avec une liberté qu'*il applique à ses besoins* (*ibid.*, p. 353) ; c'est là son libre arbitre ; au surplus, « l'instinct peut aussi mener au bien ; il nous guide presque « toujours, et quelquefois plus sûrement que la raison ; *il ne s'égare* « *jamaïs* (*ibid.*, p. 344). » Donc l'instinct, attribut de l'homme sauvage, est le guide par excellence de l'humanité, et c'est pourquoi elle avance depuis des siècles. Nous allons, comme on voit, de clartés en clartés. — Passons de cette métaphysique radieuse aux sciences morales. « Les lois divines ne sont pas les mêmes pour tous les « mondes (*ibid.*, p. 266). » Les lois divines, suivant les esprits, sont exclusivement les lois de la nature ; conséquemment, les lois naturelles *immuables varient* suivant les mondes. Quant à la casuistique spirite, elle se résume en ceci : « C'est à la raison de distinguer les besoins réels « des besoins factices ou de convention (*ibid.*, p. 272). » Nous connaissons tous la haute école de morale qui enseigne et pratique, au nom de la raison, la théorie des besoins impérieux : reste à savoir si cette théorie est distincte de celle des besoins réels. Au surplus, de telles choses, évidemment au-dessus de notre intelligence profane, ne se réfutent pas ; elles s'exposent, et cela suffit. Continuons donc sans commentaire. « Dieu préfère ceux qui l'adorent du fond du cœur à ceux qui « l'adorent extérieurement (*ibid.*, p. 278). — Celui qui n'a en vue « que de respecter les croyances d'autrui, n'est pas blâmable de pra- « tiquer une religion à laquelle il ne croit pas dans le fond de son « âme (*ibid.*, p. 279). — Si la prière n'est pas exaucée comme on « l'entend, c'est que Dieu ne peut changer l'ordre de la nature au gré « de chacun (*ibid.*, p. 282). — L'indissolubilité absolue du mariage « est une loi humaine, très-contraire à la loi de nature (*ibid.*, p. 293) ; » or, les lois de la nature, qui varient, comme on nous le disait, suivant les mondes, « sont seules *immuables* (*ibid.*, p. 297). » « Le célibat « viole la loi de Dieu, mais il est méritoire au service de l'humanité « (*ibid.*, p. 298). » — Les jouissances ont des bornes tracées par la

nature; c'est la limite du *nécessaire* : par les excès, on arrive à la satiété (*Livre des esprits*, p. 303). C'est la morale du vertueux Horace, un des pères du spiritisme. — « Le bien-être est un désir naturel (ibid., p. 305), » très-digne, par conséquent, de favoriser les *expiations nécessaires* dans les pèlerinages à travers les mondes. Aussi, « les seules souffrances qui élèvent, sont les souffrances naturelles, parce qu'elles viennent de Dieu (ibid., p. 307); » et cependant, les souffrances volontaires (qui n'élèvent pas) sont *utiles* quand elles se font pour le bien d'autrui. « Toute destruction d'animal qui dépasse les *limites des besoins* est une violation de la loi de Dieu (ibid., p. 310); » ce qui veut dire que le principe moral qui règle les jouissances s'applique également à l'exercice de la chasse et de la boucherie. — La propriété, pour être légitime, doit être acquise sans préjudice de la loi d'*amour* et de justice : ainsi, quiconque possède, sans remplir les devoirs de *charité* qu'ordonne la *conscience* ou la *raison individuelle*, est un usurpateur du bien d'autrui; nous sommes spirituellement en plein socialisme. « La civilisation est incompatible avec l'état de nature (ibid., p. 324), » encore que l'infailible instinct dirige, comme on l'a vu, l'un et l'autre; de plus, la civilisation, très-goûtée du spiritisme, est contraire à l'état *naturel*, c'est-à-dire conforme aux lois immuables de la *nature*, qui, à défaut d'ordre surnaturel, sont les seules légitimes. Toutefois, bien que l'état sauvage, soit naturel, « il y a un progrès lent et régulier, qui résulte de la force des choses; mais quand un peuple n'avance pas assez vite, Dieu le fait marcher (ibid., p. 327). — L'homme marche toujours, même au point de vue moral (ibid., p. 328); » et quelques lignes plus bas, à la même page, l'orgueil et l'égoïsme, que le spiritisme poursuit toujours, dit-il, comme infectant partout notre société, sont un *très-grand obstacle au progrès*. A la page 330 il y a mieux : Les peuples (qui se perfectionnent toujours au point de vue moral, ainsi qu'on l'a vu), passent par l'enfance, l'âge mûr, et la décrépitude, et c'est une loi de l'histoire, parce que la force d'un peuple s'épuise comme celle d'un homme. L'indulgence attend hors de cette vie le suicidé qui était aux prises avec le besoin, qui a voulu empêcher la honte de rejaillir sur ses enfants ou sa famille (ibid., p. 408). Ailleurs, saint Louis, dont nous dirons tout à l'heure les fonctions spirites, daigne nous révéler qu'il y a excuse pour les suicidés *amoureux*. Quant aux peines du suicide, elles ne sont pas *fixées*; ce qui est sûr, c'est qu'ils n'échappent pas au désappointement

(*Livre des esprits*, p. 411); en d'autres termes, il est attrapé, comme on dit vulgairement en ce bas monde.

Arrivons aux théories sociales. — « L'inégalité des conditions est « l'œuvre de l'homme et disparaîtra un jour (ibid., p. 340). » Ici M. Kardec a oublié de nous dire si c'est l'âme de Rousseau ou l'un de ses discours qui lui a révélé cette maxime génératrice de l'état sauvage. Mais patience ! A la page 341 ce n'est plus cela : l'inégalité des richesses a sa source dans l'inégalité des facultés ; puis, à la page 342 c'est autre chose encore, car le spiritisme se délecte à varier ses enseignements. Si l'égalité des richesses est une chimère, l'égalité du *bien-être* est possible, par la raison que le bien-être est relatif, qu'il suffit de s'entendre, et qu'au moyen des aptitudes diverses, l'équilibre existe en tout. Nous voici ramenés à la *papillonne* de Fourier, et nous confinons à l'*harmonie*. La peine de mort et l'esclavage ont été, sont et seront contraires à la loi de nature. L'homme et la femme, étant égaux devant Dieu, doivent avoir des droits égaux devant les hommes (ibid., p. 344). Est-ce l'âme errante de quelque saint-simonien effaré, à la recherche de la femme libre, qui a fait don au spiritisme de cette piquante révélation ? « La pensée de l'homme jouit d'une liberté absolue, mais il en est responsable devant Dieu (ibid., pp. 344 et 350) ; » or, comme il serait par trop naïf d'affirmer gravement que la pensée est libre devant les hommes, puisqu'ils ne peuvent l'atteindre, il s'ensuit que, dans la nouvelle logique de la secte, la pensée est *absolument libre* devant Dieu *dont elle dépend*. La liberté de conscience est absolue comme celle de la pensée : « Contraindre les hommes à agir autrement qu'ils « ne pensent, c'est en faire des hypocrites (ibid., p. 350). » Tous les scélérats que les lois empêchent d'agir comme ils pensent, doivent des actions de grâces aux esprits, et attendront avec confiance la *civilisation* qu'ils leur promettent.

Le spiritisme ne peut nier un tel salmigondis de contradictions, d'absurdités et de folies, qui n'appartiennent à aucune philosophie ni à aucune langue ; il ne peut les nier, puisqu'il les signe ; mais, dit-il, les manifestations des esprits par les *médiums* sont certaines ; or, Dieu les permet ; il veut donc nous instruire ; si tous ces esprits étaient mauvais, Dieu ne serait ni bon, ni juste, puisqu'il enverrait aux hommes des génies trompeurs sans possibilité de les reconnaître ; mais, d'autre part, si le ciel nous instruit par eux, il y a une doctrine, une science nouvelle révélée par les esprits ; la cause du spiritisme est gagnée.

M. Kardec triomphe trop vite. Il est vrai que nous admettons sans difficulté, non pas la sincérité, mais l'existence de ces manifestations. Tout en faisant une très-large part aux causes naturelles, à un charlatanisme beaucoup moins désintéressé qu'on ne le suppose, — témoins les somnambules de tout pays et les médiums d'Amérique qui donnent des séances à prix fixe, — nous croyons qu'il est impossible d'expliquer ainsi tous les phénomènes de la secte. Des tables qui se balancent et se promènent dans l'espace; des sons étranges qui éclatent de toutes parts suivant la volonté et les influences d'un homme, — de M. Home, par exemple; — des *médiums* qui publient malgré eux une foule de choses dont ils n'ont pas la moindre idée; des crayons et des plumes qui, d'eux-mêmes, sans le concours d'aucune main, écrivent ou dessinent avec une rapidité prodigieuse; tant d'autres faits de même genre et plus étonnants encore, ne sauraient être, à notre sens, sérieusement contestés, ni expliqués naturellement. C'était l'avis, il y a quelque temps, de la *Civiltà cattolica*, recueil des plus graves: elle l'appuyait de raisons péremptoires. Il y a donc ou il peut y avoir des médiums intermédiaires entre l'interrogateur et l'esprit; ils sont *auditifs*, *intuitifs*, etc.; les uns écrivent, les autres dessinent ou gravent. Admettons, si l'on veut, toutes ces catégories d'employés spirites; s'ensuit-il qu'il y ait, parmi ces esprits, des missionnaires de Dieu? Le contraire est démontré; car les évocations sont déclarées illicites, et par la raison qui n'admet pas qu'on demande à Dieu des révélations dont il s'est réservé à lui seul la nature et l'heure; et par le mosaïsme, qui punissait de mort les nécromanciens; et par le christianisme, qui les réprouve. Si Dieu permet ces manifestations impies, c'est parce qu'il laisse aux démons, comme l'Eglise nous l'apprend, le pouvoir de tromper ceux qui les appellent en violant sa loi. Quant à la vérité, l'Eglise nous la fait connaître; elle nous dit, avec les saints livres, que l'ange de ténèbres se transforme en ange de lumière, et qu'il faudrait récuser le témoignage d'un archange même, s'il était contraire à la doctrine du Christ, dont son infallible autorité a le dépôt. Elle a d'ailleurs des moyens sûrs et évidents pour distinguer les prestiges diaboliques des manifestations divines.

(*La suite au prochain numéro.*)

GEORGES GANDY.

72. RÈCITS CONSOLANTS, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 volume in-12 de XII-322 pages (1860), chez C. Dillet (*l'Autel et le foyer*); — prix: 1 fr. 75 c.

Voilà encore un de ces bons livres qui viennent mettre en lumière

le bien qui se fait dans l'ombre, dévoiler la charité qui s'ignore, et applaudir au courage modeste qui se cache. On veut opposer aux débordements du mal les progrès du bien, aux effets contagieux des publications immorales dont nous inonde une presse anti-chrétienne, les bénignes et salutaires influences qu'exercent toujours des exemples de vertu et de foi. L'auteur des *Récits consolants* a un autre but encore : donner une réponse aux alarmistes ; montrer que notre siècle vaut mieux que sa réputation ; faire voir les pieuses tentatives, les actions honorables se multipliant au sein de la société actuelle ; la foi et la charité gagnant chaque jour du terrain ; la vertu de plus en plus en honneur, le vice forcé de se cacher. — Cinq mots résument son livre : piété, charité, probité, vertus domestiques, bravoure, et chacun de ces mots sert de lien à une gerbe de faits épars et de récits intimes, et forme comme autant de chapitres à part. De cette manière, l'auteur a su mettre dans ses récits un ordre et une régularité qu'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages de ce genre. Quant au style, il est simple et facile, comme il convient à des anecdotes chrétiennes.

73. DE LA RELIGION naturelle et de la religion chrétienne, par le R. P. Ambroise Porron, de l'ordre des frères prêcheurs. — 1 volume in-8° de xvi-456 pages (1839), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 6 fr.

La philosophie contemporaine se partage en France en trois écoles principales : l'école positiviste, qui rejette de parti pris toute spéculation métaphysique pour s'en tenir à l'expérience, aux faits ; l'école néogermanique, qui tourmente encore les vagues formules du panthéisme, et en fait le point de départ d'une exégèse biblique destructive de tout ordre surnaturel ; enfin, l'école spiritualiste, dont l'attitude vis-à-vis du christianisme est moins agressive, mais dont l'opposition aux doctrines révélées est plus dangereuse peut-être. La négation de la métaphysique étant la négation même de la philosophie, l'école positiviste, quand même elle parviendrait à sortir des langes où la retient encore la pensée confuse de son principal organe, M. Comte, ne peut pas avoir d'avenir en France. L'importation des doctrines allemandes est de nature à exercer une plus profonde et plus fâcheuse influence sur les esprits cultivés dont elle flatte l'indépendance et l'orgueil, et à nous susciter de sérieux combats ; mais le bon sens français finira pas se lasser de son ténébreux panthéisme et de ses hypothèses aussi vaines qu'audacieuses ; et déjà M. Renan, le coryphée de cette école, est complètement discrédité comme philosophe ; d'ailleurs, cette

école est toute négative, et détruit plutôt qu'elle ne fonde, et il faut un abri aux âmes. Cet abri, l'école spiritualiste se flatte de le leur donner; le ministère spirituel, telle est la prétention avouée de ses chefs. Cette philosophie ne se propose rien moins que de substituer au christianisme une religion plus pure, à savoir la religion naturelle. MM. Jules Simon et Emile Saisset sont les deux principaux pontifes de cette religion, qu'ils défendent avec une éloquence et un talent dignes d'une meilleure cause.

La tentative est-elle nouvelle? pas du tout. Sous le nom de religion naturelle, c'est purement et simplement le déisme du dernier siècle qu'ils ressuscitent. Leurs arguments au moins sont-ils nouveaux? pas davantage. Malgré leur déguisement, nous les reconnaissons, nous les avons vus; et nous, que ces philosophes regardent parfois de si haut, nous avons le droit de sourire en les voyant étaler avec une parfaite assurance des raisonnements qu'ils croient neufs et tirés d'eux-mêmes, et qui ont été tous discutés et réfutés d'avance par nos grands théologiens, notamment par saint Thomas et par le P. Pétau. Tel est néanmoins le déclin, en France, des études philosophiques, et tel aussi le prestige du style, que ces théories, par la portion de vérités qu'elles contiennent et par le talent avec lequel elles sont présentées, séduisent un grand nombre d'esprits incapables d'en apercevoir les lacunes, et satisfont un plus grand nombre encore d'autres esprits que le christianisme importune, mais que l'impiété toute nue repousse, et qui ne demandent pas mieux qu'un prétexte commode pour se débarrasser de croyances gênantes. Il est donc souverainement nécessaire de combattre l'invasion de ces périlleuses doctrines, et de secouer fortement les âmes qui s'endorment dans une sécurité fatale sur l'oreiller trompeur de cette trop facile religion. — Déjà plusieurs écrivains ont mis la main à l'œuvre, et ont fait de l'écrit de M. Jules Simon des réfutations sans réplique. L'ouvrage dont nous nous occupons en ce moment continue cette indispensable polémique. — Nous dirons brièvement ce qu'il nous semble de la méthode de l'auteur, de son plan, et de la valeur scientifique et littéraire de son ouvrage.

La méthode, en toute question, — et surtout lorsqu'il s'agit de polémique religieuse, — est d'une importance capitale. Nous acceptons pleinement celle qu'a suivie le P. Pottou. Se plaçant sur le terrain même des adversaires, il leur accorde d'abord tout ce qu'il faut leur accorder, c'est-à-dire, à un certain point de vue, toute la religion naturelle. En effet, bien que l'homme ait été créé, ou au moins

constitué à l'origine dans un état surnaturel, et, qu'à proprement parler, la religion naturelle n'ait jamais été, en fait, la vraie religion de l'humanité, il n'en est pas moins certain que l'état de nature est possible en soi, et l'ordre surnaturel impliquerait contradiction dans les termes, s'il n'était en réalité distinct de l'ordre naturel. On peut donc très-légitimement, en principe, distinguer la religion naturelle de la religion surnaturelle; et il est d'autant plus nécessaire de procéder ainsi dans la polémique avec la philosophie séparée, qu'ici les adversaires opposent au fait d'une religion positive, surnaturelle et révélée, une fin de non-recevoir qu'on ne peut logiquement et directement combattre qu'en se plaçant sur leur propre terrain, le terrain des idées absolues. Accorder à un adversaire tout ce qu'on peut est toujours le plus court moyen de s'entendre. Non-seulement donc le P. Potton accorde aux philosophes les dogmes de la religion naturelle, mais encore il fait de cette religion un tableau qui, à coup sûr, ne l'infirmes pas; il y a même de ses partisans qui la restreignent beaucoup plus, quant au culte et à la prière. Mais après l'avoir accordée, il s'applique à en démontrer l'insuffisance et les lacunes, directement d'abord, et ensuite en la comparant avec la religion chrétienne, qui la domine de si haut et la laisse si loin derrière elle. Dans une troisième partie, il expose les preuves positives de la divinité du christianisme.

La marche de l'auteur nous paraît excellente, comme sa méthode. Cependant, nous croyons y remarquer une lacune. Il nous semble, — et nous le regrettons, — qu'il a négligé une partie essentielle de la polémique contre les partisans du système de la religion naturelle, en n'abordant pas de front, en laissant même complètement de côté, quelques-unes de leurs théories métaphysiques, où se cache précisément tout le danger de leur système. En effet, tant que les philosophes rationalistes ne font que démontrer contre le panthéisme le dieu personnel, et contre les matérialistes et les indifférents l'âme, la loi morale, le culte de Dieu, ce qu'ils appellent *le sentiment religieux*, ils sont des nôtres, ils combattent avec nous; mais lorsque, sans parler précisément du christianisme, ils le suppriment cependant par des principes qui rendent impossible toute révélation positive; quand, sur la question du concours de Dieu aux actions de la créature, ils établissent des doctrines qui ne laissent plus subsister la possibilité même de la grâce, ou que, sur la question de la Providence, ils élèvent des systèmes qui détruisent la prière en tant que *demande*, c'est alors surtout qu'ils ruinent par la base dans les âmes les croyances chrétiennes, et c'est cette fausse mé-

taphysique, singulièrement fragile du reste, qu'il faut absolument renverser, avant d'aborder les preuves positives de la religion révélée, sous peine de laisser subsister dans les esprits des nuages qui pourraient obscurcir la lumière des arguments. Eh bien, il ne nous a pas semblé que le P. Potton ait suffisamment attaqué sur son propre terrain la métaphysique rationaliste, et son écrit nous a moins frappés, en général, par la rigueur scientifique que par l'accent ému et éloquent de la parole. Il est beaucoup plus dans le genre du sermon que dans la manière philosophique : ses démonstrations s'adressent encore plus au cœur qu'à la raison ; peut-être n'en est-il que plus propre à atteindre sur certains esprits, — pas sur tous, — le but que le vénérable auteur se propose dans cette prédication au moyen d'un livre ; car le cœur, a dit Pascal, le cœur aussi a ses principes. Peut-être encore le pieux auteur, remarquant qu'une partie de la séduction exercée par l'écrit de M. Jules Simon, la *Religion naturelle*, tient manifestement à un éclat de style et à une chaleur d'âme incontestables, a-t-il voulu y opposer une séduction de même nature ; mais, à notre sens du moins, le style de M. Jules Simon, moins poétique mais plus élégant, a aussi plus de précision philosophique, malgré le vague des théories, et son éloquence, moins mystique, a plus de prise sur les gens du monde. Tel qu'il est, néanmoins, le livre du P. Potton est un bon ouvrage où la lumière brille et chauffe, et qui laissera des traces profondes sur les cœurs droits qui le liront.

F. LAGRANGE.

74. LE ROBINSON AMÉRICAIN, par Mlle Emma FAUCON. — 1 volume in-18 de 212 pages plus 11 gravures (sans millésime), chez Théodore Lefèvre ; — prix : 2 fr. cartonné.

Deuxième du nom, le *Robinson américain*, bien qu'inspiré des divers ouvrages de Cooper, ne fait pas cependant double emploi avec celui dont il porte le titre : les réminiscences que l'on y rencontre rappelleront plutôt les autres productions de l'illustre romancier. C'est un petit livre bien fait, dont l'auteur a étudié avec soin son sujet et a su en grouper habilement tous les détails. On ne trouve ici ni les invraisemblances, ni les futilités que nous avons reprochées à beaucoup de volumes de ce genre ; la couleur et les mœurs locales y sont assez bien observées, et l'on y rencontre quelques détails intéressants sur l'histoire naturelle des Etats-Unis du centre. L'enfance lira utilement ce petit livre et y prendra intérêt.

On a singulièrement abusé des *Robinsons* ; on les a multipliés sous

toutes les formes. C'est un type qui plaît toujours, aux jeunes garçons surtout, et leur inspire souvent un désir passionné de tenter les mêmes aventures. Dans celles de ces héros imaginaires, ils ne voient que le plaisir de la difficulté vaincue, sans se douter que, dans la réalité, les choses ne se passent pas ainsi. Que de fausses vocations de semblables lectures ont déterminées, pour n'amener plus tard que des mécomptes ! Le *Robinson* de Mlle Emma Faucon vaut mieux que la plupart de ses homonymes. Orphelin, il ne laisse point de parents dans la désolation, et de nobles motifs le portent seuls à s'expatrier. Perdu par un accident fortuit au milieu des solitudes américaines, il y rencontre un honnête trappeur, dont il partage l'existence. Les peaux rouges ne manquent pas de venir bientôt déranger leur bonheur et leur font courir plus d'un danger. Mais Wilhem, — le jeune héros, — a le bonheur de rendre service à quelques-uns de ces sauvages, et il les retrouve toujours à propos au plus fort du péril. Orages, inondations, savanes incendiées, rien ne manque de ces grandes scènes de la nature si bien décrites par l'écrivain pris pour modèle. Du reste, tout finit pour le mieux. — Ce petit livre est parfaitement innocent, instructif même pour le jeune âge ; mais il est à regretter que la pensée catholique en soit complètement absente. Il eût été à la fois plus original et plus vrai d'y introduire la touchante figure du missionnaire, en contact avec les peuplades sauvages aussi bien qu'avec les établissements civilisés du nouveau monde, animant tout de l'onction de sa parole et de l'autorité de son exemple. Cet important détail manque à l'ensemble du tableau.

J. MAILLOT.

75. SOUVENIRS *d'un amiral*, par M. le contre-amiral Jurien DE LA GRAVIÈRE. — 2 volumes in-12 de 382 et 398 pages (1860), chez L. Hachette et Cie ; — prix : 7 fr.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver dans le livre dont nous nous occupons un de ces ouvrages qui, sous le nom de *Mémoires*, acquièrent quelquefois une vogue due plutôt aux scandales et aux calomnies posthumes dont ils se font l'écho, qu'à des services sérieux rendus aux études historiques. Si les *Souvenirs d'un amiral* ne sont pas des *Mémoires*, ils sont encore moins un roman ; du moins l'auteur l'assure-t-il dans sa préface : « Tous les faits retracés, dit-il, l'ont été « avec la plus scrupuleuse exactitude (t. I, p. 5). » Quoi qu'il en soit de la nature assez difficile à déterminer de ce livre, on ne peut nier qu'il ne soit intéressant pour tout le monde, et particulièrement

pour ceux qu'une sérieuse vocation ou un entraînement passager attire vers la pénible mais glorieuse carrière des Tourville et des Duguay-Trouin. Ils pourront, après l'avoir lu, juger, en connaissance de cause, des devoirs et des difficultés qui les attendent dans une profession qui exige plus qu'aucune autre, — le sacerdoce excepté, — l'esprit continuel de sacrifice et de dévouement.

Il ne faudrait pas croire, comme on pourrait se l'imaginer facilement d'après le titre, que ce soient ses propres souvenirs que le contre-amiral J. Jurien de la Gravière présente aujourd'hui au public. Nous ne croyons pas être indiscrets en soulevant le voile, d'ailleurs fort léger, dont il a voulu entourer « une chère mémoire. » La vie si bien et si glorieusement remplie retracée dans ce livre, est celle de M. Pierre-Roch Jurien de la Gravière, père du contre-amiral actuel, connu surtout par le brillant combat qu'il soutint, en vue des Sables-d'Olonne, le 24 février 1809, contre un ennemi de beaucoup supérieur, et mort en 1849, vice-amiral et grand'croix de la légion d'honneur. Pourquoi donc avoir enveloppé d'un nuage cette vie si honorable, et avoir imposé des pseudonymes à des personnages et à des navires que la notoriété des événements auxquels ils ont pris part fait d'ailleurs aisément reconnaître ? L'auteur a pensé qu'en agissant ainsi il imprimerait mieux à son œuvre le caractère qu'il a voulu lui donner : celui d'un *apologue maritime*. Laissons-le indiquer lui-même son but : « Qu'il me soit permis de travestir un instant la pensée du critique romain, et je ferai, je l'espère, parfaitement comprendre la « mienne. J'ai écrit les *Souvenirs d'un amiral* bien moins pour sauver « de l'oubli une chère mémoire, que pour donner la sanction d'une « longue expérience à des opinions dont j'ai depuis longtemps accepté « l'héritage, et dont le triomphe ne me paraît point indifférent à « l'avenir de notre marine. J'ai écrit, en un mot (j'ose avouer cette « prétention), pour rassembler des preuves plutôt que pour raconter « des faits (t. I, p. 5). »

Persuadé qu'il serait utile de montrer à notre jeune marine que, dans les vingt années de guerre dont la révolution avait donné le signal, à côté de grands désastres maritimes, il s'accomplit une foule de faits d'armes dont nous pouvons invoquer les souvenirs à notre avantage, et craignant que ces chroniques familières « où respire, bien mieux « que dans les documents officiels, le véritable esprit d'une époque « (ibid., p. 2), » ne vinssent bientôt à se perdre, l'amiral de la Gravière les a réunies d'une main pieuse, et il a voulu présenter comme

modèle à la nouvelle génération maritime, la vie d'un officier « qu'une « destinée laborieuse devait faire arriver de degré en degré, de campagne en campagne aux premiers emplois de son arme (t. I, p. 4). »— Il fait, effectivement, assister le lecteur aux événements importants, et souvent même aux détails de la vie d'un marin qui, aspirant volontaire sous Louis XVI, poursuit sa carrière accidentée sous la République, l'Empire, la Restauration et le gouvernement de Louis-Philippe. On lira avec intérêt dans le premier volume le tableau de la traite des nègres en 1788, et celui de la colonie de Saint-Domingue à la veille de la révolution. Mais le morceau le plus important est sans contredit le récit de l'expédition des deux navires envoyés à la recherche de Lapeyrouse, et commandés par M. d'Entrecasteaux, déguisé dans l'ouvrage sous le pseudonyme de M. de Bretigny. — Le tome second contient d'intéressants détails sur l'expédition de Saint-Domingue, qui fournit à M. de la Gravière de nouvelles occasions de signaler son intelligence et sa bravoure. Le combat des Sables-d'Olonne et le récit de différentes missions remplies successivement à l'île Bourbon, en Algérie, aux Antilles et sur les côtes de l'Amérique méridionale, remplissent le reste du volume, qui se termine par un chapitre intitulé : *Testament d'un marin*, renfermant d'importantes considérations sur l'avenir de la marine française.

Ce livre offre, comme on peut en juger, outre de précieux enseignements pour la classe de lecteurs auxquels il est spécialement destiné, un véritable intérêt comme étude historique et peinture de mœurs. Mais ce que nous aimons surtout à y signaler, c'est un grand sentiment de justice et d'équité envers les hommes et les gouvernements, même envers ceux qui ne paraissent pas avoir possédé toutes les sympathies de l'auteur. Nous citerons entre autres la pensée suivante : « Si la Restauration eût été soutenue par l'opinion publique, il est peu de gouvernements qui eussent élevé plus haut le drapeau de la France et mieux « sauvegardé ses intérêts ; mais la Restauration se sentait sans appui, « et semblait toujours craindre de froisser cette opposition dont les « mœurs injustes dominaient malgré elle sa politique (t. II, p. 346). » Ce que nous y avons remarqué avec plus de plaisir encore, c'est, à défaut de l'expression nette et précise de convictions catholiques, un sentiment fréquemment exprimé de confiance ou de gratitude envers la Providence, sentiment qui paraît être, sous la plume de l'écrivain, autre chose que la formule obligée d'une rhétorique banale.

CH. DE GAULLE.

76. STAUROPHILE, ou *la Voie royale de la Croix*, par dom Benoît HAERTEN, d'Utrecht, supérieur du monastère réformé d'Afflighem, de l'ordre de Saint-Benoît, traduite du latin par M. l'abbé G. CRÉPON, chanoine honoraire d'Angers. — 1 volume in-12 de xiv-356 pages (1859), chez Lainé frères, à Angers, et chez Blériot, à Paris; — prix : 3 fr.

Ce livre est la doctrine de la croix exposée sous les formes animées du dialogue, et mise en scène à l'aide d'une fiction qui en fait, selon l'expression de l'auteur, comme *l'itinéraire de la terre au royaume des cieux*. C'est une œuvre de haute philosophie autant que d'ascétisme, où se trouve résolu, au double point de vue de la foi et de la raison, le grand problème de l'expiation et de la souffrance. — Il se divise en trois livres, et ne renferme pas moins de quarante-huit chapitres. C'est beaucoup, sans doute, pour un sujet en apparence aussi austère; et cependant, quand on a tout lu, on dit encore : ce n'est pas trop; tant le savant et pieux bénédictin a su mêler de charme et d'onction à ces épines du Calvaire. L'intérêt de ce travail est moins, en effet, dans la conception du plan et dans la liaison des parties, que dans la richesse des développements et dans l'étonnante variété des détails. Le 1^{er} livre, — *Notions préliminaires sur le voyage dans le chemin de la croix*, — établit la nécessité qu'il y a pour tous de porter la croix et la raison de cette nécessité; l'incompatibilité de la recherche des plaisirs et des honneurs avec l'estime et l'amour de la croix; l'impossibilité de se soustraire au fardeau de la croix, même au sein des plaisirs, des richesses et des honneurs; — le 2^e livre, — *De la meilleure méthode pour porter la croix*, — signale les défauts que doit éviter l'âme fidèle, les intentions et les dispositions dans lesquelles elle doit entrer pour suivre dignement le Sauveur sur la voie royale du Calvaire; — le 3^e livre, — *Des avantages que l'on trouve à porter la croix*, — offre une série de chapitres dont la haute et ravissante spiritualité couronne admirablement tout l'ouvrage. Nous voudrions les énoncer tous; nous devons nous borner à indiquer comme spécimen le 5^e, *Que de la croix coule un vin spirituel*; — le 8^e, *Si la croix et les souffrances donnent droit à une plus belle couronne que les bonnes œuvres*; — le 10^e, *Que la croix est le navire sur lequel il faut traverser l'océan du monde*; — le 11^e, *Que la croix est le char sur lequel il faut arriver à la Jérusalem céleste*. — Et que l'on ne pense pas que l'imagination seule ait défrayé ces poétiques sujets : ils ont été nourris, au contraire, de tout ce qu'il y a de plus substantiel et de plus pur dans l'enseignement des Pères. Qu'il nous soit permis, pour le prouver,

d'extraire du chapitre x ce court passage de saint Augustin, où l'illustre docteur fait ainsi parler Jésus-Christ : « Sur la terre, l'homme
« ressemble à un voyageur qui aperçoit de loin, perdus dans les va-
« peurs de l'horizon, les rivages de sa patrie, dont il est séparé par un
« immense océan. Il voit bien où il faut arriver, mais il ne sait com-
« ment y parvenir. Or, l'humanité aspirait, elle aussi, à cet éternel
« repos qui ne se trouve que dans les cieus. Mais comme elle ne pou-
« vait y arriver sans franchir l'océan du monde, afin de lui tracer une
« route, je suis descendu moi-même du ciel où elle voulait atteindre,
« et j'ai consacré par mon sang le bois divin sur lequel doit se faire la
« traversée. Personne, en effet, ne peut, sans monter le navire de la
« croix, franchir l'océan du siècle. Et surtout les voyageurs dont les
« yeux malades ont peine à distinguer les dangers à travers les brouil-
« lards de la mer, parce qu'ils ne voient pas loin devant eux, feraient
« une imprudence extrême en s'éloignant de ce vaisseau qui seul peut
« les conduire au port (*Tract. II in Evang. Joan.*, 2). » — L'œuvre
est tout entière ainsi tissée de textes empruntés aux Pères de tous les
âges et aux mystiques les plus accrédités, comme saint Jean Clima-
que, sainte Thérèse, Cassien, Thomas à Kempis, Blosius, Rodriguez.
Ils ont le plus souvent pour point de départ un oracle de l'Évangile ou
de l'Ancien Testament ; ils sont coordonnés avec un art merveilleux, et
enchaînés les uns aux autres par le nœud d'une dialectique vive et ser-
rée. Et pour que la démonstration soit mieux en harmonie avec les exi-
gences des esprits raisonneurs les plus prévenus, l'auteur a cru devoir
la compléter en évoquant en sa faveur les témoignages des philoso-
phes tant anciens que modernes, tels que Socrate, Cicéron, Sénèque, de
Maistre. Dire encore qu'il s'est inspiré de tout ce qui a été écrit de mieux
avant lui sur ce sujet dans des traités spéciaux comme ceux de *la Pa-
tience*, par saint Ephrem, de *la Constance*, par Juste-Lipse, de *la
Consolation*, par Boèce, de *du Gymnase de la patience*, par Drexélius ;
ajouter que toute cette science des Écritures, des Pères, de la philoso-
phie païenne et chrétienne, condensée sur une même vérité, se trouve
encore puissamment étayée et placée dans son jour le plus favorable
par une abondance de similitudes pleines de justesse, de traits aussi
habilement choisis que sagement distribués, et qu'à toute cette richesse
de fond s'unit souvent l'éclat et la chaleur orientale du style biblique,
n'est-ce pas affirmer l'excellence peu commune du livre de dom Be-
noît Haepfen ? — Faisons maintenant la part de la critique.

L'auteur voulant prouver que nulle position au monde n'est exempte

de croix, trace, au chapitre XIII du premier livre, le tableau du mariage. Les couleurs en sont, à notre sens, beaucoup trop sombres, et peu faites, nous ne disons pas pour engager à l'union conjugale, mais même pour la faire accepter avec cette confiance qui doit cependant accompagner toujours une détermination prudente. Il y a là, à notre avis, quelque peu d'exagération. Dom Haeften a, ce nous semble, rapproché ici des textes d'une vérité beaucoup plus relative qu'absolue. Et pour ce qui est des citations de saint Jérôme, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, il n'a peut-être pas assez considéré que ces Pères ont parlé du mariage par opposition surtout à l'état plus parfait et aussi plus heureux de la virginité, et que tout ce qu'ils en ont dit ne peut lui être rigoureusement applicable quand il est vraiment chrétien, et que les époux savent y vivre dans la sainteté de leur vocation. Et pour formuler plus explicitement notre pensée, nous ne voudrions pas dire avec l'auteur (p. 150) : « L'Esprit saint ne parle que de la femme parfaitement honorable « quand il s'exprime ainsi : *Rien n'est plus cruel que le venin d'un serpent, et rien n'est plus méchant que les colères d'une femme.* — « *Il vaudrait mieux faire société avec un lion et un dragon qu'avec une femme acariâtre et méchante (Ecclés., xxv, 22, 23) ;* » nous voudrions encore moins, après avoir appliqué des traits si peu flatteurs à la femme *même parfaitement honorable*, poser cette question : « Or, je vous le demande, passer sa vie dans de pareilles conditions, est-ce vivre ? » et conclure ensuite par cette phrase désolante : « N'est-ce pas plutôt se rouler jour et nuit dans des buissons de ronces, « sans pouvoir s'en débarrasser autrement que par la mort ? » — Nous n'avons pas à apprécier la fiction des trois sœurs, et il serait peut-être injuste d'en relever ici toutes les invraisemblances, puisque, à coup sûr, la pensée de l'auteur n'a pas été de combiner un roman, mais simplement d'emprunter à une action tout juste ce qu'il fallait pour donner à ses dialogues plus d'intérêt et de vie. Nous ne pouvons cependant dissimuler notre surprise en voyant la jeune Honoria et sa sœur Staurophile prendre tout à fait les allures des plus forts érudits, et citer tour à tour Hérodote, Cicéron, Plinie le Jeune, Sénèque le Tragique, et nous apprendre de plus que la véritable étymologie de *crux* est *cruciatus*. — Nous avons été plus étonnés encore de rencontrer sur les lèvres du Sauveur les noms mythologiques de Tantale, d'Ixion, de Tytius, de Sysiphe et des Danaïdes. — Mais, sauf le point relatif au mariage, ces défauts ne touchent qu'à la forme, et le livre

ne demeure pas moins un ouvrage d'un rare mérite, dont la lecture, toujours facile dans son élévation même, conviendra également aux âmes pieuses et aux esprits sérieux.

N'ayant pas sous les yeux le texte latin, nous n'oserions hasarder un jugement sur la traduction. Toutefois, elle nous a paru généralement vive et colorée ; si quelques locutions peu naturelles nous portent à croire que le traducteur n'a pas toujours été heureux, elles nous prouvent du moins qu'il a constamment visé à être littéral. G. PIMONT.

77. **MON VILLAGE**, par Mme Juliette LAMBER. — 1 volume in-12 de 216 pages (1860), chez Michel Lévy frères ; — prix : 3 fr.

Sous les derniers règnes de l'ancienne monarchie, au temps des fêtes de Trianon, des marquises poudrées, des bergères sur fond d'azur comme les peignait Boucher, il y avait des romanciers dont les traditions sont loin de nous, et qui sont restés pourtant dans toutes les mémoires. Leur roi, — celui du moins qui a donné le chef-d'œuvre du genre, — était Florian, auteur dont les ouvrages, d'un idéal très-faux, sont tout de convention, mais que l'on pouvait accepter, parce qu'il n'avait pas de malice et ne cherchait pas à jeter le trouble au fond des cœurs. Nous n'avons nulle envie de relire *Estelle* ; mais cette lecture est un souvenir du premier âge, qu'on ne retrouve pas sans douceur dans quelque réduit de son imagination. Maintenant, c'est l'extrême opposé ; on est arrivé au dernier degré de la réaction. L'art, véritable ou factice, n'a plus rien à démêler avec les bergeries qu'on nous donne ; ce sont des empreintes rustiques, « des moulages, » un brutal réalisme, le relief du mal qui se livre aux deux yeux, pour que l'on en suive bien clairement les contours dans l'artifice du stéréoscope. Or, voici une suite de tableaux qui surpassent tout ce qui a été publié en ce genre. Est-ce vraiment la plume d'une femme qui a écrit ce mauvais livre ? Cela est possible, après tout ; nous avons un si grand nombre de femmes fortes, non pas fortes comme celle dont le Sage disait : « Qui la trouvera ? » mais fortes parce que rien ne les arrête, et qu'elles envisagent sans effroi, — *oculo irretorto*, — les tableaux qu'elles devraient fuir. — Donc Mme ou Mlle Juliette Lamber nous ouvre un intérieur de village picard, où ses paysans pensent et sentent, aiment et haïssent comme des brutes, sans s'inquiéter d'autre chose que de remplir de quelque bien-être péniblement glané une vie dont la destinée se clôt avec le dernier souffle. Une pensée a inspiré ce livre et la voici : montrer aux paysans qu'ils peuvent très-bien se

passer de religion ; que tout ce qui a quelque cœur et quelque esprit s'accommode aisément d'être appelé d'un titre que répète l'auteur, celui de « Renie-Dieu (p. 197). » Il y a là une dame compatissante, un médecin généreux, des paysans intelligents ou rusés, professant à l'envi l'indifférence et l'impiété ; à côté se trouvent des prêtres vicieux ou ridicules et leur ministère avili. Tel est le thème sur lequel sont brodées, non sans quelque esprit d'observation, les scènes de la vie rustique, la veillée, le presbytère, les noces, les moissons, l'épidémie, la mort. Là on vit dans la misère, sans connaître le motif qui la fait supporter ; on meurt sans repentir et sans Dieu. Le père Roux, vieux sceptique de village, dur et matois, modèle du bon sens avec lequel le villageois fait ses affaires, à la condition de n'en rendre compte ni à la terre ni au ciel, meurt atteint de l'épidémie, et voici ses dernières paroles : « Honnête j'ai vécu, honnête je mourrai. Il n'est pas besoin de cloches à mon enterrement. Soyez tranquilles, je ne reviendrai jamais ; si je sors de ma fosse, ce ne sera pas, mes camarades, dans le but de vous visiter, je vous connais ; mais bel et bien pour revoir les étoiles du ciel au-dessus de nous (p. 198). » — Ajoutons que ce livre est écrit en pur patois paysannesque, qui, à part quelques locutions particulières à la Picardie, est fort bien celui de toutes les provinces du nord et du centre. Que l'on juge de l'effet que peut produire un tel ouvrage, s'il se glisse dans les campagnes, dont le peuple, à l'en croire, attend, pour s'éclairer, pour se moraliser, que l'on ait chassé les prêtres et aboli la religion. « Il n'y a, en vérité, rien de mieux à faire que de laisser ruiner son église et se passer de curé. » Ceci est dit à la page 83, et c'est là ce que, dans sa dédicace à Daniel Stern, l'auteur appelle « le naïf bon sens des paysans de Saint-Brunelle ! »

A. MAZURE.

78. LA VOIE DOULOUREUSE des papes, par M. Edmond LAFOND, auteur de *Rome, lettres d'un pèlerin*. — 1 volume in-12 de xvi-328 pages (1860), chez Ambroise Bray ; — prix : 3 fr.

Le grand nombre d'ouvrages sur la papauté auxquels ont donné lieu les événements contemporains, n'a pas épuisé cette riche matière. Voici un nouveau livre qui ne sera ni le moins opportun ni le moins utile. Rassurer les âmes faibles dans leurs défaillances, fortifier la foi dans les promesses faites à l'Eglise et à son auguste chef, tel sera du moins le fruit de ce tableau historique intitulé : *la Voie douloureuse des papes*.

L'auteur, prenant pour épigraphe cette pensée d'un éminent prélat,

Mgr Pie, évêque de Poitiers : « L'Eglise est ici-bas la personne continuée de Jésus-Christ, » explique à ce point de vue le mystère de la persécution continuelle des papes, représentants et images vivantes du Sauveur sur la terre. « Imiter le Sauveur, dit-il, « n'est-ce pas surtout porter sa croix et le suivre dans la *Voie douloureuse* jusqu'au sommet du Golgotha? C'est ce que les papes font « depuis dix-neuf siècles, c'est ce qu'ils feront jusqu'à la consommation des temps (p. x)... Le pape, comme le Christ, ne règne que « par la croix et sur la croix. — Dans les ruines de ce vieux Colysée, « si profondément imbibé du sang des martyrs, le pape Benoît XIV « a élevé les stations consacrées qui mènent du prétoire au Calvaire; « c'est là qu'on fait à Rome, tous les vendredis, le chemin de la croix... « Nous allons essayer de suivre aussi, dans le colysée de l'histoire, le « *chemin de la croix* des vicaires du Christ, de saint Pierre à Pie IX. « Nous nous réservons de suivre un jour la *Voie glorieuse* de la « papauté; mais en ce moment sa *Voie douloureuse* nous semble « mieux en harmonie avec ses épreuves nouvelles; n'avons-nous pas « à retracer la passion de Pie IX? Dans cette rapide esquisse, nous « laisserons donc à dessein dans l'ombre les pontificats paisibles, les « conquêtes pacifiques, les bienfaits, les joies et les triomphes des « papes, pour ne mettre en lumière que leurs douleurs, leurs persécutions, leurs opprobres, leurs martyres; nous voilerons le Thabor, « pour ne montrer que le Calvaire de la papauté (pp. XII, XIII). » — L'auteur, s'éclairant du flambeau de l'histoire, nous fait donc parcourir les dix-neuf stations de cette *Voie douloureuse*, c'est-à-dire les dix-neuf siècles de persécutions qui vont de saint Pierre à Pie IX. On comprend que ces diverses stations doivent être fort inégales. Ainsi les xviii^e et xix^e siècles comprennent à eux seuls près des deux tiers du volume. On serait tenté de reprocher à M. Lafond d'avoir glissé beaucoup trop légèrement sur les premiers siècles de l'Eglise et sur le moyen âge : mais le vif intérêt qui s'attache aux pontificats de Pie VI, le *pèlerin apostolique*, de Pie VII, son digne successeur, et surtout de notre bien-aimé Pie IX, fait pardonner aisément la sobriété des détails des autres parties du tableau. Un dernier chapitre est intitulé : *Le Christ visible*. Enfin un appendice contient une liste chronologique des papes, quelques prophéties attribuées à saint Malachie, et une note de M. de Corcelles rappelant que, sur 259 papes, 82 ont été déclarés saints par l'Eglise, et 82 aussi ont été martyrs ou exilés, captifs ou chassés de leur siège.

Ce livre est enrichi de notes intéressantes et instructives. Le style, animé, chaleureux, est celui d'un fils dévoué qui défend l'honneur de sa mère. Nous ne pouvons mieux finir que par ces paroles de l'introduction qui résument la pensée de l'écrivain. « Tout l'édifice du christianisme est fondé sur un tombeau et sur une résurrection. Ce drame divin qui s'est accompli sur le Golgotha recommence perpétuellement, et se continuera jusqu'à la fin des temps dans l'histoire de l'Eglise. Nous allons voir chaque siècle essayer à son tour de crucifier encore le Christ et de le mettre au tombeau dans la personne de ses vicaires ; mais, chaque fois, la papauté se dégage des linceuls, des aromates et des bandelettes dont on l'avait enveloppée ; ses pieds ensanglantés brisent les portes du sépulcre, sa tête déchirée par les épines se relève resplendissante d'une vie nouvelle, et ses mains, percées par les clous, s'étendent pour bénir encore une fois la ville et le monde (pp. XIII, XIV). »

MAXIME DE MONTROND.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Ailes (les six) du séraphin, ou Traité sur les principales vertus nécessaires à un bon supérieur, par saint BONAVENTURE, traduit par le R. P. POSSOZ, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-18 de VIII-136 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 50 c.

Almanach de l'atelier, — 1861. — In-16 de 160 pages et vignettes, rue Furstemberg, 6 ; — prix : 25 c., et 1 fr. 80 c. la douzaine.

Almanach du laboureur, — 1861. — In-16 de 144 pages et vignettes, rue Furstemberg, 6 ; — prix : 25 c., et 1 fr. 80 c. la douzaine.

Ami (l') de l'enfance, dédié aux instituteurs et aux pères de famille. — In-18 de 104 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussiélgue-Rusand, à Paris ; — prix : 30 c.
Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Anselme (saint) d'Aoste, archevêque de Cantorbéry. — *Histoire de sa vie et de son temps*, par M. le chanoine J. CROSET-MOUCHET, professeur de théologie à Pignerol, etc. — 1 vol. grand in-8° de 528 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 4 fr. 50 c.

Aventures (les) d'un capitaine français planteur au Texas, ancien réfugié du

Champ-d'Asile, par M. Just GIRARD. — 1 vol. in-8° de 136 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussiélgue-Rusand, à Paris ; — prix : 4 fr.

Bibliothèque des écoles chrétiennes ; — 2^e série.

Biographies bénédictines, ou Notices historiques et littéraires sur les personnes illustres en science et en sainteté de l'ordre de Saint-Benoît, par le R. P. dom Onésime MENAULT, bénédictin de la congrégation de France. — 1^{re} série. — 1^{re} livraison. — SAINT GUILLEM DE GELLONE. — Petit in-12 de 62 pages, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez C. Douniol, à Paris ; — prix : 4 fr.

Chaque série comprendra 10 biographies ; — prix : 6 fr. par série.

Bonneval (Antoine de), ou Paris au temps de saint Vincent de Paul, trad. de l'anglais du doct. ANDERDON. — 1 vol. in-12 de 344 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 2 fr. 50 c.

Chrétienne (la) de nos jours, Lettres spirituelles, par M. l'abbé BAUTAIN. — 2^e partie, *l'âge mûr et la vieillesse*. — 1 vol in-12 de 404 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

La 1^{re} partie (*la jeune fille et la jeune femme*) a paru en 1859 (Voir p. 37 de notre t. XXII).

Concordance évangélique, ou Histoire de N.-S. Jésus-Christ, dans laquelle le

- texte de tous les évangélistes est coordonné, intégralement reproduit et expliqué*, par M. l'abbé TAMISEY. — 1 vol. in-12 de XVI-486 pages, chez E. Pellion, à Dijon, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.
- Construction (de la) et de l'ameublement des églises**, par saint CHARLES BORROMÉE. — Nouvelle édition, revue et annotée, par M. l'abbé E. VAN DRIVAL, chanoine, directeur au grand-séminaire d'Arras, etc. — 1 vol. in-12 de XXIV-340 pages, chez E. Lefranc, à Arras, et chez Callou, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.
- Contes (les) du jeudi**, par Mlle V. NOTRET, maîtresse de pension. — 1 vol. in-12 de 116 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c. Nouvelle bibliothèque morale et amusante.
- Crimes et délits de l'Angleterre contre la France**, ou *l'Angleterre jugée par elle-même*, par M. C. CHATELET. — 1 vol. in-8° de VIII-444 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 5 fr.
- Décrets authentiques de la sacrée Congrégation des rites, choisis et mis en ordre alphabétique**, par M. l'abbé FALISE; traduits du latin par UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE TOURNAI, avec l'assentiment de l'auteur. — 1 vol. in-12 de VIII-644 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr.
- Dogmes (les) catholiques exposés, prouvés et vengés des attaques de l'hérésie et de l'incrédulité**, par M. F.-J. LAFORÊT, professeur à la Faculté de théologie et président du collège du pape à l'Université catholique de Louvain. — 2^e édit., revue et corrigée, précédée d'une lettre de Mgr Landriot, évêque de la Rochelle, à l'auteur, sur la direction à donner à l'enseignement apologétique. — T. III et IV, 2 vol. in-12 de VIII-404 et 468 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris.
- Cette édition est complète en 4 volumes, et coûte 15 fr. Nous avons parlé de la 1^{re} dans nos tomes XV, p. 212; VIII, p. 48; et XX, p. 481.
- Economie (l') politique ramenée aux principes du christianisme**, par le D^r Th. OLIVIER. — 1 vol. in-18 de XX-174 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.
- Enseignement méthodique de la logique, ou l'Art de penser appliqué à la littérature et à la conduite de la vie**, par M. l'abbé Auguste CARION. — 4^e édition. — 1 vol. in-12 de 160 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 4 fr. 50 c.
- Essai sur la création, sur les forces qui régissent la matière, et sur les destinées de l'homme**, par M. V. ALBERT. — 1 vol. in-12 de 252 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.
- Famille (une) créée des îles Maurice et de la Réunion**, par Just GIRARD. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 50 c.
- Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 3^e série.
- Hérodote. — Récits tirés de ses histoires; traduction nouvelle, précédée d'une notice biographique et littéraire sur Hérodote, et accompagnée de sommaires, de notes géographiques et historiques et de médailles antiques servant d'illustration au texte**, par M. BOUCHOT, agrégé des classes supérieures, professeur au lycée Louis-le-Grand, traducteur des Œuvres de Polybe. — 1 vol. in-8° de VIII-390 pages, chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.
- Heures de recueillement, poésies**, par M. Octave DUCROS (de Sixt). 1 vol. in-18 de 220 pages, chez Vrayet de Surcy; — prix : 1 fr. 20 c.
- Histoire de la Fronde**, par M. DE SAINT-AULAIRE, membre de l'Académie française; précédée de l'éloge de l'auteur par M. le duc de BROGLIE, membre de l'Académie française. — 2 vol. in-8° de 350 à 400 pages chacun, chez Ducrocq; — prix : 10 fr.
- Bibliothèque classique des célébrités contemporaines.
- Histoire de la guerre d'Italie en 1859, précédée d'un coup d'œil sur la question italienne et sur les causes de la guerre**, par M. J.-J.-E. ROY. — 1 vol. in-8° de 236 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.
- Bibliothèque des écoles chrétiennes.
- Histoire du mouvement intellectuel au XVI^e siècle et pendant la première partie du XVII^e**, par M. Jules JOLLY, substitut du procureur impérial de la Seine. — 2 vol. in-8°, ensemble de XVI-912 pages, chez Amyot; — prix : 15 fr.
- Ouvrage couronné par l'Académie française.
- Histoire populaire des papes**, par M. J. CHANTREL. — Tome IV. — *Saint Léon le Grand et les barbares*. — 1 vol. in-18 de 216 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. franco.
- L'ouvrage aura 24 volumes. — Chaque volume se vend séparément.
- Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, instituteur de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie. — 9^e édition à l'usage de la jeunesse.** — 1 vol. in-18 de 504 pages plus 1 portrait, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Méditations sur la vie et les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'usage des personnes religieuses. — 5 vol. in-12 de 500 à 550 pages chacun, chez Girard et Jossierand, à Lyon, et chez V. Sarlit, à Paris; — prix : 2 fr. le volume.

Mémoires d'un dne, par Mme la comtesse DE SÉGUR, née Rostopchine. — 1 vol. in-16 de VIII-378 pages, illustré de 75 vignettes par M. CASTELLI, chez L. Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Bibliothèque illustrée.

Mystère (du) de la souffrance, comme mystère de la vie, expliqué par le christianisme, par M. l'abbé Justin FÈVRE, de l'Académie flosalpine. — 1 vol. in-12 de XVI-412 pages, chez Vincent et Bourselet; — prix : 3 fr.

Œuvres de LEIBNITZ, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions, par M. A. FOUCHER DE CAREIL. — T. II. — *Lettres de Leibnitz, Bossuet, Ulrich, la duchesse Sophie, Mme de Brinon, pour la réunion des protestants et des catholiques.* — In-8° de CVIII-604 pages plus 1 fac-simile, chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 7 fr. 50 c.

L'ouvrage aura 25 volumes.

Pensées de MONMOREL sur différents sujets de morale et de piété, tirées de ses homélies sur les évangiles des dimanches, des jours du carême et des mystères de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, par M. l'abbé MULLIER, auteur du *Répertoire du prêtre.* — 1 vol. in-12 de 292 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par NN. SS. les évêques de Tournai, de Gand et de Bruges.

Pères (les) du désert, par Mme la comtesse Ida HAHN-HAHN, ouvrage traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme VAN DER HAEGHEN-RUSINGER et M. TH. VAN DER HAEGHEN, directeur de la *Vérité historique.* — 1 vol. grand in-8° de VIII-560 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 4 fr. 50 c.

Persécution (une) du christianisme en 1860. Les derniers événements de Syrie, par M. François LENORMANT. — 1 vol. in-8° de 208 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Récits de l'histoire politique et religieuse de la France, par M. l'abbé MURY, professeur au petit-séminaire de Strasbourg. — Tome II, in-12 de 676 pages, chez A. Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

Ouvrage complet.

Récits moraux et amusants, traduits de l'allemand par Mme Pauline L'OLIVIER. — ANÉMONES. — 1 vol. in-12 de 392 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman,

à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Religieuse (la) en oraison, méditant sur la vie et l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cours de méditations pour chaque jour et fête de l'année chrétienne, composé selon la méthode de saint Ignace, d'après les maîtres de la vie spirituelle et les ascétiques modernes les plus autorisés, par M. l'abbé Ant. RICARD. — Tome 1^{er}. — *Vie cachée et vie souffrante du Sauveur.* — In-12 de 514 pages, chez V. Sarlit; — prix : 3 fr.

L'ouvrage aura 4 volumes et coûtera 12 fr.

Salut (le) des familles offert aux parents par leurs enfants, et aux enfants par leurs parents, par M. l'abbé N., missionnaire apostolique. — 1 vol. in-18 de 316 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Pousielgue-Rusand, à Paris; — Prix : 60 c.

Bibliothèque pieuse des maisons d'éducation; — 2^e série.

Sermons prêchés en diverses circonstances, par le P. NEWMAN, recteur de l'Université catholique de Dublin, supérieur de l'Oratoire de Birmingham, etc. — 1 vol. in-12 de 332 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 60 c.

Théâtre des familles et des maisons d'éducation, par Mme DE GAULLE. — 1 vol. in-12 de XII-240 pages, chez H. Vrayet de Surcy et Cie; — prix : 1 fr. 40 c.

Contient 6 pièces.

Vérité (la) historique, Revue hebdomadaire destinée à rétablir les faits altérés par l'ignorance ou la mauvaise foi, publiée sous la direction de M. Ph. VAN DER HAEGHEN. — Tomes IV et V; 2^o semestre 1859 et 4^{or} semestre 1860.

— 2 vol. grand in-8° de 328 et 372-52 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 8 fr. par an pour la France, et 5 fr. 50 c. pour la Belgique.

Voir, sur cette excellente Revue, nos tomes XX, p. 155, et XXI, p. 157.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les visions de la sœur Anne-Catherine EMMERICK, religieuse Augustine du couvent de Dulmen, recueillies par Clément BRENTANO; précédée d'une introduction. — Tomes V et VI, 2 vol. petit in-12 de XXXVI-472 et 478 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. le volume.

Ouvrage complet.

Vie du R. P. Ricci, apôtre de la Chine, par M. Charles SAINTE-FOI. — 2 vol. in-12 de 312 et 356 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr. 80 c.

Bibliothèque biographique de la Compagnie de Jésus.

J. DUPLESSY.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXIX^e FAUTEUIL.

(Suite.)

LEMONTEY. — FOURIER.

Comme Morellét, Lemontey était de Lyon, sorti comme lui d'une famille de marchands : il était fils d'un épicier ; avec la médiocrité du talent et le sacrifice aux idées philosophiques et révolutionnaires, c'est à peu près tout ce que ces deux hommes eurent de commun dans leur nature et dans leurs destinées. Reçu avocat, Lemontey mêla à la procédure l'étude des lettres et la pratique de la satire. Il fit une brochure pleine de sarcasmes contre Laurencin, chargé des travaux du pont de la Mulatière, et gagna deux prix à l'Académie de Marseille par ses éloges du grand navigateur Cook et de Fabre de Peiresc, cet ami, ce Mécène de la plupart des savants et gens de lettres du commencement du xvii^e siècle. Mais sa célébrité lui vint du concours qu'il prêta aux protestants, par la plume et par la parole, pour leur obtenir leurs entrées dans l'administration publique, et il contribua à la nomination que firent les protestants de Lyon d'un député aux États-généraux. Lui-même adopta, dès le commencement, toutes les idées de la révolution. Membre du comité provisoire et ensuite substitut du procureur de la commune, il fit intervenir Lyon en faveur de Necker. « Nous avons un Henri IV, dit-il, il nous faut un Sully ! » Necker était encore moins un Sully que Louis XVI n'était, hélas ! un Henri IV ! Député à la Législative, il siégea à droite ; il fit de vains efforts pour faire rejeter les décrets contre les émigrés, en retarder au moins l'exécution, en tempérer la rigueur et y introduire des exceptions nombreuses ; et plus tard, en 1795, il prit de même le parti des exilés, et travailla à faire restituer leurs biens aux familles des condamnés. Il s'interrompit lui-même par ses larmes en rendant compte des horreurs de la révolution avignonnaise, et fut forcé de descendre de la tribune. Mais l'avocat des protestants se montra moins bienveillant envers les ecclésiastiques, et l'homme de roture moins conven-

ble envers la royauté. Le 8 octobre 1791, le fils de l'épicier lyonnais, présidant l'Assemblée, reçut le fils de Louis XIV son chapeau sur la tête, et fit au roi de France une réponse sèche et irrespectueuse. Ajoutons qu'il en eut un remords dont les futurs conventionnels arrêtèrent le lendemain la **manifestation**. — Après le 10 août, il se réfugia en Suisse, d'où il ne revint qu'en 1795. Deux ans après, on le trouve à Paris, où il se fixa et parut ne vouloir plus s'occuper que de littérature. En 1798, il fit représenter sur le théâtre Feydeau le petit opéra de *Palma, ou le Voyage en Grèce*, spirituelle satire contre le vandalisme révolutionnaire, sous le voile allégorique des stupides descendants de Périclès et d'Alcibiade mutilant avec la scie les colonnes du Parthénon et les statues des dieux de la Grèce, pour en faire les objets de honteuses spéculations. Son opéra de *Romagnesi*, joué en 1799, sur le même théâtre, eut moins de succès, et n'a jamais été imprimé. — En 1801, il publia *Raison et folie, petit cours de morale à la portée des vieux enfants*. Ce titre même indique de grandes prétentions à l'esprit; et, en effet, l'auteur le prodigue dans son livre sans frein ni loi; mais c'est trop souvent, — témoin toujours le titre, — de l'esprit banal et tout fait, de l'esprit peu naturel et affecté, qui n'échappe pas, toutefois, à la trivialité, à la bouffonnerie et au grotesque. Le style s'en ressent : ferme, exact et grammaticalement correct, il n'a pas la légèreté du sujet; il est pénible et tendu; il vise à une opposition continuelle d'idées et de mots; il marche en grand appareil de figures et de parures *provinciales*. En un mot, comme Campenon osa le dire à l'auteur en lui répondant, ce n'est pas l'expansion vive et franche, l'allure tout à la fois si fantasque et si naturelle d'Hamilton : c'est tout au plus le rire étudié des imitateurs de Sterne. — Dans les éditions subséquentes (2 vol. in-8°), Lemontey réunit à son premier ouvrage son petit opuscule les *Observateurs de la femme*, plaisanterie assez ingénieuse contre les sociétés qui s'intitulaient fastueusement les *Observateurs de l'homme*, puis quelques dissertations à peu près *philosophiques*, — on voit toujours la facétie triviale et fade, — et quatre contes *inédits*. Mêmes qualités et mêmes défauts que précédemment, avec plus de bouffonnerie peut-être dans les nouveaux contes que dans les anciens. C'est du Callot médiocre.

Quelque faibles que fussent ses titres politiques et littéraires, Lemontey n'obtint pas moins d'abord une de ces bonnes sinécures, distribuées aux gens de lettres par Français de Nantes, qui n'imposaient d'autres obligations que de palper les appointements; puis un autre cumul que

lui procura Fouché dans la police littéraire ; enfin, une pension de 6,000 fr. pour écrire une histoire de France dans le sens napoléonien, avec libre entrée dans toutes les archives de l'empire. Lemontey s'était acquis cette riche prébende d'historiographe impérial par des panégyriques et des brochures de circonstance : *Irons-nous à Paris?* — *Vie du soldat français*, — *Naissance d'un comte de Champagne*. Certes, avec ces faveurs lucratives, cet homme ne devait pas faire de vœux pour le retour des Bourbons, qui pouvait être pour lui non la *restauration*, mais le renversement de ses finances, auxquelles il tenait tant. Quand Louis XVIII revint, il sut pourtant se ménager si bien qu'il en obtint le ruban que Napoléon lui avait refusé, et qu'il garda toutes ses pensions, à part le traitement aux droits-réunis ; encore ce traitement fut-il remplacé d'abord par un emploi de chef au bureau de la librairie, ensuite par les fonctions d'examineur des ouvrages dramatiques, fonctions que Lemontey a exercées jusqu'à sa mort. Tout compte fait, il y avait eu cependant réduction dans ses gros traitements de l'empire, et il ne manqua pas de se jeter dans l'opposition, mais dans une opposition modérée et prudente, qui se bornait à des liaisons avec le parti révolutionnaire et une collaboration au *Constitutionnel* ou à la *Minerve* ; car il ne fallait pas compromettre la belle pension d'historiographe. Cette opposition même tourna à son avantage : pour l'arrêter ou se l'attacher, le ministère lui continua sa faveur et lui facilita l'entrée à l'Académie. Il est vrai que Lemontey venait de se créer un titre aux suffrages du docte corps par la publication de son *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*. C'était l'introduction de l'*Histoire de France dans le XVIII^e siècle* que lui avait commandée Napoléon. Le double but indiqué avait été de rabaisser Louis XIV au profit de l'empereur, et d'attaquer vivement l'Angleterre et l'alliance antipatriotique de la Régence avec elle. Dans l'*Essai*, Lemontey remplit honteusement la première partie de sa tâche ; seulement, en 1818, sous le règne d'un descendant de Louis XIV, il chercha à corriger la satire du grand roi par la satire des conquérants et de la préférence que les siècles leur ont accordée sur les rois pacifiques. « Il faut y voir, « dit-il, une infirmité primitive de notre intelligence ; car je ne sache « pas qu'aucuns troupeaux, hormis ceux de l'espèce humaine, aient « jamais préféré le couteau du boucher aux soins du pasteur. » C'est sans doute par sa haine récente des conquérants, succédant à un amour si enthousiaste, que Lemontey osa attaquer jusqu'aux conquêtes de Louis XIV, qui ont tant contribué à nous donner des frontières et

à faire la carte de France. Aussi, l'ouvrage fut-il accueilli avec des plaintes amères et de violentes protestations. On s'indignait de voir rabaisser et flétrir la plus belle période de notre histoire, respectée par Voltaire lui-même. L'auteur allait chercher dans les infirmités corporelles du grand roi une influence imaginaire sur son génie; ce génie, d'ailleurs, il le niait, ainsi que la part qui revient à Louis XIV de toutes les gloires de son règne, pour ne lui laisser que ses fautes et son despotisme. A Lemontey remonte cette thèse, trop débattue de nos jours, qui, oubliant les encouragements et les faveurs accordés par Louis XIV aux lettres et aux sciences, non-seulement de son royaume, mais de l'étranger, les précieux dépôts et les immortels monuments qu'il créa, lui refuse toute action sur son siècle, et ne voit dans nos gloires politiques, militaires, oratoires et poétiques, que des astres errants, et non plus les satellites de celui qui avait pris le soleil pour emblème.

L'*Histoire de la Régence*, de Lemontey, achevée à sa mort, ne put paraître qu'en 1832 (2 vol. in-8°), à cause de contestations judiciaires qu'eurent à soutenir ses héritiers. Le gouvernement exigeait d'eux la remise de tous les papiers qui avaient été confiés à Lemontey; cette remise eut lieu en effet, mais on garda des copies dont on fit bon usage, et le livre put être enfin livré au public.

Comme académicien, Lemontey a lu aux séances publiques un grand nombre d'éloges ou de notices biographiques, qui rappellent des noms célèbres : ceux de Colbert, du cardinal de Retz, de la duchesse de Longueville, de Mme de la Fayette, de l'historien de Thou, de l'abbé de Chaulieu, de Mme et de Mlle Deshoulières, de Vicq-d'Azyr, d'Helvétius, des actrices Clairon et Lecouvreur. — Voilà à peu près, avec quelques autres écrits sans importance, tout son bilan littéraire; n'oublions pas cependant sa brochure sur la *Caisse d'épargne*, qui nous conduit à son caractère et à sa mort. — La *Caisse d'épargne*! c'est à lui qu'on ne pouvait pas dire : *Medice, cura te ipsum*, car nul n'a mieux joint l'exemple au précepte. Il a pratiqué en grand la Caisse d'épargne, et, en y entassant patrimoine, pensions, frais de dîners chez lui (il en avait d'assurés chez autrui 360 par année), frais de tailleur dont se passait sa mise pauvre, et autres menus coûts, sans permettre jamais à son avarice d'en rien détourner, il a pu laisser à des collatéraux éloignés une fortune considérable. On a dit, — il est vrai que c'est son successeur à l'Académie, sinon payé, au moins nommé pour cela, — on a dit que son penchant à l'économie, — eu-

phémisme d'avarice, — était notoire, et que ses dons étaient secrets; que, dur et inexorable pour lui-même, il était toujours touché des privations des autres; en un mot, que, s'il a beaucoup épargné, il a beaucoup donné. Paroles d'académicien, nous le craignons, en quête d'éloges ou d'excuses! Toujours est-il que la mort de Lemontey fait le pendant de celle de Chapelain, que nous avons autrefois racontée (t. XX, p. 172). Invité à dîner à Sceaux, chez l'amiral russe Tschitschakhof, Lemontey partit au milieu du jour, par une chaleur excessive, et, pour épargner les dix sols du coche, il voulut faire la route à pied : un coup de soleil le fit tomber en apoplexie; ramené chez lui, il était mort quelques heures après; mort pour dix sols, et il avait peut-être cinquante mille livres de rentes!

Fourier, fils d'un tailleur d'Auxerre, resta orphelin de père et de mère avant l'âge de huit ans; mais, petit-neveu du bienheureux Pierre Fourier, il fut arraché par l'Eglise reconnaissante à son atelier, et placé à l'école militaire de sa ville natale, dirigée, comme cinq autres en France, par les bénédictins de Saint-Maur. Là, il se distingua par son ardeur autant que par son aptitude pour toutes les connaissances, menant de front les études littéraires et les études scientifiques, bien que celles-ci eussent sa préférence. N'ayant pu entrer dans l'artillerie ou dans le génie, il se rabattit sur le cloître et prit, comme novice, l'habit de ses maîtres. Il allait prononcer ses vœux, lorsque la révolution éclata et renversa tout le plan de sa vie. Religieux, il n'eût jamais eu d'autre théâtre que l'école de sa ville natale, et ses courses se seraient bornées à quelques voyages d'Auxerre à Paris, pour communiquer à l'Académie des sciences des mémoires d'algèbre; rejeté dans le monde, il fut livré à des destinées plus illustres, mais moins paisibles et moins innocentes.

D'abord, il fut installé par ses anciens maîtres d'Auxerre dans la chaire de mathématiques, qu'il occupa de 1789 à la fin de 1793, joignant à l'enseignement de l'algèbre et de la géométrie, dans ces jours de désorganisation et de disette, l'enseignement de la rhétorique, de l'histoire, de la philosophie; en un mot, chargé d'un professorat en quelque sorte encyclopédique. Cependant, les mathématiques étaient toujours sa science de prédilection, et déjà il s'y montrait inventeur. Dès ce temps, il envoya à l'Académie des sciences un mémoire contenant l'exposé d'un nouveau mode de résolution des équations algébriques; mais, les académies ayant été alors dissoutes, le mémoire se

perdit, et Fourier dut y suppléer plus tard par une copie restée dans les mains d'un de ses amis, et dont il eut soin de faire attester l'ancienneté. C'est sur cette copie que furent rédigés deux mémoires publiés, l'un en 1827, l'autre après la mort de l'auteur.

Fourier se jeta avec une ardeur égale dans la révolution. Il y avait chez lui plus d'égoïste ambition que d'enthousiasme patriotique; il y avait aussi ingratitude, car voilà encore un de ces hommes qui, certes, n'avaient pas trop à se plaindre de la vieille société française. Membre de la Société populaire d'Auxerre, puis du terrible Comité de surveillance, il y montra, dit-on, de la modération; mais sa mémoire ne saurait échapper à la responsabilité de crimes commis, sinon toujours avec sa participation active, au moins avec sa complicité silencieuse. Les dangers qu'il courut lui-même auraient dû lui ouvrir les yeux; car, deux fois emprisonné, deux fois il échappa avec peine à l'échafaud, après comme avant le 9 thermidor. La tempête un peu apaisée, on le trouve sur les bancs de l'Ecole normale, puis dans une chaire de la naissante Ecole polytechnique. Mais voici que tout à coup un autre géomètre plus ambitieux, qui allait signer tout à l'heure « membre de l'Institut et général de l'armée française en Orient, » songe à reprendre le rôle d'Alexandre d'abord, ensuite de César, à conquérir l'Egypte pour arriver à l'empire. Civilisateur autant que conquérant, il veut réaliser les plans que Leibnitz avait soumis à Louis XIV, et réaliser les vœux de Bossuet : car il se porte déjà secrètement comme l'héritier du grand roi, et, comme tel, se croit adressées à lui-même ces paroles du *Discours sur l'histoire universelle* : « Maintenant que le nom du roi pénètre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin « les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature « et de l'art, ne serait-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, « de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, « et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte ? » Bonaparte fit donc appel à la science, et deux armées s'élancèrent à la fois sur les rives du Nil, également pleines d'ardeur et de courage. Monge, chef de l'armée scientifique, enrégimenta aussitôt Fourier, qui, à son tour, dressa la liste des élèves qui devaient faire partie de l'expédition. Le Caire à peine soumis, l'Institut d'Egypte est fondé sur le modèle de l'Institut de France, et Fourier en est nommé secrétaire perpétuel. C'est qu'il plaît à tous ses collègues, et que son esprit vaste et flexible peut se mettre en communication avec eux tous. Avec

Monge, il sait parler d'analyse ; de géodésie et de mécanique avec Andreossy et Girard ; de chimie et de physique avec Malus et Berthollet, en même temps qu'il discute avec Denon et les autres antiquaires l'âge obscur des mystérieux édifices de l'Égypte. — Mais, par sa réserve, sa finesse, ses aptitudes administratives, et surtout par son caractère insinuant et son talent de parler aux hommes, il s'est attiré les regards de Bonaparte, qui le nomme commissaire auprès d'un divan formé des principaux ulémas de la ville du Caire. Sachant, comme il disait, « prendre l'épi dans son sens, » il se rend facilement dociles les barbares. Pendant l'expédition de Syrie, le secrétaire d'une Académie des sciences se trouve presque le gouverneur d'une moitié de l'Égypte ; et cependant, il prend part à toutes les excursions scientifiques avec un enthousiasme que ne refroidit aucun danger. Après le départ de Bonaparte, c'est lui qui, au nom de Kléber, négocie heureusement avec Mourad ; c'est lui qui, après l'assassinat de Kléber, du haut d'un bastion naguère enlevé par nos armes, au pied des pyramides, en face du Caire à demi sauvé des flammes, en face du désert et de l'armée française réduite à une poignée de braves, fait l'éloge funèbre du vainqueur d'Héliopolis ; bientôt après, il rendra le même devoir à Dessaix, mort, le même jour que Kléber, sur le champ de bataille de Marengo.

De retour en France avec les débris de l'expédition, l'administrateur du Caire, qui disait borner alors son ambition à une chaire de mathématiques, est appelé à la préfecture de l'Isère. Il fait tourner sa science au profit de ses administrés. La route des Alpes est aplanie, de vastes marais, foyer de maladies pestilentiennes, sont desséchés, rendus à la culture, et trente-sept communes florissantes sont créées. La croix de la Légion d'honneur et le titre de baron avec dotation viennent récompenser tant de services. Pendant quatorze ans, Fourier s'y livre et semble s'y absorber ; et cependant, c'est l'époque de ses plus grandes occupations scientifiques et littéraires. Il fait décider que les travaux de l'expédition d'Égypte seront publiés, non en cent ouvrages, mais collectivement, aux frais de l'État, avec sa part de gloire et une légitime rémunération laissée à chaque savant. Lui-même en écrit la *Préface historique générale*, tableau vif, rapide, animé, de l'histoire égyptienne, des travaux de la guerre et des arts de la paix ; puis il y insère des *Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte*, où, moins heureux, il se jette, à propos des zodiaques de Denderah et d'Esné, dans des idées et des calculs si cruellement ré-

futés ensuite par les Biot, les Visconti, les Champollion et les Letronne. — A cette partie de la vie de Fourier appartient encore ce qui immortalisera son nom, à savoir ses grands travaux sur la chaleur. Qui tourna de ce côté ses recherches ? une extrême sensibilité, dit-on, aux variations thermométriques, qu'il avait rapportée d'Orient. Il souffrait d'un asthme terrible et de douloureux rhumatismes si le thermomètre ne marquait pas plus de 20 degrés Réaumur ; en juillet même, il lui fallait double carapace ; encore se faisait-il suivre d'un domestique prêt à prendre ou à lui donner son manteau. Il épuisait les ressources de sa physique à maintenir chez lui, sans variation, la température des vers à soie. Dans ses dernières années, il se tenait dans une espèce de boîte qui ne laissait passer que sa tête et ses bras. Tout cela ne nuisait en rien à la politesse de ses manières, à la finesse et à l'agrément de son esprit, à l'amabilité de son commerce.

Quelle qu'ait été l'occasion de ses travaux sur la chaleur, ils occupèrent dès lors sa vie. Il en a consigné les résultats dans sa *Théorie analytique de la chaleur*, son principal ouvrage, et dans un grand nombre de mémoires et de notes. Ici, nous devons avouer notre incompetence, et nous contenter de dire avec M. Villemain, qui lui répondit comme directeur : « Une autre partie de votre gloire m'échappe ; « mais vos juges naturels ont placé vos théories au rang de celles qui « joignent la nouveauté de l'analyse à la grandeur des résultats. En « portant l'application des lois mathématiques sur un nouvel ordre de « phénomènes, vous avez, disent les savants, ajouté à la science, et « nous éprouvons tous que votre esprit lui prête la plus lumineuse « clarté. » De son côté, M. Cousin, prêt à parler sur tout en juge compétent, a dit : « M. Fourier se présente avec le signe évident du vrai « génie : il est inventeur. Supposez l'histoire la plus abrégée des « sciences physiques et mathématiques, où il n'y aurait place que « pour les plus grandes découvertes, la théorie mathématique de la « chaleur soutiendrait le nom de M. Fourier parmi le petit nombre « de noms illustres qui surnageraient dans une pareille histoire. » Cependant, quelque rang qu'on accorde à Fourier dans les annales de la science, on le mettra toujours au-dessous des Newton et des Galilée, des Euler et des Leibnitz, au-dessous encore des Lagrange et des Laplace, ses contemporains.

En 1814, Fourier fit sa soumission à Louis XVIII, qui le laissa à Grenoble ; puis, au retour de l'île d'Elbe, il s'esquiva et eut l'air de se faire arrêter à Lyon par les émissaires de Bonaparte, et d'être rejeté

violemment dans ses fonctions préfectorales. Il donna pourtant bientôt sa démission, et vint à Paris pour consacrer le reste de sa vie aux études scientifiques. Nommé en 1816 associé libre de l'Académie des sciences, la sanction royale lui fut refusée, mais Louis XVIII céda l'année suivante devant les suffrages unanimes qui le faisaient membre de la section de physique. A la mort de Delambre, il devint secrétaire perpétuel. « Il n'y avait pas une qualité de son esprit et de son caractère, a dit M. Cousin, qui ne le destinât à cette noble magistrature : et l'étendue de ses connaissances qui embrassaient toutes les parties des sciences, ainsi que leur histoire; et l'impartialité supérieure de son intelligence, secondée par sa modération naturelle; et le vif sentiment de la dignité de l'esprit humain; et l'alliance si rare d'un savoir profond et d'une imagination élégante. Moins piquant, mais bien plus instruit que Fontenelle; aussi précis et plus orné que d'Alembert; aussi riche en vues générales, mais plus pur, plus délicat, plus artiste que Condorcet, l'auteur de l'éloge de Herschell est au premier rang des plus heureux interprètes des sciences. » Avec l'éloge de Herschell, son chef-d'œuvre en ce genre, Fourier fit encore, en qualité de secrétaire, les éloges de Delambre, de Bréguet, de Charles et de Laplace; puis, à l'exemple des secrétaires perpétuels dont M. Cousin vient de citer les noms, il se présenta aux suffrages de l'Académie française. L'Académie, qui a toujours entretenu de bons rapports avec sa savante sœur, et qui, d'ailleurs, a toujours cultivé l'alliance des sciences et des lettres, afin de rendre la langue française de plus en plus capable de traiter de toutes les connaissances, aux termes mêmes de ses premiers statuts, l'admit à une grande majorité. Sinon plus, au moins autant qu'aucun des savants ses contemporains, Fourier méritait cet honneur par son amour des lettres, qu'il ne sacrifia jamais à ses goûts scientifiques. Il ne voulait pas que l'éducation commençât par les mathématiques, pas même que les sciences exactes fussent menées de front, comme on fait aujourd'hui, avec la littérature, l'histoire et la philosophie; mais qu'elles suivissent, pour les prédestinés, une culture littéraire. Lui-même avait fait ainsi, et il entretint toute sa vie ce commerce avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité et du xvii^e siècle; commerce cependant moins familier peut-être qu'il ne s'en vantait. On raconte qu'il hésitait et trébuchait quelquefois dans la traduction d'un passage latin. Bonaparte, qui probablement s'en doutait, lui fit un jour la malice, au pied des pyramides, de tirer devant lui un Lucain de sa poche et de le prier de

l'aider à traduire le célèbre parallèle de Pompée et de César. Fourier, embarrassé, allant trop lentement au gré de son impatient interlocuteur : « Oh ! que Garat et Denon sont heureux, s'écria celui-ci, de lire « couramment ces beaux vers dans l'original ! » Fourier comprit ; mais, cachant sa vanité froissée derrière une flatterie, il répondit : « Ne croyez pas, général, que ces messieurs les lisent plus couramment que vous. » Bonaparte ne se laissa pas prendre à une amorce si grossière, et, songeant déjà à son futur empire, il termina en s'écriant : « Vraiment ! personne ne sait donc le latin en France ? Oh ! j'y « mettrai bon ordre ! » — Ne soyons pas injustes, cependant, pour Fourier ; peu d'hommes ont porté dans les sciences plus de style et d'imagination ; peu, par conséquent, ont mérité mieux que lui les palmes des deux académies.

Le prochain numéro devrait renfermer la première partie de l'étude sur M. Cousin ; mais une nouvelle édition d'un des plus importants ouvrages du célèbre philosophe étant en ce moment sous presse, nous avons cru devoir attendre cette publication pour rendre plus complet et plus sûr le travail qui lui sera consacré. Au mois prochain donc un nouveau fauteuil, et à plus tard les articles sur M. Cousin. Cette transposition, du reste, est sans inconvénient dans une Revue où nos articles académiques sont forcément séparés les uns des autres. Ceux qui, plus tard, voudraient en faire une lecture suivie, pourront toujours remettre à leur place ceux sur M. Cousin.

U. MAYNARD.

79. DE LA BASSE-COUR, *Traité complet de l'élevé et de l'engraissement des animaux de basse-cour*, par M. A. YSABEAU, agronome. — 1 volume in-12 de 140 pages (1858), chez Victor Poulet (*Bibliothèque des familles et des paroisses, — série agricole*) ; — prix : 75 c.

La basse-cour est l'une des parties importantes de la ferme et de la maison de campagne ; les oiseaux qui peuplent cette région donnent à la fois plaisir et profit, profit surtout, quand on sait les gouverner avec intelligence, les choisir et les mettre en état de rapporter plus qu'ils ne consomment. Sous ces divers rapports, beaucoup de fermiers, beaucoup de propriétaires de la campagne, presque tous les amateurs des villes qui passent aux champs quelques mois de l'année, ont besoin d'un guide expérimenté qui les préserve des faux pas et leur indique le meilleur chemin. Les petits livres de M. Ysabeau, clairs,

intéressants, complets sous leur mince volume, sont très-propres à répandre les saines notions de l'économie domestique et agricole. Le traité de la basse-cour a toutes les qualités qui annoncent un homme pratique. Nous ne pouvons entrer dans le détail ; nous l'aurons fait connaître suffisamment en disant qu'il s'occupe successivement du poulailier, des diverses races de volailles, de la multiplication des volailles, de leur élevage et de leur entretien, et en particulier de la poule, du dindon, de l'oie, du canard et du cygne. Nous devons signaler un excellent chapitre sur l'incubation artificielle, et un autre sur l'engraissement. M. Ysabeau sort d'ailleurs un peu de la basse-cour pour s'occuper des garennes forcées, du lapin domestique et de la faisanderie. Enfin, il songe à la volière, et termine agréablement son livre en s'occupant de la fauvette, du pinson, du rossignol, du merle, du corbeau, de la pie, du geai, et de tous ces hôtes des bois que l'on transforme plus ou moins facilement en commensaux, et qui réjouissent la fenêtre du pauvre comme les élégantes volières du riche. Une table par ordre des matières et une table alphabétique terminent cet intéressant volume.

80. LA BÊTISE HUMAINE, roman inédit, par M. Jules NORIAC. — 1 volume petit in-8° de 284 pages (1860), à la Librairie nouvelle ; — prix : 2 fr.

On espère, en lisant ce titre, une œuvre où la saine philosophie parle un langage agréablement humoristique : il n'en est rien ; c'est un de ces volumes, comme il y en a tant, qui demandent à l'exagération du fond et des détails, à la prétention des antithèses, aux impossibilités à effet du dialogue, un succès non d'estime, mais d'étonnement. Il commence par une farce, se prolonge par une intrigue, continue et finit par une ordure. Le fait générateur de ce *roman inédit*, c'est une éducation de campagnard, dont le doute a été la base et la règle. Un paysan, au sortir de la tutèle d'un père sceptique, vient apprendre la civilisation à Paris, et l'histoire de ses aventures, d'abord risibles, puis immondes, est toute l'histoire de la bêtise humaine. Il y avait là un beau thème assurément pour la plume d'un romancier moraliste ; mais M. Noriac, après tant d'autres, a voulu être amusant, et, à force de courir après cette pauvre gloire, il ne l'atteint pas. Le provincial qu'il fait voyager n'est pas seulement un sceptique, c'est un niais, un Jocrisse comme pas un. Son père lui dit en le quittant : « Eusebe, je vous envoie à Paris ; ne déguisez jamais la vérité, le jeu « n'en vaut pas la chandelle. Ne frappez point de faible, mais ne le

« défendez pas : vous vous feriez deux adversaires. Efforcez-vous de
« n'avoir point d'ennemis ni d'amis, ce qui est la même chose ; et
« maintenant, adieu, mon enfant ; voici la diligence (p. 6). » Voilà
bien de quoi faire un égoïste, mais non un idiot ; en choisissant un
tel ingénu pour type de la bêtise humaine, l'auteur court risque de la
supprimer, car une telle sottise est exceptionnelle et non *humaine*.

Les tribulations d'Eusèbe à la recherche du monde civilisé com-
mencent au guichet du chemin de fer. Il demande un véhicule (le
mot est bien élégant pour un nigaud) ; véhicule ! répond l'employé ;
vous moquez-vous ? voici votre wagon ; une autre fois, tâchez d'être
poli, si c'est possible. — Cet homme est un ignorant, se dit Eusèbe.
— En wagon, des commis voyageurs le font poser : — « Vous ne
« fumez pas, jeune homme ? — Non. — Mais d'où diable sortez-vous,
« mon jeune ami ? — Je sors de la Capelette en Limousin ; je vais à
« Paris pour m'instruire, et je ne saurais être votre ami, puisque je
« vous vois pour la première fois. — Ne vous fâchez pas, jeune
« homme... Ah ! vous êtes du pays de M. de Pourceaugnac ? demande
« l'autre voyageur. — Je ne le connais pas ; mon père et moi vivons
« fort retirés. — Comment, jeune homme, vous ne connaissez pas le
« plus gai des héros de Molière ?... — Je ne suis jamais sorti de la Ca-
« pelette ; j'ignore même où Molière est situé. » Un immense éclat de
rire répond au Limousin. « Vous riez ! je pourrais vous jeter par les
« fenêtres ; je ne le fais pas. — Comme vous y allez, mon cher mon-
« sieur... Nous sommes voyageurs de commerce ; nous représentons
« deux des premières maisons de Paris. — Je pense qu'il n'y a pas à
« Paris de premières maisons, et qu'il ne saurait y en avoir, puisque
« les premières, en arrivant du nord, sont les dernières quand on
« vient du sud (p. 21). » Voilà, évidemment, une simplicité de cam-
pagnard très-apprêtée par M. Noriac ; on devine quelle figure doit faire
un tel Limousin sur le pavé de Paris : un employé l'a morigéné, deux
voyageurs ont voulu le berner, et maintenant un cocher l'insulte, un
soldat se moque de lui, un vieillard le rudoie, un commissaire de po-
lice l'emmène comme suspect et ne le lâche qu'à la vue de son permis
de chasse. Il est dix heures et demie du soir, et Eusèbe n'a pas de loge-
ment. « Êtes-vous malade, monsieur ? lui dit un homme qui ferme un
« magasin. — Non ; mais je n'en vaux guère mieux : un garçon de
« restaurant m'a appelé *toqué*, une grande dame n'a point daigné me
« répondre, et une femme du peuple, à laquelle je demandais de
« m'indiquer une auberge, m'a dit mille sottises ; croyant venir dans

« un pays civilisé, ne suis-je pas tombé au milieu de hordes sauvages (p. 52) ? » Le marchand l'accueille, le fait entrer dans son magasin, lui trouve un logement en ville, et ici la caricature disparaît ; nous avons une intrigue, et quelle intrigue ! Le provincial lie connaissance, on ne sait comment, avec quelques-uns de ces artistes ou lettrés qui fument avec nonchalance sur le macadam des boulevards ou dans les estaminets, et ont la prétention de ne croire, disent-ils, qu'à la fumée de leur pipe. En pareille compagnie, Eusèbe se *déniaise* ; il mène la vie de cafés et de théâtre, et, dès ce moment, la *bêtise humaine* n'est plus que l'existence oisive et désordonnée d'un provincial. Dans ce milieu impur, il s'éprend d'une actrice dans des circonstances qui se refusent à toute description. Une Adéonne vénale, vraie fille de marbre, s'enflamme à son tour pour ce nigaud ; pour elle, il se bat à l'épée, et, après une heure de leçon, il porte à son adversaire des bottes victorieuses. Cette immonde liaison, aussi impossible dans ses causes que vulgaire dans sa mise en scène, continue longtemps, comme si l'auteur aimait à s'attarder dans cette fange. Enfin, Eusèbe se marie avec la fille d'un riche négociant ; le niais limousin s'est fait spirituel et habile ; mais, civilisé, il est encore plus malheureux qu'étant rustre ; Adéonne se tue ou se laisse mourir de désespoir, parce qu'il l'a quittée ; sa femme l'abandonne en compagnie d'un mauvais sujet ; le voici donc dégrisé de la civilisation, qui avait enivré sa pauvre tête ; il retourne à la Capelette, non pas Gros-Jean comme devant, mais philosophe. « Père, dit-il en arrivant, le faux est « sur terre, le vrai est au ciel ; » et quand son père est mort sans prêtre, parce que l'abbé Faye a les cheveux rouges : « Père ! père ! s'écrie « toujours le ci-devant civilisé qui ne croit pas le vieillard mort, il « n'y a de vrai que la grandeur de Dieu ! — Et la bêtise humaine, » dit l'abbé Faye, en passant sa tête rousse à travers la porte. Le volume finit sur cet effet scénique.

Ainsi, la morale de cette fable, moitié risible, moitié scandaleuse, et toujours forcée, c'est que la vérité n'étant pas ici-bas, les pauvres mortels sont condamnés à la bêtise à perpétuité. Cette leçon, pour être peu consolante et peu noble, n'en est pas plus spirituelle ; nous craignons très-fort que M. Noriac, à force de côtoyer la *bêtise humaine*, n'ait fini par y laisser choir son volume, malgré tout l'esprit qu'il tient à se donner et tout celui qu'il a. GEORGES GANDY.

81. CHARLES VII et LOUIS XI d'après Thomas Basin, par M. G. DU FRESNE DE BEAUCOURT. — In-8° de 64 pages (1860), chez A. Durand ; — prix : 3 fr.

M. de Beaucourt s'est décidément constitué le chevalier posthume de Charles VII, et vraiment on pourrait moins bien choisir. Prenant le contre-pied de la tradition historique qui a grandi le fils en rabaisant le père, M. de Beaucourt cherche à prouver que Louis XI, au contraire, a compromis l'œuvre nationale de Charles VII, et qu'à tout considérer il ne doit garder dans l'histoire ni toute la place que Commines lui a donnée, ni surtout le bénéfice des vols faits à la mémoire du *Victorieux*. Déjà il a soutenu cette thèse dans plusieurs brochures dont nous avons précédemment rendu compte (p. 220 de notre t. XVII) ; en voici une nouvelle, où il a pu s'appuyer sur des témoignages contemporains. C'était, en effet, une bonne fortune pour lui que la publication, faite récemment par M. Quicherat, de l'*Histoire et des Mémoires*, jusqu'alors inédits, de Thomas Basin, de cet évêque de Lisieux, d'abord conseiller de Charles VII, victime ensuite des rancunes de Louis XI. Par cela même, et pour d'autres raisons encore, Thomas Basin doit être consulté avec précaution ; mais son témoignage n'en est pas moins d'un grand poids dans le débat élevé au sujet de la valeur de ces deux règnes. M. de Beaucourt a soumis ses récits au contrôle d'une sage critique, et, tout décompte fait, il reste au profit de Charles VII une grande guerre terminée, un royaume délivré, des provinces reconquises, l'insubordination des grands réprimée, toutes les branches du gouvernement, armée, justice, finances, commerce, industrie, sagement organisées, et tout cela avec modération et honneur ; en un mot, il reste, malgré Jeanne d'Arc et Jacques Cœur, malgré Agnès Sorel, il reste un vrai roi. — Pour Louis XI, il brouille d'abord, renverse et révolte ; il n'excelle guère qu'à réparer ses fautes, et encore en prenant à ses gages la fortune et la mort ; c'est à la fortune aussi, à la mort et au crime, qu'il doit principalement les belles provinces dont on lui fait un titre de gloire, et cet agrandissement de la France doit être acheté au prix de sa dépopulation et de sa ruine à l'intérieur, au prix de son ascendant et de son honneur au dehors ; il n'ajoute que les postes à l'administration de Charles VII, que d'ailleurs il applique sans conscience et sans foi ; il est sans foi lui-même, sans dignité, sans vertu ni royale ni humaine. M. de Beaucourt, toutefois, lui reconnaît de grandes qualités ; « mais, dit-il en terminant, n'oublions pas que ces qualités ont peu profité à la France, qui n'a pas

« reçu sous ce règne une impulsion nouvelle, et qui n'a fait, en suivant les traditions de Charles VII, que recueillir les fruits, trop souvent corrompus encore, d'une politique vraiment nouvelle et créatrice. N'oublions pas une parole profonde de M. Mignet, cet investisseur habile des travaux de la royauté : Louis XI fut le continuateur de Charles VII (p. 63). » Telle est la conclusion, modérée et vraie, de M. de Beaucourt : elle deviendra celle de l'histoire, dès que l'auteur, qui use si noblement des loisirs que lui fait la fortune, aura terminé l'ouvrage complet sur Charles VII que, sans doute, il prépare, et auquel il prélude par ces intéressantes brochures. Alors, le père et le fils reprendront, dans les jugements de la postérité, le rôle qu'ils ont vraiment rempli dans les événements de leur règne, et Louis XI ne sera plus parricide dans l'histoire comme il l'a été dans sa vie.

82. LES GRANDS CONNÉTABLES, *Tableaux historiques*, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latreiche. — 1 volume grand in-8° de 390 pages, illustré de dessins par M. HADAMARD (sans millésime), chez Magnin, Blanchard et Cie ; — prix : 40 fr.

On voit chaque jour des scènes tirées de notre histoire nationale, mises en œuvre par des mains plus ou moins habiles, grossir le nombre déjà si considérable des livres destinés à l'éducation de la jeunesse. L'utilité de la plupart de ces ouvrages est sans doute contestable ; mais il faut convenir que le sujet choisi par Mme la comtesse Drohojowsha est éminemment propre à conduire au but que doivent se proposer tous ceux qui écrivent pour cette classe si intéressante de lecteurs : plaire en instruisant, et graver à la fois dans le cœur de solides principes et de généreux sentiments. Quel magnifique tableau, en effet, que celui de cette génération de grands hommes se transmettant, de héros en héros, une glorieuse épée toujours portée au service de la France, de l'Eglise et du roi, causes que ces guerriers intrépides ne se fussent jamais imaginé devoir être un jour séparées dans l'esprit de leurs descendants !

Après une courte introduction et un intéressant chapitre consacré à exposer l'origine et les progrès de la charge de connétable de France et des nombreux privilèges qui y étaient attachés, l'auteur commence son récit, — qu'elle appelle « une épopée française et militaire, » — par la vie de Matthieu II de Montmorency, qui fut, comme on le sait, connétable sous Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, et pendant les premières années du règne de saint Louis, et le continue ensuite

en se contentant de retracer les actions des connétables les plus célèbres jusqu'à la mort de Lesdiguières, le dernier d'entre eux. Ainsi c'est, après Matthieu de Montmorency, Humbert de Beaujeu, le héros de la croisade d'Égypte ; puis viennent Charles de la Cerda, victime de l'implacable jalousie de Charles le Mauvais ; Gauthier de Brienne, qui meurt à Poitiers avec l'élite de la noblesse française. Bientôt paraissent Duguesclin et Clisson, qui jetèrent tant d'éclat sur le règne du sage mais peu belliqueux Charles V ; le connétable Charles d'Albret, qui reçoit à Azincourt la mort qu'avait trouvée Brienne à Poitiers ; Arthur de Bretagne et Dunois, les glorieux compagnons de Jeanne d'Arc ; Louis de Luxembourg, qui porta sa tête sur l'échafaud en juste châtement de ses trahisons. Mme la comtesse Drohojowska nous montre ensuite Charles de Bourbon, qui, infidèle aux traditions de sa race, meurt en s'attaquant à la ville éternelle ; Anne de Montmorency, enseveli dans son triomphe à la bataille de Saint-Denis ; le duc de Luynes, auquel une prompte mort ne laissa pas le temps de justifier la faveur royale. Enfin François de Lesdiguières, dont Henri IV disait « qu'il ne voulait céder qu'à lui le titre de premier capitaine de « l'Europe, » clôt dignement la série des connétables de France, chargé qui fut supprimée en 1627 par un édit de Louis XIII, reproduit à la fin du volume.

L'auteur fait suivre son travail d'une liste complète de tous les connétables. On est assez étonné d'y voir figurer tout d'abord : « Wasquan, duc de Tongres, grand maître et duc de la chevalerie de France, gendre de Pharamond, connétable sous ce prince et sous Clodion son fils (p. 384), » et une foule d'autres tout aussi peu authentiques, auxquels le P. Anselme se serait bien gardé de donner place dans son *Histoire des grands officiers de la couronne*. Nous y signalerons aussi une erreur qu'il faut peut-être mettre sur le compte du typographe : Humbert de Beaujeu, qui mourut pendant la croisade d'Égypte (de 1250 à 1254), est porté sur cette liste comme ayant exercé les fonctions de connétable de 1277 à 1285.

Malgré quelques imperfections, en somme fort légères, ce livre se recommande par l'esprit chrétien qui l'anime d'un bout à l'autre. Les grandes actions qu'il retrace, présentées avec chaleur et talent, inspireront à tous ceux qui le liront de salutaires et généreuses pensées.

CH. DE GAULLE.

83. DE LA CONSTRUCTION et de l'ameublement des églises, par saint Charles

BORROMÉE (*Sancti CAROLI BORROMÆI Instructionum fabricæ ecclesiasticæ et suppellectilis ecclesiasticæ libri duo*); nouvelle édition, revue et annotée par M. l'abbé E. VAN DRIVAL, directeur au grand-séminaire d'Arras. — 1 volume in-12 de xxiv-340 pages (1860), chez Callou; — prix : 2 fr. 50 c.

En publiant une nouvelle édition des *Instructions* de saint Charles Borromée pour la construction et l'ameublement des églises, M. l'abbé Van Drival a rendu un service réel aux ecclésiastiques et aux artistes qui aspirent à l'honneur de décorer les édifices religieux. Au moment où les traditions de l'antiquité ecclésiastique s'obscurcissaient, — au **xvi^e** siècle, — dans l'architecture, la sculpture et la peinture, l'illustre et saint archevêque de Milan rédigea et publia ces instructions sur la demande des évêques suffragants de sa métropole. L'Italie, personne ne l'ignore, fut la première, sous les influences de la renaissance, à délaisser les règles et les modèles qui avaient fait sa gloire durant de longs siècles. Dès la fin du **xiii^e**, des figures mythologiques s'introduisent dans les monuments sacrés de ce pays; la forme des édifices tend à se modifier; les ornements se dénaturent; et, dans la célébration de l'office public, la musique, avec ses modulations profanes, — comme on l'entend encore dans les principales église de Rome, — prend entièrement la place du plain-chant. Les prescriptions liturgiques, au moins, y subsistèrent toujours. — Saint Charles Borromée, qui travailla avec un zèle infatigable à faire pratiquer, dans son diocèse et dans la province ecclésiastique de Milan, la réformation ordonnée par le Concile de Trente, exerça sa vigilance d'une manière spéciale sur la restauration des églises et des couvents. Il s'appliqua à décorer sa cathédrale avec une magnificence digne de sa piété. Ceux qui visitent cette grande église, y reconnaissent aisément les travaux qu'il fit exécuter. Malheureusement, le goût et la science de l'architecture religieuse étaient alors fortement imbus des doctrines artistiques qui n'ont cessé d'y dominer depuis plus de quatre siècles. Si un esprit ferme et élevé eût été capable, à cette époque, de remettre les arts chrétiens dans la bonne voie, c'était assurément saint Charles. Mais, absorbé par des questions de la plus haute importance, il n'aborda celle de la construction et de l'ameublement des églises qu'au point de vue le plus général des convenances liturgiques. Il ne défend point l'emploi des ordres dorique, ionique ou corinthien (p. 158); il réserve seulement à la sollicitude épiscopale de veiller à ce que rien d'inconvenant dans les ornements ne s'introduise dans une œuvre ecclésiastique. S'il s'agit des fenêtres, il ordonne de les garnir de vitres

transparentes, « sans aucune peinture; à moins seulement qu'on y
« représente l'image du saint auquel l'église ou la chapelle est dédiée
« (pp. 29-30); afin, ajoute-t-il, qu'une lumière plus éclatante pénètre
« dans l'église ou dans la chapelle (p. 30). » — Si, dans quelques
détails comme ceux que nous venons de citer, — et nous pourrions
en ajouter d'autres, — on reconnaît l'influence italienne du xvi^e siècle,
il faut se reporter au temps et au pays au milieu desquels vécut le saint
archevêque de Milan. Ainsi, il suppose que, dans la partie de l'église
où se tiennent les hommes, il n'y a pas de siège pour l'assistance à l'of-
fice. « Si l'on en concède quelques-uns, dit-il, ce seront des bancs de
« forme oblongue, sans dossiers pour qu'on puisse s'appuyer : on les
« placera le long des murailles, ou entre les colonnes (p. 122). »
L'absence des sièges dans les églises se remarque encore de nos jours
en Italie. C'est un usage peu favorable au recueillement, et bien dif-
férent de ce qui se pratique en France. — Il ne faut attacher aucune
importance à quelques autres coutumes locales. Chacun discernera fa-
cilement les différences légères qui se trouvent entre les églises ita-
liennes et nos églises, différences qui s'expliquent par de vieilles habi-
tudes, par les goûts de la population, et même par le climat. Ce qui
fixera l'attention, ce qui mérite d'être médité, ce qui doit être l'objet
d'une étude constante et approfondie, c'est l'ensemble de ces instruc-
tions. On peut dire que c'est une mine inépuisable d'excellents rensei-
gnements. Les ecclésiastiques, les architectes surtout, étudieront avec
fruit les articles relatifs à la position des églises, à leur isolement et à
leurs dimensions, à leur forme, aux parvis, au pavé, aux portes, au
maître-autel, aux chapelles, aux petits autels, aux reliquaires, aux
peintures, aux fonts baptismaux, aux confessionnaux, etc.

L'édition due aux soins de M. l'abbé Van Drival, reproduit le texte
latin. Des notes en français, placées au bas des pages, servent d'éclair-
cissement au texte. Le volume est terminé par un index des mots latins
les moins usités. Les notes de M. l'abbé Van Drival sont excellentes ;
nous regrettons qu'elles soient généralement de peu d'étendue. Per-
sonne n'était plus compétent que le savant directeur du séminaire d'Ar-
ras, pour les rendre plus complètes et plus instructives. En le félici-
tant d'avoir rendu au public ces *Instructions* de saint Charles, qu'il
nous permette d'exprimer le vœu que des notes plus amples accompa-
gneront une prochaine édition.

J.-J. BOURASSÉ.

84. CONTEMPLATION des principales merveilles de l'univers, ou Philosophie religieuse de la nature, par M. l'abbé GROBEL, professeur de philosophie, etc. — 1 volume in-12 de viii-274 pages (1858), chez Burdet, à Annecy, et chez Clarey, à Paris; — prix : 2 fr. par la poste.

Galien, célèbre médecin du II^e siècle, après avoir décrit la structure du corps humain, s'écrie : « Ce n'est pas un livre que je viens de composer, c'est un hymne que j'ai chanté ! » Bien longtemps avant Galien, le Prophète roi avait dit : *Cœli enarrant gloriam Dei* ; les cieux, par leur magnificence, chantent l'hymne éternel à la gloire du Créateur. Cet hymne, sous des formes multipliées, a retenti dans tous les temps. Toujours les yeux ont vu, l'intelligence a compris, le cœur a aimé, la voix a chanté l'auteur de tant de merveilles. Dieu, comme l'enseigne saint Paul, a parlé par ses œuvres, et les sages auraient dû le reconnaître sous le voile transparent qui le cache et le manifeste à la fois. Cicéron décrit avec éloquence la sagesse des œuvres divines ; chez les modernes, on connaît le livre de Fénelon ; avec plus de science et un langage plus austère, Duguet raconte l'œuvre des six jours. Nombre d'écrivains des divers rangs et plus ou moins renommés se sont pressés dans cette carrière. Un professeur d'Annecy, M. l'abbé Grobel, vient aussi, lui, sous le titre et la forme de *Contemplations*, passer en revue les principales merveilles de la création. D'abord, ce sont les astres, le soleil, puis les faits atmosphériques : l'eau, l'air et le feu. Descendu sur la terre, il étudie les trois règnes, s'arrête à l'instinct des animaux, et termine par l'homme, auguste microcosme, beau dans la structure de son corps, admirable dans son âme, qui a reçu la semence des vérités éternelles, l'idée et la notion de l'Être infiniment parfait.

Ce livre est intéressant, d'un style élégant et sachant peindre. Parfois on peut y sentir la rhétorique et quelque abus des figures ; ainsi, nous n'aimons pas qu'on caractérise ainsi le soleil : « Ne voyez-vous pas le grand bec de gaz suspendu à la voûte des cieux ? » et que, pour soutenir la comparaison, on complimente ce même soleil de ce que, tout en nous éclairant avec une telle splendeur, « il ne fatigue pas notre odorat (p. 35). » De plus, dans un livre qui suppose une science abondante, on aimerait à voir plus de citations empruntées à la science elle-même. Il y a aussi trop de facilité à émettre des assertions risquées, en étymologie

par exemple, quand on fait venir *amor* de *moveri ad*; cela peut être ingénieux: le cœur se meut vers sa source, vers Dieu; mais, ce n'est certainement pas l'étymologie d'*amor*. — Ces critiques sont légères; ce qui les compense et au delà, c'est que l'auteur parle avec dignité des grandeurs de la création; les rapprochements moraux et chrétiens qu'il tire de ces considérations sont bien amenés et noblement exprimés. Nous voudrions citer quelques exemples. A propos de la voix, qui permet à l'homme de chanter les louanges divines, on lira à la page 182 l'analyse d'une partie de la liturgie de la messe, détail excellent, et qui ferait désirer une explication plus complète. Ailleurs, il décrit avec talent les merveilles de l'industrie, et il les subordonne à celles de Dieu, que l'homme veut imiter, et dont il ne reproduit qu'une ombre infidèle (p. 25). Dans un chapitre de conclusion sur les règnes de la nature, on lit avec plaisir cette vive apostrophe: « Hommes comblés des dons
« de Dieu, pourquoi les retournez-vous contre lui? Il vous donne
« chaque jour les plus grands spectacles, il vous fait assister sans
« cesse aux manifestations de sa puissance, de sa sagesse et de son
« amour pour vous, et peut-être êtes-vous de ceux qui se plaignent
« de n'avoir jamais vu Dieu (p. 161)? »

L'ouvrage de M. l'abbé Grobel est déjà un peu ancien; nous ignorons s'il a fait son chemin dans le monde; s'il le réimprime, nous lui conseillons de l'élargir un peu, de simplifier le titre et d'améliorer la typographie, travail d'un imprimeur d'ailleurs habile, à en juger par un petit volume auquel a pris part aussi M. l'abbé Grobel, les *Poésies* de H. Callies. C'est justice de ne pas oublier que les *Contemplations* ont reçu un témoignage flatteur de Mgr l'évêque d'Annecy, qui, dans une lettre approbative en date du 15 mai 1858, écrivait à l'auteur: « Vous convoquez dans votre ouvrage tous les êtres de la création pour
« les forcer à bénir leur auteur; vous montrez l'ordre admirable qui
« règne dans la nature, pour faire connaître Dieu et le faire adorer.
« En vous emparant de résultats obtenus par les sciences humaines,
« vous jetez la lumière sur leur orthodoxie et les forcez de plier le
« genou devant la science des sciences, qui est celle de Dieu (p. III). »

A. MAZURE.

85. LES SAINTS DÉSIRS *de la mort, ou Comment les chrétiens doivent mépriser la vie et souhaiter la mort*, par le R. P. LALLEMANT, prieur de Sainte-Genève et chancelier de l'Université de Paris. — 1 volume in-32 de 228 pages

(1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lefhuelleux, à Paris; — prix : 60 c.

« Le chrétien parfait, dit saint Augustin, supporte la vie avec résignation et meurt avec joie. » Cette pensée, si éminemment féconde en utiles enseignements, se trouve développée dans ce petit livre, qui n'est qu'une exposition claire et simple de la doctrine des Pères de l'Eglise sur ce sujet capital. L'auteur n'a pas cru devoir mêler et fondre ensemble, sous des titres communs, tout ce que les docteurs ont écrit de plus solide et de plus touchant à cet égard; mais il a consacré à chacun d'eux un chapitre spécial, afin sans doute, en la détachant de la sorte, de distinguer mieux leur doctrine respective, et de la graver plus facilement dans l'esprit des lecteurs, qui auront à le remercier aussi d'avoir étendu ordinairement et expliqué par une espèce de paraphrase le texte des Pères, pour le rendre accessible à tous, et plus respectable encore en l'étayant de l'imposante autorité de l'Écriture. — Outre le chapitre IX, que saint Augustin occupe selon l'ordre des temps, c'est par les pensées de cet illustre docteur que s'ouvre et que se conclut l'opuscule, dont l'ensemble « se rapporte aux maximes « qu'on a tirées de lui, comme des conséquences à leurs principes « (p. viii). » Par une heureuse licence, à laquelle la piété du lecteur n'aura, certes, rien perdu, saint Jean Climaque, Thomas a Kempis, sainte Thérèse, figurent dans la série des Pères, et, à ce point de vue du livre, ne s'y trouvent pas, à coup sûr, déplacés. — Ce fut, dit-on, pour se consoler dans ses infirmités continuelles que le P. Lallemand composa les *Saints Désirs de la mort*. Cette circonstance explique assez à quel genre de personnes s'adresse plus particulièrement son livre. Nous croyons, toutefois, qu'il sera lu avec fruit par tous les fidèles; tous y apprendront quel est le moyen le plus sûr et le plus court de se dégager des illusions du monde, dont la figure passe, pour soupirer uniquement après les biens réels de la véritable patrie.

86. ÉCONOMIE de la Providence divine dans le gouvernement des choses humaines, par le R. P. MILLET, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de 336-452 pages (1860), chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 2 fr. 50 c.

Le P. Millet, connu par d'excellents travaux d'apologétique que notre recueil a loués, vient d'écrire un très-bon livre sur le plan de la Providence dans le gouvernement de la vie humaine dans toutes ses phases, depuis son origine jusqu'à l'éternité. La première des trois parties dont il se compose, considère la Providence dans l'ordre sur-

naturel; on y apprend comment, pour s'être écarté du plan divin, l'homme, élevé par son origine à un état supérieur à la nature, en a été déchu, et quels ont été les conséquences et les châtements immédiats de ce funeste événement. Mais la Providence ne s'est point abstenue de son premier dessein parce que l'homme est tombé : elle lui a donné, avec l'exemple des saints, la loi de l'Eglise pour le gouverner dans la vie présente et le conduire dans les pâturages spirituels : l'Eglise, société sainte et sacrée, dont les sociétés temporelles sont une ombre lointaine et ne sauraient jamais réaliser l'auguste idéal. En résumé, l'ordre surnaturel a pour objet de rétablir le but de la création, et, par suite, de la rédemption. « La nature humaine tombée en Adam, la nature humaine relevée en Jésus-Christ, voilà tout le christianisme, toute la religion (p. 7). » Ajoutons aussi : voilà le sujet de ce livre. — Dans la seconde partie, nous voyons la Providence dans l'ordre temporel, tel que l'a fait la chute de l'homme, sur cette terre où se passe sa vie intermédiaire, et s'opère, en ce qui le concerne, le travail de sa réparation. Sur les traces de saint Augustin, qui traite ces questions avec une grandeur sans rivale, l'auteur fait voir les deux cités, le bien et le mal physique, le bien et le mal moral; il dit comment coexistent ici-bas, sur cette terre de passage, la richesse et la pauvreté. A ce sujet, il développe une des paroles les plus énergiques de saint Augustin : « Ce n'est pas Dieu qui veut qu'il y ait des méchants; leur perversité ne vient que de leur volonté déréglée. Seulement, Dieu les rencontre sous sa main; il en fait des instruments de sa justice; il leur donne des richesses, de la puissance; il les prend comme il prit autrefois des verges pour chasser les profaneurs du temple : *De peccatore fecit flagellum*; il en fait un fouet, il l'élève, il frappe. On murmure! hommes aveugles et impatientes, attendez donc un instant. Quand les pécheurs sont punis, les enfants corrigés, tout rentre dans l'ordre, Dieu s'apaise, il brise les verges et les jette dans le feu (p. 147). » Dieu a ses moyens pour diriger la société temporelle et la mener où il veut. D'abord, il a le prêtre pour gouverner spirituellement le pauvre, pour l'assujettir à la loi, pour le moraliser, pour endormir ses douleurs et apaiser ses colères, en lui apprenant que tout n'est pas clos avec ce monde, qu'il y a un avenir meilleur où il est convié, où sera la compensation au centuple de tout ce qui lui aura manqué dans l'ordre du temps. — Après l'influence du prêtre, il y a celle de la femme, que Dieu a sanctifiée dans la personne de sa mère, en lui montrant saint Jean et lui

disant : « Femme, voilà votre fils. » Et c'est ainsi que la femme, la fidèle diaconesse de l'Eglise, a été instituée mère des indigents. Tout vrai chrétien lui-même est l'ami, le protecteur des pauvres. Sur ce point intéressant, on lira un beau chapitre où sont traités les rapports que le christianisme établit entre ceux que le monde appelle les heureux et ceux que l'on appelle, bien à tort, les déshérités, comme si un chrétien pouvait être déshérité des vrais biens, de ceux qui sont éternels. C'est, en effet, parce que Dieu nous aime, pauvres et riches, qu'il veut nous donner, non pas le bonheur d'un jour, mais celui qui n'a pas de terme. « La gloire de Dieu est-elle de nous faire grands sur la terre, ou de nous faire régner dans les cieux? de nous rendre heureux un instant, ou toujours? Voici la loi : Cherchez avant tout le royaume de Dieu. Mais vous renversez l'ordre, et vous cherchez avant tout les biens temporels. Or, il est de la providence de Dieu de maintenir l'ordre malgré vous, et même de vous enlever ces faux biens qui vous enchantent, lorsqu'ils vous mettent en danger de perdre les seuls bien solides, et qui ne manquent pas à l'espérance appuyée sur les œuvres (p. 138). » Les deux cités ont chacune leur terrain dans le monde spirituel; non pas que ce terrain soit entièrement séparé; les habitants de l'une et de l'autre cité s'y rencontrent, et c'est ici-bas une des grandes voies de la Providence, pour éprouver à la fois, les uns par les autres, les bons et les pervers. Des deux parts il y a des transfuges; heureux ceux qui viennent de la cité du mal! Elles ont aussi leurs armées, leurs combattants, leur mot d'ordre. L'une dit : *Non serviam*; l'autre l'inverse : *Serviam*, je servirai Dieu jusqu'à l'immolation de moi-même. Les voilà, ces deux cités; choisissez, il le faut; on ne saurait reculer toujours. Sans nul doute, si vous écoutez la raison, si vous savez assouplir votre liberté, vous choisirez la cité de Dieu; vrai catholique, c'est là, comme vous le montre le P. Millet, que vous trouverez la vérité avec l'honneur et l'avantage réel. — La Providence éternelle est l'objet d'une troisième partie, où l'on voit la nécessité de rattacher le présent à l'avenir. L'auteur étudie les graves questions concernant le monde éternel : la résurrection des morts, le jugement, la restauration de l'univers, la sanction dernière, le bonheur et le malheur qui ne doivent pas finir; il expose enfin, avec tous les détails désirables, ce qu'enseigne la plus haute et la plus sûre théologie sur les fins suprêmes de l'homme.

Cet ouvrage est remarquable, d'abord pour le plan, où tout se coordonne d'une manière parfaite : livres, sections, chapitres, corol-

lares et conclusion. Une suite considérable de notes, placées à la fin du volume, contient une bonne moisson de documents et de textes sur tous les points de la doctrine traités dans le corps du livre. Le style a de l'image et du mouvement ; on a pu en juger par ce qui vient d'être cité ; voyons encore ce passage : « Je l'aime, cette Eglise « qui vient à moi avec un visage plein de douceur, portant en main « ses deux Testaments, et qui m'adresse ces consolantes paroles : « Mon enfant, rassure-toi, je possède l'histoire du passé, je vais te « donner l'explication du présent, et t'ouvrir le secret de l'avenir « (p. 7). » Et en terminant : « Un soldat sur le champ de bataille « n'aime pas les blessures que fait le fer ennemi ; il n'aime pas la « balle meurtrière qui siffle à ses oreilles ; mais il aime la gloire, le « triomphe qui suit la victoire. Ainsi, le chrétien n'aime pas les hu- « miliations, les souffrances ; mais il aime le pardon qui s'accorde au « repentir, la vertu qui s'acquiert par la lutte, la récompense qui « l'attend au bout de la carrière. La vue du ciel l'anime et l'en- « flamme ; il se dit ce qu'une mère héroïque disait à son fils que l'on « conduisait au martyre : Mon fils, regardez le ciel, et ne craignez pas « les tourments et la mort : *Nate, aspice caelum* (p. 335). » On reconnaît dans ces passages le ton, l'accent de la bonne école, du xvii^e siècle, un style solide, et qui n'emprunte pas sa vertu à de vains ornements ; on ne trouve pas ici le feuillage stérile offert trop souvent par tant d'autres livres, à la place des fruits que l'on voudrait récolter.

A. MAZURE.

87. ÉLÉMENTS de statistique et de géographie générales, par MM. J.-Ch.-M. Boudin, membre des Sociétés de géographie et de statistique de Paris, et Hippolyte Blanc, chef de bureau au ministère de l'instruction publique et des cultes. — 1 volume in-12 de viii-232 pages (1860), chez Henri Plon ; — prix : 2 fr. cartonné.

Ce livre a un côté tout nouveau, qui, dans les circonstances actuelles, offre de l'intérêt : nous voulons parler des renseignements statistiques puisés aux sources officielles, sur les populations, les nationalités et les cultes. Ces renseignements, épars jusqu'ici dans une foule d'ouvrages différents, ont été réunis comme un élément indispensable à l'étude de la géographie. Aujourd'hui, toutes les questions qui touchent aux divers points que nous venons d'indiquer, ont acquis une très-haute importance. On en jugera par quelques exemples. Voulons-nous savoir si la religion catholique est en progrès ou en décadence en Russie ? l'ouvrage de MM. Boudin et Blanc nous apprend « qu'en

« 1856 on ne comptait plus dans le royaume de Pologne que 3,607,813 catholiques ; en dix ans leur nombre avait diminué de 187,574. » Tout commentaire est superflu. — On comprend davantage le danger que les menées révolutionnaires font courir à l'Autriche sur la question du slavisme, quand on voit l'Autriche compter à elle seule 14,802,751 slaves. Or, si on y ajoute les 2,036,000 slaves de la Prusse et les 6,200,000 slaves de la Turquie d'Europe, on sent quelle puissance d'agitation la révolution peut exercer au centre de l'Europe au moyen du slavisme seul.

Une question neuve et originale, celle du non-cosmopolitisme de l'homme, est traitée en détail dans l'ouvrage. Les documents recueillis par les auteurs font reconnaître que l'homme n'est pas cosmopolite comme on l'avait cru jusqu'ici. Ce qui est curieux, c'est que la science confirme sur ce point la dernière partie du mot du Nouveau Testament : *Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terre, definiens statuta tempora, et TERMINOS HABITATIONIS EORUM* (Actes, XVII, 26.)

La statistique sur les Juifs vient aussi à l'appui de nos livres saints. On constate leur dispersion et leur nombre sur tous les points du globe.

Ce qui touche à la France et à ses colonies est, on peut le dire, complet. Des documents nouveaux, puisés à des sources officielles ou aux plus sérieux travaux contemporains, ont servi de matériaux aux auteurs. Nous regrettons que la limite de notre cadre ne nous permette que d'appeler sur ce point l'attention de nos lecteurs. Signalons toutefois les questions de températures et de climatologie, qui ont ici un certain développement.

L'ouvrage renferme l'ensemble des notions générales sur la géographie ; mais il est rédigé dans l'ordre du programme officiel adopté pour l'enseignement de la géographie dans les lycées, ce qui permet de l'admettre dans les établissements d'instruction. Non-seulement il offre des données nouvelles sur des points qui ne peuvent plus être ignorés de personne aujourd'hui, mais il a soigneusement fait disparaître ces erreurs incorrigibles qu'on rencontre dans presque tous les traités de géographie. Ainsi, on n'y donne plus à la Suisse qu'une capitale au lieu de trois, ce qui est exact depuis le changement de la forme du gouvernement helvétique après la révolution de 1848.

Nous devons un éloge particulier à la composition typographique de ce volume ; peu de livres classiques peuvent lui être comparés.

88. L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE dans l'idée et dans la pratique, par le P. B. GISBERT, S. J.; nouvelle édition, avec préface, notes et appendices, par M. l'abbé A. CRAMPON et M. l'abbé J. BOUCHER, du clergé d'Amiens. — 1 volume in-12 de xxiv-420 pages (1860), chez V. Palmé; — prix : 3 fr.

Le P. Blaise Gisbert, théologien et philosophe, né à Cahors, le 21 février 1657, mourut à Montpellier, le 27 février 1731. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1672, et professa dans les collèges de la Société la rhétorique et les belles-lettres. Plus tard, il se livra avec succès à la prédication, et il a laissé plusieurs ouvrages intéressants. — C'est un de ses écrits, et peut-être le meilleur, que l'on vient de rééditer. Il suffit, en effet, de parcourir quelques pages de l'*Eloquence chrétienne*, pour sentir que l'auteur est tout pénétré de son sujet. Le style est plein de mouvement et d'originalité; tout y est, pour ainsi dire, mis en relief; chacune des règles, tracée d'une main vigoureuse, se fixe d'elle-même dans la mémoire; on n'oublie plus, dès qu'on les a lues, ces vérités si nettes, ces axiomes si profonds, qui pénètrent dans l'esprit et s'y gravent en traits ineffaçables. — Un des plus illustres prédicateurs de notre temps; le P. Félix, rend à ce livre un précieux témoignage. « Le P. Gisbert, bien compris, dit-il, peut « contribuer beaucoup à rendre à l'éloquence sacrée, parmi nous, son « caractère de sainteté et de popularité qu'elle ne peut abandonner « sans se défigurer elle-même; il offre, sous ce rapport, le meilleur « modèle, en empruntant ses exemples à saint Jean Chrysostome, type « immortel de l'orateur chrétien. Le P. Gisbert, je le sais, servira peu « à donner à la prédication ce je ne sais quoi d'intéressant et de puis- « sant tout ensemble qu'on est convenu d'appeler l'*actualité* : c'est là « une chose qu'on n'apprend pas dans les rhétoriques; on l'acquiert « en respirant soi-même l'atmosphère de la vie contemporaine; mais « il y a dans la véritable éloquence un élément qui ne meurt pas : le « vrai et le populaire; et c'est ce que le P. Gisbert enseigne admirablement dans son livre déjà un peu vieilli, et qui ne manquera pas « d'avoir pour beaucoup de lecteurs un certain air de nouveauté. On « s'éloigne tellement en toute chose, dans notre temps, de ce qui est « simple et vrai, que l'on y devient original à force d'être simple, et « neuf à force d'être ancien. »

Signaler les différentes espèces de mauvais prédicateurs; le défaut d'onction et de mouvement qui se rencontre dans le plus grand nombre; les vues étrangères au ministère de l'orateur; exposer les qualités

essentielles au prédicateur chrétien : sainteté de vie, liberté de la parole, nouveauté du dessein, de la pensée, de l'expression, du tour, du sentiment; science théologique; modestie dans l'action; insister sur la-variété du sujet et de la forme, sur l'alliance du populaire et du sublime; indiquer le caractère propre à la prédication des mystères, des panégyriques et des oraisons funèbres, les égards et les ménagements dus aux auditeurs, les bienséances de la chaire, le respect de la parole de Dieu et de la vérité; tel est le cadre que le P. Gisbert s'est tracé, et qu'il a su parfaitement remplir. — Cependant, il faut bien le reconnaître, quoiqu'il ne manque ni de plan, ni de méthode, cet ouvrage n'offre pas toujours d'une manière assez sensible l'ordre rigoureux qui doit caractériser les ouvrages didactiques. Ce défaut, l'auteur l'a reconnu lui-même, et il cherche à s'en justifier. « Ces réflexions, dit-il, « paraîtront peut-être d'abord jetées au hasard et rangées peu méthodiquement; il y a pourtant de l'ordre et de la suite; cet ordre et cette « suite se feront sentir au lecteur, à mesure qu'il se donnera la peine « de les parcourir. Il y verra que tout se réduit à ces trois chefs : le « premier, quels sont les défauts que l'orateur chrétien doit éviter; le « second, quel est aujourd'hui parmi nous le goût de la chaire; le « troisième, ce qui manque à ce goût; par conséquent, ce qu'il faudrait y ajouter ou en retrancher pour le rendre parfait. On a cru « qu'un ordre plus sensible, qu'une méthode plus compassée et plus « mesurée ne convenait pas à des réflexions sur l'éloquence, qui doit « vent se ressentir de cet air de liberté que l'éloquence elle-même se « plaît si fort à respirer, et qu'il fallait, par la manière même d'in- « struire le jeune orateur, lui apprendre, autant qu'il est en notre pouvoir, à cacher l'art dans ses discours, et à n'y laisser entrevoir que « la nature, par cette importante raison, que le grand art est de le cacher, et que l'art est anéanti dès qu'il paraît (p. XXI). » Malgré cette justification, nous ne pouvons nous empêcher de regretter, dans un ouvrage didactique destiné à enseigner un art, ce parti pris de cacher l'art. — Nous félicitons sincèrement les éditeurs d'avoir ressuscité un livre qui mérite de vivre longtemps. C. POUSSIN.

89. **ETUDES** sur la philosophie, son identité de principe avec le catholicisme, par M. l'abbé J. BONNETAT. — PREMIÈRE PARTIE. — 2 volumes in-12 de LXXXIII-344 et 470 pages (1858), chez L. Vivès; — prix : 7 fr.

Un curé qui sait trouver, au milieu des saintes occupations de sa vie, quelques heures pour se livrer à d'utiles travaux littéraires, mé-

rite la sincère admiration de tous ceux qui réfléchissent. Ce ne peut être que par dévouement au bien, par pur amour de la vérité qu'il ajoute à ses labeurs obligés de nouvelles fatigues ; aussi les sentiments désintéressés dont il est animé, joints à l'expérience des cœurs, à la connaissance des hommes, à la science des choses divines, font que les pages les plus simples, les plus modestes, les moins sérieusement travaillées qui tombent de sa plume, sont réellement instructives, ont une utilité directe et pratique, qui manque trop aux œuvres enfantées par le bel esprit et le vain savoir. A ce mérite, — le premier de tous et comme inhérent aux écrits de tout prêtre, le désir de faire du bien aux âmes en les éclairant et en leur inspirant de bons sentiments, — M. l'abbé Bonnetat joint d'heureuses qualités : une riche et belle imagination, une science très-variée et très-solide, une parole facile, doucement pénétrante, dont on est toujours charmé. Enfin, quoique nous ne partagions pas ses vues sur certains points particuliers, nous reconnaissons volontiers que ses observations méritent un examen attentif ; et nous croyons que, sans se rendre à toutes ses conclusions, on profitera de ses remarques, présentées par un esprit très-conscientieux et très-clairvoyant. On verra, en suivant l'analyse que nous allons donner de son livre, pourquoi nous nous sommes exprimés avec cette réelle estime et cette loyale franchise.

L'auteur, comme tous les apologistes de la religion, s'est proposé de montrer le peu de valeur de la philosophie, l'insuffisance de l'ordre naturel, et la grandeur, la puissance de la religion, son autorité incomparable sur les âmes. — Le premier volume semble être plus particulièrement consacré à l'étude des questions philosophiques et sociales. M. l'abbé Bonnetat commence par y déplorer, en termes excellents et trop justes, l'abandon presque universel où les gens du monde laissent les sciences solides et élevées qui fortifient et ennoblissent les esprits. « L'étude de la vie intérieure, qui devrait être pour les âmes si « pleine de charmes, leur devient insupportable ; au lieu de faire « leurs plus douces délices, elle fait leur plus cruel supplice. La vérité « est ignorée, moins parce qu'elle se cache ou qu'elle est remontée « vers les cieux, que parce qu'elle n'a plus d'attrait pour ces âmes « énervées, amollies, qui ne craignent rien tant que de se trouver en « face d'elles-mêmes (t. I, p. 4). » On a certes parfaitement raison de se plaindre de la coupable insouciance de la plupart de nos contemporains à l'égard des grandes et fortes études ; mais il ne faut rien exagérer : de nos jours on trouve, grâce à Dieu, de nobles cœurs qui

se livrent aux sérieuses méditations, qui vivent dans le recueillement et la prière, qui, tout en ne négligeant pas absolument les questions industrielles et les sciences physiques, réservent la meilleure part de leur temps pour la contemplation des vérités divines, qui aiment la lecture des saintes Ecritures et des ouvrages franchement chrétiens, et qui applaudiront aux efforts du pieux auteur des *Etudes sur la philosophie*. Sans doute, ces esprits d'élite, qui mettent les affaires de ce monde et le soin des intérêts positifs incomparablement au-dessous des occupations purement religieuses, sont rares, aujourd'hui surtout; mais on doit se garder de les oublier lorsqu'on traite des questions sociales, et qu'on parle de l'indifférence de notre siècle pour les études théologiques. Quoi qu'il en soit, l'auteur a pu, avec trop de justesse, marquer comme le caractère dominant de notre époque, l'amour toujours croissant du bien-être matériel, le culte effréné de l'or, le goût pour ce qui tient aux satisfactions des sens. Partant de cette observation, remarquant que toujours l'abandon des principes religieux a pour inévitable conséquence le refroidissement des grands sentiments, le développement des instincts grossiers, l'abaissement des intelligences, il établit la nécessité de la foi pour épurer pleinement le cœur, pour tenir l'esprit dans des régions supérieures aux affections vulgaires, aux passions mauvaises. Sans s'appliquer spécialement aux temps passés, sans faire ressortir avec une attention particulière les enseignements donnés par l'histoire, il jette çà et là sur les sociétés païennes, et sur les peuples qui se sont écartés de la voie catholique, un regard ferme pour dévoiler leurs malheurs, leurs hontes, leurs vices. Mais, comme il veut avant tout sonder les plaies de notre pays, il examine avec un soin extrême les causes de l'affaiblissement parmi nous de la foi et des vertus qu'elle inspire; il croit trouver la source principale du mal dans le déisme contemporain, et il remarque combien, en exagérant le pouvoir de la raison personnelle, le droit de l'individu, les déistes sont d'accord avec la révolution, qui nie l'autorité humaine, et avec l'athéisme, qui ne reconnaît pas l'autorité divine. Mais parce qu'on abuse de la raison, parce qu'on se sert mal de la philosophie, ira-t-on jusqu'à rejeter toute philosophie, jusqu'à mépriser entièrement la raison? Nier l'ordre naturel, dire que le péché d'Adam a totalement corrompu la raison, prétendre que de nous-mêmes nous sommes entièrement incapables de vérité, ce sont des propositions enseignées par Jansénius et répudiées par l'Eglise. M. l'abbé Bonnetat les condamne avec elle; il reconnaît que l'homme, malgré sa chute, a

conservé des restes de son ancien état, et il ne détruit pas ces débris d'un magnifique empire. Peut-être cependant, afin sans doute de mieux montrer la puissance de la grâce, affaiblit-il plus qu'il n'est nécessaire l'ordre naturel, et juge-t-il trop impitoyablement les sociétés privées de la lumière catholique. — Et puisque nous regrettons ici quelques pensées qui nous paraissent outrées, disons que, selon nous, M. l'abbé Bonnetat a trop appuyé sur la philosophie de M. Cousin, dont le règne est à son déclin ; d'ailleurs, le mal n'est plus là ; les jeunes générations s'appliquent plus à la géométrie qu'à la métaphysique, aux chiffres qu'à la logique. L'honorable écrivain pense que le cours de philosophie dans les collèges « devrait être remplacé par un cours de logique « exclusivement renfermé dans la théorie du syllogisme et la méthode « d'argumentation (t. II, p. 481). » Qu'il sache donc que son vœu est surabondamment rempli ; qu'il n'y a plus dans les lycées qu'un petit cours de logique, suivi par trois ou quatre élèves qui se préparent aux baccalauréats, et qui pensent à toute autre chose qu'à la métaphysique. Mais est-ce un bien que la jeunesse s'occupe si exclusivement de physique, d'algèbre et de mécanique ? Un bon cours de philosophie ne vaudrait-il pas mieux pour l'esprit et pour le cœur des jeunes gens, si l'on pouvait trouver assez de professeurs vraiment chrétiens ?

Arrivant, dans son second volume, à l'ordre surnaturel, l'auteur, tout en revenant trop souvent peut-être aux matières philosophiques, s'applique cependant particulièrement à la grave question de la révélation, à ses caractères, à son influence sur l'ordre social, sur les mœurs, et même sur l'art. Ayant pour dessein la réconciliation de la raison et de la foi, de la science profane et de la théologie, voulant prouver l'identité de principe de la philosophie et du catholicisme, se proposant de montrer que la raison, que la loi naturelle, que la philosophie, trouvent dans le christianisme leur appui et leur complément nécessaire, il a dû exposer les principaux résultats extérieurs d'une religion dont le premier but est l'amélioration intérieure des âmes et leur sanctification. La foi ne détruit donc pas ce qu'elle rencontre encore de bon, de vrai et de beau dans l'homme déchu ; elle l'accepte afin de le purifier, de l'élever, de le fortifier, et pour construire sur ces ruines ainsi restaurées un édifice nouveau et digne du ciel. Aimant ce qui se rapporte principalement à l'ordre intellectuel, M. l'abbé Bonnetat insiste sur ce que l'Eglise a fait et fait tous les jours pour éclairer les esprits et les porter vers les seules choses vraiment bonnes et saintes. Tandis

que les cœurs qui s'écartent de la foi se séparent de plus en plus, à mesure qu'ils s'en éloignent, de la lumière et de la vie, ceux qu'inspire la religion s'avancent vers le pur soleil des intelligences, s'échauffent à ses divins rayons, reçoivent de lui le mouvement et la chaleur. Les goûts, les affections du véritable chrétien sont nécessairement dignes, élevés, généreux ; les pensées des gens hostiles ou indifférents à l'égard de l'Eglise peuvent bien se teindre de quelques brillants reflets, mais ils n'ont jamais cette rectitude continue, cette flamme qui brûle sans cesse, cette ardeur sainte, nourrie seulement par ce qui est grand, pur et vrai. La société des âmes fidèles a les caractères mêmes que, dans son style excellent, M. l'abbé Bonnetat attribue très-justement à la divine Ecriture ; tout homme de bonne foi, tout cœur loyal et sincère qui pénètre au centre de l'Eglise catholique, qui entend ses enseignements, qui voit ses œuvres, « se sent transporté dans un « monde supérieur à cette vallée de misère et d'illusion ; il reconnaît « le monde de la vérité, de la lumière et de la paix. Il sent qu'il habite une atmosphère bénie, où la vertu exhale ses plus suaves parfums, et où la justice, la perfection, la sainteté, se montrent sous leur forme céleste et ravissante. Il sent que là est la patrie des âmes, le lieu de leurs délices, la région où elles se dilatent, où le cœur, rassasié d'émotions que ne donne point la terre, se réjouit dans le calme et la joie des élus, et où la conscience satisfaite s'épanouit sous les célestes et sympathiques influences qu'elle éprouve avec un bonheur indicible. Il sent plus encore : il sent Dieu présent : il le touche, il l'entend, il le comprend, il l'aime, il l'adore (t. II, p. 202). » — Pour terminer ces lignes en les résumant, nous dirons donc que, destinée à montrer dans la révélation le complément de la raison, à faire voir une fois de plus la faiblesse des esprits dont la pierre angulaire n'est pas l'appui, l'œuvre de M. l'abbé Bonnetat, quoique la première partie soit seule encore publiée, a dignement déjà touché le but, et que les jeunes gens cultivés, les amis des lectures fortes et instructives y trouveront de très-utiles leçons, de très-bons et très-solides enseignements, présentés par un habile et élégant écrivain. Aussi répèterons-nous de bien grand cœur avec l'honorable auteur : « Puisse le Dieu de vérité bénir ce travail, dans l'intérêt des âmes dont il s'est proposé le salut et la gloire (t. II, p. 470). »

E.-A. BLAMPIGNON.

90. LES FONDEMENTS de la foi, par le docteur H.-Ed. MANNING; traduit de

l'anglais. — 1 volume in-12 de 132 pages (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Dieu, dans ces derniers temps surtout, a suscité en Angleterre une légion de docteurs, pris soudain, les uns, dans les plus épaisses ténèbres de l'erreur, les autres, déjà plongés dans d'inquiètes recherches de la vérité, tous, dans les conditions les plus heureuses pour parler avec autorité à des Anglais. Est-il nécessaire de rappeler les glorieux noms de ces apôtres à la mémoire des catholiques? Les lecteurs les ont nommés avant nous. Le docteur Manning, l'un des plus célèbres, n'en est pas à son premier effort en faveur de ses frères. Qui dira le nombre de ceux qui lui doivent déjà de connaître la vérité? Eminent entre tant d'autres savants transfuges de l'Eglise établie, il a saisi avec une rare pénétration le côté faible des erreurs qu'il a longtemps professées lui-même, et il les a réfutées ici avec une bienveillante énergie. L'adversaire qui l'a lu sans préjugés demeure sans réplique, et le fidèle sent ses derniers doutes s'évanouir. Par son livre des *Fondements de la foi*, il prendra part plus que jamais à l'heureux mouvement de retour qui se fait aujourd'hui dans son pays vers l'unité catholique, il l'étendra, il l'accélérera, et fera crouler dans une multitude de cœurs l'édifice chancelant de la Réforme et de ses doctrines. Sachant très-bien, du reste, que ce n'est pas la lumière qui manque aux protestants, — les catholiques ont vraiment tout prodigué à cet égard, — le docteur Manning fuit la controverse; l'argumentation pure, appliquée à un sujet aussi saint et aussi nécessaire que l'est celui des fondements de la foi, lui semblerait une grave irrévérence. Le catholicisme, à vrai dire, n'a jamais été vaincu en Angleterre; quelle est même la nation dissidente qui ait conservé autant de germes de vraie foi? Est-on vaincu quand on n'a pas su fléchir, et que, pour ne rien perdre de sa gloire, on a mieux aimé donner sa vie? Dès lors, pourquoi discuter? Ne suffit-il pas de soulever le voile d'une main bienveillante, pour montrer à tous et cette sève non tarie, et cette vérité permanente? Tout le secret est donc d'en remettre en évidence les charmes indéfectibles, et les esprits non prévenus se laisseront aller comme d'eux-mêmes. Il fut un temps où l'Angleterre était l'île des saints; où, parlant des Anglais, saint Grégoire le Grand disait : *Non Angli sunt, sed angeli*. Que leur manque-t-il pour mériter aujourd'hui encore ce glorieux jeu de mots? de mieux voir. Or, voici le docteur Manning qui se met en devoir d'écartier les rochers dont les

premières et fortes assises de la foi se sont peu à peu couvertes dans son pays ; il s'agit de remettre à nu ces vieux fondements, ou plutôt de les faire briller à tous les yeux de leur éclat naturel. Tout son dessein est de faire voir à ses frères égarés qu'il existe sous leurs yeux, à côté d'eux, une vérité *révélée, définie, certaine*, qu'ils s'obstinent à ne pas remarquer (ch. I) ; que cette vérité repose sur l'indestructible base de la double autorité de l'Eglise, l'autorité extérieure, ou historique, que nous devons regarder comme constituant le *maximum* de l'évidence pour les faits, même dans un sens humain (ch. II) ; l'autorité intérieure, ou surnaturelle et divine, qui n'est rien autre chose que la présence perpétuelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ enseignant sans relâche par son divin Esprit (ch. III). Au point où il est arrivé, le docteur Manning est en droit de clore sa thèse ; aussi laisserait-il volontiers son sujet. Et pourtant, se dit-il, il est peut-être nécessaire de retourner en arrière et de soumettre ce que nous avons établi à une sorte d'épreuve, en supposant la négation de ces principes. Il croit, comme tous les logiciens, que la vérité est souvent plus clairement manifestée par des propositions contradictoires qui permettent de toucher soudain à quelque impossibilité, à quelque absurdité (ch. IV). Nous le croyons bien avec lui, et cette dernière étude nous semble, s'il est possible, plus irréfutable que les autres. Il termine par un éloquent appel « à « l'Angleterre, sa patrie, le premier objet de l'amour d'un catholique, après le royaume de Dieu (p. 126). » Il lui demande s'il ne serait pas vrai que toute cette grandeur, dont elle s'enorgueillit à si juste titre, ne viendrait pas simplement de ce que le peuple anglais sait mieux que les autres nations du monde appliquer la science physique et mathématique à la production des biens matériels. Mais, s'il en est ainsi, où donc est sa moralité ? Elle est tout entière, hélas ! répond le docteur, dans ses armées, dans ses flottes, dans son commerce, dans sa richesse, pas ailleurs. Nous le pensions déjà ; mais il nous est agréable de l'entendre dire à l'Angleterre par un de ses enfants qui tiennent peut-être le plus à ne laisser voir que leur urbanité et leur patriotisme.

En fermant ce petit livre, plus substantiel encore qu'il n'est court, nous avons l'âme recueillie et comme parfumée : cette grave et douce voix sort évidemment du sanctuaire. Il semble que l'illustre converti ait gardé la première et vive impression des plus récentes atteintes de la grâce : il a des accents qui viennent du ciel. Comme ses déductions sont lentes et calmes dans leur sûreté ! Comme sa main est discrète et

légère quand elle touche aux plaies vives de sa patrie ! Quel respect, quel amour, quelle tendresse il a pour les dissidents, même absurdes ! Comme il sait s'accommoder aux esprits les plus fermés ! Quel lumineux résumé de l'étude précédente il a toujours soin de faire dans l'étude qui suit ! Comme ses comparaisons sont abondantes et saisissantes d'originalité et de justesse ! Comme il sait réduire son adversaire au silence sans l'humilier ! Comme il élève et raffermi le fidèle sans lui inspirer d'orgueil ! Ah ! que l'on comprend bien le mot du docteur Manning, répondant à des doutes émis à dessein sur sa conversion : « J'ai trouvé dans l'Eglise catholique tout ce que j'y avais cherché, et plus que je n'aurais osé espérer ! » Puissent, dirions-nous avec le traducteur anonyme, puissent les esprits égarés qui liront ces pages lumineuses s'efforcer de participer au même bonheur ! — Pourquoi faut-il que le français qu'on parle trop souvent en Belgique ignore à ce point l'art de se défaire de l'accent flamand et des idiotismes nationaux ? Il nous serait si doux de n'avoir à faire entendre ici aucune note discordante ! Qu'on daigne pourtant nous croire sur parole : il nous serait trop facile de fournir nos preuves.

Un mot encore. Ce livre est évidemment fait pour des Anglais ; c'est à eux qu'il convient entre tous : mais que de Français sont Anglais en ces matières !

J.-J. JEANMAIRE.

91. HISTOIRE de Boniface VIII et de son siècle, avec des notes et des pièces justificatives, par don Louis TOSTI, religieux du Mont-Cassin ; traduite de l'italien, par M. l'abbé MARIE-DUCLOS, secrétaire de l'évêché de Bayeux. — 2 volumes in-8° de xxiv-474 et 510 pages plus deux gravures (1854), chez Louis Vivès ; — prix : 12 fr.

Encore un acte de réparation ! Ce que M. l'abbé Christophe a commencé dans son *Histoire de la papauté au xiv^e siècle* (p. 497 de notre t. XII), le voilà achevé par don Tosti. Une première fois, nous l'avons dit, trois siècles après sa mort, Boniface VIII avait été tiré de sa tombe, et sur son cadavre, admirablement conservé, on n'avait pas trouvé la moindre trace de ces transports de rage au milieu desquels il aurait rendu le dernier soupir. Une seconde fois il ressuscite, c'est-à-dire qu'il sort triomphant de cette tombe d'ignominie, où l'avaient enfermé les passions héréditaires des Philippe le Bel, des Noyant et des Colonne, et il prend place dans la galerie immortelle des plus grands pontifes qui se soient assis sur le trône de saint Pierre. S'il fallait adopter toutes les idées de don Tosti, il n'y aurait pas, dans toute l'histoire de l'Eglise, de pontificat plus important que celui de Boni-

niface VIII, car il serait ce qu'il appelle un des trois faits générateurs de l'histoire du monde. Les deux autres sont pour lui l'invasion des barbares, qui détruit le monde ancien pour établir sur ses ruines les sociétés modernes, et la révolution française, qui ouvre devant nous un avenir inconnu. Quant au pontificat de Boniface VIII, il marque la fin de l'action politique de l'Eglise et l'émancipation des puissances temporelles, c'est-à-dire la séparation fatale du sacerdoce et de l'empire. Toutefois, ajoute don Tosti, le ministère politique de la papauté vit toujours en soi, bien que l'exercice en ait cessé depuis Boniface VIII. Le savant bénédictin croit même qu'il sera repris un jour, et son livre, qui s'était ouvert par un regret, qui s'était continué au milieu d'amères tristesses, se ferme sur cette espérance. Le comte de Maistre mourant a salué, on le sait, le même avenir, et a emporté le même espoir dans la tombe. Nous sommes loin de condamner ces nobles rêves; mais nous n'osons leur ouvrir entièrement notre âme; seulement, nous aurions voulu que don Tosti précisât davantage ce qu'il entend par ce rôle politique de la papauté, car nous avons trouvé dans ses idées incertitudes et contradictions, et, en fin de compte, nous ne savons pas s'il admet un pouvoir direct ou indirect du Souverain Pontife sur le temporel des princes, ou s'il se contente de lui reconnaître un pouvoir directif, que nul catholique ne peut songer à contester.

Après un tableau des temps antérieurs à Boniface VIII, et des circonstances religieuses et politiques au sein desquelles il allait se trouver jeté, don Tosti raconte ses commencements glorieux, ses légations en Portugal et en France, ses premiers rapports avec Philippe le Bel, qui le paya si mal de l'amitié qu'il lui avait dès lors vouée, et enfin son élection au suprême pontificat. Ici commence l'œuvre réparatrice. Cette élection est vengée des accusations d'intrusion et de simonie, qui ont pris naissance dans l'ignorance passionnée de Villani, dans les sauvages colères des Colonne et dans les sublimes vengeances du grand poète florentin. L'abdication de saint Célestin est démontrée valide et volontaire, et l'espèce de prison honnête, commode et respectée où Boniface VIII le retint jusqu'à sa mort, justifiée par la crainte fondée d'un schisme.

Nous ne songeons pas à raconter ce laborieux pontificat, qui, sans avoir pourtant duré dix années, embrasse des événements si multiples et si divers, et touche à l'histoire générale de l'Europe. Boniface VIII intervient dans les affaires de la France, de l'Angleterre, de l'Aragon,

du Danemark, de l'Empire, pour défendre les droits du Saint-Siège et rétablir la paix entre les princes chrétiens. Que d'embarras ne lui causent pas Naples et la Sicile, si disputées à cette époque, et sur lesquelles il veut maintenir la suzeraineté pontificale ! Et que dire du reste de l'Italie, plus que jamais déchirée par les Guelfes et les Gibelins, sans que le pontife sût sur qui s'appuyer, puisque les Guelfes étaient divisés eux-mêmes et souvent rebelles à la papauté, dont ils avaient été jusqu'alors les défenseurs ! On le vit bien à Florence, qui devint le théâtre des événements les plus lamentables. Les Guelfes y avaient formé les deux factions des noirs et des blancs qui s'opprimaient l'une l'autre. Boniface VIII veut réunir dans la concorde le parti pontifical et députe à Florence le cardinal Acquasparta. Les blancs, vainqueurs en ce moment, refusent toute conciliation. Boniface envoie alors un étranger, Charles de Valois, au secours des noirs qui, reprenant le dessus, oppriment à leur tour et proscrivent. Un des proscrits fut Dante, qui passa au parti gibelin. On sait sa vengeance contre le pontife, qu'il regardait comme le premier auteur de son exil et des malheurs de sa patrie. Peut-être Boniface eut-il tort de choisir un étranger pour pacifier Florence, et certainement il se trompa dans le choix de Charles de Valois ; mais les premiers coupables étaient les blancs, qui résistèrent à l'intervention pacifique d'Acquasparta, et qui devaient s'imputer d'abord à eux-mêmes les maux terribles dont ils furent victimes.

Pour nous, Français, et dans la vérité de l'histoire, ce qui rend surtout fameux le pontificat de Boniface VIII, c'est sa longue querelle avec Philippe le Bel. Elle prit naissance à Pamiers, où le roi faux monnayeur, dont la cupidité était insatiable, s'arrogeait d'injustes droits sur les biens de l'Eglise. Boniface jeta devant lui, comme entrave à ses empiétements, la bulle *Clericis laicos*, par laquelle il interdisait aux évêques de prélever sur le clergé des impôts forcés et arbitraires, et aux clercs de se prêter à cette injustice. « Ce fut, dit « Bossuet, l'étincelle qui alluma l'incendie. » Cette bulle pourtant n'était ni nouvelle ni abusive. Le pape ne faisait que reproduire à cet égard les décrets des conciles et les constitutions de ses prédécesseurs, et le langage qu'il tenait alors a toujours été tenu, est tenu encore aujourd'hui par les Souverains Pontifes. D'un autre côté, c'était le roi qui attentait à la liberté de l'Eglise plutôt que le pape à l'indépendance du souverain, et la gloire de la modération, comme celle de la justice, resta toujours à Boniface. — Cependant, le débat

entra dans une phase nouvelle de violence et d'iniquité, lorsque Philippe fit emprisonner l'évêque de Pamiers, légat du Saint-Siège. A cette violation du droit de l'Eglise et du droit des gens, Boniface opposa la bulle *Ausculta, fili*. Irrité par Pierre Flotte, son mauvais génie, et par une fausse lettre de Boniface, que fabriqua ce trop fameux légiste, le roi de France, en cela précurseur de Luther, fit brûler la bulle pontificale, étendit ses exactions sur le clergé, brisa tout rapport avec le Saint-Siège, et interdit aux évêques de son royaume de se rendre à Rome, où le pape venait de convoquer un concile. Le concile eut lieu cependant, et là fut proclamée la célèbre bulle *Unam sanctam*, renfermant la théorie des deux glaives, ou des deux pouvoirs subordonnés l'un à l'autre. Que de hauts cris n'a pas fait jeter cette constitution ! Et cependant, comme l'a montré M. l'abbé Gosselin, les expressions les plus fortes en sont empruntées soit à saint Bernard, soit à Hugues de Saint-Victor, et, dans sa doctrine générale, elle peut être ramenée au pouvoir simplement directif de Fénelon. D'ailleurs, la conclusion de la bulle, où nous devons trouver la dernière expression de la pensée du pontife, est fort modérée, puisqu'il s'y borne à décider un point de la foi catholique, à savoir que toute créature est soumise au pape. Et Boniface lui-même, lorsque les légistes de Philippe l'accusaient de s'être attribué un droit sur la couronne de France, s'expliqua en reconnaissant deux puissances ordonnées de Dieu, et en déclarant que jamais il n'avait eu la folie de soutenir que le roi de France tint son pouvoir du Saint-Siège. « Seulement, ajoutait-il, tout « fidèle est soumis au pape à raison du péché. » Et c'est là ce qui montre l'inanité et l'erreur de la doctrine qui proclame l'indépendance absolue des deux puissances, indépendance en fait et en droit également impossible. — Enfin le drame arrive à son dénouement, ce drame où étaient en jeu, non pas seulement l'autorité et la vie de Boniface VIII, mais encore le pontificat du moyen âge. On sait le sacrilège brigandage d'Anagnin. Le gantelet de fer de Sciarra Colonne y frappa à mort, avec Boniface, le ministère politique de la papauté. — Don Testi est obligé de prolonger son récit bien au delà de la mort de son héros, auquel les vengeances de Philippe le Bel firent une existence et une histoire posthumes. On sait encore, en effet, que le monarque poursuivit sa victime jusqu'au fond de la tombe, et qu'il voulut forcer un pape à en arracher son prédécesseur pour le clouer au pilori de la calomnie. Ici, don Testi calomnie lui-même Clément V, en racontant, après Villani, la prétendue conférence de Saint-Jean d'Angely, où ce

pape aurait acheté la tiare par un marché simoniaque. Le traducteur renvoie sur ce point à l'ouvrage de M. l'abbé Christophe, et rétablit ainsi la vérité. De même, un peu plus loin, il répond à l'accusation portée contre Bossuet par don Tosti, de n'avoir pas osé prononcer un courageux *non licet* au milieu des débauches de Louis XIV, en citant la lettre magnifique où le grand évêque ne craint pas de déclarer au roi que, s'il ne rompt ses engagements adultères, il n'y a pas de salut à espérer pour lui. Nous aurions désiré que M. l'abbé Marie-Duclos multipliât ses notes rectificatives, et qu'il fit, par exemple, de plus fréquents emprunts à l'histoire de M. l'abbé Christophe, pour réduire à leur juste valeur les accusations italiennes de don Tosti contre la papauté d'Avignon.

Suprématie pontificale, indépendance italienne, suzeraineté du Saint-Siège sur la Sicile, mouvement des croisades, voilà à quoi tendaient les efforts des prédécesseurs les plus glorieux et les plus puissants de Boniface VIII. Tel fut encore le quadruple but vers lequel il dirigea tous ses actes, car, lui aussi, ne négligea rien pour renouveler les grandes expéditions du moyen âge. Mais il était dans la destinée de ce malheureux pontife d'échouer partout où ses prédécesseurs, sans déployer plus de zèle et plus d'énergie, avaient si merveilleusement réussi. Aussi ses efforts désespérés furent-ils une protestation suprême contre le monde chrétien qui, de toutes parts, s'affranchissait du gouvernement politique de la papauté, et, en même temps, peut-être, suivant don Tosti, un appel solennel à l'avenir.

Telle est l'œuvre du docte bénédictin, fort estimable au point de vue de la science et du rétablissement des faits; moins digne d'éloges, suivant nous, au point de vue littéraire. L'auteur revient trop souvent sur ses pas pour résumer des événements antérieurs, ce qui rend sa marche pénible et embarrassée. L'ordre ne brille pas toujours dans ses récits, dont quelques parties sont diffuses et déclamatoires. Notre goût français, plus sévère que le goût italien, repousse certaines expressions et certaines images. Mais, sous le rapport du style proprement dit, nous ne savons ce qu'il faut laisser au compte de don Tosti, et ce qu'on doit mettre à la charge du traducteur. Toujours est-il que ce livre, dans sa forme française, n'est pas bien écrit, et que, soit inexpérience du traducteur, soit fidélité trop scrupuleuse à l'original, on y cherche vainement le génie de notre langue. Ajoutons à cela une correction typographique fort négligée, et l'on comprendra qu'il y ait là une lecture plus utile qu'agréable. Bien donc que le travail de don Tosti

appartienne à la noble famille de ces ouvrages réparateurs que la science moderne a consacrés à nos grands pontifes du moyen âge, il n'a pas, suivant nous, la valeur de quelques-uns de ses aînés, par exemple, de l'*Histoire d'Innocent III*, de Hurter. U. MAYNARD.

92. INTRODUCTION à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité, par M. J.-J. ALTMAYER, professeur d'histoire à l'Université libre de Belgique. — 1 volume in-8° de VIII-174 pages (1856), chez Alex. de Mat, à Bruxelles; — prix : 2 fr.

La philosophie de l'histoire a bien des écoles différentes, depuis celles qui n'y croient pas, jusqu'à celles qui lui assignent le premier rang parmi toutes les autres sciences. Nous avons les fatalistes, les providentiels, les progressistes, les sceptiques, les narratifs, etc. L'histoire est le champ clos où viennent se combattre tous les systèmes de la philosophie et de la politique. A quelle école appartient M. Altmeyer, dont le livre, quoique d'une date un peu ancienne, mérite cependant quelque attention, et à cause de la position élevée de celui qui l'a écrit, et à cause même du sujet qui y est traité? Est-il rationaliste ou traditionaliste, protestant ou catholique, fataliste, providentiel, ou libéral? Un peu tout cela, peut-être. Il aime Bossuet et il aime Voltaire; Vico et Herder lui paraissent marcher de pair avec l'aigle de Meaux, et il ne prétend à rien moins qu'à concilier dans une vaste synthèse les systèmes différents de ces maîtres. Bossuet, dit-il, rattache tous les événements aux desseins secrets de la Providence, et fait intervenir la divinité dans tout. « Vico (nous citons « textuellement) a cru avoir trouvé la solution du problème dans les « lois absolues de la pensée, et, sous ce rapport, il représente le spi- « ritualisme historique... La main toute-puissante de Herder déroule « le fil imperceptible auquel la vérité attache toutes les traditions. Soit « qu'il remonte avec vous le millénaire et qu'il tire des tombeaux les « représentants de tous les âges; soit qu'il vous conduise aux palais « et aux sanctuaires de Persépolis ou à la citadelle inexpugnable de « Rome; soit qu'il cueille des fleurs sur la cendre et la lave; partout « il révèle ces formules éternelles de l'histoire : *humanité, progrès, « palingénésie* (p. 5)! » M. Altmeyer veut envisager la question sous ses trois faces : *Dieu, la nature, la pensée* (p. 6), et, selon lui, « l'histoire est la dialectique de l'esprit des peuples; elle est le juge- « ment universel, elle est le *récit du progrès successif de l'humanité* « vers son amélioration physique, intellectuelle et morale. » Nous

avons donc le mot du système : l'auteur croit au progrès successif ! Deux mots de sa préface le faisaient pressentir : « Je prie le lecteur, dit-il, de ne pas attendre de moi des pensées nouvelles, des conceptions qui me soient particulières. Loin d'être l'architecte des doctrines contenues dans ce petit livre, je n'en suis pas même le peintre ; je ne suis qu'un simple ouvrier, un manœuvre, un prolétaire, des idées progressives du XIX^e siècle (p. 11). » Ces mots, ce langage et ce style donneront l'idée complète du livre. — Ainsi, M. Altmeyer croit que « le principe de perfectibilité doit amener un état où la matière et l'esprit, réconciliés, réunis, confondus, formeront une belle, grande et savante harmonie ; où toutes les spécialités rencontreront leur objet et saisiront leur sphère d'activité ; où les hommes, au lieu d'user leurs forces à se combattre, les emploieront à achever de se soumettre la nature ; où le préjudice survenu à l'un, ne pouvant profiter à aucun, sera considéré par tous comme un préjudice pour la société entière ; où l'anéantissement du mal mettra fin à la guerre, à laquelle ne survivra qu'une généreuse émulation entre les bons, à l'occasion du bien à faire ; un état enfin de repos qui ne sera pas l'inaction, et un état d'action qui ne sera pas l'agitation tumultueuse. Ce sera alors seulement que s'accompliront les promesses du Christ... Il faut donc croire cette société réalisable dans un temps donné, avec la même certitude que nous avons d'être doués de raison, ou bien nous résigner à penser que notre apparition sur la terre n'est, en définitive, qu'une sorte de drame bizarre et fantasque (p. 89). »

On voit que le professeur de l'Université libre de Bruxelles fait bon marché des dogmes catholiques. Le christianisme n'est pour lui qu'une des phases du progrès, la phase la plus avancée, il est vrai, au point de vue de la morale ; mais le reste l'inquiète peu. Le christianisme enseigne la déchéance de l'homme ; il enseigne que notre vie terrestre n'est qu'un pèlerinage, un temps d'expiation et une occasion de mériter le ciel ; que la corruption dominera à la fin du monde, et que l'avenir verra des catastrophes plus épouvantables que le passé. M. Altmeyer voit en tout un progrès successif : Mahomet, Voltaire, sont des instruments de ce progrès aussi bien que Jésus-Christ, et c'est sur la terre, dans un avenir qui s'approche de plus en plus, qu'il place le bonheur pour l'humanité ; pour lui, en un mot, le progrès moral est en proportion du progrès intellectuel et physique.

Nous venons d'écrire deux noms qui sont comme un blasphème quand on les met à côté du nom adorable du Rédempteur. Nous tenons à ne pas être accusés d'exagération. On lit à la page 17 : « Voilà « soudain que viennent à surgir les Zoroastres et les Moïses, les « Alexandres et les Césars, les Mahomets et les Charlemagnes. Doués « de la toute-puissance du génie, enflammés de tout le zèle de l'apos- « tolat, d'une main, ces hommes arrêtent les fausses tentatives du « passé, de l'autre, ils réunissent dans un faisceau harmonique les « idées neuves, et les établissent sur des bases fortes et durables. » Et à la page 20 : « A côté du monarque de Versailles brillait, et plus que « lui, le monarque de Ferney, *sublime monarque*, qui régnait de « Lisbonne au Kamtschatka, depuis la Nouvelle-Zemble jusqu'au co- « lonies de l'Inde, par son beau langage, par ses mille talents, par « son incroyable facilité, par l'élan de ses idées fleuries, par son heu- « reuse position à profiter de tout, de ses prédécesseurs et de ses con- « temporains, de ses amis et de ses rivaux, des préjugés et des fai- « blesses des rois et des reines de son époque, par ses qualités aimables, « par sa grâce piquante, par son esprit finement observateur, par sa « *captieuse philosophie*. » Enfin, à la page 67 : « L'Évangile avait été « particulièrement pour la gentilité qu'avaient préparée Platon et l'é- « cole d'Alexandrie, et pour les peuples de l'Occident, capables d'une « concentration plus profonde. Le Coran devint la loi des races sémi- « tiques, longtemps mortifiées par l'âpreté de la discipline chré- « tienne, par les abstractions métaphysiques du dogme, et ranimées « par *une religion plus conforme à leurs besoins*... L'Arabie devint « pour l'Orient un pays de rénovation politique et religieuse. »

Nous savons qu'il est d'usage dans une certaine école, même de la part d'historiens qui sont loin d'être hostiles au catholicisme, de signaler l'apparition de Mahomet en Orient comme un progrès pour les peuples asiatiques. Parce que Mahomet a proclamé et imposé par le glaive l'unité de Dieu, on croit qu'il a bien mérité de l'humanité; parce qu'il a ainsi arraché des peuples entiers à l'idolâtrie, des historiens très-estimables voient en lui un apôtre convaincu plutôt qu'un ambitieux sectaire et un imposteur détestable. Nous ne pouvons adopter cette manière de voir. Mahomet a nié la Trinité, qu'il connaissait, et par conséquent défiguré la notion du vrai et seul Dieu; il a combattu le christianisme par le fer et par la volupté; il a donné une force presque invincible et une durée déplorable à la doctrine du fatalisme, et il nous semble qu'aujourd'hui, à la vue du triste état

des contrées soumises à l'islamisme, à la vue de cette dégradation morale, intellectuelle et physique de ses sectateurs, à la vue de toutes ces ruines qui ont arraché tant de peuples au christianisme, et qui préparent peut-être les plus terribles catastrophes à l'Europe par la puissance effrayante que donne au colosse moscovite l'agonie de la Turquie, il nous semble, disons-nous, qu'on devrait ouvrir les yeux, et ne plus regarder comme un progrès pour l'Asie l'établissement d'une religion qui, après avoir rempli le tiers du monde de sang et de dévastations, nous menace encore de convulsions dont il est impossible de prévoir les suites. Nous n'avons qu'une règle pour juger les événements de l'histoire et les actions humaines : l'erreur ne peut produire que de mauvais fruits, la vérité seule en a d'utiles pour l'humanité.

Certains passages du livre de M. Altmeyer pourraient abuser sur la tendance générale de son ouvrage ; c'est en cela surtout que la lecture en serait très-dangereuse pour de jeunes esprits dont les convictions ne sont pas encore solidement arrêtées. Animé de ce christianisme vague qui inspirait à M. Michelet des pages charmantes, — trop admirées cependant, — qui faisait croire à la foi de M. de Lamartine et de M. Victor Hugo, heureux seulement de trouver dans nos croyances des inspirations poétiques qui ont bien changé depuis ; qui abusait l'esprit d'ailleurs catholique de M. Buchez, M. Altmeyer a pour notre religion des phrases pleines d'enthousiasme et d'admiration, mais où l'erreur coudoie sans cesse la vérité. « Ne craignons pas de le dire, le « christianisme, *pur de tout alliage profane, de toute invention hu-* « *maine* (cela veut toujours dire *non-catholique*), est la religion des « sociétés modernes : on y trouve toutes les jouissances intellectuelles « et morales ; elle admet à la seconder dans l'enseignement de ses di- « vins préceptes *les plus profondes philosophies* ; elle unit la sagesse « de l'autorité à celle de la raison, et, cette dernière, elle l'appuie sur « les plus saines doctrines et sur la plus vaste érudition. Ceux-là se « trompent étrangement qui s'imaginént que le christianisme est fini, « quand il n'a pas encore parcouru le tiers de sa carrière. Le christia- « me verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui « succéder (p. 54). » L'auteur a plus raison qu'il ne pense, et, en ne changeant qu'un mot à sa dernière phrase, nous dirons : le catholicisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder, même le christianisme rationaliste et progressif, auquel croient ceux qui veulent substituer leur raison à celle de Dieu.

Nous ne connaissons qu'une seule philosophie de l'histoire, mais celle-ci s'appellerait plus exactement la *théologie* de l'histoire. Les deux pôles en sont la chute et la rédemption ; l'histoire n'est que le développement de la lutte du bien et du mal sous l'œil de Dieu, qui fait tout servir à ses desseins et à sa gloire : le triomphe définitif est réservé au bien, puisque c'est Dieu qui le prépare ; mais naturellement, depuis la chute, c'est le mal qui triomphe. Quant aux faits, tous les siècles qui précèdent Jésus-Christ ne sont que la préparation de son avènement, préparation qui se fait sur un double plan : d'un côté se manifeste l'intervention de Dieu, attentif à conserver la vérité au milieu de la corruption qui s'étend de plus en plus, et dont il arrête les progrès effrayants, une première fois par le déluge, une seconde fois par l'élection d'un peuple qu'il gouverne par lui-même, depuis Abraham jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à David, depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, et depuis cette captivité jusqu'à la naissance temporelle de son divin Fils. L'autre plan n'est que le développement même de cette dégradation combattue par Dieu, mais permise par lui comme une éclatante et invincible démonstration de la nécessité de la rédemption. Tout concourt à la fois : le bien et le mal, les peuples païens et le peuple choisi. Les bouleversements des empires mêlent les peuples et amènent peu à peu l'empire universel de Rome, qui rendra plus facile la prédication évangélique, — nous ne disons pas le triomphe de la religion ; la captivité de Babylone disperse les Juifs aux quatre vents et ranime partout la croyance à la venue prochaine du Messie attendu ; la conquête grecque, et, plus tard, la conquête romaine, répandent la connaissance des livres hébreux, et, quand l'univers presque tout entier est soumis au même sceptre ; quand la corruption est tellement profonde que l'humanité pousse le cri de détresse, ne sachant plus où elle trouvera son salut ; quand le peuple choisi lui-même se divise en une multitude de sectes et se livre à tous les faux prophètes, alors Dieu intervient d'une façon toute merveilleuse, le Messie promis dès le paradis terrestre vient sur la terre, et la croix va sauver le monde. Tel est le magnifique plan si bien exposé par Bossuet ; c'est le plan même de Dieu, et c'est le seul vrai, le seul digne de l'histoire.

Mais, si les âges qui précèdent Jésus-Christ sont la préparation de sa venue, les âges qui suivent peuvent-ils être autre chose que le développement des conséquences de cette venue ? Ce n'est plus un seul peuple qui est chargé de la conservation de la vérité,

c'est l'Eglise; c'est-à-dire que toutes les nations sont appelées à la connaissance de la vérité. La conservation de l'Eglise, c'est-à-dire la conservation de l'œuvre de Jésus-Christ, voilà l'objet des soins de la Providence, voilà ce qui fait l'unité de l'histoire moderne; c'est à cette lumière qu'il faut l'étudier si l'on veut éviter les utopies, si l'on veut surtout lui donner sa véritable physionomie et sa véritable vie. Le mal lutte toujours contre le bien; il est moins puissant depuis Jésus-Christ, mais il est encore *naturellement* le plus fort, car l'Eglise, qui lutte pour le bien et qui doit triompher, n'est pas une force *naturelle*. De là les divers événements de l'histoire: Dieu châtie les peuples et les rois qui combattent l'Eglise; il élève les autres; il éprouve ceux qui veulent l'abandonner. Le monde romain, corrompu jusqu'à la moelle, résiste à la loi chrétienne; les barbares viennent, et l'Eglise, en les domptant, forme une nouvelle société; le monde grec, aussi coupable, est plus tard châtié, et l'islamisme le courbe pour des siècles sous son glaive. Le moyen âge est tout entier dans la lutte de la chrétienté contre l'islamisme, de l'Eglise contre le pouvoir temporel qui veut ressusciter les prétentions du despotisme païen, et contre les hérésies qui tendent à ramener l'ancienne corruption. Il nous faudrait plus de place que nous n'en avons ici pour développer toute notre pensée: la réforme protestante, l'agrandissement de la Russie, l'agonie du monde musulman, la découverte de l'Amérique, les progrès de l'industrie moderne, les dernières révolutions, tout s'explique, tout s'enchaîne avec ordre pour l'historien catholique; tout est obscur pour le philosophe incrédule, qui ne peut inventer un système sans qu'aussitôt l'histoire ne vienne le contredire par les faits.

Nous en avons dit assez pour montrer que le livre de M. Altmeyer est en dehors de la vérité, que la lecture ne peut en être que dangereuse pour ceux auxquels il s'adresse, et qu'une véritable philosophie de l'histoire pour les temps modernes est encore à faire. Elle se fera, nous l'espérons, grâce aux sérieux travaux des historiens contemporains, et aux réhabilitations qui suivent une plus complète connaissance de l'histoire.

J. CHANTREL.

93. **MANUEL DE LOGIQUE** pour le baccalauréat, à l'usage des collèges catholiques, rédigé d'après le dernier programme officiel, par M. l'abbé A.-M. BÉNSA, professeur de philosophie. — 1 volume in-12 de 572 pages (1853), chez A. Jouby; — prix: 3 fr.

Par *Manuel de logique*, il est évident qu'il faut entendre ici: Cours

ou *Traité de philosophie*. Si l'auteur n'a pas publié son livre sous ce titre, c'est, bien probablement, parce qu'il a suivi, pour le rédiger, l'ordre des questions posées par le programme du baccalauréat. Comme cette marche impose de constantes entraves, et qu'il n'est guère possible de formuler ainsi une doctrine dans son enchaînement et son ensemble, l'ouvrage conserve toujours un peu le caractère de manuel. Ce serait donc, au fond, un manuel de philosophie.

— Qu'il puisse y avoir, à la rigueur, un manuel de logique, cela se conçoit ; mais il n'est pas aussi facile de concevoir un manuel de philosophie. Il y a, dans la philosophie, un élément mobile, malléable, personnel, une série nombreuse, — trop nombreuse malheureusement, — de questions discutables, ou du moins discutées ; la région des opinions libres et la faculté de la liberté des opinions : dans de telles conditions, ce que l'on appelle un *manuel* est-il bien réalisable ? Le manuel d'une science est le résumé clair, méthodique, pratique, de ce que cette science contient de certain, de démontré, ou du moins de généralement admis. Or, en dehors d'un nombre assez restreint de thèses et de propositions, qu'y a-t-il, dans la philosophie, de généralement admis ? C'est là, on le sait, qu'à sa plus vaste application l'adage connu : Autant de têtes, autant d'avis. Que ce soit une chose malheureuse et lamentable, incontestablement ; mais, nous ne louons pas, nous exposons. Le seul vrai manuel de philosophie, ce serait la réponse nette, pure et simple aux trente-deux questions du programme, comme M. l'abbé Bensa a senti la nécessité de le faire à la fin de son livre, pour écarter, autant que possible, les choses prêtant à la contestation. Et encore, quelle prise ne trouverait pas la discussion dans ces solutions que l'auteur a essayé de rendre aussi impersonnelles que possible ! — Mais l'exactitude et la propriété d'un titre, au fond, importent assez peu. Ce qui importe tout autrement, c'est le mouvement qui serait imprimé aux études parmi les catholiques, par des ouvrages de ce genre, et dont l'existence est accusée déjà par ces sortes de publications. Nous nous sommes cependant assez élevés, dans le temps, contre cet enseignement mécanique, matériel, donné par les manuels ! Nous avons proclamé assez haut que c'était la mort des études et l'abaissement de l'intelligence ! Et voilà que nous aurions recours à ces procédés, à ces expédients ! Nous savons bien que, comme M. l'abbé Bensa, on prétend simplement, non point certes consacrer cette méthode d'enseignement, mais opposer instrument à instrument, et inculquer les bonnes doctrines de la même manière

que les mauvaises sont répandues. Ce n'en est pas moins une atteinte funeste à l'éducation de l'intelligence. Tant il est vrai qu'après avoir côtoyé assez longtemps, non sans protester, le torrent de la routine, on descend peu à peu dans ses eaux, se laissant aller finalement, sans trop de résistance, à la force du courant ! Que d'établissements, que d'institutions, fondés, il y a une dizaine d'années, avec la promesse et l'espérance d'ouvrir enfin la lice des fortes études, après lesquelles l'épreuve du baccalauréat ne serait qu'un travail ordinaire, et où cependant former, — disons le mot, dresser des bacheliers est devenu le but de l'enseignement, et le diplôme une conquête, un triomphe !... On comprend que nous ne soyions pas pour les livres favorables à un état de choses que nous regardons comme un malheur. Voilà pour l'idée d'un manuel.

Quant à la manière dont M. l'abbé Bensa a exécuté le sien, elle est servile dans la forme et vague dans le fond. Comme nous l'avons déjà dit, il répond successivement aux trente-deux questions du programme officiel, c'est-à-dire qu'il s'impose l'ingrate besogne de faire entrer toutes les questions de la philosophie sous un de ces trente-deux numéros ! Cela seul suffirait pour rendre un auteur prisonnier dans ses propres idées. Mais M. l'abbé Bensa a cru devoir consigner dans son manuel un assez grand nombre d'opinions particulières, ou même à lui personnelles, et toutes fort discutables ; par exemple : toute une théorie sur l'origine des idées d'après le P. Ventura. Il donne aussi à tout son livre une certaine allure critique, ou même polémique, tandis que l'on s'attend, — et avec toute raison, — à y trouver un enseignement purement dogmatique. Ainsi, à quoi bon faire intervenir, dans un *Manuel de logique*, le rationalisme en lutte avec le semi-rationalisme et avec le traditionalisme, dont on dit, sans plus de développements, que c'est la vraie doctrine ? A quoi bon tirer l'épée contre le P. Chastel et ses idées ? Est-il bien digne aussi de se livrer, dans ces pages qui devraient être empreintes de cette sérénité sans laquelle un païen ne pouvait concevoir la philosophie, à une sorte de pugilat avec le journal le *Siècle* (p. 22) ? Ça et là se trouvent, à titre de corollaires, des citations plus que hasardées (p. 155, par exemple), et trop souvent plus belliqueuses que convaincantes. Est-ce bien dans un manuel rudimentaire que des propositions comme celle-ci sont à leur place : « La France est la nation la plus civilisée du globe, parce qu'elle est la plus catholique des nations (p. 464) ? » Ces sortes de questions donneraient aisément lieu à des volumes. Il y a même des propo-

sitions que M. l'abbé Bensa emprunte aux traités spéciaux de théologie ; par exemple la 122^e, ainsi conçue : « L'autorité religieuse réside « pleine et entière dans le Pontife romain seul ; les évêques la partagent dans la mesure fixée par le Pontife souverain. » — Avons-nous besoin d'insister plus longtemps pour montrer que ce travail manque de précision, de cadre et de mesure ? M. l'abbé Bensa nous permettra de lui dire que son talent, qui n'est pas assez ami de la clarté et de la sobriété, qui a d'ailleurs l'humeur belliqueuse, ne l'appelait pas à rédiger un livre de ce genre, et de lui avouer franchement que nous serions surpris si son manuel avait eu du succès. Et au fond, si tant est qu'un jeune homme soit contraint d'avoir recours à un instrument de ce genre, manuel pour manuel, il prendra celui qui reflétera mieux les idées de ses juges. Ira-t-il, pour se donner de l'assurance, se présenter à eux avec des vues qui ne leur sont point familières, avec des théories qu'ils tiennent pour suspectes, avec des définitions qui ne sont pas les leurs, tandis qu'il a tout cela sous la main ? Non. Donnez, maîtres catholiques, donnez à vos élèves, dans vos établissements, une doctrine forte, solide, claire, incontestable, en un mot, la vraie doctrine ; qu'ils en soient nourris ; qu'elle fasse partie d'eux-mêmes, et non-seulement vous les affranchirez de la tyrannie de tout manuel, mais vous les aurez mis à même d'affronter, « sans peur et « sans reproche, » les plus sérieuses épreuves.

M. l'abbé Bensa termine son volume par l'analyse des auteurs exigés pour le baccalauréat. Cette analyse est exacte et bien faite. Mais on est très-surpris de la trouver là. A coup sûr, ce n'est pas pour que les élèves l'apprennent par cœur ; c'est donc pour venir à leur secours ; mais est-ce qu'il y a, en matière d'analyse, un secours préférable à l'analyse elle-même faite par celui à qui elle doit servir ? Il est bon que les jeunes gens connaissent par eux-mêmes et pénètrent les auteurs sur lesquels ils sont interrogés, et dont il est question partout et à chaque instant : il fallait donc, dans leur intérêt bien entendu, leur laisser faire ce travail. — Ainsi, ce *Manuel de logique* était d'une utilité très-contestable, et l'exécution en est très-faible : telle est bien toute notre pensée.

C.-M. ANDRÉ.

94. SAINTE MARIE-MADELEINE, par le R. P. H.-D. LACORDAIRE, des frères-prêcheurs, membre de l'Académie française. — 1 volume in-18 de 252 pages (1860), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 2 fr.

Qu'est-ce que ce livre ? une histoire ? un panégyrique ? un discours

de charité en faveur de la restauration des lieux qui ont vu vivre et mourir sainte Madeleine, et qui possèdent son tombeau ? C'est tout cela et rien de cela. A première vue, on dirait un caprice d'imagination et de cœur, d'art et de foi, d'artiste et de prêtre ; une de ces œuvres sacro-profanes, auxquelles l'éloquence, à la fois splendide et singulière, du P. Lacordaire nous a accoutumés ; une de ces inspirations tenant de la terre autant que du ciel, puisées aux sources des passions humaines en même temps qu'aux sources de la piété. C'est un livre unique, formant à lui seul un genre dans l'ordre de la littérature hagiographique ou ascétique. Malgré le *Cantique* et toutes les tendresses de l'Évangile, rien ne nous avait préparés à cet amour divin parlant le plus ardent langage de l'amour profane. Qu'on en juge, du reste.

Le livre est dédié à la Provence, dont l'auteur fait une riche description, ainsi que de la Sainte-Baume et des ruines sacrées qui reçurent autrefois les amis de Jésus. Les amis de Jésus ! De là, une longue théorie sur l'amitié chrétienne, mise au-dessus de tous les amours ; théorie ingénieuse, riche quelquefois de vues sublimes, mais fort risquée dans son ensemble, et à laquelle le cœur humain contredira toujours. C'est l'introduction au chapitre « des Amitiés de Jésus au bourg de Béthanie ; » amitiés dont Marie-Madeleine était l'objet préféré. Or, qu'était-ce que Marie-Madeleine ? Elle nous apparaît pour la première fois chez le pharisien, ayant à la main un vase d'albâtre qui contient un parfum précieux. « Peut-être était-ce le vase où elle avait puisé « jusque-là le relief de ses criminels attraites ; et ce parfum qu'elle em-
« porte pour un autre usage, peut-être y avait-elle cherché pour elle-même un accroissement de ses honteux plaisirs (p. 82).

Elle se précipite aux pieds de Jésus ; elle « laisse tomber ses cheveux autour de sa tête, et, faisant de leurs tresses magnifiques un « instrument de sa pénitence, elle essuie de leur soie humiliée les « larmes qu'elle répand... Cela fait, la pécheresse s'enhardit ; elle approche des pieds du Seigneur ses lèvres déshonorées, et les couvre « de baisers qui effacent l'impression de tous ceux qu'elle a donnés et « qu'elle a reçus. » Enfin, elle ouvre l'albâtre et en répand le parfum sur les pieds du Sauveur, « par-dessus les larmes et les baisers dont « elle les a couverts (pp. 85-87). » Tel, et en ce langage passionné, est « la première onction de Jésus par Marie de Béthanie, autrement « Marie-Madeleine. » C'était comme l'onction pour le ministère de celui qui était venu sauver les pécheurs. — La seconde onction fut « pour la sépulture ; » onction faite non plus sur les pieds, mais sur

la tête du Sauveur par la pécheresse transfigurée, après quoi elle brise l'albâtre, « parce qu'elle comprend que tout est consommé (p. 105). » — Nous la retrouvons à la croix et au tombeau de Jésus, puis en Provence, à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin. Là, l'auteur suit sa vie pénitente et apostolique, l'accompagne dans sa mort et dans sa sépulture, et même au delà de la tombe, dans ses reliques sacrées, dont il nous dit les honneurs et la destinée, jusqu'au jour où il a ramené lui-même, dans la personne de ses frères, la sainte milice chargée par la Providence de veiller jour et nuit à leur garde, et de restaurer, avec le tribut « de tous ceux qui ont connu les larmes du repentir ou celles « de l'amour, ... un des plus grands et des plus chers monuments de « la chrétienté. » — Arrivé à ce terme, il s'écrie : « Puissé-je écrire ici « ma dernière ligne, et, comme Marie-Madeleine l'avant-veille de la « Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ le frêle mais fidèle vase « de mes pensées (pp. 246-247) ! »

On doit avoir désormais une idée de ce livre, dont l'érudition a été empruntée au grand ouvrage de M. l'abbé Faillon, comme l'auteur, le moins né de tous les hommes pour ces recherches bénédictines, en fait l'aveu reconnaissant, mais dont l'inspiration, le style, sont bien de lui, de lui seul, et ne peuvent être que de lui. D'autres y ont relevé des erreurs; par exemple dans l'apparition du Sauveur ressuscité à Marie-Madeleine, qui aurait précédé l'apparition à la sainte Vierge elle-même (p. 124); d'autres y ont noté, — avec cette joie maligne qui aime à souhaiter par de semblables critiques la bienvenue de tout nouvel académicien, — jusqu'à des fautes de français; et, en effet, il y a là des phrases (notamment aux pages 38 et 41) jetées avec toute la négligence d'un grand seigneur littéraire; mais misères que tout cela! Tout est pour nous dans le jugement général et définitif à porter sur ce livre. Or, à sa lecture, les impressions se croisent et se combattent, et on ne sait à laquelle obéir. Quelles qu'elles soient, favorables ou contraires, elles laissent toujours une large part à l'admiration pour un talent magique; mais, disons-le hardiment et d'un mot, leur résultat a quelque chose de pénible.

U. MAYNARD.

95. **MÉMOIRES** de LOUIS XIV pour l'instruction du dauphin; — 1^{re} édition complète d'après les textes originaux, avec une étude sur leur composition, des notes et des éclaircissements, par M. Charles DREYSS. — 2 volumes in-8° de cclvi-300 et 550 pages (1860); chez Didier et Cie; — prix : 14 fr.

Le moment est bien choisi pour réimprimer les *Mémoires de*

Louis XIV, déjà publiés, il y a plus d'un demi-siècle, par Grouvelle, d'après les papiers du général Grimoard. L'édition de Grouvelle avait été faite sur un texte très-incorrect et très-incomplet, parce que, soit négligence, soit ignorance des documents à consulter, le premier éditeur n'avait pas fait usage des manuscrits déposés à la Bibliothèque impériale. De nos jours, la science procède d'une manière plus sérieuse ; il ne lui est pas permis de se contenter de l'à-peu-près, quand le mieux est à sa portée. Nous savons gré à M. Charles Dreyss d'avoir entrepris de nous donner le texte exact et vrai des *Mémoires du grand roi*. La figure de Louis XIV est de celles qu'on ne se laisse jamais d'étudier. — Lorsque Grouvelle publia son premier travail, on était bien près du xviii^e siècle, — période de réaction et d'injustice historique, — et il était de mode d'exagérer la sévérité envers Louis XIV. Aujourd'hui, on laisse dans le vieil arsenal de la philosophie voltairienne ces préventions et ces mensonges : on demande à l'histoire la vérité, rien que la vérité, et l'on veut n'envisager les hommes et les choses du passé qu'au point de vue même des temps et des siècles où ils se produisirent. Nous en sommes venus à ne plus faire un crime à Louis XIV de n'avoir pas gouverné la France d'après les règles tracées par la charte de 1830, à ne nous étonner en aucune façon de ce que, sous son règne, on n'ait tenu aucun compte ni du principe de la pondération des pouvoirs, ni de la déclaration des droits de l'homme, ni des habitudes parlementaires de l'école anglaise, ni de la liberté des cultes, ni de la représentation nationale plus ou moins bien exprimée par les vingt ou trente lois électorales promulguées depuis 1789. Nos pères avaient un système à eux. Ils cherchaient dans l'histoire des moyens d'opposition ou d'attaque contre les institutions et les personnages contemporains ; ils rêvaient, en matière de gouvernement, un beau absolu dont chacun se faisait juge, et ils rapprochaient de ce type les événements et les hommes du passé, afin de se rendre compte du degré de sympathie ou de haine dont il fallait désormais les entourer. L'histoire a été mise au service des passions et des intérêts. Cela se fera peut-être encore ; rien n'est impossible en matière d'aberrations ; mais, pour le moment, dans la confusion d'idées et de théories au milieu de laquelle se meuvent les écrivains, on désire assez sérieusement se laisser conduire vers la vérité, soit qu'elle plaise, soit qu'elle paraisse fâcheuse. Nous constatons une fois de plus qu'on a bien fait, pour le souvenir de Louis XIV, de livrer son nom et ses écrits à l'examen d'un public animé d'intentions justes, et dominé

par une réaction qui s'est évidemment opérée en faveur de ce prince. Louis XIV fut peut-être un roi absolu; il fit trop souvent la guerre; il se laissa aller à l'exaltation de son orgueil; il opprima la vérité; il froissa les sentiments chrétiens et honnêtes par le spectacle de ses adultères; mais, après avoir fait la part de ses fautes, il est impossible à un écrivain impartial de ne pas saluer du nom de grand le roi qui, le premier, éleva la France au rang qu'elle occupe dans l'univers. Si quelque chose manqua à ce prince sous le rapport du génie, il y suppléa par la noblesse du caractère. Il fonda moins sur la terreur que sur l'admiration, la puissance souveraine dont il avait reçu l'héritage: il permit à plusieurs hommes d'être grands sans jalouser leur gloire, et sur le vaste théâtre ouvert par ses soins à toute espèce de supériorité, on vit figurer en même temps les hommes de guerre, les orateurs, les poètes, les administrateurs, les industriels, les artistes, qui, presque tous, sortaient des rangs de la bourgeoisie. Son règne est le digne sujet des recherches et des préoccupations de l'histoire. Ce fut une période durant laquelle s'opéra un immense mouvement dans les institutions et dans les mœurs. La féodalité, même avant Louis XIV, avait cessé d'exister; elle cessa d'être possible; tout ce qui resta d'elle fut une noblesse brillante et généreuse, exclusivement consacrée à faire la cour au maître ou à mourir pour lui. Désireux d'absorber tous les pouvoirs, Louis XIV réduisit les gentilshommes à ce double rôle. Au lieu de distribuer à ses courtisans des provinces et des fiefs, il leur assignait le droit de figurer dans les divertissements et dans les carrousels; il leur permettait d'assister à ses petits-levers. Pendant que l'aristocratie acceptait sa déchéance comme un grand élément social, le tiers état, grâce aux établissements de Colbert, croissait en influence, en savoir, en fortune. Le commerce, l'agriculture, les sciences utiles, l'industrie, enrichissaient la bourgeoisie, et lui donnaient dans l'état une existence puissante, quoique non avouée. Les littérateurs, les savants et les artistes, longtemps humiliés par l'obscurité de leur place, commençaient à se voir recherchés et honorés, et le génie, comme l'huile mêlée à l'eau, remontait à la surface.

Nous savons combien de justes accusations peuvent être dirigées contre la mémoire et le règne de Louis XIV; mais la France est assez disposée à absoudre ce prince, parce qu'elle s'associa volontiers à ses entraînements et à ses erreurs. Le peuple français accepte spontanément le joug de la gloire; or, il voyait, dans la concentration de l'autorité

aux mains de Louis XIV, un instrument de grandeur nationale, une garantie puissante contre l'anarchie, au besoin une sauvegarde contre la prépondérance des classes privilégiées que le despotisme d'un seul confondait dans l'égalité de l'obéissance. La France tenait fort peu aux Parlements, qui, après tout, ne réclamaient que pour eux-mêmes, et avaient coutume, depuis des siècles, de régulariser tous les empiétements de l'autorité, de faire peser sur les individus et sur les familles une jurisprudence toujours favorable au maître. Aucune espérance de salut ou de bien-être ne lui était venue des Etats généraux, et peu lui importait la décadence de cette institution qui, de Philippe le Bel à Louis XIII, n'avait jamais tenu ses promesses. Un moment séduite par la Fronde, elle avait fini par prendre en dégoût les intrigues des chefs, par s'indigner de servir d'enjeu aux ambitions princières et féodales, et le rétablissement de l'ordre lui avait d'autant plus souri, qu'il avait coïncidé avec le retour du bien-être, avec le développement rapide des intérêts. Pour en finir avec le calvinisme, elle avait provoqué toutes les mesures de répression dirigées contre les huguenots ; et si le monarque s'était trompé en retirant aux protestants leurs garanties, leurs droits, et jusqu'à la condition de citoyens, le pays avait été son auxiliaire et son complice. — Ce sont là les considérations qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, dès qu'il est question d'un jugement à porter sur le règne de Louis XIV. Nous pourrions les développer longuement ; ces quelques lignes suffiront. Elles résument d'ailleurs notre pensée au moment où nous achevons la lecture des *Mémoires* dont nous avons à rendre compte.

Ecrit à un point de vue beaucoup plus restreint, dans le but avoué d'éclairer le jeune dauphin sur ses devoirs, dans le but réel de justifier les actes, la conduite et le règne de Louis XIV, cet ouvrage n'a été ni conçu d'un seul jet, ni continué avec méthode. On voit, en le lisant, que Louis XIV laissait à d'autres le soin de compléter sa pensée, et se bornait souvent à indiquer, par des phrases sommaires et mal liées entre elles, ce qu'il fallait dire touchant les événements et les choses de son règne. Comme un homme d'Etat, accablé sous le nombre des dépêches à expédier, des ordres à transmettre, se borne à tracer à la marge l'abrégé de la missive destinée à porter sa signature, et confie à des commis spéciaux le soin d'achever ce travail, ainsi Louis XIV jetait sur le papier quelques idées, rédigeait parfois plus au long des demi-chapitres, développait ou mentionnait certains détails qui ne pouvaient émaner d'un autre que de lui, et léguait

à la postérité ou à ses descendants des matériaux historiques plutôt que des mémoires travaillés avec soin et avec art. Ce n'est donc pas ici une œuvre complète ; d'une part, ils n'embrassent qu'une période du règne, de l'autre, ils n'offrent souvent que des fragments qui ne sont pas liés entre eux : enfin, quoique rédigés sous l'œil de Louis XIV, avec la participation de ce prince, d'après ses notes, ils sont loin d'être le produit exclusif de sa plume et de sa pensée. Louis XIV écrivait à la façon des grands rois, sans préoccupation de la forme, mais tout entier aux idées essentielles, qu'il lui suffisait de noter en quelques mots, la pensée royale étant comme un germe dont la fécondation restait abandonnée à d'autres. En étudiant ses œuvres, même à l'aide des différents manuscrits, on se fait difficilement une idée de la part exacte qui lui revient dans ce labeur. On voit qu'au milieu des innombrables détails de l'administration et de la guerre, tantôt il dicte, tantôt il se borne à tracer un canevas. Viennent alors les collaborateurs, qui s'évertuent à donner un tour régulier à la pensée, à développer certaines situations, à glisser partout, — ce qui plaisait à Louis XIV, — la glorification de la volonté et des actes du maître. De tout cela résulte un travail sans harmonie, sans netteté, quelquefois dépourvu de style, — ce qui n'est pas un grand mal, — de temps à autre aidé des ressources qu'offre la littérature, et, dans ce cas, il n'apparaît que plus défectueux, parce qu'alors on voit Louis XIV s'effacer devant ses commis. La variété continue des textes, la diversité des trois rédactions, la difficulté qui consiste à ramener à l'unité tant de feuillets épars et sans suite apparente, constituent pour le savant éditeur un travail plus ingrat qu'il ne le suppose, et le lecteur lui-même se lasse parfois de suivre M. Charles Dreyss à la recherche des phrases primitives, ou de comparer avec lui les périodes laborieusement enfantées après de nombreux remaniements. Et cependant, le nom de Louis XIV est d'un si puissant attrait, qu'il donne à ces fragments, décorés du nom de *Mémoires*, une valeur historique des plus sérieuses.

Lorsque parut pour la première fois, en 1806, l'édition si défectueuse de Grouvelle, l'attention des hommes d'Etat ne lui fit pas défaut ; des écrivains d'un grand mérite se plurent à étudier un monument que l'on supposait élevé avec tout le soin désirable, et Grouvelle ne livrait pourtant au public qu'un texte très-incorrect et très-incomplet. Chose étrange ! il avait sous les yeux les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et il ne prenait pas la peine d'en faire usage. M. Charles Dreyss a mieux compris sa mission : c'est, en quel-

que sorte, un livre nouveau qui sort de ses recherches, et, à ce titre, il a droit à la reconnaissance de tous ceux qui se préoccupent des enseignements du passé et se plaisent aux traditions nationales.

Louis XIV n'avait pas songé tout d'abord à instruire son fils; sa première pensée avait été pour lui-même. Les Mémoires devaient être la justification de ses actes en vue des siècles futurs. Grouvelle s'est trompé en affirmant que le roi, avant d'écrire, avait conçu un vaste plan d'ensemble, et médité de raconter son propre règne à dater de l'année 1661, la première de son gouvernement personnel depuis la mort de Mazarin. M. Charles Dreyss démontre fort bien que le travail de Louis XIV a eu pour point de départ l'année 1666; que plus tard l'illustre narrateur est revenu sur ses pas et a composé, avec les années antérieures à 1666, une espèce d'introduction, ou pour mieux dire une première partie, qui n'a ni l'ampleur, ni la précision des autres, c'est-à-dire du corps véritable des Mémoires. Quoi qu'il en soit, à dater de l'année 1666, alors même que l'étude est plus complète, plus approfondie, l'œuvre du royal écrivain parcourt bien des degrés avant de trouver une forme définitive. L'initiative appartient bien au roi, puisqu'il mentionne de sa main, sur de petites feuilles, les idées qui doivent être développées. Ses feuillets engendrent un journal beaucoup plus étendu, dont les articles que Louis XIV n'a pas écrits ont été rédigés en quelque sorte sous sa dictée, à la suite de ses conversations fréquemment répétées et sous l'empire de ses réflexions. C'est la seconde phase du travail. De ces deux premières élaborations, qui constituent un journal, surgissent enfin les Mémoires, composition plus étendue et mieux coordonnée, où les faits les plus importants de chaque année sont racontés et jugés. Alors, l'histoire du présent est l'occasion d'instructions politiques et morales directement adressées au dauphin, le triste élève de Montausier et de Bossuet, qui ne fut digne ni de son père, ni de ses maîtres. Ajoutons que cette troisième phase du travail est elle-même fort complexe. Le texte entier des Mémoires a été remanié jusqu'à trois fois. Des corrections de la main de Louis XIV se montrent sur la première rédaction; on a lieu de croire que le roi n'a point participé assidûment à la troisième, qui, seule, présente une ordonnance assez harmonieuse. Aux continuel remaniements de phrases, d'alinéas et de chapitres, scrupuleusement constatés par les notes multipliées que M. Charles Dreyss a placées au bas de chaque page, on voit qu'avant d'arriver à cette forme, les Mémoires ont donné occasion à beaucoup d'essais partiels.

Les différentes minutes, tantôt tracées à la plume, tantôt annotées au crayon, presque toujours surchargées de ratures, nous initient à la pensée réelle du roi, et nous font voir Louis XIV à l'œuvre. A ce point de vue, ils présentent beaucoup d'intérêt.

On avait habituellement attribué à Pélisson la principale part de ce labeur (nous disons la part littéraire); M. Charles Dreyss rectifie cette opinion trop aisément accréditée, et restitue l'honneur de la collaboration la plus active à M. de Périgny, lecteur du roi, qui devint précepteur du dauphin. C'est lui qui rencontre sous sa plume les réflexions les plus expressives : il est l'homme de goût et de bon sens qui émonde les développements surabondants, trouve le mot juste, inspire l'idée la plus exacte.

Les Mémoires sont répartis en deux volumes. Le premier, à la suite d'une étude fort remarquable sur cette œuvre importante, aborde les textes de l'année 1666. Presque tous étaient demeurés inédits, et c'est un bonheur pour M. Charles Dreyss d'avoir pu les restituer au public. On parcourt successivement : 1° les feuillets du roi, précieux par leur origine, et malheureusement incomplets; 2° le journal du roi, dont on ne connaissait encore que des fragments; 3° les Mémoires, d'après la troisième rédaction, la plus étendue, la seule définitive, et celle que M. Grouvelle n'avait pas consultée. — Le second volume s'ouvre par un supplément aux Mémoires. Ce supplément comprend deux sortes de textes : les uns sont des brouillons essayés deux ou trois fois, avant que le développement ainsi élaboré ait pris place d'abord dans la première rédaction des Mémoires, puis, après des transformations successives, dans la seconde et dans la troisième rédaction; les autres sont des passages des deux premières rédactions, que le collaborateur définitif, M. de Périgny, a fait disparaître de la dernière.

M. Charles Dreyss a pensé qu'il valait beaucoup mieux laisser en présence, et sans aucun mélange, tous ces textes qui remanient tant de fois la même idée. Ils se rattachent d'ailleurs à l'année 1666; pour les années 1667 et 1668, on a beaucoup moins de feuillets du roi, et la part qui revient à M. de Périgny est encore plus importante. La part de Pélisson ne paraît avoir commencé qu'en 1670 ou en 1671, et s'être bornée à une révision de l'introduction. Ce même second volume renferme des documents très-intéressants relatifs aux années 1661 et 1662, divers passages des feuillets du roi se rapportant aux années 1670 et 1671, et des réflexions générales extraites des nombreuses pièces d'histoire militaire écrites ou dictées par le roi durant la longue

guerre terminée par la paix de Nimègue. Enfin M. Charles Dreyss y a inséré la célèbre dissertation ordinairement publiée sous ce titre : *Réflexions sur le métier du roi*, et que l'on attribue à Louis XIV lui-même. Ce sont des pages bien souvent citées, et qui, après tout, sont plus curieuses qu'instructives. L'éditeur, pour bien leur conserver le cachet royal, a respecté jusqu'à l'orthographe du texte, tout en laissant subsister diverses corrections de détail émanant d'une autre main.

Sans exagérer la valeur et l'utilité de cette ensemble de documents historiques, on doit reconnaître que leur publication est d'une très-sérieuse importance. Jamais on n'aura mieux senti qu'en étudiant les *Mémoires de Louis XIV* la réalité de cette déclaration : « L'Etat c'est « moi, » que Louis XIV n'a peut-être jamais ainsi formulée, mais qui a présidé à tous les actes politiques de son règne. Si la rédaction des Mémoires n'appartient au roi que pour une part assez faible, la pensée tout entière est de lui, et cela suffit pour rendre cette œuvre vraiment originale. Les rédacteurs se sont effacés derrière le maître, comme des commis chargés de développer une idée, et qui la traduisent scrupuleusement, sans se permettre d'y introduire des réflexions étrangères. Louis XIV n'était pas un écrivain, mais le peu qu'il a écrit, inspiré ou dicté, prouve qu'il était un penseur. Par ses Mémoires, il a contribué à justifier sa renommée, à faire comprendre sa gloire, à initier la postérité aux secrets de son règne. Nous ne devons pas en demander davantage à un homme qui avait mission de gouverner, et non d'écrire. — Nous félicitons M. Charles Dreyss de n'avoir pas reculé devant la difficile tâche que lui imposait la nécessité de contrôler, d'étudier, de comparer et de mettre en harmonie des manuscrits parfois sans suite, des fragments trop souvent inachevés, des pensées éparses sur des feuilles détachées et couvertes de ratures. Pour la première fois, la France est vraiment en possession des *Mémoires de Louis XIV*, ce simple fait résume les justes éloges que nous donnons au laborieux et intelligent écrivain qui a remplacé par un travail complet la publication fautive et défectueuse de Grouvelle. C'est un devoir pour nous de l'en remercier, et de recommander son travail à tous les amis de la vérité historique. AMÉDÉE GABOURD.

96. LES MORTS souffrants et délaissés, par le R. P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus. — In-12 de 72 pages (1839), chez C. Dillet et chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 4 fr. (Au profit des Dames auxiliarices des âmes du purgatoire.)

En 1836, on a vu se former à Paris, sous le titre de *Dames auxiliarices des âmes du purgatoire*, une pieuse insitution, « ayant pour

« but spécial et exclusif de prier, d'agir, de souffrir pour les âmes du « purgatoire, et de leur consacrer, par un acte saintement héroïque, « toute prière, toute action, toute souffrance, en un mot, tout le mé- « rite de la vie (p. 13). » — Le 2 mai 1859, le P. Félix prononça dans l'église du Jésus, à Paris, un discours en faveur de cette œuvre, qui appelle assez d'elle-même toutes les sympathies des bons catholiques. Dire que l'auditoire fût vivement impressionné et que bien des larmes coulèrent, ne surprendra aucun de ceux qui connaissent le talent et la piété de l'illustre orateur. — Dans l'intérêt des pauvres âmes dont il a si dignement plaidé la cause, plus encore que pour céder à des instances auxquelles il n'est pas toujours permis de résister, le P. Félix a livré à l'impression ce discours, qu'il ne croyait pas d'abord devoir franchir l'enceinte où il a été prononcé. « Nous supplions, dit-il, ceux « qui consentiront à nous lire, de vouloir bien se rappeler que cet « opuscule n'a d'autre ambition qu'un acte de charité, d'autre mobile « que le besoin de secourir des âmes impuissantes à se secourir elles- « mêmes; et pourquoi ne l'avouerions-nous pas? un secret désir de « provoquer peut-être, du fond de quelques âmes, un souvenir et une « prière pour ceux que nous avons nous-mêmes le plus aimés sur la « terre. La critique n'a rien à voir dans ces quelques paroles sorties d'un « élan d'amour, et que nous reproduisons *telles quelles* (pp. VIII-IX). » Nous ne chercherons donc point ici ces démonstrations dogmatiques que l'éminent orateur déclare lui-même n'avoir pas voulu y placer, parce qu'il s'adressait à ceux qui croient et non à ceux qui discutent; mais nous le féliciterons d'avoir profondément attendri. Rien de touchant, en effet, comme ce désolant tableau des douleurs du purgatoire, qui emprunte ses traits les plus sombres à cette multiple personification de la souffrance sur la terre, qui s'appelle l'*exilé*, l'*orphelin*, le *prisonnier* et la *veuve*. Des beautés de ce genre, où le cœur domine avec cette inimitable parole dont il a seul le secret, ne s'analysent pas : il faut les lire.

97. **DE L'ORIGINE** du langage, par M. Ernest RENAN, membre de l'Institut. — 2^e édition, revue et considérablement augmentée. — 1 volume in-8° de 258 pages (1858), chez Michel Lévy frères; — prix : 6 fr.

98. **ÉTUDES** d'histoire religieuse, par LE MÊME. — 4^e édition. — 1 volume in-8° de 432 pages (1859), chez les mêmes éditeurs; — prix : 7 fr. 50 c.

99. **ESSAIS** de morale et de critique, par LE MÊME. — 1 volume in-8° de 455 pages (1859), chez les mêmes éditeurs; — prix : 7 fr. 50 c.

Si l'on veut s'expliquer pourquoi les écrits de M. Renan se compo-

sent des éléments les plus disparates, on doit se rappeler les milieux divers qu'il a traversés dans le cours de son existence. Après avoir passé sa jeunesse dans les séminaires, il rompit brusquement avec ses premières croyances et voulut renverser le temple qui l'avait accueilli ; mais, — comme il l'a justement fait observer lui-même à propos de M. de Lamennais, — on ne se dépouille pas tellement de la robe qu'on a longtemps portée qu'il n'en reste quelque habitude. De là vient qu'avec des tendances systématiquement contraires au spiritualisme et au sentiment religieux, on retrouve çà et là chez M. Renan de nobles et généreuses aspirations, et on reconnaît, pour ainsi dire, une réminiscence de l'état antérieur de son âme. Malgré lui, ses anciennes études de théologie et de langue hébraïque, sous l'heureuse discipline de Saint-Sulpice, ont laissé dans son esprit des traces ineffaçables ; c'est ce qui lui a donné un moment, parmi des savants peu habitués aux choses ecclésiastiques, un air original, et même ce qui lui a valu une réputation dont on a pu s'étonner depuis. Apportant ainsi au milieu du monde des connaissances superficielles, mais d'un ordre nouveau pour beaucoup de lecteurs, il s'est fait rapidement une place à part dans les revues, et s'est ouvert, bien jeune encore, les portes de l'Académie des inscriptions et celles de la Bibliothèque impériale. Certes, on ne saurait le blâmer de s'être servi de sa science théologique ; mais ce qui est singulièrement regrettable, à quelque point de vue qu'on se place, c'est qu'afin de mieux faire oublier ses origines, il s'efforce chaque jour d'arracher une pierre à l'édifice vénérable où il vint abriter ses jeunes années. — Du reste, il ne s'est pas contenté de la réputation de théologien : il a voulu toucher à toutes les connaissances qui ne relèvent pas de l'Académie des sciences. Que l'on parcoure ses œuvres : le peuple israélite, les origines du christianisme, la vie des saints, l'histoire de l'islamisme, le mouvement religieux des Etats-Unis, Calvin, Channing, M. Cousin, don Tosti, M. Feuerbach, Hâriri, la farce de Patelin, M. de Lamennais, Averroës, M. Thierry, les écrivains arabes, indous, français, italiens, latins, allemands et grecs, la philosophie, la théologie, l'histoire, la linguistique, l'archéologie, la grammaire, la morale, tout est jugé avec l'imperturbable sang-froid d'un homme qui se donne, sur chaque question d'érudition, comme le pair des princes de la science. Son principal travail a pour objet les langues sémitiques et les origines du langage ; mais il ne faudrait pas y chercher des vues neuves, de sérieuses découvertes, une œuvre de première main ; il s'est simplement contenté de prendre chez les

écrivains allemands ce qu'il a trouvé de meilleur, et de le présenter au public français. Sans aspirer à tracer lui-même une nouvelle voie, il a suivi les pas de l'Allemagne sceptique. Aussi, quoique ses travaux sur les langues sémitiques semblent des titres au nom d'érudit, on y a relevé de singulières erreurs d'interprétation, lorsque, par hasard, le jeune écrivain a parlé de lui-même. On peut lire, à ce sujet, de curieuses observations de M. Oppert (*Réponse critique à un article de M. Renan*, in-8°), et M. Benloew a dit très-justement de lui : « M. Renan épelle deux langues, l'hébreu et l'arabe, que d'illustres sémitistes français expliquent à livre ouvert, et même écrivent élégamment. Nous ne pouvons oublier que, chaque fois qu'il a voulu faire œuvre de philologue dans son propre domaine, il a tristement échoué. Lorsqu'il a voulu aborder l'explication d'un texte syriaque, les hommes spéciaux ont remarqué dans son travail des bévues et des contre-sens. Lorsque, récemment, à la découverte d'une inscription phénicienne dont le sens présentait des difficultés, il a proposé une correction, tous les hébraïsants sérieux ont souri. Il n'y a pas de rabbin, si mince que soit son bagage scientifique, qui ne puisse éclairer M. Renan sur ces matières délicates (*Revue Européenne*, t. V, p. 396). »

A côté de ces études sémitiques, de ces considérations sur les Arabes et les Hébreux vus à travers l'Allemagne, M. Renan publie chaque jour dans la *Revue des Deux-Mondes* ou dans le *Journal des débats*, des articles de *omni re scibili*. Il les a réunis dans deux volumes intitulés : *Etudes d'histoire religieuse* et *Essais de morale et de critique*. En ouvrant ces livres, où sans cesse on passe d'un sujet à l'autre, on se demande ce qu'est M. Renan. Que sait-il ? Il s'occupe de philosophie ; mais quelques vues vagues, mal arrêtées, sans preuve, sans exposition savante, ne donnent pas le droit de se ranger parmi les métaphysiciens ; il a écrit sur l'Inde ; mais assurément il ne peut se prétendre un indianiste ; il a beaucoup parlé histoire, mais sans jamais rien trouver d'original, de sûr et même de grave. Au fond, son véritable talent, c'est d'exposer pour les gens du monde les travaux d'autrui ; il se montre donc propre à écrire dans une revue qui n'est pas spéciale, et sa place est plutôt au *Journal des débats* qu'au *Journal des savants*. S'il s'était donc contenté d'un examen honnête des ouvrages d'érudition, de bons et loyaux comptes rendus, sans prétendre se poser comme l'égal des plus consciencieux travailleurs de France et d'Allemagne, il n'eût pas mérité que M. Benloew (déjà

cité) lui adressât ces terribles reproches : « Vous avez voulu escompter « la gloire, on vous contestera jusqu'à la réputation. »

Après avoir vu quelle doit être, au fond, la science d'un écrivain qui, en véritable encyclopédiste, veut embrasser seul ce que plusieurs vies d'homme ne peuvent saisir, disons quelques mots de ses principes, ou plutôt des opinions d'après lesquelles il juge l'univers entier.

C'est surtout en matière d'opinion et de sentiment que M. Renan semble flotter et hésiter. Rien de franc, de net, de clairement saisissable chez lui, sauf quelques points que nous ferons observer dans un instant. — D'abord, par une sorte de nostalgie qui le reporte à la Bretagne, son pays natal, et aux pieuses maisons où s'est passée une si grande partie de son existence, il se laisse aller çà et là au regret du moyen âge, et il semble parfois s'élançer vers les pures régions de l'infini. Mais, si le lecteur s'est trompé, s'il a été la dupe de certaines expressions, il apprend vite que tout cela n'est qu'affaire de goût et d'art. Le critique, — c'est un mot que M. Renan aime à employer, — n'entend point l'infini comme le commun des hommes; et si l'on trouve les mots Dieu, monde divin, absolu, surnaturel, dans les écrits de cet auteur, on voit, à la page suivante, que, sous ces termes, l'académicien ne conçoit que l'élément humain et subjectif. « Le mot Dieu, « dit-il avec son incroyable témérité, étant en possession des respects « de l'humanité, ce mot ayant pour lui une longue prescription, et « ayant été employé dans de belles poésies, ce serait renverser toutes « les habitudes de langage que de l'abandonner (*Etudes d'hist. rel.*, « p. 418). » Aussi, c'est par amour de l'art, par forme de langage, par imitation des belles poésies, qu'il semble s'émouvoir à l'occasion des choses saintes, s'attendrir en prononçant les nobles expressions par lesquelles nous éveillons en nous d'augustes réalités. Au fond, il est sceptique, et son héros, — il l'a dit, — son idéal de la vie sainte et morale, c'est tel penseur de nos jours qui se croit athée (*Essais de morale*, p. 67). Combien M. Caro a eu raison de s'écrier, dans un excellent article où il prouve que M. Renan a une religion toute *anthropologique* : « M. Renan a inventé le dilettantisme, le *dilettantisme* « religieux (*Revue contemporaine*, t. XXXII, p. 210). » — On conçoit maintenant que celui qui ne voit que de vains mots dans les vérités les plus fondamentales, ait tout à fait rompu avec le christianisme. Celui qui regarde l'athéisme et le matérialisme comme un non-sens, une faute de goût, et non comme un crime et une erreur (*Essais de morale*, pp. 65, 66 et 67), celui qui ose traiter les admira-

bles sentiments qu'exprimait M. Augustin Thierry dans ses derniers jours comme une pure affaire de bon goût (ibid., p. 135), ne pouvait voir dans le surnaturel et le miracle qu'un fait explicable par les seules données de la science, et devait comparer nos saints aux bouddhistes. — Écoutez ce que M. Renan dit de nos plus chers et plus vénérés héros : « Chassée de Dieu, la mythologie s'est réfugiée dans « les saints. Autour des saints s'est formée toute une religion inférieure, qui a prêté au monothéisme ce qui lui manque en pittoresque « et en variété (ibid., p. 309). » Ainsi il parle des disciples ; prenant un ton d'inspiré quand il s'agit de notre divin Sauveur, il s'écrie : « Le « thaumaturge et le prophète mourront ; l'homme et le sage resteront « (ibid., p. 215). » Ne sait-il donc pas que depuis bien des siècles on a fait de semblables prédictions, et que cependant le Christ continue à recevoir nos plus pures adorations ? Mais, en retour, lui qui n'admire dans les saints qu'un air *pittoresque* et *distingué*, et qui regarde Notre-Seigneur Jésus-Christ comme un homme ordinaire, a de singuliers respects pour Satan, et se complait à le réhabiliter (ibid., pp. 428 et 51). Ce n'est pas qu'il croie à Satan le moins du monde. Nous avons tout à l'heure vainement cherché quel titre on pourrait lui assigner parmi les savants ; il serait plus inutile encore de vouloir trouver en lui quelque conviction, quelque sérieuse et sincère croyance. Est-il polythéiste ? monothéiste ? chrétien ? musulman ? Il n'est même pas athée et matérialiste ; il n'est rien. Il croit, toutefois, à l'influence des races et des climats, qui s'impose fatalement à l'humanité ; empruntée un peu à Montesquieu, beaucoup à l'Allemagne, cette doctrine, dont on fait grand fracas, n'a pas même le mérite de l'originalité.

Cependant, nous l'indiquions plus haut, il y a un mot qui revient sans cesse dans chacun des articles de M. Renan : c'est celui de critique. Ne serait-ce point là par hasard le but de sa vie et de ses efforts ? La critique ne serait-elle pas sa foi, sa religion, son Dieu ? Nous le craignons, en voyant avec quelle joie il la savoure et s'en enivre. Indépendante, désintéressée comme il le croit, c'est-à-dire sans règle, sans principe, sans admiration, flottant au vent du moment, la critique est l'œuvre des esprits délicats, raffinés, pleins de goût et de flexibilité. Ceux qui ont des convictions et qui ne peuvent s'abandonner aux caprices de cette déesse changeante, ceux-là sont un peu brutalement traités d'âmes vulgaires, mesquines, étriquées. A vrai dire, le sens commun a bien son mérite, n'en déplaise aux écrivains *raffinés* ; et, pour tout avouer, nous aimons mieux appartenir à la foule, que d'être de cette petite secte de critiques

superfins et quintessenciés.— Laissant la *vulgaire* charité « à l'honnête et excellent Vincent de Paul, » il aime à sourire doucement de l'humanité, et à goûter les souveraines délices de mépriser autrui. « Le « dédain, dit-il, est une fine et délicieuse volupté (*Essais de morale*, « p. 188). » Nous sommes dûment avertis ; ce n'est pas de l'admiration des grandes pensées et des nobles sentiments fortement rendus que procède sa critique littéraire ; elle se borne plus simplement « aux formes fines et légères de la raillerie. » Il serait amusant de compter combien de fois à chaque article M. Renan prodigue à ses adversaires les mots d'esprits étroits, d'âmes petites et vulgaires, de raisons communes, etc. ; et aussi de relever avec quelle complaisance il applique à son genre d'écrire les charmantes épithètes de délicat et de fin, avec quelle naïve satisfaction il s'écrie : « On « ne comprend pas assez les services que rend dans le monde la médiocrité, les soucis dont elle *nous* délivre, et la reconnaissance que « *nous* lui devons (*ibid.*, p. 187). » Il est clair qu'il abandonne la modestie aussi bien que l'amour et le respect des hommes aux *honnêtes* figures de saints. Daunou qui, lui aussi, avait renoncé à ses anciennes croyances, se montrait à la fois plus habile et plus poli. Et cependant ; on le devine aisément, c'est un peu par affaire de forme que l'écrivain prise si fort le dédain : « Le dédain, s'écrie-t-il, « produit *le style délicat*. » Etrange bouleversement des termes ! Comment un sentiment au fond brutal et grossier, engendrerait-il la grâce et la pure beauté ? Quoi ! une source essentiellement viciée, bourbeuse, troublée par une misérable vanité, donnerait des eaux claires et limpides ! Jusqu'à ce jour, on regardait l'ardeur enflammée pour le bien et la haine généreuse du mal, le sacrifice des goûts personnels et des intérêts particuliers à une grande et noble cause, comme la source inépuisable où doivent s'abreuver l'éloquence, la poésie, l'art véritable. Il s'agit bien aujourd'hui, nous dit-on, lorsqu'il faut écrire, de désintéressement, de dévouement aux choses élevées, d'amour des hommes ! Quiconque, se confinant dans un coin, peut se railler tranquillement du reste de l'humanité, se moquer avec finesse de la religion, persiffler le zèle, l'héroïsme, la vertu ; celui qui eût passé aux yeux de Bossuet pour un petit cœur, est proclamé comme une sorte de merveille et de martyr. Au risque pourtant de mériter le placide sourire de compassion que M. Renan daigne accorder « aux âmes vulgaires, » nous avouons franchement que nous aimerions mieux être en la moindre chose utiles à nos semblables, que de passer notre vie à

nous moquer d'eux. — Mais revenons au pur domaine des lettres. Le dédain a des conséquences littéraires, conséquences que voit avant tout ici-bas M. Renan, et qui nous semblent tout autres qu'à lui. A force de mépriser les sentiers frayés, de se détourner de ce qui paraît vulgaire et commun, on tombe dans des sentiers tortueux et glissants; souvent, en quittant la belle simplicité qui fait le charme des grandes âmes, on aboutit au style prétentieux, maniéré, insaisissable. Cicéron a dit : *In dicendo vitium vel maximum, a VULGARI GENERE orationis, atque a consuetudine COMMUNIS SENSUS abhorrere*. Et c'est là une légitime punition, puisque c'est la seule qu'on redoute.

E.-A. BLAMIGNON.

100. LA PERFECTION CHRÉTIENNE *d'après l'Imitation de Jésus-Christ*, par M. Pierre LACHÈZE (de Paris). — 1 volume in-18 de xvii-122-210-130-178-168 pages (1859), chez V. Palmé; — prix : 5 fr.

L'Imitation de Jésus-Christ est un livre si attrayant pour les âmes fidèles, si fertile en pieuses pensées, qu'on ne doit pas s'étonner qu'il ait été de la part des auteurs ascétiques l'objet des travaux les plus variés. — M. Lachèze, à son tour, a cru y découvrir un ordre caché, mais naturel, un plan suivi et complet de théologie mystique. Selon lui, dans les différentes parties dont elle se compose, *l'Imitation* embrasse successivement tous les développements et les différents degrés que les Pères et les saints docteurs assignent à la vie spirituelle ou à la perfection chrétienne; en sorte que si, au lieu d'y choisir des sujets de méditation ou des lectures détachées, on en faisait un usage journalier en suivant une marche méthodique, on profiterait doublement de ce livre incomparable; il suffirait seul pour conduire une âme à la plus haute sainteté, il lui tiendrait lieu de tout autre livre de spiritualité. — Ainsi, le premier livre, qui traite de la considération des fins dernières, correspond au premier degré de la perfection qu'on appelle *vie active*; — le second livre, en arrêtant nos regards sur le modèle de l'humilité et de la charité, qui est Jésus-Christ, fait entrer l'âme chrétienne dans la *vie illuminative*; — le troisième, par les doux entretiens de l'âme avec son Sauveur, et, par l'exercice de la mortification intérieure, la conduit peu à peu à la *vie unitive*; — quant au quatrième, qui traite de la sainte communion, il ne fait pas suite aux trois autres; mais on le considère comme l'appendice de tout l'ouvrage, et il est donné comme moyen de conserver et d'accroître la vie de la grâce, et, par conséquent, la vie spirituelle, à quelque degré qu'on soit parvenu.

Plein de cette idée, qui d'ailleurs n'est pas nouvelle, et qui a bien son côté juste et solide, M. Lachèze la poursuit dans toute sa rigueur et jusque dans ses dernières conséquences, analyse minutieusement toutes les parties de l'*Imitation*, et s'applique à les adapter au plan qu'il a conçu. Chaque *livre* est partagé en un certain nombre de considérations générales qui embrassent les phases diverses de la vie chrétienne ; les *chapitres* sont rapportés soit aux différents vices qu'il faut corriger, soit aux différentes vertus qu'il s'agit d'acquérir ; puis chaque *verset* du chapitre devient le sujet d'une méditation spéciale, laquelle, à son tour, est invariablement précédée de trois titres divisés en trois points, et terminée par trois textes ou sentences qui servent de matières à des aspirations et à des résolutions. — Mais, nous devons le dire, dans toutes ces divisions et subdivisions poussées à l'infini, et s'enchevêtrant les unes dans les autres par une suite interminable de paragraphes et de numéros, il y a beaucoup trop d'arbitraire, et nous craignons qu'il n'en résulte un peu de confusion et d'obscurité pour l'esprit, de sécheresse et de fatigue pour le cœur. C'est là le grand défaut de ce livre, qui, du reste, nous paraît excellent, et qui suppose une étude approfondie de l'*Imitation*. Malheureusement, à force de l'analyser, et, pour ainsi dire, de la disséquer, l'auteur, sans le vouloir, dénature le caractère qui lui est propre et qui en fait par-dessus tout un élan de l'âme et un jet du cœur ; il la dépouille de sa sève et de son onction, lui ôte sa grâce et son parfum. — Ajoutons toutefois, pour être justes, que l'idée fondamentale de l'ouvrage est heureuse, féconde, et se prête facilement aux réflexions morales et aux applications pratiques. Les méditations, prises en elles-mêmes, sont courtes, simples, substantielles, affectives, rigoureusement tirées du sujet, et bien appropriées aux besoins des âmes qui tendent à la perfection. A ces titres, nous pouvons sans crainte les leur recommander. Beaucoup parmi elles, sans doute, préféreront toujours la lecture attentive du texte pur et simple de l'*Imitation* ; mais il en est d'autres à qui ces considérations ingénieuses et un peu subtiles pourront être d'un grand secours, en leur suggérant de pieux sentiments et des aperçus nouveaux, qu'elles ne trouveraient pas dans leur propre fond.

P. JANVIER.

101. PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE. — *Le Livre des esprits, contenant les principes de la doctrine spirite selon l'enseignement donné par les esprits supérieurs à l'aide de divers médiums, recueillis et mis en ordre par M. Allan KARDEC.*

- 2^e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. — 1 volume in-12 de 474 pages (1860), chez Didier et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.
102. QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des esprits, contenant les principes fondamentaux de la doctrine spirite et la réponse à quelques objections préjudiciables, par LE MÊME. — In-12 de 94 pages (1860), chez Ledoyen; — prix : 60 c.
103. REVUE SPIRITE, Journal d'études psychologiques, publié sous la direction de M. Allan KARDEC. — 1^{re}, 2^e ET 3^e ANNÉES (1858, 1859, 1860). — 1 livraison de 32 pages par mois, rue Saint-Anne, 59; — prix : 10 fr. par an.
104. EXPLICATION des tables parlantes, des médiums, des esprits et du somnambulisme par divers systèmes de cosmologie, suivie de la Voyante de Prévorst, par M. GOUPY. — 1 volume in-8^o de 352 pages (1860), chez Germer-Bailière; — prix : 6 fr.

(Voir page 240 du précédent numéro.)

Le spiritisme n'est pas seulement absurde et coupable dans ses évocations; il est sacrilège et inconséquent. Il demande à Dieu de n'envoyer aux médiums que les bons esprits, et il accepte une multitude d'esprits inférieurs qui forment une espèce de sarabande infernale dans le *Livre des esprits* et dans la *Revue spirite*. Ces esprits, plus ou moins souillés, on croit les connaître, et on les accueille; on les interroge avec aménité, on les remercie courtoisement de leurs réponses, et on prétend que c'est charité d'en agir ainsi avec ces vagabonds et ces impurs qu'on a prié Dieu d'éloigner, et qui viennent très-souvent, avec une autorisation spiritiquement divine, raconter, en véritables bohèmes et saltimbanques du monde surnaturel, des impudicités et des infamies à faire rougir la prison et la bague. M. Kardec se refuse à en donner des échantillons; mais il autorise les possesseurs de ces révélations édifiantes à en faire leur secret plaisir, pourvu qu'ils ne les publient pas. Admirable morale, qui vient enfin éclairer les hommes après des siècles de ténèbres, et qu'il faut prudemment tenir sous clef! — Mais ce ne sont là, pour nos docteurs, que folies de bas étage. Au-dessus de la plèbe immonde, ricaneuse, égrillarde et méchante des esprits, au-dessus des saltimbanques (textuel) dont l'emploi, dans la division du travail extra-mondain, est d'amuser les curieux et les badauds avec les tables tournantes, il y a les esprits du milieu, plus ou moins bons à mesure qu'ils se dégagent des influences terrestres; puis les esprits supérieurs, qui habitent Mercure, Vénus, Saturne, Jupiter surtout, où ils mènent une vie des plus amusantes pour eux et pour nous, car ils y occupent des maisons voyageuses, et Bernard Palissy, l'un de ses habitants, a daigné dessiner par un médium les ornements architectoniques du

domicile de Mozart, autre pensionnaire quasi-bienheureux de cette planète. M. Kardec a bien voulu, pour l'instruction profonde de ses abonnés, décorer sa revue de ces extravagances.

Nous venons de dire que Palissy et Mozart, comme tous leurs concitoyens domiciliés en Jupiter, n'ont qu'un quasi-bonheur : effectivement, après eux et au-dessus d'eux encore, il y a les purs entre les purs dans le sein de Dieu ; mais ne croyez pas qu'ils s'y reposent de leurs longs pèlerinages. Voyager est pour eux un besoin. La raison de M. Kardec lui a démontré que les purs seraient oisifs et s'ennuieraient à contempler Dieu, car apparemment Dieu est paresseux et s'ennuie en se contemplant lui-même. Voyez donc la profondeur et la hauteur de la philosophie spirite. Ces pauvres esprits traversent en pèlerinage tous les mondes, pour parvenir, à force de pureté et de science, jusqu'en Dieu : arrivés là, ils ne savent plus que faire, ils se reprochent leur paresse, et, pour compatir à leur humeur voyageuse, Dieu leur donne de l'emploi ; il les envoie régenter la nature ou les esprits attardés dans les sphères inférieures, lesquels n'arrivent pas assez vite au terme providentiel de leurs pérégrinations, dans le sein du bonheur suprême réservé aux plus purs..., où l'oisiveté et l'ennui les attendent. — Nous avons pris la peine, assurément méritoire, de lire toutes les pages où ces rêveries sont débitées avec une gravité qui ferait rire si elle ne faisait gémir, et nous ne craignons pas qu'on nous prouve qu'ici ou ailleurs nous dénaturions la science nouvelle. Voilà cependant ce qu'on met à la place de notre ciel ! N'est-il pas consolant pour nos saintes croyances de faire ainsi reculer par leurs contradicteurs les limites de l'absurde ?

Et l'enfer catholique, comment les spirites le remplacent-ils ? Voici d'abord le vieux sophisme : Un Dieu juste et bon ne peut infliger des peines éternelles. De deux choses l'une cependant : les épreuves sont temporaires ou non ; dans le premier cas, qui aurait l'impudence d'en fixer à Dieu le nombre, et d'intervenir dans ses rapports souverains avec son humble créature ? Conséquemment, qui oserait lui reprocher de n'en vouloir qu'une ; et si, au bout de cette épreuve, l'âme est séparée de lui par un crime, ce serait folie et sacrilège de vouloir obliger Dieu, la pureté même, à glorifier et à béatifier par sa vue l'âme souillée que sa sainteté repousse. — Dans le second cas, l'éternité des peines reparait dans l'éternité des épreuves ; il y a plus : le spiritisme ne peut pas, sans supprimer la liberté humaine, et, par conséquent, son système d'expiations successives,

affirmer la fin des épreuves. Pour échapper à cette logique, il déclare que les âmes, dans leurs migrations, ne peuvent reculer, ce qui signifie : 1° qu'elles n'inclinent pas avec la pleine liberté requise vers le bien ou vers le mal ; 2° que l'expérience est absurde quand elle nous montre sur la terre des dégradations intellectuelles, et surtout morales, plus profondes dans la vieillesse d'un homme que dans sa jeunesse ou dans son âge mûr. On admet toutefois que les âmes, si elles n'avancent pas librement, restent stationnaires ; or, à moins de dire qu'elles doivent fatalement progresser, il faut bien admettre qu'il est possible qu'elles s'arrêtent, car Dieu lui-même ne peut fixer invinciblement l'usage de leur libre arbitre. Nous voici donc ramenés logiquement aux peines éternelles. « L'iniquité, disent nos saints livres, s'est mentie à elle-même. »

Mais ce n'est pas tout. Sur le chemin des folies spiritiques nous tombons de Charybde en Scylla, et ici nous demandons au lecteur la permission de dissimuler, ou plutôt de mieux exposer, sous les dehors instructifs d'une mise en scène parfaitement véridique, tout ce qui nous reste à produire de ce chaos d'extravagances inouïes, et cependant très-contagieuses, au moyen duquel on s'inscrit en faux contre nos croyances, pour y substituer, sur les ruines du dogme et de la morale, le règne de Satan.

Remontons avec M. Kardec à l'origine des choses. — Suivant lui, la science moderne a condamné la vieille pensée de l'Eglise sur les six jours de la création et sur le mouvement de la terre. En cela, il montre qu'il ne connaît ni la science, divisée encore sur cette question de géologie, ni le catholicisme, qui l'a toujours livrée à la liberté de discussion. Usant des licences spiritiques, il croit le monde beaucoup plus vieux que ne l'affirment les simples mortels ; pour lui, Adam, l'Eden et la chute primitive, sont des mythes ; en dépit des plus illustres chefs de la science, — de M. Flourens, par exemple, — peu initiés aux illuminations de l'autre monde, il repousse l'unité de la race humaine, ce qui va droit, comme on l'a tant prouvé, à la justification du système des castes et de l'esclavage même, qu'il déclare contraires à la loi de nature. Dans sa cosmogonie romantique, il admet avec les esprits, — ceux qui lui plaisent, — des germes d'hommes qui, sortant de terre, ont produit l'humanité ; ce qui fait d'elle une variété du régime végétal. Au surplus, le spiritisme, à propos du déluge, s'insurge contre M. Cuvier, et se demande avec gravité comment cinq ou six cents ans auraient suffi aux descendants de Noé pour peupler une partie du

monde. — Mais enfin l'âme humaine est fraîchement éclosé ; elle naît simple et ignorante, avec l'instinct sauvage qui sera sa lumière et sa force dans les épreuves intellectuelles et morales de ses migrations. Cette âme ingénue et toutes ses compagnes remplissent la première catégorie ; la seconde, infiniment plus nombreuse, se compose des *réincarnés*. Mais il paraît que les âmes primitives ne sont pas de cette terre, car nous sommes tous *réincarnés*. A notre entrée dans la vie, notre âme a été unie *définitivement* au corps ; découverte qui se recommande d'elle-même aux cours d'assises pour les cas d'infanticide ou d'avortement. Arrivés dans ce bas monde, nous expions, sans nous en souvenir, les fautes de nos précédents pèlerinages ; nos *remords* ont pour objet l'*inconnu*, et la conscience est une réminiscence du passé (*sic*). Dieu nous fait oublier nos migrations antérieures, car autrement il nous chagrinerait, et n'est-il pas le *Dieu des bonnes gens* ? Remercions-le encore de n'avoir pas jeté notre âme dans le corps d'une brute, bien que ce soit, au point de vue de la métempsycose, la punition rationnelle [des âmes immondes, et qu'en outre les animaux, suivant le spiritisme, subissent la loi des migrations, jusqu'à devenir dans Jupiter des animaux transcendants, chargés des travaux matériels (Voir la révélation de Palissy, dans la *Revue* de 1858, p. 108). — Ces âmes simples ou réincarnées peuvent sur la terre racheter entièrement leurs fautes (*Livre des esprits*, p. 431). Si cela n'était pas, elles ne seraient plus libres. Toutefois, elles devront voyager dans les sphères ; ce qui fait voir les ressources de logique du spiritisme. Il y a des âmes pourtant qui s'incarnent non pour expier, tout errantes qu'elles sont, mais pour remplir une mission divine. Ainsi, Dieu agit par ceux qu'il repousse et condamne aux épreuves. Or, toute âme réincarnée choisit d'elle-même son corps, son sexe et sa position ; c'est-à-dire que toute personne, nécessairement composée d'un corps et d'une âme, acquitte forcément les dettes d'une autre ; ainsi le veulent et le sens commun, et la justice, et la bonté divine. Une femme expie les fautes d'un homme, et réciproquement, car la personnalité de la femme est celle de l'homme, et *vice versa*. Il suit de là qu'en spiritisme on n'est plus l'enfant de son père et de sa mère : un savetier est peut-être Charlemagne, son fils Frédégonde et sa fille César, par la raison que les âmes n'ont point de sexe. Puisqu'il n'y a ni père, ni fils, il n'y a plus de famille, et le culte des ancêtres, si cher aux esprits, est absurde ; il n'y a pas même des individualités, car enfin, vous et moi, qui sommes-nous ? autant de migrations, autant de personnalités ; chacun de nous

a été peut-être des milliers de personnes, hommes ou femmes. On a ignoré cela pendant plus de quarante siècles, mais le rayon spiritique est à la fin venu.

L'âme, avons-nous dit, choisit librement son épreuve; quand elle est lasse de l'*erraticité*, elle imite nos fonctionnaires disponibles : elle demande de l'avancement (textuel). Elle est ainsi sur terre roi ou chiffonnier, duchesse ou mendiant, suivant son choix, à la seule condition pour elle, en cas d'erreur ou de mauvaise conduite, de rester stationnaire. Elle se punit donc comme elle l'entend, ou plutôt, quoiqu'elle fasse ici-bas, elle est sûre d'avoir dans un autre monde, si bon lui semble, tous les rassasiements possibles de voluptés et d'honneurs, perspective effrayante qui, désormais, contiendra les méchants, car la crainte de l'enfer est surannée et ne retient personne. Dieu, il est vrai, peut quelquefois imposer une épreuve; mais alors il attende au libre arbitre; ce qui n'empêche pas le spiritisme de condamner les orgueilleux de la première incarnation aux humiliations de la seconde, et de punir toute âme par où elle a péché. Pendant son pèlerinage terrestre, l'âme peut être subjuguée par les mauvais esprits, et *perdre* alors sa *liberté morale*, condition *nécessaire* de ses expiations : les possessions diaboliques sont des mythes, les *subjugations* des vérités; quant aux conditions corporelles de la réincarnation, elles constituent la fatalité matérielle de la position terrestre. — En ce qui concerne l'âme, le code des croyances et des devoirs est écrit dans le *Livre des esprits*, ainsi qu'on l'a vu. Mais voici bien autre chose : nous mourons chaque soir dans le vrai sens du mot. A peine les sens sont-ils assoupis, que l'âme quitte le corps avec son *périsprit*, lien fluïdique *semi-matériel* qui l'unit à la matière, et elle prend ses ébats en ce monde ou dans les sphères. Son *périsprit* est une enveloppe gazeuse qu'elle peut condenser; elle en fait un corps pour le quart d'heure, et, dans ce vêtement nouveau, chacun de nous apparaît *en personne* aux *médiums*, ou s'en va visiter parents et amis, comme il appert d'une histoire de la *Revue spirite* (année 1858, p. 329). Heureux moyen pour les instincts *infaillibles* de supprimer toute surveillance et de faciliter toute chose! Quand l'âme *périspritisée* a vagué suffisamment, elle rejoint son corps vivant, auquel elle tenait par un *cordon fluïdique*, et c'est ainsi que, naturellement, la vie est la mort et la mort la vie. Que disons-nous? c'est ainsi qu'on vit et meurt en même temps. Souvent même, dans l'état de veille, l'âme quitte le corps, grâce au phénomène de *bicorporéité* (ibid., pp. 328, 329, 330 et passim); ce qui nous expli-

que le phénomène de la double présence simultanée. Rome y a vu, quant à saint Liguori, un miracle; elle ignorait, hélas! le spiritisme. Celui-ci veut bien reconnaître à Dieu le pouvoir abstrait de faire des prodiges; mais, quoi qu'il fasse, M. Kardec expliquera toute chose spirituellement. Ainsi, le somnambulisme naturel ou artificiel est un isolement de l'âme supérieur encore à celui qui lui permettrait, on l'a vu, de voyager dans les mondes; l'extase est un somnambulisme transcendantal; or, somnambulisme et spiritisme fraternisent bien, et ils ont raison: les somnambules sont aussi forts que les *médiums*, et très-souvent, comme ceux-ci, ils déclarent répéter ce qu'ils entendent. Il va de soi que le fluide magnétique fait les merveilles du somnambulisme; bien plus, toutes les âmes de tous les mondes rayonnent par leur *périsprit*, et par là se fait la transmission des pensées. L'âme, dégagée du corps pendant le sommeil, le somnambulisme ou l'extase, voit les pensées d'une autre âme, et comme le spiritisme se ment toujours à lui-même, il déclare (*Livre des esprits*, p. 350) que Dieu seul peut connaître la pensée intime. Voilà pourquoi, on le voit maintenant, rien n'est plus naturel, *périspritiqnement* parlant, que l'extase, la prophétie et le miracle.

Enfin, cette pauvre âme arrive par toutes ses étapes jusqu'à la mort. Ici le *périsprit* est ineffable; il lui faut du temps, après le décès, pour se détacher du corps, et, comme il unit fluidiquement les deux natures, l'âme reste unie au corps inanimé; c'est ainsi que nous sommes naturellement vivants et morts après avoir rendu l'âme; bien plus, très-rarement la mort est instantanée, lors même qu'on se brûle la cervelle; grâce à la ténacité du *périsprit* fluidique, la personne vit assez pour se repentir. Avis charitable aux suicidés.

Une fois émancipée, l'âme est errante, comme inférieure, moyenne ou supérieure, jusqu'à ce qu'il lui plaise de se *réengager*. Les esprits vagabonds sont innombrables autour de nous pour nous guider ou nous perdre; là encore le spiritisme emprunte et souille nos croyances; il nous prend nos anges, nos saints, et il les transforme à sa guise. Naturellement, l'instinct du bonheur devrait tout de suite pousser les esprits à l'épreuve, c'est-à-dire à la réincarnation, seul moyen d'avancement; mais le spiritisme, par un de ses caprices indépendants du sens commun, les maintient pendant des siècles en état d'*erraticité*. Alors commence le drame ou, si on le préfère, la comédie spirite. Les esprits frappeurs, et en général tous les esprits infimes, ont les rôles comiques; les bons jouent les *utilités* grandes ou petites, et les supé-

rieurs ont les premiers rôles ; les saltimbanques (*sic*) composent tout naturellement l'orchestre et le corps de ballet : ils donnent des concerts et font danser les tables. M. Home, *médium* distingué dans cette catégorie, à qui la *Revue* consacre trois articles (année 1858, pp. 58, 88, 117), encore qu'il ne donne guère que des spectacles *curieux* condamnés par les esprits, est un des chefs les plus illustres de la catégorie des esprits farceurs. Toutes ces classes d'esprits ont les honneurs de l'évocation ; chacun répond à son tour : « Je suis là. » Les inférieurs sont astucieux, bouffons et méchants ; pourtant, le spiritisme les écoute et les remercie ; les moyens ont du bon ; ils sont même purs et heureux ; leurs voluptés sensuelles, ô spiritualisme ! sont exquises, et cependant ils ne sont pas même en Jupiter. Souvent un esprit répond : « Heureux « et errant, » ou, en d'autres termes, coupable et pur, heureux et malheureux. Les *supérieurs* ont le ton grave et sublime ; à eux d'illuminer notre planète et de verser leurs torrents de lumière sur d'obscurs blasphémateurs. Malheureusement, les anges de ténèbres sont aussi des anges de lumière ; on avoue que les mauvais esprits savent parler un beau langage ; mais, dit-on, ils conviennent toujours qu'ils ont eu tort ; *toujours* est une fiction. Et qui sait d'ailleurs si cet aveu n'est pas un autre mensonge ? Nous avons ici le pivot de la secte : toutes ses opérations se groupent autour d'un sophisme, d'un cercle vicieux. Les bons esprits se distinguent des mauvais par leur langage ; mais, comme ce langage est souvent celui des pervers, la nature des esprits est le critérium de leurs paroles ; or, cette nature, qui la juge ? le bon sens, la conscience, le savoir, la morale, c'est-à-dire M. Kardec, qui pourtant est faillible, il le confesse avec ingénuité. Bien mieux, on constate que les esprits supérieurs ne s'entendent pas sur les notions essentielles ; qu'ils parlent à la Nouvelle-Orléans autrement qu'à Paris ; qu'en s'adressant aux incrédules, aux mahométans, par exemple, ils flattent leurs préjugés immoraux pour mieux les attirer ; que souvent leur langage, au-dessus de nos idées, est mal compris ; on ajoute que les *médiums*, leurs interprètes, s'opposent par l'orgueil ou par d'autres défauts aux manifestations lucides ; que ces *médiums*, fussent-ils excellents de caractère et de cœur, peuvent manquer d'habitude, d'expérience et de savoir-faire dans le maniement des esprits, et écarter ou fausser ainsi leurs révélations ; qu'enfin, l'auditoire lui-même, s'il est sceptique, railleur, curieux, mal disposé en un mot, peut faire dévier les communications lumineuses des meilleurs *sujets* du spiritisme. Et malgré tout, cependant, il faut croire ; on demande ce sacrifice au sens com-

mun. Les esprits qui nous parlent de l'enfer, de l'ordre surnaturel, qui s'avouent démons (ceux-ci sont prudemment passés sous silence), ne sont pas lucides; les bons, les solides, sont ceux qui affirment la haute philosophie de M. Kardec.

Parmi ces élus, nos saints figurent pêle-mêle, par une abominable profanation, dans la foule des *évoqués*. Arago, Humbold, Mme de Staël, Châteaubriand, Julien l'Apostat, saint Vincent de Paul, saint Augustin, saint Paul, Fénelon, Moïse, Platon, Louis XI, Jeanne d'Arc, Soulié, Jean-Baptiste Say, saint Basile. etc., sont convoqués tour à tour en haine de nos dogmes et de nos saints mystères. Ce sont bien eux, dit-on, et l'on oublie que Satan, par ses prestiges, peut prendre toutes les formes et imiter tous les personnages, pour tromper et pervertir les hommes. Entre tous, saint Louis est l'homme d'affaires des spiritistes. Ils l'ont nommé président de leur société; et cependant il n'est qu'en Jupiter; partant ils ne sont sûrs ni de sa pureté, ni de sa science. Il est le casuiste de la secte; il assiste les *médiums*, il explique les points obscurs des révélations des esprits; et, au nom de Dieu, il fait *venir* beaucoup d'âmes infimes qu'on a prié Dieu d'écartier. Sa complaisance est sans bornes. A-t-on besoin d'un habitant de Jupiter? il part, traverse les espaces éthérés, prend un nouveau *périsprit* analogue à la planète, fait sa commission, et, grâce à lui, l'esprit lointain peut dire: « Je suis là. » Les *Mille et une nuits* sont dépassées. Après saint Louis, nos saints docteurs débitent des tirades contre l'enfer avec Lamennais, avec Voltaire, qui se félicite d'avoir fait sur la terre plus de mal que de bien, quoiqu'il fût auparavant bourrelé de remords. Dans cette sarabande on fait tous les métiers. Soulié dicte un roman critique; Fénelon et saint Vincent de Paul font des phrases sur la philanthropie; Bernard Palissy dessine les maisons aériennes de Jupiter; Louis XI et Jeanne d'Arc écrivent leurs mémoires; Arago, qui a perdu en spiritisme sa clarté terrestre, fait du pathos astrologique sur l'astronomie; les uns gravent, les autres versifient ou donnent des leçons de physique et de cosmogonie; il y a les médecins, les pharmaciens, les musiciens, témoin une cantate spiritique de Mozart, laquelle se vend 1 fr. 50 c. Si grande est cette profusion de talents en tout genre, que M. Kardec sent le besoin de rassurer les professions terrestres. Les esprits, dit-il, sont prudents et bons: ne craignez pas leur concurrence. Cet avis prouve un bon caractère, mais non point une saine logique. Puisque, au début de la philosophie nouvelle, les génies du spiritisme se prodiguent, qu'advient-il le

jour où, suivant le coup d'œil apocalyptique de M. Kardec, ils jouiront de leur triomphe ? sans doute ils payeront de retour la bienveillance humaine, et on ne doit pas désespérer, les *médiums* aidant, de remplacer par les bibliothèques de l'autre monde nos bibliothèques arriérées. Déjà Paris nous donne des ouvrages spiritiques qui ont de la vogue et font de l'argent ; pourquoi préférer nos pauvres travaux aux élucubrations supérieures ? Il devra suffire, pour être orateur, artiste, homme de lettres, savant, etc., d'être un bon *médium*, d'écouter les esprits et de lire leurs œuvres ; c'est des planètes que nous viendra la lumière. Ecoles, académies, musées, théâtres, modes même, — car les esprits sont richement vêtus, — tout sera spiritique, et nous n'affirmons pas que ce progrès suprême sera refusé longtemps à la civilisation du siècle. D'ici-là néanmoins, les professions terrestres ne seront pas rassurées par M. Kardec ; qu'elles prennent garde ! Déjà même il faut renoncer à honorer le génie. Nous le vénérons dans ses œuvres ; erreur ! Bossuet, peut-être, a été Démosthènes ; Racine, Euripide ; Crébillon, Eschyle ; peut-être M. Thiers fut Polybe, et ainsi des autres. Tous ces coq-à-l'âne spiritiques, quoique facétieux, ne sont pas moins humiliants pour toute célébrité. Chaque génie ici-bas porte un domino d'outre-tombe, et nul ne peut dire : A bas les masques ! Qui donc se souvient ? Remarquez que les bons génies nous inspirent. L'honneur des plus hautes intelligences, c'est d'écrire sous leur dictée. Enfin, comme les génies rayonnent par leur *périsprit* jusqu'à cette terre, nos grands hommes en tout genre ont été et sont peut-être leurs fidèles miroirs. Respect aux reflets spirites qui se nomment Charlemagne, Bossuet ou Joseph de Maistre ! — Nous avons dit les œuvres d'une foule d'esprits : beaucoup d'autres flânent, comme vagabonds, avant de se décider à l'avancement. Pour la plupart, le supplice consiste à regretter ce qu'ils aimaient, et en même temps à se *repentir*. Harmonie de peines tout à fait spiritique ; mais, en revanche, ils ont la ressource de se réengager ; en attendant, ils font ce qu'ils veulent, même des pipes (*sic*), avec leur *périsprit* ; ils consultent, ils voyagent, ils fréquentent les bals, les tripots, les théâtres, les cafés, etc., et ils utilisent ainsi leur congé. De plus, ils comptent sur nos prières ; elles les consolent, sans rien changer aux lois *immuables* de leur position. — Or, le saint Louis spirite n'a pas besoin de prières, puisqu'il est président de la société ; et, néanmoins, comme il est attardé à l'étape Jupiter, il n'a pas encore dépouillé les influences matérielles qui obscurcissent l'esprit et appesantissent le cœur : voilà pourquoi c'est un

oracle ! Du reste, M. Kardec nous assure que ses saints, — ceux qu'il veut bien canoniser, — s'abstiennent par modestie de signer comme saints leurs propres œuvres ; il dit cela, et, pour le démontrer, il nous fait lire presque toujours le nom de saint Louis au bout des homélies diaboliques qu'il attribue, par une profanation sacrilège et anti-nationale, au plus grand roi qu'ait eu la France. *Ab uno disce omnes.* — Les purs qui nous apprennent la nouvelle gnose sont rarement aussi élevés que Jupiter ; pas un, parmi ceux du moins que nous avons suivis, ne prétend quitter le sein de Dieu pour visiter les pauvres mortels ; la tourbe des révélateurs se compose des errants, c'est-à-dire, des impurs aux divers degrés ; et voilà les esprits supérieurs que Dieu nous délègue ! C'est par eux qu'il daigne, jour par jour, bafouer l'Eglise qui est son œuvre cimentée de son sang ! Tous ces esprits vagabonds savent mêler des citations évangéliques à leurs rêveries et à leurs blasphèmes ; ils ont fréquemment sur les lèvres et au bout de la plume les préceptes chrétiens de justice et d'amour ; enfin, pour brocher sur le tout, saint Louis, l'oracle suprême de la secte, fait une charge à fond contre le spiritisme scientifique ; il rappelle la secte à l'étude exclusive de ce qui élève les âmes, de la morale du Christ, condamnant ainsi toute la philosophie transcendante que M. Kardec ébauche dans son livre, et réduisant le spiritisme à n'être plus qu'un hypocrite plagiaire de ce qui rayonne divinement dans le monde depuis dix-huit siècles.

Avons-nous besoin d'ajouter que cette démonolâtrie mêlée de charlatanisme, qui prétend renverser par les faits ce grand fait divin qui se nomme l'Eglise, n'est pas seulement saturée de contradictions, d'absurdités, de rêveries ridicules, de contre-sens et de non-sens, d'immoralités et de blasphèmes, de cercles vicieux et d'autres sophismes ; c'est encore le pandémonium de toutes les vieilles superstitions qui, désertant les temples de l'idolâtrie, ont traversé le moyen âge et les temps modernes en agitant les grelots de la magie noire, et sont venues, sous nos yeux, remuer les tables et inspirer les *mediums*. Partout sur leur passage elles ont troublé les têtes et perverti les âmes. — Le spiritisme a l'insigne honneur de les rassembler toutes pour séduire, s'il se peut, les élus même, à l'aide de prestiges qui, en dépit du sens commun, affolent et passionnent. Le siècle a voulu rejeter comme une défroque ridicule la foi au surnaturel, et voilà qu'il échappe au naturalisme et se précipite dans la superstition ; il refuse les divins enseignements si harmonieux et si rationnels, et il

accueille avec une docilité stupide des révélations qui, à chaque instant, quand elles ne sont pas un plagiat de l'Évangile ou des lieux communs déclamatoires, amènent le sourire sur les lèvres. Et qu'on ne s'étonne pas de voir des hommes, distingués d'ailleurs par les lumières et par les sentiments, accepter ces rêves. Dans tous les temps, et de nos jours même, quelle folle utopie ne s'est pas recommandée de nobles et vaillants esprits ? Rappelons-nous Fourier, Saint-Simon et leurs disciples. Les spirites ont de plus, en leur faveur, l'attrait du merveilleux ; c'est, nous le répétons, la grande conspiration infernale de l'impiété et de la révolution contre la sainte Eglise. On nous pardonnera d'avoir osé, pour aller au fond de ses turpitudes et de ses extravagances, dépasser les limites ordinaires de nos articles.

Au surplus, qu'on se rassure : si la secte s'agite et fait d'immenses efforts pour embrasser les deux mondes, elle est déjà, comme toute œuvre mauvaise, *divisée en elle-même*. M. Kardec, le pontife sans culte, sans dogme et sans infailibilité de la religion nouvelle, s'est plaint souvent devant ses vénérables frères de ce que des spirites peu charitables voulaient élever école contre école ; il nous dit que le magnétisme et le spiritisme ne vivent pas en bonne intelligence ; que les *médiums* s'entêtent pour leurs esprits et excommunient ceux des autres ; qu'il est à craindre que les croyants ne se fractionnent en groupes rivaux, ayant chacun son groupe d'esprits ; ainsi la discorde est au camp, et elle grandira sans mesure, nous en avons peur, malgré la charité du patriarche, quand nous serons, comme il nous le promet, en pleine manifestation spirite. En attendant leurs destinées méphistophéliques, ces contes bleus de l'autre monde sont de nature à troubler les esprits, à propager la folie, à bouleverser les âmes, à peupler les imaginations de fantômes. M. Victor Hennequin, après avoir perdu dans le fouriérisme une partie de sa raison, l'a laissée tout à fait dans le spiritisme ; un journal suisse a parlé de vingt-cinq personnes à qui ces extravagances ont fait perdre la tête ; nos évêques, en les condamnant avec force à leur début, ont fait voir, à la lumière de l'expérience, combien ces phénomènes odieux peuvent oblitérer le bon sens, ravager les consciences, troubler la paix des familles par des révélations abominables, feintes ou vraies. C'est leur portée nécessaire, quelles que soient les intentions des livres sacrés de la secte, rédigés par M. Kardec. Il a écrit son *Livre des esprits*, nous dit-il, sous la dictée des esprits ; mais, à son point de vue même, lui seul a fait le triage des bons et des mauvais. Suivant nos habitudes terres-

tres, nous produisons, pour distinguer la vérité du mensonge, nos pièces justificatives ; mais le spiritisme dispense, à ce qu'il paraît, de cette vieille loyauté. La revue réédite par morceaux les trésors de science du grand livre, en y ajoutant des histoires qui se ressemblent toutes ; rien n'est ennuyeux comme ces éternels contes de revenants, accueillis sans critique, et dont les grand'mères ne voudraient même plus pour endormir les enfants. Quant à l'opuscule : *Qu'est-ce que le spiritisme ?* c'est le catéchisme de la secte par demandes et par réponses. Il y a là un interrogateur qui, serrant de trop près les impiétés du spiritisme, est durement morigéné par M. Kardec (pp. 45 et 47), et par suite devient un compère. Nous nous sommes permis de ne pas céder à ce procédé d'intimidation, non plus qu'aux esprits dont on nous menace. Quand on ose donner au blasphème la consécration du ciel, nous devons, pour avoir le courage de notre foi, être vigoureux et sévères. Ce droit est le nôtre et celui de la vérité.

Au numéro prochain, quelques mots sur l'*Explication des tables parlantes*.

GEORGES GANDY.

105. **SÉRAPIA**, *Episode du II^e siècle*, par M. l'abbé FRANCE, curé archiprêtre de la Tour du Pin (Isère). — 1 volume in-12 de VIII-352 pages (1859), chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris ; — prix : 2 fr.

On ne saurait trop applaudir aux divers essais d'hagiographie que tant d'estimables auteurs entreprennent de nos jours sur les premiers siècles du christianisme. Il y a là, on le sent, une mine féconde, inépuisable, à peu près inexplorée jusqu'ici, ou du moins trop longtemps méconnue, et dont il est facile de rapporter, pour les besoins de notre époque, d'inappréciables richesses. Le livre charmant de M. l'abbé France en est une nouvelle preuve. Sans avoir la haute portée et les qualités éminentes de *Fabiola* et d'*Emilia-Paula*, ses sœurs aînées et ses modèles (Voir nos tt. XV, p. 120, et XIV, p. 372), *Sérapia* a pourtant tous les traits de la même famille ; elle s'est évidemment inspirée aux mêmes sources ; elle nous semble destinée à produire dans les classes un peu moins élevées de la société des fruits d'édification et de piété à peu près semblables.

Le nom de *Sérapia* n'est pas, comme on pourrait le croire, de pure invention : c'est celui d'une vierge martyre dont l'histoire se lie aux actes les plus authentiques du II^e siècle. — Elle était née à Antioche, de parents chrétiens, qui, durant la persécution d'Adrien, passèrent en Italie et vinrent s'établir dans la campagne des environs

de Rome. Une mort prématurée les ayant retirés de ce monde, leur fille demeura orpheline, et fut bientôt recherchée en mariage par les partis les plus distingués du pays, à cause de sa rare beauté et des qualités brillantes dont elle était ornée. Comme elle avait fait vœu de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ, pour couper court à toutes les sollicitations, elle vend ses biens, les distribue aux pauvres, se déguise en esclave et entre au service d'une riche veuve romaine, nommée Sabine, de naissance illustre, mais très-attachée à ses idoles. Longtemps la vierge chrétienne eut à subir les plus horribles persécutions et les plus cruels traitements de la part des autres esclaves de la maison, avec lesquels elle était confondue. Son inaltérable patience et son angélique charité finirent par les adoucir et les gagner à la foi. Elle eut aussi le bonheur de convertir sa maîtresse : elle-même l'instruisit, la dirigea dans les voies de Dieu, et l'engagea à se séparer du monde et à se retirer, avec ses esclaves devenus chrétiens, dans une villa qu'elle possédait en Ombrie. Là, toute cette sainte famille, animée par les exemples et les leçons de Sérapia, forma une touchante société qui ressemblait à un monastère, et où régnaient, avec la plus douce concorde, la ferveur de la prière et la pratique de toutes les vertus. Tout à coup la persécution sévit avec fureur. Bérylle, gouverneur de la province, ayant découvert ce qui se passait chez Sabine, ordonne à Sérapia de comparaître devant son tribunal, et emploie successivement les promesses et les menaces pour la séduire et la déshonorer. Une vertu miraculeuse et céleste protège la jeune vierge : elle meurt avec la double couronne de la virginité et du martyre. Le lendemain, Sabine, sa maîtresse, partageait son triomphe.

Tel est en substance le récit des Actes du martyre de sainte Sérapie. Autour de cette chaste et angélique figure, — qu'il a mieux aimé appeler Sérapia, — M. l'abbé France a su, sans trop s'écarter des réalités de l'histoire, grouper une foule d'autres saints martyrs et d'illustres familles chrétiennes qui vivaient à Rome à peu près à la même époque. Par exemple, c'est sainte Symphorose, si célèbre par son martyre et par celui de ses sept fils, qui console Sérapia après la mort de sa mère, qui l'accueille auprès d'elle comme sa fille adoptive, qui l'associe à sa sainte vie et à ses bonnes œuvres. C'est entre les mains du pape saint Evariste et au fond des cachots de la prison Mamertine, que la pieuse vierge fait vœu de n'appartenir qu'à Dieu seul. Et ce jeune officier qui recherche entre tous sa main avec un si candide et si chaste amour, c'est saint Agabus, le fils du préfet des gardes saint

Eustachius Placidus, tous les deux honorés comme martyrs. On voit aussi apparaître successivement, avec leurs traits distinctifs et immortels, sainte Zoé, sainte Sophie, ces trois glorieuses sœurs qui s'appelaient Pistis, Elpis et Agapé, un autre pontife romain, saint Alexandre, un autre officier, saint Gétulius, etc. Presque tous les personnages, en un mot, sont historiques, et M. l'abbé France a pris soin de leur conserver fidèlement le caractère que l'histoire et la tradition leur assignent. Seulement, à l'aide de quelques fictions ingénieuses, de certains incidents romanesques, de quelques légers anachronismes, il les rapproche les uns des autres, les met en scène, et donne ainsi à son épisode plus d'étendue, d'intérêt et de variété. Il en résulte une sorte d'épopée chrétienne, et, pour dire le mot, un véritable roman religieux. Mais ici le fond est si pur et si vrai, les détails sont si chastes et si édifiants, les réflexions morales si graves, si solides, si bien appropriées aux besoins de notre époque, que, malgré le peu d'admiration et de sympathie que nous avons pour ce genre d'ouvrage, nous ne pouvons qu'applaudir à celui-ci, et désirer sincèrement qu'il soit lu et apprécié. Il nous paraît très-propre à démontrer la nécessité de la religion, à faire aimer la beauté de son dogme et la sainteté de sa morale par le spectacle touchant de l'influence qu'elle exerce sur l'intérieur des familles et sur les mœurs générales de la société. Le style est facile, abondant, plein de charme et d'élégance. D'un bout à l'autre l'ouvrage se lit avec agrément et plaisir. Il convient particulièrement à la jeunesse et aux familles chrétiennes de toutes les conditions; nous croyons qu'il mérite d'avoir sa place dans toutes les bibliothèques paroissiales.

106. LES SERVITEURS DE DIEU, par M. LÉON AUBINEAU. — 2^e édition. — 2 volumes in-12 de VIII-424 et 388 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 5 fr.

Un premier volume des *Serviteurs de Dieu* (Voir p. 189 de notre t. XIII), comprenant cinq notices seulement, ayant été favorablement accueilli, M. Aubineau a cru devoir donner plus de développement à ce pieux recueil, et en publier une nouvelle édition en deux volumes. Les articles ajoutés aujourd'hui ont déjà subi l'épreuve de la publicité dans le journal *l'Univers*. Le but de l'auteur a été d'édifier le lecteur, et d'essayer de perpétuer et de renouveler le bien qu'il avait pu accomplir jusqu'à ce jour par la voie d'une feuille périodique. Comme son désir est de faire aimer

les héros dont il parle, il a eu soin d'indiquer les ouvrages qui contiennent des tableaux de leurs vertus plus savants et plus complets que les siens. C'est, au reste, d'après ces peintures, dues à des écrivains accrédités et recommandables, qu'ont été crayonnées plusieurs de ces petites notices. Quelques-unes aussi ont été esquissées avant toute autre publication, et pour répondre à l'émotion d'intérêt, de curiosité ou de douleur éveillée dans le public par la mort d'un héros ou le succès d'une œuvre de zèle et de charité.

Le talent pur, facile, aimable, et surtout profondément chrétien de M. Aubineau, est depuis longtemps connu. Il nous suffira de dire qu'on retrouve dans cet ouvrage toutes les qualités de cet estimable écrivain. Ces deux volumes, comprenant chacun dix notices plus ou moins étendues, sur des personnages presque tous contemporains, forment un recueil des plus édifiants, dont nous ne saurions trop recommander la lecture. Ces pieux tableaux rafraîchissent l'âme, la fortifient, la consolent. Au milieu des défaillances de notre nature devant tant d'autres spectacles des vices et des misères de notre époque, ils l'encouragent et lui font du bien. Lisons donc ces intéressantes notices, pour apprendre à imiter de loin, sinon de près, les beaux exemples des *Serviteurs de Dieu*, et à coopérer selon nos forces aux admirables œuvres dont on nous raconte l'origine ou l'histoire. — Les chapitres qui composent cette galerie religieuse ont pour titres : dans le 1^{er} volume, le curé d'Ars, — la sœur Rosalie, — les petites sœurs des pauvres, — le P. de Ravignan, — François-Marie Camper, — le comte Schouvaloff, barnabite, — la marquise le Bouteillier, — le capitaine Marceau, — Sainte-Marie des Bois, — Marie Eustelle ; — dans le 2^e volume, le P. Libermann, — la mère Emilie, — M. de Vidaud, — les PP. Varin et Sellier, — Mme Genyer, — M. l'abbé Rauzan, — Mme Molé de Champlâtreux, — le *Journal d'un confesseur de la foi*, — Mme Louise de France, — les premières Mères de la Visitation.

Notre époque, malgré tant d'abaissement et de dégradation des caractères, offre cependant bien d'autres exemples encore de vrais serviteurs de Dieu. Nous engageons M. Aubineau à les recueillir avec soin, et à continuer sa belle galerie religieuse.

107. *SOUVENIRS d'un Bas-Breton*, par M. Emile SOUVESTRE. — 2 volumes in-12 de 284 pages chacun (1860), chez Michel Lévy frères ; — prix : 2 fr.

M. Emile Souvestre était un noble cœur, mais un esprit romanes-

que, chimérique et fortement imbu d'idées révolutionnaires. Nous ne voulons pas juger ces idées; nous aurions l'air de toucher à la politique. Force nous est donc, à propos de ce livre, qui a été d'abord une série d'articles de nature à édifier le public de la *Revue des Deux-Mondes*, de nous borner à en crayonner l'esquisse, et nous nous résignons sans trop de peine à cet humble rôle, car ces *Souvenirs* ont une physionomie accentuée qui n'a pas besoin d'interprète.

La vérité est ici encadrée dans la fable; mais où sont les confins de l'histoire et de la fiction? Elles se distinguent si peu, que l'auteur, lorsqu'il aborde une scène un peu étrange, croit avoir besoin d'en garantir l'exactitude par une note. Et comment croire qu'il a raison? Ce Bas-Breton, son compatriote, a-t-il sténographié ses paroles et celles des autres, pour les mettre en portefeuille et les éditer ensuite ou les confier à l'oreille d'un ami? Quelle garantie avons-nous d'ailleurs que ce conteur passionné, — car il l'est grandement, — ne se soit pas séduit lui-même? Suffit-il qu'un homme parle pour être cru, fût-il même sincère? Qui donc oserait apprécier par les auteurs de mémoires les faits qu'ils racontent comme acteurs ou témoins? Qui croirait, par exemple, connaître les contemporains de Rousseau par ses *Confessions*? Or, le Bas-Breton, dont M. Souvestre se dit le secrétaire, étant imprégné de sentiments démocratiques, a donné naturellement, — peut-être avec la meilleure foi du monde, — la couleur de ses opinions au milieu social où il a vécu, et M. Souvestre l'a si bien compris, qu'il a contrôlé, nous dit-il dans sa préface (p. 5), les renseignements de son compatriote par l'*Histoire de Nantes* du docteur Guépin, par les *Archives curieuses* de M. Verger, par l'ouvrage de M. Duchatellier *sur le mouvement révolutionnaire dans les départements de l'ancienne Bretagne*, et enfin par les notes amicales d'un M. Ducrest de Villeneuve; contrôle bénin, comme on voit, car le Bas-Breton se trouvait là en compagnie d'amis patriotes qui ne pouvaient être bien sévères.

Ensuite, ces *Souvenirs*, fussent-ils parfaitement véridiques, n'ont pas l'importance que M. Emile Souvestre a cru y voir à travers son patriotisme démocratique. Quoi qu'il en dise, ils n'enrichissent pas l'histoire, et il y a plus que de la pompe, au sujet de ces anecdotes sur les excès de la démagogie, sur les luttes bretonnes et vendéennes de la première révolution, à venir nous dire qu'il y a une vie privée des nations derrière leur vie publique; qu'avant « notre admirable Au-
« gustin Thierry et les beaux travaux de Michelet, » l'histoire ne s'était

occupée, chez nous, que de généralités banales ; qu'ils ont été les premiers à interroger les chroniques, les légendes, les chants populaires ; à étudier curieusement les coutumes, les *adorations* ; les tentances des peuples, et qu'à leur suite il a essayé de faire connaître en rhapsode, au moins pour une province, une partie du terrible poème de 93. Ce temps est pour lui une épopée ; — ne discutons pas ; mais si elle existe, tout ce qui a été dit et écrit nous la livre mieux dans ses détails horribles ou sublimes, et surtout nous en donne mieux le sens, que ne le font ces *Souvenirs* constamment colorés des opinions et des sentiments *très-avancés* du conteur. Qu'est-il, en effet, ce vieillard qui cause sous la plume de M. Emile Souvestre, en lui empruntant toujours ses effets de style, en les prêtant même, avec une générosité singulière, à tous les personnages qu'il met en scène et qu'il fait parler ? C'est une sorte de touriste qui raconte ses impressions de voyage en deux volumes. Nous ne le suivrons pas dans les pérégrinations de ses souvenirs ; à quoi bon cette fatigue ? Voici une nature irritable, altière, qui apprend de bonne heure à nier Dieu, ou plutôt à l'*attendre*, suivant son expression ineffable. On veut en faire un prêtre, mais il a l'étoffe d'un patriote, et il le prouve. Il figure avec éclat dans les événements révolutionnaires, aux 26 et 27 janvier 1789 ; puis, devenu négociant après des aventures diverses, dont plusieurs sont risquées et écrites avec une dangereuse vivacité sensuelle, il visite la Bretagne, alors toute en feu. Pour lui, les *bleus* sont les patriotes, et les Vendéens des *brigands*. Les prêtres constitutionnels obéissent à la loi ; les insermentés sont séditeux ; Robespierre fut un utopiste, un *pur*, et, après l'exécution *nécessaire* des *non-purs*, il aurait voulu donner, avec l'empire des idées religieuses, l'ordre et la paix. Voilà pour les idées. — Quant aux anecdotes, le Bas-Breton les cueille abondamment dans ses courses moitié révolutionnaires, moitié mercantiles, et il aime naturellement à se mettre en scène, à dire combien de fois il a été sublime, combien de fois sa haine du prêtre s'est associée à l'amour des hommes et aux dévouements les plus généreux pour sauver les ennemis de la patrie. Il arrive cependant à cet homme austère, dont nous ne contestons pas les élans de cœur, de se prêter, avec beaucoup d'autres, à un guet-apens, et d'aller en *bleu* à la chasse des brigands titrés, lui qui a reçu dans les châteaux de l'aristocratie l'hospitalité la plus cordiale.

Après maintes aventures, il trouve en Bretagne les Girondins, et, s'il gémit sur leur proscription, il n'est pas d'humeur à trop accuser

la Montagne, car les temps sont difficiles, terribles, et non hideux. Ne faut-il pas traverser cette mer rouge pour arriver à la terre promise, vers laquelle Robespierre et ses *purs* se dirigent?— Quand le commiss-voyageur en patriotisme et en denrées de toute sorte arrive à Nantes, M. Emile Souvestre sent le besoin d'écrire une note pour nous prévenir que les horribles dialogues des sbires de Carrier, dans les cavernes de leurs orgies et de leurs complots d'assassins, sont historiques. A part les expressions mêmes, que le Bas-Breton n'a pu entièrement retenir, nous croyons sans peine au cynisme sanguinaire de tels scélérats, et cette vision de l'enfer dans les cabarets de la démagogie nantaise, est trop conforme à tout ce qu'on sait de cet effroyable temps, pour n'être pas acceptée. Que si elle gâte le beau idéal révolutionnaire du conteur et de son secrétaire, ce n'est pas la faute de la vérité; aussi, de telles scènes, malgré les âcres odeurs de volupté et de sang qui s'en exhalent, sont-elles une leçon d'honnêteté qu'on ne dédaigne pas, avant de parcourir, à la suite du Bas-Breton, les plaines de la chouannerie, et de le voir attaquer avec les armes de la calomnie, plus méprisables que celles des *bleus*, les chefs de *bandes* et leurs exploits, Boishardy et le *placis* de la Prennessaye, les émigrés et Quiberon.

On voit quelle est, en religion comme en histoire, la portée de ces *Souvenirs*. En les lisant, il est bon de ne jamais oublier qu'on est en compagnie d'un *patriote* à généreux sentiments, mais qui, à force d'*attendre Dieu*, a continué de l'exiler des choses humaines pour les abandonner, en pleine licence d'esprit, sinon de cœur, au gouvernement sombre de la fatalité républicaine. C'est dommage, car les peintures sont vives, aux tons chauds et variés; il est vrai que c'est toujours et partout à la palette de M. Emile Souvestre que le Bas-Breton, légèrement frotté de littérature et de poésie, demande des couleurs; mais la démocratie, à qui cette œuvre est destinée, n'a pas à se plaindre. Vraisemblablement, sans les services du compatriote-romancier, le tableau n'eût pas été fait, et le vénérable vieillard des Côtes-du-Nord aurait risqué, loin d'être un des rhapsodes d'une épopée *homérique*, de n'avoir même pas l'honneur de donner une toile à un habile pinceau.

GEORGES GANDY.

106. **LA VIERGE MARIE** vivant dans l'Eglise, *Nouvelles Etudes philosophiques sur le christianisme*, par M. AUGUSTE NICOLAS. — 3^e PARTIE. — 2 volumes in-8° ou in-12 de xx-402 et 548 pages (1860), chez A. Vatou; — prix : 12 fr. in-8°, et 8 fr. in-12.

Voici la fin de ces *Nouvelles Etudes sur le christianisme*, qui,

sous la riche inspiration de leur grand objet, ont pris la même proportion que les premières : 4 forts volumes. Et c'était juste et nécessaire, puisque, au fond, le sujet est le même de part et d'autre, et que le point de vue seul est différent. Des deux côtés, c'est la vérité religieuse tout entière à présenter au siècle, mais là en elle-même et à son foyer divin, en Jésus-Christ; ici, dans son miroir et son réflecteur, la Vierge Marie. — Ces deux séries d'*Etudes* ont été traitées avec la même science et le même talent, avec la même foi et le même amour; et si, au regard de l'exécution, il y a quelque différence, elle est toute à l'avantage des dernières, bien supérieures à leurs aînées quant à la conception générale, et aussi quant à la nouveauté et à la richesse des détails. Les premières embrassaient cet apologétique ordinaire du christianisme, marqué, depuis les Pères jusqu'à nous, particulièrement depuis le xvii^e siècle, en France, en Allemagne et en Angleterre, par tant de monuments immortels. Leur mérite et leur à-propos étaient dans la condensation lumineuse de ce qu'on ne pouvait trouver qu'épars dans tant de vastes ouvrages, et encore dans leur appropriation aux besoins d'un siècle à la fois ignorant et orgueilleux de sa prétendue science, à la fois sceptique et avide de croire. De là leur grands succès et leurs inappréciables services. — Dans ces *Nouvelles Etudes*, tout est nouveau, non, certes, quant au culte général de la Vierge Marie, — plus de quarante mille volumes écrits en son honneur en témoignent assez, — mais quant au dessein de faire de Marie le centre vital d'une défense du christianisme, et comme l'argument unique de sa démonstration. Et voilà pourquoi, dans son plan général et dans ses plus riches aperçus, ce livre ne ressemble en rien à ce qui avait été précédemment écrit sur la sainte Vierge, et présente un mérite incontestable d'originalité. De là peut-être le succès plus restreint qui lui est réservé. Tandis que les précédentes *Etudes* s'adressaient au doute quasi universel et aux agitations inquiètes d'un siècle cherchant à se refaire des croyances, celles-ci, directement du moins, ne parlent qu'à la foi et à la piété sincères, si rares de nos jours, et ce n'est que par les croyants et les dévots, en fournissant à ceux-ci des forces et des armes, qu'elles peuvent atteindre l'incrédulité. D'ailleurs, tous ne les trouveront pas de tous points aussi incontestables que les premières; quelques-uns les accuseront de temps en temps d'exagérations ou de doctrine ou de langage, d'où une certaine défiance qu'ils seront tentés d'étendre à ce qu'elles renferment de plus certain et de plus attrayant.

Avant tout, remarquons et admirons la belle ordonnance de ce livre dans les trois parties qui le composent : *la Vierge Marie dans le plan divin* ; — *la Vierge Marie d'après l'Evangile* ; — *la Vierge Marie vivant dans l'Eglise*. C'est l'idéal, la réalité et l'action. C'est le type conçu dans les pensées éternelles de Dieu, et embrassant tous ses desseins quant à la création et à la rédemption du monde ; c'est ce type réalisé dans le temps d'une manière complète et adéquate ; c'est cette grande réalisation toujours vivante et agissante, d'où l'Eglise tire elle-même, sinon directement, au moins par dérivation, sa vie et son action propre. Voilà la belle trilogie dont nous avons déjà vu se dérouler les deux premières parties (t. XV, p. 375, et t. XVII, pp. 53 et 405), et dont il nous reste aujourd'hui à contempler la troisième :

Celle-ci se compose elle-même de quatre expositions : exposition *théorique* du culte d'honneur, d'imitation et d'invocation dont la très-sainte Vierge est l'objet dans l'Eglise ; — exposition *liturgique* de ce culte, prières, offices, fêtes, dévotions qui en composent l'exercice ; — exposition *historique* de ses origines, de ses développements, de ses triomphes, de ses institutions et de ses œuvres dans le monde ; — exposition *pratique* et *sociale* de son influence et de ses effets.

L'exposition *théorique* est un riche traité, non-seulement de ce qui en fait l'objet propre, — le culte de la sainte Vierge, — mais du culte des saints en général. Elle repose sur ce principe, que la créature, par la même révélation qui l'a dépouillée du culte d'*adoration* dont l'entourait le paganisme, a été revêtue d'un culte d'*honneur* qui l'assujettit à Dieu comme à l'auteur de son être, de son ennoblissement et de sa gloire, ce qui, tout en la glorifiant, exclut tout péril, toute possibilité d'idolâtrie. D'où la conséquence que la créature, honorable comme ouvrage et image de son Créateur, doit être honorée *proportionnellement* à ce rapport avec Dieu et à l'excellence qu'elle en tire. Vraie déjà dans l'ordre de la nature, cette conséquence doit se poursuivre dans l'ordre de la grâce et de la gloire, sur la terre comme au ciel, où le chrétien mérite des honneurs proportionnels à son rapport de grâce et de sainteté avec Jésus-Christ, comme refait à cette image incarnée de Dieu lui-même, comme membre de ce divin chef, comme participant de sa divinité par notre humanité qu'il a bien voulu prendre. Culte d'honneur et de charité, mais qui, fondé sur une plus grande grâce de Dieu et sur une fidélité plus grande, qui est elle-même une grâce, exclut encore toute confusion avec Dieu et toute idolâtrie. — Sur cette base, commune à tous les chrétiens et à tous les saints,

s'élève le culte de Marie de toute la hauteur de sa dignité incommensurable de mère de Dieu. Culte, néanmoins, qui ne peut ni tomber dans l'excès, ni empiéter sur le culte divin, parce qu'il ne fait qu'épuiser sa nature, — qui est le simple honneur, — sans aller jamais à l'adoration, et qu'il ne fait que glorifier Dieu dans le plus magnifique ouvrage de sa puissance et de sa grâce ; culte que nous ne saurions refuser ni diminuer, sans attenter à la destinée chrétienne dont Marie est la plus haute personnification, sans forfaire à l'honneur de notre race ainsi glorifiée dans notre sœur et notre mère, sans résister à l'exemple des justes des deux alliances, de la nature angélique et de Dieu lui-même. — Culte d'honneur et de charité, le culte de Marie est encore nécessairement un culte d'*imitation*, le vrai hommage de la piété filiale, consistant à reproduire les vertus d'une mère. Et, d'ailleurs, en cela se résume tout culte chrétien, puisque Jésus-Christ a pris notre nature pour nous servir de modèle en même temps que de rédempteur, et qu'il nous a donné dans les saints, et, au-dessus d'eux, dans la sainte Vierge, autant d'images décroissantes par lesquelles nous pouvons remonter jusqu'à la suprême perfection. — Enfin, le culte de Marie est encore un culte d'*invocation*, par lequel nous réclamons le ministère de son intercession auprès de Dieu et de sa coopération dans l'œuvre de notre salut ; ministère qu'elle partage avec tous les saints de la terre et du ciel, mais qu'elle porte, quant au degré, jusqu'à l'universalité et à la toute-puissance, continuant de nous communiquer tous les fruits de la rédemption comme elle nous en a donné l'auteur.

L'exposition *liturgique* du culte de Marie nous montre cette doctrine même en exercice et en action, inspirant et réglant les sentiments de la piété chrétienne envers elle ; elle nous montre, dans son organisation et dans son appareil, la vie de Marie dans l'Eglise, c'est-à-dire la vie même de Jésus-Christ, dont la sainte Vierge possède la plénitude et la dispensation. C'est pourquoi Marie est mêlée à toute la liturgie de l'Eglise, à ses prières générales et usuelles, aux prières de la messe et à tous ses offices ; c'est pourquoi, outre ses fêtes propres, elle a sa part à toutes les fêtes de Jésus-Christ, nous ayant donné Jésus-Christ même, dont ces fêtes nous reproduisent la vie reçue d'elle. En un mot, la vie de Marie dans l'Eglise n'est que sa vie évangélique glorifiée dans le ciel et universalisée sur la terre, que l'application à l'humanité de son ministère préordonné dans le plan divin et réalisé dans l'Évangile.

Comment s'est opéré ce passage de la vie dans l'Évangile à la vie dans l'Église ; comment s'est faite cette extension à l'humanité des divins mystères auxquels elle a pris part ; comment, en un mot, s'est formé et déployé le culte de Marie dans le monde ? Tel est l'objet de l'exposition *historique*. — Ici, pour répondre au protestantisme, l'auteur s'attache avec raison à établir l'antiquité du culte de la sainte Vierge. Il le montre d'abord biblique, évangélique, et même mythique ; il le montre attesté par les évangiles apocryphes, les peintures des catacombes et toutes les anciennes liturgies ; il le montre enfin proclamé par toutes les grandes voix des trois premiers siècles chrétiens : saint Jean l'Évangéliste, saint Ignace martyr, saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Archelaüs, saint Grégoire de Néocésarée, sainte Justine et saint Cyprien d'Antioche, saint Cyprien de Carthage, dont les témoignages unanimes nous font voir en Marie le plus grand instrument de Jésus-Christ contre l'ennemi qu'il est venu combattre et qu'il foule aux pieds par elle. Toutefois, il est vrai de dire que, à partir de la soumission du monde à Jésus-Christ, le culte de Marie prend un déploiement plus étendu. Doctrinal surtout dans les trois premiers siècles, et d'ailleurs contenu et réservé à cause du danger d'idolâtrie, il revêt, au quatrième, un caractère laudatif et dépréciatif qui éclate par les bouches éloquents des Ephrem et des Epiphane, des Grégoire de Nazianze et des Chrysostome, des Ambroise et des Augustin. Ce n'est donc pas, comme on l'a dit, au concile d'Ephèse qu'il prend sa source ; seulement, c'est au concile d'Ephèse qu'il afflue, pour se répandre de là en flots plus riches qui envahissent le monde. Nestorius en fut le grand promoteur. « En voulant le refouler, il le provoqua. Il mit dans le plus grand jour et ramassa comme dans un centre lumineux cette vérité qui était diffuse dans toute la doctrine de l'Église depuis les apôtres, que la maternité divine de Marie est l'argument héroïque de la divinité de Jésus-Christ, et comme le *palladium* du christianisme (t. II, p. 198). » — Notons ici en passant un exemple de ces excès de doctrine ou de langage dont nous parlions en commençant. Il y a, chez M. Nicolas, de ces conversions de propositions ou de vérités qui appliquent à la sainte Vierge ce qui ne peut être dit que de Jésus-Christ, ou, du moins, ce qui n'est pleinement vrai que de Dieu. Nous pourrions en citer quelques autres traits. Ici, en particulier, au lieu de faire de la maternité divine de Marie l'argument de la divinité de Jésus-Christ, ne devrait-on pas dire, avec plus d'exactitude, que la divinité de Jésus-Christ

est l'argument de la maternité divine de Marie? Et, en effet, ce n'est qu'après avoir proclamé Jésus-Christ Dieu, que le concile d'Ephèse déclara à Marie ce glorieux titre de Θεοτοκός que lui déniait Nestorius.

Quoi qu'il en soit, à partir du concile d'Ephèse, le culte de Marie entre dans une phase si vaste, qu'il devient impossible de l'embrasser et de la parcourir. Heureusement qu'il est moins nécessaire d'en suivre tous les mouvements, puisque l'hérésie ne conteste pas le fait, et qu'elle se contente d'en fausser l'origine. Voilà pourquoi il importait davantage de rattacher aux premiers siècles le principe du vaste déploiement que prit au cinquième le culte de Marie. Néanmoins, l'auteur n'en néglige pas l'histoire depuis le concile d'Ephèse jusqu'à nos jours. Seulement, après avoir écrit pour *prouver*, il n'écrit plus que pour *raconter*. Il dit l'institution des fêtes de la sainte Vierge; il dit, avec une foi saintement hardie, ses apparitions et ses miracles. Et ici, moins pour réfuter l'hérésie que pour raffermir les timides et les pusillanimes, il a un beau chapitre sur « la crédibilité aux miracles en « dehors de l'Evangile, » chapitre que nous recommandons à certains catholiques, même illustres, qui, narrateurs de faits miraculeux, n'osent les présenter au rationalisme qu'enveloppés de mitigations, de concessions et de toute sorte de précautions oratoires. Puissent-ils apprendre là que le principe de la critique, en pareille matière, est la *présomption*, non de tel miracle, mais *du miracle* pris en soi comme « chose, dit saint François de Sales, qui exalte et magnifie l'amour « de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu. » — Ce flambeau à la main, M. Nicolas parcourt de siècle en siècle l'histoire des merveilles du culte de Marie chez les rois et chez les peuples, dans le monde et dans les ordres religieux, dans les institutions et les monuments, jusqu'à la proclamation du dogme de l'immaculée conception.

Restait à exposer l'influence et les effets du culte de Marie : influence sur l'état de la femme, sur la vie des individus, sur la famille, sur la société, sur les diverses conditions de la vie humaine, sur les institutions religieuses et sur les œuvres de charité et de bienfaisance. Tel est l'objet du quatrième livre, neuf, riche, trop riche même pour qu'il nous soit possible d'en essayer une analyse. Disons seulement qu'ici encore l'auteur, quand il s'agit d'expliquer la transformation du monde, des mœurs et des institutions, va droit au surnaturel, sans compromis, bien entendu, avec le rationalisme, sans concessions même à cet espèce de naturalisme catholique, qui, dans de célèbres

publications récentes, cherche à faire des circonstances historiques, des doctrines humaines une sorte de préparation évangélique. Il n'admet pas « ce partage de l'action du christianisme avec des prédispositions et des tendances dont il n'aurait été que l'expression, et qu'il n'aurait fait que *hâter*, que *régulariser* et que *consommer*. » Selon lui, « ce n'est pas *trop dire* que d'attribuer au christianisme d'avoir **CRÉÉ** (c'est là en effet le vrai mot) ce mouvement. » Il remarque avec peine « la manière de voir contraire, qui tend cependant à se faire jour, même parmi des catholiques. Nous osons le dire, ajoutez-il, c'est là un malheur (t. II, p. 329). » Nous ne dirons certes pas que l'auteur tombe, lui, dans l'excès contraire ; mais, dans cette quatrième partie encore, quelques-uns trouveront certaines exagérations. Ainsi, quand il s'agit de montrer l'influence de Marie dans les sciences, la poésie, les arts, suffit-il d'avoir établi que le Verbe divin est le type du vrai, le vrai même, pour être en droit de conclure que la mère du Verbe incarné est elle-même l'objet de la raison dans les sciences ? L'application semblera forcée, établie sur des jeux de mots plus que sur la réalité des choses. M. Nicolas est ordinairement plus heureux lorsqu'il nous fait voir Marie objet de l'imagination et de la sensibilité dans les lettres et dans les arts. Il y a là des pages détachées d'une belle esthétique chrétienne.

Et maintenant, prenons congé de ce grand ouvrage, vraiment digne de son pays et de son âge, du royaume et du siècle de Marie. Puisse-t-il, comme tant de monuments dont est couvert le sol de l'Eglise, signaler une nouvelle victoire remportée, par celle qui seule a détruit dans le monde toutes les hérésies, sur toutes les hontes et toutes les lâchetés de ce temps !

U. MAYNARD.

109. DE LA VOCATION RELIGIEUSE, par le R. P. Fr. Ambroise POTTON, de l'ordre des frères-prêcheurs. — 1 volume in-18 de vi-340 pages (1859), chez Mme veuve Poussielgue-Rusand ; — prix : 1 fr. 50 c.

Plusieurs auteurs ont écrit sur la vie religieuse d'excellents traités, où ils enseignent aux religieux les avantages et les obligations de leur état. Le P. Potton s'est proposé un but tout différent. Il a pensé à ces âmes choisies, qui, sollicitées intérieurement par la grâce divine, sans savoir exactement ce que Dieu demande d'elles, cherchent à se donner à quelque chose de grand, de généreux et de saint ; c'est afin de les éclairer qu'il a composé ce livre, divisé en cinq chapitres et suivi d'un appendice contenant divers exercices à l'usage de ceux

qui étudient leur vocation religieuse. Cet appendice, qui occupe une bonne partie du volume (pp. 210 à 340), comprend les prières du matin et du soir, les prières avant et après la confession et la communion; le chemin de la croix et diverses sentences tirées des divines Ecritures. Voici comment l'auteur a rempli son cadre. — Rien de plus important que le choix d'un état; mais il faut, pour ce choix qui décide du temps et de l'éternité, des dispositions préparatoires, qui sont : la pensée de la mort, la pratique des bonnes œuvres, la prière, et surtout le courage pour correspondre à la grâce qui nous appelle. — Entre toutes les vocations, la plus parfaite est la vocation religieuse. Les ordres religieux sont, en effet, un des principaux ornements et une des plus belles parures de l'Eglise; mais comme tous n'ont pas le même but, il faut bien étudier sa vocation, pour choisir convenablement entre les religions *contemplatives*, *actives* ou *sacerdotales*, selon l'impulsion de la grâce, suivant ses goûts et son aptitude. — Après le choix fait, il est important de s'appliquer à la perfection de la vie religieuse, qui se résume dans les vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. — Ces vœux, pénibles à la chair mais allégés par la grâce, ont l'immense avantage de nous séparer du monde, de nous rendre semblables à Jésus-Christ, de nous faire trouver mille douceurs dans la vie commune, de nous rendre le salut plus facile, la mort plus douce, de nous faire passer ici-bas par un purgatoire plus léger et plus court; enfin de nous obtenir dans le ciel une plus parfaite récompense. — La nature se révolte bien et trouve mille objections avant de se soumettre à la vocation religieuse. La religion, dit-elle, est un état trop difficile; il est impossible de persévérer si longtemps; on peut faire dans le monde autant de bien que dans la vie religieuse; on se doit à ses parents; est-on bien sûr de n'être pas inutile en religion? L'auteur, dans son dernier chapitre, répond à ces objections qui peuvent retarder, ou même paralyser entièrement la vocation religieuse.

Ce petit livre porte une approbation du P. Lacordaire, dans laquelle nous lisons qu'il résume d'une manière simple, claire, onctueuse et élevée, la doctrine théologique et spirituelle sur la vie religieuse. — Nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir eu occasion de le recommander à nos lecteurs.

110. VOYAGE *d'une jeune fille autour de sa chambre, nouvelle morale et instructive*, par Mlle Emma FAUCON. — 1 volume in-18 de 110 pages (1860), chez B. Maillet; — prix : 75 c.

Une petite chambre bien gardée, bien étudiée, a son charme.

Cellula dulcescit. Voici une jeune fille qui a pris le bon parti pour aimer son intérieur : c'est de voyager, mais sans sortir de chez elle, parmi les objets dont sa modeste chambre est peuplée. Suivons-la dans ce voyage de long cours, avec un véhicule plus rapide que la vapeur, avec l'imagination, à qui il faut si peu d'espace pour aller si vite et si loin. — Après un coup d'œil, par la fenêtre ouverte, à travers un beau jardin où croissent à la fois fleurs et souvenirs, on rentre chez soi et l'on va ; les stations sont peu nombreuses ; le voyage serait bientôt terminé s'il n'y avait qu'à décrire ; mais chaque objet inspire quelque bonne pensée, sur laquelle il y a toujours lieu de s'arrêter. D'abord, c'est le miroir, chose inévitable ! Mais, si la jeune fille est sensée, comme notre héroïne, le miroir saura lui conseiller les grâces de l'âme aussi bien que celles du visage. Vous êtes jolie, enfant, quand votre âme se reflète en sentiments purs et généreux sur vos traits. Ensuite, le bureau de travail et le piano, qui parlent de la vie sérieuse, des fruits de l'étude et de ceux des arts qui charment sans troubler. Comme décoration, un seul tableau, mais signé Luca Signorelli, daté de 1512, une page comme sont certaines œuvres antéraphaéliennes admirées pour leur caractère grandiose et leur sainteté, et que la jeune voyageuse décrit très-bien. La bibliothèque n'est pas nombreuse ; à part les livres religieux, il n'y a guère qu'un ouvrage dont on paraît faire une lecture bien assidue, un petit roman sentimental, *Picciola*, dont le long succès a dépassé la valeur (p. 27), et qui, du moins, ne saurait suffire à la bibliothèque littéraire d'une jeune fille qui fait de son bureau d'acajou, si bien garni de ses agrès, un si bon emploi. Que de choses charmantes sur l'étagère, et d'autres insignifiantes aux yeux, mais précieuses au cœur ! Cela est bien convenu ; un voyage autour de ma chambre ne saurait être qu'un voyage à la région des souvenirs. Parfois c'est bien un caquetage, mais gracieux, innocent, ressemblant assez à ce qui se passe dans un salon, et qui se résumerait bien par ces quelques lignes : « Dans ma chambre il y a une commode, dans cette commode un petit coffret d'ébène, dans ce coffret ma correspondance, et en particulier une lettre de mon frère, capitaine aux spahis, et dans cette lettre une histoire algérienne que je vais vous raconter. » — Cette histoire remplit une partie du volume. On s'en plaindrait, si elle n'était intéressante et bien dite (p. 78). — On finit la pérégrination par la pendule, station instructive, image du temps qui s'enfuit. Que de bonnes réflexions cette pensée suggère, souvent cruelles pour ceux qui comp-

tent avec la vie, mais ici souvenirs légers, qui se portent sans effort! — Il est neuf heures; la jeune fille, éveillée de son doux voyage, revient aux travaux du jour. « Adieu, dit-elle, ma petite chambre, et « vous, chers objets, compagnons de ma vie tranquille; au revoir, à « bientôt (p. 108). » — Nous recommandons ce petit livre aux jeunes personnes qui aiment à retirer de leurs lectures agrément et profit.

A. MAZURE.

111. VOYAGE EN FLANDRE, par M. J.-P. FABER. — 1 volume in-12 de 116 pages plus 1 gravure (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielloux, à Paris (*Récits historiques et légendaires de la France*); — prix : 60 c.

Ce petit volume est une compilation assez bien ordonnée, et liée par un dialogue qui, sans avoir rien de piquant, en remplit bien les vides. L'auteur suppose un maître de pension voyageant pendant les vacances avec quelques-uns de ses élèves: ils visitent une partie du département du Nord; mais leur excursion, qui s'étend de Cambrai à Lille, est brusquement interrompue. C'est donc un travail incomplet, un fragment qui attend nécessairement une suite. Bien qu'il ne nous apprenne rien de nouveau sur la Flandre, il faut convenir que l'auteur de ce petit livre n'y a rassemblé que des choses instructives et empreintes d'un bon esprit. Ces récits historiques doivent avoir de l'intérêt pour les habitants du pays, et peuvent servir de guide à ceux qui ont à le parcourir; ce sont d'ailleurs quelques éléments d'instruction pour tous, et, dans tous les cas, c'est un passe-temps parfaitement innocent.

J. MAILLOT.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 10 septembre dernier, approuvé par le Saint-Père le 14 du même mois, la S. Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

Le Cantique des cantiques, par M. Ernest RENAN. — Paris, 1860.

De la Rénovation de l'Eglise, par M. l'abbé J.-H. MICHON. — Paris, 1860.

Libertés de l'Eglise gallicane. Manuel du droit public ecclésiastique français, contenant les 83 articles des libertés avec un commentaire, la déclaration du clergé de 1682 sur les limites de la

puissance ecclésiastique, — et la loi organique, etc.; suivi d'un appendice contenant plusieurs questions sur l'Index, le pouvoir des légats, l'abus des excommunications et la question romaine, par M. DUPIN, docteur en droit, procureur général près la Cour de cassation, sénateur, etc. — Paris, avril 1860. — Ouvrage déjà condamné par un décret du 5 avril 1845. (Voir p. 481 de notre t. IV, et p. 460 de notre t. III.)

La Rome des papes, son origine, ses mœurs intimes, son système administratif, par UN ANCIEN MEMBRE DE LA CONSTITUANTE ROMAINE : traduction de l'ouvrage italien. — 3 volumes, Bâle, 1859. (En quelque langue que cet ouvrage soit publié.)

Die Philosophie der Kirchenvaeter, von Dr. Johannes HUBER, a. ord. Professor der Philosophie an der Universitaet Muenchen. — Muenchen, 1859. (En latin : *Philosophia Patrum Ecclesiae*, auctore D. Joanne HUBER, professore extraordinario philosophiae in Universitate Monacensi. — Monachii, 1859. — En français : *la Philosophie des Pères de l'Eglise*, par le docteur Jean HUBER, etc.)

NÉCROLOGIE.

M. DE LOURDOUEIX. — M. ANTOINE PÉRISSE.

M. Jacques-Honoré Lelarge, baron de Lourdoueix, né en 1787, rédacteur en chef de la *Gazette de France*, officier de la légion d'honneur, vient de mourir à Amélie-les-Bains. Ses débuts comme publiciste remontent à 1814. Il écrivit dans le *Mercure*, dans le *Spectateur*, et devint bientôt le collaborateur assidu du plus ancien de nos journaux politiques, la *Gazette de France*, fondée en 1631 par le médecin Renaudot. A la mort de M. de Genoude, en 1849, il en prit la direction. — Sous le ministère Decazes il avait été chef de la division des beaux arts au ministère de l'intérieur, et en 1827, sous le ministère Villèle, président du bureau de censure. — La presse entière, en annonçant la mort de cet homme de bien, de ce chrétien fervent, dont la fidélité à sa foi religieuse et à ses convictions politiques ne s'est jamais démentie, lui a rendu un hommage d'autant plus remarquable et d'autant plus digne, que M. de Lourdoueix avait suivi une voie plus éloignée de celle de ses confrères.

Ses principaux ouvrages sont, par ordre chronologique :

La France après la révolution (1816); — *les Folies du siècle*

(1817, 3^e édition en 1818); — *Opinion d'un citoyen sur la situation de la France* (1818); — *le Fil d'Ariane* (1820); — *les Séductions politiques, ou l'An 1821* (1822); — *de la Restauration de la société française* (1833); — *la Raison monarchique* (1838), en collaboration avec M. de Genoude; — *de la Vérité universelle, pour servir d'introduction à la philosophie du Verbe* (1838); — *Elévations et prières* (1847-1850).

L'imprimerie et la librairie ont, comme la presse périodique, fait une grande perte pendant le mois qui vient de s'écouler. Le 7 octobre est décédé à Lyon M. Antoine Périsset, chef de l'importante maison de ce nom, dont la fondation et la succession de père en fils est plus que séculaire. M. Antoine Périsset était âgé de 76 ans. Célibataire, il consacrait à des œuvres de charité et de piété tous les moments que lui laissaient les affaires. La ville de Lyon lui doit la création d'œuvres importantes, qu'il soutenait de son zèle et de sa fortune. On cite de lui des traits ravissants de la charité la plus ingénieuse. Depuis 1848, il s'occupait plus spécialement de l'œuvre de l'Union catholique, qui compte plus de 200,000 souscripteurs. — M. Antoine Périsset laisse deux frères : M. Stéphane Périsset, retiré des affaires depuis quelques années, et M. Jules Périsset, qui dirigeait avec lui la maison de Lyon.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Almanach du cultivateur, par LES RÉDACTEURS DE LA *Maison rustique du XIX^e siècle*. — 17^e ANNÉE, 1861. — 1 vol. in-16 orné de 68 gravures, à la Librairie agricole; — prix : 50 c.

Almanach du jardinier, par LES RÉDACTEURS DE LA *Maison rustique du XIX^e siècle*. — 18^e ANNÉE, 1861. — 1 vol. in-16 de 192 pages, orné de 69 gravures, à la Librairie agricole; — prix : 50 c.

Almanach religieux, étrennes catholiques pour l'an de grâce 1861. — 6^e ANNÉE. — In-18 de 128 pages, chez Collignon; — prix : 50 c.

Ami (l') de la famille, Almanach illustré pour l'année 1861, par M. Louis-Léopold BÉCOULET. — 3^e ANNÉE. — In-18 de 128 pages, chez Périsset frères, à Lyon et à Paris; — prix : 30 c.

Ange (l') du baigneur, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 vol. in-42 de VIII-314 pages, chez C. Dillet; — prix : 2 fr.
L'Autel et le foyer.

Angèle, ou le Dévouement filial, par Marie-S. Leroyer DE CHANTEPIE. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 50 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 3^e série.
Antécédents et conséquences de la situation actuelle, par M. le comte A. DE FALLOUX, de l'Académie française. — In-8^o de 30 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr.

Extrait du *Correspondant* du 25 septembre 1860.

Auprès des malades. — Souvenirs d'un missionnaire; traduit de l'anglais du R. P. Edw. PRICE. — 1 vol. in-12 de 332 pages, chez Putois-Cretté; — prix : 2 fr. Bibliothèque Saint-Germain.

Baguettes (les) du petit tambour, ou le Bon fils; traduit de l'allemand de Gustave NIERITZ, par M. Alfred D'AVELINE, traducteur du *Village des alchimistes*. — 1 vol. in-8^o de 144 pages plus 1 gravure,

chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 20 c.

Musée moral et littéraire de la famille.

Bellefemés (Clotilde de), ou *la Véritable beauté*, par Mlle Stépanie ORY. — 1 vol. in-12 de 140 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 50 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 3^e série.

Biographies bénédictines, ou *Notices historiques et littéraires sur les personnes illustres en science et en sainteté de l'ordre de Saint-Benoît*, par le R. P. dom Onésime MENAULT, bénédictin de la congrégation de France. — 1^{re} série. — 2^e livraison. — SAINT BENOÎT D'ANIANE. — Petit in-12 de 72 pages, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez C. Douniol, à Paris; — prix : 1 fr.

Chaque série comprendra 10 biographies; — prix : 6 fr. par série.

Catéchisme de Bossuet, évêque de Meaux. — Nouv. édit., contenant le *Petit Catéchisme* ou abrégé de la doctrine chrétienne, le *Catéchisme pour les enfants que l'on prépare à la première communion*, et le *Catéchisme des fêtes*. — 1 vol. in-18 de XVI-252 pages, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 1 fr.

Chrétien (le), par Joseph HOLL, vicaire de Brühl; traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Edme BABEAU. — 1 vol. in-18 de 246 pages, chez Lagny frères et chez J. Callou; — prix : 1 fr.

Chrétiens (les) en Syrie, par Mme la comtesse BROGOWSKA, née Simon de Latreiche. — 1 vol. in-18 de 216 pages, chez Périsset frères, et chez Blanchard, Magnin et Cie; — prix : 1 fr.

Les Récits du foyer, paraissant chaque mois.

Chroniques du mont Saint-Bernard, par M. LE GALLAIS, avocat, secrétaire-adjoint de la Société archéologique de Touraine. — 1 vol. in-8^o de 236 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Collégien (le) bien élevé, par M. Léon NEVEU, membre honoraire de l'Académie de Rouen. — 1 vol. in-12 de 208 pages, chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Quelques exemplaires portent pour titre : *le Jeune homme bien élevé*.

Considérations sur la vraie doctrine. — 2^e édition. — *Du Matérialisme phrénologique*, 3^e édition, par M. L. MOREAU. — 1 vol. in-12 de VIII-388 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr. On peut, pour apprécier ces deux ouvrages, réunis ici en un seul volume, recourir à notre

tome IV, p. 18, où nous avons rendu compte des *Considérations*, et à notre tome III, p. 343, où il a été question du *Matérialisme phrénologique*.

Cours normal d'histoire sainte, renfermant un *traité d'histoire sainte d'après la Bible, depuis l'origine du monde jusqu'à la venue de Jésus-Christ*, par MM. Delalleau DE BAILLIENCOURT, inspecteur de l'Académie de Paris, et J.-L. SANIS, ingénieur-géographe. — 1 vol. in-18 de VI-202 pages, chez Henri Plon; — prix : 80 c.

Cours normal d'histoire sainte, livre-atlas renfermant : 1^o un *Traité d'histoire sainte d'après la Bible, depuis l'origine du monde jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ*, par M. Delalleau DE BAILLIENCOURT, inspecteur de l'Académie de Paris; — 2^o un *Atlas historique spécial de 7 cartes colorées, avec texte en regard*, par M. J.-L. SANIS. — In-4^o oblong de 66 pages, chez Henri Plon; — prix : 1 fr. 75 c.

Cours de style épistolaire sur un plan tout nouveau, avec des exercices sur les principales difficultés de la grammaire française, par M. l'abbé A.-J. DELBOS, ancien chef d'institution. — 1 vol. in-12 de 324 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 60 c.

Dictionnaire classique universel français, historique, biographique, mythologique, géographique, etc., contenant les documents les plus essentiels de tous les dictionnaires spéciaux; le vocabulaire français présentant les acceptions propres, figurées et familières des mots, justifiées par des exemples; les termes techniques et scientifiques; la conjugaison des verbes irréguliers et défectueux; les étymologies; l'explication des locutions latines fréquemment employées dans le discours; des notices historiques sur les peuples anciens et modernes, sur les grands événements (guerres, traités de paix, conciles, etc.), avec leur date; la biographie des personnalités historiques de tous les pays et de tous les temps, celle des saints, des savants, des écrivains, des bienfaiteurs de l'humanité, etc.; la mythologie; la géographie ancienne et moderne; suivi d'un dictionnaire de la prononciation de tous les mots difficiles, par M. Th. BÉNARD. — 1 vol. in-18 de VIII-736 pages, chez E. Belin; — prix : 2 fr. 60 c.

Dumes (les), ou *Sylva Maria*, par M. l'abbé J.-F.-Xavier MOULS, curé d'Arcachon. — In-12 de 124 pages, chez Chaynes, à Bordeaux; — prix : 1 fr. (Se vend au profit d'une bonne œuvre.)

Edmond, Scènes de la vie populaire à Rome, par le P. A. BRESCIANI, auteur du *Juif de Vérone*. — 1 vol. in-12 de 404 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Enseignement méthodique de la versification française, avec des sujets d'exercices gradués, par M. l'abbé Auguste CARRION. — 4^e édition. — 1 vol. in-12 de 120 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielloux, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Fleurs et Fruits de la foi, ou Saints Exemples et bons conseils, par M. l'abbé Stanislas FOURÉ, vicaire-général, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-12 de VIII-380 pages, chez A. Josse; — prix : 3 fr.

Flux et reflux, par M. le comte DE SAINT-JEAN. — 1 vol. in-8° de VIII-232 pages, chez And. Guéraud et Cie, à Nantes, et chez E. Dentu, à Paris; — prix : 3 fr.

Franciscains (les) à Bolbec, ou Notice sur la mission donnée à Bolbec par les RR. PP. franciscains, à l'occasion du jubilé et du carême de 1858. — 2^e édit. — 1 vol. in-18 de VIII-146 pages, chez Fleury, à Rouen, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 60 c.

Galerie (la) des portraits de Mlle de Montpensier. Recueil des portraits et éloges en vers et en prose des seigneurs et dames les plus illustres de France, la plupart composés par eux-mêmes, dédiés à Son Altesse Royale Mademoiselle. — Nouvelle édition, avec des notes par M. Edouard DE BARTHÉLEMY. — 1 vol. in-8° de XX-566 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Georges, ou le Choix d'un état, par Mlle Stéphanie ORY. — In-18 de 104 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Histoire de France, depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours, par M. Amédée GABOURD. — Tome XVI (1745-1763), — in-8° de 554 pages, chez Gamme frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. (L'ouvrage complet aura 20 volumes.)

Nous avons rendu compte des dix premiers volumes dans nos tomes XV, p. 216, XVII, p. 296, et XX, p. 20. Nous parlerons bientôt des tomes suivants.

Histoire de la Savoie et du Piémont, par M. LE GALLAIS. — 1 vol. in-8° de 236 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Histoire générale de la musique religieuse, par M. Félix CLÉMENT, maître de chapelle et organiste de la Sorbonne. — 1 vol. in-8° de XIV-508 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 8 fr.

Histoires et nouvelles, par M. Anatole BORDOT. — 1 vol. in-8° de 322 pages plus 8 lithographies à deux teintes, chez Théodore Lefèvre; — prix : 4 fr.

Jésus notre amour, notre victime et notre nourriture dans le très-saint sacrement des autels, par M. l'abbé C. ZWICKENPFLUG, chanoine et conseiller épiscopal de Ratisbonne. — 1 vol. in-12 de 648 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

Liberté (de la) de l'histoire, par M. Amédée LEFÈVRE-PONTALIS, avocat à la Cour de Paris. — In-8° de 48 pages, chez G. Doumiol; — prix : 1 fr.

Manuel du libraire et de l'amateur de livres, contenant : 1° un nouveau dictionnaire bibliographique, dans lequel sont décrits les livres rares, précieux, singuliers, et aussi les ouvrages les plus estimés en tout genre qui ont paru tant dans les langues anciennes que dans les principales langues modernes, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à nos jours, avec l'histoire des différentes éditions qui en ont été faites; des renseignements nécessaires pour reconnaître les contrefaçons et collationner les anciens livres; on y a joint une concordance des prix auxquels une partie de ces objets ont été portés dans les ventes publiques faites en France, en Angleterre et ailleurs, depuis près d'un siècle, ainsi que l'appréciation approximative des livres qui se rencontrent fréquemment dans le commerce; 2° une table en forme de catalogue raisonné, où sont classés selon l'ordre des matières tous les ouvrages portés dans le dictionnaire, et un grand nombre d'autres ouvrages utiles, mais d'un prix ordinaire, qui n'ont pas dû être placés au rang des livres ou rares ou précieux, par Jacques-Charles BRUNET. — 5^e édition originale, entièrement refondue, et augmentée d'un tiers par l'auteur. — Tome 1^{er}, 1^{re} PARTIE. — In-8° de XVI-464 pages à 2 colonnes, chez Firmin Didot frères, fils et Cie; — prix : 10 fr. le demi-volume. (L'ouvrage entier, pour les souscripteurs, 100 fr.)

L'ouvrage formera 6 gros volumes et sera publié en 12 parties. Les dix premières parties seront payées 10 fr. chacune; les 11^e et 12^e, qui compléteront l'ouvrage, seront données gratis. Le prix de 100 fr., pour les souscripteurs, ne sera maintenu que jusqu'au 31 décembre 1860. Il sera alors porté à 120 fr. — 100 exemplaires sont tirés sur grand papier vergé, dit de Hollande; — prix 200 fr.

Monique la Savoisienne, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 vol. in-12 de X-194 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr. 50 c.

L'Autel et le foyer.

Notions élémentaires de mythologie, d'iconologie, etc., à l'usage des établissements d'instruction. — In-12 de 54 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielloux, à Paris; — prix : 40 c.

Notre-Dame de Savoie et variétés historiques dont les plus célèbres sanctuaires dédiés à la mère de Dieu, et les prin-

cipales dévotions établies en son honneur dans les diocèses de la Savoie, rappellent le souvenir; ouvrage écrit en partie sur des documents inédits, par M. l'abbé F. GROBEL, ancien professeur de philosophie au collège royal de Bonneville, professeur de rhétorique et directeur spirituel au collège d'Annecy. — 1 vol. in-8° de XII-536 pages, chez Charles Burdet, à Annecy; — prix : 5 fr. franc de port.

Occident (l') en Orient, Considérations sur la mission politique de l'Europe, par M. Louis DE JUVIGNY. — 1 vol. grand in-8° de 180 pages, chez E. Dentu; — prix : 2 fr.

Poésie héroïque des Indiens comparée à l'épopée grecque et romaine, avec analyse des poèmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitations en vers latins, par M. F.-G. EICHHOFF, inspecteur de l'Académie de Paris. — 1 vol. in-8° de 390 pages, chez A. Durand; — prix : 6 fr.

Raout (un) du matin, ou Chacun pour soi, mais Dieu pour tous. — In-12 de 24 pages, chez H. Goemaère, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 75 c.

Proverbes dramatiques en vers, par M. le baron P. de Roisin; — N° 1.

Récits (simples) de notre temps, par M. J. CRÉTINEAU-JOLY. — 1 vol. in-8° de XVI-488 pages, chez Henri Plon; — prix : 6 fr.

République (la) romaine, se rattachant à Lionello et faisant suite au Juif de Vérone, par A. BRUSCIANI; traduction exclusivement autorisée et approuvée par l'auteur. — 1 vol. in-12 de 392 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr.

Voir, sur *Lionello*, notre tome XXII, p. 238, et sur le *Juif de Vérone*, notre tome XX, p. 404.

Révolte (la) des cipayes, épisodes et récits de la vie anglo-indienne, par M. E.-D. FORGUES. — 1 vol. in-12 de VIII-458 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Bibliothèque variée.

Ribodeau, le dru Ribleur, Scènes historiques suivies de chroniques et de légendes, par M. J.-B. Leclère d'AUBIGNY. — 1 vol. in-12 de XXIV-340 pages, chez V. Sarlit; — prix : 1 fr. 25 c.

Bibliothèque des familles.

Rome devant l'Europe, par M. Paul SAUZET. — 2^e édition, revue et augmentée d'un chapitre sur l'état de Rome et de l'Europe. — 1 vol. in-12 de XVI-496 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 3 fr.

La 1^{re} édition (1 vol. in-8°) a paru au mois de mai dernier, et a été annoncée à la p. 448 de notre t. XXIII.

Sang (le) précieux, ou le Prix de notre salut, par Frédéric-William FABER, docteur en théologie, prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri (de Londres). — 1 vol. in-12 de VIII-358 pages, chez A. Bray; — prix : 3 fr. 50 c.

Scènes de la vie hongroise, par M. le comte G. DE LA TOUR. — 1 vol. in-12 de VI-412 pages, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr.

Serment (le), par Mlle Gabrielle D***. — 1 vol. in-18 de 104 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c.

Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Sermons, exhortations et conférences pour les missions, par le bienheureux Léonard DE PORT-MAURICE, de l'ordre des frères mineurs récollets. — 2 vol. in-12 de XII-540 et 498 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 3 fr.

Sombreuil (Mlle de), Episode de la Terreur, par M. L. ENDURAN. — In-12 de 144 pages plus 1 gravure, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 34^e année (1860), 3^e livraison, n. 454; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Sommaire du guide pour l'ouverture du cœur des religieuses envers celles qui les dirigent, par UN PÈRE de la Société des enfants de Marie immaculée. — In-18 de VIII-98 pages, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 25 c.

Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ écrite par Clément BRENTANO, d'après les visions d'Anne-Catherine EMERICK, traduite par M. l'abbé DE CAZALÈS, chanoine de Versailles, traducteur de la Douleuse Passion et de la Vie de la sainte Vierge. — Tomes III et IV, 2 vol. in-12 de XXVIII-326 et 320, pages, chez A. Bray; — prix : 2 fr. 50 c. le volume.

L'ouvrage aura 6 volumes.

Vie de saint Pierre d'Alcantara, réformateur de l'ordre des frères mineurs en Espagne et coopérateur de sainte Thérèse dans la réforme des carmélites, par UN MEMBRE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS. — 1 vol. grand in-18 de XXVIII-312 pages, chez Mme veuve Poussielgue-Rusand; — prix : 2 fr. 25 c.

Bibliothèque franciscaine.

Voyage en Flandre par M. J.-P. FABER. — 1 vol. in-12 de 116 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Récits historiques et légendaires de la France.

J. DUPLESSY.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXIV^e FAUTEUIL.

	DATES DE		
	Naissance.	Réception.	Mort.
Marc-Antoine de Gérard de Saint-Amant,	1594	1634	1661
Jacques Cassagne,	1636	1662	1679
Louis Verjus, comte de Créci,	1629	1679	1709
Jean-Antoine de Mesmes,	1661	1710	1723
Pierre-Joseph Alary,	1689	1723	1770
Gabriel-Henri Gaillard,	1726	1774	1806
Louis-Philippe, comte de Ségur,	1773	1803	1830
Jean-Pons-Guillaume Viennet,	1777	1831	»

I

SAINT-AMANT.

Dans ce siècle de toutes les contradictions, nous avons vu l'histoire et la littérature s'acharner au renversement de toutes les gloires élevées au-dessus de nos têtes par l'admiration et le culte des hommes, et, en même temps, se faire un jeu d'exhumer et de réhabiliter toutes les mémoires ensevelies dans un oubli ou un dédain consacrés par une prescription plusieurs fois séculaire. C'est tantôt le paradoxe, tantôt la passion, tantôt un intérêt de paternité posthume pour une œuvre péniblement retrouvée ou refaite, qui préside à ces sortes d'exécutions sacrilèges ou de vaines apothéoses. — Ainsi, voilà M. Livet, un de nos contemporains les plus intrépides à rouvrir toutes les fosses de l'histoire littéraire pour dire aux mieux ensevelis : « O morts, levez-vous ! » qui, entre autres résurrections de sa main, s'est efforcé de rendre une charmante vie d'outre-tombe au poète Saint-Amant, un de ces hommes tués par Boileau, ou rivés dans leur cercueil sous les scellés toujours respectés de ses jugements sans appel. En général, ce n'est pas des morts de Boileau qu'on peut dire :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Quiconque est tombé sous sa massue ne s'en est guère relevé. Mais il

y a d'autant plus de courage et de mérite à tenter de casser ses sentences capitales et d'ir.ocular une vie tardive à ses victimes.

Voici donc, de par M. Livet, Saint-Amant *redivivus*. Il est là devant nous, en deux jolis tomes Elzevir, faits avec tout le soin possible, et portant au front, sous forme de notice, une sorte de brevet de vie immortelle. La notice est complète, bien rédigée, malgré un peu de désordre, et elle va nous rendre grand service dans cette étude sur Saint-Amant. C'est toujours un avantage de réviser soi-même les procès en apparence les mieux conduits, et de n'avoir plus à conclure simplement sur la parole du juge, ce juge fût-il Boileau. Nous aussi, nous allons donc faire revivre Saint-Amant, moins peut-être, hélas ! que ce que vivent les roses, l'espace d'un article !

Marc-Antoine de Gérard, écuyer, qui prit le titre de sieur de Saint-Amant, de la fameuse abbaye de ce nom, dans le voisinage de laquelle il naquit à Rouen, en 1594, n'était pas d'illustre origine. « C'est peu de chose que sa noblesse, » dit Tallemant, qui ajoute même qu'il était huguenot : de naissance peut-être, mais il est certainement mort catholique. Son père commanda vingt-deux ans une escadre de la reine Elisabeth d'Angleterre ; ses deux frères servirent aussi sur mer ; pour lui, il n'eut jamais d'autres armes que la plume et le verre, dont il ne fit pas un usage moins intrépide. C'est pour cela peut-être qu'il sollicita et qu'il obtint du chancelier Séguier le privilège d'une verrerie : c'était son arsenal à lui !

Livré à lui-même dès son enfance, Saint-Amant ne se fit qu'une éducation de débauche. « Il ne sait rien et n'a jamais étudié, » dit toujours Tallemant. Cela n'est vrai que de sa jeunesse ; car il puisa plus tard, dans ses voyages et ses lectures, une érudition assez étendue. Il entendait plusieurs langues vivantes, mais il ne sut jamais les langues anciennes, malgré les caractères grecs sous lesquels il cache quelquefois ses obscénités. De plus, il se donna une grande habileté à jouer du luth et à réciter ses vers. D'ailleurs, homme d'esprit, railleur sans méchanceté et obséquieux sans bassesse, prompt à la répartie et accommodant aux goûts d'autrui, joyeux compagnon, parasite sans trop de flatterie ni d'avarice, il fut un des convives, un des *domestiques* les plus recherchés par les seigneurs du règne de Louis XIII. A cette époque, où la domesticité des princes et des grands n'était pas un déshonneur pour les gens de lettres, même les plus illustres, Saint-Amant prit de bonne heure leur livrée, et il ne la quitta plus. Mais, dit toujours Tallemant, « fier à un point étrange, qui se loue jusqu'à

« faire mal au cœur, » il ne rabattait sous la livrée rien de sa morgue. « Fermez, disait-il une fois ; qu'on ne laisse entrer personne ; point de valets (c'était à table) : j'ai assez de peine à réciter pour les maîtres. » Vers la fin d'une telle vie, il osa même se vanter un jour d'avoir « cinquante ans de liberté sur la tête ! » et le plus curieux de cette insolence, c'est qu'il dit cela à la table du coadjuteur, qui l'avait vu de longues années domestique du duc de Retz, son grand-oncle.

C'est, en effet, chez le duc de Retz, à Belle-Isle, que Saint-Amant commença son métier de commensal et d'amuseur à gages des grands seigneurs. C'est là aussi qu'il fit ses premiers vers connus, sa *Solitude*, son coup d'essai, et peut-être, suivant Boileau, son chef-d'œuvre. Cette pièce, à l'en croire, fut livrée à la publicité par l'indiscrétion d'un ami, indiscrétion dont il fut probablement le complice. Quoiqu'il en soit, elle fit grand bruit. On l'imita, on la traduisit en vers latins. Non-seulement tout poète à la mode voulut faire aussi sa *Solitude*, mais elle mit bien des gens en goût du désert. Malgré l'aisance, l'harmonie et la douceur du rythme, malgré quelques jolies images, rien, dans cette peinture, qui soit capable de séduire ni aux lieux ni à la vie qu'y retrace le poète. Cette solitude est d'abord peuplée de toute la mythologie convenue du temps, puis de rossignols et de grenouilles, de sorciers et de démons follets, de couleuvres et de hiboux. Les ruines gothiques s'y étalent à côté des grottes de la nature ; la mer s'y déploie par devant les marais. Voilà déjà bien des incohérences. Mais que sera-ce, lorsque le poète nous montrera des crapauds et des limaçons qui bavent, et le squelette branlant d'un pendu ! Et quel lecteur alors voudra s'écrier avec lui : « Oh ! que j'aime la solitude ! » La solitude vraie, à la bonne heure ; mais non la solitude de fantaisie grotesque, gâtée, comme dit Boileau, « par les basses circonstances » qu'il y mêle. » Car c'est toujours à Boileau qu'il en faut revenir ; et Boileau, d'ailleurs, n'était en cela que l'écho de certains contemporains, de Tallemant, par exemple, qui a dit de notre poète : « Il a « du génie, mais point de jugement... Il n'a jamais eu un grain de « cervelle, et n'a jamais rien fait d'achevé. » Meilleur que sa *Solitude* est peut-être son *Contemplateur*, adressé à l'évêque de Nantes, Cospéan, et fait aussi à Belle-Isle ; ou encore le joli sonnet ou il s'y représente :

Assis sur un fagot, une pipe à la main ;

car, à Belle-Isle, Saint-Amant faisait autre chose que des vers. Il y fu-

mait, comme on vient de le voir, il y « maschait même de fin tabac ; » ah ! surtout il y buvait, avec son patron et le maréchal de Belle-Isle, jusqu'à dégringoler sous la table, en compagnie des verres et des pots. Oui, Saint-Amant fut, par-dessus tout, un ivrogne. Pour parler sa langue, Bacchus fut son Apollon, et la dive bouteille sa fontaine d'Hippocrène. Il estimait une ville, non à ses monuments, mais au nombre de ses cabarets et de ses tavernes, et il maudit quelque part Lisieux, où l'on voyait, dit-il,

. plus de trente églises,
Et pas un pauvre cabaret.

Le cabaret, c'était son temple à lui ; c'était son salon et sa demeure. C'est là qu'il aimait à *grenouiller* et à faire *crevaille*. Sans doute, le cabaret où l'on voyait, au xvii^e siècle, non-seulement les Saint-Amant et les Chapelain, mais les Boileau et les Racine ; le cabaret, unique lieu alors de rendez-vous et de conversation, n'était pas encore l'ignoble taudis où la plèbe se ruine et s'abrutit ; mais, pour Saint-Amant, il était, avant tout, un théâtre de gloutonnerie. Il finit par ne plus rien aimer, ni poésie, ni ami, qu'en rapport avec le cabaret et la bouteille ; et si Faret devint le plus cher de ses familiers, c'est que le nom de cet homme, sobre pourtant, rimait à cabaret. — Il fit école et excita l'émulation. Tous ceux qui, venus à Paris, voulaient, de retour en province, se donner un renom de bons vivants, disaient par vanterie : « J'ai fait la débauche avec Saint-Amant. » Désormais, chez les grands seigneurs, il chercha surtout festins et bombances ; son bonheur était de s'y gorger de vin et de bonne chère. Tous ses jours furent tissés de chère-lie, excepté celui pourtant où il eut la maladresse d'accepter à dîner chez Chapelain. Oui, Tallemant nous apprend, « tout édifié, » que Chapelain, au moins une fois dans sa vie, a donné à manger à quelqu'un. Ce jour-là, le *bon gros* Saint-Amand, comme il s'appelait, fit maigre chère, mais ce fut le seul, et comme il dut s'en dédommager ! Avec de telles habitudes, il ne pouvait plus être qu'un poète de la race de Rabelais ou de la mauvaise école de Régnier. Dès lors, il ne chanta plus que la *vigne*, le *melon*, le *fromage*, tous les fromages, celui de *Brie*, celui du *Cantal*, l'*orgie*, la *crevaille*, les *cabarets* et la *chambre du débauché*. Pouah ! de tout cela il s'exhale une odeur de fromage et de vin bu, — pour ne rien dire d'odeur plus fétide, — qui fait mal au cœur. Ce fut son genre, ou, comme nous dirions en jargon moderne, sa *spécialité*. Là, seulement,

il réussit, et Boileau a pu dire de lui : « Ce poète avait assez de « génie pour les ouvrages de débauche et de satire outrée. » Il y déploya, en effet, une verve plantureuse, mais presque toujours débraillée et repoussante. Il n'était à l'aise qu'au milieu de tels sujets, et, dans la première moitié de sa vie, il n'en sortit que trois fois, pour faire trois excursions dans les *Métamorphoses* d'Ovide, bien entendu sous la conduite d'un traducteur. Il chantait bien de temps en temps quelque Philis ou quelque Amaranthe, mais, croyons-nous, sans passion sérieuse, par le grossier instinct des sens, et entre-boire. Boire, à boire, voilà son seul refrain. Par ce seul cri il interrompait sa conversation entraînant, la composition ou la lecture de ses vers; surtout, s'aperçoit-il que ses compagnons l'écoutent sans cesser de *biffer* et sans respecter sa part? oh! c'est alors qu'il s'écrie : « Holà! « gourmands, attendez-moi! » ou bien : « Verse, laquais! » Si, dans de tels morceaux, et semblablement composés, on trouve franche allure et vers alerte, comment y espérer quelque goût et quelque correction? C'est une peinture grossière et sans dessin, tracée avec du charbon sur les murs d'une taverne.

Et toutefois, à travers toutes ces pièces, il y a des détails, quelques pièces entières même, — rares, il est vrai, — qu'on peut citer avec éloge pour leur entrain poétique et pour leur grâce : le *Melon*, par exemple, ce roi des fruits, dont le poète célèbre, la bouche pleine d'une de ses tranches succulentes, et l'origine et la première apparition sur la table des dieux, un jour où l'Olympe festinait la défaite des Titans : chacun apportait son écot, un mets ou un fruit; et Thalie, de la part d'Apollon, présenta le melon, auquel les immortels accordèrent une immortelle victoire; — la *Pluie*, où la sécheresse caniculaire et la bienfaisante ondée, où les bruits des larges gouttes et les cris joyeux des laboureurs et des vigneron sont décrits et retentissent agréablement, où chacun garde son rôle, même le poète, qui, en l'honneur de l'eau, demande du vin; — quelques vers encore pleins de parfum dans le *Soleil levant*, et quelques jolis sonnets.

Ainsi vivait notre poète, notamment durant cette première période, qu'on pourrait appeler la période de Belle-Isle; viendrait ensuite la période d'Italie et d'Espagne, pendant laquelle, admis à faire partie des flottes royales sur l'escadre du comte d'Harcourt, qu'il appelle le *Rond*, dans sa langue rabelaisienne, il se trouva avec son inséparable Faret, secrétaire des commandements, dit le *Vieux*. Pour lui, toujours le *Gros*, il est bien entendu qu'il ne guerroye que le verre à la

main. C'est ainsi qu'il opère le *Passage de Gibraltar*. Au verre, il joint la plume pour célébrer sous divers ciels les diverses saisons en autant de sonnets; avec un sonnet encore il secourt Cazal ou félicite le comte d'Harcourt de ses victoires; avec une satire, — le *Gobbin*, — il tombe sur la bosse du duc de Savoie et bataille à sa manière. — Tout cela est assez innocent. Il en est autrement de sa *Rome ridicule*, composée à Rome même; mauvaise pièce publiée en 1643, et qui fit emprisonner le libraire. L'auteur n'aurait pas mérité moins pour n'avoir vu « dans Rome, même dans la nature romaine, même dans les ruines, « que matière à pasquinade et à parodie. » Ainsi parle M. Sainte-Beuve, qui n'a rien voulu dire des dégoûtantes plaisanteries sur les mœurs des prélats et des cardinaux. M. Sainte-Beuve ajoute admirablement : « C'est un mauvais genre appliqué ici au sujet qui s'en « offense le plus, et qui est le plus propre à en faire mesurer la petitesse et la difformité. Le malheureux ! il n'a songé qu'à charbonner une caricature sur la pierre même du Colysée. On était loin « alors de ce grand moment de renaissance pittoresque et historique, « où Châteaubriand devait écrire ses admirables pages sur Rome et la « campagne romaine. »

Toujours à la suite du comte d'Harcourt, succéderait pour Saint-Amant la période anglaise. Il fit sur le Parlement et sur la mort de Charles I^{er} des épigrammes et des sonnets royalistes. Et comme il n'avait pas été plus heureux en Angleterre que Bois-Robert, comme un maladroit barbier lui avait écorché le museau, comme on lui avait volé sa bourse un jour que, dans l'ivresse, son ange gardien Bacchus sommeillait avec lui, il se vengea de ce climat barbare par le *Barberot*, et surtout par le *caprice héroï-comique*, intitulé : *l'Albion*, terminé « par un *c'est fait* énergique, dit M. Livet, qui témoigne du « plaisir avec lequel l'auteur a terminé son ouvrage. »

Suivrait la période polonaise. Saint-Amant avait été donné par son ami, l'abbé de Marolles, à Louise de Gonzague, reine de Pologne, qui le mit au nombre de ses gentilshommes, avec une pension de 3,000 livres. Il tâcha de gagner son argent par des sonnets, des pièces de toutes sortes sur les mariages de Louise, sur ses grossesses et sur ses délivrances; il composa même un long poème, — la *Généreuse*, — où il célébrait le courage de la reine pointant elle-même le canon contre les ennemis de son époux. Il avait fait davantage encore : vers 1649, il s'était rendu en Pologne, sous prétexte de présenter à sa protectrice son poème de *Motse*. Il n'a pas manqué de décrire son voyage. On

voulut lui enlever son *Moïse*, et, sans le nom de la reine qu'il invoqua, « le Moïse sauvé était le Moïse perdu. » A Amsterdam, il rencontra Chanut, ambassadeur de Suède : de là, des vers à Chanut. Enfin, il arriva, et la reine chercha à le dédommager des désagréments de son voyage avec de bons appointements, le titre de conseiller d'Etat et de gentilhomme ordinaire. Après deux ans de séjour en Pologne, il rentra en France par la Suède, où Louise l'avait chargé d'assister au couronnement de Christine, et par la Hollande, où, retenu par le vent contraire à l'embouchure de la Meuse, il composa un *caprice marin*, intitulé : *la Rade*.

De retour à Paris, il paraît avoir pris, en poésie et en conduite, des habitudes plus sérieuses et plus dignes. Il s'y mit à corriger son *Moïse*, et le refit presque entièrement. L'ouvrage parut en 1653. Il n'est pas unique dans la vie du poète. Sans rien dire de la *Lune parlante*, poème problématique que, suivant la *Muze historique* de Loret, Saint-Amant aurait composé sur la naissance du dauphin et à la louange ridicule du talent de natation de Louis XIV, notre poète avait commencé, en l'honneur de Louis XIII, un poème héroïque de *Samson*, que la mort prématurée du roi l'empêcha de finir et de publier ; puis il avait prélué à son *Moïse* par un poème de *Joseph et ses frères en Egypte*, poème demeuré inachevé, dont l'auteur publia un fragment séparé et enclava les autres, pour ne rien perdre, dans sa grande *Idylle héroïque en douze parties*, intitulée : *Moïse sauvé*, — *Moïse noyé*, a dit le méchant Furetière.

Ce titre seul, et les enclaves tout à l'heure indiquées, font déjà deviner le vice de cette composition. Sans doute, son sous-titre d'*Idylle* n'annonce pas un poème épique, solennel et tendu comme tant d'autres poèmes de Scudéri, de Chapelain ou du P. Lemoine, qui pullulaient à cette époque ; néanmoins, avec plus de liberté d'allure et de familiarité de ton, le poète était toujours tenu à l'unité du sujet, loi de toute composition en vers ou en prose. Or, ici, le sujet n'est presque rien ; les épisodes sont tout. Du sujet même, il n'est guère question qu'au premier chant, où est racontée l'exposition de Moïse, et au dernier, où il est sauvé par la fille de Pharaon. Les dix chants intermédiaires sont presque remplis par les récits du pêcheur Merary et d'Amram, père de Moïse, et par le songe de sa mère Jocabel. Pendant que Marie et son amant Elisaph gardent le berceau, survient Merary, qui, pour leur faire prendre patience, raconte l'histoire de Jacob. Le récit est interrompu par un combat contre un crocodile.

Pendant ce temps, Jocabel s'endort en travaillant à une tapisserie représentant le déluge. En songe, elle voit toutes les aventures de son fils, exposées pendant trois ou quatre chants. Nous retournons à Merary, à Marie et à Elisaph. La tempête a réveillé Jocabel et emporté la nacelle de Moïse. Le berceau revient toutefois, et, dans son empressement à le voir, Marie tombe dans l'eau; Elisaph s'y jette après elle, et Merary les sauve tous les deux; ils reviennent changer d'habits, à la grande surprise de Jocabel. Marie, plus longue dans son opération, vient retrouver Elisaph, qui, en l'attendant, s'amusait à tracer son portrait sur l'écorce d'un arbre, — détail tout à fait *idyllique*. Ils retournent au berceau, et, sur l'invitation de Merary, ils trompent leur ennui par le plaisir de la pêche. Qui s'en trouve mal? c'est le petit Moïse, que des mouches, attirées par l'odeur du poisson, persécutent cruellement. Combat contre les mouches, qu'emporte enfin un tourbillon suscité par les anges. Merary reprend alors l'histoire de Jacob : plus de deux chants encore; mais voici qu'apparaît enfin la princesse d'Égypte. La princesse envoie appeler Amram, et lui fait réciter l'histoire de Joseph, après quoi elle se rend au bain « sur un char tiré par « trois licornes. »—On sait le reste.—Il va sans dire que l'amoureuse idylle se termine par le mariage de Marie et d'Elisaph.

On voit cette complication, ce désordre de composition; voilà pourtant l'œuvre dont, à croire Tallemant, l'auteur attendait « une abbaye « et même un évêché, lui qui n'entendrait pas son bréviaire... Rien au « monde n'a si mal réussi. » Naturellement, ainsi ne pense ni ne parle M. Livet, qui prétend que les contemporains firent grand cas de *Moïse*, et que les éditions s'en succédèrent assez rapidement. Nous n'en savons rien; mais qu'est-ce que cela prouverait? n'en fut-il pas de même de *la Pucelle*? M. Livet paraît n'en connaître qu'une critique contemporaine, critique pédantesque, adressée par le savant Samuel Bochart, à laquelle le pauvre Saint-Amant, qui n'était rien moins qu'érudit, fut fort empêché de répondre. Mais, encore une fois, qu'est-ce que cela prouve? Non pas, certes, que le *Moïse* « a « des beautés du premier ordre. » Quelques détails assez agréables, à la bonne heure; mais dans l'ensemble, fond et forme, idées et vers, tout est digne des railleries de Boileau, qui, quoi qu'en dise M. Livet, tombent aussi juste sur l'idylle que sur l'épopée : le titre ne fait rien à l'affaire.

Répétons-le : le pantagruélique Saint-Amant n'était pas né pour la poésie sérieuse, pour la grande poésie; il lui faut la débauche pour

l'inspirer ; mais alors, malheureusement, sa poésie est une débauche elle-même, débauche obscène, souvent illisible jusque sous l'éventail. Il passe par-dessus Ronsard et la pléiade, pour se rattacher à la poésie gauloise, ou, comme nous l'avons dit, à l'inspiration de Rabelais. Contemporain de Malherbe, il veut quelquefois le suivre et faire de la poésie noble et décente, mais il trébuche et tombe : là n'est pas sa voie. Et lui-même le sentait et le disait. Introduit à l'Académie naissante, sans doute sur l'indication de son ami Faret, dans la grande fournée destinée à parfaire le nombre de quarante, il se dispensa, lui troisième, de faire le discours imposé par les statuts ; mais, en compensation, il offrit de recueillir pour le dictionnaire les termes appelés crotresques ou grotesques, puis par Sarasin bourlesques, de l'italien *burlesco*, et enfin burlesques. Il n'en fit rien, mais il eût été là tout à fait dans son érudition et dans sa manière. Il se vantait d'avoir, même avant Scarron, composé des poèmes dans ce genre faux et littérairement sacrilège, qui introduit une contradiction choquante entre le fond et la forme, et profane les grandes et nobles choses en les présentant par un côté ridicule.

Vieilli avant l'âge par les fatigues de ses voyages, et surtout par les fatigues de ses orgies, Saint-Amant, sentant la mort approcher, paraît être revenu à des sentiments plus graves, comme on en peut juger par des stances au *noble et cher Corneille* sur sa traduction en vers de *l'Imitation*, et par la *Méditation sur le crucifix*. Il mourut en chrétien et avec les secours de la religion, le 29 décembre 1661, non, comme on l'a dit pour lui aussi faussement que pour Racine, du froid accueil que lui aurait fait Louis XIV, ni, comme l'a dit Boileau dans sa première satire, d'une misère extrême, mais, répétons-le, d'une vieillesse prématurée. A aucune époque de sa vie, pas même à la fin, Saint-Amant, le commensal des grands seigneurs et le pensionné des reines, ne paraît avoir été ce pauvre *poète crotté* qu'il a chanté lui-même, sans le nommer, dans la personne de Maillet ; vrai dans tout le reste de ce qu'il a dit contre lui, Boileau semble s'être trompé dans ces vers :

Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage ;
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage ;
Un lit et deux placets composaient tout son bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amant n'avait rien, etc.

Terminons par cette conclusion de M. Sainte-Beuve : « On peut dire « qu'il mourut à temps, au moment où la noble figure de Louis XIV

« allait mettre en déroute tous ces grotesques de l'art, et avant d'avoir
« essayé les traits satiriques de Boileau. Je dois cependant avertir que,
« depuis cette défaite des genres auxquels il s'était voué, Saint-Amant
« n'a pas laissé de garder çà et là des fidèles, et qu'il a même retrouvé
« en dernier lieu des admirateurs, ou du moins des curieux pas-
« sionnés. J'en sais de nos jours, j'en ai rencontré plus d'un, même
« avant l'édition présente (de M. Livet), qui est destinée à les rallier,
« à en accroître le nombre, et qui peut ressembler à une revanche ou
« à une victoire. Pour moi, qui me réserve de faire un choix sévère
« dans cette masse de poésies, ma simple conclusion sera : relisons ces
« livres du passé, connaissons-les bien pour éviter les jugements tout
« faits et nous former le nôtre, pour nous faire une juste idée, avant
« tout, des mœurs et des modes d'esprit aux diverses époques; soyons
« comme les naturalistes, faisons des collections; ayons-les aussi va-
« riées et aussi complètes qu'il se peut, mais ne renonçons point pour
« cela au jugement définitif ni au goût. » — La conclusion eût été
beaucoup plus sévère si M. Sainte-Beuve eût osé ajouter : Ne renon-
çons point pour cela aux lois bien plus sacrées de la morale !

U. MAYNARD.

112. LES SAINTS ANGES DE LA CRÈCHE, *Association pour les petits enfants qui n'ont pas fait leur première communion*, par UN VICAIRES-GÉNÉRAL. — 1 volume in-18 de 192 pages (1858), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 80 c.

L'association des *Saints Anges de la crèche* a pris naissance dans un orphelinat de jeunes filles consacré au Sauveur enfant. Les plus grandes font partie de l'association même de l'Enfant-Jésus, avec un règlement emprunté au *Manuel de l'Archiconfrérie de la sainte enfance*; celles qui n'ont pas fait leur première communion sont spécialement dédiées aux *Saints Anges de la crèche*. Par ce double moyen, on a réussi à initier davantage ces chères enfants aux habitudes d'une piété modeste et vraie, dont on montre le modèle à Bethléem, dans l'abnégation, la petitesse et l'obéissance du Sauveur. — Ce petit livre est à la fois un recueil d'aspirations, de litanies et de prières aux saints anges, et aussi de pratiques pieuses, et même de méditations à l'usage de l'enfance chrétienne. La dernière partie, consacrée au règlement de l'association, renferme, en outre, des hymnes et de pieux cantiques en rapport avec la fin qu'on se propose.

113. DES BÊTES OVINES et des chèvres, par M. A. YSABEAU, agronome. — 1 volume in-12 de 144 pages (1858), chez Victor Pouillet (*Bibliothèque des familles et des paroisses, série agricole*); — prix : 75 c.

Les bêtes ovines et les chèvres rendent à l'agriculture des services qu'elles seules peuvent lui rendre. Par la conformation de leurs dents et par l'instinct qui les porte à rechercher, de préférence à toute autre, l'herbe rare et courte, les moutons changent en produits utiles des plantes fourragères qui ne pourraient être ni fauchées, ni pâturées, et qui, par conséquent, seraient complètement perdues. La chèvre, surnommée à juste titre la *vache du pauvre*, est aussi d'une grande utilité dans les régions montagneuses; malgré ses nombreux défauts, — dont il est d'ailleurs facile de prévenir les conséquences, — elle tient honorablement sa place à la suite du mouton, et mérite toute l'attention des amis de l'agriculture; elle seule peut vivre, prospérer, multiplier et porter l'aisance au sein des familles de cultivateurs, là où la race de moutons la plus sobre ne saurait se soutenir. — M. Ysabeau n'a rien omis de ce qui peut intéresser dans l'histoire et dans l'exploitation des deux espèces d'animaux dont il s'occupe ici spécialement. Après avoir fait connaître les races ovines françaises et étrangères; il parle du troupeau, des chiens et du berger, puis de la reproduction, de l'alimentation, de l'habitation et de l'engraissement des moutons; il étudie les divers régimes de l'élevage des troupeaux en France, il recherche les causes de leurs maladies, et il fait connaître les insectes qui les tourmentent à l'intérieur ou à l'extérieur. Un chapitre est consacré à la laine, un autre aux signes qui permettent de bien choisir les moutons, un troisième aux croisements. — La chèvre est l'objet, quoique d'une manière moins développée, des mêmes études et des mêmes observations, et les conseils sont donnés avec une clarté et un intérêt qui en doublent la valeur. Une table alphabétique des matières termine ce volume, comme celui de la même collection dont nous avons parlé le mois dernier (p. 278).

114. LA CHARITÉ, légendes, par Mme BOURDON (Mathilde Froment). — 1 volume in-12 de 260 pages (1860), chez A. Bray; — prix : 2 fr.

Un nouvel ouvrage de Mme Bourdon ne peut manquer d'être accueilli avec empressement, car ses œuvres se font remarquer par la correction du style autant que par la pureté de la morale et l'élévation des pensées. Cette fois, elle a entrepris de peindre, dans une suite

de récits simples et touchants, les diverses œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde. Ce n'est point dans un monde imaginaire, c'est dans les scènes réelles de la vie qu'elle place ses héros. Ces faits doivent être arrivés; nous avons pu en être témoins; mais ils sont racontés avec un charme rare; l'auteur y donne de hautes leçons avec une conviction et une suavité qui pénètrent et persuadent. Ne cherchons dans ces *légendes* ni faits merveilleux ni situations romanesques; les événements y sont d'une simplicité toute naturelle. — *Armand*, la première, ouvre une voie consolante aux cœurs privés de tout ce qu'ils ont aimé: elle leur montre une femme qui, en nourrissant ceux qui ont faim, trouve pour elle-même de quoi combler le vide de son âme. Là aussi sont indiquées les relations mystérieuses et providentielles qui existent entre les élus qui sont dans le sein de Dieu et ceux qu'ils ont aimés sur la terre. — *Sitio*, tel est le titre de la seconde nouvelle. C'est à la lettre ici que le verre d'eau de l'Évangile conduit au bonheur éternel celui qui n'a pas d'autre poids à opposer au poids de ses fautes dans la balance de la souveraine justice. La conversion de ce pécheur désaltère à son tour la soif spirituelle du bon prêtre dont il avait jadis sauvé la vie au prix de quelques gouttes d'eau. — *La Toilette de bal* sacrifiée pour vêtir l'indigence, est une histoire maintes fois arrivée et maintes fois racontée; mais les circonstances varient, ainsi que la manière de les exposer. — *Un Cœur d'enfant*, c'est un cœur angélique, qui, pour dernière faveur, obtient de ses parents le rachat d'un père de famille emprisonné pour dettes; le souvenir de cet ange rappelé au ciel leur inspire plus d'une œuvre du même genre. — *La Cluse* nous montre, dans une suite de lettres, une jeune fille visitant les malades, et finissant, non sans un sacrifice qui double le prix de son dévouement, par leur consacrer sa fortune et sa vie. — *Le bon Conseil*. Savez-vous quelle est la conseillère de Mlle Constance? c'est la mort: elle a entendu sa voix muette, mais si éloquente, au pied du lit funèbre où gît le cadavre de sa compagne, peu d'heures auparavant insoucieuse et folâtre. Elle rend pieusement à son amie les derniers devoirs, et cette œuvre pénible, mais salutaire, qui l'a retenue sur le bord de l'abîme, devient son œuvre de prédilection. D'autres donnent aux pauvres de l'argent, du pain, des vêtements; Constance, qui ne possède rien, donne aux morts ses veilles et ses prières. Jamais la douce voix de la reconnaissance ne peut répondre à ses bienfaits; sa récompense ne s'épuise pas ici-bas, mais la foule de ceux qu'elle a revêtus de blancs linceuls lui fera cortège au dernier jugement. —

Enfin *la pauvre Fille*, la dernière de ces légendes de la charité, couronne toutes les autres. L'héroïne, humble par sa position, plus humble encore par son caractère, semble formée à l'école de celle qui fut le modèle de l'humilité par excellence ; sans cesse effacée par tous et s'effaçant toujours elle-même, sachant se résigner toute sa vie à n'être rien, elle offre un type des plus accomplis de la véritable mortification chrétienne si peu connue, et exerce la plus heureuse influence par la pratique de toutes les œuvres spirituelles de miséricorde, non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort. — Le volume se termine par un épilogue extrait de la vie de Mme Swetchine. Mais, pour ne pas porter de noms connus, les autres héros du livre ne paraissent pas être absolument des personnages d'invention ; chacun peut y reconnaître quelque figure de sa connaissance, tant ils sont peints avec vérité. Ajoutons que Mme Bourdon écrit surtout avec son cœur ; aussi son livre doit-il produire le fruit précieux qu'elle ambitionne, l'accroissement de la charité dans les âmes.

145. CONSEILS de *Tionide au jeune comte de Léon pour conserver les fruits d'une bonne éducation, et Avis à qui pense au mariage*, par le P. BRESCIANI, de la Compagnie de Jésus ; traduit de l'italien par M. l'abbé J. GAVARD. — 1 volume petit in-8° de 268 pages (1859), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 2 fr.

Les deux opuscules que ce volume contient se font suite l'un à l'autre et n'ont qu'un même objet, la direction d'un jeune homme qui se propose de rester ce que l'a fait une bonne éducation. — « On « aurait tort, dit l'auteur, de s'imaginer, comme font certains parents, qu'une fois hors du collège, un jeune homme n'a plus besoin « d'autre enseignement. Je prétends, au contraire, qu'il en a plus « besoin... que les enfants élevés sous le toit paternel. On peut regarder « comme indubitable cet axiome : Tel sera l'élève sortant d'une maison d'éducation, que vous aurez voulu qu'il soit (pp. 19-20). » Donc, malheur à lui s'il n'est pas entouré de parents chrétiens, d'amis vertueux, de conseillers sages et prudents ! il court risque de perdre, au premier souffle des passions, tout le fruit des plus longs et des plus laborieux efforts. « La vertu dans l'âme d'un jeune homme est toujours « jours mal affermie ; elle a besoin d'une solide et durable protection. « Elle est comme le bourgeon de l'arbre qui paraît en avril ; il suffit « d'une matinée froide pour le décolorer, le flétrir et le précipiter de son « rameau (p. 20). » — Tout plein de ces pensées, le célèbre auteur du *Juif de Vérone* s'est constitué, sous le nom de Tionide, le fidèle

ami et l'aimable conseiller de la jeunesse. Profitant de l'éclatante réputation que lui a faite auprès d'elle cette charmante série de récits historiques que nos lecteurs ont pu ici même connaître et apprécier (t. XX, p. 404 ; t. XXII, p. 238, 434 ; t. XXIII, p. 379), il lui donne aujourd'hui des leçons directes et plus intimes, sous une forme moins dramatique et moins romanesque, mais également ingénieuse et saisissante. Laissons-le exposer lui-même son procédé littéraire et son dessein.

« Notre siècle, dit-il, ayant découvert dans son iniquité de nouveaux instruments de séduction, a besoin aussi de nouveaux préservatifs, qui ne se trouveraient pas dans les livres de nos anciens maîtres. Je me propose donc de dévoiler, autant que possible, les pièges funestes qui menacent de mille dangers la jeunesse imprudente ; je voudrais mettre à nu les artifices dont les méchants l'enveloppent. Mon âge, ma condition, et les vingt années que j'ai passées dans l'enseignement public, m'ont appris à connaître assez les divers moyens d'attaque dont ils seront l'objet dès leur sortie du collège, pour armer de toutes pièces nos jeunes lecteurs et les mettre en état de se défendre victorieusement. — Ne croyez pas cependant, ajoute-t-il, que j'aie développé ici des arguments graves et sérieux. Je sais bien que l'esprit des jeunes gens s'accommode mal d'être morigéné par qui fronce le sourcil et semble les rudoyer ; c'est pourquoi, sans négliger la dignité du langage dont j'ai dû me servir quand je leur expose leurs devoirs envers Dieu et que je leur révèle les embûches des impies, j'ai voulu en tout le reste revêtir mon style d'une certaine gaieté naturelle qui amuse en instruisant. J'y ai intercalé des descriptions, des anecdotes, des portraits et de petits dialogues qui, souriant au jeune âge, exciteront peut-être mes lecteurs à se nourrir des solides vérités qu'ils trouveront ainsi ornées de quelque agrément (pp. x-xi). » Nous citons tout au long ces paroles, parce qu'elles nous semblent résumer fidèlement le plan que s'est proposé le P. Bresciani, et la manière heureuse dont il l'a exécuté. — S'adressant à un jeune homme de noble naissance qui lui avait demandé les moyens de conserver les fruits d'une bonne éducation reçue sous sa direction, il le prend à sa sortie du collège, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, et le suit au sein de sa famille, au milieu de ce grand monde où il est appelé à vivre. Il s'attache d'abord à l'établir solidement dans la crainte de Dieu et dans la pratique fidèle de ses devoirs religieux ; puis, il cherche à le prémunir contre les sarcasmes, les railleries, les liaisons dangereuses ; il lui enseigne la manière de se conduire dans

les circonstances périlleuses où il pourra se rencontrer, par exemple, durant son séjour à la campagne, aux bains de mer, dans les cabinets de lecture, dans les voyages lointains ; il l'avertit de ce qu'il doit penser et de ce qu'il doit faire à l'égard des livres défendus, des décrets de l'Eglise, du théâtre, de la danse, de la musique profane, des sociétés secrètes, de l'amitié avec les protestants, etc. — Vient ensuite les *Avis à qui pense au mariage*, petit opuscule faisant suite au premier, et discourant successivement du mariage en lui-même, de la manière d'aimer, de la recherche en mariage, de l'éducation moderne des jeunes filles, du choix d'une épouse et de la véritable éducation chrétienne, des devoirs de l'époux. Sur tous ces sujets si délicats et si éminemment pratiques, le pieux jésuite trace à son jeune ami des règles de conduite nettes, sûres, franchement arrêtées, marquées au coin d'une grande sagesse et d'une parfaite connaissance des usages du monde et des tendances du cœur humain. Mais il se garde bien de fatiguer son lecteur par des dissertations subtiles, par des sentences morales ou par de longs raisonnements. Il livre, au contraire, comme il le dit, ses réflexions et ses conseils, sans art ni méthode et au courant de la plume, égayant le sérieux et la gravité des avis par de riantes descriptions, de piquants tableaux, d'agréables plaisanteries et d'ingénieuses peintures, déployant, en un mot, toutes les ressources que peut lui fournir la verve étincelante de l'esprit le plus varié et le plus fécond.

Nous comprenons facilement le charme qu'un tel genre doit exercer, dans la langue nationale, sur la jeunesse italienne des hautes classes de la société ; mais peut-être, en France, réussira-t-il moins bien auprès de nos jeunes lecteurs. Cette surabondance parfois excessive d'expressions et d'images, cette verve intarissable, cette effusion prolongée de sarcasmes et d'ironies, s'accordent mal avec la finesse et la vivacité de l'esprit français, avec la liberté de ses allures. Ce que le goût italien aime et admire comme une magnificence et une richesse, nous l'appelons volontiers pesanteur ou diffusion. Rien n'est plus bizarre, par exemple, et moins littéraire à nos yeux, que ces crudités de langage, ces dialogues mythologiques, ces facéties burlesques que se renvoient l'un à l'autre Mars et la Lune, à propos de l'ascension aérostatique d'Orlandi à Florence (p. 116). Le rire, la plaisanterie et les jeux d'esprit ne sont pas les mêmes dans les deux pays. Les mœurs, les habitudes de la société ou des familles diffèrent également. Enfin, malgré le talent souple et facile du traducteur, auquel nous aimons à

rendre hommage, comment faire passer dans notre idiome ce coloris, cette harmonie, cette magie de style qui distinguent si éminemment le P. Bresciani, et donnent tant de charme à ses ouvrages aux yeux de ses compatriotes? Tous ces motifs nous font craindre que les sages conseils de Tionide n'aient pas chez nous tout le succès qu'ils méritent. — Ces réserves faites, nous pouvons les recommander sans crainte au genre de lecteurs auxquels l'auteur les destine. Le premier s'adresse particulièrement aux jeunes gens qui sortent du collège; le second sera utile non-seulement aux jeunes gens, mais encore aux jeunes personnes de grandes familles ainsi qu'à leurs mères. Tous les deux conviendront très-bien aux parents, aux directeurs de collèges ou de séminaires, aux maîtres de l'enseignement, à tous ceux enfin qui ont mission d'instruire ou de diriger la jeunesse des hautes classes de la société. Les uns et les autres, en faisant la part qu'exige la différence des caractères et des goûts, y puiseront, avec la science des principes, le grand art de savoir les présenter vivement à l'esprit et au cœur.

P. JANVIER.

116. QUELQUES CONSIDÉRATIONS sur la théorie du progrès indéfini dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation et les dogmes du christianisme, par M. J.-J. THONISSEN, professeur à l'Université catholique de Louvain. — 2^e édition, revue et considérablement augmentée. — 1 volume in-12 de xvi-294 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Nous n'apprenons rien à nos lecteurs en leur disant que la théorie du progrès indéfini a tant de charme, qu'elle a séduit jusqu'aux intelligences les plus remarquables; et cependant, il n'est pas de théorie peut-être qui ait été pesée, moins que celle-ci, dans la balance du raisonnement; pas de théorie non plus qui reçoive des faits, quoi qu'on en dise, une plus éclatante condamnation. Nous savons parfaitement qu'on s'expose, par le temps qui court, en brisant des lances contre ce préjugé en vogue dans le monde des esprits, à passer pour *inintelligent, rétrograde et obscurantiste*; mais il nous semble que le moment est venu d'affronter bravement, sur ce terrain comme sur tant d'autres, le feu des épithètes, pourvu que la vérité triomphe.

La théorie du progrès indéfini est éclosée au XVIII^e siècle. Cette date suffirait déjà pour la faire suspecter, car, si elle fait partie du patrimoine des idées-mères de la civilisation, comment les grands siècles de la pensée ne l'auraient-ils pas connue? M. Thonissen, il est vrai, a essayé de faire remonter plus haut, — et bien haut, — son

acte de naissance ; mais c'est en pure perte, ainsi que nous le verrons. — Cette théorie, du reste, a conservé jusqu'à nos jours, malgré les efforts de nobles esprits, son cachet primitif : elle est restée vague, mal définie, et entourée de graves erreurs, comme tout ce qui est sorti du philosophisme.

Quel est donc ce progrès indéfini ? Est-ce le progrès des connaissances matérielles et morales, des vertus et du bien-être ? Cette question elle-même découle d'une autre qu'on ne définit pas davantage : Qu'est-ce que la civilisation ? Est-ce l'une des choses que nous venons d'affirmer, ou toutes ces choses réunies ? Premier point que laissent dans l'ombre nos prédicateurs de progrès. Ensuite, le progrès, pour être civilisateur, est-il local seulement, ou doit-il embrasser le monde ? Dans le premier cas, comment la civilisation ferait-elle un pas en avant, quand quelques-uns la suivraient et laisseraient en arrière la plus grande partie de l'humanité ? Dans le second cas, il faut donner à l'histoire, et même à l'expérience actuelle, un démenti impossible. Quand donc les lumières intellectuelles et morales, ainsi que les vertus, ont-elles été en majorité sur la terre ? A quelle époque les insensés, comme dit un oracle saint, ont-ils cessé d'avoir la puissance du nombre ? Quel moment de l'histoire faut-il saisir pour qu'on y trouve, au point de vue géographique, la zone de la civilisation plus étendue que celle de la barbarie ? Le soleil de la vérité se retire ici, se lève ailleurs ; mais la région des ombres, — témoin l'Afrique et l'Asie, — est toujours, hélas ! la plus étendue.

Il y a plus encore : ni en deçà, ni au delà de la croix, les terres que la civilisation visite ne présentent cet aspect de plus en plus fleuri qu'on suppose. L'Egypte, à l'instant de sa conquête par les Perses, était, moins que sous Sésostris, la terre renommée pour la sagesse, du reste beaucoup trop vantée, de sa théocratie ; et alors elle n'était assurément ni plus éclairée, ni plus heureuse et plus morale qu'à l'époque où l'énigme de sa civilisation restait impénétrable et gardée, en quelque sorte, par ses sphinx. La Grèce, succombant à Corinthe, était-elle plus civilisée, au milieu de ses déchirements, de ses dissolutions et de son scepticisme, qu'au temps où son mâle patriotisme se fortifiait de ses vertus civiques, et s'éclairait au double flambeau de l'art et de la philosophie traditionnelle ? Rome, également, fut-elle plus avancée quand elle vainquit le monde que lorsqu'elle succomba, dans le vice et dans la misère, sous la barbarie intérieure que ses conquêtes lui avaient inoculée ? Le siècle de Charlemagne valut-il

moins, dans l'ère chrétienne, que le x^e siècle? Y eut-il moins de civilisation en Europe au temps de saint Louis que sous le règne de Louis XI? Le xvi^e siècle, où l'Europe s'ébranla sur ses fondements, fut-il en progrès sur la première moitié du xvii^e, où s'épanouit la belle réforme catholique? Est-ce que la royauté de Voltaire sur son époque fut celle du progrès? Et notre âge, malgré ce qui l'honore, est-il plus moral, plus généralement heureux et éclairé que ses devanciers? est-il même bien sûr que nous puissions arguer en notre faveur d'une plus grande vigueur de conception que dans les temps où de puissants génies ont ouvert, dans tous les ordres d'idées et d'inventions, les plus larges perspectives? Sommes-nous plus forts que Copernic, Newton, Képler, Euler, Leibnitz, Descartes, Corneille, Racine, Raphaël et Michel-Ange? Nous savons plus de choses, d'accord; les connaissances matérielles composent, pour ainsi dire, un terrain d'alluvions auquel le flot de chaque siècle apporte son tribut; mais cela, en vérité, n'est pas le progrès. A l'heure présente, le goût est-il meilleur, l'art plus élevé, la science sociale plus haute et plus généralement comprise, la moralité plus répandue? Y a-t-il, en un mot, ce qui constitue le progrès véritable, à savoir : plus de bien-être, de lumières et de vertus? Ne pouvant franchir certaines limites, nous posons seulement ce point d'interrogation, et nous disons aux progressistes : Voyez et jugez.

Comment donc un esprit aussi sagace que celui de l'auteur a-t-il pu se laisser gagner par le faux éclat d'une thèse d'origine pseudo-philosophique? Personne, assurément, ne l'a mieux que lui entourée de recherches dans un étroit espace. Personne ne l'a traitée avec plus de considération sérieuse. M. Thonissen aime si fort le progrès indéfini, qu'il fait défiler devant lui, pour l'honorer, tout le cortège des âges. Malheureusement, pour n'avoir pas, dès l'origine, précisé la question, il ne peut convaincre en instruisant beaucoup : ce sont des feux follets, et non pas une lumière calme et pénétrante, qui brillent sur ces pages. — Nous en avons pour témoin la préface même, où il esquisse son livre. Il nous parle (p. viii) de la naissance d'une civilisation nouvelle au sein de l'*anarchie féodale*, comme si cette soi-disant anarchie n'était pas une vieillerie anti-historique pour les hommes de progrès; puis il ajoute que les vicissitudes de l'esprit humain « préparèrent cet admirable mouvement de régénération littéraire auquel la postérité reconnaissante a décerné le beau nom de *renaissance* (ibid.). » A bien des égards, cette prétendue régénération

fut un paganisme littéraire ; et, à supposer même qu'elle ait existé, la littérature est-elle le seul agent de progrès ? S'il y a eu, dans toute l'acceptation du mot, renaissance du monde au x^e siècle, il s'était donc éteint dans la barbarie, entre l'antiquité et l'âge moderne ; mais alors, comment cette chute a-t-elle été un progrès ?

Après l'esquisse vient le tableau du progrès indéfini. C'est l'histoire de la fameuse théorie, histoire fort érudite, mais un peu confuse au point de vue de la logique. Evidemment, cette théorie se dédouble ; elle est affirmée diversement par les libres-penseurs et par certains catholiques ; d'où il suit qu'elle a une double histoire, comme elle a deux courants. Il fallait d'abord, ce nous semble, nettement expliquer la nature du progrès si bien nommé *indéfini*, parce que, effectivement, on ne le *définit* jamais. On eût, de cette sorte, clairement distingué le progrès philosophique du progrès chrétien ; puis, chacun de ces *progrès* aurait eu ses annales dans une série de chapitres, et enfin, dans un travail philosophique, on eût constaté, à la double lumière de la raison et des faits, si le progrès continu doit être admis par la logique et le christianisme. Or, M. Thonissen fait autrement : il développe d'abord la théorie du progrès formulée par M. Pelletan, comme si cet écrivain faisait autorité dans le monde philosophique du rationalisme ; comme si encore il était le père de la théorie pseudo-catholique du progrès. Cherchant ensuite la filiation de cette théorie, il ne la trouve ni dans les Indes, ni en Egypte, ni dans la Grèce qui la repousse par ses philosophes, par ses poètes, par ses historiens et ses mythes populaires ; ni dans Rome qui la nie avec autant de puissance, et où il n'entend qu'un cri suprême de détresse. Voilà donc, à ses yeux même, une théorie que toute l'antiquité méconnaît ou repousse. Arrivant au christianisme, il constate sans peine la supériorité de ses doctrines sociales sur celles de l'antiquité ; mais ce qu'il nous dit de leur action, pendant la décrépitude romaine et les invasions des barbares, condamne sa thèse. « On sort, dit-il avec raison, de la « civilisation corruptrice, fausse et privée de la société antique, pour « entrer dans la route de la civilisation raisonnable, morale, vraie et « générale : on est allé des dieux à Dieu (p. vi). »— Ainsi donc, pour M. Thonissen, il n'y a pas de progrès indéfini dans l'antiquité païenne, parce qu'on n'y trouve qu'une civilisation de tout point corruptrice et fausse. Nous, qui ne sommes pas progressistes quand même, nous croyons qu'elle ne mérite

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Quoi qu'il en soit, en excluant les âges païens des bénéfices de sa théorie, l'auteur lui fait équitablement son procès, et il réfute lui-même ce mot de sa préface résumant toute son œuvre : « La théorie
« du progrès indéfini, manifestement issue de la civilisation chrétienne, peut-elle se concilier avec la marche générale de l'humanité
« depuis l'origine des temps historiques? Je réponds affirmativement,
« aussi bien pour l'*antiquité* que pour les temps modernes. J'affirme
« que le progrès a été manifeste et continu... Je me crois en droit de
« dire que le progrès est une *loi* de l'histoire dérivant de la *nature*
« de l'homme et de la *volonté* de Dieu (pp. ix et x). »

Mais arrivons au moyen âge. L'auteur signale les germes de civilisation chrétienne déposés dans les ruines du monde païen; puis il ajoute : « Dès le début du xi^e siècle, la civilisation nouvelle manifeste
« sa puissance (p. 86). » Et du v^e au xi^e siècle que se passe-t-il donc? N'y eut-il aucune puissance de civilisation au temps de Charlemagne, et le x^e siècle fut-il en progrès sur la fin du viii^e et le commencement du ix^e? C'était là un écueil pour la théorie, et M. Thonissen l'a habilement contourné. Il nous parle ensuite des conquêtes de l'esprit humain qui ont préparé la renaissance, comme si des découvertes scientifiques suffisaient seules à constituer le progrès; et abordant la renaissance, qui lui fait pousser un cri d'admiration : *Italiam! Italiam!* il entend Rabelais, Campanella, François Bacon (quelles autorités!) proclamer la doctrine du progrès dans le monde littéraire. Quoi donc! le progrès littéraire est-il le progrès continu? Non, évidemment; celui-ci a un sens bien plus général; quel sens a-t-il dans la pensée de M. Thonissen? On l'ignore, et de là un continuel malentendu.

Au surplus, à côté de ces progressistes, l'auteur signale les rétrogrades chagrins, Machiavel, Bodin et Montaigne; puis il fait soutenir le progrès indéfini par Descartes, qui, en réalité, n'affirme que les progrès continus de la science, et d'ailleurs ne le fait qu'avec une évidente exagération; par Pascal, déclarant que la suite des hommes, pendant les siècles, doit être considérée comme « un même homme
« qui subsiste toujours et qui apprend continuellement; » vérité incontestable que personne ne nie, mais qui n'a rien de commun avec la théorie moderne du progrès continu; enfin, par Bossuet lui-même, parce qu'il célèbre dans son magnifique langage la puissance et l'imprenable fécondité du génie de l'homme. Encore une fois, qu'est-ce que cela prouve? Qui donc peut contester que le génie humain, par

cela seul qu'il est fini, peut avancer toujours, et qu'au surplus les connaissances d'un siècle, à moins qu'elles ne s'ensevelissent dans une catastrophe, vont enrichir dans l'âge suivant le répertoire intellectuel de l'humanité? Ceci n'est point le progrès qu'on affirme : on peut avoir plus de connaissances scientifiques, artistiques et littéraires que ses aïeux, et corrompre ces trésors par la perversité du cœur; on peut en faire les instruments de l'égoïsme; on peut savoir beaucoup plus de choses humaines et ignorer plus profondément les choses divines. Que sont les lumières sans les vertus? elles donnent la pire des barbaries, une civilisation raffinée, systématiquement perverse. C'est là un *progrès continu* dont l'histoire a beaucoup d'exemples.

M. Thonissen continue ainsi son exploration du progrès jusqu'à nos jours, en compagnie de philosophes qui seraient bien étonnés de se trouver ensemble; car dans cette foule bigarrée nous voyons, après Bossuet, Leibnitz et Spinoza, Voltaire et Rousseau, les progressistes (avis aux non-rétrogrades de la libre pensée) Fontenelle, Turgot, Condorcet, Hume, Gibbon, Priestley, Price, Lessing, Herder, Kant, et enfin, au XIX^e siècle, Schelling, Hegel, les panthéistes historiens de France, MM. Pierre Leroux, Pelletan, Jean Reynaud, Victor Hugo; véritable cohue de voix discordantes ou mal comprises, qui honorent fort peu le progrès continu.

Après cette revue historique, l'auteur essaie de résumer sa théorie dans les faits. Nous regrettons profondément qu'il ait été orateur plutôt que philosophe dans cette partie de son livre. On y cherche vainement les idées claires et bien liées. Il reconnaît que tous les peuples et toutes les branches de nos connaissances ne reçoivent pas toujours de siècle en siècle un accroissement véritable (p. 183); il avoue les alternatives de grandeur et de décadence qui se manifestent parmi les nations comme dans le domaine des arts et des lettres; mais il espère bien vainement sauver sa théorie par cette réflexion : « Les partisans « de la doctrine du progrès prétendent qu'il existe au sein de l'humanité une sorte de dépôt intellectuel qui grossit d'âge en âge et se « transmet à travers toutes les vicissitudes. La thèse, posée en ces « termes, est incontestablement en harmonie avec les enseignements « de l'histoire (p. 186). » Prenons au sérieux pour le moment cette définition, que l'auteur, un peu plus loin, remplacera par une autre. Nous objectons d'abord que le dépôt intellectuel peut faire naufrage dans un ouragan de barbarie; qu'il aurait péri incontestablement au IV^e siècle ou au V^e, s'il n'y avait eu des clercs et des moines pour le

sauver, et qu'aucune loi de l'histoire, rationnelle ou révélée, ne garantissait au monde ce bonheur providentiel ; nous disons ensuite que le mot *humanité* n'a point ici une signification précise. Ailleurs, M. Thonissen nous dit que le progrès consiste en ce qu'on trouve toujours, de siècle en siècle, sur une *portion considérable* du globe, « un « accroissement de richesses et de forces, de notions théoriques et de « procédés pratiques, de lumières et d'idées (p. 186). » Richesses, forces, notions, procédés, lumières, idées : ce style est peu philosophique, et en tout cela point de morale. Que signifie encore la « portion considérable du globe ? » Veut-on dire la plus grande partie, ou une certaine partie de quelque étendue ? La première affirmation, sans nul doute, serait une hérésie historique. Oserait-on prétendre, malgré tout ce qu'on sait des annales des peuples, qu'il y a eu, de siècle en siècle, une plus grande somme de lumières et de richesses dans la majeure partie du globe ? Que si ce progrès se remarque simplement sur quelques points d'une certaine étendue, pendant qu'ailleurs les ténèbres se font, comme M. Thonissen l'avoue lui-même (pp. 183 et 184), comment peut-il dire qu'il y a progrès pour l'humanité, et progrès continu ? Comment peut-il concilier cet accroissement de forces générales (encore un mot vague) avec sa pensée sur les longues périodes de décadence des arts, sur l'immobilité séculaire de la Chine, sur les peuples abâtardis de l'Asie mineure et de l'Égypte, de l'Inde, de l'Afrique et de l'Amérique même, sur l'impossibilité, — qu'il exagère, du reste, — de faire grandir après les anciens la poésie lyrique, la poésie dramatique, la sculpture, l'architecture, l'histoire ? N'est-il pas le premier à dépouiller le progrès de ses plus riches joyaux ? Le progrès n'est-il donc réservé qu'à l'*utile*, et non point à l'*art* ? Voilà, certes, une théorie de décadence continue bien formulée ; et ce qu'il y a d'étrange encore, c'est cette affirmation : « On ne trouve « plus un seul savant sérieux qui nie le mouvement ascendant de la « civilisation dans le monde ancien (p. 187). » Auparavant, il nous disait, — on s'en souvient, — qu'avant le christianisme il n'y a eu dans le monde païen qu'une civilisation « corruptrice et fausse ; » et plus loin (p. 188), au temps de la domination romaine, qui aurait dû être logiquement, dans les idées de la théorie, le point culminant du progrès continu de l'antiquité, que signale-t-il ? « Dans toutes les « classes et sur tous les points de l'empire, une corruption hideuse « s'étale à la lumière du soleil ;... partout retentissent des cris de désespoir ; partout on aperçoit des signaux de détresse (p. 188). »

Au milieu de ces contradictions, nous cherchons vainement jusqu'au bout l'idée précise de progrès. Nous venons de voir qu'elle est successivement, dans le langage oratoire et imagé de l'auteur, un accroissement du dépôt *intellectuel*, puis un accroissement des *forces*, des *notions*, des *procédés* et des *richesses*; plus loin, le progrès se développe à son tour pour suivre le mouvement général du monde, et alors il s'appelle amélioration du sort moral et matériel, extension et raffermissement du droit et de la liberté, marche des peuples vers l'alliance universelle, énergie scientifique, littéraire et industrielle du XIX^e siècle (on oublie ce qu'on a dit de la supériorité de l'art et des lettres dans l'antiquité), enfin, défaite irrévocable de la barbarie. Si bien que, dans le feu de son enthousiasme oratoire, l'auteur, contemplant l'avenir, ne sait plus « à quelle hauteur s'arrêtera l'esprit « créateur de l'homme (pp. 195-205). »

En dernier lieu, M. Thonissen examine, à la lumière du christianisme, la théorie du progrès. Il a ici d'excellentes pages à l'endroit des rationalistes, qui calomnient les influences sociales de notre foi. Non, le catholicisme n'entrave pas les progrès des sociétés; il les sollicite, au contraire, et peut seul les diriger; non, il n'est pas l'apothéose de la misère et de l'apathie : il féconde l'industrie et le travail; il répond à tous les besoins et satisfait à tous les vœux légitimes. Tout cela a été souvent démontré, mais se retrouve sous la plume de l'éloquent écrivain avec un sentiment très-remarquable de grandeur et d'énergie; il faut ajouter aussi que le progrès qu'il aime n'a rien de commun, dans sa pensée du moins, avec ces rêveries extravagantes du rationalisme ou du panthéisme contemporain, suivant lesquelles le progrès est un épanouissement continu de la vie universelle; systèmes où se dissimulent vainement, sous le luxe d'une phraséologie ambitieuse, le matérialisme et l'athéisme, la fatalité et la barbarie. — Toutefois, la théorie de l'auteur n'a-t-elle pas, en dépit de ses excellentes intentions et de son rare talent, quelques affinités malheureuses avec la théorie rationaliste? Quoi qu'il en dise après beaucoup d'autres, ce progrès *nécessaire* n'est pas loin d'être *fatal*. Les nations, comme les individus, ont une conscience, une liberté morale. Or, si elles doivent avancer *toujours*, ne sont-elles pas *fatalément* meilleures? Dira-t-on que le progrès s'applique à l'humanité, mais non pas à tel peuple? Mais si le progrès n'est pas une pure abstraction, il a pour agents des nations. Eh bien, alors, de deux choses l'une : ou chaque nation, comme faisant partie de l'humanité, est sûre, d'après une loi de l'his-

toire et une volonté divine, de s'améliorer toujours, ou il n'en est rien. Dans le premier cas, quoi qu'elle fasse, elle est toujours en progrès; elle n'a plus besoin de raison pour valider ses actes : nous voici d'accord avec Rousseau. Si elle avance, ce n'est plus par ses efforts, mais en vertu d'une loi impérieuse qui la domine; sous l'empire de cette loi, elle n'est plus responsable de ses actes, puisqu'elle n'est plus libre de choisir entre le bien qui la fait avancer, et le mal qui la fait reculer. Ensuite, comme une nation se compose d'individus, et qu'il lui serait impossible d'avancer si eux-mêmes étaient stationnaires ou rétrogrades, il suit rigoureusement que la loi d'une nation, en cette circonstance, doit atteindre les éléments qui la composent; ce serait partout, avec l'immoralité du fatalisme, l'inertie et la décadence. Dans le second cas, on ne fera jamais admettre que la décadence possible de toute nation, et en tout temps, puisse se concilier avec le progrès nécessairement continu de l'humanité. — L'humanité, ce nous semble, ce sont les hommes, et si chacun d'eux, isolé ou en corps de nation, garde le *statu quo*, recule ou tombe, l'humanité, si elle n'est pas une chimère, partage leur sort. Mais la liberté de l'homme, dit-on, ne se concilie-t-elle pas avec la prescience divine? Oui, sans doute; mais prenez garde. L'homme n'agit pas parce que Dieu a prévu; Dieu a prévu parce que l'homme doit agir. Au contraire, dans le système du progrès continu, on suppose une loi divine, une loi même de nature, — M. Thonissen l'affirme avec son école, — qui commande irrésistiblement à l'humanité, en tout ou en partie, d'avancer toujours. La parité qu'on oppose n'existe pas.

Toutefois, dira-t-on, en repoussant la théorie du progrès, vous repoussez le progrès lui-même. Nullement; et voilà l'erreur qui séduit des esprits distingués. Rien de commun entre la théorie du progrès continu et le progrès véritable. Cette théorie, nous l'avons vu, est condamnée par l'histoire et par la philosophie; sous de brillants dehors, elle n'est autre chose qu'un instrument de décadence; elle tend à légitimer et l'anarchie et le despotisme. Tout au contraire, le progrès légitime, celui que nous aimons, c'est le progrès libre et responsable. Oui, la carrière est ouverte et le sera toujours aux améliorations sociales; oui, le dépôt de la science s'enrichit du trésor intellectuel de chaque génération; le génie de l'homme a une fécondité, sinon infinie, du moins sans limites sur cette terre. Nous saluons donc de tout cœur l'alliance féconde de la religion, du progrès non nécessaire et continu, mais toujours possible; nous allons plus loin : nous

disons, avec le catholicisme, que toute nation, comme tout homme ici-bas, doit grandir incessamment, aller toujours de clartés en clartés, réaliser de plus en plus cette parole du Christ, qui explique et résume le progrès chrétien : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. Nous avouons donc, et notre foi les sollicite et les bénit, tous les progrès matériels, intellectuels et moraux, et nous les plaçons tous, non sous l'empire d'une *loi* qui les commande, mais sous le patronage d'une religion qui les conseille et les dirige. Cette pensée n'est pas, tant s'en faut, étrangère à M. Thonissen; car il répond comme nous venons de le faire à ceux qui nient le progrès. Entre lui et nous, il y a peut-être un malentendu. S'il veut bien soumettre à un nouvel examen sa thèse si grave, peut-être arrivera-t-il, en la dégageant de son voisinage rationaliste, à la placer sous un meilleur jour. Il voudra bien, en tout cas, rendre justice à la franchise de nos paroles. Une fois pour toutes, nous avons voulu en finir avec cette théorie du progrès continu, dont les livres et les discours nous fatiguent à l'envi; mais l'indépendance de notre critique motivée se concilie très-bien, — que M. Thonissen veuille le croire, — avec l'estime et les sympathies que nous inspirent son talent, sa science, et les remarquables travaux dont il enrichit et honore l'illustre Université de Louvain.

GEORGES GANDY.

417. LES ÉGLISES *de la terre sainte*, par M. le comte Melchior DE VOGÜÉ. — 1 volume in-4° de 464 pages, orné de nombreuses gravures, de plans chromolithographiés et de *fac-simile* d'inscriptions (1860), chez Didron; — prix : 45 fr.

Depuis longtemps déjà la religion et les arts attendaient des recherches consciencieuses et approfondies sur les principaux sanctuaires de la Palestine, et désiraient voir paraître un ouvrage où ces vénérables monuments fussent étudiés avec l'âme d'un catholique et la science d'un archéologue. Quoiqu'une multitude d'excellents travaux aient été consacrés, dans ces dernières années, aux lieux témoins de la vie et des miracles du Sauveur, nous n'avions cependant rien qui nous donnât, avec exactitude et précision, sur les églises de la terre sainte, les détails dont est justement avide le cœur de l'artiste chrétien. M. le comte Melchior de Vogüé a eu l'heureuse idée de satisfaire ce vœu. Savant loyal et sincère, observateur infatigable, homme de foi et d'action, il a voulu nous faire voir, à l'aide de la plume et du burin, les œuvres élevées par les générations

croyanés sur le sol qui fut le berceau de la foi et de la civilisation. Guidé par les meilleurs livres, appuyé sur des manuscrits, des chartes, des médailles, des inscriptions déjà relevées, d'ailleurs très-versé lui-même dans les choses de l'art et de la science, le crayon d'une main, le mètre de l'autre, il a parcouru la ville sainte et les sanctuaires de la Palestine avec une ardeur sans cesse excitée par les grands souvenirs que réveillent de tels lieux.

Le principal, le très-important fruit de ces laborieuses recherches, a été de constater nettement, et de prouver, avec une force nouvelle, l'influence latine, et particulièrement l'action française sur les monuments de l'Orient. En démontrant les rapports évidents, la constante et parfaite analogie des constructions chrétiennes en Palestine et des édifices romans ou gothiques en France, M. de Vogüé a fait œuvre de patriotisme ; il a raffermi nos droits, et il a prouvé d'une manière nouvelle l'inanité des prétentions du schisme grec. A côté de ses descriptions et de ses raisonnements, il a placé de belles gravures, de remarquables chromolithographies, dessinées par lui ou reproduites d'après des travaux authentiques et qui parlent aux yeux, garantissant les appréciations de l'écrivain, et fournissant au lecteur les éléments de jugements personnels.

C'est donc particulièrement à l'étude des monuments élevés au moyen âge par le génie des Francs que s'est appliqué M. de Vogüé ; approfondissant moins curieusement les édifices antiques, laissant à M. de Saulcy le soin de s'occuper des arts hébraïques, négligeant presque entièrement les constructions musulmanes, il a donné aux œuvres qui datent des croisades une spéciale attention. Il éclaire ainsi l'histoire de l'architecture française, et il montre l'influence qu'elle a exercée. Espérons que ses travaux exciteront, en outre, l'intérêt public en faveur de monuments qui doivent nous être doublement chers, et que la France, après avoir achevé la restauration projetée de l'abbaye de Sainte-Anne, songera aux autres églises bâties par des Français au prix de leur sang, et s'occupera des sanctuaires dont M. de Vogüé a si hautement prouvé l'origine nationale.

Bien que la plus grande partie de cet important ouvrage soit destinée à l'époque des croisades, il ne laisse pourtant pas entièrement de côté la période chrétienne antérieure à la conquête de Jérusalem, et les œuvres de sainte Hélène, qui ont résisté aux efforts du temps et de la barbarie, les restes des constructions dues à l'empire d'Orient, ont une juste part dans les études et dans les recherches de l'auteur.

D'ailleurs, pour être complet, il fallait nécessairement, dans des édifices ordinairement complexes, montrer ce qui appartient aux architectes byzantins et faire voir ce qui revient aux artistes français. M. de Vogüé aurait même pu adopter pour son travail l'ordre chronologique, et nous présenter l'histoire de l'art architectural dans l'Orient chrétien ; il a préféré l'ordre géographique, qui offre les monuments dans leurs places naturelles. Il a successivement étudié, suivant leur position, chacun des plus importants sanctuaires ; il en a suivi les développements et l'histoire, en s'arrêtant surtout, comme nous l'avons dit, à l'époque latine.

Bethléhem est le premier objet de ses recherches. Il y trouve la seule basilique contemporaine du triomphe du christianisme, qui, sur sur le sol de la Palestine, ait, dans son ensemble, vaincu les siècles et l'impiété. Après avoir examiné ce monument auguste avec toutes les ressources de la science actuelle, il considère l'église de la Nativité comme offrant, dans ses parties essentielles, l'édifice même de Constantin et de sa sainte mère. Cinq nefs, formées par quatre rangs de colonnes corinthiennes monolithes, précèdent un large chœur ; la radieuse lumière de l'Orient descend sur ce sanctuaire, versée par des fenêtres placées à la partie supérieure. En pénétrant dans ce lieu vénérable, on se trouve donc transporté au milieu même de l'antique basilique romaine consacrée par Constantin au culte chrétien. On sera heureux de voir dans le livre de M. le comte de Vogüé une belle description et de magnifiques dessins de cette antique église et de sa crypte. Ainsi apparaît à l'esprit, ainsi se révèle aux yeux de ceux qui n'ont pas visité la terre sainte et dans son ensemble et dans ses détails, « le temple élevé, suivant l'expression d'Eusèbe, par sainte Hélène au Dieu qu'elle adorait, sur la grotte obscure de sa nativité. »

De l'endroit où le Sauveur commença l'œuvre du salut, l'auteur nous transporte dans la ville où il l'a consommée. L'église du Saint-Sépulcre attire d'abord ses regards. Après avoir révééré les souvenirs dont elle est remplie, il en trace respectueusement l'histoire à la fois si triste et si consolante, pleine de tant de désastres et de tant de vicieux. Il démêle soigneusement les fragments des constructions d'origine diverse érigées sur le lieu saint depuis Constantin jusqu'à nos jours ; il distingue, les preuves à la main, les travaux de chaque temps et de chaque peuple ; mais il s'arrête avec complaisance sur la grande œuvre des croisés, qui réunirent les différents sanctuaires, épars jusque-là, par un vaste et solide édifice. Aujourd'hui, un œil attentif et

exercé peut sûrement indiquer quelle est, dans ce grand monument, la part de l'Occident, y montrer le plan même des églises françaises du XI^e et du XII^e siècle, faire voir qu'il a eu pour modèles les cathédrales des bords du Rhin, de la Seine et de la Loire. L'artiste chrétien retrouve avec bonheur dans ces piliers élancés, dans ces colonnettes délicates et légères, dans ces arcs brisés, dans ces arcs doubleaux, dans ces *ymaiges taillées*, dans ces chapiteaux historiés, les formes connues qui rappellent la patrie. « On salue avec respect et recueillement « ces débris de la conquête franque, témoins palpables de tant de « glorieux efforts, de tant de luttes héroïques, et qui disent encore à « notre génération l'enthousiasme religieux et guerrier, la foi ar- « dente, les succès brillants, les glorieux revers, les récits merveil- « leux de cette époque sans pareille dans l'histoire (p. 174). » Pourquoi, parmi des ruines, faut-il hélas ! avoir à déplorer d'irréparables outrages commis par des mains chrétiennes ? Pourquoi, au milieu des profanations des grecs, faut-il avoir à gémir sur le récent et odieux sacrilège dont les tombeaux des héros français ont été l'objet ? Avant 1808, les voyageurs de notre pays s'arrêtaient avec orgueil devant la tombe de Godefroid de Bouillon, et y lisaient l'inscription du pieux conquérant :

Hic jacet : inclitus : dux : Godefridus
De Bullon : qui totam istam : terram :
Acquisivit : cultui christiano : cujus
Anima : regnet cum Christo : Amen.

M. de Châteaubriand a été le dernier Français qui ait pu contempler cette pierre glorieuse. Les Grecs ont brisé le tombeau du premier roi chrétien de Jérusalem, et, plus barbares que les mahométans, ils ont cru effacer le souvenir du chef des croisés en rayant son nom à jamais gravé dans les cœurs catholiques.

Après l'église du Saint-Sépulcre, l'abbatiale Sainte-Anne est l'édifice le mieux conservé de tous ceux qui furent élevés dans la ville sainte par la main des Francs ; elle subsiste dans son ensemble telle qu'elle fut construite au temps du royaume latin de Jérusalem. On suivra avec intérêt M. de Vogüé dans la belle étude qu'il a faite de ce précieux monument, restitué à la France en 1856. L'ogive est employée dans l'église Sainte-Anne ; on l'a déjà remarquée au Saint-Sépulcre, et on la retrouve sans mélange dans toutes les constructions des croisés en terre sainte. Ce fait de l'emploi exclusif de l'arc brisé, à une époque où, en France, le plein cintre n'était pas encore entière-

ment abandonné, est important à constater; ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'ogive des édifices laissés par les croisés sur le sol de la Palestine, se rapporte évidemment aux procédés propres à l'Occident; l'évasement seul des baies suffit pour le prouver. Ce qui manque cependant aux églises de la terre sainte, ce qui, au premier abord, leur donne un aspect étrange à nos yeux, c'est le défaut de voûtes, de pignons et de toits pointus; mais n'ayant pas de grands bois, les Francs ont dû nécessairement se conformer sur ce point aux habitudes locales. L'église Sainte-Anne, en particulier, offre le type des monuments des latins en Palestine, de leurs constructions où le style purement roman se plie cependant par force à la nature des lieux, au caractère du pays. Aussi M. de Vogüé, qui l'a plus particulièrement et plus longuement examinée, nous la présente avec raison comme un exemple de ce que fut en Orient l'architecture religieuse des croisés.

De Sainte-Anne, l'auteur nous conduit successivement aux autres sanctuaires de Jérusalem et de ses environs; il nous fait visiter les églises, les hôpitaux, les monastères, les chapelles, les cryptes, les grottes, les tombeaux, et presque partout il montre victorieusement l'action latine, la présence et l'art des Francs; il nous entr'ouvre même un instant l'intérieur du temple, construction d'origine musulmane, mais qui fut, durant un siècle, consacrée au culte catholique, et qui s'élève sur d'augustes ruines.— La Galilée, la Samarie et le littoral ont été ensuite l'objet de ses recherches; il a enfin jeté un coup d'œil sur les îles de Chypre et de Rhodes. Il a rencontré dans chacun de ces lieux de précieux souvenirs, d'éloquents témoins du passé; il a trouvé partout sur la pierre la trace d'une main française. Sans doute il n'a pu tout voir, tout étudier, tout décrire, tout reproduire; son ouvrage offre des lacunes; comment, en de semblables matières, en serait-il autrement? Mais à l'âge de l'honorable écrivain il est aisé de continuer, de développer une œuvre si heureusement commencée: un jour viendra, nous l'espérons, où il ajoutera à ce précieux volume un complément, où il nous donnera, sur les autres édifices de l'Orient, des détails analogues à ceux que nous avons ici sur le Saint-Sépulcre et sur Sainte-Anne. Il aura, il est vrai, un immense travail à faire; car, durant la trop courte période qui s'étend de la conquête de Jérusalem au triomphe de Saladin (1099 à 1187), les Francs ont beaucoup bâti, et, malgré les efforts de la barbarie, l'immuable Orient sait conserver mieux que nous. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en accordant aux *Eglises de la terre*

sainte une de ses premières couronnes, a déclaré que cet ouvrage, si intéressant au point de vue chrétien, si précieux pour l'honneur français, est, aux yeux de la science, souverainement instructif. Remercions donc M. le comte de Vogüé d'avoir élevé au souvenir des croisés, à l'art inspiré par la foi, ce touchant et durable monument, réellement digne des héros de la foi et du patriotisme français.

118. HISTOIRE *anecdotique de la Fronde (1643-1653)*, par M. Augustin CHALLAMEL. — 1 volume in-12 de 260 pages (1860), à la Librairie nouvelle; — prix : 2 fr.

L'histoire de la Fronde est-elle à faire? Oui et non. — Oui, au point de vue philosophique; non, au point de vue des simples récits. La Fronde, qu'on a voulu travestir en guerre de chansons, a été fort sérieuse : elle s'inspirait, à certains égards, de la démagogie anglaise, et c'est pourquoi elle prononça le mot république, qui se perdit dans le tumulte des ambitions. Elle fut, du côté du Parlement, une tentative très-dangereuse d'usurpation politique, tentative si grave que, si le succès l'eût couronnée, l'autorité monarchique aurait été mise en tutèle, et, à vrai dire, eût été absorbée par une oligarchie. Du côté des princes, la Fronde fut la dernière protestation, — dans sa seconde période, — de cette féodalité princière que Louis XI et Richelieu avaient tenté d'abattre, au grand profit de l'unité française; enfin, quant aux intérêts généraux du pays, cette guerre fut lamentable, en ce qu'elle livra la France à la famine, à la misère, aux crimes de la soldatesque, à la dilapidation des deniers publics, et qu'elle la précipita dans un désordre universel qui appela la main d'un maître.

Ces aspects sérieux de la Fronde n'ont pas eu encore, que nous sachions, leur philosophe et leur peintre; on a préféré toucher cette époque avec une plume légère; l'esprit gaulois s'en est amusé comme d'une guerre pour rire; on n'a pas voulu voir tout ce qu'il y avait de ruines et de larmes sous cette pluie de quolibets et de brocards. Ceux même qui ont essayé d'être graves, — et nous n'exceptons pas même M. de Saint-Aulaire, malgré son mérite, — se sont laissés gagner par l'entrain facétieux des contemporains qu'ils feuilletaient.

Après tant d'autres, que vient faire M. Challamel? Combler le vide que nous signalons? pas précisément. Ce n'est pas la grande histoire, — il nous le dit tout de suite, — c'est l'anecdote qu'il préfère; ce qui donne à croire qu'il ne veut qu'amuser, qu'exploiter la veine gauloise de la chanson, et faire raconter par les médisants de l'époque,

Guy-Patin, Tallemant des Réaux, Bussy-Rabutin, Monglat et autres, tout ce qui peut charmer un public curieux de scandales. — En effet, les aventures de ruelles, les galanteries de ce temps, ont une place d'honneur dans ces récits anecdotiques, et pourtant rien de tout cela n'était inédit. Quel avantage y avait-il à remuer cette fange dorée des grands seigneurs? L'auteur a été plus neuf, plus piquant du moins, à l'endroit de la chanson : il s'est complu dans les exhibitions d'anas, de satires rimées; il les a semés, on peut dire à pleines mains, dans la trame de sa narration, sans reculer même devant les quatrains risqués qui se jouaient avec l'honneur des grandes dames ou celui de leurs soupirants. C'est cette partie du champ de l'anecdote qu'il a le mieux cultivée. Quant au reste, ses dix-neuf chapitres, dont le mouvement de narration est d'ailleurs fort accidenté, n'apprennent rien de bien nouveau; mais nous devons dire à sa louange qu'il a été, peut-être à son insu, plus sérieux parfois qu'il ne voulait l'être; et nous tenons à lui conserver cet honneur. Ainsi, de son aveu, voici la Fronde.

Le peuple est entraîné; il se livre au souffle démagogique dont il ne connaît pas toute la portée, et qui lui vient en droite ligne de la protestante Angleterre; la bourgeoisie déteste en Mazarin l'étranger astucieux, oppresseur et avare; le Parlement, avec son ambition de corps, est fort peu sensible à l'intérêt commun; les princes ne songent qu'à la domination altière et féodale de leurs prétentions. Généralement aussi, M. Challamel a bien su photographier les meneurs : Mazarin, Gaston d'Orléans, Beaufort, le coadjuteur, Broussel, Marsillac, M. et Mme de Longueville, les princes de Condé et de Conti; Turenne, qui pourtant n'est pas assez en scène quand il est opposé à la cour; Emery, le duc de Nemours, Mademoiselle, M. et Mme de Montbazon, la duchesse de Chevreuse, tous ces élégants frondeurs, toutes ces belles frondeuses revivent dans ce tableau, avec l'expression de physionomie qui leur est propre. Mais il s'en faut néanmoins que la vérité soit dite ici complètement sur cette guerre et ses chefs. — M. Challamel appartient, on le voit tout de suite, à l'école démocratique. S'il n'en affiche pas ouvertement les préventions antimonarchiques et irréligieuses, il s'en inspire assez pour en imprégner son œuvre. On va le voir.

« La Fronde, écrit-il à la p. 2, soutint simultanément deux *principes* : Bourgeoise, elle demande des réformes, des apparences de « liberté; nobiliaire, elle réclame ses anciens privilèges, presque anéantis par Richelieu. » M. Challamel dit vrai sur la noblesse, mais non sur

la bourgeoisie. Celle-ci, dans cette guerre, fut mise en ébullition, sans trop savoir pourquoi, par les résistances et les agressions du Parlement; nul principe ne la dirigeait, comme il le montre ailleurs. Comment donc, si elle eût demandé des réformes précises, n'eût-elle voulu qu'une *apparence de liberté*? — A la page 44, Louis XIII est calomnié avec deux vers; ce roi si mal jugé n'eut pas, comme on l'affirme, les qualités d'un valet, et certainement il posséda plus d'une qualité d'un maître, entre autres la valeur militaire, la piété et la justice; et quant aux vices que l'auteur lui attribue gratuitement avec Tallemant des Réaux, nous sommes surpris qu'il ait écouté une langue méchante, au lieu de lire, par exemple, l'*Histoire de Louis XIII*, par le P. Griffet, l'une des meilleures qui ait été écrites sur ce prince. — Anne d'Autriche n'échappe pas davantage à la morsure de la passion. On nous dit que « son tempérament hardi, quoique endormi, ne fut « un secret pour personne (p. 17). » La vérité, au contraire, c'est qu'Anne d'Autriche eut une piété sincère, pleine de dévouement et de charité, et que ses relations avec Mazarin, si elles furent imprudentes et un peu vives d'affection, n'allèrent jamais jusqu'à franchir les limites du devoir. M. de Carné a naguère fouillé sa correspondance et celle du ministre : il n'a rien trouvé dont la mémoire de la reine ait à rougir. Les *Lettres de Mazarin*, publiées par M. Ravenel, n'établissent pas mieux cette accusation, et cela est si vrai qu'à cet égard M. Challamel se contredit d'une ligne à l'autre. Il regarde comme *vraisemblable* une liaison intime de la reine et du ministre; puis, un peu plus bas, le *vraisemblable* est certain : « Sont-ils amants, sont-ils époux, dit-il sans preuve; toute la question est là (p. 119). »

Après avoir dépeint avec beaucoup de coloris la Fronde des provinces, et surtout celle de Bordeaux, dite des *ormistes*, l'auteur ajoute : « Les documents attestent combien les ormistes imitèrent les « ligueurs, quant à la forme de leurs assemblées et de leurs insurrections (p. 192). » Cette similitude de forme n'empêche pas, quant au fond, une différence radicale qu'il fallait signaler. Une très-noble pensée, catholique et nationale, fit naître la Ligue, et persista toujours, au milieu même des scènes produites par l'exaltation des seize; les ormistes, au contraire, reproduisirent la démagogie séditieuse des règnes de Jean II et de Charles VI.— Enfin, M. Challamel, quand il veut quitter l'anecdote pour l'histoire, ne fait pas au catholicisme et à ses héros, surtout à saint Vincent de Paul, une part suffisante d'influences réparatrices. Il le nomme rapidement, ainsi que M. Olier,

comme on ferait dans une table analytique; leurs grandes œuvres, et celles de beaucoup d'autres, sont à peine indiquées. Ce qu'il dit du mouvement des arts et des lettres à travers les événements de la Fronde est meilleur et plus détaillé; mais il eût fallu mieux saisir, au milieu de cette cohue de licences, d'égoïsmes et de haines, le caractère profondément monarchique et religieux de ce temps. Au-dessus de ces misères il y avait un nom vénéré : le roi. Devant ce nom, les plus emportés s'arrêtaient; l'anarchie était en bas; mais plus haut il y avait un frein respecté de tous; pour s'imposer, il n'avait besoin que d'une main ferme qui sût le saisir; ce respect et cette affection monarchiques ont sauvé la France par Louis XIV; malheureusement, la réaction de l'autorité, comme il arrive presque toujours, fut plus tard extrême. — Le caractère religieux n'est pas moins sensible dans cette société : les passions s'exaltent, les cœurs s'égarerent, mais le sens moral n'est pas systématiquement perverti. Les chefs princiers de la Fronde, Condé et Conti, rentrèrent sincèrement dans la vie chrétienne; Mademoiselle se livra tout entière aux pratiques pieuses; la duchesse de Longueville vécut dans la solitude et mourut dans la pénitence; Turenne, éclairé par Bossuet, se convertit au catholicisme; toutes ces brillantes existences ont reçu de la religion, à leur midi ou à leur déclin, une consécration religieuse qui a été leur grandeur. Ces beautés échappent à M. Challamel; il aime mieux dire avec la courtisane Ninon, qui, elle aussi, voulut mettre quelques années de régularité religieuse entre ses scandales et sa mort, que ce furent là « les jansé-
« nistes de l'amour. » Sa démocratie n'a pas su voir plus haut ni plus loin.

En terminant, l'auteur se recueille à sa manière, comme les héros et les héroïnes de la Fronde, et le rôle de l'anecdote lui paraissant bien humble, il essaie de conclure en élevant la voix. « En résumé, dit-
« il, les troubles de la Fronde... n'ont pas arrêté le mouvement des
« sciences, des lettres et des arts; ils ont *seulement* appauvri les popu-
« lations et préparé la monarchie absolue de Louis XIV. C'est que,
« malgré les misères et les tyrannies qu'on lui oppose, la *pensée*
« *marche toujours épurée*, rendue subtile par le malheur..... Cela
« n'empêcha pas les masses, la bourgeoisie surtout, d'*entrevoir un*
« *horizon nouveau*, d'être initiées désormais à la politique... Cette
« initiation se compléta peu à peu, quoique sourdement, pour déter-
« miner enfin l'immense révolution de 1789. Les chefs du mouve-
« ment frondeur... ne tardèrent pas à renier la mission qui leur avait

« été *confiée*, à s'annihiler devant Louis le Grand, à gémir sur leur « passé, à devenir des courtisans dociles, en extase devant le roi-soleil « (p. 244). » Pure imagination que tout cela ! La Fronde n'a nullement, quoi qu'en dise l'auteur après beaucoup d'autres, ouvert aux masses et à la bourgeoisie des perspectives politiques. La sincérité et même l'entraînement monarchique de la France, sous le règne de Louis XIV, réfutent les vœux qu'on lui prête. Les tumultes de la Fronde n'ont pas plus préparé le mouvement de 89, que ne l'avaient fait les séditions bien autrement *avancées* d'Etienne Marcel et de Robert Lecoq sous Jean II, les désordres populaires du règne de Charles VI, les insurrections et les violences de la Ligue. La révolution est sortie des écoles du xviii^e siècle, et ces écoles, à leur tour, furent logiquement affiliées à la Réforme. Interrompue par Louis XIV, l'œuvre des sectes fut reprise dans l'*Encyclopédie*. Elle fit explosion en 89. — Quant aux courtisans du grand roi qui indignent M. Challamel, nous n'avons pas à les justifier ; nous tenons seulement à dire qu'ils s'abaissaient devant la royauté parce qu'elle était un principe, plus encore que devant le roi parce qu'il était grand. En ce temps-là, on se mettait aux genoux du roi, mais on savait se relever indépendant et fier ; souvent l'énergique liberté du conseil et de la résistance égalait l'enthousiasme de l'éloge. Abstenons-nous des contrastes historiques. M. Challamel, du reste, pourrait, au besoin, nous les signaler, sans faire un trop long voyage à travers ses souvenirs.

GEORGES GANDY.

419. HISTOIRE *populaire des papes*, par M. J. CHANTREL. — Collection de 24 volumes in-18 de 216 pages chacun, chez C. Dillet ; — prix : 4 fr. le volume franco.

La papauté est l'institution qui a présidé au développement de la civilisation moderne ; c'est elle qui a établi et qui maintient encore sur la terre le règne de la vérité, du droit et de la conscience. Cependant, par une ingratitude qui étonnerait, si l'on ne savait que le génie du mal ne rend jamais les armes quand il s'agit de combattre la vérité et le bonheur réel de l'homme, la papauté a été, dans chaque siècle, en butte à toutes sortes d'attaques. De nos jours, que de préjugés, que de préventions, que d'erreurs répandus contre elle ! C'est pour les dissiper, non par des raisonnements, mais par des faits, qu'un auteur déjà favorablement connu a entrepris ce nouveau travail. « On accuse, dit-il, la papauté dans son passé et dans

« son présent; nous la montrerons dans son passé et dans son présent, « et l'on verra si elle mérite les reproches qu'on lui adresse (t. I^{er}, « p. 18). » — On met toujours le nom du peuple en avant : c'est le peuple que l'on veut éclairer, que l'on veut émanciper, que l'on veut rendre heureux. Il est donc nécessaire d'éclairer le peuple, de faire pénétrer la vérité là où l'on s'efforce d'accumuler les ténèbres, de montrer au peuple honnête et sincèrement ami du vrai où est, en effet, la vérité; il faut lui faire voir enfin que ce sont précisément les petits, les pauvres, par conséquent la plus grande partie du genre humain, qui est le plus redevable à l'action bienfaisante de la papauté. — Telle est la pensée qui a inspiré l'auteur de l'*Histoire populaire des papes*. Il a voulu surtout que son livre répondit à la nécessité du moment. Mais laissons-le d'abord nous dire lui-même comment il a mis sa pensée à exécution. — « Nous avons lu, dit-il, les livres hostiles à la « papauté qui sont aujourd'hui le plus répandus; nous avons noté « avec soin les préjugés les plus enracinés, les erreurs les plus accréditées, et, soit en y répondant directement, soit en y répondant indirectement par le simple récit des faits, nous nous sommes efforcé « de dissiper tous les préjugés, de renverser toutes les erreurs. En un « mot, nous avons voulu représenter la papauté telle qu'elle est, telle « qu'elle s'est montrée à travers les siècles et dans toutes les contrées « où s'est étendue son action. Nous croyons que ce sera ainsi donner « l'une des plus claires démonstrations de la vérité de notre sainte religion, et de la divinité de l'institution du suprême pontificat, comme « ce sera écrire l'histoire la plus glorieuse pour l'humanité (t. I, « p. 23). »

Nous avons à donner un court aperçu des quatre volumes parus, et qui embrassent les cinq premiers siècles de l'histoire de l'Eglise; nous espérons que la suite ne se fera pas attendre, et que l'auteur se hâtera de nous montrer l'action de la papauté à travers les autres siècles jusqu'à nos jours.

420. SAINT PIERRE et les temps apostoliques. — (Tome I^{er} de la collection.) — 1 volume (1860). — Ce premier volume se termine à la deuxième persécution générale. La vocation de saint Pierre, sa primauté, ses premières années, son apostolat, ses miracles; la conversion de saint Paul et ses voyages; la vocation des gentils; la société romaine sous Claude, Tibère et Néron; le concile de Jérusalem; l'épître de saint Pierre; voilà les points historiques présentés dans les trois premiers chapitres. Dans le quatrième, on reprend la suite

des voyages de saint Paul à Athènes, à Ephèse, à Rome; puis vient un tableau saisissant de l'incendie de cette dernière ville par les ordres de Néron, qui voulait avoir une représentation en grand de l'incendie de Troie chanté par Virgile, et contempler en artiste cette immense destruction. Cependant, la rumeur publique l'accusait avec tant de violence qu'il sentit le besoin de détourner sur d'autres la colère divine. Les chrétiens furent ceux qu'il choisit, et les premières victimes d'une horrible persécution furent saint Pierre et saint Paul. Ils reçurent la couronne du martyr le 29 juin de l'an 65. Saint Pierre avait gouverné l'Eglise de Rome pendant vingt-cinq ans entiers; c'est le plus long pontificat de l'histoire ecclésiastique, et c'est pour cela qu'à l'exaltation des Souverains Pontifes on prononce ces mots célèbres : « Vous ne verrez pas les années de Pierre : *Annos Petri non vi-* « *debis.* » — Le simple récit des faits montre partout la supériorité de Pierre sur les autres Apôtres et, par conséquent, la primauté du siège de Rome sur tous les autres sièges épiscopaux. Or, que cette primauté ait été transmise aux successeurs de saint Pierre, cela ne peut faire l'objet d'un doute, puisque Jésus-Christ a promis à son Eglise d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, puisque les successeurs immédiats de saint Pierre ont exercé cette autorité; aussi les saints Pères appellent-ils l'Eglise de Rome la chaire de saint Pierre, l'Eglise principale, l'Eglise où est le lien de l'unité, la clef de toutes les églises, le siège suprême apostolique, le premier siège de tous les sièges, la tête de l'Eglise universelle. A son tour, l'évêque de Rome est appelé le successeur ordinaire et le vicaire de Pierre, le grand prêtre, le Souverain Pontife, Abel en primauté, Aaron en dignité, Pierre en puissance, etc. Tel est le langage, telles sont les expressions mêmes des Pères. — Un résumé historique des travaux, de la vie et de la mort glorieuse des premiers successeurs de saint Pierre, est rapidement tracé dans un cinquième chapitre. Saint Lin; mort de Néron; ruine de Jérusalem; — saint Clet et Titus; — saint Clément; — les hérésies; — saint Jean l'Evangéliste; — deuxième persécution générale, tels sont les grands tableaux qui terminent la galerie historique de l'Eglise naissante.

121. LES PAPES *des catacombes.* — II^e et III^e siècles. — (Tome II de la collection.) — 1 volume (1860). — Ce deuxième volume embrasse, comme on le voit, une période de deux siècles. Presque tous les papes qui se succédèrent pendant cet intervalle sur la chaire de saint Pierre moururent martyrs; tous furent des modèles de toutes les vertus, tous se montrèrent les intrépides défenseurs de la foi et de la doctrine;

dans les difficultés, c'était vers eux que l'on tournait les yeux ; toutes les Eglises les reconnaissent comme les évêques des évêques ; leur primauté brille, dès ces premiers siècles, d'un éclat sur lequel la passion seule peut essayer d'amasser des nuages (p. 178). C'est là ce qui ressort admirablement du récit de l'histoire des papes au temps des persécutions. Pour le montrer d'une manière palpable, l'auteur n'a eu besoin que du simple exposé des faits ; mais il lui a fallu un vrai talent pour jeter çà et là dans cet exposé les traits lumineux qui jaillissent de toutes parts, et pour donner à son récit cet attrait, ce charme puissant qui subjugué les esprits et entraîne les convictions. — Dès son berceau, l'Eglise a été parfaitement constituée dans sa hiérarchie. Pierre et ses successeurs légitimes en étaient les véritables chefs : l'Eglise ne peut être où ils ne sont pas. Voilà le point culminant de la hiérarchie. Au second rang se tenaient les évêques, dont le nom signifie en grec *surveillant*. Aussitôt qu'un évêque était élu, il faisait part de son élection à l'évêque de Rome, comme étant celui à qui Jésus-Christ a confié la mission de confirmer ses frères. Ainsi, dès ces premiers temps, l'unité était parfaitement établie ; la communion avec le siège de saint Pierre était dès lors un signe de catholicité. — Cependant, l'Eglise était forcée de se cacher ; elle était tout entière dans les catacombes. On retrouve dans ces demeures souterraines tout ce qui en constituait la discipline et le culte : les églises, les baptistères, les cryptes, les tombeaux des martyrs. — Lorsque les temps apostoliques prirent fin avec saint Jean l'Evangeliste, des chrétiens florissantes existaient dans les principales villes de l'Europe. Cette rapide propagation d'une religion ennemie de la volupté et de la tyrannie effraya les empereurs. Néron et Domitien avaient déjà voulu la détruire ; mais c'étaient deux monstres de cruauté : on pouvait croire qu'ils n'avaient été persécuteurs que parce qu'ils étaient des tyrans. La persécution de Trajan, l'un de ceux que les historiens ont le plus célébré pour sa justice et sa douceur, montre ce que le christianisme pouvait attendre des meilleurs princes. L'un des premiers actes de Trajan fut de bannir le pape saint Clément ; sa première victime fut saint Ignace. — L'auteur continue le récit des cruautés exercées par les tyrans contre les chrétiens, dans les persécutions générales qui suivirent celle de Trajan. Il nous montre tour à tour l'empereur Marc-Aurèle et saint Polycarpe ; les empereurs Commode, Septime-Sévère et les martyrs scillitains ; sainte Perpétue et sainte Félicité ; les empereurs Caracalla, Héliogabale, Alexandre-Sévère, Maximin, le pape

saint Urbain et sainte Cécile; l'empereur Dèce; saint Cyrille et sainte Agathe; l'empereur Valérien et le pape saint Etienne; saint Sixte et saint Laurent; saint Cyprien, saint Polyeucte, etc.; l'empereur Dioclétien et sainte Agnès. Ce lugubre tableau se termine par le consolant contraste de l'Eglise triomphant des persécutions et des persécuteurs, triomphant des hérésies qui cherchaient dès lors à déchirer son sein maternel. — Le chapitre quatrième présente rapidement aux yeux du lecteur les folies des gnostiques; Cerdon, Marcion, Valentin et Montan; — Tertullien devenu montaniste; — Sabellius et Paul de Samosate; — le manichéisme, et, d'autre part, à côté des hérésiarques, les écrits victorieux et immortels des apologistes. — Enfin, le volume se termine par un court aperçu historique des trente et un premiers successeurs de saint Pierre. « Quelle magnifique série de saints et de « martyrs! s'écrie l'historien. On les a vus tous briller par l'éclat de « la sainteté, de la foi et de la doctrine; tous les évêques leur ont rendu « hommage, et ils ont montré qu'ils partageaient la sollicitude de « toutes les Eglises. L'hérésie a trouvé en eux les plus intrépides ad- « versaires, la discipline ses plus fermes soutiens; ils étaient bien les « évêques des évêques; c'était bien l'Eglise romaine qui était la mère « et la maîtresse de toutes les autres; c'était bien là le siège de Pierre, « et ces portes contre lesquelles l'enfer ne doit point prévaloir. Les « faits sont là; l'histoire, sérieusement étudiée, dissipe tous les nuages « qui pourraient rester dans les esprits : la fausse science, le blas- « phème et la raillerie ne peuvent rien contre l'écrasant témoignage « de tous les siècles (pp. 213-214). »

122. SAINT SYLVESTRE et l'arianisme. — IV^e siècle. — (Tome III de de la collection.) — 1 volume (1860). — Après avoir combattu trois cents ans pour son existence, l'Eglise eut à combattre pour l'intégrité de la foi : l'Eglise a toujours à combattre. Au IV^e siècle surtout, le danger se trouva grand : l'erreur fit de violents efforts et chercha à saper le christianisme par sa base, en attaquant la divinité même de Jésus-Christ. Mais, guidée par ses chefs, défendue par ses docteurs, l'Eglise triompha encore; elle se trouva en état de sauver, dans les siècles suivants, la civilisation menacée par les flots de barbares qui se précipitèrent comme un torrent dévastateur sur l'empire romain. — Le IV^e siècle, que retrace le 3^e volume intitulé : *Saint Sylvestre et l'arianisme*, « le IV^e siècle est une époque très-importante « dans l'histoire de l'Eglise : ce siècle présente tous les genres de « combats; il complète l'organisation de l'Eglise; il la montre dans

« tout son développement extérieur, que les siècles précédents ne lui
« avaient pas permis de prendre; et quant à la papauté particulière-
« ment, il la montre toujours comme le pivot sur lequel roule la
« hiérarchie, comme l'arche assurée de la vraie doctrine, comme la
« colonne lumineuse vers laquelle tous se tournent lorsqu'ils sont dans
« les ténèbres (pp. 6-7). » Dans les luttes que l'Eglise eut alors à sou-
tenir contre l'erreur, les papes se montrèrent constamment dignes du
haut rang où ils étaient placés; ils joignirent la fermeté des confesseurs
aux autres vertus des saints et à la pureté de la doctrine; et celui
même d'entre eux, — saint Libère, — sur la conduite duquel on avait
répandu quelques soupçons, n'est pas moins digne que les autres des
louanges et de la vénération du monde chrétien. — Tel est le tableau
que présente l'histoire des papes dans ce siècle qui s'était ouvert par la
plus sanglante de toutes les persécutions, qui vit à son déclin la pre-
mière invasion des barbares, mais dont la plus belle partie s'écoula
entre l'avènement de Constantin le Grand et la mort de Théodose le
Grand, de 311 à 395. — Bien que ce volume ait pour titre par-
ticulier *Saint Sylvestre*, il ne donne pas moins l'histoire des papes
qui l'ont suivi, et, entre autres, de saint Jules I^{er} et de saint Li-
bère. Après avoir raconté la victoire miraculeuse de Constantin sur
Maxence, et dit quelques mots sur le pape saint Melchiade, l'historien
aborde hardiment le pontificat aussi glorieux que long de saint Syl-
vestre; il rappelle la déférence hiérarchique du concile d'Arles pour
le Saint-Siège; les édits de Constantin en faveur de la religion chré-
tienne; les basiliques construites et dotées par ce prince; les commen-
cements de la royauté pontificale par suite de la donation du même
empereur, qui prend alors Constantinople pour sa capitale, et laisse
Rome au successeur de Pierre. — L'arianisme donne en même temps
à l'Eglise le sujet d'un nouveau triomphe, auquel contribuent puis-
samment saint Alexandre et saint Athanase, son successeur. Le concile
de Nicée est présidé par les légats de saint Sylvestre. — Sous le ponti-
ficat de saint Jules I^{er}, nouveaux témoignages en faveur de la primauté
du Saint-Siège; puis, sous saint Libère, persécution arienne et concile
de Milan; preuves que ce saint pape n'a pas erré dans la question de
l'arianisme; mort de Constance; persécution de Julien l'Apostat; ses
vains efforts pour détruire l'Eglise; mort de l'Apostat; mort du pape
saint Libère; saint Damase; les conciles de Constantinople et de
Rome; le pape saint Sirice; Théodose le Grand; massacre de Thessalo-
nique; saint Ambroise: grandes questions, objet multiple des récits et

des appréciations que renferme le 3^e volume de l'*Histoire populaire des papes*.

123. SAINT LÉON LE GRAND *et les barbares*. — (Tome IV de la collection.) — 1 volume (1860). — Vient ensuite le v^e siècle, qui fait faire un pas immense à cette royauté pontificale que l'auteur nous montre comme la sauvegarde et la garantie de l'indépendance spirituelle. « La papauté, placée comme la pierre fondamentale de l'Eglise, « devait acquérir extérieurement plus d'importance, à mesure que « s'étendait l'empire de l'Eglise; et les chrétiens comprenaient de « mieux en mieux la nécessité de son existence libre et indépendante, « pour assurer l'unité de la foi et l'indépendance de la conscience humaine... Les papes avaient conservé leur liberté dans les catacombes; « mais c'était à la condition de la défendre au prix de leur sang. Lorsque les empereurs professèrent le christianisme, on vit bientôt que « leur foi ne serait pas une suffisante protection pour la liberté pontificale :... on vit un pape exilé par un empereur chrétien; on vit « l'Eglise troublée par l'arianisme, parce que les princes favorisaient « cette hérésie... Ainsi, l'on sentait de plus en plus que l'indépendance temporelle devenait régulièrement et naturellement la garantie de la primauté spirituelle, de tout temps reconnue dans « l'Eglise (p. 7). » — C'est à ce point de vue que l'auteur se place dès le début et dans tout le cours de son quatrième volume; c'est à ce point de vue qu'il considère saint Léon le Grand, préparant les fondements de la souveraineté temporelle, quoiqu'il ne l'ait pas possédée officiellement; mais, de fait, il l'avait; à un moment donné, il se trouva seul capable de défendre Rome contre les barbares, et d'exercer ainsi le principal attribut de la souveraineté, qui est la protection de tous les intérêts sociaux. — L'auteur se propose donc d'étudier particulièrement le pontificat de ce grand pape; et après avoir rapidement esquissé l'histoire des Pontifes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre pendant la première moitié du v^e siècle, il s'attache à montrer la lutte de saint Léon contre la corruption morale, contre l'hérésie et les barbares, et il achève de montrer l'influence qu'il exerça sur tout son siècle, en racontant brièvement l'histoire de ses premiers successeurs. Il fait donc passer successivement sous les yeux du lecteur les questions les plus dignes d'intérêt et les plus belles figures historiques. D'une part, saint Anastase; le sac de Rome, par Alaric; l'hérésie de Pélagie; saint Célestin I^{er} et les semi-pélagiens; saint Cyrille et Nestorius; le concile œcuménique d'Ephèse;

la proclamation de la maternité divine de Marie ; saint Sixte III ; saint Augustin et les Vandales. — D'autre part, les travaux et les homélies de saint Léon sur la primauté du Saint-Siège ; les manichéens à Rome ; saint Hilaire d'Arles ; Eutychès et le concile de Constantinople ; la doctrine de l'incarnation enseignée par saint Léon, qui maintient également l'orthodoxie et la discipline ; Théodose le Jeune ; le concile œcuménique de Chalcédoine ; la fermeté des légats du Siège apostolique ; la lutte de saint Léon contre la corruption du monde romain et contre les barbares ; l'entrevue de saint Léon et d'Attila ; Paris sauvé par sainte Geneviève, Orléans par saint Aignan, Troyes par saint Loup ; et, après la mort de saint Léon, la chute de l'empire d'Occident ; saint Gélase, saint Anastase ; le baptême de Clovis roi des Francs ; la vocation de la nation française. — Après avoir exposé toutes ces importantes questions, l'auteur résume son premier travail, et en promet la continuation en ces termes : « Les trois premiers siècles ont été l'épreuve de la papauté spirituelle ; le quatrième a vu commencer la royauté temporelle ; le cinquième l'a démontrée nécessaire. On la verra à peu près établie et universellement reconnue au sixième, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand » (p. 240). »

Nous n'avons pas besoin de recommander cette publication ; ce que nous venons de dire suffira pour la faire estimer, rechercher et répandre. — Nous rendrons compte des volumes suivants à mesure qu'il paraîtront.

C. POUSSIN.

124. LA VÉNÉRABLE Marie-Christine de Savoie, reine des Deux-Siciles ; — traduit de l'italien par le R. P. A. ONCLAIR, de la Compagnie de Jésus. — In-12 de 86 pages (1860), chez H. Goëmaère, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris ; — prix : 75 c.

Les pages peu nombreuses de ce pieux opuscule rappellent le souvenir touchant des vertus surhumaines d'une nièce, d'une fille, d'une épouse, d'une mère de rois, que l'Eglise s'apprête à placer sur les autels, de la sainte mère de François II, roi des Deux-Siciles. La vie de la vénérable Marie-Christine est présentée en deux tableaux : *la Royale-Enfant*, — *la Reine et l'Epouse*. Ce double tableau édifie, charme et console. Quel plus beau spectacle que celui d'une jeune reine, parée de tous les dons de la nature et de la grâce, donnant sur le trône l'exemple des plus humbles comme des plus sublimes vertus ! « Aujourd'hui, du haut du ciel, elle abaisse ses regards maternels sur le jeune prince à qui elle donna le dernier baiser, quinze jours à peine

« après l'avoir mis au monde. Elle protège cet unique bien-aimé, qui, « à tant de titres qu'il possède à l'amour et à la vénération des peuples « confiés à ses soins, ajoute celui d'être l'enfant-roi d'une sainte reine « (pp. 9 et 10). »

Une page touchante rappelle la bienheureuse mort de cette princesse, qui, à vingt-trois ans, était mûre pour le ciel. « C'était un « douloureux spectacle de voir cette reine, l'objet de l'amour et de « la vénération de tout un peuple, expirant dans toute la fleur de « son âge et de sa beauté. Elle à qui l'avenir offrait naguère de si « brillantes espérances, n'avait connu que les douleurs de la mater- « nité, sans qu'il lui eût été donné de se sentir aimée par le fruit de « ses entrailles. Mais, lorsque le très-saint sacrement, qu'elle allait « recevoir en viatique, entra dans sa chambre escorté de toute la fa- « mille royale, le visage de la mourante rayonna tout à coup d'une « dévotion indicible. Ceux qui environnaient sa couche funèbre cru- « rent apercevoir dans ce moment les traits d'une habitante des cieux « qui n'a déjà plus rien de commun avec cette terre d'exil. Il lui « restait pourtant une dernière satisfaction à demander ici-bas, celle « de donner le baiser suprême au fils bien-aimé qu'elle avait mis au « monde..... — Celui qui n'a pas vu la ville de Naples, pendant cette « lugubre semaine qui sépara la mort de Christine de ses funérailles, « ne saurait avoir une idée de ce que peut être un deuil public « (pp. 84-85). » — Nous ignorons quelle destinée la Providence réserve aujourd'hui à l'infortunée ville de Naples; mais c'est en nous associant aux désirs du pieux auteur que nous citerons encore les dernières lignes de son opuscule : « Nous qui avons été les témoins « de cette scène navrante, nous attendons avec bonheur le jour for- « tuné, qui n'est peut-être pas loin, où cette céleste héroïne recevra « les honneurs dus aux saints; le jour où ses reliques pourront être « portées en triomphe à travers ces mêmes rues qui ont vu passer « son cercueil, au milieu des acclamations et des prières d'une po- « pulation habituée déjà à prier devant la modeste tombe de sa reine « vénérée (pp. 85-86). »

425. LES MARTYRS, *Tableau des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, par Mme la comtesse Ida DE HAWN-HAHN; traduit de l'allemand par J. CURCH; revu et corrigé avec soin par M. l'abbé GOSCHLER, chanoine honoraire. — 2 volumes in-12 de 328 et 340 pages (1860), chez C. Douniol; — prix : 6 fr.

Ces deux volumes ne renferment pas une simple reproduction des

principaux actes authentiques des martyrs; c'est surtout, comme il est dit dans le titre, un tableau de la lutte trois fois séculaire du christianisme contre le paganisme, que la célèbre comtesse de Hahn-Hahn a voulu offrir à l'admiration des lecteurs pieux. L'ouvrage commence par donner une idée succincte de l'œuvre des Apôtres, des moyens humains dont ils disposaient pour l'accomplir, des adversaires qu'ils devaient rencontrer, et du principe surnaturel dans lequel, seul, ils devaient puiser toute leur force. Vient ensuite une description de Rome et de Jérusalem : l'origine, le caractère et les destinées providentielles de ces deux villes fameuses; puis le récit de la première persécution sous Néron. L'auteur revient ensuite à Jérusalem pour raconter ses malheurs, son oppression sous la domination romaine, et surtout les circonstances dramatiques du siège qu'elle soutint contre Titus, enfin sa destruction. Avant de reprendre le récit de la persécution des chrétiens pendant le règne de Trajan, elle fait un tableau touchant des mœurs primitives de l'Eglise; elle expose ensuite l'idée vraie du martyre, ce qui en constitue, pour ainsi dire, l'essence; elle entre dans le détail des circonstances qui l'accompagnaient ordinairement, tels que les interrogatoires, les divers genres de torture employés pour vaincre la constance des chrétiens, la prison, la mort; elle dit comment la vénération des fidèles pour les restes mutilés de ceux d'entre eux qui avaient préféré la mort à l'apostasie, les sauvait de l'oubli et d'une destruction totale, et amena bientôt l'usage de célébrer le saint sacrifice de la messe sur ces glorieux trophées de la foi, etc. Elle ne pouvait omettre de parler des catacombes, qui furent moins un tombeau pour l'Eglise naissante, malgré leur destination, qu'un berceau d'où elle sortit, au bout de trois siècles, pleine d'une vigueur immortelle. La description en est faite avec des détails qui trahissent un témoin oculaire. Le Colysée ayant été le principal théâtre des combats des martyrs, nous en avons également une description complète, ainsi que des jeux qui y furent célébrés.

Tout ce qui précède prépare aux récits qui suivent, et qui sont empruntés aux Actes connus des martyrs. Ne voulant pas tous les reproduire, l'auteur a fait un choix parmi les plus célèbres. Comme nous l'avons dit en commençant, ce n'en est pas une simple reproduction. Si l'auteur doit parler de saint Justin, par exemple, elle fait d'abord connaître son origine, ses études et sa conversion, les hérésies qu'il a combattues; ce qui l'oblige naturellement à donner une courte analyse des ouvrages du célèbre apologiste chrétien. Ce n'est qu'après

avoir ainsi initié le lecteur à la connaissance de la vie du saint, de son caractère et de ses travaux, ainsi que des événements qui lui sont contemporains, qu'elle raconte son martyre. Les récits sont entremêlés de réflexions judicieuses, édifiantes; les rapprochements qui s'y rencontrent sont naturels et parfois saisissants; l'action de la Providence et l'accomplissement des prophéties y sont toujours mis en lumière.— Nous recommandons cet excellent ouvrage aux directeurs des Bibliothèques paroissiales et aux familles chrétiennes, qui y trouveront des sujets de lecture extrêmement intéressants, et d'une utilité incontestable pour le raffermissement de la foi.

126. MÉMOIRES du marquis DE BOUILLÉ, avec une notice sur sa vie, des notes et des éclaircissements historiques, par M. F. BARRIÈRE. — 1 volume in-12 de xxiv-420 pages (1859), chez Didot frères, fils et Cie (*Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le xviii^e siècle*); — prix : 3 fr.

Le marquis de Bouillé est une des figures les plus chevaleresques de la fin du xviii^e siècle. Caractère généreux et loyal, grand cœur et vaillante épée, il est un de ceux qui se dessinent, sinon avec le plus d'éclat, du moins avec le plus de grandeur sévère dans le tableau de la révolution. — Né en Auvergne, le 19 novembre 1739, il est soldat à quatorze ans, et, par les devoirs de l'obéissance, il apprend à commander. Nommé, en 1756, capitaine dans les dragons du régiment de la Ferronays, il passe des fleuves à la nage, s'élance dans la mêlée, emporte une redoute, enfonce un carré, revient du champ de bataille tout couvert de fumée, de blessures et de gloire; voilà les premières joies de sa vie militaire. Après le honteux traité de Paris, à vingt-huit ans, il est gouverneur de la Guadeloupe. Bientôt il prend part à la guerre d'Amérique, non qu'il approuve cette campagne, mais parce qu'il doit, comme soldat, soutenir le vieil honneur des armes françaises. Chargé du gouvernement général des îles du Vent, il fait flotter rapidement le drapeau français sur la Dominique, Tabago et Saint-Christophe; il se recommande par des prodiges militaires d'activité, d'organisation et de bravoure, et quand la paix est conclue, en 1783, il rentre en France pour y voir éclater des mouvements plus destructeurs, dit-il, que les tempêtes des Antilles.

Toute la partie de sa vie antérieure à son retour d'Amérique a été écrite par son petit-fils, René de Bouillé, auteur de l'*Histoire des ducs de Guise*. M. Barrière a eu l'heureuse idée d'y puiser largement, d'en extraire d'intéressants détails qui, à vrai dire, sont une introduction

naturelle et logique aux *Mémoires* de Bouillé. — Ces *Mémoires* ne commencent qu'à son retour en France, à l'issue de la guerre d'Amérique; il les écrivit en Angleterre, dans les derniers jours de sa vie, pendant cette année 1797, où la bravoure française triomphait sur toute la ligne : en Hollande, en Suisse, en Espagne, sur l'Adige et sur le Rhin; victoires éclatantes, qui, sans servir la cause à laquelle Bouillé avait voué sa vie, ne laissaient pourtant pas insensible son cœur de soldat français. Sans doute, il s'était honoré de servir, en 1792, comme le disent ses *Mémoires*, auprès de l'héritier des Condé; d'aider de ses conseils, en 1793, le duc d'York, chef d'une armée envoyée en Flandre par l'Angleterre; mais il s'était lassé du spectacle de tant de fautes, et appelé au commandement de l'armée de l'ouest par un prince royal, il n'eût pas hésité, — c'est encore lui qui parle, — à donner cette nouvelle preuve d'attachement à une volonté auguste et aux Vendéens qui le désiraient pour chef, si l'état de sa santé lui avait permis d'écouter son cœur. Retiré à Londres, il fut enlevé à sa famille, en 1800, par une maladie douloureuse, non sans se rappeler, sur la terre étrangère, cette belle France pour laquelle il avait tiré l'épée et versé son sang.

Ses *Mémoires*, malheureusement trop courts, nous livrent toute son âme. Ils respirent, d'un bout à l'autre, une loyauté chevaleresque, et, ce qui est plus rare encore, une modestie sincère. En parlant de lui-même, il ne se pose pas devant la postérité comme un modèle : il avoue noblement ses fautes, et quand il expose ses sentiments et ses actes, il le fait avec une simplicité toute militaire, toujours animée par la chaleur et l'énergie d'une belle nature. Nul plus que lui, cependant, ne pouvait être tenté de se mettre en scène. Ses exploits d'Amérique, ses talents, sa modération et sa vigueur, lui avaient mérité l'affection profonde de Louis XVI et de toute la famille royale; sans être l'épée des courtisans, il voulait être par excellence celle de la royauté. Chargé, au début de la révolution, du commandement d'une grande ligne de frontières comprenant la Franche-Comté, l'Alsace, la Champagne et la Lorraine, il put, à un certain moment, surtout après son éclatante victoire sur les soldats rebelles de Nancy, jeter dans la balance des événements tout le poids d'une force militaire dirigée par une capacité hors ligne et par un dévouement inviolable. Investi de cette puissance, il proposa à Louis XVI de l'appeler au milieu de ses troupes, et de préserver par elles le trône et la France. Quand cet avis fut repoussé, il organisa d'autres moyens de salut, en-

gageant le roi à se retirer sur Valenciennes ou sur une autre place forte voisine de la frontière, mais le dissuadant d'aller à Montmédy, et surtout de s'y rendre par Varennes, dans les fatales circonstances de toute sorte qui devaient aboutir, comme il avait su le prévoir, à une catastrophe. Certes, il est difficile de trouver, dans les deux premières années de la révolution, une position de soldat plus honorable et plus haute. Eh bien! le marquis de Bouillé n'en abuse pas pour s'approprier, dans un intérêt de vanité personnelle, ces lieux-communs de tant de Mémoires. « J'avais prévu ceci ; j'avais annoncé cela ; si l'on « m'avait cru, tout était sauvé. » Bien au contraire, il s'accuse : s'il n'a pas eu les torts qu'on lui a imputés, il a fait des fautes qui ont beaucoup agi sur les événements ; avec moins de répugnance pour la guerre civile, il aurait peut-être, en 1790, sauvé la monarchie. « Opposé, « dès le début, dit-il, à toutes les innovations, quand elles ont été « faites, quand je me suis décidé, d'après le vœu du roi, à prêter « mon serment aux nouvelles lois (la constitution de 1791), je ne « voyais plus à combattre que les factieux, que les jacobins qui, non « contents de tout le mal qu'ils avaient fait par leur constitution, « tendaient au renversement de la monarchie et de tout ordre social ; « et comme c'est cette espèce d'hommes qui a gouverné depuis 1792 « jusqu'à la mort de Robespierre, les attaquer et les détruire eût été « l'objet de mes vœux. Mais, depuis, l'espérance de pouvoir employer « encore des moyens conciliatoires est venue ranimer mon cœur, et a « réglé mes démarches dans le peu de rapports que j'ai eus avec les « puissances étrangères, leurs généraux et leurs ministres (p. 361). » Ces loyales paroles, outre qu'elles nous révèlent la sincérité parfaite du marquis de Bouillé, nous donnent la clef de sa conduite politique. Franchement et énergiquement dévoué aux institutions monarchiques, il vit avec peine aux affaires le vaniteux et utopiste Necker, et le triste Loménie de Brienne, si étourdiment protégé par la reine. Quant au prodigue, léger et immoral Calonne, il le juge, nous ne savons pourquoi, avec l'indulgence qu'il accorde aux actes de Turgot et de Malesherbes. Partisan déclaré des réformes financières et administratives, notamment d'une nouvelle constitution de l'impôt foncier réparti équitablement par des administrations provinciales ; affligé de la profonde décadence des nobles, qui, ne formant plus un corps politique en activité de service, n'étaient que le point de mire des jalousies bourgeoises ; indigné de la sédition des Parlements et rendant un juste hommage au coup d'Etat de Maupeou en 1771, il voyait dans la

convocation des Etats-généraux, en 1789, une explosion révolutionnaire, et l'impunité dont jouissaient les premiers désordres, — entre autres ceux de Bretagne, — remplissait son cœur monarchique des plus sombres pressentiments. La prépondérance du tiers état dans les élections de 1789, et la formation d'une assemblée nationale, lui firent dire que la royauté n'était plus. Toutefois, par dévouement à Louis XVI, il prêta serment à la constitution de 91 qu'il détestait; car il désirait une réaction, et ne désespérait pas de la patrie. Mais à quoi demandait-il le salut? Hélas! il faut bien le dire, à des hommes impuissants ou corrompus, et à des expédients. A ses yeux, Lafayette, le duc d'Orléans et Robespierre représentaient les trois forces et les trois phases de la révolution. Et pourtant, il pensait que Lafayette, avec moins d'enthousiasme démocratique et d'ambition, aurait pu, en centralisant dans sa main l'armée et la garde nationale, provoquer la dissolution de l'assemblée et la convocation d'Etats-généraux réparateurs. Il se tourne ensuite vers Mirabeau, et il estime que, malgré sa corruption profonde, et peut-être à cause de cette corruption même, il aurait pu, si la mort ne l'eût enlevé à la France, restaurer la monarchie par son activité vénale. Raisonner de cette sorte, n'est-ce pas un peu exiler la Providence du gouvernement des choses humaines, ou supposer qu'un édifice dont elle ne jette pas les fondements peut réussir avec les hommes qu'elle repousse? Et cependant, le marquis de Bouillé n'était pas sceptique : il avait su préserver sa foi religieuse comme sa foi monarchique; mais en voyant l'ouragan révolutionnaire déraciner tout ce que son cœur aimait et servait, il s'adressait aux expédients, il remuait des combinaisons d'hommes et de choses, et pendant ce temps, la tempête l'emportait lui-même chez l'étranger. — Dans cet exil que lui avait imposé l'insuccès de Varennes, il ne démentit ni son caractère, ni son dévouement à la France. L'idée d'une restauration par les forces vives de l'intérieur lui souriait de préférence, et de grand cœur il eût commandé les Vendéens; mais, cependant, il croyait que la révolution, par cela seul qu'elle menaçait d'une conflagration générale tous les trônes et tous les peuples, devait légitimement soulever contre elle une coalition d'armées. Sans trop applaudir à cette coalition, dont il blâmait les déchirements et les vues égoïstes, il eut en elle quelque espoir à une certaine heure, espoir fugitif, qui, en se retirant, ne lui laissait plus de sympathies que pour cette Vendée dont il eut voulu être la tête et le bras.

Au sujet des alliés, M. de Bouillé réfute, de science certainc, l'opi-

nion qui fait un crime au malheureux Louis XVI d'avoir voulu soumettre la France avec le canon de l'étranger. Il affirme que Louis XVI eut un respect poussé jusqu'à l'excès pour une loi qui lui interdisait de passer la frontière ; que ce sentiment lui fit écarter, à propos du voyage de Montmédy, l'itinéraire proposé. Arrivé à Montmédy, cet excellent prince voulait, — c'est encore Bouillé qui l'affirme, — empêcher, par une médiation salutaire, l'irruption des alliés sur la terre de France ; il voulait, d'une part, en recouvrant sa liberté, rassembler autour de sa personne toutes les forces honnêtes de la monarchie et de la France, et montrer derrière cette armée fidèle les flots d'étrangers qu'elle aurait contenus ; d'autre part, effrayer les méchants et donner du cœur aux fidèles par cette forte et nationale initiative, non pour relever des abus d'ancien régime foudroyés par les événements, — ce ne fut jamais, suivant Bouillé, la pensée de Louis XVI, — mais pour sauver la vieille monarchie d'un naufrage. Loin de favoriser les mouvements tumultueux et imprudents de l'émigration, Louis XVI, dit-il encore, les condamnait ; il y voyait un péril pour la royauté ; dans les désolations de son cœur et les variations continuelles de son esprit, une idée, un sentiment lui restait toujours : il espérait vaincre par la France les factions ; par malheur il ne put pas y réussir. Voilà ce que disent nettement les *Mémoires* de Bouillé, et personne, assurément, ne crut lire mieux que lui dans l'âme de Louis XVI.

Ces *Mémoires* ont donc un vif intérêt ; non-seulement ils jettent, sur les hommes et sur les choses de la révolution, une nouvelle lumière, mais, par le dévouement qui les anime, par l'accent honnête qui y éclate, ils sont de nature à rallumer dans les âmes attiédies le feu sacré du vieil honneur. Placé dans les plus difficiles conjonctures, mêlé aux transactions délicates, tirailé par de nombreux partis, Bouillé suivit, en se trompant quelquefois sur le choix des moyens, ce qu'il crut être la grande ligne du devoir. De là l'unité de sa vie, et la leçon de fidélité qu'elle donne.

GEORGES GANDY.

127. LES MOINES D'OCCIDENT depuis saint Benott jusqu'à saint Bernard, par M. le comte DE MONTALEMBERT, l'un des quarante de l'Académie française. — Tomes I et II. — 2 volumes in-8° de ccxcii-282 et 588 pages (1860), chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 15 fr. (L'ouvrage aura 5 ou 6 volumes.)

On a écrit plusieurs fois sur la *fortune diverse*, — *De varia fortuna*, — de certains livres. D'aucun peut-être, plus que de celui-ci, il ne serait intéressant et utile d'exposer la fortune : la fortune dans le

passé, ou l'origine; la fortune dans l'avenir, ou la destinée. Et M. de Montalembert semble inviter lui-même à ces préliminaires, par le premier et le dernier chapitre de son introduction. Il y rappelle d'abord ce que tout le monde catholique savait déjà, c'est-à-dire qu'après avoir raconté, dans l'*Histoire de sainte Elisabeth*, la vie d'une jeune femme en qui se résume la poésie catholique de la souffrance et de l'amour, il avait voulu, en écrivant la vie d'un grand moine, contribuer à la réhabilitation des ordres monastiques, et qu'en cherchant le type le plus accompli du religieux, la grande figure de saint Bernard s'était aussitôt présentée à son admiration et à son étude. Sainte Elisabeth, saint Bernard, tels devaient être aussi les types des deux parts de sa vie intellectuelle, de sa poétique jeunesse et de son laborieux âge mûr, consacrés l'un et l'autre à la défense, à la glorification de la foi et des institutions catholiques dans leurs âges les plus méconnus et les plus décriés.

Cette histoire de saint Bernard, depuis si longtemps promise et attendue, on espérait enfin la voir paraître, et les admirateurs du beau talent de M. de Montalembert auraient presque béni, dans l'intérêt de leurs jouissances par là avancées, le silence studieux et fécond auquel les événements l'avaient condamné, si, à d'autres égards, ce silence n'avait dû devenir, plus certes que celui de Sieyès, une calamité publique. — Mais voici l'histoire de saint Bernard de nouveau, et pour d'autres causes, reculée. Déjà, il y a quelques années, au temps où M. de Montalembert semblait devoir promptement achever son travail, il avait compris que saint Bernard ne pouvait être présenté isolément, sous peine de n'apparaître que comme une gigantesque énigme. Saint Bernard fut, et surtout voulut être moine. Sa profession monastique, voilà ce qui domine et explique son histoire. Or, qu'est-ce qu'un moine? qu'étaient ces moines qui l'entouraient, ces moines alors le boulevard et l'honneur de la société chrétienne, qui en occupaient presque tous les degrés hiérarchiques, papauté, épiscopat, et notamment tous les ordres de la sainteté? D'où venaient-ils? Par où étaient-ils passés pour arriver à une place si haute et si vaste? D'autre part, l'âge de saint Bernard n'était pas un phénomène isolé dans le monde, sans précédent ni préparation. Il avait été précédé et préparé par l'âge de Grégoire VII, qui lui-même fut moine. Et ce grand moine-pape n'était lui-même, comme saint Bernard, qu'un rejeton du grand arbre monastique, qui, depuis plusieurs siècles, couvrait, abritait, fécondait l'Eglise latine. De là la nécessité de remonter, non-seu-

lement à cet autre Grégoire, à saint Grégoire le Grand, au premier pape sorti du cloître, mais plus haut encore, à saint Benoît, législateur et patriarche des moines d'Occident. D'autant plus que l'âge de saint Bernard, — malgré la grandeur de cet homme au-dessus duquel il n'y a rien dans l'ordre monastique, — n'était pas l'apogée de l'ordre lui-même, mais en commençait plutôt la décadence. D'où il suit que laisser dans l'ombre ou dans des proportions trop petites l'histoire des moines qui l'avaient précédé et préparé, c'était, outre ne pas mettre saint Bernard lui-même à son vrai point de vue, se priver des plus pures et des plus précieuses richesses du sujet. — Voilà, encore une fois, ce que, dès longtemps, M. de Montalembert avait compris. Déjà un volume, destiné à cette tâche préliminaire, avait été composé et imprimé. Depuis, l'horizon s'élargissant davantage, d'autres idées peut-être venant à changer la perspective, ce volume ne parut plus répondre ni au sujet ni à la pensée de l'auteur, et il fut rejeté dans l'ombre avant d'avoir vu d'autre lumière que celle d'un petit cercle d'amis. Ce n'est plus d'un volume désormais, c'est de six volumes que se composera l'*Histoire des moines d'Occident*, ou l'introduction à la vie de saint Bernard, qui elle-même n'en aura que deux peut-être. Le portique, dira-t-on, va devenir plus grand que le monument. Qu'importe, si nous avons de beaux volumes de plus, et surtout si ces volumes tournent au bénéfice mieux entendu et plus complet de l'institution dont saint Bernard doit paraître le plus glorieux représentant? Or, rappelons-nous qu'en saint Bernard M. de Montalembert veut surtout nous peindre le moine et l'ordre monastique.

Telle est la fortune de ce livre dans le passé ou son origine : il n'en est pas de plus grande et de plus noble. — Quant à sa fortune dans l'avenir, s'il fallait en croire certaines prophéties irritées de l'auteur, elle ne devrait pas être aussi belle. Parlant des jouissances que lui a values ce long travail, et lui disant adieu, il ajoute : « Elles vont faire place aux épreuves, aux mécomptes, aux dangers de la publicité; aux chances si nombreuses de la malveillance, de l'indifférence, de l'oubli (t. I, p. CCLXXV), » Parmi les écueils qu'il prévoit, il redoute d'abord celui de la monotonie. Celui-là était inévitable, bien que sur le fond uniforme des institutions, des mœurs, des vertus monastiques, il ait su varier les figures et les détails avec un talent merveilleux. C'est néanmoins par le talent, et aussi par l'âme, qu'il sent, dit-il, être resté au-dessous de sa tâche. Mais, quelque sincère que soit en lui la conscience de cette double faiblesse, il devrait savoir, ne

fût-ce que par expérience, que la critique ne lui reprochera jamais ni l'une ni l'autre de ces deux prétendues infirmités. Qu'il se soit attendu, de la part de l'impiété voltairienne, aux accusations de superstition et de fanatisme, à la bonne heure ! mais, outre que ces accusations s'adressent à son sujet plus qu'à sa personne, il n'y a pas là de quoi l'effrayer, car, nous en sommes sûrs, il a prétendu à cet honneur et à cette gloire. Non, là n'est pas sa pensée ; elle est dans ces lignes : « Un « livre qui reconnaît les droits de la raison et qui recherche avec ar- « deur dans le passé les vestiges effacés de la liberté et de l'honneur, « pour les faire chérir et regretter des générations modernes, doit « renoncer à tout espoir de succès auprès d'un trop grand nombre « de ceux qui se qualifient d'orthodoxes.... Aujourd'hui.... le mérite « des défenseurs de la cause catholique est trop souvent prisé d'a- « près les oracles qui infligent volontiers, à tout ce qui ne reconnaît « pas leur autorité, la note infamante de libéralisme, de rationalisme, « et surtout de naturalisme. » Oui, là est toute la pensée de M. de Montalembert, nous ne disons pas sa crainte, car il ajoute fièrement : « Cette triple note m'est acquise de droit. Je serais surpris et même « affligé de n'en être pas jugé digne (ibid., pp. CCLXXXII, CCLXXXIII). » Eh bien ! nous aimons à croire que ceux qu'accuse ici M. de Montalembert lui causeront cette surprise et cette affliction, et qu'ils se vengeront de ses attaques en l'admirant, en le louant, en lui refusant la triple note, glorieuse à ses yeux, infamante vraiment aux leurs comme à ceux de l'Eglise, et notamment en ce qui regarde le rationalisme, et surtout le naturalisme. Non, l'historien de la chère sainte Elisabeth, le poétique, naïf et sincère narrateur de tant de merveilleuses légendes, n'est pas rationaliste, moins encore naturaliste, et si cette double qualification a pu être encourue par quelques-uns de ses amis, sur ces deux points il se sépare d'eux dans cet ouvrage. Reste la question de libéralisme, grosse question, que nous ne pouvons pas même aborder ici, qu'il nous serait d'ailleurs difficile de traiter sans beaucoup de distinctions et de développements, tant elle est vague, complexe et étendue. C'est dans le chapitre de son introduction intitulé : *Le vrai et le faux moyen âge*, que M. de Montalembert l'a surtout indiquée. Il y distingue avec raison le moyen âge de *l'ancien régime*, qui l'a plutôt détruit que continué ; mais cet ancien régime lui-même mérite-t-il tant de censures et de malédictions ? S'il avait perdu quelques institutions fortes et libérales du moyen âge, n'en avait-il pas encore les deux plus beaux caractères, la foi et l'honneur ? Ici,

renvoyons simplement M. de Montalembert à un écrivain qu'il cite à bon droit avec éloges, à M. de Tocqueville, bien plus juste que lui sur cet ancien régime, que tout ce qui l'a suivi est si capable de faire regretter. — Quant au moyen âge lui-même, M. de Montalembert ne le voit ni avec son imagination, ni avec un amour aveugle et enthousiaste ; mais avec sa foi et sa raison. Ce n'est pas pour lui le domaine d'un art et d'une poésie frivoles : c'est le terrain fécond où ont germé, grandi, dans la lutte et les orages, les sociétés chrétiennes. S'il ne veut plus entendre parler de la *barbarie du moyen âge*, de l'*anarchie féodale*, pas davantage il ne veut, pour cette époque, de culte aveugle et exclusif. Il ne veut pas surtout qu'on aille y chercher des arguments et des exemples au profit de cette école politique « qui « s'est retournée avec une confiance éperdue vers la force comme « vers le meilleur allié de la foi, qui a placé sous cette garde humi- « liante la religion et la société, et qui se fait une joie perverse d'é- « craser sous d'étranges et insupportables prétentions la conscience et « la dignité humaine ; » il ne veut pas, en un mot, qu'on « combine « l'apologie du moyen âge avec l'apothéose de la servitude contempo- « raine. » Contre ses impies détracteurs et ses aveugles apologistes, il affirme que le moyen âge, « qui fut une époque de foi, fut aussi une « époque de lutte, de discussion, de dignité, et avant tout de li- « berté (t. I, pp. CCXXXVII-CCXL). » Contre les uns et les autres, il nie la dictature théocratique, il nie l'abdication, le sommeil, et surtout l'impuissance de la raison. Ce qu'il aime dans le moyen âge, ce n'est pas un état paisible et normal du monde, c'est la lutte, au contraire, la lutte libre, courageuse, héroïque ; c'est une époque féconde en hommes, — *magna parens virum* ; c'est une époque de forte éducation et de vigoureuse adolescence. — Ce point de vue est vrai ; mais est-il toute la vérité ? Et M. de Montalembert, qui accuse les autres d'exclusivisme, n'est-il pas exclusif lui-même ? N'y a-t-il dans le moyen âge que luttes sans compression, liberté sans entraves, surtout dans le domaine de la foi ? Trouverait-on les idées modernes de tolérance, de liberté de conscience, dans les faits et dans les esprits ? Que répondent sur ce point les actes et les enseignements de l'Eglise ? Ces idées ne sont-elles pas toutes modernes, et à l'usage des sociétés exceptionnelles faites par les révolutions religieuses et politiques ? Grande thèse, et sur laquelle M. de Montalembert sait mieux que nous ce qu'on pourrait recueillir dans les annales du moyen âge. Il choisit en toute rencontre ce qui va à sa thèse libérale, et il laisse le reste. Ainsi font ses

adversaires, et voilà comment les querelles s'éternisent, au grand détriment de la cause commune. Au moins serait-il juste de ne pas s'outrager ni se calomnier. Et qui donc, dans le camp catholique, — sinon peut-être quelques sentinelles perdues dont personne ne tient compte, — nie la raison et la liberté? Où sont donc ces *aveugles* et *lâches* chrétiens qui ne savent qu'invoquer le secours de la force, « se reposer sur un maître du soin de tout défendre, en bâillonnant ou en enchaînant leurs adversaires? » ces chrétiens « à l'état de bons petits agneaux, bêlant dévotement au milieu des loups, ou représentant courage entre les jambes du berger (ibid., pp. xxxi, cclii)? » On pardonne à M. de Montalembert ces dédains et cette colère, parce que l'on sait qu'il est partout et surtout orateur; mais, encore une fois, il sait bien que les rapports de l'Eglise et de l'Etat, que l'alliance des deux glaives, que la force à mettre au service de la foi, etc., sont des problèmes difficiles, et qui n'ont pas toujours été résolus dans le sens de l'indépendance, de la tolérance et de la liberté modernes. Il sait bien surtout que ses adversaires d'aujourd'hui, ses compagnons d'armes d'autrefois, ne sont pas des lâches ni des aveugles, des adorateurs de la force ni des éteignoirs de toute raison et de toute liberté; il sent, — nous aimons à le croire, — qu'il n'y a peut-être pas beaucoup de courage à les traiter ainsi, alors que quelques-uns, — et des meilleurs, — sont tombés martyrs du courage et de l'honneur! D'autre part, à quoi bon contre eux ces flots de sarcasmes? à quoi bon toutes ces notes mises en embuscade au bas des pages, et qui sont comme des flèches de Parthe lancées à l'improviste et sans à-propos? N'avons-nous pas assez, à l'heure qu'il est surtout, de nos ennemis communs? et le noble défenseur des moines d'Occident, en particulier, ne trouvait-il donc pas dans son vaste sujet de quoi déployer contre ceux-ci, sans tirer sur ses troupes, toutes les ressources de sa prodigieuse érudition et de son admirable éloquence? Oui, il suffisait de défendre les moines contre les ennemis éternels des institutions catholiques, et il était au moins inutile de marquer un livre immortel de la date éphémère de nos tristes guerres intestines.

Ce que M. de Montalembert aurait dû, selon nous, faire exclusivement et sans mélange, il l'a fait au moins avec un talent dont quelques pages regrettables ne nous empêchent pas de proclamer bien haut la splendeur et la force. Cette introduction est la plus belle apologie qui ait jamais été écrite de l'ordre monastique. L'espace nous manque pour en parcourir les chapitres, et nous le regrettons pour

nous plus que pour nos lecteurs, qui en ont déjà savouré, dans différents journaux, de larges fragments. D'ailleurs, ils reliront, dans le livre lui-même, ces grandes considérations sur *le caractère fondamental des institutions monastiques*, qui était l'éducation de l'âme humaine ; sur *la véritable nature des vocations monastiques* : amour naturel de la solitude, sentiment de la vanité des choses humaines, de la défaite constante du bien et du vrai sur la terre ; sur les *services rendus à la chrétienté par les moines* : prière, charité, défrichement des terres et des âmes, des forêts et des intelligences ; sur *le bonheur dans le cloître*, par le sentiment de la nature, les joies de l'amitié, les délices de la paix et de l'innocence ; bonheur désormais inconnu dans notre siècle d'agitation et de convoitises, et dont le tableau, tel que le trace la plume ravissante de M. de Montalembert, semble une peinture du ciel plus que de la terre.— Mais M. de Montalembert n'est pas un panégyriste aveugle et exclusif. Après le bien, il dit le mal ; après l'éloge, il aborde franchement les griefs contre les moines : richesse excessive, relâchement et décadence monastiques. Mais cette richesse, si légitime et si sacrée dans son origine, si noblement justifiée dans son emploi, excuse-t-elle, par son excès, les excès de la rapine ? Mais ce relâchement, cette décadence, qui n'étaient pas une conséquence de l'institut lui-même, mais de la *commende*, des vices que le siècle lui avait inoculés, appelaient la réforme, l'expiation peut-être, et non la violence et la ruine, surtout de la part d'hommes perdus eux-mêmes de débauche et de corruption. *La ruine !* Dans ce chapitre à la fois mélancolique et noblement irrité, M. de Montalembert en suit les débris par le monde catholique, et il se demande ensuite ce que la société moderne a gagné, moralement et matériellement, à la destruction sauvage, radicale, universelle, des institutions monastiques. — Au moins, elles vont revivre dans ce livre, de cette vie du souvenir, de l'admiration, de la reconnaissance, qui est déjà une résurrection morale, en attendant une résurrection réelle, que la Providence et les besoins du monde leur réservent peut-être. M. de Montalembert commence aujourd'hui l'histoire de cette vie prodigieuse de quatorze siècles, double de la vie de la république romaine. Voici le tableau de *l'empire romain après la paix de l'Eglise* ; tableau lamentable ! Pour préserver la chrétienté d'avoir tout entière le sort du Bas-Empire, il faut deux invasions, celle des barbares et celle des moines. Les moines viennent. Ils ont leurs *précurseurs en Orient* dans les Pères du désert et les Pères de l'Eglise, dans saint Basile,

saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, comme dans saint Antoine et saint Paul. Mais les moines d'Orient finissent par devenir esclaves de l'islamisme et complices du schisme, et à l'Occident, où va se réfugier la vie chrétienne, il faut aussi ses *précurseurs monastiques*. Saint Athanase propage l'institution en Occident et à Rome. La noblesse romaine émigre en Palestine. Saint Ambroise défend les moines en Italie. Saint Augustin leur donne une règle en Afrique. Grâce à saint Athanase encore, et surtout à saint Martin, les moines envahissent la Gaule. Voilà que s'élèvent Marmoutier, Lérins, Condat et tant d'autres monastères. Mais déjà, malgré de grands services et de grandes vertus, il y a des abus et des désordres. C'est que, dans la multiplicité et la diversité des règles, l'institut monastique n'est point encore ordonné. Il lui faut une législation souveraine et une impulsion nouvelle : saint Benoît les lui donne.

Saint Benoît, sa vie et sa règle : nous nous réjouissons de ne pouvoir déflorer ce beau sujet, exposé avec tant de poésie et de raison par M. de Montalembert. Désormais, le monde est reconquis sur les barbares par les moines. Avec Cassiodore, et par la propagande bénédictine, ils sont maîtres de l'Italie. Ils montent sur le Saint-Siège avec saint Grégoire le Grand, dont le glorieux pontificat est raconté ici avec une complaisance excessive peut-être. Par saint Léandre, de race royale et d'une famille qui a donné à l'Eglise saint Isidore, ils reprennent l'Espagne sur les Visigoths ariens, et ils l'ordonnent par les conciles de Tolède. Dans la Gaule conquise par les Francs, ils assurent l'influence civilisatrice de l'Eglise sur ces glorieux barbares. Les bénédictins y sont arrivés. La royauté franque se rencontre et entre aussitôt en rapport avec eux et avec les autres moines. Elle leur fournit des sujets de race royale, notamment cette sainte Radegonde, dont M. de Montalembert se plaît à dégager la figure et l'histoire des interprétations ignorantes ou malveillantes de quelques écrivains modernes. Les moines ont désormais conquis toutes nos provinces. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre ; c'est-à-dire en lutte avec la nature sauvage du sol et de ses habitants. Tout le monde a lu déjà le beau chapitre ; les *Moines et la nature*. S'il y a moins de grandeur, il y a plus de poésie et de charme naïf dans les gracieuses légendes que M. de Montalembert déroule ensuite avec un amour convaincu et sympathique. Là, d'ailleurs, il y a un grand sens : c'est la nature révoltée par le péché qui est reconquise par l'innocence et repasse sous le joug de l'homme réhabilité, comme au premier jour de la création. C'est une légende

d'Eden plus qu'un récit de l'histoire du vieux monde.— L'Irlande est convertie à son tour par saint Patrice et envoie des colonies en Gaule. Voilà saint Colomban et Luxeuil ; Luxeuil, lui-même métropole de nouvelles colonies qui remplissent les deux Bourgognes, la Neustrie, la Champagne, etc. M. de Montalembert s'arrête longtemps devant cette figure si originale de saint Colomban et sur des conquêtes qui semblaient devoir être plus durables. La règle de saint Colomban, malgré sa popularité et sa rapide diffusion, est bientôt évincée et remplacée par celle de saint Benoît. C'est que celle-ci a été confirmée par Rome, qu'elle s'identifie bientôt avec l'autorité du Saint-Siège, et qu'elle parvient ainsi à tout dominer. — C'est donc l'histoire du grand ordre bénédictin que M. de Montalembert aura surtout à nous raconter dans ses volumes subséquents. Jusqu'ici il n'a, en quelque sorte, posé que les fondements et les premières assises du grand monument : et déjà quelles proportions gigantesques ! Puisse-t-il reconstruire bientôt ce vaste édifice qui a, pendant tant de siècles, abrité le monde et l'a nourri de la double vie du corps et de l'âme ! Puisse-t-il inspirer à ce monde, aussi insensé que sacrilège, qui l'a détruit, le désir d'en relever ça et là quelques débris, pour s'en faire des refuges contre la mollesse, la lâcheté et la servitude contemporaines ! U. MAYNARD.

128. NOUVELLES. — *Scènes du monde réel*, par Mlle Ulliac TRÉMADEURE. — 1 volume in-12 de iv-372 pages (1860), chez Maillet ; — prix : 3 fr. 50 c.

Ce récent ouvrage fait partie de la *Bibliothèque de la jeune fille* ; il n'en sera pas un des moindres ornements. Si la première jeunesse est abondamment pourvue, depuis une trentaine d'années, d'ouvrages écrits pour elle, sinon toujours dignes d'elle, il est très-vrai de dire avec l'auteur que l'âge suivant est beaucoup moins bien partagé, surtout du côté de la jeune fille à la veille de devenir épouse. C'est donc une heureuse inspiration que celle de remédier à ce dénûment, et Mlle Trémadeure doit recueillir ce premier éloge. — La manière dont elle s'acquitte d'une partie de sa tâche lui en attirera d'autres de la part de tous ceux qui auront l'avantage de lire ces intéressantes et utiles nouvelles. Style ferme et pur, qui dénote une grande connaissance de la langue, de ses lois et de ses ressources ; mise en scène toujours habile ; dialogue spirituel, bien coupé, bien conduit ; conclusions présentées avec art et sans luxe de morale pédantesque : ce sont là autant de qualités que le public a depuis longtemps reconnues dans Mlle Trémadeure. Elles se rencontrent dans son nouveau livre

peut-être à un plus haut degré encore que dans ses précédents travaux.

Le titre le dit assez : il s'agit ici d'une série de scènes et d'histoires présentées à de jeunes lectrices comme un miroir où elles puissent voir se refléter les défauts de leur âge et de leur sexe, et qui les disposent à tout faire pour n'en pas devenir les victimes. Nous nous permettrons ici un reproche dont l'objet ne servira pas à mesurer la gravité : nous croyons qu'on eût pu, qu'on eût dû faire intervenir davantage les pensées et les lumières de la foi dans ces combats. Nous savons ce qu'on peut alléguer pour justifier une prudente réserve : la crainte de ne rien obtenir en demandant trop ; de ne pas arriver à certains cœurs en garde contre tout ce qui respire la piété ; la distinction réelle entre un livre de dévotion et un livre de contes instructifs. Néanmoins, l'expérience, autant que le sens chrétien, démontre que celle-là seulement sera épouse fidèle et dévouée, mère intelligente et forte, l'appui, le conseil et la joie de la famille, son bon ange au milieu des épreuves, qui vivra de la pensée évangélique et des méditations saintes. Toute autre base à la vertu est utopique ou fragile à l'égal d'un édifice de feuilles sèches. Nul ne combattra ses défauts et ne s'aguerrira au bien qui coûte, par simple philosophie ou en vue de l'utilité qu'il en retire dans la vie. Rousseau mentait à la nature et à l'histoire de l'humanité quand il préconisait un principe contraire. Ce n'est pas que Mlle Trémadeure n'ait plusieurs bons conseils, des conseils religieux, des allusions à l'*Imitation* par exemple ; mais à côté nous trouvons deux ou trois phrases moins pesées sur l'éducation des couvents, et surtout nous ne trouvons pas, dans certaines situations, telle que celle de la triste Julie, malheureuse par sa faute, ce retour au consolateur suprême et ce regard qui cherche au ciel un courage surhumain et d'inépuisables résignations. Nous le répétons cependant, il ne s'agit que d'une question de degré : ce livre est religieux au fond ; il pénétrera avec fruit dans les familles et les pensionnats. Nous le recommandons même expressément, à cause de son genre particulier d'enseignement, celui de la préparation au mariage, sujet difficile à traiter, et qui se développe ici convenablement et avec intérêt pour le cœur et pour l'esprit.

Une première histoire, ou, pour mieux dire, un premier tableau, nous fait gravir les différents étages d'une maison de Paris, où nous nous trouvons successivement face à face avec le bonheur domestique, les misères volontaires, les revers imprévus, la douleur inconsolable, et, au sommet, la charité sainte et dévouée, vertu spéciale et divine de la femme

et de la fille chrétiennes. Les *Confidences* apprendront à la jeune imprudente qui repaît de chimères son imagination novice et emportée, à ne point juger sur les dehors, à discuter ses sympathies, et, par-dessus tout, à n'agir jamais, pour la préparation de son avenir, en dehors de l'influence maternelle et paternelle. Nous ne saurions dire tout ce qu'il y a de ravissant, de frais, de délicieux et d'émouvant dans la nouvelle intitulée *Louise*. Si c'est une faiblesse, nous la confessons : nous avons été émus par ces pages ; nous aimons mieux nous en faire honneur. Oui, c'est une belle chose que cette jeune orpheline de mère se dévouant au bonheur d'un père à moitié fou, et finissant par l'assurer à force de vertu ; c'est une belle chose qu'une narration écrite avec cet éclat de couleurs et cette maturité de talent ; une belle chose enfin que les délicatesses du sentiment si parfaitement comprises, analysées, faites leçon. Plus d'une riche héritière y apprendra en même temps toute la laideur de l'égoïsme qui prépare à la vie ses sécheresses, ses stérilités et ses amertumes, sans parler du compte effrayant d'injustices qu'il amasse pour le jugement final. — *Béatrix, Julie, l'Aïeule, Giselle*, offrent d'autres instructions également profitables.

Nous avons rendu pleine justice au mérite littéraire de ces nouvelles. Une seule expression nous semble assez mal assurée de ses droits de cité, bien qu'elle se rattache à une honorable famille de mots très en faveur auprès des jeunes lectrices de Mlle Tréma-deure : *ricaneries* (p. 257) aurait dû être consigné à la porte, ou tout au moins souligné, de préférence à tant d'autres mots légitimes qu'on s'est plu à distinguer puérilement par ce signe. La première nouvelle, entre autres, devient fatigante à lire par cette quantité de mots ainsi revêtus d'italiques, sans qu'il y ait l'apparence d'un motif. Ce sont de bien légères taches, dont nous osons à peine parler, et sur lesquelles nous n'insistons pas. V. POSTEL.

129. PHILOSOPHIE SPIRITUALISTE. — *Le Livre des esprits, contenant les principes de la doctrine spirite selon l'enseignement donné par les esprits supérieurs à l'aide de divers médiums, recueillis et mis en ordre par M. Allan KARDEC.* — 2^e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. — 1 volume in-12 de 474 pages (1860), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

130. QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? *Introduction à la connaissance du monde invisible ou des esprits, contenant les principes fondamentaux de la doctrine spirite et la réponse à quelques objections préjudiciables, par LE MÊME.* — In-12 de 94 pages (1860), chez Ledoyen ; — prix : 60 c.

131. REVUE SPIRITE, *Journal d'études psychologiques, publié sous la direction*

de M. Allan KARDEC. — 1^{re}, 2^e ET 3^e ANNÉES (1858, 1859, 1860). — 1 livraison de 32 pages par mois, rue Saint-Anne, 59; — prix : 10 fr. par an.

132. **EXPLICATION** des tables parlantes, des médiums, des esprits et du somnambulisme par divers systèmes de cosmologie, suivie de la Voyante de Prévorst, par M. GOUPY. — 1 volume in-8° de 352 pages (1860), chez Germer-Bailière; — prix : 6 fr.

(Voir pages 240 et 332 du présent volume.)

Nous avons rendu justice à M. Kardec; mais M. Goupy, un autre initiateur à la science du spiritisme, aurait droit de se plaindre si nous méconnaissions les services qu'il vient de rendre aux esprits. Son *Explication des tables parlantes, des médiums, des esprits et du somnambulisme par divers systèmes de cosmologie*, est bien le plus curieux plaidoyer qu'on puisse écrire en faveur de la superstition. Nous ne savons pas si ce nouveau genre de lauriers empêchera M. Kardec de dormir; mais, à coup sûr, le bon sens, — à une autre époque nous dirions le sens commun, — en est trop fier pour qu'il puisse les passer sous silence.

Cette soi-disant explication est une triple série de bric-à-brac anti-littéraire, ou, si l'on aime mieux, de coq-à-l'âne. Il y a d'abord une théorie électrique de l'univers par Makinstoch; le dualisme de Delobel extrait d'une leçon de M. Dumas; la création suivant tel et tel; une explication des planètes par Lavezzari, des déluges par Adhémar; le christianisme, la Trinité, le paradis perdu, la métempsychose, les habits sacerdotaux, Jésus, l'homme, Dieu, les esprits. — Dans la seconde partie, nous voyons les tables, les expériences spiritiques de l'auteur et de ses amis, d'Owen, du sénateur Tallmadge; d'où M. Goupy conclut qu'il faut une éducation nouvelle à tous; que *les religions chrétiennes* doivent enfin s'expliquer par les lois de la nature; qu'il convient de substituer les bons au numéraire et de s'associer; puis, revenant, par cette longue parenthèse économique et sociale, aux esprits et aux somnambules, il nous dit comment ceux-ci sont employés par la justice, et, pour varier ses exhibitions, il termine par des éphémérides historiques qui s'étendent de 1787 à 1851. — La troisième partie s'ouvre par un tableau. On y voit un M. Fauvety balancer l'encensoir autour de l'auteur de ces admirables révélations. M. Proudhon est admis ensuite à dire ce qu'il pense des tables et des esprits; puis M. Goupy, en écrivain courtois, répond des choses aimables au susdit M. Fauvety; enfin, un dernier rideau se lève: la voyante de Prévorst nous apparaît accompagnée de son cornac; tout auprès d'elle, les ci-

toyens spirites des Etats-Unis adressent une pétition au congrès, et finalement l'esprit de Mesmer arrive pour sceller de son approbation extramondaine les idées de ce livre.

On voit qu'en fait de science transcendante, M. Goupy peut en remonter à M. Kardec. Les esprits ont dévoilé au grand prêtre du *spiritisme* les belles choses qu'on a vues ; mais ils ont révélé à M. Goupy, paraît-il, l'éternité de la matière, le panthéisme, le matérialisme, et l'explication souveraine de toutes choses par le jeu des lois physiques de notre globe ; c'est-à-dire par l'électricité, qui dévoile tout, parce qu'elle est tout. Oui, l'auteur a simplifié la théorie du monde ; un grand fait l'a mis sur la voie, et ce fait, le voici : « Toute matière est douée de trois existences : l'une gazeuse, la seconde fluide, la troisième solide (p. 3) ; » en d'autres termes, il y a des fluides, des liquides et des solides. Quelle révélation ! Mais voici qui est encore mieux : savez-vous pourquoi une même loi régit tout l'univers ? pourquoi l'espace et le temps sont éternels et infinis ? Ecoutez et admirez le style et la science : « D'une part, des faits astronomiques et géologiques nous prouvent incontestablement que, dans le système solaire seul, de grandes révolutions se sont, les unes commencées, les autres accomplies, qui ne l'auraient pas pu sans une espace immense et des milliers de millions d'années ; de l'autre, nous observons autour d'étoiles, dont chacune est évidemment, comme le soleil, un centre, plusieurs systèmes dont les lois sont les mêmes que celles du sien (p. 2). » — Cette découverte, qui sera l'honneur de notre siècle, nous mène tout droit à l'explication des tables par des systèmes de cosmologie. Or, ceci pâlerait dans une analyse, il faut citer pour l'instruction de notre bas monde et des planètes spiritiques. « Il me semble évident, dit M. Goupy, que la source (de l'intelligence) est, comme je l'ai dit, dans l'air (c'est-à-dire dans l'électricité, qui est l'éther-Dieu, l'âme du monde, la vie universelle), que tous les êtres organisés en aspirent plus ou moins, suivant qu'ils sont doués de plus ou moins d'organes et que ces organes sont plus ou moins perfectionnés ; enfin, que quelques-unes des parcelles d'éther et d'électricité dont ont été animés les morts que nous évoquons, peuvent aussi facilement se laisser aspirer par nous et rester un moment en nous, ou passer, à l'aide de notre fluide, dans d'autres corps, que se manifester par quelque bruit ou apparition, à l'aide des éléments de l'atmosphère. Quand un magnétiseur ajoute, en la faisant rayonner de ses doigts, une part de ce

« qu'il aspire ainsi à ce qu'en aspire un somnambule, celui-ci se
« trouve en possession d'une dose plus forte que celle à laquelle Dieu
« nous a rationnés, et assez forte apparemment pour n'être plus sé-
« parés, par la matière qui l'enveloppe, du réservoir commun dans
« lequel nous puisons tous ; ce réservoir étant l'immensité, et la sub-
« stance qu'il contient pénétrant tout sans solution de continuité, il
« n'est plus rien que le somnambule n'aperçoive ; ni les murs ni les
« distances ne l'entravent. Les tables sont une preuve de ce grand fait ;
« elles sont plus intelligentes que nous, parce que les doses d'un cer-
« tain nombre de nous s'y réunissent, et le médium dont je viens
« de parler est parvenu à la même supériorité qu'elles, à force de
« servir de passage à des doses de l'intelligence générale. J'en conclus
« que ce n'est pas une chose vaine que les réponses des tables. En se
« réunissant autour d'une grande table, quelques hommes d'élite, à
« esprit vif et bien meublé, doivent pouvoir parvenir à d'importantes
« découvertes. Le seul fait d'une grande agglomération d'hommes
« plus ou moins cultivés, sur quelques hectares de terrain, développe
« à un point remarquable leur intelligence. Que ne devra point pro-
« duire la concentration des esprits les plus distingués d'entre eux, et
« peut-être, avec eux, d'autres esprits de philosophes morts, dans un
« seul corps de deux ou trois pieds de diamètre et d'un pouce au plus
« d'épaisseur (p. 129) ? » On voit que M. Goupy, pour faire voler si
haut sa métaphysique et sa physiologie, a laissé sur terre, comme
trop lourd, le grossier bagage de la grammaire et du bon sens, et
qu'il a pu verser ainsi « des torrents de lumière sur ses obscurs blas-
« phémateurs. » Le spiritisme est donc une concentration dans le bois
de doses plus ou moins fortes de l'intelligence générale. On ne saurait
trop recommander cette composition chimique aux graves médita-
tions de M. Kardec.

Nous regrettons de priver nos lecteurs des riches élucubrations de
M. Goupy sur les mondes. Il faut voir avec quel sans façon il dispose
du soleil, des comètes, des planètes et de toute chose, sans jamais
descendre aux habitudes par trop terrestres de la démonstration. Mais,
n'en déplaie à la gaieté profane de ceux qui ne comprennent pas, nous
devons nous borner ; d'ailleurs la religion de M. Goupy est trop at-
trayante ; elle nous détourne forcément des merveilles de cette électri-
cité ineffable qui a produit les mondes et peut en produire de nou-
veaux (p. 38), qui donne enfin un solennel démenti aux forces
centrifuge et centripète. — M. Goupy a donc détrôné Newton ; mieux

que cela, il se flatte de détrôner le christianisme et Dieu pour la gloire des tables et de la cosmologie. D'abord, tout le christianisme est dans la triple mythologie indoue, égyptienne et phénicienne (pp. 77 et 78). C'est une nouveauté philosophique âgée de cent ans ; mais, sous la plume si riche de notre révélateur, elle se rajeunit. Ensuite, nos habits sacerdotaux nous viennent des prêtres de Mithra (p. 80) ; or, ce qui a mis M. Goupy sur la route de ces précieuses découvertes, c'est qu'à propos du christianisme il s'est demandé fort inutilement, — qui ne le croirait ? — comment un Dieu éternel a pu passer une partie de son existence sans lumière ; comment il a fait deux êtres faillibles pour punir des milliards d'innocents ; comment, enfin, il a pu se réduire à deux corps ; comment enfin il s'est fait crucifier pour se fléchir lui-même (p. 76). Ne pouvant entendre ces choses, il est arrivé, de découverte en découverte, à inventer ceci : « L'idée *que* l'âme est « une essence à part, pure, immortelle et responsable, est à la fois la « plus répandue, la plus *sage*, la plus consolante et la plus politique ; « elle n'est *pas plus prouvée* que l'autre, suivant laquelle on sent par « les nerfs, on pense par la tête, comme on touche avec les mains, « comme on marche avec les pieds (p. 85). » — L'âme, cependant, n'est pas une faculté ou une modification de la matière, puisqu'elle est l'électricité (p. 87) ; et la lutte de notre raison et de nos sens s'explique par le dualisme des électricités contraires dont notre sang et nos nerfs sont chargés (p. 86). En résumé, « la substance *appelée* « *en nous intelligence* est dans l'univers l'éther, lequel, *impalpable*, « impondérable, invisible et pénétrant tout, connaît les *sensations* des « mondes et des soleils, et leur communique ses volontés avec une rapidité instantanée, par le moyen de l'électricité ; notre part d'intelligence connaît nos sensations et dirige nos actions ; par conséquent, « l'Être éternel, l'Être suprême, l'Être *dont tout procède*, Dieu, en un « mot, c'est l'univers ; trinité immense, dans laquelle ne sont limités « que l'un par l'autre les trois éléments dont elle fait, à doses inégales, tous les êtres, et dans laquelle l'intelligence occupe une telle « place, l'espace infini, tandis que l'électricité et la matière occupent « des points seulement dans cet espace, qu'il est impossible de concevoir plus grande la supériorité d'intelligence d'où résulte la perfection de Dieu. Maintenant, pourquoi ce travail incessant de l'intelligence universelle, qui est l'éther, sur la matière universelle, *qui sont* les mondes, par l'électricité universelle, *qui sont* les soleils?... « C'est apparemment que ce grand être, l'univers, trouve sa béatitude

« dans cette perpétuelle activité de son intelligence, de sa matière et
« de son électricité; ou que, sa matière lui semblant indigne de son
« intelligence, il éprouve un besoin perpétuel de la perfectionner; ou
« bien encore qu'il se passe en lui, entre l'éther, l'électricité et la ma-
« tière, des combats semblables à ceux qui se passent en nous, entre
« notre part d'intelligence, notre part d'électricité (qui est notre
« âme) et notre part de matière, et qu'il modifie sans relâche ces deux
« principes l'un par l'autre, pour que ces combats, qui se sont pro-
« duits et se produiront probablement *toujours*, ne se produisent
« plus (pp. 88 et 89). » — En vérité, il faut croire qu'en écrivant
ces choses, M. Goupy était atteint d'un coup de soleil *spiritique*, et
que son éblouissement a jailli pour nous en ces reflets de lumière.

Voilà donc le langage des tables et des médiums expliqué par le
matérialisme et l'athéisme électriques. C'est pour M. Goupy le der-
nier mot de la science nouvelle, et plus la concentration des esprits
dans les tables sera puissante, plus cette singulière batterie électro-
magnétique nous donnera de lumières, de moralité et de bonheur.
Pour notre part, nous nous serions reproché comme un crime de lèse-
progress de laisser ignorer à nos lecteurs ce programme d'une école
spirite, destinée peut-être à disputer au patriarche actuel de la secte,
dans les élections prochaines, la charge qui déjà, nous a-t-il dit, lui
est si pesante. Sans doute, dans une prochaine allocution aux vénéra-
bles frères, M. Kardec nous dira jusqu'à quel point le *spiritualisme*
de ses tables peut tolérer le matérialisme et l'athéisme des tables de
M. Goupy. Osera-t-il excommunier le confrère? Sa charité envers
toutes *les sectes de la secte* est certaine; il l'a dit d'une voix paternel-
lement émue; du reste, il ne sera que juste: entre le matérialisme
raffiné du spiritualisme de M. Kardec, et le spiritualisme subtil du
matérialisme de M. Goupy, il n'y a pas, nous l'avons vu, un mur in-
franchissable de séparation. Tout se terminera donc, sauf peut-être en
ce qui touche à la charge de grand prêtre, par le mot philanthropique
d'un vaudeville: « Embrassons-nous, et que cela finisse. »

GEORGES GANDY.

133. POÉSIE HÉROÏQUE des Indiens comparée à l'épopée grecque et romaine,
avec analyse des poèmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitations
en vers latins, par M. F.-G. EICHHOFF, inspecteur de l'Académie de Paris. —
1 volume in-8° de 300 pages (1860), chez A. Durand; — prix: 6 fr.

L'érudition dans notre siècle, a eu, comme l'industrie, ses décou-

vertes et ses progrès. La science comparée des idiomes, la linguistique a été constituée; les langues et les écritures, livrant leurs mystères, ont permis de restituer par les mots les idées premières d'une grande partie de l'ancien monde. L'Égypte des Pharaons, avec son idiome, ses symboles, sa littérature, son panthéon, est sortie de ses hypogées; les caractères cunéiformes et les colosses assyriens s'apprentent à révéler l'antique Ninive, et pourront évoquer des souvenirs voisins de Babel; mais rien n'est comparable aux trésors recueillis depuis un siècle dans l'Orient indien. D'abord, ce fut l'apparition d'une langue riche et parfaite, comme son nom l'exprime, sœur aînée des idiomes classiques, morte aussi, mais vivant dans des poèmes qui ont pris place à côté de ces œuvres homériques qui semblaient jusque-là défier toute rivalité avec toute autre production du génie profane. La philologie de nos langues classiques se trouvait presque entière dans le sanscrit. Depuis ce temps, il fut permis de croire à l'étymologie. Un reflet venu de l'Inde et passant par le latin, a pu éclairer jusqu'à notre vocabulaire dans les divers éléments, tous indo-européens, dont il s'est formé. D'un autre côté, les hymnes védiques et les épopées ont répandu un jour singulier sur la sagesse des âges primitifs, et montré de plus en plus la persistance des vérités traditionnelles dans le monde antique, sous le voile d'erreur dont les peuples égarés n'avaient cessé de les revêtir.

Parmi les savants de notre pays qui, sur les traces de Wilson, de Schlégel, de Bopp, ont scruté les secrets de la science indienne, M. Eichhoff a pris un rang très-élevé. En 1836, exploitant pour sa part cette mine profonde, il avait publié le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, un beau livre in-4°, composé avec une science germanique et un art français, dans lequel les racines verbales du sanscrit, conférées avec celles des langues européennes, rendaient tout à fait sensible la communauté de nos origines avec celles du peuple indien. Aujourd'hui, il nous donne, sur la poésie héroïque de ce peuple dans son rapport avec l'épopée grecque et latine, un ouvrage plus spécialement littéraire, et digne de fixer l'attention des esprits qui aiment à chercher le beau sous toutes les zones, aux sources ouvertes par toutes les grandes poésies. De tels livres, s'ils ne profitent pas directement à la science en lui révélant des monuments inconnus, la propagent du moins dans le public lettré. — A quoi sert la science, si on la tient sous le boisseau, à l'usage seulement de ceux qui l'exploitent? Les savants ne la cultivent pas exclusivement pour le petit

nombre qu'ils sont, mais pour la foule instruite, qui, sans être capable de la faire avancer, se plaît à en suivre le développement, à recueillir pour elle-même ces trésors qu'une indulgente érudition a bien voulu leur préparer.

Après un coup d'œil sur la poésie védique, l'auteur s'attache aux deux grands poèmes, le *Ramayana* et le *Mahābhārata*, dont il donne l'analyse en montrant là vie, la richesse, le souffle inspirateur qui font le caractère de ces monuments d'âges si reculés. — Le *Ramayana* est l'histoire d'un héros légendaire, incarnation de Vishnou venu sur la terre, où il subit un grand nombre d'épreuves comme homme et comme dieu. Rama est le fils du roi d'Ayodhyâ (Aoude); il est sur le point d'être associé à l'empire, quand sa belle-mère, la reine Kaikéyi, forte d'un serment que son époux a prêté, exige que Rama soit banni pendant quatorze années, et que son fils, à elle, Bhârata, lui soit substitué pour le trône. Le père se soumet; mais bientôt il succombe à ses regrets. Rama, accompagné de son frère Lackmana, signale son exil par une piété héroïque et par mille exploits. Allié avec Hanoumat, le chef des singes, il va chercher son épouse Sitâ, qui lui a été enlevée, et multiplie ses victoires dans l'île de Lankâ (Ceylan), qu'il finit par conquérir. Après avoir délivré Sitâ, dont il reconnaît la vertu calomniée, il revient à Ayodhyâ, où il fournit un règne long et glorieux. Ce sujet est simple et ne manque pas d'unité; mais c'est le fond d'une toile brodée de légendes, de descriptions, de tous les prestiges d'une poésie grandiose et pleine de splendeur. — Le second poème, le *Mahābhārata*, contient la lutte des deux branches de la dynastie des Bhâratides, établie dans l'Inde centrale, à Hastinâpoura, près de Delhi. D'une part, on voit les enfants de Pandou, et de l'autre ses neveux (les Kourouides), qui portent spécialement le nom de Kourou, l'un des aïeux communs des deux branches. Il est impossible de rappeler, même sommairement, les incidents si nombreux de cette lutte gigantesque qui occupe le ciel et la terre, jusqu'à ce que le dieu Krishnâ, étant venu au secours de ceux de Pandou, et ayant conduit le char d'Ardjouna, l'aîné des frères, ceux-ci demeurent vainqueurs, après un combat de vingt jours. Les Kourous succombent, et les Pandavas, restés les maîtres, vont chercher dans le ciel la dernière sanction de leur victoire. Du reste, ce poème, qui ne contient pas moins de deux cent mille vers, est moins une épopée qu'un immense répertoire de toutes les légendes de l'Inde ancienne, recueillies, dit-on, par Vyâsa, et groupées,

dit M. Eichhoff, avec moins d'art que d'abondance autour du sujet principal.

Ces épopées rappellent l'*Illiade* et l'*Odyssée*; moins achevées, moins contenues dans les limites du goût, elles sont plus surprenantes par l'imagination sans bornes qui les a produites. Ce sont des luttes entre des héros d'un monde fantastique, avec des proportions qui dépassent toutes les limites de la grandeur humaine. « Le souffle d'une âme superbe traverse victorieusement les Râmaïde... Ce poème égale les chefs-d'œuvre d'Homère par l'élévation des pensées, la richesse des images, la vivacité des émotions; il les surpasse par la pureté des caractères et la noblesse de l'idéal. Le ciel et la terre sont sans cesse en présence, en contact dans les trois poèmes; mais, chez les Grecs, le ciel s'abaisse au niveau de la terre; chez les Indiens, la terre s'élève à la hauteur du ciel. Une atmosphère de pureté, de grandeur, règne dans le poème indien; à travers les luttes les plus sanglantes, le vice et le crime n'y apparaissent que pour faire ressortir la vertu, et le ciel, toujours attentif aux tribulations de la terre, en limite la durée, en calme l'amertume par l'espoir d'un bonheur éternel (pp. 176, 180). »

Sans doute, il y a des faits historiques enveloppés dans ces fictions épiques. Rama, soutenu par le roi des singes, et marchant contre le roi de Lankâ, doit rappeler des faits obscurs, relatifs aux efforts d'une branche arienne, de concert avec les sauvages aborigènes, pour conquérir l'île de Ceylan. On trouverait aussi, sous le voile de la mythologie, des faits traditionnels se rapportant à l'histoire du monde primitif, et de sensibles rapports avec ce qui existait dans les souvenirs grecs. Les Hindous et les Grecs, en brochant, chacun de leur côté, leur voile de Mayâ, voile des illusions, avaient pour principe commun de leurs légendes égarées un fonds primitif qui se rattache aux temps antérieurs à la séparation. Quoi qu'il en soit, le point de vue historique ou légendaire n'est pas celui qui occupe plus spécialement l'auteur du livre dont nous rendons compte. Son but, littéraire et philosophique surtout, est de montrer la hauteur de la pensée indienne, telle qu'elle se fait voir à travers l'incomparable poésie des épopées. Nous le suivrons volontiers sur ce terrain, après une observation qui ne semblera pas hors de propos.

Un point qu'on ne saurait méconnaître au fond des doctrines et des sanctuaires de toute l'antiquité, en particulier chez le peuple hindou, c'est l'adoration des forces de la nature, le ciel, la terre, l'eau,

les vents. Il suffit pour s'en convaincre de lire la traduction du Rig-veda, par M. Langlois. Des systèmes très-divers ont été proposés pour expliquer les origines de l'idolâtrie; mais ce qui apparaît surtout, c'est la grande part du naturalisme dans ces religions détournées de leur source; c'est la déification des éléments dont la nature est composée. D'un autre côté, si on interroge les sanctuaires, si on demande aux doctrines leurs formules extrêmes, les textes aussi ne manqueront pas pour établir qu'en ce qui concerne les origines de l'homme et sa dernière fin, ce qu'il y a au fond de tout, c'est le néant, l'anéantissement de l'âme et son absorption dans le tout. Malgré cela, et bien que le naturalisme et l'idéalisme semblent se disputer cette sagesse reculée, devons-nous croire que, dans ces religions insensées, dans ces mythes obscurs, tout se soit borné à l'adoration brute de l'univers, et plus particulièrement de l'astre qui dispense le jour? Faut-il penser que sous ces aberrations ne se cachait aucune vérité, que sous ces images il n'y avait pas, au moins comme lumière incertaine, l'adoration de l'Être immatériel dont les forces de la nature étaient à la fois le symbole et l'instrument? Faut-il croire enfin, quant à la destinée humaine, que les peuples aient cru que tout, chez ces anciens peuples, se réduisait à la formule bouddhiste : le néant; ou à la formule brahmanique : l'absorption?

Dernièrement, au sujet d'un livre sur le bouddhisme, nous avons établi que le nirvâna était bien, d'après les juges les plus compétents, la doctrine de l'anéantissement (p. 22 du présent volume). Cela n'est guère contesté; mais nous croyons aussi, avec M. l'abbé Aug. Deschamps (le *Correspondant*, 25 août 1860), que cette doctrine violente ne saurait guère être regardée comme populaire parmi les adorateurs de Bouddha; des sectes particulières expliquent le nirvâna dans le sens d'une survivance personnelle; et, quant à la foule des fidèles, il est difficile de croire qu'une religion accepte, en réalité, le néant pour espérance, le néant pour suprême sanction. Il en est de même du brahmanisme. La cosmogonie de Manou est panthéiste; le bhâgavat-gîta est panthéiste; qui en doute? L'absorption de l'âme, fraction de l'âme universelle, dans sa source infinie, est fréquente dans les épopées où abondent les formules idéalistes; et cependant, — telle est l'heureuse inconséquence de l'esprit, telle est aussi la force de la première vérité révélée au berceau de l'homme, — jamais une déchéance entière n'a existé dans la pensée humaine après la dispersion. Bien que les ténèbres de l'idolâtrie se soient promptement répandues,

jamais la vérité révélée, traditionnelle, ne s'est effacée des esprits ; elle ne cessait de protester au dedans contre les influences du dehors et les égarements de l'imagination. Des textes, empreints de l'espérance d'une vie vivante et réelle dans la religion des heureux, se recueillent aisément dans ces poèmes, d'ailleurs si pleins d'idolâtrie et d'extravagantes fictions. Cela s'entrevoit même dans les Védas ; à plus forte raison dans les épopées, où l'on trouve un sentiment de Dieu bien supérieur à tout ce qui est offert sur ce point par les autres poèmes antiques.

M. Eichhoff, dans un chapitre très-abondant en textes, — le septième, — examine la question de l'immortalité de l'âme telle qu'elle résulte des poèmes hindous. La survivance de l'âme constituée, avec l'unité de Dieu, le double dogme primitif, dont il est intéressant de poursuivre les traces sous les ténèbres mystiques dont ils sont enveloppés. Un texte très-remarquable des Védas, cité par l'auteur, établit avec une singulière précision l'unité divine, et même la création de l'univers. « Rien n'existait, ni l'être, ni le non-être, ni terre, ni air, ni « région supérieure. Lui seul existait ; absorbé dans sa propre essence ; il reposait dans le vide, et de sa pensée jaillit cet univers » (p. 279). » L'idée de la survivance, de la vie immortelle, a d'autres textes non moins clairs. Dans le poème de Rama, au chant second, on trouve ce qui suit : « Le juste qui, par de bonnes œuvres et de pieux « sacrifices, sait purifier son âme, monte glorieux au séjour du Père « des êtres. La vérité, la justice, le courage, la douceur, le respect des « dieux, des prêtres et des hôtes, sont, disent les sages, la voie du « ciel. L'âme dissolue, menteuse, adultère, brûlera dans l'enfer du « feu de ses péchés (p. 288). » Et dans le *Mahābhārata* : « De même « que, rejetant un vieux vêtement, l'homme se couvre de vêtements « neufs ; l'âme, rejetant un corps vieilli, se revêt d'un corps nouveau, « évite les voies fatales qui conduisent à l'enfer, travaille à son salut et « marche vers le ciel, à la demeure suprême où ne brille ni soleil, ni « lune, ni flamme terrestre, mais bien un jour éternel (p. 289). » Au troisième chant du même poème, Ardjourna monte au ciel, où il voit les héros qui jouissent de leur récompense ; leurs âmes sont assises sur des chars de feu et se répandent dans l'empyrée, dans la forêt sacrée, « retraite réservée aux fidèles, où ne seront point admis les adultères « ni les impies (p. 293). » Il y a vers la fin de l'épopée un magnifique tableau, quand le Pandouide gravit l'Himalaya avec son chien, pénètre dans le ciel et redescend aux enfers. Les dieux l'instruisent et lui en-

seignent la doctrine de l'expiation pour les fautes pardonnables, et la récompense céleste qui suit cette expiation. « Consolé, l'homme vertueux jouit du fruit de ses bonnes œuvres, des victoires qu'il a remportées, des dons qu'il a prodigués (p. 298). » Une des plus belles choses qui existent en toute poésie, la mort d'Yajnadatta, au sixième livre du *Ramayana*, contient aussi la plus sensible expression de l'immortalité. Le jeune homme, tué par une méprise du roi Daçaratha, descend du ciel pour consoler ses parents qui vont mourir de douleur. Revêtu d'un corps céleste, porté sur un char magnifique, Yajnadatta leur apparaît et leur dit : « En remplissant mes devoirs, j'ai obtenu le séjour bienheureux que vous-même obtiendrez bientôt. Cessez de pleurer sur moi. Ayant ainsi parlé, le fils du pieux ermite remonta vers le ciel, le corps étincelant de lumière et debout sur son char divin (p. 232). »

Ces textes sont formels ; ils sont beaux ; on nous permettra d'emprunter à une grammaire sanscrite récemment publiée (Nancy, 1860), un passage d'autant plus remarquable qu'il est plus ancien, et qu'il appartient au livre de Manou. « L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, la punition de ses fautes ; car son père et sa mère, son fils, sa femme et ses parents, ne sont pas destinés à l'accompagner dans son voyage à l'autre monde : la vertu seule lui reste. Abandonnant son corps à la terre, comme un morceau de bois ou une molle argile, les parents de l'homme s'éloignent en détournant la tête ; mais la justice le suit. L'homme qui, ayant pour but la justice, a détruit ses péchés par la pénitence, est aussitôt, brillant de lumière et revêtu d'un corps glorieux, porté dans le monde céleste (p. 7). » — De telles clartés, émanées de la sagesse indienne, sont bien frappantes, quand on voit du sein de quelles ténèbres elles ont jailli. Il faut que les rayons primitifs de la vérité aient conservé dans cet ancien monde une bien puissante vertu, puisqu'il leur ait été donné de percer d'un tel éclat les nuages amoncelés par l'idolâtrie.

On voit de quel intérêt varié est le livre de M. Eichhoff. On ne saurait trop encourager les études sanscrites, au moins d'une manière sommaire, auprès de ceux qui, ayant fait leurs classes avec quelque bon résultat, veulent avoir la raison de ces langues antiques, apprises, hélas ! avec tant de pénibles efforts. Du reste, cette haute branche de l'érudition s'accroît de jour en jour en France. Une vérité est généralement reconnue, pour peu que l'on ait étudié la grammaire et le vo-

cabulaire de la langue sanscrite : c'est que l'enseignement des langues classiques ne saurait être logique et complet si les maîtres ignorent les principes de cette langue par laquelle tous les peuples ariens d'origine se sont expliqués dans leurs idées, dans leurs usages, dans les éléments comme dans les progrès de leur civilisation. Nul plus que M. Eichhoff n'a, par son *Parallèle*, contribué à ce progrès dans l'Université. L'ouvrage qu'il vient de publier peut concourir à ce même but, et amener des amis à ces belles études. On y sent l'amour du beau et une haute intelligence de toute poésie ; il traduit avec élégance en français et en latin. Par exemple, nous nous sommes demandé pourquoi, ayant placé en appendice le texte sanscrit des passages cités, il a reproduit au bas de ces textes les vers latins déjà placés dans l'ouvrage sous les traductions françaises. Dans le manque où nous sommes de livres élémentaires, une traduction latine, littérale comme celle des poèmes d'Homère, eût été fort utile à ceux qui ne peuvent, en vrais indianistes, entrer de plain-pied dans l'intérieur immense des épopées, et qui n'ont pas appris à dépasser le seuil du temple. A. MAZURE.

134. **SIMPLES RÉCITS** de notre temps, par M. J. CRÉTEINEAU-JOLY. — 1 volume in-8° de xvi-488 pages (1860), chez Henri Plon ; — prix : 6 fr.

A la vue du titre de ce livre, et même à une première lecture, on dirait quelque péché de jeunesse, — et, en effet, plusieurs de ces *Récits* remontent à un certain nombre d'années, — ou au moins quelque distraction littéraire que l'auteur se serait accordée au milieu de plus graves travaux. Mais, à une lecture plus attentive, on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a là que des préludes de plus grands ouvrages, ou ces ouvrages mêmes réduits à la forme de courtes et intéressantes narrations. D'ailleurs, identité absolue de convictions, d'idées et de manière. Et c'est une chose remarquable que dans ces pages, dont quelques-unes pourraient être dites aussi de *la vingtième année*, l'auteur soit déjà tout entier ce qu'il s'est montré dans la maturité de l'âge et dans ses plus vastes compositions. Ce sont bien là déjà toutes ses doctrines ; là se déploie bien déjà, et toujours au même souffle, son drapeau religieux et politique ; déjà c'est l'entrain si connu de son courage, la verve si pénétrante de sa polémique, le glaive si acéré de son style ; mais tout cela avec une grâce de touche et une fleur de sentiment qu'on ne lui aurait peut-être pas soupçonnées, sans la peinture des charmantes héroïnes et des intrigues pathétiques enfantées ici par son imagination.

Certes, dans ce siècle d'opinions plus versatiles que des événements changeant comme la face de la mer, de consciences vénales et de lâchetés calculées, de plumes toujours prêtes, par leur légèreté même, à se tourner à tout vent de doctrine et à se mettre au service du plus offrant ou du plus fort, c'est une gloire pour un écrivain d'être toujours resté fidèle à soi-même, et par là fidèle à la cause du droit et de la justice, de la foi et de l'honneur, même et surtout lorsque cette cause était faible et abandonnée, trahie et vaincue. Or, encore une fois, d'une extrémité à l'autre de sa carrière littéraire, de ses *Simple récits* à son *Eglise romaine en face de la révolution*, M. Créteineau-Joly a toujours suivi une ligne inflexible, combattu le même combat, exalté ou flétri les mêmes doctrines et les mêmes actes. Ainsi, dans ce volume, auquel nous devons nous borner, il est tout entier avec toute son âme et toute sa vie, et il serait facile d'en suivre, à travers ces récits, toutes les phases, dont la diversité apparente se fond dans une évolution d'admirable unité. — Par exemple, n'avons-nous pas déjà l'artiste, — M. Créteineau-Joly a toujours été artiste, — dans la *Diva* et un *Mari à blason*, si mieux on n'aime y voir l'écrivain qui, dans son *Eglise romaine*, a si énergiquement flétri cette noblesse d'Italie mettant ses titres de famille en gage dans l'alcôve d'une cantatrice hors d'âge, d'une tragédienne essoufflée ou d'une ballerine émérite ? Le Vendéen, l'historien de la *Vendée militaire*, n'est-il pas dans un *Drame de guerre civile* et le *Fils d'un pair de France* ? le fidèle de la légitimité, dans *Henri IX, roi d'Angleterre* ? le vétéran de la presse, dans un *Exécuteur des hautes et basses œuvres littéraires* ? le terrible ennemi de la révolution, dans *Pietro-Paolo* et un *Membre de la députation du genre humain* ? enfin, le chrétien, le catholique, dans la *Semaine sainte à Rome*, tableau original à côté de tant d'autres peintures du même sujet, couronnement et consécration du livre dont, au besoin, seraient corrigés et comme sanctifiés par là certains détails un peu profanes. — Non, toutefois, — hâtons-nous de le dire, — qu'il y ait là une seule page capable de faire fermer à ce livre la porte de la famille la plus scrupuleuse, ou même d'un couvent de jeunes filles ; néanmoins, ça et là, — notamment dans la *Diva*, — peut-être l'auteur aurait-il bien fait d'effacer certaines allusions aux *galants monsignori*, qui, dans ce temps où l'on fait arme de tout contre la cour romaine et le sacerdoce, pourraient être mal interprétées par tant de gens ignorant que les monsignori sont laïques, ou bien être prises comme un aveu péremptoire échappé au fidèle défenseur

du clergé, alors même qu'il donne le plus beau rôle au clergé.

Du reste, rien d'innocent et de pur comme les intrigues romanesques de ce livre ; et nous ne parlons pas seulement de ce touchant amour du *fil d'un pair de France* pour Antoinette Morineau à qui il doit la vie, mais encore de l'amour orgueilleux et si cruellement puni de la chanteuse à la recherche d'un *mari à blason*, ou bien de la *Diva*, de la chanteuse mendicante recueillie par un prince romain, élevée et épousée secrètement par lui, sacrifiée ensuite à un mariage cupide, et redevenue publiquement, à force de triomphes artistiques et de vertu, princesse d'Aquaviva. Chimère, sans doute, que l'angélique vertu de toutes ces *madones de l'art*, et source peut-être, pour quelques naïfs lecteurs, de dangereuses illusions ; mais ils se laisseraient bien prendre à d'autres pièges ceux qui seraient capables, après une telle lecture, de se mettre à la recherche de la *femme libre* des coulisses !

On voit que plusieurs de ces récits sont de pure imagination. Dans d'autres, le fond ou les principaux acteurs sont rigoureusement historiques : ainsi, dans *Henri IX*, le cardinal d'York et la visite du duc de Berry, la visite d'un des derniers Bourbons au dernier des Stuarts ; ainsi, ce valet de Cagliostro, représentant la Chine à la *fameuse députation du genre humain*, puis voleur de grand chemin, et récompensé d'un honnête scrupule par la grâce de la vie et une commode réclusion au château Saint-Ange : spirituelle et charmante caricature, mais caricature vraie, de cette parade humanitaire que tant d'historiens de la révolution ont commis le ridicule de prendre au sérieux !

Quand le fond et l'ensemble du récit n'ont rien d'historique, c'est, avons-nous dit, un épisode ou un acteur : ainsi, dans un *Drame de guerre civile*, l'audacieuse visite de Marigny à Carrier, et la mort tragique du chef vendéen ; dans *Pietro-Paolo*, le premier rôle du cardinal Maury et sa captivité à Rome, tableau dans lequel l'auteur a soin d'émettre son idée favorite, de combattre la révolution par la révolution, remède homœopathique seul capable, croit-il, de guérir l'Europe du mal qui la dévore ; ainsi, dans un *Fils de pair de France*, l'épisode héroïque du château de la Pénissière. — Ce dernier récit est encore une peinture de mœurs, une vive satire de tant d'hommes qui, pendant nos révolutions, ont trouvé le moyen d'être fidèles à leur manière : fidèles à leurs places, à leurs traitements, à leurs sièges, à leurs cordons, tout en trahissant chaque gouvernement tombé ; qui n'ont jamais calculé la valeur d'un serment que sur l'apport

qu'en attendaient leur cupidité et leur ambition. — Peinture de mœurs encore que cet *Exécuteur des hautes et basses œuvres de la littérature* : satire terrible et poignante de nos mœurs littéraires, histoire vivante de tant de candidats de la plume, venus à Paris pour en faire un instrument de fortune, et qui, repoussés de toutes parts lorsqu'ils veulent l'employer honnêtement, finissent par la mettre simultanément au service payé de toutes les opinions, jusqu'à ce qu'ils la prostituent à la diffamation de tout et de tous, même de l'honneur des femmes. A notre avis, c'est le chef-d'œuvre du volume ; c'est, du moins, ce qui nous paraît avoir le plus de portée et de durée : les futurs historiens de notre vie littéraire trouveront là un type aussi vrai que lugubre de l'homme de lettres tel que l'a fait trop souvent la presse sceptique et vénale de nos jours.

Chez tous les hommes, même les mieux doués, le défaut suit la qualité comme son ombre nécessaire. C'est la personnalité de M. Crétineau-Joly que nous avons cherchée dans ses récits ; nous devons dire que nous l'y avons trop trouvée. Oui, ses héros, même ses héroïnes, vivent de sa vie plus que de la vie qui conviendrait à leur situation, prennent ses idées et parlent son langage. Il en résulte quelque invraisemblance et, par fois, un peu d'embarras et de confusion. Ainsi, le député du genre humain fait tour à tour de l'enthousiasme et de la satire sur les mêmes faits et les mêmes personnages ; on ne sait s'il parle sérieusement ou s'il raille. C'est que tantôt il est dans son rôle, tantôt dans celui de l'auteur ; tantôt il parle son propre langage, tantôt il n'est que l'écho de son cicérone. — Voilà, au point de vue de l'art, le seul défaut de ce livre, — car nous ne voulons pas parler de quelques misères de style qui fondent et s'évanouissent à la chaleur du récit. Défaut mince, on le voit, et dans lequel ne pourraient tomber ces âmes fluctuantes, ces protégées littéraires, propres à parler tous les langages, à prendre tous les costumes et tous les masques ; capables de tout, en un mot, excepté de montrer un caractère propre, d'exprimer une conviction qu'ils n'ont pas ; défaut, par conséquent, qui tient à la forte originalité de l'auteur, et pourrait encore servir de point de départ à un éloge.

U. MAYNARD.

135. **RÈGLES DE L'ÉLECTION**, ou *du Choix d'un état de vie*, par UN SERVITEUR DE DIEU, auteur de *la Dévotion au sacré cœur de Jésus considéré comme victime des péchés du monde*. — In-32 de 48 pages (1838), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lathieu, à Paris ; — prix : 25 c.

Cet opuscule, approuvé par le vicaire-général de Tournai, peut être

utile à ceux qui veulent faire choix d'un état de vie. C'est un petit résumé de ce qu'enseignent sur la matière les maîtres de la vie spirituelle. Il se réduit à ces pensées principales : Le salut est moralement impossible dans un état où Dieu ne nous appelle point ; il faut donc connaître sa volonté, et, dans ce but, se purifier du péché, être dans une indifférence absolue pour tout, diriger ses intentions et pratiquer des bonnes œuvres. Il est également utile de s'affranchir de la pression des parents, de se porter naturellement vers ce qu'il y a de plus parfait, et de consulter un directeur désintéressé. Cela posé, le premier moyen de connaître la volonté de Dieu consiste dans un certain goût et dans un certain penchant à l'abri de toutes les illusions. Le second moyen, c'est de procéder par raisonnement et de bien peser le pour et le contre des obligations que l'état nous impose. Le troisième moyen, c'est de faire ce que l'on voudrait ou conseiller à une personne étrangère, ou avoir fait au moment de mourir ; enfin le dernier moyen, c'est, après avoir épuisé tous les autres, de s'en rapporter à la décision d'un sage directeur.

Nous conseillons cet opuscule comme un bon livre, destiné à éclairer dans le choix d'un état de vie.

136. UNE SAISON à Nice, Chambéry et Savoie, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latreiche. — 1 volume in-12 de 170 pages (1860), chez C. Douniol ; — prix : 1 fr.

Les sentiments religieux de l'auteur sont trop connus pour que nous insistions sur leur manifestation ouverte dans ce nouveau travail. Les impressions de voyages n'ont pas toujours ce caractère rassurant. Le style est d'ailleurs aisé, élégant, littéraire, peut-être à phrases généralement un peu longues, et par suite fatigantes pour l'attention. Quelques fautes légères le déparent aussi, telles que *exclamation admiratrice* pour *admirative* (p. 6), *admirateur* ne se disant, croyons-nous, que des personnes ; *se briser à cent endroits*, pour *en cent endroits* ; *pozzalane* (p. 12) pour *pouzzolane* ; *Lons-le-Bourg* pour *Lans-le-Bourg* (p. 62). Le titre lui-même souffre du mot *Savoie* placé tel qu'il est. Taches insignifiantes dans un livre digne de recommandation à tous les autres égards. — Les descriptions y sont animées, vives, colorées ; le récit naturel, simple et attachant. Mme Drohojowska aime les lieux poétiques qu'elle a étudiés, et fait aisément passer dans l'esprit du lecteur une partie de son enthousiasme pour cette belle partie de l'Italie devenue française. Elle a en-

core ce mérite de traiter dignement l'histoire, à la différence de tant de conteurs cosmopolites pour qui elle n'est qu'un thème ou un prétexte à récits hasardés, incomplets, mensongers souvent. Le chapitre xx°, — *Bienfaits de la religion dans les Alpes maritimes*, — nous a rappelé, par ses pensées principales, le passage si connu du *Ça et Là* de Louis Veullot sur les montagnards. On trouve, au chapitre v° de la seconde partie, — *Savoie*, — des renseignements pleins d'intérêt sur les petits enfants de cette province envoyés « à la grâce de « Dieu » dans nos grandes villes, et sur la manière dont ils y conservent l'honnêteté et l'esprit de famille. — Excellent livre, à mettre entre toutes les mains.

V. POSTEL.

137. **SCÈNES et Nouvelles catholiques**, par M. LÉON GAUTIER. — 1 volume petit in-12 de 266 pages (1861), chez V. Palmé; — prix : 2 fr.

Dans ce nouveau volume, M. Léon Gautier, avec l'enthousiasme d'une foi ardente et du dévouement le plus entier pour la sainte Eglise, groupe diverses scènes et nouvelles tour à tour gracieuses et touchantes, pathétiques et terribles. On voit que son but, en procédant par tableaux, est de frapper l'imagination et d'émouvoir pieusement les cœurs, afin de les amener ainsi à l'amour de nos saintes croyances. Ce livre est donc profondément chrétien quant au fond. Sa forme est animée, variée, pittoresque : le style est empreint le plus souvent de beaucoup de douceur, et parfois de beaucoup d'éclat. *Une Belle-Mère sous la Terreur*; — *les sept Oeuvres de Miséricorde*; — *une Histoire de collège*; — *Comment le monde devint chrétien*; — *le Lendemain des noces*; — *les Filles du pasteur*; — *A quoi servent les pauvres*; — *la France est le soldat de Dieu*; — *une Conversion*; — *les derniers Amis de Dieu*, — telles sont, avec quelques courtes et gracieuses pièces de vers, ces *Scènes et Nouvelles*. — Des pages charmantes, délicieuses, y font admirer, aimer la piété et encourageant au bien. Nous distinguerons surtout les touchantes nouvelles intitulées : *une Belle-Mère* et *une Histoire de collège*. D'autres tableaux, comme *les sept Oeuvres de Miséricorde*; — *A quoi servent les pauvres*; — *la France est le soldat de Dieu*, figurent aussi dignement dans cette pieuse galerie.

Nous croyons donc pouvoir recommander ce volume, qui est appelé à faire du bien. Qu'il nous soit permis cependant, en toute sincérité, avec la bienveillante estime que nous inspirent les pieux sentiments de l'auteur et son véritable talent, de le préannier contre une

tendance qui n'est pas sans danger, même avec les meilleures intentions : celle de mêler trop souvent l'amour à des scènes de dévotion et à de généreux sacrifices. Sans doute, c'est ici l'amour chrétien, par conséquent l'amour pur et chaste, que dépeint le pieux auteur ; mais, néanmoins, il est bien difficile de se contenir toujours dans les justes limites. On s'expose d'ailleurs, par cette contrainte, à s'écarter du vrai, du naturel, pour tomber dans le naïf, dans l'in vraisemblable, dans un genre d'idylles, qui, avec les défauts de ces petits poèmes, n'en ont pas toujours le charme séduisant. Nous serions tentés d'appliquer ces réflexions aux nouvelles intitulées : les *Filles du pasteur*, — le *Lendemain des noces*, — une *Conversion*. Mais, sous l'impression des charmantes pages que renferment ces trois nouvelles, nous n'osons nous montrer sévères ; nous aimons mieux prier M. Léon Gautier de nous pardonner une bienveillante critique, dont le seul but est de rendre plus utile aux autres et plus digne encore de lui-même le précieux talent qu'il a reçu du ciel.

MAXIME DE MONTROND.

138. SOUVENIRS *d'une douairière*, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna-Edianez de St-B.). — 2^e édition, revue et augmentée. — 1 volume in-12 de 308 pages (1860), chez A. Bray ; — prix : 2 fr.

Il a été tout récemment question ici même de Mlle Fleuriot, et nous pourrions nous borner à rappeler, à propos des *Souvenirs d'une douairière*, les éloges donnés à *Marquise et pêcheur* (p. 220 du présent volume). Mlle Fleuriot a un vrai talent pour raconter, conduire ses récits, suspendre l'intérêt ; elle a l'observation du monde pénétrante et fine, le style aisé, l'art de causer, tout en évitant l'excès trop fréquent chez les femmes-auteurs, sans préjudice de bon nombre d'hommes qui sont femmes sur ce point. — Six nouvelles composent ce volume. On lira surtout avec plaisir la première, une *Page de la vie d'une femme à la mode* ; histoire des douloureuses péripéties auxquelles peuvent être entraînées les jeunes femmes du monde, immolant tout à la vanité, au luxe, à la soif de briller. Celle-ci a sa fille malade, qu'elle quitte pour aller au bal, et qu'elle retrouve mourante ; Dieu conserve l'enfant, mais la mère coupable est chassée du cœur et de la maison de son époux. Ayant reconnu son tort, elle l'expie ; et plus tard, devenue tout à fait chrétienne, elle retrouve, par surcroît, le bonheur quelle avait perdu. Les ravages progressifs de la vanité dans un cœur honnête sont tracés là avec un vrai talent. Il y a, comme contraste, une jeune fille qui comprend mieux la destinée chrétienne de la

femme et sa vocation. — Dans l'*Heureux hasard*, l'auteur raconte un court voyage en Bretagne, qui devient, pour une famille chrétienne, le moyen de préserver un fils des tristes fruits d'une union mal assortie. — Le *Bouquet fané* est une touchante histoire racontée avec émotion : la prospérité, le bonheur intérieur que donne la vie paisible, les joies de la famille, tout cela violemment interrompu, brisé même par un cruel accident, la mort du chef de famille atteint, à bord du navire qu'il commande, par le choléra ! On s'associe à la douleur de la jeune femme courant au port avec ses deux enfants pour revoir celui que Dieu vient d'appeler à lui, avant qu'il ait pu embrasser une dernière fois ceux qui l'aiment. — Une légende, la *Fontaine du moine rouge* ; une scène de mœurs, la *Nuance d'un ruban*, sont deux agréables nouvelles, pleines d'enseignement chrétien. — Un *Prêtre breton* est une de ces scènes douloureuses trop souvent renouvelées à une époque funeste. Un bon prêtre de village, dénoncé par celui qu'il a comblé de bienfaits, traqué comme une bête fauve, ne veut pas désertier son poste tant qu'il y a du bien à faire, des secours spirituels à donner ; ne pouvant échapper à la cruelle vigilance de ses ennemis, il est arrêté, et va recevoir le prix de son martyre.

Ces six nouvelles peuvent être mises avec profit entre les mains des jeunes personnes. — Les scènes de la vie réelle racontées avec simplicité et intérêt sont utiles ; nous ne saurions trop les recommander.

A. MAZURE.

139. **VIE** de *Mgr saint Martin de Tours*, par Péan GATINEAU, poète du XIII^e siècle, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale, par M. l'abbé J.-J. BOURASSÉ, chanoine de l'Eglise métropolitaine de Tours. — 1 volume grand in-8° de XVI-184 pages (1860), chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Fontaine, à Paris (*Publication de la Société des bibliophiles de Touraine*) ; — prix : 8 fr.

140. **QUELQUES LETTRES** de HENRI IV relatives à la Touraine, publiées par le prince Augustin GALITZIN. — Petit in-8° de 80 pages (1860), chez les mêmes éditeurs. (*Publication de la Société des bibliophiles de Touraine*) ; — prix : 4 fr.

On sait quelle place remarquable M. Mame a conquise, à la dernière exposition universelle, parmi tous les typographes de l'Europe. Sa *Touraine* lui a valu les éloges très-désintéressés de tous ses confrères, à qui l'étonnement n'a pas laissé le temps d'être jaloux. Mais M. Mame n'édite pas tous les jours des livres comme la *Touraine*, et c'est une bonne fortune que de rencontrer un ouvrage où il puisse développer tout son goût. Que les amateurs se réjouissent : Voici deux volumes

qui sont des chefs-d'œuvre, qui sont, dans leur genre, de petites *Touraine*. Sur le papier de Hollande, — ce beau vieux papier de l'ancien régime, auquel nos papiers aussi éphémères qu'éclatants ont pu succéder, mais qu'ils ne remplaceront jamais, — sur cette sorte de parchemin, brillent des caractères élégants, que les Elzevir ne désavoueraient pas. M. Mame ne sacrifie pas aux faux dieux de la typographie anglaise : le type français, rond, accentué, aux proportions simples et fortes, est seul admis en si beau lieu. Une encre noire et brillante fait valoir le papier et les caractères, qui la font valoir à leur tour ; les justifications sont d'une exactitude surprenante ; point de vains ornements, l'encre rouge seule est admise sur le titre ; mais tout est d'une telle perfection qu'il n'y a aucune place pour la critique, et que tous les auteurs ne peuvent s'empêcher de rêver à la vue de ces chefs-d'œuvre, et de dire, plus ou moins mentalement : « Que ne puis-je faire imprimer mes œuvres de la sorte ! »

On trouvera peut-être que nous aurions dû parler d'abord des auteurs et non de l'imprimeur ; mais les auteurs se joindraient volontiers à nous pour faire l'éloge de celui qui fait si bien ressortir leurs œuvres, d'ailleurs si consciencieuses. M. l'abbé Bourassé et M. le prince Galitzin font plus assurément que de nous pardonner.

M. l'abbé Bourassé publie un poème du XIII^e siècle, que son sujet recommandait tout d'abord à la Société des bibliophiles de Touraine ; c'est la *Vie de Mgr saint Martin de Tours*, par Péan Gatineau. On retrouve dans ce petit poème toutes les qualités et tous les défauts des poètes du temps, et le style de Péan Gatineau rappelle souvent à s'y méprendre celui de son contemporain Gautier de Coincy, l'auteur des *Miracles de la Vierge*. Ce dernier a cependant plus de netteté et de charme. De plus, le poète tourangeau se hâte visiblement et abrège autant qu'il le peut le récit de ses devanciers, tandis que Gautier de Coincy se complait en des longueurs qui ne sont pas toujours désagréables. M. l'abbé Bourassé n'a pas jugé à propos, — et sans doute avec raison, — de se livrer à une étude approfondie des sources de la Vie qu'il éditait ; il n'a pas cru non plus que cette Vie méritât une interminable préface, dans laquelle il aurait pu comparer avec chaque récit de Gatineau les récits correspondants de Sulpice Sévère, de Paulin de Périgueux, de Fortunat et de Grégoire de Tours. Gatineau a généralement suivi Sulpice Sévère, mais il s'écarte notablement de Paulin de Périgueux. Ce dernier, qui écrivait vers 460 sa *Vie de saint Martin* en six livres, forme, par son style, le plus singulier contraste avec

l'auteur du XIII^e siècle : l'un est tout virgilien, et prend plaisir à l'harmonie de ses longues phrases ; l'autre est tout français, et se sert avec une simplicité étonnante du petit vers sautillant de huit syllabes. Citons un exemple : il s'agit de la guérison du lépreux de Paris ; Paulin la raconte en ces termes :

..... Quemdam horrendo lepra texerat improba morbo
Inficiens cunctam macularum tegmine carnem,
Et spargens densas vitiatō in corpore guttas, etc...
Ingrediens portam sanctus præeunte caterva...
Oscula dat misero, vultu connexus et ore,
Nec metuens tali faciem sordescere tactu,
Impressit junctis pacis signacula labris.
Obstupuere animis alii, gavisus at ille
Sensit in attactu divini munera doni, etc.

On ne peut se plaindre ici, comme on le voit, ni du peu d'ampleur des périodes ni de l'absence des épithètes. Écoutons maintenant le bon Gatineau ; c'est excessivement moins fleuri :

A Paris, de devant la porte,
A trové un meseau (*un lépreux*) qui porte
En sa main une tartarie (*une crecelle*)
Qui moult iert deffet, si li prie
Qui li ajut por sa mesaise (qu'il lui vint en aide pour son mal).
Martins le signe et puis le baise
Sans ce que onc s'en desdaignat,
N'i a nul qui ne s'en seingnast
De ce que tel chose out véue
Et li meseau a recéue
Santé por ce qu'il le baisa (p. 36).
Li meseau a recéue santé,

au lieu de :

Sensit in attactu divini munera doni,

quelle distance ! — De pareilles comparaisons ne seraient-elles pas vraiment très-intéressantes ? Si M. l'abbé Bourassé ne les a point faites, il nous a du moins rendu cette besogne facile en éditant un bon texte, qu'il a accompagné d'excellents petits glossaires, et d'une introduction où nous sommes très-utilement renseignés sur le poète et sur le poème.

Dans cette même série de publications, due au zèle éclairé de la Société des bibliophiles de Touraine, M. le prince Augustin Galitzin nous donne *Quelques lettres de Henri IV relatives à la Touraine*. La plupart de ces lettres sont inédites et avaient été omises dans le *Recueil*

des lettres missives de Henri IV, publié par M. Berger de Xivrey. La première est de 1590; la dernière de 1602.— Plusieurs sont fort intéressantes. De ce nombre est la *Responce du roi à l'harengue de M. l'évêque de Tours* (p. 48). Henri promet de défendre plus que jamais la religion et la justice, « qui sont les colonnes et fondements de ce « royaume, mais pied à pied, ajoute-t-il, comme je feray en toutes « choses... Paris ne fust pas fait en un jour. » Et il termine par ces mots charmants : « Mes prédécesseurs vous ont donné des parolles « avec beaucoup d'apparat, et moy avec jaquette grise je vous don- « neray les effects; je n'ay qu'une jaquette grise, je suis gris par le « dehors, mais tout doré au dedans. » — Des dix-sept pièces publiées dans ce recueil, la plus précieuse, à notre avis, est la lettre du 24 janvier 1596, adressée par le roi à la reine douairière Louise de Vaudemont, en son château de Chenonceau. Henri, sur le point d'opérer la réconciliation du duc de Mayenne et de son parti, est encore arrêté par la crainte d'une protestation de la reine mère, qui peut se plaindre qu'on n'a pas assez vengé son mari. Il lui écrit qu'il a des preuves certaines que ni le duc de Mayenne, ni les princes de son parti n'ont trempé dans l'assassinat de son prédécesseur, et qu'il la supplie de ne point protester contre une mesure si utile à la paix de l'État. On peut dire de cette pièce qu'elle est un fragment historique de la plus haute importance. — Nous n'insisterons pas sur les autres lettres; nous ne saurions mieux en recommander la lecture qu'en citant ces lignes de M. le prince Galitzin : « Le soin que nous avons mis à « les rassembler ne saurait être taxé de puérité, dès lors qu'il a trait « à une aussi grande et attachante individualité que celle de ce bon « roi, qui était réellement le plus brave et le plus loyal gentilhomme « de son royaume (p. 7). »

LÉON GAUTIER.

VARIÉTÉS.

LA BIBLIOTHÈQUE DU BRITISH MUSEUM, A LONDRES.

Voici quelques détails d'intérieur sur la bibliothèque du *British Museum* de Londres. Ils sont empruntés au grand rapport officiel sur le *British Museum* en général.

Les dépenses de l'année dernière (1858-1859) se sont élevées, pour la bibliothèque, à 73,500 liv. st. (1,837,500 fr.); les appointe-

ments des employés figurent dans ce compte pour 35,004 liv. st. (875,000 fr.); les dépenses d'intérieur, pour 3,253 liv. st. (81,325 fr.); les achats et acquisitions, pour 19,830 liv. st. (495,750 fr.); la reliure, pour 13,116 liv. st. (329,000 fr.). — On estime la dépense totale pour l'année 1859-1860, à 77,425 liv. st. (1,935,625 fr.).

L'année dernière, 519,565 personnes ont été admises à visiter les collections générales, et 877,897 ouvrages ont été communiqués; ce qui donne 3,043 personnes par jour et 7 volumes par lecteur. Il y avait eu 621,034 personnes en 1857; 361,714 en 1856; 334,089 en 1855; 459,362 en 1854, et 661,113 en 1853.

Le nombre des visites faites aux salles de lecture pour l'étude ou les recherches, a été de 67,794 en 1853; — de 56,132 en 1854; — de 53,567 en 1855, — et de 53,422 en 1856. — La nouvelle salle de lecture a été ouverte le 18 mai 1857, et depuis ce jour jusqu'à la fin de l'année, le nombre des lecteurs a été de 75,128. Total: 94,370 lecteurs en 1857, et 122,104 en 1858; ce qui donne, pour cette dernière année, 424 lecteurs par jour. — Le nombre des volumes dont la bibliothèque est augmentée est de 32,152 (y compris les cartes et la musique). Sur ce nombre, 1,339 ont été offerts à la bibliothèque, 24,968 achetés, et 5,845 acquis par droit d'auteur; 406 manuscrits, 72 chartes originales, dont quelques-unes d'une très-grande valeur, ont augmenté les collections.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Almanach de Lille pour l'année 1861. — 19^e année. — In-16 de 128 pages, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris; — prix : 30 c.

Almanach de l'Union catholique pour l'an de grâce 1861. — In-16 de 32 pages, chez Périsse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 10 c.

Almanach des familles pour l'an de grâce 1861. — 8^e année. — Petit in-4^o de 68 pages à 2 colonnes, vignettes, chez Mme veuve Berger-Levrault et fils; — prix : 25 c.

Cet almanach est protestant. Il est bon d'en être averti, afin de se tenir sur ses gardes.

Almanach des jeunes ouvrières et des apprenties, publié par les soins de M. l'abbé DE GIRARDIN, directeur de l'Œuvre. — Année 1861. — 6^e année. — In-16 de 62 pages et vignettes, chez C. Dillet; —

prix : 25 c. (On donne 18/12, 80/50 et 160/100.)

Almanach de tout le monde pour 1861, par M. l'abbé MULLOIS. — In-16 de 64 pages, vignettes, chez A. Josse; — prix : 25 c. (On donne 18 exemplaires pour 12, 80 pour 50, 175 pour 100.)

Almanach du père Lajoie pour 1861. — In-32 de 160 pages, chez Chenel, à Caen, et C. Dillet, à Paris; — prix : 20 c.

Le titre a été modifié cette année : jusqu'ici cet almanach était intitulé : *le Père Lajoie, vrai Mathieu Loensberg.*

Almanach manuel du jardinage, contenant l'art de cultiver et de décorer les jardins, par M. RAGONOT GODEFROY. — In-16 de 196 pages, chez Passard; — prix : 50 c.

Bibliothèque d'agriculture et de jardinage, et des almanachs perpétuels.

Ange (l') *consolateur dans les peines de la vie*, par M. l'abbé V. POSTEL, missionnaire apostolique. — In-18 de VIII-138 pages, chez C. Blériot; — prix : 1 fr.

Angleterre (l') *telle qu'elle est, ou Seize ans d'observations dans ce pays*, par M. Aurèle KERVIGNAN. — 2 vol. in-12 de XXVII-36 et 368 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 7 fr.

Gouvernement. — Administration. — Aristocratie. — Clergé. — Bourgeoisie. — Populations agricole et industrielle. — Tribunaux. — Mœurs. — Philanthropie. — Armée. — Marine. — Fortifications. — Symptômes de décadence. — Littérature.

Bellemare (Jeanne de), ou *l'Orpheline de Verneuil*, par Mlle Stéphanie ORY. — 1 vol. in-8° de 188 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussielgue-Rusand, à Paris; — prix : 1 fr.

Bibliothèque des écoles chrétiennes; — 2^e série.

Catholiques (les), *la France et l'Italie*, par M. Larochevoucauld, duc DE DOU-DEAUVILLE. — In-8° de 8 pages, chez E. Dentu; — prix : 50 c.

Colbert contrôleur général des finances, surintendant des bâtiments, secrétaire d'Etat au ministère de la marine, par L'AUTEUR de *l'Histoire de Vauban*. — 1 vol. in-12 de 142 pages plus 1 portrait, chez L. Lefort, à Lille, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris.

Bibliothèque catholique de Lille, 34^e année (1860), 4^e livraison, n° 458; — prix : 6 fr. par an, et 7 fr. 50 c. par la poste.

Conscience (la) ou *la Règle des actions humaines*, par M. l'abbé L. BAUTAIN, vicaire-général de Bordeaux. — 1 vol. in-8° de 452 pages, chez Didier et Cie; — prix : 7 fr.

Constantinople, Jérusalem et Rome, par M. l'abbé PIERRE. — 2 vol. in-8°, ensemble de XXII-940 pages plus 1 plan et 1 carte, chez Michel Lévy frères; — prix : 15 fr.

Correspondance d'une élève du Sacré-Cœur, par Mme Zoé DELBET. — 1 vol. in-12 de VIII-348 pages, chez C. Douniol; — prix : 3 fr.

Croisade (une) au XIX^e siècle. — *Les Dettes acquittées, nouvelle de Fernan CABALLERO, traduite de l'espagnol avec une introduction (Lettres écrites de Madrid pendant la campagne de Maroc)*, par M. Antoine de LATOUR. — 1 vol. in-18 de 162 pages, chez C. Douniol; — prix : 1 fr.

Croisade (la) d'Italie en 1860, *Histoire de l'armée pontificale*, par M. le comte de LA VAUSSERIE. — 1 vol. in-12 de 288 pages, chez A. Josse; — prix : 2 fr. 50 c.

Dévotion à Jésus-Enfant. — *Histoire de l'image de l'Enfant Jésus, à Prague; — Notice sur la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement; — Association de la sainte Enfance de Jésus; — Newai-*

nes; — Chapelet de l'Enfant Jésus; — Litanies; — Prières diverses; — Extrait en grande partie des écrits de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, de l'ordre du Carmel. — In-32 de 64 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 30 c.

Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, publié par les soins du docteur VETZER, professeur de philologie orientale à l'Université de Fribourg en Brisgau, et du docteur WELTE, professeur de théologie à la Faculté de Tubingue; *traduit de l'allemand par M. l'abbé GOSCHLER*, chanoine, docteur ès-lettres, ancien directeur du collège Stanislas, etc. — Tome X (GRANDE SEMAINE — HILAIRE). — In-8° de 544 pages à 2 colonnes, chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 5 fr. 50 c.

Ce dictionnaire est approuvé par Mgr l'archevêque de Fribourg, et sera publié en 25 volumes, paraissant de trois mois en trois mois. — Voir pp. 206 et 379 de notre t. XXII, et p. 296 de notre t. XXIII, le commencement de nos articles sur cet important ouvrage.

Discours et instructions pastorales de Mgr l'ÉVÊQUE DE POITIERS. — Tome III. — In-8° de 768 pages, chez Henri Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 6 fr.

Discours prononcé par Mgr l'ÉVÊQUE DE POITIERS dans son église cathédrale, le 11 octobre 1860, à l'occasion du service solennel pour les soldats de l'armée pontificale qui ont succombé pendant la guerre. — In-8° de 32 pages, chez Oudin, à Poitiers, et chez V. Palmé, à Paris; — prix : 1 fr.

Droit (le) d'atnesse, par Mme BOURDON (Mathilde Froment). — In-12 de X-X-270 pages, chez A. Bray; — prix : 4 fr.

Église (l') catholique en Pologne sous le gouvernement russe, par le P. Louis LESŒUR. — 1 vol. in-8° de XIV-496 pages, chez C. Douniol; — prix : 6 fr.

Élévations, par M. Arthur de GRAVILLON. — 1 vol. in-12 de 126 pages, chez V. Pouillet; — prix : 2 fr.

Étrennes (les bonnes) pour 1861. — 30^e année. — In-32 de 64 pages plus le calendrier (16 pages), chez L. Lefort, à Lille, et chez tous les libraires où l'on trouve la Bibliothèque de Lille; — prix : 15 c.

Explication familière des principales vérités de la religion, à l'usage des enfants, augmentée de l'explication familière des devoirs du dimanche. — 1 vol. in-18 de 360 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par LL. EE. les cardinaux archevê-

ques de Paris, Lyon et Bordeaux, et par NN. SS. l'archevêque d'Auch et l'évêque d'Autun.

Famille (une) bretonne ; ouvrage dédié à l'adolescence, par Mlle Zénaïde FLEURIOT (Anna Ediane). — 1 vol. in-12 de 318 pages plus 4 gravures, chez A. Bray ; — prix : 3 fr.

Famille et collège. Leur rôle dans l'éducation, par M. Henri GRAS, membre de l'Académie impériale de Marseille. — 1 vol. in-8° de vi-528 pages, chez V. Sarlit ; — prix : 6 fr.

France (la) à Rome et le royaume d'Italie, par M. Charles DE RIANCEY. — In-18 de 36 pages, chez C. Douniol ; — prix : 50 c.

France (la) catholique. Etudes historiques par M. l'abbé V. POSTEL. — 4 vol. in-18 de 248, 204, 220 et 230 pages, chez J.-L. Paulmier ; — prix : 4 fr.

Bibliothèque de Paris, 7^e série. — Quelques exemplaires, à l'insu de l'auteur, ont paru sous ce titre : *Ce que Dieu a fait dans le monde par la France.*

Hiver (r) à la campagne, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latriche. — 1 vol. in-12 de 284 pages, chez C. Douniol ; — prix : 2 fr. 50 c.

Impératrices (les). France, Russie, Autriche. Brésil, par Mme A. CELLIEZ ; ouvrage illustré de 16 dessins à deux teintes, par MM. TELORY et H. GRENIER. — 1 vol. grand in-8° de 628 pages, chez Ducrocq ; — prix : 12 fr.

Lévite (le pieux) peint par lui-même, ou Vie de Charles-Eugène Delaby, clerc minoré au grand-séminaire de Soissons, décédé le 24 février 1858, suivi d'une notice sur Charles-Aimable Lemaire, décédé diacre au même séminaire, par M. l'abbé GOBAILLE, ancien supérieur du grand-séminaire de Soissons. — 1 vol. in-12 de XII-360 pages plus 1 gravure, chez Adr. Le Clère et Cie ; — prix : 2 fr. 50 c.

Approuvé par Mgr l'évêque de Soissons et Laon.

Lizzie Maitland, traduit de l'anglais sous la direction de M. J. CHANTREL. — 1 vol. in-12 de 324 pages, chez Putois-Cretté ; — prix : 1 fr. 50 c.
Bibliothèque Saint-Germain.

Lucie. Episode de l'histoire de Syracuse sous le règne de Dioclétien, par M. René DU MESNIL DE MARICOURT. — 1 vol. in-8° de 236 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie, à Tours, et chez Mme veuve Poussiégué-Rusand, à Paris ; — prix : 1 fr. 25 c.
Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Magie (la) au XIX^e siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges, par M. le chevalier Gougenot DES MOUSSEaux ; précédé d'une lettre adressée à l'auteur par le P. VENTURA DE RAULICA. — 1 vol. in-8° de XX-448 pages, chez Henri Plon et chez E. Dentu ; — prix : 6 fr.

Méditations à l'usage de la jeunesse pour tous les jours de l'année et les principales fêtes, par M. l'abbé A.-E. PAGÈS. — 1 vol. in-12 de IV-614 pages, chez Adr. Le Clère et Cie, et chez A. Vatou ; — prix : 3 fr.

Approuvé par Son Em. le cardinal archevêque de Paris.

Ministère (le) public et le barreau, leurs droits et leurs rapports, avec une introduction, par M. BERRYER. — 1 vol. in-8° de XXIV-174 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 3 fr.

Mois de l'enfant Jésus, ou Méditations pour chaque jour du mois de décembre, par l'AUTEUR DE *l'Eucharistie méditée.* — 1 vol. in-18 de 360 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Mot (un) du cardinal MATHIEU sur la brochure Pape et empereur, de M. Cayla. — In-8° de 16 pages, chez Adr. Le Clère et Cie ; — prix : 50 c.

Neuvaine en l'honneur de l'immaculée Conception de Marie, par le R. P. A. DENIS, de la Compagnie de Jésus. — In-18 de 96 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 30 c.

Nom (un), par M. Alfred DE COURCY. — 4 vol. in-12 de 230 pages, chez C. Douniol ; — prix : 2 fr. 50 c.

Nouvelles de charité, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 vol. in-12 de VIII-258 pages, chez C. Dillet ; — prix : 1 fr. 50 c.
L'Autel et le foyer.

Œuvres inédites de M. Dufriche DES GENNETES, curé de N.-D. des Victoires à Paris, fondateur de l'archiconfrérie du saint et immaculé cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, contenant ses sermons, prêches, instructions, plans et notes sur divers sujets de la religion ; précédées d'une notice biographique, d'un portrait de l'auteur et d'un autographe de sa main, publiées sous la direction de M. l'abbé G. DESFOSSÉS, vicaire de la paroisse. — 4 vol. in-12 de CXLIX-358, 510, 560 et 452 pages plus 1 portrait et 1 autographe, chez A. Lévesque ; — prix : 16 fr.

Oraison funèbre des volontaires catholiques de l'armée pontificale morts pour la défense du Saint-Siège, prononcée par Mgr l'ÉVÊQUE D'ORLÉANS dans sa cathédrale, le 8 octobre 1860. — Grand in-18 de 36 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie, et chez C. Douniol ; — prix : 50 c.

Pape (le) et l'Italie, Lettre à MM. de Falloux, de Valmy, Arnaud (de l'Arriège), et à tous les auteurs connus et inconnus de projets de solution du sens dessus dessous italien, par M. Bouhier DE L'ECLUSE. — 1 vol. in-8° de XVI-216 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie, chez

- C. Douniol et chez Lagny frères; — prix: 3 fr. 50 c.**
- Philosophes (les) convertis, Etude de mœurs au XIX^e siècle**, par M. Ch. DE BUSSY. — 1 vol. in-12 de 412 pages, chez C. Blériot; — prix: 3 fr.
- Picismont (le) au ban de l'Europe**, par M. Henri DE VALORY. — In-12 de 16 pages, chez C. Douniol; — prix: 15 c.
- Fic IX, 1792 à 1860**, par M. E. SALLIOR. — Dédié au clergé catholique. — In-18 de VIII-76 pages, chez C. Vanier; — prix: 1 fr.
- Finehon (M^{me})**, *Un bon averti en vaut deux*. — In-12 de 24 pages, chez H. Goëmaère, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagand et Cie, à Lyon et à Paris; — prix: 75 c.
- Proverbes dramatiques en vers, par M. le baron F. de Roisin; — N^o 2.
- Fracement (du) des petits capitaux**, par M. le directeur du *Messenger de la Charité*. — In-18 de 92 pages, chez C. Dillet; — prix: 50 c.
- Folittique (la) nationale et le droit des gens**, par M. le marquis DE LA ROCHE-JAQUELEIN. — In-8^o de 48 pages, chez E. Dentu; — prix: 1 fr.
- Mérite des fêtes célébrées à Arras les 15, 16 et 17 juillet 1860, à l'occasion de la béatification et de la réception d'une relique insigne de B.-J. Labre, suivi des discours et panegyrique prononcés par NN. SS. les Archevêques de Rouen et les Evêques de Nîmes et de Poitiers**. — In-8^o de 162 pages, chez tous les libraires d'Arras, et à Paris, chez A. Vatou; — prix: 1 fr. 50 c.
- Recueils du soir, ou les Modèles de la jeunesse présentés à son imitation dans une série de lectures spirituelles rédigées sur un plan uniforme; — ouvrage destiné aux petits-séminaires, aux maisons d'éducation, aux catéchismes, aux écoles et aux familles pieuses**, par M. l'abbé V. POSTEL, docteur en théologie, etc. — 1 vol. in-18 de 376 pages, chez Adr. Le Clère et Cie; — prix: 1 fr. 60 c.
- Religieuse (la) en oraison, méditant sur la vie et l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cours de méditations pour chaque jour et fête de l'année chrétienne, composé selon la méthode de saint Ignace, d'après les maîtres de la vie spirituelle et les ascétiques modernes les plus autorisés**, par M. l'abbé Ant. RICARD. — Tome II. — *Vie souffrante et vie glorieuse du Sauveur*. — In-12 de 444 pages, chez V. Sarlit; — prix: 3 fr.
- L'ouvrage aura 4 volumes et coûtera 12 fr.
- Scènes et Nouvelles catholiques**, par M. Léon GAUTIER. — 1 vol. in-12 de 264 pages, chez V. Palmé; — prix: 2 fr.
- Science (la) des choses de Dieu, ou Lettres à Edmond sur le dogme catholique**, par le docteur Conrad MARTIN, évêque de Paderborn; traduit sur la deuxième édition allemande, par M. l'abbé GYR, avec l'autorisation de l'auteur. — 1 vol. in-8^o de XII-448 pages, chez H. Dessain, à Liège, et chez Magnin, Blanchard et Cie, à Paris; — prix: 5 fr.
- Soirées (les) germaniques offertes à la jeunesse**, par Mlle Thérèse-Alphonse KARR. — *Contes et nouvelles tirés d'auteurs allemands*. — 1 vol. in-8^o de XII-298 pages plus 8 gravures sur acier, chez Théodore Letèvre; — prix: 4 fr.
- Souveraineté (la) temporelle des Papes, Etudes historiques**, par M. l'abbé F. TÉNOUGI. — 1 vol. in-8^o de XII-276 pages, chez A. Bray; — prix: 4 fr.
- Union de Marie au fidèle et du fidèle à Marie**, par le P. F.-M. Philpin DE R., prêtre de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri de Londres, traducteur des *Conférences spirituelles* du R. P. Faber. — 1 vol. in-12 de 414 pages, chez V. Sarlit; — prix: 2 fr. 50 c.
- Veuve (la) de Cyrnos, ou le premier Commandement de l'Eglise**, par M. l'abbé L. DE PERETTI, directeur des études au petit-séminaire d'Ajaccio. — In-32 de 128 pages, chez A. Josse; — prix: 60 c.
- Vie chrétienne d'une dame dans le monde**, par le P. DE RAVIGNAN. — 1 vol. in-12 de VIII-328 pages, chez Mme veuve Pousielgue-Rusand; — prix: 3 fr.
- Vie (de la) de famille et des moyens d'y revenir**, par Mme M. DE MARCFY. — 1 vol. in-12 de XII-508 pages, chez Girard et Jossierand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris; — prix: 3 fr. 50 c.
- Vie (une) de saint par semaine, selon l'ordre des siècles**, par M. A. DE SOLIGNAC. — 1 vol. in-12 de XIV-548 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix: 2 fr.
- Vies des saints**, par le P. GRIVY, religieux de l'ordre des minimes. — *Edition populaire, mise à la portée de tous les fidèles, et augmentée de la vie des saints et bienheureux nouveaux*. — Tomes I et II, 2 vol. in-12 de VIII-542 et 612 pages, chez V. Palmé; — prix: 3 fr. le volume.
- L'ouvrage aura 4 volumes.
- Voyage dans la péninsule du Sinaï**, par M. Lottin DE LAVAL. — 1 vol. in-12 de 188 pages, chez V. Sarlit; — prix: 1 fr.
- Bibliothèque de voyages et de romans.

J. DUPLESSY.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET LES ACADÉMICIENS.

LE XXIV^e FAUTEUIL.

(Suite.)

L'ABBÉ CASSAGNE. — LE COMTE DE CRÉCI.
LE PRÉSIDENT DE MESMES. — L'ABBÉ ALARY.

L'abbé Cassagne! voilà bien un malheureux qu'on pourrait dire, littéralement et dans tous les sens de l'expression, avoir été tué sous un coup de la massue de Boileau, tué dans sa vie physique et dans sa réputation littéraire. Et quelle carrière, pleine d'ambition et d'espérance, Boileau est venu interrompre à peine à son milieu! Né à Nîmes, d'un père qui fut maître des requêtes du duc d'Orléans, puis trésorier du domaine de la sénéchaussée de cette ville, élevé dans le sein d'une famille opulente, Jacques Cassagne vint de bonne heure à Paris. Là, il embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir docteur en théologie, et, entre toutes les routes ambitieuses qui s'ouvraient devant lui, il choisit les deux qui, dans ce siècle de foi et de littérature, pouvaient le plus promptement le mener à la gloire, à savoir la prédication et la poésie. Une ode de quatre cents vers qu'il fit, en 1660, à la louange de l'Académie française, lui en ouvrit bientôt les portes à l'âge de vingt-sept ans. Dans l'intervalle, il avait composé un autre poème d'environ six cents vers, où il introduisait Henri IV donnant des leçons à Louis XIV : ce poème lui valut, Chapelain aidant, la protection de Colbert, une pension de la cour, une place de garde à la Bibliothèque du roi, et, un peu plus tard, un des quatre premiers fauteuils à la *petite Académie*, devenue ensuite l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Ses trois collègues, Chapelain, Bourzéis et Charpentier, étaient, comme lui, déjà membres de l'Académie française. Alors Chapelain, deux fois son collègue, le grand maître des réputations et le dispensateur des faveurs de la cour, écrivait de lui, dans son *Mémoire des gens de lettres* : « Cassagne. — Est un très-bel es-
« prit et qui écrit bien en prose française, avec plus de naturel que

« d'acquit, surtout dans les lettres humaines, son inclination pieuse
« l'ayant plus porté à l'étude de la théologie qu'à toute autre. Son
« génie est soutenu et ses expressions pures et fortes, avec beaucoup
« de sentiments nobles et moraux. Il serait plus propre à la chaire
« qu'à tout, si sa faible santé lui permettait de s'y appliquer; et, si
« son jugement se peut mûrir et tempérer le beau feu qui l'agite, il
« y tiendra un des premiers rangs. Ce serait aussi une plume à faire
« d'éclatants panégyriques; enfin, c'est un des jeunes gens de ce
« siècle de la plus belle espérance et des plus nés à la vertu: car,
« pour l'ambition et l'amour de ses ouvrages, ce sont deux défauts
« qui ne sont blâmables qu'aux gens d'un âge plus avancé. » —
Donc, alors que Chapelain délivrait à Cassagne ce billet de gloire et
d'émargement, Cassagne avait déjà débuté, et débuté avec éclat dans
la chaire. A en croire le *Sorberiana*, sa méthode ne péchait que par
excès de perfection: tout y était plein de sens, de savoir, de style et
d'éloquence; ce qui faisait craindre qu'en ne prêchant que pour les
gens d'esprit, il ne fût pas assez accommodé aux oreilles du vulgaire.
« Mais, ajoute le *Sorberiana*, que M. l'abbé Cassagne ne laisse pas
« d'aller son train, quelque prodigalité de doctrine et de politesse
« dont je le reprenne; qu'il enseigne aux autres prédicateurs comme
« il faut parler en honnête homme, et qu'il accoutume ses auditeurs
« à se voir traités en honnêtes gens. »

C'est au milieu de ce ciel serein, qui promettait une si riche moisson de triomphes, que retentit le coup de tonnerre de Boileau :

Moi qui ne compte rien, ni le vin, ni la chère,
Si l'on n'est plus à l'aise assis dans un festin,
Qu'aux sermons de *Cassagne* ou de l'abbé Cotin!

coup de tonnerre qui brouilla, détruisit tout dans la fortune, et même, dit-on, dans la santé et la raison du pauvre abbé Cassagne! C'était en 1663. Cassagne était déjà sur les marches de la chaire du Louvre, car il venait d'être nommé pour prêcher à la cour: il fut renversé et n'osa plus remonter dans aucune chaire, craignant d'entendre retentir, comme un écho de sa voix, les vers de Boileau, qui avaient le privilège de devenir *proverbes en naissant*. En 1671 seulement, l'Académie, pour consoler son éloquence malheureuse, l'invita à prêcher l'oraison funébre d'un de ses membres, Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, ce qu'il fit dans l'église des Carmes des Billettes. Disons néanmoins que la cruelle raillerie de Boileau fut pour lui ce

qu'avaient été pour Socrate les *Nuées* d'Aristophane : un poison lent, dont il ne mourut que seize ans après. Dans l'intervalle, il fit les derniers efforts pour regagner l'estime du public. Il produisit coup sur coup divers ouvrages en prose et en vers : des poèmes sur les conquêtes ou guerres de Flandre, de Franche-Comté et de Hollande, et des poésies diverses répandues dans les recueils du temps ; une préface estimée des œuvres de Balzac ; des traductions des trois livres de l'Orateur de Cicéron et des œuvres de Salluste, traductions qui ne manquent ni d'élégance ni de fidélité, quoique trop peu précises et énergiques ; un traité de morale sur la valeur ; enfin, il méditait un corps d'homélies propres à être récitées au prône dans les églises dépourvues de prédicateur, lorsque sa santé, toujours mauvaise, succomba sous le poids de l'étude et du chagrin. Ses parents, avertis que sa tête se dérangeait, accoururent du fond de leur province : l'ayant trouvé hors d'état d'être transporté en Languedoc, ils le mirent à Saint-Lazare, où il mourut à peine âgé de quarante-quatre ans.

« Créci était frère du P. Verjus, jésuite, ami intime du P. de la Chaise, qui avait fort contribué à sa fortune. C'était un petit homme accort, doux, poli, respectueux, adroit, qui avait passé sa vie dans les emplois étrangers, et qui en avait pris toutes les manières, jusqu'au langage. Très-longtemps à Ratisbonne, puis dans plusieurs petites cours d'Allemagne ; enfin, second ambassadeur plénipotentiaire au traité de paix de Ryswick. Il avait beaucoup d'insinuation, l'art de redire cent fois la même chose toujours en différentes façons, et une patience qui, à force de ne se rebuter point, réussissait très-souvent. Personne ne savait plus à fond que lui les usages, les lois et le droit de l'Empire et de l'Allemagne, et savait fort bien l'histoire. Il était estimé et considéré dans les pays étrangers, et y avait fort bien servi. Il était fort vieux, et homme de très-peu. » — Telle est l'oraison funèbre que Saint-Simon fait de Louis de Verjus, comte de Créci, en enregistrant sa mort sous la date de 1709. Il ne peut avoir flatté le frère d'un jésuite, moins encore un « homme de très-peu ; » ce qui donne plus de crédit cette fois à l'éloge académique qui lui fut décerné lors de la réception de son successeur : « Il possédait l'histoire ancienne et moderne, et particulièrement ce qui regarde le droit public, les traités entre les souverains, et leurs différents intérêts. Ses dépêches avaient cette précision qui sait ne

« dire que ce qu'il faut sur chaque sujet, et n'y rien omettre de tout
« ce qui peut être utile. Ses jugements étaient sûrs dans les consé-
« quences qu'il tirait de la situation des affaires et du caractère des
« esprits. Il était doux, complaisant, aimable dans la société ; qualités
« qui lui furent très-utiles pour s'insinuer dans l'amitié et dans la
« confiance des princes et des ministres avec qui il devait négocier.
« Les qualités d'homme d'Etat n'obscurcissaient point en lui celles de
« l'homme de lettres : elles servaient, au contraire, à les mettre dans
« un plus beau jour. Il avait un goût exquis pour tous les ouvrages
« d'esprit, et il était lui-même fort capable d'en produire. » Ainsi
parlait de lui Caillères, qui pouvait le connaître mieux que personne,
puisqu'il avait été un des plénipotentiaires français au congrès de
Ryswick. Mais, quand Créci succéda à Cassagne, en 1679, il ne pou-
vait avoir encore tous les titres diplomatiques et littéraires contenus
dans les éloges de Caillères et de Saint-Simon. Né d'un conseiller au
Parlement, ce qui, pour l'orgueilleux duc et pair, était une naissance
de *très-peu*, il avait embrassé, comme presque tous les hommes d'o-
rigine parlementaire, le parti de la Fronde, et s'était attaché aux inté-
rêts du fameux coadjuteur. Plus tard, devenu secrétaire du cabinet du
roi, il montra une telle capacité pour les affaires, que Louis XIV lui
confia une mission en Portugal. De là il passa en Savoie, puis en Al-
lemagne, où il fut chargé de traiter avec les princes opposés à la
maison d'Autriche. En même temps qu'à l'Académie, il était nommé
à la diète de Ratisbonne, où il montra son habileté accoutumée. En
quelques mots, voilà ce qui avait pu attirer sur lui, en 1679, l'atten-
tion et les suffrages du docte corps. Quant à des titres littéraires, il
avait, nous a-t-on dit, de grandes connaissances en histoire et en
droit, et un goût prononcé pour les choses de l'esprit. Mais, pour des
ouvrages, qu'il aurait été, suivant Caillères, « fort capable de pro-
« duire, » c'était encore moins que sa naissance. On cite pourtant
quelques pièces dans les recueils du temps, mais auxquelles son frère
le jésuite a peut-être eu plus de part que lui, et encore un libelle en
réponse au fameux baron Lisola, avec qui il avait eu des démêlés très-
vifs en Allemagne. Au jugement de Bayle (Dict., art. *Lisola*), per-
sonne ne répondit d'une manière plus piquante que Verjus de Créci à
ce redoutable libelliste. Il était, du reste, facile d'avoir au moins
l'avantage du bon goût sur l'auteur de la *Sauce au verjus*, libelle où,
entre autres quolibets grossiers sur le nom de son adversaire, on lit
des phrases comme celles-ci : « Les raisins qui ne peuvent jamais

« mûrir sont bons à faire du *verjus*. — La France approuve ces des-
« seîns par son ministre, ... et la sauce court risque de n'être pas des
« meilleures, puisqu'on y met trop de *verjus*. » C'est là de l'esprit
non de cour, mais de cuisine. — Créci concourut, nous l'avons dit, à
la paix de Ryswick. Là est sa gloire; là pourtant il trouva presque la
perte de sa réputation diplomatique. On sait que cette paix, tant dé-
sirée, fut reçue à Paris comme un affront à l'orgueil national. Les
Parisiens, n'osant s'en prendre au roi, s'attaquèrent à Créci et à ses
collègues. « Ils n'osaient, a dit Voltaire, se montrer ni à la cour ni à
la ville : on les accablait de reproches et de ridicules, comme s'ils eus-
sent fait un seul pas qui n'eût été dirigé par le souverain. » On l'igno-
rait peut-être; on ignorait bien davantage que cette paix, d'apparence
en effet trompeuse, portait dans son sein le trône d'Espagne pour
un petit-fils de Louis XIV.

Descendant de Henri et de Jean-Jacques de Mesmes, protecteurs
de Jean Passerat, un des auteurs de la *Satire Ménippée*; petit-neveu
du comte d'Avaux, Mécène de Voiture, le président Jean-Antoine de
Mesmes trouvait déjà dans sa maison une illustration littéraire qui le
recommandait aux suffrages de l'Académie. D'ailleurs, il pouvait consi-
dérer le fauteuil lui-même comme un héritage de famille, son père
ayant été académicien avant lui. Il n'était encore que président à mor-
tier lorsqu'il fut admis dans le docte corps. Deux ans après,
Louis XIV, comme pour confirmer les suffrages de l'Académie, le
mettait à la tête du Parlement de Paris. Ce suffrage, du reste, avait
reçu de Boileau une sanction plus littéraire, et, dans l'espèce, plus pé-
remptoire. Le satirique, si opposé à l'élection des grands seigneurs à
l'Académie, et d'une liberté si mordante contre quelques choix de
cette nature, dit de Mesmes, le jour de sa réception : « Je viens à
« vous, Monsieur, afin que vous me félicitez d'avoir pour confrère un
« homme comme vous. » Mais un autre poète, — ulcéré, il est vrai,
contre l'Académie, dont ses satires lui avaient fermé la porte, —
J.-B. Rousseau salua le nouveau récipiendaire par une de ses épi-
grammes ou chansons accoutumées :

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des grands que tu lasses,
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse

Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.
Vos écrits, froids poètes,
Jetonniers rampants,
Du choix que vous faites
M'étaient bien garants.
Mais craignez les censeurs ;
De la double colline
J'entends les neuf sœurs ;
Leur troupe badine
Rit avec Racine
De ses successeurs.

Pour venger l'Académie et de Mesmes, Danchet répliqua par une chanson sur le même air, dont tout le monde a retenu les vers suivants :

A te masquer habile,
Traduis tour à tour
Pétrone à la ville,
David à la cour.

Naturellement, d'Alembert, dans son éloge académique du président de Mesmes, est de l'avis de Danchet et de Boileau : « Il remplit « avec honneur, dit-il, les espérances que le monarque et les sujets « avaient conçues de lui. Prudence, intégrité, application aux affaires, « dignité dans toutes les fonctions, et, ce qui nous intéresse particu- « lièrement, talent distingué de la parole : telles furent les qualités « par lesquelles il sut justifier également et le choix du prince et le « suffrage de l'Académie. » Par contre, le président de Mesmes est un des hommes que Saint-Simon a le plus maltraités dans ses *Mémoires*. Saint-Simon avait contre lui bien des griefs : d'abord sa petite origine : « Ces Mesmes sont des paysans du Mont-de-Marsan, « où il en est demeuré dans ce premier état qui payent encore aujour- « d'hui la taille, nonobstant la généalogie que les Mesmes qui ont fait « fortune se sont fait fabriquer, etc. ; » ensuite, ses relations intimes avec le duc du Maine et les princes légitimés, objet de l'horreur privilégiée du cruel annaliste ; enfin, et surtout peut-être, son rôle dans la fameuse *affaire du bonnet*, où il paraît avoir défendu l'usage *insolent* usurpé par le premier président d'appeler, la tête couverte, les ducs et pairs à opiner : quel crime abominable ! Aussi, quand Saint-Simon en vient à sa nomination à la présidence, il fait de lui ce portrait : « Il chercha à suppléer à son ignorance en apprenant bien ce

« qu'on appelle le trantran du palais, et à connaître le faible de cha-
« cun de Messieurs qui avaient du crédit et de la considération dans
« leurs Chambres; beaucoup d'esprit, grande présence d'esprit, élo-
« cution facile, naturelle, agréable; pénétration, reparties promptes
« et justes, hardies jusqu'à l'effronterie; ni âme, ni honneur, ni pu-
« deur; petit-maître en mœurs, en religion, en pratique; habile à
« donner le change, à tromper, à s'en moquer, à tendre des pièges,
« à se jouer de paroles et d'amis ou à leur être fidèle, selon qu'il con-
« venait à ses intérêts; d'ailleurs, d'excellente compagnie, charmant
« convive, un goût exquis en meubles, en bijoux, en fêtes, en festins
« et en tout ce qu'aime le monde; grand brocanteur et panier percé,
« sans s'embarrasser jamais de ses profusions, avec les mains tou-
« jours ouvertes, mais pour le gros, et l'imagination fertile à s'en
« procurer; poli, affable, accueillant avec distinction, et suprême-
« ment glorieux, quoique avec un air de respect pour la véritable
« seigneurie, et les plus bas ménagements pour les ministres et pour
« tout ce qui tenait à la cour. » — Dans cet admirable portrait,
l'ombre et la lumière, le blâme et l'éloge, se balancent encore mu-
tuellement et se tempèrent; mais lorsque, sous la date de 1723,
Saint-Simon annonce la mort du président de Mesmes, emporté en
moins de vingt-quatre heures par une apoplexie, il ne se contient plus:
« Un plus corrompu, s'il se peut, que le cardinal Dubois, écrit-il, le
« suivit douze ou treize jours après... » Et il continue sur ce ton;
puis, s'arrêtant tout à coup, il ajoute: « J'ai eu tant d'occasions de
« parler et de faire connaître ce magistrat, également détestable et
« méprisable, que je crois pouvoir me dispenser d'en salir davantage
« ce papier. » Dans le même temps, Mme de Staal (Mlle de Launay)
faisait en quelques mots, dans ses *Mémoires*, un portrait du président
assez semblable de ton et de couleur au premier de Saint-Simon:
« C'était, disait-elle, un grand courtisan et un homme médiocre, d'un
« esprit et d'une société agréables, faible, timide, rempli de ces dé-
« faits qui aident à plaire et empêchent de servir. » C'est dans ce
milieu tempéré que doit être le vrai. Dans l'affaire du testament de
Louis XIV, dans ses rapports avec le Régent et les princes légitimés,
de Mesmes se montra inconstant, timide et faible. Toutefois, dans
l'affaire de Law et de l'honorable disgrâce du chancelier d'Aguesseau,
il se laissa entraîner par le Parlement qui voulait suivre l'exemple du
chef illustre de la magistrature, et il adressa en son nom de vives re-
montrances au Régent. Nouvelles remontrances à l'occasion de la

nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai ; mais il céda avec son corps sur la menace d'un nouvel exil. On cite de lui deux mots hardis et spirituels en ces circonstances : l'un au chancelier Voisin qu'il était allé complimenter à la tête de sa compagnie. Celui-ci, plein de morgue, ayant assuré le Parlement de sa protection : « Messieurs, « interrompit vivement de Mesmes en se retournant, remercions mon- « sieur le chancelier ; il nous accorde plus que nous ne lui demandons. » L'autre mot fut adressé au Régent lui-même, qui venait de répondre à une remontrance par un de ces jurements, une de ces expressions soldatesques dont il avait l'habitude : « Monseigneur, répliqua froide- « ment de Mesmes, Votre Altesse ordonne-t-elle que sa réponse soit « enregistrée? » — Laissons le président et finissons par l'académicien. Soit oubli, soit affectation, on avait omis, dans ses billets d'enterrement, de faire mention de son titre académique. D'Alembert raconte toute l'anecdote avec cette superbe des gens de lettres du temps, qui allaient, hélas ! devenir, à la suite de Voltaire leur roi, les vrais maîtres de la France : « La Compagnie, dit-il, s'en aperçut et le sentit, « mais dédaigna de s'en plaindre, parce qu'elle a, nous osons le dire, « un orgueil assez bien placé pour croire qu'elle honore quelque « nom que ce puisse être, et qu'aucun nom ne l'honore ni ne lui « manque. La famille de M. de Mesmes ne tarda pas ou à s'apercevoir, « ou à se repentir de cette omission fâcheuse pour elle. M. le bailli « de Mesmes, frère du premier président, écrivit à l'Académie pour « la prier de recevoir ses excuses et ses regrets. Il l'assura que « Mon- « sieur son frère avait toujours tenu à grand honneur le titre d'acadé- « micien, et que tous ceux qui portaient son nom partageaient sa « reconnaissance et son dévouement pour une Compagnie si auguste « et si célèbre. » Ce sont les termes de la lettre. Si MM. de Mesmes « eussent eu le malheur de penser autrement, l'ombre de leurs an- « cêtres se fût élevée en ce moment contre eux, pour leur reprocher « leur ingratitude et l'oubli de leurs véritables intérêts. »

Saint-Simon a encore buriné en deux coups ce portrait de l'abbé Alary : « Il était fils d'un apothicaire de Paris, et une dangereuse es- « pèce, avec de l'esprit et de l'érudition, du monde et de la politesse. « Il trouva depuis le moyen de se faire des amis, de se fourrer à la cour, « d'avoir des bénéfices. Il intrigua tant qu'après quelques années il « se fit chasser. » — Alary avait été élève de l'abbé de Longuerue, de ce savant digne du xvi^e siècle, qui, en fait d'érudition, n'avait de

passion que pour la philologie, l'histoire, les antiquités, avec un dédain affecté pour les sciences physiques et mathématiques, et qui, en fait d'art et de littérature, n'aimait que l'Arioste, *un fou qui l'amusait*, et les archéologues commentateurs d'Homère : tout le reste lui paraissait « contes à dormir debout. » Aimant l'étude et la science pour elles-mêmes, en épicurien et en égoïste, Longuerue n'a rien publié de son vivant : il se contentait d'entasser manuscrits sur manuscrits, dont plusieurs ont été publiés après sa mort. Alary ne prit du maître que ses goûts érudits, et n'épousa pas ses antipathies littéraires. Très-versé, lui aussi, dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire de tous les peuples, et surtout dans la nôtre, il aimait encore la littérature et savait par cœur les plus beaux morceaux de nos poètes. Mais, soit amour du repos, soit mépris de la réputation, il revint sur les traces de Longuerue, en ne publiant aucun des ouvrages qu'il avait composés, et personne n'a songé, après lui, à les tirer du silence et de l'ombre où il les avait ensevelis. Intrigant, néanmoins, comme le dit Saint-Simon, il fut accusé d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare. Il se défendit devant le Régent, qu'il réussit à persuader. « Vos ennemis, lui dit alors le prince, nous ont servis l'un et l'autre « en me procurant l'occasion de vous connaître. » Et, pour joindre l'effet aux paroles, il le chargea d'enseigner l'histoire au jeune Louis XV. — Voilà donc Alary à la cour, en attendant qu'il s'en fasse chasser ; il est bientôt pourvu du prieuré de Gournay-sur-Marne et de quelques autres bénéfices. Le choix de la cour détermina celui de l'Académie, qui ne tarda pas à appeler dans son sein le précepteur royal. D'ailleurs, Alary avait dans la place des amis puissants, — le marquis et l'abbé de Dangeau, — qui s'empressèrent de lui en ouvrir les portes. Une telle élection ne pouvait manquer d'exciter les railleries jalouses des gens de lettres, et l'un d'eux, le poète Roi, lança un libelle sanglant contre la Compagnie et le récipiendaire. Mal en prit au pauvre poète : par l'intervention du cardinal de Fleury, vengeur de ses confrères, il fut enfermé à Saint-Lazare. — A en croire Gaillard, successeur d'Alary, et d'Alembert, panégyriste officiel et patenté de tous les académiciens, la Compagnie n'eut point à se repentir de son choix. L'abbé Alary aurait justifié sa nomination, non-seulement par son assiduité aux séances académiques, par l'aménité de ses mœurs et la douceur de son commerce, mais par les lumières qu'il apporta dans toutes les discussions. S'il n'instruisait pas par ses écrits, il instruisait par une conversation à la fois savante et polie, où l'érudit et l'homme

du monde savaient mêler l'utile et l'agréable. Très-initié à la science des étymologies et des locutions proverbiales, c'est-à-dire de la vieille langue française, parlant avec correction et facilité la langue de son temps, il rendait au travail du dictionnaire plus de services que beaucoup de ses confrères fameux par leurs ouvrages. En un mot, il prouvait, dans les séances particulières, qu'au-dessous de ces hommes rares qui se recommandent à la postérité par des chefs-d'œuvre, il est un ordre d'hommes que le goût et les lumières peuvent rendre utiles au génie même. — Après avoir enseigné l'histoire à Louis XV, Alary exerça quelque temps le même emploi auprès du Dauphin, père de Louis XVI. C'est alors qu'il fut disgracié et banni d'une cour devenue plus sévère. Il s'enferma dès lors dans son abbaye de Gournay, avec ses livres et quelques amis, et continua d'y garder ce silence prudent qui lui a valu la paix pendant sa vie et l'oubli après sa mort.

U. MAYNARD.

141. L'ANGLETERRE TELLE QU'ELLE EST, ou *Seize ans d'observations dans ce pays*, par M. Aurèle KERVIGAN. — 2 vol. in-12 de xxviii-360 et 368 pages (1860), chez Adr. Le Clère et Cie ; — prix : 7 fr.

La prospérité apparente de l'Angleterre est un scandale dans le monde. Cette puissance a grandi par l'injustice ; elle se maintient par l'injustice. Nation protestante, centre du protestantisme, elle emploie toutes ses ressources à l'extension de son commerce et de son industrie, et, comme la prospérité des autres peuples serait nuisible à la sienne, elle entretient, autant qu'elle le peut, le désordre chez eux. Elle a pour cela trois armes terribles : l'or, le protestantisme et la révolution. Son or vient en aide aux deux autres, avec lesquelles elle combat le catholicisme et l'autorité sur le continent, et l'Europe, en proie à des convulsions continuelles, ne peut se tourner contre le géant britannique. Et cependant, l'Angleterre jouit d'une réputation qui la fait regarder comme le modèle des nations ; on la voit riche et puissante, on croit que ses enfants sont tous dans le bien-être ; elle est douée d'institutions libres ; elle a un Parlement, une presse libre ; on s'imagine que l'oppression ne peut régner sur cette terre privilégiée ; elle proclame bien haut la liberté de conscience : comment pourrait-on supposer que la liberté religieuse n'existe véritablement pas chez elle, au moins pour les catholiques ?

M. Aurèle Kervigan a voulu étudier de près ce singulier pays, où

règne encore la féodalité du moyen âge avec les formes politiques qu'on s'est accoutumé à regarder comme les plus opposées à ce régime; il est entré dans l'intimité des choses, et il nous présente l'Angleterre telle qu'elle est, non telle qu'elle se présente aux yeux d'un observateur superficiel. — Ses études ont revêtu la forme épistolaire; une bonne partie de son ouvrage a, en effet, paru sous cette forme dans le journal l'*Univers*; nous avons cependant remarqué que quelques-unes des doctrines politiques de l'auteur ne sont pas celles que soutenait ce journal. Les lettres sont divisées en plusieurs chapitres, dont les titres indiquent l'intérêt : le parlementarisme, le *self-government*, les impôts, l'antagonisme de l'Angleterre au dehors et au dedans, la moralité financière, commerciale et boutiquière, la justice et les juges, la charité et la philanthropie, le peuple des campagnes, le peuple des villes, l'état social, l'Eglise et le clergé, l'armée et la marine, les symptômes de changement, la littérature, tels sont ces titres, qui montrent que M. Kervigan a étudié la société anglaise sous toutes ses faces. Son livre est essentiellement un livre de faits : l'Angleterre est là tout entière, avec ses grandeurs et ses misères; mais on peut dire que les misères surpassent de beaucoup les grandeurs. L'Angleterre est puissante, riche, commerçante, industrielle; mais quelques familles ont le privilège de la fortune et du bien-être; le reste de la nation ne connaît que la misère, l'asservissement et la faim. On y passe presque sans transition d'un extrême à l'autre; il n'y a presque pas de degrés de l'extrême opulence à la misère la plus profonde; les classes moyennes elles-mêmes sont si peu nombreuses, qu'elles ne peuvent servir à combler le vide. Ce spectacle seul montre que la prospérité de l'Angleterre n'est qu'apparente : des plaies hideuses dévorent ce vaste corps, menacé de s'affaisser sur lui-même.

Le livre fait parfaitement ressortir cette singulière situation; mais nous regrettons que l'auteur n'ait pas insisté, autant qu'il aurait pu le faire, sur les causes diverses qui y ont amené l'Angleterre. La cause la plus puissante, selon nous, c'est le protestantisme, qui a enfanté l'égoïsme et le paupérisme; c'est dans la religion qu'il faut voir le principe du mal, comme c'est dans la religion qu'il faudrait chercher le remède. Faites l'Angleterre catholique, et tout prend aussitôt un autre aspect : les mœurs s'améliorent, la charité remplace la froide philanthropie et tue l'égoïsme, le pauvre n'est plus considéré comme une simple machine à exploiter, l'Angleterre retrouve à l'intérieur les beaux jours des siècles passés, où les populations étaient heureuses, bien vêtues,

bien nourries, et morales surtout. M. Kervigan s'attache plus particulièrement à faire ressortir les défauts du *self-government*, du gouvernement de la nation par elle-même. Au moyen âge, chez les puissantes nations de l'Europe, en Italie, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, ce *self-government* existait; l'autorité centrale était à peine sentie : est-ce que pour cela les communes lombardes, les républiques italiennes, les communes de France et des Pays-Bas, les communes d'Angleterre, étaient mal administrées? est-ce que l'aisance n'était pas générale? connaissait-on le paupérisme et l'immoralité qui rongent l'Angleterre? La centralisation administrative que recommande M. Kervigan a ses avantages, mais, à côté, que d'inconvénients! L'auteur de l'*Angleterre telle qu'elle est* nous paraît avoir trop accordé à la centralisation, trop enlevé à l'initiative individuelle. — Que dirons-nous de ce vœu : « Il n'y a pour tous les hommes ici-bas qu'une seule et même patrie : c'est la terre telle que Dieu la donna au premier d'entre eux. Tous n'y font qu'un bien court passage, et ils l'abrégent encore en se disputant un peu plus d'espace sur cette route, dont le terme, qui est une tombe, apparaît sitôt. Quelque nombreuse que soit la famille humaine, elle n'occupe pas un quart de la terre, son commun héritage; elle y trouvera toujours plus de chemins qu'elle n'en pourra remplir de ses vaines agitations, et plus de fruits, s'ils sont équitablement partagés, qu'il n'en faut aux besoins de sa fugitive existence. Peut-être le temps n'est-il pas loin où, pour le bonheur universel, ces vérités seront le droit public des nations. Les savantes spéculations de Grotius, de Weigel, de Puffendorf et de Vattel, ont rarement prévenu les sanglantes discordes des peuples. L'ère nouvelle et prochaine de la paix et du bonheur s'ouvrira, quand sur la terre il n'y aura qu'un seul peuple, comme au ciel il n'y a qu'un seul Dieu » (t. I^{er}, p. 299). » L'auteur de l'*Angleterre telle qu'elle est*, qui aime tant à s'appuyer sur des faits, et qui le fait avec tant de bonheur, ne donne-t-il pas ici un peu dans l'utopie de cette fraternité universelle des peuples, qui se trouve réalisée en partie, il est vrai, dans le christianisme, mais qui ne le sera jamais complètement sur la terre? Exprimer le désir qu'il n'y ait qu'un seul peuple, n'est-ce pas dire que la paix et le bonheur des hommes ne pourront être assurés que par l'établissement de cet empire universel, qui se présente dans l'avenir avec toutes les apparences du plus gigantesque despotisme que la terre ait jamais vu? M. Kervigan n'aime pas le

self-government ; il en montre très-bien les inconvénients ; mais l'autre mode de gouvernement a aussi les siens : si le premier éparpille trop les forces sociales, l'autre les absorbe trop ; il faut un juste tempérament, et le christianisme seul peut le donner.

Les remarques que nous faisons ici n'infirmant en rien l'intérêt de l'ouvrage que nous examinons. Nous indiquons les tendances de l'auteur, nous signalons la conclusion qu'il veut tirer de son œuvre ; mais les faits qu'il rapporte n'en subsistent pas moins dans toute leur force, et nul ne peut les nier. Tels qu'ils sont, ils mettent dans une lumière éclatante la misère intérieure de l'Angleterre, ils font prévoir de prochaines catastrophes. La presse anglaise a essayé de plaisanter l'auteur ; elle n'a pu contester les témoignages qu'il accumule à chaque page : M. Kervigan nous a bien montré l'Angleterre telle qu'elle est.

J. CHANTREL.

142. L'ANTI-FEBRONIUS, ou la Primauté du pape justifiée par le raisonnement et par l'histoire ; Ouvrage composé en italien par le P. ZACCARIA, de la Compagnie de Jésus, et traduit en français par M. l'abbé A.-C. PELTIER, chanoine honoraire de Reims. — 4 volumes in-8° de VIII-516, XLVIII-470, 524 et 536 pages (1859-1860), chez V. Sarlit ; — prix : 24 fr.

François Zaccaria, né à Venise, en 1714, mort en 1795, entra dès sa première jeunesse dans la Compagnie de Jésus, où ses talents naturels, sa solide vertu, sa science profonde lui firent une excellente réputation comme orateur, comme directeur des consciences et comme écrivain. Nommé, vers le milieu du XVIII^e siècle, conservateur de la belle Bibliothèque de Modène, en remplacement de l'illustre Muratori, qui avait occupé ce poste pendant plus de cinquante ans, il publia, malgré les occupations multipliées de sa charge, de grands travaux sur l'histoire littéraire de l'Italie (*Storia letteraria d'Italia*, 14 vol. in-8° ; *Annali letterari d'Italia*). — Après la publication du bref *Dominus ac Redemptor noster*, par lequel le pape Clément XIV supprimait la Compagnie de Jésus, il quitta Modène pour se retirer à Rome. Pie VI, successeur de Clément XIV, l'appela à d'importantes fonctions, et lui confia particulièrement le soin de former aux sciences sacrées les ecclésiastiques qui semblaient destinés à occuper les nonciatures et les légations. Le célèbre cardinal Pacca, dans ses *Mémoires historiques sur les affaires d'Allemagne*, rapporte que le Souverain Pontife, après lui avoir déclaré qu'il le choisissait pour une grave mission, ajouta : « A partir de ce moment, vous devez diriger toutes vos études vers les sciences sacrées, et prendre les leçons de l'abbé

« Zaccaria, source inépuisable d'érudition, qui vous donnera les con-
« naissances ecclésiastiques dont vous avez besoin pour vous tirer
« avec honneur de votre nonciature. » Ce fut au milieu de si sé-
rieuses occupations, que Zaccaria consacra sa plume à soutenir les
droits du Saint-Siège indignement méconnus. Tandis qu'un autre an-
cien jésuite, Feller, combattait particulièrement le jansénisme, il di-
rigea ses efforts contre le trop fameux Febronius. — Justinus Febro-
nius, — pseudonyme de Nicolas, baron de Hontheim, évêque de
Myriophyte *in partibus infidelium*, coadjuteur de l'électeur de Trèves,
— avait fait paraître en 1763 un ouvrage qui eut un immense reten-
tissement; il était intitulé : *De Statu præsentis Ecclesiæ et legitima
potestate Romani Pontificis liber singularis, ad reuniendos dissi-
dentes in religione christianos compositus*, et daté de Bouillon,
quoique réellement imprimé à Francfort-sur-le-Mein. Cette première
publication fut suivie d'appendices considérables dans les éditions
postérieures. L'ouvrage et ses additions, sous le prétexte de faciliter la
réunion des protestants à l'Eglise catholique, affaiblissaient et même
ruinaient la primauté spirituelle du pape. Accueilli avec joie par les
philosophes et les jansénistes, l'écrit de Hontheim fut traduit dans la
plupart des langues de l'Europe; mais il fut mis à l'Index, condamné
par l'Université de Cologne, réfuté par les théologiens les plus auto-
risés, désavoué en France par l'Assemblée du clergé de 1775, et dé-
claré par elle « inexact sur les objets de la plus haute importance. » A
la suite de ces justes blâmes, Hontheim fit, entre les mains du pape
Pie VI, une solennelle et complète rétractation; mais il perdit le mé-
rite de cet acte honorable par des explications où il revenait à ses an-
ciennes erreurs. Quoique rejeté hautement par tous les catholiques
sincères, quoique condamné par son auteur lui-même, son livre
obtint un immense crédit dans un siècle qui cachait, sous les
noms de jansénisme, de joséphisme, de philosophie, une puissante
hostilité contre la religion. Aussi, malgré la vraie solidité des écrits
publiés contre Hontheim, on sentait le besoin d'une réfutation dé-
taillée, pressante, sans merci, où l'auteur fût poursuivi pas à pas jus-
que dans ses derniers retranchements. Cette tâche échut au P. Zac-
caria, et l'*Anti-Febronius* parut avec l'approbation du Souverain Pon-
tife. Savant consciencieux, théologien profond, historien éprouvé,
écrivain d'un goût délicat et d'un jugement sûr, le P. Zaccaria était
l'homme qu'il fallait pour confondre les artifices de Hontheim et
mettre au jour ses perfides intentions. Sans doute, on peut aujour-

d'hui trouver dans l'*Anti-Febronius* des parties vieilles, des discussions qui semblent un peu inopportunes ; mais, si on veut bien juger un semblable travail, il faut se reporter à la fin du XVIII^e siècle, se mettre en présence des prétentions des Pombal, des Tanucci, des Choiseul, des Florida-Blanca, des Joseph II, des Parlements de France, des philosophes de l'Europe entière ; on sentira alors toute la force, toute la portée de cet ouvrage ; et comme, malheureusement, les erreurs de Febronius n'ont pas totalement disparu de ce monde, il y a, surtout dans les circonstances actuelles, un profit assuré à retirer de la lecture d'un livre où l'économie de l'Eglise catholique est nettement expliquée, où les droits du siège apostolique sont défendus à l'aide de l'Ecriture, de l'histoire, de la raison, par une plume ferme, mais toujours modérée.

Le plan que s'est proposé Zaccaria semblait tracé par la nature même de son sujet. Après une introduction très-étendue, il divise sa réfutation en deux parties : dans la première, — purement polémique, — il répond directement aux trois premiers chapitres du coadjuteur de Trèves ; dans la seconde, — toute historique, — il suit pas à pas Febronius jusqu'à la fin de son ouvrage, pour lui prouver que la tradition constante de l'Eglise, loin d'être, comme le prétend cet ennemi de la primauté papale, favorable à ses insinuations, à son enseignement, lui inflige le démenti le plus formel. Entrons dans quelques détails.

L'introduction commence par montrer que le but de Hontheim n'a pas été, ainsi qu'il eût voulu le persuader, de rendre plus facile la réunion des protestants au catholicisme, mais d'abaisser le siège de Pierre dans ses droits les mieux établis. Un tel dessein, s'il réussissait, serait non-seulement fatal à Rome, mais également funeste aux évêques, puisqu'il attaque dans sa source l'autorité, le pouvoir légitime. Elle fait voir ensuite combien l'écrit de Febronius est particulièrement injurieux pour l'Eglise de France, dont Hontheim invoque à tort le nom et les maximes. En effet, les principes fondamentaux de Febronius consistent spécialement à soutenir que le gouvernement de l'Eglise n'est pas monarchique, que les clés ont été données au corps entier des pasteurs et des fidèles, et enfin que la primauté de Pierre n'est pas une primauté de juridiction. Or, quoi de plus directement contraire au sentiment, à l'enseignement constant de l'Eglise de France ? Ses évêques et ses fidèles, comme le démontre admirablement le P. Zaccaria, sont sincèrement attachés à la chaire de Pierre, à

l'Eglise mère et maîtresse de toutes les Eglises, et ils gémissent profondément sur le mal que font aux âmes un Jansénius et un Febronius. Hontheim voudrait soulever les pasteurs contre leur chef; mais quel évêque de France, s'écrie justement le sage écrivain, verrait sans indignation, ou plutôt sans horreur, qu'on fit appel au schisme et qu'on se moquât des foudres du Vatican? Non, continue-t-il, quiconque connaît la pensée de l'épiscopat français sait quelle sanglante injure voudrait lui infliger Febronius : « La honte d'une aussi odieuse « imposture retombera tout entière sur son auteur (t. I, pp. 146 « et 157). » Après ces paroles si nobles et si vraies, comment ne regretterait-on pas de voir des écrivains catholiques dire avec affectation, comme M. Alzog dans son *Histoire universelle de l'Eglise*, que Febronius « publia un ouvrage dans lequel il cherchait à justifier, « par des recherches historiques, aux yeux de l'Allemagne étonnée, « le système des libertés gallicanes (§ 371, 3^e édit. française, t. III, p. 335). » — Après avoir ainsi rendu pleine justice à l'Eglise de France, Zaccaria révèle la mauvaise foi évidente de son adversaire dans la plupart de ses citations. Non content de puiser à des sources troublées, Hontheim agite encore ces eaux déjà peu limpides : ainsi, il en appelle habituellement à des auteurs italiens, allemands, français, repoussés par leur pays comme par l'Eglise, tels que Richer, fra Paolo Sarpi, Duaren, André d'Escobar, de Thou, Dupin, Vargas, Almain; et très-souvent il force encore les sentiments les plus exagérés de ces écrivains, dans le but manifeste de fournir quelque appui à ses étranges assertions.

Ces préliminaires épuisés, Zaccaria aborde la première partie de son ouvrage. Il prouve en trois solides dissertations que le gouvernement de l'Eglise fondée par Jésus-Christ est monarchique; que le pape a sur cette Eglise une primauté non de simple direction, mais de juridiction véritable et immédiate, et que le pouvoir des Souverains Pontifes remonte aux temps apostoliques, et ne date nullement de l'apocryphe compilation d'Isidore Mercator. Cette partie polémique occupe, avec l'introduction et une très-courte notice sur Febronius, les deux premiers volumes de la traduction de M. l'abbé Peltier.

La deuxième partie, — ou partie historique, — présente l'histoire de la primauté du pape durant le cours des huit premiers siècles. C'est assurément ce qui est aujourd'hui le plus particulièrement intéressant, le plus spécialement instructif dans l'ouvrage de Zaccaria.

Parcourant le bel âge de l'Eglise, les temps des Pères, des martyrs, des premiers docteurs, l'auteur fait voir, les preuves à la main, que, pendant cette période, toutes les Eglises du monde chrétien ont eu recours au Pontife romain pour la solution des difficultés en matière religieuse ; il montre comment les papes ont usé des droits d'évoquer à leur tribunal les causes majeures, de confirmer, de transférer, de déposer les évêques, d'ériger les sièges nouveaux, d'imposer des lois, de recevoir les appels, de convoquer et de présider les conciles généraux. Il finit par l'histoire développée de la juridiction exercée pendant ces huit premiers siècles par le successeur de Pierre sur tous les évêques catholiques. Ainsi, par les plus authentiques documents, par les textes les plus sûrs, par les faits les mieux appuyés et les moins contestables, est vengée contre Febronius la primauté réelle des papes ; ainsi est soutenue la cause des évêques et des souverains, ainsi, en un mot, est défendu le principe d'autorité ; car, comme le remarque excellentement Zaccaria, si, avec Febronius, on fait venir le pouvoir des fidèles ; si, en suprême analyse, on prétend que la racine de l'autorité réside dans les sujets, il faudra, pour être conséquent, conclure qu'en matière ecclésiastique et civile les subordonnés peuvent juger leur chef, que les lois n'ont de force que par la volonté des inférieurs. « O aveuglement de l'esprit humain ! s'écrie alors avec douleur le sage et trop prophétique écrivain ;.... mais l'Eglise de Jésus-Christ, quoi que puisse machiner contre elle l'iniquité des hommes, ne périra jamais ; Jésus-Christ a promis d'être avec elle et avec ceux qui la gouvernent jusqu'à la consommation des siècles ; au lieu que tout le danger, le danger suprême est pour les puissances séculières, qui n'ont point reçu de même de promesses qui puissent les garantir infailliblement contre l'insurrection de leurs sujets. Que n'ont-elles donc point à craindre de livres semblables, si leurs peuples viennent à goûter les damnables maximes qui s'y trouvent insinuées?... C'est pourquoi j'ai voulu montrer aux regards de mes lecteurs la ruine que, sous prétexte de faire la guerre à Rome, on prépare du même coup à tous les pouvoirs religieux et civils les plus dignes de respect. Ah ! puisse mon zèle ne pas s'épuiser en pure perte pour la légitime autorité des évêques et pour le raffermissement des trônes (t. IV, pp. 477, 478) ! » — On voit par ce court exposé de quel vif intérêt sera la lecture d'un tel ouvrage, dû à un auteur aussi savant et aussi exact. Le lecteur y apprend sûrement la grave histoire de la plus sainte, de la plus légitime, de la plus vénérable autorité qui

fut jamais; autorité que n'appuie pas la force matérielle et brutale, mais la seule force morale, la force spirituelle, le droit qui vient du Père des hommes et du Sauveur du monde.

Il ne nous reste plus qu'à remercier M. l'abbé Peltier de nous avoir donné en français cette utile publication. Sa traduction, malgré des fautes typographiques un peu multipliées et une certaine incorrection de style, ne manque ni de vigueur ni de charme; on la lit avec un très-vif et très-constant intérêt. Cependant, nous avons à reprocher à son œuvre trois lacunes importantes, qu'il serait indispensable de combler dans une édition nouvelle : nous réclamons d'abord une notice sur le vertueux et savant auteur; puis, sur Hontheim, une étude biographique plus complète, et même plus scrupuleusement exacte que celle placée en tête du second volume; enfin, — et c'est là le point sur lequel nous insisterons le plus, — à la suite de l'*Anti-Febronius* nous attendons sa défense, ou l'*Anti-Febronius vindicatus*. Ces deux écrits ne peuvent se séparer; l'*Anti-Febronius vindicatus*, publié par Zaccaria en réponse à de graves objections, contient des remarques et des éclaircissements de la plus haute portée. Après avoir exprimé, dans l'intérêt seul de l'œuvre de l'honorable traducteur, ces regrets, ou plutôt ces vœux, nous n'avons plus qu'à répéter les éloges que de vénérables prélats ont donnés à son travail, et à dire en particulier, avec Mgr l'évêque de Poitiers, que c'est une heureuse pensée d'avoir traduit l'*Anti-Febronius*; car « c'est un des livres qu'il importe le plus de mettre à la disposition « de tous ceux qui ne sont pas étrangers aux questions religieuses « que soulève le temps présent. »

E.-A. BLAMPIGNON.

143. EXPOSITION *des principes du droit canonique*, par S. Em. le cardinal Gousset, archevêque de Reims. — 1 volume in-8° de VIII-674 pages (1859), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 7 fr.

Quoiqu'il y ait plus d'un an déjà que ce nouvel ouvrage du savant cardinal Gousset ait été publié, et que, dès lors, nous n'ayons plus à en parler comme d'une œuvre nouvelle, nous croyons cependant venir à l'heure favorable pour insister sur son importance. — Commençons par une courte analyse.

Dans la pensée de l'éminent cardinal, cet ouvrage n'est point destiné à remplacer les livres élémentaires et classiques qui sont entre les mains des élèves dans les séminaires et les Facultés de théologie, où les leçons se font en latin. Ainsi, on n'y trouve pas l'explication des

divers degrés de la hiérarchie sacrée, l'examen des questions particulières concernant l'administration des biens de l'Eglise, la célébration des saints mystères, etc. L'*Exposition des principes du droit canonique* n'est qu'un simple traité de législation, où l'on indique la source, la nature et l'objet du pouvoir législatif que l'Eglise tient de son divin fondateur. — Comme on le voit déjà par cette idée générale, le but de ce livre est de mettre en lumière des questions extrêmement graves, autour desquelles l'impiété s'acharne à accumuler les nuages les plus épais.

Après quelques notions générales sur la nature du droit canon, sur la nécessité de l'étudier, soit pour les ecclésiastiques, soit pour les magistrats et les jurisconsultes, et sur les principales collections du droit canonique, l'éminent auteur aborde la question fondamentale de son traité, le pouvoir législatif de l'Eglise. Il met un soin particulier à prouver, 1° la réalité de ce pouvoir; 2° son indépendance vis-à-vis de la puissance civile qui, loin de le dominer, lui est, au contraire, soumise dans les choses de la foi et des mœurs; 3° il apporte une foule de textes, soit de l'Écriture sainte, soit de la tradition, soit des conciles généraux, pour démontrer que ce pouvoir est monarchique, et que, par suite, le pape, en qui il réside éminemment comme dans sa source, est un vrai monarque, dont la puissance n'est limitée par rien, ne reconnaît aucun supérieur ni aucun égal sur la terre, et n'est pas, ainsi qu'on l'a dit, *tempérée* par l'aristocratie et la démocratie, à la façon de l'autorité des rois dans nos monarchies constitutionnelles, qui règnent et ne gouvernent pas. Le pape règne et gouverne. Il n'a pas besoin, pour légiférer, du vote d'une assemblée souveraine au bas duquel il n'aurait qu'à apposer sa signature. L'objet de son pouvoir étant la foi et les mœurs, il faut que le pape soit infaillible dans les décisions qui émanent de son autorité et qui se rapportent à ce double objet; car, disait le savant Capellari, qui, plus tard, devint le pape Grégoire XVI, le moyen le plus nécessaire à l'exercice de son autorité monarchique, est celui qui ôtera à ses sujets tout prétexte de refuser de se soumettre à ses décisions et à ses lois. A cette occasion, le cardinal Gousset rappelle la conduite de l'épiscopat français, lorsqu'il s'est agi de proclamer le dogme de l'immaculée conception. De tous les évêques de France, dont il donne la liste, un seul a déclaré se soumettre au jugement du Saint-Siège *et de la majorité des évêques*; les autres s'en sont rapportés simplement et sans aucune restriction à la décision du Souverain Pontife. — Il suit de cette doctrine que les

constitutions apostoliques doivent être considérées comme une des sources principales du droit canon. L'éminent auteur fait alors connaître les différentes formes de ces constitutions, tels que les bulles, brefs, lettres encycliques et rescrits du pape.

Mais toute administration a des règles de conduite dans la direction des affaires dont l'observation constante donne à un règne sa physiologie propre. De plus, un seul homme, fût-il assisté d'en-haut, ne peut suffire aux détails innombrables du gouvernement d'une société qui embrasse le monde entier; il lui faut un conseil, des tribunaux chargés de préparer les matériaux qui seront la base d'un jugement ou d'une décision suprême, ou de maintenir la pureté primitive d'une décision antérieurement rendue, et de l'étendre aux cas nouveaux qui ont surgi depuis et qu'on ne pouvait prévoir. La ligne de conduite de l'autorité pontificale dans le gouvernement de l'Eglise est indiquée dans ce que l'on appelle les *Règles de la chancellerie romaine*; et les tribunaux qui viennent en aide au pape dans l'exercice de son autorité sont les *Congrégations romaines*. L'auteur fait connaître l'origine des unes et des autres, leur objet et l'autorité dont elles jouissent, autorité si méconnue en France aujourd'hui encore, sinon en théorie, du moins dans la pratique. Toutes les décisions qui émanent de ces tribunaux, particulièrement celles qui sont revêtues de la sanction du pape, viennent s'ajouter aux constitutions apostoliques, pour alimenter le droit canon, dont elles sont, par cela même, la source principale, surtout par l'abondance des richesses qu'elles lui fournissent, et par la continuité de leur action qui n'est jamais suspendue.

Les conciles sont une deuxième source de droit canonique. D'abord, et avant tout, les conciles généraux, qui sont infaillibles dans leurs décisions touchant le dogme et la morale, comme celles des Souverains Pontifes, et dont les règlements sur la discipline jouissent également d'une autorité suprême dans toute l'Eglise. Viennent ensuite les conciles nationaux et provinciaux, puis les synodes diocésains. Comme on peut s'y attendre, l'éminent auteur n'a pas décliné la question si controversée autrefois, en France principalement, des rapports des conciles généraux avec le pape, et l'on prévoit facilement dans quel sens il a dû la décider. Les chapitres consacrés aux conciles particuliers et aux synodes excitent l'intérêt à plus d'un titre, surtout par les détails qu'ils renferment sur la composition de ces assemblées, sur l'obligation de les tenir régulièrement, sur l'objet de leurs délibé-

rations, sur les conditions nécessaires pour que leurs décisions aient force de loi.

La coutume est une autre source du droit. On sait toute l'importance que les anciens parlementaires, suivis en cela par les gallicans, ont toujours accordée au droit coutumier, et combien ils ont mis de persistance à l'opposer aux lois universelles de l'Eglise, et spécialement aux décrets du concile de Trente touchant la discipline ecclésiastique, et à certaines constitutions émanées de la chaire de saint Pierre. On n'a pas oublié le fameux *Mémoire sur la situation présente de l'Eglise gallicane relativement au droit coutumier*, qui essaya de réveiller dans le clergé cet ancien esprit d'opposition au Saint-Siège qui fut une des calamités de l'Eglise de France au XVIII^e siècle. La tentative échoua heureusement, nous ne dirons pas devant l'indifférence, mais plutôt devant le dévouement le plus entier et le plus éclairé pour le centre de l'unité catholique, qui ait jamais animé la fille aînée de l'Eglise. Le gallicanisme, chassé du sanctuaire de la religion, s'est réfugié dans celui des lois ; exclu de l'enseignement de la théologie, où on ne le mentionne plus que pour le réfuter, il s'est introduit, en outre, dans la tribune retentissante de la presse périodique, qui lui fait l'accueil le plus empressé ; aux docteurs à longue robe ont succédé les docteurs à robe courte, dont les thèses, plus légères de science, ont, en revanche, le mérite de la franchise. En un mot, le gallicanisme, jusqu'ici d'une nature un peu mixte, s'est décidé à n'être plus que laïque. Nous ne le regrettons pas. Il n'était dans l'Eglise qu'une excroissance qui en déparait la beauté ; et c'est un signe consolant que cette vigueur avec laquelle l'Epouse immortelle du Christ achève de s'en débarrasser.

La partie la plus importante de cet ouvrage est celle où le vénérable auteur examine ces deux questions d'un intérêt si actuel : la coutume et les concordats. Malgré le titre de son œuvre, le but que se propose le savant cardinal est encore plus pratique que théorique. Ses conclusions sont, en effet, que les anciennes coutumes de l'Eglise de France, lors même qu'on les supposerait toutes légitimes, — ce qui n'est pas admissible, — ont été abrogées par la fameuse bulle de Pie VII, *Qui Christi*, et n'ont pu revivre depuis ; et que, en fait de droits concordataires, il n'y en a pas d'autres, pour l'Eglise de France rétablie, que ceux qui résultent du concordat de 1801.

On a critiqué la doctrine du savant cardinal sur la coutume ; on a dit qu'il exigeait, pour légitimer une coutume, des conditions que la

plupart des canonistes ne croyaient pas indispensables. Sans vouloir entrer dans une discussion qui nous mènerait trop loin, nous ferons observer que, dans l'examen de cette question, on est exposé à favoriser la coutume aux dépens de l'autorité, ou l'autorité aux dépens de la coutume, suivant l'opinion qu'on embrasse. Les deux tendances nous paraissent également dangereuses. La coutume, malgré ses effets, quand elle est légitime, n'est pas l'antagoniste de l'autorité ; elle l'est si peu, que Suarez, dont l'enseignement sur cette matière a tant de poids, regarde le consentement du prince comme la principale cause efficiente du droit coutumier, *præcipua causa efficiens consuetudinarii juris*, ajoutant qu'on doit statuer avant tout que ce consentement est nécessaire pour introduire une coutume : *Primum omnium statuendum est consensum principis in consuetudine introducenda necessarium esse* (*de Legibus*, lib. VII, cap. XIII). La coutume n'est donc ni au-dessus, ni indépendante de l'autorité suprême ; elle n'est, en réalité, que l'interprète légitime de la volonté du législateur, soit pour fixer le sens des lois existantes, soit pour les modifier ou même les abroger, soit pour en établir de nouvelles. Seulement, l'initiative vient de la circonférence au lieu de partir du centre. Mais l'opposition que l'ancien esprit gallican a toujours maintenue vis-à-vis de l'autorité suprême dans l'Eglise, en se fondant principalement sur le droit coutumier, nous a habitués, on en conviendra, à voir autre chose, dans ce droit armé et toujours militant, qu'un organe spécial de la volonté du législateur. De là vient sans doute le soin de plusieurs canonistes de diminuer, autant que possible, la part de l'autorité nécessaire pour l'établissement d'une coutume légitime. Tel n'est pas le procédé du cardinal Gousset : il reconnaît la coutume et l'autorité du prince comme deux sources distinctes du droit, mais dont les eaux doivent couler dans le même lit et finir par se confondre. Toujours est-il qu'il en est ainsi dans l'Eglise, dont l'autorité a été transmise par Dieu directement aux chefs qui la gouvernent, et non par l'intermédiaire de la communauté, et où, par conséquent, rien n'est légitime et ne peut établir un droit véritable ou modifier une loi générale, que ce que cette autorité a expressément sanctionné.

Puisse ce nouvel ouvrage se répandre comme les précédents de l'illustre et savant cardinal ! Sans doute, il a sa place marquée dans la bibliothèque de l'ecclésiastique, à côté de la *Théologie dogmatique* et de la *Théologie morale* ; mais la langue française dans laquelle il est écrit le désigne également à l'attention des jurisoconsultes, et de tous

les hommes qui influent, à un titre quelconque, sur la marche des affaires publiques, ou qui s'occupent des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

A. MARCHAL.

144. **ÉDITH DE FALSEN.** — *L'Education d'un père.* — *Un Lâche,* — par M. Ernest LEGOUVÉ, de l'Académie française. — 6^e édition. — 1 volume in-12 de 324 pages (1860), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 2 fr.

145. **BÉATRIX,** ou *la Madone de l'art,* par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 234 pages (1860), chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque des chemins de fer*); — prix : 1 fr.

Fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, M. Ernest Legouvé a plié presque toutes ses forces littéraires à la culture de l'héritage paternel, et consacré sa plume à la louange exaltée de *la plus belle moitié du genre humain*. En voici deux exemples, et nous en verrons bien d'autres lorsque viendra son tour dans notre galerie académique. — Vingt ans séparent ces deux ouvrages. *Edith de Falsen*, qui parut pour la première fois en 1840, est un des premiers de l'auteur, non-seulement par ordre de date, mais aussi par ordre de mérite littéraire, car il ne l'a jamais surpassé. — Franchissons à la fois la distance qui nous sépare des Pyrénées et trente ou quarante pages de préliminaires, qui ne sont point une introduction nécessaire à la fable du roman. Dans un village situé au pied des montagnes, est venue s'établir la famille Bœhmel, composée du père, de la mère et de leur jeune fils Aloys. A côté est le château de Falsen, où trône en reine Edith, notre héroïne, charmante — comme toutes les héroïnes de roman — par la figure, par l'esprit, par le cœur; une fée de séduction formée par les fées, capable de guérir tous les maux et de charmer toutes les douleurs. Or, la famille Bœhmel va lui fournir l'occasion d'exercer son talent et son charme. Frappé dans son orgueil plus encore que dans sa fortune, M. Bœhmel a voulu faire servir son fils à se relever de sa note de failli, et il l'a envoyé à Paris, dans une maison de haut négoce. Mais, comme presque tous les héros de M. Legouvé, Aloys est un artiste, et les chiffres, auxquels il a dû sacrifier les notes de musique, l'ont rendu fou. Il est revenu se guérir dans les montagnes, où il ne trouve que la haine de son père ruiné dans son dernier rêve, et l'amour impuissant d'une mère victime elle-même d'un féroce orgueil. Aloys se meurt de désespoir et de honte. « Mon Dieu, dit un jour Mme Bœhmel à Edith, est-ce que vous ne m'enverrez pas un ange bienfaisant qui le rende à la vie? — Mon

« Dieu ! répond Edith dans son cœur, faites que je sois cet ange « bienfaisant ! » Et voici Edith qui se consacre au pauvre malade. Sa pitié inspire de la reconnaissance, et ces deux sentiments se transforment naturellement en un mutuel amour. L'œuvre de résurrection se poursuivait doucement, lorsqu'un nouvel accès de la fureur paternelle vient tout compromettre. Aloys retombe dans son désespoir et veut mourir : alors Edith, « par une de ces inspirations subites qui « nous viennent dans les moments de crise, et qui appartiennent au « cœur comme au génie, avec un de ces élans de sublime abnégation « qui élèvent une faute à la hauteur d'un dévouement, sent, devine « qu'il est peut-être encore une chose, une seule qui peut l'arrêter : « une sorte d'égarément s'empare d'elle... (p. 203) : » nous n'achevons pas : on devine le reste. Il y a ici quelque chose de plus abominable que la faute : c'est l'effort de l'auteur pour l'élever « à la « hauteur d'un dévouement, » pour en faire une sorte d'apothéose ! Et il ne comprend pas qu'il pèche contre la poésie en même temps que contre la morale. Déshonorée et dépoétisée à la fois, Edith n'inspire plus d'intérêt : on ne la plaint pas lorsque Aloys met l'art audessus d'elle dans son amour, et lui préfère Paris et l'Opéra. — Remercions au moins M. Legouvé de ne s'être pas débarrassé d'Edith par le couvent. C'est assez l'usage, en effet, parmi les littérateurs de sa sorte, de ne voir dans les couvents qu'un refuge à leurs pécheresses, qu'un port où viennent échouer, en manière de dénouement, leurs barques romanesques. — Pas plus en sortant qu'en entrant, ne nous arrêtons aux bagatelles de la porte. L'*Education d'un père*, d'un vieux troupiier par sa fille ; un *Lâche*, un homme qui se punit par le suicide de ne s'être pas battu en duel : bluettes que tout cela !

Béatrix est une comédienne. Pour M. Legouvé, ce n'est pas tout d'être femme, il faut encore être artiste. Avec ce double titre, on a droit à toutes les complaisances, aux plus tendres caresses de sa plume. Donc Béatrix est une comédienne ; mais quelle comédienne ! un assemblage de toutes les perfections : beauté, génie, vertu ! Oui, vertu, et vertu surtout, en quoi consiste principalement son génie ! Un tel portrait est-il pris sur l'idéal ou sur la réalité ? Depuis longtemps, M. Legouvé, — c'est lui qui nous le dit, — était « préoccupé « de la pensée de peindre une grande artiste sanctifiée par son art, « une âme naturellement pure et belle, s'élevant par son commerce « habituel avec les œuvres du génie jusqu'à la hauteur des senti- « ments qu'elle interprète ; » et néanmoins, en traçant le portrait de

son principal personnage, il n'a presque fait, ajoute-t-il, que se souvenir (p. 5). Tout le monde a nommé ici une tragédienne, aussi célèbre, dit-on, par les aventures romanesques de sa vie que par son talent et ses succès. On se rappelle la *Médée* de M. Legouvé, refusée, sous son costume français, par Mlle Rachel, et jouée, sous un costume italien, par Mme Ristori. Ce livre serait le remerciement de l'auteur. Quoi qu'il en soit, nous sommes dans une petite cour d'Allemagne, vrai palais de l'art, où la grande-duchesse vient d'appeler Béatrix. En attendant une représentation, Béatrix est gardée à vue par Kingston, son directeur, le bouffon de la pièce, qui a placé l'espérance d'un million sur la vertu de la *Madone de l'art* ; car, encore une fois, avec sa vertu, la madone perdrait jusqu'à son talent. Il a fort à faire, le pauvre Kingston, pour garder son idole contre tous les sacrilèges, contre le capitaine Kœrner, et surtout contre le prince Frédéric, qui, après un vif amour d'enfance, vient de s'éprendre de nouveau, dans un voyage à Vienne, d'une femme contre laquelle il n'a pu se défendre que par la fuite. Or, cette femme, il va la retrouver dans Béatrix. A la première vue, Béatrix et le prince se reconnaissent, et aussitôt tous les liens formés par un seul regard, à Vienne, multiplient leurs nœuds autour de ces deux cœurs. Après de nombreux incidents qui remplissent la journée, le soir arrive, l'heure de la représentation. Béatrix doit réciter un fragment de *Roméo et Juliette* et un morceau d'*Antigone*. Quand il a goûté du poète anglais, l'auditoire ne veut plus d'autre pâture, et demande encore des scènes du même drame, entre autres la scène dans le tombeau. Mais il faudrait un Roméo. L'imprudente duchesse désigne son fils, et voilà la grande scène qui, de fictive, devient une réalité poignante. Ce ne sont plus des artistes : ce sont Roméo et Juliette en personnes, s'étreignant dans la tombe et se disant : « Nous sommes mariés dans la mort. » — On le voit, Shakspeare n'a pas seulement prêté à M. Legouvé son *Roméo et Juliette*, mais aussi son *Hamlet* : on se rappelle la comédie intercalée dans ce drame, par laquelle se trahit le crime, comme ici la passion. A Châteaubriand, l'auteur va prendre sa scène finale. Pour échapper aux conséquences de son serment et demeurer pure, Béatrix veut fuir, Frédéric l'arrête. S'il le faut, il l'épousera, car, après tout, il n'est pas prince souverain : il n'est que le premier sujet de son frère. Mais ce frère, la diète de Francfort vient de le transférer à une autre principauté d'Allemagne, et Frédéric, devenu l'héritier du domaine paternel, ne peut plus épouser une comédienne.

Béatrix le sent, et, laissée maîtresse de prononcer, elle s'écrie : « Adieu, « Sire ! » et elle part. C'est évidemment le « Retourne au désert ! » de Blanca au dernier des Abenoérages. Bien que ces deux scènes, — les deux scènes culminantes de ce petit roman, — ne soient pas originales, mêlées au reste, elles forment un ensemble fort agréable. Il y a là de l'action, du style, un grand talent, malheureusement appliqués à une conception chimérique, malgré toutes ses prétentions à la réalité. Ce livre ne fera pas plus naître la *Madone de l'art* qu'il ne la représente ; mais il pourra mettre les passions à sa recherche, et exciter encore toutes ces folles amours qui s'attachent aux femmes de théâtre.

U. MAYNARD.

146. LES FRANCISCAINS à Bolbec, ou *Notice sur la mission donnée à Bolbec par les franciscains à l'occasion du jubilé et du carême de 1858.* — 2^e édition. — 1 volume in-18 de viii-146 pages (1860), chez Fleury, à Rouen, et chez Adr. Le Clère et Cie, à Paris ; — prix : 60 c.

Il y a deux ans, une petite ville de Normandie, — toutefois un de ses centres industriels les plus actifs et les plus importants, — était évangélisée pendant quelques jours par deux franciscains, qui furent pour Bolbec comme une apparition d'un autre âge : leur aspect, leur parole et leurs vertus surent gagner les cœurs, et communiquèrent un élan rapide à cette population laborieuse. Grâce à cette mission, Bolbec est devenu le théâtre d'un mouvement religieux qui a dépassé de beaucoup toutes les espérances : merveilles de la grâce, fruits les plus salutaires et les plus consolants, pieuses et imposantes manifestations, rien n'a manqué ; et la mission a pris un caractère et des proportions qui rappelaient ces scènes grandioses et émouvantes des siècles antiques, dont l'histoire de l'Eglise nous a conservé le récit surprenant. — C'est pour faire vivre le souvenir de ces merveilles de notre temps opérées par la prédication, et pour montrer la fécondité toujours nouvelle et toujours la même de la parole de Dieu au sein de l'Eglise catholique, qu'un auteur anonyme a composé cette notice sur la mission de Bolbec, mission qui avait un caractère particulier, puisque des moines s'en étaient chargés ; aussi a-t-il eu soin de montrer l'influence puissante que cette circonstance particulière exerçait sur les auditeurs. L'éloquence simple et véhémement des missionnaires, leurs prières et leurs exemples, leur apostolat au milieu des enfants, eurent les résultats les plus consolants. L'auteur le montre dans des pages pleines d'enthousiasme. Quoique son livre nous arrive un peu tard, il sera lu avec intérêt.

147. **GAZIDA**, par M. Xavier MARMIER. — 1 volume in-12 de 462 pages (1860), chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

La donnée de ce roman, — si toutefois on doit nommer roman un livre principalement consacré à des récits de voyage, — est d'une rare et louable simplicité. On n'y trouve rien que de naturel; les événements s'y déroulent d'eux-mêmes sans aucune complication factice. — Henri de Vercel, dégoûté d'un monde où il a rencontré de cruelles déceptions, fuit la vieille Europe et va chercher au Canada le calme et le silence. Son espérance n'est pas déçue; au milieu des forêts à demi-défrichées, il a le bonheur de se lier avec une noble famille, dont les vertus patriarcales et le désintéressement rappellent cette âme flétrie à la vie du cœur, à la confiance envers les hommes, à de bons et purs sentiments. Henri de Vercel, ainsi renouvelé, s'unit par le mariage à la famille qui lui a rendu l'existence morale. A cette donnée principale se joint, en s'y mêlant adroitement, l'épisode d'une jeune Indienne nommée Gazida, sauvée par le dévouement d'un domestique canadien. — Cette histoire, comme on le voit, n'offre rien que d'ordinaire; mais, sur cette trame légère, viennent s'épanouir les plus heureuses fleurs, s'étendre les broderies les plus brillantes; à ce cadre tracé d'une main délicate, s'ajoute comme fond la grande nature de l'Amérique du Nord. Le roman n'a été créé que pour servir à relier les diverses descriptions, à répandre du mouvement, de la vie et de l'intérêt sur les sites que décrit l'habile écrivain; c'est le moyen et non le but. Grâce à lui, M. Xavier Marmier réunit et anime avec un art remarquable les hommes et les choses qu'il a sous les yeux : mœurs simples et chrétiennes du Canada français; coutumes qui respirent le parfum des siècles passés, et qui nous reportent à la France de Louis XIII; existence laborieuse des colons et des *settlers*; magnifiques contrées que baigne le Saint-Laurent, tout vient à son tour, représenté avec une vigueur qui n'exclut ni la grâce ni la retenue. M. Marmier écrit toujours avec une sorte de passion; jamais il ne reste froid devant une belle action, indifférent en présence d'une scène imposante de la création. Il s'émeut à l'aspect du dévouement du missionnaire; il se sent touché à la vue des vastes lacs et des forêts primitives, et il exprime fortement ce qu'il éprouve : de là, dans ses récits, un attrait si puissant et si vrai; on s'imagine, en les lisant, qu'on sert de compagnon au voyageur, tant il sait communiquer ses impressions, faire partager les mouvements de son âme.

Et comme ses sentiments sont nobles, élevés, généreux, se mettre en route avec cet excellent guide est profitable non-seulement à l'intelligence, mais encore au cœur. Essayons donc de le suivre à travers le Canada français, et de visiter avec lui cette région où la nature montre tant de grandeur.

La traversée finie, nous passons environ huit mois avec lui au Canada, du 15 juin au 10 février. Après avoir parcouru, au sortir du paquebot, des lieux assez connus, nous pénétrons, en suivant la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, dans le centre même du Bush, c'est-à-dire au milieu d'une contrée à demi-livrée au soc du laboureur et à la hache du bûcheron. Entre les forêts primitives, s'élèvent çà et là les humbles toits des *settlers*, entourés de leurs exploitations qui chaque jour étendent un peu leur cercle. Ces demeures rustiques, parfois occupées par des descendants de grandes familles françaises, ainsi placées au sein de cette vigoureuse nature, forment « un vivant « album, pittoresque assemblage des œuvres de l'industrie et des « images d'une région encore vierge. » Comme c'est durant les plus beaux mois de l'été que M. Marmier nous fait visiter le Bush, les colonies ressemblent à des ruches bourdonnantes, autour desquelles s'agitent et travaillent de nombreux essaims d'ouvriers. Près de ces lieux cultivés par un labeur opiniâtre s'étendent les immenses forêts. Les rayons du soleil n'y descendent qu'avec peine, arrêtés sans cesse par le riche feuillage des arbres centenaires. Le bruissement des branches agitées par le vent, le chant de quelque oiseau, le murmure d'un insecte, le mouvement d'un animal qui fuit, parviennent seuls aux oreilles de celui qui s'enfonce dans ces mystérieuses retraites. « Tout ici est « l'œuvre suprême, l'œuvre virginale de Dieu. La forêt primitive est « un de ses plus purs sanctuaires, et, quand on y pénètre, tout ce « qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, à chaque pas, en chaque sa- « son, saisit la pensée pour l'élever vers lui; c'est sa voix qui, par les « éclats de la foudre, retentit sous ces voûtes majestueuses; c'est sa « lumière qui les éclaire. Dans le jour, le soleil répand ses rayons à « travers ces réseaux de feuillage, comme à travers les vitraux colo- « riés d'une chapelle gothique. Dans la nuit, le disque de la lune est « suspendu comme une lampe d'albâtre sur ces vastes coupoles. « L'hiver, lorsque la forêt est ensevelie dans son linceul de neige, « elle semble, dans sa tristesse, s'incliner et s'assoupir sous le regard « de Dieu. Au printemps, elle se réveille comme un enfant rafraîchi « par un salutaire sommeil, et célèbre celui à qui elle doit son repos,

« son mouvement et sa vie. Ses fleurs ouvrent leurs corolles comme
« des encensoirs ; ses sapins résineux exhalent l'arome de leurs bour-
« geons naissants ; ses acacias et ses cerisiers répandent dans les airs
« leurs parfums ; ses insectes rampent, courent, voltigent avec un
« joyeux bourdonnement ; ses oiseaux entonnent, dès le matin, leur
« chant d'amour ou leur cantique religieux, et le soir modulent en-
« core de doux accents (pp. 298-299). » — Mais quelque sombre que
soit la forêt, si le pas d'un Indien ou d'un Canadien y marque son
empreinte, on est sûr d'y rencontrer l'infatigable dévouement du
missionnaire catholique. C'est là que M. Marmier introduit la tou-
chante figure de l'excellent Père Humbert, l'ami des colons et des
sauvages, homme indifférent à son propre bien-être, à la fois doux
et ferme, d'un zèle auquel rien ne résiste. — Du Bush et de la forêt,
l'auteur nous conduit sur les bords de l'Ottawa, ou *great-river*. Avec
les grands bois, les eaux sont les merveilles de l'Amérique du Nord.
De tous côtés, des ruisseaux, nés au pied des collines, grossis par la
fonte des neiges, après avoir traversé les vastes forêts, vont se réunir
pour former d'immenses plaines liquides. Les fleuves et les lacs du
Canada occupent des espaces considérables. Le Saint-Laurent, qui reçut
son nom de l'illustre Jacques Cartier, pareil à une mer, a ses vagues et
ses tempêtes ; les bateaux y naviguent comme en plein Océan. Le lac Erié
occupe trois mille deux cents lieues carrées, et le lac Supérieur a cent
trente lieues de longueur, soixante-dix de largeur, et trois cents mè-
tres de profondeur. On a calculé, dit M. Marmier, que les lacs du Canada
représentent la moitié de la quantité d'eau douce répandue sur la sur-
face du globe. La rivière des Français, qui réunit le lac Nipissing au
lac Huron, offre, dans beaucoup de ses parties, un spectacle terrible, à
cause des rapides qui la traversent. Il est difficile de les descendre,
impossible de les remonter. On plante des croix de bois aux endroits
funestes où périrent de trop hardis bateliers : touchante pratique du
catholicisme, qui rappelle les vivants à la pensée des morts par ce
signe de confraternité ! Mais la rivière des Français n'a pas, dans
toute son étendue, un si funèbre aspect. C'est le plus souvent, au
contraire, un ravissant spectacle que celui de son cours. Parfois res-
serrée entre deux murailles de rochers, elle est entièrement recouverte
de plantes entrelacées, et le voyageur trouve sous ce berceau naturel
l'ombre et la fraîcheur. Çà et là les rochers s'abaissent, la rivière s'élar-
git, et ses flots brillent au soleil comme un miroir sans tache. L'un des
caractères des eaux du Canada est, en effet, leur parfaite limpidité, leur

pure transparence. « On y peut voir, comme dans un globe de cristal, « les poissons qui se jouent dans leur profondeur, et lorsque, sur un « canot, on glisse à leur surface, il semble qu'on flotte en ballon sur « les chaînes des montagnes et les réseaux des bois qui s'y réfléchent « (p. 321). »—Après l'été, qui s'enfuit trop rapidement, la nature de l'Amérique du Nord nous offre de nouveaux spectacles. La forêt prend peu à peu les teintes de la pourpre, de l'or, de la soie violette et orangée : puis se lève le vent d'hiver, qui secoue les feuilles et qui abat les rameaux. Enfin la contrée entière se couvre d'un épais vêtement de neige, qui communique à tout son éclat uniforme. Il faut alors, pour voyager, se servir de traîneaux ou prendre les longs patins appelés *snow-shoes*. Ces *souliers à neige* ressemblent aux raquettes qu'on emploie au jeu du volant; mais le filet en est tissé avec de fortes lanières de cuir, et ils ont soixante centimètres de longueur sur vingt de largeur. C'est ainsi qu'on nous fait visiter des contrées naguère si riantes, si pleines de mouvement, et maintenant ensevelies dans le silence. La vie a fui avec le soleil; rien ne vibre, rien d'animé ne se laisse voir; pas un chant dans les airs; les oiseaux ont disparu; les insectes se sont blottis dans quelque ténébreuse retraite; seuls les loups cerviers et les corneilles errent à travers l'immense plaine. Les ruisseaux, les rivières, les lacs même, enchaînés par le froid, ont perdu leurs murmures. « Dans le jour, c'est un horizon terne, un ciel gris ou chargé « de nuages noirs; quelquefois se montre un jaune et fugitif rayon de « soleil, pareil au dernier regard d'un malade épuisé qui s'éteint; « puis une obscurité subite sans les douces lueurs du crépuscule, et, « dans les nuits parfois lucides, des étoiles qui ressemblent à de « froides pointes d'acier clouées au firmament, et une lune pâle qui « ressemble à un disque de glace (p. 396). » Mais ce silence, cette solitude, ces longs espaces d'une blancheur invariable, ces scharas de neige ont aussi leur grandeur et pénètrent l'âme du sentiment de l'infini. C'est au milieu de l'hiver que nous laisse M. Marmier; la neige affermie par le froid permet à son héros de rejoindre le Bush où, au sein de sa nouvelle famille, il goûte un bonheur sans mélange, que sanctifient l'exercice de la charité et la pratique du dévouement chrétien.

Voilà la faible esquisse du brillant tableau où l'auteur nous retrace les scènes de la nature et de la vie humaine au Canada. Il est bon de voir ainsi décrit un pays où vivent des cœurs vraiment français et par le sang qui les fait battre, et par la foi qui les anime.

Un style pur, élégant, donne à ce nouvel écrit d'un auteur justement aimé du public, un charme auquel on ne saurait résister. Cependant, des âmes délicates et tout à fait inexpérimentées ne verraient pas sans quelque trouble, dans ce livre d'ailleurs très-moral, la peinture d'un cœur blasé que guérit et ravive un loyal amour. Aussi, quelque chaste que soit le dessin, on fera bien de ne pas le laisser considérer par des yeux trop impressionnables, ou, si on leur confie ce volume, un doigt discret écartera cette image. Mais à part cette réserve, — sur laquelle nous ne devons pas insister, — ce nouveau travail de l'auteur des *Lettres sur le Nord* est du petit nombre des livres qui distraient honnêtement les esprits accablés de cruels soucis, et qui reposent pour quelques heures les cœurs inquiets :

Qui fractos animos levat et corda anxia lenit.

E.-A. BLAMPIGNON.

148. LES HORIZONS prochains. — 1 volume in-12 de 292 pages (1860), chez Michel Lévy frères ; — prix : 3 fr.

149. LES HORIZONS célestes, par L'AUTEUR DES *Horizons prochains*. — 1 volume in-12 de 264 pages (1860), chez Michel Lévy frères ; — prix : 3 fr.

Il y a dans ces titres quelque chose qui attire et qui séduit. Nous avons tous nos horizons, où vont nos regards, où vont nos cœurs. Plaisirs, fortune, ambition, chacun de nous a son espérance terrestre qu'il poursuit, et qu'il atteint rarement. Il n'y a dans la vie de l'homme qu'un point qui soit fixe autant que formidable : c'est la mort. Cette fin de toutes les choses mortelles, est ce que l'auteur anonyme de cet ouvrage appelle les *Horizons prochains* ; c'est l'objet de huit nouvelles fort touchantes, histoires de pauvres âmes ici-bas captives, qui ont aspiré à la délivrance et l'ont généralement rencontrée avant la fin de leur journée. Le mérite de ce livre se trouve dans la simplicité mélancolique du récit, dans l'absence de situations recherchées, dans les exemples de pure morale et de résignation au Dieu à qui appartient la mort aussi bien que la vie. Un autre genre de mérite, — celui-là tout littéraire, — particulier aussi à ces nouvelles, c'est le sentiment de la nature qui y surabonde. Vivante et sympathique, la nature s'y anime de la présence de l'homme, moins de ses joies que de ses douleurs. Empreintes de la poésie des champs, ces histoires portent avec elles un idéal qui les distingue dans ce débordement du réalisme auquel nous ont trop accoutumés les conteurs de notre temps.

Dès la première nouvelle, — le *Songe de Lizette*, — l'auteur nous

conduit chez la vieille fermière, en traversant un beau paysage alpestre qui charme notre imagination. — Dans la *Tuileries*, nous voyons, parmi les eaux et la verdure, « des âmes plus fortes que l'indigence, » un pauvre ménage se suffisant à lui-même, gens de travail, contents de leur conscience et du sort qu'ils ont reçu de Dieu. — L'*Hégélien* nous offre un rêveur de liberté sans frein, exposant de fatales utopies dans un intérieur de diligence, en mars, au milieu d'effets de pluie que l'auteur décrit avec le soin le plus curieux. — Ailleurs, ce sont des natures malades, prédestinées à la souffrance et à la mort, — comme le *Pauvre garçon*, — ou de jeunes filles à peine épanouies au jour, et qui ont compris trop vite que ce soleil, qui promet à d'autres de si longues années, luira bientôt sur les fleurs de leurs tombes; telles sont les *trois Roses*. — C'est aussi un *Sculpteur*, cœur d'élite, qui meurt, ayant à lutter non-seulement contre la misère, mais contre les vulgarités de cœur et d'esprit qui l'obsèdent dans une union mal assortie. — Le *Forçat* est une nature déchue, qui se réhabilite par le repentir. — Enfin, l'amour conjugal qui survit à l'âge et à la mort, et se perpétue dans la misère, est l'objet d'une autre histoire également simple et touchante, le *Pigeonnier*.

Nous venons de louer ce volume, et c'est justice littéraire si l'on ne considère que le talent et la direction morale qui s'y font remarquer. Mais, obligés de nous expliquer sur son opportunité pour les lecteurs catholiques, notre conclusion doit être négative. C'est un livre protestant, et à ce titre, malgré la prudence de l'écrivain, qui cherche à se maintenir dans une région étrangère aux dogmes, nous ne saurions en aucune façon le recommander aux lecteurs prudents. L'auteur, — c'est une femme, — ne manque pas d'une piété tendre; mais quelle piété que celle du méthodisme, et comme, dans ses aspirations plus morales que religieuses, il est aisé de sentir le vide et l'inconsistance! On n'y respire pas suffisamment, on y sent quelque chose qui comprime. Bien qu'il soit beaucoup parlé de l'amour de Jésus, on sent trop qu'ici l'amour est une abstraction impossible. Comment y aurait-il de l'amour dans un temple sans sacrifice et sans autel, où le cœur s'épuise à aspirer sans trouver son repos, l'amour de Dieu enfin sans le sacrement d'amour? C'est la foi, nous dit-on ici, toujours la foi qui suffit à justifier. « Crois seulement, dit « une voix qui crie du haut du Calvaire (p. 33). » Mais si le bon larron a été justifié, ce n'est pas seulement parce qu'il a cru, c'est aussi parce que son cœur a été changé par le repentir. Et qu'on nous dise ce qui

détermine l'objet de cette foi et les limites de ce qu'il faut croire, puisque l'autorité manque, et que là tout est remis au jugement privé. Cette foi, dit-on encore, elle est contenue dans le saint livre qu'il faut lire toujours et toujours. Oui, mais qui donc ouvrira les sceaux du livre et saura l'interpréter? Est-on bien sûr que la foi réhabilite par elle-même? est-on sûr de l'obtention du pardon sans le sacrement qui absout? — Dans le premier récit, on voit une pieuse paysanne qui a passé sa vie dans la culture de son âme; mais quelle éducation religieuse imparfaite et toute de sentiment! « Nourrie encore plus des « enseignements de Moïse que des enseignements du Christ, elle rê- « vait des troupeaux de Jacob, elle rêvait de Lia, de l'échelle mer- « veilleuse, elle regardait de cet intense regard de l'âme dans la « profondeur des âges; elle y puisait la foi naïve, l'immaculée frai- « cheur de ces temps où l'homme était jeune sur la terre. Elle parlait « à Dieu, Dieu lui parlait. Que de fois Lizette avait fixement contem- « plé le ciel infini dans sa hauteur, pour saisir quelque rayon d'or « descendant du paradis dans la clairière (pp. 30, 31)! » Cet enthousiasme factice, cette religiosité sans dogmes et sans rites, est-ce la religion? Cette oisive religion du cœur, sous prétexte de la foi qui est tout, est-ce donc tout ce que Dieu exige en matière de culte, et serait-il permis de s'en contenter?

Cet ordre de considérations peut également s'appliquer à un autre volume du même auteur, les *Horizons célestes*, contenant la théorie, et en quelque façon la preuve raisonnée de ce qui, dans le précédent ouvrage, est fondé sur le sentiment. Les *Horizons prochains* avaient montré la mort qui va récolter avant le temps le grain mûr; les *Horizons célestes* sont une étude de l'autre vie, où l'auteur cherche à déterminer quel genre de couronne est promis à ceux qui ont clos leur journée de travail. Quatre questions y sont principalement examinées, et sur ces quatre points, l'auteur apporte des solutions que ne repousserait pas l'orthodoxie. En effet, il suffit de croire à l'immortalité de l'âme pour admettre, 1° que l'âme ne dort point, et que la mort ne saurait être l'introduction de l'âme dans un état d'éternelle torpeur; 2° que l'identité est notre loi, et, qu'après la mort, l'homme ne saurait aliéner sa permanence; qu'il est toujours lui-même, ayant mémoire et conscience de soi, et qu'ainsi la métempsycose est un système absurde, car la sanction n'aurait pas sa raison d'être si l'homme récompensé ou puni ne savait pas à quel titre il est ainsi traité; 3° que les affections sont durables, passent au delà du tombeau, et persistent

dans l'éternité; 4° que les corps ressusciteront et seront changés. Ces vérités sont développées par des raisons parfois éloquentes, souvent pathétiques et qui font naître l'émotion. — Mais les divagations reviennent lorsque, après avoir très-bien montré comment toute création souffre, — *omnis creatura ingemiscit*, — et aspire au changement, l'auteur cherche en quoi consiste l'avènement du Christ, et quels seront ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre promis dans la sainte Ecriture à ceux qui porteront le signe de l'Agneau. Il y a dans l'explication du problème quelque souvenir de l'hérésie des millénaires, et l'on semble croire à un royaume où le Christ régnera avec ses élus, « ses rachetés, » jusqu'à ce qu'ils soient transportés dans le ciel éternel. — Dans un chapitre précédent, l'auteur, essayant de caractériser la vie au ciel, s'épouvante du paradis catholique, où l'on aime, où l'on contemple, où l'on vit abîmé dans la lumière de Dieu. « C'est, dit-elle, un paradis qui fait peur (p. 96), » et elle cherche querelle à Dante pour ses âmes qui sont des lumières éternellement tournoyantes au sein de leur gloire; elle craint enfin l'approche de l'en-nui dans cette immuable présence de Dieu, et s'épanouit à l'espérance d'une activité sans bornes et dont l'infini sera le théâtre. Notre foi ne nous enseigne rien de bien positif sur de tels points; ce qu'il y a de plus sage, c'est de s'en tenir à la parole de l'Apôtre : « Les yeux n'ont point vu, etc. » Toujours est-il qu'il ne faut pas avoir peur de l'éternelle contemplation, puisque la puissance de l'aigle mystique, dont l'aile pourra s'élever jusqu'aux hauteurs suprêmes, sera donnée à l'âme. Il est vrai que le paradis des catholiques n'est pas vide et froid comme celui des philosophes des divers degrés. Pour les premiers, le ciel est plein de splendeurs; ils n'ont pas chassé du paradis devenu désert les fêtes divines; ils n'ont pas découronné la Vierge reine, et dissipé comme de vains rêves les sublimes hiérarchies. Il y a, d'ailleurs, dans l'abîme infini des grandeurs de Dieu tout un monde spirituel, que l'on pourra contempler sans avoir peur, et que, même ici-bas, il peut être permis sinon de comprendre, du moins de pressentir. — Que de périls dans votre liberté, frères dissidents! Heureuses chaînes que celles qui nous captivent! Croyez-le, nous respirons à l'aise dans ces chaînes de lumière; avec elles, il nous est permis de nous mouvoir et de marcher d'un pas sûr dans l'intérieur même de la vérité. A. MAZURE.

150. DES INSTRUMENTS ARATOIRES et des travaux des champs, par M. A. YSABEAU, agronome. — In-12 de 144 pages (1858), chez Victor

Pouillet (*Bibliothèque des familles et des paroisses, série agricole*) ; — prix : 75 c.

Il y a en France vingt-cinq millions de cultivateurs : « Combien y en a-t-il de bons ? » demande M. Ysabeau ; et il répond : « Les instruments aratoires, comparés à ceux dont dispose l'industrie manufacturière, sont dans un état déplorable d'infériorité ; les méthodes pratiquées pour l'exécution des travaux des champs ne sont presque nulle part les meilleures qu'on puisse adopter ; elles sont fréquemment les plus mauvaises, n'ayant pour raison d'être que la force de l'habitude et la difficulté souvent insurmontable pour le cultivateur d'en connaître de plus rationnelles que celles qui sont en usage dans son canton de temps immémorial (p. 2). » La routine, en effet, est le grand fléau de l'agriculture, et c'est ce mal que M. Ysabeau se propose de combattre en faisant connaître les meilleures méthodes et les meilleurs instruments aratoires. Pour cela, il passe en revue et examine la bêche, la pioche, la houe, la charrue, la herse, le rouleau, etc. ; il s'occupe encore des instruments de transport : le tombereau, la brouette, la charrette, le chariot, etc. ; puis, suivant toujours l'ordre des travaux agricoles, il en vient au plantoir, au semoir, à la faux, à la fourche, au rateau, à la faucille, à la sape, aux moissonneuses, etc. Il n'oublie ni les machines à dépiquer, ni les trieurs mécaniques, ni le hache-paille, et il fait connaître les plus récentes améliorations introduites dans toutes ces machines. Quand il a mis le cultivateur en possession de ses instruments, il lui donne des conseils sur les travaux des champs, les différentes sortes de labours, le hersage, les semailles, la fenaison, la moisson, etc. — Ce petit livre est un traité complet, rempli des plus fécondes indications. C'est certainement l'un des livres les plus utiles à répandre dans les campagnes, avec le livre des *Bêtes ovines* et celui de la *Basse-cour*, du même auteur, dont nous avons récemment parlé (pp. 278 et 375). Ajoutons que, dans ce volume, la gravure est venue en aide à la description, pour la rendre plus claire.

151. **LA MAGIE AU XIX^e SIÈCLE**, ses agents, ses vérités, ses mensonges, par M. le chevalier Gougenot DES MOUSSEaux ; précédé d'une lettre adressée à l'auteur par le R. P. VENTURA DE RAULICA. — 1 volume in-8° de IV-XX-440 pages (1864), chez Henri Plon et chez E. Dentu ; — prix : 6 fr.

Parler de magie au XIX^e siècle, c'est faire sourire le naturalisme des libres penseurs, et même, — qui le croirait ? — la foi sérieuse de

certains catholiques. Les premiers se condamnent à dévorer mille extravagances pour torturer les faits dans le lit de Procuste du parti pris; les autres, cédant, sans le savoir, aux influences rationalistes dont l'atmosphère est imprégnée, ne veulent rien admettre au delà des faits merveilleux que les livres saints et l'Eglise proclament. Si, dans le cours des âges, quelqu'un ou quelque chose porte évidemment l'empreinte satanique, ils s'inscrivent en faux, et, reconnaissant en principe la magie, ils se font un devoir de la nier toujours dans les faits. Aussi, quand MM. Gougenot des Mousseaux et de Mirville ont fait voir que notre siècle de lumières est en pleine magie, les sophistes ont persifflé, et certains catholiques ont crié au scandale. A quoi bon ces contes de revenants? la foi déjà si faible ne va-t-elle pas succomber tout à fait dans cette mise en scène de grimoires et de fantômes, bonne tout au plus pour amuser les grands enfants? MM. Gougenot des Mousseaux et de Mirville, bravement unis par une confraternité d'efforts, ont reçu de ces contradictions passionnées ou de ces mauvaises plaisanteries un surcroît de virile audace, et c'est bien à cet honorable sentiment que nous devons ce livre aussi piquant qu'édifiant et instructif. — Déjà loué par la *Civiltà Cattolica*, M. Gougenot des Mousseaux s'est consolé facilement, si sa forte nature en a eu besoin, des épreuves que lui faisaient subir les préjugés qui ignorent la lumière, et les passions antichrétiennes qui la repoussent. A notre tour, nous recommandons sans peur à l'impartial bon sens de l'homme du monde, et à la foi raisonnable du catholique, ces pages où éclate l'évidence.

Nous nous occupons dernièrement du spiritisme, et nous faisons justice du *Livre des esprits* (pp. 240, 332 et 422 du présent volume), publié comme manuel d'une *science nouvelle*, véritable catéchisme de l'Antechrist, ainsi que le remarque M. Gougenot des Mousseaux avec une franche énergie. Eh bien! la *Magie dévoilée* est l'antidote infailible de ce poison subtil, et nous ne saurions dire tout ce qu'a déployé de verve, de spirituelles causeries, de science, de bon sens toujours dirigé par une sévère orthodoxie, le docte auteur de cette œuvre. Tout au plus, lui reprocherions-nous parfois une sympathie trop ardente pour le P. Ventura, dont nous n'entendons, à coup sûr, nullement nier les facultés puissantes, mais que nous ne saurions appeler avec lui « le plus grand théologien de l'époque. » Comme écrivain, M. Gougenot des Mousseaux est coloriste éminent; aussi original de style que d'idées, il a une *magie* qui n'est pas celle

du siècle, et qu'il puise dans une nature richement douée; c'est assurément un conteur qui n'a pas besoin, pour tenir sous le charme, d'un de ces enchantements qu'il connaît à merveille. Il a néanmoins, de temps à autre, les défauts de ses qualités : quand un mot lui manque, il n'attend pas toujours, pour s'en servir, le consentement du vocabulaire; il lui faut un moule : il le façonne et y coule sa pensée. Parfois encore il a un grand luxe de métaphores, bien qu'il soit sans recherche ni manière. Tout jaillit d'un plein jet. — Mais venons à l'esquisse du livre.

Il y a des bons anges; l'Eglise nous l'enseigne. Or, ces anges se sont communiqués à l'homme; ils ont eu des missions divines, et tout le long des âges l'histoire nous les raconte. A la fin du dernier siècle, en 1796, n'a-t-on pas vu, devant les foules, les madones d'Italie lever ou abaisser des yeux pleins de larmes, s'illuminer d'un éclat merveilleux, se couvrir de sueurs, et plus de neuf cents personnes n'ont-elles pas, en témoins fidèles, constaté ces faits devant un tribunal nommé par Pie VI? Voilà donc les premiers agents du surnaturel : ce sont les anges et les bienheureux, c'est Dieu lui-même, qui n'a pas dédaigné, en maintes occasions, de se révéler. — Les seconds agents du surnaturel, ce sont les démons; — le troisième, c'est l'âme humaine. — Mais les âmes séparées de leurs corps, les anges et les démons, peuvent-ils parler intérieurement à l'homme? Oui, sans doute : il y en a des exemples historiques et des exemples modernes. Et ce n'est pas tout : les œuvres surnaturelles des démons constituent la magie, et pourtant ces œuvres sont très-naturelles si l'on tient compte de leur nature et de leur déchéance. Or, cette action diabolique a reçu des noms divers au temps des oracles, quand les dieux étaient les démons, ainsi que nous le disent les Pères de l'Eglise et les philosophes théurgistes de l'école d'Alexandrie; elle s'appelait fluide oraculaire; elle se nomme aujourd'hui fluide magnétique, astral, spectral, électrique, lumineux, etc. Sous ces derniers noms, qu'il a habilement empruntés pour envelopper ses prestiges de phénomènes soi-disant physiques, l'enfer accomplit dans le monde intellectuel, religieux et moral, les ravages que le spiritisme nous révèle; il enseigne le panthéisme matérialiste qui trône aujourd'hui dans la plupart des écoles du rationalisme. S'il faut l'en croire, il y a une âme du monde ignée dont nous sommes les étincelles comme tout ce qui est. Ce feu primitif, éternel, tourbillonnait d'abord dans le chaos; puis, jeté dans le vaste creuset de la na-

ture, il y a subi une action chimique d'une telle puissance qu'elle a fait Dieu, les dieux, l'univers, l'homme. Cet athéisme est le fond du philosophisme moderne, et Satan lui donne, pour le propager et séduire même les élus s'il était possible, toute la puissance de sa magie. Ce prétendu fluide, en bannissant des intelligences Dieu et son Eglise, pervertit les cœurs, porte au mal, dégoûte de la vie, exalte le suicide jusqu'à l'apothéose, et fait ses esclaves de ceux-là même qui se croient ses maîtres, car la chaîne, dit fort bien M. Gougenot des Mousseaux, tient souvent celui qui croit la tenir: Le magnétisme est donc la forme actuelle de la magie. Sans doute, — car l'auteur n'exagère pas, — il peut se mêler, et il se mêle aux phénomènes magnétiques un agent physique dont la nature est celle d'un de nos quatre impondérables; mais cette part est minime, et on doit dire insignifiante. Le fluide magnétique, dans la plus grande partie des expérimentations, n'est que la lumière astrale ou spectrale, le fluide oraculaire, animique, universel, odyle ou vital, — autant de mots de passe du démon. Singulier fluide, en vérité, qui impose à ses croyants les plus ridicules extravagances! Ce fluide dévore ceux qu'une témérité curieuse anime et lance à sa poursuite; il remplit tous les rôles; il gratte dans le bois massif comme s'il était armé des griffes du lion; il est haletant; il soulève et bouscule; il lance des charges d'armes à feu; il cloue des malheureux sur leur couche, les étreint et semble vouloir les étouffer; il se condense en spectres; il paraît et disparaît; il soupire, se précipite du haut en bas des escaliers, brise des bouteilles et les fait voler en éclats, verse sur le sol d'énormes masses de charbon que l'œil cherche et ne trouve pas, fait trembler les meubles et résonner le métal, remplit l'air de fantastiques symphonies, suaves ou terribles, fait braver par ses *sujets* toutes les lois de l'équilibre, les suspend en l'air, les gonfle prodigieusement ou les rend exsangues, les fait voir à des distances incalculables, les subjugue, suivant une volonté purement intérieure, par la fureur ou par l'amour, par l'exaltation du sentiment religieux ou par la plus effrénée comme la plus irrésistible luxure, leur dévoile l'avenir, leur apprend les langues et les sciences, les place sous le charme d'une lettre fascinée qui leur arrive à travers des milliers de lieues, et cela au jour et à l'heure où l'auteur de la lettre veut exercer son empire. Ah! certes, ce fluide doit bien rire, dirons-nous avec M. Gougenot des Mousseaux, des noms que certains physiciens essaient de lui graver sur le visage! — Et que révèlent encore les études sur le *voyantisme*? Celles de l'au-

teur ont été complètes, et ses derniers chapitres nous entretiennent d'une multitude de phénomènes aussi étranges qu'incontestables. Ses sujets sont trois *voyantes* : la première est une Mme de N., dont l'histoire lui a été dite par Mme de T., intime amie d'enfance de la voyante; la seconde, celle de Prévorst, a été scientifiquement étudiée par le célèbre docteur Kerner, et choisie à cause de sa notoriété même comme témoin des influences diaboliques; la troisième, — qui a été l'objet d'une enquête juridique des plus sérieuses, — est la voyante de Weinsberg. Nous ne saurions énumérer ici toutes les prouesses fluidiques de ces trois sujets. Des fantômes les poursuivent, et dans ces fantômes elles se voient elles-mêmes. Pour les privilégiées du magnétisme, les lois de la gravitation n'existent plus. L'une ne soutient sa vie qu'en absorbant, à la façon d'un vampire, la vie d'un corps qui lui touche le front; elle se traite avec la médecine ordinaire, le magnétisme et la magie; elle communique au dehors à l'aide de coups violents; elle contraint au loin à la prière, car l'esprit ténébreux se transfigure souvent en ange de lumière; plus elle s'affaiblit, plus la puissance de son fluide est terrible, et quand elle meurt, on voit flotter un spectre. Une autre, — celle de Weinsberg, — est obsédée, quoique luthérienne, par le fantôme d'un prêtre catholique qui lui demande des prières, et au moment de l'invasion du fantôme, l'ouïe, la vue, le tact et l'odorat des assistants sont péniblement affectés. Quelle différence entre les sujets magnétiques et nos saints, entre ces voyants et nos prophètes! Les saints du catholicisme ne répandent jamais autour d'eux la terreur; tout en eux respire le calme et la paix; ils sont la bonne odeur de Jésus-Christ, et de leur personne, comme de leurs œuvres, s'exhalent les parfums du ciel. Nos prophètes ont la conscience de leurs inspirations; ils sont humbles, tranquilles et libres sous l'influence divine qui les possède : au contraire, les voyants et les voyantes du magnétisme ne s'appartiennent plus; sous la puissance qui les subjugue, ils perdent toute conscience de leurs actes, toute la liberté morale, toute mémoire; et il est si vrai qu'ils se sentent esclaves, qu'on les entend se parler à eux-mêmes comme à une tierce personne, questionner un agent étranger, donner en instrument passif ses réponses, refuser à un interrogateur l'explication qu'il sollicite, quand cet agent commande le silence et menace. Du reste, tel est l'aveu très-explicite des magnétiseurs les plus accrédités. Ceux même qui persistent à refuser toute croyance aux esprits, laissent échapper leurs secrets, et ces révélations illuminent d'une

lumière sombre les profondeurs du magnétisme cabalistique. Ainsi, MM. Rogers, Jackson, David, l'abbé Faria, Hanan, Doots, d'Orient, Regazzoni, du Potet, Eliphas, Billot, Puységur, Deleuze, M. de Gasparin lui-même, malgré sa vive opposition aux idées de magie, font honneur aux esprits, et non pas à un chimérique fluide, des phénomènes vraiment surnaturels que leur main ou leur volonté seule multiplie avec une fécondité intarissable. « Dans la masse accablante « de faits et de preuves que nous avons rapportés dans le précédent « livre, conclut M. d'Orient, il est impossible de ne point déduire la « *nullité complète*, et, par conséquent, la non existence du prétendu « fluide (p. 294). » M. Gougenot des Mousseaux disait un jour à l'un des plus célèbres magnétiseurs, M. Regazzoni : « A l'aide de « quelle puissance accomplissez-vous donc ces opérations? — Je vous « l'ai déjà dit, je lance le fluide magnétique. — Je le sais ; bon ! mais « après? — Après ! eh bien ! j'invoque des esprits bénins, afin de « chasser des esprits mauvais. » Le mot fluide, observe M. Gougenot des Mousseaux, répond à la pensée du vulgaire, le mot esprit à celle des experts (p. 301). — On peut, dit un autre magnétiseur illustre, M. du Potet, enchaîner un esprit dans un cristal, dans un objet quelconque, et l'y tenir enfermé (p. 345). C'est au moyen d'un esprit, qu'un magnétiseur, même ignorant, prend un morceau d'étoffe, une pièce de monnaie, et dit : Je veux que telle personne s'endorme à telle heure ; je veux qu'elle éprouve tel effet, et cet objet remis produit à l'heure dite la crise demandée (ibid.). L'abbé Faria, magnétiseur terrible, n'avait que du mépris pour les *fluidistes*, et tel était son principe : « Les procédés magnétiques, *quels qu'ils soient*, « ne sont que la *cause occasionnelle* qui engage la *cause réelle* et « précise à se mettre en action (p. 349). » Deleuze, enfin, dans une lettre du 6 novembre 1834, finit par convenir que l'intervention des êtres spirituels dans les phénomènes du magnétisme lui paraît démontrée (ibid.). C'est aussi la pensée de M. le docteur Ordinaire : « Cette « faculté de découvrir à distance, dit-il, ne *peut s'expliquer* que par « le rapport de l'âme avec un esprit (*Propositions et aphorismes du « magnétisme.*) — Admise chez les pythonisses et chez les sibylles, « ajoute-t-il, cette faculté est pour nous incontestable... (On peut lire « des aveux de même nature dans le *Journal du magnétisme*, « n° 179, janvier 1854, p. 4 à 9) (p. 348). » Et, d'ailleurs, ne tombe-t-il pas sous le sens qu'un tel fluide, *exsudation*, comme on dit, du sang et des nerfs, ne peut remplir le rôle insensé qu'on lui prête ? Citons,

à ce propos, une de ces pages étincelantes et entraînantes dont M. Gougenot des Mousseaux est prodigue : « Prenant pitié des lenteurs de notre
« intelligence, quelqu'un sans doute va se lever et nous dire comment
« touchés, maniés, pressés tant de millions de fois, depuis des siècles,
« par les gens les mieux conditionnés pour produire et dégager de
« leur chair cette sueur fluidique, cette puissance occulte, jamais un
« meuble, jamais un objet, fût-il monté sur des roulettes, ne s'est mis
« en branle magique ainsi que les tables de Valleyres ou d'ailleurs,
« sous l'attouchement, sous l'action de ces milliers de personnes
« ayant *ou non* le sentiment, la conscience des prodigieux effets de
« leurs effluves... Depuis des siècles jusqu'à l'ère du magnétisme
« odyle actuel, aucun meuble ne songe à tourner, aucun ne se sou-
« lève, aucun ne danse ou ne se démène, aucun n'accourt, aucun ne
« fuit sous la main, aucun ne se dérobe au contact fébrile et prolongé
« de tant de femmes que leurs nerfs ont mises en renom ! Elles fu-
« rent, et je m'en flatte, des plus fluidiques pourtant ! Comment la
« haute ou basse pression de leurs vapeurs ne fit-elle point avancer,
« parler, babiller, remuer, marcher et fuir quelque chose?... je ne
« dis point quelqu'un ! — Tant de fluide étant en ce monde, tant de
« fluide devant s'accumuler en chacun de nous par le simple effet du
« repos, de même que l'électricité dans le poisson nommé torpille,
« comment se faire et concevoir que, pendant un laps si long,
« n'ait jamais tourné, bondi, sauté le moindre tabouret de nos sa-
« lons ; que n'ait jamais voltigé le moindre guéridon, le plus hum-
« ble escabeau de nos plus fous théâtres, où ne manquaient ni
« chansons petites ou grosses, ni pirouettes, ni gambades ? Eh quoi !
« jamais n'aura bronché meuble quelconque du bal carnavalesque le
« plus échevelé ? Jamais n'aura tourbillonné table, siège, assiette ou
« bol enflammé du souper le plus orgiaque, ou du plus sabbatique
« banquet?... De tant d'êtres sanguins, turbulents, suant la santé ; de
« tant d'êtres bilieux, quinteux, nerveux, piteux, marmiteux, mala-
« difs, mourants, irritables, insupportables, adorables ou détesta-
« bles... jamais le fluide d'aucun de nous n'aura su faire donner
« signe de vie, — signe naturel, — au plus léger, au plus folâtre, au
« plus sérieux de nos meubles ? — Aucun de nous, aucun, fût-ce dans
« ces moments désordonnés et fébriles où les vaisseaux se gonflent et
« vont éclater, où les passions tuméfient l'être, où la sueur ruisselle,
« où le sang bout, où la colère monte, où les émanations du corps
« doivent s'échapper avec une sorte de rage ; aucun, dis-je, n'aura

« surpris, fût-ce son chapeau pivotant sur sa tête!... Et tout à coup, « sous l'insaisissable action de ces fluides, guéridons, crayons, médium, tout se trémousse, se meut, se cabre, saute, danse, parle, « raisonne, déraisonne, endoctrine. Tout à coup, nos pensées, décalquées sur l'âme ou la langue d'autrui, laissent s'envoler aux vents « les plus bavards les intimes secrets de nos cœurs (pp. 278, 279, « 280). » Assez d'extravagances! s'écrie avec raison M. Gougenot des Mousseaux.

Mais pourquoi, dira-t-on, frapper du même anathème et faire *fusionner*, pour nous servir d'un mot du jour, le magnétisme et le spiritisme? Pourquoi? c'est qu'ici et là le même agent opère. En traitant du spiritisme, nous avons signalé déjà, d'après M. Kardec et l'expérience, les frappantes harmonies du somnambulisme et des médium : les somnambules ou magnétisés sont des *medium* endormis, et les médium sont des somnambules éveillés; les uns et les autres subissent, sous des formes diverses, la puissance d'un esprit. La *Magie dévoilée* en fournit un curieux exemple. L'auteur raconte *de visu* qu'un magnétisé et un médium, bien que placés à une grande distance dans des chambres séparées, se pénétraient l'un l'autre, s'entendaient ou se détestaient; il arrivait même au somnambule d'expliquer à l'avance, en signalant la présence d'un esprit menteur, ce qu'allait dire et prescrire cet esprit au *médium* qu'il possédait. Cette expérience est péremptoire, et on ne pourrait sans folie en contester la vérité parfaite.

Ainsi donc le spiritisme et le magnétisme sont les formes de la magie au XIX^e siècle; nous l'affirmons avec l'auteur sous les réserves que nous faisons tout à l'heure. Au surplus, M. Gougenot des Mousseaux, dans son voyage d'exploration à travers les siècles, entend les philosophes ou prêtres de l'ancien monde, Socrate, Platon, Porphyre, Jamblique, les mages de l'Orient, les savants occultes du moyen âge et de la renaissance, les Pères de l'Eglise, entre autres saint Augustin, saint Cyprien, Tertullien, et une foule d'écrivains ecclésiastiques de premier ordre; l'Eglise elle-même, dans les cérémonies imposantes des exorcismes, explique, avec un accord frappant, les modes divers de l'invasion des esprits. De nos jours enfin nos missionnaires, — par exemple le docte abbé Huc, apôtre du Thibet, — signalent chez les peuples idolâtres cette magie qui s'empare de notre civilisation antichrétienne. Ce concert de témoignages ne peut être une supercherie de l'histoire; il faut l'admettre, ou confesser le scepticisme. Sur le

trépied de la pythoïsse, dans l'autre de la sibylle ou la chaudière de la Thessalienne, comme au baquet de Mesmer et au cimetière Saint-Médard, sous la plume des *médium* ou dans le sommeil divinatoire des sujets magnétiques, ce sont les anges foudroyés qui parlent, agissent, pervertissent, sèment l'erreur, le mal, le trouble et le désespoir. Les soi-disant prodiges de la magie moderne sont de vieilles impostures qui ont changé de nom, et nous ne savons rien de plus humiliant, pour le siècle, que d'être séduit et dominé par les puissances perfides et ténébreuses que la superstition rétrograde et infâme du polythéisme adorait en tremblant. Est-ce que les prodiges des médium ou des somnambules ne rappellent pas Simon le Magicien ? et certes, ils sont bien pâles devant ceux d'Apollonius de Tyanes.

Mais ces contrefaçons sataniques des divins miracles trahissent leur origine. Le plus souvent, quand le magnétisme guérit, c'est pour peu de temps ; presque toujours il déplace la maladie ou l'aggrave jusqu'à la rendre mortelle. Les sujets lucides du magnétisme sont, pour la plupart, d'une santé fragile, d'une constitution malade, nouvelle preuve que leur fluide est l'action d'un esprit ; il n'est pas rare de les voir succomber, par une fin précoce, sous la puissance infernale qu'ils ont volontairement subie, ou même demander au désespoir la fin d'une vie qui leur pèse. On ne saurait donc, — et c'est aussi la conclusion de M. Gougenot des Mousseaux, — trop éviter ces détestables pratiques, les instigateurs qui les propagent, et les livres qui les recommandent. Il faut bien qu'on le sache : pour subjuguier l'âme, les esprits du mal ont besoin de sa volonté ; la liberté morale est inexpugnable : pour la perdre, il faut la livrer. Ces esprits ne peuvent, d'ailleurs, faire comparaître les âmes des morts ou celles des damnés ; Dieu seul a pouvoir sur ses élus, sur ceux qui l'implorent dans l'exil passager du purgatoire, ou sur lesquels il a scellé l'abîme. Quand donc l'âme d'un défunt, quelle que soit sa demeure, nous apparaît, c'est qu'elle a reçu de Dieu même à notre égard une mission de justice ou de clémence ; mais les puissances infernales répandues dans les airs, comme dit saint Paul, simulent avec art, pour tromper les faibles, des apparitions que sollicite une curiosité ou une affection coupable. Ce n'est point non plus aux bons anges, — avons-nous besoin de l'ajouter après notre étude sur le spiritisme ? — que Dieu peut permettre de profaner la gloire qu'il leur communique, en les mettant au service d'évocations futiles ou criminelles, pour parader devant

nous comme des bateleurs, et se mêler indistinctement à la tourbe des anges maudits.

Ce livre sera lu et relu; il avertit, il préserve; il laisse dans l'âme une émotion toute religieuse; on se sent heureux d'appartenir à l'Eglise, quand on voit à côté d'elle les régions ténébreuses où descendent, souvent à leur insu, ceux qui la méconnaissent ou la renient. Et, remarquons-le; ce n'est point ici un jeu stérile d'imagination. M. Gougenot des Mousseaux, malgré les allures vives de son style, conserve, sous les séductions de la forme, la maturité grave des pensées. Sur un terrain où il est facile de faire fausse route et de prendre les mirages de l'imagination pour les oasis de la vérité, il assure tous ses pas; il s'entoure de guides fidèles; il convoque, il interroge, il discute; il ne croit, sur les choses étranges qu'il raconte, qu'à lui-même ou aux témoins manifestement irrécusables; pour la doctrine, il écoute les Pères, les docteurs les plus accrédités, l'Eglise enfin, et il doit à cette humble sagesse une irréprochable orthodoxie.

Permettons-nous, toutefois, avant de finir, quelques observations. L'auteur nous affirme que les mauvais génies ont de tout temps demandé du sang, parce qu'ils sont cruels. Rien de plus vrai; mais il y avait aussi, dans les facilités que rencontraient ces exigences, l'influence de la vieille idée du sacrifice par le sang, révélée au premier homme, et que la corruption du polythéisme avait rendue féroce. Il nous dit ensuite, avec M. de Mirville, son digne ami, que les fluides naturels sont les agents des opérations diaboliques. Nous pensons bien qu'ils n'ont pas voulu attribuer à de telles forces certains phénomènes de divination et d'intelligence, pour lesquels les médium et les magnétisés sont directement les échos de leur maître; mais une explication, à cet égard, n'eût pas été inutile. Ensuite, M. Gougenot des Mousseaux n'aurait-il pas pu faire valoir, contre l'absurde théorie du fluide magnétique, cette autre considération décisive, qu'une telle loi de la nature mettrait le monde moral à la merci de tous les crimes et de toutes les erreurs, livrerait toutes les familles et chacun de nous à une inquisition incessante, devant laquelle il n'y aurait plus ni secret ni honneur; que cette loi serait, par sa nature, capricieuse, turbulente, révolutionnaire, la destruction même de l'ordre matériel, et accuserait ainsi la sagesse et la bonté divines? Une telle idée serait puissante sous sa plume; nous la lui recommandons pour une nouvelle édition de son livre; et, puisque nous en sommes à tout dire sur une matière si grave, nous engagerons le savant et habile écrivain

à remanier l'ordre de ses matières. A sa place, nous ferions concorder l'ordre des chapitres avec celui des idées. D'abord, les bons anges, puis les démons, l'âme humaine; le magnétisme considéré 1° dans sa période historique et sous ses noms divers, depuis la plus haute antiquité profane ou religieuse jusqu'à nos jours; 2° dans ses effets ou phénomènes; 3° dans sa nature infernale que les phénomènes révèlent; 4° dans ses influences intellectuelles, morales, religieuses, sociales; 5° viendrait enfin une série de considérations sur les prophéties et les miracles du catholicisme, dans leur opposition avec les merveilles et les divinations de la magie; sur les bienfaits de l'enseignement et de l'action catholiques, en opposition avec les influences et les doctrines perverses des docteurs-médium ou somnambules. — Nous espérons donc qu'une prochaine édition de ce remarquable ouvrage s'enrichira de points de vue nouveaux et d'une classification plus régulière. En exprimant un tel vœu, nous avons la certitude que M. Gougenot des Mousseaux, s'il l'agrée, y satisfera avec le dévouement de sa foi et le courage de son talent.

GEORGES GANDY.

452. MÉDITATIONS à l'usage des communautés religieuses, pour tous les jours de l'année, ou le Pain quotidien de l'âme pieuse, par M. l'abbé François CHESNEL. — 4 volumes in-12 de VIII-484, 475, 464 et 452 pages (1860), chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 10 fr.

Outre les méditations pour chaque jour de l'année et pour les fêtes principales, l'auteur de cet ouvrage y a fait entrer la retraite mensuelle qui sert de préparation à la mort. Sa méthode consiste à choisir un texte de l'Écriture relatif à l'ordre d'idées religieuses que suppose la fête ou la période de l'année où l'on est entré : il le prend ordinairement dans l'évangile du jour. Ce texte est le thème que la méditation va développer, et dont elle doit tirer le fruit de vie que renferme toute parole sortie de la bouche de Dieu. Le développement lui-même est souvent emprunté aux commentateurs de l'Écriture, et surtout à Cornélius à Lapide. Mais comme les vérités éternelles se lient les unes aux autres et s'appellent réciproquement, ce premier texte, grâce aux affinités secrètes qu'il a avec des passages différents exprimant des idées semblables, en réveille une foule d'autres dans la mémoire de l'auteur, et, tous ensemble, ils se soutiennent, se fortifient, et font jaillir de leur rencontre une plus vive lumière; ils dégagent, pour ainsi dire, une chaleur plus intense, sous les ardeurs de

laquelle se fondra plus sûrement la dureté des cœurs. L'auteur n'a pas négligé non plus les maîtres de la vie spirituelle dans la composition d'un ouvrage qui doit en exposer les principes fondamentaux; les sources auxquelles il a puisé, et qu'il indique dans sa préface, sont une garantie de la pureté de sa doctrine et de la sagesse de ses conseils. — Malgré son titre, qui semble lui donner une destination particulière, l'ouvrage n'offre rien qui ne s'adresse à tout le monde, spécialement à ces âmes communes, ainsi que s'exprime l'auteur dans la préface (p. vi), soit de la religion, soit du siècle, qui tendent, sans l'avoir atteinte, à la perfection, ou qui, du moins, mettent leur salut au-dessus de tout le reste. — Les méditations sont très-courtes, — quatre pages au plus, — invariablement divisées en trois points, et terminées par un *colloque* ou prière, dans laquelle l'âme sollicite la grâce de mettre en pratique la vérité qui vient d'être le sujet de ses réflexions.

La série des méditations commence naturellement avec l'année liturgique, c'est-à-dire au premier dimanche de l'Avent. Les fêtes de l'Eglise, et jusqu'aux périodes par lesquelles elle divise le temps, ne sont pas des cérémonies vaines et seulement commémoratives de mystères, de bienfaits passés, dont elle voudrait conserver le souvenir. Ces mystères sont réitérés, ces bienfaits renouvelés, autant de fois qu'elle en fait mémoire; de sorte que les uns et les autres sont de tous les temps, comme ils sont pour tous les lieux. De même que chaque saison a ses fruits, chaque période de l'année ecclésiastique a également ses grâces spéciales, que tout vrai fidèle se gardera bien de laisser tomber sans les recueillir. Rien donc de plus utile et qui soit plus conforme à une piété sérieuse et vraiment chrétienne, que d'inviter l'âme fidèle à suivre l'Eglise dans le développement de sa liturgie : par là, elle entre plus profondément dans son esprit, elle s'identifie avec la vie qui l'anime et s'unit plus intimement à l'Epoux divin. Mais on le comprend, l'ordre des sujets ne peut alors être qu'arbitraire; on ne doit pas s'attendre à y trouver ces liens qui rattachent les vérités les unes aux autres, et ne les présentent, pour sujets de méditation, que lorsque l'intelligence est déjà préparée à les comprendre et à les goûter. C'est un inconvénient peut-être, mais qui est bien compensé par les avantages que nous avons signalés. Du reste, c'est une méthode dont on peut se servir avec profit pour revenir ensuite à des sujets plus suivis, mieux enchaînés, et dont la discipline de la vie spirituelle, qui est soumise dans son développement à une certaine logique, s'accommode mieux.

Toutefois, si les sujets ne s'enchaînent pas, ils peuvent du moins être parfaitement déterminés. Or, ce n'est pas, nous sommes forcés de le dire, ce que nous avons remarqué dans cet ouvrage. Le texte de l'Écriture qui doit servir de thème à chaque méditation, étant susceptible de plus d'une application morale, ne suffit pas toujours à indiquer le sujet; quelquefois le développement de ce thème le laisse encore dans le vague. Les détails relatifs à la vie pratique manquent; le caractère des différentes vertus n'est pas nettement tracé; rien de saillant, de bien défini ne saisit l'esprit, et la méditation languit faute de nourriture. Ce sont là des défauts notables. Nous les signalons avec d'autant plus de regret que l'ouvrage ne manque pas de qualités réelles, et se recommande, particulièrement par la piété qui y respire, à l'attention des âmes pieuses.

A. MARCHAL.

153. **MÉMOIRES** pour servir à l'histoire de mon temps, par M. GUIZOT. — Tome III. — 1 volume in-8° de 506 pages (1860), chez Michel Lévy frères; — prix : 7 fr. 50 c.

Ces Mémoires se poursuivent avec le même caractère, les mêmes grandes qualités que nous avons remarquées et admirées déjà dans les deux premiers volumes (t. XIX, p. 405, et t. XXI, p. 337). C'est toujours cette pensée plus haute que les personnages et les événements les plus élevés; ce style magistral, ample comme une toge consulaire, sobre comme la force, solide, pur et harmonieux comme les lignes d'une statue antique; c'est toujours, et surtout, cette impartialité qui ressuscite les adversaires d'autrefois sans ressusciter les passions et les vengeances, qui débat et juge avec estime sans s'abaisser à autre chose qu'à un sarcasme pour ce qui est méprisable; cette sérénité superbe qui, réveillant les tempêtes, les traverse sans que rien trouble le calme d'une âme et d'un front olympiens. Rien donc, dans ces Mémoires, qui ressemble à cette sorte d'ouvrage: ni ficelles gouvernementales montrées après coup au spectateur d'abord dupe et victime; ni dessous de cartes révélés tardivement après chacune de ces grandes parties dont l'enjeu est la gloire et la prospérité d'une nation; ni déshabillé, dans des pages qui sont comme les coulisses de l'histoire, de ces héros de théâtre si fièrement drapés, trop souvent dans un manteau d'emprunt, dans un costume hypocrite. M. Guizot est de cette école du respect qu'il a si bien définie, et qui compte aujourd'hui si peu de disciples. Il respecte la foi, le droit, la vérité et la justice; il respecte les autres, même lorsqu'il les flagelle; il les

respecte parce qu'il se respecte lui-même. Oui, il se respecte, et c'est là le grand caractère de son livre. Il n'y est ni comédien, ni avocat. Il raconte moins ses actes que son âme, que sa pensée et ses intentions. Sans doute, il explique et justifie, mais sans faux-fuyants et sans mensonges. Il pose moins devant des juges que devant lui-même; il fait moins un plaidoyer qu'un examen de conscience; ou, si l'on veut absolument qu'il s'adresse à un tribunal par cela seul qu'il pense tout haut et qu'il publie sa pensée, ce tribunal est plutôt la postérité que le temps présent; et il ne s'exprimerait pas autrement si, enseveli depuis un siècle, il sortait de sa tombe pour exposer une vie désormais dépouillée de toute préoccupation, de toute prétention contemporaine.

On entend bien que ce respect de lui-même a mis en garde M. Guizot contre toute tentation de ce *personnalisme* ambitieux ou coquet, qui s'étale avec tant de complaisance, et aussi tant de ridicule, dans la plupart des autobiographies des plus illustres. Il parle à la première personne, mais c'est pour plus de simplicité; il dit ses gestes, parce que, mêlé à toutes les affaires publiques, il ne pourrait autrement dire *son temps*. Du reste, il se tait sur les mérites et les grâces de sa personne, sur sa vie privée et sa vie de famille; ce n'est pas l'individu tel quel qu'il nous livre, c'est l'homme public. Non qu'il ne puisse exceller dans ces détails ou qu'il les regarde comme au-dessous de lui, mais parce qu'il n'y voit que vanité pour lui-même, inutilité pour le lecteur. Il a un autre motif plus délicat, la pudeur, si nous osons le dire, de la douleur et de la joie, ce qu'il exprime une fois, — mais une seule fois, — en ces termes admirables : « Je n'ai nul penchant à « entretenir le public de ma vie privée; plus les sentiments intimes « sont profonds et doux, moins ils aiment à se montrer, car il leur est « impossible de se montrer tels qu'ils sont... Il en est du malheur « intime comme du bonheur : on ne peut ni en parler, ni s'en taire « absolument (pp. 50, 52). » Et entre ces deux phrases, il glisse deux pages, à la fois senties et contenues, sur l'insuffisance de la vie politique et la nécessité d'une vie plus intime, sur les joies et les douleurs qu'il trouva dans une union si heureusement formée et si cruellement rompue. Ce besoin d'affections tendres et de bonheur de famille, mis comme « fond de la vie, » projette une lueur aimable sur la vie elle-même. Suivant le mot de Pascal, on ne s'attendait à voir qu'un orateur, un philosophe, un politique, on est doucement étonné de trouver un homme. — Après cette parenthèse ouverte par le cœur,

M. Guizot ajoute immédiatement : « Je me hâtai de reprendre mes « travaux. » Reprenons-les avec lui.

Ce volume embrasse l'histoire du cabinet du 11 octobre 1832, à peu près quatre années. Des sept chapitres qui le composent, il n'y en a guère qu'un seul qui soit consacré à la politique ; mais ce chapitre contient à peu près autant de pages que les six autres ensemble.

Il y aurait, sur ce point, à analyser et à juger bien des choses intéressantes : partis et débats dans les Chambres, Sociétés secrètes et attentats régicides, insurrections et procès politiques, crises sociales et ministérielles. Quoique ce terrain ne soit plus aujourd'hui que de l'histoire, nous n'osons pas nous y engager, dans la crainte d'y trouver quelque volcan caché. Disons donc seulement que l'homme d'Etat, en M. Guizot, n'a jamais développé d'idées plus hautes, ni parlé un plus noble langage. Même lorsque telle opinion, telle conduite nous forceraient à contredire, nous aurions encore lieu d'admirer des théories rétrospectives, des retours de raison dont nous pourrions user comme d'armes contre lui. A côté de ces éclats de génie politique, il nous serait permis encore, même ici, de louer hautement, si l'espace le permettait, tant de portraits burinés, comme toujours, pour l'éternité, qu'ils soient marqués d'un simple trait, comme celui d'Armand Marrast, « lettré vaniteux et envieux, irrité de vivre dans « une situation au-dessous de son esprit, et qui s'en venge en exha-
« lant ses prétentions et ses haines sous le voile de ses idées (p. 216) ; » ou qu'ils se déploient dans toutes les proportions de la nature et avec tout l'éclat de la couleur, comme celui de Lamennais, « tombé parmi « les malfaiteurs intellectuels de son temps. » Et le peintre poursuit : « Je n'ai point connu, je n'ai jamais vu l'abbé Félicité de Lamennais ; « je ne le connais que par ses écrits, par ce qu'ont dit de lui ses amis, « et par cette image bilieuse, haineuse, malheureuse, qu'a tracée de « lui Ary Scheffer, le peintre des âmes, etc. (p. 82). » Il faut lire toute cette page, si belle et si forte.

C'est à propos de ses rapports avec le vénérable abbé Jean-Marie, le fondateur des frères de l'instruction chrétienne, que M. Guizot est amené à tracer ce portrait de Félicité, ainsi providentiellement nommé par une de ces antiphrases qui décoraient des surnoms de Philopator ou de Philométor les parricides successeurs des Pharaons d'Egypte. Ceci nous mène à la partie de ce livre qu'il nous serait permis, avec plus de temps et d'espace, d'exposer et de critiquer ample-

ment. Nous voulons parler des six chapitres que M. Guizot a consacrés à son ministère de l'instruction publique.

Après quelques préliminaires, notamment sur les essais d'organisation de l'instruction publique en France depuis 1789, l'auteur arrive à la fondation de l'Université impériale. Aussitôt, il est injuste ou aveugle sur les corporations religieuses, dont il dit : « Par le célibat, par l'absence de toute propriété individuelle et bien d'autres causes encore, elles vivaient en dehors des intérêts, des habitudes, et presque des sentiments généraux... Napoléon comprit que, de nos jours, le corps enseignant devait être laïque, menant la vie sociale, etc. (p. 29). » Ici, d'abord, M. Guizot traduit mal, croyons-nous, la pensée de Napoléon, qui n'a créé l'Université qu'à défaut des corporations religieuses détruites par la révolution, et qui voulut la soumettre au régime d'une congrégation, y compris le célibat. De plus, l'illustre historien oublie que ce sont les congrégations qui ont élevé la France, la grande France d'autrefois; le philosophe ne veut pas voir que, sinon pour l'instruction, pour l'éducation au moins, le célibat et la pauvreté des corporations religieuses semblent fort nécessaires; car il est bien difficile d'élever une famille adoptive à qui en a une naturelle. Du reste, M. Guizot va se mettre heureusement en contradiction avec lui-même par les hommages qu'il rendra à ces mêmes corporations, du moins en ce qui touche l'éducation populaire. Son grand sens religieux prend ici le dessus. Croyant que, « pour améliorer la condition des hommes, c'est d'abord leur âme qu'il faut épurer, affermir et éclairer (p. 55), » il fait appel à la religion, non point à une religion vague, sans autels et sans ministres, mais à la religion de l'Eglise et des corporations. En effet, par l'enseignement religieux, il n'entend pas seulement une case à remplir dans l'enseignement général et quelques pratiques ajoutées aux autres exercices; non, dit-il admirablement, « un peuple n'est pas élevé religieusement à de si petites et si mécaniques conditions; il faut que l'éducation populaire soit donnée et reçue au sein d'une atmosphère religieuse, que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure : c'est une foi, une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et la vie, toute sa salutaire action (p. 69). » Voilà pourquoi, en faisant des écoles normales primaires une institution publique et légale, M. Guizot était loin de vouloir détruire ou seulement affaiblir les au-

tres pépinières d'instituteurs que forment les associations religieuses vouées à l'éducation populaire. « Je souhaitais, au contraire, dit-il, « que celles-là aussi se développassent largement, et qu'une salutaire « concurrence s'établît entre elles et les écoles normales laïques. « J'aurais même désiré faire un pas de plus, et donner aux associa- « tions religieuses vouées à l'instruction primaire, une marque pu- « blique de confiance et de respect (p. 67). » — A mesure qu'il avance, M. Guizot fait de plus en plus divorce avec des idées qui sont moins dans son cœur religieux que dans quelque coin de son esprit philosophique, et il finit par donner hautement la préférence aux religieux sur les laïques pour l'éducation populaire. « Il y a, dit-il, « dans le monde laïque, des élans généreux, des accès d'ardeur mo- « rale qui font faire aux grandes bonnes œuvres publiques de rapides « et puissants progrès; mais l'esprit de foi et de charité chrétienne « porte seul, dans de tels travaux, ce complet désintéressement, ce « goût et cette habitude du sacrifice, cette persévérance modeste qui » en assurent et en épurent le succès (p. 78). » Tels furent les principes qu'il apporta à l'élaboration et à la discussion de la fameuse loi de 1833 sur l'instruction primaire, « quoique, dit-il, par instinct des « préjugés publics, je ne les eusse présentés et appliqués qu'avec mé- « nagement. » Au moins, dans l'application et la pratique, prit-il grand soin de défendre les associations religieuses vouées à l'instruction primaire, contre les préventions et le mauvais vouloir dont elles étaient souvent l'objet. Non-seulement il les protégea dans leur liberté, mais il leur vint en aide dans leurs besoins, les considérant comme les plus honorables concurrents et les plus sûrs auxiliaires que, dans ses efforts pour l'éducation populaire, le pouvoir civil pût rencontrer. C'est un témoignage qu'il se plaît à se rendre, témoignage que confirment hautement les diverses congrégations établies en France pour l'éducation du peuple. Toutes proclament que, de tous les ministres de l'instruction publique pendant ce demi-siècle, M. Guizot, protestant, mais religieux et libéral, est celui dont elles ont reçu le plus de marques de bienveillance et de protection. Du reste, ce que M. Guizot dit lui-même de ses rapports soit avec l'abbé J.-M. de Lamennais, soit avec les frères des écoles chrétiennes, les lettres d'eux qu'il publie, notamment cette humble et belle lettre du frère Analet, à qui il avait offert la croix de la légion d'honneur (p. 79), tout prouve qu'en parlant ainsi il ne fait que se rendre une rigoureuse justice. — Nous n'avons pas à rappeler le terme et le ré-

sultat de cette loi de 1833. Et, d'ailleurs, il n'en est pas personnellement responsable. En effet, quels qu'aient été à lui-même ses préjugés et ses erreurs, il a toujours été plus grand et meilleur que son rôle et ses actes officiels.

Sans la crainte d'une corporation fameuse, — les jésuites, pour les appeler par leur nom, — ce que M. Guizot s'était montré dans l'instruction primaire, il l'eût été dans l'instruction secondaire, aussi importante, et plus attaquée par tous les hommes de foi et de liberté. Il voit dans ces attaques « beaucoup d'injustice et quelque ingratitude » (p. 89). » Nous ne pouvons pas discuter ici ; mais l'Université pouvait-elle satisfaire les chrétiens aux yeux mêmes de celui qui a écrit : « On croit communément de nos jours que, lorsqu'on a assuré à l'Eglise le plein exercice de son culte, quand on a pourvu à ses besoins et qu'on lui témoigne un bienveillant respect, on a fait pour elle tout ce qu'elle peut désirer, et qu'on est en droit d'attendre d'elle tout ce qu'entre alliés on peut avoir à se demander. La méprise est profonde : la religion ne se contente pas qu'on la regarde comme un moyen d'ordre et une grande utilité sociale ; elle a de sa mission une plus haute idée ; elle a besoin de croire que ses alliés politiques sont aussi de ses fidèles, ou du moins qu'ils comprennent et respectent vraiment son divin caractère ; et quand elle n'est pas intimement persuadée que ce sont là les sentiments intimes qu'ils lui portent, l'Eglise se tient sur la réserve, et, même en faisant son devoir, elle ne donne pas son dévouement. (p. 92). » M. Guizot comprenait donc les conditions religieuses de l'instruction publique en France ; il en comprenait aussi les conditions libérales, comme on peut le voir dans son livre (notamment p. 102), comme le prouve son projet de loi de 1835, et il est en droit de dire : « J'ai plus tenté qu'accompli. Les bons esprits qui prendront la peine d'y regarder, jugeront si ce fut ma faute, ou celle du public auquel j'avais affaire, adversaires et amis (p. 111). » — Nous ne pouvons plus le suivre dans les trois chapitres où il raconte ce qu'il a fait pour l'instruction supérieure, pour les académies et établissements littéraires, pour les études historiques. Après tout, nous aurions ici à faire les mêmes éloges, et aussi les mêmes réserves dont M. Guizot nous fournirait encore les éléments. Ainsi, après s'être applaudi, — à tort peut-être, — du rétablissement de l'Académie des sciences morales et politiques, il fait justice de l'illusion qui porta le général Cavaignac à demander à cette académie de raffermir dans les esprits, par de petits ouvrages

répandus avec profusion, les principes fondamentaux de l'ordre social. « A une telle œuvre, dit-il, il faut des puissances plus universelles « et plus profondes; il y faut Dieu et le malheur (p. 148). » Dieu et le malheur! deux grands mots et deux grandes choses! deux grandes lumières et deux grandes forces, qui ont éclairé M. Guizot et dissipé bien des ténèbres de son esprit, qui ont raffermi et développé les nobles instincts de sa riche nature, et achevé en lui l'homme éminent qu'on s'honore de louer; l'homme sur lequel les catholiques n'ont plus à former que le vœu exprimé dans le mot de saint Paul à Agrippa : « Plût à Dieu que tout à fait vous fussiez tel que je suis! »

U. MAYNARD.

154. LES PÉRILS DE PAUL PERCIVAL, ou *le jeune Aventurier*, par John YOUNG; traduit de l'anglais par M. A. DE COURSON. — 1 volume grand in-8° de 138 pages plus 1 gravure (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lefhielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

Nous pouvons louer ici sans restriction : la moralité la plus irréprochable n'exclut pas le charme d'un récit animé, qui captive l'attention du lecteur. Soit qu'on le suive sous les glaces polaires ou dans les régions équatoriales, l'intérêt s'attache toujours au jeune héros dont l'intrépidité soutient ses compagnons et triomphe de toutes les difficultés. Son courage, il le puise dans sa confiance en Dieu; son bonheur, il le doit à la bénédiction et aux prières de sa mère. La rude école du malheur l'a d'ailleurs préparé à la lutte. Trois excellentes leçons résultent donc de cette jolie nouvelle, outre l'instruction et l'agrément que les jeunes gens y trouveront. Nous ne saurions trop la leur recommander : il importe que ceux qui jouissent des douceurs de la vie sachent, afin de mieux apprécier les avantages qu'ils possèdent, à quelles épreuves quelques-uns de leurs semblables sont exposés; il est bon aussi que ceux que la fortune a peu favorisés soient encouragés par le spectacle des efforts et de la persévérance des autres. Ce livre n'est pas une fiction : le héros, dont le nom seul est supposé, a réellement existé. — La traduction est nette et coulante; néanmoins, elle est parfois trop littérale, et le mot *aventurier* (*adventurer*) souvent répété, n'a pas tout à fait la même signification en français qu'en anglais, et se prend plutôt chez nous en mauvaise part.

155. PRÉCIS *historique et chronologique de la littérature française, depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par M. Alfred BOUGEAULT, professeur de littérature

et d'histoire. — 3^e édition, revue avec soin par l'auteur. — 1 volume in-12 de iv-360 pages (1860), chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie ; — prix : 3 fr.

Nous n'avons ici, comme le titre l'indique, qu'un abrégé concis de l'histoire de la littérature française. Destiné aux jeunes gens, il leur présente, dans un nombre restreint de pages, une sorte de cadre pour des études plus détaillées et plus approfondies. Le mérite de ce genre de travail est dans la rectitude des appréciations, l'heureux choix des citations, l'ordre logique du plan, la netteté et la clarté du style. Il ne s'agit pas de se laisser aller aux recherches curieuses, aux digressions savantes, à la critique étendue et longuement raisonnée ; ce qu'il faut, c'est une base sûre, sur laquelle, au moment voulu, on puisse appuyer une ample et solide construction. — Comprenant parfaitement son rôle, M. Bougeault a, dans un plan didactique et sévère, exposé selon l'ordre chronologique les faits principaux de notre histoire littéraire. Chaque époque est précédée d'une vue d'ensemble ; viennent ensuite, dans chaque genre, des notices sur les plus illustres auteurs. — Après être parti des origines celtiques et latines, il traverse le temps de saint Irénée et l'ère de saint Hilaire, arrive à la conquête barbare et s'arrête aux écoles de Charlemagne. Ces âges éloignés suffisamment explorés, il prend plaisir à parler des poèmes cycliques, des légendes, des mystères et des chroniques ; il montre heureusement quels naïfs et véritables interprètes les lettres rencontraient dans un Joinville et un Froissart, dans un Chrestien de Troyes et une Marie de France. Il faut lui savoir gré d'avoir ainsi fixé l'attention sur un âge trop souvent méconnu par l'ignorance et le préjugé, et d'avoir reproduit à larges traits les temps qui virent successivement apparaître *l'Imitation de Jésus-Christ*, les Sermons de saint Bernard, la *Chronique* de Villehardouin et le *Mystère* de la passion. — Les siècles moins chrétiens et plus raffinés de la renaissance et des premiers Bourbons sont ensuite étudiés, mais avec un moindre succès ; les noms de Bérulle, de Camus, du cardinal d'Ossat, de du Perron, sont entièrement négligés, tandis que des écrivains très-obscurs et très-insignifiants ont été soigneusement mis en lumière. La grande et merveilleuse époque de Louis XIV est largement et dignement exposée ; on s'étonnera toutefois de ne pas y rencontrer les titres de Malebranche à la célébrité. Les temps qui suivent la mort de Louis XIV ont été longuement explorés. L'auteur ne s'arrête pas au commencement de ce siècle, selon l'usage de ses devanciers ; il a voulu entrer dans le domaine de la littérature actuelle ;

il a même consacré une partie relativement très-considérable de son ouvrage aux auteurs qui vivent de nos jours; et, toutefois, malgré l'immense quantité de notices données sur les écrivains contemporains, malgré sa longue liste de littérateurs inconnus, il a, par une inexplicable préoccupation, laissé dans l'ombre des orateurs, des journalistes, des historiens, tels que MM. de Montalembert, Dupanloup, de Falloux, Vuillot, Rohrbacher, Gorini; il a mis à l'écart des auteurs évidemment illustres, à quelque point de vue qu'on se place. Au reste, c'était une tâche difficile que d'étudier, dans un ouvrage de ce genre, les travaux littéraires du temps présent; la justesse, la modération, un exact discernement sont choses presque impossibles lorsqu'on n'a que quelques mots à dire sur un homme à propos duquel les appréciations sont souvent diverses et les renseignements insuffisants. Ainsi, M. Bougeault, dont l'esprit est vraiment chrétien, est tombé dans une étrange erreur lorsque (p. 323) il a loué sans aucune restriction l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, dont la lecture est si pleine de danger; mais le plus souvent il juge bien et donne des indications exactes. Célébrant, chez d'habiles écrivains hostiles à la religion, l'art, la forme adroite et spirituelle, il blâme sévèrement les tendances funestes, les intentions perfides, il fait voir sans hésitation les déplorables résultats d'un enseignement sensualiste. Par exemple, après avoir donné à Béranger les éloges que méritent l'esprit, la grâce et l'entrain, il met vite le blâme à côté de la louange, et il montre quelle fatale influence le chansonnier a exercée en France, sous le rapport moral, chrétien et social. « Béranger est épicurien déclaré, et il continue au XIX^e siècle, contre la religion, la guerre commencée dans le siècle précédent : il est épicurien déclaré, et il préconise, comme Horace, un de ses modèles, une morale toute païenne, dont le dernier mot est un brutal sensualisme. « Qu'on ne dise pas que tout cela *n'est que chansons*, qu'il ne faut pas y attacher une importance sérieuse. Ces chansons sont plus dangereuses dans leurs effets que des ouvrages dogmatiques; peu de personnes lisent ces derniers, tandis que la chanson est faite pour le peuple. Le ridicule est une puissance redoutable, et Béranger a abusé du ridicule pour tuer le respect religieux, pour affaiblir la morale, pour ébranler l'autorité politique : il a donc fait un mal irréparable aux grands principes qui doivent régir la société dans l'intérêt de son bonheur (p. 298). » Ces lignes confirment ce que nous disions de l'intention chrétienne et morale qui a présidé

au travail de M. Bougeault : aussi, malgré quelques erreurs très-graves, malgré de regrettables omissions, son ouvrage, fruit des veilles d'un homme de savoir et de goût, sera étudié avec profit par les jeunes gens qui le liront sous les yeux d'un guide expérimenté.

E.-A. BLAMPIGNON.

156. **ROMAN** contre les romans, par M. l'abbé Victorien BERTRAND. — 1 volume in-12 de XII-286 pages (1860), chez C. Dillet; — prix : 2 fr.

M. l'abbé Bertrand, dans le louable dessein de prémunir les cœurs honnêtes contre la funeste contagion des livres irréligieux, dépeint les nombreux ravages qu'ils exercent de plus en plus parmi nous. Ce n'est pas une œuvre grave et sérieuse, une dissertation logique et pressante qu'il a prétendu écrire : voulant surtout atteindre les esprits légers et peu cultivés, lecteurs ordinaires des romans, il a eu recours à des tableaux dramatiques capables de les intéresser. Ces scènes variées nous représentent tour à tour un salon, un atelier, une mansarde, une place de village, et nous dévoilent les plaies secrètes que creusent dans tous les rangs de la société de dangereuses lectures, un commerce habituel avec des écrivains corrupteurs. Cette tâche n'était pas sans difficulté ; pour mener à bonne fin une semblable entreprise, il faut un esprit finement observateur, mêlé aux classes diverses de la société ; une plume souple, réservée, délicate surtout. Une large connaissance de la littérature actuelle, des publications à la mode, des goûts de notre temps, est indispensable au moraliste qui veut opposer aux mauvais romans un roman qui en deviendrait l'antidote. Sans doute, M. l'abbé Bertrand est très-capable de nous offrir d'excellents conseils, de nous présenter d'utiles observations, de nous donner même de bonnes études de mœurs ; mais peut-être n'a-t-il pas toute cette sagacité, toute cette pénétration, et, — ce qui est plus regrettable, — toute cette expérience de son sujet qui nous semblent indispensables. Certes, on ne saurait exiger d'un homme sérieux et occupé, qu'il connaisse à fond tous les romans publiés pendant ces dernières années ; cependant, on a le droit de demander, — s'il prend la parole à leur sujet, — qu'il nous entretienne avec discernement des tendances générales et des principales œuvres des écrivains en renom. Ainsi, est-il permis de placer à côté d'un nom aussi justement méprisé que celui de Pigault-Lebrun, le glorieux nom de Châteaubriand, et d'associer les *Martyrs* aux contes scandaleux de Paul de Kock (pp. 7, 100, 102) ? De semblables confusions sont fâcheuses au

point de vue de l'équité, du goût, du sens moral; la connaissance la plus élémentaire de la matière traitée eût dû les faire éviter. Nous devons attribuer sans doute à cette même inexpérience de la littérature légère, le retour fréquent des mêmes titres sans cesse cités, sans cesse invoqués. Ces désignations de titres n'apprennent rien d'ailleurs; c'est une liste, un catalogue, si l'on veut, de livres jugés suspects; mais est-ce là ce que l'on attend? Une analyse morale, un examen des principes, un compte rendu d'un roman, voilà ce qu'on espérait. Qu'apprennent donc des titres? Tout le monde sait que les *Mystères de Paris*, si souvent cités (pp. 7, 63, 93, 99, 129, 145, 152, 160, 211, 213, 261, etc.), et l'*Enfant du carnaval*, de Pigault-Lebrun, aussi très-souvent nommé (pp. 14, 39, 100, 151, etc.), sont de mauvais livres; ce qu'on ne sait pas assez, — et ce qu'il eût été bon de dire, — c'est tout ce qu'ils contiennent d'ignobles excitations au mal, de dangereuses utopies; ce qu'il fallait expliquer, c'est de quelle nature est le poison mortel qu'ils distillent goutte à goutte dans l'âme des imprudents qui les lisent. On a besoin d'une description morale vive, animée, quoique toujours prudente, des maladies enfantées par cet implacable venin. L'histoire, d'ailleurs, est là, et M. l'abbé Bertrand aurait aisément pu recueillir dans les journaux et dans un livre récemment publié par un habile médecin, des faits authentiques, et pour ainsi dire officiels, où les maux irrémédiables produits dans ces dernières années par les mauvaises lectures apparaissent en plein jour. Il aurait, en particulier, été utile de rappeler combien de suicides sont dus au *Werther* de Goethe.

Mais est-ce à dire que cet ouvrage soit sans portée et sans mérite? Malgré son insuffisance, malgré ses graves défauts, il sera utile à ceux qui lisent des romans, et qui les lisent sans discernement et sans connaissances littéraires. Ces esprits superficiels, faisant peu d'attention aux fautes que nous signalons, pourront être intéressés et frappés par le talent original et piquant de M. l'abbé Bertrand, par la manière dont il secoue çà et là très-rudement la soie et le velours dont se parent certains feuilletonistes, pour faire apercevoir, sous ce fastueux appareil, les hontes, les corruptions, les infamies, et révéler ce qu'un style brillant et léger cache trop souvent de bassesses et de misères.

CH. LAVAL.

147. RÉFLEXIONS ET CONSEILS PRATIQUES sur l'éducation, pour servir de guide aux mères et aux institutrices, par M. l'abbé BALME-FRÉZOL, du clergé

de Paris, vicaire-général de Montpellier. — 2 volumes in-8° de 480 et 476 pages (1860), chez V. Sarlit; — prix : 12 fr.

C'est, — comme le titre l'indique, — en vue d'être particulièrement utile aux jeunes mères et aux institutrices, de les guider dans les questions d'ensemble et de détail, dans les principes et dans leur application quotidienne, que M. l'abbé Balme-Frézol a recueilli sur l'éducation les observations dont une longue expérience et une étude approfondie lui ont fourni les éléments. Sans manquer au respect que méritent les Fénelon et les Rollin, un écrivain pouvait, même après eux, même après des travaux plus récents, trouver des lacunes à combler, des sujets à creuser plus à fond, des réflexions fournies par le temps présent à suggérer, des perfectionnements amenés par le progrès de quelques sciences à faire connaître, de nouvelles méthodes à discuter; vingt-cinq ans passés au milieu des enfants et consacrés à leur direction morale, un sincère amour de la jeunesse, un esprit éminemment observateur, un savoir très-étendu et très-varié, permettaient à M. l'abbé Balme-Frézol d'entreprendre cette tâche difficile avec la garantie d'un honorable succès. — La première éducation des garçons et l'éducation complète des filles sont le but spécial qu'il s'est proposé en s'adressant aux mères et aux institutrices. Admirant l'art consommé avec lequel, dans ces dernières années, d'illustres écrivains catholiques, — et particulièrement un éloquent évêque, — ont traité les questions relatives à l'enseignement secondaire, il s'est contenté de la charge plus modeste et également grave de parler de la manière d'élever chrétiennement les petits enfants, et d'instruire les jeunes filles qui appartiennent aux classes aisées de la société. Sans doute, bien des règles générales, des principes d'un usage plus étendu ont été présentés; la nature du sujet le voulait; mais le dessein de l'auteur se borne à ce cercle, d'ailleurs encore très-vaste et souverainement important. On pourra juger de la fermeté de ses vues par la division qu'il a faite de ses matières. — Il a partagé son ouvrage en deux livres : le premier se rapporte aux questions qui concernent l'éducation générale; il y étudie par conséquent la femme dans ses relations avec les enfants, son influence pour former leur cœur et leur esprit; vient ensuite un excellent petit traité de psychologie et de morale, où les aptitudes, les goûts, les tendances diverses du jeune âge sont soigneusement examinés; ce livre se termine par des considérations sur les qualités nécessaires à la femme qui doit ou qui veut se consacrer aux fonctions d'institutrice. Toutes ces questions princi-

pales, ainsi que d'autres questions subsidiaires, sont examinées avec une sûreté d'appréciation, une largeur de vues dont on est frappé. Fixé ainsi sur le caractère de l'enfant, sur le rôle de la femme qui en est chargée, le lecteur désire entrer dans le détail de ce qui est pratique. C'est aussi le dessein du second livre : il introduit les esprits au milieu même des devoirs journaliers d'une institutrice. L'auteur y explique par quels moyens ordinaires et extraordinaires, par quelles règles on peut atteindre le but qu'on se propose. Habituer les enfants à la piété, les amener au goût de la vertu et du travail par une sage distribution de récompenses et de punitions, les détourner des distractions dangereuses, les former enfin à de bonnes manières extérieures, tels sont les principaux chefs auxquels M. l'abbé Balme-Frézol réduit les questions de l'éducation. Mais c'est en pénétrant très-avant dans le détail, en examinant chaque chose avec le soin le plus attentif, en ne laissant de côté rien de nécessaire ou même d'utile, qu'il parcourt ce champ si étendu. Il serait difficile de donner une idée de la richesse de développements qu'il a prodiguée sur toutes les parties de son sujet. Cette manière d'envisager chaque chose sous ses aspects divers donne à l'ouvrage un grand intérêt, même pour les personnes que leur vie ne mêle pas aux enfants. Comment ne pas voir avec satisfaction ce tableau si exact, si vivant, de l'existence de l'enfant, de son caractère, de ses défauts et de ses heureuses qualités? Et cette lutte persévérante du maître, qui veut faire fructifier les bons germes et détruire les plantes parasites; ces efforts si continus et si énergiques pour redresser l'arbre qui se courbe, pour émonder les branches inutiles; ce combat contre le mal naissant, tous ces soins dont l'histoire est admirablement peinte, captivent l'attention et touchent le cœur.

En lisant ce livre, on comprend mieux quelle est, aux yeux du christianisme, la dignité de l'institutrice; on sent de quel dévouement, de quelle générosité, de quelle abnégation doit faire preuve la femme qui se voue à des fonctions si petites aux yeux des hommes, si grandes aux yeux de Dieu. Il faut que, sincèrement désintéressée, en embrassant une charge qui est, en quelque sorte, un apostolat et un sacerdoce, elle n'ait aucune vue vénale, et qu'en recevant ce qui est nécessaire à la vie, elle n'attende que d'en-haut sa véritable récompense. C'est seulement lorsqu'on a ces sentiments élevés qui font aimer l'enfant en Dieu seul, qui voient dans les jeunes âmes l'œuvre du Créateur, le prix de la rédemption, qu'on trouve du goût à son emploi et qu'on s'y consacre sans arrière-pensée personnelle. Aussi,

dit très-bien M. l'abbé Balme-Frézol, « ô vous qui n'aimez pas les en-
« fants, n'essayez pas de les élever, car un amour maternel peut seul
« répandre quelque charme sur les fonctions pénibles de l'éducation ;
« lui seul peut vous découvrir les mille qualités aimables de l'en-
« fance, et faire jaillir de ces jeunes âmes une foule de sentiments
« délicats qui rendent la tâche douce et facile ; lui seul peut vous ins-
« pirer les sages précautions, les procédés ingénieux, les expédients
« de toute sorte dont vous devez user pour vous mettre à la portée
« de l'enfance, pour condescendre à sa faiblesse, pour la suivre
« dans sa perpétuelle mobilité (t. I, p. 443). » — Ces lignes
suffiraient pour montrer non-seulement que l'auteur a l'expérience
de ce qu'il faut à quiconque s'occupe d'éducation, mais qu'il rend
avec âme ce qu'il sait. Nous ne savons quoi de tendre, de bien-
veillant, de vraiment chrétien se mêle toujours ainsi à ce qu'il
dit, et y répand comme un parfum qui attire. — Les devoirs en-
vers le prochain ont aussi été tracés avec une sollicitude spéciale ; les
relations avec les classes diverses de la société, la charité, les égards
dus à chacun, les manières extérieures ont fixé l'attention du reli-
gieux écrivain. Ainsi, parlant des domestiques, il rappelle excellem-
ment que ce mot doit éveiller l'idée d'un ami, de quelqu'un qui fait
partie de la maison, dont on a besoin, et dont surtout on est chargé
par Dieu même. « Apprenez donc à une jeune fille comment il faut
« qu'avec autant de tact que de délicatesse, et en évitant une familia-
« rité déplacée, elle se fasse des amis de toutes les personnes qui sont
« à son service (t. II, p. 459). » — A ces pensées généreuses, toujours
aussi nobles et aussi bienveillantes, se joignent habituellement une
belle simplicité de style et une heureuse clarté dans l'expression. Tout
est élevé sans prétention ; tout respire la dignité, la grâce qui vient du
cœur. C'est vraiment ainsi qu'on aime à voir écrire le prêtre. — Ce n'est
pas, toutefois, que, malgré la solidité habituelle des réflexions de l'au-
teur, on ne puisse, sur quelques points, se trouver en désaccord avec
lui. Ainsi, nous ne partageons pas pleinement son sentiment à l'égard
de la lecture pour les femmes. « Les femmes, écrit-il, ne dévorent
« les livres que pour contenter la curiosité ou satisfaire le besoin d'é-
« motion qui les tourmente, ou dissiper l'ennui qu'engendre l'ois-
« veté ; la lecture n'est pour elle qu'un passe-temps, et un moyen
« de tenir en haleine l'imagination et le cœur (t. II, p. 389). » Cette
sentence n'est-elle pas trop générale et trop sévère ? Il est des femmes
qui aiment les fortes lectures, qui se plaisent avec les auteurs du

xvii^e siècle, et même avec les Pères de l'Eglise. Nous ne croyons pas non plus, avec M. l'abbé Balme-Frézol (t. II, ch. xi et ch. xii), que la génération qui a vu finir le dernier siècle vaille mieux que la nôtre. Hélas ! il y a sans doute beaucoup de mal parmi nous ; mais les femmes de 1780 étaient-elles moins légères, moins superficielles, moins railleuses que les femmes de notre temps, et voyait-on alors plus de charité, de grands dévouements, d'œuvres chrétiennes ? — Mais ce ne sont là que des questions libres, sur lesquelles il est très-permis de différer d'opinion. Ne nous y arrêtons donc pas, et répétons, en finissant, que dans cet excellent travail se révèlent une grande connaissance du cœur des enfants et une véritable affection pour eux.

E.-A. BLAMPIGNON.

158. SCÈNES D'ARISTOPHANE, traduites en vers français par M. Eugène FALLEX, professeur de seconde au lycée Louis-le-Grand. — 1 volume in-12 de 304 pages (1859), chez A. Durand ; — prix : 3 fr. 50 c.

Faire rire les Français du xix^e siècle avec les bouffonneries et les traits malins qui ont égayé les Athéniens du temps de Périclès ; donner une idée de la verve caustique et du génie puissant d'Aristophane en le traduisant, et le traduire sans blesser les lois de la pudeur, de la morale et du bon goût : tout cela est-il possible ?

*Le Grec, en ses propos, brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté,*

pourrions-nous dire d'après Boileau. Comment faire l'application de ce principe à l'égard du poète qu'on peut regarder comme un des plus licencieux, des plus impies de toute l'antiquité profane ? — Voilà cependant ce que M. Fallex a eu le courage de tenter, et, hâtons-nous de le dire, la gloire d'exécuter heureusement. Sa traduction des scènes choisies d'Aristophane a droit aux éloges sincères et à la reconnaissance des vrais amateurs des lettres anciennes, parce qu'il y a surmonté trois difficultés qu'on pouvait croire insurmontables : — il traduit un poète comique suranné et grotesque, souvent inintelligible et intraduisible pour nous, de manière à le faire comprendre et goûter par tous ses lecteurs ; — il le traduit en osant parler sa langue, c'est-à-dire celle des vers, la langue du *Misanthrope* et des *Plaideurs*, seule digne et capable, selon lui, d'interpréter fidèlement et de faire saisir les insaisissables beautés de l'auteur de *Plutus* et des *Guêpes* ; et, en parlant cette langue poétique propre à la comédie, il se montre lui-même véritablement poète ; sa versification n'a rien qui sente le traducteur :

elle est d'un tour heureux, vive, franche et alerte, correcte et précise, pas trop indigne, en un mot, des grands maîtres qu'il a pris pour modèles ; — enfin, ce qui vaut mieux, — ce qui est plus méritoire encore à nos yeux, — dans le choix des extraits et des scènes qu'il traduit, il sait, à l'aide de coupures, de suppressions ou d'habiles réticences, garder, sous le rapport de la morale et de la religion, une prudence et une réserve qui ne laissent presque rien à désirer.

Nous félicitons M. Fallex d'avoir, cette fois, compris et sérieusement mis en pratique ce que jadis, en traduisant le *Plutus* d'Aristophane et les *Adelphes* de Térence, il avait trop oublié ou trop méconnu : qu'il y a des auteurs « qu'il n'est pas possible de traduire en « entier ;... qu'il faut savoir borner le respect qu'on doit avoir pour « les anciens ; constater et admirer leur supériorité là où elle existe, et « ne pas s'ingénier à trouver beau ou à proposer pour modèle ce que « le goût réprovoque et ce que la morale condamne ;... qu'il n'y a nul « profit à dévoiler ces tableaux cyniques, ces peintures farcies d'ob- « scénités et d'ordures, qu'il faut laisser dans la langue qui les a « produites, chez le peuple qui a pu les tolérer ou les applaudir « (pp. 3-4). » Sages et précieuses paroles, que nous sommes heureux de citer, parce qu'elles peuvent être d'un bon exemple aux jours où nous vivons, et qu'elles sont la juste condamnation et la flétrissure de tant d'éditeurs et de traducteurs modernes de poésies anciennes, qui, sous le faux prétexte de respecter l'art, ne craignent pas de scandaliser la jeunesse et d'outrager la morale ! Mieux inspiré et plus fidèle aux saines notions du beau, M. Fallex n'a voulu traduire de son auteur favori et n'offrir au public que ce qu'il y a d'amusant et de risible, sans cesser d'être pur, que ce qui est incomparable et comme forme satirique et comme bon sens. En lui arrachant ce masque obscène et grossier qui recouvre en lui un incontestable génie, mais qui le fait rejeter par les esprits honnêtes et délicats, il nous révèle et présente à notre admiration un second Aristophane qui efface, éclipse et, grâce à Dieu, fait un peu oublier l'autre. Avec celui-là, on peut honorablement faire connaissance et lier société, on peut rire et s'amuser sans avoir à rougir, sans craindre de souiller son imagination ou son cœur. On peut même recueillir, contre les ridicules et les erreurs de notre société moderne, plus d'un trait d'éloquence et d'irrésistible logique, plus d'une salutaire leçon. A côté de ces grosses invectives et de ces mordantes épigrammes, au milieu de ces étrivières, de ces coups de langue, coups de fouet et coups de bâton impitoya-

blement assénés sur tous les dos, au grand amusement du peuple d'Athènes, on voit jaillir des portraits saisissants de vérité, des dialogues d'un comique naturel et profond, des scènes pleines de sagesse et de verve, où se débattent et se tranchent, sous les traits sanglants d'une implacable raillerie, toutes ces questions de politique, d'économie sociale, de liberté et de communisme, qui ont tant agité et agiteront éternellement les nations et les hommes.

Tel est l'Aristophane qui ressort de ces extraits et de ces scènes choisies ; tel est le caractère du livre de M. Fallex, qui devient ainsi une œuvre de haute littérature et de bon goût, une étude piquante et variée, qu'on peut conseiller aux admirateurs de l'antiquité, et qui leur suffira, croyons-nous, pour leur faire juger le génie du poète grec avec connaissance de cause, en le leur faisant apprécier par son bon côté, par celui qui le rapproche de l'éternel type du vrai et du beau. Quant à l'autre, avouons franchement qu'il ne mérite que la réprobation et le dédain des honnêtes gens, qui peuvent, à bon droit, appliquer au poète ce qu'il s'adressait à lui-même dans l'un de ses meilleurs moments :

..... Il est tel portrait, telle histoire malsaine,
Qu'un poète toujours doit bannir de la scène.
Le respect qu'à l'enfant doit un instituteur,
Le peuple, enfant aussi, l'attend de chaque auteur.
Le beau, le vrai, le bien, le généreux, l'honnête,
Voilà les seuls discours qu'il lui faut, ô poète !

(*Grenouilles*, v. 1053.)

Ces belles paroles nous avertissent nous-mêmes de ne pas finir sans ajouter quelques restrictions à nos précédents éloges. Malgré la réserve habituelle du traducteur et les excellentes intentions qui l'animent, nous devons dire qu'il laisse parfois échapper de sa plume des expressions et des images qui ne seraient pas sans danger pour de jeunes cœurs encore innocents (par exemple pp. 157, 190, 195). — Nous le blâmerons aussi de n'avoir pas été plus sévère à l'égard des parodies burlesques et impies que le poète se permet si facilement, on le sait, envers les dieux et les cérémonies de leur culte. Ces tristes divinités païennes le méritaient bien assurément, et lui fournissaient ample matière de sarcasmes et de risées ; mais il y perce, en général, un cynisme d'impiété et d'irréligion condamnable à tous les points de vue, et dont peuvent abuser, de nos jours, les esprits superficiels ou mal disposés. Le traducteur lui-même en convient ; il en fait plus

d'une fois la remarque dans ses notes, à la fin du volume, et il se montre ordinairement, sur ce sujet, habile à corriger son auteur ou à s'arrêter à temps. Nous aurions voulu plus de prudence et de sévérité encore, notamment dans les *Oiseaux* (p. 129) et dans les *Genouilles* (p. 155). Ces passages répréhensibles sont en petit nombre et de médiocre importance, il est vrai; c'est assez, néanmoins, pour nous obliger à prévenir nos lecteurs que, malgré ses qualités et son mérite, cette traduction d'Aristophane ne convient pas absolument à tous les jeunes littérateurs, et, par conséquent, ne doit pas être mise indistinctement entre toutes les mains.

P. JANVIER.

159. SCÈNES DE LA VIE HONGROISE, par M. le comte G. DE LA TOUR. — 1 volume in-12 de vi-412 pages (1861), chez Gaume frères et J. Duprey; — prix : 3 fr.

L'auteur de ce livre n'a pas eu en vue de s'associer aux préoccupations du public, en ce qui concerne la situation actuelle de la Hongrie; mais son livre arrive à propos, à une époque où tout ce qui touche à la vieille nationalité des magyares, et à sa subordination plus ou moins volontaire à la nationalité autrichienne, intéresse à bon droit notre pays, ou, pour mieux dire, l'Europe elle-même. M. le comte G. de la Tour, l'un des plus éminents défenseurs de l'idée catholique, a voulu nous initier aux impressions qu'il a rapportées d'un séjour de six ans fait en Hongrie. Il a bien observé cette contrée dont on parle beaucoup et que l'on connaît fort mal; il a vu de près les races aux prises avec les races, dans ce large amphithéâtre que baigne le Danube, et que la cime des Carpathes couronne; pays triste à contempler si on le traverse en voiture ou à cheval, admirable par la diversité, l'opposition et l'imprévu des détails, si on a la patience ou le moyen de l'étudier de près et à loisir. L'auteur était libre de remonter aux premières annales de la Hongrie; au besoin, il pouvait prendre pour point de départ le x^e siècle, alors que les magyares, venant de l'Asie suivant les uns, des bords du Volga suivant les autres, traversèrent la Russie et descendirent du haut des montagnes dans les régions qu'arrosent la Theiss et le Danube, pour de là inonder l'Allemagne et l'Italie, se voir bientôt après refoulés dans les plaines slaves et valaques, et se transformer enfin en une nation chrétienne, à l'exemple d'Étienne I^{er} (Geysa), leur roi. Le modeste narrateur s'est interdit de développer ainsi son sujet, et de nous donner, ce que mieux qu'un autre il aurait pu faire, une histoire générale de la

Hongrie. Sous ce titre restreint, *Scènes de la vie hongroise*, il s'est borné à publier une histoire imaginaire, mais pleine d'intérêt, et qui nous fait connaître, au moins à quelques points de vue assez limités, la juxta-position des nationalités réciproquement jalouses, dominées depuis deux siècles par le sceptre lourd et inexorable des successeurs de l'empereur Ferdinand I^{er}. Nous avons cru entrevoir, sous la forme romanesque donnée à ce récit, que la pensée de M. le comte de la Tour peut se résumer en ces quelques lignes : le tort de la nation magyare est de ne point vouloir comprendre que la Hongrie est irrévocablement une portion de l'Empire d'Autriche ; que là, précisément, git le salut de ce peuple ; et l'éminent écrivain plaint le patriotisme hongrois de se consumer en de perpétuels tiraillements, sans profit pour le pays. Nous nous bornons à indiquer l'idée dominante du livre ; pour la discuter, il serait nécessaire d'entrer dans de longs développements, qui, pour être presque toujours historiques, ne toucheraient pas moins constamment aux questions actuellement débattues entre l'Autriche et la Hongrie ; or, la discussion politique ne doit pas trouver place dans ce recueil.

Laissant de côté cet ordre d'idées, il nous suffira de dire que le récit auquel se rattache la pensée de l'auteur, nous a paru fort attachant, et qu'il embrasse d'ailleurs plusieurs épisodes très-intéressants de la sanglante insurrection hongroise de 1849, insurrection dont le retour ne semble pas à jamais impossible. La série de scènes que l'auteur esquisse dans ce but n'est pas d'ailleurs un tableau de la Hongrie peint avec enthousiasme ; il n'est pas non plus l'apologie exclusive de l'un des peuples qui habitent cette vaste contrée. M. le comte de la Tour a essayé d'être impartial dans les appréciations et vrai dans les peintures, pour instruire et faire réfléchir ; il lui a paru intéressant de représenter au naturel de pittoresques images, et il a tâché d'être utile à un pays qu'il appelle sa seconde patrie, en indiquant les faiblesses et les erreurs des partis et des races. Il a donc choisi pour théâtre des scènes qu'il raconte un coin de la région la plus inculte de la Hongrie, et il a voulu borner son horizon au lieu de l'étendre, sans doute afin d'être plus exact, de ne rien nous raconter sur parole, de parler toujours comme un témoin qui a droit d'affirmer, parce qu'il a vu. Poussant peut-être un peu loin la modestie, il invite le lecteur à ne pas se croire initié à la situation politique, morale et sociale du royaume de Hongrie, après avoir parcouru ce livre ; il nous avertit que si nous tombions dans cette erreur,

nous ressemblerions à des voyageurs qui jugeraient la France d'après le Morbihan et la Corrèze. Puisqu'il le déclare lui-même, il faut bien le croire ; et cependant, il nous semblait, en fermant le volume réellement fort remarquable qui contient les *Scènes de la vie hongroise*, que nous avions une idée juste du pays, puisque, dans le récit de M. de la Tour, nous avons vu en contact les magyares, les Valaques, les Slaves et les Allemands, occupés à se disputer la prépondérance nationale, à s'absorber, et non à vivre comme les fils d'un même père.

Nous bornerons là ce compte-rendu : le récit romanesque qui forme le fond des *Scènes de la vie hongroise* n'est qu'un prétexte dont se sert l'auteur pour établir cette conclusion : les races qui peuplent la Hongrie ont un extrême besoin de concessions mutuelles et de bonne intelligence ; elles doivent se ménager réciproquement ; mais, si elles ne veulent pas disparaître, elles doivent s'appuyer sur celle d'entre elles qui, aujourd'hui, les domine et les gouverne. — Constatons, après avoir rendu justice à M. le comte de la Tour en faisant l'éloge de son style et en approuvant ses convictions chrétiennes, que la lecture de son livre est attachante d'un bout à l'autre, et ne laisse dans le cœur que des impressions honnêtes. AMÉDÉE GABOURD.

160. LES SOIRÉES GERMANIQUES offertes à la jeunesse, Contes et nouvelles tirés d'auteurs allemands, par Mlle Thérèse Alphonse KARR. — 1 volume in-8° de XII-298 pages plus 8 gravures sur acier (sans millésime), chez Théodore Lefèvre ; — prix : 4 fr.

Mlle Thérèse-Alphonse Karr s'est inspirée, pour la composition de ce volume, de quelques auteurs allemands, qu'elle, croyons-nous, imités plutôt que traduits ; de sorte qu'on peut lui attribuer une part tout à fait personnelle dans ces neuf contes qu'elle vient offrir, avec une modeste confiance, au public enfantin, ou plutôt à la jeunesse conviée à ces attrayantes lectures, le soir, aux heures rapides où l'heureuse famille est réunie. La première pièce du volume, — *Wilhelm l'aveugle*, — est une touchante nouvelle, une histoire peut-être, tant elle est vraisemblable, sinon vraie. Un vieillard aveugle, portant jusqu'à l'égoïsme le regret de sa patrie lointaine, s'obstine, bien que tout près de son dernier jour, à désoler sa petite-fille, son seul soutien ; il veut qu'on le ramène, à travers tous les périls, au lieu de ses premiers souvenirs. Il entend raison à la fin, et il consent à comprendre qu'il y a partout ici-bas une patrie de passage, qui ne laisse pas d'être hospitalière pour celui dont le cœur se prépare à retrouver

ailleurs la véritable patrie, celle qui ne saurait manquer à l'espérance. — Les *Dons des Korigans*, — conte breton qu'on pourrait croire emprunté à M. Emile Souvestre, — sont l'objet d'un récit d'une couleur toute locale. On se promène à minuit, au milieu de la lande, parmi les dolmens et les menhirs, où viennent folâtrer sur la bruyère les elfes, les korigans, les kobolds (pardon pour la rudesse, au moins nominale, des farfadets bretons), un petit peuple fantastique dont est remplie l'imagination de la jeune paysanne héroïne de ce récit. Nous reprochons à l'Armoricaine d'être un peu légère dans ses demandes aux fées de la lande, et à Mlle Karr de ne pas lui faire assez de morale pratique sur ses sottises. Il ne faut pas oublier qu'on s'adresse à des enfants, et que si la morale n'arrive promptement pour redresser la faute, on risque d'égarer de jeunes esprits, qui prennent l'erreur pour guide plus aisément que la vérité. La conclusion finale est fort bonne : elle établit que « la meilleure des joies est ici-bas le souvenir du bien qu'on a fait (p. 83). » Mais il ne suffit pas que la morale soit écrite à la fin du roman, comme il arrive en beaucoup de livres qu'on ne saurait louer : elle doit être comme une séve qui, circulant dans le corps du récit, en relève l'intérêt sans en altérer le charme, et donne à la fiction son mérite le plus vrai. — Une nouvelle dans laquelle l'imagination du conteur allemand ou français est peu réglée, c'est *Ditha*, une juive que l'auteur a essayé de rendre chrétienne par quelques paroles placées vers la fin de l'histoire et peu en rapport avec la situation. — Nous dirons à peu près la même chose des *Barbes rouges* et d'une autre nouvelle, la *Reine des serpents*, contes fantastiques tissus d'événements hasardés et sans grâce, et dont la moralité n'est pas assez précise. — Le *Banni*, qu'un meurtre commis dans sa jeunesse a fait exiler en Sibérie, où il trouve, avec le repentir de sa faute, le bonheur domestique, l'aisance et presque l'oubli de la patrie, est une agréable composition. — Quant au *Saludador*, guérisseur fabuleux qu'on vient chercher pour rendre la santé à une reine, on ne sait trop quel sens attribuer à cette fiction. Betiri est-il quelque saint guérissant les malades merveilleusement et par la puissance d'en haut, ou n'est-ce pas plutôt une vague histoire de magnétisme, quelque modèle de charité humanitaire, et ne craint-on pas que ces contes merveilleux ne faussent des esprits peu formés, qui prendront volontiers des personnages fictifs pour ceux que nous vénérons, et qui ont reçu de Dieu le vrai don des miracles ?

Malgré ces critiques, qui ne portent point sur la pensée de l'auteur,

d'ailleurs excellente, et qui peuvent être pour elle des observations utiles, nous devons rendre justice au talent de Mlle Karr. Sa morale, en résumé, est élevée et ses conclusions sont toujours chrétiennes. On jugera de sa manière, en lisant particulièrement une page que nous voudrions citer (p. 234), sur l'épreuve considérée comme la condition et en même temps l'explication de la vie. Cela est dit à propos d'une autre nouvelle, les *Contrastes*, où sont opposées la richesse oisive et l'honnêteté laborieuse et manquant de tout.— Nous engageons Mlle Karr à se défier des nuages germaniques; elle trouvera plus de sûreté à penser par elle-même. Pour conclure, enfin, nous la croyons fort capable de soutenir avec distinction, et dans une meilleure voie, le nom très-connu qu'elle porte.

A. MAZURE.

161. SOUVENIRS de la Sainte-Enfance. — *Recueil de traits contemporains*, par M. Maxime DE MONTROND. — 1 volume in-12 de 212 pages (1861), chez V. Sarlit (*Bibliothèque des familles*); — prix : 1 fr. 25 c.

Voici un édifiant et gracieux volume, que nous recommandons aux *zélateurs*, aux *zélatrices* et à tous les amis de la belle *Oeuvre de la Sainte-Enfance*, fondée par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, pour le baptême, le rachat et l'adoption des enfants de la Chine et des autres pays infidèles. On ne saurait croire tout ce que cette Oeuvre, visiblement béni du ciel, a fait naître de généreuses pensées, de beaux sentiments, d'actes charitables, de pieuses industries, etc., dans le cœur des enfants chrétiens d'Europe. La *Sainte-Enfance*, comme on l'a dit souvent, n'est pas moins utile aux jeunes associés de l'Oeuvre qu'à leurs pauvres petits protégés. Elle fait germer, en effet, dans ceux-ci les précoces vertus qui doivent plus tard les rendre de zélés chrétiens et assurer ainsi leur bonheur. Or, voici, dans ce petit volume, un touchant tableau de ces vertus pratiquées dans le jeune âge. « C'est ici, nous dit l'auteur, comme une corbeille de fleurs « du printemps de la vie; pour parler sans figures, c'est un choix de « beaux traits de charité, de dévouement, de généreux sacrifices, accomplis le plus souvent par de jeunes enfants (p. 1). » Ces traits touchants ont été recueillis, pour la plupart, dans les *Annales* que publie l'*Oeuvre de la Sainte-Enfance* elle-même. On y a joint quelques extraits des lettres de nos missionnaires ou de nos bonnes sœurs, qui font connaître le bien produit par l'Oeuvre sur les plages infidèles. Le volume se termine par deux *dialogues* ou *petits drames*

pour les réunions et fêtes de la Sainte-Enfance. On ne peut donner aux enfants un plus utile livre d'étrennes.

De nos jours, où tant de productions contristent les âmes honnêtes et chrétiennes, quoi de plus consolant que le spectacle de la charité pratiquée dès le jeune âge ! C'est à contempler ce tableau que nous convions tous les cœurs ; il est riche d'espérances pour notre avenir.

162. MABEL VAUGHAN, par miss CUMMINS ; roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Henriette LOREAU. — 1 volume in-12 de 492 pages (1859), chez L. Hachette et Cie (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*) ; — prix : 2 fr. pour la France, et 2 fr. 50 pour l'étranger.

Mabel Vaughan, roman d'une donnée extrêmement simple, est l'histoire d'une jeune fille du peuple qui se consacre au bien d'autrui avec un rare désintéressement. Du sein de la pauvreté et au milieu d'habituelles souffrances, Mabel, peu soucieuse de ses propres besoins, songe uniquement à ceux qui l'entourent. Montrer le dévouement, peindre sous d'attrayantes couleurs les bons sentiments du cœur humain, c'est assurément une œuvre digne d'éloges. Aussi, le caractère de Mabel serait très-intéressant et pourrait émouvoir d'une manière profitable, s'il était plus complètement vrai. Malheureusement, la jeune fille appartient trop à ce type, si cher aux romanciers anglais, d'une âme abîmée dans un mysticisme exalté, languissant, mal fondé. Mabel, malade de la poitrine, tient de miss Evangéline, l'héroïne du célèbre roman de Mrs Beecher-Stowe, une religion vaporeuse, pleine de rêveries et de songes. Cet air mystique sans justesse, sans sobriété, gâte le plaisir que l'on aurait à lire la nouvelle de miss Cummins. Déjà Gertrude, dans l'*Allumeur de réverbères*, avait un peu de cette teinte, qui s'est singulièrement foncée dans le présent écrit ; cette couleur pleine de prétention répand sur tout le roman comme une allure de thèse. L'auteur semble trop avoir voulu, en prenant la plume, retracer l'idéal qu'on se forme de la femme évangélique, présenter l'exemple d'une théorie évidemment imaginaire. De là, par une nécessité morale dans l'application, les caractères sont forcés, tout à fait hors nature, et prouvent par leur invraisemblance l'erreur de l'esprit qui exagère en matière religieuse. Combien, à côté des Evangéline, des Mabel, de tous ces êtres maladifs et rêveurs, de toutes ces femmes exaltées, paraît sincère et simple l'héroïne de Mgr Wiseman ! Que de justesse, de rectitude, de solide et délicat naturel dans la vie de Fabiola ! C'est que Fabiola est vraie, non-

seulement comme figure historique, mais comme figure chrétienne. Elle éclate d'une beauté morale qui découle de principes certains, de règles sûres. Mabel s'appuie sur la rêverie, l'imagination, le caprice, base trop fragile pour qu'elle ne chancelle pas souvent; la fantaisie et les songes n'ont jamais produit le modèle de la femme forte et généreuse. Il est donc regrettable que miss Cummins ait peint un type impossible et tout fictif; le talent dont elle a fait preuve dans le *Lamp-lighter*, ses pensées naturellement élevées, son style pur et élégant, lui permettaient d'aspirer à un succès plus certain et plus durable. Que de belles choses peut perdre un coup de pinceau donné à faux! — Le style, ordinairement excellent, de miss Cummins, a été très-bien rendu par Mme Loreau, qui a déjà montré sa valeur en traduisant d'autres écrits, et particulièrement le *Professeur*, de miss Brontë, et *Opulence et misère*, de miss Stephens.

CH. LAVAL.

163. LE VILLAGE DES ALCHEMISTES, *imité de l'allemand de Henri SCHÖNKE*, par M. Alfred D'AVELINE. — 1 volume grand in-8° de 172 pages plus 1 gravure (1859), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*Musée moral et littéraire de la famille*); — prix : 1 fr. 20 c.

Un bon militaire, rentré dans son village après une absence de quinze ans, le trouve en proie à la misère et à la démoralisation qui s'enfantent l'une l'autre. Par de bons exemples et de sages conseils, il s'efforce, inutilement d'abord, d'introduire quelque réforme; il ne recueille que la méfiance et la calomnie, jusqu'au moment où la superstition et la cupidité de ses voisins viennent lui offrir un auxiliaire inattendu. Il est à son aise, il a quelques allures incomprises, il passe conséquemment pour sorcier, et on le soupçonne d'avoir le moyen de faire de l'or; aussitôt, c'est à qui lui fera la cour pour obtenir communication de son secret; dans cette espérance, on se laisse guider par lui. C'est toute une éducation publique à refaire. Sa femme se charge de diriger dans la bonne voie les personnes de son sexe. Tous deux s'imposent la tâche si difficile d'instruire la jeunesse; Pierre surtout se donne une peine incalculable, dont il est récompensé par les progrès moraux et matériels de ceux qui se confient à sa conduite. Il a plus d'une lutte à soutenir avec des opposants intéressés au relâchement des mœurs, et qui lui suscitent toutes sortes de difficultés; mais il en sort victorieux. Résolvant le problème de la vie à bon marché, ses plans d'économie sociale méritent attention: c'est de l'association vraiment fraternelle et chrétienne. En peu d'années, les habitants de

Valdor, ayant payé toutes leurs dettes et acquis, par la bonne administration de leurs ressources, une aisance réelle, comprennent que le vrai secret de faire de l'or consiste dans le travail, la sobriété et l'économie; non-seulement ils sont dans l'abondance, mais ils ont des capitaux qui font jour et nuit des *jeunes*. Ce mot ne sera compris que par les lecteurs qui ont habité la Flandre ou la Belgique, et qui se souviendront d'y avoir entendu appeler ainsi les *petits* des animaux. On regrette de rencontrer plus d'une locution de ce genre dans un livre destiné à être répandu en France, et qui mérite d'ailleurs d'y être bien accueilli.

J. MAILLOT.

164. VOYAGE à Constantinople, par M. Baptistin POUJOLAT. — 1 volume in-12 de 284 pages (1860), chez V. Sarlit (*Bibliothèque des familles*); — prix : 1 fr.

165. VOYAGE en Grèce, par M. Charles AUBERIVE. — 1 volume in-12 de 188 pages (1860), chez V. Sarlit (*Bibliothèque catholique de voyages et de romans*); — prix : 1 fr.

M. Poujolat fait bien connaître cette étrange ville de Constantinople, dont on a beaucoup parlé, dans ces derniers temps surtout, mais sur laquelle l'imagination et la pensée aiment toujours à revenir. *Aspect de Constantinople, — les Sept tours, — les Bazars, — les Mosquées, — Institutions et littérature turques, — Péra et les œuvres catholiques, — le Champ des morts, — la Corne d'Or, — les Ruines de Byzance, — Saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome, — Promenade sur le Bosphore, — Scutari, — des Lois somptuaires en Turquie*, — tels sont les titres des principaux chapitres de ce volume, qui se termine par un épisode touchant et terrible : *Histoire d'une Circassienne*; une courte étude sur le grand ouvrage de M. de Hammer : *Histoire de l'Empire ottoman*, et une notice sur deux *Impératrices de Constantinople* (Eudoxie et Pulchérie). — Ce livre, tout à la fois bien pensé, bien écrit, et d'une lecture attrayante, nous paraît digne de figurer dans la nouvelle *Bibliothèque des familles*, dont nous avons déjà fait connaître quelques volumes. Le triste tableau des mœurs et des coutumes musulmanes, dont l'un des traits les plus essentiels est la dégradation de la femme, fait ici mieux comprendre les bienfaits de la religion chrétienne, qui lui a rendu sa dignité. Toutefois, ce tableau lui-même, entrevu dans les chapitres : *le Bazar des esclaves, — les Femmes turques, — le Sérail*, et dans plusieurs autres, ne serait peut-être pas sans quelque danger pour les jeunes personnes à l'imagination trop vive. Il ne doit

donc être conseillé qu'avec quelque prudence. Il est juste de reconnaître pourtant qu'ici, comme partout dans ce livre, l'expression est honnête et pure, aussi bien que la pensée. Sachons gré à l'auteur d'avoir traité ce sujet délicat avec une parfaite convenance. Ce mérite est trop rare de nos jours en pareille matière, pour qu'on ne doive pas l'en féliciter.

Le *Voyage en Grèce*, de M. Charles Auberive, est un journal dont les dates forment la division et les chapitres. Après tant d'autres récits sur le même sujet, celui-ci sera lu encore avec intérêt. Le style, simple, sans prétentions, ne manque pas cependant de mouvement et de chaleur : c'est le récit d'un touriste, d'un artiste et d'un pèlerin. Souvenirs de l'antiquité païenne et chrétienne, descriptions, paysages, impressions, études artistiques ou religieuses, voilà ce qu'on trouve entremêlé au récit du voyageur, dans ce livre écrit tout entier sous l'inspiration d'une pensée noble et chrétienne, et avec un sincère amour du vrai et du beau. On peut ne pas partager toutes les idées de l'auteur, par exemple, lorsque, préférant à nos belles cathédrales gothiques les monuments de l'antiquité païenne, il dit avec une sorte d'enthousiasme : « Il n'y a pas de parallèle possible entre le Parthénon » et nos églises du XIII^e siècle (p. 36) ; » mais on aime à le suivre à Sparte, à Athènes, et dans les autres villes de cette belle Grèce, dont il parle avec foi, avec amour ; c'est un délicieux voyage qu'on fait à sa suite, sans danger, sans fatigue, et dans lequel on trouve à chaque instant instruction et plaisir.

MAXIME DE MONTROND.

BULLETIN SOMMAIRE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS DU MOIS.

Almanach des campagnes pour 1881, par M. L. HERVÉ, rédacteur de la *Gazette des campagnes*. — 2^e ANNÉE. — Grand in-18 de 108 pages, gravures dans le texte, chez A. Josse ; — prix : 40 c.

Almanach du Journal des bons exemples pour l'année 1881. — In-18 de 92 pages, chez Girard et Josserand, à Lyon, et chez C. Douniol, à Paris ; — prix : 25 c.

Amies (les) de pension, nouvelle traduction de l'anglais. — 1 vol. in-8^o de 144 pages plus 1 gravure, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 20 c.

Musée moral et littéraire de la famille.
Annuaire pour l'an 1881, publié par le

Bureau des longitudes. — 1 vol. in-18 de 396 pages, chez Mallet-Bachelier ; — prix : 1 fr.

Apostolat (l') de la prière, sainte ligue des cœurs chrétiens unis au cœur de Jésus pour obtenir le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes; nouvelle édition, complètement refondue, par le P. RAMIÈRE, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-12 de LX-348 pages plus 1 tableau, chez Périsse frères, à Lyon et Paris ; — prix : 2 fr. 40 c.

LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-18 de XXXVI-254 pages plus 1 tableau, chez les mêmes éditeurs ; — prix : 1 fr. 20 c.

Auxiliaire du clergé des villes et des

campagnes. Revue de la prédication traditionnelle dans l'Eglise, rédigée par UNE SOCIÉTÉ DE PRÊTRES, sous la direction de M. l'abbé A. VIDAL. — Tome 1^{er}, 1^{re} ANNÉE, — MAI A OCTOBRE 1860. — 1 vol. in-8° de 576 pages, boulevard Montparnasse, 140; — prix : 7 fr. 50 c.

Paraît le 1^{er} de chaque mois, par livraison de 96 pages in-8°, et forme chaque année 2 volumes de 640 pages chacun; — prix 15 fr. par an.

Aventures (les) d'une épingle, ou trois Siècles de l'histoire de France, par Mme la comtesse DE BASSANVILLE. — 1 vol. in-8° de XII-320 pages, chez Durocq; — prix : 6 fr.

Biographie de François de Rousiers, gentilhomme du XVII^e siècle, par M. l'abbé ARBELLOT. — In-8° de 100 pages, chez Leblanc et Cie, à Limoges, et chez Jacques Lecoffre et Cie, à Paris; — prix : 2 fr.

Catéchisme catholique d'après saint Thomas d'Aquin, disposé suivant le plan du Catéchisme du concile de Trente, à l'usage des catéchistes, des institutions religieuses et des fidèles, avec un choix de nombreux traits historiques, par M. l'abbé V. BLUTEAU, aumônier d'un établissement public. — 2^e édition, revue et corrigée. — 4 vol. in-12 de 732, 744, 562 et 838 pages, chez V. Sarlit; — prix : 14 fr.

Le 4^e volume de cet ouvrage venait à peine de paraître, et nous n'avions eu que peu de temps pour l'examiner et en parler en même temps que du 3^e (Voir p. 26 du présent volume, et p. 110 du tome XXI), quand, à notre grande surprise, nous avons reçu la 2^e édition. Un écoulement si rapide fait, mieux que tous les articles, l'éloge d'un livre. L'auteur, bien qu'il ait eu peu de loisir pour revoir son œuvre, a cependant mis à profit les conseils qui lui ont été donnés, supprimé des longueurs, développé quelques passages, retouché le style, fait disparaître plusieurs fautes et quelques négligences. — Nous n'y revenons que pour le signaler de nouveau aux lecteurs si nombreux auxquels il peut être utile.

Catéchisme tout en histoire, ou le Catéchisme du concile de Trente expliqué par des faits puisés dans l'histoire du passé et dans les récits contemporains, par M. l'abbé C. POUSSIN, professeur au séminaire de Reims. — Tome 1^{er}, — LE SYMBOLE. — 1 vol. in-12 de 324 pages, chez V. Sarlit; — prix : 2 fr. L'ouvrage complet aura 4 volumes.

Chrétienne (la) de nos jours. — 3^e PARTIE. — *Une conversion, précédée d'une préface*, par M. l'abbé BAUTAIN. — 1 vol. in-12 de VI-134 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 1 fr. 50 c.

Nous parlerons de cette 3^e partie en même temps que de la 2^e. — Nous avons rendu compte de la 1^{re} dans notre t. XX, p. 37.

Comment on convertit un mari, Lettres philosophiques et religieuses, par M. DE PLASMAN. — 1 vol. in-12 de XX-192 pages, chez E. Dentu et chez C. Douniol; — prix : 2 fr. 50 c.

Communion (la très-sainte), par Mgr DE SÉGUR. — 4^e édition. — In-18 de 70 pages, chez Tolra et Haton; — prix : 20 c.

Cours de littérature dramatique, ou de l'Usage des passions dans le drame, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, membre de l'Académie française. — Tome IV, in-12 de 490 pages, chez Charpentier; — prix : 3 fr. 50 c.

Cours (nouveau) d'histoire universelle, par M. J. CHANTREL. — T. III. — *Histoire du moyen âge, 1^{re} partie. — Depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'à la mort de Charlemagne.* — 1 vol. in-12 de VIII-356 pages, chez Putois-Cretté; — prix : 2 fr. 25 c.

Bibliothèque Saint-Germain. — Le Cours complet comprendra 6 volumes.

Devoirs (nos) envers le Pape dans les circonstances actuelles, par L'AUTEUR DES Récits anecdotiques sur Pie IX. — In-18 de 34 pages, chez V. Palmé; — prix : 30 c.

Eglise (l') catholique et l'esclavage, ou Comment l'Eglise a rendu aux peuples leur dignité, par M. l'abbé V. POSTEL. — 1 vol. in-18 de 174 pages, chez J.-L. Paulmier; — prix : 75 c.

Bibliothèque de Paris, 40^e série, 11^e traité.

Entretiens familiers d'un instituteur avec ses élèves, sur les insectes utiles, par M. A. YSABEAU. — 1 vol. in-12 de VI-120 pages, chez Dezobry, E. Magdeleine et Cie; — prix : 90 c.

Gertrude, ou la Bonne petite fille, par Mlle Stéphanie ORY. — 1 vol. in-18 de 104 pages plus 1 gravure, chez A. Mame et Cie à Tours, et chez Mme veuve Pousielgue-Rusand, à Paris; — prix : 30 c. Bibliothèque des écoles chrétiennes.

Grammaire française à l'usage des enfants, par M. Th. OLIVIER. — In-12 de 102 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 60 c.

Grégoire le Grand (saint) et son siècle (VI^e siècle), par M. J. CHANTREL. — 1 vol. in-18 de 216 pages, chez C. Dillet; — prix : 1 fr.

Histoire populaire des Papes, tome V. — Nous avons analysé assez longuement les 4 premiers volumes dans notre précédente livraison (p. 398).

Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. A. THIERS. — Tome XVIII. — In-8° de 660 pages, chez Paulin, Lheureux et Cie; — prix : 2 fr. 50 c. pour les souscripteurs.

Restauration des Bourbons. — Gouvernement de Louis XVIII. — Congrès de Vienne. L'ouvrage aura 20 volumes.

Inventions (les grandes) anciennes et modernes dans les sciences, l'industrie et les arts, par M. Louis FIGUIER; ouvrage

- Illustré, à l'usage de la jeunesse.* — 1 vol. in-8° de 11-436 pages avec de nombreuses figures, chez L. Hachette et Cie; — prix : 10 fr.
- Judas Iscariote.** — *Sa vie tirée de la Mystique Cité de Dieu de la vénérable Marie de Jésus, religieuse franciscaine et abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception d'Agreda, augmentée de notes,* par le R. P. SERAPHIN, passioniste. — In-8° de XII-108 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.
- Logique de Port-Royal, suivie de trois fragments de Pascal sur l'autorité suprême en matière de philosophie, l'esprit géométrique et l'art de persuader, avec une introduction et des notes, par M. Ch. JOURDAIN. — 1 vol. in-12 de LVI-388 pages, chez L. Hachette et Cie; — prix : 3 fr.**
- Martyrs et bourreaux de 1793,** par M. l'abbé ALPHONSE CORDIER (de Tours). — 3 vol. in-12, ensemble de XL-1082 pages, chez L. Vivès; — prix : 8 fr.
- Méditations brevissimæ ad usum sacerdotum, religiosorum, missionariorum, itinerantium, etc., in tatum annum distributæ,** a P. MICHAELI CUVELHIER, Societatis Jesu. — 1 vol. in-32 de 512 pages, chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.
- Mémoire (deuxième) justificatif de l'innocence du frère Léotade, des écoles chrétiennes de Toulouse, condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'assises de la Haute-Garonne, le 4 avril 1843, comme auteur du viol et du meurtre de Cécile Combettes, décédé au bagne de Toulon le 26 janvier 1850, adressé au Sénat avec le premier Mémoire,** par M. JEAN MICHEL CAZENEUVE, avocat, tant de son chef que comme procureur-fondé de François Bonafons, frère de Léotade, poursuivant la réhabilitation de la mémoire du malheureux condamné. — 1 vol. in-8° de 123 pages, chez Dentu; — prix : 2 fr. 50 c.
- On peut voir tout ce que M. Cazeneuve a écrit en faveur du malheureux frère Léotade, dans nos tomes XIII, p. 135, XV, p. 46.
- Panegyriques de saint Ignace d'Antioche et des SS. Juventin et Maximin, avec traduction et analyse,** par le R. P. JOSEPH BROECKAERT, S. J. — In-8° de 80 pages (textes grec et français en regard), chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr. 50 c.
- Pape-roi (1e),** par M. ERNEST GERVAIS. — In-8° de 32 pages, chez C. Douniol; prix : 80 c.
- Paraphrase du Dies iræ, précédée de la manière d'entendre la messe, suivie d'une octave sur le purgatoire, de méditations sur l'oraison dominicale,** par M. l'abbé HÉROGUER, grand-doyen, curé de Saint-Pierre, à Douai. — 2^e édition. — 1 vol. in-12 de XXX-154-406 pages, chez C. Le Male, à Douai, et chez Schulz et Thuillière, à Paris; — prix : 1 fr. broché, 1 fr. 50 c. relié, et 2 fr. doré sur tranche.
- Piérotin, Piérotine, ou Bon sens ne peut mentir.** — In-12 de 24 pages, chez H. Goëmaëre, à Bruxelles, et chez J.-B. Pélagaud et Cie, à Lyon et à Paris; — prix : 75 centimes.
- Proverbes dramatiques en vers, par M. le baron F. de ROISIN; — n° 3.
- Pomme (la) de discorde, ou le Pape-roi,** par M. ALPHONSE BOURGEOIS. — Grand in-8° de 32 pages, chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 1 fr.
- Progrès (le) par le christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris,** par le P. FÉLIX, de la Compagnie de Jésus. — ANNÉE 1860 — 1 vol. in-8° de 336 pages, chez Adr. Le Clère et Cie, et chez C. Dillet; — prix : 3 fr. 50 c.
- Raison (de la), du génie et de la folie,** par M. P. FLOURENS, membre de l'Académie française. — 1 vol. in-12 de 290 pages, chez Garnier frères; — prix : 3 fr. 50 c.
- Rapport du général de LAMORICIERE à Mgr de Mérode, ministre des armes de S. S. Pie IX, sur les opérations de l'armée pontificale contre l'invasion piémontaise dans les Marches et l'Ombrie, accompagné de 3 cartes fournies par l'état-major du général.** — In-8° de 60 pages plus 3 cartes, chez C. Douniol; — prix : 2 fr. 50 c.
- Rome devant l'Europe,** par M. PAUL SAUZET. — 3^e édit., revue et augmentée d'un chapitre final sur l'état de Rome et de l'Europe. — 1 vol. in-12 de XVI-478 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 3 fr.
- Nous avons indiqué les 2 éditions précédentes dans notre *Bulletin-sommaire*, à mesure qu'elles ont paru (p. 448 de notre t. XXIII, et 364 du présent volume).
- Traité des peines ecclésiastiques, de l'appel et des congrégations romaines,** par M. l'abbé J. STREMLER, docteur en théologie et en droit canonique. — 1 vol. in-8° de XII-664 pages, chez Mme Vve Pousielgue-Rusand; — prix : 6 fr.
- Vérité (la) sur les moines et les religieux,** par M. l'abbé V. POSTEL. — 1 vol. in-16 de 196 pages, chez J.-L. Palmisier; — prix : 80 c.
- Petits traités populaires, 10 série, 8^e traité.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

**TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie Catholique,
A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.**

- Académie (l') française et les académiciens : le xxix^e fauteuil, 5, 93, 185, 269 ;
— le xxiv^e fauteuil, 365, 449. — Séance annuelle, 175.
- Alary (Pierre-Joseph), 456.
- Bibliothèque (la) du British-Museum, à Londres, 444.
- Bulletin sommaire des principales publications des mois de juillet, 90 ; —
août, 183 ; — septembre, 266 ; — octobre, 361 ; — novembre, 445 ; — dé-
cembre, 520.
- Cassagne (Jacques), 449.
- Chronique, 175.
- Convient-il d'autoriser les élèves des maisons d'éducation à faire abandon de
leurs prix en faveur de quelque bonne œuvre, 88.
- Créci (Louis Verjus, comte de), 451.
- Danchet (Antoine), 15.
- Fourier (Jean-Baptiste-Joseph), 273.
- Gombauld (Jean-Ogier de), 5.
- Gresset (Jean-Baptiste-Louis), 93.
- Lemontey (Pierre-Edouard), 269.
- Littérature (la) malsaine, 84.
- Lourdoux (Jacques-Honoré Lelarge, baron de), 360.
- Mesmes (Jean-Antoine de), 453.
- Millot (Claude-François-Xavier), 102.
- Morellet (André), 185.
- Nécrologie, 360.
- Ouvrages condamnés par la S. Congrégation de l'Index, 359.
- Périsse (Antoine), 361.
- Saint-Amant (Marc-Antoine de Gérard de), 365.
- Séance annuelle de l'Académie française, 175.
- Tallemant (Paul), 11.
- Variétés, 84, 444.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

- N^o 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES.
— Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
* — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
† — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.
Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

- 4 R. Amour (l') et la femme, par Mme la vicomtesse de Dax, 197.
Y. Amour (l') impossible, Chronique parisienne, par M. J. Barbey d'Aurevilly, 17.
3. *. Anges (les saints) de la crèche, Association pour les petits enfants

qui n'ont pas fait leur première communion, par un *Vicaire-général*, 374.

4. 5. Angleterre (l') telle qu'elle est, par M. Aurèle *Kervigan*, 458.
4. 5. R. Annuaire des Deux-Mondes, Histoire générale des divers Etats, 1858-1859, — 108.
4. 5. Annuaire encyclopédique, publié par les *directeurs de l'Encyclopédie du xix^e siècle*, 108.
4. 5. R. Ans (quinze) du règne de Louis XIV, par M. Ernest *Moret*, 176, 179.
5. 6. †. Anti-Febronius (l'), ou la Primauté du pape justifiée par le raisonnement et par l'histoire, par le P. *Zaccaria*; trad. par M. l'abbé A.-C. *Peltier*, 461.
5. †. Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et de Laon, ouvrage contenant beaucoup de renseignements sur l'histoire générale de l'Eglise de France, par M. l'abbé J.-F.-M. *Lequeux*, 198.
4. 5. Arc (Jeanne d'), par M. *Wallon*, 176, 178.
- A. Autel (l') et le foyer, 252.
4. Aventures de M. Pickwick, par M. Charles *Dickens*, roman anglais, trad., sous la direction de M. P. *Lorain*, par M. P. *Grolier*, 49.

B.

4. Basse-Cour (de la), *Traité complet de l'élève et de l'engraissement des animaux de basse-cour*, par M. A. *Ysabeau*, 278.
- Y. Béatrix, ou la Madone de l'art, par M. Ernest *Legouvé*, 471.
4. Bêtes (des) ovines et des chèvres, par M. A. *Ysabeau*, 375.
- 4 R. Bêlise (la) humaine, roman inédit, par M. Jules *Noriat*, 279.
4. 5. Bibliographie japonaise, par M. Léon *Pagés*, 183.
4. Bibliothèque catholique de voyages et de romans, 127, 519.
3. Bibliothèque de la jeune fille, 420.
4. 5. R. Y. Bibliothèque des chemins de fer, 202, 218, 471.
3. Bibliothèque des écoles chrétiennes, 2^e série, 30.
4. Bibliothèque des familles, 516, 519.
4. Bibliothèque des familles et des paroisses; — série agricole, 278, 375, 482.
- 4 R. Bibliothèque des meilleurs romans étrangers, 19, 34, 517.
4. Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le xviii^e siècle, 408.
4. Bibliothèque Saint-Germain, 72, 75.
5. Bouddha (le) et sa religion, par M. J. *Barthélemy Saint-Hilaire*, 20.
4. Brun (misé), par Mme Charles *Reybaud*, 202.

C.

- Y. Cantique (le) des cantiques, par M. Ernest *Renan*, 359.
3. 4. *. †. Catéchisme catholique d'après saint Thomas d'Aquin, disposé suivant le plan du catéchisme du concile de Trente, par M. l'abbé V. *Bluteau*, 26, 521.
4. 6. †. Catholicisme (le) travesti par ses ennemis, nouvelles conférences, par le P. *Newman*, trad. par M. Jules *Gondon*, 28.

- A. Champ (le) de blé, Esquisses pittoresques et morales, par M. A. *Mazure*, 111.
- *. Charité (la) fraternelle, Considérations pieuses et morales, par le P. Cajetan-Marie de *Bergame*, trad. par le P. *Séraphin*, 114.
- A. Charité (la), Légendes, par Mme *Bourdon* (Mathilde Froment), 375
4. Charles VII et Louis XI d'après Thomas Basin, par M. G. du Fresne de *Beaucourt*, 282.
4. Chevalier (le) d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques, par M. Francis *Monnier*, 176.
4. Chrysostome (saint Jean) considéré comme orateur populaire, par M. Paul *Albert*, 176.
4. Comte (le) de Raousset Boulbon et l'expédition de la Sonore, Correspondance, souvenirs et œuvres inédites, publiés par M. de *Lachapelle*, 115.
- A. Connétables (les grands), Tableaux historiques, par Mme la comtesse *Drohobjowska*, 283.
3. 4. †. Conseils de Tionide au jeune comte de Léon pour conserver les fruits d'une bonne éducation, et Avis à qui pense au mariage, par le P. *Bresciani*, trad. par M. l'abbé J. *Gavard*, 377.
5. 6. R. Considérations (quelques) sur la théorie du progrès indéfini dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation et les dogmes du christianisme, par M. J.-J. *Thonissen*, 380.
- †. Construction (de la) et de l'ameublement des Eglises, par saint Charles *Borromée*; nouvelle édition, revue et annotée par M. l'abbé E. *Van Drival*, 284.
4. 5. Contemplation des principales merveilles de l'univers, ou Philosophie religieuse de la nature, par M. l'abbé *Grobel*, 287.
3. Curé (le) d'Auvrigny, ou Comment se venge un chrétien, par M. Just *Girard*, 30.

D.

- *. Désirs (les saints) de la mort, ou Comment les chrétiens doivent mépriser la vie et souhaiter la mort, par le P. *Lallemant*, 288.
- A. Dictionnaire (nouveau) de la langue française, par M. Louis *Dochez*, précédé d'une introduction par M. Paulin *Paris*, 207.

E.

4. 5. Economie de la Providence divine dans le gouvernement des choses humaines, par le P. *Millet*, 289.
4. 5. †. Eglises (les) de la terre sainte, par M. le comte Melchior de *Vogüé*, 389.
4. Eléments de statistique et de géographie générales, par MM. J.-Ch.-M. *Boudin* et Hippolyte *Blanc*, 292.
- Y. Elle et lui, par Georges *Sand*, 119.
- †. Eloquence (l') chrétienne dans l'idée et dans la pratique, par le P. B. *Gisbert*; nouvelle édition, avec préface, notes et appendices, par M. l'abbé A. *Crampon*, et M. l'abbé J. *Boucher*, 294.
4. Enfants (les) de Clovis, par Mme Emilie de *Vars*, 127.

4. 5. Ennemis (les) de Racine au xvii^e siècle, par M. F. Deltour, 176.
A. Epreuves (les) de la vie au point de vue chrétien, par M. Henri Bretonneau, 90.
R. Essai de philosophie religieuse, par M. Emile Saisset, 176.
Y. Essais de morale et de critique, par M. Ernest Renan, 325.
4. 5. †. Etablissements (des) charitables de Rome, par M. Lefebvre, 128.
Y. Etudes d'histoire religieuse, par M. Ernest Renan, 325.
6. †. Etudes sur la philosophie, son identité de principe avec le catholicisme, par M. l'abbé Bonnetat, 295.
4. 5. Eux et elles, Histoire d'un scandale, par M. de Lescure, 119.
3. Excursion d'un touriste au Mexique pendant l'année 1854, par M. Just Girard, 30.
Y. Explication des tables parlantes, des médiums, des esprits et du somnambulisme par divers systèmes de cosmologie, par M. Goupy, 240, 333, 423.
†. Exposition des principes du droit canonique, par S. Em. le cardinal Gousset, 466.

F.

- A. Faits et récits contemporains, nouveau recueil anecdotique, par M. G. de Cadoudal, 211.
Y. Falsen (Edith. de). — L'Éducation d'un père. — Un Lâche, par M. Ernest Legouvé, 471.
- 4-6. Famille (de la), Leçons de philosophie morale, par M. Amédée de Margerie, 32.
Y. Femme (la) et son maître, par M. G.-F. Smith, traduit de l'anglais par M. H. de l'Espine, 34.
- A. Fleurs monastiques, Etudes, souvenirs et pèlerinages, par M. Maxime de Montrond, 212.
4. 5. Fondements (les) de la foi, par le docteur H.-Ed. Manning, 299.
*. Franciscains (les) à Bolbec, 474.

G.

- 4 R. Gazida, par M. Xavier Marmier, 475.
3. Geneviève, ou l'Enfant de la Providence, histoire traduite de l'anglais, avec une préface par M^{lle} Julie Gouraud, 214.
3. *. Guide de la jeune fille, par M. l'abbé A.-C. P., 430.

H.

4. *. Hannonia poetica, ou les Poètes latin du Hainaut, par M. F. Lecouvet, 35.
4. Histoire anecdotique de la Fronde (1643-1653), par M. Augustin Challamèl, 394.
4. 5. R. Histoire d'Angleterre, par M. Emile de Bonnechose, 177, 179.
4. 5. †. Histoire de Boniface VIII et de son siècle, avec des notes justificatives, par dom Louis Tosti; traduite de l'italien par M. l'abbé Marie-Duclos, 302.

3. 4. Histoire de la littérature française depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours.—Études inédites de style,— par M. Frédéric Godefroy, 131.
3. 6. R. Histoire de la philosophie cartésienne, par M. Francisque Bouillier, 47, 141.
4. *. Histoire de sainte Eugénie, vierge romaine, et de sa famille, par M. l'abbé Z. Toursel, 216.
- Y. Histoire des sciences occultes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. A. Debay, 135.
- Y. Histoire du merveilleux dans les temps modernes, par M. Louis Figuier, 38.
5. 6. R. Histoire et critique de la révolution cartésienne, par M. Francisque Bouillier, 47, 141.
- A. Histoire populaire des papes, par M. J. Chantrel, 398.
- Y. Horizons (les) célestes, 479.
- Y. Horizons (les) prochains, 479.

I.

- M. R. Incrédulité (de l'), ou Solution de tous les problèmes religieux, par M. Uorac de Cinrop, 55.
- †. Instructionum (sancti Caroli Borromæi) fabricæ ecclesiasticæ et suppellectilis ecclesiasticæ libri duo, 284.
4. Instruments (des) aratoires et des travaux des champs, par M. A. Ysabeau, 482.
3. 4. *. Introduction à l'étude de la religion, de son histoire, de ses dogmes, de ses institutions, par le P. Millet, 59.
- Y. Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité, par M. J.-J. Altmeyer, 307.

J.

Jean Chrysostome, Voir CHRYSOSTOME.
Jeanne d'Arc, Voir ARC.

- 4 R. Jeunesse, par M. Jules la Beaume, 218.

L.

- A. Léon le Grand (saint) et les barbares, par M. J. Chantrel, 404.
4. 5. Lettres (quelques) de Henri IV relatives à la Touraine, publiées par M. le prince Augustin Galitzin, 441.
- Y. Libertés de l'Église gallicane. Manuel du droit public ecclésiastique français, par M. Dupin, 359.
- 3 Livre (le) des jeunes filles, Conseils aux jeunes personnes qui ont terminé leur éducation, 64.
3. *. Livre (le) des jeunes filles, ou Instructions sur les principaux devoirs des filles chrétiennes, tirées en grande partie de Gobinet, par M. l'abbé Moitrier, 220.
4. Livre (le) des jeunes mères, par M. A. de Beauchesne, 176.
- Y. Lui et elle, par M. Paul de Musset, 119.
- Y. Lui, roman contemporain, par Mme Louise Colet, 119.

M.

5. 6. Magie (la) au xix^e siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges, par M. le chevalier Gougenot *des Mousseaux*; précédé d'une lettre du P. Ventura *de Raulica*, 483.
4. Manuel de logique pour le baccalauréat, à l'usage des collèges catholiques, rédigé d'après le dernier programme officiel, par M. l'abbé A.-M. *Bensa*, 312.
4. M. Manuel historique des ordres religieux, par M. l'abbé *Durand*, 65.
 - *. Marie-Christine (la vénérable) de Savoie, reine des Deux-Siciles, trad. de l'italien par le P. A. *Onclair*, 405.
- *. R. Marie-Madeleine (sainte), par le P. H.-D. *Lacordaire*, 315.
3. Marquise et pêcheur, par Mlle Zénaïde *Fleuriot* (Anna Ediane de St.-B.), 220.
4. 5. Martyrs (les), Tableau des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne, par Mme la comtesse Ida *de Hahn-Hahn*; trad. de l'allemand par M. *Curch*; revu et corrigé avec soin par M. l'abbé *Goschler*, 406.
 - *. Méditations à l'usage des communautés religieuses, par M. l'abbé François *Chesnel*, 493.
 - †. Méditations (les) d'un prêtre, par M. l'abbé *Coutin*, 222.
- A. Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires, par M. Louis *Veuillot*, 66.
4. Mémoires (les) d'Antoine, ou Notions populaires de morale et d'économie politique, par M. Antonin *Rondelet*, 176.
4. 5. Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du dauphin; 1^{re} édition complète, d'après les textes originaux, avec une étude sur leur composition, des notes et des éclaircissements, par M. Charles *Dreys*, 317.
4. Mémoires du marquis *de Bouillé*, avec une notice sur sa vie, des notes et des éclaircissements historiques, par M. F. *Barrière*, 408.
4. 5. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps, par M. *Guizot*, 495.
- 4-6. †. Moines (les) d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard, par M. le comte *de Montalembert*, 412.
 - *. Morts (les) souffrants et délaissés, par le P. *Félix*, 324.
4. Musée moral et littéraire de la famille, 501, 518.

N.

- *. †. Notices historiques sur quelques membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, par le P. Achille *Guidée*, 92.
 - *. Notice sur la vie de M. Dufriche des Genettes, curé de Notre-Dame des Victoires, par M. l'abbé L.-A. *de Valette*, 70.
 - *. Notice sur M. Desgenettes (*sic*), curé de Notre-Dame des Victoires, par M. Léon *Aubineau*, 70.

4. Nouvelles. — Scènes du monde réel, par Mlle Ulliàc *Tréma-deure*, 420.

●.

- *. †. Ombres (les) de la croix, ou Jésus souffrant figuré dans la Génèse, trad. de l'anglais du P. J. *Bonus*, 151.
*. †. Ombres (les) du crucifix, ou Types de notre Rédempteur Jésus-Christ souffrant, contenus dans le livre de la Génèse, par le P. *Bonus*, trad. de l'anglais par M. l'abbé *Leroi*, 151.
4. Oncle (l') César, par Mme Charles *Reybaud*, 202.
Y. Origine (de l') du langage, par M. Ernest *Renan*, 325.

P.

- A. Papes (les) des catacombes, — II^e et III^e siècles, par M. J. *Chantrel*, 400.
4. 5. Paradis (le) de *Dante Allighieri*; trad. en vers français par M. *Ratisbonne*, 177.
4-6. *. †. Paul (saint Vincent de), sa vie, son temps, ses œuvres, son influence, par M. l'abbé U. *Maynard*, 224.
4. Pellisson. Études sur sa vie et ses œuvres, par M. F.-L. *Marcou*, 176.
*. Perfection (la) chrétienne d'après l'Imitation de Jésus-Christ, par M. Pierre *Lachèze* (de Paris), 331.
*. Perfections (les) de Notre-Seigneur Jésus-Christ, exposées avec une clarté et une simplicité évangéliques, pour le faire connaître et aimer davantage, par P. *Mazzi*, trad. de l'italien par M. l'abbé J. *Gavard*, 155.
3. Périls (les) de Paul Perceval, ou le jeune Aventurier, par John *Young*; trad. de l'anglais par M. A. de *Courseon*, 501.
A. Perle (la) cachée, par S. Em. le cardinal *Wiseman*, 72.
Y. Philosophie (la) des Pères de l'Eglise, par le docteur Jean *Huber*, 360.
Y. Philosophie spiritualiste. — Le Livre des esprits, par M. Allan *Kardec*, 240, 332, 422.
A. Pierre (saint) et les temps apostoliques, par M. J. *Chantrel*, 399.
4. Poèmes (petits), par M. Edouard *Grenier*, 176.
4. 5. Poésie héroïque des Indiens comparée à l'épopée grecque et romaine, par M. F.-G. *Eichhoff*, 427.
3. 4. Poésies bibliques, par M. l'abbé *Firminiac*, 156.
4. Précis historique et chronologique de la littérature française, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. Alfred *Bougeault*, 501.
4. 5. Publications de la Société des bibliophiles de Touraine, 441.

●.

- Y. Qu'est-ce que le spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des esprits, par M. Allan *Kardec*, 240, 333, 422.

R.

- *. Raisons qui nous engagent à faire l'aumône et les autres œuvres de charité, par *un serviteur de Dieu*, 161.
- A. Récits consolants, par M. Raoul de Navery, 252.
- 4. R. Récits (simples) de notre temps, par M. J. Crétineau-Joly, 434.
- 3. 4. Récits historiques et légendaires de la France, 359.
- M. Recueil de poésies morales, par M^{me} B. de M., 161.
- 4. Réflexions et conseils pratiques sur l'éducation, pour servir de guide aux mères et aux institutrices, par M. l'abbé Balme-Frézol, 505.
- 3. 4. †. Règlement et esprit de l'institution Saint-Charles de Chauny (Aisne), par M. l'abbé Vincent, 162.
- *. Règles de l'élection, ou du Choix d'un état de vie, par *un serviteur de Dieu*, 437.
- 5. 6. Religion (de la) naturelle et de la religion chrétienne, par le P. Potton, 253.
- Y. Rénovation (de la) de l'Eglise, par M. l'abbé J.-H. Michon, 359.
- Y. Revue spirite, Journal d'études psychologiques, publié sous la direction de M. Allan Kardec, 240, 333, 422.
- 3. Robinson (le) américain, par Mlle Emma Faucon, 256.
- M. Roman contre les romans, par M. l'abbé Victorien Bertrand, 504.
- Y. Rome (la) des papes, son origine, ses mœurs intimes, son système administratif, par *un ancien membre de la Constituante romaine*, 360.
- Y. Roses noires et roses bleues, par M. Alphonse Karr, 166.

S.

- A. Saison (une) à Nice, Chambéry et Savoie, par M^{me} la comtesse Drohajowska, 438.
- 4. Satire (la) en France au moyen âge, par M. Lenient, 176.
- 4. Scènes d'*Aristophane*, traduites en vers français par M. Eugène Fallex, 509.
- A. Scènes de la vie hongroise, par M. le comte G. de la Tour, 512.
- 4. 5. Scènes et nouvelles catholiques, par M. Léon Gautier, 439.
- 3. 4. Sérapia, Episode du n^e siècle, par M. l'abbé France, 344.
- *. Serviteurs (les) de Dieu, par M. Léon Aubineau, 346.
- 3. Soirées (les) germaniques offertes à la jeunesse, Contes et nouvelles tirés d'auteurs allemands, par Mlle Thérèse-Alphonse Karr, 514.
- A. Souvenirs de la Sainte-Enfance, Recueil de traits contemporains, par M. Maxime de Montrond, 516.
- 3. 4. Souvenirs de ma vie. Mémoires du chanoine Schmid, publiés et continués par M. l'abbé Werfer, trad. par M. l'abbé C.-S. Dordille, 170.
- 4. Souvenirs d'un amiral, par M. le contre-amiral Jurieu de la Gravière, 257.
- R. Souvenirs d'un Bas-Breton, par M. Emile Souvestre, 347.

3. Souvenirs d'une douairière, par Mlle Zénaïde *Fleuriot* (Anna Ediane de St.-B.), 440.
- 4-6. †. Souveraineté (la) pontificale selon le droit catholique et le droit européen, par Mgr l'Evêque d'Orléans, 184.
- *. Staurophile, ou la Voie royale de la croix, par dom Benoît *Haeften*, trad. par M. l'abbé G. *Crépon*, 260.
3. 4. Stéphanos, Episodes et scènes de la révolution romaine sous le pontificat de Pie IX, par M. l'abbé***, 75.
- Y. Suicidés (les) illustres, par M. F. *Dabadie*, 76.
- A. Sylvestre (saint) et l'arianisme, — iv^e siècle, — par M. J. *Chantrel*, 402.

V.

4. R. Vaughan (Mabel), par miss *Cummins*, trad. par Mme Henriette *Loreau*, 517.
4. 5. Vie de Mgr saint Martin de Tours, par Péan *Gatineau*, publiée par M. l'abbé J.-J. *Bourassé*, 441.
- 4 R. Vie (la) de plaisir, par M. Paul *Foucher*, 80.
- *. M. Vie de sainte Aldegonde, princesse de Hainaut, extraite en partie du P. *Binet*, par M. l'abbé J.-A. *Delbos*, 83.
- *. Vie du bienheureux Idesbalde, par M. l'abbé J.-A. *Delbos*, 173.
- R. Vie légendaire de sainte Eugénie, vierge et martyre, par M. L. *Grevin*, 216.
5. 6. †. Vierge (la) Marie vivant dans l'Eglise; Nouvelles Etudes philosophiques sur le christianisme, par M. Auguste *Nicolas*, 350.
- A. Village (le) des alchimistes, imité de l'allemand de Henri *Ischokke*, par M. Alfred d'*Aveline*, 518.
- Y. Village (mon), par Mlle Juliette *Lamber*, 263.
- Vincent (saint) de Paul, Voir *PAUL*.
- *. Vocation (de la) religieuse, par le P. Ambroise *Potton*, 356.
- A. Voie (la) douloureuse des papes, par M. Edmond *Lafond*, 264.
4. Voyage à Constantinople, par M. Baptistin *Poujoulat*, 519.
- A. Voyage en Grèce, par M. Charles *Auberive*, 519.
- 4 R. Voyage à Madagascar, du docteur William *Ellies*, trad. par M. Octave *Sachot*, 174.
3. Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre, Nouvelle morale et instructive, par Mlle Emma *Faucon*, 357.
- M. Voyage en Flandre, par M. J.-P. *Faber*, 359.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

Albert (Paul) : saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire, 176.

Altmeyer (J.-J.) : Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité, 307.

Aristophane : Scènes traduites en vers français, 509.

- Auberive (Charles) : *Voyage en Grèce*, 519.
 Aubineau (Léon) : *Notice sur M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires*, 70. — *Les Serviteurs de Dieu*, 346.
 Aurevilly (Jules Barbey d') : *l'Amour impossible*, 17.
 Aveline (Alfred d') : *le Village des alchimistes, par Henri Ischokke (trad.)*, 518.

B.

- Balme-Frézol (l'abbé) : *Réflexions et conseils pratiques sur l'éducation*, 505.
 Barbey d'Aurevilly, Voir AUREVILLY.
 Barrière (F.) : *Mémoires du marquis de Bouillé* (notice sur sa vie, notes et éclaircissements historiques), 408.
 Beauchesne (A. de) : *le Livre des jeunes mères*, 176.
 Beaucourt (G. du Fresne de) : *Charles VII et Louis XI d'après Thomas Basin*, 282.
 Bensa (l'abbé A.-M.) : *Manuel de logique pour le baccalauréat*, 312.
 Bergame (le P. Cajetan-Marie de) : *la Charité fraternelle*, 114.
 Bertrand (l'abbé Victorien) : *Roman contre les romans*, 504.
 Binet (le P. Etienne) : *Vie de sainte Aldegonde*, 83.
 Blanc (Hippolyte) : *Eléments de statistique et de géographie générales*, 292.
 Bluteau (l'abbé) : *Catéchisme catholique d'après saint Thomas d'Aquin*, 26, 521.
 Bonnechose (Emile de) : *Histoire d'Angleterre*, 177, 179.
 Bonnetat (l'abbé J.) : *Etudes sur la philosophie, son identité de principe avec le catholicisme*, 295.
 Bonus (le P. John) : *les Ombres de la croix*, 151; — *les Ombres du crucifix*, *ibid.*
 Borromée (saint Charles) : *de la Construction et de l'ameublement des églises*, 284.
 Boucher (l'abbé J.) : *l'Eloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique, par le P. Gisbert* (préface, notes et appendices), 294.
 Boudin (J.-Ch.-M.) : *Eléments de statistique et de géographie générales*, 292.
 Bougeault (Alfred) : *Précis historique et chronologique de la littérature française*, 501.
 Bouillé (le marquis de) : *Mémoires*, 408.

- Bouillier (Francisque) : *Histoire de la philosophie cartésienne* 47, 141. — *Histoire et critique de la philosophie cartésienne*, *ibid.*
 Bourassé (l'abbé J.-J.) : *Vie de Mgr saint Martin de Tours, par Péan Gattineau, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque impériale*, 441.
 Bourdon (Mme) : *la Charité, Légendes*, 375.
 Bresciani (le P.) : *Conseils de Tionide au jeune comte de Léon, et Avis à qui pense au mariage*, 377.
 Bretonneau (Henri) : *les Epreuves de la vie au point de vue chrétien*, 90.

C.

- Cadoudal (Georges de) : *Faits et récits contemporains*, 211.
 Challamel (Augustin) : *Histoire anecdotique de la Fronde*, 394.
 Chantrel (J.) : *Histoire populaire des papes*, 398.
 Charles Borromée (saint), Voir BORROMÉE.
 Chesnel (l'abbé François) : *Méditations à l'usage des communautés religieuses*, 493.
 Cinrop (F.-G. Uorac de) : *de l'Incrédulité, ou Solution rationnelle de tous les problèmes religieux*, 55.
 Colet (Mme Louise) : *Lui, roman contemporain*, 119.
 Coulin (l'abbé) : *les Méditations d'un prêtre*, 222.
 Courson (A. de) : *les Périls de Paul Percival, par John Young (trad.)*, 501.
 Crampon (l'abbé A.) : *l'Eloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique, par le P. Gisbert* (préface, notes et appendices), 294.
 Crépon (l'abbé G.) : *Staurophile, ou la Voie royale de la croix, par dom Benoit Haeflen* (trad.), 260.
 Crétineau-Joly (J.) : *simples Récits de notre temps*, 434.
 Cummins (miss) : *Mabel Vaughan*, 517.
 Curch (J.) : *les Martyrs, tableau des premiers siècles de l'Eglise chrétienne, par Mme la comtesse Ida de Hahn-Hahn* (trad.), 406.

D.

- Dabadie : *les Suicides illustres*, 76.
 Dante : *le Paradis*, 177.
 Dax (la vicomtesse de) : *l'Amour et la femme*, 197.
 Debay (A.) : *Histoire des sciences occul-*

tes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, 135.

Delbos (l'abbé) : *Vie de sainte Aldégonde*, 83. — *Vie du bienheureux Idesbalde*, 173.

Deltour (F.) : *les Ennemis de Racine au xvii^e siècle*, 176.

Des Mousseaux (le chevalier Gougenot) : *la Magie au xix^e siècle*, 483.

Dickens (Charles) : *Aventures de M. Pickwick*, 19.

Dochez (Louis) : *nouveau Dictionnaire de la langue française*, 207.

Dodille (l'abbé C.-S.) : *Souvenirs de ma vie, Mémoires du chanoine Schmid, publiés et continués par M. l'abbé Werfer*, 170.

Dreys (Charles) : *Mémoires de Louis XIV pour l'instruction du dauphin*, 317.

Drival (l'abbé E. van) : *de la Construction et de l'ameublement des églises, par saint Charles Borromée* (édit. revue et corrigée), 284.

Drohojowska (la comtesse) : *les grands Connétables*, 283. — *Une Saison à Nice, Chambéry et Savoie*, 438.

Du Fresne de Beaucourt, Voir **BEAUCOURT**.

Dupanloup (Mgr) : *la Souveraineté pontificale*, 184.

Dupin : *Libertés de l'Eglise gallicane. Manuel du droit public ecclésiastique français*, 359.

Durand (l'abbé) : *Manuel historique des ordres religieux*, 65.

E.

Eichhoff (F.-G.) : *Poésie héroïque des Indiens comparée à l'épopée grecque et romaine*, 127.

Ellies (le docteur William) : *Voyage à Madagascar*, 174.

F.

Faber (J.-P.) : *Voyage en Flandre*, 359.

Fallex (Eugène) : *Scènes d'Aristophane traduites en vers français*, 509.

Faucon (Mlle Emma) : *le Robinson américain*, 256. — *Voyage d'une jeune fille autour de sa chambre*, 357.

Félix (le P.) : *les Morts souffrants et délaissés*, 324.

Figuier (Louis) : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*, 38.

Firminiac (l'abbé) : *Poésies bibliques*, 156.

Fleuriot (Mlle Zénaïde) : *Marquise et pécheur*, 220. — *Souvenirs d'une douairière*, 440.

Foucher (Paul) : *la Vie de plaisir*, 80.

France (l'abbé) : *Serapia, Episode du ii^e siècle*, 344.

Froment (Mlle Mathilde), Voir **BOURDON**.

G.

Galitzin (le prince Augustin) : *quelques Lettres de Henri IV relatives à la Touraine*, 441.

Gatineau (Péan) : *Vie de Mgr saint Martin de Tours*, 441.

Gautier (Léon) : *Scènes et nouvelles catholiques*, 439.

Gavard (l'abbé J.) : *Conseils de Tionide au jeune comte de Léon, et Avis à qui pense au mariage, par le P. Bresciani* (trad.), 377. — *Les Perfections de N.-S. Jésus-Christ, par P. Mazzi* (trad.), 155.

Girard (Just) : *le Curé d'Auvrigny*, 30; — *Excursion d'un touriste au Mexique pendant l'année 1854*, *ibid.*

Gisbert (le P. B.) : *l'Eloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique*, 294.

Godefroy (Frédéric) : *Histoire de la littérature française depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours*, 131.

Gondon (Jules) : *le Catholicisme travesti par ses ennemis, par le P. John-Henri Newman* (trad.), 28. — *La Perle cachée, par S. Em. le cardinal Wiseman* (trad.), 72.

Goschler (l'abbé) : *les Martyrs, Tableau des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne, par Mme la comtesse Ida de Hahn-Halun* (revu et corrigé), 406.

Gougenot des Mousseaux, Voir **DES MOUSSEAUX**.

Goupy : *Explication des tables parlantes, des médium, des esprits et du somnambulisme*, 240, 333, 423.

Gouraud (Mlle Julie) : *Geneviève, ou l'Enfant de la Providence* (préface), 214.

Gousset (le cardinal) : *Exposition des principes du droit canonique*, 466.

Grenier (Edouard) : *petits Poèmes*, 176.

Grevin (L.) : *Vie légendaire de sainte Eugénie*, 216.

Grobel (l'abbé) : *Contemplation des principales merveilles de l'univers*, 287.

Grolier (P.) : *Aventures de M. Pickwick, par M. Charles Dickens* (trad.), 19.

Guidée (le P. Achille) : *Notices historiques*, 92.

Guizot : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 495.

H.

- Haeflen (dom Benoît) : *Staurophile, ou la Voie royale de la Croix*, 260.
 Hahn-Hahn (la comtesse Ida de) : *les Martyrs, Tableau des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, 406.
 Henri IV : *quelques Lettres relatives à la Touraine*, 441.
 Huber (Jean) : *la Philosophie des Pères de l'Eglise*, 360.

I.

- Ischokke (Henri) : *le Village des alchimistes*, 518.

J.

- Jurien de la Gravière, Voir LA GRAVIÈRE.

K.

- Kardec (Allan) : *Philosophie spirituelle : le Livre des esprits*, 240, 332, 422. — *Qu'est-ce que le spiritisme*, *ibid.* — *Revue spirite*, *ibid.*
 Karr (Alphonse) : *Roses noires et roses bleues*, 166.
 Karr (Mlle Thérèse-Alphonse) : *les Soirées germaniques*, 514.
 Kervigan (Aurèle) : *l'Angleterre telle qu'elle est*, 458.

L.

- La Beume (Jules) : *Jeunesse*, 218.
 Lachapelle (A. de) : *le Comte de Raousset Boulbon et l'expédition de la Sonore*, 115.
 Lachèze (Pierre) : *la Perfection chrétienne d'après l'Imitation de Jésus-Christ*, 331.
 Lacordaire (le P. H.-D.) : *Sainte Marie-Madeleine*, 315.
 Lafond (Edmond) : *la Voie douloureuse des papes*, 264.
 La Gravière (le contre-amiral Jurien de) : *Souvenirs d'un amiral*, 257.
 Lallemand (le P.) : *les saints Désirs de la mort*, 288.
 Lamber (Mme Juliette) : *mon Village*, 263.
 La Tour (le comte G. de) : *Scènes de la vie hongroise*, 512.
 Lecouvet (F.) : *Hannonia poetica, ou les Poètes latins du Hainaut*, 35.
 Lefebvre (F.-M.-J.) : *des Etablissements charitables de Rome*, 128.
 Legouvé (Ernest) : *Béatrix*, 471. — *Edith de Falsen*, *ibid.*
 Lenient : *la Satire en France au moyen âge*, 176.
 Lequeux (l'abbé J.-F.-M.) : *Antiquités*

religieuses du diocèse de Soissons et de Laon, 198.

- Leroi (l'abbé) : *Ombres du crucifix, par le P. John Bonus* (trad.), 151.
 Les cure (de) : *Eux et elles, Histoire d'un scandale*, 119.
 L'Espine (H. de) : *la Femme et son maître, par M. G.-F. Smith* (trad.), 34.
 Lorain (P.) : *Aventures de M. Pickwick, par M. Charles Dickens* (trad.), 19.
 Loreau (Mme Henriette) : *Mabel Vaughan, par miss Cummins* (trad.), 517.
 Louis XIV : *Mémoires pour l'instruction du dauphin*, 317.

M.

- Manning (le docteur H.-Ed.) : *les Fondements de la foi*, 299.
 Marcou (F.-L.) : *Pélesson. Etudes sur sa vie et ses œuvres*, 176.
 Margerie (Amédée de) : *de la Famille, Leçons de philosophie morale*, 32.
 Marie-Duclos (l'abbé) : *Histoire de Boniface VIII et de son siècle, par dom Louis Tosti* (trad.), 302.
 Marmier (Xavier) : *Gazida*, 475.
 Maynard (l'abbé U.) : *saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence*, 224.
 Mazure (A.) : *le Champ de blé, Esquisses pittoresques et morales*, 111.
 Mazzi (P.) : *les perfections de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 155.
 Michon (l'abbé J.-H.) : *de la Rénovation de l'Eglise*, 359.
 Millet (le P.) : *Economie de la Providence divine dans le gouvernement des choses humaines*, 289. — *Introduction à l'étude de la religion*, 59.
 Moitrier (l'abbé) : *le Livre des jeunes filles* (extraits), 220.
 Monnier (Francis) : *le chevalier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques*, 176.
 Montalembert (le comte de) : *les Moines d'occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard*, 412.
 Montrond (Maxime de) : *Fleurs monastiques*, 212. — *Souvenirs de la Sainte-Enfance*, 516.
 Moret (Ernest) : *quinze Ans du règne de Louis XIV*, 176, 179.
 Musset (Paul de) : *Lui et elle*, 119.

N.

- Navery (Raoul de) : *Récits consolants*, 252.
 Newman (le P. John-Henri) : *le Catholicisme travesti par ses ennemis*, 28.

Nicolas (Auguste) : *la Vierge Marie vivant dans l'Eglise*, 350.
Noriac (Jules) : *la Bêtise humaine*, 279.

●.

Onclair (le P. A.) : *la vénérable Marie-Christine de Savoie, reine des Deux-Siciles* (trad.), 405.

P.

Pagès (Léon) : *Bibliographie japonaise*, 183.
Paris (Paulin) : *nouveau Dictionnaire de la langue française*, par M. Louis Dochez (introd.) 207.
Peltier (l'abbé A.-C.) : *l'Anti-Febronius*, par le P. Zaccaria (trad.), 461.
Potton (le P. Ambroise) : *de la Religion naturelle et de la religion chrétienne*, 253. — *De la Vocation religieuse*, 356.
Poujoulat (Baptistin) : *Voyage à Constantinople*, 519.

R.

Ratisbonne (Louis) : *le Paradis de Dante* (trad. en vers), 177.
Raulica (le P. Ventura de) : *la Magie au XIX^e siècle*, par M. le chevalier Gougenot des Mousseaux (lettre à l'auteur), 483.
Renan (Ernest) : *le Cantique des cantiques*, 359. — *Essais de morale et de critique*, 325. — *Etudes d'histoire religieuse*, *ibid.* — *De l'Origine du langage*, *ibid.*
Reybaud (M^{me} Charles) : *misé Brun*, 202. — *L'Oncle César*, *ibid.*
Rondelet (Antonin) : *les Mémoires d'Antoine*, 176.

S.

Sachot (Octave) : *Voyage à Madagascar, du docteur Williams Ellies*, 174.
Saint-Hilaire (J.-Barthélemy) : *le Bouddha et sa religion*, 20.
Saisset (Emile) : *Essai de philosophie religieuse*, 176.
Sand (Georges) : *Elle et lui*, 119.
Schmid (le chanoine) : *Souvenirs de ma vie*, 170.

Séraphin (le P.) : *la Charité fraternelle*, par le P. Cajetan-Marie de Bergame (trad.), 114.

Smith (G.-F.) : *la Femme et son maître*, 34.

Souvestre (Emile) : *Souvenirs d'un Bas-Breton*, 347.

T.

Thonissen (J.-J.) : *quelques Considérations sur la théorie du progrès indéfini*, 380.

Tosti (dom Louis) : *Histoire de Boniface VIII et de son siècle*, 302.

Toursel (l'abbé Z.) : *Histoire de sainte Eugénie et de sa famille*, 216.

Trémadeure (Mlle Ulliac) : *Nouvelles. Scènes du monde réel*, 420.

V.

Valette (l'abbé E.-A. de) : *Notice sur la vie de M. Dufriche des Genettes*, 70.

Van Drival (l'abbé), Voir DRIVAL.

Vars (M^{me} Emilie de) : *les Enfants de Clovis*, 127.

Ventura (le P.) de Raulica, Voir RAULICA.

Veuillot (Louis) : *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires*, 66.

Vincent (l'abbé) : *Règlement et esprit de l'institution Saint-Charles de Chaunay*, 162.

Vogüé (le comte Melchior de) : *les Eglises de la terre sainte*, 389.

W.

Wallon (H.) : *Jeanne-d'Arc*, 176, 178.

Werfer (l'abbé) : *Souvenirs de ma vie, Mémoires du chanoine Schmid*, 170.

Wiseman (le cardinal) : *la Perle cachée*, 72.

Y.

Young (John) : *les Périls de Paul Percival*, 501.

Ysabeau (A.) : *de la Basse-cour*, 278. — *Des Bêtes ovines et des chèvres*, 375. — *Des Instruments aratoires*, 482.

Z.

Zaccaria (le P.) : *l'Anti-Febronius*, 461.

ERRATA.

- Page 83, ligne 32, mettre le guillemet au commencement de la ligne.
Page 221, ligne 31, retranche, lisez retranchait.
Page 260, ligne 1 et dans la suite de l'article, Haepten, lisez Haeften.
Page 432, ligne 4, religion, lisez région.
Page 433, ligne 31, puisqu'il, lisez pour qu'il.

BULLETIN SPÉCIAL D'ANNONCES DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE.

— JUILLET 1880. —

En vente chez A. BRAY, éditeur, rue des Saints-Pères, 66.

SAINT VINCENT DE PAUL

SA VIE, SON TEMPS, SES ŒUVRES, SON INFLUENCE,

PAR M. L'ABBÉ U. MAYNARD,

CHANOINE HONORAIRE DE POITIERS.

4 forts volumes in-8° sur papier glacé, imprimés par J. CLAYE, ornés de deux beaux portraits et d'autographes gravés sur acier par ALPH. LEROY.

Prix : 28 francs.

Quelques exemplaires ont été tirés sur vélin (papier de la *Touraine*, publié par M. Mame). Prix : 44 francs.

Le saint le plus populaire de France est, il faut l'avouer, trop peu ou trop mal connu. L'ensemble des œuvres qu'il a fondées, inspirées ou restaurées, le rôle qu'il a rempli dans les conseils de la couronne, dans les calamités publiques, dans les affaires ecclésiastiques de son temps, a été négligé, ou n'a pas été présenté dans tout son jour. Cette grande figure, dont on ne connaît que des traits épars, restait donc à peindre, surtout à placer dans son cadre, dans son milieu : c'est la tâche que s'est imposée M. l'abbé MAYNARD, auteur d'*Etudes* fort remarquables sur *Pascal*, et de nombreux articles non moins remarquables dans la *Bibliographie catholique*. A l'aide d'un grand nombre de documents renfermés dans les dépôts publics et dans les archives de la Mission, il a composé un ouvrage qui contient une fois plus de matière que celui de Collet, et qui est beaucoup plus riche qu'Abelly en emprunts faits à la correspondance et aux conférences du saint. Tous les faits religieux et politiques, tous les personnages contemporains de saint Vincent de Paul y revivent; car c'est l'histoire de son temps comme de sa vie. Ses grandes œuvres forment autant de larges tableaux où chacune est prise à son origine et conduite jusqu'à nos jours, afin d'en montrer l'influence. Toutes les questions qu'elles soulèvent y sont sommairement indiquées et traitées au point de vue de la théologie, de la politique et de l'économie sociale.

LES APOLOGISTES CHRÉTIENS AU DEUXIÈME SIÈCLE. 2^e série : *Tatien, Hermas, Athénagore, Théophile d'Antioche, Méliton, etc.* (Cours de la Sorbonne, 1859-1860); par M. l'abbé FREPPEL. — 1 beau vol. in-8°. 6 fr.

Ce volume est la suite des *Apologistes*, 1^{re} série. *S. Justin*, 1 vol. in-8°. 6 fr.; et des *Pères apostoliques*, 1 vol. in-8° br., par le même.

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC, prononcé à Orléans, le 8 mai 1860, par le même. — In-8°. 80 c.

MÉMOIRES DU CARDINAL PAGGA sur le pontificat de Pie VII; trad. par M. QUÉYRAS, traducteur des *Œuvres complètes*. Nouv. édit. — 2 vol. in-18 angl. avec portr. 6 fr.

MARQUISE ET PÊCHEUR, par M^{lle} FLEURIOT (Anna-Edfiane), auteur de *Souvenirs d'une douairière*. — 1 beau vol. in-12. 2 fr.

LA CHARITÉ, légendes, par M^{me} BOURDON, auteur de la *Vie réelle, des Béatitudes, des Souvenirs d'une institutrice*. — 1 beau vol. in-18 angl. 2 fr.

LES RÉCITS DU FOYER, par M. H. VIOLEAU. — 1 vol. in-12. 2 fr.

LES DEUX HÉRITAGES, 4^e série des *Combats de la vie*, par M. BOURDOL. — 1 vol. in-12. 2 fr.

SENTIMENT DE NAPOLEON I^{er} SUR LE CHRISTIANISME, d'après les témoignages recueillis par feu le chevalier de BEAUFERRE. — Nouvelle édit., entièrement refondue, augmentée de documents nouveaux et d'un appendice sur les *Héros chrétiens de l'empire*, par M^{me}. — 1 vol. in-18. 80 c.
— *Le même ouvrage*. — 1 beau volume in-12. 1 fr. 50

— II —

LE

COURRIER DES FAMILLES

JOURNAL DE LA SANTÉ ET DES INTÉRÊTS AGRICOLES,
PARAISSANT LES 4, 10 et 20 DE CHAQUE MOIS, EN 24 COLONNES IN-4°.

5^e Année. — UN AN : 3 francs. — 5^e Année.

L'ANNUAIRE DES FAMILLES ET LE MÉDECIN DES EAUX

Guide pratique des connaissances indispensables.

1 vol. in-12 de 450 pages. — 1860.

Est donné en prime aux abonnés du COURRIER DES FAMILLES.

Adresser un mandat de poste de 3 fr. à M. E. SIMONNET, directeur, 1, rue Baillet, à Paris.

MAISON MÉQUIGNON JUNIOR,

A. JOUBY, SUCCESSEUR, 7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

LES

MÉDITATIONS D'UN PRÊTRE

la grandeur et la dignité de son caractère;
la sainteté et la sublimité de ses fonctions; — l'excellence des vertus
que l'Eglise exige de lui.

DÉDIÉES A LA VIERGE IMMACULÉE,

PAR

M. l'abbé COULIN,

Missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Marseille.

UN VOLUME IN-12 DE 550 PAGES. — PRIX : 3 FRANCS.

Cet ouvrage, tout-à-fait spécial aux prêtres, mérite de leur être recommandé d'une manière toute particulière, en ce moment surtout, où ceux d'entre eux qui ne peuvent se rendre aux exercices annuels de la retraite ecclésiastique seront heureux de trouver dans ces pages des méditations, des réflexions et des enseignements appropriés à leurs devoirs, à leurs besoins et de pouvoir ainsi faire leur retraite tout en continuant à remplir les fonctions de leur ministère.

MAGNIN, BLANCHARD et C^{ie}

(LIBRAIRIE LOUIS JANET)

rue Honoré-Chevalier, 3, place Saint-Sulpice.

SEUL DÉPOT DES LIVRES LITURGIQUES ET THÉOLOGIQUES

de H. DESSAIN, successeur de HANICQ, imprimeur du Saint-Siège.

LA SCIENCE

DES

CHOSSES DIVINES

OU

LETTRES A EDMOND SUR LE DOGME CATHOLIQUE,

PAR MGR CONRAD MARTIN,

évêque de Paderborn.

Traduit de l'allemand sur la 2^e édition par l'abbé GYR, avec l'autorisation de l'auteur.

Un fort volume grand in-8^o, broché, 5 francs.

JOANNIS DEVOTI

INSTITUTIONUM CANONICARUM

Libri IV.

Juxta editionem quartam Romanam ab auctore recognitam
et additionibus locupletatam.

Editio sexta. 1860. — 2 beaux vol. gr. in-8^o. Prix : 12 fr.



PARIS

Librairie de P. Lethielleux,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI

Librairie de H. Casterman,
RUE AUX RATS, 44.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST d'après les visions de la sœur **EMMERICH**. — 6 vol. L'ouvrage est maintenant complet. 12 fr.

DOGME CATHOLIQUE (les) exposés, prouvés et vengés des attaques de l'hérésie et de l'incrédulité; par N.-J. **LAFORET**, chan. hon. de Namur, doct. en théol., profes. à la Faculté de théol. et lettres, et président du collège du Pape à l'Univ. cathol. de Louvain. 2^e édit., précédée d'une *Lettre* de Mgr **LANDROT**, évêque de la Rochelle, à l'auteur, sur la direction à donner à l'enseignement apologetique. — 4 vol. gr. in-12, format Charpentier. 15,00

DÉCRETS AUTHENTIQUES de la sacrée Congrégation des rites, depuis l'année 1888 jusqu'à nos jours; trad. et rangés dans l'ordre alphabét. par J. **FALISE**. — In-12. 3,00

SERMONS ET INSTRUCTIONS POUR LES MISSIONS. Première Partie, comprenant : Maximes et règlements pour les missions. Sermons et instructions familières ou Conférences pour quinze jours de mission. — Deuxième partie : Exhortations sur la dévotion au très-saint Sacrement et Entretiens sur la dévotion envers la très-sainte Vierge, pour chaque jour des missions. Sermons pour les processions de pénitence. — Instruction aux confesseurs. — Instruction sur la confession générale. — *Sermons divers*. — *Pensées sur la mort*. — 2 vol. 6,00

TRESOR DE LA DOUCE PIÉTÉ : Mois de Marie; Mois angélique : soixante-quinze méditations courtes et affectueuses sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; Mois eucharistique; par UN RELIGIEUX de l'Ordre de Saint-Benoît. — Gr. in-32, 434 pages.

COURS MÉTHODIQUE ET APPLIQUÉ

DE LANGUE FRANÇAISE

dans lequel toutes les matières de l'éducation se trouvent rapportées à l'enseignement de la grammaire;

Par le docteur **OLIVIER**.

I. GRAMMAIRE FRANÇAISE, à l'usage des jeunes enfants. — In-12, cartonné. 60 c.

II. EXERCICES ÉLÉMENTAIRES sur la grammaire française, à l'usage des commençants. — In-12, cartonné. 75 c.

III. GRAMMAIRE FRANÇAISE élémentaire, comprenant des notions développées sur l'orthographe, l'analyse grammaticale et l'analyse

logique; à l'usage des écoles primaires et moyennes. — In-12, 132 p. cartonné. 75 c.

IV. EXERCICES GRAMMATICAUX ET LEXICOLOGIQUES, basés sur les différentes branches de l'Instruction, complément pratique de la grammaire française, à l'usage des écoles primaires et moyennes. — In-12, viii-332 p., cartonné. 2,00

ENCYCLOPÉDIE de l'enfance, simples notions sur la nature, l'industrie et la société, pour servir de livre élémentaire de lecture, par le Dr **OLIVIER**. — In-12, cartonné. 75 c.

ÉCONOMIE POLITIQUE (l') ramenée aux principes du christianisme, par LE MÊME. — Grand in-18, xx-174 pages. 60 c.

MAGASINS,
Rue St-Sulpice, 29.

IMAGERIE, ESTAMPES RELIGIEUSES
OBJETS DE RELIGION.

ATELIERS,
Rue Garancière, 2.

MAISON BOUSSE-LEBEL.

ARTICLES NOUVEAUX :

TREIS-BEAUX CHEMINS DE CROIX, peinture à l'huile sur toile, 44 stations, 4 mètres 60 centimètres de haut sur 4 mètres 40 cent. de large, encadrement. Prix : 4,300 fr.

UN TRÈS-BEAU CHEMIN DE CROIX, 44 stations, peint sur toile à l'huile, 70 cent. sur 55 cent., encadrement doré. 350 fr.

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, TRÈS-SACRÉ CŒUR DE MARIE, MARTES ET MARIE, NOTRE-DAME DE LA SAINTE, sur le

dessin donné par M^m. les missionnaires, très-belles lithogr. en noir, sur gr. colombier. 4 fr. — *Les mêmes*, en couleur. 8 fr.

Grand assortiment de **PETITES RÉCOMPENSES RELIGIEUSES** et objets pieux pour missionnaires et à très-bon marché.

LA RELIGION EN TABLEAUX, CATECHISME EN IMAGES, album composé de 60 belles lithogr. in-folio en noir, cart. 43 fr. — *Le même*, en couleur. 48 fr.

Paris. — Imprimerie BALLY, DIVRY et C^e, rue Notre-Dame des Champs, 40.

BULLETIN SPÉCIAL D'ANNONCES DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE.

— AOUT 1880. —

Mise en vente à la Librairie Académique DIDIER et C^{ie},
Quai des Agutins, 35, à Paris. (*Envoi franco contre mandats ou timbres-poste.*)

RÉCITS DE L'HISTOIRE ROMAINE AU V^e SIÈCLE,

DERNIERS TEMPS DE L'EMPIRE D'OCCIDENT,

Par M. Amédée THIERRY, de l'Institut.

Un beau vol. in-8°. — Prix : 7 fr.

Du même Auteur :

HISTOIRE D'ATILA,
DE SES FILS ET DE SES SUCCESSEURS EN EUROPE, etc.
2 vol. in-8°. — Prix : 14 fr.

HISTOIRE DES GAULOIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'À L'ENTÈRE SOUMISSION DE LA GAULE
À LA DOMINATION ROMAINE.

4^e édition. 2 vol. in-8°. — Prix : 14 fr.

LE MÊME OUVRAGE. 2 vol. in-12. — Prix : 7 fr.

SOUS PRESSE :

TABLEAU DE L'ADMINISTRATION ROMAINE SOUS L'EMPIRE.

1 volume in-8°.

NOUVEAUX VOLUMES DE LA BIBLIOTHÈQUE ACADÉMIQUE.

**LA MAGIE ET L'ASTROLOGIE DANS L'ANTI-
QUITÉ ET AU MOYEN ÂGE,** par M. Alf. MAURY.
1 vol. in-12. 3 fr. 50

DE L'AVENIR POLITIQUE DE L'ANGLETERRE,
par M. le comte DE MONTALEMBERT. 6^e édi-
tion. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DU VRAI, DU BEAU ET DU BIEN, par M. Vjc-
tor COUSIN. 8^e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

**PHILOSOPHIE DES LOIS AU POINT DE VUE
CHRÉTIEN,** par M. l'abbé BAUTAIN. 2^e édi-
tion. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

**CARACTÈRES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES
du XVII^e siècle,** par M. Léon FEUGÈRE. 2^e édi-
tion. 2 vol. in-12. 7 fr.

**HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLE-
TERRE et de Cromwell,** par M. GUIZOT. Nou-
velle édition. 2 vol. in-12. 7 fr.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE. Etudes accompa-
gnées de pièces inédites, par M. NOURRISSON.
1 vol. in-12. 3 fr. 50

LA RAISON. Essai sur l'avenir de la philosophie,
par M. ALAUX. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PRÉCIEUX ET PRÉCIEUSES. Caractères et
mœurs littéraires du dix-septième siècle, par
M. LIVET, 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Sous presse : **POLÉMIQUE RELIGIEUSE.** Quel-
ques pièces pour servir à l'histoire des contrer-
verses de ce temps, par M. l'abbé COGNAT.
1 vol. in-12.

GRANDES MÉDAILLES COMMÉMORATIVES D'ADMISSION ET D'AGRÉGATION A L'ARCHICONGRÈGE DE N.-D.-DES-VICTOIRES

ET PETITES MÉDAILLES PORTATIVES

ÉDITÉES PAR RENÉ PEAUCELLE

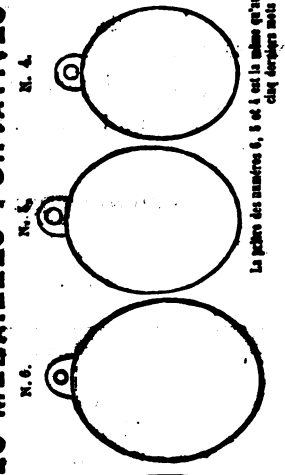
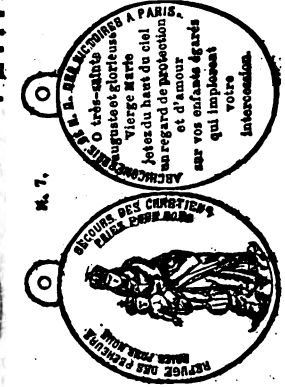
AVEC L'AUTORISATION DE M. L'ABBÉ D. DESCOMBETTES, QUAI DE MONT-
DANE-DES-VICTOIRES ET DIRECTEUR DE L'ŒUVRE;
L'APPROBATION DE MGR DABBOY, ÉVÊQUE DE NANCY ET DE TROYES;
DE S. E. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS
ET UN BREF DU SOUVERAIN PONTIFE PIUS XI

Prix de la grande médaille, avec boîte :
Bronzée, 5 fr. — Argentée, 7 fr. — Dorée, 8 fr.
Argent, 1er titre, 65 gr., 46 fr.

Prix de la gravure d'un nom, d'un prénom et de la date précisée ou
approximative, 1 fr. 80.
Gravure du nom de la paroisse, congrégation, etc., 2 fr.
La gravure sur la tranche, 6 centimes par lettre.



Prix en argent.
Relief tres-art. 7. 3,50 40 fr.
L' une 6. 5 — 33 —
5. 4,60 48 —
4. 4,36 45 —
3. 4 — 40 —
Relief ordinaire. 2. 0,75 7 —
1. 0,50 5,50 —
Bronzée. 7. 0,40 4 —



Prix en or.
Relief tres-art. 7. 300 3 fr. 300;
L' une 6. 40 4 — 40 —
5. 40 0,60 6 —
4. 5 0,35 3 —
3. 5 0,25 2 —
Relief ordinaire. 2. 5 0,30 3 —
1. 5 0,25 2,50 —
Bronzée. 7. 6,35 2,50 —

On trouve ces médailles à Paris, chez MM. OLMER, LHUILLIER, CAMUS, DOUNIOL, HUGON ROYDOFF, éditeur de la statue de N.-D. des Victoires, place des Petits-Pères, 9.
On peut également s'adresser par lettres à M. RENÉ PEAUCELLE, éditeur-propriétaire de ces médailles, rue de Sévres, 51, à Paris. Il expédiera franco par la poste aux prix indiqués en échange d'un mandat sur la poste, ou en timbres-poste pour une semaine au-dessous de cinq francs. La plus petite demande de médailles en argent doit être de dix fr., et de un fr. pour celles en cuivre.

Librairie de L. HACHETTE et C^e, r. Pierre-Sarrazin, 14, à Paris.
Chez les principaux libraires et dans les gares des chemins de fer.

LA BELLE SAISON A LA CAMPAGNE

LECTURES SPIRITUELLES,
PAR M. L'ABBÉ BAUTAIN.

1 vol. in-18 jésus. — 3 fr. 50.

LA CHRÉTIENNE DE NOS JOURS

Par le même Auteur.

2 vol. in-18 jésus.

1^{er} vol. LA JEUNE FILLE ET LA JEUNE MÈRE..... 3 fr. 50.

2^e vol. LA FEMME DANS L'ÂGE MÛR ET DANS LA VIEillesse. 3 fr. 50.

AVENTURES DE M. PICKWICK

Par M. Charles DICKENS.

Roman anglais traduit par M. P. GROLIER.

2 vol. in-18 jésus. — 2 fr. le vol. — Chez L. HACHETTE et C^e (*Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.*)

Librairie de DEZOBRY, E. MAGDELEINE et C^e, rue des Écoles, 78, à Paris.

HÉRODOTE.

RÉCITS TIRÉS DE SES HISTOIRES

TRADUCTION NOUVELLE

Précédée d'une Notice biographique et littéraire sur Hérodote
et accompagnée de Sommaires, de Notes géographiques et historiques, et de MÉDAILLES
ANTIQUES servant d'illustration au texte;

PAR M. BOUCHOT,

Agrégé des classes supérieures, professeur au lycée Louis-le-Grand, traducteur des Œuvres de Polybe.

Un beau volume in-8°. — Prix, broché : 3 fr. 50.

VIE ET VOYAGES

DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

SELON LE TEXTE DES ÉVANGÉLISTES,

AVEC DES NOTES GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES, ET DES RÉFLEXIONS EMPRUNTÉES
AUX ORATEURS ET AUX DOCTEURS DE L'ÉGLISE,

Par M. EDMOND, Recteur honoraire, Chevalier de la Légion d'Honneur.

Un beau vol. in-12, avec carte. — Prix, broché : 3 fr.

Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Mans, de Saint-Claude, de Coutances
et d'Avranches.

Librairie **CALLOU**, Editeur, rue de Tournon, 19, à Paris.

S. CAROLI BORROMÆI.

**INSTRUCTIONUM FABRICÆ ECCLESIASTICÆ
ET SUPPELLECTILIS ECCLESIAICÆ.**

LIBRI DUO. — Prix : 2 fr. 50.

**DE LA CONSTRUCTION ET DE L'AMEUBLEMENT DES ÉGLISES,
PAR SAINT CHARLES BORRÔMÉE.**

Nouvelle édition, dédiée à Mgr PARISIS, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer,
Revue et annotée par M. l'abbé E. VAN DRIVAL,
Chanoine, directeur au grand séminaire d'Arras, membre des Sociétés Asiatiques de Londres et de
Paris, de la Société Impériale des Antiquaires de France.

Prix : 2 fr. 50.

En vente chez A. BRAY, éditeur, rue des Saints-Pères, 66.

SAINT VINCENT DE PAUL

**SA VIE, SON TEMPS, SES ŒUVRES, SON INFLUENCE,
PAR M. L'ABBÉ U. MAYNARD,**

CHANOINE HONORAIRE DE POITIERS.

4 forts volumes in-8° sur papier glacé, imprimés par J. CLAYE, ornés de deux beaux
portraits et d'autographes gravés sur acier par ALPH. LEROY.

Prix : 28 francs.

Quelques exemplaires ont été tirés sur vélin (papier de la Touraine,
publié par M. Mame). Prix : 44 francs.

Le saint le plus populaire de France est, il faut l'avouer, trop peu ou trop mal connu. L'ensemble des œuvres qu'il a fondées, inspirées ou restaurées, le rôle qu'il a rempli dans les conseils de la couronne, dans les calamités publiques, dans les affaires ecclésiastiques de son temps, a été négligé, ou n'a pas été présenté dans tout son jour. Cette grande figure, dont on ne connaît que des traits épars, restait donc à peindre, surtout à placer dans son cadre, dans son milieu : c'est la tâche que s'est imposée M. l'abbé MAYNARD, auteur d'*Études* fort remarquables sur Pascal, et de nombreux articles non moins remarquables dans la *Bibliographie catholique*. A l'aide d'un grand nombre de documents renfermés dans les dépôts publics et dans les archives de la Mission, il a composé un ouvrage qui contient une fois plus de matière que celui de Collet, et qui est beaucoup plus riche qu'Abelly en emprunts faits à la correspondance et aux conférences du saint. Tous les faits religieux et politiques, tous les personnages contemporains de saint Vincent de Paul y revivent; car c'est l'histoire de son temps comme de sa vie. Ses grandes œuvres forment autant de larges tableaux où chacune est prise à son origine et conduite jusqu'à nos jours, afin d'en montrer l'influence. Toutes les questions qu'elles soulèvent y sont sommairement indiquées et traitées au point de vue de la théologie, de la politique et de l'économie sociale.

Librairie Jules **TARDIEU**, rue de Tournon, 13,

A PARIS.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, par Xavier DE MAISTRE. Charmante
édition avec *miniatures*. 1 volume grand in-18..... 1 fr.
L'ENFER DU BIBLIOPHILE, par ASSELINEAU. 1 vol. in-18..... 1 fr.
LES ROSES DE NOËL, par J.-T. DE SAINT-GERMAIN. 2^e édition. 1 vol. grand
in-18 très-élégant, titres ornés..... 2 fr.
LEGENDES de J.-T. DE SAINT-GERMAIN : *l'Épingle*; — *Mignon*; — *l'Art d'être mal-
heureux*; — *Lady Clare*; — *la Vieillesse*. — Chaque vol. grand in-18. 1 fr.
L'ART DE LIRE LES FABLES, par J.-T. DE S.-G. Grand in-18..... 1 fr.
LA FEUILLE DE COUDRIER, par J.-T. DE S.-G. In-24..... 60 c.
LE CALICE, Méditations d'une âme pieuse, par M^{me} VOÏART..... 1 fr.
LA RELIGION AÏSÉE, par J.-T. DE SAINT-GERMAIN. In-32..... 20 c.

Paris. — Imprimerie BAILLY, DIVRY et C^e, rue Notre-Dame des Champs, 49.

BULLETIN SPÉCIAL D'ANNONCES DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE.

— SEPTEMBRE 1860. —

LIVRES CLASSIQUES A L'USAGE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

AOÛT 1860.

Les éditeurs de ces ouvrages, MM. A. Mame et Cie, imprimeurs-libraires à Tours, et Mme veuve Poussielgue-Rusand, libraire, 23, rue Saint-Sulpice, à Paris, viennent d'apporter une amélioration considérable, avec le concours de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, dans l'impression de leurs livres classiques, et qui sera réalisée à partir de la prochaine rentrée des classes.

Ces livres ont été soumis à une révision complète, qui, pour quelques-uns, aura amené d'utiles changements, et qui donnera à tous une valeur nouvelle.

Les compositions ont été refaites en caractères neufs et avec tous les perfectionnements actuels de la typographie ; les tirages sont effectués au moyen de presses neuves et d'une grande précision, et sur un papier d'une pâte fine et blanche qui leur assure une netteté irréprochable. En résumé, ces volumes se trouvent aujourd'hui au niveau de ce que les librairies classiques produisent de plus élégant et de plus soigné.

Cet ensemble d'améliorations, qu'il tardait aux éditeurs de pouvoir offrir aux innombrables acheteurs de ces excellents traités, doit inmanquablement grandir le succès si général et si populaire qui leur a été légitimement acquis par une longue expérience de tous leurs genres de mérite.

Malgré la différence notable que ces changements ont occasionnée dans les dépenses de fabrication, quelques-uns de ces volumes seulement ont été augmentés de prix, et dans une proportion presque insensible.

Ci-après la liste générale.

LIVRES CLASSIQUES

A L'USAGE

DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Par F. P. B.

APPROUVÉS PAR LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Prix, cartonné, dos en parchemin.

Abrégé d'Arithmétique décimale , ou Extrait du nouveau Traité d'arithmétique décimale et du système métrique. — 1 vol. in-18.	» 30
Abrégé de Géographie , ou Extrait de la Géographie commerciale et historique. — 1 vol. in-18.	» 30
Abrégé de Grammaire française , ou Extrait de la Grammaire française. — 1 vol. in-18.	» 30
Abrégé d'Histoire sainte et d'Histoire de France , ou Extrait du Cours complet d'Histoire. — 1 vol. in-18.	» 40
Abrégés réunis (les 4 ouvrages ci-dessus).	1 15

(La suite à la page suivante.)

Suite des livres classiques à l'usage des écoles chrétiennes.

Chants pieux, ou Choix de Cantiques en rapport avec l'esprit de l'Eglise, dans la célébration des dimanches et des fêtes, et le Mois de Marie. — 1 vol. in-18 (texte).	» 65
Le même livre (texte et musique réunis), sous presse.	» »
Cours complet d'Histoire, contenant l'Histoire sainte divisée en huit époques, l'Histoire de France suivie de quelques notions sur les anciens et les nouveaux peuples. — 1 gros vol. in-12.	1 25
Cours d'Ecriture, d'après les calligraphes les plus distingués. — 1 vol. in-4^o, contenant les principes d'écriture et 46 feuilles pouvant servir de modèles. Cartonné, couverture papier maroquiné, dos en toile.	4 25
Les feuilles séparées, pouvant toutes faire deux modèles; le cent.	» »
Dictées et Corrigés des Exercices orthographiques, d'analyse grammaticale, d'analyse logique, de style et de narration, divisés en trois parties, en rapport avec les trois Cours de la Grammaire française élémentaire. — 1 gros vol. in-12. (Les Dictées et Corrigés forment la partie du maître, et les Exercices la partie de l'élève.)	1 60
Dictionnaire de la langue française. — 1 vol. in-8^o:	
Cartonné, avec couverture imprimée, dos en toile.	3 »
Basane simple racinée, titre doré.	3 50
Reliure propre bordée.	4 »
Exercices de Calcul sur les quatre opérations fondamentales de l'arithmétique. — In-18.	» 30
Les mêmes, avec les réponses en regard (livre du maître).	» 70
Exercices orthographiques, d'analyse grammaticale, d'analyse logique, de style et de narration, divisés en trois parties, en rapport avec les trois Cours de la Grammaire française élémentaire. — 1 vol. in-12.	» 90
Les mêmes, avec un petit Dictionnaire.	1 »
Géographie commerciale et historique, contenant un Précis d'Astronomie. — 1 vol. in-12, avec cartes.	» 95
Géométrie pratique appliquée au Dessin linéaire, ouvrage orné de 400 gravures en taille-douce. — 1 vol. in-12.	1 15
Grammaire française élémentaire, avec une Méthode d'analyse grammaticale et d'analyse logique. — 1 vol. in-12.	» 75
Le même, avec l'abrégé pour les commençants.	» 85
Lectures instructives et amusantes, sur diverses inventions et découvertes; autographiées pour exercer à la lecture des manuscrits; contenant plus de 50 sortes d'écritures; gravé sur cuivre. — 1 vol. in-12.	» 55
Les mêmes, avec le texte en caractères d'imprimerie en regard. — In-12.	1 10
Nouveau Traité d'Arithmétique décimale, contenant plus de 2,000 problèmes, suivi du Système métrique. — 1 vol. in-12.	1 15
Le même, avec l'abrégé pour les commençants.	1 20
Solutions des problèmes du nouveau Traité d'arithmétique décimale avec leurs réponses; précédées d'une Méthode pour l'extraction des racines de tous les degrés. — In-12.	1 05
Nouveau Traité des devoirs du chrétien envers Dieu, dans lequel chaque chapitre et chaque article sont suivis de traits historiques analogues aux vérités qu'on y trouve avec les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne. — 1 vol. in-12.	1 »
Nouvel Abrégé de Géométrie appliquée au dessin linéaire, à l'arpentage, au nivellement et au lever des plans, suivi des principes de l'architecture et de la perspective. — In-12, accompagné d'un Atlas de 33 planches, contenant 380 figures insérées dans le texte et 800 problèmes graphiques ou numériques: — In-4^o.	2 20
Solutions des problèmes du nouvel Abrégé de géométrie. — In-12.	» 70
Extrait de l'Abrégé du Cours de Géométrie appliquée au dessin linéaire. — In-18.	» 35
Recueil de Problèmes sur les quatre premières règles. — In-18.	» 80
Le même, avec les réponses en regard (livre du maître).	» 70
Syllabaire des écoles chrétiennes, et Règlement pour les enfants qui les fréquentent. — In-18 de 144 pages.	» 30
Vie de N. S. Jésus-Christ (Abrégé de la), suivi des Prières de la Messe, des Evangiles et des Vêpres de tous les dimanches et fêtes de l'année. — In-18.	» 95

Librairie V^o J. RENOARD, 6, rue de Tournon.

RENTÉE DES CLASSES (1860-61).

COURS D'ÉTUDES DE L'ABBÉ GAULTIER

REU ET CORRIGÉ PAR MM. DE BLIGNIÈRES, DE MOYENCOURT,
DUCROS (DE SIXT) ET LECLERC AÎNÉ, SES ÉLÈVES.

Leçons de géographie. 20^e édition. — 1 vol. in-18 avec figures dans le texte. Cartonné. 1 fr. 50.

Leçons de grammaire. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

Exercices de grammaire. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

Leçons d'histoire sainte. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

Leçons d'histoire ancienne. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

Leçons d'histoire romaine. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

Leçons d'histoire moderne et du moyen âge. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

Lectures graduées pour le premier âge. — 2 vol. in-18, cart. avec vignettes. 3 fr.

Lectures graduées pour le deuxième âge. — 3 vol. in-18, cart. 4 fr. 50.

Leçons de grammaire en action. — 3 vol. in-18, cart. 4 fr. 50.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE contenant 15 cartes coloriées. — In-folio, cartonné. 7 fr. 50.

PETIT COURS

Lecture. — 1 vol. in-18 avec vign., cart. 75 c.

Géographie. — 1 vol. in-18, cart. 75 c.

Grammaire. — 1 vol. in-18, cart. 75 c.

Histoire de France. — 1 vol. in-18, cart. 75 c.

PETIT ATLAS DE GÉOGRAPHIE pour servir au Petit cours de géographie de l'abbé GAULTIER. 11 cartes col. — In-4^o, cart. 2 fr.

Ouvrages faisant suite au Cours de l'abbé GAULTIER.

Traits caractéristiques d'une mauvaise éducation, ou Actions et discours contraires à la politesse et désignés comme tels par les moralistes tant anciens que modernes, par l'abbé GAULTIER. — Nouvelle édition, revue et corrigée. — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 25.

Leçons comparées de géographie ancienne et du moyen âge, d'après la

Méthode analytique de l'abbé Gaultier; suivies de la Géographie abrégée d'Homère, de Virgile, de la retraite des dix mille et des expéditions d'Alexandre et de César. Ouvrage adopté pour être suivi au cours de l'abbé Gaultier. — 4^e édit., entièrement refondue par DUCROS (de Sixt). — 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 50.

ÉLÉMENTS DE GÉOGRAPHIE ou Description de la terre, d'après ses divisions politiques coordonnées avec ses grandes divisions naturelles, par A. BALBI. — 1 vol. in-12 de 600 pages, avec 3 cartes et le tableau de la population de la France en 1850, cart. 3 fr. 50.

LE GLOBE atlas classique universel de géographie ancienne et moderne, dressé par M. A.-H. DUFOUR, revu par M. JOMAR, avec tableaux statistiques d'après A. BALBI. — 1 vol. in-4^o composé de 44 cartes grav. sur acier et col., cart. 12 fr.

LA CLÉF DE LA SCIENCE ou les phénomènes de tous les jours expliqués par le docteur E. C. BREWER. 3^e édit., revue et corrigée, par M. l'abbé MOIGNO. — 1 vol. in-18 Jésus avec fig. dans le texte. — (*Bibliogr. cathol.*, XIV, 578). — 3 fr. 50 c.

Remises d'usage à MM. les chefs d'institution.

N. B. Voir, pour plus de détails, le nouveau catalogue de la librairie Veuve J. Renouard, qui sera adressé franco à toute personne qui le demandera par lettre affranchie.

PUTOIS-CRETTÉ, Editeur, 39, rue Bonaparte, Paris.

BIBLIOTHÈQUE SAINT-GERMAIN

LECTURES MORALES ET LITTÉRAIRES — FORMAT CHARPENTIER.

DERNIÈRES PUBLICATIONS.

- | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| AUPRÈS DES MALADES , <i>Souvenirs d'un missionnaire</i> . Trad. de l'anglais du R. P. Edward PRICE. — 1 vol. Prix. 2 fr. | rection du docteur O.-A. Brownson, rédacteur de la Revue Catholique des Etats-Unis, traduit par J. CHANTREL. — 1 joli vol. 2 fr. |
| LA PERLE CACHÉE , par S. Em. le cardinal WISEMAN; seule traduct. française autorisée par l'auteur. — 1 joli vol. in-12. 1 fr. 50 | STÉPHANO . Épisode et scènes de la révolution romaine sous le pontificat de Pie IX, par M. l'abbé BOULANGE. — 1 vol. 2 fr. |
| LA MARGUERITE DE SAN MIHATO , par Mme Marie-Angélique ***. — 1 vol. 1 fr. 50 | LA LAMPE DU SANCTUAIRE , par son Em. le cardinal WISEMAN. <i>Nouvelle édition</i> , suivie de la <i>Petite fleur des neiges</i> et de <i>Pietro Mastucci</i> . — 1 beau vol. 2 fr. |
| QUELQUES HEURES DE SOLITUDE , par Mme BOURDON. — 1 beau vol. 1 fr. 50 | LE FOYER ASSIÉGÉ , Nouvelle; traduit de l'anglais par O'GORMAN. — 1 vol. 2 fr. 50 |
| FULCHÉRIE , par Mme BOURDON. 1 fr. 50 | |
| LIZZIE MAITLAND . Ouvrage publié sous la di- | |

A LA MÊME LIBRAIRIE :

- VIES DES SAINTS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE**, suivant l'ordre de l'Office romain, tradites des légendes du Bréviaire et de ses divers suppléments approuvés. — 1 très-fort volume in-12, 700 pages. 3^e édition. 2 fr. 50
- ŒUVRE DE SAINTE CATHERINE DE GÈNES**, précédées de sa vie et contenant son *Traité du purgatoire*, par M. le vicomte TH. DE BUSSIÈRES. — 1 beau volume in-8^o de plus de 500 pages. 3 fr. 50
- MÉDITATIONS SUR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST**, par saint BONAVENTURE, traduites par M. LEMAIRE ESMANGARD, approuvées par Mgr l'évêque de Beauvais. 2^e édition, augmentée des prières de la messe et des vêpres; revue, corrigée par M. l'abbé OZANAM, du diocèse de Paris. — 1 beau volume in-18. 2 fr. 50
- LA BIBLE EN IMAGES**. Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, par M. l'abbé JORRY; illustrée de 100 gravures dans le texte. — 1 fort volume in-12, 430 pages. 4 fr. 50
- IMITATION DE JÉSUS-CHRIST**, traduite sur le manuscrit de l'auteur par le chancelier DE MARILLAC. — 1 volume in-32, 430 pages. Suivi du formulaire de prières du père Coton, confesseur de Henri IV. Texte original. 1 fr.
- DICIONNAIRE DES HÉRÉSIES, DES ERREURS ET DES SCHISMES**, d'après BERGIER, PLOQUET, ALPHONSE DE LIGUORI, GRÉGOIRE et les historiens de l'Église. — 1 très-fort vol. in-8^o sur 2 colonnes. 2^e édition, entièrement refondue et considérablement augmentée. 500 pages. 3 fr.

ENCORE UNE REDUCTION DE PRIX.

3 fr. par an, 48 pages de musique grand in-8.

SOLOS, DUOS, TRIOS, CHŒURS A 2 ET A 3 PARTIES (QUELQUES-UNS A 4), AVEC ORGUE.

LE CANTIQUÉ

Recueil d'airs de cantiques et de motets, publié (à partir de 1850), par livraisons de 8 pages tous les deux mois,

Par G.-N. DALHIÈRES,

ORGANISTE DE LA GRANDE ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE (LOIRE).

Le *Cantique*, dont la *Bibliographie catholique* signalait l'apparition (t. X, p. 24), a recueilli, tout en faisant son chemin, le suffrage d'autres journaux, tels que *l'Univers*, le *Chœur*, la *Revue* de M. NISARD, la *Gazette de Lyon*, la *Gazette musicale*, etc. C'est une assez bonne preuve qu'il a répondu à l'attente du public et atteint son but, ainsi formulé dans le premier prospectus : « Rendre le chant accessible à toutes les paroisses. » pourvu qu'elles possèdent un chef de chant un peu intelligent. » A cet effet, le *Cantique* a offert, dès son début une musique facile, chantante et profondément religieuse (c'est l'opinion générale des abonnés qui le reçoivent), et son succès a été assuré. Aujourd'hui que la collection est d'un prix assez élevé (l'ancien prix était de 5 fr. et de 4 fr. pour l'année), l'auteur, après avoir déjà abaissé celui de l'année courante, réduit encore à 14 fr. celui des sept premières années, qui forment deux séries complètes. On peut, pour plus amples renseignements, demander le prospectus qui renferme les tables de tout ce qui a paru, et ceux où sont consignées les appréciations de la presse et des abonnés eux-mêmes. — Mettre un timbre-poste dans la lettre affranchie, si l'on désire une réponse.



PARIS

Librairie de P. Lethielleux.
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI

Librairie de H. Casterman,
RUE AUX RATS, 44.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST d'après les visions de la sœur **EMMERICH**; recueillie par Clément **BRENTANO**, avec une Introduction de l'Éditeur. — 6 vol. gr. in-18. Ouvrage complet. 12 fr.

DOULOUREUSE PASSION (la) DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, d'après les Méditations d'Anne-Catherine **EMMERICH**, religieuse augustinne du couvent de Dulmen; traduction intégrale faite sur la 10^e édition allemande, et précédée d'une Notice sur Clément Brentano. — Grand in-18, cxii-504 pages. 12 fr.

VIE DE LA SAINTE VIERGE, d'après les visions de la sœur **EMMERICH**; recueillies par Clément **BRENTANO**, avec une Introduction de l'Éditeur. — 1 vol. gr. in-18. Sous presse. 2 fr.

FIORETTI, ou *Petites Fleurs de saint François d'Assise, avec la vie du frère Junipère et du bienheureux frère Egide, traduites de l'italien sous la direction de M. Ch. Sainte-Foi*. — 1 beau vol. in-18 de vii-298 p. 1 fr. 20

DÉCRETS AUTHENTIQUES de la sacrée Congrégation des rites, depuis l'an-

née 1588 jusqu'à nos jours, trad. et rangés dans l'ordre alphabétique; par J. **FALISE**. — In-12, 650 p. 3 fr.

EXERCICES SPIRITUELS, ou *Méditations et Conférences pour dix jours de retraite à donner au peuple*. — Règles de la congrégation des amants de Jésus et de Marie. — Instructions sur la pratique de l'oraison mentale et la fréquentation des sacrements. 3 fr.

PLANS D'INSTRUCTIONS sur le symbole, les sacrements, le décalogue, la prière et l'oraison dominicale, D'APRÈS **LE CATÉCHISME DU CONCILE DE TRENTE**, par le chanoine D.-G. **HALLEZ**, licencié en théologie, professeur d'éloquence sacrée au séminaire de Tournai. — 7 vol. in-12.

1. *Plans d'instructions sur le Symbole*. — In-12, 2 forts vol. 7 fr.

2. *Plans d'instructions sur le Décalogue*. — In-12, 2 vol. 5 fr.

3. *Plans d'instructions sur les Sacrements*. — In-12, 2 vol. 5 fr.

4. *Plans d'instructions sur la Prière*. — In-12, 590 pages. 3 50

Plans d'instructions abrégées sur le Symbole. — In-12. 1 75

MAGNUM BULLARIUM ROMANUM

BULLARUM, DIPLOMATUM ET PRIVILEGIORUM SANCTORUM ROMANORUM PONTIFICUM.

Taurinensis editio locupletior, facta collectione novissima plurimum brevium, epistolarum, decretorum actorumque S. Sedis A. S. Leone magno usque ad præsens, cura et studio R. P. D. Aloisii **Thomasseti**, Antist. Dom. Pontif. et collegii adlecti Romæ virorum S. Theologiæ et SS. canonum peritorum, quam SS. D. N. **Pius Papa IX**, apostolica benedictione erexit. Auspicante Emo. ac Revmo. S. R. cardinali Francisco **Gandæ**.

Prix net de la livraison : 1 fr. 25 c.

Le tome I^{er} contient 18 livraisons.

Le tome II — 23 —

Le tome III — 22 —

Le tome IV — 20 —

Le tome V contient 21 livraisons.

Le tome VI — 16 —

1 volume de documents inédits paraîtra incessamment.

On souscrit en envoyant son nom et son adresse à M. **LETHIELLEUX**, libraire, 66, rue Bonaparte, à Paris.

LES VIERGES MIRACULEUSES de Belgique. — Magnifique volume grand in-8 illustré de 40 gravures 12 fr.
— En reliure toile, dos et plats richement dorés, dessins tout spéciaux à ce beau livre d'étranges..... 15 fr.

LE LIVRE D'OR DES FAMILLES, ou la **TERRE SAINTE ILLUSTRÉE** de 60 magnifiques sujets à deux teintes. — Beau volume-album, très-grand in-8. — Nouvelle édition..... 12 fr.

Librairie Académique DIDIER et C^{ie}, quai des Augustins, 35,

A PARIS.

(ENVOI FRANCO CONTRE MANDATS OU TIMBRES-POSTE.)

NAPOLÉON LANDAIS

TREIZIÈME ÉDITION DU

GRAND DICTIONNAIRE

DES DICTIONNAIRES FRANÇAIS

Résumé et Complément de tous les Dictionnaires anciens et modernes
les plus célèbres,

contenant : la nomenclature exacte des mots académiques, artistiques, géographiques, industriels, scientifiques, etc. ; la conjugaison de tous les verbes irréguliers, la prononciation figurée de tous les mots, les étymologies savantes, la solution de toutes les questions grammaticales, etc. ; revue, corrigée et augmentée d'un Complément, par MM. D. CHÉSUROLLES et L. BARRÉ.

3 vol. in-4^o, ou les 3 volumes brochés en 2 : 40 fr.

TROISIÈME VOLUME

OU

COMPLÉMENT DU GRAND DICTIONNAIRE

Ouvrage indispensable aux 95,000 souscripteurs des onze premières éditions,

contenant : les mots nouveaux adoptés par l'usage, et les mots de notre vieille langue littéraire ; tous les termes qui résultent des progrès des sciences physiques et morales, des arts et de l'industrie ; la nomenclature complétée des mots, des noms et des faits qui appartiennent à l'histoire, à la géographie et à la mythologie, etc. ; enfin, un Dictionnaire biographique renfermant les noms des hommes célèbres de tous les temps et de tous les pays, un Dictionnaire des rimes, des Dictionnaires des Homonymes, Paronymes, Antonymes ; revu par une Société de grammairiens et de savants, sous la direction de MM. D. CHÉSUROLLES et L. BARRÉ.

1 fort vol. in-4^o de près de 1,200 pages à 3 col. : 15 fr.

MAGASINS,
Rue St-Sulpice, 29.

IMAGERIE, ESTAMPES RELIGIEUSES
OBJETS DE RELIGION.

ATELIERS,
Rue Garancière, 2.

MAISON BOUASSE-LEBEL.

ARTICLES NOUVEAUX :

TRÈS-BEAU CHRIST EN CROIX, peinture à l'huile sur toile, 48 stations, 4 mètres 60 centimètres de haut sur 4 mètres 40 cent. de large, encadrement. Prix : 4,300 fr.

UN TRÈS-BEAU CHERMIN EN CROIX, 44 stations, peint sur toile à l'huile, 70 cent. sur 85 cent., encadrement doré. 350 fr.

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, TRÈS-SACRÉ CŒUR DE MARIE, MARTE ET MARIE, NOTRE-DAME DE LA SALETTE, sur le

dessin donné par MM. les missionnaires, très-belles lithogr. en noir, sur gr. colombier. 4 fr.
— *Les mêmes*, en couleur. 8 fr.

Grand assortiment de PETITES RÉCOMPENSES RELIGIEUSES et objets pieux pour missionnaires et à très-bon marché.

LA RELIGION EN TABLEAUX, CATHÉCHISME EN IMAGES, album composé de 60 belles lithogr. in-folio en noir, cart. 45 fr.

— *Le même*, en couleur 49 fr.

PARIS. NOUVELLE MAISON.
39, RUE SAINT-SULPICE,
 angle de la rue Saint-Sulpice.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

Rentrée des Classes 1860-1861,

COURS COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

PRÉSENTANT LES RÉPONSES AUX QUESTIONS PROPOSÉES POUR L'ADMISSION AU BACCALAURÉAT
 Par M. l'abbé LAVIGERIE, docteur en théologie, professeur d'histoire à la Faculté de Théologie de Paris,
 et M. P. CLAUSSOLLES, professeur d'histoire.

LYON. ANCIENNE MAISON.
49, RUE NERVOIÈRE,
 et rue Centrale, 60.

HISTOIRE ANCIENNE, avec des sommaires chronologiques, des tableaux explicatifs pour les anciens empires, et un Guide pour former l'élève aux rédactions ou analyses historiques (cours de sixième et de troisième); par M. P. CLAUSSOLLES. 1 vol. in-12, cartonné. 2 fr. 40

HISTOIRE ROMAINE, par LE MÊME AUTEUR (cours de sixième et de troisième). 1 vol. in-12, cartonné. 2 fr. 40

HISTOIRE DU MOYEN ÂGE, par M. P. CLAUSSOLLES (cours de seconde); 6^e édition, retouchée suivant le programme des études. 1 vol. in-12, cartonné. 2 fr. 40

ATLAS SPÉCIAL DU MOYEN ÂGE, présentant, dans une série de douze cartes colorées, les changements successifs des États européens aux principales époques, par LE MÊME AUTEUR. In-4^o, cart. 4 fr.

HISTOIRE MODERNE, par LE MÊME AUTEUR (cours de rhétorique). 6^e édition. In-12, cartonné. 2 fr. 40

HISTOIRE DE FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours, précédée d'un coup d'œil sur l'origine des Gaules, par M. P. CLAUSSOLLES (cours de sixième, cinquième et quatrième); 2^e édition. 1 vol. in-12, cartonné. 2 fr. 40

Dix-neuf éditions épuisées attestent le mérite de ce livre.

ATLAS SPÉCIAL DE L'HISTOIRE DE FRANCE, présentant, dans une série de quatorze cartes colorées, les changements successifs de la monarchie à diverses époques, par LE MÊME AUTEUR. In-4^o, cartonné. 4 fr.

HISTOIRE SAINTS, par M. l'abbé LAVIGERIE, approbée par Mgr l'Evêque de Montpellier. 1 v. in-18, cartonné. 1 fr. 90

GERIE, approuvée par Mgr l'Evêque de Montpellier. 1 vol. in-18, cart. 1 fr. 80

HISTOIRE ABRÉGÉE DE L'EGLISE, par M. l'abbé LAVIGERIE, approuvée par Mgr l'Evêque de Montpellier. 1 v. in-18, cartonné. 1 fr. 90

ÉLÉMENTS DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, suivant les rapports de cette science avec l'Astronomie, la Méétéorologie, l'histoire, l'Ethnographie, la Politique, etc., présentant les réponses aux questions du baccalaureat 6^e-lettres; par M. P. CLAUSSOLLES. 7^e édition entièrement refondue, et augmentée d'un résumé des découvertes géographiques les plus récentes 1 vol. in-12, cartonné. 2 fr. 40

ATLAS COMPLET DE GÉOGRAPHIE physique, politique et historique, ancien-ne, du moyen âge et moderne, à l'usage des établissements d'instruction publique, composé de 38 cartes dessinées par M. CHAVRE, ingénieur géographe attaché au dépôt général de la guerre, qui a obtenu à l'exposition de 1855 la grande médaille d'or pour la perfection de ses Cartes géographiques, et gravées sur acier par M. LANGEVIN. 1 vol. gr. in-4^o, demi-reliure. 10 fr.

ATLAS CLASSIQUE DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE, du moyen âge et moderne, contenant toutes les Cartes de la nomenclature qui se trouve à la 1^{re} page du Prospectus, sauf les Cartes physiques; en tout 50 cartes. Grand in-4^o, demi-reliure. 8 fr.

ATLAS COMPLET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, composé de 26 Cartes. In-4^o, cartonné. 4 fr. 50

COURS (Abrégé du) D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE, par M. LAVIGERIE, docteur 6^e-lettres, professeur d'histoire à la Faculté de théologie de Paris et M. P. CLAUSSOLLES, professeur d'histoire, 8 vol. in-18, cartonnés. 8 fr. 80

HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE DE FRANCE, ornée des médailles des Rois de France, par M. P. CLAUSSOLLES. 11^e édit. 1 vol. in-18, cartonné. 80 c.

HISTOIRE ANCIENNE ABRÉGÉE, par LE MÊME AUTEUR. In-8, cartonné. 1 fr. 20

HISTOIRE ROMAINE ABRÉGÉE, par LE MÊME AUTEUR. In-18 cartonné. 1 fr. 50

HISTOIRE MODERNE ABRÉGÉE, par LE MÊME AUTEUR. In-18, cartonné. 1 fr. 20

HISTOIRE ABRÉGÉE DU MOYEN ÂGE, par LE MÊME AUTEUR. 1 volume in-18, cartonné. 1 fr. 20

GÉOGRAPHIE élémentaire **DES TEMPS MODERNES**, renfermant, dans un ordre très-méthodique, toutes les découvertes de cette science, par M. P. CLAUSSOLLES. 1 vol in-18, cart. 6^e édition. 80 c.

COURS D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE pour la jeunesse, par M^{me} la comtesse DROROVYSKA, née SYMON DE LA TRICHE. 7 vol. in-18, cartonnés. 7 fr.

Ce cours est spécialement destiné pour les communications des élèves par S. Em. Mgr l'Evêque de Beauvais.

HISTOIRE SAINTS. 1 v. in-18, cart. 90 c.

HISTOIRE ECCLESIASTIQUE. 1 vol. in-18 cartonné. 90 c.

HISTOIRE ANCIENNE. 1 vol. in-18, cartonné. 90 c.

HISTOIRE ROMAINE. 1 vol. in-18, cartonné. 90 c.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE. 1 vol. in-18 cartonné. 90 c.

HISTOIRE DE FRANCE ÉLÉMENTAIRE. 1 vol. in-18, cartonné. 1 fr.

GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE. 1 fort vol. in-18, cartonné. 1 fr.

HISTOIRE UNIVERSELLE, abrégée à l'usage de la jeunesse, par une RELIGIEUSE UNOULINE du Sacré-Cœur. In-12, cartonné. 1 fr. 40

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTS. 1 vol. in-12, cartonné. 1 fr. 40

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTÉ, D'ASSYRIE DE PERSE, DE GRÈCE, DE SICILE ET DE CARTHAGE. 1 vol. in-12, cartonné. 1 fr. 40

HISTOIRE ROMAINE ET DU BAS-EMPIRE. 1 vol. in-12, cartonné. 2 fr. 20

ATLAS CLASSIQUE ÉLÉMENTAIRE, composé de 13 Cartes : la Géographie mathématique et la Géographie physique, la Mappemonde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique septentrionale, l'Amérique méridionale, l'Océanie, la France par provinces, l'Europe centrale, dominant tous les continents de l'Algérie et les colonies françaises, les tableaux de la hauteur comparative des montagnes et de la longueur des fleuves. Grand in-8^o, cart. 2 fr. 50

PETIT ATLAS ÉLÉMENTAIRE, composé de 8 cartes : la Mappemonde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique septentrionale, l'Amérique méridionale, l'Océanie, et la France en 86 départements. Grand in-8^o, cartonné. 2 fr.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{tes},

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, A PARIS.

Le NOUVEAU CATALOGUE GÉNÉRAL de la Librairie de Firmin Didot vient d'être réimprimé, et sera adressé gratis aux personnes qui en feront la demande *par lettre affranchie*.

- MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES**, par Jacques-Charles BRUNET. 5^e édition originale, entièrement revue par l'auteur, qui y a refondu les nouvelles recherches déjà publiées par lui en 1843 et un grand nombre d'autres recherches qu'il a faites depuis. La première partie du premier volume est en vente..... 10 fr.
- BIBLIOTHÈQUE des Mémoires pendant le XVIII^e siècle**, par M. F. BARRIÈRE. — *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.* — 2 vol. in-18..... 6 fr.
- ESSAI SUR MARC AURÈLE**, d'après les monuments épigraphiques, par M. Noël DES VERGERS. — 1 vol. in-8^o..... 4 fr.
- NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE**, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de M. le docteur HEFER. — TOME XXXII. — In-8^o..... 3 fr. 50
- COMPLÈMENT DE L'ENCYCLOPÉDIE MODERNE**. *Dictionnaire abrégé des Sciences, des Lettres et des Arts.* — TOME IX ET ATLAS..... 5 fr.
- HORACE**. — *Odes, épodes, poème séculaire, traduits par M. Worms de Romilly.* — 1 vol. in-12..... 4 fr.
- DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS ROMAINES ET GRECQUES**, par M. Ant. RICH, professeur au collège de Cambridge, traduit et revu par M. CHÉRUEL, inspecteur d'académie. — 1 vol. avec nombreuses gravures. Broché, 10 fr. — Cartonné..... 12 fr.
- PINDARE et DE LA POÉSIE LYRIQUE A SES AGES DIVERS**, par M. VILLEMMAIN. — 2 vol. in-8^o.
- LES HYMNES DE PINDARE avec le texte grec et des notes**, par M. VILLEMMAIN. Le tome 1^{er} est en vente.
Tome 1^{er} : *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec la vie morale et religieuse des peuples.*..... 6 fr.
- L'INTERVENTION française dans les affaires d'Italie en 1859.** — In-8^o. 1 fr. 50

BERTIN, Editeur, rue Saint-Sulpice, 6.

LES

VÉRITÉS DE LA RELIGION

CATÉCHISME EN IMAGES

56 gravures en taille-douce, répondant à chaque chapitre du Catéchisme, avec texte au verso, par M. l'abbé ORSE, approuvé par Son Eminence le cardinal Archevêque de Paris. — 1 vol. in-18, relié en toile, tranche dorée : 3 fr. 50. — *Id.* broché : 2 fr. 50. — En vignette, la collection de 56 : 2 fr. 50. — En dentelle : 3 fr. 50. — A la douzaine, en dentelle : 4 fr.; en vignette, la douzaine : 75 c.

Grand choix d'Images-Dentelles, Chemin de la Croix, Estampes pour encadrement, etc.

C. DILLET, Editeur, 15, rue de Sèvres, à Paris.

L'AUTEL ET LE FOYER

6 beaux volumes in-18 Charpentier. — Prix : 9 fr. 50 (franco).

On vend séparément :

VIATRICE , Souvenir des missions de l'abbé de Breteuil et de sa sœur, par Raoul DE NAVERY. — 1 vol.	1 fr. 75
NOUVELLES DE CHARITÉ , par LE MÊME. — 1 vol.	1 fr. 50
RÉCITS CONSOLANTS , par LE MÊME. — 1 vol.	1 fr. 75
MONIQUE la Savoisienne, par LE MÊME. — 1 vol.	1 fr. 50
L'ANGE du Bagne , par LE MÊME. — 1 vol.	2 fr.
UN ANGE sur la terre , par M. l'abbé ***. — 1 vol.	1 fr.

Cette collection, comme l'indique son titre, est destinée aux familles et aux maisons d'éducation aussi bien qu'aux séminaires et aux bibliothèques paroissiales.

HISTOIRE POPULAIRE DES PAPES

par J. CHANTREL. — 24 volumes in-18. — Prix : 24 francs (franco).

On vend séparément 1 fr. (franco) chaque volume paru :

SAINT PIERRE et les temps apostoliques.
LES PAPES des Calacombes.

SAINT SYLVESTRE et l'arianisme.
SAINT LÉON LE GRAND et les Barbares.

Quiconque envoie 4 fr. pour ces 4 vol. reçoit en outre gratis :

LA ROYAUTE PONTIFICALE devant l'histoire et la bonne foi. — 1 beau vol. in-12 du même auteur. Prix : 2 fr.

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE ET RELIURE

DE **HENRI OUDIN** LIBRAIRE-ÉDITEUR, A POITIERS.

Dépôt à Paris, chez **Victor PALMÉ**, 22, rue Saint-Sulpice.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Catéchisme de Bossuet, évêque de Meaux, nouvelle édition contenant le petit catéchisme, ou abrégé de la doctrine chrétienne, le catéchisme pour les enfants que l'on prépare à la première communion, et le catéchisme des fêtes. — 4 vol. in-18, beau papier, broché. 1 fr. 50.

Sommaire du guide pour l'ouverture de cœur des religieuses envers celles qui les dirigent, par un Père de la Société des Enfants de Marie Immaculée. — 1 vol. in-18, broché. 35 c.

Sentences et élévations spirituelles, avec les stations de la Passion et les dévotions au sacré Cœur de Jésus pour tous les jours de la semaine, etc. — Joli volume in-72, imprimé en gros caractères, broché. 40 c.

Consolations spirituelles, paroles tirées de l'Écriture sainte pour servir de consolation aux personnes qui souffrent, ouvrage posthume du R. P. BOUHOURS, de la Compagnie de Jésus. — Nouvelle édition. 1 joli vol. in-64, broché. 50 c.

Paroissien des enfants. — Très-joli volume in-64, imprimé en gros caractères et orné de 4 gravures, broché. 60 c.

Sous presse pour paraître le 1^{er} octobre :

Le 3^e volume des **Discours et instructions pastorales** de Sa Grandeur Monseigneur l'ÉVÊQUE DE POITIERS, contenant toutes ses œuvres, y compris le *Panegyrique du bienheureux Benoît Labre*, prononcé dans la cathédrale d'Arras, au mois de juillet dernier.

OUVRAGES AU RABAIS

Chez **CH. GUYOT et ROIDOT, Libraires,**

Rue de Grenelle-Saint-Germain, 11 et 13, à Paris.

- COURONNE DES SAINTES FEMMES.** — 2 beaux vol. in-8°, imprimés avec luxe sur papier vélin, illustrés de 6 belles gravures de Rouarguc. — Au lieu de 6 fr., net..... 2 fr. 50
- DIMANCHE (le) DES FAMILLES.** Bibliothèque-Musée, sous la direction de M^{me} la comtesse DE BASSANVILLE. — 3 vol. in-4° à deux colonnes (1450 pages), illustré de 522 gravures. (Edition approuvée par Mgr l'Evêque de Troyes.) — Au lieu de 18 fr., net..... 7 fr. 50
- EXPOSITION RAISONNÉE des dogmes et de la morale du christianisme dans les entretiens d'un professeur de théologie avec un docteur en droit,** par M. l'abbé BARRAN, supérieur des Missions étrangères. — 3 vol. in-8°. — Au lieu de 10 fr., net..... 4 fr.
- HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE PENDANT LA RÉVOLUTION,** par M. l'abbé JAGER. — 3 vol. in-8°. — Au lieu de 15 fr., net..... 7 fr. 50
- LIVRE (le) DES PEUPLES ET DES ROIS,** par M. Charles SAINTE-FOL. — 2^e édit. corrigée et augmentée. — 1 vol. in-8°. — Au lieu de 7 fr. 50, net. 2 fr. 25
- VIE DE LA SŒUR MARTHE,** par M. Gaëtan BRIANCHON. — 1 beau vol. grand in-8°, net..... 2 fr. 50

LAGNY FRÈRES, ÉDITEURS,
12, rue Cassette, à Paris.

J. CALLOU, LIBRAIRE,
19, rue de Tournon, à Paris.

LE CHRÉTIEN par Jos. HOLL, vicaire de Brühl; traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par Edme BABEAU. 1 volume grand in-32..... 1 fr.

Chez **LAGNY Frères**, Editeurs, **rue Cassette, 12**, à PARIS.

ÉLÉMENTS

DE MATHÉMATIQUES ET DE COSMOGRAPHIE

à l'usage des Aspirants aux Baccalauréats ès-Lettres et ès-Sciences,

Rédigés d'après le Programme arrêté par M. le Ministre de l'Instruction publique

PAR M. F. COINCE,

Ancien Professeur de Mathématiques supérieures au lycée de Reims.

In-8°. 4^e édition. — Prix : 4 fr. 50.

LA MUSE DU JEUNE AGE

Ou Choix de Poésies à l'usage des maisons d'éducation, par M. Ph. LAMOTTE.

IN-18. — PRIX : 1 FR. 50 c.

UN CHAPITRE de RHÉTORIQUE, — De la CONVENANCE du STYLE

Par M. LAURENTIE. — In-32. Prix : 60 centimes.

Victor PALMÉ, 32, rue Saint-Sulpice, à Paris.
Editeur-propriétaire des *Vies de Saints* du P. GIRY.

LE CHAMP DE BLÉ VIE DES SAINTS

Esquisses pittoresques et morales,

Par M. A. MAZURE, rédacteur du *Monde*.

Un charmant volume in-18 raisin, imprimé en rouge et en noir, de 300 pages, franco : 2 fr.

Avec cette épigraphe : « *Ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie.* » (Ps. 125.)

(Voir la *Bibliographie catholique* d'août dernier, p. 111.)

PAR LE R. P. GIRY.

Edition populaire dédiée à tous les fidèles, et augmentée des *Vies des saints* et bienheureux nouveaux, par les Prêtres de l'Immaculée Conception de SAINT-DIZIER. (Ouvrage approuvé par NN. SS. de Verdun, de Nancy et de Quimper et Léon.) — 3 vol. in-12 de chacun 500 pages; — prix de chaque volume : 3 fr.

Les tomes I et II ont paru.

Cette édition populaire, qui diffère de tous les abrégés répandus jusqu'ici parmi les fidèles sous différents titres, mérite la plus grande partie des éloges qui ont accueilli la grande édition en 4 vol. in-4. L'édition populaire n'offrira pas au lecteur trois et quatre vies de saints par jour : on n'y en lira qu'une, ce sera celle du saint le plus connu; mais cette vie sera longue, pleine de détails propres à édifier les fidèles, et de ce naturel si propre à montrer le pouvoir de la grâce; en un mot, à peu près telle que dans l'édition complète, et, de plus, suivie de notices, non-seulement instructives, mais édifiantes, sur quelques autres saints honorés le même jour. Comme dans l'édition complète, on commence par la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge*, le chef-d'œuvre du P. Giry.

(On trouvera cet ouvrage dans quelques jours chez les principaux libraires de France.)

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE dans l'idée et dans la pratique, par le P. GIBBERT. Nouvelle édition, revue et augmentée par MM. CRAMPON et J. BOUCHER, du clergé d'Amiens. — 1 fort vol. in-12. 3 fr.

Cet ouvrage est précédé d'une magnifique appréciation de Mgr l'Evêque d'Amiens et du P. Félix.

L'ÉCOLE DU PRÊTRE, suivi d'un Examen à l'usage du clergé, par le T.-R. P. dom TANNER, abbé de N.-D. des Ermites. — 2 beaux vol. in-12. 6 fr.

(Approuvé par NN. SS. de Nancy, Bourges, Orléans. — Mgr Dupanloup a écrit à l'auteur ces lignes : « *Je ne manquerai pas de recommander cet ouvrage à mon clergé et à mon séminaire.* »)

OUVRAGES DE M. B. PAUTEX

PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE,

Membre de la Société pour l'Instruction élémentaire et de celle des Méthodes d'Enseignement; Membre correspondant de la Société Grammaticale et de l'Athénée des Arts, Sciences, Belles-Lettres et Industrie de Paris.

RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS PAR ORDRE DE MATIÈRES, avec des *Notes sur les locutions vicieuses*, des *Règles d'orthographe*, et des *EXERCICES* qui servent d'application à la méthode. 12^e édition. In-8^o. cart. : 1 fr. 50. — Ouvrage adopté par l'Université.

ABRÉGÉ DU RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS, etc. 19^e édition avec des *EXERCICES* qui servent d'application. — In-12 cartonné : 30 c. — Ouvrage adopté par l'Université pour l'Instruction primaire et les salles d'asile.

EXERCICES SUR L'ABRÉGÉ DU RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS, etc. — In-12 broché. 1 franc.

RECUEIL DE MOTS FRANÇAIS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE. 6^e édition. — In-8^o cart. : 1 fr. 50 c.

REMARQUES SUR LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. In-12 broché : 1 fr. 50 c. — Ces Remarques ont paru en partie dans la *Revue de l'Instruction publique* et dans les deux *Manuels de l'Instruction primaire* de M. Hachette.

Ce travail a valu à l'auteur les lettres les plus flatteuses de la part de plusieurs membres de l'Institut, et même de l'Académie, qui ont apprécié la puissance d'attention, la sagacité, l'esprit de suite et d'ensemble dont il a fait preuve, en même temps qu'ils ont été frappés de son érudition consciencieuse en tout ce qui concerne l'étude soit historique, soit grammaticale de notre langue.

On trouve ces ouvrages à Paris, chez MM. CHERBULIEZ et C^o, rue de la Monnaie, 10; — HACHETTE, rue Pierre-Sarrasin, 14; — MAIRE-NYON, quai Conti, 13; — C^o. REINWALD, rue des Saints-Pères, 15.

J. B. PÉLAGAUD, imprimeur-Libraire de **N. S. P. le Pape**,
PARIS, 57, rue des Saints-Pères. | LYON, 48, rue Mercière.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES.

Par F.-X. FELLER.

Nouvelle édition, gros caractères, revue et continuée jusqu'en **1860**

PAR L'ABBÉ SIMONIN,

Chanoine, ancien directeur du grand-séminaire de Nevers, auteur de plusieurs ouvrages.

8 vol. grand in-8 à deux colonnes. — **Prix : 48 fr.**

LE PAIN QUOTIDIEN DE L'ÂME PIEUSE

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par l'abbé François CHESNEL.

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON.

4 vol. in-12. — Prix 10 fr.

DE LA CONNAISSANCE ET DE L'AMOUR

DU FILS DE DIEU

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAR LE P. J.-B. SAINT-JURE,

de la Compagnie de Jésus.

Nouvelle édition, non corrigée.

Quelques mots inintelligibles aujourd'hui ont seulement été changés.

4 vol. in-12 Charpentier. Prix : 10 fr.

LE CHRÉTIEN

ÉCLAIRÉ SUR LA NATURE ET L'USAGE DES INDULGENCES,

PAR LE P. A. MAUREL,

de la Compagnie de Jésus.

Ouvrage approuvé par un décret de la Congrégation des Indulgences.

CINQUIÈME ÉDITION,

avec des modifications et augmentations importantes.

1 vol. in-12. — Prix : 3 fr.

BULLETIN SPÉCIAL D'ANNONCES DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE.

— OCTOBRE 1860. —

LIBRAIRIE RELIGIEUSE, CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

D'ÉDOUARD PRIVAT,

Rue des Tourneurs, 45, hôtel Siplère, à Toulouse.

Chacun des ouvrages portés sur le présent extrait sera adressé immédiatement, franc de port, à toute personne qui le demandera par lettre affranchie, en envoyant le prix indiqué, soit en un mandat sur la poste, soit en timbres-poste.

Plusieurs de ces ouvrages sont en dépôt à Paris. La maison où l'on peut se le procurer est indiquée à la fin de chaque titre.

FLORES SANCTORUM ECCLESIE PATRUM.

Morceaux choisis des Pères de l'Église latine, Tertullien, Minutius Félix, saint Ambroise, saint Cyprien, saint Jérôme, saint Augustin, etc., texte latin, accompagné de notices biographiques, de sommaires et d'observations historiques et critiques, à l'usage de la troisième, seconde et rhétorique, A. M. D. G. — 3^e édition, corrigée, in-18, cart., 1860, 2 fr. Traduction française pour les maîtres. 1860, 4 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

L'honneur d'avoir ouvert aux études des voies nouvelles et plus chrétiennes revient à cette publication. Elle parut, il y a dix-huit ans, à une époque où la conscience publique demandait à grands cris la liberté d'enseignement, et ne songeait pourtant pas encore à demander des améliorations aussi nécessaires que la liberté. Elle est l'œuvre de quatre jeunes professeurs du petit-séminaire de l'Esquille, à Toulouse. Il appartenait à cette maison ecclésiastique, célèbre entre tant d'autres par l'initiative qu'elle a toujours prise dans les réformes destinées à rendre l'enseignement plus solide et plus complet, et l'éducation plus chrétienne et plus parfaite, de donner l'exemple. Elle a compris, la première, la nécessité de tempérer, dans les écoles, l'élément païen par l'élément chrétien ; et sans perdre de temps à formuler, dans les théories, une pensée qui lui semblait se prouver et se justifier elle-même, elle s'est hâtée de la mettre en pratique. Elle marchait depuis longtemps, quand les autres disaient encore, et hésitaient à s'engager dans les voies où l'on s'est enfin empressé de la suivre.

Cette édition, revue avec le plus grand soin, est pure de ces fautes nombreuses qu'on avait laissé se glisser dans les éditions antérieures. Quelques passages, dont l'authenticité était mise en doute par une critique sévère, ont été retranchés ; d'autres ont fait place à des pages qui nous ont paru pas devoir demeurer ignorées des élèves, et qui répondent mieux au but que l'on s'est proposé.

Une traduction manquant qui fit revivre dans la langue des lecteurs français ces extraits de chefs-d'œuvre des Pères de l'Église. Cette traduction, réclamée à juste titre et attendue avec impatience, nous la donnons aujourd'hui. La lecture qu'on en

fera permettra d'entrevoir plus clairement combien sont admirables les écrits tombés de la plume de nos saints Docteurs, nos pères dans la foi, nos modèles dans la vertu, nos maîtres dans l'art de penser et d'écrire. (*Extrait de la Préface.*)

Pour répondre aux désirs qui nous ont été exprimés, nous indiquons l'ordre suivi pour l'explication des auteurs chrétiens, dans la plupart des établissements qui les ont adoptés :

En troisième	{ Lactance. Saint Jérôme. Saint Bernard. Salvien.
En seconde	{ Saint Cyprien. Minutius Félix. Saint Ambroise
En rhétorique	{ Saint Augustin. Tertullien.

L'indication de la classe où devrait être expliqué en particulier chacun des nombreux morceaux qui composent ce recueil, nous a paru parfaitement inutile. Car la force des classes n'étant pas toujours la même dans les divers établissements, tel morceau qui, dans l'un, irait bien pour les élèves de troisième, ne conviendrait, dans l'autre, qu'à la classe de seconde. Il en est d'ailleurs des auteurs ecclésiastiques comme des classiques païens, qui, tous, renferment quelques pages au-dessus de la portée de la classe à laquelle ils sont destinés. Le professeur, en lisant d'avance la version qu'il donne aux élèves, peut seul faire un choix convenable.

RECTORICE EXERCITATIONES IN PRÆCIPUIS ORATIONES ÆNEIDOS, auctore RUÆO, e Societate Jesu. Nova editio, emendator. — 1 vol. in-12, 1859. 1 fr. 75 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

P. Virgilii editio ad usum serenissimi Delphini a Ruæo concinnata admodum nota est, atque à tyrionibus ipsis vulgo teritur. At non item de opere brevissimo quidem sed accuratissimo, in quo ejusdem poetæ orationes in duodecim Æneidos libris distributas, Ruæus idem ad oratoricæ artis præcepta expendit atque explanavit. Rara quippe apparent hujus libelli exemplaria ; nec nobis constat utrum ab anno MDCCXCV iterum e prelis exierit. Videbatur tamen non contemnendæ utilitatis fore. Magistris enim quibus interpretandi Maronis cura

incumbit, concionam *Quædos* ordinem, partitionem, totum denique artificium præbet quo alios commodius docere possit : tum discipulos, si qui germanæ eloquentiæ studiosiores fuerint ad reconditos ejus fontes quasi ductoris peritissimi manu videtur advovere. Nec ullum fere tempus tali *de oratore* magis indiguit, cum major pars juvenum, in speciem liberalis institutionis, orationem latino idiomate a se elaboratam exhibere teneantur. Ipsis porro ad hoc opus se accingentibus quam maxime proderit, plurimis exemplis et exquisitissimis didicisse quo pacto dato argumento, possit oratio cum suis partibus et numeris ordinari ac constitui, Gratam igitur pluribus rem et nonnullis utilissimam facturos nos putavimus, si ci. viri opellæ *recipiente* curam adhiberemus. Vale. Tolosæ, idib. Sextil., anno MDCCCLIX.

(Extrait de la Préface.)

NOUVEAU TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE RHÉTORIQUE, précédé de notions générales d'esthétique chrétienne, par un **PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE**. — 1 vol. in-12, 1860. 1 fr. 50 c.

Bien des professeurs se plaignent avec raison que les traités de rhétorique les plus accrédités sont tellement étendus, que les élèves ont à peine le temps de les voir en entier dans une année. Le désir de voiler sous un style plus ou moins brillant l'aridité de certaines matières, empêche d'ailleurs assez souvent que les définitions et les préceptes les plus essentiels ne ressortent d'une manière assez saillante pour se graver dans l'esprit des élèves. Resserrer dans un cadre aussi peu étendu que possible, tout ce que les meilleurs traités renferment de plus important, le présenter dans un langage simple, clair, et précis, en laissant au professeur le soin de le développer dans des explications orales, et surtout dans l'analyse des principaux chefs-d'œuvre oratoires, tel est le but de ce petit traité.

L'auteur n'a rien voulu changer à la méthode d'exposition consacrée depuis Aristote par un usage à peu près général. Si l'expérience suggère aux professeurs des idées particulières, qui leur semblent neuves, il leur sera facile d'en faire entrer le développement dans ce cadre, souvent critique, mais qui doit bien avoir ses avantages, puisque l'on y revient toujours.

Il a semblé également inutile de surcharger la mémoire par le détail des différences qui distinguent l'éloquence de la chaire, de la tribune, du barreau, etc. Les préceptes généraux, déjà bien assez nombreux, suffiront parfaitement à l'élève pour apprécier les grands discours des divers genres; et lorsque, dans la carrière où l'appellera son talent, il devra un jour en composer lui-même, ce ne sera pas au souvenir effacé de ces règles particulières, toujours incomplètes, qu'il aura recours, mais à des traités spéciaux et à l'étude des modèles.

Quant aux notions d'esthétique qui précèdent ce petit traité, s'il pouvait y avoir quelque mérite dans un si modeste travail, il consisterait peut-être à avoir ainsi groupé un certain nombre d'idées capables de féconder le talent, en élevant l'esprit et le cœur des élèves.

(Extrait de la Préface.)

GUIDE DE LA CONVERSATION LATINE, renfermant un recueil de mots usuels, une liste des principaux verbes irréguliers, des phrases familières et élémentaires, des dialogues, des sentences, des proverbes, la concordance des monnaies, des poids et mesures, et le calendrier romain, par un **PÈRE DE LA COMPAGNIE**

DE JÉSUS. — 2^e édition, revue et augmentée; petit in-18, cart. 1 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

COMMENTAIRE de *Quædos* grammaticales, analytiques et littéraires, sur toutes les fables de Phèdre, divers textes sacrés et profanes, latins, grecs, français, par M. l'abbé DELRIEU, chanoine honoraire, préfet des classes du petit séminaire d'Agen. — 1 fort volume compacte, in-12 de 372 pages. 4 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Dezobry et Magdeleine.)

CHOIX D'EXPRESSIONS LATINES, avec notes explicatives pour l'intelligence des auteurs latins, par M. BATIFFOL, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Toulouse. — 1 vol. in-8 cart. 4 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Dezobry et Magdeleine.)

Cet ouvrage est divisé en trois parties qui se vendent séparément.

1^{re} Partie, renfermant les lettres A, B, C, D, E, en 126 décades. — 1 volume in-8 cartonné, 1858. 1 fr. 75 c.

2^e Partie, renfermant les lettres F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, en 108 décades. — 1 vol. in-8, cart., 1858. 1 fr. 50 c.

3^e Partie, renfermant les lettres P, Q, R, S, T, U, V, X, Y, Z, en 100 décades. — 1 vol. in-8, cart., 1859. 1 fr. 50 c.

La langue latine est le fondement de toute instruction solide, et malgré les luttes qu'elle a dû soutenir, elle est encore restée parmi nous la base de l'enseignement classique. En rendre la connaissance plus facile, c'est bien mériter de ceux qui, par devoir ou par goût, se livrent à cette étude. Or, c'est là le but que M. Batiffol s'est proposé dans un ouvrage d'un genre tout nouveau, auquel il a donné pour titre : *Choix d'expressions latines*. Il a réuni 3000 de ces expressions, en choisissant de préférence celles qui se rencontrent le plus souvent dans les auteurs, et qui s'écartent le plus de la langue française. Il les a accompagnées de remarques qui en rendent le sens plus intelligible, et qui font connaître les usages et les institutions des Romains. Un exemple suffira pour faire apprécier cette publication à ceux qui ne la connaissent pas encore.

On lit, décade 105, expression 4 :

« Emporter tous les suffrages, *omne ferre punctum* (Hor., Art. p. 70). — REMARQUE. Aux comices ou assemblées du peuple romain, les suffrages étaient jetés dans des urnes. Ces suffrages, qui étaient ordinairement des boules ou de petits cubes de bois, portaient le nom des candidats. Quand on dépouillait le scrutin, on marquait un point sur la liste du candidat pour chaque suffrage obtenu. On classait ainsi tous les votes. Celui qui avait obtenu le plus de points, avait la priorité sur son compétiteur. « *Obtenir tous les points*, c'était donc emporter tous les suffrages. C'est là l'origine de la présente expression. Horace a dit avec élégance : Celui-là a obtenu tous les suffrages, c'est-à-dire, a atteint la perfection qui sait joindre l'utile à l'agréable : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* (Art. p. 70). Nous retrouvons *punctum* dans le sens de *suffrage* et dans le passage suivant du même auteur : *Discedo Alcaeus puncto illius*, d'après lui ou d'après son suffrage, je suis un Alcée (Epist. II, 2, 99). *Ex punctus* désigne celui qui n'a pu obtenir de suffrages et le nombre de suffrages voulus (Hor., Art. p. 34). »

Il est évident pour tout le monde que ces sor-

tes d'explications faites sur un grand nombre d'expressions, ne peuvent que jeter le plus grand jour sur les auteurs latins, et aplairir bien des difficultés à ceux qui se vouent à l'étude de la langue latine. Il ne faut donc pas s'étonner que, frappés de l'utilité d'un tel travail qui remplit une véritable lacune dans l'enseignement, plusieurs chefs d'établissements d'instruction aient déjà adopté ce livre, malgré sa publication toute récente.

ESSAI DE GRAMMAIRE LATINE, d'après un nouveau plan, par LE MÊME. — 1 vol. petit in-8, 1860. 4 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Dezobry et Magdeleine.)

COURS DE MÉDITATIONS, à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes, par M. l'abbé TRUET, supérieur du petit-séminaire de Saint-Pierre-sous-Rodes. Ouvrage approuvé par N. N. SS. les évêques de Rodez et de Mende. — 2 vol. in-12. 4 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Périsse frères.)

Ce Cours de méditations sera d'une incontestable utilité aux maisons d'éducation. On y parcourt les devoirs de la vie chrétienne, la conduite de chaque jour, l'usage des sacrements et les principales fêtes de l'année. Les vérités ne sont pas présentées d'une manière sèche et abstraite; elles s'offrent sous une forme bien plus propre à intéresser la jeunesse; elles abondent en détails pratiques qui attirent et captivent l'attention et peuvent amener les plus heureux changements. Le style est aisé, simple, noble, comme il convient en semblable matière. Les communautés religieuses, comme les petits séminaires et les collèges, y trouveront un excellent choix de méditations.

COURS ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE à l'usage des maisons d'éducation, par LE MÊME. — 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 75 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

Ce Cours de géographie, fait avec beaucoup de soin, se distingue par la méthode, la simplicité et la clarté. Il donne avec une grande netteté les notions de géographie physique et de statistique trop souvent présentées confusément dans les ouvrages de ce genre. En parfaite harmonie avec l'état actuel des connaissances, il renferme dans un cadre d'une médiocre étendue, tout ce qu'il y a d'essentiel et de vraiment important. On a eu soin d'élaguer les détails longs et peu utiles qui ne seraient propres qu'à surcharger la mémoire; et pour répandre quelque intérêt sur cette étude naturellement aride, on a accompagné les nomenclatures de détails instructifs et variés sur les productions, l'industrie, les arts, les hommes célèbres.

PRÉCIS DES RÈGLES DE LA PRONONCIATION ET PRINCIPES DE LECTURE À HAUTE VOIX ET DE DÉCLAMATION, suivis d'un appendice sur la lecture du latin, par LE MÊME. — 1 vol. in-12. 1859. 2 fr. 50 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

Cet ouvrage offrira de très-grands avantages aux maisons d'éducation des deux sexes, et aux personnes obligées souvent par état de lire et de parler en public. C'est un excellent manuel, qui renferme les règles les plus importantes sur la matière, et résume les observations les plus judicieuses des auteurs les plus estimés. Nous ne doutons pas que cette deuxième édition, revue avec soin et considérablement augmentée, ne soit favorablement accueillie dans un moment où l'art de bien lire et de bien parler, trop longtemps né-

gligé, paraît reprendre la place qui lui convient. L'ouvrage est divisé en deux parties :

- I. *Règles de prononciation et de quantité.*
- II. *Principes de lecture à haute voix et de déclamation.*

LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'ARITHÉTIQUE THÉORIQUE ET PRATIQUE, à l'usage des écoles secondaires et primaires, comprenant les matières exigées pour le baccalauréat ès-lettres, accompagnées d'un choix d'exercices et de problèmes gradués, par M. l'abbé ***, professeur au petit-séminaire de Saint-Pierre, bachelier ès-sciences mathématiques (1859). 1 fr. 75 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

PRINCIPES DE MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Algèbre, Géométrie et Trigonométrie), par M. l'abbé L. CHASTAIN, directeur du petit-séminaire de Toulouse. — 2^e édition, considérablement augmentée et revue avec soin. — In-12 compacte. 3 fr.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

SUPPLÉMENT AUX PRINCIPES DE MATHÉMATIQUES pour le cours des sciences. — Brochure in-12. 75 cent.

ANNALES DE L'ÉCOLE DE SORÈZE, ou Choix de compositions littéraires faites dans cet établissement. — 4 livraisons in-8^o. 14 fr.

PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DE LITTÉRATURE, extraits de Jouveny, Rollin, Marmontel, Laharpe, Le Batteur, Domairon, Girard, Perennès, Patin, Laurentie, etc., à l'usage des humanistes, par un SUPÉRIEUR DE PETIT-SÉMINAIRE. — 3^e édition, corrigée et augmentée d'un tableau synoptique séparé. — 1 vol. in-18, 1859, cart. 2 fr.

Le même, sans le tableau synoptique, cart., 1 fr. 75 c.

Le tableau synoptique *seul*. 50 cent.

(A Paris, chez MM. Lecoffre et Cie.)

COURS ÉLÉMENTAIRE DE POÉSIE, par M. l'abbé VAYSSIER, licencié ès-lettres, professeur au petit-séminaire de Saint-Pierre-sous-Rodez. — 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 25 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

COURS ÉLÉMENTAIRE DE STYLE ET DE COMPOSITION, par LE MÊME. — 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 75 c.

(A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)

GRAMMAIRE GRECQUE, ou Méthode élémentaire pour apprendre facilement la langue grecque, par DAROLLES, professeur de langue grecque. — 1 vol. in-8. 2 fr. 75 c.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE GRAMMAIRE COMPARÉE, dans les trois langues française, latine et grecque, rédigées d'après les programmes officiels et les principes de MM. de Port-Royal, Beauzée, Giraud-Duvivier, Boinvilliers, etc., par LE MÊME. — 1 vol. in-12. 2 fr.

ILIADÉ D'HOMÈRE, édition soigneusement épurée, texte de WOLF, avec une notice sur Homère, des arguments, une carte du théâtre de la guerre, et un choix de notes littéraires,

- historiques, géographiques, mythologiques et grammaticales, par UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1 beau vol. in-12. 4 fr. 50 c. (A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)
- DIALOGUES DE LUCIEN DE SAMOSATE** (*Trente Dialogues des dieux et des morts, et le Songe ou le Coq*), avec une notice sur Lucien et un choix de notes historiques, géographiques, mythologiques et grammaticales, par UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — 1 vol. in-12, cart. 4 fr. 10 c. (A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)
- DIALOGI LUCIANI SAMOSATENSIS** (Interpretatio latina), ad usum scholarum Societatis Jesu. — 1 vol. in-12, broché. 1 fr. 50 c. (A Paris, chez MM. Pélagaud et Cie.)
- LE NOUVEAU JARDIN DES RACINES GRECQUES**, dans lequel les vers français de Lancelot ont été entièrement refondus, par l'abbé BONNEVILLE, ancien professeur de rhétorique. — 4^e édition. — 1 vol. in-12. 4 fr.
- TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE SUR LES APPLICATIONS DE LA GÉOMÉTRIE ET DE LA TRIGONOMÉTRIE**, conforme aux programmes de l'enseignement scientifique des lycées et du baccalauréat ès-sciences, à l'usage des candidats à ce dernier grade, à l'École militaire de Saint-Cyr, à l'École forestière, à l'École navale, avec un complément destiné aux aspirants à l'École polytechnique, par M. MOLINS, doyen de la Faculté des sciences de Toulouse. — 1 vol. in-12, format charpentier, 1860. (A Paris, chez MM. Hachette et Cie.)
- RECUEIL MÉTHODIQUE DES FORMULES NÉCESSAIRES POUR RÉSOUDRE TOUS LES PROBLÈMES DE PHYSIQUE**, qui peuvent être proposés aux examens du baccalauréat ès-sciences, suivies d'applications numériques, par M. MELLIÈS, licencié ès-sciences, professeur de chimie à l'École des arts de Toulouse. — Petite brochure in-16. 1 fr. (A Paris, chez MM. Dezobry et chez M. Durand.)
- RÉPÉTITIONS ÉCRITES D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE**, pour le baccalauréat ès-lettres, par M. RAFFY, professeur d'histoire. — 1 vol. in-12, avec tableaux, 3^e édition, conforme au dernier programme (1860). 4 fr. 50 c.
- RÉPÉTITIONS ÉCRITES D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE**, pour le baccalauréat ès-sciences et l'École de Saint-Cyr, par LE MÊME. — 1 vol. in-12, avec tableaux, 2^e édition (1858). 4 fr. 50 c.
- LETTRES CHOISIES DE FÉNELON**, à l'usage des maisons d'éducation, par UN PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, établie à Bétharram (Basses-Pyrénées). — 1 beau vol. in-12. 1 fr. 50 c.
- Ce choix de deux cent quinze lettres, en y comprenant les réponses de quelques-uns des correspondants de Fénelon, est spécialement destiné aux jeunes gens de tous les établissements d'instruction secondaire, comme d'autres recueils de lettres de Mme de Sévigné ont été faits spécialement pour les demoiselles.
- L'auteur s'est proposé d'y donner des modèles de composition littéraire, en même temps qu'une suite d'excellentes leçons morales et religieuses, et des détails intéressants, au point de vue historique, sur plusieurs personnages du grand siècle. Le succès classique de ce petit volume ne fait que grandir à mesure qu'il est plus connu.
- LE PARNASSE FRANÇAIS-LATIN**, ou Morceaux choisis de poésies françaises, traduits en vers latins, par M. l'abbé GOULEQUE, professeur à l'École de Sorèze. — 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.
- MORCEAUX CHOISIS** de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, grec-français, par M. DAROLLES, professeur de langue grecque. — 2 vol. in-12. Au lieu de 6 francs. 2 fr.
- LES DIAMANTS DE LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE CONTEMPORAINE**, par M. JUSTIN MAFFRE, prêtre. — 2 vol. in-12. 5 fr.
- L'ouvrage que nous annonçons est un choix de fragments empruntés aux écrivains catholiques de ce temps, avec notice sur la vie et les travaux de chaque écrivain. Il forme deux volumes; le premier est consacré aux prosateurs, le second aux poètes. Destiné à faire connaître, et surtout à faire aimer les œuvres littéraires inspirées par la foi, ce recueil se recommande spécialement aux chefs d'institution, aux professeurs et aux pères de famille chrétiens. Plusieurs séminaires de France lui ont donné place dans leurs distributions de prix; nous ne doutons pas que d'autres encore ne s'empressent de lui accorder le même honneur.
- MUTEL. Géométrie**, 1845, au lieu de 5 fr., 1 f. 25
— **Algèbre**, 1839, au lieu de 6 fr., 1 fr. 50

VIE

DE LA TRÈS-RÉVÉRENDE MÈRE TÉRESE DE SAINT-AUGUSTIN,

MADAME LOUISE DE FRANCE

FILLE DE LOUIS XV

Religieuse Carmélite du Monastère de Saint-Denis de Paris,

Par une Religieuse de sa Communauté

RÉTABLIE A PARIS EN 1807, ET TRANSFÉRÉE A AUTUN EN 1836.

2 volumes in-12, de plus de 400 pages chacun, ornés d'un portrait.

Prix : 6 francs.

Cet ouvrage se vend au profit du rétablissement du Monastère de Saint-Denis, près de Paris, et se trouve :

A Autun, chez DEJUSSEU.

A Avignon, chez SEGUN.

A Toulouse, chez PRIVAT.

A Lyon et à Paris, chez PÉRISSÉ

ET DANS TOUS LES MONASTÈRES DE CARMÉLITES DE FRANCE.

LIBRAIRIE D'ÉTIENNE **GIRAUD**, 20, RUE SAINT-SULPICE,
A PARIS

EN VENTE

COURS ABRÉGÉ DE LITTÉRATURE

à l'usage des Institutions de demoiselles
et des autres établissements où l'on n'étudie pas les langues anciennes

PAR M. L'ABBÉ J. VERNIOLLES

Chanoine honoraire de Tulle, supérieur du petit-séminaire de Servières.

1 VOLUME IN-12, CARTONNÉ. — PRIX : 2 FR. 50.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

MANUEL DE LA TRADUCTION, ou Cours théorique et pratique de la version grecque et latine, suivi d'études critiques sur diverses traductions, à l'usage des classes supérieures et des aspirants au baccalauréat. — 1 vol. in-12, cartonné. 2 25

COURS ÉLÉMENTAIRE DE LITTÉRATURE, style et poétique, à l'usage des élèves de seconde. — 2^e édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12, cart. 2 50

COURS ÉLÉMENTAIRE DE RHÉTORIQUE ET

D'ÉLOQUENCE, à l'usage des maisons d'éducation. — 2^e édition, revue et augmentée. — 1 vol. in-12, cartonné. 2 50

ESSAI SUR LA TRADUCTION considérée comme le principal exercice des classes supérieures. *Ouvrage dédié à Mgr l'évêque de Tulle.* — 1 vol. in-8. 4 50

CHOIX DE COMPOSITIONS LITTÉRAIRES des élèves du petit-séminaire de Servières, 1854-1857, publiées par M. l'abbé J. VERNIOLLES. — 1 vol. format charpentier. 2 50

LA CLEF DU JARDIN DES RACINES GRECQUES

A L'USAGE DES CLASSES ÉLÉMENTAIRES

PAR UN PROFESSEUR DE PETIT-SÉMINAIRE.

1 vol. in-12, cart. — Prix : 1 fr. 25.

Sous presse pour paraître prochainement :

LA CLEF DU JARDIN DES RACINES LATINES, par le même. 1 vol. in-12, cart.

EXERCICES MÉTHODIQUES DE VERSION LATINE, contenant trois cents extraits des auteurs latins du siècle d'Auguste au 7^e siècle de l'ère chrétienne, précédés de conseils pour la traduction, à l'usage des aspirants au baccalauréat et aux écoles spéciales, par J. MONNIEU, agrégé des classes supérieures.

PREMIÈRE PARTIE. *Textes.* — 1 vol. in-12. 2

DEUXIÈME PARTIE. *Traductions*, avec commentaires historiques, géographiques et littéraires. — 1 vol. in-12. 2 50

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE SAINTE, par M. l'abbé L. AUTIE, ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque d'Avignon.

ANCIEN TESTAMENT. 3^e édition. — 1 vol. grand in-18, cart. 75

NOUVEAU TESTAMENT. 3^e édition. — 1 vol. grand in-18, cart. 75

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, ou Histoire de l'établissement de l'Église, avec Questionnaire à la fin de chaque chapitre, par

le même. *Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris.* — 1 vol. grand in-18. 1

NOUVEAUX CHOIX DE POÉSIES, à l'usage des pensions, des écoles et des classes élémentaires des lycées et des petits-séminaires, par Jules PONSARD. — 2^e édition. — 1 volume in-18 de 260 pages, cart. 80

EXERCICES GRADUÉS ET PRATIQUES DE GRAMMAIRE ET D'ORTHOGRAPHE, applicables à toutes les grammaires, par M. SARRADON, instituteur. — 3^e édition, augmentée de nombreux exercices, etc. — 1 vol. grand in-18, cart. 80

PREMIÈRES NOTIONS D'ARITHMÉTIQUE théorique et pratique, avec 500 problèmes, à l'usage des écoles primaires et des écoles d'adultes, par M. P. D. POUJOL, instituteur. — 2^e édition. — 1 vol. in-18, cart. 75

SOLUTIONS DES PROBLÈMES contenus dans les *Premières notions d'Arithmétique théorique et pratique*, par le même. — 1 volume in-18, broché. 75

Petit Livre où l'on traite de la vraie science,

PAR UN PRÊTRE DU DIOCÈSE DE PARIS.

TOISIÈME ÉDITION, revue et augmentée. — In-18 broché. — PRIX : 10 CENTIMES.

LIBRAIRIE DE **CH. DOUNIOL**, ÉDITEUR DU CORRESPONDANT,
RUE DE TOURNON, 29, A PARIS.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Antécédents et conséquences de la situation actuelle , par le comte A. DE FALLOUX, de l'Académie française. — Brochure in-8°.	1 »
Discours pour le deux centième anniversaire de la mort de saint Vincent de Paul , prononcé à Paris, dans la chapelle des Lazaristes, le 27 septembre 1860, par Mgr LANDRIOT, évêque de la Rochelle et de Saintes. — In-8°.	1 »
Deux Opuscules de saint Alphonse de Liguori sur la communion fréquente , traduits de l'italien par l'abbé A. GERSON. — In-18.	» 30
La Religion catholique exposée brièvement et simplement , par l'abbé P. CARRON, vicaire-général honoraire de Versailles, ancien curé de Saint-André-d'Antin. — 1 vol. in-12.	1 »
Une Croisade au dix-neuvième siècle. Les Dettes acquittées, nouvelle de Fernan CABALLERO, traduite de l'espagnol, avec une Introduction (Lettres écrites de Madrid pendant la campagne du Maroc) , par Antoine DE LATOUR. — 1 vol. in-18.	1 »
Une Persécution du christianisme en 1860. Les derniers événements de Syrie , par François LENORMANT. — In-8°.	3 »
Le Directeur , par saint FRANÇOIS DE SALES, avec des pensées et prières sur l'eucharistie pour tous les jours de la semaine. Edition revue par le P. V. H., de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-32.	» 80
Direction pour rassurer dans leur doute les âmes timorées. Direction pratique et morale pour vivre chrétiennement , par le R. P. QUADRUPANI, barnabite. Traduction nouvelle, par le P. V. H., de la Compagnie de Jésus. — 1 joli volume in-32.	» 80

Librairie de **THÉODORE LEFÈVRE**, successeur de J. LANGLUMÉ,
2, RUE DES POITEVINS, A PARIS.

LES SOIRÉES GERMANIQUES

OFFERTES A LA JEUNESSE

par

M^{lle} THÉRÈSE ALPHONSE KARR.

1 BEAU VOLUME IN-8°, ORNÉ DE 8 GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS DESANDRÉ.

Broché. 4 francs

Relié en toile anglaise. 5

Librairie académique DIDIER et C^{ie}, 35, quai des Augustins.

BIBLIOTHÈQUE ACADEMIQUE

Format in-12 à 3 fr. et 3 fr. 50, le volume.

MISE EN VENTE DE :

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE,

DE LA MAISON DE VALOIS (1364-1482),

par M. DE BARANTE, de l'Académie française.

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE. — 8 VOLUMES IN-12. — PRIX : 28 FRANCS.

LES DEUX JEUNES FILLES LETTRÉES,

ROMAN CHINOIS,

traduit par M. STANISLAS JULIEN, de l'Institut. — 2 vol. in-12. — Prix : 7 fr.

GUIZOT. Hist. Révol. d'Angleterre. 6 vol. 21	V. COÛTEAU. Du Vrai, du Beau et du Bien, 8 ^e édition. 1 vol. 3 50
— Histoire de la civilisation. 3 vol. 17 50	— Des principes de la révolution française; et Discours politiques. 1 vol. 3 50
— de la civilisation en Europe. 1 vol. 3 50	— Fragments de philol. ancienne. 1 vol. 3 50
— Essais sur l'histoire de France. 1 vol. 3 50	— Fragm. de philosophie du moyen âge. 1 vol. 3 50
— Sir Robert Peel. 1 vol. 3 50	— Fragm. de philol. moderne. 1 vol. 3 50
— Monk, Chute de la république. 1 vol. 3 50	— Fragm. de philol. cartésienne. 1 vol. 3 50
— Portraits politiques. 1 vol. 3 50	— Fragm. de philol. contemporain. 1 vol. 3 50
— Corneille et son temps. 1 vol. 3 50	AMPÈRE. Littérature et voyages. 2 vol. 7
— Shakespeare et son temps. 1 vol. 3 50	— Grèce, Rome et Dante. 1 vol. 3 50
— Histoire des origines du gouvernement représentatif. 2 vol. 7	A. DE FALLOUX. Madame Swetchine. 2 vol. 7
— Méditations et Etudes morales. 1 vol. 3 50	MONTALEMBERT. De l'avenir politique de l'Angleterre, 6 ^e édition. 1 vol. 3 50
— Abailard et Héloïse. 1 vol. 3 50	H. DE LA VILLEMARQUÉ. Les Romans de la table ronde. 1 vol. 3 50
— Etudes sur les beaux-arts. 1 vol. 3 50	AM. THIERRY. Hist. des Gaulois. 2 vol. 7
— Hist. de Washington, par M. DE WITT, avec une Etude, par M. GUIZOT. 1 vol. 3 50	BARANTE. Histoire des ducs de Bourgogne. 8 vol. avec figures. 28
G. GUIZOT. Ménéandre. 1 vol. (ouv. cour.). 3 50	— Etudes historiques. 2 vol. 7
VILLEMMAIN. Cours de littérature française. 6 vol. 21	— Etudes littéraires. 1 vol. 7
— Tableau de la littérature au XVIII ^e siècle. 4 vol. 14	— Tableau littér. du XVIII ^e siècle. 1 vol. 3 50
— Tableau de la littérature au moyen âge. 2 vol. 7	— Histoire de Jeanne d'Arc (édition populaire). 1 vol. 1 25
— Tableau de l'éloquence chrétienne au IV ^e siècle. 1 vol. 3 50	MIGNET. Charles-Quint, son abdication. 1 vol. 3 50
— Discours et mélanges littéraires. 1 vol. 3 50	A. MAURY. La Magie et l'Astrologie. 1 vol. 3 50
— Etudes de littérature anc., etc. 1 vol. 3 50	P. CLÉMENT. Portraits historiques. 1 vol. 3 50
— Etudes d'histoire modernes. 4 vol. 7	— Enguerrand de Marigny, etc. 1 vol. 3 50
— Souvenirs contemporains. 2 vol. 7	SÉGUR. Histoire universelle. 6 vol. 38
— 1 ^{re} partie: M. de Narbonne. 1 vol. 3 50	— Histoire ancienne. 2 vol. 6
— 2 ^e partie: Les Cent Jours. 1 vol. 3 50	— Histoire romaine. 2 vol. 6
— Choix d'études de littérature. 1 vol. 3 50	— Histoire du Bas-Empire. 2 vol. 6
— République de Cicéron. 1 vol. 3 50	— Galerie morale. 1 vol. 3
RÉMUSAT. Bacon, son temps, etc. 1 vol. 3 50	BOUCHETTE. Le Poussin, sa vie, son œuvre (ouvrage couronné). 1 vol. 3 50
— L'Angleterre au XVIII ^e siècle. 2 vol. 7	ANT. RONDELET. Du Spiritualisme en économie polit. (ouv. couronné). 1 vol. 3 50
— Critiques et études littéraires. 2 vol. 7	— Mémoires d'Antoine (ouv. cour.). 1 vol. 3
SALVANDY. Hist. de Jean Sobieski. 2 vol. 7	M^{me} TASTU. Poésies complètes. 1 vol. 3 50
— Don Alonso, ou l'Espagne. 2 vol. 7	— Lettres choisies de M ^{me} de Sévigné. 1 vol. 3
C. DELAVIGNE. Théâtre complet. 3 vol. 10 50	M^{me} DE LA TOUR DE PÉRI. Les Amères brisées. Nouvelles. 1 vol. 3 50
— Poésies complètes. 1 vol. 3 50	M^{lle} DE LAJOLAIS. Education des femmes. 1 vol. (ouvrage couronné). 3
BAUFAIN (abbé). L'esprit humain et ses facultés. 2 vol. 7	ROMAIN COMBET. Les Confessions de M ^{me} de la Vallière repentante, etc. 1 vol. 3 50
— Philosophie des lois. 1 vol. 3 50	PAGANEL. Hist. de Scanderberg. 1 vol. 3 50
FÈVRE. Caractères et portraits littér. au XVI ^e siècle. 2 vol. 7	GERMOND DE LAVIGNE. Le Don Quichotte d'Avellaneda. 1 vol. 3 50
— Les femmes poètes au XVI ^e siècle. 1 vol. 3 50	DE BROSSES. Le Président de Broches en Italie. 2 vol. 7
F. NOURRISSON. Le Cardinal de Bérulle. 1 vol. 3	DELECLUSE. Louis David, son école et son temps. 1 vol. 3 50
— Progrès de la pensée humaine. 1 vol. 3 50	
— Histoire et philosophie. 1 vol. 3 50	
LIVET. Précieux et précieuses, etc. 1 vol. 3 50	
ROSELLY DE LORGUES. Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages. 2 vol. 7	
ALAUX. La Raison. 1 vol. 3 50	
LANNAU ROLLAND. Michel-Ange poète. 1 vol. 3 50	

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE ET CLASSIQUE DE **GH. FOURAUT.**

47, rue Saint-André-des-Arts.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

CONTENANT :

la définition de tous les mots en usage, — leur étymologie, — leur emploi par époques, — leur classification par radicaux et dérivés, — les modifications qu'ils ont subies, — les idiotismes expliqués, développés et rangés par ordre chronologique, — de nombreux exemples choisis dans les auteurs anciens et modernes et disposés de manière à offrir l'histoire du mot auquel ils se rattachent,

PAR LOUIS DOCHEZ,

professeur de linguistique,

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR M. PAULIN PARIS,

membre de l'Institut.

(Voir le compte rendu que la *Bibliographie catholique* a fait de ce Dictionnaire, à la page 207 de sa précédente livraison.)

UN TRÈS-FORT VOLUME GRAND IN-4°

PRIX : BROCHÉ, 22 FRANCS; — RELIÉ, 27 FRANCS.

Librairie de A. JOSSE

SEUL ÉDITEUR DES OUVRAGES DE M. L'ABBÉ MULLOIS

ET ÉDITEUR-GÉRANT DE LA GAZETTE DES CAMPAGNES,

5, rue Cassette, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

- FLEURS ET FRUITS DE LA FOI**, ou *Saints Exemples et bons conseils*, par M. l'abbé FOURRÉ, vicaire-général, missionnaire apostolique. — 1 magnifique volume in-8°, sur papier glacé. Prix, *franco*..... 3 fr.
- VIE DE L'ABBÉ DUFRICHE-DESGENETTES**, curé de Notre-Dame des Victoires, par UN ASSOCIÉ DE L'ARCHICONGRÉGATION. — 1 vol. in-32 jésus, avec portrait. Prix, *franco*..... 50 c.
- LE LIVRE DES JEUNES FILLES**, *Conseils aux jeunes personnes qui ont terminé leur éducation*, par M^{me} M^{***}, directrice d'un pensionnat. Approuvé par Mgr l'évêque de Valence. — 1 fort beau vol. in-12 de 450 pages (*Bibliog. cathol.*, xxiv, 64). Prix, broché et *franco*..... 2 fr. 50
- AUX MÈRES, A LEURS FILLES ET AUX JEUNES FEMMES DU MONDE**. *Appréciation des danses et des bals d'aujourd'hui au point de vue moral et chrétien*. — 1 vol. in-12. Prix, *franco*..... 2 fr.
- MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ A LA GUYANE FRANÇAISE**, par A. DE LATHE. — 1 beau vol. grand in-18 (*Bibliog. cathol.*, xxii, 409). Edition de luxe. Prix..... 1 fr.
- Edition de propagande..... 60 c.
- LES DÉBUTS DE LA VIE**, par M^{lle} Hélène X... — 1 beau vol. grand in-18 (*Bibliog. cathol.*, xxiii, 24). Prix..... 1 fr.

MAGNIN, BLANCHARD ET C^{ie},
(LIBRAIRIE LOUIS JANET),
3, rue Honoré-Chevalier, à Paris.

SEUL DÉPÔT DES LIVRES LITURGIQUES ET THÉOLOGIQUES

de H. DESSAIN, successeur de P.-J. HANICQ,
Imprimeur du Saint-Siège et de l'archevêché de Malines.

NOUVELLES PUBLICATIONS,

LES CHRÉTIENS EN SYRIE

PAR M^{me} LA COMTESSE DROHOJOWSKA.

1 joli vol. in-18, broché : 1 fr.

NOTRE-DAME DE SAVOIE

ET VARIÉTÉS HISTORIQUES, DONT LES PLUS CÉLÈBRES SANCTUAIRES DÉDIÉS A LA MÈRE DE DIEU ET LES PRINCIPALES DÉVOTIONS ÉTABLIES EN SON HONNEUR DANS LES DIOCÈSES DE LA SAVOIE RAPPELLENT LE SOUVENIR

Par l'abbé F. GROBEL.

Professeur de rhétorique et directeur spirituel au collège d'Annecy.

1 FORT VOL. IN-8, BROCHÉ : 5 FR.

**CONTEMPLATIONS DES PRINCIPALES MERVEILLES DE L'UNIVERS,
OU PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE LA NATURE**

PAR L'ABBÉ F. GROBEL.

1 volume in-12, broché : 2 francs.

LA SCIENCE DES CHOSES DE DIEU

OU LETTRES A EDMOND SUR LE DOGME CATHOLIQUE,

Par Mgr Conrad MARTIN, évêque de Paderborn ;

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

Par l'abbé GYR.

1 vol. gr. in-8° de 461 pages, broché : 5 fr.

LE DIRECTOIRE SPIRITUEL,

OU MÉTHODE DE CONDUIRE LES AMES A LA PERFECTION, EN SUIVANT LES VOIES ORDINAIRES DE LA GRACE, PAR LE R. P. J.-B. SCARAMELLI, SOC. J.

Ouvrage abrégé sur l'ordre et d'après les indications de Mgr Th. de Montpellier, évêque de Liège, pour servir aux prêtres, aux élèves des grands-séminaires, aux religieux, etc., et même aux personnes du monde. — 2 vol. petit in-8°. Prix : 5 fr.

BEAUTÉS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

représentées dans son culte, ses mœurs et ses usages ;

Entretiens entre un curé et ses paroissiens sur les fêtes chrétiennes, ouvrage traduit de l'allemand, augmenté et annoté par l'abbé N.-J. CORNET.

1 FORT VOL. IN-8°, 4 GRAVURES. PRIX : 5 FR.

LIBRAIRIE DE **LAGNY** FRÈRES, RUE CASSETTE, 12, A PARIS.

OUVRAGES DE M. LAURENTIE.

Histoire de France. 2^e édition. — 8 vol. in-8°, 40 fr. ; — ou 3 vol. gr. in-18. 28 »
Histoire du Consulat, de l'Empire et de la Restauration. — 2 vol. in-8°. 4 »
 Ces deux volumes, qui forment le complément de la 1^e édition de l'*Histoire de France* du même auteur, se vendent séparément.

De la Démocratie et des périls de la société. — Grand in-32. 1 »
De l'Esprit chrétien dans les études. — In-8°. 4 »
De l'étude et de l'enseignement des lettres. 2^e édition. — In-8°. 6 »
Histoire des ducs d'Orléans. — 4 vol. in-8°. 24 »
Histoire, Morale et Littérature. — 2 vol. in-8°. — 1^{er} vol. ; *Historiens latins.* 2^e édition. — 2^e vol. ; *Fragments d'Histoire, de Morale et de Littérature.* — Prix des 3 volumes. 14 »
Introduction à la Philosophie. 2^e édition. — In-8°. 7 50
Lettres sur l'éducation du peuple. — Grand in-32. 2^e édition. 1 »
Lettres à un père sur l'Éducation de son fils. 3^e éd. — Grand in-32. . 1 50
Lettres à une mère sur l'éducation de son fils. 2^e éd. — Grand in-32. . 1 50
Liberté d'enseignement. — in-8°. 1 »
Liberté d'enseignement. Lettres à M. Thiers. — Brochure in-8°. » 10
Methodus nova instituendæ philosophiæ. Secunda ed. — In-32. 1 20
La Papauté, Réponse à M. de Tutcheff, conseiller de S. M. l'empereur de Russie. — Grand in-32. 1 »
Un Chapitre de rhétorique. De la Convenance du style. — In-32 » 60

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES, SOUS LA DIRECTION DE M. LAURENTIE.
22 vol. in-18. — Prix : 30 fr.

Maison BOUASSE-LEBEL

Magasin, 29, rue Saint-Sulpice. — Ateliers, 3, rue Garancière, Paris.

Paris, 1849, médaille de bronze. | Londres, 1851, mention honorable. | Paris, 1855, deux médailles.

CHENIN DE LA CROIX
OBJETS RELIGIEUX

DESTINÉS SPÉCIALEMENT

Aux Missions, aux Ecoles et aux Loteries de Bienfaisance.

VIGNETTES ET GRAVURES FINES. — BIJOUTERIE. — CHAPELETS.

OUVRAGES AU RABAIS

Chez **CH. GUYOT et ROIDOT, Libraires,**

Rue de Grenelle-Saint-Germain, 41 et 13, à Paris.

- BIBLE (la) DES JEUNES CATHOLIQUES**, ou *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par M^{me} Louise BERNARD. — 1 volume in-12 de plus de 600 pages, orné de 12 belles grav., au lieu de 2 fr..... 75 cent.
- CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES de Malines**, rédigées par M. l'abbé H. AUBERT, vicaire-général. (*Franco*). Paris, Adrien Le Clerc. — 1 vol. in-8°, broché, au lieu de 6 fr..... 2 fr.
- CATÉCHÈSES D'UN PASTEUR** (les) à ses enfants, quelques semaines avant et après la première communion, par l'abbé GIRAULT, curé de Bar-sur-Aube. — In-12, 2^e édition, au lieu de 1 fr..... 60 cent.
- ÉPÉE DE JEANNE D'ARC (l')**, poème en dix-huit chants, par l'abbé JACQUET. — 1 beau vol. in-8°, raisin glacé, au lieu de 6 fr. 50 cent..... 2 fr.
- FOI (la) DE NOS PÈRES**, ou la *Perpétuité du catholicisme*, par le baron Th. DE BUSSIÈRES. — 1 fort vol. in-8°, au lieu de 7 fr. 50 cent..... 2 fr. 25
- GUIDE DES ADULTES**, par le docteur C.-B. CHARDON, — 1 beau vol. in-8° de 408 pages, au lieu de 5 fr..... 1 fr. 50
- HISTOIRE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE PIERRE GASSENDI**, par l'abbé MARTIN. — 1 vol. in-12, au lieu de 2 fr..... 75 cent.
- MIROIR DE LA SAINTE VIERGE**, traduit de saint BONAVENTURE, par M. l'abbé THIVILLERS. Nouv. et belle édit. — 1 vol. in-12, au lieu de 1 fr. 80, 75 c.
- SOUVENIRS D'UN PRÊTRE. Adolphe et Marie, ou Dieu le veut**, par l'abbé Justin MAURAN, missionnaire apostolique. — 1 vol. in-12; 2^e édition, revue, corrigée et augmentée, au lieu de 1 fr. 25 c..... 50 c.
- VOYAGE EN CHINE, Cochinchine, Inde et Malaisie**, par A. HAUSSMANN, délégué à la légation de M. de Lagrenée. (Sagnier et Bray.) — 3 vol. in-8°, au lieu de 15 fr..... 7 fr. 50

Franco, 25 c. en plus par vol. in-12, et 40 c. par vol. in-8°.

Le catalogue complet est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie

En vente chez A. BRAY, éditeur, rue des Saints-Pères, 66.

SAINT VINCENT DE PAUL

SA VIE, SON TEMPS, SES ŒUVRES, SON INFLUENCE,

PAR M. L'ABBÉ U. MAYNARD,

CHANOINE HONORAIRE DE POITIERS.

4 forts volumes in-8° sur papier glacé, imprimés par J. CLAYE, ornés de deux beaux portraits et d'autographes gravés sur acier par ALPH. LEROY.

Prix : 25 francs.

Quelques exemplaires ont été tirés sur vélin (papier de la Touraine, publié par M. Mame). Prix : 44 francs.

(Voir page 224 du précédent numéro.)

PARIS
Victor PALMÉ, éditeur
22, rue Saint-Sulpice

POITIERS
Henri OUDIN, éditeur

TOME III

des
ŒUVRES DE M^{GR} L'ÉVÊQUE DE POITIERS,
renfermant toutes ses œuvres édités et inédites, jusques et compris
LE PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX BENOIT LABRE,
1 très-fort vol. in-8° de 800 pages : 6 fr.

DISCOURS
DE M^{GR} L'ÉVÊQUE DE POITIERS
en l'honneur des soldats morts pour la défense des Etats de l'Eglise,
In-8° : 1 franc.

SCÈNES NOUVELLES CATHOLIQUES,
par Léon GAUTIER,
1 volume in-12. — Prix : 2 francs.

LIBRAIRIE DE C. DILLET,
éditeur du MESSAGER DE LA CHARITÉ,
15, RUE DE SÈVRES, A PARIS.

NOUVEAUTÉS ET RÉIMPRESSIONS.

LE PÈRE LA JOIE, Almanach illustré pour 1861. 20 c.
ALMANACH des jeunes ouvrières et des apprenties, publié par les soins de M. l'abbé de Girardin, directeur de l'Œuvre. — 1 joli vol., illustré de 30 vignettes. 25 c.
(On donne 18/12, 80/50, 160/100.)
SOUVENIRS D'UN SOUS-OFFICIER, La Fille à Mme Landin — 1 vol. de 220 pages. 60 c.
La douzaine, franco. 6 fr.
LES MORTS, par le R. P. Félix. — 2^e édition. — 1 vol. in-18. 1 fr.
(Au profit de l'œuvre des Dames auxiliaires du purgatoire.)
LE TRAVAIL, par le même. — 5^e éd., 1 v. in-18. 60 c.
LE CURÉ D'ARS, par J. Chantrel. 6^e édition, avec portrait le plus beau qui existe 50 c.
La douzaine, franco. 5 fr.
LE ROI PIE IX, par le même. — 6^e édition. 60 c.
La douzaine, franco. 6 fr.
SAINTE PIERRE, et les temps apostoliques, par le même. 1 fr.
LES PAGES des Catacombes, par le même. 1 fr.
SAINTE SYLVESTRE et l'arianisme, par le même. 1 fr.
SAINTE LÉON LE GRAND et les Barbares, par le même. 1 fr.
SAINTE GRÉGOIRE LE GRAND, par le même. 1 fr.

LA ROYAUTE pontificale, par le même. 2 fr. — est donnée gratis aux personnes qui prennent ces cinq derniers volumes en même temps.
LIVRE DE MÉDITATIONS, à l'usage de la jeunesse, par le chanoine Schmid. — 1 joli volume in-18. 1 fr.
La douzaine, franco. 9 fr.
L'AUTEL et LE FOYER, 6 beaux volumes in-18 charpentier. Franco, 9 fr. 50
On vend séparément :
— *Viatrice.* 1 fr. 75
— *Nouvelles de charité.* 1 fr. 50
— *Récits consolants.* 1 fr. 75
— *Monique la Savoisonne.* 1 fr. 50
— *L'Ange du baigne.* 2 fr.
Ces cinq ouvrages sont de M. Raoul de Navery et viennent d'être recommandés par le *Monde* (n° du 12 octobre) à toutes les familles catholiques.
— *Un Ange sur la terre,* par M. l'abbé *** 1 fr.
— *Histoire d'un village,* par le vicomte de Melun. — 1 joli vol. in-18. 80 c.
La douzaine, franco. 8 fr. 50.
— *Une Leçon, Scènes de la république.* 15 c.
On donne 18/12, 80/50, 175/100.
— *Placements des petits capitaux,* par le même. — in-32. 50 c.
La douzaine, franco. 5 fr.

LIBRAIRIE RELIGIEUSE

DE

JULIEN LANIER, COSNARD et C^{ie}, Editeurs.

PARIS, 4, rue de Buci. — LE MANS, 12, rue Thoré.

Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire, publiées par les PP. Charles DANIEL et Jean GAGARIN, de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration de plusieurs autres Pères de la même Compagnie. — 1^{re} série, formant 3 beaux et forts vol. in-8, avec cartes 15 fr.

Petit traité sur les petites vertus, *extrait et traduit des œuvres du comte abbé DE ROBERTI, S. J., par l'abbé C. ALIX.* — 1 joli vol. in-64. 1 fr. 50
Le même, sur papier de couleur vergé. 2 fr.

Explication du Catéchisme, par l'abbé Amb. GUILLOIS, ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté Pie IX. — 4 forts vol. in-12, 9^e édition. 12 fr.

Explication littérale et morale des Epîtres et Evangiles des dimanches et de toutes les fêtes de l'année, par l'abbé Amb. GUILLOIS. — 2 forts vol. in-12, 4^e édition, revue et augmentée 6 fr.

Entretiens de dévotion sur le Saint-Sacrement de l'autel, par le P. CRASSET, S. J., *nouvelle édition, revue et augmentée d'une méthode de visites au Saint-Sacrement*, par le P. CROIZET. — 1 vol. in-32. 75 c.

Le dernier des Rabasteins, par Al. MAZAS. — 3^e édition. — 1 beau vol. in-12 2 fr.

Librairie de **L. HACHETTE et C^o**, rue Pierre-Sarrasin, 14, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE,

Nouvelle collection in-18 Jésus à 3 fr. 50 c. le volume.

- ABOUT** (Edm.) : la Grèce contemporaine. 1 vol.
ANONYME : l'Enfant, par Mme ***. 1 vol.
BAUTAÏN (l'abbé) : la Belle Saison à la campagne; lectures spirituelles. 1 vol. — La Chrétienne de nos jours. 2 vol., contenant : la Jeune Fille et la Jeune Mère. 1 vol. — La Femme dans l'âge mur et dans la vieillesse. 1 vol.
CARO (E.) : Etudes morales sur le temps présent. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol.
CASTELLANE (comte P. de) : Souvenirs de la vie militaire en Afrique. 1 vol.
CHARENTIER : les Écrivains latins de l'Empire. 1 vol.
DARGAND (J.) : Histoire de Marie Stuart. 1 vol. — Voyage aux Alpes. 1 vol.
DAUMAS (général E.) : Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 vol.
DANTE : la Divine Comédie, traduite de l'italien par P.-A. Fiorentino. 1 vol.
DEVILLE (L.) : Excursion dans l'Inde. 1 vol.
DEVAULT (L.) : Constantinople et la Turquie. 1 vol. — La Norvège. 1 vol. — La Terre-Sainte. 1 vol.
ESQUIROS (Alph.) : l'Angleterre et la vie anglaise. 1 vol. — Les Moralistes anglais. 1 vol.
FAGUIER (L.) : Histoire du merveilleux dans les temps modernes. 4 vol. qui se vendent séparément. (Voir *Bibliogr. cathol.*, XXIV, 38.) — Les Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts, introduction à l'Année scientifique et industrielle. 1 vol. — L'Année scientifique et industrielle : 1^{re} année (1856). 1 vol. — 2^e année (1857). 1 vol. — 3^e année (1858). 2 vol. — 4^e année (1859). 1 vol.
FORGUES : la Révolte des Cipayes. 1 vol.
FRANKLIN (Jonathan) : Cours complet d'histoire naturelle. 6 vol. qui se vendent séparément.
GERARDY-SAINTE : Trois ans en Judée. 1 vol.
GIGUET (P.) : le Livre de Job, traduit du grec des Septante. 1 vol.
HÉRODOTE : Œuvres complètes, traduction nouvelle, par M. P. Giguet. 1 vol.
HEUDEL : l'Année agricole. 1^{re} année (1856). 1 v.
HOMÈRE : Œuvres complètes; traduction nouvelle, par M. P. Giguet. 4 vol.
HOMMAGE DE HÉLÈ (Mme) : Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale. 1 vol.
HOUSAYE (A.) : Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française. 1 vol.
JANIN (Jules) : Critique, portraits et caractères contemporains. 1 vol. — Variétés littéraires. 1 vol.
JURIEN DE LA GRAVIERE (l'amiral E.) : Souvenirs d'un amiral. 3 vol.
LAMARTINE (Alph. de) : Histoire de la Restauration. 8 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Lectures pour tous. 1 vol.
LAROCHE (F. de) : l'Inde contemporaine. 1 vol. — Le Niger et les explorations de l'Afrique centrale. 1 vol.
LAUGEL (A.) : Etudes scientifiques. 1 vol.
LAVALLEE (J.) : Zurga le chasseur. 1 vol.
LAVALLEE (Théophile) : Histoire de la Turquie. 2 vol.
LEMIENT (C.) : la Satire en France au moyen âge (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol.
LIBERT : Histoire de la chevalerie en France. 1 vol.
LUCIEN : Œuvres complètes, traduction nouvelle, par M. Talbot, professeur de rhétorique au collège Rollin. 2 vol.
MACAULAY (lord) : Œuvres diverses, traduites par MM. Am. Pichot, Ad. Joanne et E.-D. Forgues. 2 vol.
MARNIER (X.) : En Amérique et en Europe. 1 vol. — Les Fiancés du Spitzberg. (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. — Gazida, fiction et réalité. 1 vol. — Lettre sur le Nord. 1 vol. — Un Été au bord de la Baltique et de la mer du Nord. 1 vol.
MARTIN (P.-J.) : les Moralistes espagnols. 1 vol. — Les Moralistes italiens. 1 vol.
MOGES (le marquis de) : Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon. 1 vol.
MONNIER (Marc) : l'Italie est-elle la terre des morts? 1 vol.
MONTAIGNÉ (M.) : Essais. 1 vol.
MOREL (A.) : les Moraliste orientaux. 1 vol.
MORTIMART-BOISSÉ (baron de) : la Vie élégante à Paris. 1 vol.
NOURRISSON (J.-F.) : les Pères de l'Eglise latine. 2 vol.
OSSIAN : Poèmes gaéliques recueillis par Mac-Pherson, trad. de l'angl. par P. Christian. 1 vol.
PATIN (Th.) : Etudes sur les tragiques grecs. 3 volumes qui se vendent séparément.
PERRONS (F.-T.) : Jérôme Savonarole (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. — Deux ans de révolution en Italie (1848-1849). 1 vol.
PEIFFER (Mme Ida) : Voyage d'une femme autour du monde, traduit de l'allemand. 1 vol. — Mon second voyage autour du monde, traduit de l'allemand. 1 vol.
SAINTINE (X.-B.) : Picciola. 1 vol.
SEUDO (P.) : Critique et littérature musicales. 2 vol. — L'Année musicale : Première année (1859). 1 vol. — Le chevalier Sarti. 1 vol.
TACITE : Œuvres complètes, traduites en français par J.-L. Burnouf. 1 vol.
TALINE (H.) : Essai sur Tite-Live (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les Philosophes contemporains. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées. 1 vol.
THÉRY : Conseils aux mères sur les moyens de diriger et d'instruire leurs filles (Ouvrage couronné par l'Académie française). 2 vol.
TOPFFER (R.) : Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Le Presbytère. 1 vol. — Réflexions et menus propos d'un peintre genevois, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.
TROPLONG : de l'Influence du christianisme sur le droit civil des Romains. 1 vol.
ULLIAC TREMADURE (Mlle) : la Maîtresse de maison. 1 vol.
VAPEREAU (G.) : l'Année littéraire : 1^{re} année (1858). 1 vol. — 2^e année (1859). 1 vol.
VIENNET : Epîtres et satires. 1 vol.
XENOPHON : Œuvres complètes, traduction nouvelle, par M. Talbot, professeur de rhétorique au collège Rollin. 2 vol.
ZELLER (J.) : Episodes dramatiques de l'histoire d'Italie. 1 vol. — L'Année historique : 1^{re} année (1859). 1 vol.

Chacun de ces ouvrages sera adressé **FRANCO** à toute personne qui en enverra le prix en un mandat sur la poste.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE **J. CALLOU**, 49, RUE DE Tournon,
A PARIS

LE CHRÉTIEN, par Joseph HOLL, vicaire de Brühl, *traduit en français pour la première fois et avec autorisation de l'auteur*, par Edme BABEAU. — Charmant vol. in-32 jésus, sur papier vélin glacé. Prix franco..... 1 fr.

MAXIMES DE SAINT IGNAZ, fondateur de la Compagnie de Jésus, avec les sentiments de S. FRANÇOIS XAVIER, de la même Compagnie. — 1 joli vol. in-64. Prix franco..... 2 fr.

GUIRLANDE A MARIE, par M^{me} la comtesse Ida DE HAHN-HAHN, *traduit de l'allemand*, par M. BAILHACHE. — 1 joli vol. in-64, tiré à petit nombre sur papier rose. Prix franco..... 3 fr.
sur papier chamois. Prix franco..... 3 fr.
sur papier blanc vélin glacé. Prix franco..... 3 fr.

Assortiment de jolies reliures de fantaisie et tranches de couleur pour ces deux derniers ouvrages.

PETIT TRAITÉ SUR LES PETITES VERTUS, *extrait et traduit des œuvres* du comte abbé ROBERTI, de la Compagnie de Jésus, par M. l'abbé C. ALIX. — 1 joli vol. in-64, imprimé avec luxe sur divers papiers de couleur. Prix franco..... 2 fr.

LE MÊME ouvrage sur papier blanc glacé. Prix franco..... 1 fr. 50

SANCTI CAROLI BORROMEI instructionum Fabricæ ecclesiasticæ et suppellectilis ecclesiasticæ libri duo. — *De la Construction et de l'aménagement des églises*, par saint CHARLES BORROMÉE. — Nouvelle édition, dédiée à Mgr Parisis, évêque d'Arras; revue et annotée par M. l'abbé VAN DRIVAL, directeur du grand-séminaire; ouvrage revêtu de l'approbation de Mgr l'évêque d'Arras. — 1 beau et fort vol. in-12, texte latin. Prix franco..... 2 fr. 50

(Voir p. 284 du présent numéro.)

LIBRAIRIE DU SAINT-CŒUR-DE-MARIE.

A. LÉVESQUE, libraire-éditeur,
RUE HONORÉ-CHEVALIER, 7, PRÈS DE SAINT-SULPICE.

ŒUVRES INÉDITES DE M. L'ABBÉ DUPRICHÉ DES GENETTES

curé de Notre-Dame des Victoires,
fondateur et directeur de l'Archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs,

Contenant : ses *Sermons, Prônes, Instructions, Plans et Notes sur divers sujets de la religion*, précédées d'une notice biographique, d'un portrait de l'auteur et d'un autographe de sa main,

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M. L'ABBÉ DESROSIÈRES,
VICAIRE DE LA PAROISSE.

4 beaux volumes in-48 jésus. — Prix : 16 fr. ; par la poste, 17 fr.



PARIS
Librairie de P. Lethielleux,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI
Librairie de H. Casterman,
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

Les Merveilles de Dieu dans les âmes du purgatoire, par le R. P. ROSSTONOV, de la Compagnie de Jésus, *ouvrage traduit librement de l'italien, et augmenté d'un recueil de prières pour les morts*, par M. l'abbé V. POSTEL, du clergé de Paris, docteur en théologie, missionnaire apostolique. — 1 beau vol. grand in-18 de 400 pages. 1 50

Veillées funéraires, ou le Chrétien en méditation auprès du tombeau, par Mgr Dominique SACCONI, de l'ordre de Saint-François, évêque d'Assise; trad. par le R. P. PASCAL-MARIN, du même ordre. — Gr. in-18, 228 p. 80 c.

Les saints Désirs de la mort, ou Comment les chrétiens doivent mépriser la vie, et souhaiter la mort, par le R. P. LALLEMANT, prieur de Sainte-Genève et chancelier de l'Université de Paris. — Gr. in-32, 238 p. 60 c.

Le Livre de la consolation, par Don Mathias-Rodríguez SOMINO, avocat, ancien promoteur fiscal de Madrid, auteur de « l'Histoire de la Terre-Sainte; » trad. de l'espagnol, avec l'approbation spéciale de l'auteur, par L. POILLON. — In-12, 312 p. 1 50

Manuel de la bonne mort, divisé en deux parties, contenant les principaux offices de l'Eglise et les exercices de piété propres à s'assurer une bonne mort, par un Père de la Compagnie de Jésus. — Gr. in-32, 448 p. 2 grav. 80 c.

Le Mois de Novembre, consacré au souvenir des âmes du purgatoire, par des considérations sur les peines qu'elles y souffrent, les motifs et les moyens de les soulager, et sur l'utilité de la pensée du purgatoire. — 3^e édit., augmentée du Chemin de la Croix pour les âmes du purgatoire. — In-18. 1 50

Préparation à la mort. Considérations sur les vérités éternelles. Règlement de vie; par S. ALPHONSE DE LIGUORI; trad. du P. DUJARDIN, de la congrégation du T.-S. Rédempteur. 2^e édition. — In-12, XVI-524 p. Frontispice à deux teintes. 3 fr.

Le même, édit. économique. — In-18. 1 80

L'ouvrage complet est en vente :

OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE

Missionnaire apostolique

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS RÉCOLLETS, publiées d'après les originaux conservés dans les archives du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome, et précédées de sa vie, par le R. P. SALVATOR D'ORZINA, du même ordre; traduites de l'italien, avec le concours et l'approbation du R. P. SALVATOR, par le chanoine LABIS, docteur en théologie, profess. au séminaire de Tournai. 8 forts vol. in-12 d'environ 550 p. : 24 fr.

Plus de la moitié des traités contenus dans cette édition française n'ont été édités en italien que depuis peu par le P. Salvator, et n'ont pas encore été traduits en français. Les éditions qui ont paru précédemment, soit en italien, soit en français, sous le titre d'OEUVRES DU BIENHEUREUX LÉONARD DE PORT-MAURICE, sont par conséquent très-incomplètes. — L'édition italienne comprend treize volumes, qui, pour la commodité, sont réduits à huit volumes in-12 de 5 à 600 pages. — Chaque ouvrage peut être acheté séparément.

La publication des OEUVRES DU BIENHEUREUX LÉONARD DE PORT-MAURICE a rencontré partout l'assen-

timent du clergé, des communautés et des personnes pieuses. Plusieurs hauts dignitaires de l'Eglise, des membres éminents de l'enseignement supérieur ecclésiastique et les sommités de la presse religieuse se sont comme accordés pour féliciter le traducteur de sa grande et utile entreprise. Tous les ouvrages du B. Léonard, quoique d'une utilité particulière pour les ecclésiastiques et les personnes religieuses, offrent cependant à tous les fidèles une lecture aussi attrayante que salutaire.

OEUVRES COMPLÈTES DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

traduction nouvelle

du R. P. DUJARDIN.

Approuvée par le révérendiss. P. MAUON, supérieur-général de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur.

PARTIE ASCÉTIQUE

18 VOL. in-12. ORNÉS DE SUJETS A DEUX TEINTES, représentant les principaux traits de la vie de saint Alphonse.

OUVRAGES PUBLIÉS

TOME I. — **Préparation à la mort. Considérations sur les vérités éternelles. Règlement de vie.** 3 fr.

TOME II. — **Voie du salut et de la perfection. Méditations. Réflexions pieuses. Traités spirituels.** 3 fr.

TOME III. — **Grands moyens de salut et de perfection. La Prière. L'Oraison mentale et la retraite. Le Choix d'un état et la vocation.** 3 fr.

TOMES IV à VI. **Amour des âmes** (3 vol., sous presse).

OPUSCULES DÉTACHÉS

1^o **Vieilles au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge.** Maximes éternelles. Règlement de vie, etc. — Petit in-32. 40 c.

— **Le même**, plus les Traits de feu, le Chemin de la Croix, etc. — Grand in-32. 1 90

— **Le même** que le précédent. — Grand in-18, gros caractères. 1 80

2^o **Noël, ou Dieu fait enfant pour l'amour des hommes.** — Gr. in-32. 1 20

3^o **Réflexions et affections sur la Passion, et les Sept douleurs de Marie, actes pour la Messe, la Communion, etc.** — Gr. in-32. 1 20

4^o **La Passion du Sauveur, ou Simple exposé des circonstances de la Passion d'après les saints Evangiles, et considérations sur la Passion.** — Grand in-32. 1 90

5^o **Pratique de l'amour envers Jésus-Christ.** — Gr. in-32. 1 20

6^o **Voie de l'amour divin, ou Réflexions pieuses, Traités sur l'amour divin, la Conformité à la volonté de Dieu, la manière de converser continuellement avec Dieu, et les peines intérieures.** — Gr. in-32. 1 20

7^o **Préparation à la mort, ou Considérations sur les vérités éternelles.** — Gr. in-18. 1 80

8^o **Voie du salut, ou Méditations qu'on peut faire en tout temps. Traités sur la Passion et la prière. Règlement de vie abrégé, etc.** Gr. in-32. 1 20

9^o **Du grand moyen de la prière pour obtenir le salut et toutes les grâces.** — Gr. in-32. 1 20

10^o **De l'Oraison mentale et de la retraite.** — Gr. in-32. 80 c.

11^o **AVIS à la jeunesse chrétienne sur le choix d'un état et sur la vocation.** — Gr. in-32. 80 c.

12^o **Neuvaines en l'honneur de sainte Thérèse.** — Gr. in-32. 80 c.

BULLETIN SPÉCIAL D'ANNONCES

DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE.

— NOVEMBRE 1860. —

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue Saint-Sulpice, 22, à Paris.

ÉTRENNES 1861

VIES DES SAINTS

PAR LE P. GIRY,

ÉDITION POPULAIRE DÉDIÉE A TOUS LES FIDÈLES

ET AUGMENTÉE DES

VIES DES SAINTS ET BIENHEUREUX NOUVEAUX

Par les prêtres de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier.

Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Verdun, de Nancy et de Quimper et Léon.

4 beaux vol. in-12 chacun de 600 pages : 12 fr. (*franco*). — Reliure en toile tranche jaspée, les 4 vol. (pour les religieuses) : 16 fr. — Demi-reliure, dos en chagrin, plats toile, tranche jaspée (pour les familles) : 18 fr. — Même reliure, tranche dorée, avec gravures, les 4 vol. renfermés dans un bel étui (Cadeau-Souvenir de première communion) : 22 fr.

VIES DES SAINTS, par le même, édition très-complète, publiée sous le patronage de NN. SS. de Langres, Paris, Poitiers, etc.

4 beaux vol. grand in-8°, ornés des 14 magnifiques gravures du célèbre Lepautre. Broché : 46 fr. Demi-reliure chagrin, tranche jaspée : 60 fr. — *Idem*, tranche dorée : 66 fr.

Cet ouvrage forme le plus intéressant et le plus utile cadeau qu'on puisse offrir à un prêtre, à une religieuse ou au chef d'une famille chrétienne. Inutile de rappeler ici que la **VIE DES SAINTS** du P. GIRY, revus par les prêtres de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier, a été proclamée la meilleure, la plus édifiante et la plus complète par la majeure partie de l'épiscopat, du clergé et des journaux catholiques. On peut consulter tout ecclésiastique à cet égard.

ÉTRENNES A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

Dédiées aux enfants qui se préparent à la première communion.

Les quatre volumes suivants, réunis dans un étui, richement reliés, *franco* : 10 francs.

RÉCITS ANECDOTIQUES SUR LA VIE DE PIE IX, par l'abbé DUMAX, sous-directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. — 1 beau vol. in-12 orné du portrait de Pie IX.

JÉSUS OFFERT A LA JEUNESSE dans les principales circonstances de son enfance, par le même et l'abbé CHEVOJON. — 1 vol. in-12.

ROME CHRÉTIENNE RACONTÉE A LA JEUNESSE ; Noël, Légendes, Récits et Chroniques, par l'abbé DUMAX, ancien secrétaire de Mgr de Ségur, à Rome. — 1 vol. in-12.

ENTRETIENS ET CONSEILS AVANT ET APRÈS LE CATÉCHISME (première communion), par le même. — 1 vol. in-12.

On est souvent embarrassé dans le choix des volumes à donner à la jeunesse ; on veut quelque chose d'intéressant et d'irréprochable pour le fonds. Rien de mieux que les petits ouvrages de M. Dumax : histoires, traits, légendes y abondent. — Les quatre volumes bien reliés, réunis dans un étui, prix : 10 fr., *franco*.

H^{TE} VEDRENNE

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE POUR T^M. LES ECCLÉSIASTIQUES,

Rue Mézières, 2 (près Saint-Sulpice), à Paris, ci-devant rue du Vieux-Colombier, 4.

6 MAGNIFIQUES GRAVURES.

JÉSUS SAUVEUR ET LA MARIEZELLE au pied de la Croix, d'après Rubens, grav. par Sixdeniers, 64 centimètres de hauteur sur 49 de largeur, marges non comprises.

JÉSUS DOCTEUR, d'après Tony Johannot, grav. par Sixdeniers, même dimension.

JÉSUS PASTEUR, d'après Murillo, grav. par Sixdeniers, même dimension.

LA VIERGE AU DONATAIRE, d'après Raphaël, grav. par Sixdeniers, même dimension.

LA DESCENTE DE CROIX, d'après Jouvenet, grav. par Sixdeniers, même dimension.

LE PORTRAIT DU SOUVERAIN PONTIFE, grav. par Cornillet, dimension : 50 c. de hauteur sur 37 de largeur, marges non comprises.

Ces six belles gravures, splendidement encadrées, or fin, cadre de 7 c. de largeur, seront envoyées franco contre un mandat de poste de 160 fr.

6 MAGNIFIQUES ESTAMPES.

LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

LE SACRÉ CŒUR DE MARIE.

L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE, d'après Murillo.

LE CHRIST MORT, d'après Philippe de Champagne.

LE BON PASTEUR.

MÈRE DU SAUVEUR.

Ces 6 estampes seront envoyées franco contre un mandat de poste de 10 francs.

MAGNIFIQUES CANONS D'AUTEL, coloriés avec le plus grand soin, riche encadrement, or fin, les trois parties : 40 fr.

Pour les recevoir franco, envoyer un mandat de poste de 40 fr.

100 GRAVURES DÉCOUPÉES, dites dentelles, parfaitement choisies et assorties.

Pour les recevoir franco, envoyer un mandat de poste de 6 fr.

TRÈS-BEAU PAROISSIEN ROMAIN, reliure riche, orné de gravures.

Pour le recevoir franco, envoyer un mandat de poste de 6 fr.

Vente à prix réduits de livres importants et d'occasion, tels que : *Encyclopédie du XIX^e siècle*, *Encyclopédie catholique*, *Dictionnaire d'histoire naturelle*, par M. Ch. d'Orbigay, *Œuvres complètes de Buffon et Lacépède*, *Cours complets d'Écriture sainte et de Théologie*, *Démonstrations évangéliques*, etc., etc.

ACHAT ET ÉCHANGE DES MÊMES LIVRES.

La *Bibliographie catholique* recommande toujours M. VEDRENNE comme tout à fait digne de la confiance du clergé.

SPECIALITÉ DE CHEMINS DE LA CROIX

Et Tableaux religieux.

NOUVEAU ET MAGNIQUE CHEMIN DE LA CROIX, Véritable peinture à l'huile sur toile, exécuté par d'excellents artistes, d'après les grands maîtres, Raphaël, Rubens, etc.

DIMENSION N^o 1. — Hauteur, 55 centimètres ; largeur, 46 c. ; non compris le cadre, qui a 3 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 225 fr.

DIMENSION N^o 2. — Hauteur, 73 c. ; largeur, 60 c. ; non compris le cadre, qui a 7 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 375 fr.

DIMENSION N^o 3. — Hauteur, 81 c. ; largeur, 65 c. ; non compris le cadre, qui a 7 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 475 fr.

DIMENSION N^o 4. — Hauteur, 92 c. ; largeur, 73 c. ; non compris le cadre, qui a 8 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 575 fr.

DIMENSION N^o 5. — Hauteur, 1 mètre ; largeur, 81 c. ; non compris le cadre, qui a 8 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 675 fr.

DIMENSION N^o 6. — Hauteur, 1 m. 16 c. ; largeur, 89 c. ; non compris le cadre, qui a 8 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 975 fr.

DIMENSION N^o 7. — Hauteur, 1 m. 30 c. ; largeur, 97 c. ; non compris le cadre, qui a 11 c. de largeur. — Les 14 Stations, avec cadres et croix or fin, prêtes à être posées : 1,300 fr.

Les prix sont les mêmes pour chacune des dimensions ci-dessus, quand on désire mettre en largeur ce qui est en hauteur, et vice versa.

L'Immaculée Conception de la sainte Vierge,

D'APRÈS L'IMAGE DE ROME.

Hauteur, 1 m. 16 c. ; largeur, 97 c. ; y compris le cadre, or fin, de 8 c. : 30 fr.

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, même dimension, même encadrement : 30 fr.

SACRÉ CŒUR DE MARIE, même dimension, encadrement : 30 fr.

SAINTS PATRONS ET SAINTES PATRONNES, même dimension, même encadrement : 30 fr.

ECCE HOMO, copie très-soignée, d'après le beau tableau du Guide. — Hauteur, 78 c. ; largeur, 47 c. ; y compris le cadre, or fin, de 7 c. : 50 fr.

Envoi franco de port et d'emballage, six mois de terme ou 5 p. 0/0 d'escompte en payant après réception, pour le continent français. Pour la Corse, les colonies françaises et les pays étrangers, franchise de l'emballage seulement. Le port et les autres droits sont à la charge des destinataires.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA et HATON,

Libraires-Éditeurs, rue Bonaparte, 68, à Paris.

MANUEL DE LA MÈRE CHRÉTIENNE, par le R. P. Th. RATISSONNE. — 6^e édition, revue et augmentée. — 1 beau vol. in-18 raisin, 2 fr. 50; par la poste, 3 francs.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE morale, par l'abbé B. PHILIP, chanoine titulaire, vicaire-général de Pamiers et de Perpignan. *Edition augmentée d'une table analytique des matières.* — 1 fort vol. in-8°. 5 fr. Cet ouvrage, examiné à Rome, a valu à l'auteur un bref du Souverain Pontife.

LE PRINCIPE RELIGIEUX, ou *Etudes sur les livres saints, appropriées au besoin de notre époque*, par l'abbé PHILIP. — 1 vol. in-18 jésus 2 fr.

L'ACTION PROVIDENTIELLE, ou *Lettres philosophiques sur l'histoire du christianisme*, par l'abbé PHILIP. — 1 vol. in-12. 4 fr.

LA TRÈS-SAINTE COMMUNION, par Mgr DE SÉGUR. — 6^e édition. — In-18 broché, 20 c.; par la poste, 30 c.

Sa Sainteté Pie IX vient d'accorder un Bref à Mgr de Ségur, à l'occasion de cette publication.

L'HOMME RELEVÉ DE SA CHUTE, ou *Essai sur le péché originel et les fruits de la rédemption*, par l'abbé M. J. GUITTON, vicaire-général de Rennes. — 2 vol. in-8°. 6 fr.

HISTOIRE DE SAINT ANTOINE DE PABOUÉ, par M. l'abbé J. A. GUYARD, vicaire-général de Montauban. — 1 vol. in-8°, avec gravure. 5 fr.

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE MISSION CATHOLIQUE AU VICARIAT DE MÉLANÉSIE, par l'abbé L. VERGUET, ancien missionnaire apostolique en Océanie; illustrée de 20 grav. d'après nature. — 1 beau vol. in-8°. 2 fr. 50

GUIDE DU PÉNITENT, ou *Exercices pour la confession et la communion, extraits des Confessions de saint Augustin*, par M. l'abbé MERTIAN, curé de Juilly. — 1 vol. in-18. 80 c.

PRIÈRES ET SOUVENIRS, par Octave Ducros (de Sixt). *Nouvelle édition.* — 1 vol. in-12. 2 fr.

POÉSIES A LA SAINTE VIERGE, par Octave Ducros (de Sixt). 2^e édition. — 1 vol. in-32 jésus. 4 fr. 20

On trouve à la même librairie toutes les compositions musicales de M. l'abbé Moreau (de Montmorillon), et tous les ouvrages de propagande religieuse à 5, 10, 15 centimes, publiés sous le nom de Bibliothèque religieuse de Toulouse.

Le Catalogue général de la LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH est adressé franco aux personnes qui en font la demande par lettre affranchie.

Librairie de LAGNY frères, rue Cassette, 12, à Paris.

- HISTOIRE DE FRANCE**, par M. Laurentie. — 8 vol. in-8°, papier glacé
2^e édition 40 fr
Le même ouvrage. — 8 vol. in-18 anglais, papier glacé. 2^e édition.... 28 fr.
PERFECTION (la) DES JEUNES FILLES, par M. l'abbé Chevojon, du clergé
de Saint-Roch. — In-32. 2^e édition, beau papier glacé 4 fr. 50
Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris.
SOLILQUES (les) de saint Augustin; traduction nouvelle avec des réflexions
à la fin de chaque chapitre, et précédée de prières diverses, de la messe
et des vêpres, par M. l'abbé L. C***. — Vol. grand in-32 jésus, avec enca-
drements ornés à chaque page. 2 fr.
CATÉCHISME DOGMATIQUE ET MORAL, ouvrage utile aux peuples, aux
enfants et à ceux qui sont chargés de les instruire, par Couturier. — 3 gros
vol. in-12. 9^e édition. 9 fr.
DÉVELOPPEMENT DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE, preuves de la vérité
de la foi catholique, par John-Henri Newman; traduit de l'anglais sur la
2^e seconde édition, par L. Boyeldieu d'Auigny. — In-8°. 6 fr.
Le traducteur de cet ouvrage a reçu de S. S. Pie IX une lettre de félicitations sur la fidélité et
l'exactitude de sa traduction. Un gracieux présent de Sa Sainteté accompagnait cette lettre.
HISTOIRE DE L'ANCIEN TESTAMENT, rédigée pour l'instruction et l'édifi-
cation des fidèles, par M. Couturier. — 4 gros vol. in-12. 2^e édition. 40 fr.
HISTOIRE DU PAPE INNOCENT III et de ses contemporains, par Frédéric
Hurter, traduite de l'allemand par A. de Saint-Chéron et J.-B. Haiber, pu-
bliée et précédée d'une Introduction, par A. de Saint-Chéron. — 3 vol.
in-8°. 2^e édition revue et corrigée. 48 fr.
Cette édition est ornée d'un portrait authentique du pape Innocent III, et précédée d'une lettre
de l'auteur dans laquelle il déclare n'approuver et ne reconnaître que cette traduction.
Il y a des exemplaires diversement reliés de ces différents ouvrages.

Librairie de A. COURSIER, Editeur, rue Hautefenille, 9, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

LA VIERGE

HISTOIRE DE LA MÈRE DE DIEU,

revue et augmentée, par M. l'abbé ORSINI. Nouvelle édition, illustrée de 16 belles gra-
vures sur acier et d'un nombre considérable de jolies gravures sur bois, exécutées
par nos plus habiles artistes. — 4 très-beau vol. grand in-8° jésus.

PRIX : 15 FRANCS.

Le même ouvrage, belle reliure en demi-chagrin, tr. dorées. 18 fr.

NOUVELLE CHASSE AUX PAPILLONS

PAR M. CASTILLON,

professeur à Sainte-Barbe,

illustrée de 12 superbes planches coloriées, imprimées en couleurs; très-belle édition
de luxe. — 1 beau vol. grand in-8° jésus.

PRIX : 14 FRANCS.

Le même ouvrage, belle reliure en demi-chagrin, tr. dorées. 17 fr.

PAYSAGES DU NORD

(NOUVELLE ÉDITION)

illustré de 4 superbes planches sur acier et de 8 magnifiques sujets imprimés en couleurs :
*Belgique, Hollande, Russie, Baltique, golfes de Bothnie et de Finlande, Laponie, océan
Glacial, îles d'Aland, Norvège, Suède, Cattégat, villes Hanséatiques, Angleterre,
Ecosse, etc., entièrement revu et augmenté, par MM. A.-C. BOUYER et TH. MIDY ;*
belle édition de luxe. — 1 beau vol. grand in-8° jésus, broché. **PRIX : 12 FR.**
Le même ouvrage, belle reliure en demi-chagrin, tranches dorées. 16 FR.

Publications nouvelles de la librairie GAUME frères et J. DUPREY,

RUE CASSETTE, 4.

- LE COMTE G. DE LA TOUR. Scènes de la vie hongroise.** — 1 beau vol. in-12..... 3 fr.
LOUIS MOREAU. Considérations sur la vraie doctrine. 2^e édition; suivie de la 3^e édition du **Matérialisme phrénologique.** — 1 vol. in-12..... 3 fr.

TRADUCTIONS DU MÊME AUTEUR :

L'imitation de N.-S. Jésus-Christ, traduction nouvelle, accompagnée d'extraits des ouvrages des Pères, des Docteurs et des Saints. 3^e édition. — 1 beau vol., imprimé sur papier glacé..... 3 fr. 50
Nous appelons l'attention des amis des bons et beaux livres sur cette nouvelle édition de *L'imitation*. Nous la recommandons notamment aux personnes qui regrettent de voir ce livre imprimé généralement en caractères très-fins. *L'imitation*, en petit format, a l'avantage d'être un livre portatif; l'édition à laquelle on vient d'apporter beaucoup de soins, tout en offrant aussi cet avantage, méritera sans doute une meilleure place dans la bibliothèque des gens de goût.

Les Confessions de saint Augustin. 6^e édition. — 1 vol. in-8^o, contenant le texte et la traduction..... 7 fr.
— *Le même ouvrage*, 7^e édition. — 1 vol. in-12, contenant seulement la traduction française..... 3 fr. 50
Cette traduction a été couronnée par l'Académie française.

E. VEUILLOT. Questions d'histoire contemporaine. — 1 fort vol. in-8^o..... 6 fr.

Le Piémont dans les Etats de l'Eglise; documents et commentaires. — 1 vol. in-12. (*Sous presse.*)

I. GOSCHLER. Le tome X du **Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique**, traduit de l'allemand. — Ce grand ouvrage comprendra 25 volumes in-8^o de 500 à 600 pages à deux colonnes. Il paraît un volume tous les deux mois. On souscrit au prix de 5 fr. 50 c. par volume.

A. GABOURD. Le tome XVI de l'**Histoire de France.** — L'ouvrage formera 20 volumes in-8^o. Prix de chaque volume..... 5 fr.

LOUIS VEUILLOT. Le tome V de la 2^e série des **Mélanges religieux**, historiques, politiques et littéraires. Prix de chaque volume..... 6 fr.

FRÉD. GODEFROY. Le tome II de l'**Histoire de la littérature française.** — L'ouvrage est publié en 5 forts volumes : trois pour la prose, deux pour la poésie. Prix de chaque volume..... 6 fr. 50

M^r GAUME. La huitième édition du **Catéchisme de Persévérance.** — 8 vol. in-8^o. Prix..... 32 fr.

— La dix-huitième de l'**Abrégé** du même ouvrage. — 1 vol. in-18. 4 fr. 60

— La dix-huitième de l'**Horloge de la Passion.** — 1 vol. in-18. 4 fr. 20

Béthléem, ou l'Ecole de l'Enfant Jésus; petites visites à la crèche, pour le temps de Noël, d'après saint Alphonse de Liguori. — 1 vol. in-18. Prix..... 4 fr. 60

Le tome XXIX de l'**Histoire universelle de l'Eglise catholique**, par l'abbé ROHRBACHER, paraîtra en janvier prochain.

Le nouveau Catalogue sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

A^D MAME ET C^{IE}, Editeurs, à TOURS.

A PARIS, M^{ME} V^E POUSSIELGUE-RUSAND, RUE SAINT-SULPICE, 23.

ÉTRENNES 1861

LA

TOURAINNE

HISTOIRE ET MONUMENTS

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. L'ABBÉ J.-J. BOURASSÉ

*Chevalier de la Légion d'honneur,
Chanoine de l'église métropolitaine de Tours, correspondant du Comité de l'histoire, de la langue
et des arts de la France, président de la Société archéologique de Touraine.*

UN VOLUME IN-FOLIO

SPLENDIDEMENT ILLUSTRÉ PAR MM. KARL GIRARDET ET FRANÇAIS.

L'illustration du volume est ainsi composée :

- 1° Quatorze estampes gravées sur acier ;
- 2° Quatre planches imprimées en couleurs ;
- 3° Une carte coloriée, comprenant la province de Touraine et le département d'Indre-et-Loire ;
- 4° Plus de trois cents gravures sur bois, la plupart de grande dimension, représentant des scènes historiques, des portraits, des paysages, des monuments de tout genre, etc.

PREX :

Broché.....	400 fr.
Chagrin premier choix, écusson et dorures sur plat, tranche dorée	130 fr.
Reliure de luxe en maroquin du Levant, riches dorures sur plat, tranche ciselée.....	200 fr.

Suite des publications de la librairie A^D WANE et C^{IE}, de Tours.

NOUVELLES PUBLICATIONS

LA TERRE-SAINTE

VOYAGE DANS

L'ARABIE PÉTRÉE, LA JUDEE, LA SAMARIE, LA GALILÉE ET LA SYRIE

PAR M. L'ABBÉ J.-J. BOURASSÉ.

Magnifique vol. gr. in-8°, illustré de 32 belles gravures sur bois d'après KARL GIRARDET.
Prix broché, couverture imprimée : 9 fr.

TABLEAU DE LA CRÉATION

OU

DIEU MANIFESTÉ PAR SES ŒUVRES

PAR L.-F. JÉHAN.

2 volumes in-8°. — Nouvelle édition, revue et augmentée.
Prix, broché, couverture imprimée : 5 fr.

MANUEL DU CHRÉTIEN

CONTENANT

Les Psaumes, le Nouveau Testament, accompagnés de notes;
l'Imitation de N.-S. Jésus-Christ, l'Ordinaire de la Messe et les Vêpres,

APPROUVÉ PAR M^{GR} L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Belle édition perle in-32, sur papier gr.-rais. — Prix, br., couverture imprimée : 1 fr. 75.

ÉDITIONS NOUVELLES

DE

PAROISSIENS ET IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Riches reliures en maroquin du Levant, ivoire, nouveaux modèles.

Reliures en mouton, imitation de maroquin du Levant, avec riches ornements
en relief

A TRÈS-BAS PRIX.

N. J. PHILIPART.

Librairie et Imagerie religieuse, Objets divers à l'usage du Clergé,

Rue Honoré-Chevalier, 4, près Saint-Sulpice.

**BON MARCHÉ
EXCEPTIONNEL**

NOUVEAU CHOIX

**ENVOI FRANCO
PAR LA POSTE.**

DE

800 GRAVURES ET IMAGES FINES DE PIÉTÉ

POUR 15 FRANCS.

- | | | | | |
|-----|---|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|----|
| 1. | — | 25 gravures découpées, dites dentelles, colorées (dimension, 9 centimèt. sur 6), à 4 centimes. | 1 | » |
| 2. | — | 25 gravures découpées, dites dentelles, également colorées (dimension plus grande, 11 centimètres sur 7), à 8 centimes. | 2 | » |
| 3. | — | 25 gravures découpées, dites dentelles, avec prières au verso, gravures et dentelles également soignées (dimension, 7 centimètres sur 5), à 3 centimes. | » | 75 |
| 4. | — | 25 gravures découpées, dites dentelles, avec prières au verso, gravures et dentelles également soignées (dimension 9 ou 10 centimètres sur 6 ou 7), à 5 centimes. | 1 | 25 |
| 5. | — | 25 gravures découpées, dites dentelles, avec prières ou légendes au verso, sujets très-variés, outils à découper entièrement nouveaux, dentelles et gravures très-soignées. — La dimension de chaque image est de 10 ou 11 centimètres de hauteur sur 6 ou 7 de largeur, à 6 centimes chaque image. | 1 | 50 |
| 6. | — | 20 gravures genre dit Mosaïque, impressions en cinq ou six couleurs, avec encadrement or ou argent — et prières au verso, — une grande feuille. | » | 75 |
| 7. | — | 20 gravures gélatinées, avec encadrement or ou argent — et prières au verso, — une grande feuille. | » | 75 |
| 8. | — | 75 gravures, avec encadrement or (ce qui se fait de mieux en ce genre), 3 grandes feuilles à 40 centimes. | 1 | 20 |
| 9. | — | 200 gravures en taille-douce (sur acier), très-fines, avec prières, sur très-beau papier glacé, — exécution très-soignée, 200 sujets, 10 grandes feuilles à 30 cent. | 3 | » |
| 10. | — | 360 gravures également sur acier et avec prières au verso, beau papier et bonne exécution, sujets très-variés, 14 feuilles à 20 centimes. | 2 | 80 |

800 gravures fines de piété pour. francs 15 »

Chaque Souscripteur recevra en outre, à titre de prime gratuite, deux douzaines de JOLIES DENTELLES TEINTÉES AVEC FILETS OR.

NOTA. — Cachets de communion, nouveaux, gravés sur acier, à 5, 10 et 20 centimes le cachet, selon le format. (On peut prendre des cachets en remplacement d'autres gravures.)

Les 15 francs sont payables par un mandat de poste, après la réception des 800 gravures.

PARIS

Librairie de P. Lethielleux,
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI

Librairie de H. Casterman,
RUE AUX RATS, 44.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

**LE LIVRE D'OR DES FAMILLES, ou LA TERRE
SAINTES ILLUSTRÉES** de 60 *magnifiques* *su-*
jets à deux teintes. — Beau volume-album,
très-grand in-8°. Prix : 12 fr.

NOUVELLES GERMANIQUES, par Albert Wea-
fer et autres écrivains allemands ; — Blanda de
Rudesheim ; — la Promesse solennelle ; — Père
Narcisse ; — Mère et fils ; — la chapelle Sixtine ;
— Traduction de Pauline L'Otiviera (Mme Bra-
quaval). — Magnifique vol. gr. in-8°, format dit
jésus, viii-248 pages, illustré de quatre beaux
sujets à deux teintes. Prix : 3 fr.

HISTOIRE DE LA TERRE SAINTES, par don
Mathias-Rodríguez Sobrino, avocat, ancien
promoteur fiscal de Madrid ; trad. par L. Poi-
lon. — 2 vol. gr. in-8°, viii-616 et 534 pages,
avec quatre belles cartes, savoir : 1^o Itinéraire
pour la terre sainte ; — 2^o Itinéraire des mis-
sions de terre sainte ; — 3^o Plan de Jérusalem ;
— 4^o Carte de la route suivie par les Israélites
dans le désert jusqu'à leur entrée dans la terre
promise. — Prix : 12 fr.

**SOUVENIRS DE MA VIE. — MÉMOIRES DU
CHANOINE SCHMID**, publiés et continués par
l'abbé Wefer, son neveu. Seule traduction
reconnue par le continuateur, précédée d'une
étude sur le clergé d'Allemagne au XIX^e siècle,
dédiée à S.^e Em. Mgr de Geissel, cardinal ar-
chevêque de Cologne, et approuvée par
S. G. Mgr de Marguerye, évêque d'Autun ; par
l'abbé C.-S. DONILLE. — Gr. in-8°, 728 pages,
4 *sujets et portraits*. Prix : 6 fr.

**ALBUM DU SACRÉ CŒUR, NEUVAIN, EM-
BLÈMES, PRIÈRES, PRATIQUES** pieuses
pour chacun des neuf jours qui précèdent la
fête du Sacré Cœur, par HALLÉZ. — Magnifique
vol. tr.-gr. in-8°, illustré de 29 *sujets emblé-*
matiques, genre allemand, gravés finement sur
acier. Prix : 5 fr.

Assortiment de belles reliures.

**LES VIERGES MIRACULEUSES DE LA BEL-
GIQUE**, histoire des sanctuaires où elles sont
vénérées ; légendes, pèlerinages, confréries,
bibliographie ; publié par A. D. R., avec le

concours de plusieurs ecclésiastiques et hom-
mes de lettres. — 106 notices illustrées de
40 gravures par Brown, qui sont la reproduc-
tion fidèle d'autant d'images de la Vierge, d'ap-
rès les pieux monuments, vénérées dans les
diverses églises et chapelles de la Belgique. —
Gr. in-8°, viii-444 pages. Prix : 12 fr.

Tous ces volumes et beaucoup d'autres analogues se
trouvent toujours en magasin en reliures variées.

JÉSUS ENFANT.

DÉVOTION A JÉSUS ENFANT. — Histoire de
l'image de l'enfant Jésus, à Prague ; notice sur
la vénérable sœur **MARGUERITE DU SAINT-
SACREMENT** ; association de la Sainte-Enfance
de Jésus ; neuvaines ; chapelet de l'enfant Jésus ;
Litantes ; Prières diverses. — In-32, 64 pages,
avec l'image miraculeuse. Prix : 30 c.

**DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS, ou MÉDITA-
TIONS** pour tout le temps de l'AVENT, la
NOËL, la CIRCONCISION, l'ÉPIPHANIE, etc.,
extraites des œuvres de S. Alph. de Liguori,
et traduites de l'italien. — 2^e édition. — In-18,
268 pages. Prix : 80 c.

EXERCICES POUR L'AVENT jusqu'à la Circon-
cision, propres aux âmes dévotes et surtout aux
religieuses qui veulent aller à Jésus avec une
grande simplicité de cœur. Un exercice pour
chaque jour. — Gr. in-32, 104 pages. Prix : 30 c.

FÊTES de la famille de la très-sainte Vierge, mère
de Dieu, par le P. CROISSET. — In-12, 88 p. 30 c.

**NOËL, ou DIEU FAIT ENFANT POUR L'AMOUR
DES HOMMES.** Exercices de piété en l'hon-
neur de l'enfant Jésus, avec les Indulgences
accordées par les Souverains Pontifes en faveur
de cette excellente dévotion, par S. Alphonse
de Liguori. Traduct. nouv. du R. P. L.-J. Du-
jardin, de la Congrégation du T.-S. Rédemp-
teur. — Gr. in-32, xii-444 pages, 2 *sujets* gra-
vés. Prix : 1 fr. 20

SAINTS ANGES DE LA GRÈCE. 1 vol. in-18.
(Voir p. 371 du présent numéro). Prix : 80 c.

COURS TRIENNAL D'INSTRUCTIONS

A L'USAGE DES PENSIONNATS,

Des Ecoles dominicales et des Congrégations de jeunes personnes,

PAR LE CHANOINE D.-G. HALLEZ,

Licencié en théologie, Professeur d'éloquence sacrée au séminaire de Tournai, Auteur des PLANS D'INSTRUCTIONS
D'APRÈS LE CATECHISME DU CONCILE DE TRIENTE.

5 volumes in-12 d'environ 400 pages. — Prix : 15 francs.

Chaque volume formant un tout complet pourra s'acheter séparément : I. *La Prière et les Sacre-*
ments (en vente), 3 fr. — II. *Oraison mentale. Cérémonies de la messe*, 3 fr. — III. *Esprit de*
l'Eglise, la Vraie Piété, 3 fr. — IV. *Dévotions particulières à la jeunesse*, 3 fr. — V. *Retraites et*
sujets de circonstance, 3 fr.

LIBRAIRIE DE **A. JOSSE**, A PARIS, 5, RUE CASSETTE.

LA CROISADE D'ITALIE

En 1860

HISTOIRE DE L'ARMÉE PONTIFICALE

Par le vicomte DE LA VAUSSERIE.

Un volume in-12. — Prix franco : 3 francs 50 centimes.

Un grand nombre d'évêques, entre autres S. Em. le cardinal-archevêque de Bordeaux et Mgr l'évêque d'Orléans, ont écrit à l'éditeur A. Josse pour le féliciter d'avoir publié la *Croisade d'Italie* en 1860. — Voici la lettre que Mgr l'évêque de Pamiers lui a adressée à la même occasion :

• Pamiers, 9 novembre.

« Monsieur,

« Je reçois tout à l'heure le volume que vous avez bien voulu m'adresser, et suis pressé de vous remercier de cette délicate attention. Il ne m'a été possible que de jeter un coup d'œil rapide sur l'ouvrage de M. le vicomte de la Vausserie, me réservant de le lire plus à l'aise. N'importe, je puis en dire déjà, et sans crainte d'erreur, ce que méritent peu de productions de nos jours : c'est là plus qu'un bon livre, c'est aussi une bonne action.

« Vous serez, j'espère, assez complaisant, Monsieur, pour transmettre au digne auteur mon humble appréciation, qui lui arrivera sans doute en nombreuse compagnie d'encouragements et d'éloges.

« Agréez pour vous-même l'expression de ma vive gratitude.

« † AUGUSTE, évêque de Pamiers. »

PUBLICATIONS NOUVELLES DE LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE
DIDIER et C^e, 35, quai des Augustins.

LA CONSCIENCE

OU LA RÈGLE DES ACTIONS HUMAINES,

PAR

M. L'ABBÉ BAUTAIN

UN BEAU VOLUME IN-8°. PRIX : 7 FRANCS.

Du même Auteur :

PHILOSOPHIE DES LOIS

AU POINT DE VUE CHRÉTIEN.

Un beau vol. in-8°. Prix : 7 fr. — LE MÊME OUVRAGE, 1 vol. in-12, 2 fr. 50.

POLÉMIQUE RELIGIEUSE

QUELQUES PIÈCES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES CONTROVERSES
DE CE TEMPS,

Par M. l'abbé COGNAT.

UN VOLUME IN-12. — PRIX : 3 FR. 50.

En vente chez A. BRAY, éditeur, rue des Saints-Pères, 66.

OUVRAGES NOUVEAUX. — ÉTRENNES.

LE PRÉCIEUX SANG

ou

LE PRIX DE NOTRE SALUT

PAR LE R. P. FABER

auteur de : *Tout pour Jésus, Conférences spirituelles, etc.*

1 vol. in-18 anglais : 3 fr. 50

Souveraineté (la) temporelle des Papes. *Etudes historiques*, par M. l'abbé TENOUGI. — 1 vol. in-8. 4 fr.

Du même auteur : De l'Esprit d'erreur au XIX^e siècle. 1 vol. in-8, 5 fr. — Défense des premières vérités de la foi. 1 vol. in-8, 6 fr. — Exercices pour l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. in-32, 40 c.

L'Agonie triomphante, ou Jésus-Christ et l'Église glorifiés par la Croix; ouvrage de saint LAURENT JUSTINIEN, traduit par M. Louis CAILLET. — 1 vol. in-18 angl. 3 fr.

Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence, par M. l'abbé U. MAYNARD. — 4 forts vol. in-8, ornés de portraits et d'autographes gravés sur acier. 28 fr.

Apologues chrétiens au II^e siècle, 2^e série : *Tatien, Hermias, Athénagore*, etc. (Cours de Sorbonne, 1859-60), par M. l'abbé FREPPEL. — 1 vol. in-8. 6 fr.

Du même auteur : Les Apologues chrétiens au II^e siècle : *Saint Justin*, 1 vol. in-8, 6 fr. — Les Pères apostoliques, 1 vol. in-8, 6 fr. — Panégyrique de Jeanne d'Arc, in-8, 80 c.

Histoire de saint Ignace de Loyola, par M. DAURIGNAC. — 2 vol. in-12, avec portrait. 6 fr.

— *Vie abrégée*. — 1 vol. in-12. 2 fr. 50.

Du même auteur : Histoire de saint François-Xavier. 2 vol. in-12, avec portrait, 6 fr. — *Vie abrégée*. 1 vol. in-12, 2 fr. 50. — *Sainte Jeanne de Chantal* modèle de la jeune fille et de la jeune femme, fondatrice de la Visitation. 1 vol. in-12. 3 fr.

Guide de la Jeunesse, par l'abbé F. DE LAMENNAIS, précédé de l'*Histoire sainte*, par BOSSUET; de la *Religion démontrée*, par Jacques BALMÈS; et suivi d'*Exercices pour la Messe, la Confession et la Communion*, tirés de FÉNELON, des Vêpres du dimanche. 11^e éd. — 1 v. gr. in-32 vél. 1 fr. 50.

Nous signalons comme beaux livres d'étranges les ouvrages suivants : de Montalembert, *Histoire de sainte Elisabeth*; — de Lamennais, *Imitation de J.-C.*, grand in-8, in-18, in-32; — de Falkous, *Histoire de saint Pie V, Louis XVI*; — F. de Champagny, *les Césars*; — Mgr Darboy, *Saint Thomas Becket*; — E. de la Gournerie, *Rome chrétienne*; — Audin, *les Histoires de Luther, Calvin, Léon X, Henri VIII*; — E. Veuillot, *Guerres de la Vendée et de la Bretagne*; — Ranke, *Histoire de la Papauté aux XVI^e et XVII^e siècles, etc.*, etc. — Le Catalogue complet sera envoyé franco sur demande affranchie.

LE DROIT D'AINESSE

PAR M^{me} BOURDON

auteur de la *Vie réelle*, — les *Béatitudes*, — *Souvenirs d'une Institutrice*, — la *Charité*. — 1 beau vol. in-18 angl. 2 fr.

Une Famille bretonne, ouvrage dédié à l'adolescence, par Mlle Zénaïde FLEU-RIOT (Anna Edmée). — 1 beau vol. in-18 anglais, orné de 4 grav. sur acier. 3 fr.

Du même auteur : *Souvenirs d'une Douairière*, 2^e édit. 1 vol. in-12, 2 fr. — *Marquise et Pêcheur*. 1 vol. in-12, 2 fr.

Les Réécits du Foyer, 2^e série, par M. H. VIOLEAU, auteur de *Souvenirs et nouvelles*, — *Veillées bretonnes*, etc. — 1 vol. in-12. 2 fr.

Les derniers Jours du chrétien, ou le viatique, l'extrême onction, la recommandation de l'âme, les funérailles, le dogme du purgatoire, les prières pour les morts, expliqués aux fidèles, par M. l'abbé BAYLE, docteur en théologie, auteur de la *Vie de saint Philippe de Néri, de saint Vincent Ferrier*. — 1 vol. in-18. 2 fr.
Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'Evêque de Marseille.

Théâtre moral de la Jeunesse, par M. P. LÉVÊQUE. 3^e édition, augmentée. — 2 vol. in-12 sur papier collé. 4 fr.

La Voie douloureuse des Papes, par M. Edmond LAFOND, auteur de *Rome, Lettres d'un Pèlerin*. — 1 vol. in-18 anglais. 3 fr.

Vie de N.-S. Jésus-Christ, d'après les visions de la sœur Emmerich, traduite par M. l'abbé DE CAZALÈS. — 6 vol. in-18 anglais, 2 fr. 50 le vol. — Les tom. I, II, III et IV sont en vente; les tom. V et VI sont sous presse.

La douloureuse Passion de N.-S. Jésus-Christ. 15^e édition. — 1 vol. in-18 anglais. 2 fr. 50

Vie de la sainte Vierge. — 1 vol. in-18 anglais. 4^e édition. 2 fr. 50

Ces trois ouvrages, écrits par C. Brentano, sous la dictée de la sœur Emmerich, sont traduits avec autant de fidélité que d'élégance par M. de Cazalès.

Mémoires du cardinal Pucci sur le Pontificat de Pie VII, traduits par M. QUEYRAS. Nouvelle édition. — 2 vol. in-18 anglais, avec portraits. 6 fr.

Vie de M. Des Genettes, par M. l'abbé DE VALETTE. — 1 vol. in-12, avec portr. 2 fr.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS et C^{ms},

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56, A PARIS.

NOUVELLES PUBLICATIONS.

Tous ces ouvrages seront adressés FRANCO à toute personne qui en enverra le prix par lettre affranchie en un mandat sur la poste.

- Barrière.** Bibliothèque des Mémoires pendant le XVIII^e siècle. Tomes XXIII et XXIV, contenant : Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, par Dieudonné Thiébault, avec avant-propos et notes par M. F. Barrière. — 2 vol. in-18. Prix. 6 fr.
- Biographie générale** (Nouvelle) depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter, publiée sous la direction de M. le docteur Hoefer. Tome XXXII (Louise de Savoie-Maldegem). — 1 vol. in-8°. Prix. 3 fr. 50
- Branet** (Jacques-Charles). Manuel du Libraire et de l'Amateur de livres, contenant un nouveau dictionnaire bibliographique et une table en forme de catalogue raisonné. 5^e édition originale, entièrement refondue et augmentée d'un tiers par l'auteur. — Tome 1^{er}, 2^e partie. Prix. 10 fr.
Les deux parties du tome 1^{er}. Prix. 20 fr.
- Cantu** (César). Histoire des Italiens, traduite sous les yeux de l'auteur par M. Armand Lacombe, d'après la 2^e édition italienne. Tome VII. — 1 vol. in-8°. Prix. 6 fr.
- Dussieux** (L.). Les grands faits de l'histoire de France racontés par les contemporains; choix de lectures à l'usage de la jeunesse et des gens du monde. Tome 1^{er} : les Origines, la Gaule celtique, la Gaule romaine, la Gaule franque. — 1 vol. in-8°. Prix. 5 fr.
Cet ouvrage formera de 8 à 10 volumes.
- Essais sur Marc-Aurèle**, d'après les monuments épigraphiques, précédé d'une notice sur le comte Barth. Borghesi, par M. Noël des Vergers. — 1 vol. in-8°. Prix. 4 fr.
- Fétis** (R.-J.). Biographie universelle des musiciens et Bibliographie générale de la musique. 2^e édition, entièrement refondue et augmentée de plus de moitié. Tome 1^{er}. — In-8°. Prix. 8 fr.
Cet ouvrage formera environ 10 volumes.
- Fragmenta philosophorum graecorum** collegit, recensuit, vertit, annotationibus et prolegomenis illustravit, indicibus instruxit *Fr. Guil. Aug. Mullachius*. Poescos philosophica caeterorumque ante Socratem philosophorum quae supersunt. (*Scriptorium graecorum Bibliotheca.*) — 1 vol. in-8°. Prix. 15 fr.
- Freund** (D.-Guill.). Grand Dictionnaire de la langue latine sur un nouveau plan, par le D^r Guill. Freund, traduit de l'allemand en français, revu sur les textes et considérablement augmenté, par N. Theil, professeur au lycée impérial de Saint-Louis. — 7^e livraison grand in-4°. Prix. 7 fr.
- Hérodien.** Histoire romaine depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III, traduite du grec par Léon Halévy. — 1 vol. in-18. Prix. 3 fr.
- Leibniz** (Œuvres de). Publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions par A. Foucher de Careil. — Tome II. — 1 vol. in-8° de plus de 600 pages. Prix. 7 fr. 50
- Luynes** (duc de). Mémoires sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés sous le patronage de M. le duc de Luynes, par MM. L. Dussieux et E. Soulié. Tomes I à IV. — In-8°. Prix. 24 fr.
- Prescott.** Histoire du règne de Philippe II, traduite de l'anglais par G. Ranson et P. Ithier. — Tome IV. — 1 vol. in-8°. Prix. 5 fr.
- Rich** (Anthony). Dictionnaire des antiquités romaines et grecques, accompagné de 2,000 gravures d'après l'antique. Traduit de l'anglais sous la direction de M. Chéruel. — 1 vol. in-8°. Prix. 10 fr.
- Scheler** (Auguste). Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne. — 1^{re} et 2^e livraison. — In-8° sur papier vélin. Publié en 10 livraisons au prix de 1 fr. chacune.

Paris. — Imprimerie BAILLY, DIVRY et C^e, rue Notre-Dame des Champs, 49.

BULLETIN SPÉCIAL D'ANNONCES

DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE.

— DÉCEMBRE 1860. —

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES
RÉGIS RUFFET, successeur.
RUE SAINT-SULPICE, 38, A PARIS.

Toute demande accompagnée du montant en un bon de poste jouira, au choix du demandeur, d'une remise ou de l'affranchissement du port.

NOUVEAUTÉS POUR 1861.

La Bretagne catholique, historique et pittoresque, précédée d'une Excursion dans le Bocage vendéen; vies de saints, pèlerinages, légendes, traits historiques, mœurs, coutumes, anecdotes, descriptions et paysages; par M. L. BURON, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève. — Magnifique volume grand in-8° Jésus, avec illustrations par M. Desvieux, imprimées en deux couleurs. Broché, couverture imprimée. 10 fr.

Les Femmes pieuses de la France, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA, née Symon de Latreiche. — Magnifique volume grand in-8° Jésus, illustré de 16 gravures par MM. Jules Courtet et Patout, imprimées en deux couleurs. Broché. 12 fr.

Reliure de luxe en tous genres.

Fleurs de Famille, ou *Héliène et Julia*, par M. A. CELARIER, auteur de *l'Histoire de Fénelon*. — 1 vol. in-8°. 3 fr.

Pour paraître prochainement :

Marguerite à vingt ans, suite du *Journal de Marguerite*, par Mlle MONNIOT. — 2 vol. in-12. 5 fr.

La Piété en action, ou *les Vraies Amies*, par Mme MANCEAU, institutrice. — 1 beau vol. grand in-8° Jésus, illustré de 12 grav. par M. Auguste Hirsch; imprimées en deux couleurs. Broché, couverture imprimée. 8 fr.

Châteaubriand, sa Vie et ses Ecrits, par M. COLLOMBET, avec lettres inédites à l'auteur. — 1 vol. in-8°. 5 fr.

La Vendée. — *Le Pays*. — *Les Mœurs*. — *La Guerre*; par M. Eugène LOUDUN. — 1 vol. 4 fr.

Manuel élémentaire d'archéologie nationale, par M. l'abbé CORBLET, mem-

Histoire de Paris et de son influence en Europe depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, comprenant l'histoire civile, politique, religieuse et monumentale de cette ville au double point de vue de la formation de l'unité nationale de la France et des progrès de la civilisation dans l'Europe occidentale; par A.-J. MEINDRE. — 5 gros vol. ornés de 30 gravures sur acier. 25 fr.

Vie de Denis-Auguste Affre, archevêque de Paris, par l'abbé CRUICE. — 1 vol. in-8°. 5 fr.

Etudes philosophiques sur le christianisme, par NICOLAS. — 4 vol. in-12. 14 fr.

Nouvelles Etudes philosophiques, par NICOLAS. — *La Vierge Marie*. — 4 vol. in-12. 16 fr.

Histoires de Jeunes Filles, par Mlle DE LORTAL. — 1 beau vol. gr. in-8°, grav. 6 fr.

Journal de Marguerite, par Mlle MONNIOT. — 2 vol. in-12. 5 fr.

bre de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères. — 1 vol. orné de 700 dessins de M. E. Breton, membre de la Société des antiquaires de France. 7 fr. 50

Matinées de la Gravière, exposition de la doctrine catholique, à l'usage des jeunes personnes, par M. DE MILLY, avec approbation de NN. SS. les évêques de Bayeux et d'Autun. 5 fr.

Soldat et Prêtre, ou *Vie de M. Marprez*, par l'abbé CONGNET. — 1 volume in-8°. 5 fr. 50

La Femme, par BELOUINO. — 1 volume in-8°. 5 fr.

Les Passions, par BELOUINO. — 2 vol. in-8°. 10 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE.

2^e édition, revue, corrigée, augmentée et continuée jusqu'à nos jours.

AVIS.

La deuxième édition de la **BIOGRAPHIE UNIVERSELLE** (MICHAUD) a mis en vente à la fin de septembre dernier son tome XXVII. Le tome XXVIII vient de paraître. Quatre volumes auront paru dans le courant de l'année 1860.

La **BIOGRAPHIE UNIVERSELLE** (Michaud) est une œuvre depuis longtemps appréciée dans le commerce et dans les lettres. Il n'est pour ainsi dire pas un homme éminent de notre temps qui n'y ait mis la main.

La première édition, épuisée depuis longtemps, avait besoin d'être refondue, remaniée et complétée. Ce travail s'exécute avec le concours des écrivains de premier ordre en tous genres.

Nous citerons parmi les écrivains et les savants qui ont honoré et honorent cette nouvelle édition de leur collaboration :

Membres de l'Académie française : MM. DE BARANTE, GUIZOT, LEGOUVÉ, PROSPER MÉRIMÉE, DE PONGERVILLE, DE SACY, SALVANDY, SAINT-MARC GIRARDIN, SAINTE-BEUVE, VILLEMALIN.

Membres de l'Institut : MM. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE, BRONGNIART, B^{on} CH. DUPIN, FAUSTIN-HÉLIE, FLOURENS, GEOFFROY SAINT-HILAIRE, F. HALÉVY, CH. LE-NORMANT, MATHIEU, ALFRED MAURY, DE MONMERQUÉ, MOQUIN-TANDON, PAYEN, DE QUATREFAGES, LOUIS REYBAUD, VALENCIENNES, N. DE WAILLY.

Membres de l'Académie de médecine : MM. BROCA, GUBLER, PIORRY.

Divers : MM. BAUDRILLART, BOULATIGNIER, BOULLÉE, CAPEFIGUE, CHAIX-D'EST-ANGE, PHILARÈTE CHASLES, DE LA BÉDOLLIÈRE, l'abbé DASSANCE, DEZOS DE LA ROQUETTE, FOUCHER DE CAREIL, GUILLAUME GUIZOT, JULES JANIN, DE LAFAGE, PAUL LACROIX, CH. LESSEPS, HENRI MARTIN, PARISOT, AMÉDÉE PICHOT, QUICHERAT, SAINT-RÉNÉ TAILLANDIER, SÉDILLOT, EDOUARD THIERRY, TISSOT, WEISS, etc., etc.

Cette liste, déjà si brillante, est encore destinée à s'enrichir de plusieurs noms illustres qui se sont engagés envers les éditeurs.

La deuxième édition de la **BIOGRAPHIE UNIVERSELLE** se composera de 40 à 42 volumes grand in-8° à deux colonnes de 650 à 700 pages. Prix : 12 fr. 50

La lettre M sera presque terminée avec le tome XXVIII. On a donc la presque certitude de ne pas dépasser le nombre de 40 à 42 volumes annoncé dès l'origine. Il paraît environ 5 volumes par an. Dans trois années l'ouvrage se trouvera complet.

MM. les souscripteurs peuvent prendre immédiatement tous les volumes parus, ou, s'ils le préfèrent, donner ordre qu'un volume leur soit adressé chaque mois ou chaque deux mois, à leur volonté. Pendant qu'ils recevront ainsi successivement les volumes déjà parus, la **BIOGRAPHIE UNIVERSELLE** aura atteint son dernier volume.

EN VENTE CHEZ M^{me} C. DESPLACES

Éditeur-propriétaire de la 2^e édition de la **BIOGRAPHIE UNIVERSELLE** (Michaud),

52, RUE DE VERNEUIL, A PARIS.

C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15.

MISE EN VENTE DE L'OUVRAGE COMPLET.

NOUVEAU DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

Rédigé d'après les travaux et les mémoires

DES MEMBRES DES CINQ CLASSES DE L'INSTITUT

Académie française, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Académie des Sciences,
Académie des Beaux-Arts, Académie des Sciences morales et politiques,

PAR

M. P. POITEVIN

Auteur du *Cours théorique et pratique de Langue française*, adopté par l'Université.

CONDITIONS DE VENTE :

Cet ouvrage forme 2 volumes in-4°, imprimés sur papier grand raisin, en caractères neufs, par **MM. Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut**, et se trouve chez C. REINWALD, éditeur, ainsi que chez tous les libraires de France et de l'étranger.

Prix de l'ouvrage complet, 2 vol. in-4°, broché... 40 fr.

Relié demi-marocain (reliure très-solide)..... 50 fr.

UNE DOUBLE SOUSCRIPTION EST OUVERTE :

1° Par livraisons de 2 feuilles par semaine, chaque livraison. . . . 30 cent.

2° Par fascicules de 20 feuilles par mois, chaque fascicule. . . . 3 fr.

Librairie de L. HACHETTE et C^e, rue Pierre-Sarrazin, 14, Paris,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

LIVRES D'ÉTRENNES.

OUVRAGES QUI VIENNENT DE PARAÎTRE

On peut, en payant la reliure en sus des prix ci-après, se procurer reliés tous
les Ouvrages compris dans la présente Annonce.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES, DIRIGÉ PAR M. ÉD. CHARTON.

PREMIÈRE ANNÉE, CONTENANT 39 CARTES

et 422 magnifiques gravures dessinées par nos plus célèbres artistes.

2 BEAUX VOLUMES IN-4^o, PRIX, BROCHÉS, 25 FRANCS.

LES GRANDES INVENTIONS

DANS LES TEMPS ANCIENS ET MODERNES

PAR LOUIS FIGUIER.

1 BEAU VOLUME GRAND IN-8^o, ILLUSTRÉ DE 221 VIGNETTES, BROCHÉ : 10 FR.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

PROMENADE DE PARIS A MARLY-LE-ROI

EN SUIVANT LES BORDS DU RHIN

par X.-B. SAINTINE.

Illustré de 450 vignettes par GUSTAVE DORÉ, FOSTER, etc.

1 MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8^o, BROCHÉ : 20 FRANCS.

LE ROI DES MONTAGNES

PAR EDMOND ABOUT.

Illustré de 158 vignettes par GUSTAVE DORÉ.

1 BEAU VOLUME GRAND IN-8^o, BROCHÉ : 10 FR.

PIERRE L'ÉBOURIFFÉ, joyeuses histoires et images drôlatiques pour les
enfants de 3 à 6 ans. 1 volume in-4^o, traduit de
l'allemand-par-TAIN. Prix, cartonné, en noir : 2 francs ; en couleur, 3 francs.

SUITE DES LIVRES D'ÉTRENNES DE L. HACHETTE ET C^{IE}.

VOLUMES ILLUSTRÉS PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉS :

FORMAT IN-FOLIO.

BADE ET SES ENVIRONS. 28 grandes lithographies, et 29 gravures sur bois; par J. Coignet. Notices par A. Achard. 1 magnifique volume. Relié, 100 fr.

FORMAT IN-8°.

JOURNAL POUR TOUS. Cinq années. Chaque année se vend séparément, brochée, 5 fr. 50 c.; reliée en percaline, 7 fr.; en mosaïque, 7 fr. 50 c.
LA SEMAINE DES ENFANTS. Quatre années. Chaque année se vend séparément, brochée, 5 fr. 50 c.; reliée en percaline, 7 fr.; tranches dorées, 7 fr. 50 c.
LA GUERRE D'ITALIE. 1 beau volume illustré de 100 gravures sur bois. Broché, 2 fr. 75 c.; relié en percaline gaufrée, 3 fr. 75 c.
LE FOYER DES FAMILLES. *Magasin catholique illustré.* Année 1860. 1 volume, broché, 5 fr. 50 c.; relié en percaline, 7 fr.; tranches dorées, 7 fr. 50 c.
LES PAYSANS BADOIS. Texte et dessins par Charles Lallemand. 1 volume (16 grandes planches colorées et 12 vignettes). Cartonné, 12 fr.

FORMAT GRAND IN-8°.

BELLEZ. *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne.* 1 beau vol. de près de 1900 pages. Broché, 21 fr.
BOUILLET. *Dictionnaire universel d'histoire et*

de géographie. Nouvelle édition. 1 beau volume de 2000 pages. Broché, 21 fr.
BOUILLET. *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts.* Nouvelle édition. 1 beau volume de 1750 pages. Broché, 21 fr.
COLART. *Histoire de France,* avec texte, tableaux synoptiques et 73 gravures sur acier. 1 volume, format oblong, broché, 13 fr. 50 c., cartonné, 15 fr.
DUFFERIN (lord). *Lettres écrites des régions polaires.* 1 beau volume traduit de l'anglais et illustré de 26 grandes vignettes. Br., 10 fr.
GUMPERT (Mme Thècle de). *Le Monde des Enfants.* 1 beau volume traduit de l'allemand et illustré de 125 vignettes par Junct. Br., 10 fr.
LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS, par Nodier, Stahl, Oct. Feuillet, Balzac, J. Janin, etc.; vignettes par Meissonnier, Tony Johannot, Bertall et Lorenz. 4 vol. Chaque volume se vend séparément 10 fr.
LIVINGSTONE (le Dr). *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique centrale.* 1 magnifique volume illustré de 45 gravures et de 2 cartes. Broché, 20 fr.
SAND (George). *Les Romans champêtres,* illustrés par Johannot: 1° *La Mare au Diable*; François le Champy 1 vol.—2° *La Petite Fadette*; André; *la Fauvette du docteur.* 1 vol. Chaque volume se vend séparément. Br., 10 fr.
TAINÉ (H.). *Voyage aux Pyrénées.* 1 magnifique volume illustré de 350 vignettes sur bois par Gustave Doré. Broché, 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE ROSE, FORMAT IN-18 JÉSUS.

PRIX DE CHAQUE VOLUME, BROCHÉ : 2 FR.

(On a fait précéder d'un astérisque le titre des ouvrages publiés dans cette collection, en 1860.)

ANDERSEN. *Contes choisis.* 1 vol. (40 vignettes).
ANONYMES. *Douze Histoires pour les Enfants de 4 à 8 ans* (18 vignettes).
 — *Les Enfants d'aujourd'hui.* 1 volume (40 vignettes).
BAWR (Mme de). *Nouveaux Contes.* 1 volume (40 vignettes).
BELEZ. *Jeux des Adolescents.* 1 volume (140 vignettes).
BERQUIN. *Choix de petits Drames et de Contes.* 1 volume (40 vignettes).
BOITEAU (P.). *Légendes pour les Enfants.* 1 volume (42 vignettes).
GARRAUD (Mme Z.). *La Petite Jeanne.* 1 volume (20 vignettes).
 * **CASTILLON (A.).** *Récréations physiques.* 1 volume (38 vignettes).
CERVANTES. *Don Quichotte.* Edition à l'usage des enfants. 1 vol. (80 vignettes).
CHABREUL (Mme de). *Jeux des jeunes filles.* 1 volume (35 vignettes).
COLET (Mme L.). *Enfances célèbres.* 1 volume (57 vignettes).
EDGEWORTH (Miss). *Contes de l'adolescence.* 1 volume (22 vignettes).
 — *Contes de l'enfance.* 1 volume (22 vignettes).
GRELLIS (Mme de). *Contes moraux.* 1 volume (40 vignettes).
GRIMM (les frères). *Contes choisis.* 1 volume (40 vignettes).
HAUFF. *La Caravane.* 1 volume (40 vignettes).
 — *L'Auberge du Spessart.* 1 vol. (40 vignettes).

HAWTHORNE (N.). *Le Livre des merveilles.* 2 volumes (40 vignettes).
 * **LE SAGE.** *Gil Blas.* Edition à l'usage de la jeunesse. 1 volume (40 vignettes).
MAYNE-REID (le capitaine). *Les Exilés dans la forêt.* 1 volume (12 vignettes).
 — *L'Habitant du désert.* 1 volume (20 grandes vignettes).
 — *A fond de cale.* (12 grandes vignettes).
 — *A la mer!* 1 volume (12 grandes vignettes).
 — *Le Chasseur de plantes.* 1 volume (12 grandes vignettes).
 — *Les Vacances des jeunes Boers.* 1 volume (12 grandes vignettes).
 — *Les Veillées de Chasse.* 1 vol. (40 vignettes).
 * **PAPE-CARANTIER (Mme Marie).** *Histoires et Leçons de choses pour les Enfants.* 1 volume (75 vignettes).
PERRAULT et Mmes d'Aulnoy et L. de Beaumont. *Contes de fées.* 1 volume (40 vignettes).
PORCHAT (J.). *Contes merveilleux.* 1 volume (21 grandes vignettes).
SÉGUR (Mme la comtesse de). *Nouveaux Contes de fées.* 1 volume (20 vignettes).
 — *Les Petites filles modèles.* 1 vol. (21 grandes vignettes).
 — *Les Malheurs de Sophie.* 1 volume (42 vignettes).
 — *Les Vacances.* 1 volume (40 vignettes).
 — *Mémoires d'un âne.* 1 vol. (75 vignettes).
VIMONT (Ch.). *Histoire d'un navire.* 1 volume (40 vignettes).

ON TROUVE À LA MÊME LIBRAIRIE : les ŒUVRES DE LAMARTINE, 6 vol. in-8°, à 7 fr. l'un; ou 8 vol. in-18 jésus, à 3 fr. 50 c. l'un; celles de VICTOR HUGO, 20 vol. in-18 jésus, à 1 fr. le vol.; les MÉMOIRES DE SAINT-SIMON, 20 v. in-8°, 120 fr.; les CLASSIQUES FRANÇAIS, à 2 fr. lev., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT
UN AN
de janvier à décembre
12 fr.

11^e ANNÉE, 1861.

PRIX DE LA COLLECTION
DOUZE ANS
de 1851 à 1862, inclus
100 fr.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

JOURNAL DES PRÉDICATEURS

Rue Cassette, 25, à Paris.

Chaque mois, 72 pages gr. in-8 raisin, papier glacé, donnant la matière de 2 vol. in-8° (1).

Sermons, Prônes, Instructions, Homélie, etc., etc., pour tous les dimanches et toutes les fêtes; sur le symbole, les sacrements, le catéchisme; Conférences de Notre-Dame de Paris (depuis 1851); Conférences de l'Assomption (du R. P. VENTURA); Oraisons funèbres; Pannégyriques, etc., etc.; Leçons de la Sorbonne (cours d'éloquence sacrée et d'Histoire ecclésiastique).

Table analytique et alphabétique et Table des matières à la fin de chaque volume.

Exhortations, Instructions et Sermons pour retraites, Avent, Carême, Mois de Marie, Premières Communions et différentes solennités, telles que: Bénédiction nuptiales, Vêtures, Distributions de prix, Dédicace d'une église, Pose d'une première pierre, Bénédiction d'un cimetière, de travaux, etc., etc.

Tables analytiques et alphabétiques générales à la fin de la 7^e et de la 12^e année.

La collection des dix premiers volumes (1851-1860) renferme la plupart des sujets traités par les prédicateurs les plus éminents de notre époque. Le choix et la variété des matières font de *l'Enseignement catholique* le meilleur répertoire à consulter par le pasteur des campagnes, comme par celui des villes.

Pour 100 fr., au lieu de 160 fr.

Les souscripteurs recevront immédiatement, *franco* sur tout le parcours direct des chemins de fer partant de Paris (2) :

- 1^o Les dix premiers volumes publiés (1851-1860);
- 2^o *Cadres de Prônes et Prônes pour tous les dimanches*, par M. l'abbé VINCENT;
- 3^o Un magnifique Portrait de S. S. le Pape Pie IX, de 51 centimètres de hauteur sur 37 de largeur, non compris de très-belles marges (gravé à la manière noire par Alfred Cornillet, ce portrait, qui est de 20 fr. dans le commerce, est le plus beau de ceux qui ont été publiés);
- 4^o Les livraisons successives de 1861 à 1862.

Le prix de l'abonnement ou d'une année écoulée est de 12 fr., *franco* par la poste. Ajouter 1 fr. pour recevoir les *Cadres de Prônes*.

S'adresser directement à M. SIMON DE VAUDIVILLE, directeur-gérant de l'Enseignement catholique, rue Cassette, 25, à Paris.

Les lettres non affranchies sont refusées.

(1) *L'Enseignement catholique* est, de tous les recueils de même nature, celui qui donne, à beaucoup près, le plus de matière pour le même prix.

(2) Pour la Corse et l'Algérie, les collections ne peuvent être affranchies que jusqu'à Marseille.

C. DILLET, éditeur, 15, rue de Sèvres, à Paris.

PETITES ÉTRENNES POUR 1861.

PAPA CIVIL (PAPA TROMPETTE), prix : c. 10	VIE DU P. DE RAVIGNAN. Prix..... 75
UN MARI comme il y en a beaucoup..... 10	LE PRÊTRE, par un Homme enlant et ami 60
CHEMIN DE LA CROIX..... 15	du peuple..... 60
UNE LEÇON, par M. le vicomte de Melun.. 15	PETIT LIVRE DE LA VRAIE SCIENCE.. 10
MOIS DE MARIE DES OUVRIERS..... 15	HISTOIRE D'UN VILLAGE, par M. le vi-
BOUTADE CONTRE L'ÉGLISE..... 15	comte de Melun..... 80
AFFAIRE DE GALILÉE..... 15	PLACEMENT des petits Capitaux, par le même 50
A QUOI BON LA RELIGION?..... 15	PETIT JEAN ET PETIT PIERRE, par un
QUEL MAL FONT les LIBRES-PENSEURS? 15	membre de Saint-Vincent-de-Paul... 15
QU'IL y a des Protestants qui ne le sont plus 15	LES SOUVENIRS D'UN SOUS-OFFICIER... 60
LE MIRACLE..... 15	RAPINETTE, ou le Maître de pension, mystère en treize tableaux, par un moutard 75
On donne 1812, 175/100 assortis sur tous les ouvrages qui précèdent.	OUVRAGES DE M. L'ABBÉ RONVAI :
ALMANACH des Jeunes Ouvrières. 1 très-joli vol. in-16 raisin de 2 feuilles illustrées. 25	L'ANGE conducteur pour la 1 ^{re} communion. 40
LE PÈRE LA JOIE, vrai Mathieu Lensberg. 20	SOUVENIRS DE RETRAITE..... 30
On donne 1812, 150/100 sur ces ouv. assortis.	LA SAINTE QUARANTAINE..... 35
LE CURÉ D'ARS. 6 ^e édit, augm. des détails les plus récents et d'un chapitre inédit... 50	RETRAITE RELIGIEUSE..... 20
LE ROI PIE IX, joli vol. in-18 raisin..... 60	CHEMIN DE LA CROIX..... 20
Grandes remises sur ces deux ouvrages.	PETIT ABRÉGÉ de la doctrine chrétienne.. 20
ACCORD DE LA RAISON AVEC LA FOI, par le P. de Boylesve..... 25	EXAMEN pour une confession générale..... 25
LA RELIGION SURNATURELLE, par le même. 1 vol. in-32..... 80	DEUX MOIS DE MARIE en un..... 30
LA FOURNAISE, par le même..... 25	REGUEIL de Cantiques, à l'usage des Missions 36
SAINT LOUIS, id..... 40	TESTAMENT RELIGIEUX de Napoléon, sa profession de foi..... 50
LES MACHARÉES, id..... 50	UN SERGENT de la Vieille Garde dans son village..... 35
1812, 175/100 assortis sur ces 4 derniers.	POURQUOI l'homme est-il sur la terre? 2 v. 60
HEURES DU PEUPLE, par M. l'abbé Plique. Un joli cartonnage..... 40	LA CONFESSION est-elle l'invention des prêtres?..... 30
LE PARESSEUX, par le même. Joli cartonn. 40	SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE..... 60
ÉDUCATION du cœur par le cœur, par le même 40	SAINT SACRIFICE DE LA MESSE..... 40
LE TRAVAIL, par le R. P. Félix..... 60	EXPLICATION DU SYMBOLE, Bellarmin.. 60
VIE DE CHAPDELAIN..... 40	PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST..... 50
VIE POPULAIRE DE LA SEUR ROSALE..... 25	LA VIE DE SAINTE AGNÈS..... 30
	Y A-T-IL UN DIEU QUI S'OCCUPE DE NOUS?..... 30

MAGASINS		ATELIERS
29, RUE SAINT-SULPICE.		3, RUE GARANCIÈRE, PARIS.
MAISON BOUASSE-LEBEL.		
Paris 1849.	Londres 1851.	Paris 1855.
MÉDAILLE DE BRONZE.	MENTION HONORABLE.	DEUX MÉDAILLES.

IMAGES ET ESTAMPES RELIGIEUSES

Pour donner une idée du bon marché de cette maison, elle offre à titre de spécimen :

MILLE vignettes de piété gravées sur acier, pour **15 FR.**

- | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>52 Images dentelées, coloriées, de la grandeur de 9 à 12 cent. de long sur 4 à 7 1/2 de largeur.</p> <p>52 Images dentelées, noires, grandeur de 7 1/2 à 11 c. sur 5 à 7 1/2 de largeur.</p> <p>10 Images noires, les plus belles et les plus fines dentelles, dites ajustées et gaufrées, de 11 à 12 cent. sur 7 à 8 de large.</p> <p>21 Images gélatine et dorées.</p> | <p>21 Images chromo ou mosaïques, impressions en plusieurs couleurs avec or et argent.</p> <p>32 Images chromo relief, genre qu'on ne trouve que dans cette maison.</p> <p>310 belles Images noires fines et Images noires dorées, de 16 à 24 à la feuille.</p> <p>502 jolies Images noires assorties, formant 12 grandes feuilles.</p> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

1000 Images. Toutes avec Légendes et Prières au verso.

Ces MILLE Images seront expédiées franco à toute personne qui en adressera le prix par lettre affranchie, en un ou deux mandats sur la poste.

Grand choix de Cachets de Communion et de Confirmation.

Librairie de CHARLES DOUNIOL, édit. du CORRESPONDANT, 29, rue de Tournon, à Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN POLOGNE

Sous le gouvernement russe, par le R. P. Louis LESCEUR, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. 1 vol. in-8..... 6 fr.

LA JOURNÉE DES MALADES

Réflexions et prières pour le temps de la maladie, par M. l'abbé Henri PERREYVE, avec une introduction par le R. P. PERETOR, supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. 1 vol. in-18..... 2 fr. 50

DE LA COMPOSITION ORATOIRE

Principes et applications avec des exemples, par le R. P. Frédéric-Marie GUÉRIN, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-18 anglais..... 7 fr.

CORRESPONDANCE D'UNE ÉLÈVE DU SACRÉ-CŒUR

Par Mme Zoé DELBET. 1 vol. in-18. 3 fr.

LA CHARITÉ AU CHEVET DU LIT DES MALADES

ET DES AGONISANTS

Où la pratique des visites des malades et de l'assistance des mourants, par l'abbé PETITPOISSON, curé de Notre-Dame de Bon-Secours. 1 vol. in-18..... 60 c.

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES

Le monde, — le chez soi, — la famille, par Mme la comtesse de BASSANVILLE, avec une préface par M. Alfred NETTEMENT..... 3 fr.

MISSION DU CANADA

Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France, avec deux cartes géographiques, par les RR. PP. DE MONTEZON et MARTIN. 1 vol. in-8. — Le même, 2 vol. in-12..... 6 fr.

UN NOM

Par M. Alfred DE COURCY. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

CAUSERIES — NOUVELLES — MÉLANGES

Par Mlle Julie GOURAUD, directrice du *Journal des jeunes personnes*, 1 vol. in-18. 3 fr.

ROSE LEBLANC

Par lady Georgina FULLERTON, avec une préface de M. P. DOUHAIRE. 1 vol. in-8°. 5 fr.

COMMENT ON CONVERTIT UN MARI

Par M. DE PLASMAN. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

LE TRÉSOR DES MÉNAGES.

Recueil d'utiles connaissances, de recettes et de procédés faciles et peu coûteux concernant l'industrie, l'économie domestique, l'hygiène, etc., etc., par l'abbé PETITPOISSON, curé de Notre-Dame de Bon-Secours. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BIOGRAPHIE DES RELIGIEUX BARNABITES

Vie du bienheureux Alexandre Sauli, de la même congrégation, avec une Notice sur l'auteur, par le cardinal GERDIL, évêque d'Algérie et de Pavie, apôtre de la Corse. 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

AUX AMES AFFLIGÉES

Paroles tirées de la sainte Ecriture, ouvrage posthume du R. P. D. BOUHOURS, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition..... 40 c.

LE DIRECTEUR SPIRITUEL DES AMES DÉVOTES ET RELIGIEUSES

Tiré des écrits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, par un Père de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition. 1 vol. in-32..... 80 c.

ALBUM DE LA GRAND'MÈRE

Par Mme Z. DESLONGCHAMPS. Deuxième partie. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

Paris. — Imprimerie BAILLY, DIVRY et C^e, rue Notre-Dame des Champs, 49.

AVIS AUX ABONNÉS.

Nous prions instamment ceux de nos lecteurs dont l'abonnement est expiré depuis le 1^{er} janvier ou depuis le 1^{er} juillet dernier, de vouloir bien nous en adresser le prix au moyen d'un Bon de poste. — Nous avons dit souvent combien ce mode, si facile pour eux, est pour nous le plus sûr et le plus économique.

RECTIFICATION.

Page 2 de la couverture du précédent numéro, 1^{re} colonne, le prix de la nouvelle édition du *Combat spirituel* a été indiqué par erreur comme étant de 2 fr. 50 c. — C'est **1 fr. 60 c.** qu'il faut lire.

MAGASINS,
Rue St-Sulpice, 29.

IMAGERIE, ESTAMPES RELIGIEUSES
OBJETS DE RELIGION.

ATELIERS,
Rue Garancière, 3.

MAISON BOUASSE-LEBEL.

ARTICLES NOUVEAUX :

TRÈS-BEAU CHEMIN DE CROIX, peinture à l'huile sur toile, 14 stations, 4 metre 60 centimètres de haut sur 1 mèt. 40 cent. de large, encadrement. Prix : 4,300 fr.

UN TRÈS-BEAU CHEMIN DE CROIX, 14 stations, peint sur toile à l'huile, 70 cent. sur 55 cent., encadrement doré. 350 fr.

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS, TRÈS-SACRÉ CŒUR DE MARIE, MARTE ET MARIE, NOTRE-DAME DE LA SALETTE, sur le

dessin donné par MM. les missionnaires, très-belles lithogr. en noir, sur gr. colombier. 4 fr. — *Les mêmes*, en couleur. 8 fr.

Grand assortiment de **PETITES RÉCOMPENSES RELIGIEUSES** et objets pieux pour missionnaires et à très-bon marché.

LA RELIGION EN TABLEAUX, CATÉCHISME EN IMAGES, album composé de 60 belles lithogr. in-folio en noir, cart. 43 fr. — *Le même*, en couleur 49 fr.

Sommaire du présent numéro.

Académie (l') et les académiciens; le 29 ^e fauteuil. — Gresset. — Millot.	93
Annuaire des Deux-Mondes, Histoire générale des divers Etats, — 1858-1859.	108
Annuaire encyclopédique, publié par les directeurs de l' <i>Encyclopédie du XIX^e siècle</i>	<i>ibid.</i>
Ans (quinze) du règne de Louis XIV, par M. Ernest Moret.	179
Arc (Jeanne d'), par M. A. Wallon.	178
Bibliothèque catholique de voyages et de romans.	127
Champ (le) de blé, Esquisses pittoresques et morales, par M. A. Mazure.	111
Charité (la) fraternelle, Considérations pieuses et morales, par le R. P. Cajetan-Marie de Bergame, trad. par le R. P. Séraphin.	114
Comte (le) de Raousset Boulbon et l'expédition de la Sonore; correspondance, souvenirs et œuvres inédites, publiés par M. de la Chapelle.	115

Elle et lui, par Georges Sand.	119
Enfants (les) de Clovis, par M ^{me} Emilie de Vars.	127
Établissements (des) charitables de Rome, par M. Lefebvre.	128
Eux et elle, Histoire d'un scandale, par M. de Lescure.	119
Guide de la jeune fille, par M. l'abbé A.-C. P...	130
Histoire d'Angleterre, par M. Emile de Bonnechose.	179
Histoire de la littérature française depuis le xvi ^e siècle jusqu'à nos jours. — Etudes inédites de style, par M. Frédéric Godefroy.	431
Histoire de la philosophie cartésienne, par M. Francisque Bouillier.	141
Histoire des sciences occultes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. A. Debay.	135
Histoire et critique de la révolution cartésienne, par M. Francisque Bouillier.	141
Lui et elle, par M. Paul de Musset.	119
Lui, roman contemporain, par M ^{me} Louise Colet.	<i>ibid.</i>
Ombres (les) de la croix, ou Jésus souffrant figuré dans la Genèse, trad. de l'anglais du R. P. J. Bonus, par le traducteur de Tout pour Jésus.	151
Ombres (les) du crucifix, ou Types de notre Rédempteur Jésus-Christ souffrant, contenus dans le livre de la Genèse, par le R. P. J. Bonus, trad. de l'anglais par M. l'abbé Leroi.	<i>ibid.</i>
Paradis (le) de Dante <i>Allighieri</i> , trad. en vers français par M. Ratisbonne.	177
Perfections (les) de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposées avec une clarté et une simplicité évangéliques, pour le faire connaître et aimer da- vantage, par P. Mazzi, trad. de l'italien par M. l'abbé J. Gavard.	155
Poésies bibliques, par M. l'abbé <i>Firminhac</i>	156
Raisons qui nous engagent à faire l'aumône et les autres œuvres de cha- rité, par un <i>Serviteur de Dieu</i>	161
Recueil de poésies morales, par M ^{me} B. de M.	<i>ibid.</i>
Règlement et esprit de l'institution Saint-Charles de Chauny (Aisne), par M. l'abbé <i>Vincent</i>	162
Roses noires et roses bleues, par M. Alphonse <i>Karr</i>	166
Souvenirs de ma vie. Mémoires du chanoine <i>Schmid</i> , publiés et conti- nués par M. l'abbé <i>Werfer</i> , trad. par M. l'abbé C.-S. <i>Dodille</i>	170
Souveraineté (la) pontificale selon le droit catholique et le droit euro- péen, par Mgr <i>l'évêque d'Orléans</i>	184
Vie du bienheureux Idesbalde, par M. l'abbé J.-A. <i>Delbos</i>	173
Voyage à Madagascar, du docteur William <i>Ellies</i> , trad. par M. Octave <i>Sachot</i>	174
CHRONIQUE. — Séance annuelle de l'Académie française.	175
Bulletin sommaire des principales publications du mois d'août.	182

Sommaire du Bulletin spécial d'annonces.

BOUASSE-LEBEL. 3 ^e page de la couv.	HACHETTE ET C ^{ie}	VII
BRAY.	PEAUCELLE.	VI
CALLOU. <i>ibid.</i>	PLON. 2 ^e page de la couv.	
DEZOBRY, E. MAGDELEINE	TARDIEU.	VIII
ET C ^{ie}	VIE DE MARIE-LOUISE DE	
DIDIER ET C ^{ie}	FRANCE. 2 ^e page de la couv.	
		V

